GLOSSAIRE DATÎNOIS.

GLOSSAIRE DAṮÎṆOIS

PAR

Le Comte de LANDBERG.

DEUXIÈME VOLUME
(lettre ر)

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL — LEIDE.
1923.

IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL.

PRÉFACE.

à l'occasion de mon 75e anniversaire.

J'avais décidé de ne plus rien publier. On en trouvera les raisons dans la préface du premier volume. Mais la vie sans travail est un travail sans vie. Ce volume sera probablement le dernier de mes travaux. Mon savant ami le professeur K. V. Zetterstéen à Uppsala m'a promis de continuer ce Glossaire et de publier les autres manuscrits que je laisserai après ma mort.

Sur quelques points mes confrères ne seront peut-être pas de mon avis. On dira sans doute que l'opinion que j'émets provient de ضِيق عَطَنِي وقِلّة معرفتي. J'ai passé plus de trente ans au milieu des Arabes. J'ai parlé arabe pendant quarante-deux ans tous les jours, jusqu'à la guerre. Malgré cela, je n'ai nullement la suffisance de ne pas reconnaître mon insuffisance. Je laisse à d'autres de faire mieux et de relever mes erreurs, s'il y en a.

J'ai voulu rompre en visière avec certaines théories phonétiques des Arabes. J'ai voulu rectifier les conceptions erronées des sémitisants européens, qui ne font que répéter ce qu'un Ḫâlîl, un Sîbaweyh et leurs successeurs ont dit.

Les dialectes arabes sont plus importants que la *luġah* pour les linguistes sémitisants. Les dialectes français comptent plus pour la linguistique française que le français des écrivains, comme le dit avec raison le professeur Albert Dauzat dans son excellent ouvrage *La philosophie du langage.*

Nous devons suivre la méthode pratique d'Abu ᶜAmr eš-Šeybânî, d'el-Aṣmaᶜî, d'el-Azharî, d'el-Ǵauharî, qui cherchaient leur instruction dans les milieux bédouins. Mais tous les dialectes, citadins, ruraux ou bédouins, sont également importants. Pas un ne doit être négligé. Le dialecte marocain citadin, dépravé au point de vue phonétique, contient encore de vieux mots qu'on ne rencontre pas dans d'autres dialectes. Ces recherches dialectales sont à présent presque impossibles. Par la guerre, les Arabes sont devenus plus avides que jamais. La vie est trop chère; les voyages trop coûteux. Un arabisant allemand est pris pour un espion, s'il ose voyager en Orient pour ses études. Il n'y a que le charbon et le pétrole qui dominent tout. Les sciences orientales, si florissantes avant la guerre, sont mises au rancart. On ne peut même acheter les livres nécessaires. Tout marche شَقْلَبًا مَقْلَبًا على باب الله.

Etant donnée la pénible situation, où se trouvent presque tous mes confrères et malgré le prix élevé que me coûtent mes publications, j'ai décidé de les leur offrir à titre gracieux. Ce sont:

1° le *volume* sur le dialecte de *Ḥadramoût;*

2° les *trois* volumes sur le dialecte de *Daṯînah;*

3° les *deux* volumes de ce *Glossaire;*

4° le *volume* sur *La langue des Bédouins ᶜAnazeh;*

5° Arabica V, dont je possède encore quelques exemplaires.

Ces publications ne seront toutefois envoyées qu'aux confrères *arabisants* appartenant à un pays à change bas, comme l'Allemagne, l'Autriche, la France et l'Italie. On n'a qu'à m'adresser une carte postale. Une demande par l'entremise d'un libraire ne sera pas prise en considération, cela pour éviter la spéculation. Par contre, une demande de la part d'une bibliothèque d'Université des pays susmentionnés sera favorablement accueillie. L'envoi sera effectué soit par mes

soins, soit par la maison E. J. Brill à Leide (Hollande). Le prophète Moḥammed a dit:

فَمَنْ يَعْمَلْ مِثْقَالَ ذَرَّةٍ خَيْرًا يَرَهُ وَمَنْ يَعْمَلْ مِثْقَالَ ذَرَّةٍ شَرًّا يَرَهُ

et celui qui fait le bien du poids d'un atome le verra, et celui qui fait le mal du poids d'un atome le verra, et je me conforme à ce beau précepte, qui est aussi chrétien. Après cela, on n'aura pas d'excuse pour ignorer mes nombreuses publications sur la langue arabe et ses dialectes et les importantes trouvailles qui j'y ai faites.

Nice, le 1 Mars 1923. LANDBERG.

Adresse à Nice, 2 Avenue Désambrois, et à München (Bavière), 11 Akademie Strasse.

ر

ر

≶ ل: مرط > ملط, 1113; جرْبة > جلْبة, 1311; ريت < ليت, 138, 7 et note. Sur cette permutation, voir la longue liste 1764 et ss.

Les verbes فعّ > فعر, 317 et Ḥḍr. p. 660 sv. عقر; عزّ > عزر et عزّ = عظّم, I. Saᶜd I, ɪ p. 130.

< ن, I. Sîdah XIII p. 283, 7. Ruzicka KD p. 66 et ss.

Se comporte mal avec l'imâlah, 444 n.; 1418; ma Festgabe p. 26. Mais l'on entend toutefois s ä d â r i e h (<صُدَيْرِيّة), 421 n. 2, vhv., f â r i s, mais toujours ḥ o m â r. Les règles de Bergsträsser dans son Sprachatlas p. 213 sont fausses, comme l'a prouvé Musil dans sa critique sabrante, Zur Zeitgeschichte von Arabien p. 100. Feghali KA p. 95, dont les règles ne sont pas générales.

Par contre, en akkad. le r attire l'imâlah, Del. Gr. p. 95 fin et § 44; Ungnad Gr. § 56. Il y a des exceptions en arabe, et l'on n'entendrait jamais autrement que m â n i d â r i, *je ne sais,* mais d â r î, *mon habitation,* parce que dans le dernier cas l'i n'est pas radicale.

Développement par r après la première radicale, 319 et s.: دبح et دربح, 359, vhv.; كمح et كرمح, 1164, vhv.; هجم et هرجم, 1387, دهش et درهش, Musil o. l. p. 246, v. 8; Fraenkel Mehrl. Bildungen, Leide 1878 p. 16 et ss.

Dégémination par r d'un فعّل, après la seconde radicale. حجّف et حجرف, 1040, où l'r est motivé par جرف, p. 368.

Dans l'ouvrage de Ruzicka KD, on trouve un exposé systématique de ces verbes, mais l'épenthèse provient de la contamination avec un autre verbe. La lettre infixée n'est pas fortuite; je n'ai pas toujours réussi à en trouver l'origine.

Obs. نُقْرَة, *argent*, à Tanger, Marçais T A T sv. C'est bien l'arabe نُقْرَة = النُّقْرَة من الذهب والفضّة القِطْعة المُذابة, *lingot*, L A VII p. 87, 2, mais ce mot me paraît avoir donné نَقْد, qu'on ne saurait guère expliquer par l'arabe نَقَدَ, qui est dénominatif; Fraenkel A F W p. 195, qui ne résoud pas la difficulté.

ر emphatique, p. 155. Marçais dit dans son bel ouvrage Ūlâd Brāhîm de Saïda p. 25b: „L'existence de deux r, l'un emphatique ṛ (راء مفخّمة) et l'autre non emphatique (راء مرقّقة), a été signalée accessoirement par les phonétistes arabes, et Wallin [1]) a cherché à déterminer leur articulation respective. Seul, Doutté a parlé récemment, en oranais, d'un r emphatique, et remarqué justement que les Arabes de Maghrib le distinguent fort bien" [2]). Et il ajoute: „Jusqu'à quel point, „l'emphase" de ṛ est-elle primitive et déterminant la couleur de la voyelle; jusqu'à quel point, au contraire, est-elle secondaire et déterminée par la couleur de la voyelle? Jusqu'à quel point est-elle simplement dialectale; jusqu'à quel point, au contraire, représente-elle une prononciation déjà ancienne, négligée dans l'étude de l'arabe classique, non exprimée par le système graphique de cette langue? Ce sont autant de questions pour l'instant insolubles". Je suis du même avis. Comment expliquer que l'r ait le pouvoir de rendre une autre lettre voisine emphatique? Cette emphatisation [3])

[1]) Z D M G IX p. 619 et ss.

[2]) D O p. 54.

[3]) A présent on doit dire vélarisation. Je m'en tiens à la vieille dénomination.

est bien moindre dans le Sud que dans le Nord. Je n'ai jamais entendu dans le Sud طَور < تَور par la simple raison que là تور ne devient pas تور > طور, comme dans les dialectes ḥaḍar du Levant et de l'Afrique. Cela est, selon Littmann, NAVP p. 3, „contre toutes les lois phonétiques". Mais c'est une particularité dialectale. رأس > راس, *tête*, n'y devient jamais ṛâṣ; ذُرة n'y est jamais prononcé ḍrau, comme en ʿOmân, RO § 21, ni ḍuṛṛa, comme dans d'autres dialectes, ni ḍura comme au Caire. Brockelmann, VGSS I § 55 γ et § 59 c α, Marçais, o. l. p. 25, Nallino, L'arabo parlato p. 4 et Feghali, KʿA pp. 68 et s. et 95, ont mis en évidence cette emphaticité de r. Elle a dû exister aussi dans la luṛah, quoique les savants arabes n'y aient prêté aucune attention, car sans cela on ne saurait expliquer حرس et حرص p. 404, et خرس et خرص p. 581, et les quasi-synonymes رسّ, رسى, رصّ, رصف, רצף et sa variation رزّ, فرس, [1]) فرص, فرض, 1309, et bien d'autres. Par contre, il y a des cas dans le Sud où le ṣ s'est désemphatisé en s, malgré la proximité de r, p. e. sädârieh, *gilet sans manches*, 421 n. 2 = sadêrieh, 722, 7 = BH p. 239 et p. 281, = مسْدَرة, pl. مسادر, 1731 d. l. et n. 2, comme aussi sdér, *poitrine*, Marçais o. l. pp. 15 et 65 < صدْر, prononciation qu'on entend aussi quelquefois en Syrie, en Palestine et au Caire: sidr ou sadr. Au Caire, on dit sudêrîeh. La même désemphatisation a lieu dans le dialecte de Bagdad: p. e. sâr > صار, O. S. Nöldeke I pp. 402, 5; 407, 2; 408, 10; 410, 10 d'en bas; 411, 8 d'en bas; 414, 5. Cf. ضارى > ذارى 1398; ضرب > ذرب, ib.; ضراء > ذراء 1399.

Marçais o. l. p. 15 croit que l'emphatisation est due au voisinage de d, mais alors درس n'aurait pu donner درص,

[1]) On entend aussi qqf *faraṣ*, jument.

étudier, et l'algérien mäḍḍäṛṣa, aussi en Egypte, et il faut supposer que ce voisinage doit alors être immédiat. Cf. le class. وَرْدَةٌ = وَرْطَةٌ = هَلَكَة, LA IV p. 474, 13, où le d a sans doute été prononcé avec emphase, v. ici p. 679. فُتُرْ me fut prononcé fiṭŭr, 29, 19; 622; فراس et فراص, 1592; مروّص, *selle de chameau*, < مروّس, est toujours prononcé ainsi, Stace p. 147, vhv.; سارية, *colonne ronde en pierre*, Ḥḍr., me paraît être le même mot que صارى, *mât*, dans le Sud, Dozy sv., Bibl. Geogr. Arab. VIII Gl. sv., Stumme T. Gr. p. 53, < صائر < صار, *être debout*, et distinct de صارى, *naviguant en mer*, Sud, vhv.; voir aussi تبّر et صبّر p. 245.

*راس

راس, *tête de bétail*, 582 n.: v. Ges.-Buhl sv. ראש. — راس السنة, *commencement de l'année*, 375 n. — *Chef d'une tribu*, 1728. — من راس, *da capo*, 623 n. — راجعين الى البلد كلهم راسا واحدا الى الوالى, *ils retournent à la ville et se rendent in corpore chez le wâli*, 1326, 7. — براس الطّمع, *à condition de payer la dot*, 26, 7. — راس مال, *capital*, 623 n., partout courant. Ṭab. I p. 1374, 15: أَكَلْنَا من رؤوس أموالنا, *nous avons mangé de nos capitaux;* ib. I p. 1753, 14. Avec le dénominatif تَرَسْمَل, *se créer un capital*, Dṯ. C'est une ancienne locution sémitique qui se trouve déjà dans l'akkad. qaqqadu, *caput* > *capital;* Cod. Ḫammarapi, Kohler-Ungnad Hammurabi's Gesetze Gloss. p. 162. Cf. sub رييس, روس et رَقَبَة vhvs.

رَأْس demande une explication. Brockelmann, VGSS I p. 47, dit „que le hamzah (fester Vokalabsatz) se trouve en sémitique comme deuxième radicale dans plusieurs formes nominales à trois consonnes, telles que raʾs, *tête*, biʾr, *puits*", et comme première radicale après la perte d'une voyelle dans

des formes nominales et verbales avec préfixes, p. e. ya'kul, *il mange*, ma'kal, *le manger*". Mais le hamzah, n'étant pas un son et encore moins une consonne, ne peut être une radicale. Il s'était exprimé de la même façon dans son *Précis de linguistique sémitique* (trad. de Marçais-Cohen) p. 59: „La détente brusque (fester Absatz) se rencontre dans de nombreux mots sémitiques comme élément constitutif essentiel de la racine trisyllabique p. ex. ra's, *tête*, bi'r, *puits*, ya'kul, *il mange*". La confusion provient de ce qu'on considère l'alef comme une consonne, tandis que c'est une voyelle, qui reçoit, au début d'une syllabe, le hamzah, qui n'est qu'un petit rot fort léger, une légère explosive glottale *précédant* les voyelles a, i, u. Brockelmann dit Précis p. 18 „*accompagnée* d'une explosion glottale", ce qui est moins juste. Grâce aux phonétistes arabes, on a en Europe des idées très erronées sur la nature du hamzah. رَأْسٌ fait partie de la catégorie des noms concrets des membres du corps qui sont sur le paradigme فَعْل, plus rarement فِعْل, comme رِجْل, relevée par Barth NB p. 28. Ce savant les déclare, de même que bien d'autres confrères, monosyllabiques. Ces mots ne sont pourtant monosyllabiques que dans le parler courant, car avant la chute des désinences, ils étaient bien dissyllabiques: râ'-sun, ʿay-nun, et ils le sont encore dans le vers, où une telle syllabe superlongue n'entrerait pas. Barth NB § 18, dit que „par le recul de la voyelle caractéristique du parfait derrière la première radicale se forme le nom monosyllabique du parfait". J'avoue ne pas comprendre cette expression „derrière la première radicale". Il aurait dû dire, pour bien expliquer sa théorie de cette formation, que la voyelle de la *seconde* radicale a été élidée. Il parle ici, comme le fait du reste aussi Brockelmann, de la langue classique, et là il n'y a, en fait de monosyllabiques, que des particules, des impératifs de قول, قيل, de وعل et l'article أَلْ. Raʿs et ʿayn ne

sont donc pas „irréductibles”, comme le pensent Barth et A. Müller, ZDMG 45 p. 225. Il n'y a pas de hamzah radical; c'est une fausse expression des grammairiens arabes, devenue théorie aussi chez les savants européens. رَاسٌ est véritablement pour râ'-sun, écrit رَأْسٌ, où le hamzah, placé par commodité graphique sur l'alef, est sous la pression de l'accent, comme dans tous les mots analogues. Le hamzah dans râ'-sun est accentuel, après l'accent de la syllabe râ'. Au pluriel ru'ûs, il est également intervocalique, et le hamzah n'est pas ici „etymologisch berechtigt zwischen zwei Vokalen”, comme le dit Brockelmann o. l. pp. 51 et 53 g. Ce ru'ûs est devenu ruwûs, non pas parce que le hamzah a été changé en w, mais parce que la voyelle u est convertie en sa congénère consonne vocalique pour éviter la rencontre des deux voyelles u. Ce pl. ru'ûs est ensuite contracté en rû's: رُوسُ اجبال, Imrul-Qays, Ahlwardt p. 35, et finalement et dialectalement en رُوس, sans hamzah, qui dans le premier cas est accentuel.

La deuxième radicale de رَاسٌ doit être w ou y, comme dans رَاحَ < √ روح = رِيحَ. vhv. Cela est confirmé par le rûšu ou rôšu des lettres d'Amarna II pp. 1497 et 1499 et le babyl. rêsu ou râšu, Muss-Arnolt p. 983, et le maʿlûl. rayša, pour ne pas oublier la voyelle dans רֹאשׁ, qui n'a pas besoin d'être originairement רַאשׁ, comme le pense Nöldeke, Beiträge I p. 136, car rien ne prouve que رَأْسٌ soit ici primaire, au contraire. De cette racine روس ou ريس, on a fait le dialectal sudarabique راس, u, *être debout*, et la luġah a راس, u, = راس, i, = تبختر, vhvs. راس, u, *être debout*, Dṯ. vhv. et راس, i, qui ont aussi pris le sens spécial de تبختر.

Je crois donc que رَأْسٌ est véritablement ce qui est *en haut*, *sommet*, et رَقَبَة offre la même sémantique, vhv. Si Lethem

donne encore p. 343, *head,* râ'ˀs pl. ruˀûs, c'est qu'il a la forme classique en vue, mais le pl. ruˀûs est, par contre, probable, avec le hamzah intervocalique du hiatus. Carbou p. 163 donne ras, pl. rûs. Kampffmeyer, Materialien etc. N° 42: râs et rőes, pl. rőos, et chez les Brackna râs, pl. roˀs, Rescher MSOS XXI, II p. 5.

Le classique رأّس est un dénominatif de رأْس et se dissout en raˀâ-ˀas, s'il a jamais existé ailleurs que dans la théorie des grammairiens. Les deux hamzah n'étaient pas commodes à prononcer, et le verbe est retourné à sa vraie trilittéralité dans le dialectal rauwas et reyyas. Le hamzah dans yâˀkul n'est pas première radicale après la perte d'une voyelle, car la première voyelle est a dans أكل, où elle reçoit un hamzah phonique devant, et le hamzah dans yâˀkul n'est pas parce que la première radicale serait devenue un hamzah, mais parce que la syllabe yâ porte l'accent, et le hamzah y est accentuel. Dans les dialectes, cette syllabe est aussi longue: yâkol. Il en est de même de yûˀmur > yûmur, Brockelmann ib. p. 47, etc., qui ne sont nullement des emprunts à la langue écrite. La différence que font les Arabes entre Alef el Qaṭᶜ et Alef el-Waṣl est au fond purement imaginaire. C'est simplement la voyelle gutturale a, qui peut être liée, ou non, à une syllabe précédente. Dans le vers, on aura bien dit qâlâḫruǵ, Brockelmann o. l. I p. 61, mais dans le parler on a certainement prononcé qâl(a): (ù)ḫrùǵ! Et lorsque un impératif commence une phrase, il faut bien voyeller إِفْعَلْ, comme l'a aussi fait avec raison Lyall dans son édition de ᶜAbîd b. el-Abraṣ N° XXV v. 10: إِذْهَبْ الـيـك الـخ, tandis que Geyer, Zwei Gedichte I p. 96, 4, voyelle la même phrase: اِذْهَبْ الـيـك, là où il faudrait إِذْهَبْ. C'est ici la voyelle i, qui comme initiale est précédée du hamzah. Le comble de la confusion

se montre chez Duval, Gramm. syr. p. 18, lorsqu'il dit „Aleph n'est qu'un léger éclat de voix ou *spiritus lenis*". Et tous les autres disent de même. De cette façon, les langues sémitiques n'auraient pas de voyelle initiale, a, i, u, ce qui serait une monstruosité. Voir ici p. 88 et s. et mes „*Remarques sur le hamzah*" à la fin de ر, où je tâche de réfuter la théorie erronée des Arabes et des Européens.

رأس est proprement *ce qui est en haut*, *sommet*, comme قمّة الرأس = dialect. قُمّة الراس, *le sommet de la tête,* avec la même sémantique, de √ قم = قل = قن, *être haut,* vhvs.

رأم

رأم, *aimer*, inf. رِئمان, Uḥud p. 7. Cf. رعم, رحم et رام, i, vhvs.; ma Festgabe Gl. sv. رحم.

رأى*

رأى, *voir*, 628, > را avec un pron. accus. suivant: وَٱللّه بنتك رانِي كَما الخ *par Dieu, tu me verras comme*... 476, 2. Cf. روأ, روى, ورى et رعى, vhvs. Il paraît donc que رأى varie avec روأ. Brockelmann o. l. I p. 586 B a, veut que رأى soit pour رَئِي, à cause de la laringale, comme سمع, à l'instar de l'éthiop. reʾeya. Cela doit alors remonter à bien loin, car ce رأى a fait رَعِي, vhv. Ce verbe رأى est assez courant dans notre dialecte: reyteh, *je l'ai vu*, = ʿOmân RO § 37 b; tarèy, fém., *tu vois*, 121, 5; rèyna, *nous avons vu*, 38, 1. Lethem p. 124. Il peut former, de même que أَبَى, حسب, حال, عرف, علم et وجد, etc., vhvs., c'est à dire les *verba cordis*, un vrai verbe réfléchi, 462 en haut. إِنّي أَرانِي أَعصِرُ خَمْرًا, Qor. XII, 36,

Reckendorf A S p. 915, où exemples; Geyer Zwei Gedichte p. 180: عرف; Usâmah p. 126, 3 d'en bas: وجدتني. رأيتني, Naqâ'iḍ I p. 56, 5 et ib. p. 70, 11: خلتني. Boḫ. IV p. 117, 5 d'en bas: رأيتني فى الجنّة, *je me voyais au Paradis.* Hodeyl. Wellh. N° 264 v. 3: قد كنتُ أحسبني جلْدًا فهيّجني طَيفٌ, *je me croyais fort, mais une vision de rêve m'a agité.* Dans le commentaire du Diw. de ᶜÂmir b. eṭ-Ṭofeyl, éd. Lyall, il y a N° VI sub vers 10 le dire d'un jeune Bédouin:

(Sarîᶜ) اذا شربتُ خلتُني ضَبُوتًا مُرِّيّة[1] تتركُني[2] خبيثًا

Lorsque j'ai bu, je m'imagine être un lion,

(Tandis que) *le lait mêlé d'eau me laisse devenir méchant.*

Ib. p. 90, 10 ᶜAlqamah dit: أُراني لا أُعرَفُ إلّا بعامر, *je vois que je ne suis connu qu'à cause de ᶜÂmir* (son cousin). Ṭarafah Moᶜall. v. 71: فما لى اراني.

رأّى, 628, a donné روّى, vhv.

Sur أرأيتَ = أريتَ, voir I Sîdah XIV p. 17, Ṭab. Gl. sv., et l'article à fond de Barth, Sprachw. Unters. II p. 27 et ss., où il parle aussi de la particule suivante, qui, d'après lui, n'a rien à faire avec رأى. Au Soudan, on dit areytak ᶜâfi, *I hope you are well*, Lethem C A pp. 347, 420 d. l. et 479, = لعلّك طيّب des Bédouins du Nord, ce qui pourrait bien être le classique أريتَ. Brockelmann, o. l. I p. 593 Anm. I, dit que le causatif اورى, *montrer*, est „répandu dans les

---

[1]) Lyall, o. l. p. 109 n. a, suppose que ce mot a donné le moderne مريسي, qui est pourtant un tout autre mot et qui vient de l'égyptien et ne doit pas être confondu avec مريسة, *bière*, Lethem p. 258.

[2]) Cf. sub دعى et ودع.

dialectes", mais je ne connais point cela. Au Soudan, la IVe forme serait encore en usage, selon Lethem C A p. 134, imperf. yuri.

ترايى, *rêver*, Dt., avec l'acc. de l'objet, = حلم, a; Stace p. 52 s. v. dreamt, = RO § 381, = رويا رأيت, *j'ai vu*, = fait, *un rêve, j'ai rêvé*. Aussi *délibérer*, *échanger ses vues*, comme RO p. 238, 17; v. sub تراوى. — Quelques Arabes disent راء pour رأى, LA XIX p. 16 en bas; Nöldeke Gesch. des Qor. p. 254 n. 2; id. Z. Gr. p. 6.

ترا, particule démonstrative, ou كلمة تنبيه, comme l'appelaient mes Daṯînois; j'en ai parlé au long 489 et ss. كلام الحبشة اش ترانى انا اعرفه, *la langue abyssine, est-ce que je la sais, moi!* Dt., Ḥdr. p. 581, et mon Daṯînois ajouta: وراءي اعرفه, 876, cf. ici sub رع. Ma tarâʾ śîʾ kêf ḥamet [1]) beynehom, *ne vois-tu pas comme la lutte est au plus fort entre eux?* 573, 3. Ici c'est le verbe رأى, et le hamzah est sous la pression de l'accent final. Déjà Wallin, ZDMG V p. 17 parle de ce ترى, très courant chez les Bédouins, et il donne ces phrases: ترانى ما اريدك, *ich mag dich nicht leiden*, فلان تراه رجّال زين, *der und der ist ein guter Mann.*

Dans les textes de RḌ, ترا ne se rencontre que dans les morceaux poétiques, mais cela est tout fortuit. Trâʾ zôgiś maʿeś, *sieh', dein Gatte ist bei dir*, RḌ I p. 77, 12. Waḥśêb ʿObeydân trâhen kôwarèyn, *et les bateaux de ʿObeydân, c'est qu'ils ont été mis à l'eau = ont déjà été*, etc., ib. p. 78, 2, où le texte porte à tort ḳowareyn (passif de كوّر, vhv.): ‒ ‒ ⏑ ‒. Welgmâʿa trâhom wâṣelîn, et *c'est que la troupe est arrivée = est déjà arrivée*, ib. p. 128, 2.

[1]) Sur ce fém. voir ici sub روج I.

الحاصل اذا لم تعرف من نفسك فتراك ندم, *enfin, si tu ne le sais par toi-même, c'est que tu te repentiras*, v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 266, 2 d'en bas, où la traduction n'est pas tout à fait exacte. RO p. 124 en haut appelle, comme RḌ II p. 126, terâ „Flickwort = *tu vas voir*", et il y donne ces deux exemples: kûn râḍi śśêḫ! terâni ʿörüftéśki, *sois donc satisfait* (= mille pardons) *ô śêḫ! C'est que je ne t'ai pas reconnu;* tḥáḏḏer min f. terâh heiyḍúrbek, *prends garde à un tel, c'est qu'il va te battre*, ou *car il va*, etc. R. traduit ici par „*siehe*" et „*du wirst sehen*", ce qui est trop littéral. Ib. p. 94, 4: hâḏa l bêt terâh mâ ḫassebîl, marbûb, *c'est que* (= car) *cette maison n'est pas pour tout le monde* (pour les voyageurs), *elle a un propriétaire*. Ib. p. 101, 9 d'en bas: Râye terâha ma ḫalîṣti, *c'est que R. n'est pas ma vraie soeur*. Ib. p. 138, 1: Terâni lek mḥöbb nâṣoḥ, *c'est que je suis pour toi un ami sincère* (de bon conseil). Ib. p. 232, 5 d'en bas: تراني اذا كان تكذب علىّ صاني اخزى لك بذقنتك, *c'est que, si tu me mens, je vais t'injurier la barbe*, où تراني est = صاني. Ib. p. 335, 7 d'en bas: اولاد عويمر ترام بدو, *les B. ʿA sont des Bédouins*, et ib. n. 1 il dit que ترا et صا [1]) correspondent souvent à *figure-toi!, sache!, c'est à dire*. Ib. p. 353, 6: qilt ene ḫaṣâḥbi: terâni háhbaṭ ebṛa eśrab, qâl: nzên qḥam min maṣrîtek terâni nôbe ene haqḥam, *je disais, moi, à mon ami: c'est que je veux descendre*, (car) *je désire boire, il dit: très bien! descends de ton âne, et alors, moi aussi, je vais descendre.*

Cette particule, dont je viens de donner des exemples p. 1048, est beaucoup plus employée dans le Nord que

---

[1]) = ʿOmân ṣa, p. 1052 n.

dans nos dialectes, où l'on se sert de son équivalent رَعْ et شَعْ, vhvs. Son emploi correspond à celui du إِنْ affirmatif, vhv., par lequel ترا peut aussi être renforcé; voir les exemples suivants du Nord. Son origine apparaît clairement dans ce verset d'Abu el-Aswad ed-Duʾalî, K. el-Ar. XI p. 120, 14 d'en bas (Ṭawîl):

بقافية حَذّاء[1] سَهْلٍ رَوِيُّها ولِلْقول ابوابٌ ترى ومحاضِرُ

Par une poésie tranchante dont la rime est facile;
Et la parole a aussi, vois-tu, des portes et des places fixes.

Exemples du Nord: ترانى حَبّيتك, *c'est que je t'aime*, 490, 11. Tarâha ḫaṭṭ min ĕḫṭûṭ ʿabâtak, *c'est que je suis, moi, une raie des raies de ton manteau*, 491, 10 = ma LBʿA p. 14, 7. تراك إِن رجلًا زَين أَنْتْ, *c'est que tu es un brave homme, toi*, 490, 9; ici la particule est renforcée pas إِنْ affirmatif, vhv. قل تَراكم غازين وَأَنّتْ تراك زمّال لى يعنى تركب مَطيّتى عند ما تغير الخيل, *il dit: vous allez faire une incursion et toi, tu seras mon zammâl, c'est-à-dire, tu monteras mon chameau pendant que les chevaux (cavaliers) feront l'attaque*, 492, 2. Sur le زمّال, voir 533. تَرنّها طالقة, *la voilà qui est répudiée*, 490, 5 d'en bas. مار اِشْرِ العبد تَرنّه تالى بَخْته, *allons, achète l'esclave, c'est que c'est là sa dernière chance*, 490, 3 d'en bas. Tarâkum ḍuyûfi, *c'est que vous êtes mes hôtes*, 489, 11 d'en bas. ترانا نتمّ لمّا تغيب, *c'est que nous resterons (ici) jusqu'à ce que le soleil se couche*, 490 d. l. ترامْ فى الخان, *c'est qu'ils sont au ḫân*, 491, 4. [2]وَقْت ما يَحْشّوا عَقْلب[3] البيت

---

[1]) A. Fischer, ZDMG 66, p. 135 et n. 3, traduit حذّاء par *leichtbeschwingt*, ce qui est trop libre. LA VII p. 137.

[2]) J'ai rendu la graphie arabe d'un aspect un peu plus littéraire que Littmann.

[3]) Cf. Eakkad. lubb; لُبّ est au Soudan = وَسْط.

بيقولوا له: إحنا ترانا بوجهك, *lorsqu'ils entrent dans l'interieur de la maison, ils lui disent: „nous voici que nous nous recommandons à ta bienveillance* (*nous sommes ici sous ta protection*), Littmann NAVP p. 32, 5 d'en bas, ce que l'auteur ne traduit pas très exactement par „*Uns möge dein Antlitz* (freundlich) *ansehen*" = Reckendorf Paronomasie p. 174, où même traduction. اشهدوا يا عرب ترى إن بنتي اجت مني عروس الى الخ, *témoignez, vous autres Bédouins: c'est que ma fille est venue de ma part* (pour être) *la mariée de*, etc., Littmann Beduinenerzählungen p. 31, 19. Ib. p. 40, 3 d'en bas: اشهدوا كل ما يلزم لبنت عمي.... ترى كُلْفتها في وعريسها علي, *témoignez: tout le nécessaire pour ma cousine.... c'est moi qui en supporterai la dépense, pour elle et son fiancé.* Littmann traduit au Gloss. sv., ترى par *nämlich*. En général, je le rends par *c'est que*, quelquefois par *car* ou *voilà que*, comme dans cette phrase ḥaḍramite: ana gâᶜed uṛâfil utarâh gàrriggâl ubaṛatna, *je reste là insouciant, voilà que cet homme vient et tombe sur moi à l'improviste*, Ḥḍr. p. 360, 2 (= جاء الرجّال وبغتني).

Chez Musil o. l., nous trouvons aussi cette particule. Bint eśśuyûḫ śâwarûha tàra śôrha min śôr abîha, *la fille des chefs, on lui demandait conseil, car son conseil etait comme celui de son père*, p. 437, 11 d'en bas. Bal tarâni muḫśer flân maᶜi, *mais, c'est que j'associe un tel avec moi*, ib. p. 350, 9, traduit par *sehet.* Rûḥi tarâki tâlike bit-talâte, *gehe fort, siehe, du bist dreimal entlassen*, ib. p. 212, 4 d'en bas[1]). Bsâᶜa hâtu ṛada liḍ-ḍeyf tarâh ǵîᶜân, *vite, apporte le déjeuner à l'hôte: c'est qu'il a faim*, ib. p. 355, 10. Tarâha ana-l-yowm ḥâṭṭha bên zîqak wa rîqak, *c'est que je la* (fille) *mets entre le col de ta*

[1]) Sur ce triple divorce à la fois, voir Juynboll, Handbuch p. 230, et Hans Bauer, Von der Ehe p. 107.

chemise et ta salive, ib. p. 205, 10 d'en bas. D'autres exemples dans ma L B ᶜA Gl. sv. Voir aussi de Goeje B G A IV Gloss. sv. رأى, où il y a des citations de la luġah.

Il y a aussi la forme تري, 492 et s, < أتري, mais il faut savoir quelle est la relation entre ces deux particules; voir اتري vhvs. Wetzstein, Die Lieb. v. Amasia p. 8, 7, écrit تأريك, ce qui est peut-être une graphie de l'éditeur. Maᶜarbes l'explique par حتى أراك, ce qui peut au besoin aller, car il pense, comme les autres, à رأى. Ib. p. 56, 2: .... اللّي خمّنتيها ضحكت على ذقنك تريها صادقة, *celle que tu croyais se rire de toi, c'est qu'elle est sincère.* Pour le Nord. voir aussi les renvois chez R Ḍ II p. 126 n. 7.

Il va sans dire que ترى peut aussi avoir son vrai sens de *tu vois*, p. 1050, 7. Après le mémoire précité de Barth, où l'on trouvera beaucoup d'exemples de cette particule et ses différentes formes, on aurait peu à ajouter. Il la fait venir d'une ancienne particule אֱרִי, הֲרִי, *siehe da! wohlan!* Elle est indépendante et non régie par ce qui précède, à l'instar de הִנֵּה et i n n a, *voilà!* Sur إِنّ, voir shv. Barth veut que la particule en question „n'ait rien à voir avec le verbe رأى et qu'elle ait été, par étymologie populaire, contaminée avec رأى", ib. p. 34. Mais alors il est aussi inutile de la rendre par *siehe da, voilà*, pas plus que إِنّ. J'ai déjà relevé cette subtilité de presque tous les traducteurs: c'est une simple affirmation; p. 116.

En comparant cette particule avec رَعْ et شَعْ, vhvs.,[1]) où

---

[1]) Le ᶜomânais équivalent ṣa ne peut guère être le même que l'interjection classique صَهْ, Streitfragen p. 66 en haut, L A sv.

il y a encore le sens inhérent de *voir, regarder,* on est en droit, pour le moins, de se demander si cette „contamination” avec رأى n'est pas de vieille date.

Ce qui peut rendre l'argumentation de Barth douteuse ou, au moins, faire remonter cette prétendue contamination à une époque éloignée, c'est que, outre la coïncidence sémasiologique avec را, رَعْ et شَعْ, le dialecte ḥaḍramite a aussi l'impératif شُفْ dans le même sens. شاف n'est pas courant en daṯînois, 1370. En voici des exemples tirés des lettres publiées par v. d. Berg, Le Ḥadhramout, p. 265: والحاصل يا سيدى شُفَك آذَيت نحن على حقّنا ونحن محتاجين لِحقّنا = Dṯ. تراك آذيتنا على حقّنا الخ, *enfin, c'est que tu as nui à nos intérêts*, etc. Ici la tournure avec شُفَك est pareille à را, رَعْ et شَعْ, 488. Mais ib. p. 265, 3 et 4 d'en bas: يا سيدى خارِجْ نحن خارجْنا... على جميل شُفْ المكافاة بالقبيح, = Dṯ. رَعْ (تراه ou) المكافاة الخ et وشُفْ المَخْبرَة.... ينبع منها طيّب, = Dṯ. رَعْ ou تراه, car ici l'emploi de l'impératif des verbes رأى et بصر ne serait pas de mise; ib. p. 266, 6: وشُفْ نحن منتظرين جواب هذا الخطّ شُفْ طالِبين حقّنا, où le daṯînois dirait رَعْنا ou ترانا. Ce شُفْ est même abrévié en شُو, ib. p. 281, 8: الآن تفضّل شو ما معنا لباس, = dṯ. رَعْ ما معنا. Ici on ne saurait voir en شُفَك que la même construction avec رَعْ et شَعْ, qui sont des impératifs des verbes رعى et شعى, *voir*, 488. Cf.: ما شافت حالها الصُبْح.... إلّا هى لَحالها فى البرّيّة, *et la voilà qu'elle se voyait seule le matin dans la campagne*, Littmann Märchen und Legenden p. 22, 7.

Sur la particule, ou si l'on veut l'impératif, را, رى, LA XIX p. 5, 13, voyez 487 et n. 3 et Marçais TAT p. 305; cf. 121 n. 2.

La particule interrogative اتری, هل تری, یا تری, etc, dont Fleischer parle dans ses Kl. Schriften I p. 487 et ss., est bien de la même provenance, mais le sens en est différent; elle n'existe pas dans le Sud. Cf. اتاری p. 62 et ib. اتّاری.

La même construction se trouve en mehri, Bittner St.mh IV p. 37, où śefk ḥaywel, *c'est que tu es un malotru, toi,* correspondant au ḥaḍr. śufak fellâḥ et au daṯ. tarâk fellâḥ. Śefk ḥeymi, *tu es mon beau-frère* = śufak, Ḥḍr. et daṯ. raᶜak. Bittner fait justement observer que son emploi rappelle celui de إنّ, vhv. Mais la graphie śeff pour le mehri doit être une erreur ou un redoublement inutile de la consonne. Dans la phrase mehrite, nhá śaffen śûkôfen, ib. p. 38, traduit par *wir, siehe, wir schliefen*, le correspondant ḥaḍr. serait naḥna śuf naḥna numna et le daṯ. raᶜna numna. L'étymologie de Jahn est absurde. Celle de Bittner est la seule bonne. Sur √ شفّ en arabe, que Bittner rapproche inutilement, à cause de la graphie śaff de Jahn, v. Ḥḍr. Gl. sv.

رَيت dans une imprécation: وَٱهْل ٱلسَّواعي رَيت بُوهُم [1] في وَدَر, *et que le diable emporte les gens des bateaux!* 1390, 3 d'en bas; 478 et n. 2. Exprime aussi un désir: يا ذي صَرَّحتوا رَيت من هو سَعفكم, *ô vous qui partez le matin, fussé-je donc l'un des vôtres,* pour vous accompagner, 478 et n. 1. — يــارَيــت, 302 n. 1. RḌ I p. 73 porte cette phrase: uyâ raᵓêthom kân raddu śenâni, *que je puisse les voir changés en vieilles outres!* RḌ II p. 127. Au Soudan arabe, il y a areyt: areitak ᶜâfi, *I hope you are well,* Lethem CA p. 347 et p 420. — L'étymologie de رَيت, de رأى, trouve ici sa confirmation dans la prononciation raᵓêt du Ḍofârite, où la contraction n'a pas encore eu lieu. On pourra tout au plus dire que le hamzah est motivé par la rencontre des deux

[1]) Voir p. 9/10 et Lethem p. 450/1.

voyelles, v. p. 1045, 3, mais je crois que cette cause doit être exclue ici. Nous avons donc يا ريت, du parfait, et يا ترى, de l'imparfait, v. ici p. 1048, dont la provenance du verbe رأى me paraît indiscutable. Elle remonte au loin dans les *parlers* arabes; ريت est aussi de la luġah, et le dialectal لَيت en est une variation, avec permutation des sonores.

رأْيٌ > رأى, râʾi, 1609 n. 4, > rây et même رايه. Un daṯînois dit, en me racontant une aventure amoureuse: ma ʿàndana śi râʾyeh ḥamma qâm zubbi, *nous n'avons aucune opinion lorsque je bande.* Feghali veut, K A p. 101 n. 2, que rây soit le seul mot de son parler où il y a une diphtongue à premier élément long; cf. ma L BʿA p. 58, 16 et 17. Avec les suffixes, on dit toujours râʾyak, râʾi-kum, ib., 1609, 11, quelquefois aussi râ-yak, râ-yah, 1609 n. 4, en parlant vite, mais le hamzah est ici motivé par l'accent tonique sur râ et non pas à cause du thème رأى; v. راثة pour راية, *drapeau*, vhv. Au Soudan, râʾi, *opinion*, Lethem p. 384: fi râʾyi, *in my opinion*, mais ib. p. 153: fi raʾyi. Brock. o.l. II p. 65, 2 et 5 d'en bas: raʾyu et raʾyi n'est pas exact. راية, *drapeau*, 459 et ss.; 1430 et ss. I Sîdah XVII p. 10 = عُقاب, vhv. Ṭab. I p. 949, 14: اقبل وَهْرِز يريد صَنْعاء يدخلها حتى اذا اتى بابَها قال لا تدخل .... رايتى مُنكَّسة ابدا اهْدموا الباب فهدموا باب صنعاء, *mon étendard n'entrera pas baissé: démolissez la porte, et ils démolirent la porte de Ṣ.* Omârah éd. Kay p. ١٣٣, 6; ici sub دقل et sub ريا. ZDMG XXII p. 111 n.; Meissner NAGI Gl. sv. راية الفرح, *le drapeau du mariage*, Musil o. l. p. 197, 12; *de la circoncision*, ib. p. 219. Cf. *voyant*, drapeau qu'on met sur la bouée.

On prononçait aussi رَاءة selon LA IX p. 70, ce qui était sous la pression de l'accent de را, mais les Arabes disent aujourd'hui râyah. LA a ce mot sous ريا, vhv., quoiqu'il provienne de رأى.

رئة, *poumon*, prononcé rièh, 107 n. 4; 108, 6, = riyê RḌ I p. 112, 12, ou rîeh, [1]) 107, 19, comme dièh > dîeh [1]) < دِيَة, *prix du sang*, mièh > mìeh = mît en annexion, < مِئَة, *cent* vhv. Marçais Gr. Tl. p. 222 N° IX v. 3: yaᶜ-ṭel-mĭ-yà fel-mĭ-yà, *il donnera 100⁰/₀*, comme en Dṯ. Nöldeke Beiträge II p. 151. En śḥ., irót, *poumon*, < riót, que Bittner, St. śḥ. I p. 22, considère comme une métathèse entre consonne et voyelle, ib. p. 21 Anm., tandis que c'est, de même que tous les mots y cités, une prosthèse. Toute cette „Remarque" de Bittner est fort erronée; voir sub رفدة. Le mot ne m'a jamais paru bien arabe. Holma, Z A 32 p. 40, l'identifie à l'akkad. irtu; il y dit avoir trouvé dans un texte akkad. le mot rê, qui signifie un organe respiratoire. C'est sans doute l'origine de l'arabe رئة.

Il y a un autre رِيَّة, *récit, histoire*, 82, 2; 1237, provenant de روى, vhv.

مرايد, *lunettes*, Ḥḍr., v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 90 d. l. = Dṯ. Aden et Yéman, مَبْصَرة. *Miroir* se dit en Dṯ. مِشْياة, vhv.

*رب

ربّ = أربّ = لبّ = البّ, p. 201, *rester dans un endroit*, 1768, où d'autres verbes congénères; 1773; mon Zoheyr p. 180: المكان الذى يحُلّ به الناس = المَرَبّ . اقام = ألبّ, I Sîdah V p. 119, 9 d'en bas. Śanfarà, éd. Jacob I p. 40; ici sub بلد p. 201. La √ رب a aussi le sens d'*être haut*, voir sub ربع et ربو = ربا; elle coïncide avec √ رف > رفع, vhvs. الرَّبّ est donc *le grand* par excellence = רב. Classiquem., ربّ est aussi = أصلح, L A I p. 386, 2, comme aussi رأب et راب, u, L A I

[1]) Comme chez Marçais Ūlâd Brāhîm p. 69. Pour les autres dialectes, voir Nöldeke o.l. p. 151.

pp. 383 et 424, 4, ce qui me paraît être une prononciation pour رَمّ, même sens, vhv.

رَبَّ, u, *enduire les outres à beurre et à miel avec le* rubb vhv., pour les rendre *souples*, رَطَّبَ, et étanches, Dṯ.

رَبّ. رَبّ البيت, *chef d'un sanctuaire*, 1563. — ربّ العالمين était certainement une conception et une phrase transmises aux Arabes par les anciens Sémites. Déjà les Babyloniens donnaient ce titre à Śamas et à Adad, Jastrow, Religion Babyl. I p. 254. Nöldeke-Schwally, Geschichte des Qorân's I p. 112 note. Cumont, Die oriental. Religionen (trad. allem.) p. 298 et s. Hartmann, ZA XXI p. 15 et n. 1, où il proteste contre la provenance de la Trinité chrétienne, comme une descendance de Sin, Śamas et Iśtar, et il prétend „qu'il n'est point prouvé que les manifestations religieuses de l'Arabie aient été sous l'influence de la cosmogonie de l'Ancien Orient''. Pourtant, ib. p. 17, il dit tout le contraire! En Hartmann, il y avait encore des restes des études théologiques par lesquelles il avait débuté. Et avec les théologiens et, le plus souvent aussi, les ex-théologiens toute discussion sur la provenance des dogmes de l'Eglise est inutile, voire impossible. Ils n'admettent point l'inconditionalité de la science, *die Voraussetzungslosigkeit der Wissenschaft*, pour me servir de l'expression de Th. Mommsen, se basant uniquement sur des *a priori*, c'est-à-dire la foi prêchée par l'Eglise. Voir la Préface de ma LBᶜA p. 5.

رُبّ, *décoction de dattes pour enduire les outres*, كِراع, sing. كَرَعة, vhv., et les ذَرْف vhv., Dṯ. LA I p. 390 en bas; XII p. 315. ᶜAntarah Moᶜall. v. 32, que Nöldeke Fünf Moᶜall. II p. 18 traduit par „*Bodensatz von Butter*'', Johnson The seven Poems p. 180, par *oil*, et G. Jacob ABL p. 247, par *Fettsatz*, mais je n'en conclus pas avec Jacob ib.

que رُبّ et خَبِيل servaient quelquefois à allumer le feu, car ce passage n'implique point cela. Mutalammis éd. Vollers p. 37 v. 6 porte aussi la même comparaison: رُبّ مُعْقَد, avec la même traduction, mais le comment. d'Ibn el-Anbârî, éd. Rescher, est bien clair: المُعْقَد الذى قد أُوقِدَ تحته حتى انعقد وغلظ, c'est-à dire *rubb épaissi*. Wellhausen Reste II p. 126 le rend par „Fruchtsaft", comme aussi Almkvist, Kl. Beiträge p. 411. Le *jus de dattes* dont on fait le rubb s'appelle dans le Sud شبزة < شَبْز = غلظ, L A sv.

Ges.-Buhl[16] p. 740 veut que le sens primaire de $\sqrt{}$ رَبّ, רבב, *être grand*, soit *être épais* et en connection étymologique avec رُبّ. A Ember, Z Äg. Spr. 53 p. 85, répète cela, mais je ne le crois pas bien acceptable. On pourrait alors comparer جَلّ > جليل, vhv. Je suis de l'avis de Nöldeke, ZDMG 41 p. 722, que رُبّ est un bon mot arabe, vu qu'il est courant dans tout le monde arabe et forme une partie intégrante des accessoires domestiques des Arabes.

رَبّة, suivi de الله, pour indiquer une *multitude*, un *grand nombre*. يا رَبّة الله حَبِر في الغُبّة طماه, *que de vipères tombent sur lui dans la foule des guerriers!* proprem. *qui le couvrent dans la mer*, 151, 10. يارَبّة الله خَصْم عَلَّخَصْم اندهق *combien d'ennemis sont tombés sur les ennemis!* 401, 8 d'en bas. Expliqué 1635 et s. Cf. Ḥamâsah p. 478, 2 et ss.

رُبّ, رُبَّت, رُبَت, 1636. – رَبّة الله = يا رَبّاه, 1635. Muzhir II p. 167, 4 d'en bas. Cf. l'hébr. רבב et רַב et le syr. rebbô, *grand nombre*. Cf. le fr. force = beaucoup.

رِبّة, *force*, Bédouins du Nord, 1636.

رَباب dans ارض رباب la terre qui n'est arrosée que par le sêl provenant de la pluie. Dans la luġah, c'est *nuage*, L A I

p. 387. بُرّ رباب est *le froment* d'une terre ainsi arrosée, Dṯ. Cf. ارض بَعْل, vhs.; L A sv.; comme بَعْل est ici le nom d'une divinité, le Dieu céleste qui fait pleuvoir, il est supposable que رباب, à l'origine, se rapporte aussi à Dieu.

رَبيب, *pupille*, فعيل = مفعول, = مُربَّى, Lethem p. 475, aussi *apprivoisé*, ib. p. 454.

رُبّان, *capitaine*, Arabica III p. 47 = Ḥḍr. p. 201 et note; ib. p. 173 n. Hess, Z A 1917 p. 30, en me citant, dit que ربّان et ناخوذا, ne signifient pas la même chose. Il renvoie à Stace p. 104, où *master of a vessel* est ناخوده. El-Moᶜarrab p. vi: الربّان صاحب سُكّان المركب البحرى, et Śifâ el-Ṛalîl d'el-Ḫafâǧî p. 107: ربّان صاحب سُكّان السفينة. L A l'a sub ربن et il dit: رُبّان السفينة الذى يُجريها والجمع ربابين; le mot y est considéré comme دخيل. Le Qâm. I p. 190: الرَهْنامَجُ كتاب الطريق وهو الكتاب يسلك به الربابنة البحر الخ = T A II p. 51, 11 et ib. sub ربون: رُبّان من يُجرى السفينة et T A ad l. IX p. 211 en bas dit qu'on a prétendu que c'est véritablement رُبّابي > ربّ, Lane. Dans les Merveilles de l'Inde, ربّان est rendu tantôt par *capitaine*, pp. 22, 7, 1; 23, 1, 2, 8; 24, 9; 25, 6, 9; 32, 4, tantôt par *pilote*, 92, 5, tandis que رُبّانيّة est *pilotes*, pp. 17, 8; 101, 7; et *patrons de navire* 64, 5; نحن معشر الرُبّانيّة, „*nous autres, membres de la confrérie des pilotes*", 22, 7, et *capitains*, 42, 5; 177, 6. Dans le Gloss., v. d. Lith a رُبّان, pl. رُبّانيّة. D'après ib. p. 22, 7, les pilotes formaient une confrérie, une institution, où les membres étaient assermentés: ونحن مَعْشَرَ ربّابيّة السُفُن لا نطلعها إلّا وآجالُنا واعمارُنا معنا فيها ونعيش بسلامتها ونَموت بعَطَبها, *et nous autres*, *membres de*

l'institution des pilotes des navires, nous ne montons à bord qu'avec notre destin et notre vie, qui y sont liés: nous vivons, si le navire est sauvé, et nous mourons, s'il périt, ib. p. 22, 9. Cela cadre avec ce que j'ai raconté sur cette vieille institution encore existante dans la mer Rouge, 901, 902. Cependant il n'est pas clair s'il s'agit ici de pilotes ou de capitaines. Vu que c'est le رُبَّان, *capitaine* ib. p. 22, 1, qui parle ici tout le temps, on est plutôt tenté d'y voir une *confrérie de capitaines,* qui ont pu, eux aussi, faire partie de la confrérie, Ḥdr. p. 582. Mais رُبَّان est aussi *capitaine,* d'après le témoignage d'Ibn el-Baṭṭûṭa, cité 201 n. 3, et c'est là le sens aujourd'hui dans le Sud de l'Arabie, où ناخوذ vhv. est aussi employé. Dans les Merveilles de l'Inde, ce mot se rencontre très souvent dans le même sens. ارباب المراكب y est *patrons de navire,* p. 35, 5 et Masʿûdî Pr. d'or. I p. 331, 8 la même expression est *patron = capitaine,* qui peut aussi être le *propriétaire du bateau;* Mukaddasî p. 31: رُبَّان = رأس. Il me paraît donc probable que رُبَّان ait quelque rapport radical et sémasiologique avec l'arabe رَبّ. Mais comment expliquer رُبَّانِيَّة, qui est un pluriel? Je crois que c'est le pluriel de رُبَّانِي, que nous trouvons dans le Diw. de ʿAǵǵâǵ, éd. Ahlwardt XL v. 85. LA XV p. 206, 9 cite ce verset, et le mot y est expliqué par رأس الملّاحين = Arâǵîz el-ʿArab p. 179. Lane donne رُبَّانِي = رُبَّان et il considère رُبَّانِيَّة comme un collectif de celui-ci. En tout cas, رُبَّانِيَّة ne peut être le pluriel de رُبَّان. Il n'est pas fortuit que trois mots qui se rapportent aux bateaux: رُبَّان, سُبَّان, vhv. *gouvernail,* et سُكَّان, vhv. *barre du gouvernail,* Ḥdr. p. 202 note et Gl. shv., soient sur le même paradigme فُعَّان. سُبَّان pourrait être

parent du sêbet, *rame* et *gouvernail,* parce qu'une *rame* sert ici souvent de *gouvernail,* Ḥḍr. p. 172. سُكّان se trouve en babyl.: sikkânu, *gouvernail,* Meissner Archiv für Religionswissenschaft V B. 3 Heft p. 222, Zimmern Akk. Fw. p. 45. Une médiation araméenne, comme le pense Meissner, n'est pas nécessaire. Le babyl. rabânu, *Ortsherr, Vorsteher,* Winckler Gesetze Hammur. Gl. sv., pourrait bien être le prototype du sudarabique رُبّان, d'autant plus que l'arabe offre aussi رب > ربّ. Vollers VS pp. 132, 167 et 193. M. Hartmann veut voir dans le nom du capitaine nâḫoḏâ, dans l'ancienne littérature arabe, une preuve de la prédominence de l'élément persan, Encyclop. de l'Islâm I p. 864 b en bas. Cela n'est pas nécessaire, car les autres noms peuvent être plus anciens et ils sont sémitiques.

ربث

ربّث = لبّث, 1768. — تربّث = تلبّث, ib.; 1773.

ربج

ربّج, 1107, v. les dict.. Stumme Tun. Gr. Gl. sv.; Fleischer apud Levy W B IV p. 485.

ربح

رِبْحى, Cynocephalus Hamadryas, *un singe,* 563; 709, où figurent d'autres nom. unit. avec cette désinence; voir sub بسيبى. Ce nom. unit. ne doit pas être confondu avec les adjectifs en ىّ, devenus substantifs = صفة غالبة, énumérés dans Muzhir II p. 131 et s., et dont fait partie وُضَيحيّ, *antilope,* Hess Bemerkungen zu Doughty's Travels p. 20. Le pluriel est رُباح et رِبْحان, 446, 9; 563; 709. Le fém., رِبْحيّة ou رِبْحية, ribḥieh. Ceci en Dṯ., en Ḥarîb, chez les ʿAwâliq,

les ʿAwḏillah et les Banyar, mais en Ḥḍr. le sing. est رُبّاح. pl. ربابيح, ou رِبْح, pl. رِباح et رِبْحان, et chez les Madḥiǵ, le singulier est رُباح, pl. رُبْحان. وادى رِبْحان, Hirsch Reisen p. 281. En Ḥarîb, aussi رَبْح, pl. رِبْحان, comme aussi au Yéman رَبْح, pl. رُباح, Glaser Peterm. Mitteil. 1886 Heft 2 p. 33; Manzoni El-Yemen pp. 37 et 295. Chez les Hammam (Index p. 1874), رُباح, singulier, et رُبَح, pluriel, (ù r b a ḥ). Selon I Sîdah VIII p. 75 et XVI p. 112, 5 et el-Fâḫir, éd. Storey p. 65, رُبّاح est le mâle et قِشّة, la *femelle* [2]), Freytag Prov. II p. 381 = éd. Caire II p. 99, où c'est *guenuche;* id. Prov. I p. 328 = éd. Caire I p. 163 (avec l'explication وهو القرد). Selon L A III p. 268 en bas, = T A III p. 140, رُبَح et رُبّاح, pl. رَبابيح, L A III p. 269, 8 d'en bas. V. d. Berg, Le Ḥaḏhr. p. 82, donne aussi pour ce pays le sing. رُبّاح. Naśwân o. l. p. 29: الرُّبّاح [1]) بالحاء القِرْد بلغة اهل اليمن. T A III p. 140, en expliquant le رُبّاح du Qâm., dit que رُباح est la vraie forme et qu'elle est yémanite; voir plus loin le passage des Pr. d'or. C'est aussi la forme à el-Qiśn, pl. رُبْحان. Le *petit* en Dṯ. تِرْسى, vhv. حِبْن, L A, doit-être une vieille faute pour جِبْن [2]).

A cause de ces variations de formes, on est bien tenté de considérer le mot en question comme دخيل. Mais alors il faut aussi admettre que les singes de l'Arabie du Sud sont venus du dehors, peut-être par les bateaux, dans le vieux temps, ce qui est impossible à prouver. Hommel

[1]) Ainsi voyellé par l'éditeur.

[2]) cf. Prov. Meyd. I 328: أَجْبَنُ من الرُّبّاح. Obs. فِعْل de tous ces mots: قِشْبة L A sv. Peut-être aussi pour جِبْس L A sv.

Säugethiere pp. 330 et 354 croit à tort que le singe ne se trouve qu'au Yéman, tandis que toute l'Arabie du Sud en est pleine. En ʿOmân, سبال pl. سبالات, RO pp. 69, 7 d'en bas et 228, 12, ZDMG 34 p. 218, où le pl. en est سُبْلان.

Littmann, GGA 1915 N° 3 p. 176, et Marçais veulent que رباح soit un euphémisme. Dans ce cas, qui, du reste, ne me paraît pas très probable, on pourrait comparer le syrien et le nordbédouin سَعْدان, *singe*, le mésopot. et l'algér. شادی *singe*, anciennement شاذی [1]), du persan شاد, *gai*, *joyeux*, ou شادان, même sens en persan. Qui sait si ce dernier mot n'a pas influencé l'arabe سَعْدان. Cf. aussi مَيْمون autre nom de *singe*, courant en persan, turc, néo-syriaque et kourdi, et le persan حَمْدونه, *louable*, > *singe*, d'origine arabe. Tous ces mots sont sans doute des euphémismes.

Quant à رُبَّاح, je risquerai une étymologie. En s̃ḫaurî (= qarawî), le w médial peut devenir b, v ici p. 522 en haut (où il faut lire rĕbaḥ, au lieu de reweḥ), et le même passage de w > b se trouve dans le libanais روَّح, *sentir mauvais*, vhv., vis à vis du syriaque rĕbaḥ, *putruit*. Or, ce nom du singe pourrait originairement provenir de √روح > √ربح, *sentir mauvais*, et être une dénomination mehrite. Cela n'est point impossible, car le singe ne sent vraiment pas bon!

Les singes abondent dans le Sud. Un proverbe dit صَلِيبَة

---

[1]) Meissner NAGI Gl. sv. donne effectivement šâḏî, *singe*. O. S. Nöldeke I p. 408. L'arabisé شاذى remonte à une époque où le persan د après voyelle et dans l'intérieur des mots entre voyelles s'écrivait ذ, et شاذى représente donc une graphie plus ancienne que le persan moderne شادى. Il en est de même de l'arabisé خوذة, *casque*, < persan خوده, vhv.

اليمن القرود, *donum regionis Yemen simiæ sunt*, Freytag Prov. III, I p. 525 N° 3160, et el-Masʿûdî Prairies d'or II p. 53 parle des قرود اليمن. Ib. p. 54 il dit que ليس في جميع البقاع التي تكون فيها القرود احسن ولا اخبث ولا اسرع قبولاً للتعليم من قرود اليمن واهل اليمن يسمّون القرد الرُبّاح. Deflers, Voyage au Yemen p. 48: „Nous surprenons une troupe innombrable de singes cynocéphales de grande taille occupés à dévaster un champ de dourrah". Le même savant botaniste dit dans son *Esquisse de géographie botanique*, Revue d'Egypte I p. 420, en parlant de Ǵebal el-ʿArcys: „des vallées verdoyantes où, parmi les forêts et les pâturages, errent des bandes de singes cynocéphales et des troupeaux de gazelles". Aussi ces singes sont-ils un véritable fléau dans tout le Sud. Ils s'attaquent surtout au ḏurah dont ils sont très friands, au point qu'il faut un homme exprès pour garder les champs. Celui-ci est appelé مربّح, pl. مربّحين, et le verbe dénominatif en est ربّح على الطين, 563, comme en Mésopotamie le وحّاش, qui garde le champ contre les وحوش, Meissner NAGI p. 146.

Les singes sont très méchants. Ils jettent avec beaucoup d'adresse des pierres sur les personnes, ce qui a peut-être donné naissance à la légende qu'ils ne dorment qu'une pierre dans la main, Freytag Prov. I p. 328. Ils sont par les Arabes considérés comme des animaux impurs et abjects, comme dans Qor. II v. 61, et مسخه الله قردًا était une grave imprécation. Sur les singes au Ḥiǵâz, voir Nöldeke Beitr. I p. 138. Cf. Ges.-Buhl sv. קוֹף, qui est un mot exotique. — Le mot قِرْد n'est connu dans le Sud que des hommes lettrés. Je doute de son origine arabe, vhv.

Dans les dialectes soûdânais, le mot رباح n'existe pas. On s'y sert de mots indigènes, tels que a b a l a n g, t i q l, m o n g o, d a l l a, Lethem p. 248, Carbou p. 235: *singe*, c h ī r é, t ī q e l.

Même les Brakna, qui parlent arabe, ne connaissent pas رباح; ils disent fama, tefeilat el-ḫlä = طُفيلة الخلاء, abûkär, ḫumsân, Rescher dans MSOS XXI, II p. 9 N° 205.

مرباح, *parapet en pierres*, Hirsch Reisen p. 146.

ربد

ربد, 1768, voir ici sub ربض et ربط. Hein, Südarabische Itinerare, MGG Wien Vol. 57, 1914, p. 53, donne pour le Ḥḍr. márbadeh = sagâyah, mais la مربدة n'est pas une سقاية, Ḥḍr. Gl. ss.; c'est l'endroit où les bêtes *se reposent* = مَرْبَض vhv. et p. 1069.

ربس

ربس, = ربش, vhv., 1108; Nihâyah sv. Cf. ربش et ربك. — ارتبس = اختلط, 1108, = ارتبش, vhv.

Musil o. l. p. 384 rapporte ce raǵaz:

ᶜAynêke ya śeyḫan daᶜâna * ǵînâke lau eḥna baᶜîd
Min fôqe zurqen mukramât * yinfaḍna marbûs⁀al-ḥadîd

(Nous sommes devant) *tes yeux, ô chef, qui nous as appelés;*
Nous sommes venus chez toi, quoique nous fussions loin (de toi),
Sur de nobles alezans qui secouent la cotte de mailles.

مربوس الحديد est traduit par *Eisenpanzer*, ce que j'ai suivi, mais je ne connais pas ce mot. Le texte de Musil est, comme presque toujours, fautif; je l'ai corrigé et j'en ai complété le mètre. Dans le Sud, ce thème m'est inconnu. Le classique دبْس ربْس, Tahḏîb pp. 432 et 711, se dit dans notre dialecte دَبْش رَبْش, *pêle-mêle, salmigondis*, etc.

ربش

ربش, i, *faire du bruit, faire du désordre.* لا تِربش هكذا وانا مشغول, *ne fais pas de raffut comme ça, car je suis occupé,*

Dt. لا تربش, *don't make a noise,* Stace p. 111. C'est le mehri ribôś, *faire du vacarme,* Bittner St. mehri II p. 49. — *Mêler,* au propre et au fig., 56, 12; 88 n. où = خلط, 1107. Arabica V Gl. sv.; ma JMJ p. 26. RO p. 142, 6 d'en bas: mhū rābśinnek, *qu'est-ce qui t'a* (ainsi) *affairé?, comblé de travail.* — *Confondre, embrouiller.* عَزِّنِي انفطن لا تربشني, *laisse-moi réfléchir, ne me confonds pas, ne m'embrouille pas,* Dt. Cf. برش, vhv., et رمش, LA VIII p. 151, Ruzicka KD p. 99, et غربش, RO p. 256.

ربّش, intens. de la I^e, 1107.

رابش, *faire de la confusion,* 547, 10.

أَرْبَش, *mêler,* 723, 1: مُرْبَش.

ارتبش, *se mêler,* 56 n. 2 = استبك, 56, 6; 62, 17; 1107; 1433, 5. Stace p. 37: يرتبش, *he becomes confused.* Mehri rtebêś, *faire du vacarme,* Bittner St. mehri II p. 49.

رَبْش, *désordre; pêle-mêle; guano,* Arabica IV p. 66, 3 d'en bas. Schweinfurth, Westermanns Monatshefte Febr. 1891, en parlant des îles devant Qane-Maǵdaḥa, Arabica IV p. 66, appelle le *guano* rabbisch. Arabica III pp. 66 et ss.; Arabica V p. 181. Vollers ZA 22 p. 228 croit que رَبْش, prononcé d'après lui, sur la foi de Schweinfurth, rabbiś est l'anglais *rubbish,* [1]) qui a un tout autre sens, tandis que c'est l'arabe رَبْش, avec anaptyxe: rabĕś. Les Arabes de l'endroit ont ainsi nommé le guano bien avant l'arrivée des Anglais. Ceux-ci auront pu adopter le nom arabe qui avait une ressemblance avec leur rubbish. Ces dépôts de guano, provenant des nombreux *cormorans,* سيبا, Arabica IV p. 65, et que j'ai visités, forment le revenu du sultan de Bîr ʿAlî,

[1]) Rubbish se dit عَفْش ou عَفَش.

„mais, me dit le sultan, personne n'en veut plus". — رَبْش est aussi les sujets de toute provenance, *le pêle-mêle* des gens qui habitent un endroit et qui ne sont pas qabâil.

رَبْشة, *mêlée, désordre, désarrois, pêle-mêle, confusion, rixe*, etc, 1107. RO § 317. RḌ Gl. sv. Stace p. 37 sub *confusion*, = ارتباك, ib.

أَربَش, *mêlé, bariolé*, 1107.

مَربُوش, *mêlé, melangé*, 1107; 1228, 8. — *Affairé*, هو رجّال مربوش جَمّ, *c'est un homme fort affairé*, v. d. Berg Ḥadhr. p. 267, 8 d'en bas, propr. *mêlé à* bien des choses. RO p. 142, 6 d'en bas. — *Confus* = رَبْشان, Stace p. 37.

ربص

ربص, *épier une occasion*. انتظر. C'est un élargissement de √ رب, contaminé avec رص et dont ربض vhv. est une variation. L'hébreu רבץ est plus près de ربص que de ربض, Ges.-Buhl sv. Cf. רצד et رصد. En Syrie, ربص, *rendre une chose compacte en battant dessus avec les pieds, tasser*. الرَبْص هو الكَبْس me dit un ʿAnezî; cf. رصّ dont il est synonyme. زرعت الارض على رَباص, *j'ai semé la terre en l'arrosant artificiellement avant les pluies d'automne*, ʿAnezî.

تربّص a en Dt. le sens classique, LA sv., Ṭab. I p. 1230, 13.

ربض *

ربض, a, class. i, *se reposer, être couché*, se dit du petit bétail et aussi, au fig., des hommes, lorsqu'on *se repose à midi*. Cf. ربص et ربد. Métathèse رضب, I Sîdah VIII p. 11, 6 d'en bas, qui ajoute مرغوب عنها. LA I p. 403, 4 d'en bas: رَضَبت الشاة كربضت قليلة. RO § 238 porte ربض, *ausgestreckt liegen, être couché étendu*, ce qui est aussi le sens classique; I. el-Qûṭ.

p. 265, 13: ربض الدابّة ربوضا برك; cf. Tahdîb pp. 356 et 483; Nihâyah II p. 59, 1. Cf. le babyl. rabaṣu, *lie down*, *rest*, *encamp*, Muss-Arnolt p. 951. En Dṯ., ce verbe ne s'applique pas aux chameaux, mais seulement au petit bétail. C'est sans doute le même verbe que ربد, Ṣiḥâḥ sv.: ربد بالمكان = اقام فيه.

Nihâyah II p. 59, 1: ربض فى المكان اذا لصق به واقام مُلازِما له =

L A IV p. 150, 4 d'en bas et ib. p. 151, 8: ربد بالمكان اقام به. C'est un développement de $\sqrt{}$ رب vhv., 1773; 1768 en bas = $\sqrt{}$ رم vhv. רבד, *étendre*, mais non *couvrir*, comme dans König WB sv. et Ges.-Buhl sv.; Scerbo, Dizion. ebr. e. cald., le traduit par *preparare*, *acconciare* il letto, ce qui me paraît plus juste. En arabe, le د est devenu emphatique et superdental à cause de la proximité du r. Voir ici sub مربض.

مَرْبَض, *parc à moutons* et *à chèvres*, pour le petit bétail en général. أُخْرُجِ الغَنَم فى الخلا تتشرّق فى مَرْبَضها, *fais sortir les moutons* (*et les chèvres*) *en pleine campagne pour qu'ils se chauffent au soleil sur l'aire de repos*, Dṯ., (أُخْرُجِ < أَخْرِجِ > أَخْرِجِ > أُخْرُجِ). Ici مربض fut prononcé marbaṭ. مربض الغنم, Boḫ. p. 52, 4 et p. 90: باب الصلاة فى مرابض الغنم, tandis qu'on dit dans le Sud مَبْرك البل. Le Ṣiḥâḥ sv. a: المِرْبَد الموضع الذى تُحْبَس فيه الابل, et L A IV p. 151, 6, d'après el-Aṣmaʿî: المِرْبَد كلّ شىء حُبِست به الابل والغنم. Cf. Ges.-Buhl sub רבץ; Scerbo sv.: *giacere*, *posarsi*, et רֵבֶץ, *ricetto*, *ricovero* di bestie e di uomini. Voir aussi Marçais Gr. tl. p. 320. Cf. מַרְבֵּק, *étable*, < רבק = ربق, *lier*, vhv. Voir aussi sub ربع et cf. רבע I Ges.-Buhl.

*ربط

ربط, u, et au Nord aussi يِربَط, *lier*, 715, 12 d'en bas. Ara-

bica V Gl. sv. – *Défendre,* avec من: râbiṭìnnehom min ez-zìna fi môledeh, *il leur a défendu de s'adonner à la debauche pendant sa fête,* plus exactement, pour conserver le trope, *il les a obligés,* et l'on comparera le latin *obligare, obliger,* et l'allemand *verbinden, obliger.*

Les dictionnaires de Ges.-Buhl et de König comparent l'hébreu רבד, *lier,* à l'arabe ربد, *lier,* pour expliquer רָבִיד, *collier,* de même que le néo-hébr. רבד, *aneinanderfügen, zusammen verbinden,* Levy N H Ch W B sv., est aussi par l'auteur identifié à ربد, *alligare,* tandis que Gesenius Thesaurus dit que רבד est = ربط, *vinxit, legavit,* et qui expliquerait רָבִיד. Ce sens de *lier, attacher* s'est aussi glissé dans les dictionnaires de Kazimirski et de Belot. C'est Freytag qui en est la source, et de là date l'étymologie de רָבִיד. Siegfried-Stade ne l'a cependant pas. Or, un verbe ربد, *lier,* n'existe pas en arabe. Lane dit bien, d'après Asâs et T A, sub ربد: *he tied camels,* et Asâs porte وربدت الابل ربطتها والابل في المربد وهو الموضع الذى تربد فيه جعل حابسا حيث بني على مفعل; cf. el-Fâ'iq I p. 221. T A II p, 349 n'a pas ربطتها en rapportant la définition de Zamaḫšarî du Mirbad d'el-Baṣrah et d'el-Médînah. Zamaḫšarî veut par ربطتها seulement dire que les chameaux sont tenus liés dans le Mirbad, où ils sont mis en vente. La traduction de Lane est donc peu exacte, car ربد الابل ne peut signifier que *mettre les chameaux dans le* مربد = محبس, L A p. 150, 11 d'en bas, *les enfermer,* حبسها, dans cette place, T A II p. 349, 16, et ربد est ici dénominatif de مربد. Ce ربد arabe, *lier,* est donc à biffer dans les dictionnaires susmentionnés, et je ne vois pas pourquoi רָבִיד, *collier,* ne pourrait venir de רבד, *étendre,* un فعيل hébreu = مفعول = فعيل arabe, et alors on peut le rap

procher de l'arabe ربد, mais non dans le sens inconnu de *lier, alligavit* (König), et le sens primordial en serait *étendre sur le cou.*

Il faut donc également écarter רבד = ربط de Gesenius, car je n'ai nulle part pu découvrir un verbe hébreu רבד, *lier*, pas même dans the Book of hebr. Roots par Abul-Walîd, éd. Neubauer p. 660. Mais רבק est *lier* = ربق vhv., et, par une vieille faute d'écriture, on l'aura lu רבד et ربد.

ربط بين, *lier deux choses ensemble,* أُرْبُطْ بين أَرْجِيلَه افرع لا يفرّ, *lie-lui les pieds ensemble,* (car) *je crains qu'il ne s'enfuie* Dṯ. Wellhausen, Muhammed in Medina p. 239 n. l., traduit ربط بين رِجْلَيها حَبْلًا par *„er band ihr einen Strick an jedes Bein"*, ce qui n'est pas tout à fait exact.

رابط بين, *lier deux choses ensemble,* 93, 19; aussi au fig., *unir deux personnes par un lien commun,* Dṯ.

ترابط, *se lier,* au propre et au figuré, *s'unir.* الناس ما يترابطوا بالحبال يترابطوا بالكلام, *les hommes ne se laissent pas lier par des cordes, ils se lient par des paroles,* RO p. 403 N° 69, ce qui est aussi une bonne phrase daṯînoise.

رباط, *corde, lien,* partout en Arabie.

ربيط est dans le Nord *prisonnier*, parce qu'il est *lié*, comme اسير, *lié,* de اسر, vhv. Burckhard, Beduinen p 120 = éd. fr. III p. 117; Musil o. l. p. 333 et p. 341; ma LBᶜA p. 5 § 24 et passim; Jaussen Coutumes p. 169; Stumme T. Gr. p. 60. Aussi appelé مربوط, 505, 9 d'en bas. C'est spécialement le *prisonnier* qu'on garde chez soi à cause d'un méfait commis. Dans le Sud, ربيطة est la *bête qu'on tient liée* à la maison pour l'engraisser et qui est alors ربيطة في البيت, 715 à propos de سروة vhv.; Arabica V p. 173 n. Le رابط ou ربّاط, que Burckhardt, Beduinen p. 130, écrit incorrectement r a b â t,

est celui qui garde chez lui un ربيط, ma L B ʿA p. 5 § 25 ربع
et passim; Hartmann L L W p. 98: رابط pl. رَبّاط, *gardien.*
مَرْبَط est l'endroit où l'on *lie* les chevaux, les chameaux etc..
Chez les Brakna مربط est = سُوق. C'est un autre mot que
مَرْبَض, mais on les confond souvent. مربط الخيل, Lethem p. 442, comme aussi en Dṯ. I el-Moǵâwir dit que ʿAlî b. Moḥ. et-Takrîtî وضع مربط الفيلة à Aden en 625. G. Ferrand reproduit ce texte d'el-Mustabṣir (= I. el-Moǵâwir) dans son intéressant mémoire sur les anciennes navigations des Malgaches, J. As. Mai—Juni 1919 p. 473—5, et il traduit ce passage par: *il construisit un enclos pour les éléphants.* Il s'agit ici de la place ouverte au milieu d'Aden, appelée encore es-Sêla, voir fotographie 1406, qui est un مربض, prononcé marbaṫ par les Daṯînois, où les animaux sont placés lorsque les Bédouins viennent à la ville. Au lieu de الفيلة, il faut donc lire السَيلة. Anciennement, les eaux y passaient, et l'on conserve encore la mémoire d'une inondation qui y a eu lieu, causée par les pluies sur le جبل شَمْسان, Index 1820. Il n'est pas probable que le sultan ʿAlî eût des éléphants qu'il y aurait placés.

*ربع I.

ربع, a, *être fixé* ou *se fixer dans un endroit; s'arrêter quelque part.* عِزِّنا نِتْساعَف لِوادى مَرّان تِرْبَع عندنا وتِستِوى عاقِل المِياسِر, *allons partir ensemble à W. Marrân (où) tu te fixeras chez nous et tu seras le ʿâqil les Mayâsir*, me dit un notable de ce pays, position que j'ai déclinée.

I. Doreyd, K. el-Ištiqâq p. 42, 11 d'en bas: ربع القومُ بالمكان اذا اقاموا به وربع القوم منزلهم اىَّ وَقْتٍ كان. Ce n'est donc pas limité au rabîʿ, *printemps.*

ربع يا خَلِيلَيَّ ٱرْبَعَا وَٱسْتَخْبِرَا رَبْعًا[1] بِعُسْفَانِ

Ô mes deux amis! Arrêtez-vous et interrogez un campement délaissé à ᶜUsfân.

T A VI p. 198, 8 d'en bas; Coupry, Traité de versification p. 79, où aussi p. 81 une phrase pareille. ᶜAbîd b. el-Abraṣ N° XX v. 1: يا خليلىّ ٱرْبَعا واستخبرا الـ منزل الخ expliqué par قفا. Ḥamâsah p. 233, 12: عُوجِى علينا وٱرْبَعِى يا فاطما, *passe chez nous et arrête-toi, ô F.* Amâlî d'el-Qâlî (Dêl) p. 111: ووَلَّيتُ فنادَت ٱرْبَعْ أيّها الراكب. Aḍdâd p. 235, où le raisonnement de l'auteur est parfaitement juste, car ربع représente trois racines homonymes, comme on va le voir. L A IX p. 458, 9: ربع بالمكان = أقام. De là, class., aussi *attendre*, Ḥamâsah p. 233, 12, = Sud استنقام ل. C'est bien là le sens primaire, mais il peut aussi être dénominatif, v. plus bas.

Ce thème, dans ce sens, me paraît être un développement de $\sqrt{}$ رب = لب vhvs. et sub بلد p. 203, ربد, ربض et רבע, comme بكّ et بكع, جمّ et جمع, ردّ et ردع, شبّ et شبع et نسّ et نسع, نزّ et نزع, فزّ et فزع, فرّ et فرع, طلّ et طلع, شبم, et نسأ et نسغ, vhvs., et tant d'autres, mais je ne sais d'où vient la IIIe radicale. Sur les autres sens de $\sqrt{}$ ربع, voir ce qui suit.

Ruzicka, Z A 25 p. 137, 13 et l. 2 d'en bas, veut que رَبَعَ soit d'abord une métathèse de أَخْصَبَ وأَكْلأَ = مَرَعَ de $\sqrt{}$ رعى, avec l'm prosthétique, et ensuite, avec passage de m à b, ربع, tous ces thèmes, provenant, d'après lui, d'une primaire $\sqrt{}$ رع. Cela n'est pas juste, car مرُع est ou un dénominatif ou de مَرِيع, v. ربع II, ou de مَرْعًى, *pâturage*, dans

[1] Var. رَسْمًا.

tous ses dérivés, 430 et ici sv., ou bien de مُرِيع, *fertile*, v. sub ربع
ربع = مَرِيع > مَرِعَ = أَخْصَبَ, *être fertile*, v. sub ريع. En tout cas, la contamination avec رعى n'est pas exclue. Le sens de ربع se rapportant au *pâturage* découle de ربيع, *pâturage printanier*, et n'a rien à faire avec مرع. Ib. p. 123, il cite, comme un développement de √ رع, le verbe مرّع, *couvrir de poussière,* que je ne trouve que dans Kazimirski. L A ne donne que مَرَعَ رأسه بدُهْنٍ ou أَمْرَعَ; cf. مرخ. Ce مرع aurait produit, par métathèse et passage de m à b, ربع, *se lever* (poussière). Or, ce ربع n'est pas *se lever* mais *lever, soulever* trans.; c'est une variation consonantique pour رفع, voir plus loin p. 1080; cf. l'algérien رفد, vhv., *lever, soulever, enlever,* Marçais T A T p. 312, que nous retrouvons dans le classique رفّد, *élever qn à une dignité,* et qui, sans doute, a donné رَفَدَ, *soutenir, secourir > faire un cadeau,* vhv. L'hypothétique مرّع de Kazimirski et de Ruzicka doit être مرّغه في التراب = معّكه. Ruzicka fait également venir, ib. p. 123, مَرَغَ et مرِغ de √ رغ > روغ, avec l'm préfixé, ce qui est plus plausible, car روّغ فلان طعامه ومرّغه وسَغْبَلَه اذا روّاه دَسَمًا, L A X p. 313, 10 d'en bas, et تُروّغ الدابّة في التراب تُمرّغ, ib.; cf. مرح, dénominatif de مُراح > أراح, 430 n. 1. L'article en question de Ruzicka contient de bonnes choses, mais aussi de fort inexactes. La théorie y exposée est absolument vraie, et je suis tout à fait de son avis pour le fond, mais non pas toujours pour les détails. Lorsqu'il prétend, ib. p. 137/8, que رتع est رعى, avec un t infixé, ce n'est qu'en partie vraie, car ce verbe est une nouvelle forme apocopée de ارتعى, 430, vhv., ce que Vollers V S p. 142/3 avait déjà relevé.

ربع ربّع, expliqué Arabica V p. 131 n. — *Faire de qn son* ربيع, vhv., Dt. — *Protéger*, Ḥḍr. p. 583; R Ḍ Gl. sv.

تربّع, *s'associer à, se joindre à*, Ḥḍr. p. 583. — *Devenir le* ربيع *de qn.* — *Se mettre sous la protection de qn.* — *Accepter qn. en qualité de* ربيع, 1792, 14.

Le sens premier de تربّع est sans doute *se fixer dans un endroit.* Le plus ancien exemple que j'aie trouvé de cette forme se lit dans un مرْثية de ليلى العفيفة, de la tribu des Rabîᶜah, Marâṯî I p. 2, qui dit, à propos de la mort de son frère Ḳarṯân, au figuré:

تَرَبَّعَ ٱلحُزْنُ فى قَلْبى فذُبْتُ كما ذاب ٱلرَّصاصُ إذا أُصْلِى بنيرانِ

L'affliction s'est fixée dans mon cœur, et j'ai fondu (en larmes ou de douleur), *comme*
Fond le plomb lorsqu'il est chauffé au feu.

Cette poésie, forgée ou non, prouve que de ce تربّع est dérivé le sens qui va suivre, par contamination sémasiologique avec ربيع, *printemps*, > *passer le printemps au pâturage printanier.*

Labîd N° XL v. 2 dit:

تربّعتِ الأَشراف ثُمّ تصيّفت حساء البطاح السخ

Elle (Kubeyśah) *passait le printemps à el-A., ensuite, l'été à*, etc.

Ici تربّع est *passer l'époque des pâturages printaniers* avec le bétail qui ترْعى السوائلا v. 3. En-Nâbiḳah Six Diwans N° 11 v. 1, = Derenbourg J. As. 1868 pp. 279 et 502 = Suᶜarâ' en-Naṣ. II p. 678 = خمسة دواوين Caire, p. 42 = Yâqût sv. أقر, dit:

(Basîṭ) لقد نهيتُ بنى ذُبيان عن أُقُرٍ وعن تربّعهم فى كلّ أَصفار

J'ai prohibé aux B. D. (la réserve pastorale, حمى, de) *W. Uqur,* ربع
Et de s'y installer (avec leurs troupeaux) *pour les pâturages*
du printemps dans chaque mois de Ṣafar.

Winckler AOF II p. 332 traduit تربّع par *ich habe zurückgehalten die B. D. von Uqurr* (lisez Uqur) *und von ihrer rebî'-Niederlassung, der alljährlichen.* Je crois qu'il a raison et que تربّع est ici un dénominatif de ربيع, ou du moins une contamination sémasiologique avec ربيع, mais il n'est pas non plus exclu que ce sens ne puisse provenir directement de ربْع, car on y était alors ensemble dans ce ḥimâ [1]). La note de Winckler ib. p. 332 u. 3 est inutile, car le Rabiʿ, commençant le 21 Janvier, comprend aussi l'hiver, pendant 91 jours, jusqu'au 21 Avril, et l'on peut aussi bien traduire par „prendre ses quartiers d'hiver" que ses „quartiers de printemps", ces deux saisons faisant partie de la quatrième saison, فَصْل التربيع = فَصْل التربيع. Dans le Sud, ce sens de تربّع n'existe pas, car le ربيع du Nord, *pâturage printanier,* et en partie *hivernal,* s'y dit رَعْي, خَضْرة ou شَجَر, Ḥḍr. p. 584, comme les Béd. de Lybie, Hartmann LLW p. 47: ربيع = شاجر.

ʿAntarah, Moʿall. v. 9 dit:

كيف المزار وقد تربّع اهلها بعنيزتين واهلنا بغيلم

Comment pourrais-je la visiter, du moment que les siens
passent le printemps
dans les deux ʿOneyzah, et les nôtres à Reylam?

Le comment. de MʿAR p, 15 porte: تربّع اهلها معناه نزلوا في الربيع يقال تربّع بنو فلان وارتبعوا مكان كذا وكذا اذا نزلوا ورعوه

Zoheyr, mon édit. p. 155 v. 17, dit:

[1]) Derenbourg traduit bien „*j'ai détourné les B. D. de ʿU., où chaque année, au printemps, ils prenaient leurs quartiers pendant le ṣafar.*"

ربع تربّع صارةً حتى اذا ما فنى الدحلان عنه والاضاء

Il passa le printemps à Ṣârah, toutes les fois que
Les puits et les étangs tarissaient pour lui.

رابَع, *être* ou *devenir* le ربيع de quelqu'un, Ḥḍr.; voir ici sub ربيع; dans ce sens, il provient de رَبْع. – *S'associer à.* – *Accompagner.* En Ḥḍr. et en Dṯ., on dit aussi ساعَق et سايَر, *accompagner*, vhvs. RO § 102: الوالي استخصّه يرابعه من زدْ الناس, *le gouverneur le désigna particulièrement pour être dans sa compagnie, de préférence à tous les autres;* ib. § 293. Vollers ZDMG 49 p. 510, Jayakar JRAS XII (1889) p. 676. – *Percevoir le quart des bénéfices dans une exploitation agricole* ou *dans une affaire;* dans ce sens, le point de départ est اربع, *quatre.* Fleischer a confondu مُرابع, celui qui habite dans le même رَبْع et qui fait partie de la رَباعة, et مُرابع, celui qui prend, par association, le quart de la récolte, < اربع, *quatre;* Canaan ZDMG 70 p. 165, 4. Voir sub ربيع.

ترابع, *habiter ensemble, être le* ربيع *l'un de l'autre; être voisins; être associé avec; être sous la protection de*, 1788. مترْابعين عُلَه والعوالق, *les ʿÖlah et les ʿAwâliq habitent ensemble,* ils sont ارباع, et chacun est le ربيع de l'autre, mais chacun a ses terres distinctes et limitées, Arabica IV p. 17. – *Se tenir compagnie* (plusieurs personnes). يتْرابَعونها النسا, *les femmes lui tiennent compagnie*, 37, 15 (ʿOneyzah). – *Marcher ensemble, aller de concert, voyager ensemble*, Ḥḍr. p. 583, où exemples, Arabica V p. 12 n.; RO p. 125, 2: انا باغي اسير هناك عبْ نتْرابَع, *je désire y aller, allons donc ensemble;* ib. p. 353, 9 d'en bas: وخطفن يترابعن ويركضن كما العفاريت, *ils* (les ânes) *marchèrent ensemble et coururent*

ربع *comme des diables.* Rössler MSOS I p. 81, 15: بيوم نقّعوا فيه شردوا يترابعوا, *lorsqu'ils eurent tiré sur lui, ils s'enfuirent en courant tous ensemble.* Ib. p. 82, 7 d'en bas: نس مترابعة est incorrectement traduit par *Leute aus den verschiedensten Stämmen,* tandis qu'il faut dire *des gens habitant ensemble.* — استربّع [1]), *se fixer auprès de qn et devenir son* ربيع ou *faire partie de son* ربْع, Nord, Ḥḍr. p. 320. Comme استنّى, استحمّى, استخبّى, استفضّل, استمنّى en Syrie. Voir sur ces formes hybrides Pr. et Dict. p. 26. — Sur les mots dérivés de ce thème dans le sens ici rapporté, voir plus loin après ربع II et III.

Ce thème, dans le sens ici traité, provient de ربع بالمكان, et nous avons vu p. 1071 que I Doreyd dit ربع القوم منزلهُ اى وقْت كان, *à n'importe quelle époque de l'année,* et ce n'est donc pas restreint au *printemps,* ربيع. Je n'aurais pas dû dire Ḥḍr. p. 583, par une rédaction peu claire, que c'est le nombre cordinal 4 qui est l'origine de tous ces mots, car ربع بالمكان n'a rien à faire avec ce nombre, ainsi que je crois l'avoir élucidé.

V. Kremer, Beiträge p. 64, prétend que أربى, de √ربو, s'emploie dans le sens de أربأ, *rester, demeurer* = اقام, mais je ne trouve cela nullepart dans les dictionnaires; cf. sub رمى.

*ربع II.

ربع, a, *sauter; courir, galoper,* 1688, Ḥḍr. p. 136. Stace sv. *ran.* RO p. 144, 3: ربع, يربع, *galoper;* ib. p. 320, 9 d'en bas. yrubeᶜan raböᶜ loʾôsûd, *ils font un galop comme celui des lions* = يَرْبعَن ربع الأُسود. Caire: ربع, i, *trotter;* رباعة *trot,* ib.. RḌ Gl. sv.. خطف يربع, *il passa en courant,* 1246 n. —

---

[1]) استربّع, au Caire, *être assis les jambes croisées,* voir plus loin.

ربع *Courir après et saisir*, i. Dt. وانا ذِى بَـآرْبَعَه, *et c'est moi qui lui cours après et le retiens*, 369 en bas (ainsi voyellé dans l'original de l'auteur), expliqué par أَحْوِيه. Ce sens de *courir, sauter*, répandu dans toute l'Arabie et en Syrie, M. el-M. sv., n'est pas non plus étranger à la luṛah. Il se trouve dans le vieux mot يَرْبُوع, Vollers VS p. 105, dont l'iśbâ', Wright Gr. II § 244, dénote la haute antiquité et qui a donné le français gerboise, de la forme dialectale جربوع, Lammens Mots dérivés p. 124 et s., comme le nom propre جَعْفَر[1]) < يعفر, aussi prononcé jadis يعفُور.

Dans les Naqâiḍ p. 335 v. 15 nous lisons:

إِنّا لَنربَعُ بالخميس ترى له   رَهَجًا ونضرِبُ قَونَسَ الجبّار

C'est que nous accourons avec l'armée dont tu vois
Le tourbillon de poussière, et nous frappons la caboche[2])
de l'oppresseur (orgueilleux).

I. es-Sikkît Tahḏîb p. 680: اذا ارتفع (البعير) عن ذلك وضرب بِقوائمه كلّها فتلْك الرَّبَعةُ * يقال هو يرتبع ارتباعا ورَبَعة. La même définition est mot à mot celle d'el-Aṣma'î, Haffner T A L p. 147, 4 d'en bas. La définition est bizarre, et Lane l'a reproduite telle quelle. Aḍdâd p. 235: الرَّبَعة السَّير الشديد. C'est *trotter à toutes jambes*, comme les mahârî, car le chameau ne galope pas; il fait des cabrioles lorsqu'il est de mauvaise humeur. El-Amâlî d'el-Qâlî p. 145, 6 d'en bas: يقال ارتبع البعير ارتباعا و ما اشدَّ رَبَعَتَهُ وهو اشدّ ما يكون من العدو. L A IX p. 461, 3 d'en bas: الرُّبَعُ الفصيلُ الذى يُنتَج فى الربيع

---

1) Diw. 'Âmir b. eṭ-Ṭofeyl N° XI v. 4.

2) Le poète se sert ici probablement du mot قونس pour rendre ridicul son adversaire. C'est pour cela que je le traduis par un mot d'argot.

ربع وهو أوّل النتاج [1]) سُمّى رُبَعًا لانه اذا مشى ارتبع وربع أى وسّع خطوه وعدا. L A IX p. 467, 2: استربع البعير للسّير اذا قوى عليه وارتبع البعير اسرع ومرّ يضرب بقوائمه كلها والاسم الرّبعة وهى اشدّ عدو الابل [2]), avec le même šâhid que dans et-Tahdîb et el-Amâlî p. 145. L A IX p. 467, 8: أَرْبَعُ = أَسْرَعُ, *plus rapide*. Cf. رِبَذُ قوائمه, *aux pieds lestes*, Qays b. el-Ḥaṭîm N° 15 v. 9.

ربّع, *faire courir, faire sauter, faire galoper*, Dt. Dans la Mo^call. de Labîd v. 67 nous lisons: رفّعتُها طَرْدَ النعام وفوقه, expliqué par طَرَدتُها, Lyall Ten anc. arab. Poems p. 84, 20, Johnson, The seven Poems p. 117: *I caused her to gallop like the galloping of the ostrich,* et Nöldeke Fünf Mo^call II p. 62: *ich trieb es darauf an zum Rennen und Stürmen eines Strausses.* Il se peut donc que ربع et رفع soient radicalement apparentés: b ⪌ f; voir ربب III. Mais l'on peut aussi dériver ce ربع, *courir, sauter*, de أربع, *quatre*, et le verbe aurait alors d'abord été appliqué aux animaux, qui courent sur les quatre jambes; ce serait comme si l'on disait *il quadrille*, Ḥdr. p. 34. M. el-M. fait cette curieuse remarque: ربع الفرس ركض بقوائمه الاربع, et il paraît avoir eu en vue l'étymologie que je viens d'avancer. C'est l'algérien رَابَع, *aller au petit trot*, Beaussier s. v. Les définitions susmentionnées se rapportent aussi bien aux chameaux qu'aux autres animaux. Or, le chameau ne galope pas: il est *ambleur*. Un Ḥaḍramite m'expliqua cela en disant: تشلّ ثِنْتَين وتحطّ ثِنْتَين, *elle* (الفرس) *lève deux pieds et pose deux pieds,* c'est-à-dire: *elle marche l'amble.* Les anciens Arabes disaient ici يراوح بين رِجْلَيه, v. sub راوح. C'est peut-être là l'origine du sens

[1]) = I. el-Qûṭ. p. 106, 10. [2]) = L A I p. 63, 7.

ربع qui a ensuite été étendu aux hommes, si toutefois on le fait venir de أربع, *quatre*. Mais il faut alors probablement séparer ربع, *courir*, de ربع, *sauter*. C'est sans doute ici qu'il faut placer ربّع الفحل على الفرس, *faire saillir la jument par l'étalon*, Dt. cf. شبّى, Arabica III p. 89 et s., Ḥḍr. p. 125. Cf. le fr. saillir < *salire;* v. plus loin p. 1082.

ربع III.

ربع, a, a aussi le sens de *lever*, *soulever*, *soupeser*. I. Doreyd, K. el-Ístiqâq p. 42, 7: يقال ربعتُ الشىء اربعُهُ اذا استقلّلته من الارض. Amâlî p. 144, 5 d'en bas: ربع الحجر = Ṣîḥâḥ = ارتبعته = اشاله. I. el-Qûṭ. p. 106, 2: استربع = رفعته باليد. I. Qot., éd. de Goeje p. 232, 1 et ib. Gl. sv.. Zamaḫšarî Asâs I p. 207, 5: يقال اللهمّ أربعْنى من دين علىّ اى انْعَشْنى وهو من الربْع بمعنى الرفع من المجاز, *relève moi de*, etc., mais ربع n'est pas ici من المجاز, car c'est une permutation de رفع. LA IX p. 457, 9 et s. d'en bas l'explique aussi par رفع = el-Fâ'iq I p. 220. La Nihâyah II p. 62, 6 cite une Tradition: مرّ بقوم يربَعون حجرًا .... ربْعُ الحجر وارتباعه إشالتُه ورفْعه لاظهار القوّة وسمّى الحجر المربوعة والربيعة وهو من ربَع بالمكان اذا ثبت فيه وأقام = el-Fâ'iq I p. 220, où il y a يتجاذون, au lieu de يربعون. LA IX p. 457 en bas, où il dit, d'après el-Azharî: ويقال ذلك والمربوع والربيعة للحجر المرفوع وقيل للحجر خاصّةً, et il ajoute: الربيعة للحجر الذى يرفع الذى يُشال. Fiqh el-luṛah p. 306: لتجربة الشدّة والقوّة. Cette dernière étymologie, qui se trouve également dans el-Fâ'iq I p. 220, m'étonne, car j'ai toujours pensé que حجر مربوع ou مُربَّع, *pierre équarrie*, venait de أربع, *quatre*, à moins qu'il faille séparer les deux qualificatifs;

cf. عرب 1145 et ici p. 366. Le Qâm. n'a pas ce thème. Cf. ici sub ربو. Nous avons donc ارتبع des trois thèmes homonymes, dans un sens différent, bien entendu. ربع

رابع, *soulever avec le levier*, مربع. C'est un فاعل parce qu'on *soulève ensemble*. Ce sens explique le neğdite ربع chez Socin Diw. I N° 45 v. 16:

In sîle min hû, gilte wâfiḍ-ḏemâmah
śêḫin rubaᶜ [1]) bil-ḥimle ma śiqq leh-ennâb
Si l'on demande: qui est-il? Tu diras: il offre une pleine garantie:
C'est un śêḫ qui soulevait le fardeau (déjà) *avant que les dents canines eussent poussé.*

Ib. N° 52 s. 20: tirbaᶜ ṣalîb-ar-râse mugdâre ma rîᶜ, que Socin traduit par *anhalten*, mais c'est: *tu relèveras la tête du chameau pour l'arrêter un moment*, en tirant sur la corde.

Il est intéressant de constater que ce sens s'est conservé en mehri, où il y a harbâ, افعل de *rabâ* = ربع, *heraufnehmen*, *heraufziehen*, Jahn SAE III p. 219 et DH Müller ib. IV p. 118 § 10: siûr bîs te ṭar bîr, harbâ ḥâmú waraḥaḍaís, *elles allèrent avec elle à un puits*, طَيْر بير, vhv. *elles montèrent de l'eau et la lavèrent*; le texte arabe porte طلعن; ib. p. 33, 32: thárbâs, *tu la fais monter*. Śerbaᵓ < śerbaᶜ, *se lever* (soleil, lune), BM II p. 77 en bas; ib. II p. 136 et III p. 48 en haut; ib. V, III p. 7. Ni Jahn, ni DH Müller, ni Bittner n'ont ici reconnu ربع = رفع. L'un des sens de $\sqrt{}$ ربع est *être haut*, ce qui est une prononciation plus gutturale de ربأ, *monter*, vhv., dans le sens spécial de اطّلع على شرف, *monter* sur une مرقبة, vhv., sur une *hauteur* pour

---

[1]) < ربَعَ.

ربع épier l'ennemi; voir ici sub √ ربو ,رب, رف et رم. Un Ḥaurânien me dit: يا تـرى تشوف النُجوم فى رابعة النهار, *peux-tu donc voir les étoiles à midi!* lorsque le soleil est à son plus *haut* point, comme l'akkad. ina rabêᶜ il Šamaš, Weidner Beitr. z. babyl. Astronomie p. 38 N° 105 et p. 92, *au point le plus haut du Soleil.* Ici ربع a certainement le sens d'*être haut.*

En hébreu, il y a aussi le verbe רבע. Dans Lev. XVIII v. 32 on lit: וְאִשָּׁה לֹא תַעֲמֹד לִפְנֵי בְהֵמָה לְרִבְעָהּ, *une femme ne doit pas se mettre devant une bête pour que celle-ci la féconde* (v. sur עמד Ḥdr. Gl. sv. عمد).

Ib. XIX v. 19: בְּהֶמְתְּךָ לֹא תַרְבִּיעַ כִּלְאַיִם, *tu ne feras pas accoupler deux espèces de ton bétail.* La première phrase est traduite par les Américains de Beyrouth par: لا تَقف امرأة أمامَ بَهيمة لنزائها, et la seconde par: لا تُنزِ بَهائمَك جنسَين. Ici le verbe hébreu a été fort bien rendu par نزاء, voir 1396/7, et نزّى, *sauter* et *faire sauter sur*, 1254, 1255, 1259, vhv., ce qui est le verbe classique pour le dialectal ربع et ربّع, correspondant au verbe רבע et הִרְבִּיעַ et qu'on pourrait tout aussi bien traduire par *monter sur* ou *sauter sur* et *faire monter* ou *sauter sur, saillir.* Cf. aussi Abul-Walîd, the Book of hebr. roots, éd. Neubauer. p. 662 en bas. On comparera √ شبو dans le même emploi et même sens primordial, Ḥdr. Gl. sv. et ici sv. En outre, l'arabe classique offre un autre point de contact dans le verbe أربع. LA IX p. 466, 9 porte: أَربَعَ بالمرأة كرّ الى مُجامَعتها من غير فترة..., *he returned to the* مُجامعة *of the woman without langour*, Lane sv., et el-Azharî dit que c'est lorsque l'homme سأَلها المكروه, dans un sens obscène, comme dans le texte hébreu. Le Qâm. donne même أَربَعَ

ربت المرأة اكثر من النكاح فلان. Et ici aussi la luġah connait ربّأت المرأة ربع وارتبأتها اى علوتها, L A I p. 76, 7, et cela est = ربع, *monter* ou *sauter sur*. Le néo-hébr. a רבע dans un sens obscène se rapportant aux animaux, même aux hommes, Levy WB sv., et qui ne me paraît pas non plus venir du sens *dicht sein > neben einander liegen, sich lagern*, comme le pense Levy, mais de רבע, ربع, *sauter*, bien que רבע et ربع aient ce sens qui est, comme je l'ai dit p. 1081/2 et que Levy admet aussi, un développement de √ רב et √ رب, *être haut*. La femelle ne se couche pas en général lorsqu'elle est saillie par le mâle يربع عليها ou حين ما يركب عليها الفحل, à l'exception de la chamelle, voir planche 1406. — Je crois devoir faire observer que chez les Bédouins du Yéman عرب est le verbe courant pour ناك ou خنّث, 1495 vhv. Une مخلّف معروبة est en Ḥoġarîeh une *femme baisée*. Quoique les Arabes (عرب) soient d'une grande capacité phallique, ainsi que je l'ai exposé 854 et 935, je ne suis pas éloigné de voir ici une métathèse pour ربع, dans le sens susmentionné.

L'hébr. biblique עִבֵּר, *féconder*, Scerbo: *montare, coprire* del maschio d'un animale, est tout à fait isolé, mais dans le néo-hébr. ce sens est assez développé dans ses dérivés [1]). Il y a même עֻבָּר ou עֻבָּרָא, *embryo, fœtus*, que Schulthess ZA 24 p. 55, veut lire עוּבָּרָא ou עֲבוּרָא dont le verbe serait dénominatif, *faire du fruit, fructifier*. Mais alors il faut aussi chercher l'étymologie de עוּבָּרָא, qui ne peut venir, il me semble, de עבר, *passer*, = عبر et غبر; cf. Sab. Denkmäler p. 49 n. 1.

Or, y a-t-il une connexion sémasiologique entre les verbes

[1]) Sur son emploi talmoudique, voir Ges. Thes. II p. 984, où אִשָּׁה מְעֻבֶּרֶת est *mulier gravida*; cf. le Yéman. انسانة معروبة, voir plus haut.

ربع ربا, ربع, عرب, עֲבַר, qui tous se rapportent à la copulation charnelle? Les savants se prononceront.

L'argot français a également *sauter* dans le même sens de *coïre*, comme l'allem. *bespringen* et le suédois *hoppa på*, *sauter sur*. Vollers, ZDMG 49 p. 510, veut que רבע, *begatten*, s'explique par „رَبْع, *amis*, ربيع, *associé*, رابَع, *se joindre à, accompagner*," si je le comprends bien, mais le premier mot a donné naissance aux autres cités, et רבע a suivi un autre courant sémasiologique.

Je rappelle ici, à titre de comparaison, le verbe datînois عَرَب, u, *être glouton*, عَرُوب, 671, 3, *avoir la fringale*, 1497, vhv., qui est peut-être l'hébr. et l'éthiop. רעב, ርኀበ, *avoir faim*, avec métathèse. On le rapproche de l'arabe رُغب, *être glouton*, Ges.-Buhl sv.; Nöldeke Beiträge II p. 69.

رابع = ربيع, *qui fait paître son troupeau avec celui d'un autre*, expliqué Ḥdr. p. 585. Stace p. 186.

رَبْع, *territoire, endroit où l'on habite:* مكان يربَعون فيه, 566, 14 et n., *et les gens qui y habitent* = LA IX p. 458, 9 d'en bas. Amâlî p. 145, 2 d'en bas: يقال ما أَوْسَعَ رَبْعَ بنى فلان لِمَحلّهم الجمع رِباع ورُبُوع = LA IX p. 458, 9. — C'est bien ainsi qu'il faut comprendre le vers d'el-Aᶜšâ, Yâqût sv. مُنيم: أشجاك رَبْعٌ منازلٍ ورُسُوم, que Geyer, Zwei Gedichte II p. 30, traduit par *der Rest von Niederlassungen*. El-Miṣbâḥ p. 146, 13 dit: الرَبْع محلّة القوم ومنزلهم وقد أُطلق على القوم مجازا. Zamaḫšari, Asâs p. 207, veut aussi que ce sens de رَبْع soit figuré, من المجاز, et il cite les exemples: اكثر اللهُ رَبْعَك اى اهل بيتك et حيّا الله رَبْعَك اى قومَك. Il raconte, ib., qu'un šêḫ entra chez lui à Mekkah accompagné d'un gamin de huit ans dont la mère était morte et lui dit: تَبَّتَ الله رَبْعَك وأحدث ابنك اراد

ربع تبّت الله بيتك اي أهلك. C'est là l'emploi courant bédouin dans toute l'Arabie. — *Famille; contribules; communauté*, 505, 5 d'en bas; 795, 14; 1723, 6 (où il faut lire وربعه), L A IX p. 458, 10 = جماعة الناس. — *Amis, compagnons*, 92, 6, Dt. et = سعف vhv., 468 n., 1377. Jaussen Coutumes p. 179 v. 8. Socin Diw, Gl. sv. On applique aussi ربع aux ennemis. Le pluriel en est ارباع, v. sub ترابع. I Sîdah, III p. 138, 8, donne aussi le pl. ربوع. Egalement employé comme adverbe: *ensemble* = سعف vhv. Pour le Nord, je renvoie au Gl. de ma L B ᶜA.

Dans l'inscription de Nêrab, Hoffmann Z A XI p. 222, Lidzbarski H B p. 445 II, on lit l. 5: בני רבע בכון, qu'on traduit par *fils de la 4e génération qui pleurent*, mais, d'après moi, on peut tout aussi bien le traduire par بنى الربع يبكون, *les membres de la famille*, etc. qui étaient cent (nombre approximatif selon les interprètes, mais il y a bien dans le Sud des familles de sultans qui ont plus de cent membres); cf. اولاد الربع, *les membres de la famille* ou *de la communauté*.

Un poète des Fahm, Diw. Hod. Wellh. N° 220 v. 1, dit, à propos des مراعي que les Ṣâhilah, dans une *mauvaise année*, سنة, avaient accordés aux Fahm: (ṭawîl)

لَقَدْ فَسَحَتْ رَبْعًا قُرَيمٌ وقَومُهم لنا بعد ما سَدّوا الطريقَ وشجّعوا

Les Qureym et leur peuple nous ont accordé le droit de voisinage (même demeure)
Après qu'ils eurent fermé la route, ayant d'abord refusé (de nous recevoir) (?)

Wellhausen traduit ici ربعا par *Weide, pâturage*, ce qui n'est pas tout à fait exact. C'était bien cela que demandèrent les Fahm, mais dans ce mot le *droit de pacage* n'est pas toujours impliqué, car il y a de pauvres Bédouins qui n'ont pas de bêtes et qui demandent le ربع.

ربع Zoheyr, mon édition p. ٨٠, dit dans sa Mo^callaqah:

فلمّا عرفتُ ٱلدارَ قلتُ لِرَبْعِها ألا عِمْ صباحًا أيّها الرَبْعُ وٱسْلَمِ

Et lorsque j'eus connu la demeure, je dis à son campement; Hola! Bon jour! ô campement, et que tu soies sain et sauf! (ou salut!)

Ici رَبْع est expliqué par eś-Śantamarî par موضع الدار حيث آبوا في الربيع, mais je ne le crois pas juste. C'est plutôt *campement* ou sans doute aussi le *monde qui y habite*. اسلَم se rapporte au دار أُمّ أَوْفَى, et ce n'est pas pour اسْلَمْ, comme le pense Abel Gl. sv. Nöldeke, Fünf Mo^call. III p. 14 le traduit par „*sei mir gegrüsst!*", car ce verbe est l'origine de سلّم, dire la formule de salutation: اِسْلَم ou تَسْلَم ou السلام عليكم, 776 ss. — رِبْع, *voisinage*.

ثوب الرُبْع expliqué 857. — الربع الخلي > رُبْع الخَلِيّ, sur lequel voir Arabica IV p. 46 et ss.; Hirsch Reisen p. VIII; l'Encyclop. de l'Islâm I p. 375 (éd. fr.). Hess, Bemerkungen p. 16, écrit Rub^c el-Ḫâlî, ce qui est sans doute le nom dans le Nord: خالي Nord = خلّي, Sud, p. 638. — رُبْع, pl. ارباع, sont les *quatre coins du ḥuṣn*. Dans la qaṣîdah 522; 1165, il y a cet hémistische:

اِنْهَدَّمَت لِرْباعْ وٱلساس ٱنْتَثَر

les quatre coins (du ḥuṣn) se sont écroulés et les fondations dispersées. — رَبْعَة, pl. رِباع, *boîte pour le café en poudre*, 57, 11; 1085. El-Amâlî p. 145, 3 d'en bas: الرَّبْعة ساكنة الباء الجُونة = L A IX p. 464, 11, 12: الربعة إناء مربّع كالجونة = Nihâyah II p. 62 en haut; Qâm. III p. 65, 14. Ce mot est donc très classique et nullement مولّدة, Qâm. sv.

La caisse où étaient conservés les مُصُحُف qorâniques de l'exem-

plaire de Ḥafṣah, dans la maison de ʿOmar, était un رَبْعة, Itqân d'es-Suyûṭî p. 139, Nöldeke-Schwally, Ges. des Qor. II p. 52, Asâs, Qâm. et T A sv. ربع

رِباع, *chameau de 4 ans*, ʿAnazeh, 1394 n. 2, = رَبَع, fém. رباعية, 1394. — رِباع, *redevance payée pour une propriété mise sous la protection de quelqu'un*, v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 79.

رَباعة, = جماعة, *hommes de la même tribu* ou *de la même localité, appartenant au même* رَبْع, qu'ils soient de libres Bédouins, قبائل, ou *des sujets*, رَعيّة. Il faut le distinguer du pluriel رباعة, du sing. ربيع, qui quelquefois est aussi prononcé رَباعة: cf. le collectif classique رباعة, voir plus loin. – *Voisinage*. – *Association*, Ḥḍr. p. 583. Maʿgar (Index p. 1837) dit dans sa qaṣîdah souvent citée, après le verset 1601, 8:

لا قَدْ فَطْرِ حتى العرب ما يختطم   لا يا تجى اَهْل اَلرَّباعة ¹) من حَوَر

(je ne comprends pas cet hémistiche)

Lorsque les gens de la communauté viendront de Ḥawar.

Dôʿan dit dans sa réponse à la mirgâzeh 639, 40:

خذت الرَّباعة ¹) صاحبك هو والغريب

Les contribules ont pris ton ami, lui et l'étranger.

Rössler, MSOS I pp. 78, 2 d'en bas; 79, 11; 83, 2, traduit رباعة par *gens*, et ib. p. 81 o. l. رباعة السيد, par *Gefolgschaft des Sultans*, *les partisans du Seyyid*, et ib. p. 76, 13, *Stammesangehörige*, *contribules*, = ib. vol. I p. 14, 9 d'en bas. RO p. 132, 10: النصارى ركضوا على رباعة بَشير, *les Chrétiens coururent sus aux gens de Baŝîr.*

On observera la location classique تركتهم على سَكِنَاتِهم ونَزِلاتِهم

¹) Ainsi voyellé dans l'original.

ربع وَرَبَعَاتُهُم اذا كانوا على حالتهم وكانت حسنة, Tahḏîb pp. 15, 1; 162, 4; 747, où les trois mots sont synonymes. Lane sv. pour les autres formes. Naśwân o. l. p. 39: عن الأصمعي يقال ما في بني فلان من يضبط رِباعته غيرُ فلان اى امرَه وشأنه الذى هو عليه. قال الفرّاء ويقال القوم على رِباعتهم اى على استقامتهم وامرِهم الاول, avec un śâhid. Cette locution prouve bien que la 1/ ربع a aussi le sens de *rester dans un endroit*, et le verbe s'applique ensuite à *l'état stationnaire et réglé* de la tribu.

El-Amâlî p. 145 d. l. et p. 146 en haut: رِباعته قبيلته وقومه, avec un śâhid d'el-Aḫṭal, et I Sîdah III p. 131, 7: رِباعة الرجل قبيلته وفَخِذُه; cf. LA IX p. 464, 7 d'en bas. Cela aussi dans le Sud, où l'on dit cependant رَباعة, mais رِباعة est plus juste parce que فِعل et فِعلة impliquent ou une communauté ou un pluriel.

ربعة se trouve aussi dans le Nord avec le même sens; Socin Diw. I p. 152 v. 33: *Begleiter, compagnons*; Wallin ib. p. 280 v. 6: وربـاعتك يوم الملاقى تحاذيك, *et tes habitants, au jour de la rencontre, se mettront en face de toi* (la دار) *pour te défendre.* C'est ainsi qu'il faut lire et traduire. Le mètre n'est pas le ṭawîl, comme le dit Socin [1]), mais le raǵaz bédouin, répandu dans toute l'Arabie. Cf. sur ce verset, Wetzstein ZDMG XXII p. 176 n. 2. où il voyelle à tort المُلاقاة, ce qui brise le mètre.

Au Maroc (Śâwiah), ربعة a aussi le sens de *multitude, troupe* ou *tas de gens*, p. e.: la tgerrebûśi lquśś ā hâḏ

[1]) Socin avait des idées bizarres sur les mètres, et Wetzstein n'était point très ferré non plus. On lira mon mémoire *Raǵaz et mètre.*

isslâgiṭ, ā ribâʿa ḏ-sslâgiṭ [1]), ribâʿa d-śffâra [2]), ribâʿa ḏ-lgmmâra, ribâʿa ḏ-lḥaśâiśîya, *n'approchez pas du bagage, vous autres voleurs, vous, tas de voleurs, tas de coupeurs de routes, tas de filous* [3]), *tas de fumeurs de hachiche*, KMG p. 62, 9 et ss. Ensuite, ربعة est employé comme adverbe, *ensemble, en commun*, comme aussi رَبْع, et سَعْف, vhv. يا نبتّ الجبل نقنص أَرْباعة [4]) وان حصّلنا شي أرْبعة [4]), *nous allons à la montagne pour y chasser ensemble, et si nous attrapons quelque chose, ce sera en commun*, Ḥdr. p. 583. Aussi en ʿOmân, RO p. 119, 6 d'en bas: rbâʿa, kill rbâʿa, *allzusammen, insgesammt;* ib. p. 328, 7 d'en bas: fetfetne ssemek wel-môfa wḫallaṭnâh rbâʿa, *nous avons émietté le poisson et le pain de four et nous l'avons mêlé ensemble*; ib. p. 351, 11: niśrab rbâʿa, *nous boirons ensemble.* Rössler MSOS I p. 67, 9, 10: kill ʿiśrîn rebâʿa wukill ʿaśra rebâʿa, *je zwanzig zusammen und je zehn zusammen.* هُمْ جايين رباعة, *they have come together*, Jayakar, RAS 1889 p. 687, où l'explication de J. est gratuite.

رَبُوع dans يوم الرَّبُوع, *mercredi*, Arabica V Gl. sv., Ḥdr. p. 584; v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 280, 4 d'en bas; = éthiop. ርቡዕ, Littmann ZA XXI p. 76, comme يوم الثَّلُوث, *mardi*, ib., = éthiop. ሰሉስ, et cf. ib. p. 97 N° 516 et 517. En Dṯ. et chez les ʿAwḏillah, on appelle *mercredi* aussi يوم الْبَرَك. — رَبُوع = ربيع, *quatrième saison de l'année*, Ḥdr. p. 584; c'est le رَبُوع التَّخْيلة (> رُبُّوع) 1613, 10 d'en bas.

---

[1]) ou ṣlâgiṭ.

[2]) de شَفْرة, *couteau!*

[3]) de قمار, *jeu de hasard*, = Syr. قمارجيّة.

[4]) Avec a prosthétique.

ربع ربيع, *voisin, qui habite au même endroit,* 11, 1 et 5; 426, 4; 558, 982, 7: 1179; Arabica V Gl. sv. Pl. رباعة, 11, 5: ربيع من رباعتنا; 704 n.; 1179; 1377, 5; 1449, 6.

بِرْ رَحْمة واهل بريك واهل ذَيب هم رِباعة هلْ فرَج, *les B. R., les Brîk et les D. sont les protégés des Farağ,* Dṯ.; comme رفيق, pl. رفاقة, MSOS V, II p. 69 N° 52 (Liban), où c'est écrit rafâqa. Le pluriel en est aussi, surtout en Ḥḍr., ارباع, où l'a est prosthétique pour رباع. Belot donne aussi ce pluriel, ce qui est juste, *camarade, associé,* mais lorsque Fleischer Kl. Schriften II p. 518 s. dit que c'est = مُرابع, il a tort, car ce participe vient de رُبْع, *quatrième partie,* ou de اربع, *quatre,* ma Festgabe p. 32; en revanche, sa remarque que ربيع vient plutôt de رَبْع, *quartier, demeure,* est acceptable; voir sub رابَع. ربيع est celui *qui habite dans le même* رَبْع et *qui fait* alors *partie de ce* رَبْع et *sous sa protection.* Il est aussi appelé نَقيل en Ḥḍr., Ḥḍr. p. 532, où ربيع a plutôt le sens de *protégé,* ib. – *Protégé,* 1791, et *qui demande la protection* = le دخيل du Nord, 1792, Ḥḍr. p. 582. Glaser Mitteil. Peterm. 1886 p. 8, où ربيعك = دخيلك. V. d. Berg, Le Ḥadhr. p. 259; RO p. 237, 13: *ami.* A l'instar de دخيل dans le Nord, ربيع est usité dans une phrase d'imploration ou de prière: انا ربيعك est bien *je suis ton protégé,* mais aussi *j'implore ta protection* > simplement *je t'en prie,* comme le ḥaḍarî du Nord et du Levant: دَخْلك, *je t'en prie.* ربيعك بوجهك, Arabica IV p. 73. – *Camarade; compagnon de route,* partout courant. Ḥâlle nitrâkaḍ bû yisbaq yiḍrub rbîʿo, *allons courir ensemble, celui qui arrivera le premier, battra son camarade,* RO p. 172, 12 d'en bas; ib. p, 369, 3 d'en bas: kill wâḥi

yöḥluf brâs rbiᶜo = Dt. kull wâḥed yeḥlif birâs rabîᶜah, *chacun jure par la tête de son compagnon.* Rössler MSOS I p. 70, 10 et p. 71, 11; ib. p. 99, 13 d'en bas, incorrectement traduit par *adversaire,* car on *avait* déjà *fait la paix entre les deux parties,* عاقد بينهم, et l'un était de cette façon devenu le ربيع de l'autre, ou *ami,* comme RO p. 237, 13: eḥûk sswâ bû sauwâhe firbîᶜo zenâši, *l'action que ton frère a faite à son ami n'est pas belle.* ربع

Le mehri a ribâ, *ami, compagnon,* pl. harbât < harbâʾt = ربعة, SAE III p. 219 = Bittner Mehri I p. 64, et harbaʾât, *compagnons,* ib. I p. 128 et III p. 29. Bittner I p. 64 compare ce mot mehrite avec l'arabe رفيق et ib. I p. 49 il dit: „peut-être la √‾rbᶜ est-elle apparentée à la racine arabe رفق dans رفيق, *compagnons de route*". Il faut absolument écarter cette comparaison, et Bittner paraît ne pas avoir connu l'arabe رَبْع ربيع, etc.

Dozy dit: „ربيعة dans l'Arabie orientale, la protection qu'on achète d'un Bédouin", d'après Burton II, 113, mais le célèbre el-ḥâǵǵ ᶜabdallah dit que le nom de celui qui accompagne le voyageur, après qu'on a payé le droit de passage et par conséquent de protection, s'appelle رفيق et ربيع à l'est. Il écrit rabîa, car c'est ainsi qu'il rend le ع final, ce que Dozy a pris pour une désinence féminine. Le ربيعة de Dozy est donc à biffer.

Le ربيع est aussi le *protecteur* de celui qui habite dans son رَبْع ou de qui a demandé sa protection en cherchant un asile dans un رَبْع pour se soustraire au talion. Carter JBBRAS 1847 p. 346, raconte comment le ربيع, *protecteur,* prit au sérieux la protection dans un cas de talion, dans la tribu de Qaḥṭân, faisant partie des Qara, ou comme on les appelle à présent šḥaurî sans preuves suffisantes. Voir sur ce sujet ma LBᶜA p. 5 § 23 et ss., ici pp. 402 et 406

ربع sv. حرف et *Ṭabaq. eš-Šuʿarâʾ* de M. b. Sallâm el-Ǵumaḥî éd. Hell p. 71, 5. ربيع est donc spécieusement un ضدّ, car ربيع, *voisin*, explique la relation. Nöldeke en parlant de ce mot, *protecteur* et *protégé*, Beiträge II p. 74, dit: „on pourrait supposer un verbe رَبَعَ". On a vu que ce verbe existe effectivement.

Il y a aussi dans le Sud un autre ربيع dont j'ai déjà parlé Ḥḍr. p. 584 et qui se rapporte à la computation des agriculteurs [1]).

Dans toute l'Arabie méridionale, les agriculteurs et les marins se basent sur le lever périodique de certaines étoiles ou le coucher cosmique, نَوء, des stations lunaires. L'année est pour les agriculteurs solaire. C'était ainsi dans toute l'antiquité arabe, qui l'a héritée des Babyloniens, voir le Glossaire de Daṯînah sub نزل et نوء. Elle est divisée en *quatre* parties. Chaque partie contient *sept* étoiles et dure *trois* mois. Chaque étoile comprend *treize* jours, excepté el-Ǵabhah, dont le misrâḥ, ou parcours écliptique, prend *quatorze* jours, au dire des ʿAmagînois et de Qazwînî I p. 42; LA I p. 170; Lane sv. نوء; ZDMG 1849 p. 97. Cela fait 365 jours Cette computation n'a donc rien à faire avec les منازل القمر, qui ne sont pas connus dans le Sud, mais, en revanche, on y dit: منازل التنجيم, Lethem pp. 288 et 443. Elle est donc sidérale et non pas lunaire. Les marins de la Mer rouge ont la même computation, Klunzinger, Bilder aus Ober-Aegypten[2] p. 294 et ss.

Je vais ici reproduire les renseignements que m'ont fournis le Sultan de Bîr ʿalî-ʿAmagîn, Arabica IV p. 72 et ss., V Index sv., et sa رَباعة, lorsqu'ils vinrent à Aden. Par un heureux hasard, c'était justement le 21 Janvier 1898, jour

[1]) Je voulais publier un mémoire à part *sur l'année sidérale des agriculteurs du Sud de l'Arabie*, mais il me revient meilleur marché de le faire figurer ici.

où commence *la quatrième saison*, فقل الربيع. Je rapporte ici exactement ce qu'ils m'ont raconté. S'il y a des erreurs, les astronomes les relèveront. ربيع

L'agriculture est très florissante dans le W. ʿAmagîn. Mes amis ʿAmagînois paraissaient très ferrés sur l'astronomie. Tous étaient agriculteurs.

Chaque première étoile des sept de chaque فقل est appelée ابو par rapport aux autres. Le ابو الربيع est donc التجبنة, qui se lève toujours un vendredi à la pointe du jour, ou, comme ils disaient, على صلاة الصبح, *à la prière du matin*. Son رقيب se couche alors au point opposé de l'horizon, soit à l'ouest.

On appelle ces étoiles:

نجوم السنة, *Etoiles de l'année.*

I.

الفقل الاول وهو فقل الصيف. *Saison d'été*, ou plutôt de *printemps*.

Les 7 étoiles sont [1]):

1°. el-Iklîl الاكليل = β, δ, π du Scorpion, raqîb d'eṯ-Ṯurayyâ, se lève le 21 ou 22 Avril = Nisân.

2°. el-Qalb القلب = α du Scorpion.

3°. eś-Śaul الشول = λ, υ, du Scorpion.

4°. en-Naʿêm النعئم = γ, δ, ε, η, φ, σ, τ, ξ du Sagittaire.

5°. el-Bäldah البلدة

6°. el-Quweydim القويدم = Saʿd eḏ-Ḏâbiḥ = α, β du Capricorne.

---

[1]) L'identification de ces étoiles est faite d'après „la Description des Etoiles fixes" par ʿAbd er-Raḥmân eṣ-Ṣûfî († 376), traduction avec notes par Schjellerup, St. Petersbourg 1871. Voir I Sîdah IX p. 31 et ss. et el-Qazwînî. Aussi Hommel ZDMG 45 p. 592 ss.

ربع 7°. el-Marzam المَرْزَم = Sa'd Bula' = ε, μ, ν du Verseau (Beatrix, d'après Hommel o. l. p. 593 n.).

Pendant ces étoiles, on sème مُسَيبلي, جلجل, ذرة et دُخْن. — *Remarques*. I Sa'd IX p. 10 donne الشَوْلة, comme aussi el-Qazwînî († 682) et LA XIII p. 399: في برج العقرب. Snouck, ZA 26 p. 229, 7, porte également eś-Śôl; je ne connais en Dt. et en Ḥdr. qu'eś-Śaul > Śôl. — Sur la prononciation Na'êm, voir 519 ss. — Sur el-Bäldah, I Sîdah IX p. 12, 4 dit: رُقْعة من السماء لا كوكب فيها بين النعائم وبين سَعْد الذابح. — El-Quweydim ne se dit que dans le Sud; dim. de القادم, 160, 10; 1717. Elle amène la pluie. D'après Jaussen, Coutumes p. 324, سعد الذابح serait dans le Nord la première *pluie* au commencement de Novembre, mais alors cette étoile ne peut être la même qu'el-Qoweydim. — Sur el-Marzam, < المِرزم, voir Boḫ. VI p. 140, LA XV p. 131, Lane sv., d'après lesquels el-Mirzam désigne une tout autre étoile. — Le premier faqal commença en 1898 le vendredi 22 Avril.

II.

الفقل الثاني وهو فقل الخريف. *Saison d'automne.*

Les 7 étoiles sont:

8°. Soheyl سُهَيل = Canopus = Sa'd es-Su'ûd? Se lève le 21 Juillet.

9°. es-Sa'd السَعْد = سَعْد الأَخْبية = γ, π, ζ, η du Verseau.

10°. el-Qatrah القَتْرة = الفَرْغ الاوّل = α, β du Pégase.

11°. el-Ṛarf الغَرْف = الفَرْغ الثاني = γ, δ du Pégase.

12°. el-Ḫâmis الخامس = بَطْن الحوت = β d'Andromède [1]).

[1]) L'apparition de cette étoile tombe toujours un Samedi; on célèbre alors la fête du Faqîh 'Alî à el-Ḥauṭah, Arabica V p. 189.

13°. el-Sâdis السادس = النَّطْح ou الشَّرَطان, = α, β, γ du Bélier. ربع

14°. es-Sâbiᶜ السابع = البُطَين = $\varepsilon\delta$, ρ du Bélier.

Pendant les cinq premières étoiles, on arrose la terre, et le زَرْع *devient grand*, ينمى. Pendant la 6ᵉ et 7ᵉ, on récolte, et pendant la نَوْء سُهَيل on cueille les dattes, قطيع النَّخل. Cette deuxième saison est l'époque des pluies, avec les meilleurs pâturages. Mais à l'est du Yéman, les pluies sont très irrégulières.

Remarque. Sur Soheyl, voir plus loin. — القَتْرة ne se trouve nullepart comme nom d'étoile. C'est peut-être originairement قَطْرة, ce qui correspond à peu près comme sens à الفَرْغ et à الغرْف et à la mansion lunaire persane Kahtsar, Stucken, Ursprung des Alphabets p. 10. Est-ce le même nom mutilé? Les ᶜAmagînois ne savaient pas les noms des trois dernières étoiles. Klunzinger, o. l. p. 295, donne aussi el-Ḥâmis, es-Sâdis et es-Saba (l. sâbiᶜ). Cette dernière étoile correspond chez lui „à peu près au mois de Septembre". I Sîdah IX p. 10 place après الفَرْغ الثاني son autre nom الرِشاء qui est synonyme de بطن الحوت, el-Qazwînî p. 51, Hommel o. l. p. 607. L'explication de Weidner de bît rikis nûni, OLZ 1912 N° 3 p. 115, prouve que الرِشاء, *corde*, vhv., est plus exact qu'el-Ḥût, car seule er-Riśâᵓ est située sur l'Ecliptique [1]), et les étoiles les plus luisantes se trouvent sur „la Corde". — Sur النَّطْح ou الشَّرَطان, voir I Sîdah IX p. 10, el-Qazwînî I p. 42 et Hommel, o. l. p. 600.

[1]) منطقة البُروج, Marâti p. 62 n.

ربع

III.

الفقل الثالث وهو ثقل الشتاء. *Saison d'hiver.*

Les 7 étoiles sont:

15°. et-Tureyyâ الثريّا = les Pléiades, = η du Taureau, raqîb d'el-Iklîl; se lève le 21 Octobre.

16°. el-Barakân البَرَكان = α, du Taureau.

17°. el-Huqâᶜ الهُقاع = groupe de trois étoiles de la tête d'Orion.

18°. el-Hunâᶜ الهُناع = γ ξ des Jumeaux.

19°. ed-Dirâᶜ الذراع = α, β des Jumeaux.

20°. en-Natrah النَثْرة = ε du Cancer.

21°. et-Tarf الطَرْف = κ du Cancer et λ du Lion.

Pendant ces étoiles, on ne sème que l'orge, le blé et le بكّر, *dourah rouge.*

Remarques. Les ᶜAmagînois disaient que et-Tureyyâ n'est pas ici les Pléiades, mais une autre étoile de même nom, et Hommel pense que c'est ici le raqîb d'et-Tureyyâ, = el-Iklîl, et que dans cette liste il s'agit partout des ruqabâᵓ. „Les Pléiades, qui sont au zénith, ذي في السماء, se couchent le septième jour après l'apparition d'el-Iklîl et restent absentes quarante jours. Elles reparaissent le septième jour d'en-Naᶜeym", selon les ᶜAmagînois. Cela avait déjà été dit par le Grec Hésiode, 800 ans avant notre ère. Cette *absence,* appelée سِرار, de استسرّ, Tahdîb p. 399, représente les 40 jours entre Pâques et l'Ascension. — البَرَكان doit être un écorchement de الدَبَران, qui est ainsi appelée parce qu'elle est على إثْر الثريّا, I Sîdah IX p. 10, 6 d'en bas = Qazw. p. 43 4: يتلو الثريّا وسمّى تابع النجم. — El-Huqâᶜ est الهقعة.

C'est peut-être un pluriel, à cause des trois étoiles, Qazw. p. 44, ربع
comme aussi الْهَنْعَ pour الْهَنْعَة, à cause des nombreuses étoiles qui composent ce groupe, ib., LA sv., ib. 18 p. 243. Mais déjà en hébreu il y a הֵנַע et עִוָּה, et Rois II, 18, v. 34 nous lisons: *où sont les dieux de Sefarwaïm, Hênaᶜ et ᶜAwwâ?* = ib. 19 v. 13. La traduction américaine de Beyrouth p. 618 porte: أين آلِهَةُ سَفَرْوَايِمَ وَهَيْنَعَ وَعَوَّا, où le و devant هينع est ajouté sans raison, et il faut voyeller هَيْنَعَ وَعَوَّا, qui sont en apposition, étant justement les deux divinités de S., si toutefois le voyellement הֵנַע est juste déjà en hébreu, ce qui n'est pas sûr.

Ce sont là les deux étoiles érigées en divinités et non, dans ces deux passages, les noms des deux villes; Ges.-Buhl et les auteurs y cités, Hommel Expository Times IX p. 330 (Avril 1898). El-ǵabhah, voir ce qui suit, était aussi un صَنَم, selon LA XVII p. 377, 7 d'en bas. Le culte astral se rencontre partout.

IV.

الفصل الرابع وهو فصل الشَّجَرِ والّا الربيع. *Saison de la verdure* ou *du printemps.*

Les 7 étoiles sont:

22°. el-Ǵabhah الْجَبْهَة — ζ, γ, η, α du Lion; raqîb de Soheyl; se lève le 21 Janvier.

23°. ez-Zabrah الزُّبْرَة = δ, ϑ du Lion.

24°. eṣ-Ṣarfah الصَّرْفَة = β du Lion.

25°. el-ᶜAuwâʾ العَوَّاء = β, η, γ, δ, ε de la Vierge.

26°. es-Súmâk السُّماك = α de la Vierge (Spica).

27°. el-Ṛufr الْغَفْر = φ, ι, κ, λ de la Vierge; selon Stucken = φ, ι, κ.

ربع 28°. ez-Zubân الزبان = α, β de la Balance.

Pendant ces étoiles, on ne sème que le طَهْف, *Eleusine coracana*, Arabica V p. 213 n. 3. TA prétend que ce mot est yémanite.

Remarque. الزبْرة est pour le classique الزُّبْرة. C'est la زُبْرة الأَسَد, I Sîdah IX p. 11, 5 d'en bas. LA V p. 404 dit que c'est yémanite. – Sur el-ʿAuwâʾ, voir ici p. 1097, et Klunzinger o. l. p. 294. – السُّماك est pour le classique السِّماك, et c'est ainsi que prononcent aussi les ʿAnezeh. السماك est deux étoiles الرامح et الأَعْزَل, Arcturus et Spica, I. Sîdah IX p. 12 en haut, Nihâyah I p. 183. Hodeyl. N° 274 v. 16: من نَوء السماكين. El-Ahṭal Diw. Beyrouth p. 19 v. 3 dit:

اذا طَلَعَ ٱلعَيُّوقُ [1] والنَّجْمُ أَوْلَجَتْ سَوالِفَها بين ٱلسماكين والقَلْب

Lorsque la Capella se lève, et les Pléiades font pénétrer
Leurs tresses entre les deux simâk *et le cœur du Lion* (Regulus). [2]

I. Sîdah IX p. 14, 5: نوء السماك الاعزل اربع. MAR p. 52: نوء السماك. Labîd N° XL v. 15 parle du *froid d'es-Simâk*: بَرْد السماك. C'était donc encore l'hiver. Il est à cause de cela appelé السماك المِرْزَم, vhv. غمامةٌ من سماك صوبُهُ قَرِدٌ, *un nuage de Simâk dont la pluie est abondante* [3]), Hodeyl N° 272 v. 19, Geyer Zwei Gedichte II p. 54 et p. 260. D'après Jaussen, Coutumes p. 325, la dernière pluie qui tombe au mois d'Avril en Moab est appelée السماك. Selon en-Nihâyah, I. p. 183, 4, et LA, XII p. 328 d. l., السماك الأَعزل se lève le matin au

---

1) V. Schiaparelli, Astr. im AT p. 53 s.

2) Voir Hommel o. l. p. 596 et la note ad. loc. dans el-Ahṭal.

3) Sur قَرِد voir LA sv.

mois de Tiśrîn el-Auwal, Octobre. Lane sv. — سَمَكَ u, est *devenir haut*, intr., et *élever*, trans., = ارتفع et رفع, L A sv., de la $\sqrt{}$ سم, qui a aussi donné سمو, سمد, سمق et dont une variation est سنا, u, qui a fait سنم, *devenir haut*, > سَنام, *bosse de chameau*, cf. ici sub دلو p. 841, 4 d'en bas. سماك doit être un فعال = مفاعلة ce qui s'explique par l'existence des deux étoiles que désigne ce nom. Hodeyl. N° 255 v. 2: بعد ما بدا لى سماكُ النَّجْمِ اوكادَ يغرُبُ, que Reckendorf, S V p. 291, 9, traduit par: *nachdem mir die Fische des Sternbildes aufgegangen waren oder beinahe untergingen*, en prenant سماك pour le pl. de سمك, *poisson*. Je ne crois pas que ce soit juste, car les Arabes n'ont jamais appelé les deux étoiles d'es-Simâk, *poissons*, mais elles ont ce nom de السماكان à cause de la hauteur où elles se trouvent, لِسُموّهما, I Sîdah IX p. 12, 2. النجم est ici الثُريّا, *les Pléiades*, I Sîdah IX p. 9, 7. C'est la constellation, بُرْج vhv. [1]), I Sîdah IX p. 12, 10 d'en bas, qui a le nom de السمكة = الحُوت, ib., qui est située au côté opposé de السماك et dont le es-Samaka est le رقيب ou قرين. Le سماك النجم doit donc se rapporter à السماك qui se lève le matin en même temps que son رقيب se couche.

Je trouve dans une Tradition rapportée par en-Nihâyah I p. 183, 2: وفى حديث ابن عمر انه نظر واذا هو بالسماك وقل قد دنا طلوع الفجر فأوتر بركعة, *il s'aperçut que* السماك الاعزل *s'était levé*.

Les deux noms de السماك et de السمكة viennent du verbe سَمَكَ, u, *être haut*, v. ici sub رقيب. السامك = العالى المرتفع, L A sv., et سمك, u, est aussi *monter* = صعد, L A sv.; سَمْك

[1]) Sur l'étymol. proposée par Hommel o. l. p. 607 n. 2. et ici sv.

ربع البيت, *la hauteur de la tente*, = سُقْف ib., et je ne sais pourquoi le šupuk šamê des Babyloniens ne serait pas l'arabe سَمْك السماء ou سُمُوك السماء, avec changement des labiales. — D'après Hommel o. l. p. 597, السمكة, I. Sîdah IX p. 12, aurait une étymologie astronomique = الحُوت. La dénomination *pisces* serait alors une traduction de Nûn = ḥût. El-Battânî appelle le signe du zodiaque السَّمَكتان, *les deux poissons*, = الحوت Lane sv., ce qui n'est pas la même chose que السماكان. Alors سمكة avait le sens de *poisson*, Encyclop. de l'Islâm sv. al-Ḥût.

Je n'ai pas rencontré le mot سمك, *poisson*, LA sv., dans les anciennes poésies, où حُوت, vhv., est courant [1]), ʿAbîd b. el-Abraṣ, éd. Lyall N° XXII v. 10. Les Arabes du Sud n'emploient point سمك pour حُوت, qui est aussi le mot courant pour *poisson* au Soudan, Lethem p. 322, Carbou p. 201. — الزُّبان = الزُّباني, I Sîdah IX p. 10 = babyl. zibanîtu, *balance*, 706/7; Zimmern Akkad. FW pp. 16 et 62.

L'ordre de ces étoiles ne concorde pas avec la liste donnée par Hommel, o. l. p. 600 et ss., ni avec celle de Stucken, Ursprung des Alphabets p. 9 et s., mais ces deux listes concordent entre elles. C'est là le Zodiaque lunaire. Il faut supposer que les منازل القمر correspondent aux منازل الشمس, I. Sîdah IX p. 12, sans cela on ne saurait expliquer la différence

[1]) Je n'en connais qu'un exemple, qui ne doit pas être ancien. Sîb. I p. 70, 3 cite ce raǵaz d'un ʿOmânite:

اذا اكلتُ سَمَكا وفَرْضا   ذَهَبْتُ طُولًا وذهبت عَرْضا

Lorsque j'ai mangé du poisson et des dattes, je marche en long et en large, c'est-à-dire il se sent carré, avec le comm. اي اتّسعا وتملّأ شَبَعًا, Jahn Sîb. I, II p. 142 = Caire I p. 182. La traduction de Jahn I, I p. 108 est inexacte. En ʿOmân on le dit, ici p. 1089, 12.

entre les deux dans la computation des agriculteurs du Sud, ربع
qui est assurément solaire.

Klunzinger o. l. p. 294 dit avec raison que „la computation lunaire ne donne pas ici de point d'appui", tandis que Snouck, ZA 26 p. 228, après avoir reconnu que l'agriculteur et le marin se basent sur l'année solaire, divisée en 28 parties à 13 jours, prétend „que chaque division tire son nom de la station lunaire (نَجْم, نُجُوم), dans laquelle se lève la lune pendant cette période de 13 jours". Nous avons vu que cela n'est pas tout à fait le cas.

Nöldeke, Beiträge II p. 81, veut que le sens primaire de ربيع soit *pluie abondante*, mais alors la $\sqrt{}$ ربع ne se prête guère à une telle étymologie. *Pluie printanière* est secondaire, ainsi que son emploi figuré apud Nöldeke o. l. p. 81. D'après I Sîdah IX p. 79, 6 d'en bas, *toute pluie* est ربيع dans n'importe quelle saison, ce qui est aussi une extension du sens postérieur. Dans le Sud, je n'ai constaté ربيع, avec le sens populaire de *printemps*, que chez les Bâ Kâzim, Ḥḍr. p. 584. Dans le Nord, ce mot est partout *printemps* et ensuite *l'herbe qui pousse alors*. El-Ḥayârî dit dans sa célèbre qaṣîdah, ma LBʿA p. 60 v. 4: أنا ربيع الضَّيف أنا عبد جارى, *je suis l'herbe verte de l'hôte, je suis l'esclave de mon voisin*, comme le Prophète a dit: اللَّهُمَّ اجْعَلِ القرآن ربيع قلبى, *ô Dieu, laisse le Qorân être le printemps de mon coeur*, Nihâyah II p. 61, Lane sv., et Ḫâlidah b. Hâšim, Marâṯî p. 59, 1, qui appelle son père ربيع للمُجْتَدِين, *printemps pour les quémandeurs*. Burckhardt Beduinen p. 181 = tr. fr. III p. 162.

Chaque رُبْع a le nom de فَقْل, pl. فُقُول ou أَفْقَال, Ḥḍr. V pp. 584, 672. Ce mot veut dire *produit de la terre* > *saison;* ce sens, I. Sîdah IV p. 88, n'est connu que dans le Sud. فَصْل الربيع, courant dans le Nord, ne peut signifier dans le

ربع Sud que *la fin de la quatrième saison*. Je demandai aux ʿAmagînois ce que veut dire فَصْل الصراب[1] dont parle Glaser dans *Die Sternkunde der südarab. Kabylen* (Sitzungsb. der K. Ak. der Wissensch. Wien II Abt. Jan. 1885 pp. 1 et 4, 4 d'en bas, où ṣurrâb!), Ḥḍr. Gl. sv., et l'on me répondit que c'est كمل الصراب ou غلّق, *le fauchage est fini*. On voit donc la différence de vues et de terminologie dans le Sud même de l'Arabie. Les agriculteurs à l'est du Yéman ont une autre division des saisons et une autre terminologie.

L A et le Qâm. ont enregistré le thème فقل vhv. = ذرّى dans la langue du Yéman, *vanner le blé*, et فَقْل = رَبع vhv., et L A ajoute: وهذا حَرْف غريب, Ḥḍr. p. 678. Ce verbe est peut-être le même que l'hébr. פָּקַל, *abschälen*, que J. Levy 4 p. 90 croit être une variation de פצל, فصل. V. aussi Frank Z A XXIX p. 196 sur le rapport avec l'akkad. puqlu, *Gerstengraupen*. Ou bien est-ce بقل, vhv.?

Dans nos dialectes, فقل n'est plus *vanner*, on y dit ذرّى, vhv., et en Ḥḍr. aussi نسف, vhv. Śams el-ʿUlûm n'a pas فقل[2]). Le mot est aussi sabéen et se rencontre dans les inscriptions, Z D M G 30 p. 673/4: اثمار وافقال, où d'autres renvois; Sab. Denkm. pp. 27, 28 en 49: *fruits et récoltes*. On me le prononçait aussi souvent ثقل.

La computation musulmane étant lunaire et les mois par conséquent mobiles, les noms des mois n'indiquent pas la même saison. Un mois de Rabîʿ peut de cette façon tomber

---

[1]) Tous les substantifs se rapportant à la récolte et à ses manipulations sont sur le paradigme فعال, فعالة ou فعيل, comme دياس, دراس, صراب, صريب, قطيع, p. 1095, 6, vhvs.

[2]) Le professeur Zetterstéen en prépare une édition, mais l'énormité des dépenses nous effraie.

en automne, et la pluie de rabî' devient alors *pluie d'au-* ربع
tomne. K. el-Maṭar p. 5 note: بعد الوسمى الدفئى وهو مطر الشتاء وهو الربيع, car c'est pendant la 4e saison, qui comprend aussi la fin de l'hiver, que commence le printemps avec les pâturages. Mais chez les agriculteurs du Sud, qui ont pour leurs travaux l'ancienne computation sidérale, le فقل الربيع reste toujours à sa place, de même que les autres saisons, comme *quatrième* et *dernier quart* de l'année. Les mois musulmans de ربيع اوّل, ربيع ثنى, etc., appelés اربعة سودان dans le Sud, Ḥḍr. p. 585, peuvent donc coïncider, par la rotation de l'année lunaire, avec les sept étoiles divisionnaires écliptiques du فقل الربيع. V. sur les noms de mois sub رمضان.

Wellhausen Reste[2] p. 97 n. 3 avance que ربيع, *printemps* n'a pas d'étymologie en arabe. Or, L A IX p. 456, 4 d'en bas dit expressément que الرُّبْع والرُّبُع والربيع جُزْءٌ من اربعة, Qâm. III p. 25 en haut = Lane p. 1019 col. 2. En hébr., רְבִיעִי est le *quatrième*, et sur des monnaies juives רביע est aussi un *quart*, Lidzbarski Handbuch p. 367. Dans mon volume sur le dialecte de Ḥḍr. p. 583 et ss., j'ai cru devoir chercher l'étymologie *sémantique* de ربيع dans le nom de la *quatrième* saison de l'année solaire agricole du Sud.

Le néo hébr. a aussi רְבִיעָה (et non רביע, comme le cite Nöldeke o. l. p. 81), Levy N H Ch W B sv., où les deux sens *Regenfall* et *Lager, pluie* et *campement*, sont enregistré comme provenant du même point de départ, ce qui est inacceptable, de même que l'étymologie y donnée, avancée également par Abul-Walîd, the Book of hebr. Roots, éd. Neubauer p. 662/3; voir ici sub ربع.

L'année agricole dans le Sud est solaire, cela ne souffre pas de doute. Elle est divisée en اربعة ارباع, I Sîdah IX p. 88, 5 d'en bas, et chaque رُبْع comprend 7 étoiles ou سبعة انواء, I Sîdah IX p. 80 en haut, comme nous venons de le voir.

ربع L'année commence par le lever héliaque d'et-Ṯureyyâ, dont le رقيب est الاكليل, le 22 Avril. C'est le استواء الربيع, I Sîdah IX p. 88, où ربيع a le sens de *printemps*. Le *quatrième quart*, فَقَل الربيع, commence le 21 Janvier par le lever matinal de l'étoile الجَبْهة, Ḥdr. p. 584, qui est le رقيب de سَعْد السُعُود. K. el-Maṭar p. 5: اوّل الدَفَى وقوع الجبهة وآخِرُه الصَرْفة. Mais dans le Sud الصَرْفة, = β Leonis, est la troisième étoile du فقل الربيع, et الزُبان, = α, β Libræ, est la dernière qui clôt cette *quatrième* saison et dont le lever héliaque est le 9 Avril.

On parle dans le Sud du عُرْس الشمس, *la noce du soleil*, et cela l'applique à la *quatrième saison* الفقل الرابع du Printemps, lorsque le soleil commence à reprendre son pouvoir et fait pousser l'herbe. Klunzinger o. l. pp. 130 et 294 cite également cette expression des marins de la Mer Rouge. Cela est fort intéressant et nous fait remonter à la plus haute antiquité sémitique.

ربيع a d'abord désigné la *quatrième* saison: الفقل الربيع, Sud, ou الفصل الربيع, Nord; ensuite, cela est devenu فقل الربيع, فصل الربيع, d'après un *processus* très ancien et fort commun en arabe [1]), et à la fin الربيع tout court, qui indique alors la *saison printanière*, *l'herbage printanier* et *la pluie printanière*. ربيع, *quatrième*, étant tombé en désuétude et remplacé par رابع, on n'a conservé à ربيع que son sens secondaire, donné plus haut. On disait alors فقل الربيع, comme

---

[1]) Voir Prov. et Dict., Table des matières sv. *article omis*. كَعْبة اليمنية. Boḫ. IV p. 75, باب البشارة في الفتوح; ZDMG 34 p. 691: ديرة حجر الاسود; صرنت المستقلم, Wetzstein Ḥaurân p. 16: علم الاوّل, Mukaddasi p. 206, 15, etc.

نقل التصيف, نقل الخريف et نقل الشتاء. Cette étymologie, qui ربع
est pourtant purement sémasiologique, me paraît fort acceptable, et je n'en vois point d'autre.

ربيع, *quatrième*, a bien dû exister, au même titre que خميس, que nous trouvons encore dans يوم الخميس. La forme يوم الثلوث et يوم الربوع, vhvs, *mardi* et *mercredi*, *le jour troisième* et *le jour quatrième*, correspond donc à يوم الخميس, *le jour cinquième*, et la conservation dans le Sud de ربيع, *quatrième*, n'est pas plus étonnante que خميس, *cinquième*. Effectivement, au Soudan équatorial ربيع est *quatrième*, Lethem C A p. 322, qui écrit râbîᶜ pour le *quatrième* doigt, car les فعيل revêtent dans ce dialecte souvent la forme plus pleine de فاعيل, comme دايير, *circular*, p. 288. رايبح < ربيح, ساريع < سريع, واسيع < وسيع, ib. pp. 65 et 192 en bas; كايير p. 343.

Le pluriel de ربيع, *printemps*, أربعة, أربعاء et رباع, Lane p. 1019, que donnent les lexicographes, me paraît, si non académique, du moins d'une facture postérieure, lorsque le vrai sens de ربيع, *quatrième*, s'était oblitéré. Le pluriel ربائع s'entend quelquefois, *verdure printanière*, mais ce sens est aussi secondaire.

Sur l'apparition de ces étoiles sont donc basés tous les travaux agricoles dans le Sud. V. d. Berg Le Ḥadhr p. 80 dit avec raison: „Pour l'agriculture, on se sert, non de l'année lunaire musulmane, mais de l'année solaire, qu'on divise en quatre saisons: *l'hiver*, šitâ, *le printemps*, rabîᶜ, *l'été*, ṣeyf, et *l'automne*, ḫarîf. Le commencement et la fin de ces saisons se déterminent d'après les étoiles". Il y a, dans chaque نقل, des étoiles plus ou moins favorables à l'accomplissement de ces travaux. Les agriculteurs s'adressent, à

ربع cet effet, à celui qui est initié dans les mystères astronomiques pour connaître quelle étoile du نقل ils doivent choisir pour tel ou tel produit. On comprend qu'il s'agit ici d'un savoir traditionnel, d'une expérience, basée sur une observation pendant des milliers d'années. Les anciens Arabes avaient, ainsi que les modernes, des dictons concernant l'influence de ces étoiles sur la terre et les phénomènes physiques qu'elles étaient censées amener. On les trouvera chez I. Sîdah IX p. 15 et ss., avec leurs explications. Mais le Prophète a dit: ثلاثٌ من أمرِ الجاهليّة الطَّعنُ في الأنساب والنياحة والأنواء, *trois choses sont particulières à la Ǵâhilîah: la critique malveillante sur les origines ancestrales, les lamentations et les étoiles écliptiques*, Nihâyah IV p. 178, L A I p. 170, 3 d'en bas. Avec cette défense, il a eu aussi peu de succès qu'avec son abolition de l'année solaire, et il parle souvent lui-même des انواء. Avec le temps, le sens de نوء, vhv., a aussi été élargi pour désigner *l'époque pendant laquelle l'étoile est censée* parfaire son مسرّح à travers Ecliptique et ensuite celui de *pluie*, même d'*orage*, comme سماء, vhv., est *ciel* et *averse* = babyl. ś a m ū, *ciel* et *pluie*, et ś a m u t u m, *pluie*, KB VI p. 486. Dhorme Textes p. 105 n. 47.

Dans le Neǵd du Nord, tel que ʿOneyzah et Boreydah, le calcul se base sur le lever de l'Etoile سُهَيل, *Canopus*, qui „monte du côté du Yéman" le 21 Juillet; et il est à cause de cela appelé سهيل اليماني. A l'est de ʿOneyzah, il y a une montagne nommée مَرْقَب الرافع [1]; un homme y monte pour voir si le Canope est sorti, خُرُوج سُهَيل, parce que c'est là le point de départ pour toutes les entreprises, toutes les transactions. On se raconte alors qu'on a vu l'étoile ou l'on

[1] On dit que cette montagne portait anciennement le nom de ʿOneyzah, lequel fut ensuite appliqué à la ville.

demande: *as-tu vu Soheyl?* C'est ainsi qu'on guette aussi l'apparition de la nouvelle lune pour le commencement du Ramadân. Cinquante jours après l'apparition du Canope commence وَسْمِ avec l'apparition de الثُّرَيَّا, mais c'est plutôt son raqîb ou الاكليل, β, δ, π du Scorpion, qui est la première étoile de cette saison et qui est aussi appelée النَّجْم par excellence, I Sîdah IX p. 9. La pluie de cette saison est la meilleure. S'il pleut alors six fois, مَطْرة, pl. مطرات, la production de blé est grande, et le Negd peut alors en exporter à el-Médînah, qui ne produit presque rien. Cette saison dure, comme les autres, pendant *quatre étoiles*, اربعة نجوم, chaque étoile étant de treize jours.

Le pâtre hutêmî dit en proverbe: الا ظَهَرت الثُّرَيّا من عَشِيّه * ترا زرع الشتا¹) كَدْ²) تَبَيّى³), *lorsque les Pléiades apparaissent depuis le coucher du soleil, c'est alors que les semailles d'hiver se préparent.*

L'année commençait pour les Hébreux, les Arabes et les Araméens à l'équinoxe de l'automne. La fête du pèlerinage était une fête automnale, Nöldeke ZDMG 41 p. 716. Ṣafar-Moḥarram est le premier mois de l'année, Wellhausen Reste[2] p. 99, et Ṣafar, Rabî' et Ǵumâdâ sont le premier semestre hivernal, ib. p. 97; Winckler, Arabisch etc. p. 96. Selon Sîmplikios, le commentateur alexandrin d'Aristote, († 549 ad D.) l'année arabe commence au printemps, mais il parle de l'année de Bosra, qui commençait le 22 mars et que les Arabes du Sud n'ont probablement jamais connue. L'ère des Seleucides commence aussi par l'équinoxe automnal. La 'Aśûrâ se célèbre le dixième jour du premier mois de

¹) Prononcé zar 'aśtâ'. ²) كَدْ < قد.

³) Les Hutêm parlent souvent en سجع, d'après le dire des Neǵdites que j'ai fréquentés; ma LA p. 71 et s.; Dt 810.

ربع l'année, Moḥarram, par de grandes fêtes partout; c'est une réminiscence de l'ancienne computation, encore employée par les agriculteurs du Sud, Doutté Magie p. 527 ss., ici sub رمضان.

Ce n'est pas que les Arabes du Sud aient adopté la computation dont je viens de parler, mais celle-ci doit être basée sur des observations astronomiques, comme dans toute l'Arabie, et qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. V. Additions.

أربع, *quatre*, dans la locution أربع بأربع, qui se trouve également dans le Diw. du poète Ḫû ʿAlwî de Sêwûn (Index p. 1814), mètre ‒ ‒ ⏑ ‒ | ‒ ‒ ⏑ ‒ | ‒ ⏑ ‒ || ‒ ‒ ⏑ ‒ | ‒ ‒ ⏑ ‒ | ‒ :

يقول خو علوي حمايم تنوح بعد العشا بأصواط تسجع
أصواطها نكشت على المجروح وامست مدامع اربع اربع

Hû ʿAlwî dit: des pigeons roucoulent
Après le coucher du soleil avec des voix gemissantes,
Leurs voix ont rouvert mes plaies,
Et les yeux versent des larmes abondantes.

Je ne sais exactement ce que cela veut dire. Mais le verset suivant de Fâṭimah b. el-Aḥǵam, Marâṯî p. 66 v. 1, pourrait nous en fournir l'explication:

يا عين بكّي عند كلّ صباح جودي بأربعة على الجرّاح

Ô mon oeil, pleure-le chaque matin.
Verse tes larmes sur el-Ǵarrâḥ des quatre coins (des yeux)!

Les quatre coins sont الموق, intérieur, et اللحاظ, extérieur. C'est l'interprétation la plus probable. Toute autre est incompréhensible. On pourrait, dans le verset de Ḫû ʿAlwî, rapporter وامست مدامع à المجروح et traduire qui sont devenues des مدامع, *des plaies qui font couler le sang plus abondant* encore, comme l'oeil qui pleure à chaudes larmes.

Je vois après coup qu'ez-Zamaḫšarî, Asâs p. 207, donne la même explication: جاء فلان وعينه تدمعان بأربعة اذا جاء

باكيًا أشدّ البكا اي يسيلان بأربعة آماق, avec un šâhid. Cf. aussi ربع L A IX p. 400 l.

Comme أربع, *quatre*, est formellement isolé, on ne saurait en préciser la dérivation. Vollers Z D M G 49 p. 510 cherche son étymologie dans la vie des nomades. Il y dit: „Une tente (بيت) était أربع, *entière, bien appuyée*, lorsqu'elle repose sur *quatre* perches, au lieu de trois, d'une façon plus primitive". Il tire donc l'étymologie du verbe ربع, avec ses dérivés ربْع, ربيع, رابع, رباعة (qu'il traduit, d'après Jayakar, par „ganz", *entier*). La grande tente a quatre عمدان, 19, 15, ou quatre طرائق, 580 et ss., ma L B ͨA p. 1, 4. Or, le nombre أربع étant commun à toutes les langues sémitiques, avec ce *habitus* ou à peu près, il faut, selon l'hypothèse de Vollers, que l'application sémantique de la √ ربع remonte à une époque où tous les Sémites habitaient dans des tentes soutenues par quatre perches, qui dénoteraient alors la *fixation solide*, تربيع, de la tente. Cela se perdrait dans la nuit des temps, où nos yeux ne pénètrent pas.

Brockelmann o. l. I p. 485 en bas a une autre étymologie lorsqu'il fait cette remarque: „Peut-être ربع, *rester*, (*demeurer, se fixer*), n'est-il point dérivé du nombre cardinal, mais apparenté à ربض, *se coucher, s'étendre* des bêtes, hébr. רָבַץ, et contient-il peut-être l'étymon du nombre, qui se rapporterait peut-être (?) aux pieds largement étendus de la bête couchée". Le rapprochement de ربع avec les autres verbes est parfaitement juste; il aurait pu ajouter ربد, mais son hypothèse, exposée du reste avec beaucoup de „peut-être", de أربع, provenant des *quatre pieds* de l'animal, présuppose qu'on ait d'abord appelé les pieds أربع, *les étendus*, ou quelque chose d'analogue. Or, les bêtes *marchent* aussi sur les quatre pattes, et la position couchée aurait dans ce cas précédé,

ربع pendant un temps assez long, celle de la marche. L'homme a aussi quatre extrémités qu'il peut étendre en se reposant, et les Orientaux le font aussi étant مبسوطين, *heureux* et *étendus*, Prov. et Dict. p. XIV. L'égypt. ربّع, *être assis les jambes croisées*, = استربّع, pourrait alors aussi venir de اربع, *quatre*, mais dans un autre sens. Je ne vois donc pas pourquoi les quatre pattes des animaux seraient plus étymologiques que les quatre extrémités que les hommes possèdent aussi. Le célèbre linguiste allemand ne se perd pas en général en conjectures hasardées, mais je trouve que celle-ci est infiniment moins acceptable que celle de Vollers. Je les rejette cependant toutes les deux. Toute chose a une ἔτυμον, mais il est très souvent impossible de remonter le courant des âges pour trouver la source de dérivation.

ترابيع, 1705, Ḥdr. p. 400 n., *les quatre côtés*, B G A Gloss. sv., D. H. Müller Burgen und Schlösser p. 57; pl. de l'inf. تربيع; Dozy S. sv. حروف الترابيع = كعبات, Gazîrah p. 171, 17. Cf. تقاديم, vhv., et les autres mots analogues sub تباشير p. 172.

مربع, *pâturage*, = مرتع, vhv., Cf. Marçais T A T p. 309. Le sens de *habitation, endroit de séjour* n'est pas nécessairement postclassique; ʿImâd ed-Dîn, mon édit. p. 170, 7: مربع للاقامة. En sab., مربع est aussi *l'endroit où l'on habite.*

مربع dans la locution الجيوش المربعة, *les troupes alliées*, vient de اربع. Je ne l'ai constaté que dans cette phrase, 326, 3.

مربوع = مربّع, *carré*, حصن مربوع ou مربّع, 12, 11. C'est la *Turris quadrata* des Romains.

مربّع est à Aden ce que les Bédouins de l'Est appellent خلوة, vhv. Jahn donne pour le mehri m r á b b a t, *Speisezimmer*' *salle à manger*. Il le compare avec l'arabe classique مربّ,

maison, habitation, mais je ne trouve pas ce sens dans les dictionnaires, quoiqu'il ne soit nullement impossible. Jahn n'a pas ici reconnu مربّعة, qui provient directement de اربع, *quatre,* et qui n'a, probablement, rien à faire avec √ ربع, apparentée à √ رب > ربد et ربض vhvs., à moins que l'étymologie de Vollers du nombre 4 ait quelque chance de vérité.

ربق

رِبْقة, pl. رِبَق < رِبَق, *maille du filet,* Dt. La luṛah a ربق, *prendre dans un lacet à noeud coulant,* et le subs. ربقة, *noeud coulant,* I Saʿd VIII p. 345, L A sv.; K. el-Aṛ. IX p. 35, 8: خلع ربقة الخلافة. Cf. ربك et رمق, ربض et ربط. En Mésopot., ربق est *étrangler,* O S Zeitschrift Hommel II p. 234 § 5: Iǵʿâz bil-ʿaśrä rubàgha. *I. l'a étranglée avec les dix doigts* [1]. Weissbach le rend incorrectement par *battre.* Schulthess, Zurufe p. 48, veut que ربق soit un dérivé verbal de رِبْق, رِبْقة, mais la √ رب est déjà *lier,* > ربط; cf. aussi sa variation رم sub رمّة. Aussi Rhod. Stud. II p. 93.

ربك

ربَك, u, = خلط, 1107, L A sv., = akkad. rabâku, *einrühren, mengen,* Zimmern A F W p. 49, = רבך, *mêler,* Ges.-Buhl sv., > لبك, 1769. Cf. ربش, vhv., et sub دربك.
ارتبك > التبك = اختلط, 1769; cf. ارتبش, vhv.

ربو*

ربا, u; l'un des sens de √ رب, vhv., est d'*être* ou *devenir*

1) Mètre: – ⏑ – – | – ⏑ – –, mais la seconde syllabe aurait dû être brève. Peut-être l'homme s'appelait-il Ǵaʿz, et on aura alors chanté Ǵaʿze.

haut ou *grand*. Dialect., c'est رَبَّى, tr., et رِبِى, intr., Pr. et Dict. Gl. sv.; Dozy sv. Cf. ربأ, qui me paraît être une prononciation affaiblie de ربع, vhv, si toutefois un ربأ, tertiæ hamzah, a véritablement existé dans la luġah. ربأ est expliqué dans les dictionnaires par son synonyme رفع, L A I p. 76 et علا, Qâm., et رفع en est sans doute aussi une variation consonantique. Voir les √‾رب, رف et رم vhvs., *être haut*.— *Grandir*, *s'élever;* aussi au fig., enfant et n'importe quoi; = רבה. Umayyah b. Abi eṣ-Ṣalt, éd. Schulthess p. 53 v. 25 et 26 dit des étoiles:

رَوابٍ فى النهار فما تراهن الدخ (wâfir)

se levant dans la journée, mais tu ne les vois pas.

ربا (ربى) et ربّى renferment donc la même conception sémantique que notre *grandir* et *élever* (enfant ou bêtes), < lat. *levare*, *élever*, *soulever*. La sémantique offre ainsi à chaque pas les mêmes points de contact dans les langues les plus disparates. C'est là un phénomène psychologique basée sur la même observation.

Cette racine رب doit être proche parent des √‾رم, ريم, vhv., רם, רים > رامة, רָמָה, *hauteur*, et l'akk. ramû, *settle*, *dwell*, propr. *sur une hauteur*. Cf. شبّ, شبو et شبم, vhvs., Ḥḍr. Gl. sv., avec la même sémantique que رب et רב. Cf. aussi le soudanais ناشى, *boy of 16–7 years*, Lethem C A p. 229 et p. 487 et ici sub نشأ et ici p. 1114.

ربى > ربى, *être élevé*, *croître*, *grandir*. يا ذى مع الكُبّر على الرقوة ربيت, *ô toi qui as été élevé avec les bêtes de labourage sur le champ détrempé par le sêl*, 289 n.

ربّى *élever*, enfants et animaux, 653, 10 et 11. R Ḍ Gl. sv. Etant donné que c'est, le plus souvent, la femme *qui élève*

l'enfant, ربت الولد, ربّت المرأة, le verbe classique رَبَتَ الصبيَّ et ربّت, = ربّاه, s'est formé, LA I p. 338 avec un exemple. Un autre exemple de ربّت de Namir b. Taulab se trouve Ǵamharat, éd. Caire, p. 109 = Geyer Zwei Gedichte II p. 81: يُربِّتها الترعيبُ والمحضُ خِلفةً, *l'ont élevée* (nourrie = يغذوها) *les tranches de la bosse du chameau et le beurre, tour à tour*, d'où il ressort que le verbe ne s'applique pas seulement à une femme.

Ce verbe ربّت se trouve également dans el-Qaṣîm: من عادة العرب اذا وُضعت عندهم امّا شاة او بعير هزلان او حاجه (ḥâǵeh) اش ما كانت صغيره (ṣarîreh) وقلت لهم هذا امانه ربّتوها لي فهم يرونها (yarônhe) أعزّ من حلالهم, *Une coutume des Bedouins est celle-ci: S'il leur a été confié soit un mouton, soit un chameau maigre ou un objet quelconque, et tu leur dis: „Ceci est un dépôt confié à vous, élevez-le* (الشاة) *pour moi", ils la regardent alors plus chère que leur propre bétail.* Les dialectes ne font que confirmer la luṛah. Il y a aussi le verbe classique ربرب: ربرب الرجل اذا ربّى يتيمًا, LA I p. 390, 13.

رابى a en ʿOmân le sens de *regarder autour de soi*, RO p. 341, 7 d'en bas: nrâbi, et ib. l. 3 d'en bas: geles yrâbîne; ib. p. 413 N° 166, il rapporte le proverbe: in kint muflis rbé uglís, *si tu es sans le sou, regarde et reste là.* Dans la note, il donne comme synonymes تسقّر, رابى, شاف, قابل, حتر, نظر, اتمعن, بصر, رأى, et تشوّف, vhvs., ib. p. 388, 6 d'en bas: ʿalîhe ʿên dáʿge ila râbítek tūḥoḍ gezze milufwâd, *elle avait l'oeil grand et noir, lorsqu'elle te regarde, elle te prend une partie du coeur.* Je ne nie pas que ce verbe ne puisse avoir ce sens de *sich umsehen*,

betrachten, comme le traduit Reinhardt [1]), mais c'est alors pour le classique ربأ, *observer d'une hauteur*, > رابأ, *observer*, *guetter* = حذر et اتّقى, L A I p. 76, 9, ayant la même sémantique que شاف, u, تشوّف, شرف, رقب et اطّلع. Abû Kabîr (Diw. Hod.) dit:

لَقَدْ رَبَأْتُ اذا الرجالُ تواكلوا حُمَّ الظهيرة فى اليفاع الأطْوَل

Je suis monté pour faire le guet, lorsque les hommes se sentaient en sûreté,
Pendant la forte chaleur de midi, sur une hauteur allongée.

Jacob, Šanfarâ p. 13, qui traduit *ich spähte aus*, ce qui est trop peu. ارتبأت الجبل = صعدته, L A I p. 75, 2 d'en bas, et ربأ est expliqué par son synonyme رفع et ارتفع, L A I p. 76, et علا Qâm.

رَبْو et رَبْوَة, *hauteur*. Partout courant. Dans un récit de ʿOneyzah, je lis: اذا جاهم النذير انه راى العدوّ قادم اليهم يشبّون النار على راس جبل والّا محلّ مرتفع مثل ربوة. V. Geyer, Zwei Gedichte II p. 114, 2. El-Fâḫir, éd. Storey p. 101. — ربّو العرب, état d'*avoir été élevé chez les Bédouins* = تربية العرب vhv.. نحن ربّو العرب ما نعرف بالتذاكر, *nous avons été élevés chez les Bédouins et nous ne connaissons pas les permis* (certificats), 797, 9. Pr. et Dict. Gl. sv. Socin Diw. Gl. sv.. Cf. رَبَوْتُ فى بنى فلان نشأت فيهم, L A XIX p. 20, 7, où les deux verbes offrent la même sémantique, v. ici sub نشأ et p. 1112. — لا وربيك, expliqué 1177 et n. 1. Mufaṣṣal p. 173, 18.

[1]) Reinhardt est en général très sûr. J'ai étudié sa grammaire à fond avec des ʿOmânites, des Ḥadramites et des Daṯînois.

رابئة, *embuscade*. Stace p. 193 sv. ambush. Cf. ربيئة, *vedette*, ᶜÂmir b. eṭ-Tofeyl N° XVII v. 5, parce qu'elle est située sur une *hauteur*.

ربيّة, *bube, bubon*, prononcé avec prosthèse arbîeh ou urbîeh en Dṯ. et ᶜAwâl., où l'on dit aussi ربْعة, et à Aden ربَايَة, < √ ربو = ربى. En Syrie, ربّوبيّة, *tumeur à l'aine ou à l'aisselle*. = ربّة, *tumeur*, Belot, syriaque rĕbûbîtā ou arbûbîtå, Feghali, Emprunts p. 71, avec la même prosthèse que dans le mot sudarabique et le classique أُربيّة, = أصل الفخذ, LA XIX p. 20, 9, < أُربوّة, propr. une élévation < √ ربو. En Syrie, il y a le verbe ربرب, *avoir des boutons*: كتير الاولاد يربربوا, *il arrive beaucoup que les enfants aient des boutons* (à la figure). ولد مربرب, *enfant qui a des boutons* (à la figure).

رباء, *usure*, Ḥdr. p. 243 en bas, ib. Gl. sv.; mon Ḥadramite Saᶜîd prétendait ferme qu'on ne dit pas riba, mais seulement ribâᵓ, érbâᵓ. ربا, riba, se trouve pourtant dans le Qor. et les dictionnaires. Mais la ربوا du Qorân, p. e. 2, 276, indique qu'on disait aussi ribâᵓ, puisque el-Bayḍâwî, I p. 139, dit que c'est écrit avec w: كالصلوة للتفخيم على لغة, et Lane sv. dit judicieusement „which implies that it is also pronounced رباء". Lethem p. 355: *interest*, riba. Zimmern AFW p. 18 dit: „Das im akk. übliche Wort für das anwachsen der Zinsen, rabû, eig. *grosswerden, wachsen*, bildet wohl erst den Ausgangspunkt für hebr. marbît u. tarbît, *Zins*, aram. rebbıtā, arab. riban". Nous disons aussi, avec la même sémantique, prêter à un taux élevé.

Les Syriens appellent l'intérêt de l'argent فايد et فايدة

profit, gain = Eg. قَرْط et ربا, Prov. et Dict. p. 116, tandis que les Turcs disent فايظ, ce qui est l'arabe فائض.

تَرْبِيَة, *élevage, éducation*, inf. de ربّى. Eḥna tarbît el-Mayâsir, *nous avons grandi chez les Mayâsir*, Dṯ.; cf. p. 1114, 17: ربو العرب. Tarbitum doit avoir le même sens dans le Cod. Hamm., éd. Winckler, p. 56 § 188/9, qui le traduit assez bien par *grossgezogener*, et DH Müller, Gesetze Ḥammur. p. 53, le rend par *Ziehkind* et en hébr. par תַּרְבּוּת; Muss.-Arnolt sv. Je me demande quel rapport il y a entre ce verbe et le mot تَرْب, qui n'a aucune attache avec le verbe ترب. Le mot est calqué sur le paradigme فَعْل, v. ici p. 1012 sub خِدْن.

مَرْبًا, *hauteur*. C'est le cl. مَرْبَأ, I. Sîdah X p. 72, 7 = رابية, رَبْوة et رَبَاة = مَرْقَب et مِرْقاب, vhv. = مِشْراف, qui tous impliquent l'idée de *hauteur*. ʿA. er-Raḥmân el-Anbârî p. 60: cf. aussi ici sub رتب.

رت

رتّ, u, je ne connais ce verbe que dans le dialecte syrien, où c'est *branler, vaciller*, d'une chose mal fixée, السَّقْف يِرُتّ, *le toit oscille*. Avec l'intensif رترت. ترترت (= جالسة) الاركيلة مُش هادية, *le narghilet n'est pas ferme, il branle*.

الأَشْيا الرفيعة بتْرَتْرِت, *les choses légères vacillent*. Un développement est peut-être رَطَل, *he put in motion a thing with his hand*, Lane sv., d'après I Doreyd. Fleischer Kl. Schriften II p. 527 donne رَطَّل, *branler, brandiller, hin und her schwingen, schlenkern*, lat. *librare*, en corrigeant Dozy S. sv., mais il n'en cite pas sa source. J'ai dit „peut-être'', car

j'ai des doutes sur la provenance arabe de ce verbe رطل, qui pourrait bien être un dénominatif de رَطْل, à présent roṭl, = الّذى يُوزَن بهِ ويُكال, L A sv., < λίτρα < *litra*, selon les savants européens, mais voyez à présent Boisacq D E L G p. 585, d'après lequel **līprā* aurait fourni au latin le mot *libra*, *balance*, *livre*, Walde L E W B p. 428. Le latin *librāre* correspondrait donc à l'arabe رَطَل, qui a le même sens. Si le λίτρα > *lībra* provient d'un mot méditerranéen, Walde et Boisacq sv., il est plus naturel d'y voir un proche parent de رطل, qui serait alors ou un thème primaire ou une traduction de *librāre* et provenant de la Méditerranée orientale sémitique. رطل serait dans ce cas d'une haute antiquité. On *soupèse* une chose dans la main en l'agitant un peu pour en trouver le poids approximatif = رَازَ, u, vhv. والله اعلم.

Dans la luġah, رَتَّ, u, est *avoir le défaut de prononciation* appelé رُتَّة, I. Doreyd Ištiqâq p. 237, I Sîdah II p. 118, 7 d'en bas = حُبْسة, حُكْلة, عُجْمة, L A sv., ou عُقْدة, Nihâyah sv., avec l'intens. رترت. I el-Qûṭ. p. 264, 9: رَتَّ رُتَّةً كَالحُبْسة في اللسان; Šifâ el-Ġalîl d'el-Ḫafâǧî p. 110. Cf. la métathèse ترتر, vhv., L A sv., et ترتر, I Sîdah II p. 125 et ici p. 983. C'est sans doute le même verbe que רתת, *trembler*, *s'effrayer*, Ges.-Buhl sv., J. Levy W B sv., > רטט, *trembler*, ib. sv., à cause du r et peut-être aussi de רתח, Ges.-Buhl sv.. C'est une onomatopée. — Je fais figurer ici ce verbe رَتّ pour relever le rapport qu'il pourra y avoir avec رطّ, رطن et رتّل, v. sub رطن.

En Syrie, il y a رترت, *stopper*, *raccommoder*, intens. de رتى, i, < رتو, même sens. Il y a à Damas des *stoppeurs ad hoc*, رتّا, comme en Europe. Cf. رفأ, *raccommoder*, qui pourrait

bien provenir de رتا, mais qui ne se trouve pas dans ce sens dans nos dictionnaires. Cf. aussi رتق, *stopper*, en Syrie.

* رتب

رتب, a, *être ferme, solide*. L A sv. Ce sens s'est aussi conservé au Soudan arabe; Lethem p. 442: *stand fast*, r a t a b. > لتب 1769.

رتّب, *mettre une garnison dans un endroit, le fournir de soldats*, Dt., Arabica V Gl. sv., Dozy sv. وقبضها (ذمار) ورتّب فيها مَن يبقَى به من قِبَله, *il prit D. et y établit une garnison qui y resterait de sa part*, Buḡyat el-Mustafîd p. 231; cf. ici p. 751. — *Payer des appointements à qn., donner une charge à qn.*, Dt. Lethem p. 248. يرتّبون الفاتحة, *ils récitent la fâtiḥah*, 59, 3. B G A Gl. sv.

أرتب, même sens, Arabica V p. 72 n. 2, et ib. Gl. sv. — رتيبة, *promotion*, Lethem p. 403.

رتْبة, *garnison; poste de garde*, 498, 3 et ib. 6 d'en bas; Arabica V Gl. sv. Dozy sv. El-Ḫazraǵî vol. IV p. 34, 3 d'en bas: نزل قصدًا صنعاء فخرجت الرتْبة ومن معه من همدان, *il descendit pour se rendre à Ṣ., et la garnison en sortit et ceux des Hamdân qui étaient avec lui*. Ib. p. 50, 6: وكان في ينبع رتبة الملك الكامل, *et il y avait à J. la garnison d'el-M. el-K.*, et passim dans cet ouvrage. رَتَب paraît avoir le même sens, Arabica V p. 88, 2 d'en bas. Stace sub *possess* et *fortified*.

ترتوب, *ordre, arrangement*. — *Attirail pour le travail*, 537, 10. Inf. sudarabique = ترْتيب, selon 536 s.

مرتّبة, *l'endroit où il y a une garnison*. Chez Naśwân el-Ḥamyarî, ce mot désigne *le siège du gouvernement*, où il y avait probablement aussi une garnison. Il dit p. 43, 14:

رَيدان, قصرٌ في ظفار كانت فيه مرتبة الملك لملوك حمير, *Raydân* [1]) *était un château à Ẓ. où il y avait le siège du gouvernement des rois des Ḥimyar.* Ib. p. 50, 9: سلحين اسم مرتبة الملك بمارب, *S.* [2]) *était le siège du gouvernement à Mârib.* Ib. p. 67, 11: ظفار مدينة باليمن لحمير.... وكانت مرتبة ملوك حمير. Lethem pp. 251, 347, 408, martaba, *authority, power, influence, rank,* = mulk, gudr, daraǵa.

J'ai cependant quelque doute sur l'étymologie de ce verbe et de ses dérivés dans les sens ci-dessus. Il y a aussi ربأ, voir sub ربع et ربو, et qui a donné ربيئة, *vedette*, I Sîdah X p. 72, 7, مَرْبَأ, *poste de vigie*, = مَرْتَبَأ, qui aurait pu faire plus tard مرتبة > les dénominatifs plus haut. On plaçait toujours les garnisons sur une *hauteur*, et les châteaux du Sud sont presque toujours sur une *hauteur*, رابية, ربوة, رباة et مَرْتَبَأ > مَرتَبَا. Mais je ne sais si ce doute est justifié. Un مَرتَبة est probablement l'endroit où il y a une رُتْبة, *garnison.*

رتع

رتع, a, *paître,* 430 Dṯ., mais il y a l'idée d'un *pâturage abondant*, comme dans la luġah. عَزِّ البَوش ترتع, *laisse le bétail paître,* Dṯ. Dans la luġah, cela est métaphoriquement aussi appliqué à l'homme, comme l'allemand „fressen" quelquefois = *manger avec avidité.*

Un Ḥaurânien amoureux exhale sa peine dans ce méchant raǵaz bédouin:

Min ʿaẓmă nâri nâră yôm-el-qiyâma

1) Description de R. actuel dans mon Arabica V Gl. sv.
2) Sur Silḥîn, v. Arabica V p. 95 et Dṯ. 302.

Ṭûfână Nûḥ-admûʿă ʿayni ʿannuh zôd [1])
Yaʿqûbă min ḥozni ḥizânuh qusâma
Min belweti Eyyûbă yertaʿ bĭh-ed-dûd
Le grand feu (dans mon coeur ressemble) au feu du Jour de la Résurrection.
Les larmes de mon oeil surpassent le deluge de Noë.
La douleur de Yaʿqûb n'était qu'une partie de la mienne.
Par la calamité qui me frappe, je ressens ce que ressentait Job lorsque les vers le mangèrent.
Wetzstein apud Delitzsch, Job p. 564.

Cette métaphore figure aussi Qor. 12, 12: أَرْسِلْهُ معنا غدًا نَرْتَعْ وَنَلْعَبْ, où les exégètes lisent aussi نرتعِ ou يرتعِ, < ارتعى, Beyḍâwî I p. 454, 3; LA IX p. 470, Nihâyah sv., Lane sv. — *Rester dans un endroit, demeurer*, surtout en ʿOmân. RO § 274; ib. p. 279, 12 d'en bas; ib. p. 262, 5: lmerkeb gâlis fil-murse ou râtöʿ, *le bateau reste dans le port, liegt im Hafen*, comme l'anglais *the vessel lies in the harbour*, et le suédois *ligger*. Ib. § 279: brâḥ fi ḏel-martaʿ ḥanòrtaʿ fîh, *fais halte dans cet endroit, nous allons y rester;* v. ici sub مَرْتَع. C'est là un sens secondaire.

Il y a dans les inscriptions qatabanites que j'ai données à Hommel, AA p. 151 N° 1, un nom de personne عمرتع et ib. p. 152 N° XI ابرتع, qui se trouve également dans l'inscription publiée par Derenbourg (qui l'a fort mal comprise) et chez Glaser, Suwâʿ und el-ʿUzzâ. C'est probablement le même verbe que l'arabe رتع. Mais on ne saurait préciser si رتع se rapporte ici à l'*abondance* en général, comme le pense Glaser, ou au *pâturage*, ce qui, au fond, revient au même dans l'idée des Arabes du Sud. مرتع est un nom préislamique, ZA 29 p. 63.

---

[1]) Le mètre est ici brisé. Il faut: ʿayni bĭya zôd, ou quelque chose d'analogue pour faire le mètre – – ⏑ – | – – ⏑ – | – ⏑ – –.

رتع est dans la luġah tr. et intr.: الماشية ترتع et الارض ترتّع ou ترتع. C'est aussi l'emploi en Dṯ., avec le tr. أرتع, *faire paître*. I Sa'd I, 1 p. 69 d. l. Pour la forme, voir Ḥḍr. p. 67 v. 23 et p. 68 v. 33.

Cette forme فتل se produit des verbes فعّ, où elle est assez nombreuse, فعو, فعي et فال, avec l'infixe t. Ce sont originairement de افتعل. Dans les verbes افتعّ, c'est le déplacement de la tonique[1] qui a causé la nouvelle forme et dans les autres, c'est la chute de la IIIe radicale semi-voyelle, u et i. On ne saurait comparer les formes verbales ftᶜal en ᶜomânais, RO § 300, Vollers VS p. 115, et en syrien[2], Feghali KA p. 181 et s.: ḥtamel < iḥtamala. Vollers prétend même que de ces formes „se laissent construire des parfaits anciens, tels que ḥatmal, ḥatlaf, ḥatfal." Je crois que Sîb. dit la même chose, mais je ne retrouve plus l'endroit où je l'ai lu. LA IX p. 415 donne le parfait خَتْلَعَ الى البدو, ce qui est certainement pour اختلع, qui prouve que dans le dialecte bédouin il y avait le parfait فَتْعَلَ. En minéo-sab., il y a فتعل, p. e. qtdm, *être à la tête de, être* muqaddam, vhv., Inscript. d'Ohne, Rhodokanakis Studien II p. 48, ktrb, *offrir une offrande*, etc., Hommel SA Chrestom. p. 20. Anciennement, on a dû dire فَتَعَلَ, sans quoi les Arabes n'auraient pas préposé une voyelle devant la première syllabe (qui n'était pas prononcée sans voyelle), dont la voyelle était cependant assez fugitive. Sans cette voyelle préfixée, فَتَعَلَ a fini par devenir فْتَعَلَ. Un autre exemple est le classique

---

1) cf. Qor. 33, 48: taᶜtadûnha < اعتدّ.

2) Cela n'est point le cas dans tous les dialectes syriens. En ḥaḍr. et daṯ. la prosthèse i ne tombe que fort rarement, donc iḥtamal, iḥtalaf, etc.

قطعه الشيء فَتَرَصَ, LA sv., qui est pour افترص. L'impératif de ces فتعل, < افتعل, se prononce en ʿomânais فَتْعَل, RO p. 16 en haut.

Je citerai ici, de mémoire, quelques verbes de cette forme hybride. جَتَرَ, *ruminer*, < اجترّ, vhv., tìgtar > tìštar, *elle rumine*, Weissbach, Irak-Arab. p. 183 N° 167; حتر < احترّ, 467; حتش, *se rassembler*, LA sv., < احتشّ, > حترش, cf. حشد; حتك < احتكّ, 467, I. el-Qûṭ. p. 216, 15; رتج, *commencer à marcher* (enfant), et رتج, *avoir la langue embarrassée*, < ارتجّ, [1]) voir sub رجّ; رتح, *laisser reposer*, < ارتاح, Stumme Gr. tun. Gl. sv.; رتخ, *être délayé, dissous*, < ارتخّ, cf. رخو, رخى, ارتخى, et le šḫ. rtḫ, *dissoudre*, Bittner St. šḫ. II p. 65; رتك, *marcher à pas serrés*, I. el-Qûṭ. p. 264, 16: رتك البعير اعتز في سيره, LA sv. et ici sub رتك, ʿAbîd b. el-Abraṣ N° XI v. 24: السير شبيه بالخبب, < ارتكّ, *être agité, trembler*, = ارتجّ, vhv.; رتك, *être fixé*, vhv., < ارتكّ, Haffner TAL p. 38; ستل, *marcher à la queue leu-leu*, < استلّ et non pas = שתל, *planter*, contrairement à Vollers, ZA IX p. 200, car שתל est un verbe sémitique commun que les Arabes ont emprunté; شتف < اشتفّ, Socin Diw. I. N° 29 A v. 6, où erreur; شتل, i, *porter qc à la main*, comme on porte p. e. une valise, Negd et ʿOmân, < اشتال = Sud اشتلّ, vhv.; ṛtór, *être trompé*, RO p. 311, 7 d'en bas, n'est pas aussi sûr, < اغترّ, malgré Nöldeke, WZKM IX p. 9, car RO n'a

---

[1]) Sur ارتجّ > أَرتَجَ, v. Ṭab. Gl. sub رجّ, où de Goeje cite Fâʿiq I p. 9, où il faut cependant lire ارتجّ et non أَرتَجَ. Cf. مرتّغ, *troublé* (eau), Stumme MGT p. 299, contaminé avec غدر.

pas graphiquement noté les deux r à la fin; فتلك < افتلك, 1177; نتف < انتّف, 1029; متح < امتتح, *puiser l'eau*, LA sub مبح, ici sub راحة; نتل < نال; ختر, Espagne, *choisir*, < اختتر; tehtag < تبتّج, Ḥḍr. p. 193, 7 d'en bas; ختم < احتمّ, 1029, Ḥḍr. p. 68 v. 33, ib. v. 26 et ib. p. 103 v. 10, v. comment. ib. p. 92 et p. 100 en haut. Et bien d'autres, même dans la luṛah.

Quelquefois un فعدل provient d'un tel processus, avec t > d. Nous avons déjà vu شدل < اشتّل; صدم, i, *choquer*, Ḥḍr. Gl. sv., < اصتّم > اصطّم. صدح, *crier*, est plutôt un accouplement de صد et صاح.

On rencontre la même formation secondaire en mehri, Bittner St. šḥ II p. 65: e r t o g < e r t o ṛ, *délibérer*, < r w g < r w ṛ, *user de ruse*, = روغ, Hoḍ. Wellh. N° 220 v. 2: ارّغ, *détourner*, cf. sub جرّ; r t ḥ, *délier*, < ارتاخ ou ارتخّ; b î t e r, *pêcher*, ib. pp. 6 et 63 < b'r, soq. bó'r *pêcher*, = akk. באר, *saisir*, *enlever*, mais le mehri et le šḥ n t ó ḥ, *lutter*, est l'arabe نطح, vhv., et non افتعل de n w ḥ, comme le suppose Bittern šḥ II p. 37.

Ce sont là originairement des افتّع ou des افتعل, imparf. y ì f t a l, avec recul de l'accent. On trouvera probablement le même processus dans les autres langues sémitiques. Le babyl. ś a t â q u, *couper*, *abhauen*, est par V. Christian, OLZ 1914 N° 9 p. 397 n., expliqué comme forme dérivée de ś q = شقّ, avec t infixé. Il est plus rationnel d'y voir la même procédure que dans l'arabe sudarabique y ì ś t a q < يشتقّ.

Il faudrait examiner si des verbes mediæ d, tels que حدس et حاس, حدف et حاف, حدق et حق, حدل et حال, حدم et حام, etc., n'offrent pas la même formation que ceux que je viens de traiter.

رتّع, *faire paître*, Dt = ارتع, Wetzstein, ZDMG 22 p. 77, 13: وبْعاريْنهم حَولين مُرَتّعة, *pendant que les chameaux étaient laissés libres pour paître.* Il l'explique, ib. p. 135, par *paissant sans s'éparpiller.* D'après lui, le contraire serait الطَّرْش السارح. Cette définition est trop artificielle, car les chameaux paissent toujours librement, étant dans un مَحْجَر, vhv., même dans un pacage.

مَرْتَع, *pâturage,* 24 n. 1, où = مَسْرَح, vhv., 563, 6; 686, 4; cf. 669, 5. RO § 274: bràḥ fidel-martaᶜ ḥanortaᶜ fîh, *fais halte dans cet endroit, nous allons y rester,* selon la traduction de Reinhardt, mais c'est un endroit où l'on peut *faire paître* les bêtes. مرتع اللهو, LA II p. 210, 14. Zoheyr 10 v. 14: جُونيّة كحصاة القَسْم مرتعها بالسيّ الخ, *de couleur foncée comme la pierre du partage de l'eau; son pâturage est à es-Sî* etc., v. mon Zoheyr p. 127. Autre ex. ici sub رعى.

رتق

مِرْتَق, pl. مَراتق, *épingle,* Stace p. 123 sv. *pin.* Le verbe رتق est dans le Sud *fermer, fixer,* Cf. رتج, Nihâyah sv., = اغلق, et رتك, vhv., رتأ et رتع, vhvs. Est-ce que ce verbe ne serait pas originairement un افتعل à l'instar de ceux énumérés p. 1122?

رتك

رتك, *être fixé; rester ferme,* en ᶜOmân. ᶜÂd lo yômên râtuk es-sêl, *depuis deux jours la pluie dure ferme* = ثابت, RO p. 263, 7 d'en bas. Cela expliquerait le classique رتك البعير, comme s'il avait une *entrave,* قيد, au pied, LA sv. et ici p. 1122. Mais dans le sens de رتك البعير =

السير السريع, ce verbe vient certainement de ارتجّ, irtàgg > èrtag, et LA dit مشيةٌ فيها اهتزاز, v. sub رجّ. Dans les deux cas, رتك me paraît rentrer dans la catégorie de فتل < افتعل, énumérés p. 1122.

رتل

رتّل, voir ici sub رتّ et رطن.

رتّ

أرتّ, *être misérable, pauvre.* مُرِتّ, *misérable, pauvre, en mauvaise condition de vie,* Nord. La teḫammìnni murìtt u gâṣir, tarâni emîr ana min furâᶜ eṭ-ṭuwâl, *ne t'imagine pas que je sois un pauvre hère et à court de moyens; c'est que je suis émir, moi, et de haut lignage,* récit ḥaurânien. Le sens primaire de رتّ est *être usé > être misérable,* ce qui a aussi donné رتو et رتي, vhv.

ᶜÂmir b. eṭ-Ṭofeyl, éd. Lyall, N° VI, v. 10 dit:

فلا خيرَ في وُدٍّ اذا رثَّ حَبْلُهُ

There is no good in affection when its bond has become worn out. Une *corde usée* est dans le Sud رِمْثي, 974, 3 d'en bas; 1123, vhv. Il y a un autre رتّ dans رتّ بالحجارة, Abu Ḏarr, éd. Brönnle, p. 225, où رتّ est au fig., avec la variante دتّ, vhv., = رمى. C'est sans doute pour رشّ; v. ici p. 244. Cf. sub. رمت. — ارتتّ, expliqué K. el-Aṛ X p. 40, LA sv. et Marâṯî, p. 50, 5; encore employé.

رثد

رثد > نثد, *ranger, empiler les effets,* 1769. Naśwân o. l. p. 40, 15. Haffner TAL p. 51 = لثد, d'après el-Aṣmaᶜî. Cf. رصّ et رصد, vhvs.

رثع

رثع ب. Après le récit 472 en bas, il y a: ورَمَوا مِنّا وِالّي رَثَع بنا خيّالاً أَقْشَر تعلّق بنا يا غير الله فكّنا منه, *ils désarçonnèrent quelques-uns d'entre nous, et celui qui avait jeté son dévolu sur quelqu'un de nous, le jugeant rude cavalier, nous chargea, mais Dieu nous en délivra*, récit ʿanazî. Ici رثع بنا me fut expliqué par فَرَس بنا, et اقشر, vhv., par حَميد, comme كريه, vhv., est شجيع. C'est bien ici le classique رَثِعَ, *être très avide;* I. el-Qûṭ. p. 268, 1: رَثِعَ اشتدّ حِرْصُه وخالَطَ من لا خيرَ فيه.

رَثَع pour رَثِع est sous l'influence du ع suivant. Le bédouin ʿanazî veut dire que le cavalier ennemi était avide de terrasser le rude cavalier qui faisait le plus de résistance. Le dictionnaire bédouin est une mine inépuisable pour la connaissance de la langue arabe. Ce verbe n'est pas employé dans le Sud.

رثغ

رثغ ≷ لثغ, *grasseyer, zézayer*, 1769, onomatopée.

رثم

رثم = كسر, 636 n. 2. Cf. رتم, ردم, ثرم, ثلم et فرم, 1765 en bas. — *Frapper au point de faire sortir le sang*, 1767, = لثم, ib.. Diw. Hodeyl, Wellh. N° 217 v. 2: قد رَثَمت دَوابِرَها البِصارُ, *les pierres avaient meurtri leurs jarrets*.

رَثَم > رَثَم, expliqué 632 n. 2; pl. رثوم, 639, 9.

رَثيم, *cassé, meurtri*, 632 n. 2.

مرثوم: خُفّ مرثوم, *pied meurtri par les pierres et sanglant*, 1769.

رثى*

رثى ل, a, *plaindre, avoir pitié de, compatir à*. Dôʿan dit 1518, 4:

عد يا تخف الله ويا ترثا لحد

Craindras-tu donc Dieu et auras-tu pitié de quelqu'un?

Avec على, 1608 d. l.:

لا حدّ[1] يرثى على الثور العمول

Personne n'a pitié du taureau laboureur.

Dans mon vol. sur le Ḥḍr. p. 8 v. 5 nous lisons:

لا قوت ينبغى له ولا ما[2] يطعم لو كن شافه خصم بدا يرثاله

Ni nourriture ne lui plait, ni eau n'est de son goût;
Si un adversaire le voit, il le plaindra (aura pitié de lui).

De même dans le Dîwân d'Abû Firâs, éd. Beyrouth p. 98 (= Ḥḍr. p. 75):

ارث لصبّ انت قد زدته على بلايا أسره أسرا

Aie pitié d'un amoureux, toi qui as ajouté
Aux tourments de sa captivité une (autre) *captivité.*

Musil o. l. p. 208, 11 d'en bas: ترثى لعارها, *la fille violée déplore l'outrage.* Ce verbe est courant dans toute l'Arabie et les dialectes ḥaḍar: yurṯâlha, = يرثى لها, *on plaint son état* (حالته), S. K., Volkserzähl. p. 200, 17 d'en bas. On dit aussi رثى i. Il me fut toujours expliqué par يرقّ له, comme dans LA XIX p. 23, 6. Cf. le lat. *miserari alqm.*

Rhodokanakis, RḌ I p. 74 d. l. porte:

Śidd ḥarbak wel-ḥayât tarṯîlah[3])

Fais la guerre gaillardement et fais bon marché de la vie.

---

[1]) Ainsi au lieu de حدّ, faute d'impression; le second pied est ici exceptionnellement – ᴗ –.

[2]) Pour ماء, v. ma LBʿA p. 74 n. 8 et ib. Gl. sub hamzah.

[3]) Sur lah < لها, voir ma LBʿA pp. 77, 6; 78, 1, 5, 13 n. et ib. Gl. sv. ها, et ici p. 1006.

Comme parallèle *sémasiologique,* on pourra citer رخص ب, vhv., 703, 12 = ma L B ᶜA p. 8, 16. رخص بحياته, vhv., est une locution très courante dans le Nord, surtout pour désigner le *peu de prix* qu'on attache *à la vie,* surtout lorsqu'il s'agit de montrer son courage à la guerre. ترثي له fut expliqué par le Ḍofârite par: خلّيها لا تقول انا ابغي الحياة. C'est le contraire de شدّ, de même que رثي (رثو), Diw. ᶜÂmir b. eṭ Ṭofeyl p. ١١٨, 5.

Rhodokanakis a publié, à propos de la phrase susmentionnée, un savant mémoire, Z A 26 p. 384 et ss., sur ce verbe. Il veut y prouver que la √‾ رث est une métathèse de √‾ ثر = √‾ ثن > ثرى (ثرو) et ثنى, = תנה, *louer*, vhv. et ma L B ᶜA p. 77, 19, = ثبى, I Sîdah XII p. 192, 15, L A sv. Pour soutenir son hypothèse, il apporte des parallèles *sémasiologiques.* Mais malgré cela, je suis persuadé que رثي, dans le sens rapporté plus haut, est tout à fait différent du classique رثي dans عنه الحديث (= رثيت) رثوتُ = حفظتُه [1]).

Le premier est sans doute un élargissement de رثّ, vhv., *être vieux, usé, misérable,* des hommes et des choses, et l'hébreu רפה, ou רפא, *décliner*, *devenir faible*, רְפָאִים, *faibles*, *mous*, pourrait bien en être une variation par ث > פ. Le second me paraît plutôt être une métathèse de ورث, *hériter*, = ירש *hériter*, et aussi *être* ou *devenir pauvre*, *misérable.* Dans le verbe hébreu sont donc fusionnées les deux racines رثو (رثي) et ورث, ירש.

Le sens classique de رثي, i, avec le substantif رثاء, *complainte,* et مَرْثِيَة, *élégie,* est secondaire, appliqué à une action spéciale. On pourra comparer ابل, vhv., qui doit être apparenté à √‾ بلو et à بلاء, vhv., et نَاح, u, et نياحة, vhv. et ici p. 1106 et p. 1159, qui offrent également un sens secon-

[1]) Et qui, d'après moi, n'a rien à faire avec نثا الحديث والخبر, ib. p. 382.

daire se rapportant à la *complainte* et aux *lamentations* à l'occasion d'un défunt.

Les dialectes ont ici conservé le sens fondamental, qui apparaît bien dans la phrase لا حدّ يرثى على الثور المعمول, citée plus haut p. 1127, 4, pour lequel une *élégie* serait hors de mise. Ce sens est aussi conservé dans le classique رجل أرثى, *un homme mou* et *faible*, correspondant à peu près au nord-arabique رجل مرث, vhv. Le vers cité dans L A sv. رثى et بدا d'Abû Nohaylah: ورثية تنهض بالتشدد, = Rhodokanakis o. l. p. 387, doit, d'après moi, être traduit par *et* (l'homme souffrant de) *la goutte se lève avec beaucoup d'effort*, et non comme le traduit Geyer, ib. p. 387 n. 2.

Il y a en Syrie رتّى, رتى < رثى, *raccommoder*, *rapiécer*, v. p. 1117, ce qui est une variation phonétique pour le class. رفأ, même sens. — I. Sîdah XII p. 192, 9 donne aussi رثأت الميّت ورثأته لغة همدان. ابن السكّيت: ورثوته. ابو زيد: رثيته. L A I p. 77, 6: رثأت الرجل رثأ مدحته بعد موته لغة في رثيته. I. Sîdah, ib., ajoute, d'après I. es-Sikkît: امرأة رثّاءة. قال: وهو ممّا تهزوه وليس اصله الهمز على. القياس يوجب همزه لانهم قد قالوا رثّاء وانما انقلبت الواو والياء همزة لوقوعهما بعد الالف .... قد قالوا رثأت فرثّاءة على هذا همزته غير منقلبة. El Gauharî sv. raconte qu'une femme bédouine a dit رثأت زوجي بابيات وهمزت. L A, en citant cela, ajoute ارادت رثيته, et el-Farrâ' prétend que la femme avait entendu qu'on disait: رثأت اللبن et qu'elle croyait que المرثية venait de là. Mais la raison de ce hamzah est toute autre. Dans رثّاء il est en vertu de l'accent sur le ṯâ final. رثأ a été prononcé raṯâ, et alors le hamzah se produit sous la pression de la

tonique, et on l'a placé sur l'a, où il s'est conservé dans le parler courant: razâ'ta. On lira ce que je dis des *tertiæ* hamzah sub رمى, رنّ et passim dans ce Glossaire.

* رج

رجّ = ذجّ, 903; 1769. *Taper. — Taper des pieds en marchant, piétiner,* expliqué 369. — *Pousser. — Terrasser, renverser, faire rouler par terre,* 77, 12, expliqué 1195, avec ب, comme tous les verbes qui signifient *jeter*; cf. sub روّج. On dit en dt رجّه بالحَجَر, *il lui jeta la pierre*; cf. 1195. — *Trembler, vaciller, branler,* 1196. Le verbe رجّ a deux significations différentes; v. √‾رجز:

1°. *être agité,* يرَجّ, et *agiter,* يرُجّ. I. el-Qûṭ. p. 264, 1: رجّ تحرّك ورَجَجْته حرّكته, et ib.: رُجّت الارض, *la terre a tremblé* = رُجفت v. sub راع, mais le peuple dit رجفت, vhv. LA III p. 106, 8: الرّجّ تحريكك شيأً كحائط اذا حرّكته. En dt., رجّيت الباب, *tu as secoué la porte,* = LA ib., = زعزع. Au Soudan arabe رجّ est même *chatter,* Lethem p. 278. Un synonyme de رجّ est راج, u, vhv. La √‾رج est développée en رجب; رجح; رجرج; رجد, I. Sîdah V p. 71, 8: إرجاد = إرعاد, LA sv.; رجز רגז; رجس רגש; رجع רגע; رجف; رجل; رجم > رجن רגן; رجه, i, vhvs.; elle se trouve aussi dans رعج[1]), رهج, vhvs. Cf. أُرْجوجة = مرجوحة, *balançoire, escarpolette,* vhv., Faṣîḥ Ṯa'lab p. 32, 11; I. Sîdah V p. 120, 6 d'en bas, avec le verbe ارتجّ — ترجّح, *être agité, vaciller.* البحر يرتجّ, *la mer*

---

[1]) ارتعج = ارتعش = ارتعد, LA III p. 108 sub رعج = ارتبس et ارتهش, LA sv. Tous signifient *s'agiter.*

est agitée, comme LA sv.. السَّقْف يرتجّ من الرّاجفة, *le toit vacille à cause du tremblement de terre*, dt., 1196, où yìrtaǵ, sur quelle forme, produite par le recul de l'accent, voir ici sub ربع et رتع. غصْن البان يرتجّ, Geyer, Zwei Gedichte II p. 50, 3. . . . . أوّل غزوة حضرها الامير جاب فيها خمسين قلاعة . . . . والاقتبه اهل الحى بطَرَب وغناء ورقص ارتجّت العرب لها, *de la première maraude, où l'émir prit part, il ramena 50 pièces de butin . . . . et les gens du campement les reçurent avec exclamations de joie, chant et danse: les Bédouins en furent vivement agités*. Littmann, Beduinenerzählungen p. 43, 14, traduit p. 52: *dass es im* (ganzen) *Lager widerhallte*, ce qui n'est pas juste, et لها se rapporte à الغزوة.

ارتجّ a donné ارتكّ, *trembler*, 673, 8 d'en bas, où ج = g est rendu par ك. Muzhir I p. 224, 7 d'en bas: اذا مرّ يرتجّ ويرتكّ ترجرج, dans un sens spécial, même التجّ, Geyer o. l. p. 58, 10 d'en bas. Le classique المُرْتكّ = البليغ, LA s. v., doit aussi être pour مرتجّ et non pas de مرتكّ, ce qui serait tout le contraire. رتج et أرتجّ, *fermer la porte*, est un autre thème, mais أُرْتجّ في منطقه pourrait bien venir de notre thème. رتج et أُرتج عليه serait alors aussi un autre thème, à moins qu'on le considère comme une forme secondaire de ارتجّ, dont j'ai parlé sub رتع et ربع p. 1122. رجرج, intens. de رجّ, *branler, vaciller*, ʿOmân, 1195, *agiter*, Syrie; ترجرج, *trembloter, branler*, Syrie = ركرك: ǵ > g > k.

2°. *produire un bruit sourd*, 903. Ces deux sens se confondent souvent, comme dans رجز, 1196, et comme on peut le voir Ṭab. Gl. sv. رجّ, On ne sait souvent s'il faut rendre

ce verbe par *vacillavit* ou *confremuerunt voces*, ainsi que porte la traduction de de Goeje dans les passages qu'il cite; v. Kâmil d'el-Mobarrad, p. 69, 16.

رَجَّة, *bruit sourd*, comme lorsqu'on entend quelqu'un marcher, = دجّة et لجّة, 1196. — *Vacarme, tumulte.* تَسْمَع رَجَّة الطَّبْل, *entends-tu le bruit du tambour?* Dt., comme رجّ الطبل Lieb. v. Amasia p. 78, 4. رَجَّة البحر, *l'agitation* ou *le bruit de la mer*, Dt.; cf. רָגַע הַיָּם, *il agita la mer*, Job 26,12, Ges. Buhl p. 745; cf. ici sub رجع. Barth, E St. p. 8, compare רגע avec رعج, qui est plutôt un composé de رع et رج, vhvs. et sub رجج, qui a aussi le même sens. I Sa'd I. p. 158, 4: فسُمِعَت الرجّة في بنى عمرو, *et le vacarme fut entendu chez les B. 'A.* — Brockelmann, o. l. I p. 522, dérive هرج de رج + ه. Je ne le crois pas; v. ma Festgabe p. 27 et ss.

* رجب

رَجَبَ, رجّب, ارجب et ترجّب, *vénérer qn.*, 1510. Peut-être le nom du mois رَجَب est-il ainsi appelé parce qu'il était *vénéré*; v. Wellhausen Reste[2] p. 97. C'était originairement le premier mois du semestre estival. La chaleur était alors intense; il n'y avait pas de travaux agricoles, et les troupeaux n'étaient pas au vert. On était alors libre et l'on pouvait aller en pèlerinage. Voilà pourquoi ce mois était appelé اصمّ; cf. Wellhausen o. l. p. 97,8 et Nöldeke ZDMG 41 p. 716.

أَرْجَبَ, *être fourni de* رُجَب, vhv., 1470, 14; 1510.

رُجْبَة, *andouiller*, 1540; pl. رُجَب ou رِجَب, 113, 22; 123, 12; 1468, v. Stace p. 144: *ring in a horn* (as of ibex etc.): رَجَبَة. — رَوَاجِب, *phalanges des doigts*, 1510, ne peut être le

pluriel de رَجْبَة, mais de رَاحِبَة, comme dans les dictionnaires, I Sîdah II p. 9 d'en bas. — مرجوب, *denté*, 1510.

رجح

رَجَحَ, a, i, u, = مَالَ, *vaciller*, LA sv.; v. ici p. 1130. A donné le ʿomânais رَنْجَح, *balancer*, RO p. 46, et ترنجح, *se balancer*, ib. p. 258. Elargissement de V رج, 1196; cf. رَاجَ. u, vhv. الميزان يرجح est en Dt. 1°. lorsque la balance est en faveur de l'acheteur, à savoir lorsque l'objet pesé pèse plus que le poids exigé; 2°. lorsque l'aiguille est au milieu et indique le juste poids. De là s'explique l'antisémie: *peser bien* et *peser mal*, comme le mehri hergoḥ, *peser mal*, SAE III p. 220, Bittner St. Mehri II p. 41. Si l'aiguille penche davantage vers le côté des poids, elle يرجح للبايع, à *l'avantage du vendeur* et au détriment de l'acheteur. — اش رجح عندك, *what do you decide on?* Stace p. 45. I. Sîdah XII p. 263: رَجَحَ, a, u, = وَزَنَ, vhv. درجح est un accouplement de درج et رجح, comme l'a bien dit Stumme, mais que Hartmann, LLW p. 109 et n., considère comme une altération (Verdrehung) de دحرج, sur lequel voir ici p. 707.

رَجِيح, *qui balance*, Socin Diw. Gl. sv.

أَرْجَح, dans la locution وارجح, *et davantage* = واكثر, aussi Nord; ma LBʿA p. 72, 15. Elle est également littéraire: فقال: عليَّ بالأعرابيّة وابنتها فأُخرِجَت اليّ اعرابيّةٌ ومعها بنية لها عشرٌ او أَرجح, Hârûn er-Rašîd *dit: „amène-moi la bédouine et sa fille!"* [1]) *On m'amena alors une bédouine qui avait avec elle dix filles ou davantage.*

---

[1]) J'ai oublié de noter l'endroit.

مَرْجَحَنَة, *balançoire,* en śaḥḥi, BBRAS 1902 p. 270. = Nord مَرْجَحَة, Jaussen Coutumes p. 73, ou مُرْجُوحَة, *escarpolette,* aussi Sud; cf. les classiques أُرْجُوحَة et رُجَّاحَة, LA III p. 271, Marçais TAT p. 168 n.; v. ici p. 1130. مُرَجِّيحَة est le *hamac* des voyageurs en Afrique. De là le dénom. تمرجح, ma Festgabe p. 50.

رجد

رجد, u, *transporter le blé à l'aire,* Ḥaurân. La Qaṣîdat es-Saḥǵah porte ce verset:

Dannèyna ǵemâl er-raǵǵâdât

Nous avons fait approcher les chameaux de transport.

Avec cette explication: الجمال التى تنقل اصناف الحُبُوب من الحُقُول الى البَيدَر, *les chameaux qui transportent les différentes espèces de céréales des champs à l'aire,* Ḥaurân. L'homme est رجّاد ou راجُود, Socin Diw. III § 101. Canaan, ZDMG 70 p. 174. L'infinitif رِجاد, et non pas رَجاد, comme chez Socin Diw. Gl. sv., car les infinitifs se rapportant au travail des champs et de l'aire, sont sur فعال, v. ici p. 1102 n. 1. Ce sens se trouve seulement dans le Qâm. sv.: الرجّاد نقّال السُّنْبُل الى البيدر وقد رَجَدَ رِجادا, TA sv. et M. el-M. sv. Jaussen Coutumes p. 252. Burckhardt dit, Voyages en Arabie III p. 29 (tr. fr.): „Les sacs de froment et les sacs des chameaux sont entassés autour de la perche du milieu, et cette pyramide, qui souvent atteint jusqu'au haut de la tente, porte le nom de redjoud", = trad. allem. p. 31. Ici رجود doit être un pluriel.

* رجز

رجز est un élargissement de √رج, vhv.; la troisième lettre

provient de ا رجّ, vhv. Arabica III p. 44 n. 1; 1169, soit un accouplement de ces deux racines. Cf. le cl. رجّ, *s'agiter*, > dial. *sautiller*, 1013, vhv. = mehri rehêz, Bittner Mehri II p. 10, et le datinois et le classique رمز, 1045 d. l.; 1060, vhv.; Rûbah, éd. Ahlwardt, p. CII. Le thème رج me paraît avoir deux sens: 1° dénotant un son, un *bruit*, ce qui a donné رجز, رجس, رجع, رجف, رجم vhvs., et 2° *être agité*, *trembler*, ce qui a donné رجرج, رجد. i, رجل, رجز, رجف, vhvs.: Fâiq I p. 229. Dans رجز les deux sens se sont donné rendez-vous. Métathèse زجر, vhv., 1657, 3. زجر, i, est expliqué Arabica III p. 43 et s. et Dt. 1660 en haut.

Chanter des marâǵîz = ترجّز. En Ḥdr., c'est aussi *danser*, parce qu'on chante alors des marâǵiz. Le sens d'*injurier*, Rûbah éd. Ahlwardt N° 23 v. 24, où رجْز est secondaire, si toutefois c'est le même mot; voir plus bas.

ترجّز = رجز.

ارتجز, *composer une mirǵâzah* sur le mètre raǵaz. Un tel homme est مرتجْز, 1278 en bas. — *Chanter une mirǵâzah* sur le mètre raǵaz = ترمّل, 27, 24, Arabica V p. 141, avec ب du chant, 151, 5 d'en bas.

تراجز, *chanter mutuellement des marâǵîz en marchant* ou à n'importe quelle occasion, 142.

رجْز, *bruit* des pas, = دَحْق. نسمع رجْزهم, *nous entendons le bruit de leurs pas*, Dt.: cf. le syrien نسمع رجّة رجليه (اجريه), *nous entendons le bruit de ses pieds*. — Au Liban, رجز ou رجْز est *colère*, *fureur*, < syriaque rugzâ, *ira*, *indignatio*; pour l'hébr., voir Ges.-Buhl sv. רגז, *être agité*. Feghali, Emprunts pp. 53 et 72. Le رجز de Rûbah peut être une varia-

tion pour رِجْس ou رِدْس (où ك > ج prononcé g), et l'origine arabe est douteuse; voir plus bas.

مرْجز, expliqué par صَوت, *chant*. C'est plutôt l'action de chanter, 1652, 6. عزّنا نشل مرجز, *allons chanter un chant*, Dṯ., 443, 10; pl. مَراجز. Le ᶜâqil des Ḥomeyqân, 1156, dit, en répondant au Sultan ᶜAwaḍ d'Anṣâb:

وِآنْ هُو مِنَ ٱلدَولة ولا تخفوا علَيْ هذِى ٱلمراجز عندنا ما شارِبين

Et s'il est, celui-là, un daulah, ne me le cachez pas.
Ces chants-là chez nous ne sont pas réjouissants.

مرْجاز en Ḥarîb = زامل ailleurs, vhv.

مرْجازة, plus rarement مَرْجازة, 151; 371 n.; 1654, 3, = مَرْجوزة, vhv. مرجوزة, 151; 1654; Ḥḍr. p. 143 et ss. Cette forme est surtout courante en Ḥḍr.; مرْجازة et مهْجالة, à l'ouest de là, en Dṯ. et au Belâd el-ᶜAwâliq. La margûzah s'applique au *chant de marche*, = شلّة en ᶜOmân, vhv. C'est le حَوفى de l'Algérie, Marçais Gr. Tl. p. 208.

De même que la racine رج, son développement trilittère a deux sens 1°. *faire un bruit sourd*, ce que nous trouvons encore dans le sudarabique رَجْز, voir p. 1135; et 2°. *être agité, trembler*, רגז. Le point de départ est sans doute le même dans les deux.

Lorsque LA sv. p. 219, 13 dit: اصل الرَجْز فى اللغة تتابع الحركات ومن قولهم ناقة رجزاء, cela se rapporte à رجز II, verbe qu'il faut bien séparer, comme sémantique, de son homonyme N° I. Lane place N° II à la tête de ce thème: رجز الجمل, lorsque le chameau est pris de spasmes dans les jambes. Nous le trouvons dans رِدْ العرْق = ارتدز = اختلج, vhv., Qâm.

sv. Il y a des arabisants européens qui, induits en erreur par les lexicographes arabes, à l'exemple de Lane, considèrent ce رجز الجمل comme le point de départ de la sémantique de ce thème. Haffner, T A L pp. 98, 4 d'en bas, 121, 6 d'en bas et 153, 2 d'en bas.

Ce développement de رجز, de √ رج, ressort clairement de أُرْجُوزة = أُرْجُوحة, *escarpolette*, Faṣîḥ Ṯaʿlab p. 32, 11. Je ne parle ici que de رجز II dont le sens primaire est aussi confirmé par la variation consonantique رِكْز, vhv. = صوت الانسان تسمعه من بعيد, L A sv., Qâm. sv.: الصوت الخفيّ. Ce رِكْز se rencontre déjà dans la Moʿall. de Labîd v. 47: رِكْز الانيس, où il y a la variante رِزّ, vhv., dans la Ǵamharah d'I. Abî el-Ḫaṭṭâb p. 70. Il se trouve également dans le Qor. XIX, 98: كَمْ أَهْلَكْنَا قَبْلَهم من قَرْنٍ .... او تَسْمَعُ لَهم رِكْزًا, *combien de générations n'avons-nous anéanties? ... ou bien entends tu un léger murmure de leur part?* avec la variante رِزّ. El-Beyḍâwî l'explique par الركز الصوت الخفيّ واصل التركيب هو الخفاء, et I Sîdah II p. 137, 2 d'en bas: ابن السكّيت: الركز الصوت الخفيّ والحركة, avec un šâhid. رِكْز, *Gesumm, Lärm*, Rûbah, éd. Ahlwardt Gl. sv ; Ǵamharat el-ʿArab p. 70.

Le thème رَكَز, qui n'est qu'une graphie pour رجز, où ج = g, graphiquement rendu par ك, 673, renferme l'idée de خفاء, *bruit sourd*, comme son prototype رجز. Mais lorsque el-Beydâwî ajoute: ومنه ركز الرمح اذا غيّب طرفه في الارض, il ne fait pas preuve de beaucoup de bon sens philologique, car ce ركز est un tout autre thème, accouplement de رز, > غرز, et de كز, vhvs. Les deux sens de ركز > رجز et de ركز, *ficher debout dans la terre*, vhv., se rencontrent dans ارتكز, *être agité* et *être fixé et debout*. On comparera à la phrase qo-

rânique ci-dessus le datinois رَجْزِعَم نَسمَع, et le syr. تسمع رَجّع الثّ rapportés plus haut p. 1135, 5 d'en bas. Une autre variation de رجز est رَجَس, vhv.; = רגש. ارتجز et ارتجس se disent du *grondement du tonnerre*, du *mugissement de la mer*, l'un pour l'autre. Le qorânique رِجْز = رِكْز, *souillure*, a aussi donné رِجْس, mais ce mot est éthiopien; cf. p. 1140, 2.

L'idée de *bruit sourd*, de *grondement* ou de *murmure* apparaît clairement dans l'emploi de ارتجز = ارتجس, vhv. Diw. Hodeyl. Wellh. N° 165 v. 7 porte:

(سَقى الرحمنُ) بِمُرْتَجِزٍ كَأَنَّ على ذُراه رِكَابَ الشّأمِ يَحْمِلْنَ البِهَارا

en peignant un orage (traduction sub ذروة, p. 933. El-Aḫṭal, éd. Beyrouth p. 156, dit: دِمَن تُسْقَى بمرتجز السَّحاب, ... *par les nuages qui font du bruit en répandant la pluie*. ارتجز الرَّعْد, *le tonnerre fait du fracas, roule*, LA sv. p. 218 en bas: اذا سمعت له صوتا متتابعا. On dit سحاب ذو زَجَل = ذو رَعْد, LA XIII p. 321, 4 d'en bas; رَجَز et زَجَل, voir plus loin, et sans doute aussi زَجَر sont quasi synonymes dans les sens où ils concordent entre eux; ils sont en tout cas parents par les radicales, métathésées. Ce sens de رجز, *être agité* et *faire du bruit*, est également confirmé par l'hébreu רגז, *esser agitato, commosso, tremare*, = رَجَف, רגן, *mormorare, calunniare* [1]); רגע, *commuovere, agitare*, רגש, *agitarsi, tumultuare*, = رَجَس, vhv. et je crois aussi רִגְמָה, *schiera, caterva*, véritablement le *bruit* que fait la *foule*. L'arabe رَجَم, *maudire*, vhv., < ragâmu, *crier*, doit avoir la même origine sémantique, et *lapider*, Boḫ. III p. 191 =

[1]) Même sémantique dans ذمّ, ذام, vhvs.

רגם, me parait être secondaire et provenant, comme tel, d'une fort ancienne coutume, v. sub رجم. Je suppose même que cette racine رج se retrouve dans les variations رق, رغ et leurs dérivés, aussi bien en arabe qu'en hébreu, du moins dans quelques-unes de leurs acceptions, voir sub رقد, رقص, رقل et رمل; cf. רקד, *saltare, saltellare,* רקע, *battere (pulsare); calpestare.* Nous la trouvons également dans أرج et surtout أرّج, LA III p. 29, 6, 7, comme dans أرّج النار = اوقدها > le thème رتّج النار, *ranimer le feu en remuant les cendres,* Marçais Gr. Tl. p. 308.

*رجس

رجس i, = رجز, v. ici p. 401, 11 d'en bas; cf. 1196, 11. *Taper, pousser avec force et bruit,* 1196 et n. 1, où exemples. C'est l'hébreu et l'aram. רגש, *agitarsi, tumultuare.* El-Mutalammis, éd. Vollers p. 51 v. 6: السحابة ترجس, *le nuage gronde.* El-Fâiq I p. 236, 1: الرجز والرجس الامر الشديد وهو من قولهم ارتجزت السماء بالرعد وارتجست ورعد مرتجز ومرتجس وهو حركة مع جلبة; I Qot. éd. de Goeje Gl. sv. Chez Carbou p. 232, c'est *mugir* (chameau). En Dt., c'est aussi *trembler,* expliqué par زاغ et زعزع, et *tasser, remplir bien,* propr. *bien secouer* l'objet pour que le contenu *se tasse bien* et forme une masse compacte. انّي رجستها, *inni reģästeha,* me dit un Daṯinois lorsqu'il avait mangé son soûl, comme 1196 n.: رجست بطني, *je me suis bourré le ventre,* = جست ib. — De là vient مرجس, *baguette du fusil,* Ḥḍr. Gl. sv. = Dṯ. مَرْقَص, vhv. Jahn, SAE III p. 221, écrit märkez pour le Ḥḍr., répété par Bittner, St. mehri I p. 31, qui le compare, ib. p. 118, avec l'éthiop. መርገዝ et ምርጉዝ, *baculus, scipio.*

رجّس, *remplir le ventre.* Em-bauś rauwaḥ (on rûwaḥ) miraģģisât, *le bétail est rentré le soir rassasié,* Dṯ.

مرجوس, *tassé, compact*, Dt., 1196 n.. RO p. 41 § 25 donne rgís = ngís, *sale*, cf. ici رِكْز p. 1138, 5.

مَرْجَس, *baguette du fusil*, Ḥḍr. = Dt. مَرْفَص vhv.

* رجع

رجع, prononcé rìgaʿ 329, 1, aussi dans el-Qaṣîm, parce que l'imparfait est class. يرجِع. La IIe lettre garde l'a à cause du ع suivant, 1628, ma Festgabe p. 79 et ma LBʿA Gl. sv., mais en ʿOmân on dit ragaʿ, MSOS III p. 25, 9. — *Devenir* et *redevenir* = استوى, ردّ, صار, 1450, et عد, 708 en haut, vhvs. Ce sens est courant dans tous les dialectes, de même que dans la luṛah. انا بعد ما متّ رجعت [1] حيّ, *moi, après avoir été mort, je suis redevenu vivant*, 84, 18. ما يرجع فرس حتى يتنبوس, *on ne devient cavalier que lorsqu'on s'est cassé les os*, Fischer, Mar. Sprichw. MSOS I p. 224 N° 52. RḌ I p. 73 n. 4 porte même ارتجع, où la phrase: uyâ raʾêthom [2]) kân raddu šenâni, *que je puisse les voir changés en vieilles outres!* est expliquée par ارتجعا مثل الشقرب. Boḥ. II p. 133, 6 d'en bas: من حجّ لله فلم يرفث ولم يفسق رجع كيوم ولدته امّه, *celui qui aura fait le pèlerinage pour Dieu, sans commettre d'actes impudiques ni de péchés, redeviendra tel qu'il était le jour que sa mère l'a mis au monde.*

Tous les verbes qui signifient *retourner* ou *venir* sont des اخوات كان et prennent le sens de *redevenir*, même simplement *devenir*, tels que رجع, ردّ, ارتدّ, عد, آض, أتى, انثنى et ذهب,

[1]) Le texte porte argáʿt, avec prosthèse, rare en daṯînois; je ne crois pas que ce soit un أفعل.

[2]) Nous avons ici une bonne preuve de l'étymologie de بارَيت v. ici p. 1054. Mètre – – ⏑ – | – – ⏑ – | – ⏑ – –.

Nöldeke Z. Gr. p. 37 et s., Ḥdr. p. 267, 13 d'en bas. Muzhir I p. 157, 8 parle de cet emploi de عد, d'après le فقه اللغة d'Ibn Faris, comme une particularité de la langue arabe: لا يقوله غيرهم, ce qui n'est pas vrai, car l'italien *tornare* et *venire* et le fr. *de-venir redevenir* offrent le même emploi. Es-Suyûṭi cite aussi cet emploi dans le Qor. 36, 39 et ailleurs, mais sa remarque à ce propos ne tient pas tout à fait.

Ce verbe sert aussi pour exprimer l'idée de faire une chose de nouveau = vulg. تاني مرّة, comme aussi les autres verbes ردّ, عد, عود, vhvs. *Ecrire de nouveau* est donc رجع يكتب et non pas رجع كتب, comme le dit Bittner St. Mehri IV p. 28 n., aussi bien dans la luġah que dans les dialectes = عاد يكتب, Socin-Brockelmann Gr[8] p. 98 et p. 146 c.

Dans la luġah, رجع est aussi transitif. عسى الأيّام أن يرجعن قوما كالّذي كانوا, *peut-être les jours feront-ils retourner certaines gens à l'état où ils étaient auparavant*, Ḥamâsah p. 9 v. 2. Boḫ. III p. 189, 4: فجاء اهلها يسألون النبى أن يرجعها اليهم فلم يرجعها اليهم. El-Miṣbâḥ sv. dit, d'après I. es-Sikkît: هو نقيض الذهاب ويتعدّى بنفسه فى اللغة الفصحى فيقال رجعته عن الشىء واليه ورجعت الكلام وغيره اى رددته, comme Qor. 9, 84: فان رجعك الله الى طائفة منهم. ʿOmar b. Rab. p. 55, 17. Mais les Hodeyl disaient ici أرجع. Aujourd'hui, رجع, a, est seulement intrans. dans les dialectes. D'autres exemples chez Nöldeke, Zur Gr. p. 65 en bas. Cela m'étonne, mais رد l'est aussi, Lethem pp. 157; 332; 333, comme aussi en français *retourner* est aussi tr. et intr.

Le sens primaire de رجع paraît être *s'agiter, remuer*, comme רגע, *agitare*. Ce sens s'est perdu en arabe, mais il perce encore dans رجْع = رعْد, L A IX p. 479, 7, et خطو, ib. p. 475, 9. On dit encore en Syrie نسمع رجع اجريه, v. p. 1135, 5 d'en bas,

= رجز et دحق dans le Sud. La Mo^call. d'el-Ḥâriṯ b. Ḥillizah v. 12 porte: فترى خلفها من الرجع والوقع منينا, *and you will see behind her, from the raising of her feet and placing them down again, a fine dust*, selon la traduction de Johnson, The seven Poems p. 206. L'édition de Lyall p. 127 donne le comment.: الرجع رجع قوائمها والوقع وقع خفافها, et Abel le traduit par *Treten, Tritt,* où l'addition „von Lasttieren" est gratuite. Ṭarafah, Mo^call. v. 52: اذا رجّعت فى صوتها خلت صوتها الخ, *lorsqu'elle fait résonner sa voix, tu dirais que sa voix est*, etc. Il y a dans le Yémen un وادى الرجع [1], Manzoni Yemen p. 62. Le classique رجّع = هدر du chameau, I. Sîdah VII pp. 77, 7 d'en bas, 79, 12 d'en bas = L A IX p. 473, 2, Geyer o. l. II p. 161 et p. 165: رجّع = ردّد, peut s'expliquer par le sens courant.

رجع est un élargissement de $\sqrt{}$ رج, vhv., et la III^e radicale est sans doute motivée par une contamination avec $\sqrt{}$ رع, vhv. رجع renfermerait alors le sens de *bruit*, soit *agiter avec bruit*. Cf. הֵרִיעַ, *faire du tapage*, *crier*, et רקע, *battre*, *piétiner*, = raga^ca; voir رقع. Une métathèse de رجع, dans son sens fondamental, pourrait bien être le classique رعج (et ارعج), dont la VIII^e forme ارتعج est = ارتعد, *être agité*, comme le pensent aussi Barth E S p. 8 et Ges.-Buhl sv., malgré el-Azharî, qui dit que رعج البرق et ارعج, = اقلق, est une faute pour زعج, ازعج, L A III p. 108 en bas, ce qui ne me paraît pas bien probable. En tout cas, si رعج est un élargissement de $\sqrt{}$ رع > رعد, رعش, cette racine entre aussi comme formatif verbal de la trilittération de رجع, ainsi que je viens de le dire.

---

[1] V. ici sub رجوة.

رجع et رعج contiennent donc les deux racines qui sont sémasiologiquement proches parentes, et on peut alors aussi parler d'une métathèse, lors même que cette métathèse ne serait point directe. Cf. ربه, voir sub رَج II. — L'antisémie du verbe hébreu רגע, *être agité* et *rendre tranquille*, s'explique peut-être par la voie différente sémantique qu'a prise la racine commune. Le sens arabe de *retourner*, *revenir* est secondaire; l'hébreu l'a perdue, mais il l'a conservé dans l'état de *repos* où l'on est après son *retour*, cf. رَج III. Nöldeke Beiträge II p. 96 admet ici deux racines différentes. والله اعلم. Le class. أرجأ > أرجى, n'est qu'une prononciation affaiblie de أرجع et non pas seulement un مثل, comme le dit el-Ǵauhari, copié dans L A sv. رجأ.

Sur رجع = رزع, i, vhv. l. Sidah V p. 83, 7.

راجع: إن أنعمتوا علينا ترى مراجع خاطركم, *si vous nous faites une faveur, c'est que cela dependra de votre bon plaisir*, 30, 25 = 491 en bas.

راجع, pl. رجّع, *divorcée* ou *veuve*, 719, 1 et n. 2; terme classique.

رجف

رجف, i, parce que l'imparfait cl. est يرجف, *trembler*, < رجف, u; l'imparfait est partout yirǵif ou yirǵof. Elargissement de √رج, 1169; la troisième lettre provient de √رف, vhv.. با يرجف الدنيا رجيف, *le monde tremblera*, 161 v. 3. RO p. 145, 5. ولا كل خيلهم تقشّعت وترجف عليهم خيل الضفير, *voilà que tous leurs chevaux* (= cavaliers) *se débandent, et les cavaliers des eḍ-Ḍafîr se ruent sur eux*, se mettent en branle, 437 (ʿOneyzah). Lethem p. 429: *shiver*, raǵaf. Cf. رقف et رنف, vhvs.

ارجف, *faire trembler*, 1509, 12.

ارتجف, *trembler*, Dṯ. = ارتعد et ارتعش, Dṯ. ; se dit aussi du tonnerre.

رجفة, *tremblement; tremblement de terre.* استوت عندنا رَجْفة, *il y a eu un tremblement de terre chez nous*, Dṯ. = RO p. 239, 2. = Qor. 7, 76 = زلزلة.

راجفة, *tremblement de terre*, Dṯ.

رجل *

رجل ب, a, *courir après, suivre, s'attacher à,* expliqué 1241 s. Cf. Haffner TAL p. 86 en bas. I. el-Qûṭ. p. 105, 15, 19: البهمُ أُمّهُ رضعتها ... والمُهْر وغيرُه تركته يرضع متى شاء. I Sîdah VII pp. 41, 6; 46, 6; 180, 1. Verbe très classique dans ce sens. Stace donne p. 167 رجل, *teter,* et aussi رَجَلت, u, *allaiter,* = بزّ, i, Béd., que je ne connais pas Ce رجل est sans doute le même verbe que je viens d'expliquer. Cf. sub راجلة.

Ce thème رجل est certainement un élargissement de √ رج. La IIIe radicale peut provenir de √ جل, vhv. Christian, WZKM 29 p. 444, est près de la vérité quant à l'étymologie de رِجْل, *pied,* et رَجُل, *homme,* qui me paraît être pour رَجِل avec passage, fort ancien, de i à u, v. p. 1146. Sur les autres élargissements de √ رج, voir ici sub حرجل, حرك, رجز, رجع, رجف, رجم, رقد, رقص, رقل[1]), ركل et هركل. Cf. aussi רגל = רכל, רָכִיל, רקו, רקע et רגן. Il y a aussi le ج prononcé g, ce que les Arabes ont graphiquement rendu par ق et ك sans se douter que c'est la même racine. Bittner St. mehri

[1]) جَرْقَل, *ambler,* Lethem pp. 245 et 349, *trippler,* gógâli < جوقل, ib. V. p. 680.

II p. 148. — H. Möller, Sem. u. Indogerm. p. 357, trouve même la racine r-gl dans les langues scandinaves, mais je ne saurais le suivre dans cette pérégrination linguistique très classique.

رجّل, *devenir homme*, Nord, = ترجّل, 1242. Un autre رجّل, voir plus loin.

ترجّل, *devenir homme*, صار رجّلا, 1242, > *être courageux* Dt. = ʿOmân تريّجل, 1242, RO p. 248, 9 d'en bas, et = Nord تمرجل, 1242, ma Festgabe p. 50. — *Marchander*, 1242; cf. رجّلة et مَرجلة vhvs. — *Réfléchir*, Ḥḍr., 1242. — *S'habiller en homme* (femme) et probablement dans un but obscène, 937; cf. Deuteron. Chap. 22 v. 5.

أرجل expliqué, 1241, 8: 1242, 1. Dans le Nord, ارجل est *pédaler*, Socin Diw. I p. 264.

ارتجل, *improviser une poésie, un discours*, partout courant, L A XIII p. 288, 8 d'en bas: cf. *au pied levé*. Cf. ارتحل, vhv. استرجل, *être courageux*, ʿOmân, 1242, = تمرجل Nord, 1242.

راجل, *homme*, Tripoli, 82, 4.

راجلة, *chamelle attachée à, qui suit et marche avec*, 563, 2.

راجل ب, 1241. I Sîdah VII p. 65, 5 d'en bas: حمل رجيل وراجل قوىّ على المشى.

رَجُل, *homme*, ne se dit pas dans nos dialectes du Sud, où il y a رجّال, pl. رجال, 1240, Ḥḍr. Gl. sv. On entend dans le Neǵd رجل, رَجل > رَجْل, 1241, comme chez I Sîdah I p. 37, 9, à l'instar des adjectifs verbaux فَعْل > فعل, et rùǵel, chez les Bédouins du Nord, ma L B ʿA p. 60 v. 3; à Tripoli râǵel, *uomo*, Farina Gr. p. 349. Ce mot رجل est fort in-

téressant étant un des plus anciens exemples du changement des voyelles u et i, si fréquent dans les dialectes, voire même dans la luġah. C'est pour رَجِل, *qui marche à pied*, selon Abu Zeyd Nawâdir p. 5, où il y a un šâhîd [1]). Il renvoie au Qor. 2 v. 240, où il y a les pluriels رِجالًا et رُكْبانًا = راجلين et راكبين. Dans le Neǵd du Nord, رَجِل est = ماشي, *qui marche à pied*, = Dt. على رِجْله (< سَيِر) سايِر, = Soudan مشي أقروب, *marcher à pied*, Lethem p. 475, v. sub رقب. Originairement, رَجُل < رجل = راجل est un ancien participe, un qualificatif verbal, devenu, par synechdoque, substantif, صفة غالبة, L A I p. 37, 12 d'en bas. C'est un فَعُل désignant une qualité permanente, tandis que راجل est une qualité passagère. On ne saurait donc dire avec Abu Zeyd que رَجِل soit tout à fait identique à راجل. El-Mișbâḥ p. 149, 8: ويُطْلَق الرَّجُل على الراجل وهو خلاف الفارس وجمع الراجل رَجْل.

رَجل, *homme*, se dit au Soudan, pl. رِجال, Carbou p. 163, Lethem p. 368, et dans l'Afrique du Nord, Sedira p. 300. v. Kremer, Beiträge z. arab. Lexicographie p. 65, prétend que رَجُل n'est pas usité dans le langage populaire de Syrie et de l'Egypte et qu'on l'y remplace par راجل [2]). Cela n'est pas exact, car au Caire on dit aussi râgul, et en Syrie on dit راجل, Damas, et riggâl, Prov. et Dict. p. 26,

[1]) LA XIII p. 283, 3: وأن تريد كل رَجُل تكلّم ومشى على رِجْلين فهو رَجُل لا تريد غير ذلك المعنى.

[2]) Nallino, L'arabo parlato p. 459, pl. riggâla.

Hartmann Sprachführer p. 223[1]. رِجَّال, *homme*, a aussi dû exister anciennement, car I. Sîdah I p. 37, 8 et LA XIII p. 281 d. l. donnent les dim. رُجَيْل et رُوَيْجِل de رَجُل, le dernier étant vulgaire: عَلَيْهِ يَقُولُونَ رُوَيْجِل. Mais ce diminutif رُوَيْجِل appartient à رَاجِل, comme le dit aussi LA, et ce n'est pas précisément alors على غير قياس, I. Sîdah l. l.

Au Soudan arabe, رَجِل est *homme* et *mari*, Carbou p. 175, Lethem pp. 23; 69; 232 et 368, comme *Mann* l'est aussi en allemand et en suédois. رجل, *homme*, est aussi sabéen.

Christian, WZKM 29 p. 444, cherche l'étymologie de رَجُل dans la $\sqrt{}$ رجل < $\sqrt{}$ رج, ce qui peut bien être vrai, mais lorsqu'il dit que رَجُل est proprement *qui fait trembler* > *qui frappe* > *le fort*, il remonte à une époque où il n'y a que des ténèbres.

رَجَل = رَجِل ou رَجُل est au Neǵd un singulier, voir p. 1145 en bas, 1241, 1365 n.; Abu Zeyd Nawâdir p. 5. سَرِن رَجَل expliqué 1242. جِيت مع رَجَل, expliqué 1242. Je ne connais pas un fém. رَجُلَة, que donnent I. Sîdah I p. 37, XVI p. 99, 6 d'en bas, LA XIII p. 282, 6 et ss., et Nihâyah II p. 70, 2, en parlant de ʿÂiśah qui était رَجُلَة الرأى, *virile dans ses idées.*

رِجْل, *pied*, et en Ḥoǵarîeh aussi *jambe*, comme aussi partout ailleurs. Le pluriel régulier en est رُجُول, MSOS III p. 9;

---

[1] riǵâl du Drogman de Harfouch p. 75 est une erreur pour riǵǵâl, de même que chez Östrup, Contes passim. Berggren, Guide fr.-arabe vulgaire 1844 p. 427 porte رجّال, رجال, ce qui doit être رَجَّال, pl. رجال.

RO p. 274, 15: burgûlo = بُرْجُولَه. > رِجول, 578, 4.; SAE IV p. 153, 26: reyùluh (ǵ = y), Carbou p. 165, Lethem pp. 71, 198, 326, par la permutation constante des deux voyelles u et i. La première voyelle étant toujours et partout très fugitive dans les syllabes initiales simples, on la met devant, *vu que chaque consonne exige une voyelle*, ce qui explique la prosthèse; cela a donné le pluriel أَرْجُول, Ḥdr. et RḌ Gl. sv., et, par la raison susmentionnée, ارجيل, 20, 27; 1245, 6. En Ḥoǵarîeh, aussi أَرْجُل. D'autres pluriels, Ḥdr. Gl. sv. Dans les dialectes du Levant, le pluriel s'est perdu; on l'y remplace par le duel, Prov. et Dict. p. 99; Östrup Contes p. 138. — ببين رِجْليه, voir ici p. 223, comme dans les dialectes et en hébreu.

Sur اِجْر, *pied*, voir ici p. 63. V. Christian a publié sur ce mot, OLZ 1918 p. 128, un article. Il le fait venir de „$\sqrt{}$ gr, *gurgeln* > *fliessen* (> جرى)". D'après lui, ce serait un nom comme اسم et ابن, vhvs. avec prosthèse, et chute de la première syllabe simple. Il se base sur le palest. dim. ǵreyyât, *pieds*, Bauer Pal. Arab. p. 56. Cette forme est pour uǵreyyât, iǵreyyât, Prov. et Dict. p. 100, Tallquist, Sprichwörter p. 25 [1]), et ne peut être un dim. de اِجْر, mais elle est calquée sur دَيّات < أُدَيّات, avec chute de la première syllabe simple, v. ici p. 63, < sing. أُدَيّة < يُدَيّة, Sîb. II p. 123, 18 et p. 139, 4, Nöldeke Beiträge II p. 114. Le dim. de اِجْر ne peut être que أُجَيْرة, et le pl., أُجَيْرات, ce qui ne se dit pas. Si اِجْر a l'étymologie proposée par Christian,

[1]) Qui le compare à tort avec kubbayyât, qui est le pl. régulier de كُبَيّة, *verre à boire*.

il s'ensuit que l'éthiopien est dans le même cas, mais comment le prouver?

إجر est localisé en Syrie et en Palestine, les Bédouins n'ayant pas cette forme; ils disent رِجْل, quelquefois aussi rìǵil, comme Rûbah 31 v. 25: بِرِجْلٍ ضَائِتٍ, ⏑⏑⏑–.

Il est on ne peut plus bizarre que des pays aussi éloignés que la Syrie, la Palestine et l'Ethiopie aient la même forme pour un mot aussi commun et dont l'étymologie nous échappe à vrai dire. Peut-on supposer que la forme éthiop. ait émigré jusqu'en Syrie par l'entremise des Yémanites qui se trouvaient en grand nombre en Syrie? Cela n'est pourtant pas probable, étant donné que إجْر ne se trouve nulle part sur leur route vers la Syrie. Dans le Sud, y compris le Yéman, إجْر est inconnu. Le mehri n'a pas ce mot. On y dit qademât, pl. qidêm, = قَدَم, et fâm, pl. fôm, ce qui est l'hébr. פַּעַם, *pas > pied*. Ce dernier mot n'a rien à faire avec l'arabe قَدَم, comme le pense Jahn, SAE III p. 176. Le mehri a conservé la désinence du féminin, mais رِجْل et قَدَم sont aussi du fém. en arabe, en analogie avec les membres doubles du corps. Jahn, l. l., fait figurer qidemêt, *monceau*, sous le même thème, mais c'est là l'arabe كَدْمة, 701, 1; 1144, 7; 1104 et n. 2.

Brockelmann, VGSS I p. 227, dit que l'r est tout bonnement tombé, et Feghali, KA pp. 3 et 5. donne la formule „riǵlun > *riǵr > iǵr, eǵr, avec dissimilation du premier r en ʾ, après assimilation à distance de l en r", ce qui est l'explication de Brockelmann, Précis p. 102. Nöldeke, ZA 19 p. 414, veut que l'éthiop. **እግር** montre que إجْر ne peut venir de رِجْل, mais la question n'est pas par cela résolue. Sur

d'autres dissimilations dans ce mot, voir Nöldeke, Mand. Gr. p. 74. On pourra penser à une métathèse de √ جرى, et إجر aurait été calqué sur رجل. Mais alors l'i initial ne serait pas prosthétique.

رَجْلة, *réflexion*, 1242, Ḥdr.

رَجّال, ou رجّل, *homme*, partout en Arabie et en Syrie, 82, 2, 3; 1240; RO p. 239, 3 d'en bas; v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 267, 12; Socin Diw. Gl. sv., Pr. et Dict. p. 26, ma Festgabe Gl. sv. Le pluriel en est dans le Sud et partout رجال, Ḥdr. Gl. sv.. Il y a aussi le pluriel رَجاجيل, 1241, dans toute l'Arabie et en Afrique, mais cela signifie des *hommes courageux et de coeur*, 1241, comme le dit aussi v. d. Berg o. l. p. 267 n. 10.

راجلة, *échafaudage*, RO p. 44, 2; pl. رَواجل, ib. p. 291, 14: maqlûlât rawâgil, *des échafaudages dressés*, v. ici sub قلّ, et ici p. 1151, 3, où استقلّ = انتصب.

رجالة, *courage*, = شَجاعة, شَطارة. Lethem pp. 267, 291.

رجيل, *homme d'énergie et de coeur*, 1242, avec l'élatif أَرْجَل, ib.. Lethem pp. 264, 267, 291 et 295: raǵîl, *bold, brave, curageous, during*, comme en Dt.

مِرْجَل, *chaudron, marmite* en cuivre. On connaît ce mot en Dt., mais on ne s'en sert pas dans le parler courant. En ʿOmân, il est commun, RO p. 254, 6 d'en bas et p. 306, 6 d'en bas: emme zemen ḥiyâni uśyûbti ḥadmo mergel uṭarḥûh maʿ eṣ-ṣafâfîr, *mais au temps de mes parents et de mes vieux, on travaillait un chaudron e on le donnait à faire aux forgerons en cuivre.* ZDMG 49 p. 509: *boiler* (Jayakar). C'est un mot classique. Ḥamâsah p. 469, 7:

اذا نَزَلَ ٱلأَضياف كَانَ عَذَوَّرا على الحَيِّ حتى تستقلّ مَراجِلُه (ṭawîl) avec le comm.: مرجل وفي القدر العظيمة النحاسيّة والقول الجيد أنّ كلّ قدر عند العرب مرجل واستقلالها انتصابها على الأثافي. Ce vers est cité par Jaussen, Coutumes p. 82, et mal traduit. Imrul-Qays, Moᶜall. v. 50: غَلْيُ مِرْجَل. Kâmil d'el-Mob. p. 315, 11: لمّا نَزَلْنا نَصَبْنا ظِلَّ أَخْبِيَة وفَارَ للقوم باللحم المَراجِيلُ (= المَراجل)

Un autre šâhid se trouve ici sub رحى, où il y a aussi la locution غَلْيُ المرجل. Naqâiḍ Gl. sv.: تَغلى علىّ مراجلُه, employé métaphor., comme aussi مِرْجَل الموت, Bittner, ᶜAǵǵâǵ p. 35. — Ce mot se rencontre aussi dans les Traditions. Nihâyah sv., où on lit: المِرْجَل الاناء يُغْلَى فيه الماء وسواء كان من حديد او صُفْر او حجارة وخَزَف... قيل لأنّه اذا نُصب كأنّه أُقيم على أَرْجُل. Maǵmaᶜ biḥâr el-anwâr de Moḥ. Ṭâhir sv.: المرجل قِدْر معروف من حديد او نحاس او حجارة او خزف وقيل من نحاس فقط, et ib. sv. مَـرْجَل il répète la même étymologie d'en-Nihâyah, qu'il copie largement: كأنّه أُقيم على أَرْجُل. LA XIII p. 291, 10: المِرْجَلُ القِدْرُ من الحجارة والنحاس مذكّر... وقيل هو قِدْرُ النحاس خاصّةً وقيل هي (!) كلّ ما طُبِخَ فيها من قِدْر او غيرها. El-Miṣbâḥ: المِرْجَل قدر من نحاس وقيل يُطْلَق على كل قدر يطبخ فيها. Il paraît que les lexicographes n'étaient pas très au courant ou bien qu'on donnait ce nom de مرجل à une marmite faite de n'importe quelle matière. Socin Diw. Gl. sv.. El-Miṣbâḥ p. 149, 7 d'en bas. I. Sîdah n'a pas ce mot. Il y a un autre مَرْجَل, sur lequel voir sub رحل.

Il y a en Algérie مَرْجَن, *petit seau* ou *bol* en métal avec une anse pour puiser l'eau et pour boire, Beaussier p. 233,

que Marçais, RMTA p. 434, identifie à مرْجَل. Cela se peut, mais cela peut aussi être une prononciation pour le classique مِرْكَن, 759, ici p. 67, I. Sîdah VI p. 13, 11 d'en bas, vhv., qui se rencontre souvent dans el-Boḫârî. Cependant, مِرْجَل et مِرْكَن étant des mots préislamiques, il est peut-être plus prudent de les séparer et de dériver مِرْكَن de √ ركن, *être ferme*. Ce serait alors à peu près la même sémantique que dans مِرْجَل, d'après les savants arabes, voir *ut supra*. On observera en outre le ḍofârî rkân ṣîn, RḌ p. 120, 10: īdûr behē (sc. القهوة) el-ʿabd fe-rkân ṣîn, *l'esclave le (café) fait passer, l'offre, dans des rkân de Chine* = فى ركان. Rhodokanakis le traduit par *Porzellantassen*, mais c'est incertain, et R. le compare à tort avec le زكينة de Dozy S., de même que Vollers, ZA XXII p. 230. ركان n'est pas nécessairement un pluriel dans ce texte; j'y vois plutôt un فعال des *nom. vasis*, et on pourra le traduire par *bol en porcelaine de Chine*, et alors l'identifier avec le مِرْكَن classique, avec une légère modification du sens. Dans K. el-Aḍḍâd p. 142, 2, à propos de مُرْتَجِل = هو الذى يطبخ رِجْلًا من الجراد والرِّجْل القطْعة منه وقال ابو عكرمة الضبّيّ من هذا سمّى المرْجَل مرجلا, eṣ-Ṣiḥâḥ sv. et LA XIII p. 289 d.l.. Va pour مرتجل, mais non pas pour مِرْجَل, dont l'étymologie est inconnue, à moins d'accepter celle des lexicographes arabes ou bien la mienne, que je donne cependant SGDG. Si c'est une prononciation pour مِرْكَن, elle est en tout cas fort ancienne.

Classiquement, مِرْجَل a aussi le sens de *peigne* = مُشْط, 535, Ḥdr. p. 715/6, ou مِسْرَح, avec le dénominatif رجّل,

Ḥamâsah p. 356, 12: ترجيل لمّته, où c'est expliqué par غَسْل الشَّعَر و مَشْطه. Imrul Qays, Mo^call, v. 57 = Lyall Ten Poems p. 24 v. 63, où c'est = مُسَرَّح. Ib. N° 30 v. 7 (Six Diw.): ويا رُبَّ يومٍ قد أُروِّحُ مُرجَّلًا حَبيبًا الى البيض, *et maint jour je suis allé* (ou plutôt *je vais*) *le soir, les cheveux bien nettoyés et en ami, chez les blanches dames.* V. ici sub راح. ونقد أُرَجِّل جُمَّتي بعشيّة للشَّرْب, Geyer o.l. II p. 144, 1. Boḥ. I p. 63, 5, 8: عائشة قالت كنت أُرجِّل راس رسول الله, ib. l. 8, = Qasṭallânî, Iršâd I pp. 342 en bas et 343, 8, où c'est = مشط. C'est donc *démêler les cheveux et les laver,* soit *se faire champooner.* Nihâyah II p. 69 en bas: الترجيل تسريح الشعر وتنظيفه وتحسينه. Mas^coûdî Pr. d'or III p. 97, 3. El-Miṣbâḥ: رجّلت الشعرَ سرحته سواء كان شعرك او شعر غيرك وترجّلت اذا كان شعر نفسك. Amîn el-Madanî se fit une fois champooner à Leide en disant que cela était conforme à la Sunnah du Prophète. Mais le Prophète ne l'admettait que rarement, غِبًّا, Nihâyah l. l.; LA XIII p. 287, 1. La chevelure est toujours bien soignée dans les milieux bédouins, v. 1852 sub chevelure et ici sub رفيف.

En-Numeyrî, Delectus de Nöldeke p. 22, 12, dit:

وعلّت بَنانَ المِسْكِ وَحْفًا مُرجَّلًا   على مِثْلِ بَدْرٍ لاحَ في الظُّلُماتِ

Et elle lève les doigts (parfumés) *de musc sur une chevelure peignée* (qui est)
A l'instar de la pleine lune qui luit dans les ténèbres.

Reckendorf S V p. 228 traduit مرجّل par *geflochten,* ce qui n'est exact que si les لِمَم, = قُرون des Bédouins du Nord, étaient aussi en même temps *tressées.* Šanfarâ, Lâmîyah v. 63: ترجّل, *se peigner,* ^cAntarah N° 20 v. 2 b: ولم يدَّعِنْ حَوْلًا

ولم يترجّل, (le jeune homme) *qui pendant une année ne s'est pas oint ni ne s'est peigné.* Voir Lammens Moʿâwia Ier p. 328 et n. 1 et 2, où références. Geyer, o. l. II pp. 37, 2 = 42, 11, traduit رَجْل par *leicht gekräuselt,* d'après Lane, et p. 58 en bas, par *schlichthaarig, qui a les cheveux plats;* je crois que c'est *tressé,* comme les قرون des Bédouins. El-Aṣmaʿî apud Haffner T A L p. 172, 3 d'en bas: يقال شَعْرٌ رَجْلٌ ورَجَلٌ ورَجِلٌ. Fiqh el-luṛah p. 94: رَجِلٌ اذا كان غير جَعْد ولا سَبْط. El-Miṣbâḥ p. 149 en bas: رَجِلَ الشعر رجلا من باب تَعِبَ فهو رجْل بالكسر والسكون تخفيف اى ليس شديد الجعودة ولا شديد السبوطة بل بينهما. K. el-Aṛ. VIII p. 110, 13, 14: مباطنة الشعر n'est pas clair. Je n'ai jamais entendu ce sens de رجّل dans mes conversations avec les Bédouins, et son étymologie m'échappe. Sur la chevelure, voir 1852 shv. — Je ne sais d'où vient ce mot مِرْجَل, *peigne.* Si c'est un mot arabe, on pourrait supposer qu'il a reçu ce nom parce que le peigne a beaucoup de dents qu'on aura appelées *pieds,* أرْجُل, ou dial. أرْجيل.

مَرْجَلة, *bravoure, courage, virilité,* Dṯ. et Ḥdr., 1242. RO pp. 100, 10 et 248, 10 d'en bas, = رَجالة, *manliness,* Stace p. 103, *cleverness,* ib. p. 197. — *Plateau sur le versant d'une montagne;* pl. مَراجل, 72, 6; 1150. Je ne suis point sûr si le sing. est مرجل ou مرجلة.

مرجّل, *qui a atteint l'âge de la puberté* (homme), 1242.

مترجّل, expliqué 937.

مَرْجَلي, *homme courageux,* pl. مراجل et مَرْجَليّة; = مَرْجَلاني, pl. مرجلانيّة, 1242, Béd. Nord, v. ma L B ʿA Gl. sv. C'est un homme qui a de la مرجلة, *bravoure,* ou مَرْجالة vhv. De là le dénominatif تمرجل, ma Festgabe p. 50.

مرجلة, *action digne d'un homme*, Nord. Dalman PD p. 300 N° 6 porte:

أَلْبَكْرَج أَلّي يِنْتِصِب رَنَّت فَناجِيلُه ‎ رَجُل بلا عِزْوَتُه بَطَّلَت مَراجِيلُه[1]

La cafetière qui est posée (sur le feu), *ses tasses cliquettent.*
Un homme sans (proférer) *sa filiation, ses exploits ne comptent pas.*

رجم

رجم < √ رج, 1196, Ḥdr. p. 99, vhv., avec la variation نج, 903, qui a donné لجم, 905, 906, vhv., comme خطّ et خطم, رزّ et رزم, رشّ et رشم, سدّ et سدم et سطم, شبّ et شبم, شقّ et شقم, ظلّ et ظلم, عصّ et عصم, علّ et علم, فصّ et فصم, قطّ et قطم, نطّ et نطم, عدّ et عدم, 317 n. 2; 1387 n., vhvs., et bien d'autres. La IIIe radicale n'est pas ici partout de la même provenance. Il est souvent impossible de la préciser. Dans ce thème رجم trois racines se sont fondues:

رجم I, *faire du bruit,* > *tonner,* assyr., Kugler, Sternkunde passim.

رجم II, *empiler.*

رجم III, *jeter, lancer.*

Le premier sens se trouve dans l'akkad. ragâmu, *crier, appeler par un cri,* Del. Gr. p. 258, Weidner. Babyl. Astr. p. 93, Muss-Arnolt p. 953. La IIIe radicale de رجم I pourrait bien provenir de ramm, *tosen, brüllen, donnern* en akkad., qui se trouve peut-être aussi dans רעם, *romoreggiare,* Ges.-Buhl sv.. En arabe, ce sens s'est perdu, mais il reste dans la variation consonantique لجم, v. plus loin.

---

[1]) Le mètre est – – ⏑ – | – – ⏑ – | – – ⏑ – | – –. Le second hémistiche est fautif. Il faut probablement lire راجل et عِزْوه, après quoi un ⏑ – manque, et بَطَّلَت – – ⏑ –, au lieu du بَطّلَت de Dalman.

رجم Le deuxième sens se trouve aussi dans ركم = akkad. nakamu, même sens, et surtout dans ارتجم < ارتجن = اذا ركب بعضه بعضا, L A XV p. 119, 11 d'en bas.
رجم III, u, est dans la luṛah, I. el-Qûṭ. p. 265, 21, Masʿûdî Pr. d'or III p. 159, et les dialectes *jeter*, avec ب, comme tous les verbes qui signifient *jeter*. وهو يرجُمنا بالحجار, *et il nous jette des pierres*, 91, 92. رَجَمه بالحيد, *il lui lança une pierre*, 1038, = رجّه بالحيد, 1195, v. plus loin, = رزم ب, vhv. الخُلُب لا رَجَمت بها لَطيّت, *si tu jettes une poignée du gâchis, il se colle*, 1039, 5. انا رَجَمتك بالخُلُب ولَطى بك, *je te jette du gâchis, et il se colle à toi*, ib. On voit que cela ne se dit pas seulement d'une pierre, mais de n'importe quoi. cf. sub تراجم p. 1169. Un des six coups principaux dans le لُعْبِت الحَكَم, 1752, ici p. 468, est à Damas appelé الرَجْم, qui est appliqué sur la tête.

Je me demande si ce sens de *faire du bruit* n'apparaît pas encore dans la luṛah. On y dit p. e. فرس مِرْجَم يرجم الارض بحوافره وكذلك البعير وهو مِدْعَس .... وقد ارتجمت الابل وتراجمت وجاء يرجم اذا مرّ يضطرم عَدْوُه, L A XV p. 118, 8 d'en bas et VII p. 121, 9, Ṣiḥâḥ sv., Lane sv.

Moʿall. Ṭarafah V, 37, en parlant du museau de la chamelle, dit:

وأعلَمُ مَخْروتٌ من الأنْفِ مارِنٌ عقيقٌ متى ترجُم به الارضَ تزْدَدِ

... *lorsqu'elle frappe la terre avec le museau, elle active la marche*,

mais comment peut elle faire cela avec le museau? La Ǵamharah de Moḥ. b. Abî el-Ḫaṭṭâb rapporte aussi ce vers qu'il explique par: اى تضرب به يريد انها اذا حطّت راسها الى الارض ازدادت فى السَير وذلك لنشاطها وحدّتها. Les exemples qu'il

رجم donne à l'appui se rapportent seulement à la marche de la chamelle, mais il n'explique nullement le sens de رجم به, qui est ici trop métaphorique, car il paraît impossible que la chamelle avec son أنف, même baissé vers la terre, ce qui n'est pas, du reste, sa manière de marcher vite, puisse faire voler les pierres se trouvant sur sa route, LA VII p. 121, 9. Les métaphores des poètes bédouins frisent souvent l'impossible. ʿAbîd b. el-Abraṣ XI v. 27 donne l'épithète مِرْجَم à une monture = سريع, I. es-Sikkît Tahḏîb p. 156, 9. Naqâiḍ Gl. sv., où c'est appliqué à un homme.

El-Aʿšâ dit, Geyer Zwei Gedichte I p. 123:

عِرْمِسٌ تَرْجُمُ ٱلْإِكَامَ بِأَخْفَافٍ صِلَابٍ مِنْهَا ٱلْحَصَى أَفْلَاقُ

Une solide chamelle qui fait voler des pierres avec des sabots durs sur les collines, de façon que les cailloux s'en vont en éclats.

Geyer traduit: *die das Hügelgelände steinigt*, ce qui est une hyperbole assez exagérée.

I. es-Sikkît p. 685, 6 d'en bas: اذا رَجَمَ الارضَ بين العدو والمشي الشديد قيل رَدَى. I. Sîdah VI p. 166, 11 d'en bas: فاذا رجم الارض وجاء بين العدو والمشي قيل ردى. LA XIX p. 33, 4: وردت الخيلُ رجمت الارض بحوافرها في سيرها وعَدْوها. Ib. p. 33, 1: الاصمعي: اذا عدا الفرس فرجم الارضَ رَجْمًا قيل ردى بالفتح يردى رَدْيا ورَدَيان وفي الصحاح ردى يردى اذا رجم الارضَ رجما بين العدو والمشي الشديد. On disait aussi ردى الغراب = حجل, vhv., *sautiller sur un pied*, comme aussi les filles, جوارٍ, en jouant, LA sv. On voit donc que رجم et ردى sont synonymes et qu'il s'agit, dans les exemples cités, des pierres que la bête fait voler en marchant.

Nous avons vu qu'un homme est aussi مِرْجَم, p. 1157, 9,

Ḥamasâh p. 37, 12 et p. 158, 8 d'en bas, avec l'explication de L A XV p. 120, 5: اى شديد كانه يرجم به مُعاديه, avec quoi on pourra comparer مِـرْدَى لحرب, vhv., et ici p. 723. Mais l'explication de la Ḥamâsah p. 158 est différente, cf. رمى et Hdr. Gl. sv. En tout cas, ce sens de مِـرْجَم provient de رجم, *jeter*, qu'il *jette des pierres*, comme c'est l'habitude à la guerre, ou de *hauts cris*, comme le fait le شجاع, vhv., dans son courage sauvage, ou bien qu'il ait la لسان مِرْجَم, = قوّال, L A XV p. 120, 8, comme Abu Ḥarzam qui était un شيخ مِرْجَم, défendant la tribu par sa langue, Ǵarîr, ib. p. 120, 6, et comme l'était aussi Abu Ḥazrah, Naqâiḍ p. 29, 6. Lorsqu'el-Ǵauharî dit sv.: الرَجْم القَتْل واصله الرمى بالحجارة, répété par L A sv. et Lane, cela se rapporte à cette manière des Arabes de se *jeter des pierres* en s'attaquant, ainsi que je l'ai exposé 424; 976 et ici pp. 358 et 1022 sub دحى. Dans le Qorân الرَجْم est = القَتْل, selon el-Muḥkam d'I. Sîdah, = L A XV p. 117. Zoheyr, mon édition p. 185, dit:

ومِـدْرَهُ حَرْبٍ حَمْيُها يتّقى شديدُ الرجام باللسان وباليد

et le comm. l'explique par اى شديد المراجمة والمراماة بالخصومة والقتال واشار بذكر اللسان الى الخصومة وبذكر اليد الى القتال. On pourra dire que l'infinitif رجام est ici au fig., comme زجر et قذف; je préfère pourtant y voir les deux sens de *jeter* et de *crier*, celui-ci obscurci par le temps, mais non encore tout à fait oublié.

D'après une Tradition, Fâ'iq I p. 233, Nihâyah sv., le Prophète aurait dit: لا ترجُموا قبرى, ce qui est aussi expliqué par وقيل اراد لا تنوحوا عند قبرى ولا تقولوا عنده كلاما سيّأً قبيحا من الرَجْم السَبّ والشَتْم. Ici رجم est identifié à ناح, u ce qui prouve qu'on avait la conscience d'un tel sens, car,

si رجم a pris celui de سبّ et شتم, le verbe ناح ne l'a pas. Pour ma part, je crois que le Prophète a voulu dire: ne faites pas de lamentations, de tintamarre, de raffut à ma tombe, car il avait défendu le نَوح, ou نِياح, Goldziher, M St. I p. 259 et ss., ce qui se dit aussi des hommes, Diw. Ḫansâ, Beyrouth p. 12 v. 4. Il se sert ici de رجم comme l'avait déjà fait No'mân, roi de Ḥîrah, v. ici p. 1164. Et quelle raison avait-il pour ne pas permettre qu'on plaçât des pierres sur sa tombe, Fâ'iq I p. 233. du moment que c'était là une fort ancienne habitude de marquer une sépulture?

La luġah nous donne encore d'autres indices de ce sens de *faire du bruit,* comme nous allons le voir.

Haupt a le premier dérivé رجم du r a g â m u, *crier.* D'autres l'ont suivi, Z D M G 61 p. 62. Bezold, Z A XXIV p. 348, n'accepte pas cela, parce que „l'arabe رجم est *lapider*", et il cherche l'étymologie du verbe akkad. dans l'akkad. ś a g â m u, *brüllen, heulen,* dont r a g â m u ne serait qu'une racine secondaire, mais, ajoute-t-il, r a g â m u > ś a g â m u n'est pas non plus exclu, voir سجم, 881, 883; 1384 et les autres verbes y mentionnés. Il faut savoir si cette permutation de ś et r en akkad. a des analogies. Pour s et r en arabe, je n'ai pas d'exemple. سجم y provient certainement d'une racine sǵ qui implique un *bruit* et qui a aussi donné سجح, سجر, سجس, سجع et سجا, voir 883 4. R a g â m u, *réclamer, Anspruch erheben, klagen,* a donné רעם, *toben, lärmen.* J. Augapfel, Babyl. Kultururkunden p. 115: g = غ ע, comme Magan > Ma'an. Le √ رغ a déjà le sens de *faire du bruit.* Cf. notre *réclamer.*

Dans l'arabe classique et dialectal, nous avons la variation consonantique غجم, *faire du bruit, murmurer,* 884 n.; 905, 906 [1]; 1773, *faire du tapage,* Dt.; لَغْجمة, *bruit sourd, mur-*

---

[1] غجمة 906,3, est un autre mot < غجبة, expliqué 902.

mure, tapage, Dt. جم a donné جب, ou vice versa, *produire un bruit sourd, retentir, faire écho*, 684 n.; 903, 906, 1716, I. Sîdah II p. 137, 4. Sa métathèse est جلب, p. 293 et p. 985 [1]). Je crois que c'est ici l'akkad. ragâmu qui apparaît en arabe, avec permutation très fréquente des sonores. L'hébreu רִגְמָה, Ps. 68, 28, doit bien être une *foule de gens bruyants, schiera, caterva*, et non un *tas de pierres*. La traduction arabe des Psaumes, publiée par Bargès, Paris 1861 p. 130 v. 27, rend רִגְמָתָם par رَجْمَتُهُم, *lapidatio* = *lapidatores*, selon le comm., et la traduction américaine, par جلّتهم. La première est impossible, et la seconde se rapproche de celle de Kautzsch: *die Oberen*, et il ajoute que c'est littéralement: *ihre Volksmenge*, et je ne le comprends pas autrement. Le texte doit être ici assez mutilé.

רגן, *murren, mökeln*, ne paraît être qu'une variation de ragâmu, رجم, avec permutation des sonores, de la $\sqrt{\ }$ rg, rg = lg. On comparera ذمّ vhv. et pp. 1138 n.. 1163 n. Peut-être faut-il englober ici רגל, רכל, *calomnier*, malgré les correspondants arabes سعى et مشى, voir ici رجل. Nous avons ici, en tout cas, le sens primaire se rapportant au *bruit sourd* > *calomnier*. Il y a encore en arabe d'autres indices du sens akkadien. Nous avons جرم, LA XIV p. 360, qui dit: الجَرْمُ الصَّوتُ وقيل جَهَارتُه وكرهها بعضهم وجِرْمُ الصوت جَهَارتُه ويقال ما عرفتُه إلّا بجِرْمِ صَوتِهِ وقال ابو حاتم قد أُولِعَت العامّة بقولهم فلان صافي الجُرْم اي الصوت او الحلق

[1]) Il me paraît difficile à décider laquelle des deux racines جب vhv. ou جلب est primaire. $\sqrt{\ }$ لج est = جل, que nous trouvons dans جلجل, *crier. tonner*, جلجلة, *son d'une clochette, bruit du tonnerre*, et sa variation $\sqrt{\ }$ قل, قلقل, d'où vient قلّ, u, et $\sqrt{\ }$ قن, vhv.; et جبجاب, *bruyant*, (I. Hisâm p. 702, 15), جباجب, *tambourins*.

وفى حديث بعضهم كان حَسَنَ الجِرْمِ قيل وهو خطأ, et il ajoute: الجِرْم هنا الصوت, ce qu'il a pris dans en-Nihâyah I p. 158, 3. I. es-Sikkît avait déjà expliqué ce ḥadît, par صوت, TA sv., et après lui el-Ǵauharî sv., qui dit également que c'est „une faute". C'était donc un mot populaire, même vulgaire, Lane sv., où c'est bien traduit par *highness or loudness of the voice*, et nous pourrions rendre صاقُ الجِرْم par notre vulgaire *fort en gueule*. Je crois que ce جِرْم n'est qu'une métathèse de رجم dans son sens primaire. Les savants ne l'ont point approuvé, mais le peuple l'avait gardé depuis une haute antiquité et dont il était même fort entiché, أُولِعت. Le thème arabe جرم n'offre point d'attache à un sens pareil.

Une autre preuve de la persistance de ce sens de *crier*, *vociférer*, صوّت, se trouve, selon moi, dans le verbe sudarabique ترزجم, 145, 13; 487, 7; 661, 2 d'en bas; 1612 s. C'est une dégémination de زجّم <زجم, 1613, LA V p. 163, variation de سجم, 884, et la lettre infixée est motivée par une contamination avec رجم, les deux verbes impliquent l'idée de *bruit sourd*. Cf. aussi les verbes onomatopéiques زمّ, زمّ et زحّ, 1614 et vlvs. Nous voyons donc que l'arabe a dû, dans un temps éloigné, avoir eu conscience de ce sens onomatopéique renfermé dans l'akkad. ragâmu.

Le *deuxième* sens, *entasser, empiler, mettre une pierre sur un tombeau*, coïncide avec celui de sa variation phonétique ركم. LA XV p. 119, 11 d'en bas: ارتجم الشىء وارتجن اذا ركب بعضُه بعضا. Nöldeke, Beiträge II p. 47 n. 2, veut que le thème رجم soit dénominatif, d'un mot qui signifie *pierre*, et que cela soit confirmé par l'hébreu. Mais I. el-Atîr, Nihâyah sv. p. 71, dit que رَجْم, pl. رُجُوم, est l'infinitif de رجم, ce qui est répété par LA sv. p. 118 et el-Beyḍâwî II p. 344, 9.

C'est donc un *jet* ou une *chose jetée* (Lane). Cependant, cette argumentation n'exclut pas l'étymologie de Nöldeke. Gesenius, Thesaurus sv. dit: „radix primaria esse videtur נם, כם, עם, quae cumulandi vim habet". Cela pourrait tout au plus expliquer la troisième radicale de رجم, ركم, et l'un des sens primaires de رجم *d'accumuler des pierres, faire un tas.*

Jeter serait alors aussi relégué au second plan, ce qui ne me paraît pas bien probable. Si je „devine hardiment", pour me servir d'une expression de Nöldeke, Beiträge II p. 140, je serai incliné à voir en رجم, *jeter*, un accouplement de رج, רג et de جم ou de رمى, vhv., רמה, *jeter.* La troisième radicale doit bien avoir sa raison d'être et elle n'a pas été ajoutée au hasard pour former la trilitéralité. Comme ragâmu, *crier,* a aussi laissé des dérivés, non seulement en arabe, ainsi que je viens de l'exposer, mais aussi en hébreu, רִגְמָה, *schiera*, *caterva,* v. p. 1160, cf. جيش, vhv., et רֶגֶשׁ, *tumulto*, *folla,* et رجس, vhv., il se peut que l'arabe et l'hébreu aient fait bande à part en formant ces verbes, qui partent pourtant d'une racine رج, qu'elle implique *agitation* ou *bruit*, peut-être les deux ensemble. Il se peut aussi que رجم ait subi l'influence de √كم, que nous trouvons dans ركم, dont le sens se rencontre avec celui de رجم, *entasser*, *amonceler,* et c'est ainsi qu'il faut comprendre Gesenius dans son Thesaurus, ce qui expliquerait les différents sens de رجم, à l'exception du premier qui fait bande à part.

Le *troisième sens* de *jeter* est classique et dialectal. Le thème simple رجّ a déjà dans le Sud le sens de *jeter par terre*, *terrasser*, vhv., mais c'est là un sens secondaire, comme je l'y ai relevé. רגם en hébr. et araméen, *lapider*, v. p. 1138, n'est probablement pas primaire non plus. C'est d'abord *être agité*, *> vociférer > maudire;* **ረገመ**, *invectiver > lapider* [1]), ou plutôt

---

[1]) Praetorius ZDMG 61 p. 620, 10: cf. ma remarque ici p. 1138. Voir ici p. 1167 n.

jeter des pierres. L'onomatopée s'est développée sémantiquement de plusieurs façons [1]). Tout se fait à cor et à cris en Orient.

Je ne vois donc pas pourquoi رجم, *jeter des pierres,* ne pourrait venir de l'akkad. ragâmu, et je suis incliné à accepter l'argumentation de Christian dans la WZKM 29 p. 443. Mais lorsqu'on jette des pierres sur le مشنّبة, 1116, Ḥḍr. p. 484, ou le مرز, 671, 889, vhv., d'un mort, ce n'est pas toujours pour le maudire, car on jette aussi des pierres sur l'endroit, مشنبة, où un parent ou un contribule a eu un accident ou a été tué. Nous lisons dans les MSOS I p. 68, 3: ḥadu er-reggâl wa šellûh waragemûh, *ils prirent l'homme* (tué), *le transportèrent et le couvrirent de pierres.* Même tournure ib. p. 72, (cit. fautive): kull wâḥi minhum ragemûh bi ḥaṣa ila an ragemûhum el-gamîᶜ, *ils couvrirent chacun d'eux de pierres jusqu'à ce qu'ils eussent tous couvert de pierres.* Mais lorsqu'on jette des pierres sur la tombe d'un ennemi, l'imprécation est de fait impliquée, et l'on profère alors des paroles invectives, comme encore aujourd'hui à Mina, Wellhausen Reste[2] p. 111; Dr. Ṣâleḥ Soubhi, Pèlerinage à la Mecque et à Médine, Le Caire 1894 p. 89 90 (où c'est à Mouzdalifah). Cf. l'explication très juste de H. Winckler, Arabisch etc. p. 98 et p. 131.

---

1) نمّ vhv. offre à peu près un développement sémantique pareil. Cf. نوم, 117: 521; 558; نتّم, 117: تتلقم, 982, et استنلام, 347, vhvs. On pourra comparer, comme transition sémantique, l'hébr. עִיט, *se jeter, se* ***ruer sur***, d'après les lex. europ., mais dans ***the Book of hebr. Roots***, éd. Neubauer p. 519 = طرد. C'est l'arabe dialectal عط, عيّط, > تعيّط = جَلَبَة وصياح الأشر, LA IX p. 233, 2; Rûbah, éd. Ahlwardt Gl. sv. Cette onomatopée a donné عطعط, 601, ce qui est *criailler* en Syrie = تتابع الاصوات في الحرب وغيرها, Muzhir I p. 27, 8 d'en bas, = عطعطة, ib.

زياد الاعجم en appela à Noᶜmân, roi d'el-Ḥîrah, dans une mufâḫarah qu'il avait avec un autre, et le roi lui dit: قد رجمتك بالشرف, en faisant un bon mot pour contenter le prétentieux Ziyâd [1]), I. Doreyd K. el-Ištiqâq p. 201. Ce Ziyâd doit être un autre que celui de K. el-Aṛ. XIV p. 102 s., mais peut-être celui de Ḥamâsah p. 678. La même histoire se trouve dans L A XV p. 120 et le Qâmoûs sv. مرجوم, dont le texte est ici défectueux, mais corrigé par T A VIII p. 304 en bas, qui dit que c'est précisément à مرجوم العَصْرى que cela est arrivé et qu'il n'y a pas deux personnes portant ce sobriquet. Voir aussi المشتبه فى اسماء الرجال par eḏ-Ḏahabî p. 476, qui parle aussi d'un مرجوم العَصَرى. Je crois que T A confond tout de même les deux personnes. „*Je t'ai lapidé de noblesse*", = je te reconnais le comble de noblesse, a son pendant en français. Je trouve dans les Annales du 15 févr. 1920 p. 166, où l'on parle d'un auteur après la première représentation de sa pièce, ceci: „C'est dans cet état qu'il se voit tout à coup entouré de bons diables, mâles et femelles — ses interprètes — qui le lapident d'exclamations haletées: Venez vite! Venez saluer!" Le roi Noᶜmân a employé رجم de la même façon, comme probablement aussi le Prophète, v. ici p. 1158/9.

Un verbe analogue à رجم ragama, *maudire*, est le sud-arabique رزم. On dit en Dṯ. pour maudire quelqu'un: رزّمتك, *que je puisse mettre le* رزيمة, *les pierres sur ta tombe!* = غشّيت عليك, Hḍr. p. 588 et n. 1. Cela trouve son analogie dans l'imprécation préislamique تربا له وجندلا, (je souhaite) *pour lui de la terre et de grosses pierres*, qui couvriront sa tombe, L A I p. 222, v. sub رص et ركز.

---

[1]) Cf. رجمه بقول سىّء, Abu Zeyd Nawâdir (endroit oublié), v. p. 1171.

Qu'on me permette de faire ici une observation. جَمْر, coll., pl. جِمار, Aḍdâd p. 239, et le n. unit. جَمْرة, pl. جَمَرات, sont les 7 petites pierres, الاحجار الصغار, Nihâyah, sv. p. 175, 2, que chaque pèlerin doit jeter à Minâ. رمت بالحصى يوم الجمار, el-Mu'ammal, Aḍdâd p. 239. جَمْرة = حصاة, L A VI p. 217, 6 d'en bas, Nihâyah sv. C'est là le ارتجام des anciens Arabes. Les savants arabes ne sont pas d'accord sur la dérivation du mot جَمْرة, qui se rapporte au jet des pierres sur les trois monceaux de pierres, جَمَرات[1]), à Minâ. Le mot ne peut se rattacher à جَمْر, = النار المتّقدة, L A sv., qui lui-même fait bande à part en arabe. Wellhausen Reste[2] p. 111 dit: „Le sanctuaire, la rugma ou gamra, n'est pas dans ce cas une seule pierre, mais un monceau de pierres", en parlant de l'irtigâm des Arabes préislamiques. Nöldeke, ZDMG 41 p. 722 fait, à propos de cette comparaison, cette remarque: „Des suppositions, telles que celles qu'il y ait une relation étymologique entre جَمْرة et رَجْمة, ne devront pas être énoncées". N'ayant pas sous la main la première édition de Reste, je ne sais si Wellhausen a établi là entre les deux mots une relation étymologique. Dans la seconde, du moins, cela n'est pas le cas. Malgré la grande autorité de Nöldeke, je penche vers une telle relation. Si les Arabes avaient cru que جمرة se rapportât à la racine جمر, ils l'eussent bien relevé. Tous les lexicographes lui donnent le sens de *petite pierre*, et l'étymologie qu'ils en proposent, de جمر = جمع, < جمّ[2]), n'est pas acceptable. Or, le mot remonte à une époque bien

---

[1]) جَمْرة est aussi كل مجتمع حصى, L A sv. p. 216, 6. Nihâyah sv. p. 175, 3.

[2]) Qui a aussi donné جمل et جمهر = جمع.

éloignée, et avec le temps on aura inverti les radicales, fait caractéristique des langues sémitiques, et la racine رجم est devenue جمر. Le رَجْم contre les satans serait donc, d'après moi, la même chose que le جَمْر, encore courant.

رمي s'emploie de la même façon métaphoriquement, ce qui a été surabondamment prouvé par Goldziher dans ses Abhandlungen I pp. 87 et s.; 96, 3; 99 n. 1. El-Qâlî dans ses Amâlî, Dêl. p. 55 et ss., a une foule d'exemples de l'emploi de رمي ب dans les imprécations, de même qu'el-Meydânî Prov. Gl. sub ر, I Sîdah XI p. 180 et p. 182. Il faut toujours un complément avec ب désignant l'objet avec lequel on lance contre l'adversaire, soit des flèches, des paroles ou des pierres. Nous disons aussi *jeter, lancer* dans ce sens, au figuré. Ce qui confirme ici le sens figuré de رجم et de رمي, c'est son synonyme رمأ dans la locution رمأ الخَبَرَ = ظنّه وقدّره, L A sv., Qâmoûs, T A sv., où il corrige le Qâmoûs. مرمّأة الاخبار = أباطيل الاخبار, L A et Qâmoûs. Or, ce رمأ n'est qu'une prononciation de رمي, ramâ', *jeter*, qui est développé en رمح. اخبار مرجّمة est donc la même chose que مرمّأة الاخبار chez Aus b. Ḥaǵar XII v. 35, corrigé par A. Fischer, Z D M G 49 p. 95: *les fausses nouvelles.*

Nous trouvons ترجّم الاخبار chez Ferazdaq, Hell Z D M G 60 p. 17 v. 30, expliqué par Schwarz, ib. 73 p. 102, qui cite K. el-Ar. X p. 50, 4 d'en bas: فاذا راث عن وَقْته ترجّمت عنه الاخبار وتوكّفت له الاسفار حتى يقدم, *et s'il tardait à venir plus que le temps habituel, je tâchais de deviner de ses nouvelles et je me postais à l'attendre à l'arrivée des voyageurs.* رِجْمة: على رِجْمة حَجَر بتّصل للحَيد, *à un jet de pierre tu arriveras à la montagne,* 68, 20; cf. مَضْراب بندق, 68, 6.

رجيم, *maudit*, partout courant, RO p. 392, 1: الشيطان الرجيم; souvent dans le Qorân. Praetorius veut que *lapidé* soit ici primaire, ZDMG 61 p. 620. Il pense que l'éthiop. ragama vienne de l'arabe رجيم, tandis que Nöldeke, Beiträge II p. 47, est d'un avis contraire. Praetorius ne paraît pas être partisan de ragâmu, *crier*, > رجم, *maudire*. Nöldeke croit que le Prophète a mal compris ce mot et qu'il lui a donné le sens arabe de *lapider, steinigen.*

الحديث المرجّم = الظنون, Zoheyr, mon éd. p. 85, 9 = LA XV p. 119, 9 d'en bas:

وما الحَرْبُ إِلّا ما علمتم وذُقْتُمْ   وما هو عنها بالحديث المرجّم

Et la guerre est précisément ce que vous connaissez et (en) avez goûté,
Et ce n'est pas là à son égard un vain racontar.

Naqâiḍ Gl. sv.; Ḥamâsah p. 494, 8, qui explique aussi p. 490, 13 ایّ رُبّ مُرجّم ای رجل رجّم عنك par مُرجّم عنك الظنون ای بلغه خبرُ غزْوِك فظنّ انّك بالبعد منه الظنون. C'est ici *conjecture.* Nöldeke Fünf Moʿall. III p. 30, où d'autres renvois. Un حديث مرجّم n'est pas ainsi appelé parce que رجّم signifie *jeter des pierres*, mais parce que ce verbe veut dire *jeter* en général. Voir plus loin.

Il est vrai que رجم, = רגם = ܪܓܡ, a le sens de *jeter des pierres* [1]), mais il a aussi celui de الرَجْم السبّ والشتْم, LA sv. p. 119, 11, ce qui est conforme au sens éthiopien. Qor. 26, 116, à propos de Noë: لَتَكُونَنّ من المَرْجُومين, où c'est expliqué par المشتومين ou المضروبين بالحجارة. C'est la dernière alternative qu'a choisie le prof. Zetterstéen dans sa traduction suédoise du Qorân, mais je crois que la première

[1]) On ne doit pas toujours traduire رجم par *lapider, steinigen*, ce qui est un sens plus significatif et délibéré, v. p. 1162 n. et p. 1172.

est préférable [1]). Nöldeke a raison de dire, o. l. p. 47 n. 3, qu'en sémitique les verbes qui signifient *jeter* ont aussi le sens *d'injurier*, *maudire*, tels que خذف, قذف et d'autres y cités. Nous disons aussi *jeter la pierre sur qn* = en dire du mal, comme le disaient aussi les anciens Sémites et les Arabes encore aujourd'hui.

Aus b. Maṛrâʾ dit, el-Ǵumaḥî, éd. Hell p. 120, 9:

وإن كُنْتُمَا أَعْطَيْتُمَا القومَ مَوْثِقًا فلا تغدرا وَاسْتَسْمِعَا للمَراجِمِ

Et si vous avez fait un pacte avec les gens,
Il ne faut pas les trahir ni prêter l'oreille aux insinuations malveillantes.

L A p. 119, 5 d'en bas: المراجم الكلم القبيحة = Haffner T A L p. 13, 11: قال ابن دُرَيد المراجم قبيح الكلام ويقال تراجم القوم بينهم بمراجم قبيحة اى بكلام قبيح; v. ici p. 1169 en bas.

Si le ترجيم est un dénominatif de رَجْم, *grosse pierre*, il faut bien qu'on s'en soit servi pour la devination ou la géomancie et non seulement pour *lapider* un criminel et *jeter des pierres* sur l'ennemi. Cf. باب الرَجْم des magiciens, M. el-M. sv. et Dozy sv.; ici رَجْم a son sens primaire de *jeter*. Avec autant de raison on pourra dire que *conjicere*, *jeter*, *lancer*, et *conjectāre*, *conjecturer*, *deviner*, et *conjectura*, *interprétation des songes* > *conjecture*, provient d'une habitude de jeter des pierres à cet effet. Nous disons bien aussi *jeter le sort*, sans que *jeter* ait à présent le sens spécial de *jeter des dés*, *alea jacta est*, ce qui était aussi une pratique romaine.

Wellhausen, Reste[2] p. 207, en parlant de la devination par des lignes, خطوط, tracées dans le sable, cf. Arabica V p. 128 ss. et ici p. 606/7, dit dans une note: „Une autre manière de devination est le طَرْق = ضَرْب بالحصى, (Agh. 14, 99) sans

---

[1]) Le Prophète fit lapider une femme adultère, Boḫ. III p. 191.

doute identique à ترجيم, d'où s'explique comment cela vient à signifier *supposer, vermuten*, ᶜAlqamah 13, 13. Peut-être, תרגם se déduit-il de cela: *deviner une énigme*, ensuite *interpréter*". Or, رجّم ne signifie pas la même chose que ضَرْب بالحصى. On fait cela avec de petits cailloux, des galets, حصى, حصب ou خَصّ, vlvs., ce qui s'est conservé dans le moderne لعب الحصا, dont parle H. Almkvist, Kleine Beiträge p. 427 (Actes du Congrès de Stockholm), cf. ib. p. 444, tandis que رَجْم est l'infinitif, L A XV p. 118, ainsi que je l'ai exposé p. 1161 en bas, et le substantif رَجْم, pl. رُجوم, et رُجْمة, = حِجارة مرتفعة كانوا يطوفون حولها, ib. p. 118, 4 d'en bas. On n'a jamais joué avec des رُجُم = رُجوم, qui sont de *grosses pierres*, صُخُور عظام, L A ib. p. 118. Le Fâʾiq d'ez-Zamaḫšarî I p. 233: الرِجام حجارة ضخام الواحدة رُجْمة. Doutté, dans son beau livre Magie et Religion p. 378, cite cette note de Wellhausen avec l'idée que الضرب بالحصى et ترجيم désignent la même chose. Mais ترجيم n'a jamais reçu cette application.

تراجم, *se jeter mutuellement des pierres*. التقفوا في الوادي وتراجموا يا حَجَر, *ils se rencontrèrent dans le wâdi, et l'on s'y attaqua à coups de pierres*, 41, 13; cf. 424 en bas et ici p. 358 s.; sur يـ, ici p. 127 et sub يا. Comme رجم s'applique aussi aux injures qu'on jette, v. ici p. 1162 3, تراجم a aussi ce sens. Je demandai à un Datînois pourquoi il ne voulait pas retourner avec d'autres partants pour l'Intérieur, البرّ, et il me répondit: hom min Bâ Kâzîm yitsarau maᶜ rabš yahûd, uyitrâǵamu bi kälâm safîh maᶜ baᶜḍihom dâim dôm fim-ṭarîq, *ce sont des Bâ Kâzim qui voyagent la nuit avec un ramas de Juifs et ils se chamaillent entre eux par des paroles inconvenantes tout le long de la*

route, ils se jettent mutuellement des injures. C'est ce qu'on lit chez Haffner T A L p. 13, 10: تراجم القوم بينهم بمراجم قبيحة اى كلام قبيح, v. p. 1168, 13.

En ʿOmân, r a g e m est *verrouiller*, R O pp. 145, 1; 152, 10. Ce sens provient-il de ce qu'on mettait d'abord devant la porte une pierre ou des branchages tassés de pierres, voir ici كبة, 666, 667, cf. L A I p. 165, 4, ou bien est-ce une prononciation pour ركم, *entasser*, qui est du reste apparenté à رجم II, *entasser des pierres*, déjà relevé par Gesenius, Thesaurus sv., voire aussi à رَكَن, رَكُن *être ferme, être fixe.* Je crois que c'est du bon arabe. Cf. le رِجام sur le puits, L A XV p. 128, 8, et شجار = الباب خلف توضع التى الخشبة, Naqâiḍ p. 41, 2, = لزاز; voir sub مرْجام, p. 1172.

رِجْم ou رُجْم, comme فِتْر et فُتْر, *pierre,* Béd. Nord, voir ici p. 358 en bas; pl. رُجُوم; *tas de pierres* indiquant l'endroit d'un événement tragique, p. e. un meurtre, Jaussen, Coutumes p. 335 s.. Ce mot, qui est apparenté à ركم, n'est pas employé dans notre dialecte, qui a pour cela مَشْيَد, 1116, ou مرزة, vhv. Le mehri a r i ġ ê m, que Jahn traduit par *petite table,* S A E III p. 220. Jahn a sans doute pris son repas sur une *pierre plate* et il aura demandé à son homme comment on appelle cela; l'homme lui aura répondu que c'est là un m ê z, 304 n.; 441 et n. 2, et Jahn aura cru que r i ġ ê m signifie *petite table*, ce que répète Bittner, St. Mehri I p. 50.

Un r i ġ m (r u ġ m) n'est pas toujours une ancienne construction mégalitique, comme on en voit à l'est du Jourdain, où l'on appelle une telle construction r u ġ m. Les *dolmens* sont aussi désignés comme r u ġ û m, de même que les anciennes *tours de garde* et même les simples *monceaux commémoratifs de pierres.* . . . .

Les Arabes ont bien su que tout cela remonte à un temps fort éloigné. I. Sîdah. V p. 126, dit: الآرجام علامات وأبنية عادية يهتدون بها في الصحارى واحدها رُجْم, *les Arǵâm sont des points de repères et des constructions ʿâdites sur lesquels on s'oriente dans les déserts.* Le singulier en est رُجْم, avec anaptyxe. L A XV p. 118 en bas donne رَجَم, pl. أرجام. Ce mot provient de رجم II et doit être séparé du mot suivant. رَجْم, pl. رُجوم, *reproche*, est le figuré de رجم, *jeter*. رجمه بالقول, Naqâiḍ Gl. sv., ici p. 1169 n. رَجوم, est l'épithète d'une qaṣîdah injurieuse par laquelle on *jette des invectives* contre qn., ib., qualité maîtresse du caractère arabe. Un homme *combattant* est مُراجِم parce qu'il *jette des pierres* dans la mêlée ou bien des satires et des injures dans son langage, ib.

رجم est *jeter* en général et ensuite رجمه بالقول, comme je viens de l'exposer. Nöldeke se base sur la Sourat 67, 5: زيّنّا السماء الدنيا بمصابيح وجعلناها رُجوما للشياطين, aussi expliqué dans la Nihâyah II p. 71, 5 et L A sv. p. 118. Il en ressort que le Prophète parle des météores et des étoiles filantes qui sont projetés des corps célestes pour frapper les astrologues, qui pour lui étaient des satans. Le prof. Zetterstéen le traduit par: *nous en avons fait des armes à jet contre les Saṭans.* La traduction de Kazimirski est moins bonne. Cf. Lane sv. Ici رُجوم, pl. de رَجْم, a bien le sens arabe de *chose qu'on jette.* On pourrait le rendre par *projectile.* On appelle encore une *étoile filante* رِجْمة الشيطان, Beaussier sv., = Sud aussi رَجّم خار, voir ici p. 571, de l'onomatopée خرّ, *faire du bruit.* Ce رَجْم est d'un autre verbe homonyme que رِجْم dont je viens de parler p. 1170.

Selon Dillmann, Lex., l'éthiop., r a g a m a est *maledicere* comme en amarique, Guidi, Voc. amarico p. 134, mais l'on pourra objecter que tous les exemples de Dillmann sont tirés des traductions de la Bible, et nous ne savons pas ce que r a g a m a a pu signifier originairement en éthiopien.

Il me semble que *lapider* n'est pas primaire, mais le sens de *jeter* appliqué à une action particulière, que les Arabes auront empruntée à la cruauté des Hébreux, R. Smith Relig. der Semiten pp. 217 et 322, pour la femme adultère, Boḫ. III p. 191. (باب الشروط التي لا تحلّ في الحدود). Juynboll, Handbuch p. 301, Kresmárik ZDMG 58 pp. 102 et 110.

L'éthiopien aura employé r a g a m a seulement dans le sens de *maudire*, tandis que les Hébreux, les Araméens et les Arabes ont appliqué רגם et رجم à une action plus concrète par le *jet de pierres*. Mais il se peut aussi qu'il faille séparer les deux verbes رجم et רגם de l'éthiopien, qui pourrait aussi venir de رجم I: *faire du bruit*, et il faudrait aussi voir en רגן, *mäkeln, murren*, non pas une variation de רגם, *lapider*, mais aussi du premier sens, *vociférer*. Pedersen, Eid, p. 225, pense qu'on n'a pas besoin de faire venir رجيم, avec Nöldeke, de l'éthiopien, car „*lapider* et *maudire* sont étroitement liés, dérivant d'une conception commune sémitique". Il est bien difficile de se prononcer ici, étant donné que nous ne connaissons pas assez la sémantique sémitique, ni la marche de son développement.

مُرْجام, *verrou*, en ʿOmân RO pp. 77, 14; 404 N° 75: كلّ شيطان الَه مُرجام بو أقوى عنّه, *chaque diable* (d'homme) *a son verrou qui est plus fort que lui*, où = مُرْداس. Voir plus haut p. 1170 sur رجم.

مُرْجامة, *fronde*, dans le Nord, = منضافة < ميضافة < وضف, *lancer*, *jeter*, 1433, qui n'a pas besoin d'être venu de l'Abys-

sinie, comme le croit Nöldeke, Beiträge II p. 55 6; cf. خذف p. 570 et قذف, Figh et luṛah p. 198.

Il faudrait vraiment examiner si διάβολος > *diable* < βάλλω, *jeter*, proprement *calomniateur*, n'a pas un rapport sémantique avec رجيم et si le terme arabe n'a pas été influencé par le nom que les Chrétiens donnaient au Diable.

Il est fort intéressant de constater que le تراجم الاحجار, qui a joué et joue encore un si grand rôle chez les Arabes, est encore un sport national chez les Coréens. Un correspondant anglais a publié la description d'un tel sport près de Söul, où 200 à 300 hommes se livrèrent à ce jeu assez dangereux. Les hommes étaient divisés en deux parties, qui se jetaient mutuellement des pierres. On était aussi fort d'un côté que de l'autre à bien viser et aussi à bien éviter les coups. Le jeu ressemble beaucoup à notre foot ball. Les blessures ne sont pas graves à cause de la grande habileté des Coréens d'esquiver les coups, mais on raconte que des cas de mort arrivent quelquefois.

Les Arabes du Sud ne sont pas moins habiles à lancer des pierres, 424; 976 et ici pp. 358; 1022 et 1158. Ils visent avec une sûreté étonnante. Mon Faḍl, qui a passé douze ans avec moi en Europe, pouvait lancer une pierre dont la trajectoire surpassait une maison de plusieurs étages et qui allait tomber de l'autre côté.

Il me reste à dire quelques mots sur ترجمان. On a voulu y voir le sens de *faire du bruit*, *crier*, Winckler, Arabisch etc. p. 131 n. 3. Ce serait donc, d'après Winckler, originairement *crieur*. ترجم est encore en syrien *murmurer*, de même que تُرْجُومة, selon Hartmann, OLZ 1909 p. 23 et n. 1. Or, ترجمان [1]) doit venir en dernier lieu de תּוּרְגְּמָן, *interprète*,

[1]) D'après les Arabes, تُرْجُمان serait la meilleure prononciation >

et תִּרְגֵּם *interpréter*, est dénominatif, = تَرْجَمَ. Nous trouvons déjà targumânu dans les lettres d'Amarna, Die el-Amarna-Tafeln Gl. sv. p. 1529: targumannu, *interprète*. Cela est bien loin de „crieur", et j'ai de la peine à croire que تَرْجَمَ viene de ragâmu, *crier*. Wellhausen, Reste[2] p. 207 n., pense que תרגם pourrait venir de رَجَّمَ, *dire la bonne aventure avec des pierres*, voir ici p. 1168, > *deviner* > *interpréter*. Mais le targumân du roi Burnaburiaš, roi de Babylone, n'était pas un *devineur*, ayant appris le métier difficile d'*interprète* chez les diseurs de bonne aventure. Si donc targumân vient de ragâmu, *crier*, qui a aussi donné רעם, *toben, lärmen*, v. p. 1159, cette étymologie doit remonter à une époque où ragâmu n'avait pas encore pris le sens d'*interpréter*, et le drogman n'avait pas encore acquis les fonctions méritoires de plus tard dans les relations diplomatiques [1]). Cela se dérobe à notre jugement. D'après Levy, N H Chald. W B sv., תִּרְגֵּם, ou תַּרְגֵּם, viendrait de רגם, *auf einander werfen* > *interpreter*. Cela me paraît bien monstrueux, et l'interprète aurait alors eu une mauvaise renommée dès le commencement: *traduttore, traditore*! König, W B, veut que תִּרְגֵּם soit *laut sprechen, deutlich sprechen* > *verdolmetschen*, et il ajoute: „car si l'on (Ges.-Buhl) renvoie à l'assyr. targûmanu, ce mot doit aussi se rapporter à une racine רגם", et il compare aussi רעם, *donnern*. Bezold, Z A 24 p. 348 n. 4, rejette tout rapport entre ragâmu et תרגום et רגימתם et par conséquent avec ترجمان. C'est bien le cas de dire والله اعلم. L'étymologie de König me sourit le plus, si l'on pouvait prouver que תִּרְגֵּם a déjà en akkad. le sens qu'il indique, ce qui pourrait peut-être se déduire de l'épithète

تُرْجُمَان, par attraction vocalique, et تَرْجُمَان, par la même raison, comme תּוּרְגְּמָן.

[1]) Cf. cicérone < it. cicerone < Cicero.

d'un homme qui est شديد الرجام بلسان وباليد, voir ici p. 1158; v. sub مرجم.

H. Möller, Semit. und Indogerm. p. 358, veut que t·rgu-m soit du sémitique primitif, *interpréter*, qui aurait donné aussi l'indogerm. t-lku-, et tous les mots qui en dérivent, comme le suédois *tolka*, *interpréter*. Nous ne connaissons pas encore les migrations des mots, et il serait prématuré de rejeter a priori une sémasiologie internationale, produit des relations entre les peuples les plus disparates dans la plus haute antiquité.

رجه

رجه, 1196, 9 d'en bas = ترعزع, L A sv. < √رج + √ره.

رجو

رجى, a, parce que class. c'est رجا, u, *espérer*, partout courant. — *Attendre*, au Soudan arabe, Lethem pp. 204; 390; 447, 2; 475. On retrouve ce sens dans le classique أرجأ p. 1143, = أرجى = اخّر, L A sv., qui dit, XIX p. 24 en bas, que أرجى est une لغة pour أرجأ; Miṣbâḥ sv. Je crois que c'est tout le contraire, car أرجأ n'est que par suite de l'ictus sur la seconde syllabe: a r g á ʾ: voir ici sub رثأ, رحى, ردى et ردأ, رمى et رمأ, رنّ et رنأ. Le hamzah du substantif رَجاء n'est pas منقلبة عن واو, comme le prétend L A sv. et *tutti quanti*, mais le hamzah est ici physiologique sous la pression de l'accent final, ainsi que je l'ai exposé dans les passages cités. Vulg. on dit r à ǵ a, 610, et en annexion r a ǵ â t, ce qui explique l'infinitif رجاة, L A sv.. Dozy S. donne un exemple de أرجا: أرجئني ثلاثا, *laisse-moi attendre encore trois jours*,

et Beaussier a aussi رجا, a, = ترجّى et ارتجى, *attendre*, mais c'est ici au figuré.

ترجّى, *attendre*, aussi ᶜOmân, MSOS I p. 66, 15.

استرجى, *oser*, < استجرى < جرأ, Syrie.

رَجْوَة, *espoir*, ᶜAnazeh, 1566, 4 d'en bas. Le ragia de Manzoni, el-Yemen p. 62, 6, vient de √ رجع, رَجْع, *bruit, murmure*, v. ici p. 1141. – رجى, *espérer* > *attendre*, trouve son analogie en français, où espérer, dans quelques parlers picards, normands et bretons, est aussi devenu *attendre: on espère la diligence, espérez un peu;* de même en espagnol, *esperar* est *espérer* et *attendre; espera, attente.*

رحب

رحب, a, *avoir la toux.* – *Partir*, fusil, RO p. 145. Inconnu en Dṯ.

رحّب, avec ب, *souhaiter la bienvenue à qn*, partout courant. RḌ Gl. sv.; ma LBᶜA pp. 14, 9 et 74, 3. Lethem p. 479.

مَرْحَبابَك, *salutation de bienvenue* 783, ou réponse à un appel. Comme آهْلابك et حيّابك, vhvs. RO p. 295, 6. Bauer Pal. Arab, p. 223. Nallino, L'arabo parlato p. 138. Elle est ancienne: Ḥamâsah p. 184, 4: أَهْلًا وسَهْلًا ومَرْحَبا. Diw. Ḥâtim N° LII v. 3; ib. p. 52, 1. I. Sîdah XII p. 311. C'est ainsi qu'on prononce toujours dans le Nord avec le tanwîn, mais dans le Sud et au Soudan arabe, Lethem pp. 173 et 479, c'est toujours marḥaba, sans le tanwîn, ma LA p. 28. C'est là une formule d'une haute antiquité. On en a même fait un dénominatif مَرْحَب ب, qui se trouve aussi en mehri, SAE III pp. 9, 4 et 220 b, dire marḥaba, comme حيّى ب, ici p. 541. Fischer, Marok. Sprichw. MSOS I p. 196, donne márḥābn̥ ou márḥāba (litt., à côté de marhâbn̥ ou mar-

ḥâba), ce qui a été copié par Kampffmeyer, *Ton im Arabischen,* MSOS XI, II p. 27 et, bien entendu, approuvé. sur marḥābn̥ ou marḥâba, je ne discute pas, mais je voudrais bien savoir comment on prononce márhābn̂ ou márḥāba, avec l'accent sur la première syllabe et ā!

Torczyner, Semit. Sprachtypen p. 184, cite cette formule, qu'il appelle *adverbe*, et la réponse qu'on donne dans tout le Levant: marḥabtèn. Wallin ZDMG IX p. 674. Il y voit le fém. de marḥaba et en déduit que cette formule a originairement été marḥaban marḥabtên, en citant des analogies en hébreu, ib. p. 79, et que dans cette réponse le premier mot de la formule a été avalé! Or, on répond marḥabtên par plaisanterie [1]), faisant semblant de prendre la finale, reste de la nounation, pour un fém. -ah < at. Donc, ce „marḥaban marḥabatên [2]), ib. p. 192, ne peut nullement servir pour appuyer ni la théorie de ce savant, ni la paronomasie qu'il a découverte en hébreu. On ne saurait comparer cette formule à la réponse ṣaḥḥtên à la formule ṣaḥḥa, ib. p. 193, car ṣaḥḥa est un véritable féminin. Les autres exemples de Torczyner d'un duel, p. 192/3, sont tout aussi étrangers au sujet qu'il traite.

رحرح

ترحرح, *prendre ses aises, se reposer,* Syrie, = ارتاح et استراح.
إِشْلَحْ القُمْبَاز تِتْرَحْرَح, *ôte la robe* (et) *tu seras plus à ton aise,* Damas. Lieb. v. Amasia p. 80 d. l., < √ روح, 601, et ici sub روح III.

رحض

رَحَض, a, *frapper, battre,* 1023, Ḥḍr. et RO pp. 145 et 149, 10:

---

1) Peut-être aussi par ignorance.

2) On ne dit que marḥabtên: A propos de cela, je fais aussi observer que les Musulmans ne répondent pas à la salutation: salâm ʿaleykum! par ʿaleykum, ib. p. 184, mais par uʿaleykum, sur

نقيته يرحص خادمه, *je le trouvai qui battait son domestique* = yiḍrub. Mon Ḥaḍramite l'expliqua par كدم, vhy. Cf. رضح et رحط, métathèses de رحص?; ma L A p. 59. On sait que ce verbe dans la luṛah est *laver*, Brockelmann o. l. I p. 128, 1. En akkad., raḫâṣu est *inundate, flood > bathe, wash*, Muss-Arnolt p. 960, Delitzsch Proleg. p. 177, Winckler, Gesetze Hammurabis p. 111. Mais vu que raḫâṣu est *inonder* en akkad. > *laver*, le dialectal رحص, *battre*, doit être ou un sens plus ancien ou bien un tout autre verbe, et l'akkad. *laver* serait alors aussi d'une autre provenance. Ce sens de *laver*, *se baigner*, s'est conservé en hébr. רחץ, en arabe رحص, I. Doreyd, Iśtiqâq p. 72, 5; I. el-Qûṭ. p. 224, 11; I. Qot., éd. de Goeje p. 261, 11: يرحص ثيابه, et en mehri reḥâḍ, SAE III p. 220, Bittner, St. mehri I p. 23, 2; id. II pp. 10, 6 d'en bas; 27, 5 d'en bas; id. St. śḫ. II p. 12: rḥaḍ, *sich waschen, baden*, raḥḥâḍ, *laveur*, id. St. mehri I p. 130. On trouve aussi ce verbe en soqoṭrî, SAE VI pp. 107, 8, 16, = 1191 (Dṯ.), où c'est traduit par *laver*, mais ib. pp. 71, 4, 12 et 141, 7, 10 c'est rendu par *traiter, soigner un malade:* ráḥaḍ ᶜaig, *er behandelte den* (kranken) *Mann*, et Müller ajoute dans une note: „raḥaḍ (تشوّف) signifie *examiner*, *soigner* (un malade) et *baigner*". Il compare avec raison à l'allemand *Bader*. Je crois que raḥâḍ est ici seulement *laver* ou *baigner*, et تشوّف n'indique que la manière de traiter le malade en faisant le diagnostic (*διάγνωσις* [1]) en le *palpant*, comme طبيب de طبّ, Ḥdr. p. 136, Dṯ. 871 n. et 1223. Ce تشوّف n'est donc qu'une

laquelle voyez 776 et ss.; même omission de wa chez Nallino, L'arabo parlato[2] p. 121.

[1]) En français, on devrait dire diagnose, comme dans toutes les autres langues, = l'arabe تشخيص.

simple explication de l'homme de D. H. Müller. Ib. VII p. 60, 15 le texte šḥ. porte: bezḥámen sibrét (sibríti) ṯirít terḥáḍen = soqoṭ. wagedáḥto tri ginniyíti teréboḥo, ce que Müller traduit par: *da kamen zwei Elfen* (!) *um zu baden*. Cela se passe à côté d'un *puits* (ṛòr), où certainement les deux ǵinnìah n'étaient point venues pour *se baigner*, mais pour *laver*, car même une ǵinnîeh ne se baigne pas dans un puits; ṛôr ne me paraît pas avoir ici le sens de *puits*, et alors *se baigner* ou (*se*) *laver* pourrait aller.

En ṣafâtique, رحض paraît être *abreuver* (?). Dussaud, Les Arabes en Syrie p. 138: ورعى ضأن و رحض بشر, *et il fit paître les brebis et il lava* (l. *abrueva*?) *dans* (*le*) *creux, ou crevasse* [1]), v. ici p. 246. Lidzbarski, Ephem. II p. 43, veut lire رُحِض, *il se lava, il se baigna*, mais un رحض n'existe pas, pas plus que رُحِض, *suer*, chez Del. Proleg. p. 177, car *suer par la fièvre* est رُحِض, I. Sîdah V p. 69, 6 d'en bas: اخذته رُحَضاء اى عرق حتّى كأنّه رُحِض جَسَدُه من العرق, Fâ'iq I p. 234. رحض est transitif, et l'on dit رحض يَدَه *il se lava la main*. قُمُص مُرَحَّضة, Kâmil d'el-Mobarrad p. 559, 1, Nihâyah sv. et LA IX p. 13, 8 d'en bas, *chemises lavées*, où la II^e^ forme est à cause du pluriel, قُمُص, et non pas comme dit Dozy sv. رحض, *lavé souvent* et par suite *usé*; v. ici p. 1188. Dozy pensait sans doute à مدعّك, car on يدعك le linge, ce qui est aussi un expression des laveuses; v. p. 1181.

Or, je crois que *laver* est secondaire, quoique remontant au loin, et que *battre* est primaire, d'abord appliqué aux

[1]) Ou à Ṯibr. Dussaud traduit: *à la mare*. Nöld. Del. p. 45: كأنّ الخَيل تَرْحَض في غدير, où c'est *abreuver* (?).

habits, au linge, et ensuite à un *lavage* en général, ainsi que je l'ai exposé dans ma LA p. 59. Le sens primaire perce encore dans مِرْحاض = الخَشَبة التى يُدَقّ بها الثوبُ فى الماء, I. Doreyd, Iśtiqâq p. 72, 6; LA IX p. 13 d.l.: خشبة يُضْرَب بها الثوب اذا غُسِل, = dial. مِخْباط vhv. La définition est ici très claire: on *bat* les habits en les *lavant*. En Algérie, ركل vhv., est *laver le linge avec les pieds en le piétinant*, selon Beaussier sv., où il y a la même application sémantique que dans رحض. Je l'ai souvent vu dans le Sud de l'Algérie, où on *bat* le linge même avec une pierre, ainsi que je l'ai observé aux alentours de Biskra. Au Soudan arabe, رَحَض, pl. رُحُوض, est chez Carbou pp. 81 d. l. et 207, *mare*, *nappe d'eau*, et chez Lethem pp. 360 et 399, *lake*, *pond*, *pool* = بركة, où il y a encore un indice du sens babylonien. Chez Lethem pp. 135, 476, برّد est *laver le corps* et تبرّد, *se laver*, *se baigner*, comme aussi en Dt., propr. *se rafraîchir* vhv., mais cela ne s'applique pas au linge. *Se laver, se baigner* est aussi تروّش, comme à Mekka, Snouck Hurgronje Mekk. Sprichw. p. 47.

Ce verbe رحض renferme dans sa marche sémantique un petit aperçu sur l'éthique orientale. Cette manière de laver le linge ou de „*battre le linge*", comme nous disons encore, est tellement ancienne que le sens fondamental de *battre* a dû céder la place à *toute la manipulation*. Elle est encore ainsi pratiquée dans le monde moderne. Je le vois tous les jours au Paillon à Nice, et en Suède on ne procède pas autrement avec le *battoir*, مِرْحاض ou مِخْباط. C'était également une pratique des femmes égyptiennes, qui battaient le linge à laver avec un battoir en bois, Ermann, Aegypten und aegypt. Leben in Altertum I p. 301.

K. el-Aṛânî IV p. 52, 5: ... اذا فتى داخل من باب الخشاشين عليه ثوبان معصفران مدلوكان وعلى اذنه تنغشت, où مدلوك a le sens de *lavé*, selon LA sv. p. 310, 12 d'en bas, دلكت الثوب اذا مصته تتغسله, et Brockelmann, Socin Gr. arabe p. 103, traduit دلك par „*waschen und pressen*". La sémantique est la même que dans رحض, et je suis porté à le traduire par *deux habits frais lavés.*

A en croire Holma, ZA 32 Oct. 1918 Heft I p. 36, le vieil égypt. aurait aussi rḫt, *laver*, que Erman avait déjà identifié à רחץ, رحض, *laver*. Holma veut que la racine fondamentale soit rḫ, mais il ne nous dit pas que signifie cette racine. Si c'est *battre*, ce serait une preuve de plus en faveur de ce que je viens d'exposer. Comme √رء, vhv., est certainement un affaiblissement de √رح, on est tenté de voir en رهد, *frotter fort*, un affaiblissement de رحض; cf. Ruzicka ZA 25 p. 119. La √رض doit entrer dans ce verbe, ce qui expliquerait la IIIe radicale.

Le Qâmoûs donne ارتحض = افتضح, d'après el-ʿUbâb, et TA dit avec raison que c'est au figuré, comme nous disons *laver la tête à qn.* Ni le Ṣaḥîḥ ni LA n'ont cette forme.

رحف

رحف, a, *être mou, lâche, tendre.* C'est une prononciation pour رخف < √رخ, vhv. Cf. رحم et رخم, vhvs.

رحيف, *mou, lâche; tendre.* Lethem pp. 321; 437; 455 = رخيف, ib. pp. 437; 455.

رحق

رحق, *être éloigné*, ne me paraît pas bien courant dans notre dialecte, mais un Hammamî me dit ارضنا راحقة, *notre pays est loin.*

En mehri, reḥâq, *s'éloigner,* SAE III p. 220, Bittner St. mehri II pp. 10, 5 d'en bas, 19, 6 d'en bas, = herḥauq, SAE III p. 220, Bittner o. l. p. 38, 11, à l'instar des أفْعَلَ arabes de mouvement vers un endroit. رَاحِق, *loin, éloigné,* SAE III p. 220 = Bittner St. mehri IV pp. 24 et 67; Maltzan ZDMG XXVII p. 264: reḥêq, *entfernt.* C'est l'akkad. rêqu, *be* or *become distant,* Muss.-Arnolt sv., et rûqu, adject., *far,* ib., Weidner, Babyl. Astronomie p. 92; Brockelmann VGSS I p. 70 nn., a, et l'hébr. רָחַק, *esser lontano, star lontano,* Ges.-Buhl sv., et רָחוֹק = رَحِيق, *éloigné, loin,* l'éthiop. ርሕቀ et le sab. rḥq, Sab. Denkm. p. 47, N° 12 l. 9, et p. 50. WZKM X p. 290.

رَحِيق مقطَّب, expliqué 1106 n.

رحل

رَحَل, a, est un thème fort intéressant que je veux envisager d'un peu plus près. D'après moi, il est composé de √‾رح (روح), *aller,* et √‾حل, *descendre dans un endroit,* comme سرح l'est de √‾سر (سير) et √‾رح. Ruzicka, ZA 25 p. 132, fait aussi venir رحل de √‾ rḥ, arabe rwḥ qu'il prend pour une forme collatérale de √‾rᶜ, dans le sens qu'il lui donne ib. sub 13, et l'on comparera ici sub روع et روق. Ce verbe veut dire dans nos dialectes du Sud *se transférer d'un endroit à un autre:* سار الى محلّ. يحلّ فيه d'après un Daṯînois, *décamper, lever le camp, se mettre en marche,* 561, partout courant. Mais on ne le dit que lorsque le chameau est chargé des bagages du campement ou de la maison, sans cela c'est روّح, سار et خطر, سافر. Ce verbe est fort usité dans tout le monde arabe, Lethem p. 357. El-Ḥarîrî, d'un aspect peu agréable, observait qu'un homme voulait s'approcher de lui, mais que celui-ci ne l'osait pas, prenant el-Ḥ. pour un autre;

à la fin el-Ḥ. lui dit: رحل, أرْحَلْ فذا من تطلب أكبر من قرد مُحنَّك *Décampe! Je suis bien celui que tu cherches, plus grand qu'un singe expérimenté!* Nuzhat el-Alibba p. 456.

ترحّل, *décamper*, partout en Arabie, ma L B ʿA Gl. sv. ʿUrwah, 31, 8; Ṭarafah 13, 17; Nâbiġah 7, 2: التَرحُّل.

ارتحل, *décamper*, partout courant, 337 d. l.: من تحمّل يرتحل, où c'est une locution figurée, expliquée par شلّيت فيه وتضمنت فيه, *tu t'en es chargé à son égard et tu t'es porté garant pour lui*[1]). ʿAlqamah 12, 5; Zoheyr 12, 7; Labîd (Ḫâlidî) p. 24 l. 8; ib. XXXIX v. 20: وإذا رُمتَ رحيله فآرتحلْ, et ib. v. 26 = ma L B ʿA Préface p. 2; Ḥamâsah p. 257. أرتحال, Labîd (Ḫâlidî) p. 112, 1; Nâbiġah Append. 26, 38; طُول ارتحال وتَسْيار, Hoḏeyl. 7, 6; Moʿall. el-Aʿšâ v. l.: أن الركب مرتحل; Geyer Zwei Gedichte II p. 242: رحل الى الطائف ... وارتحل. I Sîdah XII p. 39, 1 ss.: ارتحل البعيرُ رِحْلةً اى سار يريد اليمن فمضى ثم جرى ذلك فى المنطق حتى قيل ارتحل القومُ والترحُّل والارتحال الانتقال. Je crois que l'auteur va ici trop loin, car ارتحل a deux sens dont l'un est dénominatif de رَحْل, *bât*, ou plus exactement de رحْل, *mobilier*, et l'autre vient de رحل, *partir, décamper*.

---

1) La même locution figurée avec استرحل se trouve dans la Moʿall. de Zoheyr v. 59: ومن لم يزَلْ يسترحل الناس نفسه. *et celui qui ne cesse d'être à la charge des gens*, où il y a la variante لا يزل يستحمل, ce qu'on explique et traduit de deux façons contraires, v. mon édit. p. 923, Johnson o. l. p. 87; Lyall o. l. p. 65: يجعل نفسه ذا راحلة للناس; L A XIII p. 297 avec les deux explications, que rapporte aussi Noldeke, Fünf Moʿall. III p. 37.

رحل رَحْل, *bât*, pl. رُحُول, RO p. 83, 11. En Syrie, c'est *bât d'âne* et au Negd, *bât de chameau*, exemple sub رُقْعة. Ce mot n'est pas employé dans nos dialectes. Au Soudan arabe, رَحْل, *bât*, Carbou p. 232 [1]), ou رَحْلة. Dans nos dialectes, on dit خَرّ, قَتَب, كُور, مروّس < مروّس, 562, et بَرْذَعة, vhvs. Par contre, dans les anciennes poésies il est fort commun: ʿUrwah 6, 7; 7, 3; Labîd (Ḥal.) p. 80, 1: وراحلة شُدّت برَحْل مُحبَّر, mais ib. N° XL v. 10 on ne saurait préciser si الرَحْل est l'inf. de رحل, = رحيل, ou bien *le bât*, mais Ḥamâsah p. 152, 4 d'en bas, برَحْلى est assurément *par mon voyage*; Imrul-Qays 10, 6; 31, 3; 42, 1; 45, 7, 14; 48, 9 (var. كُور); Nâb. 5, 9, ib. App. 26, 29; Boḫ. I p. 33, 2 d'en bas: مُعاذٌ رديفه على الرَحْل, ib. p. 130: الرُخصة فى المَطَر والعلّة أن يصلّى فى رَحْله. ʿAlqamah 12, 1: مَن رَجُلٌ أَحْبُوه رَحْلى وناقتى, *qui est l'homme à qui je dois donner mon bât et ma chamelle?* = Geyer Zwei Gedichte II p. 172. Zoheyr 16, 36 = mon édit. p. 87.

Ḥamâsah p. 542, 3: بيومَ أَرْحلتُ برَحْلى قبل بَرْذَعتى, *lorsque je suis parti avec mon bât avant de mettre ma couverture de selle.* رَأَنْ اخا رَحْل وراحلة, Nâb. 23, 5. Le pl. en est aussi أَرْحُل, ib. 4, 61, et رحال, Labîd (Ḫâlidî) p. 86; الرحال doit être autre chose: *couverture de selle?* ib. pp. 113, 2 d'en bas et 136, 1; Nâbiṛah 136, 1. ʿAbîd b. el-Abraṣ XVII v. 5: رَحْل, *bât,* mais ib. XII v. 10, c'est *voyage.*

La disparition de ce mot, dans ce sens, des parlers bédouins de l'Arabie du Sud, à l'exception de ceux de ʿOmân, est

---

[1]) Lethem p. 419 ne donne que سَرْج.

fort étrange. I Sîdah, VII p. 139 et ss., a tout un chapitre رحل sur الرحل وما فيه, sur نعوت الرَّحْل et sur متاع الرحل, où رَحْل est partout *bât*.

Dans la luġah, رَحْل est aussi *demeure, l'endroit où l'on habite,* v. p. 1191, 14, 18. Le Ṣiḥâḥ sv.: الرَّحْل مسكن الرجل وما يستصحبه من الأَثاث = L A XII p. 292, 13 d'en bas; Nihâyah II p. 73, 10; Qâm. sv.; Ḥamâsah p. 153, 12: رَحْل القوم; ib. p. 376 d. l.; Hoḏeyl. N° 64, 3; ʿUrwah 24, 4; pl. أَرْحُل, Imr. N° 53 v. 3, et رحال, Ḥoṭeyʾa éd. Goldziher XII v. 3: كَأَنَّ النِّعاجَ الغُرَّ وَسْطَ رِحالِهِمْ, avec la variante البيوت. Ṭarafah 5, 5; Aḫṭal p. 119, 1:

كَأَنَّما المِسْكُ نُهْبَى بين أَرْحُلنا مِمّا تضوَّع من ناجودها الجارى

Comme si le musc était un butin (pour tout le monde) *entre nos demeures*
Et dont l'odeur s'est répandue du récipient coulant du vin.

فِرِّي عن رِحالك ثم قولي على الاسلام والعرب السلامُ

Prairies d'or VI p. 62, 6 = Delectus p. 88, où le فِرِّي, s'adresse aux Omayyades, et رحالك doit signifier *demeures,* comme le traduit Barbier de Meynard.

Ce sens a également disparu dans les dialectes, du moins je ne l'ai jamais entendu.

رَحَل < رَحْل, par anaptyxe, *charge,* composée de deux outres pleines d'eau, Musil o. l. p. 138. Voir sur رَحْل plus loin [1]).

---

[1]) Deux sacs, un de chaque côté de la bête, forment le رَحْل, *charge*; chaque *sac* est appelé عِدْل, pl. عُدُول, = جونية vlv.

Je ne puis m'empêcher de citer ici Ousâma ibn Mounḳidh, éd. Derenbourg p. 83, 3: وقد دَرَى بعض الحلبيين اخذ نمرا وجاء به في عدل الخ

رحل راحل, *qui marche vite* (animal) = سارع ou سريع, Lethem p. 318, = le class. راجل, v. p. 1190.

راحلة, *chamelle qui a déjà mis bas et pouvant porter une charge*, رَحْل, 19, 5; 93, 10; 531; expliqué 561; 1580 et ici p. 725, 4 d'en bas; pl. رواحل, 561; 1669, 5; aussi en ʿOmân. Lethem pp. 246 et 256: râḥile, *a beast for riding*. Labîd (Ḫal.) p. 80, 1, Imr. 50, 1; Ṭarafah 13, 17; Zoheyr 15, 1; Mofaḍḍ. 4, 12 et 16, 58.

رحالة (فعالة des instruments [1])), *bât, selle des chameaux*, pl. رحائل, 1669, 9 d'en bas, Ṣiḥâḥ sv.: رحالة سرج من جلود ليس فيه خشب = L A XIII p. 292, d. l. et ib. pp. 291, 292: الرحالة اكبر من السرج. I. Sîdah VII p. 139, 7: الرِحالة الرَحْل وقد رَحَلْتُ الرَحْلَ أَرحَلُهُ رَحْلًا وضعتُه على البعير وكذلك رَحَلتُ البعيرَ أَرحَلُه رَحْلًا وارتحلته وضعت عليه الرَحْلَ ورَحَلته رِحْلةً شَدَدْتُ عليه أَداته.

صاحب القدموس .. وهو يشرب ففتح العدل فخرج النمر على من في المجلس. Le célèbre membre de l'Institut (v. mon Arabica II p. 61) le traduit ainsi, trad. p. 110: *Un Alépin avait pris une panthère et l'amena, en venant demander justice, auprès du seigneur d'al-Ḳadmous .... qui était en train de boire. Le Seigneur ouvrit la Séance. La panthère s'élança sur tous les assistants.* Le successeur du grand S. de Sacy a lu عَدْل, *justice*, car il ne connaissait pas le mot عِدْل *sac*, malgré les dictionnaires. La traduction de فتح العدل est vraiment monstrueuse. Je n'ai pas relevé cette horrible bourde dans ma critique, Arabica II, car la traduction n'a paru que plusieurs années plus tard. On voit combien j'avais raison de me méfier de la science de l'éditeur d'Usâmah. Au Congrès des Orientalistes à Paris, je vins très aimablement saluer le grand philologue Bréal. Il me dit à brûle-pourpoint seulement ces mots: „C'est vous, Monsieur, qui attaquez nos savants français". Je fis tout de suite volte-face et ne répondis rien. Je ne savais pas alors que Bréal était juif comme Derenbourg.

[1]) Et non pas de فُعالة, comme le dit Weissenbach, Arab. Nominalform fâʿûl p. 21.

Ici رَحَّلَ, *bâter*, est dénominatif de رَحْل, comme Ḥamâsah p. 535 en bas. رحالة se trouve Labîd (Ḥal.) p. 145, 6, id. Moᶜall. v. 68, et XLI v. 20; Imr. 65, 6; ᶜAntarah 16, 6. Umayyah Ibn Abiṣ-Ṣalt XII, 3: النجيبَ لا الرحالة والزمام. رحل

رَحُول ou راحول, comme خَرُوف et خارُوف, vhv., قعود et قعود, 531, *chamelle de charge*, pl. رحائل ou رُحْل, 533, 16; K. el-Aḍdâd p. 230, 5. راحُول est aussi *bât*, pl. راحولات, Weissenbach Arab. Nominalform fâᶜûl p. 43.

رحيل, *l'action de décamper*, 561. Miṣbâḥ: رَحَل عن البلد رَحِيلاً. C'est partout en Arabie le mot d'ordre du chef pour *décamper*, p. 521, 12; Musil o. l. p. 131. I. Sîdah XII p. 39, 5: العين: الرحيل اسمُ الارتحال. غداةَ الرحيل. Imr. 19 v. 8 = Zoheyr 11 v. 3. Nâbiṛah 7, 5: حان الرحيل. Labîd XXXIX v. 20: اذا رُمتَ رحيلاً فارْتَحِلْ. Mofaḍḍ. 9, 4: قد عزمنا الرحيل, locution très courante dans le Sud. Hoḏeyl. 75, 12. ᶜUrwah 15, 3. C'est = l'hébr. נסע. Classiquement, رحيل est aussi جمل رَحيل شديد قويّ على السَير = مرْحَل, ce qui ne peut se rapporter à رَحْل *bât*, mais à رحل, ارتحل, = سار فمضى, L A XIII p. 296, 4.

مَرْحَل, *track of animals*, Lethem p. 462 = جَدْوَل, et ib. p. 326, *broad track*.

مَرْحَلة, pl. مَراحل, *étape, distance, une journée de marche*, Dṯ.; v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 17. En ᶜOmân, مَراحل est *nattes de feuilles de palmier*, Rössler MSOS I pp. 58, 7 d'en bas et 63, 7 d'en bas.

مُرْحُول est chez Stumme TTBL Gl., *Stamm auf Wanderung*. Cf. Haffner TAL p. 111, 8: اذا شَدّ عليه الرحْلَ قيل رَحَلَه رِحْلة

رحل حسنة وهو بعير مرحول. Beaussier donne p. 234 مرحول, *émigration en marche,* provenant de رحل, *charger,* comme Ḥam. Boḫt. p. 367: ما كنت رِكابى له مَرْحُولة, *mes montures ne sont pas chargées pour lui.* Ḥamâsah p. 126, 12 et p. 361, 1. Dans la Moᶜall. d'Imr. v. 48 (Abel) = Ahlw. p. 2?5 N° 26 v. 7 = Johnson p. 19: وقِرْبةِ اقوامٍ جعلتُ عِصامَها * على كاهلٍ منّى ذَلُول مُرحّل, où le dernier mot ne doit pas être traduit par *repeatedly saddled* (Johnson), mais par *surchargé*; la IIe forme indique que le poète s'est *souvent* chargé l'épaule de l'outre de ses contribules. Il faut expliquer de la même façon قُمُص مُرحّلة dans le Kâmil d'el-Mobarrad p. 559, 1, où la IIe forme est à cause de pluriel قُمُص; voir ici p. 1179.

En étudiant attentivement ce thème dans les dictionnaires arabes et chez Lane, on se croirait en présence d'un verbe dénominatif de رَحْل, *bât,* mais cela n'est qu'en partie le cas, ainsi qu'on verra plus loin. Nöldeke, Beiträge II p. 71, veut que راحلة soit = مرحولة, c'est à dire *qui porte* le رحْل, *bât.* L A XIV p. 294, 6 dit déjà: الراحلة تكون للذكر والانثى فاعلة بمعنى مفعولة وقد تكون على النَسَب, cf. ib. l. 13, en analogie avec دارق, لابن, نابل, etc., v. ici sub درق. K. el-Aḍdâd p. 83, 4 d'en bas et Lane sv., Zamaḫšarî, Fâʾiq I p. 234 et Nihâyah II p. 73 disaient aussi que الراحلة s'applique au mâle et à la femelle, qui sont القوىّ على الاسفار والاحمال, Nihâyah l.l., et que la forme fém. est للمبالغة, Mais les *formalia verba* de la définition prouvent que l'auteur avait la *chamelle* en vue, puisqu'il ajoute: وهى التى يختارها الرجل لِمَرْكَبه ورَحْله[1] على النجابة الخ

[1]) رَحْل ne doit pas ici signifier *bât,* v. ici p. 1191.

= L A VII p. 294, 9, la chamelle étant préférée au mâle et considérée comme plus noble. Mais وفي التي peut aussi se rapporter au genre grammatical du mot. L A, tout en rapportant ceci, ajoute, d'après el-Azharî: هذا تفسير ابن قتيبة رحل

وقد غلط في شيئين منه احدهما أنه جعل الراحلة الناقة وليس الجمل عنده راحلة. والراحلة عند العرب كل بعير نجيب سواء كان ذكرا أو انثى وليس الناقة أولى باسم الراحلة من الجمل. تقول العرب للجمل اذا كان نجيبا راحلة. ودخول الهاء في الراحلة للمبالغة.

El Ǵauharî sv. porte déjà: (1 الراحلة الناقة التي تصلح لأن ترحل avec l'addition suivante: ويقال الراحلة مركب من الابل, ce qui prouve qu'il n'était pas bien sûr du vrai sens. El-Ḥarîrî Durrat el-Ḳauwâṣ, Cstple 1299, p. 123, réfute l'opinion que راحلة serait seulement ناقة نجيبة, ce mot s'appliquant aussi bien au mâle qu'à la femelle, et il ajoute, sur la foi de ses prédécesseurs, que la forme féminine est للمبالغة, comme دهية et راوية, et que راحلة est = مرحولة, parce qu'elle ترحل اى يشدّ عليها الرحل. C'est ici que Nöldeke (v. p. 1188) a trouvé son راحلة = مرحولة. Et-Ta'libî, Fiqh el-luṛah, Beyrouth, p. 187 ... المطيّة اذا اختارها الرجل لمركبه على النجابة وتمام الخلق وحسن المنظر فهي راحلة. El-Ḥafâǵî, dans son śarḥ sur la Durrah, Cstple, p. 251, cite eṣ-Ṣiḥâḥ, comme je viens de le faire. Il ajoute que les savants ne sont point d'accord et il renvoie au Kitâb de Sîb., que je n'ai pas dépouillé.

On constate donc que les savants ne connaissaient pas bien le sens de ce mot. Aujourd'hui, le fém. ـة n'est plus

---

1) Miṣbâḥ: الراحلة المركب من الابل ذكرا كان او انثى وبعضهم يقول الراحلة الناقة التي تصلح أن ترحل, et ib. p. 160 sub ركب il dit: الركاب المطيّ الواحدة راحلة من غير لفظها.

رحل للمبالغة, car الراحلة ne désigne que la *femelle* en Arabie, même dans le Sud, où ناقة, vhv., n'est pas courant; on l'y appelle aussi رَكيبة, vhv. Bâsim p. 81, 15: كيف يسافر ولا معه زوّادة ولا راحلة, *comment partira-t-il, n'ayant ni provisions ni chamelle de voyage?* V. ma L B ͑A Gl. sv. رحل.

Le verbe رحل, et ses dérivés, est fort répandu dans tous les pays arabes, en mehri et en šḫ., avec le sens de *voyager, décamper*, comme aussi dans la luɣah. Bâsim p. 102, 15: نرحل عنك وعن بلادك. Cf. l'explication de L A XIII p. 296, 5.

Un synonyme de راحل, p. 1186, est راجل, I. Sîdah VII p. 65, 6 d'en bas: ابو زيد: جمل رجيل وراجل والانثى رجيلة قوى على المشى و الجمع رَجالَى ورَجْلَى; de même que رُحْلة = رُجْلة, ib. et Lane sv.. C'est à peu près la même étymologie que je propose pour راجل et راحلة, vhvs., proprem. السائرة, الماشية, *la marcheuse*. راحلة serait donc le fém. de راحل et non pas un dénominatif de رَحْل, *bât*, c'est à dire على النَسَب v. p. 1188. Et pourquoi la chamelle aurait-elle reçu cette dénomination à l'exclusion du mâle, qui porte aussi le رَحْل, *bât?* بعير مرحول est bien aussi un chameau qui porte le رَحْل v. p. 1186/7, que ce mot désigne le *bât* seul ou tout le *bagage*, رَحَل < رَحْل, vhv., qu'on emporte en décampant. On ne doit pas oublier que رَحْل, *bât*, n'est pas très courant en Arabie, comme je viens de le dire, pp. 1184, 1194.

رَحَل ne peut guère être en premier lieu un dénominatif de رَحْل, *bât*, qui ne forme qu'une partie du collectif رَحْل. Je crois que l'étymologie que j'ai proposée p. 1182, soit un accouplement de √ رح (روح) + حل, comme سرح l'est de سر (سار,) + رح, voir sub راح, u, I, est plus acceptable. Cela expliquerait facilement les différents sens de ce verbe et de

ses dérivés, qui ne peuvent absolument tous provenir de رحل رَحْل, *bât*. Est-ce qu'el-Ḥarîrî, o. l. p. 124, 2, n'aurait pas une vague idée de cette étymologie lorsqu'il dit وقد يُكْنى عن الفعل بالراحة [1]. Mais رَحَلَ البعير, Ḥamâsah pp. 126 et 535, et رَحَلَت سُمَيّةُ غَدْوةً أَجْمالَها, Geyer Zwei Gedichte II p. 24, 8, I. el-Qûṭ. p. 266, 17, [2]) est le dénominatif de رَحْل, que ce soit *bât* ou *mobilier*, de même que l'éthiop. ረሐለ < ረሐል, *seller*.

Ce mot رَحْل paraît originairement faire partie de la dénomination des *objets* dont on avait besoin pour l'installation du ménage ou en voyage, ce qui revient au même, puisque les Bédouins emportent tout avec eux en décampant; ce sont les مُحِلّات, Fiqh el-luġah p. 345, où ces objets sont énumérés. Voilà pourquoi el-Ǵauharî commence son article par الرَّحْل مسكن الرجل وما يستصحبه من الأَثاث, = LA XIII p. 292, 13: ما يَصْحَبُه, Qâm. sv.: ما تَسْتَصْحِبُه من الأَثاث, et Lane sv. est encore plus explicite, quoiqu'il débute, comme LA par le dénominatif. El-Miṣbâḥ sv.: الرَّحْل كلّ شيءٍ يُعَدّ للرحيل من وعاءٍ للمتاع et ib. رَحْل الشخص مأواه في الحضر ثم أُطلق على امتعة المسافر لأنّها هناك مأواه. Cela est bien clair. TA VII p. 340 dit qu'el-Ḥarîrî, dans sa Durrah, rejette le sens de اثاث, متاع, mais là el-Ḥarîrî ne parle que de راحلة, v. plus haut. Son rejet prouverait que ce sens était alors courant, comme il l'est encore dans tout le monde arabe: *ustensiles*, *effets*, *bagages de voyage*, Beaussier sv. et Dozy sub رَحْل et رَحْلة. I. Sîdah, VI p. 11, dans son article sur متاع البيت, ne parle pas du

---

[1]) Je ne comprends pourtant pas bien ce mot ici. Est-ce راحة, *repos*?

[2]) L'édition de Guidi porte à tort رَحَلَت البعير, au lieu de رحلت.

رحل tout de ce sens. Ibn Doreyd nous apprend ce que c'était que ces مَتاع البيت, voir ici p. 840. Ruzicka, ZA 25 p. 132, dit avec raison: raḥl, *das beim Wegziehen mitgenommene Hausgerät, Sattel.* On comparera زَمْل, pl. زمل, qui a le sens de *bât* et *bagages, provisions,* soit tout ce qu'on emporte en voyage, ma MJM p. 30, Ḥdr. Gl. sv.

Un nommé ᶜAmr b. Subayᶜ vint chez le Prophète pour accepter l'Islâm. Il dit alors quelques versets dont je cite les deux premiers d'après Wellhausen Skizze IV p. ٦٨:

إليك رسول الله أَعْمَلْتُ نَصَّها تَجُوبُ الفَيافِيَ سَمْلَقًا بعد سملق
على ذات أَلْواحٍ أُكَلِّفُها السُّرَى تَخُبُّ بِرَحْلِي مَرَّةً ثُمَّ تُعْنِق

Vers toi, Prophète de Dieu, j'ai activé la marche de ma monture en parcourant les déserts
Sur une chamelle aux os solides que je soumets au voyage nocturne.
Tantôt elle trotte avec mon bagage, et tantôt elle court ventre à terre.

Wellhausen traduit bien: *mit meinem Gepäck trabt.* Mais LA VII p. 408, 1, où le Ṭayyite Abû Zobeyd parle d'un lion qui entre dans le camp: فلما أن رآهم تداثوا * أتاهم بين أَرْحُلِهِم تريس, il n'est pas aussi sûr que أرحل signifie *Kamelsättel,* comme le pense Pröbster, K. el-Murtaṣab p. 43, car cela peut aussi être *les bagages* ou *les demeures,* v. p. 1185.

Nous trouvons également une jolie confirmation de ce sens de رَحْل dans le dialecte soudanais de Barnou, où رحّل est *se marier,* Lethem p. 369, avec l'explication: *take wife to husband's house with belongings;* c'est à dire, monter sa maison avec tous les objets nécessaires en se mariant. Ib. p. 369: *marriage,* tarḥile (l. tarḥîle) = zawâǵ, nikâḥ. Ib. p. 253: *baggage,* ḫumâm, raḥal (*household ustensils*); ib. p. 329: *furniture,* ḫumâm al-beyt, âlât el-beyt,

raḥal (*pots*, etc.); ib. p. 359: *kit*, raḥal (*pots and pans*, etc.); ib. p. 367: *luggage*, ḥumâm, ʿaddât, âlât, raḥal (*pots and pans*); ib. p. 383: *odds and ends*, raḥal (*pots and pans*), ḥumâm; ib. p. 386, *pots and pans*, raḥal; ib. p. 457: raḥal, *house-hold furniture, pots*. Il est possible qu'on ait le même mot dans ce sens dans le Sud de l'Arabie, mais je ne puis tout savoir. Si رَحْل, *bât*, a donné un dénominatif رَحَل, on ne comprend guère que رَحْل puisse aussi avoir, class. et dialect., le sens de أَثاث البيت, et رَحّل, le sens susmentionné. Je crois que رَحْل, > رَحَل, avec anaptyxe, si commune aussi dans les dialectes soudanais, est originairement une expression de la vie nomade. Le mot est resté tel quel, lors même que le nomade est devenu sédentaire avec le temps. رَحْل, *bât*, fait donc partie de la fourniture d'un ménage bédouin. Comme le bât était l'un des objets les plus nécessaires pour le Bédouin, *voyageur* ou *maraudeur*, راحل ou غازى, le mot رَحْل aura reçu avec le temps son sens spécialisé de *bât*. Le Bédouin le garde dans la tente; il s'appuie dessus, et le bât est presque un objet de *mobilier* de la tente, أثاث, lorsqu'il y est déposé; Musil p. 130. C'est pour cela que Zoheyr dit dans sa Moʿallaqah v. 36: شدّ... لَدَى حيثُ أَلْقَتْ رَحْلَها أُمُّ قَشْعَمِ, *il attaqua... là où la guerre avait déposé son bât*, selon l'explication dans mon édition p. 87, v. Nöldeke Fünf Moʿall. II p. 32, = Reckendorf A S p. 392, tandis que Johnson traduit, peut-être avec autant de raison, *near with the death had thrown his baggage*.

Eś-Śanfarâ, éd. Jacob v. 2 dit:

فقد حُمّت الحاجاتُ واللّيلُ مُقمِرٌ وشُدّت لطيّات مطايا وأَرْحُلُ

où شدّت se rapporte aux مطايا et aux أَرْحُل, qu'il faut traduire,

selon Šarḥ šawâhid el-Muṛnî d'es Suyûṭî p. 304 par *les effets de la tente*, رَحْل البيت, et non pas, avec Jacob, par *Kamelsättel*, car شدّت المطايا comprend déjà les *bâts*.

On a vu, pp. 1184 et 1190, que رَحْل, *bât*, n'est pas employé dans le Sud, et rare dans le Nord, où les Bédouins disent شداد < شدّ, *serrer, lier fort*, et شدّ على البعير ou الحصان, 740, 4 d'en bas, est, dans toute l'Arabie, Nord et Sud, *bâter*, et au figuré, *aller, partir*, 499, 6. Nâbiṛah N° 21 v. 6 dit : كأنّي شَدَدتُ ٱلرَّحْلَ حِينَ تشذّرَتْ على الخ, *c'est comme si j'avais lié le bât lorsque la chamelle devenait fringante, sur*, etc. Dans le récit d'un Qaṣîmite, je trouve : انّنا أمس نازلين على الحنابج وشدّينا منه ناحرين للحمانيّة, *hier soir nous avons campé chez les Ḥ. et de là nous sommes partis nous dirigeant chez les Ǵ*. On dira que شدّ, > شداد, coïncide ici avec رَحَل, *bâter*, qui pourrait bien alors provenir de رَحْل = شداد, mais les significations variées de رَحَل ne permettent pas une telle transition sémantique. Un exemple quasi analogue est le nordarabique قوطر, 490, 11 ; 564, 7 ; 654, 6, < قطر < قطر, u, Ḥḍr. Gl. sv. ; Socin Diw. III p. 149 d., usité comme شدّ. Mais, par cette comparaison, je ne veux nullement dire que رَحَل soit *toujours* dénominatif de رَحْل, *bât*. Cependant, رَحَل, *bâter*, peut aussi être dénominatif de رَحْل.

Chez Haffner T A L p. 110, 6, nous lisons : يقال أَحْدِجْ بعيرك واذا شدّ عليه رَحْلاً ومتاعا وهو ان يشدّ عليه, et ib. p. 121, 8 : الرَّحْل قيل رَحَلَه يرحله ... وهو بعير مرحول, où c'est dénominatif.

Si رَحَل était un dénominatif de رَحْل, dans le sens de

أثاث البيت, et non seulement de رَحْل, *bât*, il faut retracer l'étymologie de ce dernier mot. Pour moi, رَحَلَ est le point de départ de tous les dérivés de ce thème, dont je viens de proposer l'étymologie qu'on prendra pour ce qu'elle vaut.

G. Jacob veut, ABL p. 42 n., que le رَحْل, *bât*, ait donné naissance à la manière des Orientaux d'être assis les *jambes* croisées, mais l'on n'est point assis de cette façon sur le رَحْل car on risquerait alors de piquer du nez sur le sol. On a tout au plus les *pieds* croisés. C'est à la maison qu'on a les jambes croisées, et l'on reste bien plus à la maison que sur le رَحْل.

مُرَحَّل est un qualificatif d'un manteau: مرْط مرحّل, dans le Moʿall. d'Imrul-Qays v. 26, = ici p. 967; il y a aussi la variante مرجّل, comme chez Ahlwardt, Lyall, Ten anc. arab. Poems p. 14, où le comment. l'explique par الذى فيه صُوَرُ الرِحال, comme apud Johnson, The seven Poems p. 12 v. 30: an embroidered woolen garment with designs of saddles, bridles, etc. Goldziher, Abhandlungen I p. 130 n. 4, y voit aussi des figures de selles. ʿAǵǵâǵ, éd. Ahlwardt p 45 v. 33: البُرْدُ والمرحّل. En tout cas, on cite les deux formes, Ṣiḥâḥ II p. 189 en marge.

Dans une Tradition, Ṣiḥâḥ sv., Fâʾiq II p. 243, Naqâiḍ Gl. sv., il est parlé de مِرْط مُرحّل, un إزار en poil noir que le Prophète aurait porté. On prétendait que ce manteau était orné de broderies représentant des *bâts*.

Avec مرجّل, ce vêtement aurait des figures de personnes. Snouck Hurgronje a prouvé, ZDMG 61 p. 186 ss., que les représentations de figures humaines étaient sévèrement défendues, et il me paraît exclu que le Prophète portât un manteau

ainsi figuré [1]), mais il portait un مِرْط مرحّل, Nihâyah II p. 73, 6: المرحّل الذى قد نُقش فيه تصاوير الرحال. Si مرجّل n'est pas une vieille faute d'écriture pour مرحّل, il faut chercher l'explication de ce dernier mot ailleurs. Il y avait au Yéman des *manteaux*, برود اليمن, ou des *étoffes*, ثياب اليمن, qu'on appelait مَراجل, sing. مَرْجَل, Kâmil d'el-Mob. p. 169, 7: قبّة من مَراجل ضربتها عند بَرْد الشتاء. ʿOmar, éd. Schwarz p. 177, 5: تكنّنا بُرودُ المراجل, *manteaux en étoffe yémanite*, d'après Reckendorf AS p. 86. Nihâyah II p. 73, 6 d'en bas: رسول الله خرج ذات غداة و عليه مِرْط مُرحّل, = LA XIII p. 295, 4 d'en bas, où مرحّل est expliqué par: الذى قد نُقش فيه تَصاوير الرحال, avec d'autres renvois aux Traditions, dont le suivant est important: حتى يبنى الناسُ بُيُوتًا يُوَشُّونها وَشْيَ المراحل [2]) ويقال لذلك العَمَل الترحيل. LA XIII p. 291, 9 d'en bas et p. 295, 2 d'en bas reproduit cela, mais il ajoute qu'on dit aussi المراجل, ib. p. 295 d. l. = *chaudrons*, ib. p. 291, 13, et il finit par un الله اعلم! Le Qâm. sv. veut que le بُرْد مرجّل soit ainsi nommé parce qu'il y avait des صُوَر الرجال. De مراجل on a fait le dénominatif مَرْجَل, part. مُمَرْجَل, Kâmil d'el-Mob. p. 169, 8, ʿAǵǵâǵ, éd. Ahlwardt p. 45 v. 26, LA XIII p. 291, 12, d'en bas.

Si ces figures avaient quelque ressemblance avec des *chau-*

[1]) J'avais emporté, pour mon expédition à ʿAzzân, de petits miroirs de poche et j'en avais distribué quelques-uns à des Bédouins de Ǵôl eś-Śêḫ, 1809 sv.. A mon retour de ʿAzzân, on me les rendit en disant que le puissant santon ʿAbd el-Mâniʿ leur avait défendu de les accepter.

[2]) LA p. 291, 8 d'en bas donne aussi la version وَشْيَ المَراجل.

drons, مرجل pl. مراجل, et qu'on les prît pour tels, on est bien étonné que les chaudrons aient servi pour orner les étoffes. Il me semble donc plus raisonnable d'y voir des *croissants* ت. Je crois avoir prouvé que la forme de la lune, dans ses différentes phases, a servi de prototype pour celle de beaucoup d'ustensiles, 752 et ss., 1495 n. Sur ces étoffes provenant du Yéman ou de l'Arabie méridionale en général, où l'on adorait la Lune, 1861 sv. lune, ces figures n'ont rien d'étonnant. Les Arabes du Nord, déjà imbus des préceptes du Prophète, les auront pris pour des chaudrons, قدر النحاس.

Un pareil vêtement n'est plus d'usage en Arabie, mais au Soudan arabe on porte une جبّة, à longues manches étroites, sur laquelle il y a des broderies ressemblant à des boucliers, qui sont probablement à l'origine des lunes, Lethem pp. 284 et 334. Pour les „tapis d'Orient," nous savons qu'ils sont encore ornés de toutes espèces de figures, qui remontent souvent à un prototype plus ou moins reconnaissable. Le poète ᶜAbdah b. eṭ-Ṭabîb, Mofaḍḍ. p. 37 v. 70, dit en décrivant une bombance:

حتّى اتّكأنا على فرش يزيّنها من جيّد الرقم أزواج[1] تهاويل
فيها الدجاج وفيها الأسد مخدرةً من كلّ شيء يرى فيها تماثيل

Et nous nous appuyons sur des tapis qu'ornent
Toutes espèces de figures bariolées d'une excellente broderie:
Il y a des poules, il y a des lions dans leurs tanières:
De toutes choses on y voit des représentations.

---

[1]) = ألوان, comme Abu Nowás Weinlieder 37,6: ... تدور علينا الراح ... حبّتها بألوان التصاوير فارس. Qays b. el-Ḥaṭîm N° 5 v. 12, me paraît être le même mot.

Je possède un tapis d'Orient orné d'animaux et de couleurs bariolées, تبماويل.

رحم

رحم, a, *aimer*, حذة الوَلْدة ترْحَم الحِبّاب, *cette jeune fille aime à baisotter*, 535, 11 d'en bas. أَبُوِي كن يرحمني كثير وانا صْغير, *lorsque j'étais petit, mon père m'aimait beaucoup*, 341, 6. Ana râḥimìnnha, *je l'aime*, 721, 8. Ainsi dans tout le Sud. Ma Festgabe p. 73. R Ḍ I p. 74, 1: *avoir pitié de*, mais ib. p. 125, 29: lâ tarhàm, n'est pas *maudire*, mais le même sens qu'ici; le traduire par *verfluchen* est erroné, voir ici sub رحّ. Barth, Z A XXII p. 2 prétend à tort que ce thème n'est pas employé „pour l'amitié entre deux personnes non parentes ou pour les sentiments entre homme et femme". Il veut que le babyl. ra-a-mu corresponde à رئم, vhv., *aimer*, comme le dit aussi plus tard Holma, Z A 32 p. 38, qui propose même comme équivalent le vieil égypt. mry, *aimer*. Barth nie que l'hébr. רחם, *aimer*, Ps. XVIII, 1 [1]) et le syriaque ܪܚܡ, *aimer*, soit la même racine et il les associe à رَخَمَ, vhv. = عطف على, et رَخَم = محبّة, L A sv., qui serait le babyl. raḫâmu [2]). I. el-Qûṭ. p. 108, 6 dit que رخم est la même chose que رحم: c'est une لغة. De même L A, sv. p. 125, 14, identifie رَحْمان et رخمان. Ce raḫâmu est certainement aussi l'arabe رحم, selon Del. Proleg. p. 175, et l'arabe رخم, vhv., a pu être transmis par tradition directe du babylonien. Nöldeke, Z D M G 40 p. 152 n., dit qu'on ne

[1]) La traduction publiée par Bargès le rend par أُحِبُّكَ يا ربّ, de même que celle des Américains de Beyrouth.

[2]) I Doreyd, Istiqâq p. 224, 7: رخمة — محبّة.

saurait séparer ces deux verbes, cf. Praetorius, Beiträge z. Assyriol. I p. 21.

Ce رحم, *aimer*, a donné dans notre dialecte رعم, *aimer*, et رَعَم, *amour*, vhv., par ح > ع et dont رئم, vhv., n'est qu'une variation affaiblie, selon de nombreuses analogies [1]), et, comme telle l'équivalent de l'akkad. rêmu, râmu, *avoir pitié de*. Brockelmann o. l. I p. 128. Ma Festgabe p. 73 et ici sub روم, 1241, 7. I Doreyd apud I Sîdah XII p. 245, 6 d'en bas: ألقى عليه رَخْمَتَهُ أى محبّته = L A sv., et ib., d'après Abu Zeyd: رَخِمَه رَخْمَةً كرحمه رَحْمَةً = L A sv. p. 125, 14.

Mais je ne suis point très sûr que, malgré la définition des lexicographes arabes, رحم et رخم proviennent d'une source commune, où $\sqrt{}$ رح > $\sqrt{}$ رخ. La permutation de ces deux lettres n'est cependant pas rare en arabe; j'en pourrais citer beaucoup d'exemples. En outre, رخم a d'autres sens qui ne se prêtent pas de près à celui de رحم. I el-Qûṭ. p. 108, 6: رخُم كلامُ الجارية لانَ وحسُن. I. Doreyd, K. el-Ištiqâq p. 224, 7: رَخُمَ الكلامُ = ليّن. كلام رخيم. L A XV p. 125 en bas donne الحسن الكلام. الرخيم est لانَ وسهُلَ = والصوتُ. D'après L A et Nihâyah, sv., le Prophète aurait dit: يا داوودُ مَجّدْنى اليوم بذلك الصوت الحسن الرخيم, expliqué par: الرقيق الشجيّ الطيّب النغْمة. El-Aṣmaʿî raconte, L A sv. p. 126, qu'el-Ḫalîl aurait pris de cela le sens de الترخيم, vocatif adouci, pour la terminologie grammaticale, au lieu de التسهيل, parce que les Arabes disent الجارية رَخيمة, lorsqu'elle a la parole douce et gentille. Si donc رحم et رخم ont un sens rapproché, il

---

[1]) Cf. سأسَ, u, et سعى; سأف et سعف, v. *sub* رأم et رعم.

n'est pas certain qu'ils soient de la même racine, car رخم peut être un élargissement de √ رخ, v. ici p. 1213/4, et رحم n'aurait par conséquent rien à faire avec رخم. Gerber, Die hebr. verba denominativa p. 126, pourrait bien avoir raison.

رحّم n'est jamais *maudire* dans aucun dialecte à moi connu, et l'assertion de Nöldeke, Beiträge II p. 89, 9, à propos de la réponse interrogative t r a ḥ ḥ i m a b û i? doit être comprise dans le vrai sens de ce verbe, qui est ici dénominatif de يرحم ابوك. Lorsqu'on dit رحّم عليه, au lieu de لعن, c'est un euphémisme, comme l'hébreu ברך. Cela implique virtuellement un لعن, mais on recule devant la prononciation de ce verbe, qu'on remplace par رحّم. On peut le traduire, par *maudire,* si l'on veut. Pedersen Eid ب p. 90 et Littmann Islam VII p. 141. Schmidt et Kahle o. l. p. 279. En ʿOmân, رحّم, *faire ses besoins*, RO p. 296 en haut. Vollers, ZDMG 49 p. 511, le dérive de رحم, *Leib,* malgré l'explication très claire de RO l. l. C'est un terme d'écolier et provient de رحّم, *dire* الله يرحمك. I. Saʿd VIII p. 73, 1.

رَحْم est = فَرْج ou كُسّ en daṯînois. Les Bédouins n'emploient pas ce dernier mot, 539; ils disent toujours رَحْم, ici p. 233, 1, Ḥdr. Gl. sv.; pl. ارحام, 539, 4 d'en bas. Holma, Körperteile p. 104 n. 1, veut que de رَحْم, *matrice,* = assyr. r ê m u, r ê m t u, le verbe رحم, *sich erbarmen,* soit dénominatif. Torczyner, o. l. p. 164, va encore plus loin en prétendant que رحم serait originairement un accusatif adverbial. Ce serait donc véritablement pour r a ḥ - a m, où r a ḥ serait la racine bilitère et signifierait *creux, enfoncé*! [1]) La mimation babylonienne serait, par conséquent, restée dans ce mot pour former la

---

[1]) Il donne la même étymologie à رحى, *moulin à bras!* vhv.

trilitéralité. Après celà, je crois qu'on peut tirer l'échelle, car, avec ce raisonnement, ترحيم ترحمان aurait pour étymologie et point de départ la *vulve* de notre mère Eve, malgré le Qor. 112. 3: لم يلد ولم يولد. Torczyner cite également, comme accusatif adverbial, o. l. p. 163 et p. 170, le soq. riḥôten, mais c'est là l'arabe راحة, akkad. rittu, *paume de la main*, sur lequel voir Holma o. l. p. 119.

رحمة, *pluie*, 346 n., Ḥdr. Gl. sv., partout en Arabie et ailleurs. Aussi mehri, raḥmèt, SAE III p. 220, où Jahn dit à tort que c'est citadin: ib. p. 21, 15 le mehri räḥmät est inutilement rendu en arabe par مطر, qui y est aussi du féminin. Bittner, Mehri I p. 39/40; id. šḥ. I p. 37. C'est pour رحمة الله. Cf. غيث, *pluie bienfaisante*, 877; BḤ p. 233 n. 2, et رخمة, 346 n., vhv. On pourra aussi comparer كرّم. Abu Doweyb: كرّم سه صريحا, LA XV p. 419, = يقل للسحاب اذا جه بالماء. On oubliait avec le temps que c'était une كرامة de Dieu, et كرّم devint كرم السحاب, Qâm. sv., et même كرم السحاب, LA sv., كرمت الارض اذا سرقتها فزكا نبتها, LA XV p. 419, 3 d'en bas. L'éthiop. keramt, *pluvia, tempus pluvium; hiems*, > karama, *hibernare, hiemare*. C'est probablement le même processus sémantique que dans l'arabe كرم. Lorsque Dillmann Lex. sv. dit: كرم, *pluvium profudit nubes; deinde, beneficus, generosus fuit*, il faut invertir les deux phrases, la dernière devant être la première. Est-ce qu'il ne faut pas comprendre l'éthiop. ḥamadā, *neige*, dans le même ordre d'idées, car ce mot ne peut guère être parent de جمد, حمد et خمد, vhvs., comme le pense Dillmann, Lex. p. 79?. Ce serait plutôt un dérivé de حمد, *louer*; v. *sub* رحمن. Pour ces pays la pluie et la neige sont des bienfaits pour lesquels il faut prononcer الحمد لله et les considérer comme une كرامة

qui atténue les fortes chaleurs. Un terrain qui est *arrosé par la pluie* est مرحوم, Dṯ. et Ḥḍr., ou مرجوم, mais ces deux mots proviennent de deux thèmes différents, voir sub رجم.

Au Soudan, Barnou, les mois de Rabîᶜ I et II, et de Ǵumada I sont appelés Karâma, et Ǵumada II, sâig el-Karâmât, à cause des pluies et des récoltes pendant ces mois. Un dicton soudanais porte: gilla min alme [1]), gilla min raḥma, *lack of water, lack of grace*, Lethem p. 221, où l'on voit la raison de رحمة, *pluie*. V, *sub* رمضان. — رحمة الله dans les salutations, 778 n. Ḥamâsah p. 367.

رَحْمان, 333 et n. 2; 336, 6; 1419. ليلة الرحمان, 336. ضيف الرحمان, 336, ZDMG XXII p. 148, Bauer Pal. arab. p. 212, 14. الرحمان الرحيم, 335, ZDMG 35 p. 599. Nöldeke-Schwally Ges. des Qor. I p. 112, où il y a tout le nécessaire à savoir. Le Naǵâšî, Roi d'Ethiopie, commence sa réponse au Prophète de la même façon que celui-ci: بسم الله الرحمان الرحيم, Ṭab. I p. 1569. Cette réponse me paraît forgée. Lammens Berceau p. 21 n. 2. رحمان اليمامة, 334. I. Saᶜd I, I p. 108 en bas, Belâḏ. p. 105, 1. عبد الرحمان, était aussi un nom dans la Ǵâhilîah, I. Doreyd, Ištiqâq p. 36/7.

رَحِيم, *aimable, gentil, gracieux, doux, nett, lieblich*, 333; 335; 1420; Arabica V p. 95. Me fut toujours prononcé raḥèym, 333, comme daḫeyl, vhv., et ṣaheyr, 331. C'est là aussi une prononciation mehrite, Bittner St. mehri I p. 20 et RḌ II p. 92. Mais ces faᶜayl, < faᶜîl, dans le Sud ne représentent pas nécessairement une prononciation mehrite, car on trouve î > ay aussi dans d'autres dialectes. Lethem donne bahaymât < بهيمات, p. 223; rafayg < رفيق, pp.

[1]) alma, < الماء, est en Barnou, le mot ordinaire pour *eau*, = *mé* ou *moyya;* il a toujours l'article, comme si le mot était alme, Lethem p. 217. Le curieux est qu'en maltais on dit aussi ílma, ílma, *eau*, et, avec l'article, lílma, *l'eau*, Nöldeke Beiträge II p. 170.

230 et 232, naḥayf < نحيف, *délicat*, p. 298, 4. Cette dissolution de la longue î en diphtongue est du reste fort commune dans beaucoup de langues [1]). Pl. أرحام, RD Gl. sv.: *beaux*, et id. I p. 133, 1: *agréables*. Mehri reḥeym, SAE III p. 220, *beau*, Bittner, St. mehri I p. 20, mais c'est plutôt *aimable, gracieux, lieblich*, comme le syriaque ܢܨܝܚܐ, *gentil*. SAE IV p. 37, 34: rḥâm mens = احسن منها, *plus belle qu'elle*. Bittner, St. mehri IV p. 66, cite cet adjectif comme étant caractéristique du mehri; comme forme diphtonguée, oui, comme sens, non; śḥ. reḥiñt, < reḥimt, *gentille*, fém., Bittner śḥ. I p. 8. — Dans le Sud, رحيم est aussi *parent*, < رَحِم, *matrice*. — Sur la divinité الرحيم, voir 1420 et comme épithète d'Allah, Nöldeke-Schwally Ges. des Qorâns I pp. 112 s. et 121.

رحى

رحى, a, i, *moudre, égruger*, 625, 2 d'en bas; 1052. — رَحَى, râḥa, ou رَحاء, raḥâ', *moulin à bras*, 610 et n. 2, partout courant. Rûbah, éd. Ahlwardt N° 15 v. 151: كَرَحَى المُرَحّى; un verbe رحّى existait donc pour lui. V. ici p. 1209 n.

En Syrie, on l'appelle جاروشة, vhv. Pr. et Dict. p. 80, où description; de جرش; cf. جشّ, v. sub رهو. En daṯ., رَحَى, رَحاء, est du masculin, 627, 11, mais du féminin dans le Nord, LA XIX p. 26, 9, Socin Diw. III § 70. Musil o. l. p. 145, 14 d'en bas écrit erḥi et erḥa', avec prosthèse (er-), mais

---

[1]) Je demandai à une fille, à Varberg en Suède, qui était son père: elle me répondit: mon père est *poleys*, < polîs, *police*.

[2]) Cette diphtongaison de la longue î, aussi en ʿOmân. Dans le Sud arabe, elle n'est point rare, p.e. en Dṯ.: قَصَيْر, *court*, نَضَيف, *propre*; Ḥareyb = Ḥarîb, Arabica V p. 95, ma MJM p. 14.

رحى son erḥaʾ ne peut représenter que erḥâʾ pour que le hamzah soit motivé et perceptible, comme dans le Sud. Les Bédouins disent er-r(ă)ḥâʾ partout en Arabie. Meissner, N A G J p. 123, donne raḥḥa, pl. raḥḥât, parce que les Européens croient souvent entendre une consonne double là où il n'y a qu'une simple [1]). Le pluriel raḥât est cependant extraordinaire. R Ḍ Gl. sv. a correctement erḥâ et erḥê avec imâlation; ce n'est pas un pluriel. Sur d'autres formes, voir Nöldeke Beiträge II p. 149. Le raḥat de Nöldeke, ib. p. 70 n., = Brockelmann o. l. I p. 425, n'est que la forme en annexion, d'après le *processus* connu dans tous les dialectes. On dit au Caire رحاية. Cette forme est expliquée par Marçais, apud Feghali KʿA p. 248 n. 1, comme „une extériorisation du signe morphologique". Brockelmann, o. l. I p. 53 h, appelle ces i et w *Gleitlaut*, comme dans raḥâyeh et ʿaṣâyeh, vhv. C'est là un nom seulement, ce n'est pas une explication de ce processus. On peut aussi citer عَباء, *manteau*, = عباءة, qui selon L A I p. 113, 7 d'en bas ne serait qu'un لغة pour عباية, v. ici sub رداء. Le hamzah dans عباء ne provient pas du hamzah de عَبْأ = عِبّأ (pluralité) [2]), car dans عباء, aussi bien que dans عبأ, c'est l'accent qui l'a amené, v. ici sub رثأ, ردى, رن et ma monographie Alef-Hamzah. عبأ est dialect. tertiæ y. Dans عباءة, s'il a jamais existé, le عباء a reçu le signe du fém. = طائفة منه, et le hamzah devient intervocalique. Il est devenu عباية, non pas parce que le hamzah serait changé en y, car le hamzah n'est ni un

---

1) Voir exemples analogues ici sub رمّة.

2) انّما سُمّي الثقل عِبْأً لانّه من عبأت المتاع عبأً, Ḥamâsah p. 382, 4 d'en bas. V. Prov. et dict. Gl. p. 408, et Dṯ. 873.

son ni une lettre, mais parce que le verbe est tertiæ y, رحى comme dans رحاية, LA I p. 103, 8 d'en bas. عبّا = عبّى, comme dans les dialectes, LA sv.: كان يونس لا يهمز تَعْبِيَة يقال عبّأتُ الجيش وعبّأتهم تعبئة وقد يترك الهمز فيقال عبّيتهم تعبية. Dans تَعْبِئَة, le hamzah marque le hiatus et il est, comme tel, intéressant. Ce n'est donc pas ce que disent Marçais et Brockelmann, mais „l'extériorisation" de la racine trilitère est ici patente.

Dans les TAL, éd. Haffner p. 56, nous lisons: ويقال عباءة وعظاءة وصلاءة وسحاءة وبنو تميم يقولون عباية وعظاية وصلاية وسحاية, comme ib. سقّاءة et قرّاءة. Et chez I. Sîdah XVI p. 20, à propos de أشاء, il y a: ذهب سيبويه ان اللام فيه همزة ويستدلّ على ذلك بانّها لو كانت منقلبةً لَجاز تصحيحُ الياء والواو فيهما كما جاء عباية وعَباءة وعظاية وعظاءة وشقاوة وشَقَاء ونحو ذلك ممّا يُبنَى على التأنيث فيصحّ حرف العلّة ويُبنَى على التذكير فيُقلَب. Explication en partie erronée, car le hamzah est ici intervocalique et nullement منقلبة, id. ib. XIV p. 11 et ici *sub* رقى. C'est ainsi que بنّاء, vhv., est devenu بنّاى et sâʾil fait sâyil, un peu partout et non seulement à Jérusalem selon Brockelmann o. l. I p. 53. Ce hamzah de سائل est motivé par la rencontre des deux voyelles, où il marque le hiatus. Il devrait véritablement se placer après la syllabe sâ: ساءيل, sâʾil, v. ici p. 88; les Arabes ont préféré le placer sur la seconde voyelle ئ, parce qu'ils considèrent à tort hamzah comme une lettre. Cf. Brockelmann o. l. I § 49b, où le hamzah dans qâʾim < qâwim, n'est pas de même origine que celui de wafâʾun, وفاء < وفاى, voir ici p. 1238. — Burckhardt, Voyages en Arabie, III p. 33 (trad. fr.) = Beduinen, Weimar 1831 p. 36, porte raḥaï, prononciation que je n'ai jamais entendue, et il lui donne le

رحى sens de *mortier où les femmes pilent le froment*, mais cela se dit جُرْن, vhv.

Cette prononciation de ràḥa et raḥâʾ est motivée par l'accent. Beaucoup de mots dans la luġah offrent la même variation accentuelle, ainsi que je l'ai déjà exposé 610, 611 et n., avec plusieurs exemples. On en trouvera encore d'autres dans ma monographie Alef-Hamzah. C'est de la même façon qu'il faut juger la prononciation dialectale dans des mots tels que sàma [1]) < samâʾ, àśya < aśyâʾ, mentionnés par Feghali o. l. p. 121 et n. 1. Fischer, ZDMG 59 p. 665, cite el-Mufaṣṣal p. 95 et p. 183, 17, qui parle justement de ce المقصور et الممدود, où Zamaḫśarî l'attribue au parler courant: ما يُعْرَف الّا بالسماع. Mon très savant confrère en tire une conclusion que je ne trouve pas juste lorsqu'il dit que dans les passages cités il n'est nulle part parlé d'une différence phonétique, *lautlicher Unterschied*, entre des formations telles que رَمَى, غزا, الرحى, العصى et الرداء, 610 et n. 2, mais il ajoute judicieusement: „quoique cela présuppose nécessairement une telle différence". Pour ces verbes رَمَى et غزا, qui sont مقصور, la prononciation du parfait est ràma et ġàza, pour ramaya et ġazawa; en sab., éth. et ṣafâṭ. on écrit même banaya, ce qui prouve que la troisième radicale était alors prononcée. Plusieurs de ces parfaits, provenant de فعو et فعى, ont été prononcés faʿâʾ, < faʿalâʾ et reçoivent alors un hamzah qu'on a placé sur la dernière lettre radicale, ce qui a amené la

¹) Voir Philippi ZDMG 46 p. 164, sur ces mots. Dans بِلَى et similaires, la radicale reste, mais dans بَلَاء la IIIᵉ est tombée et ce n'est pas ce que dit Philippi, ib. p. 166. D'après les dict. زِنَى, zìna, serait la langue du Ḥigâz et زِنَاء, celle du Negd. V. Streitfragen, éd. Weil p. 316 et ici Additions.

²) Sàma pour samâʾ se trouve dans la Qaṣ. de Ḫalaf el-Aḥmar v. 3 éd. Ahlwardt p. 397, v. ici p. 1208. Weil, Hamza-Alif, ne parle pas du tout de ce hamzah final.

croyance que c'était là des verbes tertiæ hamzah, v. ici pp. 1003 رحى et n. 2; 1017 et sub رعى et زنّ. L'accent étant reculé ensuite de la fin des mots, tels que raḥâ᾿ > ràḥa, ridâ᾿ > rìda, le hamzah disparaît forcément n'ayant plus sa raison d'être physiologique, et il s'établit une différence phonétique entre les deux prononciations. C'est bien aussi ainsi qu'il faut envisager le hamzah dans les parfaits فعأ où il figure graphiquement.

D'après LA sv., الرَّحى est *grande pierre*; cf. le babyl. erû, *pierre*, Muss.-Arnolt p. 94, > *moulin*, OLZ XI p. 183. LA donne également le pluriel أَرْحِيَة [1]), avec un šâhid, et il fait la remarque que ceux qui disent cela, de même que أَقْفِيَة, pl. de قفا, commettent une faute. I. Ḥauqal p. 119, 9 dit, en parlant d'Antioche: جبل مُشرِف عليها لهم فيه مزارع وأَجِنَّة [2]) وأَرْحِية, *une montagne qui la domine, où ils ont des champs ensemencés et des jardins et des moulins.* Mais رِحاء, nom. instr., et قفاء ont dû être la forme primaire, devenue avec le temps رَحاء > ràḥa, et قَفاء > qàfa, 548, et alors le pluriel أَرْحِية et أَقْفِية est régulier, LA p. 26, 12. La prononciation actuelle sudarabique raḥâ᾿ et qafâ᾿ pourrait donc être la vraie, avec assimilation des voyelles.

[1]) Cf. le pl. أَقْرِوة de قَرْو, LA XX p. 34 d. l.

[2]) I. Barrî, + 582, dans OS Nöldeke I p. 216, 2 réprouve le pluriel أَجِنَّة et le corrige en جِنان, s. جَنَّة, mais اجنّة est le pl. du pl., et le peuple l'a formé comme bien d'autres pl. du pl., même dans la luġah. I. Barrî, ib. p. 221, 10, rejette aussi le pluriel أَفْرِية et y substitue فِراء, pl. de فَرْو; ici le cas est le même.

رجى Dans les Merveilles de l'Inde, éd. v. d. Lith, il y a p. 102, 1: الحجارة الأرحية, où le second mot me paraît être une apposition, v. ib. p. 196. Les Arabes d'Espagne avaient aussi un pluriel أرحية, Pedro de Alcala, éd. de Lagarde p. 313, 2. L'auteur d'el-Miṣbâḥ sv. dit aussi: الجمع أرحاء ولا يجوز أرحية لانّ أفعلة جمع الممدود لا المقصور وليس في المقصور شيء يجمع على أفعلة, mais ce pluriel prouve qu'on disait aussi raḥâʾ, et c'est ainsi encore chez les Brakna: rḥâ, pl. ròḥye < أرحية, MSOS XXII, 11, p. 7 N° 125a, comme le pl. *lisne* de *lisân*, ib. N° 51. El-Ǵauharî dit sv.: كل مَن مدّ قال رحاء ورحاآن وأرحية وما أدرى ما حُجّته ولا ما صحّته, et LA, qui cite cela, ajoute: اما صحّة رحاء بالمدّ فقولهم ارحية. Il y avait donc véritablement un singulier رحاء, raḥâʾ dont provient رحى, ràḥa, avec recul de l'accent, comme les exemples analogues cités 610 et ici *sub* رجى On lit SAE IX p. 8, 5, 9, 11, 12 ṛadâ, mais ib. l. 15 et 17 ṛàda, ce que DH Müller dans une note trouve „surprenant" (auffällig). Or, les savants arabes admettent cette transposition de l'accent et le changement d'ortographe qui s'ensuit, ainsi qu'on pourra le lire dans l'excellent ouvrage المطالع النصريّة للمطابع المصريّة par le grand savant Naṣr el-Hûrînî el-Wafâʾî, Caire 1302 pp. 121 et 138. V. aussi A. Fischer ZDMG 59 p. 665. Ḫalaf el-Aḥmar dans sa Qaṣîdah, publiée par Ahlwardt dit v. 3: له شرّفاتٌ دُوين السّما où السما est pour السماء, ce qui ne convenait pas à la rime. Le peuple prononçait donc es-sàma, comme encore aujourd'hui. V. ici p. 1206 n. 2.

Sîrâfî, dans l'extrait qu'en donne G. Jahn dans sa traduction de Sîb. I, II p. 38, dit à propos de قصر الممدود, en citant l'opinion d'el Farrâʾ: ويجوز عنده مدّ الرّحى والعصا لانّ

رحى مثليهما فى الاسماء واهل البصرة يجيزون قصر كل ممدود ... ولا يجيزون مدّ المقصور الّا الاخفش ومن تبعه وكان الاخفش يجيز مدّ كل مقصور كما أُجيز قصر كل ممدود والحجّة فى جواز قصر كل ممدود على خلاف ما قال الفرّاء ... وذلك ان قول الأعشى العَدّاء لا يجوز ان يجيء فى بابه مقصور لانه فعّال النح. Il ressort de cela qu'on pouvait prononcer fàʿa ou faʿàʾ. C'est l'accent qui était déplacé, et dans faʿàʾ le hamzah final est une nécessité phonétique. L'exemple de العدّاء est d'une autre nature, de même que dans tous les mots analogues, où la III^e radicale est tombée, comme aussi dans السماء et العطاء, ib.; voir ma monographie Alef-Hamzah et Streitfragen p. 316.

Les pluriels أرحاء, أرحٍ et رُحِيّ se rapportent au singulier رَحًى (= رَحَا < √‾ رحي [1]). Le mot, étant aussi vieux que la culture sémitique, son accent primaire sur l'ultième (seconde) s'est porté, dans le parler quotidien, sur la première syllabe où il est resté et, comme tel, le mot est employé par les anciens poètes. Ce fait est fort intéressant.

Nöldeke, Beiträge II p. 149 ss., Dt. 626/7, postule une bilitère √‾ reḥ, *meule*, dont la troisième radicale proviendrait en arabe et en araméen du duel, comme dans l'hébr. רֵחַיִם, aram. raḥya, *les deux meules*, et il n'admet pas un singulier רֵחָה, ib. p. 150. Brockelmann, o. l. I p. 456, considère رَحًى comme un duel cristallisé, ce qui ne me paraît guère acceptable. Les Arabes ont bien aussi deux meules, mais c'est tout l'appareil qui est appelé رَحًى (رَحى); il n'est jamais désigné par un duel, à moins qu'on veuille expressément indiquer les deux meules, comme chez I. Saʿd VIII p. 16, 3 = Boḫ. IV p. 84, 5: واشتكت ما تلقى من الرَّحَى ممّا تطحن,

[1]) LA I p. 103, 9 d'en bas; Nih. II p. 72: رحيت الرحى et رحوت = LA sv. V. p. 1211.

رحى 1054, où je donne رحآن, d'après L A XIX p. 26, 12, duel de رحا, = رحوان L A sv. = رَحَيان, L A I p. 103, 8 d'en bas.

Il s'ensuivrait de l'argumentation de Nöldeke que les Hébreux auraient été les premiers à se servir d'un moulin à bras à deux meules, ce qui ne me paraît pas prouvable. Cette postulation d'une √‾ r e ḥ bilitérale n'est cependant pas impossible, vu l'ancienneté de ce mot. Mais, d'après moi, רֵחַיִם aurait pu de bonne heure perdre le second i, par haplologie, רֵחַיִם. On dit dans les dialectes تَدْبِيبا < تدبيبا et ainsi quelquefois aussi les savants commettent la même faute, comme je l'ai raconté Arabica V p. 26.

Je viens de constater qu'il y a aussi مِرْحَى, m e r ḥ e, = مِرْحاة, m e r ḥ â h vhv., décrit 1052 s., et dont parle également Hirsch Reisen p. 26 n. 3, en disant que la pierre inférieure s'appelle m ĕ r ḥ a, la supérieure ʿâ l i, comme chez moi, 1052, avec la différence que „la pierre supérieure" est un rouleau en pierre, tandis que مَطْحَن a deux pierres, 1053; cf. 626.

Torczyner, Entstehung p. 163, veut que רֵחַיִם, *moulin*, ne soit pas du tout un duel, mais un singulier provenant d'une forme ancienne accusative adverbiale r a ḥ a m = رحًى et identique à رَحِم, *matrice*, v. ici p. 1200, et que ce thème désigne une chose *creuse*, parce que la meule a une *excavation*, Höhlung, *ronde au milieu*, où l'on met le blé. Ce *trou* est class. appelé خُرّ ou خُرْتة vhv. Il compare également رحًى, *pelle*, parce que la pelle ressemble au moulin. Mais ce رحًى, *pelle*, n'existe pas en arabe, et le soqoṭ. r i ḥ ô t e n = assyr. r i t t â n, duel, qu'il y rapporte aussi, est l'arabe راحة. Torczyner doit bien savoir que رحًى est pour رَحَيٌ, comme tous les substantifs فعًى < فعيٌ. J'ignore le sens fondamental de √‾ r ḥ,

qui pourrait bien se trouver dans le babyl. erû, *pierre*, avec رحى métathèse, et رحا, u, ou i, en serait donc dénominatif, p. 1209 n. D'après Ruzicka, ZA 25 p. 117, le sens primaire de rḥ serait *tourner, drehen.* La femme *tourne* la pierre supérieure tantôt à gauche, tantôt à droite: وتطّحن بالرحا شَزْرًا و بَتًّا, Abu Zeyd Nawâdir p. 176, mais il ne s'ensuit pas que رحا soit *tourner.* On pourrait alors voir la même racine dans راح, u, *aller*, comparé à راد, u, vhv. Cela paraît être confirmé par ce que dit el-Qâlî, Amâlî p. 9 et 10 sur رحا = وسط et معظم; cf. ici sub رح. Dans les mots dérivés, √ رحو, رحى se prête bien au sens de *tourner*, p. e. رَحَت الحَيّة, *se tourner en spirales* (serpent), = ترحّت = استدارت et تلوّت; رحى, *colline ronde*, LA sv.: قال ابن شُمَيل: الرَّحَا القارةُ الضخمة الغليظة وانّما رحاها استدارتُها وغلظُها وإشرافُها على ما حولَها وانّها أكمة مُستديرة الخ.

Mais lorsque es-Ṣiḥâḥ et Nihâyah II p. 74 d. l. expliquent رَحَيت الرحى, ou رحوت, par أدَرْتُها, il ne s'ensuit pas que رَحَى soit = أدار, comme LA p. 26, 12 d'en bas: رَحَيت الرحى عَمِلْتُها وأدَرْتُها. Cela peut aussi être la description de la manière de travailler *en tournant la pierre.* Ce n'est pas nécessairement un dénominatif de رحى, *meule*, mais رَحَت الحَيّة pourrait faire croire que le verbe رحى est *tourner*, à moins que ce soit au figuré, comme tourne la meule. Dans la Qaṣîdah de Ḥalaf el-Aḥmar, publiée avec tant d'acribie par le regretté Ahlwardt, il y a le verset 13, où il est parlé d'un serpent:

وعَينانِ حُمْرٌ مَآقيهما تبصّان في هامةٍ كالرَّحا

Und ein Augenpaar-nach innen seine Winkel roll gerötet —
Blitzt in einem Schädel flimmernd, wie der Mahlstein, der sich umdreht.

Les derniers mots ne se trouvent pas dans le texte, et l'on

رحى ne saurait déduire de cette métaphore que رحى est *tourner*. Ruzicka admet, ZA 25 p. 117, une $\sqrt{}$ rḥ, sém. primord. rḥw, rḥy, *tourner*, *tourner la meule* qu'il prend pour une forme collatérale de رع, ce qui est possible, mais je n'ose ici me prononcer. V. p. 1209 n. 1.

L'éthiop. መዴሒ, *la pierre supérieure du moulin*, est par Praetorius, Beitr. z. Assyr. I p. 45, identifié à مرحى, ce qui est accepté par Brockelmann o. l. I p. 226, mais rejeté par Nöldeke, Beitr. II p. 150 n. I, qui prétend aussi que مرحى n'existe pas; on peut constater ici que cette forme se trouve véritablement dans le Sud, d'où les Ḥamites abyssins l'ont reçu et prononcé de leur façon. J'ose dire que toute l'argumentation de Nöldeke ne m'a pas convaincu.

رحى est aussi employé métaphoriquement, comme dans ce verset de Tumâḏir la Sulamite, Marâṯî, éd. Šeyḫo p. 43 v. 4:

أسيّدكم وحاميكم تركتم على الغبراء منهدم رحاها

Avez-vous laissé votre seigneur et votre défenseur
Sur le sol poudreux dont le rocher est démoli?

= le chef a été tué à la guerre, il était pour vous un رحى الحرب, Abu Ḏarr, éd. Brönnle p. 211. Cf. ici sub مرحى.

رحى < رحيّ, *moulu*, 625, 13, 14 d'en bas; 1053, 7.

مرحى, mèrha, *meule*, aussi مرحاة, merḥâh, 625, 1 et 16 d'en bas; pl. مراحى, 626; 1052. Hirsch Reisen p. 26 n. 2. C'est une dalle plate, où l'on écrase avec un rouleau, comme dans le Nord avec une pierre, Musil o. l. p. 145.

De ce مرحى, pris métaphor., dans مرحى الحرب, ou bien du مرحا suivant, les anciens et les Bédouins modernes ont fait un dénominatif مرّح, *se rendre à la guerre*, 430 et n. 1, comme dans Diw. Hoḏeyl, Wellhausen N° 197 v. 2:

وَلَمّا رَأَيْتُ بَنِي عَدِيٍّ مَرَّحوا   غَلَتْ جَوانِبُهُمْ كَغَلْيِ ٱلْمِرْجَلِ

Et lorsque je vis les B. ʿA. se rendre à la guerre
Ils bouillonnaient comme bouillonne le chaudron.

Qâm. et TA; v. ici sub مِرْجَل; Cf. مرع < مَرْعَى, ici *sub* رعى et p. 1072, et shv. I. es-Sikkît p. 51 donne: ٱلرَّحَى وٱلْمِرْحَا مُجَلُّ ٱلفُرْسَانِ ومُعْتَرَكُهُم. Ici رَحَى et مَرْحَا me paraissent découler d'un autre thème homonyme; c'est peut-être un dérivé de $\sqrt{}$ روح, *être large*, vhv. Voir ici sub رحي. Il y avait donc مَرْحَى et مَرْحَا, comme terme de guerre.

مِرْحاة, *meule*, = مرحى, 626 = مرداة p. 1231, 2. خُبْز مرحاة, 1052, 1053, où description. ٱفْحَطِي ٱلْحَبّ على ٱلْمِرْحاة, 316, 10, *triture le blé sur le moulin à bras*, pour dire *fais vite*! Carbou p. 180 porte: *grosse pierre plate pour la farine*, m e r ḥ a k k, et Lethem p. 337, m a r ḥ a k a, *grindstone*, avec le verbe r a ḥ a k, *grind corn*, etc = ṭ a ḥ a n, ce qui est un développement de $\sqrt{}$ رح, v. ici sub رحى. On dira peut-être que m i r ḥ â h est véritablement مرحى recevant un t final en annexion, Dozy sub مرحاة, Marçais Ulâd Brâhîm p. 164, et ainsi partout dans les dialectes, mais l'on dit aussi m e r ḥ â h au stat. abs., ainsi qu'on le voit dans l'exemple cité.

رخ

رَخّ, 1769. رَخّ, u, est en Syrie et en Egypte *pleuvoir fin*, *pleuviner*. رَخّ ٱلْمَطَر, *la pluie tombe fin*, mais avec quelque force. مطر رَخّ, *pluie fine*, Syrie, et le substantif رَخّة, *shower*, = Dt. رَشّة, vhv.; Cf. رخى et رذاذ.

ٱرْتَخّ, *devenir* ou *être mou*, au propre et au figuré, dṯ., comme le classique. Cela a donné la forme secondaire رتخ, v. ici p. 1122..

رخرخ, *délier, rendre souple* — ترخرخ, *être à son aise*, Eg.; cf. رخاء, voir sub رخو. Le sens primaire est *être mou, lâche, locker sein*, Fleischer apud Levy WB IV p. 486/7. Cf. راخ, i, رخص, رخف et peut-être aussi رخم, vhvs., v. aussi sub رثا.

*رخص.

رخص, a, *vendre bon marché,* > *faire bon marché de sa personne* ou *de qn,* 703, 12 = ma LBʿA pp. 8 d.l.; 9, 1, 4; *faire peu de cas de*, Socin Diw. Gl. s̀v.; RḌ Gl. sv. Même locution dans la Ḥamâsah p. 47 avec ارخص:

إِنَّا لَنُرْخِصُ يومَ الرَوعِ أَنْفُسَنا ولو نُسامُ بها فى الأَمْنِ أُغْلِينا

Le jour du combat nous faisons bon marché de nos personnes,
Quand même, en temps de paix, elles auraient été chères.

Cf. sub شنى, اشنى, كره, غلى et هان locutions analogues se rapportant à la *bravoure guerrière*. Cela se réfère à la locution انا فداك. Les Persans ont la même conception, témoin le vers de Ḥâfiz, chez Chodzko Gr. pers. p. 246, ce qu'on dirait en langue bédouine: مع ان يرخص بنا الصاحب ما نبيع بالعالَم كلها ولا شعرة من راس الصاحب. Une phrase très courante en Arabie est رخص حياته, v. ici sub رثا p. 1128. Stace p. 172 donne رَخَصته, *I threatened him* = خاصَمته, mais c'est proprement *dire à qn* رخصتك, *je te tiens en peu d'estime.* C'est aussi daṯînois.

رخص est un élargissement de √ رخ, v. sub رخّ. La troisième radicale provient de √ خص; v. sub رثا.

رخّص, *permettre à*, ل, dans toute l'Arabie.

ترخّص, *prendre la permission de*, من. RO p. 353, 4, = استرخص.

استرخص, *demander la permission de s'en aller*, Ḥḍr. Gl. sv.: RO p. 359, 2 d'en bas.

رُخْصة, *permission*, partout employé. RO p. 24, 7. Voulant partir, on dit بِرُخْصة, comme les Italiens disent *con permesso*. v. d. Berg Le Ḥaḍhr. p. 259 n. 2. Socin Diw. I N° 41 v. 2: أقْفَوْ برُخْصة, *ils sont partis avec permission*. Le poète fait ici sans doute un bon mot en faisant allusion au nom de Abu er-Reḫḫeyyiṣ. La traduction de Socin n'est pas acceptable. En Dṯ. et en Ḥḍr., on dit le plus souvent حِكْم ou أَمْر dans ce sens, ma MJM p. 15. RḌ Gl. sv. Un proverbe daṯînois dit: ʿaqbet el-ǵûʿ wala raḫṣah, *la suite de la faim, et non pas le mépris du monde*, où l'on me prononça raḫsah, mais c'est avec ṣ. En daṯînois, رُخْصة devient par métathèse خُرْصة, comme فُرْصة, *occasion*, devient رُفْصة, vhv., et رُفْصة, 791, où il y a d'autres métathèses analogues, v. aussi *sub* رخط.

رَخِيص, *bon marché*, > *de peu de valeur*, au fig., partout courant. RO p. 83, 7: pl. رَخِيصات, fém.; ib. p. 413, 20: أَرْخَص, *meilleur marché*.

رخط

Stace donne p. 158 رُخْطة, *slip-knot*, ce qui est le daṯînois خَرُوط ou خَرُوطة, vhv.

رخف

رخف, *desserrer; rendre la main au cheval*, Maroc. Rḫâf lu llǵâm, *lass ihm den Zügel etwas nach*, Kampffmeyer KMG p. 108, 12, Beaussier sv., = أرخى اللجام. Socin Dial. v. Marokko p. 180, 3 d'en bas note 51. C'est sans doute

une prononciation pour رخو, avec w > f., comme dans le soudanais رشف, vhv., < رشو, vhv.; v. ici p. 1219, 2.

رخل

رَخَل, *agneau femelle*, 712, < cl. رِخْل ou رَخِل; pl. أَرْخُل = رُخَل et رُخْل, I. Sîdah VII p. 189; c'est l'hébr. רָחֵל et le babyl. laḫru. J'ai aussi entendu le pl. ŭrḫâl, ce qui serait le classique رُخال.

Déjà el-Aṣmaᶜî, K. eš-Šâᵓ, éd. Haffner p. 7, donne ce pluriel رُخال, qui est pour رِخال, avec la permutation si commune des deux voyelles. Les lexicographes ont enregistré quelques pluriels فُعال analogues, relevés par el-Aṣmaᶜî, o. et l.l., ce qui est reproduit par el-Ḥarîrî dans son D. el-Ṛ., Cstplə. 1299, savoir: بُساط, تُؤام[1], رباب, رخال, طؤار, عراق, عرام, فرار[2]. El-Ḫafâǵî, dans son Šarḥ, y ajoute encore d'autres. D'après quelques savants arabes, on ne doit pas dire رَخِلة, Faṣîḥ Ṯaᶜlab p. 38, mais voyez I Sîdah VII p 189, 8 et el-Ḫafâǵî o. l. p. 110. On peut encore entendre رِخْلة ou رَخَلة, comme عاجْلة, *veau*. Dans el-Hâšimîyât, éd. Horovitz p. 119: قال ابو عمرو الشيباني ما سمعتُ فصيحاً قط قال رَخَلة بمعنى رِخْلة وهو التحمّل, ce que Nöldeke, ZDMG 58 p. 897, corrige en رِخْلة بمعنى رَخِل, mais je ne sais s'il a raison.

El-Aṣmaᶜî, o. l. p. 7, rapporte la jolie historiette suivante:

---

[1]) Je doute de ce pluriel, I. Sîdah VII p. 178, 4 d'en bas et p. 189, 9 d'en bas.

[2]) D. H. Müller vocalise, K. el-Farq p. 248, رِخال et فِرار. V. I. Sîdah VII p. 189, 7: رُخال.

قيل للضائنة: كيف تصنعين فى الليلة القرّة المطيرة. قالت: أُجَزُّ جُفلًا

وأُولَّد رُخالًا وأَحلَب ثَعبًا ثِقالًا وآتى الحالب ارقلًا ولم تر مثلى مالًا

On dit à la brebis: Comment fais-tu dans la soirée froide et pluvieuse? Elle répondit: Je suis tondue de toute ma laine, et l'on me fait mettre bas des agnelets, et je suis traite de gros jets de lait[1]) *et j'accours auprès de celui qui trait, et tu n'as pas vu un bétail comme moi.* Ṣiḥâḥ sub جفل, LA II p. 197, 2; XIII p. 121, 5 d'en bas. Lane sv. جُفال. Cette allégorie est intéressante en tant qu'elle est une expression de l'importance de la brebis dans l'économie domestique des Bédouins, qui ont si peu ou point de vaches.

رخم

رَخَم voir رحم, ici pp. 1198. Barth ZA XXII p. 2 n. Dans la phrase رخمت السقاء, LA XV p. 127, 2, c'est un autre thème qui doit être un accouplement de رخ et خم, vhvs.

رخّم est dans le Nord *hennir*, du cheval qui devient inquiet à l'approche supposée des esprits malfaisants. Musil o. l. p. 324. On comparera رأم et رعم vhvs.

Sur تَرْخُم, v. ici p. 230.

رَخَم, n. gen., رَخَمة n. unit., *pélican, Pelecanus onocrotalus.* En ʿOmân, il y a le pluriel رخيم, 474, 12, que Rössler, MSOS I p. 67, 14, traduit par *vautours, Geier.* RḌ Gl. sv., رخمة est *Aasgeier.* Dans le texte, il le traduit par *pélican,*

---

[1]) J'ai traduit d'après LA II p. 197, 2, et le sens que ثَعْبة a encore dans le Sud, *jet de lait,* = شَخْبة, ici p. IX. Lane le rend par *I am milked of heavy bowlfuls,* d'après es-Ṣiḥâḥ, = LA II p. 197, 1.

mais il corrige ensuite cela en *Aasgeier*. Musil, o. l. p. 311, 11, le rend également par *Aasgeier, vautour;* ib. p. 19, 10: رَخَمة. Ils ont cette traduction probablement de Belot: رَخَم, *vautour*. De L A sv., on ne saurait préciser quel oiseau cela est. J'ai souvent vu des رَخَم en Syrie, j'en ai même tué un et je peux affirmer que رَخَمة est *pélican*. Egypte, بَقْعة. L'hébr. רָחָמָה est également rendu par *Aasgeier, Vultur percnopterus*, mais je crois que c'est là aussi *pélican*. Au Soudan arabe, on l'appelle ابو سعن, Lethem p. 390, de سُعْن, *outre*, vhv. V. Additions.
رُخَامَى, plante, *guimauve* (?), 763, 9.

رخى*

Ce thème est devenu *tertiæ* y: رخى, a, > رخى, *être mou, lâche*, au propre et au figuré. Mais رَخَى, i, est transitif, et alors pour le classique أَرْخَى. Il est aussi employé comme intransitif.

رَخَى الشعر, Dozy d'après Boqṭor, n'est pas *défriser, défaire la frisure*, mais *laisser croître* ou *laisser tomber les cheveux sur les épaules*.

رَخَى, i, *pleuvoir*. يرخى المطر, 1535 n.; 1699, 6 d'en bas, et la pluie est راخى, *tombante*. ترخى المطر علينا, *la pluie tombe sur nous*, 39, 8. ترخى مُزُونه, *ses nuages donnent* ou *lâchent la pluie*, 117, 21. الأَمزان رَخَت بالخصيب, *les nuages versent leurs eaux fertilisantes*, 1535, 9. – *Larguer les cordes, détendre*, Ḥḍr. Gl. sv. = ربّخ, ib. p. 250.

Il y a aussi روخ, *être mou, lâche* > ربخ, et sur w > b, voir sub رباخ p. 1063. Une métathèse de رخو est le classique ورخ, يَورَخ

= تورّخ, ce qui se dit de *la pâte qui contient trop d'eau.* أَوْرَخَتْ العجين = كثّرت ماءه, LA sv.. Cf. le class. رخف, أَرْخَفَ, même sens; vhv.

أَرْخى, *donner de la pluie, lâcher la pluie, sc.* ciel ou nuage, 148, 7; 161, 21; 1535, 9. أَرْخَت الفَرَج, 927 n. 2. أَرْخَى الرَّسَن, *lâcher la bride,* partout.

رَخا, *bien-être, aise, confort.* RO p. 401 N° 40; = cl. رَخَاخ.

برخا, *doucement, à ton aise,* 468 n. 1. C'est le šḥ. róḥe róḥe, *lentement, doucement,* Bittner šḥ. II p. 57; cf. دلا دلا et رواح رواح, vhvs. En tounisien, رخا est *mollesse du commerce,* Stumme TTBL Gl. sv.

راخي, *mou, lâche, flasque,* au propre et au figuré, = رايخ, contr. de مُمْزُوز, vhv. راخي الشعر de Dozy, d'après Boqṭor, n'est pas *chevelu,* mais *qui a les cheveux longs, non tressés;* الشعر est une Boqṭoriade au lieu de الشَّعْر. Spiro donne justement رخى دقنه, *he let his beard grow,* et c'est ainsi partout en Arabie. Mehri rôḥi, *locker,* Bittner St. mehri I p. 77. Cf. les thèmes. رخّ, راخ, رخد, رخش [1]), رَخَفَ vhv., رخم et ورخ, v. les dictionnaires et Ruzicka ZA 25 p. 123.

ردّ

ردّ, verbe auxiliaire pour indiquer la *répétition* d'une action, comme le fr. *re* dans les verbes, ou *de nouveau;* cf. رجع,

---

[1]) LA n'a pas ce thème, qui a donné ترخّش et ارتخش, *s'agiter,* Qâm. sv., et qui se trouve en hébr. רחשׁ, Ges.-Buhl sv. et Fleischer apud Levy WB IV p. 486, avec conservation du ش en arabe. Ruzicka ZA 25 p. 117 dérive ce verbe hébr. de √‾rḥ, mais la racine est plutôt rḫ et qui n'a rien à faire avec rḥ, malgré la théorie de Ruzicka.

عاد, آض, etc. ردّ علّقه ثنى نزع, *il la réappliqua une seconde fois*, 49, 2, 6. ردّ لحقنى, *il me rejoignit de nouveau*, 799, 9 d'en bas. ردّيت شفتك, *je t'ai vu encore une fois*, Ḥaurân, comme dans ma Festgabe p. 13, 21: ردّوا بصّوا.

أَرُدّ اتْرجّاك, *je te prie de nouveau*, = أعود, Syrie; en daṯ. même phrase, mais aussi عادْ اتْرجّاك. — *Rendre*, *restituer*. وسرح سَعْفنا وردّيناله جَمْبيته, *et nos compagnons sont partis, et nous lui avons rendu son poignard*, 92, 5. Le Daṯînois dit ici raddeynâläh et le Hammâmî raddânâlah, où le deuxième â était très bref, et j'aurais dû l'écrire a. Ib. l. 11 le Hammâmi dit haddâna et le Daṯînois haddeyna; voir 1377, et l'observation de Brockelmann o. l. I p. 633 est juste. On sait que les Bakr b. Wâil disaient ردّت, ردّنا et مدّنا. Sîb. II p. 64, 22, Nihâyah II p. 105, 16 = LA XV p. 145, 11; Vollers VS p. 133. Cf. סַבּוֹתִי, עֲלִית, etc., JRAS July 1950 p. 312 [1]).

ردّ على, *baisser* ou *tendre la main pour saisir qn.*, Ḥḍr. p. 113 v. 8 et p. 128. — *Redevenir* = رجع, vhv. Fleischer Kl. Schriften I p. 577, 11 d'en bas. Socin Diw. Gl. sv.; RḌ Gl. sv., où les mêmes sens se trouvent en dṯ. — *Revenir, retourner*, aussi au Soudan, Lethem pp. 157, 332, 333; rudd warâna, *go back behind us*, ib. p. 286, et en mehri, Jahn SAE III p. 4, 5: riddöm = رجعوا; ib. p. 130, 5. Le mehri rudd, *rendre, répondre, retourner*, Bittner St. mehri II p. 57, sens que la luġah et les dialectes ont également. ردّ est donc tr. et intr., comme رجع, vhv., et *retourner* en français. —

[1]) By G. R. Driver, dont le mémoire en question nous reporte 30 à 40 ans en arrière!

Renvoyer, hinweisen: ردّ عند الشّعبة, Arabica V p. 163, 6. — Aḥmed ʿAlî ed-Dîyêbî dit dans la qaṣîdah citée 1378 et ailleurs:

جبنـنـبـا قـبْـوة وردّت حسّها وحنا تقبّوينا وردّينا الحسوس

Nous lui avons apporté le café, et elle recouvra ses sens
Et nous autres avons pris le café et nous recouvrâmes les sens.

Em-Ḏeyb dit dans la qaṣîdah citée 556:

وإنْ شمّرت بارْدّ ظهري للجبل عند الدول ذي يفتلون الما فتيل

Et s'il [1] *prépare la guerre* [2], *je tournerai le dos à la Montagne,* (et j'irai)
Chez les Sultans qui roulent l'eau comme on roule une mèche.

ردّد, intens. de ردّ. يردّدون النار على القرص, *on ramène le feu* (= les cendres) *tout autour de la miche,* 55, 17: 1050. Le texte ḥaurânite porte ici بردردوا, avec le même sens.

رادّ, participe, *un peu gâté* (viande), 1053 n.

ردّ, *marc de café,* 57, 3; 1080.

ردّة, *gonorrhée,* Dṯ. et Ḥḍr. — C'est aussi un terme de guerre, ma LBʿA p. 80, 1 où je l'ai traduit par *volte-face contre l'ennemi.* Cf. le babyl. radadu, *poursuivre,* Del. Gr. p. 258, Muss-Arnolt p. 957. Littmann, Märchen und Legenden aus der syr.-arab. Wüste p. 16, rapporte une poésie où il est dit:

واوّل ردّة عبينيك يا احْميدة وثاني ردّة عبينيك يا احميدة

Et la première évolution (dans la fantaṣia) *est devant tes yeux, ô Aḥmeydah!*
Et la seconde etc.

Littmann a dans les deux endroits عنيك; ce n'est donc

---

[1]) = el-Kabs, Index p. 1832.

[2]) شمر Abîd b. el-Abraṣ XXVII, v. 14. Au Soudan arabe, *mépriser,* Lethem pp. 299, 309; 424.

pas une faute d'impression. Le mètre est ⏑‒‒‒|⏑‒‒‒|⏑‒⏑‒, mais toute cette poésie est mal transmise par un scribe indigène et fourmille de fautes, aussi bien de mètre que de traduction. On ne peut guère être grand linguiste, grand épigraphiste, grand sémitisant en même temps que grand arabisant dialectologue. Sur عيَنيك, voir ma LBᶜA pp. 14, 26; 15, 23, et عينَيكم, ib. p. 14, 22, 25.

رَدِيد, *égal, pareil,* = نديد, 1579.

مَرَدّ, *pieu du joug*, Ḥḍr. Gl. sv. En Dṯ. il s'appelle مشْحَط, pl. مَشاحط, parce qu'il est fait du bois très dur de شَوحَط, *Grewia populifolia*, Ḥḍr. p. 350. Il y en a un de chaque côté. Une *corde*, قلْصة, pl. قَلَص, y est attachée et qui fait le tour du cou. — مَرَدّ القَبيلة est le *chef de la tribu*, celui auquel on a *recours* en cas de danger ou de litige, 1609, 11. La fraction la plus noble des ᶜÖlat el-Kaur, عَلْهي, est appelée مَرَدّ علَه, Arabica IV p. 23. مردّ الدَّولة, 1481, 11. Il est ainsi appelé parce qu'il يرُدّهم مرّة واحدة, *rassemble* les Bédouins, s'il y a la guerre, explication d'un habitant de Marḫa, ou, selon une autre explication, parce qu'il *écarte le mal.* C'est aussi un terme technique militaire.

مَرْدُود, *revenu, Einkommen*, Dṯ. RO pp. 51, 4; 180, 21; 383, 6 = مدخول مخروج.

Selon Nöldeke, Mand. Gramm. p. 75 n. 2, le sens fondamental de ردّ serait *stossen, schlagen*, ou plutôt *repousser, rejeter*, et qu'on retrouverait dans l'hébr. רדד, *niedertreten, abbattere, prostrare*, et le néo-hébr. רדד, *stampfen*. Les dérivés de √ رد semblent confirmer cela: ردج, *jeter*, ردح, ردخ, ردس, ردع, ردف et ردى, vhvs. On pourrait aussi penser à une parenté avec رضّ = دقّ, où ض serait sous l'influence du r empha-

tique, avec de nombreux dérivés. Je crois qu'il y a deux racines homonymes dont l'une signifie, *stossen* > *devenir compact*, et l'autre *jeter*, *rejeter*, *repousser*, avec les dérivés ردأ, ردج, ردس, ردع et ردى, qui ont aussi le sens de *jeter*, vhvs. et p. 1230.

ردج

ردج, a, *jeter*, en ʿomânais.

رادوج, *peigne* pour le chanvre, 591 (où رادوح est f. d'impr.). Beaussier sv. et Marçais R M T A p. 434. Le Vocabulista, éd. Schiaparelli, donne p. 515 رِيْدَوج, pl. رواديج, *pecten capitis*, avec le dénominatif ردّج, *peigner*, et تردّج, *se peigner*, Dozy sv. Or, il y a dans le Sud, رضّيحة, ou رذّيجة vhv. = ماشطة, que j'ai aussi entendu avec un seul ḍ, 27, 22; 771 s.; 803, avec le verbe رضّح ou رذّح, *coiffer, et habiller la nouvelle mariée*. La vraie forme est ici sans doute dans le Sud رذّيجة > رضّيحة, sous l'influence du r emphatique, car ض ne se distingue de ذ que par son emphaticité. Le رذّح, > رضّج, sud-arabique serait devenu ردّج en Espagne. Il me paraît impossible de séparer ces deux mots, et رذح (> ردج) doit être primaire. ردّج est peut-être aussi une faute de copiste. La forme est فعّيلة, voir sub p. 296. Le classique دُمّيجة, masc., est probablement دمّيجة, par i > u, Abû Zeyd Nawâdir p. 242, 4 d'en bas, = L A III p. 100 avec un šâhid: ولستُ بدُمّيجة في الفراش, *et je ne suis point un homme emmitouflé dans le lit*. La forme est la même que dans رَذّيجة < رذّيجة, et la désinence féminine me paraît indiquer l'effémination d'un tel individu.

ردح

ردح, a, *aller au fond* et *s'y déposer*, 62, 17: يردح الزاد في قاعة المحسى, *la pâte se dépose au fond du pot*. الماء يردح, l'eau s'éclarcit, et le قشاش, vhv., *se dépose* au fond, et l'eau *devient claire*, يصفى, Gl. org., 1198, Arabica V p. 213 n. 1; = رسب, vhv. La luṛah ne connaît pas ce sens, à moins que ce soit un développement sémantique du cl. ردح = تراكم الشيء بعضه على بعض, I Doreyd, Ištiqâq p. 198. Synonyme de ردخ, 1108, vhv.

ردخ

ردخ, *aller au fond* et *s'y déposer* en formant une masse épaisse, *se précipiter*, 1108 = ردح, vhv. Cf. Marçais TAT p. 310.

رَدَخ, *boue épaisse*, 1108 [1]), = رَدَغ, 763, LA III p. 495. Cf. le classique ردح, *tasser et aplanir*, et اردح, *enduire de boue* (une maison) [2]). – رَدَخ est aussi *beurre* parce que cuit [3]); la bonne matière est séparée du قشاش qui surnage. Cf. sub ردح, رسب et رسخ.

ردس

رَدَس, u, *jeter*, *frapper*, = نكس, لطس et ندس, 1221 n. I. el-Qûṭ. p. 266, 14: ردس بالحجر رمى به. C'est véritablement دقّ ou دكّ avec un objet dur, LA sv.: v. sub ردّ p. 1222. Ce sens est encore conservé chez les Bédouins de Lybie, où ردس est

---

1) وحَل n'est pas employé dans le Sud: on y dit aussi خَرَق vhv., ou خَضَع, Yéman.

2) = Sud كحل, v. sub ركز.

3) Ainsi que c'est l'habitude en Orient.

charger le fusil[1]) en poussant avec le مدكّ, *baguette*, pour presser la charge dans la culasse, Hartmann L L W pp. 180 et 181. Chez les Brakna, c'est *stampfen*, M S O S XXI, II p. 12 N° 264. V. aussi acceptions dérivées chez Beaussier sv. C'est, dans ce dernier sens, probablement un accouplement de رد et دس, mais, dans celui de *jeter* entre la racine رد développée en ردف, ردا et ردى, *jeter*. Au Sénégal, *stampfen*, v. sub ركب. — رداس, *coup violent*, Stumme T T B L v. 503.

مِرْداس = مِرْجام vhv., *verrou*, R O p. 404 N° 75.

ردع

ردع, a, *repousser*, *reprimer*, partout courant. Stace p. 30 sv. *check*. R O p. 129, 5 d'en bas. = ردخ, I el-Qûṭ. p. 266, 15. Accouplement de رد et دع, *pousser*, vhv.

مِرْدَع, *bague en cuivre* ou *en bronze*, Arabica V p. 126 n. 3; 1027, 5. Pour la sémantique, on comparera مِكْبَس, p. 337, et رسم, vhvs. Dans le texte mehrite de Jahn, S A E III Gl. sv., il y a mortigêt, *Ring*, qui doit bien être le مردع datînois.

ردغ

رَدَغ = رَدَخ, *boue épaisse*, vhv., 763; 1108.

ردف*

رَدَف, i, *rejeter le رَديف sur l'épaule et le laisser tomber derrière le dos*, expliqué par يِرْدّه لقفاه, où l'on observera ردّ = ردف, = يِرْدّفه Hdr. p. 12. C'est ainsi que, dans le Sud, on porte le radîf, si on ne le met pas: يِتْرِدّفون به. C'est un

---

[1]) = Sud شكّن vhv. et Soudan عمّر.

accouplement de رد et دف, et non pas seulement دف, comme le dit J. Levy WB IV p. 429. Cf. ردى, i. vhv., et ورأ, *pousser, repousser, rejeter*, = دفع LA I p. 189, 1. — *Placer qn derrière soi*, en croupe, *sur la monture*, partout courant. I. Sîdah VI p. 179, 3 d'en bas: ابو عبيد: رَدِفْتُ الرجلَ وأَرْدَفْتُه; رَدِفتُ رِكبتُ خَلْفَهُ et ارتدفته = جعلته خلفى. Dialectalement, ردَفته, *placer qn derrière soi* = اردف, mais رِدفته ou له رِدفت, *être placé de cette façon*. Un notable de Dṯ. me dit: tisâᶜìfna ila Daṯînah, *tu nous accompagneras en Dṯ*. Moi: ma ᶜandak ṛêr răkûbah wâḥidah, *tu n'as qu'une seule monture*. Lui: tirdìfli ᶜalêha, *tu y monteras derrière moi*. Il aurait aussi pu dire tirdìfni. Ana ridìftleh ᶜalam râḥileh, *j'étais monté derrière lui sur la chamelle*, Dṯ. ردف comme ركب, vhv. ردف ل se trouve déjà Qor. 27, 74, où c'est au figuré. Voir LA sv. et A. Fischer Auflösung der Akkusativrektion[1]) p. 176. Spitta Gr. p. 367 n.

رادَف, *s'entourer du* radîf pour sortir, 1378, 4 d'en bas.

رادَف est aussi en Dṯ. *avoir soin de, faire provision de; acquérir*.

اردف, *placer qn derrière soi sur la monture*, 1570 = ma Festgabe p. 14, 33.

تردّف, *s'envelopper du* radîf, ou بثوب, 1075, n. 5; 1697, partout dans le Sud.

رَديف, pl. ردايف, = رادى et رداء, vhv., 365 n. 2; 1787. رديف ne se dit qu'au Yéman et à Aden; hors de là, c'est رادى. رديف est un فَعيل = مفعول, *jeté en arrière*. Cf. غدْفة Socin

[1]) Berichte über die Verhandlungen der Kgl. Sächs. Gesells. der Wissens. Band 62, 1910, Heft 6.

Diw. Gl. sv., *Umschlagtuch*, Huber Journal pp. 132: ṛedfah, *nom du kefiiah au Neǵd*, et ib. p. 130: ṛedefah, *voile noir que les femmes mettent sur la tête en partie et se couvrent ensuite le visage* (Ḥäïl); Musil, o. l. p. 204, 9 d'en bas: ʿaṭnil-ḥaṭṭa watṛaddaf qu'il traduit par *gib mir das seidene Kopftuch und enthülle dich*, tandis que c'est tout le contraire [1]): *et je me couvrirai avec*, v. LA XI p. 169, en haut. — Sur le mehri ardêb, *nuque*, v. ici p. 692 sub دُبْر.

ردق

رودق, < روذق, 1032, où je cite, d'après LA XX p. 280, une phrase bédouine: خَلّبْ مِيفاك حتى ينضج الرودق. Ce mot n'y est pas expliqué et ne se trouve pas dans le Ṣiḥâḥ non plus. Fiqh el-luṛah p. 317 l'a au chapitre الوان الطبيخ. Le Qâm. et TA l'ont sub روذق, où c'est expliqué par الجِلْد المسلوخ والحَمَل السميط, où il faut lire الجلد المسموط, *agneau échaudé*, et ما طُبِخ من لحم وخُلِط بأخلاط. C'est un mot persan, comme tous les autres que donne Fiqh el-luṛah, l.l. Chèr le fait venir du persan رُودَه < أروذ, *intestin*. Horn, Grundr. der neupers. Etymologie, donne rūde (*rôde), *intestin*, pehlevi rōtēk, kurd. ruwī, etc. Le mot doit être vieux en arabe à cause de la graphie avec ذ et provenant d'un temps où le persan avait aussi cette graphie et cette prononciation, v. sub خَوذة et ردى et p. 1230. Le vers de Ǵarîr, cité par TA, se trouve Naqâiḍ p. 845, 10.

ردل

مَرْدَلة = مرطلة, *bousillage, éclaboussage*,, 1221 n.

[1]) Il traduit ib. d.l. yas-safâyef: *den mit Safa geschmückten*: il ne connaît évidemment pas le mot سَفيفة, pl. سفايف, vhv.

*ردم

ردم, i, *enfouir dans la terre; couvrir, boucher*, ma MJM p. 42, partout courant. Stumme Tun. Gr. § 4. Marçais TAT p. 310. Ce n'est pas *jeter*, comme le traduit D. H. Müller, SAE IV p. 90, 12: rúdmu ʿalayha baṭîn u bil-ḥiǵâr = mehri wa riǵômen lēs beṭîn waẓowaír, où l'homme mehrite a rendu riǵôm par radam. Accouplement de رد et دم, vhvs. Cf. رتم et رثم, 636 n. 2, vhvs.

ردّم, *réparer*, habits et maison, etc.; c'est proprement *boucher les trous*, = cl. لدّم, déjà dans Haffner TAL p. 51, 20, et I. Sîdah XIII p. 278, 10. C'est ici un autre thème, cf. *sub* رمّ.

مَرْدَم, *seuil* de la porte, Ḥḍr. Gl. sv.; Hirsch Reisen p. 16, 2 d'en bas; Naśwân o. l. p. 41. Lethem CA p. 397: *platform, of earth*, mardum. Glaser, Südarab. Streitfragen p. 24, dit que مردم signifie à Kaukabân „oberer Stein oder Balken" de la porte, *linteau*. Je crois que c'est là une erreur. Les deux passages de Ḥḍr. Gl. sv. prouvent bien qu'en Ḥḍr. et en Dt. مردم n'est que le *seuil*, qui est souvent très haut. Glaser a commis trop d'erreurs en arabe pour qu'il soit *pour moi* une autorité.

ردن

آرْدان, pl., *manches*, 1533, 2; sing. رَدْن. — رِدْنيّة, pl. ردانى, *pistolet* ou *tromblon*. Littmann, Arab. Beduinenerzähl. Gl. sv.. Musil, o. l. p. 284, 13 d en bas, le traduit par *pistolet*, mais ib. p. 372, 5 par *revolver*, ce qui n'est pas très exact. Je ne sais d'où vient ce mot, qui n'est employé que dans le Nord. Peut-être de رَدْن = الرَدْن صوتُ وَقْع السلاح بعضه على بعض, LA XVII p. 37, 9 d'en bas, qui est composé des deux onomatopées رد et دن, vhvs. En tout cas, il n'a rien à faire avec le nom de la dame Rudeynah, v. ici sub خطّ et p. 1014, et Ḥamâsah p. 227, 6. Dalman PD p. 337, 15 porte:

ya rumḥ er-redêni ya ʿagîd ilʾ-gôm[1]

qu'il traduit par

O Speer der Lanze, o Anführer der Leute,

car *les lances rodeynites* lui étaient inconnues.

*ردى

ردى, i, *jeter*, avec ب de l'objet qu'on jette. ردانى بحجر, *il me jeta une pierre* = رجمنى بحجر, 38, 7; 874. Aussi au fig., comme dans nos langues européennes, 874, 7: اقْده ان اقتدى والّا اردُه, *conduis-le sur le bon chemin s'il se laisse conduire, si non, jette lui la pierre dessus,* = *blâme-le.* يردونه بالكلام, *on lui jette la pierre dessus* = *on le blâme*, 874. Même emploi avec les synonymes رجم, رشق, زرق et رمى, vhvs. ردى est un verbe très classique. Abu Miḥgan dit:

كفى حزنًا ان تردى الخيل بالقنا وأُصْبِح مشدودا عليّ وثاقيا

d'après K. el-Aṛ. 21 p. 213[2]). Dans la qaṣîdah de Ḍarrâr b. el-Ḥaṭṭâb, on lit: وتردى بنا الجُرْدُ العناجيج وسْطَكم, *et les nobles coursiers nous jettent au milieu de vous;* I. Hiśâm, éd. Caire II p. 57, 7 = Abu Ḏarr, éd. Brönnle p. 179, où تردى est expliqué par تُسرع. La traduction de Weil I p. 376, 17:

---

[1]) Je proteste contre cet il de l'article, qu'on ne dit pas même à Beyrouth; c'est M. Hartmann qui l'a propagé. C'est toujours el ou al.

[2]) Mon édition porte p. 68: تطعن الخيل, cf. ici p. 670 sv. خيل = خيّالة, tandis que de Goeje, I. Qot. p. 252, voyelle تُطْعَن الخيلُ, ce qui est aussi bon. Abel, incorrectement أُصْبَح et p. 66 أُتْرَك; il n'avait qu'à consulter mon édition pour ne pas tomber dans cette erreur. A présent, je voyelle وثق qui est en analogie avec les فِعال. D'après LA sv. p. 250, 10, وَثاق est l'infinitif, malgré le Qor. 47 v. 4; LA et el-Beyḍâwî disent que وَثاق et وِثاق sont également bons.

die edlen Rosse werden mit uns euern Leib zertreten est évidemment fautive.

Synonymes de ردى sont 1° ردأ [1]) = ردأه بحجر رماه كرداه والمِرْداة الحجر الذى لا يكاد الرجل الضابط يرفعه بيده, LA I p. 78, 11 d'en bas, ici p. 1231, 2; 2° رَدَّهُ = ردعه بحجر كمنع رماه به, Qâm., et TA ajoute ردّه, voir d'autres dérivés de $\sqrt{}$ ردّ p. 1222/3; et 3° أَرْذَى = نبذ, LA XIX p. 35, 2; cf. ذرى, vhv. Ces quatre verbes ردى, ردأ, رده et أَرْذَى signifient tous *jeter*. Il y a des mots où د = ذ, voir ici sub دبر et ذبر, رودق et روذق, خودة et خوذة. En arabe, ذ devient د, et cela est dialect. fort commun dans le Nord, mais je ne crois pas que د puisse devenir ذ. Il faut donc considérer رذى ou comme une ancienne graphie, conservée du persan(?), ou comme une métathèse de ذرى, vhv. ردأ correspond comme forme à son synonyme رمأ بالمكان = أقام, LA sv., voir sub رمى. ردى est aussi *frapper* = *casser*, comme dans la luḥah: رديت الحجر بصخرة او بمعول اذا ضربته به et رديت الشىء بالحجر كسرته لتكسيره, LA XIX p. 33, 12, 13. مِرْدَى = مِرْداة, *gros bloc de pierre*, v. ici l. 3, aussi employé comme *projectile*, Naqâiḍ Gloss. sv.; au fig. d'un *homme courageux*, p. 359 et p. 723, 7, LA XIX p. 33 en bas; cf. sub رجم p. 1157/8, même sémantique. D'après Nöldeke, ZDMG 58 p. 819, مِرْدَى ne serait pas *Wurfstein*, malgré les lex., mais „*pierre pour casser les noyaux de dattes ou d'autres pierres*"; Ḥamâsah

---

[1]) Ici ردأ est véritablement ra d à a, et le hamza est sous la pression de l'accent: elle est uniquement phonétique, car le thème est r d y. رده s'explique par la congénialité du ه et du hamzah. Voir ma monographie Alef Hamzah.

pp. 207, 2 et 417, 3. Moᶜall. ᶜAmr b. Kulṯûm vs. 37: عجّل قِرَاكم قبيلَ الصبحِ مِرْدَاةً تَطحُونا, où c'est *meule*, = مِرداة, p. 1213. Les deux sens sont pourtant justes. Stace p. 140 donne ردا, *he sank* (in mud etc.), ce qui se dit également en Dṯ. et en Ḥḍr., Ḥḍr. Gl. sv., cf. ردخ et رسخ vhvs.

Ges.-Buhl p. 746 prétend que ردى est *treten, trampeln*. Je ne connais pas ce sens en arabe, où رَدَى est *courir vite* et *sauter*, I. Sîdah VI p. 122, 10 et ss. Aṣmaᶜî, K. el-Ḫeyl, éd. Haffner p. 10: اذا رجم الارض بين العدو والمشي الشديد قيل ردى يردى رَدَيانًا[1]). Dans el-Fâḫir, éd. Storey p. 33, ردى est = سار, et رَدَيان y est expliqué par نوعٌ من السير سريعٌ. Cf. le mehri rdy, ici p. 1233, 8 et p. 1157 en bas. La traduction de Ges.-Buhl vient d'une incompréhension du Qâm., qui explique ردى par رجمت الفرس الارض بحوافرها[2]), ce que Kazimirski rend servilement par *fouler le sol de ses sabots!*[3]). Le babyl. a radū, ridū, *tread, walk > pursue, subdue*, Muss-Arnolt p. 954, ce qui est l'hébr. רדי, רדה, Ges.-Buhl sv.; cf. ici sub ردّ.

Bezold, ZA 24 p. 155, compare l'arabe أَرْدَى = رَدَى على المائة et أَرْدَا, LA XIX p. 34, 11, 14[4]), avec le babyl. רדה, *ajouter;* Del. Gramm. p. 31*: *hinzufügen*. Le verbe arabe signifierait, par conséquent, *surpasser, augmenter*. ربى a aussi le même

[1]) Haffner l.l. a encore d'autres renvois.

[2]) Qui l'a de LA (si toutefois il l'a consulté, ce qui n'est pas probable), et qui l'a d'eṣ-Ṣiḥâḥ, qui l'a d'I. es-Sikkît, qui l'a d'el-Aṣmaᶜî K. el-Ḫeyl, éd. Haffner, p. 19. Partout ici sans بحوافرها.

[3]) Le sens de *treten, trampeln* s'est aussi glissé dans le *Delectus* de Nöldeke—A. Müller, Gloss. sv.: *calcavit*. Ahlwardt, Chalef el-Aḥmar p. 295, traduit également Ṭarafah 2, v. 13: فهي تردى par *sie stampfen den Boden*, ce qui n'est pas juste, mais il est difficile de le rendre autrement.

[4]) الرَّدَى = الزيادة, ib.

sens vhv., et I. el-Qûṭ. p. 103, 4 dit: رمى على ستّين رماه وأرمى زاد عليها وردى عليها رَديًا وأردى كذلك وعلى الشىء كذلك. L'idiotisme arabe ne peut provenir du *calcul avec les pierres*, car رداة est un *bloc*. Le verbe doit ici signifier *jeter* tout simplement. On dit encore النخلة طرحت تمر كثير السنة, *le palmier a produit beaucoup de dattes cette année*, comme *abwerfen* en allem. et *afkasta* en suédois, *rapporter*, *produire*. C'est là la sémantique psychologique internationale. ردى n'est pas seulement *jeter des pierres*, mais *jeter* en général, ce qui est confirmé par le substantif رِداء vhv. أَرْذَمَ signifie la même chose que ردى, dans la locution en question, de رذم, *être comble*, *plein*, *complet*, et أرذم على الخمسين = زاد, LA sv.. On dit رَذَمت الصحفة = أرذم, tr. et intr., = امتلأ, I. el-Qûṭ. p. 101, 21, *être comble* et *combler la mesure*, comme on dit رديت على الشىء ou أرديت = زدتُ. Tout cela fait supposer que ردى est ici pour un رذى primaire, qui est conservé dans la luġah comme أَرْذَى avec le sens de *jeter* = نبذ, v. plus haut. Un autre verbe synonyme de ce ردى est رمّث. Abu Zeyd Nawâdir p. 252, 1: ويقال رمّث الرجل على الخمسين والستّين اذا زاد على ذلك فى السنّ ورمّثت غنمه على المئة اذا زادت عليه. LA II p. 460, 4 d'en bas: رمّث عليه وأرمث اذا زاد. Ce رمّث paraît bien être une métathèse de $\sqrt{\ }$رذم, avec ذ > ث, car il n'a aucune attache avec $\sqrt{\ }$رمث, vhv.

Le mehri a rdú, ce qui est chez Jahn traduit par *jeter* en général et non pas seulement des pierres, ainsi qu'il ressort de S A E III p. 63, 12 et 23 et de S A E IV p. 139 § 28 = Bittner St. mehri V, I p. 34 § 28 et ib. V, III p. 22,

---

1) Un autre ردى, v. p. 1233, 4.

où ūteḥôm terdêh birek ḥzônet, *et elle voulait le* (= le jeune homme) *jeter dans le magasin*, = dṯ. وتبى ترديه داخل الخزانة, ou الخزينة. En śḥ., rde ou rud, *jeter*, Bittner St. śḥ. II p. 40; ib. III p. 78 § 15: rdet sinúrt lóhum mefúteḥ, *la chatte leur jeta les clefs*. Le substantif śḥ. ardit, ib. II p. 40 n., = مسيرة: min ḥon ardítkum = من أين مَسيرتكم, que Bittner rend par: *woher euer Daherstampfen?* parce qu'il donne à rdy = ردى le sens de „*stampfen, in mittlerer Geschwindigkeit gehen*". Il a ce *stampfen* probablement de Ges.-Buhl, v. p. 1231 et v. ردى, i, ici p. 1231. ردى est ici *jeter;* Ṣiḥâḥ sv. et LA XIX p. 34, 8 d'en bas portent aussi ما ادرى اين رَدَى, *je ne sais où il est allé* = اين ذهب. Les Arabes disent bien encore aujourd'hui: اين ترمى, vhv., *où te rends-tu?*, v. sub رمى, Hdr. Gl. p. 593, comme dans LA XIV p. 55 en haut, où il dit: ابن الاعرابى ورمى الرجل اذا سافر قل ابو منصور سمعتُ اعرابيّا يقال لآخر: اين ترمى فقال اريد بلَدَ كذا وكذا, ce qui est encore l'emploi courant des Bédouins; cf. رماً بالمكان = اقام LA sv., v. aussi sub رمح. On peut le comparer au sudarabique لَقَين دَحْقتك, *où* (diriges-tu) *ton pas, ta marche?*, v. sub دحق. Cela confirmerait la traduction susmentionnée de Bittner, si ردى signifiait *stampfen*, mais ردى n'a pas ce sens. V. Additions.

Si ردَى, *jeter*, a pu donner le sens qui se rapporte à une espèce d'*allure de la bête*, v. p. 1231, Moʿall. Ṭarafah v. 13, = عدا et المشى الشديد, comme aussi son synonyme رجم, v. p. 1157, il me paraît impossible que ردى, = هلك, أَرْدَى = أَهْلَكَ, I. Sîdah XIV p. 4, et تردّى = مات, puisse provenir de la même racine. Il faut donc admettre deux racines homonymes de sens diffé-

rent. Il y a, en outre, رَدِى فى الهُوّة, = تردّى et تهوّر, LA XIX p. 30, 9 d'en bas, mais ib. l. 6 d'en bas: رَدَى فى البئر = اذا سقط فى البئر او تهوّر من جبل = تردّى. C'est donc *tomber d'en haut, dégringoler.* Il y a par conséquent رَدِى, = تردّى, et رَدَى, = تردّى [1]). Le premier رَدِى me paraît indiquer la situation produite par la *chute,* et le second رَدَى, le fait de *tomber.* LA XIX p. 34, 3 le dérive de الرَّدَى = الهلاك [2]). Ce sens est encore conservé dans les dialectes, v. ردّى et ارتدى, plus bas, où c'est également = هوّر et تهوّر, encore courants, vhvs.: cf. هوى, i. Je suis porté à croire que ce thème est plutôt un élargissement de $\sqrt{}$ رد que nous retrouvons dans رود, ارود = دور, ادار vhvs., et dont le sens primaire est *aller autour.* — Nous savons que هلك, vhv., est un vieux mot sémitique, = babyl. alâku, *aller, gehen,* sur lequel Torczyner, Entstehung p. 51 et ss. et Bezold, Heidelb. Akad. 1920, 16, ont fourni d'abondants matériaux. Ce thème est encore conservé dans le mehri atelûk, *voyager,* SAE III p. 163 = Bittner St. mehri II p. 67, mais helôk, *faire périr,* = هلّك, ib. IV p. 85, 27 [3]), et l'hébreu הָלַךְ, *aller.* Nöldeke, Beiträge II p. 96, veut que هلك soit un euphémisme [4]). Je le veux bien, et

[1]) Geyer, Zwei Gedichte p. 16 v. 46 et p. 174.

[2]) Marâtî, éd. Cheyho p. 11. 2 d'en bas: فارسُ الحرب ومُردِى البَطَل = مُهلِكه والموقع به. ʿAbîd b. el-Abraṣ XXX, 30: رَدَاىَ, *my passing.*

[3]) Où il faut lire hallak, comme ib. pp. 87, 12 et 91, 20.

[4]) وهى هلكت فى الحجر, *et elle mourut à el-Ḥiǵr,* dans une inscription nabat.-arabe, Lidzbarski Ephem. III p. 84. comme dans l'inscription d'en-Nemârah. عَلِك, a, LA XII p. 394. > عَلِك, est un verbe fort

alors notre *s'en aller*, = *mourir*, le serait aussi, comme l'arabe راح, vhy. Il faut donc, ce me semble, prendre en considération cette coïncidence sémasiologique de ردى, alâku et هلك et voir en ردى = هلك le sens de *s'en aller*. Mais alors ردى, *tomber d'en haut*, *dégringoler*, = تردّى et تبوّر, comme Qor. 5 v. 4: المتردّية, = وهى التى تقع من الجبل, proviendrait d'une autre racine, à moins de supposer que les Arabes admettaient que, lorsqu'on tombe d'en haut dans un précipice ou un puits, on *meurt* toujours. Ce serait, dans ce cas, un sens spécialisé de ردى = هلك, ou bien un intr. du trans. ردى, *jeter*, et signifierait *être jeté*. On pourra aussi supposer que ردى, = هلك, proviendrait de la même conception sémantique que j'ai exposée p 1232 pour رمى على = أرْدَم على = ردى على المائة, et ce verbe signifierait alors véritablement: il est arrivé à l'âge qui lui a été destiné, والله اعلم.

Bittner, St. Mehri IV p. 66, cite rdû parmi les verbes caractéristiques du mehri. On dirait qu'il n'a pas connu l'arabe ردى, qu'il identifie pourtant, St. Mehri V, III p. 22, au mehri rdû, *jeter*. Il a peut-être voulu relever ce verbe comme tertiæ w.

ردّى, *jeter en bas*, Ḥdr. p. 12, expliqué par رمى تحت.

رادى, avec عن, = دارى عن, expliqué par راديت عن القوم اذا رميت بالحجارة, LA XIX p. 34, 1, *jeter des pierres pour défendre qn.*, mais le šâhid de Ṣiḥâḥ, de LA XIX p. 34, 3

---

répandu dans tous les dialectes., où c'est plutôt vulgaire, comme notre *claquer*. Class., c'est aussi فقّ, a, i: il est même employé comme trans.: فلّك, i, = أفلك, LA XII p. 395, en bas. C'est sans doute un ancien فعفل, comme l'est aussi son correspondant hébreu, < هلك de هلك = لأك.

et de T A prouve que ce n'est pas seulement *jeter des pierres*. Je crois qu'ici رادأ = دارأ = دالأ, 1768, n'est qu'une métathèse دارأ et que les savants arabes ont tort d'y voir رادى, *jeter des pierres*, mais dans les Naqâiḍ, Gl. sv., رادى est *to combat*, avec la variante رمى, L A XIX p. 34 en haut. En tout cas, il faut bien séparer راداً de دارأ, comme étymologie. Tout cela prouve l'importance des pierres dans les „combats", ainsi que je l'ai souvent relevé. Cf. رجم, vhv.

تردّى, avec ب, *s'envelopper du châle*, رداء ou رديف, Ḥḍr. p. 11, = تردّف, 1075 n. 5, vhv., = class. ارتدى, 365, 3, Mo^call. Ṭarafah v. 7 (figuré).

ارتدى, *tomber d'en haut*, Ḥḍr. p. 12; propr. *être jeté* ou *se jeter d'en haut*; cf. ارتمى, vhv., Prov. et Dict. Gl. sv. — *S'entourer du râdi*, avec ب, = تردّف ب, Ḥḍr. aussi au fig.: غير انّا ما نرتدى بكلفة مصاريف حمل الحجار الى عدن, *mais nous ne nous chargerons pas des dépenses pour transporter les pierres à Aden*, lettre d'Anṣâb. Comme dans ce vers de Durayd b. eṣ-Ṣimmah, eš-Su^carâ' en-Naṣr. II p. 763: بيضاء لا ترتدى الّا على فزع, *Une cotte de mailles blanche qui n'est endossée que s'il y a une alerte* [1]).

ردى, *châle, plaid*, 1076, 6; Ḥḍr. p. 10; v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 68 en bas et p. 92; pl. روادى, 365 n. 2, = رداء et رديف, vhvs. Jahn, S A E III p. 219, traduit le mehri râdi par *la manière de porter un châle sur l'épaule*, mais c'est simplement le sud-arabique رادى que Jahn ne connaissait pas.

Dans la Z A XXVI p. 224 n. 2, Snouck Hurgronje dit que „l'ouvrier qui s'occupe spécialement de la مضبرة, vhv.,

[1]) Sur فزع, voir 1248 et s.

est appelé râdi, pl. rédâh, à Terim mesaggi". Je ne sais d'où vient ce mot. J'ose à peine proposer le classique رَدَى تثبيت, a, = جعله عظيما كبيرا, L A sv. et Qâm. sv. qui me paraît être l'hébreu רדה II, Ges.-Buhl sv., et qui en néo-hébr. est *labourer la terre*. Le verbe a peut-être le sens d'*élever*, et رادى concorderait alors avec ساقى et سانى, proprem. *élévateur*, vhvs. Il se peut aussi que le رادى ait ce nom parce qu'il *casse* et *rejette* les pierres du champ, v. p. 1230, ou bien c'est une formation analogue à دبر, v. ici ردّى p. 1239.

رِدَاء, *châle, plaid,* 365 n. 2. Ce mot est employé au Yéman, à Aden et en Ḥḍr. par les savants. L A XIX p. 32, 8 d'en bas: الرداء يقع على المنكبين والكتفين ومجتمع العنق, où l'on voit clairement l'étymologie du mot. Cf. l'allem. *Überwurf.* R Ḍ Gl. sv.; Marçais Gr. Tlem. p. 307, avec le pluriel rédya, < du régulier أَرْدِيَة. Cheyḫo, Marâṯi p. 29 en bas. ليست عليهم أَرْدِيَة إلّا جياد قسيّ النبع, *ils n'avaient pas sur eux de plaids, mais seulement des arcs excellents en bois de nab*ᶜ, Socin-Brockelmann, Arab. Gr. p. 144. Par métonymie, رداء est aussi = قوس, parce que تحمل موضع الرداء من العاتق, L A XIX p. 32, 1, *il est jeté sur l'épaule, comme le ridâ*ʾ. Au duel, رداء fait رداوان, parce que le IIIᵉ radicale, disparue dans رداء, reparait, ce thème étant originairement *tertiæ* w., comme en mehri. Ce n'est pas parce que الهمزة تكون منقلبة من واو أو ياء مثل كساء و رداء, comme le dit L A XIX p. 31, 5. Le hamzah n'est pas ici radicale, mais phonétique. La règle de Wright Gr. I N° 17 a n'est pas exacte, lorsqu'il dit que le „hamza alone (ء) is written instead of أ, إ, ئ, ؤ". Le hamzah est ici aussi peu radical qu'il ne l'est dans جاء, ib.. Un hamzah

peut se trouver marqué dans une racine, mais il n'en est pas pour cela radical. Abu Zeyd o. l. p. 159: ردائى < رداءى. رداء est un فعال régulier, comme إزار, حزام, حقاب, خمار, خماق, نقاب, لفاع, لباس, كساء, قناع, شعار, et une infinité d'autres mots de vêtement et d'objets d'habillement, Ḥḍr. p. 272, Dt. 63 n. l. سِوار > سُوار, qui est originairement un mot babyl., a même été calqué sur ce paradigme. Dans tous les فِعال, < III w ou y, le hamzah est physiologique et en vertu de la tonique finale. La III[e] radicale est tombée. La vraie forme فعاو et فعاي, v. p. 1003 n. 1, p. 1017 en bas et ici sub رخى, رنّ et passim dans ce glossaire. I. Sîdah, XVI p. 14 et ss., a de longs chapitres sur les mots, فَعاء, فِعاء et فُعاء tertiæ w ou y. Ib. p. 31, 2 d'en bas il dit: يقال هذا ردائى, وهذه رداءتى تجزته منقلبة عن ياء, mais le hamzah n'est pas à la place du y. C'est ainsi que les savants arabes s'expriment dans les cas pareils, parce qu'ils n'ont pas compris la nature de ce hamzah. V. ici p. 1205.

Le رداء est ainsi appelé parce qu'on le *rejette* sur l'épaule ou *derrière* le dos, comme le radîf. Le ridâᵓ et le izâr étaient les deux principales pièces d'habillement des anciens Arabes, comme encore chez les Bédouins et les non Bédouins du Sud, où l'on ne saurait porter d'autres vêtements à cause de la chaleur et où l'on se contente même du izâr, vhv., qu'on y appelle مَعْوَز, 365 n. 3, 1376, ou مَقْشَب, ib., ou مَصْنَف, 516, 5. Hoḏeyl. Wellh., p. 38, 7: شدّ رداءه على إزاره. Boḫ. I p. 78 (باب الصلاة فى القميص والسراويل) et ib. VI p. 146 (باب البرود والحبرة) et que j'ai expliqué Ḥḍr. p. 11 et s. Abu Zeyd, Nawâdir p. 228, 5, explique لِبْسة, *manière de s'habiller*, en disant: تقول ما أَحْسَنَ لِبْسَتَهُ اذا كان حَسَنَ الارتداء والائتزار.

عليه ثوبين إزار ورداء, *il portait deux vêtements: un pagne et un châle*, K. el-Aṛ. II p. 63, 9 [1]. C'est là le رديف et le معوز du Sud. Ce sont justement les deux pièces qu'on doit porter en état d'i ḥ r â m, Boḫ. I p. 35 (باب من أجاب السائل بأكثر); I. Sa'd III ɪ pp. 16, 27; 17, 21; 18, 5, 18; Juynboll Handbuch p. 145. L'hébr. רְדִיד est sans doute = رداء, parce qu'il est مردود sur les épaules: يُرَدّ على الاكتاف = رديف, Ḥdr. p. 12. Abu Zeyd, o. l. p. 1229, et L A XIX p. 31, 11 donnent aussi رداءة, qui, d'après L A, serait comme إزار et إزارة, mais, ib. p. 352, 7, عباءة [2]) n'est qu'une لغة pour عباية, qu'on dit à présent, v. ici p. 1204. C'est donc *une* pièce, ou bien c'est pour „l'extérioration" du féminin.

ردّى, r à d i, est la bête à gauche du كابر, vhv., à la charrue, 546, 9; 1447, 3, 14; Ḥdr. Gl. sv. كابر [3]). Avec le dénominatif تردّى et تكبّر, 1449, 3, *être* ردى et *être* كابر. Le r à d i, s'il est bien dressé, peut aussi servir de k à b i r, et alors il est à droite, يتكبّر. En Palestine, le r a d i est appelé رديف ou ردف, ZDMG 70 p. 167. On voit ici la communauté radicale des √ ردى et ردف.

ردّية, *servante*, à eḍ-Ḍâhir, 771 n. 3. C'est le fém. du précédent.

Le thème ردُؤ الشيء, dont provient l'adjectif ردّى, < ردىء *mauvais*, *méchant*, si répandu dans les dialectes du Levant,

———

1) Citation de Reckendorf AS p. 66.

2) Qui est pour le régulier عباءة > عباء, à cause du ع.

3) Cf. رادى p. 1236/7.

n'existe pas dans le Sud, mais en ʿOmân. On y dit خامّ < خام, vhv., 1109.

Ce sens de رِدِئَ peut-il être ramené à celui de ردى ou ردِى, *tomber?* v. ici p. 1234. Je ne lui trouve pas d'étymologie, ni en arabe ni dans les autres langues sémitiques. Nous aurions une étymologie analogue en français, où *méchant* vient de *meschant* < *mescheant*. *Méchant* désigne d'abord celui qui *tombe* mal, qui ne réussit pas, un malheureux, un méchant homme, du vfr. *cheant* > *chéant*, < *cadentem*. L'analogie serait parfaite, mais l'hypothèse n'est peut-être pas acceptable. Le hamzah ne ferait pas de difficulté.

مرَدّى, participe passé de ردى, *jeter*, expliqué 874, 10.

ردح

ردّح, *coiffer et habiller la nouvelle mariée*, prononcé en dṯ رضّح à cause du r.

رَدَّاحة ou ردّيحة ou, le plus souvent, رضّيحة, raḍḍêḥa, *coiffeuse*, 27, 22; 771, 772; 803 en bas; comme le syrien خدّيمة, *servante*. Voir ici sub ردح. On l'appelle aussi ماشطة, 803, comme aussi au Soudan arabe. Class., c'est زتّ, u.

رز

√ رز et ses développements, 1614. Cf. ردى، ررم، ررع، ررح، رسّ، رسو، رصّ، غزّ et ركز, vhvs. El Fâʾiq I p. 239: الرسّ والرزّ اخوان, et L A 19 p. 36, 4: ابن الاعرابى: الرّسّ والرّسوّ بمعنى واحد.

Etre ferme et fixe dans un endroit, 671 en bas, = استقام, 889 d. l. Aussi transitif, *fixer, ficher*, avec ب, 671: رزّ بالعكّاز فى القاع وهو قارّ وارتزّ, *il ficha le bâton dans le sol, et il y resta et il y est fixé*; cf. غزّ vhv

Estimer en soupesant avec la main, Dt.; cf. زأر, II, 672 n. 1; 715; vhv.; même sens en šh., Bittner šh. II p. 26, qui le compare avec l'arabe رسّ, *scruter*: cf. aussi حزر, زرع et رسّ, vhvs.

Un autre زرّ est *produire un bruit sourd*; onomatopée. Fiqh el-luġah p. 350: الزرّ الصوت. Ḥamâsah p. 626 d. l.: وانتم سماء يعجب الناس رزّها, *vous êtes un ciel dont le murmure plaît aux hommes*, = Delectus p. 57 d. l. C'est l'africain رزّ, *tonner*, Lethem p. 459, comme le dt. رزّ الرعد et رزيز الرعد. Cf. sub رجز. Développé en أرزق السحاب = صوّت = أرزم vhv. Dans le sens de أسرع, ce verbe رزّق, vhv. = زرف, métathèse, se trouve aussi dans زأف = أعجل, LA shv.

I. Sîdah II p. 145 en bas: العرك والعرك والخشارم والجبش والرزّ كلها الاصوات, et LA sv.: رز فهو صوت ليس بالشديد. — إرزيز, *grelottement de froid*, Lâm. d'eš-Šanfarâ v. 55. I. Sîdah II p. 145 6: الارزيز الصوت مأخوذ من الرزّ, avec cet hémistiche: من جلبة الجوع جيّار وإرزيز. Labîd, Moʿall. v. 47: وتسمّعت رزّ الانيس فراعها, *et elle prêtait l'oreille au bruit de l'être humain, ce qui l'effraya*; variante ركز dans la Ǵamhara d'Ibn Abî el-Ḫaṭṭâb, éd. Caire, p. 70. Nous trouvons cette racine dans رزب, vhv., رزم (ارزم) et رجز, vhvs.

ارتزّ, *être fixé* ou *se fixer*, 671, v. ex. p. 1240, 2 d'en bas. RO p. 186, 11: تمّيت مرتزّ احرصك, *je suis resté fixé là à t'attendre*. RO le traduit par *eingepfählt*, ce qui est trop servil. I. Qot., éd. de Goeje, p. 216, 5.

رز *seuil de la porte*, RO § 28, pl. رزوز, ib. p. 72, 6 = dt. مَعْقَم vhv.

رزة, *monceau de pierres* qu'on *empile* en commémoration d'un fait, 1466, 2 d'en bas; ici p. (1170), = مرزة, vhv. Sur un autre sens dans les dialectes algériens, voir Marçais TAT sv. En ʿOmân, c'est aussi *cadre de la porte*, Ḥdr. Gl. sv. et LA sv.

رزة, *thunder clap*, Lethem p. 459.

مَرَز, *place de réunion*, 39, 19; 672, 4; 889. Pl. مرازّ > مراز ou امراز, 889, où explication, v. *sub* مرش; = ʿOmân برزة et à l'ouest de là مَبْرَز, vhv. V. p. 1163.

مَرَزَّة, souvent prononcé muruzzuh, ce qui indiquerait que c'est originairement مرزة > مُرزة > مُرُزّة, assimilation vocalique, 671, 672, où explication, 1716, 3, où il vaut mieux traduire يلقى مرزة par *il fera, il empilera un monceau de pierres en souvenir de votre défaite*, = مِرْزاح, vhv. Dans le Nord, on appelle un رزة ou مرزة autrement: مَرْمَى، مَذْبَح ou مِرْزاح p. 1250 et partout aussi مَشْهَد, 67, ou شاهد, 1116, Ḥdr. p. 482.

رُزّ, *riz*, 1203, < رُنْز, Arabica III p. 30; 446, 10 d'en bas, 1203 note; RO p. 42 (§ 28) et p. 283, 10 d'en bas: rinz. Ṣiḥâḥ sv. donne رُزّ et رُنْز comme لغة de أرز et il dit que رُنْز appartient au dialecte des ʿAbd el-Qays: كأنهم ابدلوا من احدى الزايين نونا = LA VII p. 221, 9, 10, 12 d'en bas. Les nombreuses variantes de ce mot prouvent qu'il est exotique. رُنْز peut être une dissimilation de رُزّ, comme اجّانة et إنجانة vhv., إجّاص et انجاص, LA l.l., رُنْدُرة, *crête du coq*, Dt. et le lyb. زُرّكة, *queue du coq*, Hartmann LLW p. 145, سُكّار

et سُكَّر, *sucre*, ʿOmân, 446, et quantité d'autres, 340 et s., Brockelmann o. l. I § 90. Mais si, au contraire, رُزّ est une assimilation de رُنْز, il faut considérer celui-ci comme primaire, et le grec ὄρυζα proviendrait alors de l'arabe ou de l'aram., contrairement à ce que pense Vollers, ZDMG 50 p. 650 n. 6 et ib. 51 p. 298, réfuté par Brockelmann o. l. I p. 244 n.. رُزّ < رُنْز indiquerait une autre voie de dérivation que le grec ὄρυζα. On lira à présent I. Löw, *Der Reis*, dans la ZA 21 p. 206 et ss. En ʿOmân, رِنْز est عَيش parce qu'il y est, comme partout en Orient, la principale *nourriture*.

رزب

رزب, u, *faire le fanfaron*, Dt. = Aden صنجم, vhv., 672. Elargissement de √ رز, vhv., *produire un bruit sourd*. La IIIe radicale provient de √ زب = ذم vhv. Le fanfaron est „fort en gueule" pour se faire valoir.

مِرْزاب, *gouttière*, 656, < مِزْراب, comme رزب = زرب, Brockelmann o. l. I p. 269. LA, I p. 401, dit que مِرْزاب est pour مِيزاب. Sur مِرْزَبَة v. sub زبرة.

رزح

رزح, a, *piétiner, battre des pieds. — Taper avec les pieds pour rendre une chose compacte et la tasser. — Donner un coup de pied à qn. qui est par terre, repousser avec le pied*, = رمح ou ركل. *Battre des mains* est plutôt رزع, vhv.. C'est le śḫ. rízaḥ, *stampfen*, qui n'a rien à faire à l'arabe رضخ ou رضح, comme le pense Bittner St. śḫ. II p. 7.

Je croyais avoir entendu رزه, mais c'est avec ح, vu l'affaiblissement des gutturales dans le Sud, 672 n., Arabica III p. 44 et ib. p. 57, où il y a la description de la danse de

Ahl el-Makallâ: اهل المكلّا يلْعبون الشَبْواني بلا زَفين ينقسّمون شَنْقَين ومعهم طُوَس تِنْتَين وهاجِر وفيهم شُعّار يِسُوقون عليهم بالقصايد وهم ساكْتين يسمَعون و يشِلّون تالِي القصيدة ويغنّون بُه مرّة ويشِلّون الصَوت مَقْسُوم ساعة الشَنَف ذا وساعة الشَنَف ذاك ويرقُصون ويرزحون على وَزْن الصَوت ولَما استكْفُوا منّه يسكُتون ويبدَع الشاعِر قصيدة ثانية (= ثنية) الخ.

Les habitants d'el-M. dansent la danse śabwâni sans la paire du milieu. Ils se partagent sur deux rangs. Ils ont avec eux deux timbales et un tambour. Il y a parmi eux des poètes qui leur récitent des qaṣidah, tandis que les autres se taisent et écoutent. A la fin de la qaṣidah, ils s'y joignent et la chantent ensemble à l'unisson, mais à tour de rôle: tantôt un rang, tantôt l'autre, en battant des mains et des pieds sur la mesure de la mélodie. Lorsqu'ils en ont assez, ils se taisent, et le poète récite une autre qaṣîdah. Cette traduction est basée sur l'explication que m'en donna Saîd, assis à mes côtés [1]). Snouck Hurgronje, Feestbundel p. 23, rapporte le dicton ḥaḍramite: kĕsáḥ weyirzáḥ, *il est estropié et il danse*, 672 n.. On peut bien ainsi traduire يرزح, mais il faut alors savoir comment se fait cette danse, ainsi que je viens de la décrire. Ici l'allitération -aḥ prouve que le verbe est رزح, non رزن, avec l'infinitif رزيح, ib. p. 26; 672 n. Cf. رزع vhv.

En Dṯ., رزح est aussi *baisser la balance*, développement de √رازّ, u, contaminé avec √رزح, vhv. En ʿOmân, رزح est *aufheben*, RO § 236 et § 260, mais ib. p. 405 N° 87 il rapporte le proverbe: qaḥbe rrâzḥa aḫyar min ḥorr l mâzḥa, *putain tranquille vaut mieux que femme honnête qui rigole*, où râzḥa est expliqué par smit. Je ne connais

[1]) Les vocables sont expliqués Ḥḍr. Gl. svs.

pas رزح dans ce sens, pouvant être rapproché du classique, v. plus loin et 672 n.; cf. رزع.

ترزّح, *marquer le pas en marchant; taper avec les pieds* ou *les mains pour rendre une chose compacte.* ترزّح se dit aussi du chameau qui *pose les pieds avec lourdeur.* Arabica III p. 44.

رزحة, *la pose du pied avec lourdeur, piétinement* = دحقة, vhv. Arabica III p. 44.

مرزح, espèce de *danse* ou de *marche* au pas marqué sur le chant qui l'accompagne. On peut la traduire par *réjouissance, danse* ou *fête.* C'est le synonyme de h a b b ô t, dont l'étymologie offre la même sémantique, 1653 s.; 1674. RḌ I p. 90, 5 et n. 1. et ib. 88, 16: m a r z e h, corrigé ensuite en m a r z e ḥ [1]); il le traduit par *Aufzug*, ce qui est trop et qui se dit موكب < موكب, 747, 781; 1220 et Amâlî Ḍêl p. 171 et ici sv. Je ne saurais dire si ce mot vient de رزح, *battre des pieds,* ainsi qu'on fait dans toutes les danses orientales [2]), cf. دبكة, ou de رزح < √رز vhv., *produire un son sourd,* le premier pouvant en tout cas provenir du second.

Ce mot paraît avoir été fort répandu dans les langues sémitiques, où l'on trouve מַרְזֵחַ, qu'on rend par *lautes Geschrei,* et Yehûda b. Balʿâm, Poznanski, ZDMG 70 p. 465, dit que ce mot vient de „رزح, *élever la voix,* aussi bien pour un motif joyeux que triste". Jér. 16, 5 בֵּית מַרְזֵחַ est *maison de deuil,* et Âmôs 6, 7 מִרְזַח est *criaillerie.* La traduction américaine porte dans le premier passage ببيت النوح et dans le second صياح. L'antisémie est donc spécieuse. Nöldeke

---

[1]) Erreur bien facile à commettre, vu le peu d'emphaticité des gutturales dans le Sud. J'ai bien commis la même erreur au commencement!

[2]) On se rappelle le vers de Horace Ode I, 37, 1: *nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus!*

Beiträge II p. 86, réfuté par Rhodokanakis, WZKM XXV p. 82. Les juifs d'Eléphantine avaient leur מרזח, Lidzbarski, Ephem. III p. 120, comme ceux de la Palestine, Levy NHChWB III p. 247. Ici מרזח est sans doute un endroit où l'on se réunissait pour les réjouissances publiques et doit être séparé de מִרְזַח. Abul-Walîd Marwân b. Ǵanâḥ, dans son ouvrage K. el-Uṣûl, éd. Neubauer, Oxford 1875 p. 674, a un article *ad hoc* sur ce mot: אל תבוא בית מרזח معنى מרזח هو إِعلانُ الصوت بالبكاء والتَرَح او بالغناء والفرح وهو هنا فى البكاء على ما يبدو من المعنى وهو اسم الفعل يكون المعنى لا تدخل بيت ال רזח اى لا تدخل الى المواضع التى يُعلِنون الاصوات فيها بالبكاء والندب عند الحزن واما كونه فى الغناء والفرح فقوله וסר מרזח סרוחים ومعنى מרזח هو المِرْزِيح بكسر الميم وهو الصوت وهو اسم.

H. L. Fleischer, apud J. Levy o. l. IV p. 317, dit que la racine verbale رزح manque dans la luṛah et les dialectes et il lui donne le sens de *tollere, sublevare*, en s'appuyant sur celui de مِرْزَح = الخشب يُرفَع به الكرمُ عن الارض, Qâm. et LA sv., = مِرْزَحة, et le verbe رَزَحَ العِنَبَ = أَرزَحهُ = اذا سقط فرفعه, LA sv. [1]). Nous avons vu p 1244 qu'en ʿOman رزح est justement *aufheben, tollere, sublevare*, et Fleischer a bien deviné. Seulement, ce رزح est un tout autre verbe que celui que je traite ici. C'est un composé de √ رز > رزّ, u, et de زح, vhv.

Fleischer, o. et l. l., rejette aussi bien مِرْزَح [2]), = صوت, que مِرْزِيح = الصوت الشديد. Nöldeke, o. l. p. 86 n., cite LA pour

---

[1]) Lane donne رَزَحَ العِنَبُ, *the grape-wine fell down*, tiré de TA, où il y a l'addition, d'après LA, اذا سقط فرفعه, sans voyelles: il faut lire رزح العنبَ, *échalasser la vigne.*

[2]) LA dit que c'est un صفة غالبة.

مرزح et مريزح, mais il ajoute que cela, malgré le šâhid de LA, n'est pas sûr, tandis que, dans une autre occasion, il se plaint de ce qu'on „donne trop d'exemples à l'appui, les dictionnaires indigènes étant suffisants lorsque le mot y figure", et je pense comme lui. En effet, مريزح n'est pas une forme arabe, ni nominale, ni verbale, comme le relève aussi Fleischer o. et l. l.. Etant donné que ce verbe رزح paraît être limité à l'Arabie du Sud, = رزح du Nord, je suis porté à assigner à مريزح une origine mehrite, car en mehri le participe passé est sur le paradigme maf'îl, Bittner St. mehri I § 100, comme mešmîr, *renommé*, = مشهور en Dt. et Ḥdr., vhv., de même que l'infinitif *medwîr* de √ دور, *aller autour*, *rôder*, mezawîr de zâr, *être debout*, = زار, Bittner o. l. I § 21, correspondant au مصدر ميمي, si courant dans tous les dialectes. Ḥdr. p. 209 ici sub مسروح et ma LB'A Gl. sub محوال. Dans مريزح, la première voyelle peut être par l'attraction de la seconde.

Ce mot مرزح, que je ne connais que dans le Sud, a été conservé sous la variation مرسح en Ḥaurân, où c'est la *veille de la noce* pendant laquelle on s'adonne à des réjouissances en dansant et en chantant. C'est la ليلة المرسح, Wetzstein ZDMG XXII p. 146. M. el-M. sv. dit: المرسح عند المولدين مكان اللعب والرقص وقد يطلق على مجتمع الناس لغير ذلك ج مراسح, = Dozy S. Or, Fleischer, Kl. Schriften II p. 524 s., y voit une métathèse pour مسرح vhv. =, selon lui, „chez les Bédouins particulièrement, une *place de pâturage*, où le bétail se meut librement, ce qui serait devenu plus tard un endroit pour circuler librement, des bêtes et des hommes." Ce sont les Syriens qui ont introduit ce mot pour rendre notre *théâtre;*

Fleischer o. l. en donne des exemples. Je crois que cette étymologie de feu notre grand cheykh est à écarter, et je suis persuadé que ce مُرَسَّح n'est autre que l'ancien et le sudarabique مُرَزَّح. La permutation de ز > س est extrêmement fréquente en arabe, 315 en haut, 779 n.; I. Sîdah XIII p. 279, Haffner Arab. Lexicogr. p. 43. J'ai réuni une liste de plusieurs douzaines de mots, où cette permutation a lieu; on la trouve sub ز ici.

Nous venons de voir que رزح est un élargissement de √‾رز, indiquant un *son*, produit par les pieds, la bouche ou le tonnerre et que le verbe رزح est fort répandu dans les dialectes du Sud. Est-ce que la III[e] radicale provient de √‾صح, > صيح, > زح ou bien est-ce une variation de رزع vhv.?

Il y a un autre رزح, a, *être faible et maigre au point de ne pouvoir se lever*, = رزم, u, p. 1256. I. es-Sikkît, Tahḏîb p. 145: الرازح الشديد الهزال وبه حراك. Ḥamâsah p. 227 en bas: بتنا عند مروان رزّح, *nous passâmes la nuit chez M. exténués de fatigue.* I. el-Qûṭ. p. 264, 12; LA sv.; encore courant en Syrie, M. el-M. sv., Dozy sv. Cf. رزم vhv. Ce thème se trouve également en soqoṭrî, SAE VI p. 63, 4: laᶜád razaḥk, *je suis déjà fatigué*: ib. p. 158, 16: men rizéḥen, *par fatigue*: ib. p. 250 N° 346: ib. VII p. 14 § 6: ho rázaḥk = arabe nâ zaḥáft. Praetorius, ZDMG 62 p. 752, qui cite aussi ces passages compare ce sens avec l'éthiop. ሰርሐ, *se fatiguer*, *être faible*, *sans force*. Je fais observer que l'hébr. רזח a un sens rapproché, et surtout l'arabe رذى. I. el-Qûṭ. p. 270, 9: رذى البعير هُزِلَ وايضا أَعْيَى لا يُوصَف بذلك غير الابل ورذو أقام هزالا او إعياء. Il se peut donc que رزح, dans ce dernier sens, ne soit qu'une variation consonantique de رَذى

= רוח, mais le voyellement différent de رَزَح et رَزَى est pourtant à prendre en considération; cf. aussi رَزُّ, *diminuer*, Boḫ. IV p. 93, 7 et I. Saʿd VIII p. 69, 10 d'en bas, ici p. 1253, et رزف = حَزَقَ, LA sv. et TA VI p. 116 en bas.

رزع*

رزع, a, *tasser, empiler*, Dt. Élargissement de √ رز, 671. Ce thème ne figure pas dans les dictionnaires. Qâm. seul a أَرْزَعَ = اجبن, 672. Cf. رصّ, رصى, رصد, رصف, vhvs., et d'autres, 672, 4 d'en bas. نرزع على جِذْر الكعبة ثنتين حجار, *nous chargeons deux pierres sur le bas du tronc de la kaʿbah*, 23, 14: 1314, 2. يرزعه (= المشيد) السيّد ولا الشيخ في الطريق, *le seyyid ou bien le cheykh l'empile sur la route*, 67, 6; cf. 1716, 13. يرزعون الثياب في السحّارة تشلّ كثير, *ils serrent*, ou *pressent les habits dans la caisse, elle contient alors beaucoup*, (= يسع) Ḥḍr.: v. 654 en bas, où زرب, vhv. — *Rosser*, Syrie, 672. Fleischer apud Levy WB IV p. 486. عملت رسول رزعتني علقة, *j'ai fait l'huissier, et tu m'as flanqué une raclée*, Bâsim p. 40, 1. Spiro sv.: *to knock down*; رزع الباب, *he slammed the door*. C'est une variation de رصع, vhv. — اعبر على فلان ارزعه لي وقل له, *passe chez un tel et fais-le rester là et dis-lui*, 672 = ici p. 638. Je crois que le verbe est ici أَرْزَعَ, cf. 671 en bas. C'est en tout cas, un développement de √ رز, *être ferme et fixe dans un endroit*, vhv.

Dans le Nord, رزع est *sautiller* > *danser*. Musil o. l. p. 239 porte:

Yiḥram ʿaleyku [1]) aṣ-ṣulḥ, ma teśûfûh,
Illa-ḏ-ḏîb yirzaʿ bis-sâmir.

---

[1]) -ku < -kum. Il est fort curieux que ce possessif abrévié, si

La paix vous est refusée, vous ne la verrez pas,
Si ce n'est que le loup sautille pendant la réunion sérale [1]).

Ib. p. 321, 11: بالليل يصبر زَلَمَة يرزَع بالسامر وبالنهار يصير كَلْب, *la nuit il devient un homme qui joue et sautille pendant le sâmir*, vhv., *et le jour il devient chien.* C'est sans doute une variation consonantique du sudarabique رزح, vhv.

ترازع, *conclure une trêve de Dieu,* رزْعة, 671, = Nord تعاطى.

رزْع, inf. de رزع, *endiguement, empilement de pierres,* 86, 27; 87, 9, où = ضمير, vhv., 1314, 2.

رزْعة, *trêve des hostilités,* 976, = رزْعة, 119, 11; 671, = Nord عطْوة. Pour la sémantique, voir p. 1890, 1. Son synonyme جدْنة, 356, et هوادة, vhv., offrent la même sémantique.

رزاعة, *digue,* 86, 20, = قَيد, ib.; 87, 10.

مرْزاع, *monceau de pierres* en commémoration d'un fait y arrivé, 671, 672; cf. مرزة, p. 1242.

رزف

رَزَف, i, que je ne connais pas dans notre dialecte, 1260. Il a deux sens: 1e onomatopée, provenant des deux onomatopées رزّ, vhv., et زقّ, 817 n., 850; 851; 1255; les deux signifient *produire un bruit sourd.* Cf. رزم et ارزم, vhv. L A XI p. 17: أَرْزَفَ السحابُ صوّت كأرزم. Le Ṣiḥâḥ n'a pas ce thème, mais le Qâm. donne رَزَف الجمل = عجّ, *mugir*, cf. اجّ et هجّ, وهو صوته, T A. 2e *trottiner avec vitesse,* 1260. L A XI p. 17: رزَف اليه دنا

usité dans les parlers bédouins transjourdaniens, se trouve aussi dans l'arabe soudanais, Lethem p. 19.

1) Mal transmis, mètre: – – ⏑ – | – – ⏑ – | – – –.

أزرف الرجل اسرع = وازرف الاسراع عن كراع. Cf. le simple زرف. I. Sîdah III p. 103, 8 d'en bas: زف يزف زفيفًا وهو مَشْى

وزف = متقارب الخطو في عَجَلة وسُرعة ib.; LA sv.: LA l. l.: زرفت الناقة اسرعت وأَزرفتها أنا احتثثتها في السير ورواه الصوّام عن شمر زرفت وأَزرفتها. LA donne à peu près la même définition pour زرف. XI p. 33: زرفت الناقة اسرعت وأَزرفتها أنا خببتها في السير; aussi des hommes: أزرفوا = عجلوا, et il ajoute ici aussi الزرف الاسراع. C'est donc une métathèse de زرف, mais l'on ne saurait décider lequel des deux verbes est primaire. زرف pourrait bien être primaire, car زرب, *se dépêcher*, 656, cf. 651 n., et سرب, Qor. 18.60, en sont peut-être une variation consonantique. Le second sens de زرف pourrait aussi provenir de l'onomatopée زرف, soit parce que les pieds *font du bruit* sur le sol lorsque la bête ou l'homme courent, et l'on pourra alors comparer خبّ, u, p. 547, 4, et دحق, vhv., qui sont aussi originairement des onomatopées. Sur زرف = أزرف, v. Socin Diw. Gl. sv.

En ʿOmân, زرف est *exécuter la danse du sabre*, RO p. 418 en bas, où l'auteur traduit dâro yirzifo par *ils se mirent à chanter le rezef*, où il y a deux rangs de danseurs; cf. sub زرح. Dans le Sud, زفن est d'abord *être agité* et ensuite *danser*, Ḥdr. Gl. sv., inf. زفين, qui pourrait être une métathèse de زفر = زرف, avec permutation des sonores.

Nöldeke, Zur Gr. § 23, veut que أزرف = اسرع ait donné تخزرف, où le أ > ء, et que ce verbe تخزرف soit dénominatif de l'épithète de l'*autruche* خزروف ou خزراف, ce qui est aussi l'avis de Brockelmann o. l. I p. 521. Or, تخزرف في عدوه, LA sv., est *peut-être* une forme pour أزرف, voir ici sub أزاح, أزد et أزق, mais il peut aussi être un accouplement

de جز et رف, vhvs., cf. جـزو. I Barrî le mentionne sub جزف, L A sub جزرف. Si جزرف est dénominatif de جُزْرُوف ou جُزُّرُوف = سريع, il faut bien expliquer l'étymologie de cette épithète, qui, avec l'opinion de Nöldeke-Brockelmann, serait *sub judice*. Notre mot *girafe* vient en premier lieu de l'arabe زُرافة (u > i), Ṣiḥâḥ sv., L A sv., ou de زَرافة. La forme زُرّافة que donne Lammens, Mots français p. 127, m'est inconnue [1]), et زَرّافة, L A sv., Lane sv., forme assez insolite en arabe (cf. حمّارة ici p. 483), me paraît provenir directement de l'italien *giraffa*. La زَرافة dont parle l'auteur de ʿAǵâib el-Hind, éd. v. d. Lith p. 197, est un autre animal, de même que le زرافة chez Marcel Devic (Littré Supplément), Mots d'origine orientale p. 39: *petit daim*. Le mot arabe pour girafe ne doit pas être d'origine arabe. Dans le pays où se trouve cet animal, il est appelé zerâf chez Carbou p. 233 et chez Lethem p. 332, zarâf. Hommel, Säugethiere p. 230, veut que زرافة soit un emprunt éthiop., qui, à son tour, viendrait du vieil-égypt. ser, *grand, haut*. Les indigènes du pays où se trouve la girafe auraient donc donné à cet animal un nom égyptien, ce qui me paraît peu probable. Zarâf doit venir d'une langue africaine et n'a rien à faire avec l'arabe زَرَفَ, vhv.

زَرْفة, pl. زَرَف, rezef, *chant de guerre*, = ŝelleh et habbîeh, vhvs., RO p. 418, = Dṯ. et Ḥḍr. شَلّة et زامل.

رزق

رزق, u, et les dialectes i, serait, s'il faut en croire les savants européens, un dénominatif du persan moyen rózîk, > le

[1]) L A donne bien الزّرّافة, qui a pourtant un tout autre sens.

syriaque רוזק > رزق, de Lagarde, Ges. Abhandl. p. 81, Fleischer apud J. Levy W B IV p. 486, Siddiqi, Pers. F W, Göttingen 1919 pp. 56 et 73, où l'on trouvera des śawâhid tirés des anciennes poésies préislamiques. Le thème رزق se rencontre 121 fois dans le Qorân. Cette étymologie doit nous étonner, car, après *Allâh*, ce verbe رزق et le subs. رزق sont les plus employés dans tous les pays arabes. On ne saurait les remplacer par un autre mot, v. p. 1255.

Je me suis souvent demandé quel rapport il y a entre رزق et le classique رزأ, a, (razàʿa) = رزا (ràza) = برّ, sur lesquels voir Nihâyah, L A et Lane sv. C'est surtout la seconde forme رزا (رزى) dont le sens est à relever. Elle est un تخفيف شاذ de la première, selon en-Nihâyah et L A, ce qui simplement veut dire que la tonique a été déplacée, à l'instar de bien d'autres verbes, voir mes *Remarques sur Alef Hamzah*. La langue sabéo-ḥimyarite possède un verbe رزا, Glaser Dammbruch pp. 9 l. 36; 11 l. 82; 36 l. 14 15 que Glaser et Praetorius, Z D M G 53 pp. 11 et 24, traduisent par *dépenser*, *ausgeben*. On le trouve aussi Hal. 147 = Rhodokanakis Studien z. Lexicogr. und Gramm. des Altsüdarabischen I p. 57 l. 5, et que Rhodokanakis traduit, ib. p. 58, par *au détriment des familles*, d'après le sens que رزأ, > رزيئة ou رزيّة, a dans la luṛah. On le rencontre également Halevy 152, 12, expliquée par Grimme, O L Z 1906 p. 257—9: وكلل رزان على كل انسن, traduit par *Unterhalt, Ausgaben*. Grimme [1]) y compare le رزق qoranique. Ce verbe se rencontre aussi dans une inscription palmyrienne רזאן, Lidzbarski Handbuch p. 368, rendu par *Geldminderungen*, *Ausgaben*.

---

[1]) Ce n'est pas de lui que j'ai mon hypothèse.

Je fais rappeler que خسر dans les dialectes du Sud veut dire *dépenser*, vhv., et la sémantique de رزأ serait ici la même. Du reste, رزأ offre aussi des sens qui n'excluent point une parenté avec رزق, qui peut provenir de رزأ avec renforcement de l'explosive. Si cette parenté radicale et sémantique existe véritablement entre les deux verbes, on n'aura pas besoin d'avoir recours au persan pour expliquer un verbe aussi archiarabe que رزق. Les savants se prononceront. V. Additions.

De même, un autre mot, tout aussi courant dans tous les pays arabes, زاد, dialect. زوّادة (le ḍ a m m e à cause du w suivant), viendrait, selon Zimmern, Akkad. FW p. 39 de l'akk. ṣīdītu ou ṣidētu, vieux babyl. zīdītu, *provisions de voyage*, Muss-Arnolt p. 869, resté dans l'aram. zēwāda, d'où les Arabes auraient reçu leur زاد, Boḫ. III p. 137, 5 d'en bas, Dṯ. 62, 18; 975, 4; 1108; Lethem pp. 217 d. l.; 450, 11, ou زوّادة, Pr. et Dict. Gl. sv.; Dalman PD p. 168, 15 d'en bas: z â d i u z u w w â d i [1]). Landersdorfer, Sumer. Sprachgut im A.T p. 81 veut même que tout ce thème *sémitique commun* vienne du soumer. z i d, *farine*, d'après Delitzsch, cf. Dṯ. 62, 18, et *blé*, d'après Hommel, apud H. Lewy, Semit. FW p. 81 note, mais il paraît que le mot soumérien est seulement z i et que l'idéogramme pour *céréales* est ś e > babyl. ś e'u m, *céréales*, Kugler Sternkunde pp. 36, 19; 277 et II p. 80. 3: ś a t t u ś a'â t u = سنة الغلّة ou النبات; Weidner Beiträge z. babyl. Astr. p. 93. Z i d proviendrait d'une fausse lecture, d'après ce que j'ai pu comprendre

---

[1]) زاد est *manger*, *nourriture* en général et زوّاد, زوّادة, *provisions de voyage*. Bent, Southern Arabia p. 442, donne pour le soqoṭrí z o d e, *poisson*, car le poisson est la principale nourriture de ce peuple.

par le Syllabaire de Brünnow, N° 10530, qui donne zid entre parenthèses. Brockelmann, o. l. I p. 166, avait déjà relevé ce passage de ṣ > z devant d et soutenu que زَادٌ serait l'hébr. צֵידָה, mais צַיִד I et צַיִד II, = צֵידָה, ne sont pas de la même provenance: le premier צַיִד est = صَيْد, vhv., < צוד = صاد, i, et se rapporte à la *chasse*, le second, aux *provisions* que l'on fait, soit pour le ménage, soit pour le voyage.

On a même avancé que le grec σῖτος, *blé, aliments solides, nourriture*, d'origine obscure d'après Boisacq DELG p. 866, viendrait en premier lieu du souměrien zid, Lewy FW p. 81 n. Si cela est vrai, ce mot *aurait pu* aussi être l'origine de mots de la même sphère dans les langues européennes; v. Walde sub *sero*, Falk-Torp sub *sæd* II, Kluge EWB sub *säen*. On oublie facilement que l'Europe a été civilisée par l'Orient, mais sur la provenance des mots européens en question il est prudent de ne pas se prononcer.

Le sens primaire de $\sqrt{}$ زود, زيد est plutôt *être bouilli*, comme en hébreu, avec aussi un sens secondaire, de même que les verbes de sémantique analogue en arabe et dans nos langues européennes. Je crois donc que زود et صيد sont des thèmes sémitiques communs. Si l'on enlève à la langue des Arabes les mots les plus essentiels de leur vie et de leur nourriture, il n'en reste que أكل, qui est aussi du sémitique commun, et قُوت, qui, d'après quelques savants, Brockelmann o. l. I p. 405, serait même une forme hybride. On oublie que le peuple arabe parle une langue sémitique et qu'il parlait cette langue lorsqu'il habitait en Babylonie avec les Babyloniens.

ترزّق الله, chez Snouck Hurgronje, O. S. Nöldeke I p. 100, 3 d'en bas, *demander à Dieu les moyens de subsistance en récitant des poésies*, correspond exactement à تقصّد الله, Arabica III pp. 22 et 34, Ḥḍr. Gl. sv., expressions significatives de la mendicité des poètes arabes.

* رزم

رزم, i. Il y a ici deux verbes homonymes: 1° *empiler, entasser, tasser.* C'est un développement de √‾ رز, vhv. ترزّ الشجر بنقرضة وترزم بالحجار من السماء, *tu empiles les arbres dans l'échancrure et tu les tasses avec les pierres placées dessus,* 87, 20. رزمتك, imprécation expliquée Ḥdr. p. 588, ici sub رجم p. 1164 et sub رزيمة. — *Ne pas pouvoir marcher d'exténuation,* RO pp. 134 d. l.; 159, 8 d'en bas: f. rzúm, rezzémo el-kebor, *un tel est incapable de marcher, l'âge l'a alourdi.* Idâ razumna au ʿaṭiśne ma yiḫâlüf ʿalêne, *si nous sommes épuisés de fatigue ou assoiffés, cela nous est égal,* Brode MSOS V, II p. 4, 3 d'en bas. Cf. le śḫ. rezmun, *maigre,* Bittner St. śḫ. I p. 30 = heṯmún. — Abu Zeyd Nawâdir p. 251: الرازم الذى قد سقط فلا يتحرّك مكانه. Abu Ḏarr, éd. Brönnle p. 216: الرزّام جمع رَازِم وهو الذى يثبت ولا يبرح من مكانه يريد أنّهم يثبتون فى الحرب ولا ينهزمون ويقال رزم البعيرُ اذا ثبت بمكانه ولم يقدر ان يبرح إعياء. I. es-Sikkît Tahḏîb p. 145: الرازِم الذى لا يقدر على القيام. I. Sîdah VII p. 73 d. l. et p. 74, = رزح, ici p. 1248. Ce sens vient de رزم, = ثبت فى المكان, et qui est un développement de √‾ رز; application sémasiologique du sens primaire; cf. notre *s'affaisser.* 2° *Criailler.* رزم على = تَنَحْمَرَ على, *molester en criant,* Dt., 1614; cf. رزيم, Socin Diw. Gl. sv.; v. ce qui suit. — *Mourir,* = زأم, 779 n, qui est un autre thème, vhv.

رزّم, *murmurer, bougonner.* Musil o. l. p. 205, 2, d'un chameau; cf. رزن p. 1250. Class أرزم, 1614. Moʿall. Labîd v. 5: إرزام, *mugissement sourd de la chamelle.* Abu Zeyd Nawâdir p. 130: تجاوبُ بالسجع او إرزامه, avec l'explication: السجع حنيننا الحنين

صَوتُ الرَّعْد = أَرْزَمَ. والإرزامُ أَضْعَفُ منه وأَخْفَى, ʿAbîd b. el-Abraṣ N° IV v. 3. Fiqh el luġah p. 209: إذا أخرجت الناقة صوتًا من حلقها ولم تفتح فاها قيل أرزمت وذلك على ولدها حين ترأمه (¹. Cela est reproduit par I. Sîdah VII p. 79, 3: أرزمت الناقة وهو صوت تخرجه من حلقها لا تفتح به فاها والاسم منه الرَّزَمة وذلك على ولدها حين ترأمه. Naqâiḍ I p. 334, 11. C'est un développement de l'onomatopée رز avec contamination de l'onomatopée زم, vhv. ²) أرزم n'est pas une métathèse de أزرم, comme le pense P. Haupt, Festschrift Wellhausen p. 233. D'après lui, ce serait l'hébr. זרם, mais ce verbe hébr. est = زرم, *couper*, 1770. — *Faire une* رزمة, Dṯ. Fiqh el-luġah p. 261; dénominatif. V. p. 1256, 8 9.

ترزّم, *mugir* (chameau). Socin Diw. Gl. sv., = أرزم = رزّمن, R Ḍ I p. 107 n. 4, expliqué par تحنين. Le texte y porte: welhén mrāzê, qui, d'après R Ḍ II § 75 a, serait l'infinitif de رازى < √ رزّ; possible; v. ici sub رزّ; une métathèse de رزم me paraît cependant plus plausible.

رزام, < رزام *faim*, propr. *exténuation*, R Ḍ I p. 102, 6. Cf. رزم, *ut supra*.

رزيمة, pl. رزايم, *pierres* qu'on met sur la tombe ou à l'endroit où un fait mémorable a eu lieu, Dṯ.. Ḥḍr.; cf. مرزّة; v. sub اجم ici p. 66 et sub مرزاع. Dôʿan a fait ce ragaz, mètre – – ⏑ – | – – ⏑ – | –.

حَلَّيتْ ما بين المَداقلْ ما بين شَوحَط والبَديمة
مَن لا كَسَبْ لِخْوَه ينَدَّمْ هُم ذي يحُطّون الرزيمة (³

Tu t'es fixé (= *tu es pris*) *entre les mortiers*⁴) (où l'on pile la poudre)

---

¹) C'est ainsi qu'il faut lire avec I. Sîdah.

²) Le *vent du Nord* est appelé أُمّ مِرْزَم, Hodeyl. 6, 4, parce qu'il hurle.

³) Glaser, *Reise nach Mârib* p. 134 b.   ⁴) Voir sub دقل.

Entre le Śawḥaṭ[1]) *et la*[2]) . . . . .
Qui ne gagne pas pour des frères, se repentira:
Ce sont eux qui dresseront les pierres commémoratives
(de votre conduite).

مرزمة, *nuage d'orage qui fait retentir le tonnerre.* Socin Diw. Gl. sv.. Cf. أرزم الرعد = صوّت; p. 1257, 1; I. el-Qûṭ. p. 104, 7; Fiqh el-luɣah éd. Beyrouth p. 281, = ارتجس ارتجز. V. ici p. 1257 note 2.

Il y a dans ce thème trois racines homonymes:

1° *émettre un son sourd,* provenant des onomatopées رز et زم, 672; cf. رزن p. 1260;

2° *être fixé,* ثبت, qui se trouve dans les dialectes;

3° *presser, tasser, empiler, couvrir;* ce sens pouvant à la rigueur découler du deuxième.

* رزن

رزن, a, *être lourd,* Arabica III p. 44 n., Ḥḍr. Gl. sv., propr. *être ferme,* = cl. رزن et رصن; v. sub رصد. Peu usité, mais connu.

رزن, i, *soupeser avec la main pour voir le poids,* < رزّ, u, et زن[3]) < وزن, comme L A sv., qui cependant n'explique pas la IIIe radicale.

رزّن, *mettre beaucoup de poudre de café pour rendre le café fort,* propr. *alourdir,* 1081.

ترزّن, sc. في الطريق, 740, propr. *s'alourdir en marchant.* On peut se servir de ce verbe pour tout ce qui implique un *alourdissement* et non seulement en marchant. يترزّن في نومه,

---

1) Voir 583 n. 1 et 999, 14 et Ḥḍr. p. 350.

2) Je ne me rappelle pas le sens de ce mot.

3) En šḥ., où il n'y a pas de primæ w, z e n est *peser:* z e n k, *j'ai pesé,* e z é n, *je pèse,* Bittner St. šḥ. II p. 33.

il s'appesantit dans son sommeil Dt.[1] يترزّن في القرآن, *il s'appesantit sur, il s'enfonce dans la lecture du Qorân*, Dt. رزين, *lourd*, = cl. رصين. Ḥḍr. pp. 168, 3; 287, 6: نَسْت رَزين عليه غطاء, *marmite lourde sur laquelle il y avait un couvercle.* حَمْل رَزين, *lourde charge*, ib. p. 347, 2. حَجَر رزين, *pierre lourde*, ib. p. 429, 12. Aussi au figuré: عقل رَزين, *esprit lourd*, 1273, 5 d'en bas. رجال رزان, *des hommes de poids, des notables*, Dt. Un livre est رزين, *difficile à comprendre*, comme disait le manṣib de Ġôl eś-Śêḫ du livre d'I. Nobâtah que je lui avais donné. Ce n'est donc pas seulement appliqué au *poids*, comme le dit Jahn, S A E III p. 275, ma M J M p. 26. Cf. l'allem. *schwer*. Le texte mehrite de Jahn porte p. 8, 9: tôli ksúth ṯeqéyl, et le ḥaḍr.: baᶜdên ḥaṣṣaláteh räzîn. L'homme mehrite a voulu varier les mots, car les deux, ṯeqeyl et räzîn, sont identiques de sens dans les deux langues, = śḫ. rezín, *schwer*, B. śḫ. I p. 57. Cl. c'est رصين. I. Qot. p. 5, 8: الشِّعْر الرصين, *la poésie lourde;* cf. ib. p. 18, 10. Ḥassân b. Ṯâbit, apud Brönnle, Comm. of I. Hiśâm's Biogr. p. 428: ضرب رصين اى ثبت مُحْكَم. L A sv.: رزين ساكن وقيل أصيل الرأي. Ce sens figuré est encore conservé en Lybie, Hartmann L L W pp. 82, 14 et 182 N° 120, où رَزين est expliqué par ᶜâgil et sâkin. I. es-Sikkît, Tahḏîb p. 429 30: الرَّزينة العاقلة اللازمة لِمَقْعَدها... يقال رزنت رزانة ورزونا ورجل رزين. Cela est également bon dans notre dialecte. On dirait que رزين est un ضدّ, mais cela n'est que spécieux; l'antisémie s'explique par la différente application du sens primaire

[1] Prononcé qor- ân! Voir sḥv.

provenant de $\sqrt{}$ زز, *être ferme et fixe*, vhv. En Egypte, راجل رزين, *un homme sérieux.* رجل رصين كرزين, L A 17 p. 40, 8 d'en bas. On comparera le latin, *pondus* et *gravis*, *pondera verborum*, Cic., et *ponderosus* > *pondéreux*, Littré. Cf. aussi l'emploi figuré de وقر en arabe; voir plus bas. En Tunisie, on dit غزين, Stumme tun. Gr. Gl. p. 174.

Le mot רוֹזְנִים dans le chant de Debôrah, Juges 5, 3 et Jes. 40, 23 etc., pourrait s'expliquer par رجال رزان, comme dans notre dialecte.

Le synonyme classique de رزين est رَكين = يقال رجل اذا كان ساكنا وقورا انه ركين, L A XVII p. 45 et ib,: رجلٌ رَكين رصين وقور ورزين, offrant la même sémantique que رزين.
رزين est aussi l'infinitif de رزن, a, *retentir*, v. p. 1258. RO p. 292, 11: تسمع الرزين يتمّ ساعة يتردّد صوته, *tu entends le retentissement dont le son se répète pendant quelques moments.* رزن est ici un élargissement de l'onomatopée زز, et la III[e] radicale provient de $\sqrt{}$ رن, vhv.
رزْن, *lourdeur, pesanteur*, comme ثقْل.
رَزانة, paraphrasé par وَقر, comme dans L A. Propr. *pesanteur*, et au fig. *prudence*, *retenue*, *gravité*, Dṭ. V. Beaussier sv. et cf. le class. رَصانة.
رزينة, *enceinte* (femme), cf. *gravida*.

رزى

رزى = أرزى, *rester dans un endroit; rester immobile*, Dṭ. Mâlak mìrzi mäkânak, *pourquoi restes-tu là sans bouger?* Dṭ. C'est un élargissement de $\sqrt{}$ زز, vhv., dans le sens d'*être ferme, fixe*. Cf. رسّ et رسى. En ʿOman, rizîʾ, a, *brauchen*, RO pp. 224, 13, 225, 12, 14, v. *sub* رزق p. 1253 et Additions sv.

مرزى, *l'endroit où l'on reste fixé* et où l'on est en sûreté, GO: cf. مرسى, vhv.. Un négociant ʿaulaqite dit dans une poésie, à l'adresse de son associé malhonnête, souvent citée dans ce Glossaire:

الكور مرزى للقبايل والدول من حيد با فيّاض لا شمخ جمار

El-Kaur est un séjour sûr pour les Bédouins et les Daulah, Depuis le mont des Bâ Fayyâḍ[1]) *jusquà Š. Ǵ.*

Le sens datînois de ce verbe explique celui de la luġah: أَرْزَيت الى كذا اى استندت = لجأ. LA sv.

رس

رسّ, *être ferme et fixe dans un endroit*. 671. Aussi transitif, *fixer en frappant dessus, tasser*; aussi en Syrie. رسّ الحجر, *tasse la pierre en l'enfonçant dans la terre*, Syrie. Avec l'intens. رسرس, *macadamiser avec de petites pierres* (دَبْش), Syrie[2]). Cf. رسى رز, رزى, vhvs., رسخ, I. Saʿd I, ı p. 125, 15, *devenir raide, ferme*, et رصّ.

رسّ, *marais*, où les pieds s'enfoncent. RO p. 41, 6 d'en bas. — *Puits dans la montagne avec peu d'eau*, dans le Nord, selon J. J. Hess, Bemerk. zu Doughty's Travels p. 17. C'est un mot très ancien. I. Sîdah X p. 245 d'en bas: ابو زيد: الرسّ البئر. صاحب العين: هي البئر القديمة العادية والجمع رساس; Šams el-ʿUlûm p. 41: الرسّ بئر كانت لبقيّة من ثمود ... والرسّ الأخدود. LA VII p. 402, 11: كل بئر عند العرب رسّ.

---

[1]) Les Bâ Fayyâḍ, 1830 sv.

[2]) Je fais une fois pour toutes observer que lorsque j'attribue un mot à Dṯ., Ḥḍr., Syrie, Soudan, etc., c'est parce que j'ai relevé son existence dans ces dialectes, mais cela n'exclut pas qu'il puisse se trouver dans d'autres dialectes. Je ne puis tout embrasser!

رسب

رسب, u, *lier la jambe de devant, pliée, avec la corde appelée* رساب, Dt. 1613 n. يرسّب الجمال في المرسابة, *il parque les chameaux dans la cour*, en *les liant de cette façon.* البعير يرزجم يوم يهدر وهو مرسوب, *le chameau gronde lorsqu'il mugit étant lié à la jambe de devant,* 1613, me dit un Datînois en m'expliquant le verbe زجم, u, v. p. 1161. C'est une variation du classique رسف = مشى مَشْيَ المقيّد, L A sv., Tab. I p. 1547, 8.

Le sens classique d'*aller au fond, couler, se précipiter, se déposer* est aussi courant en datînois, 1108, où = ردح et ردخ, vhvs. Meydânî Prov., Caire, p. 278: أرسب من حجارة, *il coule au fond plus facilement que les pierres.* Elargissement de $\sqrt{\ }$ رس, vhv., cf. رسخ. De là, le sens secondaire classique de *s'enfoncer, pénétrer,* dit du sabre. Diw. Qays b. el-Ḫaṭîm, éd. Kowalski N° 13 v. 22.

رساب, *corde* avec laquelle on lie la jambe de devant pliée en deux; v. plus haut.

مَرْسَبة, *l'endroit,* ouvert ou non, *pour y garder, les chameaux* qui ont alors la jambe de devant ainsi liée, v. plus haut.

رسخ

رَسَخ, a, *aller au fond, sinken,* Dt. Cf. ردح, ردخ, رسب et رسّ et رسى. Lâma ramêt el-ḥaǵar fil-mâ' yirsaḫ, *lorsque tu jettes une pierre dans l'eau, elle va au fond,* dt. Ḥamâsah p. 51, 9: الرسو والرسوخ يتقاربان. I. Sa'd I, ı p. 157, 8: هو على فرس له ... فرسخت قوائم فرسه, *il était monté sur une jument à lui ... et les pieds de la jument s'embourbèrent, sanken,* = ib. l. 13: ساخت, i, L A sv. *s'enfoncer*; cf. ردا, p. 1231, 3.

رسل *

رسّل, *envoyer* qn. comme رسول, 660, 3, = أرسل. Hdr. p. 124. RḌ I pp. 3, 6; 44, 18; 66, 4. J'ai dit, dans ma brochure MJM p. 9, que le رسل de Jahn et de D. H. Müller est une faute pour رسّل. Je vois que RḌ Gl. sv. donne رسل comme synonyme de رسّل. Dans les passages qu'il cite Gl. sv. pour رسل, il y a ارسل qu'il a probablement cru être pour رسل avec prosthèse, ce qui n'est pas ici le cas. RO § 293 donne رسل, *envoyer*, de même que Carbou p. 246: resel, mais mursil, *qui envoie*, et Lethem pp. 161 et 427: rasal = baᶜaṯ. Il faut donc admettre un رسل, *envoyer*, qui pourtant ne se dit pas en daṯînois. — ارسل dans ارسل السلام, 780, 11. ارسلت عليه في الشعر (irsalet), *elle lui envoya de ses nouvelles dans une poésie*, 140, 13. Brockelmann, o. l. I p. 523 n., a tort de douter des افعل que donne Doutté TAO [1]) (tirage à part): ارسل p. 11, 10 d'en. bas, انذى, *envoyer* p. 14, 91, اصبح p. 13 (mais je ne l'y trouve pas). En dṯ, on dit bien inni mirsilìnnak ilaḍ-Ḍâhir, *je vais t'envoyer à ed-Ḍâhir*. Et مِرْسَل, < مُرْسَل = مُرسَل, vhvs., prouve que أرسل n'est pas un emprunt littéraire. I. Sîdah a un chapitre *ad hoc* sur الارسال.

Fleischer, apud Levy WB IV p. 488, dit que le sens primaire de رسل serait *erschlaffen, être lâche, locker*, > le tr. *lâcher, loslassen*, comme dans les thèmes congénères رسح, رسع et رسغ. Si cela est vrai, on trouve ce sens dans le classique et dialectal ارسل عنان الفرس لِيُحضِر, *lâcher la bride*, I. Sîdah VI p. 189, 13, = dial. أرخى الرسن, vhv., et أرسلت المرأة شعرها, *délier les cheveux et les faire descendre sur les*

[1]) Dans Mémoires de la Société de linguistique de Paris Tome XII.

épaules. ارسل serait donc véritablement *lâcher* > *envoyer*, sur le أَفْعَلَ des verbes de *mouvement* et de *direction*, et la sémantique serait alors à peu près celle de خَلّى et de سيّب, vhvs. En tout cas, cette transition sémasiologique remonterait au loin; elle n'est pas impossible. La marche sémantique se laisse plus facilement retracer dans les langues sémitiques que dans nos langues européennes, qui ont passé par tant de stades; l'arabe surtout, avec ses dialectes variés et vivants, nous est d'un secours précieux.

رَسُول, *messager*, en général. بَعَثّتنى رَسُول على جُدَيدة, *tu m'as envoyé comme messager à Ǵ.*, 799, 5. Lieb. v. Amasia p. 56, 6: يا رسول الحبيب اهلا وسهلا, *sois le bienvenu, messager de l'ami.* C'est = رَسيل, Hartmann L L W p. 166 en haut. Aussi d'une femme, Boḫ. III p. 137, 3, = رسولة, Mez, Abul Ḳâsim p. 73, 3. — الرسول est bien le *Messager de Dieu* par excellence, mais الرسول ne s'applique pas uniquement au Prophète, comme le pense A. Fischer, ZDMG 61 p. 931. Nous lisons dans I. Saᶜd VIII p. 72, 21: لما جاءنى الرسول بتزويج رسول الله ايّاى, *lorsque le messager m'apporta la nouvelle* (= à Zeynab) *que le Messager de Dieu m'avait épousée.* Gabriel est aussi appelé رسول الله, I Saᶜd I, ɪ p. 115, 11, où ce mot s'applique en même temps au Prophète. Qor. 73, 15, 16: كما ارسلنا الى فرعون رسولا فعصى فرعون الرسول, *de même que nous avons envoyé à Pharaon un messager, mais Pharaon se rebella contre le messager.* الرسول est *le messager* Ḥamâsah p. 214 en bas. Dans le Sud, on dit couramment رسول, *messager*, = مكتّب. Son synonyme classique est مَلَك < مَلْأَك, *messager, ange,* ἄγγελος, qui renferme la même sémantique, vhv. C'est un فَعُول = فعيل = مفعول. Fleischer, Kl. Schriften I p. 268, conteste que رسول soit le participe passé de أَرْسَلَ = رَسَلَ, que les savants arabes

ont supposé exister, mais hors d'usage. Nous venons de voir que رسل existe véritablement (mais non en daṯînois), et رسول est donc un فَعول passif régulier, comme سَفير, vhv., l'est aussi. Nöldeke, Fünf Moᶜall. II p. 26, y voit un sens actif: *einer der losgeht,* ce qui n'est guère probable, mais il n'est pas de l'avis de Fleischer que ce soit primitivement un abstrait, soit un infinitif, comme قَبول, v. Ḥḏr. Gl. shv.

Dans le Diw. Hoḏeyl., éd. Wellhausen, N° 203 v. 1, on lit:

أَلا مَن مُبْلِغٌ ٱلْكَعْبِيَّ عَنّى رَسُولا أَصْلُها عِنْدى ثَبِيتُ

Qui fera donc parvenir au Kaᶜbite de ma part (me concernant) Un message dont l'origine d'après moi est sûre?

Ici رسول = رِسالة est, comme telle, du féminin; I Sîdah XII p. 225. Autre ex. chez Geyer, Zwei Gedichte II p. 171 en bas.

رِسْل, *lait,* expliqué 1627.

مرسل < مُرْسَل, *messager,* 288, 9 d'en bas, = مُرْسال, vhv., < ارسل.

مِرْسال, *messager,* 784, 13, Socin Diw. Gl. sv. Musil o. l. p. 396, 20, = مُرْسِل, Pr. et Dict. p. 160, 4 d'en bas; ma L B ᶜA p. 14, 4. Lethem p. 372: *messenger,* mursâl, rasûl, safîr, et ib. *message,* marsala, risâla. C'est l'équivalent de l'hébr. מַלְאָךְ, *messager,* < לאך = لأك et ألك, L A XII p. 272 [1]), Fleischer Kl. Schriften I pp. 188 n. 1 et 268.

رسم

رسم, u, *trottiner,* des hommes et bêtes, Dṯ. البعير يرسم, expliqué

[1]) Où il y a une étymologie fantasque, l'auteur ayant confondu ألك = لاك = علك, *mâcher,* vhvs., avec أَلَكَ = لأَكَ = לאך, *envoyer.*

par بـرقل, 556, 9, vhv. — رسم ب, *renverser par terre*, Dt.; cf. رقم, 1765; 1769, vhv. Lethem p. 365: *make a list*, rasam.

رَسَم, *corde* du licou, Dt., 1154, < Ḥarîb رَسَن, vhv., et en Hḍr. عذار < عَذار, vhv., 1154. — زينات الرُّسوم, 546, 8 me fut expliqué par بنادق, mais c'est véritablement *de bonnes marques*, nous dirions d'une bonne fabrique. Même sens chez RO p. 403 N° 70 et peut-être aussi ib. p. 427, 4.

مَرْسَم est en Algérie „l'endroit où les troupeaux passent la nuit; l'endroit où l'on retient l'eau d'irrigation; c'est encore le nom consacré à l'endroit où l'amant a rendez-vous avec son amante" selon Bel, La Djâzya p. 123. En Palestine, رَسْمة est le *mur* pour soutenir les terrasses cultivées sur les coteaux, = Sud دَرْب, vhv.

رسن

رَسَن, u, i, ne m'est connu personnellement comme verbe que dans le dialecte de Barnou, Lethem p. 459: rasan, *tie by neck*. I. Sîdah VI p. 189, 8: رَسَن = أَرْسَن, du cheval, d'après Abu ʿObeyd, et ib. VII p. 151, 1, du chameau, également d'après Abu ʿObeyd, + 223 — 230. C'est peut-être un dénominatif de رَسْن.

رَسَن, originairement *corde* en général. الرشاء رَسَن الدلو, LA XIX p. 37, 11 d'en bas. Zoheyr, mon édit., p. 178; v. sub رشاء. Plus tard, il a pris le sens spécial de *corde* qu'on met sur le museau de la bête pour la conduire; *corde du licou;* partout courant. Pour le Nord, v. Socin Diw. I p. 287, qui appelle tout le licou rasan, comme aussi Euting, O. S. Nöldeke I p. 396. La *corde* que le cavalier tient dans la main et qui est liée au licou s'appelle miqwad, le مقوط, maq-

wat de Euting. Socin Diw. Gl. sv. traduit مقود par *cou*, dans N° 72 v. 5 malgré la glose migwad régubeh, ce qui est bien clair. Socin-Stumme Houwâra p. 54, 20: lá tĕbîᶜ ărrasan, *ne vend pas le licou*, = Brockelmann o. l. I p. 155. En Dt., on dit رسم 1154, vhv. C'est l'hébreu רֶסֶן, même sens. Le mehri a rizân, *Fessel*, SAE III p. 24, 9: ksú ásäd birizân biselósel = arabe ḥaṣṣal asad magmûṭ biselâsil, où birizân est = برزان, *avec une entrave*, *une corde*, avec le verbe mehrite rezôn = reṣôn, *anbinden*, *fesseln*, Bittner St. mehri I p. 50 en bas et ib. II p. 18,9.

On a voulu donner à رَسَن une étymologie persane. I. Sîdah VI p. 189, 9, d'après el-Aṣmaᶜî, Ǵawâlîqî Moᶜarrab p. 73 et p. 36, el-Ḫafâǵi Šifâ p. 107, Chêr, Alfâẓ p. 72, ce que Vollers, ZDMG 50 pp. 623 et 641 et id. ZA XXII p. 218, approuve, mais que S. Fraenkel AFW p. 100 rejette avec raison en faisant remarquer que רֶסֶן se trouve déjà Jés. 30, 20, que les Américains traduisent par رَسَن.

Le mot existe aussi tel quel en persan. El-Fâïq I p. 239, 10: الرسن ممّا وافقت فيه العربيّة العاجميّة, Palmer Dict. sv., Bergé Dict. sv. On y dit même رسن لنگر, *a ship's cable*, Palmer o. l. sv.

Il me paraît impossible, par des raisons culturales, qu'un objet aussi nécessaire dans la vie des anciens Arabes ait reçu un nom persan. On pourra objecter que les Arabes avaient d'autres mots pour *corde*, ici spécialement مقود, mais comment expliquer alors l'extension de l'usage de ce mot رسن, avec son sens spécial, de par tout le monde arabe et son emploi en néo-persan?

Zimmern, Akk. FW p. 42, donne le pluriel risnèti, *Zaum*, *Zügel*, mais il ajoute que le sémitique occidental pourrait aussi en être l'origine. Je crois, pour ma part, avec

Fraenkel, que رسن est un mot sémitique, conservé en arabe et en hébreu. Il vient probablement de √‾رسن, qui est un élargissement de √‾رس = رز et رص, *être ferme et fixe* > *être attaché*, comme رزن et رصن, et peut-être apparenté à √‾رشن, vhv.; cf. رشاء, vhv. En Tunisie, مِرْشانة est *bout de corde*, vhv.

La forme فَعَل, pl. افعال, est commune à beaucoup de mots désignant différentes espèces de *cordes*, 1123/4, tels que جَمَل, v. p. 1270; حقب, 1122; خلق; درك, I. Sîdah IX p. 177, 5 d'en bas, L A II p. 209, 3; رمث vhv. = رِمْث = رَمْثى, 974 en bas, 1123; سبب, 1123, v. ici sub رق et رمّة; سلب [1]) n. gen., I. Sîdah IX p. 176; شطن, Mo^call. ^cAntar v. 68, Geyer Zwei Gedichte II pp. 52, 7 et 93, 18; قرن, Geyer ib. p. 215, 8, Naqâiḍ Gl. sv., Abu Zeyd Nawâdir p. 104, 5, L A XIX p. 66, 4 d'en bas = قِرَان; كرب, L A II p. 208/9; مرس, n. gen. [2]), Naqâiḍ Gl. sv., Hess, Der Islam IV p. 316, = مرش, Fraenkel F W p. 229; dans le Nord مرس, avec n. unit. مَرَسة, pron. èmrise, est *corde en lîf*, مريس, *cordon*, Burckhardt Voyages III p. 28; مسد, 631, Nâbiṛah 5, 8, ^cAbîd b. el-Abraṣ XIV v. 1, I. Sîdah IX p. 177, 7 d'en bas; وتر, وثل; وذم et وحق. Ces derniers mots figurent dans le Fiqh el-luṛah d'eṯ-Ṯa^clibî, éd. Beyrouth pp. 259, 346, et chez I. Sîdah IX p. 171 et ss.

---

[1]) On fait encore des cordes de cette plante, *Sanseviera Ehrenbergii* Schweinf., I. Sîdah IX p. 176, dont les feuilles épaisses et rigides, en forme de poinçons très acérés, fournissent les fibres textiles, employées pour la fabrication des *sacs à café*, جونيبة, vhv., Deflers Esquisse de Géogr. botanique, Revue d'Egypte I p. 402. Le mot est aussi employé en Egypte, Schäfer, Lieder eines ägypt. Bauern N^o 10, 1 et 3.

[2]) أتذ بأمراس الحبل يقودها, Šu^carâ en-Naṣ. I p. 410 v. 9.

Le paradigme فِعَال est aussi particulier des objets qui servent à lier, 63 n. 1, 1124, Hdr. p. 272; Dt. 63 n. 1; Fleischer Kl. Schriften I p. 221; Socin Diw. III § 98c, Jacob Studien in arab. Dichtern II p. 100; I. Sîdah IX p. 170; Fiqh el-luġah p. 260. Les exemples en sont trop nombreux pour les rapporter ici. C'est cette forme que revêt le mot mehrite rizân = reṣôn.

Je ne saurais affirmer que رَسَنَ soit dénominatif, mais cela ne me paraît point exclu. Au Soudan arabe, رَسَنَ est *to bind prisoners by neck*, Lethem p. 260.

Un mot très curieux pour *corde* est مَذَن, pl. مَوَاذِن, 1124. Stace p. 212: *rope* مَوَاذِن (qui est le pl.) made from the bush عُشَر, B. (= Bédouin, d'après lui), mais le mot est employé à Aden, Laḥiǵ et sur toute la côte. On trouve dans un vers d'Ibn Muqbil cette phrase: كَأَنَّهُ خَيُوطَةُ مَارِيٍّ لَوَى آلْخَيطَ فَاتِلُهُ, que R. Geyer, Der Islam VII p. 110, traduit par: „es gleicht dem Fadenbündel eines Meders, dessen Faden der Seiler dreht". Il dit cependant avec raison, ib. p. 111, que le mot après خيوطة pourrait bien signifier *Seil*, *corde*, sens qui ne figure point dans les dictionnaires. Le comment. dans Iṣlâḥ el-Manṭiq, ib. p. 111, dit: يقال أن المارىّ الرِّبق رِبقُ النَّعَم وقيل المَارِيّ رشاء يُخطَّط سواد وبياض الخ. Il n'est donc pas impossible que notre ماذن provienne de ماذيّ et que dans le vers d'I. Muqbil مذيّ ait déjà ce sens de *corde*. خيوطة ماذيّ ne me paraît pas signifier *les fils d'un Médien* à cause des suivants لَوَى الخيطَ فاتلُهُ. Le mot ne peut provenir de la langue littéraire, où il ne figure pas, excepté chez I. Muqbil, si toutefois c'est le même mot. Comment expliquer l'n final de مذن, si le mot dérive de مذيّ, *médien*? Est-ce la nounation: mâḏin <

نمذي؟ Cela prouverait alors que le mot remonterait à une époque où la nounation était encore en usage chez le peuple, qui n'aurait pas compris son origine, aussi peu que le savant commentateur d'Ibn Muqbil. والله اعلم.

De tous ces فَعْل des cordes, جَمَل est particulièrement intéressant, et je demande la permission de m'y arrêter un moment. On sait que ce mot se trouve Qor. 7, 38: حَتَّى يَلِجَ ٱلْجَمَلُ فِي سَمِّ ٱلْخِيَاطِ. Il y a plusieurs variantes, telles que ٱلْجَمْلُ, ٱلْجُمْلُ, ٱلْجُمُلُ, ٱلْجُمَلُ et ٱلْجُمَّلُ, sur lesquelles voyez Nihâyah I p. 178, qui lit ici ٱلْجُمَّلُ, expliqué par قَلْسُ ٱلسفينة [1]). Biḥâr el-Anwâr sv. a suivi la Nihâyah en lisant جُمَّل = قَلْس [1]) ou حبل السفينة, Beyḍâwî I p. 325, qui dit: وفي الحبل الغليظ من القنّب وقيل حبل السفينة; c'est la définition d'I. Sîdah IX p. 172 de الجُمَّل; LA XIII p. 130 et s. et Lane sv. Ces variantes et le voyellement varié du mot prouvent qu'il n'était point familier aux exégètes, qui, de prime abord, se trouvaient en présence des trois lettres جمل (ou même حمل) sans voyelles et qu'on interprétait comme جَمَل, *chameau*. Mais des savants arabes de renom, tels que I. ʿAbbâs et d'autres, v. LA l.l., ont voyellé différemment, et alors جَمَل, *chameau*, est absolument éliminé. Il faut alors le traduire par *corde*, *câble*. On disait même au pluriel جُمال, > جمال, et جمالات

---

1) قَلْس, grosse *corde de bateau, câble*, est prononcé dans tout le Sud et en ʿOmân قلص ou قلَص, v. p. 1222, du grec κάλως. Boisacq, Dict. étym. p. 401, LA sv.. C'est un mot qui est resté dans le Sud du temps que les Grecs y faisaient le commerce de مُرّ ولبان.

était = جبل تسفن, L A XIII p. 131, = قلس < *κάλως* ou *κάλος*, Boisacq o. l. p. 401 [1]. Je crois que le جَمَل dans le passage qoranique ne doit pas être traduit par *chameau*, comme l'ont fait Kazimirski, Fraenkel, A F W p. 228, Goldziher, M St. II p. 385 n. 1 [2], et en dernier lieu aussi Zetterstéen dans sa traduction suédoise. Par contre, Lane sv. a la bonne traduction: *until the cable shall enter into the eye of the needle.* Ce dicton a dû être courant bien avant le Prophète, puisque nous le trouvons aussi chez Mathieu 19, 24, Marc 10, 25 et Luc 18, 25, où la traduction *facilius est camelum per foramen acus transire* doit également être fautive. La traduction arabe des Jésuites de Beyrouth: انه لا سبيل أن يدخل الجمل في ثقب الابرة est bien celle de la Vulgata, mais Lammens, Mots français p. 63 n., a جُمَّل comme *câble*, ce qui certainement n'était pas dans l'esprit des traducteurs jésuites. Kazimirski, trad. p. 121 n. 1, a bien vu que جمل, *chameau*, serait une hyperbole outrée, „parce qu'un trou d'aiguille est destiné à recevoir plutôt un fil, un cordon et, par hyperbole, un câble plutôt qu'un chameau". Mais lorsqu'il dit que „l'expression du texte arabe prouverait au moins que la version du *chameau passant par le trou d'une aiguille* pou-

---

1) قلْس, aussi prononcé dans le Sud قَلَص, Ḥdr. p. 297, où ce mot est très courant. Ḥ B pp. 273, 291 en bas. *corde servant à attacher un animal.* Jayakar écrit aussi قلص. *tow*, Z D M G 51 p. 302. قَلْس ou قِلْس y a aussi le sens de *bouton*, = زِرّ, ib. p. 98 et 273 n. 3 avec le dénom. قلَّس, *boutonner*, Mukaddasi, éd. de Goeje p. 31, 9.

2) Mon regretté ami y dérive „خِرِّيط *der geschickte Führer*" de خُرْت الابرة, ce qui est impossible, v. ici pp. 571 ss. et 576 s. C'est celui *qui trouve le chemin, qui perce pour avancer;* cf. l'allem. *Bahnbrecher, perceur.*

vait seule avoir cours parmi les chrétiens du temps de Mahomet", il n'est pas très logique. Nous avons vu que les exégètes arabes ne sont pas du tout unanimes à assigner à جُمَّل le sens de *chameau* dans le passage qorânique.

Maintenant, d'où vient ce mot جُمَّل, *corde* ou *câble du bateau*? On a voulu y voir le grec κάμιλος, *câble d'ancre*, Boisacq, p. 402, qu'on trouve dans les Guêpes d'Aristophane et dans Suidas, ib. et Levy Semit. Fremdwörter p. 154. Ces deux auteurs, de même que Fraenkel, A F W p. 229, lui attribuent une origine sémitique; Vollers Z D M G 50 p. 612, 3. Fraenkel le trouve dans l'araméen ܓܡܠܐ = مَرَش السفينة [1]), mais cela prouve seulement que les Araméens, qui n'ont jamais été marins comme les Arabes, avaient connu ce mot sur le littoral. Etant donné que *câble* vient de حَبْل, on peut supposer que l'italien *gómona*, *gómena*, *gúmena*, qui se trouve également en espagnol et en portugais *gúmena* et le français *goumène*, tire son origine de l'arabe جُمَّل > جُمَّن, avec permutation des sonores dans la bouche des marins, arabes ou francs, des villes littorales de la Méditerranée, où il y avait beaucoup d'Arabes bien avant l'Islâm. Lammens, o. l. p. 62 note 3 prétend, non sans quelque vraisemblance, que le mot appartient à la langue alexandrino-byzantine. Le mot italien prouve que le mot arabe était employé. Mathieu, Marc et Luc se sont servis de la locution en question, qui a dû être courante et que le Prophète a également connue, mais peut-être aussi mal comprise ne sachant pas ce que c'était qu'un جمل. Peut-être le mot araméen figurait-il déjà dans l'original araméen de Mathieu et de Luc, et le traducteur grec, croyant y voir g a m a l, *chameau*, l'aura-t-il ainsi traduit. Il n'est

[1]) Je ne trouve ce مَرَش que chez el-Gawâliqî, Morgenl. Forschungen p. 154; c'est une variation phonique de مَرَس.

pas sans importance que les langues néo-latines ont la voyelle u, comme dans جُمَل, ce qui fait supposer que c'était là la vraie prononciation et non pas جَمَل.

Je n'oserais, malgré tout ce qui précède, soutenir ferme que جمل, avec toutes les variantes, soit un mot purement arabe. An contraire, j'ai le sentiment que cela n'est point le cas. La √‾ جمل se prêterait bien à une étymologie arabe, comme l'a aussi pensé Fraenkel, o. l. p. 229, et جَمْل pourrait alors être primaire, en analogie avec les autres فَعْل des cordes. Ce qui pourrait être confirmé par le grec κάμιλος. Mais cela est bien douteux.

En tout cas, جمل, *chameau*, doit être définitivement écarté, aussi bien du N T que du Qorân.

Il est bien surprenant que قَلْس, *corde du bateau*, qui, selon les savants, vient du grec κάλως, *câble pour manœuvrer les voiles, pour sonder, pour haler*, et qui se trouve déjà dans Homère, Boisacq sv., soit encore courant dans tout le Sud. Il faut donc admettre que ce sont les marins grecs qui l'y ont introduit et qui ont reçu en échange des Arabes du Levant leur جُمَل > κάμιλος; v. pp. 1270/1 notes. والله اعلم.

*رسى

رسَى, a, i, *fixer, attacher*. الحَبْل مرسى على العَاجَلة, *la corde est fixée sur la poulie*, 14, 1, = *la guerre va toujours son train*, 534. Mais رِسِي, a, *être fixé*, aussi au fig., comme en Egypte, Spiro s. v., = cl. رسا, u, = ثبت واقام, Zoheyr, mon édit. p. 178 en bas. رسى, *ancrer*, comme en Egypte, = cl. أَرْسَى; Qâm. s. v. il faut lire ارسيتها. Cf. رسّ. LA XIX p. 36, 4 d'en bas, et رزّ, 671, vhvs. — اذا كان حاجة كبيرة ولا با تعبر في ارقد ترسى لنا حبل من الريم وتعصبها بنا وتنزحها للريم,

s'il y a une chose grande qui ne peut passer par l'escalier, tu descends (ou fixes) *une corde de la terrasse avec laquelle tu la lies et tu la hisses sur la terrasse*, Ḥḍr. p. 254, 2. Ici ترسى fut expliqué تنزّل, mais je crois que c'est là une paraphrase indiquant la manière de *faire*, et *fixer* est bien la vraie traduction.

رسّى, *être fixé; s'arrêter, se fixer dans un endroit.* رسّت القوم اربعة ايّام يدقّعونهم, *l'ennemi resta là quatre jours à leur tirer dessus*, 12, 13; 450, où d'autres exemples. Le texte porte arbaᶜ hinyâm, où le ة de اربعة, prononcé h, est collé au mot suivant à voyelle initiale, comme 7, 20; 45, 12 et n. 2; 64, 8, 21; 117, 19; 133, 20, 23; 340; 772, 6; 1531; 1572 (deux fois); 1581 en bas; v. ex. *sub* رأمح; et quelquefois aussi hinyâh, de la même façon, = ايّاه, 341. Brockelmann, o. l. I p. 314, me cite 27, 6 et il dit que ايّا est en Dṯ. renforcé d'un h démonstratif: hinyâh, *lui*, mais dans le passage cité il est écrit inyâh < ايّاه, et la remarque de Brockelmann est donc erronée. Cf. ma LA p. 47. RḌ, II p. 75, a également relevé ce processus dans le dialecte de Ḍofâr. Cf. مْرزى, vhv. — رسّى en Egypte = فهّم, *fixer, décider, expliquer.*

ارتسى, *rester ferme, tenir ferme à une chose.* تعقل الهَيِج وأمسى مرتسى في حمولة, *tu lies le chameau étalon qui devient par cela immobile sous son fardeau*, 451, 2. Au fig.: انا مرتسى في مَبْرَاى, *je m'en tiens ferme à ce que j'ai dit, je suis fixé sur*, 450 [1]).

مرسى, *l'endroit où l'on est fixé, un endroit fixe*, 451; *demeure*;

[1]) راسية, *roc*, pl. رواسى. RO p. 44, 5.

pl. مَرَاسِى, 451, 2 d'en bas (du poète Dôʿan). Cf. مَرْعَى, vhv. القَبِيلَة مـ شى لمُرسَاهَا طَرَف, *l'honneur de la tribu n'a pas de limite dans sa demeure*, 451, 8. — *Port*, 1326, 11, = مَحَلّ يرسى المَراكب فيه, ib.; 1659, 13. C'est plutôt *mouillage, rade*. Nöldeke Beiträge II p. 61.

* رش

رَشّ et ses élargissements, 1548. Onomatopée, comme خَشّ et طَشّ, vhv.. Cf. رَشْ, u, vhv., رشم. Syrie, Belot, Feghali, Emprunts p. 72; رَذّ, Schaade Uḥud p. 8, peut aussi être une métathèse de ذَرّ, vhv. — *Repandre, épandre*, comme en Palestine, Bauer o. l. p. 250, 20; v. sub رَصّ p. 1287, 2. — *Asperger, arroser*, partout courant, RO p. 99, 6. Snouck Hurgronje M. Sprichw., p. 47. Taʿâlibî, Laṭâif Gl. sv. — *Leak, drip*. Lethem, p. 362. > le syrien تَرَوّش, *se verser de l'eau sur le corps*. رَشّة, *shower*, Stace p. 155. — Cl. الرَّشّ est *petite pluie*, = Syrie مطر رخّ.

رَشْش, *aspersion*. — *Rosée*, Musil o. l. p. 442. Lethem p. 407: رَشاش, *rain*.

رَشيشة, *lait allongé d'eau pour boire*, Dṯ.. Sur la forme فَعيلة, v. Ḥḍr. p. 278.

مَرَشّ, *aspersoir, flacon à parfum pour asperger*, RO p. 99, 6; Stumme Tun. Gr. p. 58; pl. أَمْرَاش, comme مقصّ, pl. أمقص.

مَرَزّ, pl. أَمْرَاز, vhv., Ḥḍr. p. 41 et s., 889, Brockelmann o. l. I pp. 67 et 378, Feghali KʿA p. 210. — *Bassin transportable*, v. d. Berg, Le Ḥadhr. p. 81.

رشب

رُشْبَة, *pipe à eau*, = ailleurs ارجيلة < نارجيلة, pl. رُشَب ou رِشَب, v. ici p. 219. Ce mot n'est usité que dans le Sud, y compris le Mahrah et ʿOmân [1]). Stace p. 123: رُشْبَة: *smoking pipe*, Hirsch Reisen pp. 29, 6 et 244, 20. Jayakar, OD, JRAS 1889 p. 653 écrit: „رُشْبَة: a word commonly used in Maskat for a hooka, is evidently derived from a corruption of the root شرب", ce que je cite à titre de note gaie. RO § 28 et p. 246, 11: riśbe. RḌ Gl. sv.: riśibah, avec anaptyxe. Aussi en mehri, riśibêt, pl. riśêb, SAE III p. 222 et p. 275, = reśebeth, *sa pipe*, Bittner V, 2, p. 60 § 2 et ib. p. 36 § 43: reśibêti, *ma pipe*. Śḥ. (e)rśebét, *Fass, Eimer, Krug, Büchse*, Bittner St. śḥ. I pp. 37 et 48. On voit donc que la *noix de coco* sert à différents usages dans ces milieux primitifs. V. d. Berg, Le Ḥadhr. p. 81: ruśbah, *petit puisoir*. Le Qâm. a رُشْبَة = النارجيل الفاغر الذى يُغْتَرَف به d'après eṣ-Ṣârânî, TA sv., où = مَدْعة. Les trois mots نارجيلة, رشبة, et مداعة signifient originairement *la noix de coco vide*. Voir Qâm. sv. نأرَجيل et نارَجيل = جَوز الهند, = syr. أرْكيلة, el-Miṣbâḥ sv. Le Qâm. donne مَدْعة, = vulg. مدْعة, selon TA, avec la même définition que pour رُشْبَة. A présent, on dit dans le Sud مَداعة, et à Soqoṭra on appelle encore le *Cocos nucifera* L. mᵉhdah, selon Schweinfurth, Erinnerungen v. einer Fahrt nach Sokotra, Westermanns Monatsheft Febr. 1891 p. 621, autrement nommé nargîl, id. Arab. Pflanzennamen Berlin 1912 p. 163. Glaser, Peterm. Mitteil. 1886 Heft I p. 8, donne pour le Yéman medâʿa, *pipe à eau*, et ib. midʿî, *le récipient à eau de la pipe*, et dans *Reise nach Mârib* p. 17, medaʿ.

---

[1]) Au Soudan arabe, on dit fingân tâba, burma duḥân, Lethem p. 395.

رشح

رشح, a, *suinter; couler* (vase); *transpirer;* partout courant. Abul-Walîd Marwân b. Ǵanâḥ, Hebr. Roots, éd. Neubauer p. 667, dit que רחש est = رشح. Je ne le crois pas. رشح est un élargissement de رش.

رَشْح, un *arbre* à myrrhe dont j'ignore le nom latin, 1455, 6 d'en bas.

مَرْشَحة, *coussin de la selle,* surtout dans l'intérieur du Sud. Stace p. 147: *horse-saddle.* Socin Diw. Gl. sv.. Les Bédouins du Nord n'ont pas, pour monter à cheval, une vraie selle, سَرْج; ils montent sur la مرْشَحة, qui est plus petite que la مَعْرَقة. Jahn SAE III p. 222 donne le mehri m e r š ĕ ḥ â t, *anneau pour les orteils des femmes.*

*رشخ

رشخ, a, *jeter, lancer; asperger.* رَشَخنا بالماء, = طرش, vhv. *il nous aspergea d'eau, jeta sur nous,* 620 d. l.; 1547, 4; 1548. رَشَخه برجْله, *il lui lança un coup de pied,* Ḥoǵarîeh, 1548. رَشَخونا المتْصَوّرين بالحَخَم, *les travestis nous jetèrent des cailloux,* 1547. بعد ذا يرشخون الصَيف, *après cela, on sème* (propr. *jette, répand*) *le ṣêf,* 88, 5, = نقّ, Ḥarîb, 1341. D'autres exemples, Ḥḍr. Gl. sv. Cf. رشق, *lancer;* v. sub رضخ et رمى. راشخ: حمّا تصلّى تراشخ في الذيب العوادي, *lorsqu'ils se mettent à cribler de coups les loups qui nous courent dessus,* 120, 2; 1547, Ḥḍr. Gl. sv.

Ce thème manque dans nos dictionnaires, mais il y a son synonyme رشق. Elargissement de رش, comme رشح et رشق, 1548.

رشرش

رشرش, *pleuvoir fin, pleuviner,* Dt. 1180 n. 1. Synonyme de رهش < رشّ + هشّ, i, *pleuviner*, vhv.; v. رشّ, vhv., 1548.

رَشْراش, *pluie fine,* Dt.

رشف *

رشف, a, *sécher*, intr., Dt. Ḥḍr. Gl. sv., > رشَف, i, u. Asâs donne seulement sv.: حَوضٌ رَشَفٌ لا ماء فيه. Bibl. Geogr. Arab. V Gl. sv.. – *Humer*, 1389: RO p. 281, 15, comme LA sv. = مصّ, vhv.. Chez Lethem p. 315, رَشَف est *explain*, = فسّر et وصف, et ib. p. 268 c'est *to bribe, graisser la patte à qn.*, avec le substantif رِشْفة, *bribe* = رِشْوة, vhvs. Dans ce dernier sens, رشف est un dénominatif de رِشْفة < رِشْوة avec w > f., comme رخف, vhv. < رخو, غدْف et غادى, RO § 224; je dis dénominatif, car le w n'apparaît pas *dialectalement* dans le verbe رشا, u, qui, du reste, n'est pas employé, v. ici sub رِشْوة; ib. p. 325, rasheif, *foam,* ce qui est رَشيف, = raghwa, رَغْوة.

La III^e^ radicale de رشف, *sécher*, provient de √ شف, de même que dans حشف et نشف. Cf هَرْشَف, 1389; 1564, LA sv.

مَرْشَف, *lèvre des animaux*, Dt., RO § 9, où c'est à tort donné comme métathèse de مشفر, Nöldeke WZKM IX p. 4.

رشق *

رشق, i, avec ب, *darder, décocher, lancer*, 1548, = رشخ et زرق, vhvs. LA sv.: الرَّشْق الرَّمْي. Au fig. رشقني بعَينه, *il me lança un regard,* Dt. لَيه ترشقني كِكذا بكلام قسي, *pourquoi me décoches-tu comme ça des paroles dures?*, Dt., comme LA

sv.; cf. ردى et رجم, même sens. RD I p. 82, 15: ḥâléti fir-reśâg fut glosé par تقذيح, ce qui est sans doute le même sens figuré.

رشّق. Musil o. l. p. 196 en bas porte:

Mîte śeniᶜe wa la śâyeb yuᶜâneqni
Śêbo [1]) ᶜaqâreb ᶜala ṣidri yuraśśeqni

Une vilaine mort plutôt qu'un vieillard qui m'embrasse:
Ses cheveux blancs sont des scorpions qui dardent (comme) *des flèches sur ma poitrine.*

Mètre: – – ⏑ – | – ⏑ – | – – ⏑ – | – –.

ارشق ب, *jeter des pierres*, Syrie, 1548, = ارسّخ, vhv., LA sv.

رشاقة, *taille svelte et élancée*, Dt. En Ḥaurân, c'est *sveltesse, vitesse* = عجلة, 796 n. 1. Mot aussi classique, comme le suivant.

رشيق, *qui a une taille élancée*, Ḥdr. p. 6 v. 18: رشيق القدّ.

Ici la sémantique arabe se rencontre avec le français *élancé.* — *Svelte; rapide.* En Tunisie, رشيق a encore le sens classique de *décoché.* Stumme TTBL v. 657/8 porte:

Eś-śefrâte [2]) deggethum reśîga
neśśâbâte ḥargu millutûr

Les cils décochent des regards
(comme) *des flèches qui sont sorties des cordes* (de l'arc).

مرشْق, *massue en bois*, Meissner, NAGI p. 124, soit l'instrument avec lequel on *lance* un coup.

رشم

رشْم = خَتْم, *bague*, p. 562, ma LAᶜA p. 77 v. 9. Emprunt araméen. Ainsi appelé à cause de l'*inscription* que la bague porte.

[1]) Il faut lire ainsi.

[2]) شفرات est *cils*, et non pas *sourcils*, *Wimper*.

رشن

رِشِن, a, qqf. i, < رَشَن, *être fixé à, adhérent à, collé à, attaché à, contigu à,* 578. C'est là le sens primaire. رجع يمُصّها آلَمّا تَرْشَن, *il* (le ventouseur) *se remet à sucer jusqu'à ce qu'elle* (la ventouse) *adhère,* 47, 11. مِن اجل لا يرشن شي اللُّحوج بيها, *afin que les miches n'y adhèrent pas,* 52, 10. نَفَضْتْهِن من ذي يرشن بيهِن من الدهن, *elle les secoue* (pour les nettoyer) *de la graisse qui y est adhérente,* 65, 16. الحُصْن راشِن به, *le ḥuṣn lui est contigu,* Arabica V p. 217 et n. 2. مِن اجل يُخَرِّ ذي بالمَرْحاة راشِن لِلمُعْدة, *afin de faire passer ce qui est* (encore) *adhérent à la meule dans la jatte,* 65, 7. المَداد راشِن بيَدّك, *l'encre est attachée, collée à ta main, tu as la main tachée d'encre,* = لاطي, 1039, 4. Au fig., القَلْب راشِن بك, = لابّ بك, *le cœur t'est attaché,* 372 n. 2. Cf. لِبق, لبد et عشق, même sémantique.

رَشَن i, trans., *appliquer, fixer, attacher,* = أَرْشَن. يرشِن المَحاجِم ويمُصّ, *il applique les ventouses et suce,* 47, 2. يرشِنها دُفْرَتَيْن ولا ثلاثة, *il la pose deux ou trois fois,* 47, 6.

ارشن, = رَشَن, i, طَعَن الطارِف بالجمبيّه لَمّا أَرْشَنها البِجاد, *il porta à celui qui avait la place extérieure un coup de poignard au point de le* (le poignard) *fixer dans la couverture,* 9, 10 et n. 5. أَرْشَنوها في فَجْر الصَبَح, *on fixe l'entonnoir* (مذبّ) *dans un trou du tronc,* 91, 6. يرشن الفَليج بالمَخال, *il attache la pièce de pourtour avec des chevilles en bois,* 19, 20. يرْشن رِجْولي في جيُود ٱلثَيلَموس, *je fixe mes pieds dans les montagnes d'eṯ-Ṯeylamûs,* 578, 4, où l'on trouvera d'autres exemples, ainsi

que dans Ḥḍr. Gl. sv.. Il est souvent incertain si l'on a affaire à رشن, i, ou à ارشن, mais étant donné qu'on dit ana rašinìnnah et miršinìnnah, les deux formes sont hors de doute, avec le sens transitif, v. p. 1280, 10 d'en bas.

De ce sens provient le secondaire رشن, > رشن, *être allumé*, et رشن, i, *allumer*. رشنت النار, *le feu a pris, est allumé*, Arabica III p. 91; 578, = علقت النار, 578. ارشنت النار, *j'ai allumé le feu* qui est alors ارشنة ou مرشونة, Arabica III p. 92, où il y a aussi: eršìn en-nâr, *allume le feu!* et la réponse: qid rašàntha, *je l'ai déjà allumé;* cf. نبق, *allumer*, RO § 274, et نبّق النار, ib. p. 382, 4; v. p. 1280, 12: نبّ.

L'étymologie que j'ai donnée de ce رشن, Arabica III p. 91, du persan روشن, n'est pas bonne, Arabica V p. 217, quoique Praetorius, ZDMG 57 p. 272, ne la trouve pas impossible. Mais mon savant confrère ne connaissait pas alors l'étendue de l'emploi de ce verbe dans le Sud. Il le compare à l'éthiop. ረሰነ, *brûler*, ou plutôt *être incandescent*, *glühen*, et il paraît douter de l'origine arabe de رشن. Or, رشن, a, *s'allumer*, et رشن, i, = ارشن, *allumer*, sont synonymes de علق, علق[1]) et علّق, au propre et au figuré, 556, 9; 578, Ḥḍr. p. 590, ces deux verbes s'employant l'un pour l'autre. Un autre verbe synonyme est نضي, *s'allumer, prendre feu*. Eš-šamᶜah ᶜàdha ma laṣìet, *la bougie n'est pas encore allumée*, propr. ne *s'est pas encore allumée*, dṯ.; pour la forme v. 319 ss. Hors de Dṯ., on dit نظي, 638 n., = RO p. 382: نضي ب, (où ض est une graphie pour ض = ذ emphatique et prononcé comme un ز emphatique). Ce verbe a donné le ᶜomânais نضّ, RO p. 264, 7: yòm yilaḍḍ el-barq, *lorsque l'éclair luit*. Le transitif est نضي, i, = أنضي,

[1]) Lethem p. 365: *light fire*,, olag, où il n'a pas reconnu l'arabe علق. En mehri, áyleq, *brennen*, Jahn SAE III p. 163.

allumer, 638, 13 et n.; 328, 5 d'en bas et n. 4, = لصك et اتّصل, ib.. Ce verbe لصى n'est qu'une variation de لزى, 873 et n., < √ لز, qui s'est développée en لزق, لزم, لسق et لصق, avec le sudarabique لصك, pour ne pas oublier √ لط et ses élargissements لطأ, لطى, لاط[1]), 1039 et s., et vhvs. Tous ces verbes ont le sens d'*être adhérent à*, *être collé à*, etc. A. Fischer, WZKM 29 p. 425 et ss., a bien expliqué les verbes لزق, لسق et لصق; cf. رصق, vhv.. Je crois donc que notre رشن est un bon verbe arabe, Arabica V p. 217 n., et que de là vient l'éthiop., qui n'a conservé que le sens secondaire. Nous ne connaissons pas tout le vocabulaire éthiop., et la conjecture de Praetorius, o. et l. l., que la forme éthiop. serait véritablement rašama pourrait bien être juste.

La luġah n'a de ce thème que le verbe رشن, u, qui se dit de *celui qui vient à un repas sans être invité,* = تطفّل, dénom. de طُفَيلى, et du *chien qui fourre son museau dans l'écuelle pour manger*, Ṣiḥâḥ et LA sv.. Nous avons ici sans doute le sudarabique رشن, dans son sens primaire. Un راشن, est donc celui *qui se colle* au monde, comme le chien *colle* son nez dans l'écuelle. Nous disons bien aussi qu'un tel est *collant* et en suédois, avec la même sémantique, *hänga sig på*[2]). Le الأَوْشن du Qâm. sv. est assurément une faute pour الأَرْشن.

En Palestine, il y a ارتشن لـ = اتّكل. Bauer o. l. p. 244, 4: tdäbbírli mkâri illi baqdar artšinleh, *tu me procureras un moucre à qui je puisse me fier;* au figuré.

[1]) Est-ce que להט, *divampare, ardere*, Ges.-Buhl sv., ne serait pas un accouplement de √ לה, dans لهب, et de √ لط?

[2]) Qâmûs: راشن مقمّ (lire ainsi), *qui fait table rase*, qui *balaie* tout sur la table.

Une variation de رشن est probablement le classique رشم, avec l'élatif أرشم = إذا صار أرشم وهو الذي يتشمّم الطعام ويحرص عليه, Ṣiḥâḥ, L A et Asâs sv. رشن.

Le tunisien مرشّنة, *bout de corde*, Beaussier, R M T A p. 435, Stumme Tun. Gr. p. 60: *corde pour le linge*, provient sans doute de ce thème et non pas du persan r i s t e n, comme le croit Vollers, Z D M G 50 p. 623 et p. 641. L'égyptien رشمة, *halter*, *nose-strap*, *scraper*, Spiro sv., me paraît également être un dérivé de ce thème, avec m < n, permutation très fréquente; cf. le daṯ. رسم < رسن, vhv.

روشن, *grande fenêtre avec volet; porte en bois*, Dṯ. et Ḥḍr., plus grande que نبّج, *petite fenêtre en haut*, Ḥḍr. Gl. sv. ḤB p. 64, D. H. Müller, Burgen und Schlösser I p. 57, 13; نبج est souvent appliqué au *volet* de la fenêtre. Ḥḍr. p. 181, 4 il faut traduire يوم المخمّس حلّ قلّاد النبي par *le jour des balles calibre 5*, où il fallait *fermer*, قلّد, avec la q â l û d a h les *volets* ou les *fenêtres*. خلفة, vhv., est *lucarne en haut*. En Tripoli, روشن est aussi *fenêtre*, Stumme M G T Gl. sv., et en Egypte, c'est *air-hole*, *sky-light*, d'après Spiro sv., Vollers Z D M G 50 p. 623. Wetzstein, Reisebericht Ḥaurân p. 46, 7, donne r ô s e n, pl. r a w â s i n (Fenster), qui sont véritablement des *soupirails*. Stace p. 16 a روشان, pl. رواشين, *balcony*, cf. Dozy sv.. N'ayant jamais vu de *balcons* dans le Sud, je crois que روشن, ou روشان, y est une *fenêtre en saillie*, une espèce de m u š a r r a b î e h égyptienne, un *bow window*. C'est un mot persan, Chêr Alfâẓ p. 73, qui veut dire *clair*, *luisant*, Bergé Dict. sv. et Palmer Dict. sv.. Salemann-Shukovski, Pers. Gr. Gl. sv.. L A sv. روشن الكوّة, comme dans Burgen etc. p. 57. Une variation en est روزن, L A XVII

p. 39 en haut, Ǵawâliqî el-Moʿarrab p. 73. Śifâ el-Ḳalîl p. 107: روزنة, comme dans L A l. l. = الكوّة; voir Dozy sv. روزنة.

رشو

رشا, *corde du puits.* عد العَلَم من رِشاء الدلى, *il y a encore la marque de la corde des outres,* 68, 20; 316, 11; 497, 5; 1122, Ḥdr. p. 317. Pl. أرْشية, 1122, et pl. du pl. أرْشيات, 1122. دَلْوك ورِشاك, Dalman PD p. 49, 14 d'en bas. Musil o. l. p. 138, 4, où il y a irśaʾ et où le hamza prouve que la prononciation est irśâʾ, avec la prosthèse si commune dans les dialectes bédouins du Nord. Dans une poésie chez Hartmann, LLW p. 81, 6 d'en bas, on lit: riśye ḥidiren ǵauwa bîr, *des cordes qui descendent dans un puits,* où riśye fut expliqué, ib. p. 82, par ḥbâl mtâʿ eddelu; c'est donc pour أرْشية. Sur حِدْر, voir ici p. 377, imparf. يحدر. C'est l'aram. ܫܝܚܬܐ, *corde.* Lethem pp. 360 et 417 écrit rîshe, *rope in well for climbing down,* comme aussi śîte, *winter,* ib. pp. 285; 308; 483, et lôgha, = لغة, p. 427; d'autres ex. ici sub رمّة. الرشاء رَسَنُ الدلو, L A XIX p. 37, 11 d'en bas, Zoheyr, mon édition pp. 118 en bas, 129, 6, expliqué ici sub سلم. Diw. Qays b. el-Ḥaṭîm, éd. Kowalski N° 1 v. 2 et ib. p. 4. جلبنا الخيل ... بأرشاء نقودها, Delectus p. 52, 4. Cf. RO p. 312 en bas: qâl wâ laqṓʿĕti laqaʿni laqaʿa ʿa ḥöllhe laḥḥaqt ed delo rśâh, *er sagte: o, mein Hereinfall, er hat mich gehörig hereinfallen lassen, ich habe den Eimer seinen Strick erreichen lassen,* = *c'est de ma propre faute.* C'est cette vieille locution que Vollers, ZDMG 49 p. 509, aurait dû relever comme étant encore courante, et non pas seulement le mot رشاء, qui est employé dans tous les pays arabes, de même que delo, ib. — الرشاء, est une *étoile de l'Ecliptique,* ici p. 1095.

J'ai l'impression que le mot رشاء est le point de départ de ce thème et que le verbe est, par conséquent, dénominatif, aussi dans le sens de donner le رشوة > ارتشى, *suborner*. Ce thème doit être apparenté à رشى, vhv., ce qui expliquerait le sens classique de: رشا الفرخ اذا مدّ رأسه الى أمّه لتزقّه, LA sv. — رشاء vient de رشاو. C'est un فِعال régulier de cette sorte de mots désignant une chose avec laquelle on lie, v. sub رسى p. 1269. Dans tous les mots à finale -âʾ, portant l'accent, le hamzah est justement amené par l'accent, et la IIIe radicale disparaît, v. pp. 1003 et n. 1 et 2; 1017 et ici sub رخى et رداء et *passim*.

رِشْوة, *le bahšîš qu'on donne pour graisser la patte à qn.* La prononciation رِشُوة est la plus commune dans le Sud, où aussi رُشْوة, en vertu de la permutation des deux voyelles, et en ʿOmân raśwa, pl. raśâwi, *Bestechung, Trinkgeld*, RO § 127. LA donne aussi رَشْوة. Le pl. ʿomânais provient d'un singulier رَشْوَى, et le nordarabique نَخْوى, pl. نَخاوِى, pour نَخْوة, vhv., offre la même confusion. En arabe soudânais, il y a رِشْفة, *bribe*, à côté de رِشْوة, avec le verbe رشف, *to bribe*, Lethem p. 268, vhv., où f < w, comme dans رخف, vhv., > رخو, غَدْف, *de l'autre côté*, = غادى, RO § 224, حذا et حذف. En-Nihâyah II p 82 dit: ورُوِى عن جماعة من أئمّة التابعين قالوا لا بأس أن يُصانِع الرجلُ عن نفسه وماله اذا خاف الظُلْم, et c'est là la pratique en Orient, car on se croit toujours exposé à l'*injustice*.

رص*

رَصّ, u. *ranger, poser l'une chose sur l'autre; empiler, aufschichten, anordnen, tasser* partout courant. Lethem p. 394: *pile, heap*, raṣṣ (*pile up in layers*). Cf. رزّ, رزأ, رزم,

رسّ, رصد, رصع, رصف, رصق, رصم et رذد, 1769 et p. 1292 n. 2, et ici p. 1041 et *sub* رصد. Le dialectal syrien رصّ, *presser, écraser, concasser les olives*. L'arabe رضّ, *briser, casser*, vhv., Boh. IV p. 25, 7, peut bien aussi être une variation de رصّ, selon de nombreuses analogies [1]) cf. رضخ, *casser*, vhv.. On dit aussi en Palestine رصع, vhv., de cette manipulation des olives, Pr. et dict., p. 17, où description. رصّ est plus fort que رضّ, ib. — وبعد يودّونه الحمّالة ثمّا البخاخير [2]) والدكاكين يرصّونه فيبا, *ensuite, les porte-faix apportent les marchandises* (الحمل) *jusqu'aux magasins et aux boutiques, où on les range les unes sur les autres*, Hdr. p. 243, 10. ترصّ الشجر فى الفرضة, *tu empiles les arbres dans l'échancrure*, 87, 19. En mehri, razz, *aufschichten*, SAE III p. 222. Pour la Syrie, voir Pr. et Dict. Gl. sv., Feghali, Emprunts p. 53, y voit un emprunt au syriaque raṣṣ = razz, car le correspondant arabe serait رضّ; v. ici رزّ. Il aurait pu avec autant de raison citer רצץ = syrien رصّ, et رأص, v. sub رصد. Une dictée de ʿOnêzah porte: اذا مات واحد فى بيته من غير صواب ما يتقدّمون عليه

[1]) En voici quelques-unes qu'on trouvera dans les lexiques: الاصّ et الاضّ = الامل; تبصّع et تبضّع; أبصع et أبضع; جاص, i, et جاض, i, = مال et حال; حصب et حضب et حَضَبٌ; خريصة et خريضة; خصمة et خضمة = خدمة سابسا; دصّة et دضّة; رصع et رضع, = قرصم; صغار النخل; صرع et ضرع, *caractère*, قبص et قبض; قرصب et قرضب = قطع; مصرًا دمه et مضرًا دمه ذهب; قرصم = قرضم; مصمص et مضمض; نبص et نبض = ضبيم; ناص, u et ناض, u.

[2]) Voir Brockelmann o.l. II p. 570 d.l., qui cite ce passage, en me faisant écrire lummā 'l-b. (v. ici p. 88) et *magazin* pour *magasin*.

بيت ولا ينوحون عليه ولا يشقّون عليه جيب غير انّهم يحفرون له بلقح الجبل ويرصّون عليه من الحصى من غير تراب ويرشّون عليه[1] من البارود عن السباع ويقولون وحسايف يا فلان مات فطيس[2] *lorsqu'un* (Bédouin d'el-Qaṣîm) *meurt dans sa tente sans être blessé à la guerre, on ne lui démonte pas la tente*[3]), *ni ne pousse de lamentations sur lui ni ne déchire la poche, mais on lui creuse une tombe sur le versant de la montagne et on empile dessus des pierres sans terre et l'on épand dessus de la poudre contre les fauves et l'on dit: ô quels regrets! Oh! un tel est mort comme une bête crevée.* On trouvera 815 et ici sub ركز comment les Bédouins d'el-Qaṣîm procèdent à la tombe d'un fâris.

ترآصّ, *se superposer* ou *être superposé* (les différentes parties d'une chose). Ma laqêt em-kitâb ma bên em-kùtub mitrâṣîn (= مترآصّين) fòq ba'ḍehin, *je n'ai pas trouvé le livre parmi les livres,* (car) *ils sont empilés les uns sur les autres,* Dṯ. RO p. § 309: el-medâd lzûg, min kiḏâk yitrâṣṣ el-qorṭâṣ, *l'encre s'est collée, et de cela les feuilles (le papier) se sont serrées les unes contre les autres.*

رصّة, le *paquet de cire* que les abeilles *déposent* dans les alvéoles, 1462.

رصاص, *plomb,* ici p. 1074, 11; c'est la matière. > رصاصة, *une balle;* partout courant. Les Bédouins, surtout ceux du Sud, en font un grand usage, à cause de leurs „guerres" continuelles et de leur manie de tirer des تعشيرات, *salves;* ils ne tirent pas même alors à blanc. On prononce vulg. رصاص. Sur

---

1) Prononcé i r e ṣ ṣ ú n.

2) Sing. حسيفة, *regret;* تحسّف = تندّم, partout courant chez les Bédouins. تأسّف doit en être une variation; ع ≷ ح; cf. LA sv.

3) Sur cette pratique, v. ma LB'A p. 6. 4.

l'étymologie, voir Siddiqi, *Studien über die persischen Fremdwörter im klass. Arabisch*, Göttingen 1919 p. 38 s. رصّص, dénom., *mettre du plomb, incruster de plomb.* RO § 288.

En Egypte, صرص est *grelotter de froid*, Dozy, Spiro; j'ignore d'où vient ce verbe, cf. cependant le cl. رصد.

رصد

رصد, u, *guetter, être en embuscade*, avec على ou ل de l'objet, 1537, 9 d'en bas. Partout courant. — V. d. Berg Le Ḥadhr. p. 289, 4 : هذا الجواب بلا تسلوم قصدنا جواب منك وأرصد علينا تسلومه, *cette lettre est sans affranchissement; notre but est d'avoir une réponse de toi, et tu nous débiteras du port*; cf. l'anglais *to charge*. C'est ici au figuré. — RO p. 98, 22; ib. § 262 : raṣad, yurṣid = Ḥḍr. et Dṯ. ruṣud, yörṣud. = رصخ, *auflauern*, RO p. 129, 4 d'en bas. LA III p. 495 sv.: رصخ ثبت مثل رسخ, ce qui montre que les $\sqrt{}$ رز, رس et رص sont au fond identiques et que l'emphatique ṛ a amené le ṣ emphatique dans رصد et رصّ, dans le sens *d'être ferme, fixe*, ثبت, et dont se sont développés les autres sens secondaires; v. ici pp. 1041 et 1286, 1. Cf. رتد, p. 1125. رصد = خبّل, vhv., LA IV p. 159 en bas. C'est l'hébr. רצד, *guetter*. — *Prendre note de, inscrire, terme de comptabilité.* Urṣûd hâḏelḥasârah fil-bûk ḥaqqak, *inscris cette dépense dans ton livre*, dṯ.; v. plus haut. Ce n'est qu'à ce titre que رصد peut être = كتب et حرّر, et مرصود, *écrit*, Stace p. 191, v. ib. p. 211 sub *record;* cf. l'anglais *charge*.

ترصّد, *se mettre en embuscade.* El-ʿarab mitreṣṣidîn ìnna fim-ṭarîq, *les Arabes sont en embuscade contre nous sur la route*, dṯ.; sur ìnna v. ici p. 119; wel-ʿarab mitraṣṣdìllo, *les Arabes le guettèrent*, RO p. 319, 10 d'en bas.

* رصع

رصع, a, *casser, broyer, écraser*, Dt., Ḥḍr.

رصّع, *tresser la quṣlah à deux brins*, v. sub قصلة; Ḥḍr. Gl. sv.

راصع, *lutter avec qn.*, 369. — تراصع, *lutter corps à corps*, 369, Dt. = Aden تصارع, métathèse, ib.

بندق مرصّع est un fusil dont le canon porte des *bandes* transversales en argent; chaque *bande* s'appelle رصيعة, pl. رصايع. Cela pourrait expliquer les رصائع de la Lâmîyat d'eś-Śanfarâ v. 12; v. Jacob Śanfarâ I p. 41. L'italien *tarsia* vient de ترصيع.

رصْعة, pl. رصاع, *noyau*, Ḥoǵarîeh.

مرْصعة: يكَسّرون العلّب بمْرصعة على المرْضاح, *on casse le fruit du jujubier avec la pierre sur la dalle*, Ḥḍr. p. 279, 2. Nous avons donc ici les deux verbes presque synonymes: رصع et رضح = رضخ, vhvs.

* رصف

رصف, u, *superposer une chose sur une autre, ranger, empiler des pierres les unes sur les autres;* partout courant. في الشتاء لا جاء بَرْد حادية ويصبح الماء جامس نجيب خشب نرصفه ونكزّ فيه بالنار, *en hiver lorsque le froid est intense et l'eau gelée le matin, nous apportons du bois que nous empilons et nous y fichons le feu*, 21, 6. ترصف الدمان في التجحف, *elle empile les peaux dans la cuve*, 64, 16, où = تراصف, ib. n. 4.

القذلة فوق الحواجب مرصوفة, *la qudlah* (v. 1309 et n.) *est rangée sur les sourcils*, Musil o. l. p. 188, 6, qui traduit مرصوفة trop librement par *geschwungen*. C'est le babyl. r a ṣ â p u, *join, fit together, erect, build*, Muss-Arnolt sv., Zimmern A F W p. 26, et l'hébr. רצף, même sens. C'est un élargissement de

رص, vhv.. La III^e radicale pourrait bien venir de صف, que nous trouvons aussi dans صفد, vhv., צפד et probablement aussi dans צפה II. Vollers, *Vier Lehnwörter im Arabischen*, ZA, p. 102, veut que رصّ soit „une forme plus récente" de رصف, comme نصّ de نصْف, si je le comprends bien; c'est là une linguistique à rebours.

رصيف, *route pavée. Quai,* = دكّة, p. 830. Le classique رَصَف ou رَصَفة, *pavé*, est du bon arabe, comme l'a prouvé D. H. Müller, WZKM I p. 30, contre Fraenkel FW p. 281.

رصق

ارتصق = التصق et التزق, *être collé à, attaché à*, 1773; cf. p. 1282.

رصم

رَصَم, u, *presser,* = كبس, i. Urṣùm el-waraqàt lamma yistĕwèyn ruṣmah [1]) ḍaḥmeh, *presse les feuilles afin qu'elles deviennent un gros paquet*, dṯ. = ikbìsha. C'est un développement de رصّ, vhv. V. LA sv., où il n'y a que الرَصَم الدخول في الشعب الضيّق, d'après el-Azharî.

رض *

رضّ, u, *briser, broyer, concasser*, 58, 12; 1732, 8 d'en bas, où l'on observera رَضَضْنا, = vulg. رضّينا p. 1286. Cf. رضح et رضخ. ارتضّ, *se heurter, se meurtrir.* ارتضّت رجْلي, *mon pied s'est cogné = je me suis cogné le pied,* = انرضّت [2]) et انصرعت; partout courant.

[1]) Cf. رِزْمة vhv.

[2]) Boḥ IV p. 25, 7: خِفْتُ ان تَرَضّ فخذى, (var. تُرَضّ). El-Miṣbâḥ sv.: قال ابن فارس الرضّ الدقّ; v. ici p. 1222 en bas.

رضّة, pl. رضّات, *contusion légère, meurtrissure*, 1732, 14.

رضة, < أرضة, prononcé rèḍah ou erḍàh, est partout dans le Sud et au Soudan le *termite blanc, Termes fatalis* L.. Wrede, Reise p. 158, Lethem p. 456: arḍa. Ce mot ne doit pas figurer ici. V. sub رمّة.

* رضح

رضح, u, *casser, concasser.* يرضحونه في المرضاح ويخمّرون الرضيح, *on les casse avec la pierre,* appelé مرضاح, v. p. 1289, 12, *et on amollit la cassure,* Ḥdr. p. 311, 2. Ainsi en Dt. Synonyme رضخ, vhv. L A III p. 496, 5: والحاء في جميع ذلك جائز إلّا الحج. Elargissement de رضّ, *casser,* vhv. Cf. רצח, même sens.; cf. رحض, vhv.

رضّح, *coiffer et habiller la nouvelle mariée* = ردّح, [1]) voir ici sub ردح.

رضّحة ou ردّحة, *la femme qui coiffe et habille la nouvelle mariée*, 27, 22; 771; 803; 1549; v. ردح. Au Yéman, on l'appelle مخنّجرة, 1549, vhv., et au Maroc, مقيّنة.

رضخ

رضخ, *casser, concasser,* I. Doreyd p. 271, 10 = دقّ = رضح, vhs.. Je ne connais [2]) ce verbe que dans la locution d'un

---

[1]) ردح n'a pas subi l'emphatisation par le ر.

[2]) Je n'expose que ce que je connais, ce qui ne veut point dire que dans nos dialectes du Sud ce verbe ne soit pas employé. Avant la guerre, j'avais toujours chez moi à Nice des Arabes du Sud, des Daṯînois, des Bâkâzim, des Yémanites, auprès desquels je pouvais m'instruire, lorsqu'il le fallait, mais cette guerre a mis fin à cette précieuse collaboration, et je suis à présent obligé d'avoir recours à ma seule mémoire et à mes notes, qui sont bien insuffisantes.

datînois kĕlâmeh marḍûḥ mikassar, *son langage est cassé, il baragouine.* Cela rappelle la classique فلان يرتضخ لُكْنَةً عَجَمِيَّةً, expliqué L A III p. 496, *baragouiner*, et cf. l'allem. *rade brechen*, Kluge E W B sv. Rad. Dans la luṛah, ارتضخ a aussi le sens de رامى, *lancer des pierres* ou *des flèches*, L A sv., ce qui dans notre dialecte se dit رشخ, vhv., = رشق, vhv. رضخ est peut-être ici un développement dénominatif de رَضْراض = الحَصَى الصغار, L A sv.; la dernière lettre [1]) proviendrait alors de دخ = دح, vhv., et le ص serait sous l'influence du r, mais on peut aussi penser à ردى = رذى, *jeter*, vhv., où le ذ n'a pas encore subi l'influence du r. [2]). La provenance du classique رضخ ل = اعطاه, I. Saᶜd VIII pp. 183, 15, et 215, 2, I. el-Qûṭ. p. 264, 14, el-Miṣbâḥ sv., est difficile à expliquer sémasiologiquement. Au Sénégal, رضخ est *lutter avec;* v. sub ركب.

رضع*

رضع, a, *téter*, enfant, mais رَضَع, i, *allaiter* (mère), Dṯ. Apud Haffner T A L p. 86, 15, on lit: يقول اهل الحجاز رَضَع يرضع ويقول قيس وتميم رضع يرضع. Mais رَضَع, *allaiter*, est pour le classique أرضع, qu'on trouve encore dans مرضع > مُرْضِع vhv.

مُرضع, pl. مَراضع, *nourrice*, 1199 n. Sur la vieille habitude des femmes arabes de jeter leur sein sur le dos pour allaiter l'enfant, on lira Krauss, Z D M G 70 p. 329/30. Je l'ai vu maintes fois.

---

[1]) Qu'on trouve aussi dans شلخ = رضخ, L A III p. 496, 6.

[2]) Dans رثك, l'emphatisation du ṯ n'a pas eu lieu, comme dans son synonyme رضك, L A svs., mais la superdentalité y est conservée, v. p. 1286, 1.

رضف

رَضَف, i, *faire cuire qc. avec une pierre rougie au feu*, 1051. V. Wrede Reise p. 263; cf. sub رمض et ركب.

رَضْف, coll., n. unit. رَضْفة, *pierre rougie au feu*, 1052. Fiqh el-luġah p. 307: الرَّضْفة الحجر يُحْمَى فتُسخَّن به القِدْر او ما يُكَبَّب عليه اللحمُ. L A sv. et ib. V p. 300, 10 d'en bas; Schaade, Uḥud p. 40. Cf. Ḥḍr. p. 326/7 sur le ضبيّ, qui se fait de cette façon, également mentionnée chez RḌ I p. 22 3: cf. ib. p. 107, 10 sur le عذيب et ib. Gl. sv. عذب. Le رضف des Bédouins du Nord est décrit chez Musil o. l. p. 133: c'est le four pour le pain. V. Poznanski, Z D M G 70 p. 468 sur רֶצֶף, n. unit. רִצְפָּה, même sens. Theodore Bent, Southern Arabia p. 250: „When night approached they lit a fire of wood and piled stones on the embers so as to form a heated surface. On this they placed the meat, cut in strips with the swords, the entrails, the heads and every part of the animal, until their kitchen looked like a ghastly sacrifice to appease the anger of some deity". Rendu en dialecte datînois, cela sonnerait à peu près: عند تقِرّاب الليل علّقوا نار الحطب وركّموا الرِضف على الملّة حتى سوّوا صفحة حامية وأنقوا عليها اللحم المشروك شِرَك بالغطاريف والامصور والروس ودلّ جُزء من الجَلَبة حتى استوت مِرْضافتهم كمثل ذبيحة الضيافة لرِيّاح سَخَط وليّ من الاولياء. Ce procédé est très ancien. On l'appelait aussi صيّب, *rôtir*, 599 et n.; I. es-Sikkît, Tahḏîb pp. 609, 610. شواء مرضوف, 599. Cf. حنذ, خمط, رمض vhvs., et وغر, ce qui se faisait aussi avec une pierre. Les Assyriens pratiquaient également la cuisson de la viande sur des pierres, selon la phrase: širu ša (ina) pienti bašlu, akâl tumri, *la viande qui est rôtie sur du charbon, la nourriture de fumée*, Dhorme, Choix de textes religieux p. 240 n.

20, où pēntu est = نَخْمة et baślu = مبسول, vhv.; cf. Muss-Arnolt shvs. Cf. Ges.-Buhl sub רָצַף = رَضْف. LA sv. donne la description de ce procédé.

رضف ب, *couvrir avec des couvertures superposées*, RḌ Gl. sv. Au Sénégal, رضف est *aufhaufen*, MSOS XXI, II p. 12. Ici رضف est une variation de رصف. LA, XI p. 22, 4, dit que رضفتُ الوسادة est = ثنيتُها et que c'est yémanite. Cf. ضعف.

رَضْفة, *pierre rougie* avec laquelle on cautérise le chameau, Socin Diw. Gl. sv.

رضيفة, 599. C'est un فعيلة des mets, Ḥdr. p. 278, = مرضوفة.

مَرْضوف, *sali avec du caca*, RḌ Gl. sv. Le Qâm. sv. donne رضف بسَلْحه رمى, propr. *couvrir de caca, éclabousser* — مرضوف = مراضف, *encore une fois autant.*

* رضى

رَضِيَ, > رضي, a, *consentir à.* Mâ reḍì' yiqbàlha, *il ne consentit pas à la recevoir*, 7, 14. Mâ riḍì' ṣahêrah yiḫrògha, *son beau frère ne consentit pas à la faire sortir, à la livrer*, 6, 19. U bàᶜdah raḍìet bätfìrr màᶜăh, *et ensuite elle consentit à fuir avec lui*, 7, 11. Le hamzah de riḍì' est à cause de l'accent sur la voyelle longue finale. Brockelmann, o l. II p. 526, cite la dernière phrase, mais il me fait écrire raḍiyet bātfirr, ce qui n'est pas dans mon texte, car ràḍiyet n'est pas daṯînois, voir 319.

* رطب

رطب, a, *être humide*, > *être lâche, non tendre,* partout dans le Sud. Mais رَطَّب, i, est *meurtrir qn. de coups, l'amollir de coups,* comme aussi chez les ᶜAnezeh. La qaṣîdah qu'a publiée Hartmann, LLW p. 235 v. 6, porte: (و) خَمْسين عَنْده

مِن حَلِ ٱلخيل مرضاب (ragaz bédouin), *et un nombre de 50 cavaliers étaient autour de lui, meurtris de coups.* Socin Diw. Gl. sv. donne رضب, i, *mit Ruten schlagen,* ce qui n'est qu'une application spéciale du verbe; cf. l'allem. *mürbe machen.*

رَضّب, *mouiller. Larguer les voiles,* 691, 4, où نشرعة < الأشرعة, pl. de شراع, vhv.

ترضّب, *être trempé par l'eau* ou *la pluie* = تخمّر, v. p. 644.

رَضيب, ou رَضْب, se dit d'une *chose agréable,* car la sécheresse est redoutée. RD sv.; Lethem p. 257: *beautiful,* raṭîb; ib. p. 402, *pretty.*

مَرْضَبان, pl. مَراضبة, *jar* (big, for preserves etc.), Stace p. 206.

En Egypte, on dit aussi برضبان, comme au Soudan بكان < مكان.

Le Syrien رضاوة, *fraîcheur,* viendrait, par métathèse, de ضراوة < ضرو = ضرو = ضرى = ثرى, selon Feghali, KʿA p. 63, qui considère رضب comme une variation consonantique de ضرو. Mais je crois que رضب est une racine indépendante, qui se trouve aussi en babyl., en hébr. et en araméen, avec le même sens.

رطل.

Sur le verbe رطل, voir ici sub رت et رطن.

مرطلة = مردلة, *bousillage, éclaboussage,* 1221 n.

رطن

رطن, u, inf. رَطين, *parler une langue inconnue et incompréhensible.* El-mahrah yirṭonûn bir-röṭânah, ma teftĕhim, kama lisân eṭ-ṭŭyûr, *les Mahrah parlent un*

baragouin incompréhensible: c'est comme la langue des oiseaux, Dt., v. p. 362 et n. et p. 999, = سجع, i, Dt. On le dit aussi lorsqu'on *parle mal l'arabe*. En Lybie, رطن, i, est *mugir:* tirṭin idgûl šâriba ḫamrǵîye, *elle* (la chamelle) *mugit, on dirait qu'elle a bu du vin*, Hartmann LLW (fiche perdue), où c'est expliqué par هدّر. C'est ici au figuré. Au Soudan arabe, رَطين est *any sudanese language*, Lethem pp. 327 et 361. En néo-hébr., רָטַן est *marmotter* = cald. רְטַן, J. Levy WB sv.

C'est un composé de deux onomatopées: رط et طن. La première se trouve dans l'infinitif رَطيط (= فَعيل des *sons* et des *bruits*, comme aussi رطين et طَنين) = جَلَبة, vhv., ou صياح, avec le verbe أَرَطّ = جلّب, vhv., Ṣiḥâḥ sv., LA IX p. 175 en bas avec un exemple. Un رَطيط, = احمق, est ainsi appelé parce qu'il *marmotte* entre les dents et ne se fait pas bien comprendre. Un proverbe dit, Meydânî éd. Boulâq I p. 260, = Freytag I p. 539, = LA sv.: أَرِطّي إِنّ خيرَكِ بالرَطيط, *fais du raffut, car ton bien* (*ton intérêt*) *vient du raffut*, où أرطّ est expliqué par صاح et جلّب. La seconde onomatopée طن, I. Sîdah II p. 146: *tinter*, a aussi fait طم, qui se trouve dans طمطم في كلامه, Nihâyah sv.; طَمْطَمة = عُجْمة et طُمْطُمِيّة حِمْيَر, *le baragouinage des Ḥimyarites;* طُمْطُم et طُمْطُمانيّ, I Saʿd IV ɪ p. 115: ان ابن عمر كان لا يمرّ على احد الّا سلّم عليه فمرّ بزَنْجيّ طُمْطُمانيّ فسلّم عليه فلم يردّ عليه فقالوا .... انه زَنْجيّ طمطماني. قال وما طمطماني. قالوا أُخْرِجَ من الآن. Il ressort de cela que ʿAbd Allâh b. ʿOmar ne connaissait pas le mot en question. Fiqh el-luġah p. 107.

Cf. le classique شَنْمَة, LA sv. = صوت العود المُضْطرب. $\sqrt{}$ شم est ici apparentée à $\sqrt{}$ دن, vhv.

Une variation de رشن est sans doute رتل < $\sqrt{}$ رت, vhv., où l'r n'a pas encore emphatisé la consonne suivante. Le Qor. 73, 1—4 dit: يا أيّها المُزّمّل [1]) قُم اللَّيلَ إلّا قليلاً .... ورتّل القرآن ترتيلا. On le traduit par *réciter le Qorân*, comme Grimme, Mohammed II p. 123, tandis que c'est plutôt *psalmodier*, comme chez Kazimirski, de la façon lente qu'on pratique encore aujourd'hui. J'incline même à croire que le Prophète a emprunté ce terme à l'Eglise chrétienne, qui l'a conservé jusqu'à nos jours pour les chants religieux. C'est même en Syrie et en Palestine *chanter* en général: hey il-bänât illi ráttalu-t-tarnîme, *voici les filles qui ont chanté la chanson*, Bauer² § 57, 1; ib. p. 158 § 6: lamma kunna-nrattil, kânul-bänât yíktibu, *pendant que nous chantions, les filles écrivaient.* Dans le Sud, رتّل est encore *réciter le Qorân*. رتّل, et ترتّل, est expliqué dans el-Fa'iq I p. 226, qui lui donne cette étymologie: من قولهم ثغرٌ رَتَل ورتِل اذا كان مُفلّجا, de même qu'el-Beyḍâwî ad l. et qui dit II p. 39, à propos de Qor. 65, 34: ورتّلنا ترتيلا que اصل الترتيل في الاسنان وهو تفليجها, tandis que I. el-Qûṭ. p. 267 d. l. donne رَتِلَ الثَّغْرُ رَتَلا حسُن تراصُفه والكلام كذلك. Tout cela est bien artificiel. رتّل doit venir de l'onomatopée رت, vhv., élargie en رتل et qui a aussi donné رتم, car LA XV p. 116, 3 d'en bas porte: الرّتم الكلام الخفيّ وما رتم فلان بكلمة اى ما تكلّم بها, ce qui ne peut, ce me semble, venir de رتم = رثم, vhv., = كسر; cf. غتم et غطم, et aussi رضخ, vhv. En Afrique équatoriale, رتم est encore *parler une langue autre que l'arabe*,

[1]) Vhv. Onomatopée.

Carbou, p. 224. En nuba iertemu, *les Nouba* (= non Arabes) *parlent une langue qui leur est propre*, ib. p. 225, 1. Dans ces deux رتل et رتم, la dentale n'a pas encore subi l'influence emphatisante de la sonore, comme c'est le cas dans رطل et رطن, provenant originairement de la même onomatopée رت, = رط, élargie par la consonne labiale m, voir ici p. 623 et s. Ensuite, cette labiale a été convertie en ses congénères l et n: رطل et رطن, car je crois que رتم, > رطم, est primaire. Cf. aussi خشم, خضم, خرضوم et برطم, vhvs.

Ce verbe رطن est répandu dans toute l'Arabie, au Levant et dans l'Afrique équatoriale. Dans ses dérivés راطن et تراطن, vhv., c'est aussi *chuchoter tout bas*, M. el-M. sv., où la définition n'est pas absolument correcte, Dozy sv.

تـراطـن, *parler ensemble une langue étrangère.* T̲umma loḥnûd dâro yitrâṭno, *ensuite les Hindous se mirent à baragouiner entre eux*, RO p. 344, 1.

ʿAlqamah 13 v. 26, = LA sub رطن et فدن:

يُوحِي إِلَيْهَا بِإِنْقَاضٍ [1] وَنَقْنَقَةٍ [1] كَمَا تَرَاطَنَ [2] فِي أَفْدَانِهَا الرُّومُ

Elle (l'autruche) *leur* (= ses petits) *parle avec babillement et jaserie,*

Comme baragouinent les Byzantins dans leurs palais.

I. Sîdah II p. 139, 12, dit: الزَمْزَمَةُ تَرَاطُنُ العُلُوجِ عند الأكل وهم صُمُوتٌ لا تستعمل اللسانَ ولا الشفةَ في كلامهم ولكنّه صوتٌ تُدِيرُه في خياشيمها وحُلُوقها فيفهم بعضها عن بعضٍ, = LA XV p. 165, 3 d'en bas, avec la variante لا يستعملون. Au lieu de تراطُن العلوج

[1]) Il y a ici l'onomatopée نقّ, *murmurer*, vhv., que nous trouvons dans d'autres dérivés, p. e. نقح et نقر, vhvs. Fiqh el-luġah p. 211 d. l.: الانقاض صوت الدجاجة اذا ارادت البيض.

[2]) Ahlwardt a ici تراطُن, mais LA. l. l. تراطَن.

es-Ṣiḥâḥ porte كلام المجوس عند أكلهم, comme aussi dans L A sv., qui donne aussi ترطن تروم et تفرس. Cf. ici ذم pp. 956 et 1032. Les Musulmans doivent se taire le plus possible en mangeant. La conversation un peu bruyante de mes compagnons autrichiens entre eux pendant le dîner que nous offrit le grand m a n ṣ i b de Ǵ ô l e ś - Ś ê ḫ, Index 1809 sv., choqua beaucoup les autres commensaux. D H. Müller portait même son revolver. Avec des hommes d'une telle ignorance des préceptes musulmans, tout le voyage était impossible.

رُطَن ou رُطانة est en Egypte la *langue des Barâbrah*, Noubiens, v. sub بربر, et même le *dialecte des Maghribins*.

رُطانة, *baragouinage dans une langue étrangère*, Dt. I. Sîdah II p. 122 et L A sv. donnent رَطانة et رِطانة = notre رُطانة, qui me paraît plus juste d'après ce que j'ai exposé p. 999. Fiqh el-luṛah p. 7 [1]. — رَطين, 1719, 9: يوم التغاوزي تختلط في والرطين, *pendant les incursions ils s'entre-choquent avec les soldats*, où رطين fut expliqué par عساكر (ʿOneyzah). C'est, je suppose, l'infinitif de رطن, et l'on pourra comparer, comme sémantique, جَيش p. 331, qui provient aussi d'une onomatopée analogue. Au Soudan, رطين est *tout langage soudanais non arabe*, Lethem pp. 360, 473.

أَرْطَن, *qui prononce indistinctement*, Dt., tout en parlant arabe. مِرْطان بالرومية est chez Masʿoudi Pr. d'or VIII p. 76 o. l. un *homme parlant le grec*.

Vollers, Z D M G 58 p. 237, pense que le nom des R e t e n n u des anciens Egyptiens pourrait s'expliquer par le verbe رطن, mais alors ce serait les Egyptiens qui leur

---

[1]) Dans mon excellent ms., il y a رِطانة.

auraient donné ce nom, et ce verbe aurait alors eu le même sens dans la langue égyptienne; hypothèse très hardie.

رعب

رعب > رِعب, *être effrayé, craindre,* Dṯ. Class. رَعَب, a, est tr., = أرعب, et intr., Miṣbâḥ sv.. Les dialectes sont ici plus justes. Aussi au Soudan arabe, رِعب, Lethem p. 319, *fear.* Cf. رهب et sub درس p. 750 s.

ارتعب, *avoir peur.* RO p. 276, 13.

Cf. رعج, رعد, رعس, رعش[1] et رعص. La dernière radicale de رعب pourrait provenir de رهب, vhv., qui est sans doute une variation de رأب, i, vhv.

Ruzicka a publié, ZA 25 p. 114 et ss., un long mémoire sur *Die Wurzel* r^c (رع) *in den semit. Sprachen.* Sa théorie est parfaitement juste, mais les exemples qu'il donne des variations de cette racine ne sont pas toujours probants. Ils proviennent souvent de combinaisons avec d'autres racines. Il donne à la √‾رع le sens fondamental de *sich hin und her bewegen, schwanken, wackeln, zittern, beben.* Mais le sens de *bruit* y est aussi, ainsi qu'il ressort clairement de LA sv. رعّ, et qui est également renfermé dans √‾رعب, LA I p. 405, 9 d'en bas.

L'hébr. רָעֵב, *avoir faim,* = ϨΚΟ, est peut-être l'arabe رِغب, *être avide de qc,* LA I p. 406 o. l., et qui, dans quelques acceptions coïncide avec رَعَب = ملأ. Nous avons dans notre dialecte عرب, u, *manger beaucoup*, vhv., avec l'adjectif verbal عرّوب, *qui dévore, qui a la fringale,* 671, 3, et qui pourrait

---

[1] I. Sidah V p. 71, 6 d'en bas: رَعَش يرعَش وارتعش ورعِش وأُرعِش. Sur la forme passive, voir sub رأع. En Egypte, رعَش, i, *faire trembler.*

être une métathèse de רעב. Ce n'est pas ici pour غرب, car dans l'original du poète c'est écrit avec ع, et il n'était pas, lui, Datînois.

رعد

رعد < des onomatopées رع + دع métathésée(?), p. 789.

رَاعِد, *tonnerre*, 590, = رَعْد; pl. رَوَاعِد, v. ici sub أَرْوِس.

رَعُودَة, *foudre*, 412, 5.

رعض *

رَعَض, a, *faire dévier l'eau du* sêl *dans les champs; distribuer l'eau dans les champs*, Ḥḍr. p. 163. شي يرعضون أَلسَيل في أَلوِدْيان, *qui font dévier le torrent dans les vallons*, Ḥḍr. p. 162. Aussi au fig.: دخلت بينهم في المخاصمة ورعضت الكلام بينهم يعني سدّيت بينهم, *je suis intervenu dans leur querelle et je l'ai détournée, c'est à dire, je les ai réconciliés*. Ḥḍr. p. 163. Ce sens ne se trouve pas dans les dictionnaires, mais L A donne ارتعضت الحيّة = تلوّت, de تلوّى, *se tordre*, et il cite un ḥadîṯ, où ارتعض a le sens de تلوّى وارتعد, d'après en-Nihâyah, qui cependant porte ارتعص, de même que le Biḥâr el-Anwâr de Moḥ. Ṭâhir, et L A rapporte le même sens et le même ḥadîṯ *sub* رعص. C'est peut-être une erreur de fiches. Je ne sais si c'est le même verbe en question.

Je crois que ce رعض sudarabique est une métathèse de عرض. D'après v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 67, murᶜâḍ est le tuyau par où s'écoule l'eau du bain et qui *traverse* le mur extérieur.

رعف

رعف, > رعف, a, *saigner du nez*, Dṯ. RO p. 134, 3, d'en bas: rᶜöf, Nöldeke WZKM IX p. 6, 4 d'en bas. Aussi au

Soudan, riᶜif, *to bleed at nose*, Lethem pp. 301 et 380. La luġah a رَعَفَ, a, u, = رَعُفَ, a, selon I. Sîdah V p. 83 en bas et LA sv.; Taᶜlab, K. el-Faṣîḥ p. 3, préfère رَعَفَ, u. El-Ḫafâǵî sur la Durrah, Cstple p. 7 en bas, dit que رَعَفَ est لغة فصيحة, mais qu'il y a aussi رَعُفَ, ce qui, d'après lui, serait لغة ضعيفة, et il rejette le vulgaire رُعِفَ, qui est عامية ملحونة. Déjà I. Barrî († 582), O. S. Nöldeke I p. 218, avait réprouvé رُعِفَ. Ce رُعِفَ est pour le vulgaire رِعِفْ, avec passage de i à u, fait qui se constate à chaque moment. Nous avons ici un des nombreux exemples d'un فَعَلَ, u, devenu فَعِلَ, a, dans le parler courant. V. ma monographie sur فَعِلَ, Barth Faṣîḥ Taᶜlab p. 16 et sur un vrai passif éventuel, ici sub راع. Vollers ZDMG 41 p. 391 parait ne pas avoir connu cette règle de فَعَلَ, u, > فَعِلَ, a. En fait de langue, le peuple est souverain, et رَعِفَ est tout aussi fondé que le classique رَعَفَ. Le sens primaire est *couler*, سال, *déborder*, et selon el-Ḫafâǵî, o. l. p. 7, le أصل المعنى serait سبق, ce qui est secondaire et مجاز, si ce n'est pas une métathèse pour رثغ. C'est l'hébreu רעף, que Ges.-Buhl traduit par *träufeln*, à quoi Delitzsch, OLZ 1916 N° 6 p. 166, veut substituer *triefen;* la différence est bien tirée par les cheveux.

رُعَاف, *saignement de nez*, Dt., RO p. 275, 13, = رُعَاف, Dt.

رُعْفَان, *qui saigne du nez*, Dt., RO § 73: roᶜfân.

رُعُوف, *saignement de nez*, Dt., 592.

رعل

رَعْل, *pic de montagne*, 1761, = رَعْن.

رَعيل, *troupe de chevaux*, 1761, = رعين.

أَرْعَل, *mou: fou*, 1761, = أرعن. En Dṯ., c'est, *qui a un testicule plus grand que l'autre.*

رَعَلة, *collier de talleris*, RO p. 388 n.

رعم

رَعَم, a, = رعم الشيء رقبه ورعاه, LA XV p. 136; 1298 n., est un développement de رعى, vhv., v. p. 1304, 9.

رعم, a, *affectionner*, dṯ., v. sub رحم, ma Festgabe p. 73. Cf. رئم, *aimer*, vhv., comme دأب et دعب p. 793; دأم et دعم pp. 684, 910; ذأت et ذعت et دعت, p. 793; ذئر, ذار, i, p. 910 et ذعر, vhv.; ذأف et ذعف p. 910, *mourir*, زأب et زعب; زأت, زأط et زعط; زأج et زعج; سأ = عدا, Qâm., et سعى; سأف, سئف et سعف, LA sv.; شئف et شعف p. 912; رأل et رعل; رأى et رعى vhv.; سأل et le dialect. سعل v. p. 1304, 4 d'en bas, et bien d'autres; v. aussi *sub* دع, دعب et رعى.

D'après Barth, ZA XXII p. 1 et ss., le babyl. ra-a-mu serait l'arabe رئم, *être attaché à* [1]: *affectionner*, LA XV p. 114, 3 d'en bas: وكلّ من كان لزم والفه وأحبّه فقد رئمه [2], mais رأم الحبل, رأم = يرأم = ارأم = فتله فتلا شديدا, ne me paraît pas être le même thème, v. sub رمّة, comme le croit Barth, ib. p. 4 n.; c'est plutôt apparenté à رمّ, vhv., et peut-être à برم, vhv. رأم n'est pas *festmachen*, selon Barth, ib., mais *fest machen* (corde), v. sub رمّة.

[1] Au sens concret; cf. Fleischer Kl. Schriften II p. 540, où رئم a un sens abstrait et, par conséquent, secondaire.

[2] V. exemple sub أرزم.

Il est difficile de décider laquelle des deux formes فَأَلَ (فَئِلَ) et فعل est primaire. Etant donné la forte gutturalité de l'arabe, je crois, pour ma part, que فعل est primaire. فَأَلَ (فَئِلَ) est véritablement fa˒ala (fa˒ila), où le hamzah, qui marque ici le hiatus entre les deux voyelles, a été placé sur la deuxième radicale. C'est une graphie adoptée par les savants arabes. Ce n'est qu'à ce titre qu'on peut parler d'une racine „*secundæ* hamzah", ce qui est une terminologie de convention. Le classique رَعَمَتْ ٱلشَّيءَ, = ترقّبه, d'où رَعَمَ ٱلشمسَ = ترقّب مغيبَها, est une variation élargie de رعى, i, vhv., I. Sîdah XII p. 92, où la troisième radicale pourrait bien provenir de √ روم, vhv.

Le hamzah, étant une légère explosion glottale, pp. 88 et 1043 et s., précédant la voyelle, peut être renforcé pour aboutir à un vrai *son* guttural, graphié par une *lettre* gutturale: ح, ع ou ه. Ainsi, سَأَلَ est sa˒ala, = שָׁאַל, où le hamzah n'est pas marqué, car l' א est le support de la voyelle a, كُرْسِيّ כִּסֵּא, comme en arabe. C'est donc la voyelle a qui est la deuxième radicale précédée de son hamzah physiologique. Les Assyriologues marquent également ce hamzah dans la transcription: ša˒alu, ce qui n'est qu'une imitation des autres sémitisants européens; voir ici passim et mon Alef-Hamzah à la fin de ce volume. Ce qui prouve que ce hamzah existe véritablement, c'est qu'il est renforcé dans la prononciation, et سَأَلَ a donné le bédouin égyptien سعل, p. e. اِسْعَلْ ٱللّه, *demande à Dieu*, Ḥöfni, Mumayyazât luɣat el-ʿArab p. 14, 1, et, avec moins de gutturalité, le tunisien shèl, Stumme, Tun. Gr. p. 18; id. TMG, Einleitung p. XVIII note, Brockel-

---

[1]) On prononce dans tous les dialectes sa˒al, yis˒al: fait important; le hamzah est ici partout resté.

mann, o. l. I p. 52 f. On trouvera d'autres exemples dans mon Alef-Hamzah. Ce hamzah n'est pas „étymologiquement motivé", comme le dit un peu improprement Brockelmann, ib. § 39, mais seulement phonétiquement, car la radicale est a. Vollers VS p. 96 relève „ce passage de hamzah à h" dans plusieurs mots qu'il compare aussi avec les mots hébreux correspondants. Brockelmann, qui cite Vollers, trouve, o. l. I p. 53, que „Vollers y donne une série d'étymologies invraisemblables et impossibles", ce qui n'est pas du tout mon avis, car les étymologies de Vollers sont toutes parfaitement justes: نيد = ند, u, [1]) = نبض, 798; 987, = ناض, 704, 850 n., I. Sîdah VI p. 79 80, = babyl. na'âdu, *être élevé* et *élever*, Del. Gr. p. 237; نيق et נאק viennent de √نأ, qui a donné plusieurs dérivés de sens rapproché et qui a été renforcée en نع et نه, onomatopées, v. ma monographie *Rajaz et mètre* sub نع > نغم; la troisième radicale vient de l'onomatopée نق; نبر vient de √نه = نع, onomatopées, que nous trouvons dans le syrien نعورة, parce qu'elle *crie*, *grince*; سيف = שָׁאַף, admis aussi par Brockelmann l. l.; דאה = دعا, v. Glossaire les verbes sub √دء; سنج = שָׁאַג, 800; 882; 1260 n.; 1381 et ss., onomatopée, qu'on trouve aussi, avec la lettre onomatopéique ش, p. VII, dans شنق; نيم = נאם < نأم > نعم et نيم, = נלם, comme le dit justement Ges.-Buhl sv., Dt. 666: 879; I. Sîdah VII p. 111, même نكم, 987, avec gutturale renforcée, 596, Nöldeke Beiträge II p. 86, Ruzicka KD p. 91 [2]): c'est une onomatopée, où le hamzah a subi l'influence de l'onomatopée حم = خم que nous trouvons dans حمحم, p. 479, et dans خميم, *impétueux, qui fait du bruit*, 877, 4 d'en bas, v. ici sub

---

[1]) Mais je ne trouve nulle part נאד.

[2]) Cf. نحب et نح, u, *crier, avertir par un cri*, vhv.

نبم. Je ne vois donc pas que Vollers ait donné des étymologies impossibles, si ce n'est pour l'énigmatique שאול.

رعن

رَعِنَ, u, 681. — رَعْن, 1761, < رعل. الرَّعْن الانف النادر من الجبل Šams el-ᶜUlûm p. 41, — رُعُونة, *imbécillité*, 681; v. p. 1313.

رعى*

رعى < رأى, 488 et n. 2, 628; 677, Fleischer apud J. Levy WB IV p. 485, comme دأب et دعب, دأت et دعت et دعت, p. 793, ذئر et ذعر, شئف et شعف, p. 912, et d'autres, p. 910 et sub رعم. رعى est alors originairement *regarder* > *garder*, Ruzicka ZA 25 p 118. Une variation en est رعم, p. 1304, 9, = رقبه ورعاه, LA sv. Ce sens de *regarder* se trouve dans les dialectes. Musil o.l. p. 241, 13 d'en bas: tàrᶜa ᶜuyùn kannhenn ḍau miqbâs, où il faut lire: tarᶜa ᶜuyùnin kin-ne-hen ḍawe miqbâs, à cause du mètre, *tu verras des sources comme si elles étaient la lumière d'un brasier* [1]. رعى على, *regarder, fixer des yeux*, ma LBᶜA p. 6, 19: yiraᶜu ᶜaleyh yiᶜarifûh, *ils le regardent fixement et le reconnaissent*, = راعى على, ib. p. 4, 6, 7; 7, 23; 57, 26; avec ل ib. p. 10, 1, et رَاعى seul ib. p. 9, 25; 80, 20. Cf. שָׁעָה אֶל, *considérer, berücksichtigen*, et avec עַל, Jes. 17, 7. Dans l'arabe soudânais, رعى est *soigner un malade*, Lethem p. 381.

L'impératif èraᶜ est très courant. Èraᶜ eṣ-ṣâbûni u el-mâ᾽ ṛassil yedk, *voilà le savon et l'eau, lave-toi la main*, 488 [2]). ارعى Wallin ZDMG V p. 213: *sieh mich an!*

---

[1]) Toute cette qaṣîdah est fort mal notée et mal traduite.

[2]) Fait partie du récit p. 618 sub خطم.

Musil o. l. p. 383, 11: erʿal-meṣayyeḥ bin-nebaʾ, *voilà* رعي *le crieur qui vous avertit* (de l'approche de l'ennemi) [1]. Ib. p. 374, 14:

حليلكي يا أُمّ عيون سود ارعى ورا المجالس قعد

Ton mari, toi aux yeux noirs, regarde (de qui) *est assis derrière l'assemblée!*

C'est ainsi qu'il faut lire. Mètre: ‒ ‒ ⏑ ‒ | ‒ ‒ ⏑ ‒ | ‒ ‒ || ‒ ‒ ⏑ ‒ | ‒ ‒ ⏑ ‒.
On constatera que ارعي est ici au fém. et que أُمّ fait syllabe à part. Musil traduit المجلس par *hôtel de ville, Rathaus*, comme si les Bédouins avaient une chose pareille. Erʿu ya nâs, *regardez donc, gens!* ma Festgabe p. 13, 10 = dt. ibṣaru ya ḫalq ałła. Bergsträsser, dans son fameux Sprachatlas p. 44, cite cette phrase pour prouver l'existence de l'emploi de la particule ورعيه, qui ne figure pas du tout dans son soi-disant texte ḥaurânien. Il n'a donc pas bien lu mon ouvrage.

L'expression رعى النجوم est fort courante chez les anciens poètes, = راعى, LA XIX p. 43, v. ex. plus bas. En-Nâbiṛah 1 v. 2 dit:

تطاول حتّى قلتُ ليس بمنقضٍ وليس الّذي يرعى النجوم بآيبِ [2]

Elle s'est prolongée (la nuit) *au point que j'ai dit: elle ne finira pas!*
Et celui qui fait paître les étoiles [3] *ne retournera pas chez lui.*

---

[1] Musil le traduit par *auf der Kuppe*, ce qui est une erreur; je ne l'ai pas corrigée 1576/7. La graphie nebaʾ, avec hamzah final, me paraît douteuse.

[2] Et non pas بآئب, comme dans Delectus p. 94, ni بآئب chez Derenbourg Dîwân p. 272, ni بآيب chez Ahlwardt, car trois hamzah ne peuvent se suivre. J'ai relevé cette erreur Ḥdr. p. 386; Naṣr el-Hûrînî, el-Maṭâliʿ en-Naṣrîeh p. 71. Brockelmann o. l. I p. 240.

[3] Voir l'explication p. 1309.

رعى Halîfah b. Hamal, Abn Zeyd Nawâdir p. 140, 10, dit:

أَرْعَى النُّجُومَ الى أَنْ غابَ آخِرُها

Je considère (observe) les Etoiles jusqu'à ce que la dernière ait disparu.

El-Aʿšâ dit, Geyer Zwei Gedichte II p. 74: فظَلِلْتُ أَرْعاها وظلّ يَحُوطُها, *et je restais là à l'observer pendant que lui la surveillait.* Cela revient à ce que dit Umeymah bint Umeyyah, K. el-Ar. XIX p. 73, 6:

أَبَى لَيلِيَ أَن يَذهَبْ ونيطَ الطَّرْفُ بالكواكبْ

Un Hodeylite, Diw. éd. Wellhausen, N° 249 v. 3, chante (Dt. 488 n. 3):

وجَنَّ عليكَ الليلُ دانٍ رِواقُه وراعَيتَ لِلْهَمِّ النُّجومَ التواليا

La nuit te couvre, son riwâq (vhv.) *est baissé,*
Et tu observes, à cause de tes soucis, les Etoiles qui se succèdent.

Cf. ce que dit el-Ḥuṭeyʾa, éd. Goldziher N° IX v. 2:

فبِتُّ مُراقِبًا للنّجمِ حتّى تجلّت عن أَواخِرِها دُجاها

Et je passai la nuit à épier l'Etoile jusqu'à ce que
Son obscurité (de la nuit) *fût devenue la clarté du jour*
en éclipsant les dernières étoiles.

Ici رعى est bien notre verbe dans le sens de *observer, considérer*, < *consīderare*, proprement *observer les étoiles*, d'où se sont développés les autres sens du verbe latino français, Walde sv..

Ḥâlid b. Zoheyr a dit:

فكُنْ مَعْقِلًا في قومِكَ ابنَ خُوَيلدٍ ومَسِّكْ بأسبابٍ أَضاعَ رُعاتُها

Et sois une forteresse [1]) *dans* (= pour) *ton peuple, ô I. Ḫ.!*

---

[1]) Sur مَعْقِل, voir Kowalski, Diwan Qays b. el-Ḥaṭim p. XIX. Cf. „Gott ist uns eine feste Burg", la prière de Gustave Adolphe, avant d'aller en guerre pour la défense des Protestants.

Et tiens-t'en ferme aux principes que ses pasteurs (chefs) *ont fait perdre.* رعى

LA XII p. 377, 6.

Mais la chose n'est pourtant pas aussi simple qu'elle en a l'air. Un autre Hoḏeylite, Umayyah b. Abî ʿÂiḏ éd. Kosegarten N° 93 v. 22, louant ʿAbd el-ʿAzîz b. Marwân († 86), dit: فَتُحْيِى بِهَا ٱللَّيْلَ رَاعِى ٱلنُّجُومِ حَتَّى يَرَى ذَا صَبَاحٍ مُبِينَا, où رَاعِى ٱلنُّجُومِ, qui est le sujet au nominatif, ne peut se traduire par *l'observateur des Etoiles*, mais trouve son explication dans une vieille conception orientale. C'est plutôt *pasteur des Etoiles*, comme le traduit Derenbourg sans trop savoir la portée de cette traduction. Dans le poème de la Création, *Enuma eliš*, il est dit, Dhorme, Choix de textes p. 79, A. Jeremias, Das Alte Testament p. 21:

Que son nom soit Nibirou, le ravisseur de son intérieur.
Des Etoiles des cieux qu'il maintienne les routes!
Comme un troupeau; qu'il paisse les dieux tous ensemble!

La dernière ligne se dit en babyl. kīma ṣi-e-ni li-ir-ta-a ilāni gimraśun, *like sheep may he pasture the gods, them all,* Kugler, Sternkunde I p. 7, Muss-Arnolt p. 941 2, ce qui sonnerait en arabe: كما ضأن ليرتع الآلهة جميعهم. Kugler, o. et l.l., ajoute: „En outre, dans les textes astrologiques les Mansions de la Lune, respect. les cercles (tarbaṣu et supuru) sont désignées comme des enclos de moutons, dans lesquels, naturellement, la Lune est le berger et les Etoiles sont les moutons. Ensuite, il y a au nord et au sud de l'Ecliptique les sept Etoiles maśi qui ont également le déterminatif LU (*mouton*) et dont le rôle principal, dans la conception mythologique des Babyloniens, consistait en ceci qu'elles devaient, dans leurs fonctions de berger, empêcher les planètes de faire de trop longs écarts vers le Nord ou le Sud. Une d'elles porte même le nom de Sib-zi-an-na,

رعى c'est à dire = rê'u kênu śa śamê, *berger constant du Ciel"*, en arabe راعي السماء الكائن. D'après d'autres savants, ce serait Mardouk, le *summus deus*, le dieu de l'Ecliptique, qui est le راعي النجوم et qui fait paître les moutons, = les Etoiles dans leur course céleste. Nous sommes donc en présence d'une conception mythologique qui remonte au loin dans la cosmogonie sémitique. Cette conception s'est offusquée avec le temps, et رعى النجوم est devenu simplement *observer les Etoiles*. رعاك الله, Zamaḫšarî, Moqaddima p. 89, et رعاك الله, *que Dieu te garde!* Lane, sont devenus des termes islâmiques. Allâh est راعي المصالح الكلّيّة, Qazwînî I p. 427, 8 d'en bas.

Si au commencement رأى et رعى sont synonymes, cela remonterait à une date fort éloignée, et les deux verbes se sont sémasiologiquement séparés, tout en gardant des points de contact. Quel rapport y a-t-il entre رعى et le Dieu Soleil Rêᶜ, qui parcourt le Ciel sur un bateau, la dahabîah moderne (ذَهَبِيَّة)[1], des temples égyptiens et des marins modernes du Nil?

رَعَى, a, *paître = faire paître*, 489, 10, *pascere*, LA XX p. 42, 1 d'en bas. Cela se dit aussi des bêtes qui paissent, 677, *pasci*, LA XX p. 42, 7. Le premier sens doit être primaire. Il est, du reste, commun à toutes les langues sémitiques. Le second sens *pasci* est sans doute secondaire, quoiqu'il remonte à une haute antiquité. El Farazdaq dit: [2])

راحَت بِمَسْلَمَةَ ٱلبغالُ عَشِيَّةً فَٱرْعَىْ فزارةُ لا هَنَاكِ المَرْتَعُ

Les mulets sont partis avec M. le soir:
Et paissez donc, Fazârites: que le pâturage ne vous
profite pas!) [2])

---

[1]) J'ai déjà en 1881, dans mon livre en suédois *„I Öknar och Palmlunder"*, donné cette étymologie, avec des preuves que je crois irréfutables. Le mot veut dire *aurea*. Contre Vollers dans ZDMG 50 p. 655.

[2]) LA I p. 179; Weil Hamza-Alif p. 26/7, où d'autres renvois.

Bittner St. šḫ II p. 65: reᶜey, *paître,* où l'on constate رعى
la prononciation de la IIIe radicale au parfait, IIIe personne. Stumme, MGT p. 237, donne rᶜâ, yărᶜa, *weiden,* comme l'équivalent classique de رعى, a, mais ce رعى n'existe que dans un autre sens, v. plus bas. — *Gouverner*, sens secondaire, est aussi babyl., Del. Gr. p. 301, Muss.-Arnolt p. 941. Cf. notre pasteur < *pastor* > vfr. *pastre* > *pâtre* = prêtre, et *ouailles;* très vieille locution remontant à une époque fort éloignée. Dans le *Couronnement de Louis* il y a:

Dex est preudom, qui nos gouverne et pest (= nourrit).

Cf. vbulgare *pasti*, *hüten*, *weiden*, Walde p. 730 en haut et sub *pāsco.*

En Syrie, رعى, a, est *démanger*, inf. رعيان, *prurit.* Ce sens me paraît être une application sémasiologique de رعى, *paître.* Le français dé-*manger* et l'allem. *beissen* offrent la même sémantique. Les Daṯinois et les ᶜOmanais, RO p. 189, 19, disent ايدى توكلنى, *la main me démange.* Diez o. l. I p. 252, Stappers o. l. N° 1040. Les femmes superstitieuses en Syrie pensent: اذا رعى (râᶜi) كفّ اليمين يقولوا انّه يقبّض, *si la main droite démange, elles disent qu'elle donnera,* et اذا رعى كفّ الشمال يقولوا انّه يقبض, *si la main gauche démange, elles disent qu'elle recevra.* Tout comme chez nous.

Delitzsch, Prolegom. p. 168, compare רעה ,رعى, avec حفظ. Il donne à ce dernier verbe le sens primaire de „sein Augenmerk, seinen Sinn fest auf etwas gerichtet halten, daher Aufsicht führen, bewachen, beobachten, bewahren (z. B. in Gedächtniss)". Il attribue à רעה le même sens de „etwas fest ins Auge fassen, im Auge behalten > vom Hirten, der sein Augenmerk auf die Heerde gerichtet hält, sie beaufsichtigt, bewahrt, > die Heerde weiden (ebenso حفظ), aber

رعى auch allgem.: Sein Auge auf Etwas oder Jem. gerichtet halten". De cela se seraient développés les autres sens secondaires. حفظ est en arabe *garder* en général = حرس = رعى, LA sv. p. 320, 12, n'importe quoi, et *garder* ou *faire paître les troupeaux*, Kazimirski [1]), n'en est que l'application du sens primaire à une action spéciale. Mais حفظ comme étymologie n'a rien à faire à رعى, et حفظ est *garder*, mais non pas *regarder*. D'après moi, حفظ est un élargissement de √ حف vhv., > حوف, vhv.; je ne sais d'où provient la IIIe radicale.

رعّى, *faire paître*, ne m'est connu qu'en Syrie et en Palestine. Bauer, Palest. p. 245, 15, parce que là رعى ne se dit que des bêtes qui *paissent*, *pasci*.

راعى, *regarder*, 308, 3, = ma LBᶜA p. 9, 25; 310, 13 d'en bas: راعِ جِبْ ضيفك, *vois! amène ton hôte* (ᶜOneyzah). Voir ma LBᶜA les passages cités plus haut. Aussi en Lybie, 488, 3, d'en bas. وضمّ على طِرْس يراعي شُهُودَهُ, *et il mit la main sur une feuille de papier en regardant ses témoins*, Nöldeke, Beiträge z. Kenntniss der Poesie p. 185 d. l. Avec l'acc. de l'objet, *avoir des égards pour; être coulant* en affaires, Dṯ. et partout. Ana min zabâyinak, lâzim tirâᶜîni bittaman, *je suis de vos clients, il faut me vendre dans les prix doux*, Nallino, L'arabo parlato p. 162; même emploi un peu partout. فاعل à cause de la réciprocité. Le simple رعى a class. le même sens, comme dans Nâbiṛah 9, 1: الذى لم يرع صِهْرى, *qui n'a pris aucun égard à ma parenté avec lui*. — راعى على, v. plus haut; Wetzstein, ZDMG 22 pp. 83, 10 et 148. — راعى ل, *attendre*, Ḥoġarîeh. Stace p. 15:

[1]) Je ne sais, du reste, d'où Kazimirski a pris cela.

awaiting, مُراعى; cf. la métathèse لـ رَوَعَ, *attendre*, vhv. Ce رعى
sens est aussi classique. ᶜAbd er-Raḥmân el-Anbârî, K. el-Alfâẓ el-Ašbâh, éd. Cstple p. 88 en bas: تنظرت رجوعَ فلان ونظرته وتنظّرته وترقّبته وتوقّعته وتطلّعته وتوكّفته ورأعيته وتلوّمته وتشوّقته. Cf. *exspectare*, *attendre*, < *spectare*, Walde, p. 729 30, > l'ital. *aspettare*, même sens. — *Paître ensemble*, RO p. 405 N° 86.

Le classique أَرْعَى est = أبقى, LA sv. p. 44, 8 d'en bas, Brönnle Abu Ḏarr p. 49, ce qui peut être le sudarabique عرّي, vhv., *laisser*, = خلّى, et سيّب, v. p. 1323 d. l.

Ce verbe راعي ne plaisait pas au Prophète. Lorsque les Musulmans lui disaient: راعنا ou, selon une variante, راعونا, LA XVII p. 41 et XIX p. 4 d'en bas et p. 44, 4, TA X p. 152 d. l., les Juifs lui disaient de même, seulement ils y donnaient un autre sens de leur langue. Le Prophète, éclairé probablement sur ce sens par ses Fidèles, y voyait le mot رعونة, 681, qu'on aura alors prononcé raᶜûna, et tout de suite il avait un verset pour rejeter l'emploi de ce mot, Qor. 2, 98; 4, 48, qu'on devait remplacer par أُنْظُرْ, Cela prouve que راعنا, = راقبنا وتأنّ بنا فيما تلقّننا حتى نفهمه, Beyḍâwî I p. 77, était courant à Mekka, comme il l'est encore de nos jours dans les milieux bédouins. Les Juifs, saisissant cette occasion d'injurier le Prophète, ont pensé à leur adjectif רָעֵנוּ, *notre méchant, notre malheur*, ou à l'arabe رعونة, ce qui n'était le cas qu'avec le pluriel راعونا, car eux ne pouvaient s'appliquer à eux-mêmes le verbe رعى, qui était, au contraire, à l'adresse du Prophète. On explique راعنا par le verbe أَرْعَى سَمْعَكَ, le classique أرعى له, LA sv., étant = استمع. Faṣîḥ Taᶜlab p. 48, 6, = Le šarḥ de Moḥ. el-Harawî († 433), Caire

رعى 1285, p. 151, = اسْمَعْ منّى. C'est le dialectal لِ رعى, voir p. 1306, 7 d'en bas, mais il n'est pas sûr que راعِنى سمعك et أَرْعِنى سَمْعَك proviennent de √ رعى, comme le pense Schulthess, HW p. 71, car cela pourrait aussi être une ancienne métathèse pour أَعْرِنى سمعك, *prête-moi ton oreille.* Schulthess cite el-Ḫansâ, chez Nöldeke Beitr. z. Kenntniss der Poesie p. 182: وأُرْعِيهِم سمعى[1]), mais l'édition de Beyrouth p. ٧٨ porte effectivement أُعيرُهُم سَمْعى, *je leur prête l'oreille.* Cependant el-Ma'mûn el-Ḥâriṯî dit, en regardent les étoiles: أَرْعُونِى أسماءكم, *apprenez-moi* ou *faites-moi voir vos noms*, Amâlî d'el-Qâlî p. 276, 8 d'en bas. Schulthess, o. l. p. 71, veut qu'ici la racine soit rʿw, comme aussi dans يُراعى. Je ne le crois pas; voir ici sub راعى. Là où un w figure dans les dérivés de ce thème, c'est pour éviter la rencontre de deux i. أَرْوَعْ est chez Stace p. 196 *take care*, mais je ne le connais pas, v. sub روع.

تَرَعْوَى, *labourer la terre*, être حارث ou رَعْوِى, 1622, 1.

رَعْ, *ecce, voilà*, 105, 1; 472: 1480 et ici p. 1053. Conjugué comme un impératif 13, 17; 485 et ss.; 495, 496, = شَعْ, 495, ma LA p. 62. Nous avons donc: رَعْ II p. s. m., = شَعْ.

رَعى II p. s. f., râʿi ou raʿî', = شَعى.

رَعُو II p. pl. m., = شَعُو.

رَعين II pl. f., = شَعين.

رَعْنى, 633, 5 d'en bas et n. 2; 1516, 3. رَعْدُ جاء, 496, 3 =

---

1) رأى et رعى étant proches parents, et رآى étant devenu dans les dialectes روّى, vhv., أَرْعَى est aussi apparenté à ces trois racines.

قد جه = شعد جه = Nord تراه جه, vhv., ou تَّه جه, vhv., *il est déjà venu, le voilà qui est arrivé*, Hdr. p. 75, 4 et p. 506, 1. رعنا, 415, 5 d'en bas. رعوها, 370, 9. Voir sub شع. Très employé dans le Sud des Ulâd Wâïl dans le sens de *vois, voici, voilà*: رعه, رعيه, رعو, selon une communication du prof. A. Joly. Râ est employé de la même façon en Algérie, Kampffmeyer, Sudalg. Studien, MSOS VIII, II p. 241: râni nìktib, *je suis en train d'écrire*, = Hoğarîeh śaᶜni nìktub, râha tìktib, râh yìktib, etc.

J. Barth, dans ses *Sprachwissenschaftliche Untersuchungen* II p. 37, a publié un article sur „אֲרִי, הֲרִי und seine Entwicklung", dans lequel il dit que cette particule est identique au sudarabique رع et au maghribin را, lesquelles ont faussement été données comme impératifs de رأى, mais qui ont été, par étymologie populaire, rapprochées de رأى; v. ici p. 1052. Notre رع serait seulement un renforcement de را, < رَ classique. Si cela est, il faut exclure le verbe رعى, *voir*, et ترا aurait alors aussi le t préfixé que Barth trouve affixé dans أريت, أرايتك, أريتك, vhv. Mais je crois, avec Socin Diw. III § 556, que ترى est la seconde personne de رأى, devenu particule, et qu'il faudrait alors la séparer de اترى, ترى, etc., dont j'ai parlé 492 et ss. et qui sont aussi courants dans les dialectes arabes soudanais. رعى, *voir*, existe véritablement, 488, avec l'impératif èrᶜa, v. ici p. 1306, et ici on ne saurait dire que ce soit la particule sémitique râ > erᶜa.

Barth, o. l., n'explique pas la provenance de cette particule, qui, d'après lui, n'a rien à faire à ראה, *voir*. La syllabe finale représente sans doute l'imâlation, comme يا est souvent prononcé hè, Bauer Palest. p. 97: hê ṭanîbi, *ohé! mon voisin!* Mais en arabe l'r, vhv., ne souffre pas l'imala de la voyelle suivante, ce qui n'est pas le cas en assyr., où il

رعى y a également l'imâla, Del. Gr. §§ 38 et 43. Si l'on élimine les démonstratifs א et ה de ces deux particules, il reste רֵי, qui pourrait bien être une graphie, non pas de la monophtongue ê, mais de l'imâlation de la voyelle, ce qui en assyr. n'a rien d'extraordinaire, Del. Gr. §§ 37 et 44, Meissner Ass. Gr. §§ 18 et 19.

Cette particule peut aussi être suivie d'un pronom personnel, J. Levy WB I p. 494. La première lettre est démonstrative, comme a-hûʾ!, *le voilà*, Egypte, et hâ est partout courant. Reste donc le phonème רֵי, qui doit bien signifier quelque chose. Barth parle, ib. n. 2, d'un autre הֵרֵי = ראי, Levy I p. 493, qui certainement vient de √ ראה, *voir*, et signifierait *aspect*, *vue*; il se traduit par *qui ressemble à, égal à* [1]).

Tous connaissent la particule nordafricaine râ, 487, 488, Barth o. l. p. 29 et n. et 2, où exemples, Marçais TAT p. 305, qui dit avec raison que „ṛā [2]) semble à Tanger avoir bien conservé, dans la plupart des cas, la signification primitive de *vois, voici que*, et il a, à peu près, la même valeur que hā", avec beaucoup d'exemples de l'Afrique du Nord. Lorsque cette particule est suivie de pronoms personnels, c'est généralement des pronoms indépendants, plutôt que des pronoms affixes, ib. p. 306, comme le michna הרי.

Dans le dialecte de Palestine, il y a hera-hu, hera-hi, etc., *le voilà, la voilà*, = arıh, arīha, Bauer, Palest. p. 72, Barth o. l. p. 28. Bauer p. 72 donne aussi harʿūh, *le voilà*, harʿıha, *la voilà*, harʿūhim, *les voilà*, etc., pour les villageois, tandis que les habitants de Lifta disent herāḥu, herāḥī, etc., et les Bédouins de la plaine arıh, arıha. Ce heraḥū, heraḥı, qui se prononce aussi hárʿiḥā,

---

[1]) On pourra éventuellement trouver ici l'étymologie de حَبير, *égal*, p. 535, avec renforcement de la gutturale?

[2]) Marçais marque ainsi l'r emphatique.

Bauer p. 210, N° 3, l. 3, ne peut renfermer le pronom, comme dans harʿuh, harʿiha, mais cela doit être un composé de hera (herʿa) et de ḥo, que nous trouvons dans ya ḥō ou ya ḥáu. Bergsträsser, dans son „Sprachatlas" Tafel 4, indique le Sud de la Palestine pour l'emploi de cette particule, mais ib. p. 44 il s'aperçoit de son erreur et il lui donne une plus grande extension. Il ne mentionne du reste que le fém. حرعيه, ce qui prouve que ce savant manque d'exactitude dans son travail [1]). Il a peut-être cru que la particule était toujours حرعيه, ce qui est une erreur. Dalman PD p. 32 a noté dans la Belqâ: harʿi kūbān ʿale-ddâr, *le voilà, le fainéant dans la maison*, et il ajoute dans une note: harʿi, ou arʿi, rappelle le harē ou arē dans l'hébr. de la Michna et le dialecte targumène de l'araméen, 488 n. 1. رعى

Or, nous avons vu, 495, que رع est = شَعْ, également conjugué, 499, 6, ici p. 1314, et dans ma LA p. 63 j'ai prouvé qu'il y a dans le Sud le verbe تشعّى, *regarder*, comme l'assyr. šēʾu, *see, look, behold*, Muss-Arnolt p. 994, et l'hébr. שעה, 499, où je réfute Nöldeke, qui veut que le verbe arabe soit autre que l'hébr. שעה, à cause de la même chuintante. Le syrien a شعو et شعه, *le voilà*, ma LA p. 63, > šaḥḥa, ib., et le synonyme قشع pourrait en être un thème augmenté, 501. En Ḥarib, on dit même شَه, شَيه, etc, ma LA p. 63 n. 5. Un Hammâmî me dit: ušfûh yibâk, *le voilà qui te veut*, ib.; voir Ḥḍr. Gl. sv. شفى, où il y a la même sémantique que dans شاف, u, = تشوّف = طلّ على > طلّع > طَيلع, *regarder d'en haut*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que nous retrouvons ce شع dans le nordpalestinien ši-inni > šinni, avec les suffixes, Bauer § 70 n. 5, qui dit que c'est pour

[1]) Il dit p. 3 avoir parcouru la Syrie et la Palestine en 45 jours. J'ai passé 13 ans dans ces pays-là et je n'ai jamais eu l'audace de confectionner un „Atlas linguistique".

رعى śei inni, ce qui ne peut être juste. Ce mot se rapporte, selon Bauer, à une action qui vient d'être faite: śinni futt, *je viens de rentrer;* kânu śinnhum râkbîn lamma wiṣil, *ils venaient justement de monter à cheval lorsqu'il arriva*, ib. On le trouve également dans les interjections des paysans syriens: śeʿlu, śĕʿâko, *le voilà.* C'est là absolument le sudarabique شَعْنِى دخلت ou رَعْنِى أنْتِ ou قد أنْتِ et le ḥarîbite شَنِى أنْتِ. Le ś est ici tout autre que celui de śu, 398, et de śinhu, Carbou pp. 30 et n.; 46; 48. Lethem p. 45 donne shin et shinu, *what?* C'est ici l'interrogatif ś, vhv..

Barth croit, o. l. p. 30, que ce رَعْ sudarabique est „une variation interdialectale, peut-être d'origine étymologique populaire", et Brockelmann, o. l. I p. 155, y voit également un renforcement de a en ʿ; cf. بَرَّعْ et بدع, vhvs. Il me cite Ḥdr. p. 471, 10: raʿa, *voilà*, mais là il y a رَعَ ٱلْمِنْشَار, à cause du mètre, et Dṯ. 13, 17: raʿnīne, mais là j'ai écrit raʿni.

On a vu plus haut p. 1306 qu'il y a „l'impératif" éraʿ et érʿi, et dans ma LBʿA p. 77, 19 la poétesse Ḏikr dit:

wàrʿi ṯanâʾkom beyn ḳîlan u qâli,

ce que j'ai traduit par *et ayez égard à votre renommée* etc., en me basant sur le commentaire de mes collaborateurs bédouins. Je crois à présent que nous avons ici affaire à la particule en question, surtout à cause de la voyelle finale î et le pronom pluriel dans ṯanâʾkom, que nous trouvons également dans le palestinien arîh, arîha p. 1316, et comme ê dans אֲרֵי, חֲרֵי. Si c'était l'impératif de رعى, le poète aurait dit érʿu. Mais je dois cependant faire observer que l'impératif des verbes signifiant *voir* est souvent au singulier là même où il se rapporte à plusieurs personnes.

Dans ma Festgabe p. 13 l. 10, il y a le pluriel é r ́ u y a nâs, *regardez donc, gens!*, v. ici p. 1307. رعي

Cet i final n'a pas été expliqué. Il n'est pas le même que dans le tlemcien rî, rîk, rihi, ce qui est du langage des femmes et où l'î s'explique par ـيّ, Marçais Gr. Tlem. p. 123, ce que Barth n'a pas reconnu. Dans le palest. harᶜîha, le i est à cause du féminin. On ne saurait en faire état pour expliquer la voyelle finale de erᶜi, ארי, etc.

Le sudpalestinien harᶜûto, 488 n. 1, que Brockelmann, o. l. I p. 155, écrit harᶜūwtō, *le voilà*, d'après Littmann, doit être un pluriel. On pourra comparer le palestinien helehûte ou helehū, masc., helehîte ou helehî, fém.; au pl. helehimme et helehinne, Bauer p. 72. Cela est évidemment un composé de deux démonstratifs ha et la + les pronoms, mais le te demeure inexplicable. La particule heyy + les pronoms a le même sens. Bauer p. 72 écrit heini, heiyak, etc., tandis que Löhr donne haiyûni, haiyûk, etc., qui, d'après Bauer, o. l. p. 72 n., seraient des formes plus rares. C'est là sans doute la particule classique et dialectale هَيّ, 783; 1305; SAE IV p. 136, 21 et p. 138, 13, = mehri hálay ou halaí, sur lesquelles voyez Barth Sprachw. Untersuch. I p. 22. Le sens en est pourtant un peu différent.

Il y a Dt. 38, 10 la phrase warahûᵓ ḥayk teᶜârikeh, *est-ce qu'il est donc, lui, un tisserand que tu te chamailles avec lui!* Ce ورا est expliqué 874; v. ici p. 1048.

Mais à présent je me demande si ce ورا n'est pas le même que را = رع + و, et comme tel il n'aurait rien à faire avec وراء, *derrière*, 875. On répond en Dt. à un appel وراك, = مرحبا, *me voici à toi!* Il indique aussi une demande, 874, et une affirmation, comme رع, et on peut le remplacer alors par ترا, comme p. e. *où est Faḍl?* rép. tarâni hina, *me voici*, ou târa ana hina ou raᶜni hina, 876. Jayakar donne

رعى BBRAS 1902 p. 258 pour le sâḥḥi اونا ترو, *me voici.* Peut-être faudra-t-il voir aussi en tara, non pas le verbe رأى, mais la particule en question; voir ici pp. 1048 ss., 1052, et l'opinion de Barth, o. l. pp. 28 et 29, ne doit pas être a priori écartée lorsqu'il rejette la provenance de رأى. Cf. ici p. 62 sub تارى. La question est compliquée, mais je ne suis pas à même de la résoudre. On ne saurait faire que de vagues hypothèses.

Est-ce qu'on ne serait pas ici en présence d'une interjection internationale, comme en fr. *haro* < v. all. *hera, par ici!* cf. sub الا p. 99. Cf. הרי, Ges.-Buhl sv., H. Winckler, Der Alte Orient p. 90 n. 2, qui est aussi une interjection commune à presque toutes les langues.

راعى, *gardien.* الآمر راعى فى القبايل والدول, *le sultan est un gardien pour les Bédouins et les daulah,* 544, 5. — *Pâtre, berger,* 675 et ss.. Pl. رعيان 19, 7; dans le Qaṣîm, toujours رعيان; aram. râᶜĕwân ou râᶜauwân. Pl. رواعى, 1273, 6 d'en bas. راعى البيت et d'autres phrases analogues, 676. Wuḥiyât râᶜi el-ḥisn, dans MSOS VI, II p. 118 N° 20 (Meissner), n'est pas *beim Leben des Hirten der Schönheit,* mais *par la vie de celle qui possède la beauté.* راعى الحضار, *maître de la demeure,* 1225, 5 d'en bas. راعى الحصان, *le maître du cheval,* 1576, 7. راعى الدلول, 676, 1; 1216, 2 d'en bas = ma LBᶜA p. 72, 5. RO § 141, où beaucoup d'exemples. راعى est *propriétaire* en général, Stace p. 132, avec le pl. راعين. راعى السفر, *un voyageur,* RḌ Gl. sv., où d'autres renvois. راعى الدم, *qui doit venger le sang versé.* Musil p. 364, 2 d'en bas. Ib. p. 223: ǵadîdak ya raᶜil-ǵadîd, que Musil traduit par: *o Hirt des Neuen!!* Ib. p. 242 v. 13: râᶜi al-Mlêḥaᵓ (l. râᶜil-melêḥa) est rendu par *der*

Hirt der Grauen, tandis que cela signifie *le maître de la jument el-M.!* Dans le Soudan arabe, on se sert dans ces phrases de sîd. Lethem pp. 81 et 296. Le sens de راعي, = ذو, صاحب ou مولى, n'est point connu en Dṯ. 675, ni en Ḥḍr. راعي fait dans la luġah, mais non pas dans les dialectes, le pl. رُعاة. Il y a même le pluriel رِعاء dans le Qor. 28, 23 et les Traditions, Nihâyah II p. 88, 1. Zoheyr, mon édition p. 159 v. 30, se sert déjà de ce pluriel:

فليس بغافلٍ عنها مُضيعٌ رَعِيّتَهُ اذا غفل الرِعاءُ

Et il (l'âne sauvage) *n'est pas insouciant à l'égard de son troupeau,*
En le laissant se perdre, lors même que les bergers sont insouciants.

Il parle ici sans doute des fameux ânes blancs que les Ṣlêb élèvent encore aujourd'hui, 1822 sv., à cause du vers précédent. Il avait ici besoin de cette forme pour faire la rime. Cela prouve qu'on disait aussi رِعاء. Hâšimîyât d'el Komeyt, éd. Horovitz N° 4 v. 23, il y a: أتتْ غَنَمًا ضاعَتْ وغابَ رِعاؤُها *ils* (le loup et l'hyène) *sont venus à des ouailles qui se sont perdues, et leurs pâtres se sont éloignés*. Naqâʾiḍ I p. 154, 4; I. Wallâd p. 58, 10. Un vieux proverbe dit: أكثر الحَلَبة وقلّ الرُعاء, *multi sunt mungentes et pauci sunt pastores*, Meydânî, éd. Boûlâq II p. 80 = Freytag II p. 343; l'édit. de B. porte رعاء et celle de Freytag, رُعاء. Nihâyah II p. 87 8, dans une Tradition: رعاء = رُعاة. I. Sîdah XII p. 11, 8 et XVI p. 32, 10 donne رعاء et رُعاء = رُعاة. Delectus Gl. sv. Ce رعاء est d'abord pour رُعاء, qui se trouve aussi I. Sîdah l.l. et Qâm. sv., par la constante permutation des deux voyelles congénères. Et

رعى puis le pluriel régulier est رُعاة, comme رُماة et قُضاة, etc., ainsi que le dit l'auteur d'en-Nihâyah sv. L A XI p. 40 en bas a: الجمع رُعاة مثل قاضي وقُضاة, mais lorsqu'il ajoute ورعاء مثل جائع وجياع, il a tort, car جاع est un verbe mediæ w. Cela est copié par Halîl-eṣ-Ṣafadî apud Goldziher, Beiträge I p. 248, avec une étymologie extravagante. L A continue ainsi à propos du pl. رعاء: وليس في اسم على فاعل يعتور عليه فعال الا هذا, mais il ajoute lui-même آس, pl. أُساة et إِساء?. Du moment que le pl. رعاء se trouve dans le Qorân, il doit nécessairement être vrai, d'après les musulmans. Notre critique européenne n'a pas ce point de vue. Or, dans tous les pluriels فُعلة, on prononce, dans tous les dialectes, le h final: rumâh, quḍâh, selon la juste observation de Nallino, L'arabo parlato[2] p. XXI et n.. Il est en outre très difficile de distinguer un ه final d'un hamzah lorsque la dernière syllabe porte l'accent, 565. C'est pour cela que les pl. فُعَلاء deviennent فُعَلات en annexion, voir sub فَقَاء[1]). Dans le pl. رُعاء, > رِعاء, on aura prononcé ruᶜâh qui serait devenu ruᶜâʾ, > riᶜâʾ, en confondant le -âh final avec le hamzah final physiologique, graphie qu'on a conservée dans le texte qorânique. De la même façon s'explique le pl. صُبآ?, du sing. صابئ > صابي, Ṭab. Gl. sv., où de Goeje renvoie à sa Remarque dans la Gr. de Wright[3] I p. 204 en bas, à propos du pl. فُعال, dont on trouvera les exemples ici sub رخل. Mais cette remarque et ce pluriel n'ont rien à faire au pl. فُعلة. L'auteur d'el-

[1]) Il faudrait donc écrire le pl. banā, < بنات, banâh ou banâ Wetzstein Z D M G XXII p. 182 = Brockelmann o. l. I p. 83.

Miṣbāḥ ne paraît pas être bien persuadé de ce pluriel رعاء, puis- رعى
qu'il dit: وقيل ايضا رعاء بكسر ونمد, malgré qu'il se soit glissé dans le texte sacré! Je crois qu'on pourra ainsi expliquer les pluriels فعاء, peu nombreux du reste, qui proviennent d'un singulier فعى, tels que نو, pl. نواء, LA XX p. 224, 12 d'en bas, où c'est encore à tort comparé à جائع, pl, جياع. Ce hamzah phonético-physiologique ne provient point d'un *tertiæ* w ou y, comme le dit Brockelmann, Gramm. Socin[5] p. 64 e, et le hamzah ne remplace pas la troisième radicale, qui a disparu, voir ici pp. 1003 n. 2; 1017 et sub رجأ, ردء, رشاء et les endroits y cités et l'article sur Alef-Hamzah à la fin de ce volume. Dans les exemples d'un hamzah inorganique qu'énumère Brockelmann, VGSS I p. 48 d, ce hamzah est sous la pression de l'accent final, et le sudarabique šīʾ, ib., n'est nullement la continuation de l'ancien šaiʾ, mais en vertu de l'accent final.

Ges-Buhl veut, il me semble, statuer deux verbes רעה, et notre راعى, = صاحب, serait, d'après quelques savants, plutôt le babyl. ruʾa, rūa, fém. ruttu, *neighbor, friend, companion,* Muss-Arnolt p. 941, et différent de rēʾu, *shepherd* [1]), *leader, ruler,* ib. p. 942, = רֹעֶה, רֵעֶה et راعى. Cela me paraît cependant sujet à caution. Alors le verbe راعى, *avoir des égards pour,* serait aussi d'une autre racine homonyme, comme l'hébr. רעה, *fréquenter,* ce qui est l'avis de Schulthess HW p. 70. Mais la racine رعو, comme le propose mon savant confrère, ib., est autre, car, d'après LA XIX p. 44, رعو, > ارعوى, est pour رعي dans le sens spécial de رجع عن = راع, i, 369; 488, 489; 505; 1090 n.; 1117, vhv., Ḥdr. Gl. sv.; cf. ici sub روع, tandis que رعى, *paître,* est aussi parent de راع, i, *croître, être abondant en pâturages,* Cf. عرّى, *laisser,* Dṯ., vhv. et ici p. 1313.

---

1) Del. Gr. p. 67 écrit re-ʾu-u.

رعى راعية, *bergère*, pl. راعيات, 675. — *Bêtes qui paissent*, 677, comme سارحة, قارشة et ماشية, vhv.; pl. رواعي, 1273, 6 d'en bas, LA sv. p. 42; c'est aussi le pl. de راعي, p. 1320.

رَعْي > رَعِي, coll., *pâtres*, 675. — *L'herbe que les bêtes broutent*, Dt. et Ḥdr., ḤB p. 254. RḌ Gl. sv. LA XIX p. 42, 11. Zoheyr, mon édit. p. 155, 11 dit:

تـرقّـع لِلْقنـانِ وكلّ فَجّ طَباه الرِعْي منه وٱلخلاء

Il (l'âne sauvage) *monta vers el-Q. et tout talweg*
Dont l'herbage et la solitude l'y menèrent.

Le commentaire explique الرعي par ما يُرْعَى من الكلإ [1]) et I. Sîdah XII p. 11, 5: والرِعْي نفس المَرْعَى; v. ici sub ربع p. 1075, 18. ʿAbîd b. el-Abraṣ p. 31, 7: الرِعْي الاسم والرَعْي المصدر. Geyer, Zwei Gedichte I p. 103. — رَعى النوب, *le butinage des abeilles*, 1462, 8.

رَعِيّة, 25, 5; 678, 6 d'en bas, est dans le Sud le pluriel de رَعْوِي, vhv. C'est là aussi un singulier, *gages du pâtre*, 677; en ʿOmân, c'est *Weidegeld*, RO § 78. Les رَعِيّة sont les *laboureurs*, les *gens de métier*, les *marchands*, le contraire de قبايل, سادة et شيوخ. Ceux-ci constituent une classe supérieure, tandis que les رعيّة sont la *plebs*, RḌ II pp. 144 d et 215. Dans notre dialecte, رعيّة البلاد, RḌ II p. 215 en bas, n'est jamais que la classe travaillante des habitants, et je

---

1) J'ai voyellé الرِعْي, tandis que Ahlwardt a الرَعْي, ce qui es mieux, car رَعْي est l'infinitif, I. Sîdah XII p. 11, 4, mais qui n'est pas non plus déplacé ici.

crois qu'il faut le comprendre ainsi chez R Ḍ I p. 79, 12. Ce sont les *sujets* des sultans et des ʿuqqâl, *chefs*, car les qabâil ne se considèrent nullement comme رعيّة. En ʿOmân, le sing. رعيّة, pl. رعى, est *troupeau*, R O § 128, ce qui se dit en Dt. et en Ḥḍr. راعية, سارحة, فرشة ou ماشية, vhvs. et p. 1324, 2. Dans le Nord, رعيّة est *troupe de chameaux*, ma L B ʿA pp. 3, 10; 5, 2; pl. رعايا, ib. p. 5, 2. Abu Zeyd, Nawâdir p. 252, donne رعيّة, pl. رعايا, = وهى التى ترعى وهى تكون للأعراب والسلطان = والرعاويّة للأعراب والسلطان والأرعويّة للسلطان خاصّة الخ = L A XIX p. 42, 7. Le Prophète a dit, Boḫ. III p. 120: كلكم راعٍ ومسؤول عن رعيّته فالامام راعٍ وهو مسؤول عن رعيّته والرجل فى اهله راعٍ وهو مسؤول عن رعيّته والمرأة فى بيت زوجها راعية وهى مسؤولة عن رعيّتها والخادم فى مال سيّده راعٍ وهو مسؤول عن رعيّته, Meydânî, Prov. éd. Boûlâq II p. 341, 1; Nihâyah II p. 88, 5. Dans les dialectes levantins et en turc, رعيّة [1]) est un singulier *sujet*, *administré*, pl. رعايا, 677, où le رعى algérien doit être رعيّة; Bel, La Djâzya p. 109, donne à tort ce singulier. Arabica V pp. 93; 116 n. 3; 174; 195, 8 d'en bas. Lammens, Mots français p. 196. Asʿad Tubbaʿ, Naśwân o. l. p. 41 d. l., a dit: رعى

وكلّ جميع الناس ممّن على الثرى   عَبيدى وخدّامى معًا ورعيّتى

Et tous les hommes qui se trouvent sur la terre
Sont mes esclaves en même temps que mes serfs [2]) *et mes sujets.*

رَعوِى, *agriculteur*, *laboureur*, *propriétaire de terre*, *marchand*, *homme de métier*, 677 8: pl. رعيّة, 677; 842. Une autre forme

---

[1]) Caire riʿîye.

[2]) Obs. *servus*, *qui garde le troupeau* en latin, Walde sv.

en est رَعِيّ, 425; 679; 1179; pl. رَعَوِيّة, 679; 1179; comme قَرَوِيّ, 75, 16 vhv., pl. قَرَوِيّة.

رَعَوِيَّة, *qualité d'être sujet, sudditanza*, 678 n. 1, dans les dialectes du Levant.

أَرْعِيَّة, *paire de bœufs*, 717.

De ce verbe رعى, les Arabes du Sud ont fait un dénominatif تَرَعْوَى, *s'occuper d'agriculture*, mais aussi *être le* رَعْوِي, *le sujet de qn.* القعيطي مترعّوى للانكريز, *le Q. est le vassal des Anglais*, 678.

مَرْعَى, *pâturage*, partout courant. = Mar^c^áy, šḫ., et máray, mh.

رغف

رغف, ne doit pas être le même verbe que رضف et رغف; 1051/2.

رَغِيف, *galette de pain*, 54, 19/20 (Damas), mot inconnu dans notre dialecte, mais employé en ^c^Omân, RO § 124: raṛîf, pl. رُغْفان. Stumme, GGA 1909 N° 11 p. 888 en bas, critique ma graphie erṛîf, 54, 19, 20, et il prétend qu'à Damas on dit ṛîf. Or, mon erṛîf représente الرغيف, et non pas رغيف, comme aussi dans mes Pr. et Dict. p. 230: er-ṛîf fir-ṛîf, où l'on devrait écrire véritablement err-ṛîf. Feghali, K^c^A p. 252 en bas, donne rṛîf, *pain mince et rond*, et Weissbach, Zum Irak-Arab. p. 195 N³ 271, irṛîf, où il n'est pas clair si c'est رغيف ou الرغيف. Pour l'Afrique, voir Marçais TAT p. 312. وادى الرُّمّة, v. ici sub رُمّة, est *in loco* prononcé err-mèh [1]), ce qui offre le même cas que err-ṛîf, الرغيف. La consonne initiale, ayant une voyelle très brève et fugitive,

---

[1]) Musil WZKM 29 p. 449 n. écrit ar-Rma, ce qui représente الرمة.

a reçu la prosthèse: ér-: ĕrṛîf, car rṛîf est par nous en tout cas prononcé reṛîf ou érṛîf, mais les Arabes n'ont pas de consonnes syllabiques. V. ici sub رفأ.

رغم

رُغامى = رُخامى, espèce de plante, *guimauve?*, 763.

رفأ

P. 608 en bas il y a أَرْفَنَت بنا, sc. السفينة. I. Sîdah X p. 28, 8: رَفَأْت السفينةَ, a, = أَرْفَأْتُها = كَلأْتُها, et ib. XII p. 300, 5 d'en bas: أَرْفَيْتُ اليه = لَجَأْتُ اليه = أَرْفَأْتُ اليه, L A XIX p. 47, 10 et ib. I p. 81, 5 d'en bas. L A sv.: رفأ السفينةَ = ادناها من الشَطّ, *aborder, accoster.* Mais ارفأ est aussi intr.: ارفأت السفينة. On dit également ارفيتها, selon L A et Lane sv. رفو, ce qui serait la forme dialectale. مَرْفَأ السُفُن, I. Sîdah X p. 27, 8 d'en bas, = مُرفأ, Lane, ce qu'on n'a probablement jamais dit. رفأ me paraît être une forme adoucie de رفع, d'autant plus que son synonyme أَرْقى est aussi *faire approcher le bateau du rivage, accoster,* v. ici p. 1369 et Dozy sub رقى. La sémantique est la même que dans رفأ = رفع. Fraenkel, A F W p. 215, dit que مَرْفَأ tire son nom du fait de *lier le bateau avec les cordes à terre,* mais c'est là la description de l'opération, ce n'est pas une étymologie.

رفأ, *raccommoder*, Nihâyah, sv., L A sv., qui dit que ... رفأ الثوبَ مشتقّ من الرَفْء السفينة وربّما لم يُهْمَز. Cette étymologie est absolument inacceptable, car ce رفأ, *raccommoder* est une tout autre racine, qui doit être pour رقى > le syrien رتّى, رتى, رتق,

p. 1129, v. aussi sub رقع. Ce رفأ, où le hamzah est sous la pression de la tonique: rafà᾽a, est = رفا, يرفو, LA XIX, qui dit p. 47, 2: رفوتُ الثوبَ ارفوه لغة في رفأته . . . والهمز أَعْلَى. Cela prouve, d'après moi, qu'on disait rafà᾽ et ràfa et que le thème est véritablement رفو, mais on a gardé le hamzah accentuel dans la langue littéraire. Ce رفو est devenu, par métathèse, راف, u, *raccommoder*, en Mésopotamie. Weissbach Irak-Arab. p. 205 N° 140: mìnhu yĕrûf eśgûg [1]) el biǵ-ĝôrâbât (ǵwârib) wîḥayyiṭ el-mäftûg wîḥoṭṭ‿izrârât [1]) in-nâgṣât?, *qui raccommode les trous qui sont dans les chaussettes et coud ce qui est fendu et met les boutons qui manquent?* Cf. le ᶜomânais رفّ, u, *réparer: raccommoder*, *concilier*, vhv.. Cela prouve que رفأ = رفا, u, est dans ce sens un autre thème que le رفأ du bateau.

رف

Il y a deux racines homonymes: 1° *être haut* ou *être en haut*, qui a donné رفأ, v. plus bas, رفد, vhv., رفع et sa métathèse فرع, 792, 1307, 1308 en bas; 1309, 1310; Fâiq II p. 130 sub فرع, le mehri firᶜa, *monter*, et ربع, vhv. Elle se trouve dans le syrien رَفّ, *étagère*, *rayon*, LA XI p. 25, 8, Miṣbâḥ sv., = مَرْفَع, Dozy sv., et le syrien رَفّاف, *planche* que l'on met au-dessus de la porte ou de la fenêtre contre le gouttement, *auvent*, = class. طَنَف ou طُنُف, LA sv. — 2° Onomatopée.

رفّ, i, u, Aden et Dṯ, *trembler*; cf. רפף, *vaciller*. مالك قلبك

[1]) Ici il aurait fallu écrire eśśgûg, = الشقوق, et izzrârât = الزرارات, v. sub رغيف et وادى الرمة. Obs. que زرار est ici le فعال régulier comme dans le Sud, 1232 n. 2, cf. 1340 n., où *bouton de la mamelle*.

يرِقّ, *qu'as-tu que ton cœur tremble?* = *as-tu peur?* عينه يرِقّ, *son œil tremblotte*, dt., comme I. Sîdah XII p. 14, 8 d'en bas: رَقَّ يرِقّ اذا اختلج حاجبه, L A XI p. 24, 9. En Syrie, عينه ترِقّ, lorsque la paupière est affectée de nystagme, *nicter*, = رفرف. Un dicton des femmes superstitieuses de Syrie dit: اذا رقّت عين اليمين يكون شرًّا مبين, *si l'œil droit nicte, cela signifie un mal évident.* Cf. ريف العين, vhv.

En Ḥarîb-Beyḥân, رقّ se dit رنف, i, vhv, et chez les Bâ Kâzim نفا, ce qui en datînois se dit aussi du pouls et du cœur, *battre.* On voit ici clairement que رنف est un accouplement de رف et نفا, qui existent, chacun à part, dans des contrées différentes; cf. رجف et رفق, vhvs.

En ʿOmân, رفّ, u, est *réparer*, p. 1328, R O § 303, et *accommoder, concilier*, ib. p. 181, 5 d'en bas: الشيخ يرفّ ما بين الناس = dt. فرع بين ou فارَع بين, 573; 424; 1307; cf. ربّ et رمّ, vhvs.. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la luṛah a également رَفَأ بينهم, d'après Ṯaʿlab, = رَقَأ ما بينهم, L A I pp. 81, 5 d'en bas et 82, 5. Ici رفأ est une autre racine, vhv., que رقأ qui doit être une prononciation pour رقع, vhv.. Ces deux verbes se rencontrent donc seulement au point de vue sémantique. Nous disons également *raccommoder* au figuré, et c'est bien ainsi qu'il faut comprendre ici رفأ et رقأ.

رفرف est l'intens., usité en Syrie comme le simple رفّ: جَفْن العَين يرفرف, *la paupière de l'œil tremblotte, a des spasmes*, Syrie. Un oiseau يرفرف, *bat des ailes*, partout courant, = רִפְרֵף, *flattern.* El-Feyroûzâbâdî dit, sv., que رفّ est = رفرف, mais que le trilitère n'est pas employé dans ce sens. Cela

n'est point vrai, car I. Sîdah, dans el-Muḥkam, dit que رقّ الشفر est = رفرف, L A XI p. 25, 1, es-Suyûṭî, dans l'édition d'en-Nihâyah (marge) II p. 93. L'auteur du Qâm. est souvent inexact et insuffisant.

La √‾ رف est ici onomatopéique. L A sv., d'après I. Ḥamzah, dit que رفّ a dix sens différents. Sa métathèse est √‾ فر, dont فرّ, i, *s'enfuir*, > dialect فلّ, même sens = mehri full, cf. فلت, est une application sémasiologique. فرفر, *agiter les ailes*, dt., > اسرع وقارب الخطو, L A VI p. 359, 12, est la même chose que رفرف. De là le nom du *moineau* فُرْفُر ou فُرْفُور, L A sv., et dialect. *papillon*, فُرْفُور, parce *qu'il bat des ailes*, يفرفر. En mehri, farr est *voler*. L'onomatopée fr, > pl, existe aussi dans les langues indogerm., et de là vient le latin *pā-pil-io*, > *papillon*, > allem. *flattern*, suéd. *fladra*, *flaxa*, comme aussi l'ital. *farfalla*, avec dissimilation des sonores. L'arabe فُرْفُور ne vient pas de l'italien *farfalla*, comme le dit Jahn, S A E III p. 177 sv. feréferet, *poisson volant*, mais les deux mots renferment la même onomatopée commune, ma M J M p. 21 n. Voir Walde sv. *papilio* et Diez E W B I p. 172, qui ne donne pas d'étymologie. Stappers, D S E F N° 1280, est plus exact. Au Soudân arabe forfôri est un jeune homme entre 13—15 ans, Lethem p. 487.

رفّ الحمام, 704 n., *vol des pigeons*. La même poésie se trouve chez Musil o. l. p. 201, mais là aussi le texte est fautif:

> Bîr Zemzem ʿaley ḥâresan mâ yanâm
> War-rekâyeb ʿaley miṯl riff el-ḥamâm

où il faut lire ʿalêh deux fois, comme chez Dalman. Obs. ḥârisin chez Dalman et ḥârisan chez Musil. L'article est chez Dalman il, mais chez Musil el, ce qui est plus juste. Le mètre est le mutadârik. Un vers pareil se trouve

aussi chez Musil p. 199, 9: Bîr šeneq, etc., où il faut lire šênek. En Syrie, زِقّ est *vol d'oiseaux*.

رفيف, pron. avec prosthèse arfîf, mot mehrite provenant de l'arabe, Hein, Südarab. Itinerare, Mitteil. GG Wien Band 57 (1914) p. 57. C'est la *touffe de cheveux* au milieu de la tête rasée que les Arabes appellent قُرْزُعَة ou قُنْزُعَة ou قُرْزُل, Ḥdr. Gl. sv. et ib. sub كنندر, et à Laḥiǵ قُرْسُعَة ou قُرْنُعَة, Jahn S A E III p. 273 et ma M J M p. 24. C'est le classique قُنْزُعَة ou قَنْزَعَة, L A sv. = قُرْزُلَة, L A sv., et au Levant, شُوشَة. Tant que le jeune homme porte cette touffe, il n'est pas tué, Ḥdr. p. 706. C'est là une pratique qui remonte à l'antiquité orientale. Cette petite mèche sur la tête de l'enfant était l'attribut habituel de l'enfance en Egypte; le jeune Horus la porte. Elle se trouve aussi sur un cylindre babylonien chez Contenau, *La déesse nue babylonienne* p. 129. Hérodote mentionne cette mèche des Arabes, mais je ne trouve plus l'endroit. La cérémonie de raser la tête, tout en laissant cette mèche, à la deuxième ou troisième année, aux Indes, est également mentionné dans les Lois de Manou. La pratique paraît avoir été générale dans toute l'antiquité orientale. J'ai assisté dans ma jeunesse à une cérémonie chez les Metâwuli en Syrie, où un jeune homme, ayant atteint l'âge de puberté, eut toute la tête rasée y compris cette mèche. Il y a même des cas où le jeune homme garde religieusement cette touffe dans une boîte. Voir Ḥdr. p. 499 et s., Dt. Index sv. *chevelure*. On soigne beaucoup sa chevelure dans le Sud. Le sultan Muḥsin de ʿAzzân se faisait laver les cheveux une fois par semaine et cela en conformité avec le précepte du Prophète, qui aurait dit: على كل مسلم في كل سَبْعة ايّام يَوْمٌ يغسل رأسه وجسده, *chaque Muslim a le devoir*

de se laver la tête et le corps un jour (= une fois) tous les sept jours, Boḫârî IV p. 177.

رفح

رُفاحة, *ampoule à la main,* Stace p. 21 sv. *blister.*

رفخ

رفخ, *se gonfler,* Syrie; syriaque rĕfaḥ. Belot sv., Feghali KA p. 19, 6. C'est l'hébr. רְפַח, même sens, J. Levy WB IV p. 462, qui le compare avec נפח = نفخ, mais c'est là un autre thème.

عَيش رافخ = رافغ = رافه, *vie aisée, dans l'abondance,* 763. LA X p. 312. رافخ ne se trouve que dans le Qâm., quoique رفخ soit probablement primaire, ayant donné le cl. رافغ. Mais l'on ne saurait préciser si le رافغ en question vient de رفخ, *se gonfler,* et alors apparenté à رفأ, رفع, فرع, ou bien de $\sqrt{}$ رف, *être mou, lâche,* qui a donné رفأ, رفه, رفا, u, רפה, רפא, ܪܦܐ, cf. ربخ, et sans doute aussi رِفّ = رِفل, 1761, vhv. En tout cas, la IIIe radicale de رفخ doit venir de $\sqrt{}$ رخ (رخو), dont le sens se rapproche de celui des verbes cités.

رفد*

رَفَد, i, u, class. i, *soutenir, aider, secourir,* Dṯ. Tab. I p. 1620, 5. Expliqué Ḥdr. p. 341 et ss. Aḫṭal, Diw. p. 176, 1. A ʿAyn Mâḍî, MSOS VIII, II p. 241, on prononce rfìd, yìrfid, en vertu de la règle sur فَعَل > فعل, à cause de l'imparfait يفعِل. Mais dans notre dialecte, c'est rafad. V. ici sub رقد et ركب et ma monographie sur فعل. Pour l'étymologie, voir sub رفّ.

تـرفّد, *donner la* r i f d a h, 26, 15, 20; 720. *Demander la* r i f d a h, *l'assistance*, 41, 17. *Faire la quête*, 979.

رِفْدة, *secours, aide, assistance, cotisation*, 26, 16; 979; propr. *soutien* au sens concret. En Dt., la r i f d a h est spécialement le *cadeau* en argent que les assistants font aux nouveaux mariés, nous disons *cadeaux de noce*, 858 en bas, aussi appelé صُرْج, 827, 8, 13; 829 n. 1: 858; 859, 19, vhv., سَلَف, 827, 13; 829 n. 1, نَقْط, 858 d. l. ou مساعونة, 829 n. 1. Cf. L A IV p. 162, 11 d'en bas: الرَّفَد والمَرْفِد المَعُونة. Lorsqu'un des invités se marie à son tour, on doit lui donner la même somme, 827, 9; 859 en haut.

رُفَّد > رفد, *coussin* que l'on met sous la selle, 325, 12, v. p. 1334.

رفيدة, *support*, 581 n. 4. Socin Diw. Gl. sv.; cf. רְפִידָה, Ges.-Buhl sv.

Au Maghrib, رفد, i, est *lever, enlever, soulever, charger*, Beaussier sv., Sedira Dict. fr.-arabe, sv. *lever*. K M G pp. 59, 1 d'en bas, 61, 1 d'en bas: *aufladen, charger*, ib. 63, 19: *aufnehmen* (bagage); ib. 62, 3: *tragen, porter*, comme au Sénégal, v. sub ركب; ib. p. 63, 3 ʿà l i y a est = m r f ù d a [1]. Marçais, T A T p. 312, le compare justement avec le tripol. رفع, *soulever, emporter, contenir;* il y donne aussi d'autres acceptions de رفد: v. Dozy sv. En dt., رفع, vhv., a aussi le sens de *garder, mettre de côté*, comme l'allem. *aufheben* = bewahren, = عزّ, vhvs., et le ʿomânais رفّع, *charger, aufladen*, Rössler MSOS I p. 65, 3 d'en bas, avec le subst. رُفْع, *charge*, ib. p. 63, 9 = رفع, ib. p. 65, 4 d'en bas. Dans ce sens, رفد me paraît être un autre thème, développement de √ رف, *être*

---

[1]) J'aurais écrit m ĕ r f û d a, car l'arabe n'a pas de consonnes syllabiques.

haut, vhv., > رفق = ربع, vhvs., usité dans le même sens de *lever, soulever*, comme le dialect. قم, i, < أقم, de même que le šḥ. rúfed, *packen*, Bittner šḥ. II p. 21.

Le sens primaire de رفد est assurément *soutenir* ou *soulever pour étayer*. رفق et רפד, רפק offrent la même sémantique I. es-Sikkît, apud Haffner TAL p. 11, 10: التَّرْجيب أَنَّ النَّخْلة اذا مالت بُنِيَ تَحْتها من شقّ المَيل بناء يرفدها ويمنعها عن السقوط فيقول إِنَّ لي عشيرةً ترفدني وتمنعني. I. Doreyd, Ištiqâq p. 202, 4 d'en bas: كل شيء وطّدتَ له شقّد رفّدتَهُ ترفيدًا. Nous avons ici le sens primaire et le sens secondaire qui en découle. LA III p. 164, 4: يقال عمدت الحائط واسندته ورفدته بمعنى واحد. De là aussi رفادة السرج, afin que la selle يرتفع, ib., = دعامة السرج, ib. p. 163, 2. Le sens de رفد = اعطى, I. Doreyd, o. l. p. 202, 5 d'en bas, = اعطاه واعانه والشيء قوّيته, Ḥamâsah pp. 128 et 276 en bas, I. el-Qûṭ. p. 265, 19, est donc secondaire, quoiqu'il figure à la tête du thème dans les dictionnaires. Chez Lane, le sens concret et primaire ne se trouve pas du tout. Nous avons également la même sémantique dans nos langues européennes: *soutenir*, *unterstützen*, dans le sens concret et figuré [1]).

Le sens figuré est dans la luġah le plus connu, Moʿall. ʿAmr b. Kultûm v. 68; Labîd, éd. Brockelmann, N° XXXII v. 9: ترى رِفْدَهُ للضيف مَلْآنَ مُتْرَعا, où رِفْد est traduit par *Schale*, et chez Bel, Djâzya p. 147, par *son plat est rempli jusqu'aux bords*. Malgré que les dictionnaires donnent à رِفْد

---

[1]) Soutenir < *sūstinēre, tenir, porter, soutenir, se charger de*, < *sub, dessous*, propr. *mettre qc en dessous pour élever et appuyer*, et non pas „tenir en l'air", de *susum, en haut*, comme le dit Stappers o. l. N° 1805: v. Walde o. l. p. 748 sub *sub*, où la sémantique est bien expliquée. Le développement sémantique est le même en sémitique.

le sens de قدح, Abu Ḏarr, éd. Brönnle p. 52, *bol pour y traire le lait*, ou de عسّ, il me semble que cela n'est qu'au figuré, et je crois que رَغْد, inf., ou رُغْد, subst., a ici son sens naturel et primaire. — Pour le reste, on lira, Ḥdr. p. 341 et ss.

رفس

رفس, u, est partout *donner un coup*, *stossen*, et non seulement avec le pied. En Dṯ., on dit de la bête qui *rue* رمح, vhv. Cf. רפס ou רפשׂ.

رَفْسة, *coup de pied*, Lieb. v. Amasia p. 64, 7.

مَرْفَس, Syrie, est la *cuve* où l'on met les raisins pour faire le dibs; Tallqvist, Arab. Sprichw. p. 107. On dit aussi en France *fouler* la vendange.

رفش

رفّش, 1389, est en Syrie *renvoyer*, *se défaire de*, hommes et choses. رَفّشْ الولد من هون, *renvoie l'enfant d'ici*. (avec un prétexte quelconque). البارودة القديمة رفّشها, *défais-toi du vieux fusil*. Cf. رفض. Je ne connais pas ce verbe dans le Sud.

رَفَش, espèce de *grenouille*, Socin ZDMG 24 p. 471.

Le class. رفش est dans son premier sens dans LA une variation de ربش, vhv.

رفص

رفص, u, *faire entrer par force*, *pousser dedans*, *hineinstossen*, p. e. la balle dans le fusil avec la *baguette*, مَرْفَص, Dṯ. ترفص الجليلة في قصبة البندق, *tu pousses la balle dans le canon du fusil*, Dṯ. — رفصة, *occasion favorable*, Dṯ., = نُهْزة, métathèse de فُرْصة, comme le disent déjà el-Ǵauharî, LA sv. et el-Qâmoûs,

ici p. 410, 10 d'en bas. En Dt., on dit aussi فَصْرة, comme on y a fait de رُخْصة, *permission*, vhv., خُرْصة [1]). Ce thème رفص pour فرص est donc déjà ancien, puisqu'il figure dans les dictionnaires de la luġah. Nöldeke, *apud* Fraenkel AFW p. 243, 7 d'en bas, fait venir فُرْصة, = ܦܘܪܣܐ, de πόρος, *passage*, fig. *voie*, *moyen*, *expédient*, mais je ne sais si l'on a accepté cette étymologie. Le mot suivant s'y prêterait mieux, comme le grec ἄπορος, *infranchissable*, *impraticable*. Je ne crois cependant pas que le grec ait laissé de telles traces dans le Sud. En datînois, رُفْصة, pl. رُفْصات ou رُفَص et رَفَص, est un *chemin tortueux en forte pente et difficile à pratiquer*. En ʿOmân, RO pp. 70, 6 d'en bas et 414 N° 172, c'est *marche*, *degré*, *Stufe:* رفص المسجد, que Vollers, ZDMG 49 p. 493, 2 d'en bas, paraît vouloir identifier à رفس, vhv.

مَرْفَص, *baguette de fusil*, Dt., 1196 n. 1, = مَرْجَس, ib. et Ḥdr. Gl. sv.. Il n'est pas impossible que رفص soit ici pour رفس, à cause du r. V. Dozy sub رفص et cf. فرس et فرص, LA VIII pp. 42 et 332, 8 d'en bas.

رفع

رفع tripol., = شلّ, dt., 85, 23, 25; *garder*, *aufheben*, v. p. 1333.

رفع = فرع, 792, 5 et ici *sub* رقّ.

مَرْفَع, *nacaire*, 27, 17; 743 et ss.; 760; 1156, 2 d'en bas; 1621; 1632; pl. مرافع, 537, 2 d'en bas, 744 d.l., 748. عبد المَرْفَع,

[1]) Une métathèse assez curieuse est le néo-hébr. et syr. רוּקְבָּא, *outre*, = قِرْبة, 608, qui est aussi un exemple de la permutation des deux voyelles consanguines, i et u; Cuche sv. a pu entendre قُرْبة. Cf. aussi رُقْعة et فُرْقة, p. 1338.

= عيد الحكم ou simplement المرفع, *le carnaval*, 748; au Caire, aussi المرفع. اهل المرافع والطوس, 745, 9, sont les sultans qui ont le privilège des *nacaires* et des *timbales*. Sur ces objets, voir Ḥḍr. Gl. p. 692 et Dṯ. 745 et ss. et la Table analytique 1873 sub *timbale*. Littmann NAVP p. 28.

Le sultan des ᶜAuḏillah à Lôdar possède 250 soldats, qui forment une caste à part et dont le métier est héréditaire, comme les soldats du sultan d'Anṣâb, dans le W. ᶜAbadân, Ḥḍr. p. 224, Dṯ. Index 1824 [1]), et ceux des Wâḥidis. Ceux des ᶜAuḏillas comprennent quatre familles: 1e اهل القطيبش[2]; 2e اهل عاطف; 3e اهل عواض et 4e اهل المرافع. La dernière famille fournit les مرافعيين, qui battent le مرفع et les deux petits طاسة, pl. طوس, 745 6 et ss., 749. Le مريفعي est un *tambour* (homme) *ad hoc* des sultans. Un tel homme n'est pas un paria, comme le dit Maltzan, Reise pp. 190 et 282, qui les confond avec les دوشان, vhv., = شاحت, et qui sont aussi quelquefois appelés du même nom, parce qu'ils battent le marfaᶜ, Maltzan o. l. p. 282 n. Ce مرافعي ambulant est en Egypte appelé جعيدي.

On constate le même rôle des timbales en Abyssinie, ZA 30 p. 3, et en Afrique, Encyclop. de l'Islâm, éd. fr. I p. 941 b. Le carnaval en Algérie, farâġa, a été décrit dans l'intéressant ouvrage de E. Doutté, *Magie et Religion* chap. XI. C'est une vieille fête solaire babylonienne. — Dozy S.

---

1) Mas., Pr. d'or I p. 358, dit que les soldats du Roi de Chine et de Babel recevaient des terres, comme, il y a quelques années, les soldats de l'*Indelta* en Suède.

2) Ce sont les Qofeschi de Maltzan, Reise p. 279. Tout dans l'ouvrage de Maltzan est d'une indescriptible confusion, et c'est de là que Schleifer a tiré ses articles dans l'Encyclopédie de l'Islâm!

nous apprend que مِرْفع est *assiette* et il renvoie à eṯ-Taʿâlibî, Laṭâif p. 74, 11 et à I el-Baṭṭûṭah III p. 378, 1, mais dans ces deux passages مِرْفع est *support* ou *guéridon*, ce qu'on appelle à présent إسْكَمْلَة ou سَكَمْلَة, mot turc qui signifie *chaise*. — مِرْفع est aussi *étagère, rayon*. Stumme Tun. Gr. p. 58; cf. رَفّ et رَفْرَاف, vhvs. — مَرْفَعَة, *petit trépied bas*, au Yéman. V. ici p. 1333.

On peut se demander si le nom des légendaires רְפָאִים ne renferme pas ce thème, où le ع est affaibli. Paul Krage, Rephaim p. 620, le fait venir de רָפָה *schlaff, kraftlos sein*, sur la foi de plusieurs grands orientalistes. Ce verbe est l'arabe رَبِخ, vhv. Mais alors il faut séparer רְפָאִים I de רפאים II, Ges.-Buhl sv.; v. sub رَفَخ. Le premier est traduit par les LXX: *οἱ γίγαντες*, ce qu'on ne saurait ignorer. Delitzsch, Job p. 335, dérive aussi ce nom de רפה = رَفَع, *être haut*.

رفغ

عيش رافغ = عيش رافخ, 763, vhv. *vie aisée*; I Sîdah XII p. 289, L A X p. 312; Qâm. sv.; T A sv.

رفق*

رَفَق, a, o, *défendre*, R O p. 96, 3 d'en bas: rufqo ʿalîh lüblâd, *on lui a défendu le pays* (d'y entrer). مَرْفُوق, *défendu, prohibé*, ib. pp. 7, 15, 157, 16, 356, 5 d'en bas. — Rössler MSOS III p. 12, 4: tirfaq ʿalîyi, *du schimpfst auf mich*; c'est ici un euphémisme.

رُفْقَة, *fenêtre en haut*, Ḥḍr. = شُرْطَة Le ʿomânais rüfqa, *Abteilung*, < فُرْقَة, R O § 9. Cf. la métathèse de خُرْصَة et de رُفْصَة, vhvs.

رَفِيق, *ami, amant, compagnon*, Ḥḍr. Gl. sv., mais non pas

compagnon de route, comme dans le Nord. Pl. رفقة, 704 n., comme ربيع pl. رباعة, vhv., 1449, 6. Mais il y a aussi dans nos dialectes le pluriel rufaqâʾ > rufqâʾ > rùfqa, comme ḫubarâʾ > ḫubrâʾ > ḫùbra, pl. de خبير, vhv.; un Daṯînois me dit: illadîna hom ḫobrâʾ, *qui sont des compagnons de route*; ʿöqda, pl. de عقيد, ḥöbsa, de حبيس, *lépreux*, ḥölfa, de حليف, ḫoṣma, de خصيم; fuqahâʾ > fòqha, pl. de فقيه. En annexion, on dit rufaqàna, fuqahàna, ou rufqàna, foqhàna, et même rufqàtna et foqhötna *nos savants,* comme quḍâtna, *nos juges.* Cf. RḌ II § 13 b, où il y a d'autres exemples de cette transposition de l'accent. Chez Littmann, NAVL p. 29 v. 46, nous lisons: ṣaraḥt lirufaqâti, râḥat uḫallátni, *j'ai crié à mes compagnons: ils étaient partis et m'ont abandonné* (mètre en désordre, doit être – – ◡ – | – ◡ ◡ – – | – ◡ ◡ – – | – –) Une dictée de ʿOnêzah porte: اذا غَزَوْا وَكَسبَوْا إِبل فالْعَقيد ياخذ كلّ أبْيَض ضَبْر عَني كلّ بعير مَحْدوج عليه أثر الرّحل وبعدها ياخذ قَسْمته من جُملة أرفقاوه, *Lorsqu'ils font une maraude et gagnent (!) des chameaux, le chef prend tout chameau blanc, c'est à dire tout chameau bâté sur lequel il y a la trace du bât* (que la bête a pu perdre dans la mêlée). *Ensuite, il prend sa part de même que ses compagnons.*

رفن

رِفَنّ = رِفَلّ, *qui a la queue longue* (bête), 1761.

* رقّ

La racine رق représente plusieurs thèmes homonymes:

I. *être haut* ou *être en haut,* > رقب, رقد, رقل, رقى: رَقْوة, *monticule*, vhvs.

II. *être en repos,* > رقد, = ركد, Boḫ. I p. 147; vhvs.

III. *aller vite*, > ارقد, Ṭab. I p. 1476; رقرق, رقع, ارقل, vhvs. VI. *être fin et mince*, رقيق, = رك, avec une légère modification de sens. ق = ك se trouve dans ركد, ركض et ركل, vhvs.

رقّ, u, *avoir peu d'eau; peu de profondeur* (eau), Dt, Ḥdr. Gl. sv., En mehri, reqq, pl. reqóweq, est *Untiefe*, Jahn SAE III Gl. sv., = rekk, ib. Gl. sv., *haut fond*, ce qui se dit sur la côte مَرَقّ, 1638. C'est le class. ضَحْل, el Kisâ'î dans ZA XIII p. 39: الضَحْل الماء القليل. LA sv. dit: الضَحْل الماء الرقيق على وجه الارض ليس له عُمْق, et ib. XI p. 414, 13: الرُّقّ الماء الرقيق في البحر او في الوادي لا غَزْر له. Même emploi dans le Sud. A Aden, j'ai entendu السَواعي ما تدخُل شَرْم مَكْسَر حَيث الماء رَقيق, *les bateaux n'entrent pas dans la crique de Maksar: l'eau y* (حيث) *est peu profonde*. I. Ḥauqal p. 38, 2 dit: وربّما يرِقّ الماء حتى يخاف على السُّفن, *et parfois l'eau est trop peu profonde au point de craindre pour les bateaux*, et ib.: اذا ضلّت السفينةُ خيف انكسارُها لرِقّة الماء, *si le bateau perd sa course, on craint qu'il ne se brise à cause du peu de profondeur de l'eau, shallowness of the water.* Cela vient donc de رقّ IV, dont le syrien رقرق, *rendre fin et mince*, est l'intensif. رقّ على, *avoir de la tendresse pour*, Dt. et un peu partout. Stace p. 169 sv. *sympathize.*

رُقّ, *écueil*, sur toute la côte du Sud, v. ce qui précède. RO § 27. Est-ce que le néo-latin *roc*, roche, rocca, etc., dont on ne connaît pas l'étymologie, ne pourrait pas venir du mot arabe? Diez EWB sv.; Stappers DEF N° 6141, Skeat ED sv. Rock.

رقّة, *sol rocailleux*, Dt. Dôʿan dit dans sa longue qaṣîdah en ar, — souvent citée:

يا كبر[1] ٱلرقة وٱلبيج[2] ٱلعسر يا غارة ٱلله من عديره لا عدر

Ô toi taureau du sol rocailleux et (toi) *le chameau en rut intraitable,*
Ô protection de Dieu[3] (= protège-les) *de* (contre) *son mugissement lorsqu'il mugit!*

هذه ٱلجربة رقة, *ce champ est un sol dur*, Dt. LA l.l. porte ٱلرقة ٱلارض ٱلتى نضب عنها ٱلماء. Ce n'est donc pas tout à fait la même chose dans le Sud.

* رقب

رقب, u, *attendre; épier*, avec لـ, *observer*, Ḥdr. et Dt. RO p. 145, 1. RḌ Gl. sv. ᶜAbîd b. el-Abraṣ N° XXI v. 9, = ترقّب, I. Saᶜd IV, I p. 180, = ارتقب, RO p. 266, 7. Le sens primaire est *être sur une hauteur* pour regarder, *épier*, > *attendre* en général, *observer*. Bṛît bît filᶜalu ikûn irgib (= mrâgib) ᶜal aǵǵbil, *je voudrais une chambre à l'étage supérieur ayant la vue sur la montagne*, Kampffmeyer MAG p. 64, 19; ib. ikûn iṭull ᶜal erryâḍ, = irâgib. V. Beaussier sv.. Même emploi de رقب et ضلّ dans le Sud.

رقّب على, *être au courant des affaires*, propr. *avoir un coup d'œil sur, überblicken*, Dt., mais reggeb ᶜala, *regarder d'en haut*, en Algérie, Bel, La Djâzya p. 76. رقّب > روقب en Mésopotamie, MSOS VI, II p. 106, 2: šibĕh rîm el yerôq̇ib bit-telôli, *ressemblant à une gazelle qui guette sur les collines*, v. Arabica III p. 76, Ḥdr. p. 374 et n. 2 et p. 578.

---

[1]) Sur كبر, voir 99, 9: 496, 2 d'en bas: 1182 d.l.; pl. كبّر, ou كبر, 113 d.l.; 144, 2 d'en bas; 288, 8 d'en bas; 289 n.; 660, 8; 1182 n.; 1270, 10, et sub ردى.

[2]) Ainsi voyellé dans l'original. Le poète a probablement dit: wa-el-hê, sans quoi le mètre est brisé.

[3]) ٱلله يغير عليهم, *Dieu les protège.*

أَمنتك فِي رَقَبتك ما عندك نبي حاجّة, ici p. 355. رَقَبة > رَقْبة. Ce mot provient sans doute de ce que le cou est *en haut*, comme رَأْس, vhs., > راس, de راس, u, *être debout*, *stehen*, vhv.; رواس, = قدّم, *debout*. — *Backwater* or *tributary rives*, Lethem 267 et 416.

رَقوب, *sentinelle*, en Ḥaurân, parce que l'homme est sur une *hauteur*, مَرْقَب.

عَرْقوب est dans tout le Sud *talon* et qf *cheville du pied*, 894 et p. 263 sub جى, Ḥḍr. pp. 267, 3, 4 et 7 d'en bas; 272; Dt. 39, 25 et 894, et non pas *tendon d'Achille*, comme dans la luṛah, ce qui, dans le Sud, se dit عَقْرة, Ḥḍr. p. 450, d'où le dénominatif عقر, i, et عقّر, ib.. Stace sv. *heel:* عَرْقوب, كَعْب, عَقْب. Lethem pp. 246 et 344: *heel:* kaᶜab, ᶜugub, et ib.: *tendon d'Achille:* arkûz al kaᶜab, argûb al kaᶜab, aṣabat al kaᶜab et watart al kaᶜab. Sur le premier mot, v. sub ركز, et pour le troisième et quatrième, on comparera la définition de LA, sv. عرقوب, qui dit: العُرْقوب العَصَب الغليظ الموتّر فوق عَقِب الانسان. Lethem p. 475 donne مشى أقْروب, *marcher à pied*, = dt. ساير على رِجْله ou على أَرْجُوله, Gl. p. 1146. P. 353 il rend *infantery* par agarib, agrubîn, ᶜasâkir agrubîn, et agrûb y est *a footman*, *fantassin*. Cet agrûb doit être pour عقْروب, car Lethem dit p. 8: „ع has no guttural value as rule in Bornu". Il veut dire que ع est prononcé a, qui est une voyelle gutturale, tout comme dans le Sud de l'Arabie, v. ici sub ع et Ḥḍr. Gl. sub ع, et en mehri. اقروب doit donc être une métathèse de عَرْقوب.

عَرْقوب, < cl. عُرْقوب, avec assimilation vocalique, appartient à la classe des mots sur le paradigme فُعْلول, 1162 3 et n. 2,

1615 et ici sub خُشْم, خرطوم et خطم, qui se rapportent à un عرقوب membre non double du corps; قرقور, *derrière de la tête, occiput*, 894, = mehri kamḥûṣ, Jahn SAE III p. 201. عرقوب pourrait bien être un développement de عَقْب [1]), *talon*, parce que cette partie offre une *proéminence*, comme le daṯ. جَبَاة الرِّجْل p. 263, où la sémantique est la même, cf. عَقَبة, *montée* vhv. Le ر proviendrait alors d'une contamination avec رقب, comme عقر [2]), Ḥḍr. Gl. sv., a donné عرقب, 1779, *couper les jarrets à une bête*, LA sv., ce qui n'empêche pas que عرقب ne soit un dénominatif de عرقوب, qui, à son tour, doit être un développement de عَقْب ou عَقب, *talon*, avec anaptyxe, hébr. עָקֵב, *talon*, Ges.-Buhl sv., et l'assyr. iqbu, *talon*, Holma KT p. 138. Cf. l'égyptien كُرْعوب, Dozy, d'après Bc, qui le traduit par *jarret* = عرقوب, qui est un autre mot; c'est le même cas que عرقوب, sur lequel il a été calqué, mais il provient d'un autre mot pour *talon*: كَعْب, dans les dialectes, = mehri kmbáᵓ, *talon*, Jahn Gl. sv., = šḥ. kimbéᶜ ou kanbáᶜ, *talon*, Bittner St. šḥ. I p. 30, et qui est un développement de كعب. Les deux mots عرقوب et كعب, *talon*, n'ont donc pas exactement le même sens que dans la luɣah; عرقوب a beaucoup de significations qui toutes reviennent à la racine رقب, v. LA sv. et Dozy sv., et sur le sens exact

---

[1]) Miṣbâḥ sv. dit que عَقْب est للتخفيف, ce que Lane sv. traduit par „contraction!"

[2]) عقّ, u, est déjà *fendre* = شقّ, LA sv.; Dt. 305, 7; 1158 n.; RO p. 137, 4, qui a pu donner عقر, v. ex. ici p. 845. وكان كُلَيب اذا اراد يركب منعتْه جليلة ونشدته أن (لا) يعقّ صبْرة او يقطع رحمه, Marâṭî, éd. Cheykho I p. 10. Cf. عقا, *creuser*.

عرقوب de كَعْب les savants n'étaient point d'accord, L A sv. Les dialectes sont ici presque unanimes dans le sens de *talon*. Est-ce que عرقوب aurait reçu un ع initial, < أ initial, comme عَرْقَصَة = رَقَص, Qâm. et T A [1]), et عرقل عليه كلامه عوّجه = عَرْقَل et جار عن القصد, L A sv., < ارقل, vhv.; c'est un أَفْعَل de mouvement, v. sub ارل [2]). Ruzicka, K D p. 210, l'explique autrement [3]).

Ruzicka, o. l. p. 209, veut que عرقوب représente un exemple de „dissimilation de q et r". Il cite l'aram. עַרְקוּמָא, qui, d'après lui, serait pour ʿa q q ô m â, *postulé*. Cette postulation d'une consonance double est le *Leitmotiv* qui parcourt tout l'ouvrage de Ruzicka, sur lequel j'ai donné mon appréciation 1612 et 1759. Selon sa théorie, l'aram. ʿa r q ô m â viendrait de ʿa q q ô m â, et alors عرقوب serait forcément aussi pour عَقُّوب, qui n'existe pas. Dans ʿa r q ô m â et ʿa r q û b, il y a simplement changement des labiales, d'après de nombreuses analogies. Il veut que la forme primaire soit עקם, néo-hébr., *courber*, aram. *se courber*, d'où viendrait aussi عقْب (lisez عَقْب), *talon*, et la racine serait *q a m, *q a b, *se contracter*. Or, עקם n'a, d'après moi, rien à faire avec عرقوب. Par cette

---

1) Un verbe عرقص ne se trouve que dans M. el-M., Belot et Kazimirski, mais les dialectes du Levant ont عرقص et تعرقص dans un sens figuré, Dozy sv. Cf. تحرقص, *être torturé*, Sud, v. p. 1356 en haut.

2) Dans plusieurs عَفْعَل, le ع provient d'un أَفْعَل, Fraenkel, Mehrl. Bild. p. 12.

3) Fraenkel, o. l. p. 19, fait venir عرقل de عقل, *courber*, comme en syriaque. Ce serait alors un accouplement de عقل et رقل, vhv.. Cf. حَرْجَلَة = عَرْجَلَة > عَرْجَل, Ṣiḥâḥ et L A sv., qui me paraît être un accouplement de عجل et رجل et non pas de عرج, contr. à Fraenkel. o. l. p. 49.

étymologie, Ruzicka paraît considérer ʿa r q ô m â comme pri- عرقوب
maire et, par conséquence, عرقوب comme provenant de l'aram., ce qui est inacceptable. عَقْرَب, *scorpion*, serait même une métathèse de עקם et signifierait „der *sich Krummende*", et il se base pour confirmer le sens susmentionné de עקם sur l'arabe مُعَقْرَب, qui est un dénominatif de عقرب, expliqué par معطوف et معوج, L A II p. 116, à la manière d'un scorpion. La √‾ q m, q b n'est pas *se contracter*, mais *être haut*, comme q l, q n, vhvs. Si q m est la racine simple de עקם, le savant confrère oublie que le mot, d'après lui, est ʿa q q ô m â > ʿa r q ô m a, par dissimilation, et il laisse complètement de côté la première syllabe ʿa q > ʿa r, étant donné que עקם serait la forme fondamentale. Il dit que ce verbe عقم" n'existe en arabe que dans ses dérivés." Dans les dialectes du Sud, عقم est = سدّ, *obstruer, établir un obstacle*, Ḥdr. Gl. sv.; عُقْمة ou مَعْقَم, *digue*, et مَعْقَم, *seuil* de la porte, = مردم, vhv. Le sens dans la luġah est secondaire. عقم indique qu'une chose par son *élévation* forme *obstacle*. L A XV p. 306 d. l. dit: يقال للمرأة معقومة الرحم كأنها مَسْدودتُها, et de là عُقِمَت, عَقَمَت, a, عقمت, u, et رَحِمٌ معقومة اى مسدودة لا تلد. Les *articulations*, مفاصل, sont appelées مَعاقِم, parce que بعضها مُنْطَبِق على بعض. On constate encore ici que les dialectes expliquent l'étymologie d'un mot là où les dictionnaires sont insuffisants.

Déjà S. Fraenkel, Mehrlaut. Bildungen im Arab. p. 17, dit que „عرقوب remonte à la racine عقب et que tous les dérivés simples de ce thème nous font reconnaître le concept *talon*," mais il a tort lorsqu'il attribue à cette racine le sens de *plier*. عقف, i, est *plier*, *courber*, *tordre*, 1746, et عقب en

---

[1]) Cf. جب, p. 259. جبع et قبع, vhvs.

serait alors une permutation des deux consonnes consanguines. Pour moi, عَقْب vient du fait qu'il est sur le *derrière* du pied formant une proéminence; cf. دابرة الانسان عرقوبه, LA V p. 236, 5 d'en bas; pl. دوابر, ici p. 1126, 7 d'en bas. Son développement عُرْقُوب a déjà été traité ici [1]).

Pour illustrer la racine qam, qab, Ruzicka cite le mehri qabônet, *scorpions*, SAE IV p. 119, 3; sing. qabîn. Ce mot me paraît être en relation avec قبّ, كبّ qui renferme l'idée de quelque chose de *haut*, de *rond* et de *bombé*, vhv., développé en qbn et parent de kbn, كبن, 1047 et s. [2]).

مَرْقَب, *hauteur*, *place de vigie*, *point de guette*, 351, 12; *colline*, 1577, 5. انا أَطْلَع على راس مرقب عالى وَأَشُوف تَبعيد, *je monterai, moi, sur le sommet d'une hauteur et j'y verrai au loin*, Ḥaurân, = مرقاب et مربا, vhv., ʿAnazeh, = مشراف, tous avec la même sémantique. Musil o. l. p. 1 et p. 179, 10: aśraft birâsal-merqâb, *je suis monté sur le sommet de la vigie*. Musil a seulement *Gipfel des Berges*. Cf. عُرْقُوب, *colline*, Stumme MGT Gl. sv.; Beaussier sv., ce qui en Dṯ. est *cheville du pied*, tandis que *talon* y est جبأة الرجل p. 1343, vhv. [2]) ou دَحْقة الرجل, v. ici p. 263.

رقح

Dans nos dialectes, je ne connais de ce thème que le dénominatif تَمَرْقَح, *se reposer*, Ḥḍr. = افتين, Yéman, = فين, i,

[1]) J'ai voulu traiter ici عرقوب ne sachant si j'arriverai jamais à publier le IIIe volume de ce Glossaire.

[2]) V. ici sub جبّ, جبع et قبع, v. ici pp. 1343 et 1345.

se reposer, 1780, paraphrasé par مسترييح; *être* ou *se mettre à son aise* > *se délasser en buvant le café et en fumant*, Dt.; c'est le levantin تكيّف. On ne le dit que des hommes. Ma Festgabe p. 50. Cf. تركّح, *être à son aise*. Jahn S A E III p. 213 donne le mehri m a r k a ḥ, *boire du café*; Bittner St. mehri II § 112. C'est probablement un arabisme en mehri. Je l'ai le plus souvent entendu avec ك. Il se peut que تركّح soit primaire. En Tunisie, ركح, a, est *rester tranquille*, Marçais, *Le nom d'une fois*, p. 135, 11 d'en bas., et pour Tripolie Stumme, M G T p. 299, donne ركح, a, *einhalten, ablassen, schonen*. Il trouve que c'est le classique رقح plutôt que ركح. Je crois que c'est tout le contraire. L A sv. donne رُكْحة الدار ساحتها وتركّح فيها توسّع, et l'on dit لفلان ساحة يتركّح فيها اى يتوسّع.

Dans une acception, ترقّح et تركّح ne sont qu'une variation consonantique, de même que ترقيع et ترقيح, Qâm. sv., T A III p. 361, Lane *sub* رقّع. T A II p. 145, 3: تركّح بالمكان = تلبّث, L A sv. Mais ركح, *s'appuyer sur*, est un développement de $\sqrt{}$ رك = رق, v. *sub* ركى, et il se peut que رقح soit primitivement de cette sémantique.

*رقد I.

رقد, u, *être en repos étant couché*, > *se coucher*. A ʿA y n m â ḍ ī, dans le Sud algérien, on prononce r g ì d, y ù r g u d, Kampffmeyer, Sudalg. Studien, M S O S VIII, II p. 241. Je rapporte cela ici pour montrer que la règle que j'ai établie d'un فعَل, u, i, est observée là-bas, car ce r g ì d est en vertu de l'imparfait يرقُد. Mais la règle n'est pas suivie dans le Sud de l'Arabie pour ce verbe; on y dit r à q à d, peut-être à cause du ق. V. ma monographie sur فعل. Ce verbe est

apparenté à ركد, *être tranquille*, Syrie et Palestine, vhv. Il est expliqué dans les dictionnaires par نام, *dormir*, I. Sîdah V p. 103, 6, mais cela est comme lorsqu'on dit *je vais dormir* pour *je vais me coucher*, car, en général, on se couche pour dormir. Spiro traduit رَقَد, u, fort bien par *to lie down, be sick in bed.*

إِيقاظي الحَيَّ أَن يرقُد, *je tenais les gens éveillés pour qu'ils ne se couchassent pas* (pour dormir), K. el-Aġ. XIII p. 64, 19 = Reckendorf A S p. 52, qui le traduit par: *damit sie nicht schliefen.* Boḫ. I p. 104, 2 d'en bas: (عائشة) قلت كان النبيّ يصلّى وانا راقِدةٌ مُعتَرِضة على فراشه فاذا اراد أَن يُوتر أَيقظَنى الخ. *ʿA. dit: le Prophète faisait sa prière pendant que j'étais couchée étendue en travers sur son lit, quand il voulut faire une rakʿah impaire, il me réveilla*, etc. Geyer, Zwei Gedichte II p. 30, 11: فترقُدُها مع رُقّادها, *et tu restes couché la nuit avec les* (autres) *couchés;* la trad. de Geyer me paraît moins réussie. ʿAbd er-Raḥmân el-Anbârî, + 577, dans son K. el-Alfâẓ el-Aśbâh, Cstple 1202, p. 94: يقال نام الرجل وهجد ورقد وهجع وكرى وهوّم واغفى ووسن ونعس والنوم والرقد والسنة والهجوع والكرى والهجود والتهويم واحد. قال الله تعالى وتحسبُهم أَيقاظًا وهم رُقودٌ Qor. 18, 17, et ib.: ويقال هو نائم وراقد وهاجد وهاجع ووسنان. Tous ces verbes ne sont pas synonymes, et رقد a déjà pris le sens de *dormir.*

Bâ nirgod lin-nôm, *je vais me coucher pour dormir*, Ḥoġarîeh. Un proverbe daṯînois dit: min śaqîʾ laqîʾ u mer raqàd temànna, *qui travaille, trouve, et qui est en repos, n'a que le désir.* Jahn S A E III p. 113 n. I et n. 1. Râḥen wa híya ráqadat, *elles s'en allèrent, et elle se coucha, sie legte sich schlafen*, S A E IV p. 119 d. l. Snouck

H., Mekk. Sprichw. p. 26, rapporte ce dicton بينما تتقعدى وتقومى يرقد علىّ مشومى, *indem du dich setzest und aufstehst, schläft mir mein Unglückskind ein.* Stumme, MGT p. 229, traduit rgèd par *dormir.* Carbou p. 42, 5 d'en bas: ragedna fîh, *nous y couchâmes;* ib. p. 82, 5: bûʾi reged fel-bakân [1]) u alla, *est-ce que mon père a passé la nuit dans cet endroit?*; ib. p. 151: ana el bâreḥ râged baḥlem, *hier soir j'étais couché et je rêvais*; ib. p. 171 il donne: *dormir, être couché, se coucher, se reposer* reged, tandis que le développement sémantique doit être: *être couché, se coucher, se reposer, dormir. Rabah et les Arabes du Chari* p. 42: *coucher (se)*, reged, regged; *je suis couché*, bargut C. = nargud W. A présent, Lethem donne ragad, *lie down*, pp. 36; 80; 108; 214; 364; 434; *to be down*, p. 81; ragad ʿale gafa, *lie on back*, p. 364; *spend the night*, p. 213; ragad maʿa = نكح, *coucher avec,* p. 289, cf. *beischlafen; rest* = istarâḥ, *se reposer*, p. 413; *sleep*: ragadna yau-

---

[1]) Bakân < مكان, v. p. 1295, 13. Dans ce dialecte m et b permutent souvent: sumuʿ, pl. sumúʿ, *a beast of prey*, < سبع. On entend la même permutation des labiales à Deyrúṭ, dans la Mudíríat Asyúṭ en Egypte, où l'on dit أقعد بكانك, *reste là!*, comme chez les Mâzin Rabíʿah, qui disaient ba ismak > basmak < ما اسمك. Brockelmann o. l. I p. 226 et p. 230, où il cite „arab. éth. sammara > syr. sĕbar, *meinen*". Je ne connais pas ce sens de شمّر en arabe, mais seulement le dialectal شبر, u, *voir*, 1297, 1299 en bas, 1300, ma MJM p. 18, et le mehri śâbûr, SAE III p. 52, 6, = تشرّف, comme sémantique, et qui n'est pas un réfléchi causatif de ayber, comme le croit Bittner St. mehri II p. 68 et qui n'a rien à faire avec عبّر. Cf. l'amharique naber = نمر.

men fi Logon, *we slept two nights at L.*, plutôt: *nous sommes restés deux jours à L.* = قعدنا. Ib. p. 81: râgid, *lying*; p. 347: râgid mabṭûḥ, *horizontal*; p. 300: râgid fôg al-ṛarṛara, *être aux abois*, *râler*, *liegt im Sterben*. — Ce sens de رقد est aussi courant dans toute l'Arabie du Sud. Lethem p. 239 donne baṭn ragad, *to abort*, et ragîdet ḥimâl, *abortion*, mais je ne sais s'il faut les placer ici.

رقّد, *étendre par terre, coucher* tr.; *faire coucher*. RO p. 356: heiyegîb ḥaṭbe we ḥeiyeraqqidhe fîl-kâdli, *il apporte une planche et la* (= la خَشْبة) *couche le long du lit*. — Snouck o. l. p. 89 n. 4: laʾinnehom yeraqqidūha fi aṭrâf ès-sirwâl, *weil man dieselbe gleichsam niederlegt auf die Enden der Beinkleider*, où le sens primaire de رقد apparaît clairement. *Se calmer, faire taire son courroux*, Syrie, = cl. رقأ. Yâ râged, rägged waḥyek, *ô toi qui te reposes, laisse reposer ta fantaisie*, 505, 7 (Tripoli).

Lethem donne p. 444 raggad, *to starve, give poor hospitality*, et p. 445, *be stingy with food*.

Le classique أرقد بالمكان, = أقام, désigne le *repos dans un endroit*, I. Sîdah XII p. 62, 2 d'en bas, et prouve que رقد ne peut être originairement *dormir*.

راقد, *qui se repose, qui est couché*. قَدْ لِي بِنَا راقد مريض, *il y a longtemps que je suis couché malade*, Dt. Luh yômên râqid, *è a letto du due giorni*, Nallino, o. l. p. 135. Carbou pp. 85, 12 et 122, 7; v. p. 1349 50. Lethem p. 219, 1: fulân ar râgid ʿala gafâh, *un tel qui est couché sur le dos*. Diw. Hodeyl. Wellh. N° 253 v. 11: اذا ما سقى كأس الكرى كلّ راقد, *lorsque la coupe de la somnolence a abreuvé tout homme couché*. Geyer, Zwei Gedichte II p. 87: *jeden*

Schläfer. Class. et dialect., on dit مى رَاقِد, *eau dormante, stagnante*, et سُوق رَاقِد, *marché calme*, au figuré. Carbou p. 122: elmé râgid, *il y a de l'eau = y reste*.

رُقْد, *sommeil*. RO pp. 97, 13 d'en bas et 242, 4. C'est l'inf. de رَقَد = رُقُود, Ḥamâsah p. 127, 12; Geyer, Zwei Gedichte II p. 103, 13; LA sv. C'est donc véritablement *l'action de se reposer*. La différence que certains lexicographes font entre رُقْد et رُقُود, I. Sîdah V p. 103, 8: صاحب العين: الرُّقُود بالليل والرُّقَاد بين كان, LA sv., Lane sv., me paraît être purement académique. LA renvoie à et-Tahḏîb, mais dans l'ouvrage de ce nom d'Ibn es-Sikkît, éd. Beyrouth p. 631, 3 d'en bas, رُقْد ne se trouve que tout en passant. Dans le كتاب الالفاظ الكتابيّة, éd. Beyrouth p. 91, الرقد n'est pas expliqué, et dans Fiqh el-luraah, éd. Beyrouth p. 165, l'auteur dit: الرُّقَاد وهو النوم الطويل. Nöldeke, Beiträge I p. 32 n. 5, en citant el-Mofaḍḍal. N° 7 v. 20, donne à رُقْد le sens de *kurzer Schlaf*, ce qui n'est pas motivé. On voit que les savants ne sont pas d'accord. Pour moi, رَقَد est d'abord *être couché, se reposer*, et رُقْد est *repos*, > ensuite *dormir*, comme c'est aussi dans toutes les autres langues. Lethem p. 413, donne aussi رُقْد = رَاحَة.

رَاقُود, *amphore en terre cuite*, n'a pas besoin d'être معرّب, Ṣiḥâḥ, LA IV p. 165, 11 d'en bas; Śifâ p. 107, Fraenkel AFW p. 165, qui dit que „ce mot n'a rien de commun avec رقد, *dormir*". Weissenbach, Nominalform fâ'ûl p. 87 8. Or, رقد n'est pas *dormir*, comme je viens de le prouver, mais *être en repos*, et la forme فَاعُول est du bon arabe, 591. C'est à peu près la même sémantique que dans رَاكِدة et مركد, vhvs.

مَرْقَد, *endroit où l'on se repose, couche, gîte*, 1722, 8 d'en bas, = مَضْجَع, vhv.; L A IV p. 165, 1; Qor. 36, 52. Delectus de Nöldeke p. 108, 4: الإِهَاب تَرَكْنَهُ بِالْمَرْقَد, *la peau qu'ils* (= السباع) *avaient laissée dans le gîte*, Brockelmann o. l. II p. 553 = Reckendorf S V p. 526, = où la bête avait son gite. Une épitaphe sépulcrale publiée par M. Hartmann, OLZ 1906 N° 6, commence par هذا مرقد الحج, *ceci est le lieu de repos de*, = ici gît. L'épitaphe de *Ulugh* Bey débute également par اين مرقد منوّر, Der Islam XII p. 149. Le français *gîte* correspond exactement, comme sémantique, à l'arabe مرقد, car il vient de *jacēre, être couché*. Lethem p. 80: *resting place*, et ib. p. 313 مَرْقَد est *10 h. du soir* = l'heure de se reposer.

Ce sens de رقد = ركد, L A IV p. 166, 4, *être tranquille*, est un dévoloppement de رق II, proprem. être رقيق, et n'a rien à faire avec les thèmes suivants. Cf. ركد.

*رقد II.

Ce رقد a dû avoir le sens primaire d'*être haut* ou de *monter*, cf. رقّ, vhv. Nous le trouvons dans ترقّد, *monter* en général, p. e. l'escalier ou la montagne = سند et تسنّد, vhv., Ḥdr. p. 404. رُقاد, *escalier*, = رُقّدة, Ḥdr. p. 592, v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 64, 3, = رقادة, R Ḍ Gl. sv., = śḥ. r a q ó d e t *escalier*, *terrasse*, Bittner śḥ. I pp. 22; 39 et 65, que Bittner, ib., compare avec le mehri r i q ô d, *stampfen*, et l'hébr. רקד, *sauter*, voire même avec رقد, *schlafen gehen*, id. śḥ. I pp. 22, et 39, 15 d'en bas, ce qui est absolument impossible. Il veut, śḥ. I pp. 22, 1, que e r q ó d e t soit une „métathèse entre consonne et voyelle", tandis que tous les mots y traités ont tout simplement une voyelle prostéthique, et que

reqódet soit pour reqqódet, „formé comme سجّادة", mais la prosthèse dans erqódet exclut absolument reqqodet. Erqódet est le sudarabique رقدة = فعلّة des instruments.

Pour dormir, les indigènes se servent d'un جِلاد, vhv., pour s'envelopper avec et coucher dessus.

رَقْدة pl. رُقَد ou رِقَد, *escalier*, = رقادة v. plus haut. R D I p. 132, 14 traduit رُقْدة, pl. رُقَد, très bien par *échelle sociale*. — Au Soudan arabe, il y a le participe indéclinable راقد, *many, much, beaucoup de*, = كثير, qui doit venir de رقد II, synonyme de kôm, ou kòma, aussi indéclinable, les deux mots offrant à peu près la même sémantique, Lethem pp. 240, 369, 397 et 84.

Ce رقد doit être proche parent de رقب, vhv., et de رقى, *monter*, vhv.

*رقد III.

رقد, u, *sauter* > *danser*. C'est l'hébr. רקד, l'aram. ܪܩܕ, le babyl. raqādu, 1259, et le mehri riqòd, *mit den Füssen stampfen*, S A E III p. 221, Bittner Mehri I p. 68, 1; II pp. 7; 20 et 147; id. šḥ. I p. 38; ici p. 680; cf. ركض et l'éthiop. ragaḍa. Ce sens se trouve sans doute aussi dans l'inscription latine de Dêr el-Qalᶜah, au-dessus de Beyrouth, où l'ancien temple était consacré à *Jovi Balmarcodi*, au „*Seigneur des fêtes de danses*", ce qui rappelle les prêtres danseurs de Rome [1]). Ce رقد est un développement de √رق III, vhv., cf. *sub* رقرق.

ارقدّ = سُرْعة السّير, L A sv., Haffner A L p. 64, 5: اذا ارقدّ [2])

---

[1]) V. Cirilli, *Les Prêtres danseurs de Rome*, Paris 1913, Paul Geuthner.

[2]) Mais ارمدّ, ib., est une autre racine.

قد خرجت منها (= درّع) ذراعه كلها وفي يده حربته. مضى على وجهه يرقد بها, Ṭab. I p. 1476 d. l.; c'est ici *filer vite.* رقدان = طفر التجدّي والتحمّل ونحوها من النشاط, *cabriolage,* Ḥdr. Gl. sv. Cf. رجد, LA sv.. رقز, vhv., *danser,* est une variation de رقص, 1253; 1259; Vollers ZA IX p. 188. Le ŝḫ. e r t e k é d, *aufspringen,* Bittner ŝḫ. II p. 23, 5 d'en bas, est bien le même verbe et non pas ركض, qui ne signifie pas *springen, sauter,* mais *courir,* ib., et *donner un coup de pied,* vhv., mais les deux verbes sont apparentés. Bittner Mehri II p. 7, 9 d'en bas. Cf. ترقرق, vhv.

رقرق

رقرق, *rendre fin et mince, amincir,* Syrie et Dṯ. √ رق N° 4. ترقرق = جرى جريا سهلا, LA XI p. 415 en bas; inconnu en Dṯ. رقراق, *ondoiement des nuages et du sarâb,* 1667, 15; LA XII p. 415, 7 d'en bas.

رقروق, plante, *Anvillea radiata,* 1273, 6 d'en bas.

رقز

رقز, u, *sauter > danser,* 1253; 1258 et 1259, variation de رقص, mais ce n'est pas = רקד = رقد, vhv., par le passage de d > z, comme je l'ai dit 1253, car רקד = r a q â d u est un autre développement de la même racine. J'ai été induit en erreur par Vollers ZA IX p. 188.

رقش

رقش, a, *être bigarré,* avec le tr. رقّش, *barioler.* أرقش, *bigarré de noir et blanc,* pl. رقشان. شاة رقشاء, *brebis noire et blanche.* Cela en Dṯ. I. el-Qûṭ. p. 267, 15. Cf. رقط vhv. et LA sv.; Bittner ŝḫ. I § 36.

* رقص

رقص, u, *faire des sauts > danser*, = رقّ, 1258 en bas. Dans notre dialecte ce verbe n'est pas *danser*, ce qu'on exprime par d'autres mots, tels que برع, زفن et لعب [1], vhvs. Il se trouve seulement, que je sache, dans المولد رقّص, Goldziher, Ḥoṭey'a p. 113, = المولد زفّن, 1259, 1. Mais le ʿomânais a رقص, *danser*, RO pp. 149, 5 d'en bas et 388, 8. Le šḥ. rqṣ, *danser*, Bittner šḥ. II p. 8, et serqóṭ ou serqód, *danser*, ib. II p. 43 en bas, qui peut aussi venir de ركض. Un cheval يرقص, *caracole;* c'est peut-être ainsi qu'il faut comprendre Labîd N° XXXIX v. 63 إرقاص, qu'on traduit par *galoper*, Brockelmann, trad. p. 29 et Reckendorf A. S. p. 242 en bas. La racine primaire est رق, *être haut*, vhv.; cf. LA sv.; de même que برع, vhv.

Fleischer, Kl. Schriften II p. 533, corrige Dozy, qui écrit رقص حَواجِبَه, *sourciller*, d'après Bc[3] p. 770. C'est là une des nombreuses traductions fantaisistes de Bc, car رَقَصَت حواجبُه, ou رقّص حواجبه, n'est pas *sourciller*. حَواجِبَه est un voyellement erroné de Dozy. La locution, avec l'intr. رقصت ou le trans. رقّص, est très courante chez les poètes du Nord. Dans ma LBʿA p. 76 v. 6, il y a une tournure analogue:

ʿÖg-lel-qira yeḍḥak aḥ̊gâǵeh ilya ḍîf

(il est) *Vite à apprêter le repas: ses sourcils rient lorsqu'il reçoit des hôtes.*

Bittner, St. mehri II p. 148, cite حرقص comme provenant de رقص + ح causatif, avec le sens de *kleine Schritte machen*. Mais un tel verbe avec ce sens n'existe ni dans la luġah,

---

1) RO p. 418, 9 d'en bas: yiṣṭaffo ṣaffén u ydúro ylaʿabo, *on se range sur deux rangs et l'on danse*, et non pas *joue*, comme le traduit Reinhardt.

ni dans les dialectes. Le syrien تحرقص veut dire *bouillonner de dépit de ne pas être à même de faire une chose, brûler d'envie de faire une chose*; dṯ. et ᶜomân. *être torturé*, p. 1344 n. 1. C'est un composé de حرق et حرص, vhv. Au Levant, il y a عرقص et تعرقص, v. p. 1314 n. 1 et Dozy sv.

رقّص, *faire danser*, RO p. 245, 7 d'en bas.

رقّاص, *danseur*, رقّاصة, *danseuse*. RO § 107; ib. p. 403 N° 68: mît raqqâṣ bû yṭanṭno ṭṭâs, (On trouvera) *cent danseurs qui feront tinter les timbales*. Reinhardt traduit: *die Tasse anschlagen*, ce qui est erroné, car طاس est ici pour طوس, à cause de la rime, v. Dṯ. 745, 6 et ici p. 1317 et p. 1336. Les tasses en porcelaine, صيني, sont une innovation relativement moderne.

رقض

مرقاض 1216, 5, chez Rössler, MSOS II p. 20, 8 d'en bas, doit être pour مركاض, *étrier*, de ركض, *donner un coup de pied*, vhv., LA IX p. 20, 10.

رقط

رقط, u, *ramasser*, 1501 = RO p. 10, § 264, et ib. p. 400 N° 26, ce qui est pour لقط, comme aussi chez Jayakar, BBRAS 1902 p. 207: رقط *pick*, v. tr. = لقط.

راقطة dans le proverbe bien connu: kill sâqṭa yilhe râqṭa, RO p. 403 N° 65. Les Bédouins du Nord ont le proverbe: الحيّة الرقطا ولا الضيف المقيم, *plutôt un serpent bigarré*, = *vipère femelle, qu'un hôte qui reste* plus de 3½ jours. Musil p. 358, 6. Cf. رقش, vhv. Les ᶜAnazeh appellent la *couleuvre* aussi الحية الربدا, ma LBᶜA p. 10, 18. Ce رقط, *être bariolé*, a donné le ᶜomânais ترنقط, *être bariolé*, = برقط, RO § 395.

رقع

رقع, a, est chez les Bédouins du Yéman, *rendre les objets enlevés dans une maraude*, Stace p. 138 sv. *refunded*, ce qui se dit dans le Nord حـلـذى, vhv. p. 386. Le sens de *rapiécer* est partout courant, 715 d. l., et رقّع vhv., s'il y a *beaucoup à rapiécer*, = cl. رفأ, vhv. I. Sîdah XIV p. 3, 11.

Les Cairiotes disent رقَعنى كفّ, *il m'allongea une gifle*. Lane sv. p. 1137 a, 8 d'en bas, d'après T A. Spiro donne رقع, *hit, strike*, comme aussi Lane, mais il faut toujours un complément, p. e. كفّ ou عصاية, car رقع n'a pas en lui-même ce sens. رقع الغَرَض بسهم, L A IX p. 492, 3, veut tout simplement dire qu'il a fait un رقْعة *dans la cible*, c'est à dire, *il l'a touchée*, اصابه, et L A ajoute: وكل إصابة رقَع. Nous lisons dans Bâsim, mon édition p. 27, 7, 8 d'en bas: وقال للخليفة وطّى واختارْ لك خيره يا أرْقعك مية نَبّوت على ضَهْرك والّا افقع دماغك خَبْطه واحده, *il* (Bâsim) *dit alors au khalif: Baisse-toi et fais ton choix, ou je te flanquerai cent coups de gourdin sur le dos ou bien je te briserai le crâne d'un seul coup.*

Ges.-Buhl compare le néo-hébr. רקע, *breit schlagen, ausbreiten*, avec رقع, *einen Fleck ausbreiten* (expression que je ne comprends pas), *flicken*. Scerbo: *battere, percuotere; calpestare* et, en dernier lieu, *distendere, appianare la terra* (detto di Dio). Le premier sens coïncide donc avec le dialectal رقع *ut supra*. Ges.-Buhl paraît avoir été influencé par J. Levy HChWB IV p. 470 sv., mais c'est là un autre thème homonyme. רקע, *pulsare, battre*, est un élargissement de √ رق III, רק = رق, qui a donné رقد, vhv., et רקד, qui est pour rag. רקע est donc = رجع: ǵ > g > q, d'après de nombreuses analogies. Voir ici sub رجع. C'est donc véritablement *agiter avec*

bruit > *pulsare* et ne doit pas être séparé de רגע. Cf. le syrien رَكّ, i, *feststampfen*, Tallqvist, Arab. Sprichw. p. 20, 8.

رقع, *raccommoder*, = رقح = دبّره واصلحه, I. el-Qûṭ. p. 265 en bas, doit être apparenté à la √‾رك, qui renferme l'idée de *superposer une chose à une autre*, comme son synonyme رفأ, vhv., et رقأ, p. 1329. Cf. ركز et ركى vhvs. رَقُع, *être imbécile*, doit également être un élargissement de √‾رق = √‾رك, *être* رقيق ou ركيك et provenir d'une autre racine homonyme. L A, IX p. 491, 9 d'en bas, le considère comme مولّدة. El-Fâḫir, éd. Storey p. 241: ركيك = ضعيف العقل.

رقع بينهم, *les raccommoder, les mettre d'accord*, Dṯ. راقع بين RO p. 268,10 = class. رقأ ما بينهم اصلح [1]), p. 1339, L A I p. 82, 5, = Sud فارع بين, vhv. رقّع, *rapiécer*, dṯ., indique la pluralité des trous à raccommoder. Riggaʿîʾli em-baʿaṭ, *raccommode-moi les déchirures*, v. sub بعط. Métaphor. = هذا كلامك مرقّع, *ce que tu dis là est inventé de toutes pièces*, dṯ, ce qui est une locution ancienne, Naqâiḍ p. 51, 17; cf. نجّر, 1035, le français *broder*, et aussi رقّى, L A XIX p. 48, 11 et 16.

En Egypte, تَمَرْقَع, *se moquer de*, على, ma Festgabe p. 50. — Sur رقبع, voir sub رقى.

رقف

رقف, u, *trembler, de froid*, 485, 6 d'en bas, ou *de peur*, من الفزع, Dṯ. C'est une variation de رجف vhv., mais on prononce en Dṯ. raqaf et non pas ragaf. L A sv. enregistre ce verbe: رأيته يرقف من البرد = يرعد, vhv. sur le passif,

---

1) C'est là رقع avec affaiblissement de la gutturale, et un autre verbe que رقأ في الدرجة, voir sub رقى.

v. sub رزع, u. On voit donc l'utilité de l'étude comparative des dialectes.

رقل

رقل, u, *courir à petits pas et lentement, trottiner*, 556, 10 [1]), avec l'infinitif رقيل, ib. — *Faire du bruit en marchant* lorsque les vêtements qui traînent par terre clapotent sur les jambes, 1035 n. l. Dans la luġah, on a seulement أرقل, Qays b. el-Ḥaṭîm, éd. Kowalski p. 12 v. 13:

رجالٌ متى يُدْعَوا الى الموت يُرقلوا اليه كارقال الجمال المصاعب

Des hommes qui, lorsqu'ils sont appelés à la mort, y accourent à pas de course,
Comme la course des chameaux rétifs. V. ib. p. 26.

Ṭarafa, Six Diw. p. 56 v. 37:

وإن شئتُ لم تُرقلْ وإن شئتُ أرقلت الخ

Et si je le veux, elle ne court pas, mais si je le veux, elle court.

Selon L A XIII p. 312 إرقال est ضرب من العَدْو فوق الخَبَب = Ǵamh. de Moḥ. b. Abî el-Ḫaṭṭâb ضرب من السَير. Dans ʿAbîd b. el-Abraṣ, éd. Lyall, p. 24 v. 7, إرقال est expliqué par فوق الهملجة وهو الخبب, = I Doreyd, Ištiqâq p. 96, 3 d'en bas: إرقال مَشْيٌ فوق الخبب. Kâmil d'el-Mob. p. 731, 5 et n.. Autre exemple ici p. 1217, 2. Delectus p. 111, 14. Ce doit donc être un *amble rapide*. Abu eṭ-Ṭamaḥân, K. el-Aġ. XI p. 134, 9 dit:

[1]) Où il faut lire رقيل, لِرقلبها; ها se rapporte à السَيرة, selon mes hommes.

أَلَا حَنَّتِ ٱلْمِرْقَلُ وَآتْنَبَ رَبُّهَا   تَذَكَّرُ أَوْطَانًا وَأَذْكُرُ مَعْشَرِى

Holà! ma rapide chamelle a gémi, et son maître s'est apprêté à partir [1]).
Elle se rappelle sa patrie, et moi, je me rappelle les miens.

D'autres exemples de أرقل chez Geyer, Zwei Gedichte I p. 119 et s.. Je suis tout à fait de l'avis du savant professeur de Vienne qu'il est impossible de rendre, d'une façon exacte, tous les verbes qui se rapportent aux différentes allures d'un cheval ou d'un chameau, voire même d'un homme. Un verbe analogue au رقل datînois, voir plus haut, est le classique رفل, u, Geyer, Zwei Gedichte II pp. 16 v. 43 et 48, 5 et 170 = جَرُّ ٱلذَّيل وركْضه بالرِّجْل L A sv., mais je crois que c'est là un tout autre verbe.

رقل est proche parent de رجل, ركل, حرقل, حركل, p. 680; I. Sîdah III p. 108, 12: ٱلْحَرْقَلَة = ٱلْحَرْكَلَة, عرقل, L A et ici p. 1344 n. 3, عرجل, 1388, L A sv., et عركل, 1378, 4 d'en bas, L A sv.; v. sub ركل.

Le dialectal حرجل, *marcher vite*, vhv., que j'ai expliqué comme dégémination de حجّل, avec contamination de رجل, pourrait bien être le même verbe que حرقل et حركل, = عرقل et عركل. Mais le classique حرجل, = طال, me paraît être pour حرقل, de √ رقل > رق, *être haut*, et رَقْلَة = رَعْلَة est un *palmier trop haut* pour en atteindre les fruits avec la main, L A sv..

رقل est l'hébr. רקל, qui a pris un autre sens, sur lequel voir ici sub ركل et Ges.-Buhl sv. Avec רכל, *faire le commerce*, on comparera le sudarabique سفر على, 90, 16; 1364.

---

[1]) Lammens, Berceau p. 172, inexactement: حَنَّتْ, *et son maître l'a imité*. Sur ربّ, voir ici p. 1057 et cf. sub رعز.

رقم

رقم, u, *superposer une chose sur une autre, poser sur, appliquer sur.* Urqùm em-laṣqa ʿalam-ṣôb, *applique l'emplâtre sur la blessure,* Dṯ. Yôm ṛaselûhum ma raqemûlhum ʿuyûnhum dahàllhum lme, *lorsqu'on les lave on ne leur couvre pas les yeux, et l'eau y entre,* Rössler MSOS III p. 36, 8; ib. p. 38, 8: raqemìbbe ʿüyûn lḫâdime, *elle couvrit avec cela les yeux de l'esclave,* et ib. l. 11: löʿyûn marqûmât bi sühḥ, *les yeux étaient couverts de dattes mâchées.* رقم est ici une prononciation pour ركم, vhv., cf. sub رجم p. 1161. Les $\sqrt{}$ رق et رك sont égales, vhv.. Les Bédouins de Sud ne connaissent pas le sens littéraire de رقم, *marquer,* ni le subst. رقم *marque, chiffre.* Le prix d'une marchandise n'est jamais *marqué,* car il n'y a pas de „prix fixe”, ce qui est défendu, Nihâyah sv. رقم, L A XV p. 140 1; il faut *marchander,* ترجّل, p. 1145, et en cela faire preuve de رجلة ou مرجلة, vhvs. En fait de politique, les Orientaux sont maîtres en *marchandage,* et nos diplomates européens cherchent à les imiter.

رقو

رقْوة, est *le terrain encore détrempé par l'eau du sêl,* 289 n. L A sv., *monticule de sable,* et il ajoute واكثر ما يكون الى جانب الاودية. Dans mon original du poète Doʿan, c'est écrit رغْوة, v. ici *sub* رق et p. 1003 4 et sub غ < ق. V. p. 1371.

رقى

رقى, a, mais en Dṯ. et ailleurs, c'est رقَى, i > رقِى, *monter.* رقَينا في التحيد (raqêna), *nous sommes montés dans la montagne* = ارتقينا, ترقّينا ou تسنّدنا. Ce dernier verbe vient aussi de $\sqrt{}$ سن, *être haut,* vhv. et ici p. 841, Miṣbâḥ sv., qui donne aussi: رقَ الطائرُ يرقو ارتفع في طيرانه, v. sub رقو.

رقى رقينا بالسّلّم الى الْخلْوة, *nous sommes montés par l'échelle à l'étage supérieur*, Dt., mais رقينا في السّلّم, *nous sommes montés par l'escalier;* v. p. 1378 n.. نباجت ورقيت على راس الْمرقب وصارت عيني تبحبص, *j'allais mon chemin et je suis monté sur le sommet de la colline de guette, et mon œil regardait de tous côtés*, récit de Ḥaurân. On disait ici r a q ê t < r a q e y t. Meissner MSOS V p. 120 N° 7 v. 1: l e r g a ʿa l a ǧ-ǧ i b â l w a n â ṛ i t e l-k u r k i [1]), *je veux monter sur les montagnes et babiller avec la grue.* Cf. رقد II.

Chez les Ṭayyites, رضى, رقى et عرى étaient رضَى, رقَى et عرَى, et l'on prononce ainsi encore dans les Moudîrîeh d'ed-Daḥalîeh et d'el-Ṛarbîeh en Egypte, mais la première lettre y est prononcée avec kesrah, tels que لقَى, حمَى, رضَت (fém.), عمَت (fém.), tandis que les autres disent رَضيت et عَميت, etc., selon Ḥöfni Ef. Nâṣif, Mumeyyazât p. 29.

Dans le Sud, ces verbes sont des فعل, mais le fém. en est en dt. r a q ì e t, l a q ì e t, r a ḍ ì e t, etc., v. Dt. 319 et ss., et pour être absolument exact il faudrait graphier r a q ì ʾe t, l a q ì ʾe t, r a ḍ ì ʾe t, etc., en marquant le hiatus entre les deux voyelles. L'accent sur la seconde syllabe provient de l'accent conservé de la III p. masc. du parfait: f a ʿ à l. — رقى est en analogie avec son synonyme صَعد, *monter* [2]). Sur les فَعِل transitifs, voir ma monographie فَعِل et ici *sub* ركب.

Je fais observer qu'il y a aussi dans la luṛah رقأ, v. p. 1365,

---

[1]) Mètre en désordre; c'est le basîṭ. Sur نغط, voir ma LBʿA p. 2, 7, 28 et Gl. sv. نَدّم; onomatopée. Cf. aussi ma monographie *Rağaz et mètre.*

[2]) Stumme MGT p. 237 donne r g â. r g é t, r g î t, y é r g ä.

L A I p. 82, 10, Qâm. sv., Lane sv.: رق في الدرجة = صعد, qui serait une variation dialectale de رقى; el-ʿUbâb porte: رقأت في الدرجة لغة في رقيت, et selon et-Tahḏîb:[1]) رقأت ورقيت ورثرت النبهز اكثر, L A sv.. D'autres sens de رقأ se rattachent à رقع, qui a du reste, aussi celui *d'être haut.* I. el-Qûṭ. p. 270, 4: رقأ الدم والدمع سكن بعد جريه = I. Sîdah XIV p. 3, 5 = Nihâyah sv., L A I p. 82, 3. ʿÂišah aurait dit: بت ليلتى لا يرقأ لي دمع, *j'ai passé ma nuit sans que mes larmes cessent,* expliqué par سكن et انقطع; voyez plus loin ici p. 1367. رقى

Dans رقأ ما بينهم, p. 1358, 12, L A I p. 82, 5 = اصلح et افسد, c'est une prononciation pour رقع, *raccommoder,* vhv. = فرع بين, vhv. — Il y avait donc une forme transitive et intr. رقأ, prononcée raqàʿa, car رقى ne couvre pas رقأ. Nous avons ici un des nombreux exemples d'un verbe *tertiæ* hamzah provenant de l'accent sur la seconde syllabe, raqàʾa, ce qui a motivé la graphie avec hamzah placé sur la syllabe finale; ce hamza est véritablement un hamzah intervocalique tant qu'on possédait la désinence des verbes: فَعَلَ. J'ai souvent soutenu qu'il n'y a pas de verbes *tertiæ* hamzah, v. pp. 1003 n. 2; 1017 et ma monographie Alef Hamzah. Tous ces verbes, tels que رمأ, v. sub رمى, رنأ, v. sub رن et روأ, v. sub روى, etc., rentrent dans cette catégorie, de même que ceux qu'énumère Vollers V S p. 86: ابطأ = ابطى, جبأ = جبا جزأ = جزى[2]), هنأ = هنو, كفأ = كفى, عبّأ = عبّى, سبأ = سبى, اخطأ = اخطى, وجأ = وجى; on les trouve aussi dans ce Glossaire. Il y a dans la luġah un certain nombre de verbes qui figurent dans

---

[1]) Je ne l'y trouve pas. [2]) Lane sv.

فعأ les dictionnaires avec et sans hamzah. J'en donnerai ici encore quelques exemples.

— برأ et برى, u, = خلق, L A XIII p. 77, 3; بارئ = خالق.

صاحبها على = بارَى امرأته, et بارأ = صالحها, L A sv. p. 25. 8, et بارأ المرأة الفراق, Qâm., Nihâyah I p. 76.

— بطّأ et بطّى, ʿUmar I A R 6, 22; vhv.

— أَجْزَأَت عنك شاةٌ et قَضَت اى جَزَت في لغة, L A I p. 39.

— جسأ, = صَلُب, et جسا, u, L A sv.

— حتأ, = فتل ou خاط, et حتا, u, i, = حتى, أَحْتَى et احتأ = خاط, L A sv.

— حَجِئَ به = حاجى به = ضنّ به = تحجّأ به ou حَجِى به تحجّى, L A sv., ib. XVIII p. 181, 10.

— حشأ, = اصاب, et حشا, u, L A sv., dénominatif de حَشَى.

— حَضَأْتُ النارَ, = التهبت, aussi trans. حضأ, a, = اوقد = حَضَب النارَ, et حضا النارَ, u, = حرّك الجمرَ النخ, L A sv.

— احتفأ الحَفَأَ = اقتلعه من منبته, et احتفى, L A sv.. D'après L A احتفأ serait un dénominatif de حَفَأ, *le papyrus vert*, L A XVIII p. 205, 6 d'en bas, mais voyez Lane sv.. احتفى provient probablement de $\sqrt{}$ حفى et signifierait *arracher*. Abû Saʿîd a désapprouvé احتفأ.

— حكأ العُقْدةَ = احكأ, = شدّها, et حكى, i, = احكى. L A sv.: لغة في احكأتها وحكأتها.

— حلّأتُ السويقَ. L A I p. 53/4. حلبت et حلئت شفتى — , I. Sîdah XIV p. 6. 6 et p. 7, 4, L A I p. 54, 3, où est cité el-Farrâʾ, qui a dit: حلّى السويقَ et تجتزوا بما ليس بمهموز لانه من الحلواء, ou حلّى الشيء وحلّأه كلاهما جعله ذا حلاوة; L A XVIII p. 209: حلّى الطعام

فعا يهمزون على غير قياس: الليث قال ومن العرب من يهمز فيقول حلّأت السويق وهذا منهم غلط = I. Sîdah XIV l. l.

— خبأ, *cacher*, et خَبَى, i, LA sv.

— خَتَأَهُ = كفّهُ عن الامر et ختا, u, LA sv.; اختتأ et اختتى, expliqués dans LA I p. 56, 2 d'en bas et XVIII p. 244 en bas.

— اخطأ et اخطا ʿUmar IAR, 133, 3.

— رَثَأَ, LA I p. 77, 7 et رَثَى, i, u; LA XIX p. 21, 4 d'en bas: رثوت الرجل لغة في رثأته, vhv.

— أرجأ الامر = أخّرهُ LA sv.: وترك الهمز لغة. V. Gl. shv.

— رفأ الثوب, I. Sîdah XIV p. 3, vhv., et رفا, u. LA sv. qui dit que cela vient de رفّ السفينة, ce qui est impossible; v. Gl. shv. p. 1327; LA XIX p. 47, 2: رَفَوتُ الثوبَ لغة في رفأته بيَمْزِ ولا بيمز والهمز أَعْلَى.

— رقأ et رقى, v. Gl. shv. et ici p. 1362 3. ʿUmar IAR 153, 11.

— رمأ et رمى vhv.

— روّأ في الامر, LA I p. 82: ثم قالوا روّأ فيهمزون على غير قياس, et روّيت في الامر لغة في روّأت وروّى في الامر لغة في روّأ نظر فيه... يهمز ولا يهمز. V. Gl. shv.

— زنأ = ضاق et زنا, u, LA XIX p. 80, 1, 3: اصل الزناء الضَيق. De là vient زنق, *étrangler*, avec renforcement de la gutturale; le sens de خنق que le Qâm. donne à زنأ serait par contre un affaiblissement de la voyelle gutturale, et la remarque de Lane sv. n'est pas justifiée.

— سخأ النار, u, Qâm. sv., et سخا, a. u. LA sv. = سَخَى parce que l'imparf. est aussi يسخو.

— عبـأت الجيش وامْتاعَ = عبّأتهم = عبّيتهم, LA sv., et عبا, u, LA XIX p. 252.

— تملّأ et تملّى, ʿUmar IAR 153, 8, et ملأ<ملّى, Schwarz, ʿUmar Heft 4 p. 107, où d'autres exemples de ce تخفيف الهمزة.

— تهجّأ الحَرْفَ — et تهجّى. LA sv.: بهمز وتبديل, mais ce n'est pas un tabdîl, d'après nos idées, et هجا, u, = هجّى et تهجّى, LA XX p. 228.

On trouvera bien d'autres ex. de ce taḫfîf si l'on cherche. C'est ici l'accent qui a motivé le hamzah, ainsi que je l'ai déjà expliqué dans plusieurs endroits. Ce hamzah physiologique se trouve même souvent là où, d'après l'étymologie, il n'est pas de mise, mais où il est phonétiquement à sa place. P. e. dans le pluriel مصائب, qui, d'après I. Sîdah XIV p. 20 et LA sv., est le pl. de مُصيبة, = pl. مَصاوب. Mais مصاوب n'est pas non plus le pluriel régulier de مُصيبة, et مَصائب, < maṣâʾib, avec hamzah-hiatus, est un ancien pluriel populaire de صاب i, < أصاب, vhv., 1300 n., = صاب, u, 658; 1112; 1283: مَصيبة, que le peuple a traité comme un فعيل, et alors مَصائب s'explique comme قبائل, p. 88. Le hamzah marque ici le hiatus, qui, avec la prononciation maṣâyib, n'est plus nécessaire. De la même façon, il faut envisager les pluriels منائر, au lieu du régulier مَناور, LA VII p. 99, 6 d'en bas, et معائش, au lieu de معايش, LA VIII p. 212, 3.

رقى C'est l'éthiop. raqaya, Nöldeke Beiträge II p. 63, avec beaucoup de renvois. Je me demande si ce رقى n'est pas au fond

le même verbe que رقى. Son identité avec l'éthiop. prouve رقى
seulement que le mot est commun aux Arabes et aux Ethiopiens. Nous disons aussi *prendre de l'ascendant sur quelqu'un*, ce qui est véritablement un terme astronomique. *L'ascendant* joue un grand rôle dans la Magie.

Si رقى est primaire, il faut qu'il signifie *être haut* > *se lever* > *monter*. Aussi راقِى est il = عالى, Hartmann L L W pp. 130 N° 56 Str. 1, 4: wiḫdùdik berârig fi mizn râgi, *et tes joues sont des éclairs dans un haut nuage*, où راقى fut expliqué par عالى.

Ṭab. I p. 715, 3 d'en bas, en parlant de la tête de S. Jean Baptiste décapité, dit: فأمَر بتراب فنُقِي عليه ورَقِي الدمُ فوق التراب, *il ordonna alors d'apporter de la terre qu'on jeta sur la tête, et le sang monta au-dessus de la terre*. I. Saʿd V p. 369, 20: ثم يرق دمُهُ, v. ici sub أراد. Vulg. on dit يطلَع الدمّ, Weissbach I. Arab. p. 204 N° 128. Observez que رقأ a deux sens contraires: رقأ الدم ارتفع, لا رقأ لى دَمْعٌ, et رقأ العِرْقُ سكن وانقطع, L A sv. Le premier est donc = رقى الدم, لا رقى لى دمْعٌ, et le second me paraît provenir d'une autre racine. Ce n'est pas clair, car ارتفع n'est pas انقطع. Cf. ici p. 1363.

رقى, a, est à رقَى, i, comme خفى, a, est à خفى, i, vhv.

Le mehri a śerqá, *se lever* (soleil, lune), de رقى, comme son synonyme śerbá', śèrbā, de ربى = ربأ, ربى, vhvs., Jahn S A E III p. 221; Bittner St. mehri II p. 77/8.

رقّى, *enlever*. Socin Diw. I N° 32 v. 15 porte:

رقّ talgal-meʿâmile ʿond al-lôṭe ṣaṭêrah
wumraggayâtin dĕlālih [1]) ŝuṛle ʾanṣārī
Tu trouveras les ustensiles à café chez le lion, arrangés en ordre,
Et que ses cafetières, faites par des chrétiens, sont ôtées du foyer (pour laisser le café s'éclaicir).

L'original de Socin porte wumraggha yâtin, ce qui est évidemment une faute d'impression, que Stumme a corrigée en wumraǧǧhayâtin, ce qui est tout aussi fautif. رقّى a ici son vrai sens de *monter*, tr., et se rapporte au mouvement qu'on fait en enlevant les cafetières. Le vulgaire de Syrie dit ici طلّع, avec la même sémantique, comme le français *enlever* < *levare*, *soulever*, *élever*. Le même verbe طلّع est aussi employé en Ḥḍr., mais là c'est *mettre la cafetière sur le feu*: يطلّعون الكُعْدة على النار, 58, 20, ou ʿan ennâr = على النار [2]). Dans le Sud, on dit ici حدّر, Gl. sv.,

---

[1]) Sur le suffixe, voir Gl. I p. 1006.

[2]) طلع > طلع, a, est en Syrie *sortir*, *descendre de la maison*. C'est un développement de $\sqrt{\ }$ طل, *être haut*, *dominer*, *surplomber*, vhv., Pr. et Dict. Gl. sv. Même emploi dans *Tria Opuscula*, éd. v. Vloten p. 54, 7, où l'auteur dit: قوله واطلع يريد وانزل وهى لغة اهل الشام واخذوها من نازلة العرب فى اوّل الدهر. En Ḥigâz, il y avait une locution analogue: لا ترم من منزلك غداً انت وبنوك, *ne sors pas de la maison, toi et tes fils*, Nihâyah II p. 118/9, LA XV p. 151, avec des exemples, = برح. La $\sqrt{\ }$ رم veut dire *être haut*, v. ici sub ريم. Marçais, OS Nöldeke p. 434, veut que طلع, *descendre*, soit une antiphrase très exagérée, mais cette antiphrase a sa raison d'être dans l'étymologie du verbe. L'espagnol dit *salir de casa*, *sortir de la maison*, ce qui doit bien être l'italien *salire*, *monter*, d'autant plus que *salir* en espagnol signifie aussi *se lever*. C'est peut-être au fond le latin *salire*, *sauter*, qui est aussi *sortir*, et le français *saillir* a en patois le sens de *sortir*: *je n'ai pas sailli de la journée* (Jaubert).

ma Festgabe Gl. sv., نزل, 56, 15; ندر, 59, 3 et, dans le Négd رقى
شيق, 60, 4 5, qui est un développement de √ شوق, proprem. *lever*, *enlever*, *auf-* oder *wegheben*. Dans le Nord, c'est la première partie du geste qui domine l'expression, tandis que dans le Sud, c'est la dernière partie. L'homme de Socin se servait, en expliquant ce verbe رقى, de l'impératif: a r é a d d a l a, ce qui est la première forme du verbe: رقى, i.

أَرْقَى est un terme de mer, *faire approcher le navire du rivage* ou *du débarcadère*. De Goeje en parle dans son édition d'el-Balâḏorî, Gloss. sv., et il a d'abord pensé que c'était une faute pour أرفأ, vhv. [1]). Il y donne des exemples de مَرْقًا, *port*. Dans son édition d'el-Yaᶜqûbî, Bibl. Geogr. Arab. VII p. 237, 17, il a conservé cette graphie: اليها تُرقَى السفن, et l'on y trouve مرقى, *port.*, p. 143, 1: حتى يأتين بهم مَرْقَى خانقو التى هى ; ib. p. 365, 11: مرقة = بلاد الروم يقال له كرخ مرقة الصين. Eṯ-Taᶜâlibî Laṭâif p. 103, 5: يُرقَى به السّفن. Dozy S. sv. parle aussi de ce terme de mer, mais il croit que c'est propr. *jeter l'ancre* et que le substantif a été retranché; أرقى السفينة serait, selon lui, une expression incorrecte. Mais أرقى الانجر ou البرّوصى, vhvs., serait tout le contraire: *lever l'ancre*, car *jeter l'ancre* est طرح الانجر ou القى, et l'on pourrait supposer que أرقى est justement pour القى. Pourtant, je crois que de Goeje a raison d'adopter la leçon مرقى, مرقة. On *monte* du bateau à terre [2]), et cette sémantique coïncide avec celle de رفأ vhv. < رفع. L A XIX p. 48, 13 donne الدرجة = مَرْقاة

---

[1]) Il faut voir comment c'est écrit dans le très vieux ms. que j'avais prêté à de Goeje et qu'il a collationné avec son édition. Mon ms. se trouve actuellement à Yale University.

[2]) On peut aussi dire نزل فى البرّ, *descendre à terre*, avec une autre idée sémantique.

رقى واحدة من مراقى الدرج, et c'est ce sens qu'il faut attribuer à مرقى, مرقة, *port, débarcadère, scala.*

رقا, une plante, dans le Sud, *Trichilia emetica* Vahl., Deflers Voyage p. 35.

مَرْقى, *montee*, 1426, v. plus bas; cf. مرْقاة L A I p. 82, 2.

Le mot a dû être employé dans les ports du Levant, car je crois que *scala, échelle* du Levant n'en est que la traduction, comme Karḫ était la مرقى بلاد الروم. Ne pourrait-on ici comparer le nom du port de Ḥaḍramoût المَكَلَّا? I. Sîdah, XVI p. 91; 11, dit, à propos de el-Kallâʾ d'el-Baṣrah: ويدلّ على ذلك (de كلأ) انهم قد سمّوا مُرْفَأ السُفن المُكَلّاء والمعنى ان الموضع يدفع الرِيح عن السفن المقرَّبة اليه ويحفظها منها, et ib. plus bas il ajoute: على هذا القول تسميتهم لِمُرْفا السفن مكلّاء الّا ترى ما يَكْلَوها من الريح, انه مفعال او مفعل, et ib. X p. 27: مُكَلَّأُ السفن = مُكَلَّأُ السفن, etc.. Cela est en partie copié par L A I p. 141 qui dit: المُكلّا شاطئ النهر ومَرْفا السفن, et l'endroit d'el-Baṣrah était ainsi appelé parce que يُكَلّون سفنهم هناك اى يَحبسونها يُذكّر ويؤنّث. Ce serait donc de كلّأ القومُ سفينتهم أدْنَوها من الشطّ وحبسوها, ib.; Qâm. sv.. A présent, on appelle cette ville el-Mukàlla ou el-Makàlla, = "*le port*", مَرْسَى; il est exposé aux deux moussons, excepté en hiver. L'étymologie que lui donnent les lexicographes ne me paraît point satisfaisante, car مكلّا est peut-être pour مقلّا, avec l'affaiblissement du ق en ك, la √ قلّ vhv. renferme l'idée d'*être haut* et de *monter*, avec l'élargissement قلو, L A X X p. 62 en haut. مكلّا, *port*, serait donc la même chose que مَرْقى, مَرْقة, une *escale* ou *échelle de la côte.* Le verbe رفأ, ارفأ et le substantif مَرْفأ, *port*,

l. Sidah X p. 28, 8 = كلأ ib., renferment la même idée de رقي
monter à terre du bateau, car je crois que √ رفأ, dans ce sens, n'est qu'une variation de رفع, selon de nombreuses analogies, Arabica III p. 80: 1493 et ici p. 1373, le hamza final s'étant renforcé en la gutturale congénère. Le verbe classique راق, u, vhv., = راق فلان على فلان اذا زاد عليه فضلًا يروق عليه, L A sv. p. 426, 4 d'en bas, et ib. p. 428: رَوِقَ يَرْوَقُ اذا طالت اسنانه والرَّوَق طول الاسنان وهو جمع أروق pourrait bien être un parent de رقي, *être haut*, d'autant plus que رقو se retrouve dans رَقْوٌ et رَقْوَةٌ, *monticule de sable*, vhv. et dans ارتفع = رقّ الطائر في طيرانه, Miṣbâḥ sv. V. ici p. 1361 et Additions.

Ce thème رقي, *être haut*, m'amène à parler du mot رقيع. رقيع
Il est identique à רָקִיעַ, dont parle Gen. I v. 6—8, où c'est = *Ciel*. Delitzsch, Gen. p. 88, le dérive de רקע, *pulsare pedibus*, et le compare avec רקד et رقص, v. ici sub رقد. H. Winckler, A O F III p. 386 dit aussi que רקיע est „der festgestampfte (Ez. 6, 11, Job. 37, 18; cf. رقّ p. 1358, 2) Teil des Weltalls", id. *Himmels- und Weltbild der Babylonier* p. 27, ce qui est adopté par A. Jeremias, Das A T p. 164. La traduction américaine le rend par جَلَد, que je ne trouve que dans Kazimirski, *firmament*, et M. el-M., qui l'a probablement d'el-Kulliyât et qu'il explique par السماء ou الرقيع ou الماء المتجمّد فوق السماء, v. aussi Dozy sv.. A. Stoppani, Cosmogonia Mosaica pp. 267—281 veut prouver que c'est *firmament*, et non pas *extension*, en citant la traduction des LXX et de la Vulgata. Winckler prétend que ce רקיע qui doit „séparer les eaux se trouvant au-dessous du r a q i ᶜ de celles qui sont au-dessus de lui", ne peut être le *Ciel*, „vu qu'aucun peuple n'a une telle conception du Ciel, car au-dessus du Ciel il n'y a nulle part de l'eau". Mais à la page suivante il parle

رقيع lui-même des deux eaux: l'Océan terrestre et l'Océan céleste, le רקיע הַשָּׁמַיִם, *le* raqî^c^ *des Cieux.* A. Jeremias, Handbuch p. 58. Les Arabes eux-mêmes comparent le Ciel à une *mer*, comme Umayya, v. plus bas, et I. Sîdah IX p. 6, 8 et ss. d'en bas; Schiaparelli, Die astronomie im A T p. 27. Dans Boḫârî IX p. 124 (باب وكان عَرْشُه على الماء), on lit: فدخل ناسٌ من اهل اليمن فقال اقبَلوا البُشْرَى يا اهل اليمن اذ لم يقبلْها بنو تميم قلوا قَبِلْنا جِئْناك لِنَتَفقَّهَ فى الدين ولِنَسْأَلَك عن اوّل ما كان قل كان اللهُ ولم يكُنْ شيءٌ قبلَهُ وكان عَرْشُه على الماء ثمّ خلق السموات والارضَ وكتب فى الذِكْر كلّ شيءٍ الخ = Fatḥ el-Bârî vol. XIII p. 333. Ici perce la cosmogonie babylonienne, où l'Océan céleste [1]) est une partie du monde céleste. C'est le Nun, où naviguent les corps célestes. Il y avait aussi au Ciel des fleuves et des mers, car tout ce qui se trouvait sur la Terre existait également au Ciel, selon les Babyloniens; cf. p. 1371 la définition de جَلَدٌ. Je ne vois donc pas que l'interprétation du récit de la Genèse offre une difficulté, pas plus que dans Ezéch. I v. 22—24, où c'est le *Ciel de crystal*, Winckler A O F I p. 347. La difficulté est plutôt dans l'explication de Winckler de raqî^c^,

I. Sîdah IX p. 71, Nihâyah II p. 96, L A IX pp. 356, 14 et 491 et Lane sv. rapportent une Tradition: لقد حكمتُ بحُكْم الله من فوق سَبْع [2]) أَرْقِعةٍ يعنى سَبْع سموات وكلّ سماء يقال لها رَقِيع وقيل الرقيع اسمُ سماء الدنيا. L A sv. dit: الأَرْقِعُ والرقيع اسمان للسماء الدنيا لانّ الكواكب رقَعتها سُمِّيت بذلك لانّها

---

[1]) = A b = ابـاب, vhv., Hommel, *Beiträge zur morgenl. Altertumskunde*, Heft 2 p. 26; v. sub راح I. عُبَاب النيل, Geyer, Zwei Gedichte I p. 147, 8.

[2]) I. Sîdah, L A et el-Fâ'iq sv. portent سبعة.

مرقوعة بالنجوم, = I. Sîdah IX p. 7, mais L A ajoute prudemment والله اعلم. Il continue ainsi: وقيل در واحد من رقيع

السموات, comme I Sîdah, et السموات السبع يقال لاخرى رقيع

الدنيا سبعة أرقعة كل سماء منها رقعت التي تليها فكانت طبقا[1] لها

لان كل واحدة رقيع التي تحتها. El-Fâ'iq sv.: كما ترقع الثوب بالرقعة.
C'est en vertu de cette conception cosmogonique des anciens Sémites que nous avons l'expression *être au septième ciel.*

Les Arabes ont aussi hérité de cette conception babylonienne ou plutôt sémitique, comme de tant d'autres choses, sur lesquelles l'Islâm et le Christianisme ont passé l'éponge, mais qui pour nous autres Orientalistes sont d'un intérêt de premier ordre, 375, n. 2. Le Qor. 41 v. 10: ثم استوى

الى السماء (sc. الله) et ib. v. 11: فقضاهن سبع سموات وأوحى في

كل سماء أمرها وزين سماء الدنيا بمصابيح حفظا.

Laissant de côté l'étymologie invraisemblable de Delitzsch, Winckler et L A, je crois que رقيع, dérive de رقي, *être haut,* avec renforcement de la dernière radicale en ع, comme بدع

< بدا > بدى, vhvs., Arabica III p. 80; 1493, جزع et جزى,

vhvs., شفع et شفى, قزع et قزى, توقع et توقى, dt., *prendre garde à,* et bien d'autres. Il s'ensuit que רקיע peut aussi provenir d'un verbe רקע de même sens, mais qui ne figure pas dans nos dictionnaires. A. Jeremias, Das A T p. 164, dit que raqî' est la même chose que le babyl. šupuk šamê, dont l'étymologie serait, selon lui, la même que dans raqî', voir ici p. 1100, 2, et provenant de špk, *heap up, store, construct,* Muss-Arnolt, p. 1081. Le raqî' serait l'Ecliptique. H. Winckler Altorientl. Forsch. III p. 388, dit

---

[1]) Ceci rappelle les sept ṭubuqâti babyloniens, Zimmern KAT p. 615 et le Qor. 27 v. 3 et 71 v. 14: خلق الله سبع سموات طباقا.

رقيع que raqîᶜ hašamayim est = šupuk šamê, *Himmelsdamm*, et il admet deux raqîᶜ.

Je crois que šapâku est plutôt = سمك et non pas سفك, שׁפך, *spandere*, *spargere*, car alors on ne s'explique pas comment šupuk šamê pourrait renfermer l'idée de „festgestampft" = رقيع. Ce qui appuie l'étymologie que je propose, c'est non seulement سماء < سمو, *être haut*, et عِلّيّون, Qor. 83, 18, place qui se trouve au septième Ciel où sont les âmes des Croyants, I. Sîdah IX p. 7/8, mais surtout le nom des *sept Cieux*: المُسْمَكات السبع ou المسموكات = السموات السبع. ᶜAlî a dit وبارئ المسموكات اى السموات السبع, Nihâyah I p. 183, 1 = LA XII p. 329. والذى سَمَكَ ٱلعُلَى, ᶜUmar IAR N° 330 v. 4. سمك الله السموات سَمْكا وسموكا رفعها, والبيت جعلت له سماكا, I. el-Qûṭ. p. 240, 17. سَمَكَ الله السماءَ رفعها, Ṣiḥâḥ sv., LA sv.; سمك الشىءَ اذا رفعه, Nihâyah I p. 183. سمك est aussi intr., I. Sîdah V p. 134, 10: حكى عن ابن عمر انّه قيل له فى بعض البلاد اظُنُّهُ باليمن أَسْمَكْ فى ٱلرَّيم. De cette racine سم dérivent سمو, سمد, u, = علا, I. el-Qûṭ. p. 239, 20: سمد الفرسُ وغيرُه رفع رأسَه, LA sv., 1374 n. 1, et سمق, u, = طال, I. el-Qûṭ. p. 240, 21, LA sv.: ارتفع وعلا وطال غاية الطول; Moᶜall. ᶜAmru b. el-Kulṯûm v. 20: ومَتْنَى لَدْنَة سَمَقَت وطالت روادفُها [1]). Geyer, Zwei Gedichte I. p. 94, 3 d'en bas: تسامق et سمق. Les racines سم, سن et شم sont identiques; cf. سند, 444 n. 3, [2]) سنم, شمخ, *être haut*, vhv. et ici *sub* دلو

[1]) Selon l'édit. de Johnson et de Moḥ. Maḥm. eš-Šinqîṭî (Caire 1319). Celle de Lyall porte طالت ولانت.

[2]) Dans le sens de *monter*, ce verbe est très courant dans le Sud, vhv., سند فى الجبل. Moᶜall. ᶜAntar, éd. Rescher p. 51. استند, ici p. 403, 3. Le إسناد ou سَنَد d'un ḥadît ne me paraît pas être „*Stütze*",

p. 841 en bas. سمك se trouve en sabéen avec le même sens رفع, trans., *élever*, p.e. Rhodokanakis WZKM 29 p. 353: ݘسمك وتيفعن مرايهمو, *lorsque (le dieu) éleva et exalta leurs deux seigneurs*; سمك n'est pas ici *appuyer*; cf. Ges.-Buhl *sub* סָמַךְ et ici *sub* رفد.

Le mot سَوم, Ḥdr. Gl. sv., Dt. 536, 11; 544 n. 1; 1141; 1153, vhv., si courant dans le Sud, est probablement une métathèse de √ سمو, v. Rhodokanakis Studien z. Lexicogr. II p. 81 n. 2. cf. le ʿomânais رَيسة *sub* ريس. Cf. Aryâm, pl., en éthiop., *ciel*, de رام, u, *être haut*, vhv., et l'hébr. מָרוֹם, *ciel*, également de رام, u, comme سماء, *ciel*, de سما, u, *être* ou *devenir haut*.

Les musmakât = masmûkât sont l'œuvre d'Allâh, car c'est lui qui a tout créé. Déjà el-Ǵauharî sv. a ٱلْمسموكات que l'auteur d'el Qâm. déclare être un لَحْن ou une لُغة, oubliant que l'infaillible ʿAlî s'était servi de cette forme, qui est bien une لغة, mais non pas un لَحْن; v. ici p. 1099.

Au-dessus des sept ʾarqiyah-masmûkât se trouve le Ciel du dieu suprême. Umayyah I. Abieṣ-Ṣalt, éd. Schulthess N° 32 v. 4, dit:

لَهُ مَا رَأَتْ عَيْنُ ٱلْبَصِيرِ وَفَوْقَهُ سَمَاءُ ٱلْإِلَهِ فَوْقَ سَبْعِ سَمَائِيَا

A lui est tout ce que voit l'œil du voyant, et au-dessus de cela Il y a le Ciel de Dieu, au-dessus de sept cieux [1]).

Goldziher MS II p. 6, Juynboll Handbuch p. 14, ni „*fondement*“, Encyclop. de l'Islâm sv. Ḥadith, mais إسناد est plutôt l'inf. de أَسْنَدَ, *faire remonter* la Tradition à un tel., cf. رفع dans le même sens, quoique اسند الى ait aussi le sens secondaire d'*appuyer*, I. el-Qûṭ. pp. 102, 8 et 178, 8.

[1]) Cité par Sîb. II p. 54, Sîrâfî *apud* G. Jahn Sîb. I II p. 32, LA XIX p. 122, I. Sîdah IX p. 3 et s. = Ḥiz. d'el-Bard. I p. 118, où le pl. insolite سمائيا est expliqué; autres renvois chez Schulthess; TA et Lane.

رقيع On est tenté de voir dans le سمك الاعلى, une appellation du Soleil, ici p. 322, mais le poète était trop profondément imbu du monothéisme judéo-chrétien pour mettre dans cette expression une idée de l'ancienne cosmogonie sémitique. Umayyah n'était probablement pas chrétien dans le sens dogmatique de l'Eglise, Lammens Moʿâwia p. 335 n. 4. C'était un *homo religiosus*, voilà tout ce que nous savons. Son Diwan est un des livres les plus importants, si non le plus important, de toute la littérature préislamique. Abul-Walîd, Hebr. Roots p. 689, dérive רקיע de רקע = مدّ ou بسط, mais il dit être en cela en contradiction avec les Arabes. רקיע correspond donc à un فعيل = مفعول, que cela vienne d'une racine qui signifie *élever*, *être haut* ou *étendre*. J. Levy W B IV p. 470 dit que רקע est synonyme de רגע et que, par conséquent, le sens primaire serait *mouvoir* > *étendre*, mais ce sont là deux racines différentes, v. sub رج et رجع, et p. 1357.

Un des noms du Ciel est aussi بِرْقِع, qui se trouve dans un vers de Umayyah b. abi eṣ Ṣalt, éd. Schulthess p. 27 v. 15 = Ṣiḥâḥ sv. = L A VI p. 20, ib. IX p. 356 = I. Qot. Gl. sv.: فأتمّ ستّا فاستوت أطباقها * وأتى بسابعة فأنّى تورد * فكأنّ برقع والملائك حولها * سدر تواكله القوائم أجرد. Sur ce mot, v. O. Stud. Nöldeke I p. 84 5 et n. 6. Selon I. Sidah, IX p. 6. برقع est le nom du *septième* Ciel, et selon L A l. l., du *quatrième*, et non pas du *premier*, comme le pense Schulthess, ib. p. 84. Le poète le compare à une *mer calme et lisse*, L A IX p. 356. Schulthess rejette l'étymologie de Winckler: بَرْقَعَ > بِرْقِع, qui n'est pas „sich verschliessen", mais transitif, *voiler*, et تبرقع, *se voiler*; c'est le dénominatif de بُرْقُع = بُرْقَع ou بُرْقُوع, *voile* sur la figure des citadines, L A sv. Je ne suis pas aussi sûr que Schulthess que Winckler ait tort de ne pas y voir un rapport avec رقيع, au contraire, je crois qu'il faut séparer

رقيع, de برقع (fém.), qui pourrait être le *voile qui couvre tout*. رقيع
L'explication du Ṣiḥâḥ de برقع est par I. Barrî taxée de *radotage*, هذيان, L A IX p. 356, ce qui se rapporte à la leçon أجرب que donne à tort el-Ǵauharî, au lieu de أجرد, et à son comm.: لانّه تُرى فيه (البحر) الكواكب كما تُرى في السماء. El-Ǵauharî s'appuie sur le mot سدر, qui est un des noms de la *mer*, اسم من اسماء البحر, L A VI p. 20, 9 d'en bas [1]. La réflexion d'el-Ǵauharî n'est certainement pas très heureuse.

Au-dessus des sept ṭ u b u y â t, = a r q i ʿ a h = m a s m û k â t, se trouve le سماء الآلّه, comme nous l'avons vu p. 1375 6. C'est là que montent les âmes des Croyants, ارواح المؤمنين. On supposait même qu'on pouvait y accéder par une *échelle*, سُلّم. Zoheyr b. Abi Sulma dit:

وَمَن هابَ أَسبابَ المَنايا يَنَلْنَهُ   وإن يرقَ أَسبابَ السماء بِسُلّمِ

selon la leçon de Johnson, The seven Poems p. 86, tandis que la leçon chez Lyall, Ten ancient arabic Poems p. 64, est ولو رام الخ et dans mon édition p. 91: المنيّة يلْقَها ولو رام الخ, = Ahlwardt, ce qui est expliqué chez Lyall par ولو رام أن يرقى السماء بسلّم, بدرككم الموت ولو كنتم في, chez Johnson par بروج مشيّدة, et dans mon Zoheyr par: ولو من اتّقى الموت تَقيّةً رام الصعود الى السماء ليتحصّن منه; ib. اسباب السماء est ابوابها, et ib. اسباب المنية علقها وما ينشبّث بالانسان منها [2]. Chez Lyall اسبب السماء est النواحي. On peut donc traduire:

---

[1] V. sur ce mot intéressant mon *Ragaz et mètre*.

[2] اسباب a donc ici deux sens différents. Ce mot est très difficile à bien traduire. Dans le Sud, أسباب est *choses, objets, hardes*. L A XV

رقيع *Et qui craint les raisons d'être du trépas, elles l'atteindront bien,*
Quand même il monterait aux portes du Ciel par une échelle.

Nöldeke Fünf Mo'all. II p. 18 rend ici أسباب par le même mot: *Zugänge*, et il y cite, p. 36, Mufaḍḍ. 13, 41; Ḥamâsah p. 424 v. 5, A'šâ *apud* Sîb. I, 197 et Qor. 6, 35; 52, 38; et il donne à سبب la même définition que L A rapportée ici dans la note [1]). Goldziher Ḥuṭ. p. 126 cite les mêmes passages et, en outre, Ḥamâsah p. 190, 7: ولا مُرْتَقٍ مِن خَشْيَةِ الموت سُلَّمَا. L A, XV p. 191, 1 d'en bas et XVIII p. 180, 6 d'en bas, = Ḥuṭ p. 126, rapporte un vers d'I. Muqbil:

لا تُحْرِزُ المَرْءَ أَحْجَاءُ البلادِ ولا * يُبْنَى لهُ في السموات السَلالِيمُ

Les limites du pays ne protègent pas l'homme [2]),
Et il ne se construit pas pour lui des échelles dans les Cieux.

V. Additions. Voir aussi mes Prov. et Dictons p. 130 et s.

---

p. 191, 11 d'en bas dit: السُلّم سَبَب الى الشيء, v. ici p. 1377), *moyen d'arriver à une chose.* et ib. p. 441, 6 il explique اسباب السماء par مَراقيها. On observera la locution analogue (חֶבְלֵי מָוֶת (שְׁאוֹל, *cordes de la mort*, Psaumes 18, 6; 116, 3 Prov. 5, 22; v. Additions. On est donc en droit de supposer que اسباب est originairement aussi *cordes* dans la locution arabe; v. ici *sub* رمّة. Margoliouth, K. el-Ansâb d'es-Sam'ânî, Introduction, veut que نسب vienne de سبب, *corde*, ce qui n'est pas probable. Der Islam VI p. 104.

[1]) Dans le Sud, il y a سُلّام, Aden, سَلّام, et سَلّوم, comme dans l'Afrique du Nord, Hdr. Gl. sv.; c'est dans le Sud *échelle de bois.* رقينا بسلّام من الخَلْفة, *nous sommes montés avec une échelle par la fenêtre*, Dt., mais رقينا في الرقاد, *nous sommes montés par l'escalier*, Dt, vlv.; v. p. 1362 en haut. مِعْراج est à Aden = سُلّام. D'après les savants européens, مِعْراج serait éthiop. = سُلّام = סֻלָּם. Brockelmann l.l. I p. 231. Le Sud a donc la même forme que l'hébreu.

[2]) V. ici p. 402.

On connait assez le ليلة المعراج du Prophète; Winckler ASO p. 202 et s. et id. *Die babyl. Kultur* p. 51 et ss., et surtout par le joli mémoire de J. Horovitz, *Muhammeds Himmelfahrt*, Islam IX. p. 159 et ss. C'est là une ancienne conception sémitique qui se rapporte aux sept Cieux, chacun représentant une planète selon son éloignement de la terre. Nous la retrouvons chez Dante dans sa *Divina Commedia*, éd. de Pietro Fraticelli, lorsqu'il décrit, comme le fit le Prophète Moḥammed, son voyage allégorique la nuit de Jeudi à Vendredi en 1300. Il y a beaucoup de points de contact entre le poème de Dante et le miʿrâǵ du Prophète. Un savant espagnol a déjà relevé ce fait [1]. Mais je ne crois pas que Dante ait été influencé par le miʿrâǵ du Prophète, car Jésus de Nazareth et sa mère sont aussi montés au Ciel, ce qui est un dogme pour l'Eglise chrétienne. De même, le Musulman orthodoxe ne doute nullement de la véracité du voyage nocturne du Prophète: *mundus vult decipi, ergo decipiatur*, comme le disait le pape Paul IV († 1559).

Ce qui paraît aussi rendre plausible mon étymologie de رقيع, ce sont les dérivés de √ رق, qui doit aussi signifier *être haut*, vhv.. V. Additions.

رك

√ رك = √ رق, Lane sv., J. Levy HWB IV p. 150, a deux sens différents: 1e *être faible*, *mince* et 2e *être superposé*. Dérivés de رك sont ركب, ركح, vhv., ركم = رجم vhv. I. el-Qûṭ. p. 265, 16, رَكَس et رَكُس, ib. p. 268, 14, 15, ركو > ركي et les autres formes verbales, vhv.

[1]) Miguel Asín Palacios, *La escatologia musulmana en la divina comedia*, Madrid 1919; v. Der Islam XII p. 138 et ib. VI p. 1 et 33 *Die Himmelsreise Muhammeds* par B. Schrieke.

En Syrie, رزق, i, est *tasser la terre avec les pieds*, Tallqvist-Sprichw. p. 20, 8, ici p. 1358, 2. — V. sub رَكب, p. 1387.

ارتكّ = ارتجّ, *trembler*, 673, où ج > ك par g, v. ici p. 1122.

* رکب

ربب > رَكِب, a, selon Prov. et Dict. pp. 60 et 264; ma Festgabe pp. 13, 19; 14, 13, 14; 94. Spiro sv.: رِكِب. Propr. *être dessus* > *être monté sur* une bête ou n'importe quoi, > *monter*. Mais رَكب, u, tr., *monter, dresser, adapter, anpassen*. Rìkeb ʿalêha, *monter sur une femme* = *faire l'amour*, 75, 20; 110, 12; 950 n. 4; 1253, 1. Rùkubet, 78, 2, est le passif رُكبت, avec attraction vocalique, v. plus loin. Le mehri a aussi rikeb lä ḥarmät, même sens, SAE III p. 241, v. p. 1384,17, de même que le babyl. rakâbu, Muss-Arnolt p. 962, et le syriaque ܪܟܒ, *saluit, iniit (feminam)*, Brockelmann Lex. syr. p. 354. — I. el-Qûṭ. p. 105, 12: ركب الدابّة والشيء. I. Sîdah VI p. 178 en bas: ركبتُ الدابّةَ رَكْبًا ورُكوبًا علوتُها وكلّ ما علوتَه ركبتَه. Ges.-Buhl sv. donne à ركب le sens de „*steigen und darauf sitzen*", mais il faudrait dire *darauf sitzen* > *steigen*, car رَكب a originairement un sens passif. Cela ne se dit, par conséquent, que pour *monter* sur une bête, une voiture, un bateau, رَكب البحر, ou un autre objet, et l'on ne saurait dire رَكب الجبل, comme en babyl., Muss-Arnolt p. 962 b, mais on peut dire رَكب الطريق. Lethem p. 281: *climb*, rakab, ṭalaʿ, śabb, śaʿbaṭ, vhvs., = ib. p. 250, rakab fôq, *ascend*.

رَكب est employé dans une foule de phrases, au propre et au figuré. Usd el-Ṛâbah IV p. 6, 10 d'en bas: سمعت عن ... أنّ عكرمة بن أبي جهل ... أعظم الناس بلاء وأنّه يركب

حتى جرحت صدر الاسنّة, *j'ai entendu dire par .... que I. abi Ǵahl fut (alors) le plus courageux de tous dans le combat et qu'il s'exposa à la pointe des lances qui lui blessèrent la poitrine.*

ركّب. ركّب فتنة, *il provoqua des troubles*, 13, 21. يركّب مجننة *he pretend to be made*, Stace p. 210. Lethem p. 264 donne: *boil* (water, food), rakkab, fawwar, propr. *faire monter*, et p. 364, rakkab, *lift*, = šâl, rafaᶜ. V. p. 1388 en bas. — C'est aussi chez les Bédouins du Nord et dans el-Qaṣîm, *préparer*, = dl. ولّم, 1382 n. 3: وعقب ما حطّينا عن ركّابنا قم راعي البيت وقال لمرته ركّبي غدا الضيوف وروحي نوحي على ضيف الله قلنا له ويش ضيف الله قال ضيف الله بن جبرين شيخ مطير بني عبد الله *Après que nous fûmes descendus de nos montures, le maître de la tente dit à sa femme: „Prepare le déjeuner pour les hôtes de Dieu et va appeler l'hôte de Dieu". Nous lui demandâmes: „Qui est l'hôte de Dieu?"* [1] *Il répondit: L'hôte de Dieu est Ibn Ǵibrîn, chef des Mṭêr, des ᶜAbd Allâh"*, récit de ᶜOnèzah.

تركّب على est aussi *s'asseoir sur les talons*, Hammâmi, Ḥḍr. p. 664, 1 et n. 1, les genoux étant pliés, < ركبة, *genou*.

أركب, *faire monter à cheval, à âne, à chameau*, etc., ma Festgabe pp. 14, 19; 15, 8 où le premier èrkibha est ركب, avec prosthèse, ib. p. 40. Sur les أفعل, voir ma L B ᶜA Gl.

1) Sur ضيف الله, voir 337. Chez Abu Ḏarr, Šarḥ es-Sirah, éd. Bronnle, I p. 42 on lit: وتزعمه قريش تجمعه كل عام الاكل الموسم ويقولون هم اضياف الله تعالى. Clemen, Die Reste der primit. Religion etc., p. 128.

sv., où il y a une longue liste de ces verbes; 1570, où plusieurs افعل.

رِكْب > رُكْب, coll., *troupe de cavaliers à cheval* ou *à chameau*, 1093, 2 = ma LB ͨA p. 76, 10. MSOS VI, II p. 106 N° 29. Les ͨAnezeh appliquent رُكْب aussi aux *chameaux qu'on monte*, = رِكاب.

رَكَب, *dalle lisse*, Dṯ. فى وادى صيعمان صَفْق وماءه يذلّح على رَكَب ويجتمع فى ثَبْرة, *au W. Ṣeyͨamân, il y a une cavité dans le roc dont l'eau se jette sur une dalle lisse et se collecte dans une excavation*, Dṯ. Sur ذلح, v. 1678 et Gl. sv., et sur ثبرة, Gl. sv. C'est aussi un *escarpement dans la montagne*, = ذلّاح, vhv.

رُكْبة, *colline*, Dṯ. رُكْبة السوق = دُكّان, Lethem p. 265. رُكْبة الحَمْرا est le nom d'un passage dangereux, un col au pays de Marḫah. Est-ce le même mot que رُكْبة, *genou*? — Le sens de *genou* est partout courant.

Je me permets ici de dire quelques mots sur ركبة et brk. D'un côté nous avons pour *genou* la racine brk en babyl., aram., éthiop. En Syrie et en Palestine, بِرْك المحْرات, = dṯ. وَصْلة المحلى, est *le timon* ou *l'arbre de la charrue*, Ḥdr. p. 297, parce qu'il est, dans sa partie supérieure, courbé en forme de *genou*, ZDMG 74 p. 265, où Mielck donne بِرْك, tandis que j'ai entendu بُرْك ou, avec anaptyxe, بُرُك, buruk, ce qui est plus près de l'aram. ܒܘܪܟܐ et du babyl. burku, = birku, Halma Körperteile p. 133: burku; le changement de u en i est partout courant. Le mehri bark, berk, *genou*, p. 163. De l'autre côté, nous avons l'arabe رُكْبة, = رُكْعة v. p. 1383, l'aram. אַרְכֻּבְּתָא, avec prosthèse, comme en

sh rkúb ou rekbét (erkebét) p. 163, ce qui est sans doute un emprunt arabe. Brockelmann, o. l. I p. 272, veut même que l'éthiop. berk ait donné l'arabe ركبة, ce qui n'est pas probable, car les Arabes n'auront certainement pas emprunté à l'éthiop. un mot pour une chose aussi commune à tous les hommes et à tous les quadrupèdes du monde entier! On constate donc que des sémitisants d'une grande science ont vu en ركبة une métathèse de √‾brk. Ce qui étonne en cela, c'est que les Arabes n'aient point conservé la forme رُكْب < بِرْك, mais l'on pourra objecter qu'ils lui ont pu donner la forme féminine en harmonie avec les autres parties doubles du corps qui sont du féminin sans en avoir la désinence caractéristique. Le paradigme فُعْلَة ou فُعْل [1]), > فَعْلَة ou فَعْل, désigne, entre autres, une chose ronde et élevée p. e. رُكْعة, *genou*, RO p. 403 N° 62; زُقْفة = لُقْفة; زُقْنة; صُبّة = صُبْرة, 1048; قُلّة; قُمّة; قُنّة; قُصْلة, 435 n. 1, 1024; كُدْس, 1048, كُدْسة, 1049; كُتْبة [2]); كُوع, *coude*. رُكْبة pourrait bien être de cette catégorie et se rapporter à l'élévation ou à la superposition (de ركب, *être superposé*) que forme la rotule sur le genou. Dans ce cas, رُكْبة n'aurait rien à faire avec بِرْك, בֶּרֶךְ; cf. ici sub برك et ركع.

Holma, o. l. p. 95, donne au babyl. birku aussi le sens de *pénis*, mais ib. p. 96 il dit: „il me paraît hors de doute que ce birku et birku, *genou*, sont identiques et, par conséquent, birku, *genou*, est employé euphémistiquement pour *pénis*". Il cite l'arabe رَكَب, qui, selon LA I p. 418

[1]) فُعْل et فُعْلة ont aussi un autre sens, voir Ḥdr. p. 252 et Dt. 1024.

[2]) كُتْبة, pl. كُتَب, Dt. Ce sont les deux nœuds qui se trouvent sur le flocon qui forme la fin du قُصّال < قصال, v. planche p. 1310.

en haut, est *pudenda*, mais dont le sens exact n'est pas bien fixé. Ib. p. 96 il traduit le babyl. tar-bit bir-ki-ia par *Spross, Erzeugniss meines Penis* ou, avec Delitzsch, au figuré, *Spross meines Schosses*. Je ne suis pas assyriologue et je ne lis que les textes transcrits par nos savants confrères, mais je me permets ici de faire observer que برك, u, vhv., est aussi employé pour hommes et animaux pour indiquer le *coït* ou la *copulation*. En Orient, on n'a pas tout à fait la même posture que nous autres Européens en faisant l'amour, ainsi que je l'ai décrit 835, 1; 837 n. 1; 866, 1 et 2 d'en bas; 868 n. 3; cf. L A II p. 44, 9 d'en bas. Ici c'est le verbe قعد qui désigne cette posture orientale. Mais on se sert aussi du verbe برك. L'homme est بارك على الحُرمة, et l'étalon est بارك على الرّاحلة, v. Gl. sub برك, lorsque cet acte a lieu. ركب على est aussi un terme analogue, comme je viens de l'exposer, et le mâle est راكب على الانثى. En mehri, śerkebât est *elle devint enceinte*, Bittner St. mehri II p. 137. Cf. ረከበት፡ወልደ, *elle a eu un enfant* Luc. 1, 36. Ce sont là deux termes d'étymologie différente. برك, *s'agenouiller, se coucher*, est ici probablement un ancien dénominatif du sémitique commun birku, *genou*, tandis que ركب indique la position que le mâle occupe *sur* la femelle pendant l'acte de la copulation; il lui est *superposé*.

رَكَبة, *escalier*, Lethem p. 442 = سلّم.

رِكب, *dromadaires*, 1649, 6 = ma L B ʿA p. 58, 6, = des ذلول. En Dt., رِكاب, singulier, est rarement usité, 154, 18; 1694, mais au Ḍofâr, R Ḍ Gl. sv.; ma M J M p. 26. Dans le Nord et en ʿOmân, R O § 409, c'est un pluriel ou plutôt un collectif, dont le singulier est مطيّة ou راحلة, vhvs.; M S O S V p. 7: Musil o. l. p. 220, 12. الفزعة بظهور الخيل والركاب, Hdr. Gl. p. 675; v. ici p. 1382, 6. Amâli, Dél. p. 139, 2 d'en bas: تركب

ركب ,وجمعنه الابل. Mo'all. 'Ant., éd. Rescher pp. 16 et 17: = الابل. R D Gl. sv., ركب الشام, *la caravane de la Syrie*, ici p. 933, 934. Sur ركب السلطان, voir la Durrah d'el-Ḥarîri, Cstple p. 80, le comment. d'el-Ḫafâǵi p. 173 et ici p. 933. Mon Zoheyr p. 116, 3 d'en bas: وتركب الابل التى برحل عليها ترحلة, وتوحدة, et ib. p. 154, 6: تركب الابل وتوحدة راحلة من غير تغضبا.

ركوب, *monture*, pl. ركب, > rakêyb, 524, 9 d'en bas; 531: 1694, > rakêb. Ḥamâsah p. 157, 11 d'en bas et p. 518 en bas, *cheval* ou *chameau*, = ركيبة = مركوب, pl. مراكيب. 168 v. 6. ركوب est = مركوب, de sens passif. I. Sidah, XIII p. 266, 8, cite ce mot parmi les aḍdâd: الركوب الذى يركب والركوب ما يركب, parce que le فعول est actif et passif, Lagarde, Bildung p. 63. Les 'Anezeh disent ركوب, *cavalier*, Socin Diw. Gl. sv., formé comme خروف, ذلول, etc., 593, et صرورة, صرورة, Fâ'iq II p. 10. On voit donc que les dialectes confirment les allégations des lexicographes. — ركوب, *pantoufles*, sans singulier, Ḥoǵarîeh, cf. مركوب vhv.

ركوبة, en Laḥiǵ et en Dṯ., > ركوبة, *chamelle qu'on monte*, 531 n. 3; 1369, 6; 1694: pl. ركوبت. — Lethem p. 428, *shed, hangar*.

ركيبة, 90, 16, prononcé erkêbeh, avec prosthèse et î > ê, 1694, = ركوب, vhv. Ce mot se trouve aussi dans une inscription ṣafâtique, Littmann, Entziff. p. 49: *chamelle*. ناقة ne se dit pas dans le Sud bédouin.

تركوب est l'inf. de ركب, 536, 537, *manière d'agir; coup monté*. Après les vers cités Arabica V p. 152 et Dṯ. 659, 11 d'en bas, il y a:

لاكنّ ذا تركوب هادي بن علي   واهل الفرنجيات زينات الحلوس

Mais c'est là la manière de Hâdî b. ʿAlî[1])
et des porteurs de fusils européens qui sont beaux . . .[2])
RḌ Gl. sv.

مركب est en général toute chose qui sert à transporter d'un endroit à l'autre, animal ou objet et s'applique par conséquent à un cheval, à un chameau, à un bateau, etc., où *l'on monte*. Dans le Nord, le عطفة, 1274, 3 d'en bas, est appelé مركب. Nous avons un exemple analogue dans le fr. *voiture*, < *vectura*, qui avait au moyen âge le sens général de *moyen de transport;* c'est pourquoi il désignait un *cheval*, un *âne*, un *chameau*, aussi bien qu'un *navire* ou une *charrette*. Le sens particulier à donner au mot dépend toujours des circonstances locales. Dans la langue administrative du département des Hautes-Pyrénées, voiture s'employait au sens de *bête de somme* encore au XVII[e] siècle. Dans quelques documents de 1610, on parle de „voytures . . . hors d'aleyne et lasses du chemin" et du privilège qu'ont les voyageurs de „faire repaistre et descharger leurs voytures en tel endroit que (bon) leur semble". Une trace intéressante de l'ancienne polysémie du mot se trouve dans une lettre de madame de Sévigné: Votre voiture doit être la litière[3]) jusqu'à Roanne et la rivière jusqu'à Briare" (Lettres N° 587); d'après Nyrop, Grammaire historique de la langue française IV p. 161. Cette coïncidence sémantique est fort intéressante. C'est un exemple de la sémantique comparée internationale

[1]) Sur Hâdî b. ʿAlî, voir Index p. 1842.

[2]) Je ne connais pas le mot حلوس, qui est un pluriel. En Ḥaurân, حلس est une *couverture* de selle plus grande que le خلال, vhv., des Ḥaḍar, mais c'est ici autre chose.

[3]) C'est donc le مركب des Bédouins du Nord. Cf. le babyl. n a r k a b t u, *voiture, char de guerre*, Muss-Arnolt p. 729.

découlant des mêmes observations et du même état des choses.

مركب ٱلدخّان est dans le Sud *bateau à vapeur*, p. 720. Ma'ǵar dit dans sa longue qaṣîdah:

شوقي ٱنتيك ٱلفجوج ٱلمقمره لا مركب[1] ٱلدخّان في ٱلغبّة شمر[2]

Je languis de ces défilés-là éclairés par la lune,
Lorsque le bateau à vapeur appareille dans le Golfe.

On dit aussi ٱلدخّان tout court, comme 1637, 5 d'en bas et Gl. p. 720.

مركبة, *canoe*, Lethem pp. 70; 80; 273.

مركوب, *chaussure*, un peut partout. Lethem pp. 429; *native shoes*, 434. Cf. ركوب vhv.

Quant à l'étymologie de ركب, רָכַב, l'origine doit en être cherchée, il me semble, dans la √ رك, avec le sens d'*être superposé, être dessus*. Il n'a rien à faire avec רָכַךְ *être mince*, ركيك. Les √ رك et رق sont ici synonymes. La III^e radicale pourrait bien provenir de √ رب, vhv., ou كب, comme aussi dans رقب, vhvs. Ce serait donc *être sur une chose, y être superposé* et indiquerait l'*état* ou la *position* où l'on est *sur* une chose.

C'est là un sens général. L A I p. 413, 1: وكل شيء علا شيأ قد ركبه. I. el-Qûṭ. p. 105, 12: ركب ٱلدابّة وٱلشيء ركوبا; il aurait été plus juste en disant ركب ٱلشيء وٱلدابّة. L A XV p. 119, 11 d'en bas: ارتجم ٱلشيء وارتجن اذا ركب بعضه بعضا, v. ici sub رجم p. 1161. Ges.-Buhl, sv. רכב, donne à ركب le sens de *monter sur un animal et y être assis*, où la première partie de la définition est une conséquence de la dernière, qui doit être primaire. J. Levy, WB IV p. 450,

---

[1]) Ainsi voyellé par le poète lui-même.

[2]) Sur شمر v. Hdr. Gl. sv.

dit que רכב, ركب vient de √רך, à laquelle il donne le sens de *weich, dünn sein*, et sub רך il cite même רָכַב. Cette étymologie est impossible, et Levy a confondu les deux racines homonymes רך, رك. Je suis étonné que Fleischer n'ait pas relevé cette erreur. رَكِبَ, *monter à cheval*, n'est qu'une application sémasiologique du thème ركب. On pourra tout au plus se demander si ركب n'est pas = رقب, les racines رك et رق étant identiques dans le sens *d'être en haut, être posé sur*. Mais √رغ, רך, *être mou, délicat, mince*, et qui est apparentée à √رخ, vhv., n'a pu donner ركب, רכב, *monter à cheval, monter sur un bateau*, avec beaucoup de sens figurés. Philippe, dans le Morgenl. Forschungen p. 100, est plus près de la vérité en parlant de la √رك et ses développements.

Zimmern, AFW p. 42, dit: „Il est difficile de décider, si l'akk. rakâbu, *monter sur un animal, monter à cheval, en voiture*, hébr. rākab, aram. rĕkeb, arab. rakiba (avec des dérivés nominaux pour voiture, cavalier, etc.) sont vraiment d'une parenté primordiale, ou bien peut-être un emprunt, et alors naturellement très ancien, des mots sémitiques de l'ouest, dans ce sens, à l'akkadien". Cette réflexion me paraît une peu fortuite, car les Sémites de l'ouest, tels que les Arabes, ont bien eu un mot aussi pour *monter sur un animal*, et le verbe doit, d'après moi, être du sémitique commun. Le babyl. rakâbu ou raqâbu, ift. ritkubu ou ritqubu, est, selon Zimmern, o. l. p. 26, „un terme technique de construction, pour *joindre ensemble, zusammenfügen;* rukbu, *poutre*, > raqpā, hébr., judéo-aram., rikpĕtā, *boisage*". C'est évidemment l'arabe رَكَبَ et رَكَّبَ, de la même racine رك, qui a donné رَكِبَ. On dit encore ركّب البيت على اربع طرايق, *il dressa la tente sur quatre ṭarâiq*, vhv., = نصب, v. ma LBᶜA Gl. sv. Dillmann, Lex. aethiop.

sv., dit: „potestas radicis primæ in *applicando*, *immittendo*, *componendo* (fügen) esse videtur, vid. IV, 1, nec non رَدَب, II, V, VI et وَقَص, أَوْقَص; hinc propagantur, a) *insidere*, *conscendere*, *équitari*, *vehi*, etc.

Ce qui peut à juste titre nous étonner, c'est que le babyl. et l'hébr. biblique ont la forme transitive rakâbu et rakab, tandis que l'aram., l'arabe, classique et dialectal, de même que le mehri (rêkeb), ont la forme فَعِل. Je ne m'explique pas bien cette différence, à moins d'admettre la justesse de l'hypothèse fort plausible de Nöldeke, que les trois voyelles n'étaient pas *au début*, „dynamiquement différentes les unes des autres". L'arabe est ici assez fixe, déjà à l'aurore de sa littérature. Ce n'est pas là un schéma inventé par les grammairiens, mais une morphologie existant dans le parler quotidien et sur lequel les savants arabes se sont basés en réunissant les anciennes poésies et en les récitant. L'arabe est aussi ancien que le babylonien, à côté duquel on parlait arabe en Mésopotamie. Cette langue arabe vit encore, parlée par des millions, dans toute sa luxuriante richesse, nous offrant, dans la luġah et les dialectes, un fonds immense de vocables, de phénomènes phonétiques et morphologiques, où l'œil scrutateur découvre à chaque pas l'ancienneté et la persistance de la langue, malgré les nouvelles branches qui ont poussé sur l'arbre primordial. C'est donc sur cette terre, encore insuffisamment défrichée, au point de vue linguistique, qu'il faut chercher la voie pour expliquer bien des difficultés qui s'érigent devant la linguistique sémitique comparée. Quelques „Alttestamentler", qui ne connaissent que la pauvre et bâtarde langue hébraïque, telle qu'elle nous a été transmise dans l'AT, ne veulent point reconnaître cette supériorité de l'arabe, parce qu'ils ignorent aussi bien la luġah que les dialectes, et nous sommes, nous autres arabisants, exposés à leurs sarcasmes,

comme Beer, ZDMG 59 p. 428 en haut[1]), parce que nous voyons dans la langue sacrée de l'Arabie une mine d'or d'où nous extrayons les pépites qui répandent leur lumière brillante sur toutes les langues sémitiques. Bezold, le savant assyriologue, est plus clément envers nous lorsqu'il dit, Die babyl.-assyr. Inschr. und ihre Bedeut. für das Alte Testament 1904, p. 47: *„Aujourd'hui encore on fera bien de se persuader qu'une étude vraiment utile des langues sémitiques doit toujours avoir pour point de départ la langue arabe"*.

Je suis donc convaincu que le فَعِلَ arabe, transitif ou intr., collatéral avec فَعُلَ, par la permutation constante des deux voyelles, remonte à une haute antiquité. Sans cela, il faudrait supposer une schématisation, d'un accord commun entre les رُوَاة, ce qui me paraît absolument inacceptable. رَكِبَ, لَبِسَ, etc, représentent une conception sémantique arabe, tandis que le babyl. rakâbu et labâsu en indique une autre, mais le résultat final est le même[2]). Si l'on fait venir رَكِبَ de $\sqrt{}$ رك = رق, v. plus haut, + رب ou كب, il s'ensuit que la dérivation dans les autres langues sémitiques doit être la même. Ici nos contradicteurs diront que nous voulons tout tirer de l'arabe. Qu'ils nous indiquent alors un autre moyen, basé sur l'hébreu, l'araméen ou le babyl., pour expliquer l'étymologie. Mais ce moyen leur manque, tandis que l'arabe est encore si vivant; il offre bien plus

---

[1]) L'appréciation de Beer pourrait, avec plus de raison, s'appliquer à de Lagarde à propos de son misik.

[2]) Hommel, ZDMG 44 p. 536, croit, sur la foi de de Lagarde, que فَعُلَ est plus ancien que فَعِلَ, ce qui a été, à juste titre, mis en doute par A. Müller, ZDMG 45 p. 227 n. 2. Mais lorsque A. Müller prétend, ib., que faʿala manque en babyl., d'après Hommel, il a tort, d'abord parce que Hommel ne dit pas cela et parce que faʿala y existe véritablement, Delitzsch Gr. § 118.

d'éléments de réconstruction que les autres langues sémitiques, depuis longtemps mortes et n'étant connues que par les épitaphes qu'elles ont laissées derrière elles et que nous ne savons pas même prononcer. Il ne nous reste donc que l'arabe, et c'est à lui que je m'en tiens principalement dans mes recherches.

Je m'abstiens d'examiner si le parfait فعل est primaire (il est en tout cas fort ancien), provenant d'un يفعل, ou bien si c'est l'imparfait qui a influencé le parfait فعل. Je laisse à d'autres plus clairvoyants que moi la tâche de percer les ténèbres qui entourent la formation des langues sémitiques, préférant ne donner que les matériaux que j'ai recueillis pendant ma longue carrière d'études en Orient. Mais il me semble que l'imparfait a joué un rôle prépondérant, comme le veut Torczyner ZDMG 67 p. 645 et ss. De même, il me semble que le transitif فعل a précédé les فعل, contrairement à ce que prétend de Lagarde. J'ose ici poser une question qui paraîtra risquée: les فعل classiques transitifs peuvent-ils provenir d'un فعل de la langue parlée > d'un فعل, i, u, à l'instar de ce qui se passe encore aujourd'hui? Avant el-Ḫalîl et Sîb. nous ne savons pas exactement la prononciation de l'arabe. Les anciennes poésies furent vocalisées d'après le système des savants citadins d'el-Koûfah et d'el-Baṣrah; ceux-ci ont même vocalisé le Qorân qui, dans la rédaction de ʿOṯmân, n'avait pas les voyelles marquées. Il serait de la plus haute importance d'avoir une reproduction de ce Qorân, qui se trouve à el-Medînah et que le šêḫ Amîn el-Madanî a vu d'après ce qu'il m'a assuré; mais voyez Nöldeke Geschichte des Qorâns I p. 238.

Sur la forme رَكِبَ je renvoie à ma monographie فعل.

رَكَحَ voir *sub* رَقَحَ.

ركد

ركد, u, *être ferme, immobile, fixe.* C'est une variation de رقد, II vhv. Yifhâgha (= ثقّلـه) ʿan en-nâr yiḥallîha lama tarked [1]), *il l'enlève du feu et la laisse jusqu'à ce qu'elle soit reposée* (c'est à dire, que le café ne bouille plus) 60, 6, expliqué par la ma sakan ṛalîh, comme LA IV p. 166, 11 d'en bas: ركد العَصِيرُ من العنب سكن غَلَيَانُه. Tallquist Sprichw. p. 136, 4 d'en bas n'est pas *faire halte*, mais *rester là, stehen bleiben*, comme l'a bien traduit l'auteur p. 137, 9. Cf. Boḫ. I p. 147, 8 d'en bas (باب وجوب القراءة الخ): أُصَلّى صلاة العشاء فأَرْكُدُ فى الأُولَيَيْن, *je fais la prière du soir et je prolonge les deux premières rikâʿ*, selon la traduction de Houdas, mais c'est là une traduction erronée. En-Nihâyah sv. dit: هو السُّكُونُ الذى يَفصل بين حركتيها كالقيام والطُّمَأْنينة بعد الركوع والقعدة بين السَّجْدتين. LA sv. explique أَرْكُدُ par اسكن أُطَوّل القيام وأُطيل القيام, et el-Qasṭallânî II p. 83 par: القيام حتى تنقضى القراءة. Le رُكُود, ou الطُّمَأْنينة, est donc une *petite pause* que fait celui qui prie *en restant* un moment *immobile*, selon la prescription du Prophète, Boḫ. I p. 148, 5 et ss. (باب ut supra), Juynboll, Handbuch p. 78. LA sv.: كل ما ثبت فى شىء فقد ركد, I. el-Qûṭ. p. 264, 14 et ss. Śanfarâ Lâmîyat v. 68: (الأَراوى) يَرْكُدْنَ بالآصال حَوْلى, *restent le soir immobiles autour de moi.* رَكَد الهَواجِرُ, Moʿall. ʿAntarah v. 37 = ركدت الشمس, MʿAR p. 60, lorsque le *soleil est à son apogée.* ركد a dans les dialectes toutes les significations données dans LA, mais ركدت البَكْرة, dans le sens de دارت, n'est pas une antisémie, car ركد est ici une prononciation

[1]) Obs. tarked < تَرْكُد > تركد et la voyelle de la préformante.

pour رقد II vhv. L'hébr. רכד provient d'une autre racine rk, v. ici p. 1379.

ركد. أَرْكَدَت ٱلْبُرْمَة عَلَى ٱلْمَرَاكِد, *elle a posé la marmite sur les pierres du foyer*, 1042, 10 d'en bas, expliqué par أنصبت. Musil p. 342, 18 rapporte ce serment: ana râḍîk raḍwa min allâh wamurked ḍahrak ᶜal-Allâh, ... *et j'appuie ton dos sur Dieu*, cf. ib. pp. 341, 7 d'en bas et 342, 1: muḥli ḍahrak ᶜan Allâh. C'est peut-être ici أَرْكَد, *faire appuyer*, أفعل de notre verbe en question. Cf. ركز et ركى.

رَاكِدَة, pl. رَوَاكِد, *les trois pierres de l'âtre*, 598. Amâlî d'el-Qâlî p. 47, 10 d'en bas. Fischer, ZDMG 66 p. 134. Chez Ḥassân, éd. Hirschfeld N° 175, 3, وَرَوَاكِد أمثال الحمام, le sens est le même, et non pas *Töpfe*, comme le traduit Reckendorf, AS p. 162, 2.

Sur la comparaison de ces pierres avec des pigeons, voir G. Jacob, Der Islam V p. 247/8 et VI p. 99 [1]).

مَرْكَد, *âtre* fait de *trois pierres*, أَثَافِي, vhv. 597.

مَرْكَدَة, pl. مَرَاكِد, *pierres de l'âtre*, 598; 1042. — *Petite pierre* servant à appuyer le مَرْحَاة, 1052 en bas.

---

[1]) Jacob veut que le nom de *pigeon*, حمام, vienne de la couleur *noire*, ce qui paraît être confirmé par ورواكد امثال الحمام, car les pierres de l'âtre sont noires. Les pigeons sauvages, si toutefois il s'agit de ceux-là, ne sont pas noirs, mais plutôt bleuâtres. Or, la couleur *bleue* est pour les Arabes *noire*, v. p. 478 *sub* حمّ, et ils auront pu ainsi établir une comparaison entre les pierres de l'âtre et les pigeons, ce qui ne prouverait pas que l'étymologie de حَمَام provienne de la couleur noire. Elle est plutôt à chercher dans l'onomatopée حم, apparentée à هَمَّ, هَمْس, המה, נהם, v. *sub* حَمْحَم et *sub* رَهْب à cause du roucoulement du pigeon, dans lequel les Musulmans voient une glorification d'Allâh. Déjà dans l'antiquité, le pigeon était consacré à Vénus.

*ركز

ركز, u, i, *ficher dans le sol*, n'importe quoi, de façon qu'il y reste *debout*, قائم. نشلبا من الثم و نركزها على راسها, *nous l'ôtons* (= la kâbah) *de l'ouverture et nous la dressons la tête en bas*, 23, 12 et 191 n. 2. يركزون مصنّع, *on dresse le* muṣannaᶜ, 37, 11 où = يغرّزون, 815. 10 [1]). أركز راسك, *lève ta tête*, me dit un coiffeur d'Aden pour mieux me tailler sous le menton. Úrkuz (ou órkuz ou órköz) râsak lamma tibṣar fôq el-ᶜalam, *lève ta tête afin que tu puisses voir au dessus* (des têtes) *du monde*, me dit un Daṯînois; son synonyme est ici قنّع, 791, 12; 886 7. Aussi au fig., *se fixer dans un endroit*. عزّنا نركز هنا, *allons nous arrêter ici*, propr. *fixer les poteaux de la tente*, dt. Stumme TTBL v. 464: rkiz [2]) ᶜelu râsè tuîla, (le faucon) *qui s'est fixé sur le haut sommet de T.* Jaussen, Coutumes p. 275, 7 donne ركز = قطع lorsque *le chameau* se frappe en marchant. Il veut probablement dire que sa bête heurte les jambes les unes contre les autres. C'est pour رجز, vhv. Mais ركز est aussi intr., témoin راكز, *debout*, = قائم.

Boḫ. I p. 125: خرج بلال بالعنزة حتى ركزها بين يدى رسول الله. I. el-Qûṭ. p. 103 d. l. ركزت الشيء اثبتّه في الارض. Après le passage rapporté 815 sur يوم مصنّع, il y a: والمسنّه عندهم يفعلونها عند قبر الفارس اذا كان اجنبي وهم القاتلين له بالنيابه عن اهله يفعلون النياحه عندهم والاجتماع ويذكرون محاسنه وافعاله . . . ويعقرون عند قبره فرسه ويعقرون فحل ابله ويركزون عند قبره احجار

---

[1]) Où le مصنّع est expliqué; v. aussi Jaussen. Coutumes p. 263.

[2]) Obs. ici rkiz, intr. < يركز; v. ici *sub* ركب.

كلّ حَجَر بفَعَل من فعاله ويسمّونها نصايب خصايل ويطعمون الطيور من الغنم بنيابة عنه. *Ils le font également à la tombe d'un* fâris *s'il est étranger à la tribu et qu'ils fassent la guerre pour lui en lieu et place des siens. Ils font ces lamentations de deuil en se réunissant. Ils mentionnent ses belles qualités et ses exploits .... et ils coupent les jarrets de son cheval auprès de sa tombe et ils font de même à un chameau étalon. Ils dressent auprès de sa tombe des pierres dont chaque pierre représente un de ses exploits. Ils les appellent „les pierres levées des belles qualités", et ils donnent à manger des moutons aux oiseaux à son intention.* Cf. ici *sub* رصّ p. 1286 7. Sur le rôle que joue l'oiseau dans les conceptions tératologiques des Arabes, voir Wellhausen, Reste² p. 200 et s., mais il ne remonte pas assez loin pour bien expliquer cette croyance. LA sv. عقيرة, Dt. 1015; ici p. 528; Grohmann, Göttersymbole p. 75; Prinz, Altoriental. Symbolik p. 42; Cumont, Etudes syriennes p. 56 et ss.. Sur les نصائب, v. Arabica V p. 209, Ḥdr. Gl. sv. et Dt. 963 et n. 3; ici p. 66 *sub* أجم; Goldziher MS I p. 231 ss. L'immolation du cheval d'un fâris se pratiquait aussi chez les anciens Scandinaves. Cela doit remonter à une ancienne coutume orientale. Les Persans immolaient aussi des chevaux au Soleil, Cumont, Etudes Syriennes p. 252. L'antiquité sémitique se figurait le char du Soleil tiré par des chevaux, comme encore l'*Aurore* de Guido Reni et les *Barberi* du Carnaval de Rome. Lady Esther Stanhope croyait que son cheval blanc (qui vivait encore longtemps après la mort de l'excentrique Anglaise dans un village non loin de Ṣaydâ dans le Liban) était le symbole du Soleil.

Un synonyme de رزم est غرّز et غرز, vhvs. C'est un composé de رك et رز = غرز; التعكّز في القاع ; ركّز. 671, 3 d'en bas. Lethem pp. 291 et 345: rakaz = karaz, *take cover, hide;* ib.

p. 293, *crouch* (v. ici *sub* ركز); ib. p. 362: *lean against* = tâka, tr., mais arrakaz et attâka, intr.; v. ici *sub* ركى et تكى; ib. p. 450; rakaz, *support* = sanad, vhv.

رَكَّز, intens. ou pluralité de رَكَز, 936, 3 d'en bas. Un Daṯînois me décrivit comme suit la construction d'une عِنَّة, = cl. عُنَّة, vhv. *enclos:* العِنَّة هي الجَدْر من العُضاه وِالّا من الحُجار لازم تِرَكِّز اربع أَخْشَب(!) كلّ خَشَبة لها حُفْرة في القاع وتجيب المُضاض وحفرت له حُفْرة بين الخَشَب وركّزت المضاض تِربّطه¹) بِعُطْرِي²) وتِسوّي له اثْنَين عِيدان واحد من داخِل وواحد من خارِج وتجيب إِنْسانة صَفْع البَقَر وتطرح الصنع على المضاض وتمحَل له لمّا ينزَقِر وكلّ جَدْر اسمه عِنَّة. El-ʿInnah *est le mur fait d'arbres ou bien de pierres. Il faut que tu fiches quatre pièces de bois dans la terre. Chaque pièce de bois a son trou dans le* moḍâḍ³) *et tu lui creuses un trou entre les pièces de bois et tu dresses le* moḍâḍ *que tu lies avec une ficelle et tu lui fais deux perches, l'une en dedans et l'autre en dehors. Une femme apporte de la bouse de vache qu'elle met sur le* moḍâḍ *qu'elle enduit*⁴) *avec de la bouse de vache jusqu'à ce qu'elle*

---

¹) Pluralité. ²) Voir Dṯ. 604, 13 et n.; 1123.

³) Je ne connais pas cet arbre. C'est peut-être le même que مُصاص, K. en-Nabât d'el-Aṣmaʿî p. 31 et n. 7. I. Sîdah IX p. 171, 3 d'en bas dit: المَسَد من جِلْد او أَبَق او مُصاص وهو نبات دَنكولان او من خُلْب, et ib. p. 177, 2 d'en bas: الخُلْب حبل الليف والقُطْن. LA VIII p. 361 en haut. On en fait des cordes et des ficelles dont se sert aussi le خرّز, vhv., comme dans le Sud; cf. مصّ et مصّ. C'est, je crois, un *ficus*. Il est difficile de se débrouiller dans l'ouvrage si embrouillé de Schweinfurth, Arab. Pflanzennamen. Hirsch, Reisen p. 158, parle d'un *arbuste* meḏâḏ à fleurs rouges, mais ce ne peut être le même.

⁴) محل, a. *enduire de qc.*, ici de bouse de vache, proprem. *passer*

(la bouse) *prenne bien de la consistance. Et tout le mur est appelé* ʿinnah [1]). — Stace p. 66 donne رَدَّش, *flatter*, que je ne connais pas. La chevelure de certaines tribus d'âl ʿAzzân, Index 1826, est مـرَدَّش, *hérissée*, comme celle des Nègres. شعرى مرَدَّش, *mes cheveux sont hérissés*, Dṯ., lorsqu'on les porte en quṣlah, vhv.

---

la main dessus pour l'étendre, bestreichen. مَحَّل, intens. ou pluralité: máḥḥalet beyn em-mîfa ubeyn em-mäḥtâmeh, *et elle enduit de boue* (la fente) *entre le four et le couvercle*, 604, 12. تُوخُذ كَمْشة ضَقْع وتمَحِّل عليه, *tu prends une poignée de bouse de vache et tu passes la main dessus pour l'aplanir*, dṯ. Dans le Nord, il y a le verbe ملَّح; Musil o. l. p. 217, 12: yumalleḥu damm eḏ-ḏbîḥe ʿaley, *on l'asperge avec le sang de la victime*, mais *asperger* n'est pas ici la vraie traduction. Ce n'est probablement pas le même verbe que ملَّح القِدْر ou أَمْلَح = اذا جعلتَ فيها شيئاً من شَحْم, L A III p. 443, 1, < ملأ? Le verbe sudarabique pourrait bien être une métathèse de لحم, qui est un terme technique pour la manipulation ci-dessus. Rhodokanakis, *Stud. zur Lexicographie und Gramm. des Altsüdarab.* II p. 106 n. Cf. مَحّ et محى et le classique مثل البعيرَ = طلى, mais notre verbe est bien prononcé avec ح. Cf. aussi مرح et مرخ, *oindre*, 633.

[1]) C'est surtout les parois des كَرابى, 446, 7; 456; 584; 1040, et des ديام, p. 899, qui portent le nom de عنّة. El-Azharî, Monde Oriental XIV 1920 p. 34, dit: العُنّة الحَظيرة وجمعها العُنَن, avec un šâhid; L A XVII p. 176; Haffner T A L p. 62, 16. On voit que le mot existe toujours. R O p. 402 N° 50 le sens en est différent: ya śêʾínne kelêne mmā fîś uʿaqqēnâbiś qafe lʿinne, *ô notre petit panier, nous avons mangé ce qu'il y avait dans toi et nous t'avons* (ensuite) *jeté derrière le monceau de déchets*, où عِنّة fut expliqué par يلْس قصَب او خوص; erreur, voir Additions.

ترزّز se dit de toutes choses qui *se dressent*, telles que perche, cheveux, poils, etc.. المقبرة فيها تحابيل جدّا منهن متمدّدات في الارض ومنهن مترزّزات على حدّة القبر, *il y a au cimetière quantité de pierres oblongues dont quelques-unes sont étendues par terre et d'autres debout sur le bord du tombeau*, 69, 2. يترزّز الشعر من الفزع, *les poils se hérissent* (sur la peau) *par la peur*, il a la chair de poule, 655, 9.

ارتكز *s'appuyer sur*, على. عَزّك ترتكز على العكّاز, *appuie-toi sur le bâton*, dt. = ترتكى على, تتّكى على, vhvs.; LA sv. où le sens est trop spécial. Beaussier donne aussi ركز على, *s'appuyer sur*. La luṛah a aussi عكز et تعكّز, *s'appuyer sur*, Qâmûs seul, ce qui est le dénominatif de عُكّاز [1]). On dit aussi توكّى = توكّز على, 1011, 7. Voir *sub* ارتكن et ارتكى.

رازز, *debout*, = مركوز = قائم. RḌ I p. 117 et n. 1. En Syrie, رازز est = رصين, عاقل, ce qui se retrouve dans le classique الرَّزْن الرجل العاقل الحليم السخيّ, LA VII p. 223, 8 d'en bas, = رزين ou ركين, vhvs.

رزّزة, pl. رزّز > رزَز, *pieu*, *poteau*. RO p. 75, 5 d'en bas. Mehri rekìzt = ركيزة, Hdr. Gl. sv., Bittner, St. Mehri I p. 44. ركيزة est aussi *poteau télégraphique*, même chez les Brakna sénégalais, Rescher o. l. N° 149a.

رِكز, *dépôt enfoui*, 1714, 4 d'en bas, ou *minerai*, = dt. خزنة, vhv. I. el-Qûṭ. p. 104, 1: ركز هو المال المدفون. Ce sens s'est conservé dans l'arabe soudanais.

---

[1]) Voir sur عُكّاز ou عكّازة, 1751: 671. 3 d'en bas = عُكّس, 368. 8, cf le syr. عقوس, *aiguillon*.

رَكّز, *scarecrow* for birds (device with poles and ropes, with things tied on the ropes to make a noise in the wind and scare birds from corn), *épouvantail*, Lethem p. 423.

مركوز, v. sub رَكز. On dit رِمْح مركوز = مركوز, 1011,8, *fixé debout*. *Fixe, qui ne bouge pas*, se dit d'une *étoile*, 786 n. مَرْكَز, prononcé مِرْكِز, 132,6 et n. 1, où je l'ai traduit par *armée*, selon l'explication de mes Daṯînois, mais ce peut aussi se rendre par *habitation*, *demeure fixe*. — *Cortège de cérémonie* = مَوْكِب, 151 N° 81. — *Baguette de fusil* en mehri, Jahn SAE III p. 221, qui attribue ce même mot au dialecte ḥadramite, comme le fait aussi alors Bittner, St. Mehri I p. 31, mais en Ḥḏr. on dit مَرْجَس = dṯ. مِرْفَص, vhvs.

Il y a une autre √ رِكِز dont j'ai parlé sub رجز p. 1135 et qui est une onomatopée composée des onomatopées رج < رِج, rag, et de زز, vhv. I. el-Qûṭ. p. 104, 1 dit: رَكز الرجل وغيره اذا صَوّت; Fiqh el-lurah p. 349: رِكز = صَوت. Mais je ne trouve ce verbe nulle part ailleurs. Le Qâm. seul donne رَكز العِرْق = نَبَض = رَفَز et رَفَز [1] d'après eṣ-Sarânî, TA sv., *l'artère bat*. C'est probablement une prononciation pour ragaz < رجز, vhv.

ركض

ركض, u, *courir*, homme et bête, n'est pas employé en Dṯ., 1259, où l'on dit خَبّ, vhv. Mais en Ḥḏr., Ḥḏr. p. 9 n. 2, et au Yéman, رَكض se dit des bêtes. RḌ I p. 14, 15, 16: werkíb... ʿal el-ferás warkáḏha ṯaláṯe marrát, *il monta sur la jument, qu'il fit courir trois fois*. Ib. p. 26, 10: irkíb ʿal el-faras erkóḏha, *il monta sur la*

---

[1] Ce qui est sans doute une ancienne faute de copiste.

jument qu'il fit courir. Ib. p. 32, 19: yérkaḍ Bu Nâṣar eṣ-Ṣmeyṭa, *B. N. fit courir la eṣ S.* Dans les trois exemples, le sens est le même: *faire courir*, mais ib. p. 26, 10 Rhodokanakis traduit: *da trieb er es* (*mit den Sporen*), ce qui est la manière de la *faire courir*. Dans le Sud, il n'y a pas d'éperons; la pointe de l'étrier fait office d'éperon. Je ne crois pas qu'on puisse déduire de ces exemples un verbe ارْكض, comme le pense Rhodokanakis, ib. II p. 162, car ارْكض a ici la prosthèse, comme aussi ارْكب. Au Nord: كلّ واحد ركض على فرَسه, *chacun courut sur son cheval* (étant déjà à cheval), 1721, 12. اذا ما ركض ركْض الخيل, *s'il ne court pas comme les chevaux*, Prov. et Dict. p. 292, 12 (où ركد). En ʿomânais de là, ركض, *attaquer*, propr. *courir sus.* النصارى ركضوا على رباعة بشير, *les Chrétiens* (les étrangers) *ont attaqué les gens de B.*, RO p. 132, 10 d'en bas. قل لهم السيّد: سوّيوا له سلّم وركْضوا عليه بالليل, *le sultan leur dit: faites-lui une échelle et courez-lui sus la nuit*, ib. p. 372, 6.

ارْتكض, *courir à l'envie.* RO p. 165, 3 d'en bas, et تراكض, 474, 13; RO p. 172, 13 d'en bas. LA sv., Beaussier sv.

ركْضة, *course.* RO p. 427 n. 2 = ṛaśme.

ركوض, *qui court vite*, ib. p. 62, 19.

ركّيض, *qui court vite* (cheval), Ḥaurân, = ركوض, ʿOmân; *qui est toujours en course, qui toupille*, Pr. et Dict. p. 19.

Le sens premier de ce verbe n'est pas tout à fait clair. Il paraît être *fouler le sol.* Dans ce cas, c'est un composé de ركّ, v. ici p. 1358, 2, et de رضّ, vhvs., qui se prêtent à merveille à cette étymologie. Beaussier donne aussi ركض, *fouler, presser avec les pieds > aller en toute hâte, se presser.* Nous disons aussi: *cours vite!* Mais ركض a aussi le sens de

donner un coup de pied, aussi bien dans la luġah que dans les dialectes, = رفس et رمح, vhvs., v. aussi *sub* رض. D'après en-Nihâyah sv., ce sens serait primaire: اصل الركض الضرب بالرجل والاصابة بها ثم ترك الدابة. Dans la Ḥamâsah p. 278, 11 d'en bas, ركض a le sens de دفع, appliqué à l'arc. Dans le Sud, il y a aussi دكّ, u, *pousser, stimuler une bête à marcher*, comme aussi en ʿOmân, RO § 303; ib. § 381: la tkoḍḍ fil-meši ʿan lá töʿye, *ne te dépêche pas en marchant afin de ne pas te fatiguer*; تَكُضّ المشي, ib. p. 366, 12. Il faut *peut-être* admettre deux ركض homonymes: 1° *fouler le sol*, composé de رك et رض, et 2° *donner un coup* (de pied), composé de رك et كض, cf. كدّ.

Je vais passer en revue ce verbe ركض dans la luġah. Aṣmaʿî K. el-ḫeyl, éd. Haffner p. 25: لا يقال يركض انما يركضه فارسه. I. Doreyd, K. el-Íštiqâq p. 147: يقال ركض الرجل فرسه اذا اجراه ولا يقال ركض الفرس. ʿAntarah N° 16 v. 6: قد بُلّت رحائلها بماء يركضها المرد الغطاريف, *ses chamelles* (ou *montures*) *ont été mouillées d'eau* (et) *que font courir de jeunes seigneurs généreux*.

Zoheyr, mon éd. p. 190 d. l: يركضن ميلا, où j'ai voyellé يركضن et يُرْكَضن, et le comm. dit: يقال ركضت الفرس فعدا بركض ولا يقال ركض (الفرس) وقد حكيت. I. el Qûṭ. p. 104, 20: ركض ركضا مشى واسرع وفي الامر فعله ماشيا وجالسا والارض ضربها برجله والدابة استحثّها والطائر اسرع واركضت الحاملة اضطرب ولدها. C'est ici ضربها برجله qui est primaire, et les autres n'en sont qu'une application sémasiologique. I. Sîdah III p. 104, 8: الركض مَشْي

الانسان برجْله معًا, où معا [1]) est un peu drôle; ib. VII p. 79, 9 il dit du chameau: (الصّبْمبيم) [2]) ابن دريد: هو الذى يخبط قدَدَهُ ابو عبيد: ركضتُ الفرسَ ولا ;بيديه ويركضه برجله; ib. VI p. 180: يكون ركضَ الفرسُ انما الرَّكض تحريكك اياه برجلك او بغيرها سار هو او لم يسرْ. ابن دريد: رَكضت الدابّةُ ودفعَ ذلك قومٌ وقالوا رَكضْتُ الدابّةَ لا غير وهى الفعلية. غيره: ركض الفرسُ وركضتُهُ على مثال رَجَعَ ورَجَعْتُه [3]). صاحب العين: هو يركض دابّته رَكْضا فلما كثر هذا على أَلْسنتهم استعملوه فى الدوابّ و قالوا هى تركض كأنّ الرَّكض منها. ابن السكّيت: مرّ فلان يركض فرسَه ويمريه بعقبه الخ. La première partie de ceci se trouve déjà dans le Tahdîb d'I. es-Sikkît p. 685. LA, qui a en partie copié cela, ajoute: فلان يركض دابّته وهو ضرْبُه مَرْكلَيها برجْلَيه فلمّا الخ. Le sens premier n'est donc pas *courir*. Faṣîḥ Ta'lab, éd. Barth, p. 9, 2: رُكضت الدابّةُ تُركض وهى مركوضة, et ib. p. 37 l'observation de Barth. Vollers, VS p. 123, qui relève l'emploi qorânique 21, 12: yarkuḍûna, actif, ce qu'il y explique. Les puristes vont ici trop loin, ainsi qu'il ressort du Šarḥ d'el-Ḫafâǵî, p. 172, sur la Durrah d'el-Ḥarîrî p. 72 (Cstple 1299), lorsqu'il dit: يكون ركض لازم ومتعدّى كرجع ورجعته... فما امتنع من أن يقال ركض الفَرَسُ بمعنى ضرب برجْله الارض وقال الراغب الركض الضَرْبُ بالرِجْل فمتى نُسب الى الراكب فهو إعْداء مرْكوبه نحو ركضتُ الفرس

---

[1]) LA sv. où il faut peut-être lire قدَدَهُ, au lieu de عَيدَهُ.

[2]) Mais lorsqu'il-Aṣma'î définit التقريب, *pas de course, courir ventre à terre*, par رفع يديه ووضعهما معا, c'est compréhensible, K. el-Ḫayl p. 19.

[3]) LA IX pp. 368, 11 et 392, 12.

ومتى نسب الى الماشى فهو بمعنى وطئ الارض كقوله تعالى أُرْكُضْ برجلك [1]) وقوله لا تركضوا وارجعوا... [2]) وقال ابن هشام فى شرح بانت سعاد يركض يدفع ومنه ركض الدابة يركضها ركضا لانّ معناه دفعها فى جنبيها برجليه لتسير ثم كثر حتى صار بمعنى السير مطلقا وقولهم رَكَضت الدابة بمعنى عَدَت عدّ من الخطأ على ان الصواب رُكِضت... وقال ابن سيده: رَكَض الدابة ورَكَضت هى وأباها بعضهم والصواب عندى جواز قولهم ركض الطائر رَكْضا اذا اسرع فى طيرانه... [3]) وفى الاساس رُكِضت الخيل ضربت فى الارض بحوافرها وبهذا عرفت ما فى كلام المصنّف على أنّ كلامه لا يخلو من التخليل. C'est là aussi à peu près ce que dit LA. Chez Haffner TAL p. 106, on lit: سألت رجلا من اهل البادية ما التصبيم فقال الذى يزمّ بأنفه ويخبط بيديه ويركض برجله.

El-Aᶜšâ, Geyer, Zwei Gedichte I v. 47 dit:

وأنتغايا يركضن أكسيةَ الاضريج والشَرْعبيَّ ذا الاذيالِ

ce que le savant éditeur traduit par:

Und Sklavinnen [4]), *die mit Füssen stossen an rotseidene Gewänder und šarᶜabitische befranste* (Mäntel). Je crois que اذيال est ici *traînes*, v. ici p. 966 s., et que يركضن implique le même mouvement que font les femmes encore aujourd'hui lorsqu'elles veulent éviter par un léger coup de pied, donné à la robe trop longue et traînante, de marcher sur la robe, qui par cela est rejetée en arrière. C'est ainsi qu'il faut

---

[1]) Qor. 38, 41 = اُرْكُضْ برجلك الارض.

[2]) Qor. 21, 12, 13 = يهربون مسرعين راكضين دوابّهم, où el-Beydâwî a inutilement ajouté les deux derniers mots voulant par cela justifier l'emploi de ce verbe, qui avait bien, alors déjà, le sens de *courir*, appliqué à l'homme, sans qu'il soit monté sur une bête.

[3]) LA IX p. 19, 11 d'en bas. [4]) Plutôt, *hétaires*.

aussi comprendre Nâbiġah N° 5 v. 30, également cité par Geyer ib. p. 162: وَأَلرَّاكِضَاتِ ذُيُولَ ٱلرَّيْطِ ٱلنُّجِ. Derenbourg, J. As. Oct.—Nov. 1868 p. 304, le rend assez bien par: *c'est lui qui donne de jeunes esclaves relevant avec leurs pieds les pans de leurs manteaux.* جَرُّ الذيل وركْضه بالرِّجْل, comme explication de رفل [1]). L A sv. = ici p. 1360, 12 [2]). Altarb. Diiamben, Geyer, p. 146 v. 40: يركُضْنَ رَيْطًا = ib. p. 159 v. 20.

Cf. رقد, vhv., et l'éthiop. regaḍa, *pede percussit*, ce qui se trouve dans le šḥ. merkidót, *coup de pied*, comme le ʿomânais رَكْضَتْنِي مَرْكُض = دَوَّتْنِي, *elle me lança un coup de pied*, RO p. 236, 5 = Rössler, MSOS III p. 20, 8 d'en bas: murqâḍ, de رقض = رقد, vhv.; cf. رَكْل, vhv. Mais le mehri merkeḍêt, *semellé*, et le šḥ. rekôt, *treten*, me paraissent provenir de l'autre verbe homonyme, *fouler le sol.* Cf. cependant l'allem.: einen Fusstritt versetzen.

I. Sîdah, *apud* L A IX p. 19, 10, prétend qu'on ne dit pas رمح du chameau, mais ركض, et cela est encore vrai aujourd'hui, car رمح ne se dit que du cheval et des ânes, vhv.

Le passif رُكِضَ, Faṣîḥ Taʿlab p. ٩ et p. 27, qui était probablement, avec le temps, devenu oblitéré, vu sa coïncidence avec le فَعِل, < فُعِل, > فَعَل, dans le parler courant, aura fini par disparaître, et la forme active est devenue transitive. Un dénominatif de ركض est تمركض, *courir par ci par là*, ma Festgabe p. 50.

Je crois qu'on devra comparer le dialectal ركك, i, u, *donner*

---

[1]) رفل est peut-être une faute pour رقل, vhv.

[2]) بَرْدُ ٱلْهَوَاجِرِ (فَأَنْقَعُهَا) qui se trouve dans le second hémistiche n'est pas *le sommeil de midi* (Derenbourg), ni *Mittagssiesta* (Geyer), mais *la fraicheur* durant les heures *de midi*, v. ici sub رمج.

un coup de coude ou *de main*, Ḥdr. p. 325. LA sv. et en dt. aussi *piquer des deux* au cheval, 1268, 8: ce sens est répandu dans toute l'Arabie, où نكد على est aussi *se lancer sur qq.* en propr. *lancer le cheval en l'éperonnant*, ma LBA pp. 14, 29: 15, 4, 6: مَلْكد en est l'infinitif, ib. p. 15, 10, et نَكْدة, *attaque*, = هَجْمة, ZDMG XXII p. 140. Van Ess, The spoken arabic of Mesopotamia, donne p. 227 *spur*, leked, yilkad. La luġah a aussi مَلْكَد = شِبْه المِدَقّ يُدَقّ به, LA sv.. La √‾lk a engendré plusieurs verbes نلق, نكز, نكح, نكز, نكس, نكص, نكم et le syrien نكلك (Belot) [1]. Ges.-Buhl compare l'hébr. לכד, mais je ne sais si cela est juste, car ce verbe hébr. a un tout autre sens.

ركع

ركع a donné بركع, تبركع, LA VII p. 293, 8, *terrasser qn de façon qu'il reste sur ses genoux*, 1765 et ici p. 164 et *sub* ركب. Composé de برك et ركع. Cela prouve que برك est véritablement *courber les genoux* pour s'asseoir de la façon orientale ou *se coucher*, *s'agenouiller*, comme font les bêtes. Il implique en même temps la connaissance des Arabes du mot בֶּרֶךְ, *genou*, p. 163 et ici *sub* ركبة. Dans le Sud, رُكْعة est *genou*, p. 1383, = رُكبة. I. el-Qûṭ. p. 264/5 *sub* ركع: وأيضا انحنى وتطأطأ, mais lorsqu'il élargit sa définition de ركع par تمّ للصلاة, en ajoutant وكلّ قومة ركعة, répété par el-Miṣbâḥ sv., il ne me paraît pas très exact, car il oublie que ركع ne désigne qu'une posture de la ṣalâh.

---

[1]) En Syrie, on dit الكلب ينكّل ذيله, *le chien serre la queue entre les jambes*, et نكلك ورجع, *il revint tout penaud*, comme un chien qui serre la queue entre les jambes, = سكسك وراح; cf. Dt. 498 et n. et Nöldeke M. Gr. p. 442.

Torczyner, o. l. p. 290 n. 7, compare כָּרַע, *se courber, plier les genoux, chinarsi, ripiegarsi, prostrarsi* (Scerbo), comme l'avait déjà fait Ges.-Buhl sv. ركع, et كرع seraient donc une très ancienne métathèse. Les dérivés sémasiologiques de la √ كرع seraient alors secondaires et dénominatifs de كُراع [1]), *genou*, qui est un mot sémitique commun, *tibia* de l'homme et *jambe* de la bête. Les dérivés sont كَرَعَ, a, *boire à même l'eau, comme font les bêtes* كما تفعل البهائم لانّها تدخل أكارعها فيه وهو تكرّع, LA X p. 183, 5. Cf. Rois 7, 5: וכל אשר יכרע על ברכיו = trad. amér. وكذا كلّ من جثا على ركبتيه ليشرب. Cela s'applique aussi à l'homme, LA ib.; توضّأ > غسل أكارعه = تكرّع للصلاة en général, LA ib. p. 182, 5. Ce sont sans doute des dénominatifs de كُراع, mais je ne vois pas comment on pourra ramener كرع au sens de ركع. Les bêtes baissent le cou pour boire, mais ne courbent pas les jambes, ni ne s'agenouillent. كرع est encore usité dans le Sud, *boire à même l'eau*, homme et bête. Je crois qu'il y a deux thèmes كرع qui se sont fondus ici, car كَرَعٌ ou كَرْعٌ = ماء السماء ne peut provenir du كرع, mentionné plus haut. Dans le Sud, كَرَع est *eau de pluie*, 654, 14, et كَرِعة, pl. كِراع, y est *petite outre en peau de mouton*, 7, 11; 316, 4 d'en bas; 319; 608 [2]).

Si كُراع et כְּרָעַיִם viennent de כרע, *se courber*, ou plutôt

---

[1]) كُراع est usité un peu partout. Hartmann, LLW pp. 126; 135 N° 61 = رِجْل de l'homme: 136; 155, 20 d'en bas. On dit aussi كِراع, Mutalammis éd. Vollers N° 50 v. 3: pl. أكرُع. Holma, Körperteile p. 137: kurîtu, *mollet;* cf. ib. p. XVI. Ruzicka KḌ p. 31.

[2]) Cf. le babyl. kirû, some kind of *versel*, Muss-Arnolt p. 433.

courber, comme le pense Scerbo, il faut que le babyl. ait aussi un verbe r k ᶜ, ce que j'ignore.

Nous avons vu plus haut que بَرَكَ[1] est un composé de deux racines qui ont le même sens, et du moment que بَرْكٌ ‎בֶּרֶךְ, *genou*, vient de بَرِعَ, vhv., il est probable que رَكَعَ vienne aussi de رَكَعَ, *plier, courber*. Quant à رَكَبَ, *plier les genoux*, on comparera رَكَبَ = بَرَكَ, Hamasah p. 60, 13; I. el-Qûṭ. p. 268, 14; LA sv., et le néo-hébr. et chald. רְכַן, רְכֵן, *s'incliner*. La racine primaire est رَكَ, et la métathèse proposée me paraît être *sub judice*.

رکل

رَكَلَ, u. Je ne connais pas encore ce verbe dans nos dialectes du Sud. Class. et dialect. en Afrique, c'est *donner un coup de pied*. Diw. ᶜAbîd b. el-Abraṣ p. 15, 2; mon Zoheyr pp. 105 et 170. Nöldeke, Fünf Moᶜall. I p. 30 et II p. 30, traduit رَكَلَ, dans la Moᶜall. d'Imrul-Qays v. 56, par *ansporen*, v. ici plus loin; el-Kâmil d'el-Mobarrad p. 637, 2; I. el-Qûṭ. p. 265, 8; Nihâyah sv.: رَكَلَهُ بِرِجْلِهِ فِي رَفْسِهِ. El-Faḫrî, éd. Ahlwardt p. 275, 9: رَكَلَهُ بِهَا (= رِجْلِهِ) فِي صَدْرِهِ, et رَكَّلَ s'y trouve au verset suivant. Livre des Avares p. 217, 17: فَمَا كَانَ بِرِضْبَا رَكْلَةً فَتَدَحْرَجَ (= الْخَابِيَةَ), *et il lui donna alors un coup de pied (à l'amphore) qui roula*. Ce sens s'est conservé au Maroc: ma lhâd lᶜaud irkul, *qu'a ce cheval (puisqu') il donne des coups de pieds?* KMG p. 131, 1, = رَزَحَ ou رَمَحَ = Nord رَفَسَ 672, 2 n., vhv.

Sur رَدَّ, *laver le linge*, voir ici sub رَحَضَ. Dans le Qâm. (Boulaq 1301), il y a sv.: وَكَمِنْبَرٍ الرِّجْلِ, où il faut lire الرِّجْلِ:

---

[1] Fiqh el-luġah, Beyrouth, p. 193. Geyer, Zwei Gedichte II p. 273, 9, où l'étymologie n'est pas acceptable.

c'est ainsi qu'une faute de copiste et d'éditeur se propage d'un ouvrage à l'autre.

رَتَّل dans Imrul-Qays N° 48 (Ahlwardt) v. 51:

مِسَحٍّ [1]) اذا ما السّابحاتُ على الوَنَى أَثَرْنَ غُبارًا بالكَدِيد المُرَتَّل

Il court (le cheval) *lorsque les* (autres) *coursiers, à cause de leur fatigue,*
Soulèvent de la poussière (en traînant trop les pieds) *sur le sol dur battu par leurs pieds.*

On pourrait soupçonner que مُرَتَّل est ici pour مُرَكَّم.

رَاكَل. Diw. Hod., éd. Wellhausen N° 201 v. 4:

وكُنَّ يُراكِلْنَ المُرُوطَ نَواعِمًا [2]) يُمَشِّينَ وَسْطَ الدارِ في كُلِّ مُنْعَل

Et les femmes captives, qui (auparavant) *foulaient, dans leur aisance, les manteaux avec les pieds,*

---

1) مِسَحّ, I. Sîdah VI p. 173, 8 d'en bas: فرسٌ مِسَحٌّ جوادٌ شُبِّهَ بالمطر, selon K. el-ʿAyn.

2) نواعما, comme Diw. ʿUmar IAR N° 210 v. 8: نَواعِمٌ, ce qui est contre la règle des grammairiens, Jahn. Sîb. I, II p. 29. Ce pluriel noûné n'est pas rare dans les anciennes poésies, p. e. حبائلا, Moʿall. Labîd v. 55; كتائبا, Šuʿarâʾ en-Naṣr. I p. 182; خلائقا, Farazdaq, ZDMG 60 p. 7: نعائمٌ, Gazîreh p. 156, 4, زلازلا (de l'an 654), Monde Oriental vol. VII (1913) p. 65, 6 d'en bas. Un raǵaz, cité par Barth, Faṣîḥ Ṯaʿlab p. 38, dit:

أَنْشُدُ والباغي يُحِبُّ الوِجْدانْ قلائصًا مُخْتَلِفاتِ الأَلْوانْ

Je cherche — et qui désire (quelque chose) *aime à trouver — de jeunes chamelles de couleurs différentes.*

أَحْوَرٌ, K. eš-Šâʾ éd. Haffner p. 10, est triptote parce que c'est un صفة غالبة, employé comme substantif: cf. لأَزْعَرَ أَرْبَدَ, Moʿall. Ṭarafah v. 13. On pourra réunir un grand nombre de diptotes devenus triptotes dans le vers. Les licences poétiques ne sont que des reflets de la langue parlée, qui n'a pas été aussi régulière que les grammairiens postérieurs l'ont réglée.

Se promenaient au milieu du campement portant une longue robe qu'elles marchaient dessus, comme si c'était des sandales [1]).

ارتكل, *tressaillir, trembloter*, 618, 2 d'en bas. Ici l'étymologie est évidente: de √رجل, avec ǵ > g > k, pour ارتجل. — Dans une inscription votive sabéenne, Glaser, Die Abessinier p. 75/6, on lit: بيوم رتكل مصر وغزة, ce qui doit bien se traduire par *lorsqu'il se rendit* (pour son commerce) *à Miṣr et à Ġazzeh*, comme en hébreu. Quant au sens hébr. secondaire de רגל > רכל, *calomnier*, p. 1160, on comparera l'arabe سعى et مشى, qui ont le même sens figuré, et le nordafricain ميكاب *menteur*, de كذب, Dt. 1366 n. 1 = اكذب, K. el-Ḫayl p. 19. Le babyl. šâru est aussi *slander, calomnier;* c'est = سار et non pas שיר, comme le propose Muss-Arnolt p. 1106, avec le substantif šâru, *calomnie*. La sémantique est la même que dans רגל, רכל.

Ce sens de ركل est sans doute une prononciation pour رجل, v. ici p. 257/8 et *sub* رجل et رقل. Cf. تهركل, 1378 en bas (où تبركل est pour تتبركل) et هرجل, 1388. El-Ḫafâǵî sur la Durrah d'el-Ḥarîrî, Cstpl. p. 197, dit: لغة قوم من العرب إبدال كل جيم كافا الا انها غير فصيحة... وليس خطأ كما زعم الحريري انتهى. El-Mukaddasî, éd. de Goeje, p. 92, dit du peuple d'Aden que يجعلون الجيم كافا فيقولون لرجب ركب ولرجل ركل. El-Muzhir, I p. 109 en bas relève la même prononciation du ج: جعبة pour كعبة. C'est ici la prononciation *yémanite:* g < ǵ, Dt. vol. III p. XIII, que les Arabes n'ont pu rendre que par ك.

---

[1]) Voir le comment. dans le ZDMG 39 p. 446. Je vois après coup que Dozy sv. a également cité ce verset. J'ai traduit في كل منعل autrement que Wellhausen, mais je ne sais si j'ai trouvé le vrai sens de cette tournure. Cf. Reckendorf AS p. 154. Sur la traîne v. ici p. 966 s. et Geyer, Zwei Gedichte II p. 259.

Ce رقل a donné أَرْقَلَ, sur lequel voyez ici p. 680.

On dirait que nous avons ici un fort ancien exemple du passage de ض à ɫ (l̦), 674 n.; 763; 905; 1189 et s.; Brockelmann o. l. I p. 162; RḌ II p. 82, mais il faut alors que les autres verbes apparentés, énumérés ici *sub* رقل, pour ne pas oublier רכל, avec un sens secondaire, soient aussi dans ce cas, ce qui n'est pas probable.

R. Geyer, Zwei Gedichte II p. 78, a bien vu que هِرْكَلَ et هِرْكَلَة, = تبختر, proviennent de رقل, indiquant une manière de *marcher*, mais le mot هِرْكَوْلَة d'el-Aʿšâ v. 12 ne me paraît pas être de cette provenance. Les comm. et les lexicographes ne savaient au juste ce que cela signifiait, ainsi qu'on pourra le lire chez Geyer p. 77. Je crois que c'est plutôt un dérivé de *herculëus* et désignant une *personne robuste et forte*, comme c'est aussi le cas dans nos langues européennes. Les anciens Arabes ont emprunté aux Grecs et aux Latins pas mal de mots. Un des plus intéressants est عِذْيَوْطٌ = عِضْيَوْطٌ = عِثْيَوْطٌ < ἰδιώτης, 1399, > *idiot*. V. Boisacq o. l. sv. et en arabe LA sub عذط et Lane sv. [1]).

---

[1]) Ἰδιώτης, *privatus*, se rencontre souvent chez Platon, mais l'on peut déjà y constater le sens de *imperitus*, *rudis*. *Lex platonicum* par Fridericus Astium, Lipsiæ 1836 p. 90. La graphie arabe prouve que le δ avait une prononciation comme l'arabe ذ, et و représente le ω, que les Arabes n'ont pu rendre autrement et qu'ils ont sans doute prononcé ô, non pas au. Le mot grec a dû avoir le sens postérieur lorsqu'il est passé à l'arabe où il est synonyme de أَحْمَقُ. Vollers, ZDMG 51 p. 298, veut que ἰδιώτης ait donné l'arabe دَيّوث, *maquereau*, encore si courant dans les dialectes du Levant. Cela est impossible. دَيّوث vient de l'arabe دَيُّوقٌ = دَيّوث, dans le Qâm., d'après eṣ-Ṣâṛânî, TA sv., et LA sv. dit que c'est un mot syriaque. Le *spiritus lenis* des Grecs à dû avoir une prononciation correspondant au hamzah arabe, puisque les Arabes, au lieu de le marquer par إِذْيَوْطٌ, lui ont donné une

ركم

ركم, i, u, *empiler, entasser;* inf. رَكْم = رَجْم, Dt.: v. sub رجم p. 1161 2 et رقم vhv. Le babyl. n a k â m u a le même sens, Del. Prol. p. 141, Muss-Arnolt p. 670, *heap, heap up,* qui le compare avec كتم; alors cette √‾كم entrerait comme seconde partie dans nakâmu. Je crois que n a k â m u est une variation de √‾r k m, qui coïncide, dans plusieurs sens, avec √‾r ǵ m, vhv., tandis que √‾k w m est une variation de √‾q w m.

تراكم, *s'accumuler, s'entasser.* رجموا المرزّ وتراكمت الحجار عليه, *ils ont jeté des pierres sur le muruzz,* vhv., *et les pierres se sont accumulées là-dessus,* Dt. تراكمت الاشغال عَلى, *les occupations se sont accumulées sur moi,* Dt. تراكمت الأوادم في السوق, *le marché était bondé de monde,* Dt.

رُكْمة = رُجْمة, *tas, monceaux* Dt.; v. *sub* رجم.

ركن

رِكِن, a, et رَكَن, u, avec الى ou على Dt., *s'appuyer sur,* surtout au figuré, Dt., *se fier à, compter sur,* = ارتكى et اتّكى, vhvs. M a r z a q m a y i š w a r š î ͗ w à ḥ d e h, h û ͗ r à k i n ͑a l e y k, *M. ne peut rien faire seul: il compte sur toi.* انا راكن عليك, *je compte sur toi,* Dt. = راكي عليك, vhv. Cf. رك et ركي, vhvs.

I. Sidah XII p. 301, 4 dit: صاحب العين ركن الى الدنيا رُكُنا مال اليها... ولغة سُفْلى مُضَر رَكَن يركن رُكُونا وناس اخذوا من اللغتين

---

gutturalité plus forte encore avec ع. Sievers, *Phonetik* dit § 386 que le *spiritus lenis* n'est pas le hamzah arabe; reste alors à nous éclaircir sur la prononciation du *spiritus lenis* des Grecs. Il est vrai que le mot grec, passant à l'arabe, y aurait en tout cas reçu le hamzah initial: إِذ–, ici renforcé en ع.

فقلوا رَكَن يركن رَكنة. ابن السكّيت: ركن يركن ندر; v. ici p. 13. C'est ركَن, u, qui a donné ركِن, a, selon la règle p. 1380 sub ركب, a; v. aussi el-Miṣbâḥ sv.

ارتكن, *s'appuyer sur*, على, voir ارتكى. I. el-Qûṭ. p. 268, 14.

رُكن est partout *angle*. رُكن البيت, *l'angle de la maison*, dṯ. Marçais TAT p. 314. Ib. p. 433, Marçais donne aussi le tangérois قنت, *coin, angle*, qui est sans nul doute l'espagnol et l'ital. *canto*, d'où dérive aussi le français *champ*, dans *mettre une chose sur champ*, plus correctement *chant*, Littré sv., Falk-Torp, o. l. sv. *Kant*. Un autre mot pour *coin* est le sudarabique قِرنة, qui se trouve aussi en ᶜomânais, RO p. 172, 5 d'en bas, et en babyl., Holma Körperteile p. 148; c'est le scandinave *hörn*, *hjörne* et l'anglais *corner*. L'origine en est le sémitique قَرْن, *corne* > le latin *cornu*, Walde EWB p. 193. Voir Dṯ. 1471 et ss.. La coïncidence du sémitique avec les langues scandinaves et l'anglais est d'un grand intérêt qui n'échappera à personne. قَرْن ou قرن est aussi *sommet de montagne* dans le Sud, RḌ II Gl. sv., ici *sub* روق I, c'est le suisse *Horn*: Wetterhorn, etc.. Voir Gloss. sub قَرْن.

مِرْكَن, *basquet, bassin*, 759, 2 d'en bas, expliqué ici p. 67. Fiqh el-luṛah p. 263: المركن من خزف, *de terre cuite*. Zamḫšarî Moqaddimah p. 92. I. Sîdah, VI p. 13, 11 d'en bas, a la même explication que plus tard LA: شبه تور من أدَم يتّخذ للماء او شبه لقن, v. ici p. 67 et *sub* رَكْوة.

En-Nihâyah sv.: المركن الاجّانة التي يغسل فيها الثياب وميم زائدة. Chez RḌ I p. 120, 9, 10 nous lisons: ma bênena kôz gahwa nâgeḥa idûr bhē el-ᶜabd ferkân ṣîn, *devant nous il y a un pot de café tout fait que fait circuler*

l'esclave dans des ..... de Chine. Vollers, ZA XXII p. 230, a relevé ce mot rkân, qu'il compare avec رَبينة et مَرِين. RD l.l. note *f* avait déjà renvoyé au رَبينة de Dozy S. et il pense aussi à لَجن, Hdr. p. 428. Mais le رَبينة syrienne veut dire petit *coin* = *planchette* ou *petite étagère* qu'on met dans le rentrant intérieur du *coin de mur*, رُكْنة. Ce rkân de RD est un pluriel et doit signifier *tasses* ou quelque chose de pareil. مِرْكَن ne saurait être identifié ici à رَبينة, ni à لَجن ou لَقن, p. 67 en bas, qui vient du soumérien la-ḫa-an, Hdr. Gl. sv. et Dt. 623 n.; 750, 3: 1318, 1319; Rašîd ʿAṭîyah, ed-Dalîl, Beyrouth, p. 229, qui cite مِرْكَن comme le mot faṣîḥ pour le syrien شَبَق النحاس ou لَجَن. Or, مِرْكَن était anciennement *en cuir*, من أَدَم, LA sv. [1]), et لَقَن est tout aussi faṣîḥ, car il figure dans les dictionnaires de la luɣah. Les lexicographes paraissent considérer مِركن comme un mot arabe, puisqu'ils disent: والميم زائدة وهي التي تخصّ الآلات, Nihâyah et LA sv., mais j'en doute. Est-ce que ce serait par hasard une ancienne variation de مِرْجَل, v. p. 1152, prononcé mirgal > mirkal > mirkan? Je n'ai jamais entendu ce mot مِركن, mais marğen s'est conservé dans le Tell oranais, Marçais Ulâd p. 28, et chez les Brakna, Rescher MSOS XXI, II p. 6 N° 99. Dozy donne مُمَرْكَن, chez un poète populaire, et qui se rapporte à la عصيدة. Il faut y voir un dénominatif مَرْكَن, = fait dans un مِركن.

* ركو

رِكِي, a, *s'appuyer sur*, على, Dt., au propre et au figuré, =

---

[1]) On a vu que Fiqh el-luɣah dit que le مِرْكَن était en *terre cuite.*

ترّكى et ارتكى, mais ركى, i, *soutenir*, *appuyer*. Stace p. 168: *he will support us*, يركينا. Cf. ركح, même sens, et ركن, vhvs.

ركّى, *soutenir*, *appuyer*, *étayer*. Stace p. 131: *prop the table*, ركّى ٱلمَيز.

راكى, *soutenir*, *appuyer*. الامر يراكينا ou يراكى معنا, *le sultan nous soutient*, Dt.

أَرْكَى, *appuyer*. a n a m e r k ì n n a k ou m e r k ì n n a k, *je t'appuie*, 722, Dt. I. Sîdah XII p. 300, 5 d'en bas.

ترّكى, *s'appuyer sur*, على, Dt. Stace p. 96: *leaning back*.

ارتكى, *s'appuyer sur*, على ou الى, Dt., = ارتكز et ارتكن.

Tous ces verbes sont d'un emploi journalier dans le Sud. Lane n'en parle point, quoique L A XIX p. 51 enregistre aussi bien اركى que ارتكى en disant: اركيتُ الى فلان مِلْتُ اليه واعتزيت واركيت اليه لجأتُ وانا مُرْتَكٍ على كذا اى مُعوِّل عليه, = I. Sîdah XII p. 300 en bas, et c'est ainsi dans nos dialectes du Sud. C'est un élargissement de ركّ, vhv. L A XIX p. 50, 4 d'en bas: يقال أَرْكَى عليه كذا وكذا كأنّه ركّهُ فى عُنقه اي جَعَلَه. On dit partout ما ركّ عليه, *on ne peut se fier à lui*, *reley upon*. Les synonymes ارتكز, vhv., et ارتكن, Spiro sv., sont également des élargissements de $\sqrt{\ }$ رك. Le babyl. a le mot m a r k î t u, *refuge*, *place of refuge*, Del. Gr. p. 31*, Muss-Arnolt p. 588, ce qui est l'arabe ما لى مُرْتَكَى إِلّا عليك, L A XIX p. 51, 9, = مَلْجأ et مَلْجَح.

رَكْوة, *bougette*, 167, 18: 170, 6. I. Sîdah X p. 2 d. l.: شِبْهُ تَوْر من أَدَم والجميع رَكَوات ورِكاء[1], v. sub مركن. I. Baṭṭûṭah II p.

---

[1]) Le hamzah du pl. فعاء de ces mots est en vertu de l'accent final.

216, 1: *petite outre*. I. el-Wallâd, éd. Brönnle p. 149, 9. Fiqh el-luġah p. 262, 3 d'en bas. K. el-Aġ. II. p. 119, 18. Les Ṣoûfites portaient un rakwah, = كَشْكُول, Islam VI p. 50, Rescher, Vocab. d'el-Boḫârî sv.. رَكْوَة, pl. رُكًى ou رِكَاء, est plus grand que رَكْوَة, 623, 2 d'en bas, décrit Ḥḍr. p. 257. Mokaddasi, éd. de Goeje, p. 87, 1.

مَرْكَا, *appui, coussin*, partout courant. Gâm el-Ḥeǵâzi mälä el-ᶜalîġi[1]) râmĕl wâsâha màrka lùh, *le Ḥigâzite se mit à remplir le sac à fourrage de sable dont il se fit un coussin d'appui*, récit ᶜanazite.

رم

La racine رم représente plusieurs thèmes:

1° *réparer* = أصلح, I. el-Qûṭ. p. 103, 8; Nihâyah II p. 106, 4: الرَّمّ إِصلاح ما فسد ولَمّ ما تفرّق. En Syrie, رَمّ est *réparer la terre, le pavé, un bâtiment, la terrasse*, etc. Je suppose que le même sens existe aussi dans le Sud, mais je ne donne ici que ce que je connais pour l'avoir entendu. Par contre, رمّم, *réparer*, = صلّح, y est courant. Je demandai à un Datînois: leś hâḏel-ḫaśabât wel-ḫùlub, *à quoi* (serviront) *ces pièces de bois et le gâchis?* Rép.: lirimmâm ed-dâr uṭîyân[2]) ǵidrâneha, *pour la réparation de la maison et le crépissage de ses murs*. Avec cela on comparera ce que dit LA sv. استرمّ الحائط اى حان له ان يرمّ; استرمّ اذا بعُد عَهْده بالتطيين, *le mur demande à être réparé s'il y*

1) عَلِيقة, Ḥaurân et Bédouins du Nord. = Ḥaḍar مِخْلاية, < علّق, علّاية, *suspendre la ᶜaliqah pour donner à manger à la bête*; علّقه, *donner à manger à la bête*.

2) Sur ces infinitifs, voir Dṯ. 335 et ss.

a longtemps qu'il n'a été crépi[1]). Cf. ردّم p. 1228. La seconde forme de verbe indique la pluralité ou l'intensité du travail. Sur un autre استرمّ, voir *sub* رمّ II.

C'est le class. رمرم = اصلح شأنه, L A XV p. 148, 3 et ss., le syr. et l'égypt. رمرم, *rafistoler*, n'importe quoi. Il est curieux de constater que quelques élargissements de ce thème ont aussi le même sens: رمّث, رمّص, رأم[2]) > رأب[3]), vhv. et *sub* رعم. Pour expliquer cette antisémie, on pourrait y voir une variation phonétique de ربّ, qui est aussi = اصلح, L A I p. 386, 2, 3: ربّ الشيء اذا أصلحَهُ, où الربُّ = المُصْلِح, et ib. p. 389, 3 d'en bas, où il explique certains mots de ce thème par كلّ هذا من الاصلاح والجَمْع; Qâm. sv., T A II p. 261: ربّ الأَمْرَ = اصلحه ومتّنه. Mais dans ce cas, il faut que ربّ, soit plus ancien et que les élargissements cités se soient formés plus tard lorsque ربّ, était déjà devenu رمّ. Il est, en outre, plus que curieux que الرّبّ soit expliqué par المُصلح, à moins qu'on ait voulu par là indiquer les soins que الربّ apporte à la chose qui lui est confiée, car رَبٌّ = رَبٌّ, L A I p. 384, 4 d'en bas, me paraît venir de $\sqrt{}$ رب, *être haut, grand,* ainsi que je l'ai exposé sub ربأ, ربّ, ربع et ربى. Il est à noter que رُؤْبٌ est aussi *seigneur, chef,* Asâs sv. = سادات يرأبون امورَهم; Qâm. sv.: السيّد الضَخْم, expliqué dans T A sv.

---

[1]) Ou plus exactement *enduit de gâchis*, car notre crépissage n'y existe pas. طيّن y est aussi employé dans ce sens.

[2]) I. el-Qûṭ. p. 109, 4 = اصلح, *raccommoder*.

[3]) I. el-Qûṭ. p. 268, 20 = اصلح; Zamaḫ. Moqadd. p. 81.

2° *Etre usé, pourri, carié, vermoulu,* بَلِيَ (os), *être réduit en poussière.* Cela peut se dire de toute chose. L A IX p. 491, 7 d'en bas explique رقيع, *imbécile*, par: الّذى عقله قد اخلق واسترمّ. Cf. رمث, vhv. et l'hébr. רמם, u, *devenir vermoulu, pourri.* Cf. aussi رمق dans حبل أرمق خَلَق et حبل أرماق, L A XI p. 417, 9, 10 d'en bas, et أَرِمَ = بلي, L A sv., Mutalammis, éd. Vollers p. 46: وقد رمّت عظامي, *lorsque mes os seront pourris*, L A XV p. 144, 6 d'en bas.

3° *Brouter*, > *manger avec gloutonnerie.* I. el-Qûṭ. p. 103, 7: أَرِمَ = رمّ الشاةُ النباتَ تناولته بشفتيها, I. Sîdah V p. 28, 6: أَرِمَت الابل تأرم أكلت; L A sv. [1]). C'est l'égypt. et le syr. رمرم, *manger avec gloutonnerie* tout ce qui tombe sous la main. Mais le class. ترمرم, v. Kremer, Beiträge z. arab. Lexicogr. p. 68 sv., est une onomatopée pour تمرمر, *murmurer, marmotter, murmeln,* Fiqh el-luġah p. 350 en bas: يقال لم يترمرم اذا سكت, le babyl. ramamu, *cry, howl, bellow,* Muss-Arnolt p. 973, avec transposition des consonnes en arabe, v. p. 1155, 4 d'en bas. Musil o. l. p. 200, 12 d'en bas: yarumm innefal, *il broute le* nefal (*medicago hispida*). C'est peut-être ici une variation de لمّ > لملم, *ramasser de çà et de là.* لملم ثيابه, *il ramassa ses habits.*

4° *Sentir mauvais, puer*, vhv.; cf. رنّ, *puer*, vhv. C'est peut-être une application sémasiologique de N° 2.

رم

رمّ, i, *sentir mauvais, puer*, Dṯ. et Ḥoġarîeh. De là le classique

[1]) أَرِمَ doit être une prononciation syro-égyptienne pour قرم. L A sv. Lethem p. 366: *long for*, قرمان *longing for*, ib., = غرم et خرم v. ici p. 587.

رم et dialectal رِمّة, *mauvaise odeur, puanteur.* تِرْوِح شي رِمّة في الدار, *sens-tu une mauvaise odeur dans la maison?*, 602, 1/2. أَرْوِح رِمّة من المَطْبار, *je sens une puanteur des lieux d'aisances*, Dt. et Ḥoǵ. خَمّ, i, me fut paraphrasé par حتى ما تِرْوِح رِمّة, *afin qu'il ne prenne pas une mauvaise odeur*, 1165, 5 d'en bas. Stace p. 158, *smell, bad,* رِمّة, et p. 164, 1 : *stink*, رِمّة. Beaucoup de mots de racines doubles, فعّ, désignant une forte *odeur* sont sur le paradigme فُعّة, p. e. بَنّة, vhv. خَمّة, خَنّة, Ḥḍr. p. 383 et n., ici sv., رِمّة, رَنّة, زَكّة, Ḥḍr. p. 383 [1]) شَمّة, صَلّة, صَنّة, نَتّة, Ḥḍr. p. 406, vhvs. Cf. le babyl. a r-m a n n u, *odeur*, Muss-Arnolt p. 102. رِمّة est en Egypte et au Soudan arabe *cadavre*, homme et bête, *charogne*, parce qu'il *pue*, Dozy, Spiro, Lethem pp. 264, 290 = جِثّة vhv.. L'égypt. m i r i m m, *malpropre, sale, sordide*, provient, sans doute de ce verbe.

رُمّة, *corde, ficelle*, 974, 3 d'en bas, 11, 22, 23; 1154, 5. الرُمّة هي طيّبة والرمّة الدامرة هي رَمْتي, e r - r u m m a h *est la bonne ficelle, et la ficelle usée s'appelle* r e m t̲ î, 974, 3 d'en bas; pl. رُمَم ou رِمَم, ici p. 927, 12 رُمّة est chez les ʿAnezeh *la corde du licou.* En Egypte et en Ḥiǵâz, *ficelle* est دُبارة dont l'étymologie ressort de I. Sîdah IX p. 174 sv. دَبير.

Je ne connais pas de dialecte où رُمّة soit *corde usée.* Dans les *Volkserzähl. aus Paläst.* par H. Schmidt et Paul Kahle p. 28, 9 d'en bas, on lit: w a l l â h i l a r û ḥ a ǵ î b l i m i n-

---

1) زَكْمة, *puanteur*, et زِكم, *puant*, mais le verbe n'est pas usité.

him raṭil šaʿar tasauwîli rumme, *par Dieu, j'irai chercher chez eux un raṭl de poils afin de m'en faire une cordelette*, et ib. plus bas: ʿindak rumme? Qâl marḥabâbak bḥabl u rumme, *as-tu une cordelette? Il répondit: Bien volontiers, je te donnerai une corde et une cordelette.* Ib. p. 130, 17 d'en bas: qâmat ràbṭat hal-fàras udallàtle har-rumme tatinšle usàḥbate, *elle lia la jument et lui descendit une corde pour le retirer* (de la fosse) *et le tira*, (en haut). Ib. p. 110, 19 d'en bas: ǵâbat har-rímme bil-ʿáqale, *elle apporta la corde avec un crochet.* Ici partout رُمَّة > رِمَّة est *corde*.

Dans le verset de Moʿall. Labîd, cité 1123, le pl. رمام ne peut signifier *les cordes usées*. Le poète dit: تقطّعت اسبابُها ورِمامُها, ce qui est bon pour اسباب, mais si رمام est *cordes usées*, il aurait dit que *les cordes usées ont été coupées*, ce qui serait une image un peu drôle. Pour sauver la situation, Tabrîzî dans son comm., éd. Lyall VI, l'explique par وقد تقطّعت جديدُ وَصْلِها وقديمُها. Nöldeke a adopté, Fünf Moʿall. II p. 58, cette explication en traduisant *„und ihre frischen wie verschliessenen Bande ganz zerschnitten sind"*, et Reckendorf, A S p. 328: *bei den guten und zerschlissenen Stricken*, en rapportant cette locution aux cordes de la tente, mais il faudrait alors donner la même origine à la même locution courante dans nos langues européennes, ce qui serait aller trop loin. Je suis persuadé que رمام est ici *cordes* et non pas *cordes usées*. L'auteur de L A I p. 441, 4 et X p. 149 cite également ce vers de Labîd et il dit à ce propos: وقوله تعالى[1]: وتقطّعت بهم

---

[1]) Qor. II v. 161; el-Beydâwi dit: واصل السَّبَب الحبلُ الذى يُرْتقى به الشجر.

الاسبابُ قال ابن عباس: المودّةُ وقال مجاهد: تواصُلُهم في الدنيا. وقال رمّ
ابو زيد: الاسبابُ المنازلُ وقيل المودّة قال الشاعر: وتقطّعت اسبابُها ورمامُها.
فيه الوجهانِ معًا المودّة والمنازل. On voit donc que les savants ne sont nullement d'accord[1]).

La correction de G. Jacob, Studien in Arab. Dichtern I p. 49, de la traduction d'Abel, *Die sieb. Moᶜall.* p. 80, qui donne رُمّة, *Strick,* n'est pas justifiée. Jacob se base sur la définition erronée des lexicographes arabes. Dans le verset d'el-Muṣayyab, éd. Thorbecke p. 11 = Caire p. 18 = Aḍdâd p. 96 = Šuᶜarâᵓ en-Naṣr. I p. 350: وإنّ حِبالَنا ليست بأرمام ولا أقطاع, le poète veut dire que les liens qu'il avait avec sa belle ne sont ni des *ficelles* ni des *bouts de cordes,* mais de vrais حِبال, *liens d'amour*, sans aucun accroc; cf. ici p. 314 sub حبل. Ces deux mots ارمام et اقطاع paraissent être un singulier d'après I. Sîdah IX p. 172, 11 d'en bas: حبلٌ أرمامٌ وقد رمّ صار أرماما ولا يقال الّا في الخَلَق, et ib. p. 173, 11: واذا انقطع الحبلُ من الخُلوقة فهو حبل مُرِفَتّ وأقطاعٌ, L A X p. 150, comme خَلَقٌ = أَخلاقٌ et أَخْلاقٌ, ib. p. 173, 1; أرماتٌ = رَمَثٌ, رِمْثٌ et رِماثٌ, ib. p. 173; أرماقٌ L A XI p. 417, 9 d'en bas = ضعيفٌ خَلَقٌ. Sîb. I p. 299 cite Ǵarîr: أضْحَت حبالُكُمُ رِماما, où رِمام peut être *usées.*

Lorsque Ḏu er-Rummah parle de باقى رُمّة التقليد, Aḍdâd p. 95 = K. el-Aṛ. XVI p. 110, L A XV p. 143: فيه بقايا رُمّة

[1]) Le pluriel أَسْباب est fort difficile à bien traduire, v. ici p. 1377n. et Addit. ad locum. Il a tant de sens. Si l'origine en est حَبْل = سَبَب, cela indique une longue période d'évolution sémantique.

التقليد, ce n'est certainement pas parce qu'il y avait au cou de رمّ son chameau une قلادة, vhv., qui aurait été une *vieille corde usée*. Le poète veut dire que la corde dont il avait ceint le cou de la monture, ainsi que c'est encore l'habitude, était *devenue usée*. Du er-Rummah aurait reçu ce sobriquet [1]) parce qu'il portait à une certaine occasion, rapportée dans K. el-Ar. l.l., sur son épaule une rummah, qui y est expliqué par قطْعة من الحبل, ce qui est devenu dans Hiz. el-Adab I p. 51: وضع دَلْوَه على عنقه وفي مشدودة بقطْعة حبل بال, parce qu'on pensait au sens du verbe رمّ, i, = بَلِيَ, *être pourri*. I. Qot. p. 334, 11 rapporte cela au pieu de la tente. I. Sîdah IX p. 170 a tout un chapitre sur les حبل, où il dit p. 172, 14 que الرمّة قطْعة من الحبل. Il donne pour une *corde usée* une foule de noms parmi lesquels ne figure point رُمّة. Fiqh el-luġah n'énumère pas, p. 259/60, رمّة parmi les noms de cordes, mais ib. p. 230, 4 il donne رمّة من الحبل = قطْعة من الحبل, = Miṣbâḥ sv.; I Doreyd Ištiqâq p. 116: الرُمّة قطعة من الحبل, tandis que L A explique رمّة par قطعة حبل بالية, en confondant, comme les autres, les deux sens de la même racine, 1122 et n. 2; Zamaḫšarî Moqaddima p. 92.

On peut bien dire رمّ الحبل = تقطّع, I. Sîdah IX p. 172, L A XV p. 143, 13, mais une حبل مُقطّع, *coupée en morceaux*, n'est pas pour cela une *vieille corde usée*. Le substantif de رمّ, i, est رِمّة, I. Doreyd, o. l. p. 116, 6, L A XV p. 144, 10,

[1]) Geyer, Diiamb. p. 150 v. 8: بقي رمّة التقليد. Voir Nöldeke ZA XXXIII p. 169 ss., qui croit que ce passage n'a pu donner lieu à ce sobriquet.

رمّ qui a un autre sens que رُمّة. Le رِمّة العظام sont les *vieux os concassés et pulvérisés* qu'on mangeait dans une année de disette, I. Sa'd III, I p. 223, 20, Ṭab. I p. 2753, 14, Jacob Śanfarâ II p. 20 et s. Ce sens est encore vivant, et je lis dans un récit ḥaurânien qui me fut dicté par un Ḥaurânien chrétien ayant enlevé une fille bédouine des ʿAnezeh: قل شيخ الاسلام: لو كان دينهم طيّبة ما قمنا بيهم ذبحناهم بيوم الحركة وخلّينا الكلاب تاكل رممهم, *le šeyḫ el-Islâm* (à Damas) *dit: Si leur religion était bonne, nous ne serions pas tombés sur eux. Nous les avons égorgés* (*les Chrétiens*) *la journée du massacre*[1]) *et nous avons laissé des chiens manger leurs os*". اسباب ورمام était une locution courante. ʿAlî, voulant blâmer ce bas monde, dit: واسبابها رمام; Nihâyah II p. 105 en bas, et LA XV p. 144, 7 expliquent رمام par بالية, croyant que اسباب est *cordes*, et Lane, *sub* رُمّة, le traduit, sur la foi de TA, par *its ties* (lit. *ropes*) *are old and worn out* or *rotten*. Mais je crois que ʿAlî a voulu dire que les choses dans ce *bas monde*, دنيا, sont des رمام, c'est à dire *des os pourris*, pl. de رِمّة et non pas de رُمّة, *corde*, qui, d'après les lexico-

[1]) Le *massacre des Chrétiens* syriens en 1869 est appelé en Syrie يوم الحركة ou يوم الطوشة, 1261 n. 2. On ne connaît pas encore en Europe le fanatisme des Musulmans. Un soulèvement des Musulmans sera terrible pour les Chrétiens. Les pauvres Arméniens, que les membres ignorants de la soi-disant „Société des Nations", de triste mémoire, ont abandonnés en savent quelque chose. Lorsqu'on a vécu, comme moi, trente ans parmi les Musulmans, on les connaît. Mais la S. des N. n'a jamais daigné se renseigner auprès d'un savant orientaliste connaissant l'Orient sémitique et la religion du Prophète. La politique actuelle de l'Angleterre (Septembre 1922) pourra devenir désastreuse pour elle et le monde chrétien. Il faut avant tout protéger nos coréligionnaires en Orient. Les Orientaux ne sont pas capables de se gouverner eux-mêmes ni, à plus forte raison, les autres peuples.

graphes, peut aussi être prononcé رِمّة = فعل p. 1269, Kâmil رمّ
d'el-Mobarrad p. 20, 1, par l'interchangeabilité constante des deux voyelles: *ce bas monde est pourri.* Ǵarîr dit, Kâmil d'el-Mob. p. 126, 18: وحِينَ صِرتُ كَعَظْمِ الرِّمَّةِ البالي, *et lorsque je serai devenu comme l'os pourri* (vieux) *du cadavre,* où البالي est l'épithète de عَظْم, tandis que le comm. explique الرِّمّة par البالية الذاهبة. Dans عَظْم الرَّمِيم, il y a sans doute une racine رام, i, = زاد ou فضل, L A sv., Asâs sv.

Je fais ici observer qu'il y a un autre mot, quasi synonyme de رُمّة, qui est employé avec la même métaphore: مريرة, v. p. 1426. El-Quṭâmî, Diw. éd. Barth N° IV v. 11, dit:

شَرِبْتُ وفِتْيانٍ كجِنّةِ عبقرٍ ‏ ‏ كِرامٍ اذا ما الأمرُ أعيت مرائرُهْ

et le comm. dit: المريرة الحبل المفتول يقول أسبابه مُحكَمة; voir ici plus loin. Wetzstein, *apud* Delitzsch Job p. 106 n. 1, dit que „rumma (rimma) est *der aberissene Trumm eines Strickes, ein morscher Knochen und bes. eine verwitterte Ruine*", mais le premier sens n'a rien à faire aux deux autres.

Un Daṯînois m'expliqua وكّد الغَرْب par صرّه بالرُّمّة, *il serra l'ouverture de l'outre avec une ficelle,* 1632, 3. Dozy sv. a prouvé que, dans la langue du moyen âge, رُمّة ne signifie pas, „comme dans la langue classique", *corde vieille et usée,* mais simplement *corde.* Et الرُّمّة الحبل يُقلَّد البعيرُ (بها) de L A XV p. 143, 8 d'en bas n'est assurément pas une *vieille corde usée,* quoiqu'elle puisse être telle.

La locution اخذ الشيء برُمّته et اعطيته الشيء برُمّته, K. el-Aḍdâd p. 95, qui parle seulement de قطعة حبل, de même qu'en-Nihâyah II p. 106, 1, est expliquée de deux façons dans L A sv. p. 143. Elle ne doit pas se rapporter à une *vieille corde usée,* avec laquelle on ne lie ni une bête (Aḍdâd),

رمّ ni un prisonnier, ni un meurtrier (Nihâyah). L'origine de cette locution est à chercher dans l'habitude de remettre la bête vendue à l'acheteur en laissant la corde au cou, ainsi qu'on le dit et on le pratique encore aujourd'hui. Umayya I. Abiṣ-Ṣalt XII v. 3 dit:

يَهَبُ ٱلنَّجِيبَةَ وَٱلنَّجِيبَ لَهُ ٱلرِّحَالَةَ وَٱلزِّمَامَ

il lui donne la chamelle et l'étalon de noble race
en même temps que la selle et les licous.

Une expression analogue est بأسْرِه = بقدّه = برمّته. L A V p. 77; K. el-Alfâẓ el-Kitâbîyeh, Beyrouth, p. 214, < أَسَرَ, *lier*, vhv. [1]). Aussi au fig. ترى البازلَ الكَوماءَ بأسْرِها, *tu vois la chamelle de huit ans* (*à grande bosse*) *tout à fait*, Reckendorf AS p. 241. Ḥiz. el-Bardâdî II p. 182, 7 d'en bas: والمانحُ المائةَ الهِجانَ بأسْرِها, (il est) *le donateur de cent chameaux blancs avec leurs harnais;* Geyer, Zwei Gedichte I p. 156, le rend par *nebst ihrem Zubehör*, mais je ne sais vraiment si cela est juste. I. Hiśâm III p. 476, 6 dit que la Sourat 8 se rapporte *tout entière*, بأسرها, à la bataille de Bedr. L A XV p. 428 en bas: الكلمة تقع على الحرف الواحد من حروف الهجاء.... وتقع على قصيدة ملك الارض. بكمالها وخطبة باسرها وقل الجوهرى الكلمة القصيدة بطولها [2]). بأسرها, *il possédait toute la terre,* Ṭurfat el-Aṣḥâb, mon ms. p. 75 et ib. p. 77: طاف الارض بأسرها, *il parcourut le monde entier.*

De أسر vient le sudarabique سِرة, *corde*, vhv. p. 78, et l'on peut dire: انديته الراحلة بسرتها, *je lui ai donné la chamelle*

---

[1]) v. L A sv..

[2]) Sur الكلمة = القصيدة, voir ma LB'A p. 10, 24 et el-Gumaḥî, éd. Hell. p, 71/2.

avec sa corde. En Egypte, on dit birummetoh, *the whole of it, entirely,* Spiro sv., mais je n'ose affirmer que ce soit là le même mot, car on peut aussi penser à une variation de $\sqrt{\ }$ رمّ. V. I. Ḥauqal p. 307 d. l.. برمّته est dans la luǵah, L A XV p. 143, 8 d'en bas, en Egypte, Spiro sv., et à Tripoli, Farina Gr. p. 368, *totalité.* I. Ḥauqal p. 207, 20: برمّته, *en sa totalité.*

En daṯinois, on dit قد سار الحبل ترامّة, ce qui veut dire qu'un *homme est habile et intelligent.* Ici ترامّة doit venir de رمّ avec le sens de جبّ. Le Qâm. donne رمّ, pl., *clever, ingenious* or *intelligent*, d'une jeune fille, Lane sv., et T A veut que ce soit le pluriel de رمّة = حاذقة, مُحكِمة, Belot sv. Je ne saurais expliquer سار ici. Cf. le daṯ. رمّ, خمّ, *mal ou bien.* رمّة, *vers, Wurm.* R O pp. 257, d'en bas, 383, 7 d'en bas: mḥaśśe... fîhe nṣâb noḫrân mâklitno rrumme, *un sarcloir, où il y avait un manche que les vers avaient mangé* = dṯ. mâklet ìnneh er-rummeh. Cf. le ᶜomânais رمّان, *vermoulu,* R O § 73, Freytag, Einleitung p. 123, I. Sîdah VIII p. 2: الرمّة الأرضة, v. p. 1291, 2. C'est l'hébreu רִמָּה, *Gewürm,* Ges.-Buhl sv.

Le rummat el-kalâm de ce que je viens d'exposer serait donc que

1° رمّة n'est ni classiquement ni dialectalement *vieille corde usée,* mais *corde* en général; ce mot est répandu au nord et au sud de Rubᶜ el-Ḫalî.

2° رمّة a de bonne heure subi l'influence de رمّة, רִמָּה, chez les lexicographes, et je serais heureux de savoir si, chez les anciens poètes, il y a un seul passage où رمّة a le

رمّ sens de *vieille corde usée.* Je ne crois pas que dans Naqâiḍ p. 270, 11 رمـام soit *vieilles cordes* usées malgré le commentaire.

3° رُمّة est pour رُمْمة, qui est pour رِمْمة, le paradigme فِعْلة désignant un *morceau* de quelque chose: قِطْعة حبل, selon les dictionnaires.

4° رُمّة doit venir d'un thème رمّ qui signifierait *lier ensemble* ou *tordre*, comme son synonyme اسر, > سـرة, أَسْر et إِسـار, vhvs., et qui se trouve aussi dans أَرَمَ, L A XIV p. 281, 11: أَرَمْتُ الحبلَ آرِمه اذا فتلته فَتْلًا شديدا, et dans رأم, vhv., L A XV p. 115, 7: رأم الحبلَ يرأمه وأَرْأَمه فتله فَتْلًا شديدا, et peut-être aussi dans ربق, vhv., avec permutation des labiales, et dans برم, vhv.

5° رُمّة fait bande à part dans les noms de cordes, qui sont sur le paradigme فَعَل, v. sub رَسَن p. 1268, ou فِعال, 1124. En admettant que رُمّة est pour رُمْمة < رِمْمة, il se classe régulièrement dans le paradigme فِعْلة et signifierait alors قِطْعة حبل. Sans cela, il faudrait considérer son étymologie comme obscure. Le mot est trop répandu encore pour ne pas être arabe.

Si l'on n'accepte pas l'hypothèse d'un verbe رمّ = فتل, il y a en arabe un autre mot qui se prête à une étymologie. I. Sîdah IX p. 176, 6: المريرة والمرير والمرار والمَرّ والمُرّ حبل الحمولة وهو من كلّ شيء حتّى من الليف, avec un exemple de مرار, pl. أَمِرّة, et ib. plus bas: المَرير من الحبال ما لطف وطال واشتدّ فَتْلُه. En-Nihâyah sv.: اصل المَرار الفَتْل et il ajoute, à propos de la Tradition: ان رجلا أُصابه في سَيره المرار اى الحبل ceci: وانما الحبل

النمر ونعلة جمعه, ce qui n'est pas nécessaire, car مرار est un singulier régulier de cette sorte de mots, 1124. Il dit aussi que أمرار sont des الحبال المفتولة على أكثر من طاق واحد, *cordes tordues à plus de un toron*. Le singulier en est aussi مَرير ou مريرة, le second étant le n. unit. de مرير = مفعول. LA VII p. 15, 10 d'en bas: مَرّ = حَبْل de أُمِرَّ الحبل اذا أُشْدِدت فتله; ib. l. 7 d'en bas. مرّة الحبل = طاقته, *la manière dont une corde est tordue à un ou plusieurs torons*, طاقة, I. el-Qûṭ. p. 106, 3, et أمريرة الحبل الشديد وقيل هو حبل طويل دقيق ويقال المرار والمُر, comme dans le Ṣiḥâḥ [1]). Ṭarafah IV p. 24: أُمِرَّت يداها فَتْلَ شَزْرٍ *ses pieds de devant sont fortement tournés (tordus), à l'instar d'une corde*. Rûbah b. el-ʿAǵǵâǵ, éd. Ahlwardt, N° 26 v. 37: فتْلا كامرار المُمَرّ الأملس, *festgedreht*; ʿAǵǵâǵ N° 14 v. 14: كأنّه اذ ضمّه إمرارى: v. Ahlwardt Sammlungen III p. cvi.

Les mots ci-dessus sont encore conservés dans les dialectes bédouins du Nord, et مَرّ, u, est même *lier* en ʿOmân, Rössler MSOS I p. 65, 3 d'en bas: wu huwe anemurru [2]) bèn löʿdûl, *et nous le lierons entre les sacs de charge*. مَرير, > مرير, est le *cordon* que les Bédouins du Nord *lient* autour de la keffîeh, = عقال, = مرار, pl. مرّة > أَمرّة, Musil o. l. 318, 17, Rössler o. l. p. 65, 2: murra, qui n'est pas le pluriel de مرارة, comme il le dit, ib. note, mais de مرار comme le pl. مرّة précédent, **corde pour lier les charges.**

Or, on pourrait supposer que رِمّة = قطعة حبل est une fort

---

[1]) Sur la √ مر, voir Fleischer apud Delitzsch Job p. 306 n. 2.

[2]) Sur cet a futural, voir ici p. 37 et n. 1.

رم ancienne métathèse de مرّة, *corde*. Il faudrait alors aussi considérer أَرَمَ et رأم, = فتل, comme apparentés à امرّ, *tordre la corde*; والله اعلم [1]).

رُمام. Notre *foin* fut ainsi appelé par mes Datînois et Ḥadramites, qui ne connaissaient pas notre manière de sécher et de conserver les herbes fauchées, Ḥḍr. p. 311. Socin Diw. I p. 36 v. 23, avec le commentaire: العُشْب غدا رُمام, *l'herbe verte est devenue sèche et réduite en poussière;* ib. p. 278 N° 112 v. 12. I. el-Qûṭ. p. 103, 11: أَرَمَّ الارضُ صار شجرُها رميما. LA XV p. 145, 8 d'en bas: الرُمام من البَقْل من الجَذْب. حين يبقل رمام ايضا. Cf. Lane sv.

Dans K. el-Aḍdâd p. 95, ارمّ figure parmi les mots à antisémie, et l'auteur y dit que انرمّة est البلى et السِمَن. Il cite un exemple du premier sens, mais non pas du second. On trouve cependant dans Abu Zeyd, Nawâdir p. 199 d. l.: قلوا: امخّ الدابّة وارمّ وهو اوّل السمن في الاقبال وآخر الشحم في الهُزال = LA XV p. 147, 1: أَرمّت الناقة وهي مُرِمّ وهو اوّل السَمن في الاقبال وآخر الشحم في الهُزال, et I. Sîdah VII p. 68, 9 d'en bas: أَمخّت الابل وأومت وأنقت وهو اوّل النخ, avec la même définition que LA a empruntée à ses deux prédécesseurs. Seulement, il faut ici lire ارمّت, car اومت ne veut rien dire ici; *les os se remplissent de moëlle*. Le soudanais ارمّ, *remplir*, Carbou p. 149, 7, pourrait bien être le même verbe.

[1]) Diez EWB I p. 18 dérive *amarrer*, *amarer* de l'arabe. Cette étymologie est rejetée par Littré, H. Stappers N° 3559, > du flamand *marren*, Grimblot, Voc. synthét. p. 290, et Brachet, Dict. étymol. sv., mais défendue par de Eguilaz et Lammens, Mots français p. 22. Nyrop, Gr. histor. I p. 28 fait venir *amarrer* de l'italien(?).

Ce qui précède m'amène à dire quelques mots du nom وادى الرمة du grand Wâdi qui parcourt l'Arabie, depuis la mer Rouge jusqu'à el-Baṣrah, au golfe Persique. Je constate d'abord que les savants àrabes admettaient les formes الرُّمَة et الرُّمَّة, Yâqût II p. 822/3, avec ou sans tešdîd. Il cite même une poésie bédouine, où الرُّمَهْ, أَمَّهْ et مقوَّمَهْ riment ensemble. L A XV p. 148, 2 donne aussi الرُّمَة et الرُّمَّة. El-Bekrî, éd. Wüstenfeld I p. 410, tout en relevant الرمة et الرمّة, cite une poésie de Ṭofeyl, où il y a الرمّتين, avec la variante الأَعْوَيَيْن, ce qui n'est pas sans importance, comme aussi Yâqût, o. l. p. 823 en haut, où الرمه rime avec مُسْلَمَه et مُظْلِمه. Zamaḫšarî, Lex. geogr. p. 71, donne aussi الرمة et الرمّة. Aujourd'hui encore, on appelle بطن الرمّة, Ǵazîrah p. 144, 19, wâd èrrmèh [1]); cf. ici sub رغيف et رفأ. Mes amis d'el-Qaṣîm l'appelaient également W. èrrmèh, avec les deux accents, < الرُمَه. Musil, WZKM XXIX p. 449 n., dit que le nom de Baṭnar-Rumma est à présent ár-Rmaʾ. C'est là l'accentuation bédouine, v. ici p. 85, mais il confond le h final avec le hamzah, ce qui est très facile, v. 565. Hess, Islam VII p. 103 a la juste prononciation: Wâd ér Rmeh. Huber, Bullet. Soc. Géogr. 1884 p. 492 et 1885 p. 95 et passim, écrit ouâdi Ermek, mais il faut lire Ermeh (ce qui n'est pas exact non plus), car Huber n'a pas corrigé lui-même les épreuves; c'est une faute de rédaction. La même erreur se trouve sur la carte de son Itinéraire, dressée en 1881. Wetzstein, Zeitschrift für Allgem. Erdkunde 1865 vol. 18 p. 43 et p. 259, parle longuement

[1]) Feu mon ami ʿAbdallâh Mizyad de ʿOnézah l'appelait aussi W. èr-Rĕmèh.

de W. er-Rumah, et il y relève aussi les deux prononciations, d'après les savants arabes. Il dit avec raison que الرُمَة n'avait pas assez de corps pour les citadins, qui en ont fait الرُمّة, comme on a fait جُمّة de جُمَة, I. Qot. Adab el-Kâtib p. 403 [1]). Doughty écrit partout W. er-Rummah, mais sa graphie des noms ne compte pas, car il ne savait pas bien l'arabe [2]).

Véritablement le bédouin árrmàh (= àr-r̊màh = الرْمة) exclut absolument الرُمّة, car dans la bouche bédouine la première syllabe simple, r ou r̥, ou perd sa voyelle, et alors cette syllabe est agglutinée à l'article: àrr-màh, ou bien elle est tellement fugitive que l'oreille la perçoit à peine, voir exemple analogue ici p. 997. Les citadins arabes auront ramené الرُمَة à la trilittéralité, الرُمّة, ce qui donnait plus de corps au mot. Les ḥaḏar d'el-Kûfah et d'el-Basṛah prononçaient probablement alors déjà er-rummeh, à cause de la tendance marquée à la trilittéralité de la langue parlée. Nous avons ainsi śiffe, senne, kurra, etc. vhvs., Feghali KʿA p. 103 donne même luṛṛah, devenu lôṛa au Soudan arabe, Lethem p. 427 = Algérie, Ulâd Brâhîm p. 69; ǵîha, *côté*, Caire et Tunisie; śitta, *hiver*, ʿiśśé, *soir*, en Egypte, gezze < جُزْء, en bas; raḥḥa, ici p. 1204; ḏa haḏḏa, *quite so*, Lethem p. 406; ḍaḥḥa *sacrifice*. ib. p. 419; ǵiddi < ǵidi < جَدْيٌ ib. pp. 293, 443, et ib. p. 483 śite, *hiver* < شتاء; ṛanne, *chant*, ib. pp. 216 et 438; ʿaśśyàk, *ton souper*, ib. p. 226; sâʿa, *richesse*, ib. pp. 225, 233, < سعة; ḏûri, *progéniture*, ib. p.

---

1) Citation de Nöldeke, Beiträge II p. 154 n. 3.

2) J'ai pu m'en persuader lorsque je le vis chez les ʿAdwân, de l'autre côté du Jourdain. J'étais habillé en bédouin, et il ne m'a pas reconnu comme Européen.

3) raḥḥâthum, (pluriel?) MSOS V p. 126 N° 3.

335 < ذرى; rîba, *usure*, ib. p. 471 < ربا. Cf. aussi dîeh < ادى الرمة دية, très répandu, et mîeh = dt. mièh, *cent*. On voit ici clairement la domination de la trilittéralité[1]). Mais je tiens à relever que cette trilittéralisation n'a jamais lieu dans les parlers *bédouins* de la Péninsule, ni dans le Sud ni dans le Nord, où ces mots peuvent recevoir une prosthèse s'ils n'affectent pas la forme féminine: iśtâʾ ou śtâʾ, iḍḥâʾ ou ḍaḥâʾ, mais on pourra aussi considérer ce processus comme une tendance à la trilittéralisation.

Nöldeke, o. l. p. 165, pense que الرمة doit être originairement *tertiæ* hamzah, comme حمة < حمأة, *vase noire du puits*[2]), v. ici p. 479, ou bien provenir de ورم, ce qui avait déjà été avancé par Yâqût sv. p. 822, 10, d'après Abû Manṣûr el-Azharî, et également par Vollers, VS p. 51.

Cette incertitude des citadins du vrai *habitus* du nom a donné lieu à un autre nom, Wâdi er-Rumam, Wetzstein o. l. p. 44, *le W. des ruines*, v. ici p. 1423, appellatif que je ne connais pas. En tout cas, ce n'est pas ancien. Cela nous conduit à une autre étymologie qui aurait quelque rapport avec إرم ou أرم, vhv., du temps des ʿÂdites. L'a initial serait alors tombé, et l'on aurait fait un féminin avec ة, et إرم ou أرم serait devenu رمة. On peut aussi penser à أرم, *tout dévorer*, cf. رمّ vhv.; أرم المال = فنى et أرض أرمة, *où tout est dévoré* et *où rien ne pousse*. LA sv.. Wetzstein, o. l.

[1]) Par contre, on trouve Yâqût III p. 665, 4 العزى, au lieu de العزّى, ce qui est extraordinaire, Wellhausen Reste p. 31 anm. 1, (supprimé dans la seconde édition, et les Ḥigâzites disaient لحَى pour لحّى, selon el-Azharî, LA XX p. 365, 16, copié par TA X p. 453 en bas; voir aussi P. Schwarz, ʿUmar I AR Heft 4 p. 112.

[2]) Que Jahn a entendu prononcer ḥamme, *marécage*, ici p. 479.

وادى ال p. 43 et n., croit que الرمة pourrait aussi „être le fém. d'un vieux nom أَرْم, *inturgescens* [1]), apparenté à وَرِم, et qui se trouve, dans les deux formes ă r u m a (אֲרֻמָה) et ă r u m m a (אֲרֻמָּה), [2]) qui est une formation ordinaire en hébreu et chez toutes les tribus nomades des Wâil; le ă, sans voyelle [3]) et sans accent, serait tombé, comme c'est le cas dans une foule d'autres mots". ورم est apparenté à رام, u, vhv., propr. *être haut* > *se gonfler, s'enfler.* Cela se rapporterait alors au temps où le W. er-Rumah charriait beaucoup d'eau et se gonflait par l'affluence des eaux des autres wâdis qui y débouchent, dont le principal est W. al-Ǵarîb [4]). Je fais aussi observer qu'en šḥ. r i m m est *long, haut* [5]), selon Bittner šḥ. I p. 60, 3; cf. رام, vhv. et רָם, *être* ou devenir *haut;* Ges.-Buhl sv. cf. aussi le رمّ suivant et p. 1416.

On a voulu interpréter ce nom de الرمة par *corde,* Hommel AA p. 331, mais je crois que c'est là une fausse étymologie. Ce qu'il y a de curieux, c'est que I. Sîdah X p. 109, 7 d'en bas, dit: الرُمّة الموضع الذى تصبّ فيه الأودية الماء يمانية.
A-t-il en vue ici W. er-Rummah? Pour savoir le pourquoi du nom du grand Wâdi, il faudrait s'adresser aux Bédouins de là dont la science compte plus, dans ce cas, que celle des savants arabes.

Il n'est pas inutile de citer ici Hérodote, Livre III chap. VIII, qui dit: „L'Arabie est arrosée par un grand fleuve dont

---

[1]) Que je ne trouve nulle part.

[2]) Je ne trouve pas ce mot dans les dict. à ma portée, mais Juges 9, 40 il y a le n. loc. בָּאֲרוּמָה, *à A.*, où Bauer-Leander, Gr. p. 224, voient „une élision du hamzah entre les deux voyelles, < bàʾărūmā́".

[3]) „Sans voyelle" n'est pas juste, car אֲ est une voyelle.

[4]) Que Doughty Travels II p. 468 9 appelle incorrectement J e r r í r, en traduisant le vers de Yâqût II p. 67, 9.

[5]) Mais ce mot doit signifier ou l'un ou l'autre.

le nom est *Corys*; il se jette dans la mer Rouge". Cela ادى الرمة aurait donc éte le W. ed-Dawâsir actuel. Un grand changement terrestre a certainement eu lieu dans toute l'Arabie où le sol offre encore des traces de bouleversements plutoniques dont le souvenir était encore vivant chez les Arabes au temps du premier Islâm. On aurait tort de rejeter la théorie d'un cataclysme en Arabie qui aurait profondément changé la configuration du sol et fait tarir les fleuves. La légende biblique doit reposer sur un fait. Voir 391 et s.

Grimme, sur la carte qui accompagne son *Mohammed*, fait venir „W. er-Rumma" de Ḫeybar, passant entre ʿOneyzah et Bureydah, pour aboutir à Zubayr près d'el-Baṣrah. Wâdi Dawâsir y commence à Tabâlah, parcourant toute l'Arabie, et se jette dans le golfe Persique. Grimme y parle du Ǵôf du Nord, visité par Palgrave, Euting et Nolde, et le Ǵôf du Sud dans le Yéman, dont la carte a été relevée par Glaser. Mais Grimme oublie le Ǵôf moyen = Yamâmah, pp. 313 et 326. Le Ǵôf de W. Sirḥân n'a jamais joué le rôle du Ǵôf-Yamâmah. De Goeje, dans l'Encyclopédie de l'Islâm I p. 375, dit: „Le grand wadî Rumme, qui vient de la Ḥarra de Khaibar (al. 6000 pieds? Lbg) et s'étend jusqu'au voisinage de Baṣra, traverse le Ḳaṣîm dans son milieu. C'est une dépression, probablement le lit d'un fleuve préhistorique. Quoique de très nombreux wādīs y débouchent et lui apportent par les torrents (sail) une importante masse d'eau, le Wādi Rumma, qu'il faut souvent une journée pour traverser, est généralement à sec; il ne constitue un vrai fleuve que deux ou trois fois en un siècle, mais l'eau coule sous le sol et se montre ça et là. C'est à ce fait que le Ḳaṣîm doit sa fécondité". Les montagnes à l'est de Ḫeybar ont dû alors être très boisées pour qu'un fleuve puisse se produire, et le Ḥarrah de Ḫeybar n'a pas une telle végétation. Une ḥarrah ne peut être la source d'un fleuve. Si le lit de ce „fleuve préhistorique" a une journée de largeur, ce fleuve a dû être

énorme, ce dont je doute. Les suyûl ne se produisent que pendant la saison des pluies, et le W. er-Remèh n'a donc pu charrier d'eaux que pendant cette saison. Si ce wâdî a été un véritable fleuve, cela se perdrait dans les temps tellement éloignés et dont nous n'avons aucune notion. Le nom de W. ed-Dawâsir ne se rencontre pas, que je sache, chez les anciens géographes arabes; on l'appelait el-Falaǵ. Partant des montagnes de ʿAsîr, il peut avoir formé un fleuve dans l'antiquité. DG Hogarth, dans son livre *The penetration of Arabia*, expose la situation actuelle de ces Wâdîs, d'après les récits des voyageurs. W. er-Rêmèh figure sur la carte de Ch. Huber (appelé W. Ermek), depuis les montagnes à l'est de Ḫeybar jusqu'à el-Baṣrah. Sur la carte de Doughty (1883), W. er-R. a à peu près le même cours. Les noms n'y sont que rarement corrects. La carte d'Oppenheim n'est qu'une copie des précédentes, quant au W. er-R., qui est ici aussi appelé W. Ermek, faute qui figurera probablement sur d'autres cartes à venir.

رمّ

Carbou donne, p. 149, 7, ارمّ et p. 189, 4 d'en bas il dit que éremm est *remplir*, v. ici p. 1428, mais ib. p. 149, 11 beremm al-ṛesib let tèr est traduit par *il tue les hommes gras pour les donner aux vautours*; ici p. 41, 2 d'en bas. Ce dernier رمّ est peut-être un verbe transitif, qui peut signifier *faire pourrir*, ou bien est-ce l'intr. رمّ ou ارمّ, *pourrir*? Si ارمّ est vraiment *remplir*, cela expliquerait le yémanite الرُّمَّة, v. ici p. 1432. Peut on penser ici à روى, où $\sqrt{}$ رو > رم?

رمث

رمث, a, *être complètement usé, ruiné*, 974, 3 d'en bas — *Périr, disparaître, s'éteindre.* رمثت الفخيذة, *la subdivision* (de cette tribu) *a disparu, s'est éteinte*, Dṯ. = كلّت ou كملت,

Dt. حجومة حيد وقع كانت لاهل الشّبعان رمتوا كلّهم. *H. est le nom d'une montagne et d'une terre qui était aux eš Š.; ceux-ci ont tous péri*, 68, 11, 12. Cf. أُنْقُوه رمد ou رمد = ماتوا, I. el-Qûṭ. p. 102, 15 et رَمَدَه الموت = أماتَه, ib. p. 106, 18. رمث et رمد sont probablement un élargissement de la √ رم, II. La troisième radicale de رمث doit provenir de la √ رث, vhv., et رمد ne me paraît avoir rien à faire avec رمِد, *être affecté de chassie* (œil).

رَمَثَ est aussi = أَصْلَحَ, L A II p. 461 d. l., = رمص p. 1445, v. plus loin. Ce verbe serait donc un ضدّ, comme l'est aussi رمّ, vhv., avec lequel il y a certainement une parenté radicale, comme je viens de le dire. L'antisémie s'explique par l'existence de deux racines homonymes: رمّ, رمّ = أصلح, développée en رَمَثَ = أصلح, mais je ne vois pas bien d'où vient la IIIe radicale dans ce sens de أصلح, si ce n'est de رث également, et le verbe signifierait alors véritablement أصلح الرثّ; hypothèse, car il n'y a pas de vraie ḍidd. — *Etre usé* (corde), Dt. الحبل رمث, *la corde est usée* = تفتّت, *être en morceaux*. Ici la IIIe lettre provient certainement de la √ رث, vhv. Le classique رَمَثَ = خلط, doit être une prononciation pour ربش, 1107, 5 d'en bas. Sur رَمَّثَ, voir *sub* ردى p. 1232.

رامث: بيت رامث = مرموث, *maison délabrée*. Au fig. رجّل رامث ou مرموث, *homme décavé, déchu, dégringolé*, Dt.

رِمْثِي, *vieille corde usée* = رِمّة دامرة, 974, 3 d'en bas: 1123, p. 1268; v. sub رِمّة. L A II p. 462, 1: رَمَثٌ الحبلُ الخَلَقُ. Sur la forme, voir 708 s. et Brockelmann o. l. I § 221. On voit donc que la luɣah vit encore dans les dialectes. On ne

saurait considérer le verbe رمث comme un dénominatif de رَمَثٌ = الحبل الخلق, étant donné les dérivés sémasiologiques de ce thème. Cf. مَرَس, *corde*, vhv., et p. 1268.

رَمَث, *radeau*. C'est là la forme classique. A Aden, on dit رَمَش, pl. أرْماش. Stace donne رَمَص, *fishing raft*. A Kalansua (Soqoṭra), j'ai entendu r â m i ś, qui est une espèce de *radeau pour la pêche*, exactement comme le dit le Périple, v. plus loin, Burckhardt, Nubia pp. 47 et 314, écrit رامُوس, *bac*, Dozy sv., et Lethem pp. 324 et 407 donne pour *raft* r â m û ṯ et ṭ ô f, v. plus bas. Ce mot n'a donc pas disparu, comme le croit Nöldeke, Beiträge II p. 61, car il ne connaissait pas alors sa survivance dialectale.

El-Ǵauharî sv. dit: الرَمَث خَشَبٌ يُضَمّ بعضُه الى بعض و يُركَب في البحر = Qâm. sv. I. Sîdah répète cela, X p. 29, 10 d'en bas, en disant: خَشَبٌ يُجمَع بعضُه الى بعض يُركَب عليه في البحر = طَوف, I. Sîdah X p. 29, 9 d'en bas. Nous venons de voir que طَوف est encore employé au Soudan arabe, Lethem p. 324. L A II p. 460 d. l.: خَشَبٌ يُشَدّ بعضُه الى بعض كالطَوف ثمّ يُركَب عليه في البحر, avec citation de Hoḏeyl N° 260 v. 29, et ib. p. 461 d. l. il ajoute, d'après el-Aṣmaʿî: الرَمَث الطَوف وهو هذا الخشب فَعَلٌ بمعنى مفعول من رَمَثَ الشيء اذا لَمَمْتَه واصلحته. Mais je ne crois pas que رَمَث soit un فَعَلٌ = مفعول. Nöldeke, Beiträge II p. 61, traduit رَمَث dans le verset du Hoḏeylite par *Schiff*, mais le poète dit, dans son amour pour ʿUleyyah, qu'il désire être, sans beaucoup d'autres personnes, sur un *radeau dans une baie*, في الشَرْم, tandis que l'édition de Wellhausen porte, moins bien, في البحر. Le comment., Z D M G

39 p. 465, explique رمث par أعواد تشدّ مثل الطوف. C'est donc bien un *radeau* et non pas un *bateau*.

Fraenkel, A F W p. 212, donne à ce mot une étymologie arabe, de, رَمَثَ, *zusammenheften* = أصلح. Il s'appuie en cela probablement sur le passage dans L A II p. 461 d. l. que je viens de rapporter, où رمث est expliqué par لمّ et أصلح. Mais رمث ne signifie pas pour cela *zusammenheften*. Fraenkel a pris les verbes de جمع, شدّ et ضمّ, dans la description de la construction du radeau, pour des synonymes de رَمَثَ. On ne met en bon état, يُصلح, qu'une chose délabrée qui a besoin de réparation, إِصلاح, mais on *construit*, يعمل ou يعمّر, un radeau, et أصلح الرمث signifie seulement le *réparer;* voir p. 1416 sur les élargissements de √رم, *réparer.*

Fraenkel l. l. croit que la coïncidence de l'éthiop. rams, *radeau*, avec l'arabe رَمَث, qu'il écrit incorrectement رِمْث [1]), ce qui est tout autre chose, I. el-Qûṭ. p. 106, 20, prouve que la navigation, d'Arabie en Abyssinie, se faisait moyennant des radeaux, et il trouve la confirmation de cela dans le Périple, éd. Fabricius § 15 [2]). Mais le Périple dit: Ἔστι δ᾽ ἐν αὐτῇ πλοιάρια ῥαπτὰ καὶ μονόξυλα, οἷς χρῶνται πρὸς ἁλίαν καὶ ἄγραν χελώνης, *là il y a de petits bateaux cousus et des pirogues, dont on se sert pour la pêche et la chasse aux tortues.* Fraenkel a oublié la dernière phrase, qui infirme tout à fait son hypothèse.

Comment les habitants de l'Arabie du Sud auraient-ils pu se servir de radeaux pour aller en Abyssinie et *vice versa*,

1) رِمْس مُلْكَة est autre chose, 1573, 1.

2) Sur l'étymologie de شراع, *voile*, qui serait aussi éthiop., voir Ḥdr. p. 513 < √شر, *être haut.*

du moment que la mousson, qui souffle périodiquement de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, est trop forte pour de fragiles radeaux? v. ici sub أَرْبِيب. Il ne s'agit pas ici de radeaux, mais de bateaux faits avec l'écorce d'un arbre, *Ceiba pentandra* (Eriodendron) et qui sont encore en usage sur la côte est de l'Afrique; Luschan les a décrits dans son mémoire „*Über Boote aus Baumrinde*, dans *Aus der Natur* 1907, t. a. p. Ils sont trop frêles pour affronter la haute mer et sont principalement employés pour la pêche côtière. Ce ne sont pas les pirogues à balancier usitées à Madagascar, ni les bateaux à ailes, ici p. 1002 n. Les monoxyles se rencontrent encore quelquefois dans le Sud et — sur le lac de Starnberg en Bavière, où l'on s'en sert pour la pêche; v. plus bas.

Le Périple parle de la côte qui va depuis *Opone* = Ḥâfûn ou Ḥeyfûn, Dṯ. Index p. 1813, vers le Sud. Nous sommes donc sur la côte des Zenǵ. Au § 36, l'auteur dit que de *Omman* sont exportés en Arabie des ῥαπτὰ πλοιάρια, qui sont appelés μαδάρατα, que Fraenkel croit, avec quelque vraisemblance, être pour μαβαρτα = مِعْبَر, I. Sîdah X p. 26, 12 d'en bas = المركب الذى يُعْبَر فيه. Au § 16 du Périple, on lit que le dernier *emporium* d'Azania est Ῥαπτὰ, et il ajoute que ce nom provient ἀπὸ τῶν προειρημένων ῥαπτῶν πλοιαρίων, *des bateaux cousus précédemment nommés.* Cela complique la chose, et l'on est tenté d'y voir le mehri rabôṭ, ربط, *lier,* et non pas le grec ῥαπτός, *cousu.* Il y a encore dans le Sud des bateaux dont les planches sont fixées par des cordes, comme il y a aussi des μονόξυλα, appelés هُورِى, 1324 n. 1; cf. هُرْهُور, I. Sîdah X p. 26, 12, L A VII p. 124, 6; cf. ici sub بُورِى.

Je ne crois pas que رَمَث, *radeau,* soit arabe. Il faut

rechercher s'il ne provient pas du pays des Zenǵ, qui les exportait en Arabie. رَمَث = الحبل الخَلَق, L A II p. 462, 1 ne peut pas être l'origine de ce nom, car on ne construit pas un radeau ou un bateau avec de vieilles cordes.

* رمح

رَمَح, a, *donner un coup de pied, ruer* (bête), Dt. = ررح, رفس et رمى, vhvs. I. Doreyd Iśtiqàq p. 175, 5; I. Barrî, O. S. Nöldeke I p. 218: رَمَحَته الدابّة ونفحته والنفح باليد والرَمْح بالرِجْل; L A sv.; Miṣbàḥ sv.; cf. ici sub ركض et رَكَل. Walla benhàràmaḥak em-râḥĕla, *par Dieu, la chamelle va te donner un coup de pied*, 476, 9. Em-bacîr ramàḥni biriǵleh, *le chameau me donna un coup de pied*, dt. 617, 11, 12 d'en bas, = نسف, ib., et ررح, 672 n., vhvs. RO p. 404 N° 78. – *Galoper*, Stace p. 203. C'est ainsi qu'il faut comprendre Hartmann LLW p. 90, 16 d'en bas: ramaḥ kide śwayye u ramaḥ kide śwayye, *lief bald hierhin, bald dorthin.* C'est aussi transitif, *faire galoper*, 799, 14 = ma LBcA p. 4, 3, = رمّح, Stace p. 203.

Courir ventre à terre, Eg.; *se lancer*, Ḥḍr. p. 298 n. l. Cf. رمَع = تحرّك, اضطرب, L A sv., رمى et רָמַס, *fouler avec les pieds*, Ges.-Buhl sv.

رامَح. Chez Socin Diw. I N° 32 v. 12, il y a: ma fôgehilla [1]) macàlîqin yerâmiḥah, où يرامح fut expliqué par „*das Kamel setzt seine Bände, Troddeln in schwingende Bewegung*"; فاعل est ici à cause du nombre des houpes, pendeloques, qui sont lancées en avant et en arrière, en dondolant. Le classique رمَح البَرْق, Qâm., est pour لمح = لمع.

[1]) Sur fôqe-hilla, voir ici p. 1274 sub رسّ.

رُمْح, *lance,* 1743 d. l.; p. 836. Le mot est bien connu dans le Sud, mais les longues lances des Bédouins du Nord et du Ǵôf yémanite n'y existent pas. L'homme de Jahn, SAE III p. 25, 12, traduisit le mehri qanât par rumḥ. Dans le Sud, il y a la حَرْبَة, vhv., et au Soudan arabe رُمْح est *a kind of spear made of iron,* Lethem. p. 293 et ib. p. 440, *three pronged iron spear*; ib. p. 255 *bayonet* est rendu par rumḥ al bunduq. Carbou p. 12 traduit, ḥarba par *lance,* mais c'est *javelot.* Le mot رُمْح vient de رَمَح, *lancer,* apparenté à رمى. Ce mot fait partie du vieux fonds des langues sémitiques. Dans Rois I 18 v. 28 on lit: וַיִּתְגֹּדְדוּ כְּמִשְׁפָּטָם בַּחֲרָבוֹת וּבָרְמָחִים, ce qui correspond à l'arabe: ويتجدّدوا كحُكْمهم بحِراب وبِرِماح [1]). La traduction américaine de Beyrouth le rend par وتقطّعوا حَسَب عدتهم بالسيوف والرماح, et Kautzsch par *sie machten sich, nach ihrer Weise, Einschnitte mit Schwertern und Spiessen.* רֹמַח a donc ici à peu près le même sens que dans le Soudan arabe. Krauss, Talmud. Nachrichten über Arabien, ZDMG 70 p. 334: רומחא, forme araméenne.

رمد

رمد, *être affecté de chassie* (œil). RO p. 402 N° 58: ramad, *chassie.* — Sur une autre رمد, voir sub رمث.

رمّد, *couvrir de cendres,* 430.

رَماد, *cendre,* 47, 14; 1028. RO § 39 et p. 397 N° 10. Mehri. remîd; śḥ. riñd < rimd, Bittner śḥ. §§ 9 et 30. On jure

[1]) تجدّد ne figure pas dans les dictionnaires, mais c'est une forme verbale régulière de جدّ, vhv., = جدّ et حدّ, vhvs. J'ai voulu garder les expressions adéquates arabes. Avec le חֶרֶב, *couteau,* on peut bien se faire à soi-même des balafres, mais avec les lances cela est plus difficile, à moins d'en faire les uns aux autres.

souvent par les cendres: وحياة رماد خَلْقِرة, *par la vie des cendres de ce foyer*, ʿAnazeh, comme el-Aʿšâ, K. et-Aɣ. XX p. 139, 4 d'en bas: حَلَفتُ بالملح والرماد وبالعُزّى.

Dozy donne مرمد, *salaud, sale, malpropre*, sub رمد. Mais c'est مرمط, avec ط: on le dit au Caire. انسان ممرمط, *homme saligaud*, Caire. C'est ici le verbe مرمط, Dozy sv., variation de بربط, *barboter*, p. 146; cf. مرمد, *abîmer*, 430. Un savant du Caire prétendait que مرمط vienne de مرمطون, *marmiton*, ce qui n'est pas probable. مرمط comme forme, d'un verbe quadrilittère, est cependant étrange. Pour expliquer le ط final, on pourra comparer مَطيطة, L A IX p. 270 sv. = مسيطة, ib. p. 278.

أرمد, *chassieux*, = مرمود = رمدان, R O p. 52, 4 d'en bas.

مرمادة, pl. مراميد, *faisceau de toutes les gerbes avec les épis*, Dt. — Cf. رمس, رمع et رمى, vhvs.

رمز

رمز, i, *avoir les spasmes de la mort; agiter convulsivement les membres*, 1045 d. l., homme et bête. Er-räǵǵâl miñyit (= mîyit) àbṣarah ma yirmiz śîʾ, *l'homme est mort; je vois qu'il ne bouge point*, traduction daṯînoise du texte de Bode, MSOS V, II p. 17, 5, 6: rregâl[1]) mâʾit eśûfu ma yitḥarrak. Cf. رجز, vhv. C'est par ce sens primaire de تحرّك que s'explique رمز, *mouvoir légèrement les paupières voulant par là faire un signe* à qn.; I. el-Qûṭ. p. 265, 17; = غمز, L A VII p. 224, 2, = רזם par métathèse, Ges.-Buhl

---

[1]) Incorrectement pour رجّال. Le texte de Bode est fort mauvais.

sv. Cf. رمس, رمش, رمص et رمق, 1045, et les autres dérivés de ce thème, et aussi sub رمض.

رمس

رمس, i, *s'entretenir le soir*, 994 n. 2. Remésne ramse ilîn nuṣṣ el-lêl., *nous passâmes la soirée jusqu'à minuit*, RO p. 281, 5; ib. pp. 315, 8 et 352, 7 d'en bas. Jayakar RAS 1889 p. 653: رمس, *he held a nighty meeting*. Sur un autre رمس, *jeter*, voir p. 1443 et *sub* رمى.

رمّس, *faire passer la soirée en causant*, 994 n. 2. RO § 386: el-yôm maᶜne ziyi nâti eś-śâᶜor yirammìsne, *il y a aujourd'hui fête chez nous, nous ferons venir le chanteur pour nous faire passer la soirée.*

ترامَس. Sîro maᶜha fil-lêl ḥatiténnso (= dṯ. با تتانّسوا) wḥatitrâmso[1]), *allez chez elle le soir: vous vous amuserez et vous passerez la soirée* (en causant), RO p. 326, 8, 9 d'en bas.

رمسة, *soirée, causerie du soir*, 994 n., RO p. 281, 5. Jayakar o. et l. l., = مسامرة.

رَميس, inf., *causerie du soir*, RO p. 46, 2. Tout cela en ᶜOmân.

En Ḥḍr. et Dṯ., le thème est سمر, 788 n.; 991, 992 et ss.; v. 994 n. 2[2]). Dans le dialecte de Ṭûr Abdîn, رمشة, *soir*, comme en araméen.

Brockelmann, o. l. p. 272, veut que رمس, = aram. rmś, soit une métathèse de سمر, ce qui n'est pas l'avis de Vollers, ZDMG 49 p. 515, 5. Je suis plutôt de l'avis de Brockel-

---

[1]) R. écrit titrámso, ce qui assurément est pour تترامَسوا.

[2]) En soqoṭrî, sâmir est نبّاع, ce qui est vraiment significatif; سامر القمر est le *clair de lune*, 994, et la Lune est Vénus. Les soqoṭriens paraissent avoir ce culte, une *lune de miel* perpétuelle.

mann. L'étymologie de I. Levy WB IV p. 456 est absurde, et je suis étonné que Fleischer l'ait laissé passer sans réfutation.

رمس, u, i, se dit lorsque les paupières du mourant ont encore un *léger mouvement.* عده عيونه ترمس, *ses yeux clignottent encore,* 1045, 3 d'en bas. Cf. رمز, رمش, et رمس, vhvs.

Il y a dans le Sud un autre رمس, i, *jeter,* = رمى et رجم. J'ai entendu un Ḥarîbite dire رمسني بالحجر, *il me jeta une pierre.* Ce sens est déjà donné par el-Aṣmaʿî, *apud* Haffner TAL p. 41: رمسه بالحجر رماه, et il se trouve aussi dans le Ṣiḥâḥ et le Qâm. C'est le synonyme de رمش, vhv. Ce verbe doit renfermer la racine رم qu'on trouve dans رمى, vhv., la troisième radicale pourrait provenir de رس ou رش, car je ne sais lequel des deux verbes est primaire. On ne saurait penser à رسم, *marquer,* car ce verbe n'existe pas dans le Sud. خبر مرموس est à peu près la même chose que حديث مرجوم, vhv., Murtaṣab d'I. Ǵinnî, éd. Pröbster p. 12 et LA sub رمس, > رمّس et رهسم, LA svs.

رمش

رمش, i, u, *ciller, clignoter,* Algérie et Maroc, Beaussier sv., de même que dans le Nord de l'Arabie, en Syrie et en Palestine. Musil o. l. p. 244, v. 8 = رمّش, itératif. KMG p. 41 n. 1. Yìfhem ʿaṛ-ṛmàś: ṛàmśa tizzîh (< جزى vhv.), *il comprend au clignement d'œil; un clignement d'œil lui suffit,* Marçais, *Le nom d'une fois* dans le *Cinquantenaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes* p. 122. Ṣâret turmuś mitl el-barq, *elle se mit à clignoter comme l'éclair,* Schmidt und Kahle, *Volkserzählungen* p. 12, 8 d'en bas. Au Soudan arabe, رمش, *wink,* = غمز, Lethem p. 483, = cl. ارمش. Cf. رمز, רזם, رمس, رمص, رمق et غمز. Je me demande si ces verbes ne proviennent pas en premier lieu de la racine

رم > رمى. Nous disons aussi *jeter un coup d'œil.* رَمَش, est dans la luraḥ aussi *jeter.* I. el Qûṭ. p. 267, 14: رَمَشَهُ بالحجر = رماه به, L A sv., *jeter des pierres,* = رمس vhv. Si رمش est primaire, on pourra rapporter la III^e radicale à رش, que nous trouvons dans رشح vhv.. Un autre synonyme classique رَدَس بالحجر, *jeter une pierre,* vhv., I. el-Qûṭ. p. 266, 14, est probablement un composé de رد et رس. Cf. sub ردى.

رِمْش pl. رُمُوش, *cils,* Musil o. l. p. 159, 18. Schmidt und Kahle, o. l. p. 68, 7: činnak ǵârreh biřmûś ʿîneh, *comme si tu le tirais par ses cils.* Aussi en Egypte.

أَرْمَش, *qui clignote,* Afrique. L A sv. donne مِرْماش, même sens intensif. Mais أَرْمَش, *bariolé,* 1107, 6 d'en bas, est = ابرش.

رَمْشَة dans la locution, très courante partout, برَمْشَة عين, *en un clin d'œil.* – *Soulier,* pl. رُمُش, رِمُش ou رَمَش, 348 n. 1. D'où vient ce mot?

رمص

رمص, a, *être chaud,* 1045; cf. رمض. رَمْصَة, *cendre encore chaude,* 54, 3, 5, 6; 212 n. 1; 1045 6, = néo hébr. רֶמֶץ, *cendre incandescente;* cf. *sub* رمض p. 1448 pour l'hébreu.

رمص, i, *cligner de l'œil, faire un signe de l'œil,* 1045; cf. رمز, رمس, رمش, رمق, غمز et غمص, Nihâyah II p. 103, 9. C'est le chald. רמץ, *winken,* Levy WB IV p. 456. De là vient رمصت العين = اوجعها القذى, I. el-Qût. p. 267, 7, car lorsqu'on a le رَمَص, on *clignotte* constamment, ainsi qu'on le voit si souvent en Egypte. حمش et غمص me paraissent provenir d'une autre racine qui désigne *ophtalmie.* رَمَص est

aussi = أَصْلَحَ, Tahḏîb éd. Beyrouth p. 582, 7; I. el-Qûṭ. p. 267, 7, élargissement de رَمَّ I, vhv.; cf. رمث p. 1435.

رمض

رمض, a, se dit de *la chaleur brûlante du sol*, tandis que حَرّ, vhv., s'applique à l'air. الأرض ترمض في القيظ, *la terre devient brûlante en été*, Dṯ. — رَمْضَة est encore la *chaleur brûlante du sol*, et la *steppe*, dont le sol est surchauffé par le soleil, est ainsi appelée, 571 n. = le ḥamâd du Nord, ib., vhv.; cf. رَمْضَاء et رَمَضَة, ib.. Fiqh el-luġah p. 352, 4: الرَّمْضَاء شِدَّة الحَرّ يُصِيب الحَصَى, et c'est ainsi encore dans toute l'Arabie.

رَمَضَان n'a jamais l'article, ni شَعْبَان et d'autres noms de mois. C'est que la désinence ân représente ici l'ancienne détermination, comme dans plusieurs noms de mois de la Gâhilîeh, tels que بُصَّان = ربيع الآخِر ; خَوَّان = ربيع الأوّل ; شَيْبَان = ربيع الأوّل = دُنَيْن الأوّل ; مِلْحَان = جمادى الآخرة = دُنَيْن الثاني, جمادى الأولى, I. Sîdah IX p. 43. Plusieurs mois de la langue ḥimyarite avaient aussi la désinence déterminative ân, tels que d a'a w â n (דאון); ḏu q a y ẓ â n = القيظ, à présent القيض, p. 1446, que Glaser écrit, Dammbruch p. 65, q i y â z â n; ḏu m a ḏ r a â n; ḏu ḥ i ǵ ǵ a t â n = ذو الحجّة, Ḥuṣn el-Ġurâb, Arabica IV à la fin; ḏu m a ʿ â n; ḏu ṣ i r â b â n, Glaser l. l. incorrectement

[1]) L A I p. 495, 9, aussi شِيبَان selon une autorité, ce qui n'est que ey > i, processus fréquent. I. Sîdah, l. l. dit: وسُمِّيَا شَيْبَان ومِلْحَان لبياض الثلج فيهما شُبِّهَا بالشَيْب والمِلْح, et L A l. l. des mêmes mois: شيبان ومِلْحان شهرا قِمَاح وهما أشدّ شهور الشتاء بردًا; cf. L A *sub* قمح.

ṣurrâbân [1]), = فصل الصراب, v. ici p. 1102 et note; ḏu Ṯibtân [2]) (voyelle d'après Glaser l.l.), v. Glaser, Reise nach Mârib p. 147 n. 1; ḏu mihlatân (mhltn) CIS 76 = Praetorius ZDMG 53 p. 11 en bas. Voir Hommel, Süd-Arab. Chrestomathie p. 58 et Glaser, Dammbruch p. 65. Ce ḏu, Sab. Denkmäler p. 51, figure encore dans ذو القعدة et ذو الحجّة des mois islâmiques.

Je suis donc disposé à voir en رمضان et شعبان, si non un emprunt direct ḥimyarite, du moins un calque sur leurs mois en ân, d'autant plus que ḏu qeyẓân est la *saison d'été*, القيظ, et ḏu ḥiggatân est devenu ذو الحجّة, nom conservé avec la pratique du pèlerinage. رمضان serait donc = الرَّمَض (ذو), comme القَيظ = ḏu qeyẓân.

D'après quelques savants, on ne doit pas dire رَمَضان tout court, parce que رمضان est aussi une des épithètes de Dieu, LA IX p. 22, 12 d'en bas, mais شهرُ رمضان, Mas. Pr. d'or III

---

[1]) Sur صرب, voir Hdr. Gl. sv.; Dt. 88, 12, 13, 14, 16, 18, 21; 333 n. 1; 527, 4 d'en bas; 641, 7 d'en bas; صريب, ib. 43, 8; أصطرب, 122 note. Je m'étonne que Dussaud puisse dire, *Voyage archéol. au Ṣafâ* p. 55 en bas, que la racine صرب n'existe pas en arabe. Il paraît ne pas avoir connu mes publications — en français! Naśwân, Śams el-ʿUlûm p. 60 dit: صرب فعل بفتح العين يفعُل بضمّها. صرب الزَّرْعَ اى صَرَمَهُ بلغة بعض اهل اليمن يسمّون الصِرامَ الصِراب و حمير تسمّى ايلول ذا الصِراب لانّ فيه صِرام الزرع. Et c'est ainsi dans tout le Sud. Sab. Denkmäler p. 52.

[2]) C'est peut-être le même que le mois babyl. ṭebêtu, Kugler Sternkunde I p. 281; Muss-Arnolt p. 353 = טֵבֵת, Ges.-Buhl sv., Zimmern KAT pp. 398 et 547, Weidner o. l. p. 20, et le mois nabat. et palmyr. ṭbt, Euting, Nab. Inschr. p. 98, Lidzbarski Handbuch p. 282, où c'est le mois de Décembre. Mais comment expliquer alors ṭ > ṯ? cf. دثينة = sab. dtnt, vhv. Peut-on penser à شباط?

p 419, probablement à cause du Qor. II v. 181: شهر رمضان. Cependant, le Prophète s'est servi plus souvent de رمضان sans شهر, ainsi qu'il ressort de Boḫ. III p. 25 (K. eṣ-Ṣôm. Bâb هل يقال رمضان). Il ne s'ensuit nullement de ces Traditions qu'il faille dire شهر رمضان, comme le statue à tort Goldziher, MS I p. 265; v. *sub* روم.

Un Bédouin des Bâ Kâzim me dit: nôkol em-làḥĕm fi ramałân [1]) la ma hû' wâǵid, *nous mangeons la viande en Ramadân s'il y en a.* Sur la prononciation ramałân, voir 1189 ss.; 674 n. 2; 763, 9 d'en bas; 905, Ḥdr. p. 637; I. Ya'îś p. 1387 et ici sub ض; de Goeje, Ḥadhramaut p. 6; Brockelmann o. l. I p. 132 k ϰ et p. 162 ψ. C'est l'hébr. רמץ, Levy WB IV p. 455. Cf. رمص vhv. Mais le classique رمَضَ, *être chaud*, LA sv., paraît être une autre racine.

On a toujours considéré le nom de Ramadân comme provenant de la *forte chaleur du sol* de ce mois, شدّة حرّ الرمضاء في ذلك الوقت, Mas. III p. 419, 1, LA sv., avant l'introduction de la computation lunaire du Prophète, changement qui doit, au fond, avoir son origine dans l'adoration de la Lune dans l'Arabie du Sud. Ṣiḥâḥ sv. = LA IX p. 22, 10 d'en bas. En-Nihâyah dit judicieusement sv. رمضان: سمّي رمضان لانّهم لمّا نقلوا اسماء الشهور عن اللغة القديمة سمّوها بالأزمنة التي وقعت فيها فوافق هذا الشهر ايّام شدّة الحرّ ورمضه وقيل فيه غير ذلك. Une autre explication est cependant inadmissible. Or, Vollers en propose une autre, ZA 22 p. 228. Il veut que le nom vienne de l'habitude qu'on avait de *faire rôtir un mouton* sur les *pierres chauffées*, رضف, vhv., ce qui se dit رمض الشاة, LA IX p. 23, et cette viande est لحم مرموض, et رميض, LA et Lane sv.; v. sub حنيذ. Je ne crois pas

[1]) = Ramałân selon la notation la plus moderne.

qu'on ait adopté cette étrange explication. En hébr., רֶמֶץ et רְמְצָא (chald.) est *cendre incandescente*, v. p. 1444.

J'ai dit 635 n. 1 que le sens primaire de حرّ ne peut pas être *être chaud*, étant donné que حرّ est *mouvoir > labourer*, *enlever*, etc., Ḥdr. Gl. sv., ici p. 389, avec ses élargissements حرب, حرث, حرد, حرف, حرك et حرو. Déjà les anciens Grecs avaient l'idée que la chaleur était un mouvement de l'air. Or, deux savants allemands, Krönig et le physicien Clausius, ont avancé la théorie que la chaleur est le mouvement des plus petites parcelles de la matière, les molécules, et que, par conséquent, un corps est d'autant plus chaud, sa température d'autant plus élevée que les molécules se meuvent davantage. Ce mouvement des molécules n'est pas même perceptible sous le microscope, d'après ces deux savants. Si ce mouvement des molécules n'est pas même perceptible sous le microscope, l'observation des Grecs et des Arabes doit se baser sur la perception de l'œil nu. Il n'est pas impossible que les anciens Sémites aient fait la même constatation que les physiciens modernes, mais à un autre point de vue, surtout dans un pays où, au désert, l'air semble *se mouvoir* sous les rayons solaires dardants, cf. ici sub رمد. Il n'est donc pas trop osé de dériver حرّ, *être chaud*, de حرك, (se) *mouvoir*, les deux thèmes étant du reste synonymes.

رمض, s'appliquant dialectalement au *sol brûlant* et non pas à l'air, doit provenir d'une autre conception que حرّ. Je fais observer qu'on dit ارتمزت الفرسُ بالرَّجُل = ارتمضت به = وثبت به, LA IX p. 23, 5, *cabrioler*. On peut, à la rigueur, considérer ارتمض comme primaire, et ارتمز en pourrait être une variation phonétique. Il y a aussi ارتمض الرَّجُلُ = اشتدّ, Ṣiḥâḥ, et ارتمض serait alors *s'échauffer*. Mais si ارتمز est primaire,

ارتمض doit être un autre verbe, et la comparaison clocherait alors. J'avoue ne pas savoir analyser étymologiquement le thème رمض, רמץ, qui doit cependant se rapporter en premier lieu à la *chaleur* et qui n'a rien à faire avec رضف, vhv.

A propos de رمضان, je vais ici donner *les noms des mois* chez les Bédouins du Sud, tels qu'ils me furent fournis par les agriculteurs ʿamagînois.

1° اوّل فطْرى = شوّال, 10e mois des musulmans.
2° ثانى فطْرى ou الطُّعم = ذو القعدة, 11 mois des musulmans.
(1°–2°: appelés ensemble الفطارى. Chez Dozy شوال = فطار)

3° الضحيّة ou عرفة = ذو الحجّة, 12 mois des musulmans. Prononcé: um-łaḥîe (ḷaḥîe)

4° عاشور = المحرّم, 1 mois des musulmans.

5° صفر = صفر, 2 » » »

6° اوّل ربيع او أسْود = ربيع الاوّل, 3 mois des musulmans.
7° ثنى ربيع او أسْود = ربيع الثانى, 4 mois des musulmans.
8° ثلث ربيع او أسْود = جمادى الأولى, 5 mois des musulmans.
9° رابع ربيع او أسْود = جمادى الآخرة, 6 mois des musulmans.
(6°–9°: appelés ensemble اربعة سودان, Hdr. p. 585, *les quatres mois noirs*, cf. سواد, *pays cultivé*. C'est une saison, Mas. III p. 424/5.)

10° رجب = رجب, 7 mois des musulmans.

11° قصنير ou قصيّر = شعبان, 8 mois des musulmans.

12° رمضان = رمضان, 9 mois des musulmans.

On voit que l'ordre des mois n'est pas ici le même que dans la computation musulmane ordinaire. اول فطرى est le premier mois de l'année. Nous trouvons le même ordre au

Soudân d'après Emîn Pacha, Der Islam, Band IV Heft 1/2 p. 161. J'en donne la liste:

1° Schevval: el-fitr el-evvel }
2° Zilkaade: el-fitr et-táni }
3° Zilhidje: ed-dahië el-evvele }
4° Muharrem: ed-dahië et-táni ë }
5° Ssefer: el-Vaḥīd.
6° Rebbi evvel } et-telate keramát; voir la liste suivante.
7° Rebbi ul achir }
8° Djumad évvel }
9° Djumad achir: ssaïk el Keramát.
10° Redjeb: Redjeb.
11° Schaabán: El-Kussaïr.
12° Ramadan: El-maalúm (!).

D'après Lethem, o. l. p. 374, l'ordre et les noms sont en Barnou:

1° aḍ-ḍaḥîyat aṯ-ṯâni = muḥarram.
2° al-waḥîd ou al-farîd = ṣafar.
3° al-karâma ou at-tôm al-awwal = rabî^c awwal.
4° al-karâma aṯ-ṯâni ou at-tôm aṯ-ṯâni = rabî^c ṯâni.
5° al-karâma aṯ-ṯâlit ou at-tôm aṯ-ṯâlit = ǵamâda awwal.
6° sâig al-karâmât ou sâig at-tîmân ou at-tôm ar-râbi^c = gamâda ṯâni.
7° raǵab = raǵab.
8° guṣayyir = śa^cbân.
9° al-fiṭr ou al-faṭur = shawwâl.
10° al-fiṭr aṯ-ṯâni = ḏu al-ga^cda.
11° aḍ-ḍaḥîyat al-awwala = ḏu al-ḥiǵǵa.
12° il l'a oublié; c'est le Ramaḍân.

RO § 157: mḥarram, ṣafor; rabî^c l auwel; rabî^c l âḫer; gemâd l auwel; gemâd l âḫer; rgéb (rágeb); śa^cabân; rumḍân; śauwâl; l qá^cade; lḥagg. Śauwâl et el-qa^cade sont appelés ensemble el-faṭriyât ou el-

faṭrîyên (fṭûr, *le premier repos après le jeûne*); faṭri l auli = śauwâl; faṭri l âḥîr = l qaᶜade.

Burckhardt, Voyage en Arabie, tr. fr. III p. 346 = allem. p. 583:

moḥarrem = ᶜaśûra.
raǵab = ṛurr̦e غرّة.
śaᶜbân = gaṣîr
śauwâl } = الأفطار. śauwal seul = faṭr el-auwal.
du el-qaᶜdah } dû el-q. seul = faṭr eṯ-ṯâni.
ḏu el-ḥaǵǵ = eḍ-Ḍaḥîeh, (el Dhahir est une erreur, et dans l'éd. allem.: الضحير, l'est également.

Meissner, NAGI p. 110/11:
ᶜÂśûr; Ṣefer; Rebîᶜ auwal; Rebîᶜ ṯâni; Ǵemâd auwal; Ǵ. ṯâni; Reǵeb; Śaᶜ(a)bân; Rumḍân; Fuṭ(e)r auwal; Fuṭ(e)r ṯâni; Ḍaḥîye.

Remarques. فطْرِى = al-fiṭr au Soudan et chez les Swâḥilî, Der Islam IV p. 161, ne doit pas avoir ce nom parce qu'on a *rompu le jeûne* et qu'on célèbre alors le عيد الفِطْر; ce serait plutôt tout le contraire. La raison d'appliquer ce nom aux *deux* mois doit être cherchée ailleurs. Le nom de fiṭr eṯ-ṯâni est aussi الطُّعْم, et la remarque de RO p. 87 paraît donner à الفِطْر cette étymologie, de فطور, *le premier repas après le jeûne*. Je demandai aux ᶜAmaginois pourquoi on les appelait ainsi, et ils me répondirent: انّهن اوّل السنة, *parce qu'ils sont le commencement de l'année*. En effet, فطر الشيء est بَدَأَهُ, LA sv. p. 365, 11; Ṣiḥâḥ: الفَطْر, الابتداء والاختراع. Dans le Sud, فطر, u, n'est pas seulement فطر ناب الجمل, locution courante, LA l.l. et el-Fâʾiq II p. 241, et مفطر < مُفطر, pl. مَفاطير [1]), y est un *chameau dont toutes*

1) Lane sv., dans un autre sens; = بعير فاطر chez LA sv.

les dents ont déjà poussé, 1198, mais ce verbe s'applique aussi à la végétation qui *commence à fendre la terre* et à *pousser*. On y dit, comme dans la luġah, تفطّرت الارض بالشجر, = L A VI p. 362, *the earth became cracked* (*in many places by the plants coming forth*), selon la traduction un peu trop étymologique de Lane. التفاطير est = أوّل نبات الوسميّ, L A VI p. 362, 10 d'en bas. فطْريّ est formé comme أوّليّ, où فطْر peut être l'infinitif de فطر; cf. الايمان الفطْريّ, Lane sv., d'après Miṣbâḥ. Si فَطْرِيّ se rapporte à la végétation, il faut que les noms des mois soient basés sur la computation solaire, sans quoi أوّل فطريّ peut tomber dans une saison où ce nom ne serait point justifié. L'origine n'en peut être cherchée dans l'éthiop. feṭrat, *creatio, principium*, = الفطر, qui serait, selon certains savants, l'origine de الفطْرة [1]), ce qui, d'après moi, n'est nullement nécessaire, malgré la sympathie du Prophète pour la langue des Ḥabaś, à cause de l'émigration de plusieurs de ses partisans dans ce pays. Le thème فطر et ses nombreux dérivés me fait l'effet d'être archiarabe. Le sens de *créer*, commun à l'arabe et à l'éthiop., est secondaire. L'anecdote que racontent el-Ǵauharî, ez-Zamaḫśarî dans el-Fâiq sv., la Nihâyah et L A, à propos du qorânique فَطَر السموات والارض, que I. ʿAbbâs n'aurait pas compris avant d'avoir rencontré un Bédouin qui lui dit d'un puits: انا فطرتها, expliqué par انا ابتدأتها, prouve que le verbe فطر était courant chez les Bédouins de ce pays. L'ignorance d'I. ʿAbbâs est cependant étonnante.

Un mois فطري ne se trouve pas en éthiop., ni en amariña. Il faut donc admettre que ce mot a été propagé dans l'Afrique

[1]) V. L'Encyclop. de l'Islâm sub fiṭra.

centrale par les Arabes du Sud de l'Arabie [1]). Voir sur el-karâmât ce qui suit.

Les trois mois el-karâmât sont sans doute ainsi appelés parce qu'il pleut alors, et la terre produit verdures et blés, et non pas parce qu'on célèbre le عيد الكرامة = مولد, *la naissance du Prophète*, le 12e jour de Rabîc el-auwal; cf. LA XV p. 419. En éthiop. kĕramt, pl. kĕrâmât ou kĕramât, est *pluvia, tempus pluvium, hiems*, Dillmann Lex. p. 834, Chaine, Gramm. éthiop. p. 262, *saison des pluies*, ib. p. 95, avec le dénominatif karama, *hibernare, hiemare*, ib.. En éthiop. maskarram est *le mois de Septembre*, Chaine p. 94 [2]). D'après Stade, *apud* Brockelmann o. l. I p. 524, c'est *Regenbringer, qui amène la pluie*, et en amarique maskaram est *Septembre*, Mondon-Vidailhet, Manuel p. 108. C'est la *saison d'hiver*, tandis que ḥagâi est la *saison d'été*, Dillmann p. 131. En amariña, keramt est également la *stagione delle pioggie* (da Giugno a Settembre), Guidi Vocab. amarico p. 524, Mondon Vidailhet p. 106, avec le même dénominatif qu'en éthiop.; cf. Guidi p. 349 *sub* baga, *la*

---

[1]) On doit séparer ce فطر d'un autre verbe فطر, *être* ou *devenir mou, tiède*: فطر, *tiède* (eau), *mou, lâche*, فطران, *mou, languissant*, qui vient de فتر i, u (> فطر) et qui est partout prononcé فطر à cause du r. Cf. Socin Diw. Gl. sv.; Dt. 622; comme le class. et dialectal قتر = قطر, I Sîdah XIII p. 281 en haut; Brockelmann o. l. I p. 167 et ici p. 1040.

[2]) J'ai de la peine à croire que l'éthiop. ḥamadà, *pruina, nix*, provienne de la √ éthiop. ḥamada, qui serait, d'après Dillmann Lex. = جمد, همد, 354 5, 595. Ce ḥamada éthiop. a donné ḥamad, *cendre* (incandescente?). Est-ce que ce ne serait pas plutôt de ḥamada, *louer*, qui existe en tigré et qui est autre que حمد, חמד, *brûler*, 573, et ḥamada aurait alors à peu près la même sémantique que keramt, *hiver*, de كرم? V. ici p. 1201.

stagione secca, Chaine p. 95. Au Soudan, la saison des pluies est Juin-Oct., Carbou p. 230.

Sâiq el-karâmât pour Ǵamâdâ II est le même dans la liste d'Emîn et de Lethem, et la correction du Prof. Becker, dans Der Islâm IV p. 161, est par cela justifiée, „*der die K.-Monate vor sich treibt*". Ce nom d'el-karâmah s'explique par ce que j'ai exposé *sub* رحمة; v. LA *sub* كرم. La pluie est *une grâce divine*, كرامة من الله, Qor. 30, v. 47; 39 v. 22, Wellhausen Reste[2] p. 222 et n. 1. La karâmah est aussi *un don genéreux, une gratification*, p. 661,3, en général et s'applique aussi bien à Allâh qu'aux saints hommes, les Marabouts de l'Afrique et les àwliya de l'Arabie du Sud, Arabica V p. 30 [1]).

Dôʿan dit dans sa longue qaṣîdah en ar souvent citée:

يا شيخ بو بكر آلكرامه حاصله   يا ذى لك آلبرهان [2]) برهانك حضر
نبغى [3]) آلكرامه والكرامه منكم   حتى ولا آلباروت فى شق الكتر [4])

O šeyḫ Bu Bakr [5]), *la grâce divine des miracles, tu l'as.*

---

[1]) Goldziher, MS II p. 373, veut que كرامة soit le grec προφητικὰ χαρίσματα, et cette étymologie est approuvée par Doutté, Magie et Religion p. 54, et par Macdonald, Encyclop. de l'Islam I p. 976 (éd. fr.). Je crois, au contraire, que c'est un mot archiarabe. La كرامة arabe est le grec σῆμα ou σημεῖον.

[2]) Voir Ḥḍr. Gl. sv.; Arabica V. p. 18.

[3]) Dans l'original, نبقى: ق < غ.

[4]) Sing. كترى, 361 n. 5; 710; pl. كتور, 519,8 d'en bas, ou كتر. On s'en sert pour fabriquer la poudre.

[5]) Le seyyid Bû Bakr b. Sâlim b. ʿAbd Allâh b. ʿAbd er-Raḥmân es-Saqqâf, enterré à ʿAynât, est le plus grand santon du Sud, † 993, Arabica V p. 189 et Index sv., v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 50 et B. Hirsch Reisen p. 214, Ḥḍr. p. 432,12 d'en bas et p. 450. Sa biographie se trouve dans كنز المغانم فى ترجمة الشيخ ابى بكر بن سالم. Il a écrit فتح المواهب فى أسنى المطالب.

O toi qui as reçu la preuve des grâces divines, cette
preuve est présente.
Nous désirons la générosité, la générosité venant de vous,
Quand même la poudre se fabriquerait, en coupant les
bûches de bois.

Nous avons ici les deux sens de كرامة. Zeyn ed-dîn Aḥmed eś-Sarǵî ez-Zabîdî [1]), † 893, mon ms., dans son ouvrage *biographique* des hommes illustres du Yéman, طبقات الخواص اهل الصدق والاخلاص, a dans presque chaque biographie un article *ad hoc* intitulé من كرامته ou من كراماته.

Ces noms de mois doivent se baser sur la computation solaire, car sans cela les trois karâmât = les trois Rabîᶜ du Sud, peuvent, par la rotation des mois de l'année lunaire musulmane, p. 1103, tomber au milieu de la saison sèche, sans pluie, et alors ils ne mériteraient pas ce nom. Il n'y a pas de confusion dans la dénomination des saisons, comme le croyait Glaser, OLZ 1906 p. 392, car la saison de pluie n'est pas partout la même.

Mas. III p. 423 dit: وقد اختلفت العرب فى اسماء الازمنة الاربعة فزعمت طائفة منها ان اولها الوسمى وهو الخريف ثم الشتاء ثم الصيف ثم القيظ ومنهم من يعد الاول من فصول السنة الربيع وهو الأشْبُر والأَعمّ والعرب تقول خَرفنا [2]) فى بلد كذا وشتونا فى بلد كذا وتربّعنا فى بلد كذا وصفْنا الخ .. وشهور العرب ليست مرتّبة على فصول السنة ولا على حساب سنة الشمس بل المحرّم وغيره من

---

[1]) Brockelmann II p. 190, où cet ouvrage figure sous la rubrique „*Geheimwissenschaft*".

[2]) خرف, i, est aussi dans le Sud *labourer la terre*, = حرث et عمل, vhvs. La traduction porte kharrafna, ce qui se dit dialectalement, comme aussi صيّفنا, mais la luġah a خرف et اخرف LA sv. p. 410.

الشهور العربيّة قد يقع تارة في الربيع وتارة في غيره من فصول السنة الخ

قُصَيِّر > قُصَنْيِر, 341, ainsi appelé „parce qu'il paraît court en attendant le Ramaḍân", selon mes ʿAmagînois. Graef, Der Islam IV p. 161, croit que c'est parce que ce mois n'a que 29 jours. — Tôm, pl. tîmân m'est inconnu; c'est peut-être le classique تُوم = دُرّ ou لُؤلُؤ, *perles*, LA XIV p. 314. sv. Ce qui paraît appuyer cette supposition, c'est que les Arabes de Barnou appellent la période qui suit immédiatement la saison des pluies (nov. à janv.) derret, Carbou p. 230; seulement, Lethem p. 425 donne ḍaraṭ, *end of rains, autumn, harvest*, que je ne comprends pas.

D'après les ʿAmagînois et la liste d'Emîn Pacha, l'année commence par le Śauwâl, qui suit le mois de jeûne, Ramaḍân, qui est le dernier mois de l'année dans les trois listes.

Pour le mehri, Jahn SAE III p. 256, donne les mois suivants:

1 ramaḍôn; 2 faṭarî hāulî; 3 faṭarî mtắllî; 4 yiḍaḥâ; 5 ayśûr; 6 ṣafêr; 7 ǵimôd hāulî; 8 ǵimôd ṯônī; 9 ǵimôd śôlet; 10 ǵimôd rôba; 11 reǵéb; 12 gaṣṣâyer.

رمع

رمع, *être méchant, mauvais de caractère*, surtout au Yéman. C'est une métathèse de عرم, LA sv.; c'est l'hébr. ערם, *être rusé, fin*. Un homme est رامع, *méchant, rusé, qui cherche à nuire*, comme عارم = خبيث et شرير, LA sv. = עָרוּם, *rusé, fourbe*. Pourrait-on chercher la troisième radicale dans l'hébr. רע, ayant le même sens que l'arabe رمع?, ou bien ערם est-il primaire? Le رمع de Socin, Diw. Gl. sv., est par لمع, voir ici sub رمح. Le رمع de la luġah a le sens, entre autres, de

(se) *mouvoir, être agité*, اضطرب et تحرّك, et برمع est un des nombreux noms de la toupie, 1231 n. l.

رمّع, *faire du mal, nuire.* Stace p. 84 sv. *hurt.*

ترمّع, *être lésé, préjudicié*, Stace p. 84.

J'ai donné 1761 رمع, *pleurer*, que j'avais trouvé dans le Qâm., mais que TA veut le corriger en دمع. Ember et Holma, ZA 32 p. 39, ont aussi cité ce رمع, *pleurer*, qu'ils comparent avec le v. égypt. r m j, *pleurer*, et le babyl. r a g â m u, *crier*, v. ici sub رجم. LA et les autres lex. n'ont pas رمع dans ce sens, qui cependant a dû exister. Cf. رعَم = سال, dans le sens spécial de رعَمه سال, *sa morve coule*, Abu Zeyd Nawâdir p. 215, I. el-Qûṭ. p. 102, 10, et qui peut en être une métathèse; propr. *écoulement.*

Voyons un peu si nous ne pouvons revendiquer l'exactitude du Qâm. par les thèmes que je donne ci-dessous.

En dṯ., مرع est *fuir, couler* (vase) = راح, u, vhv., et ذبّ, 1372. جرّة تمرع, *la jarre fuit, coule*, dṯ., de مرع. Cela peut être une métathèse de رمع, mais il y a aussi le classique مرحت العين et مرحت القربة = سال ماؤها, I. el-Qûṭ. p. 312, 4; LA III p. 429 en haut: المرح خروج الدمع اذا كثر, et ib. p. 428 en bas: مرحت العين اشتدّ سيلانها et عين ممراح سريعة البكاء. C'est le daṯînois مرع. Le رمع de Ruzicka, ZA 25 p. 131, *schnell gehen*, qu'il a trouvé dans le Qâm. et M. el-M. (LA donne رمع = تحرّك et I. el-Qûṭ. p. 265, 7: رمع = تحرّك في المشي) n'est pas une métathèse de مرع, provenant, selon Ruzicka, de √رع avec m préfixé, mais c'est une prononciation pour رمح, vhv., comme رمع برأسه, *hocher la tête*, l'est de نمح = لمع.

Nous trouvons dans la luṛah les verbes suivants:

1° همى, i, u: همى الماءُ والدمعُ = سال, Ṣiḥâḥ sv.; همت عينه, I. es-Sikkît, Tahḏîb p. 625 = همعت, ib., voir ce qui suit; L A XX p. 240: همت عينُه صبّت دمعَها وقيل سال دمعُها وكذلك كلّ سائل من مطر وغيره = I. Sîdah I. p. 124, 11, et L A ib.: همى وعمى كلّ ذلك اذا سال. C'est donc *couler*. همى, i, est aussi *errer librement sans pâtre* (chameau, bétail), L A XIX p. 241, 1 et 8. Une métathèse en est هام, i, u, même sens, L A XVI p. 110, avec la même définition que pour همى. Sur حام, voir Arabica V p. 171 et Gloss. p. 317, Ḥḍr. Gl. sv., I Qot. pp. 356, 13 et 359, 2. Nöldeke, Beiträge II p. 205 donne à la racine هيم, הים, le sens de primaire d'*être agité, ahuri*, et il cite avec raison la métathèse أيهم, avec exemples, qui est un صفة غالبة, sans verbe correspondant. Un élargissement de همى ($\sqrt{}$ هم) est هملت العينُ, i, u, = سال, I. Sîdah I p. 125 en bas, = انهملت, I. es-Sikkît o. l. p. 625 [1]). I. el-Qûṭ. p. 14, 3: هَمَل الدمعُ والمطرُ جرى والماشية سرحت بلا راعٍ, = همع, ib. p. 190, 21; L A sv.

2° هاع, i, = الشيءُ والماءُ هيعا سال, I. el Qûṭ. p. 193, 7, L A sv. = ذاب, vhv. Cela se dit particulièrement du *plomb*: الرصاصُ يهيع فى مَذْوب, v. p. 963; D. H. Müller, Burgen und Schlösser I p. 28/9. On dit aussi: هاعت الابلُ الى الماء اذا ارادته, et l'on comparera notre *affluer vers*. Cette racine entre dans la composition des verbes suivants.

---

[1]) Aus b. Ḥagar, éd. Geyer Nº 32 v. 1, dit: يا عينِ لا بدّ من سَكْب وتَهْمال, *ô mon œil, il faut bien verser des pleurs et laisser couler des larmes;* cf. Fischer, ZDMG 49 p. 121 et ib. p. 679.

3° همع, a, u, 1761. I. es-Sikkît p. 625: همعت عينه. I. el Qûṭ. p. 190, 20: همعت العينُ والدمعُ سالا. I. Sîdah I p. 126, 2 d'en bas: همع, *couler* (larmes). L A X p. 255: همع الدمعُ والماء ونحوها = انهمع = سال, et ib. p. 248, 11 d'en bas: همع = همع = سال; هَموع, *multum plorans*, Delectus p. 70, 5. En Daṯînah, j'ai entendu تنهامعت دموعه, *ses larmes coulèrent sans interruption, abondamment.*

4° همرع. I. el-Qûṭ. p. 191, 20: همرع الدمعُ والعرق سالا. Ṣiḥâḥ sv.: رجل هَمْرِع سريع البكاء, = L A sv. = I. Sîdah I p. 126; ib. I p. 126, 4 d'en bas: الهمرع الجارى وقد همرع. L A X p. 248, 12 d'en bas: همرع الشىء وهمع سال. I. Sîdah III p. 101, 1: الهَمَرع والهُمراع مَشْىٌ فيه اضطراب وسُرعة.

5° اهْرَمَّع. I. Sîdah I p. 128, 1: الهِرْمَعة سرعة سَيَلان الدمع وقد اهْرمّع ورجل هَرَمّع سريع البكاء. L A X p. 249: اهرمّعت العينُ بالدمع, = سال, *couler abondamment*, pleurs et eau, 1774, = هلمّع, 1774, où هلع n'est pas à comparer. هَرمع, *couler vite*, a bien dû exister, témoin الهِرمعة, *ut supra*, 1774. هرمع n'a pas besoin d'être une dissimilation de همّع, comme le pense Ruzicka, KD p. 84, Dṯ., 1774, car c'est, d'après moi, un accouplement de رمع et همع. Le هَلَمّع, = سريع البكاء, du Qâm. n'est qu'une luġah de هرمّع.

6° Ce verbe composé اهرمّع a ensuite été dissimilé en اهْرَنْمَع, *couler*, L A X p. 249, à moins que le n soit épenthétique, comme le croit L A, à l'instar de احْرَنْجَم, p. 400, etc. Cet n s'infixe dans beaucoup de thèmes, surtout des qua-

drilittères, v. ici p. 600, I. Sîdah XVI p. 7, mais je n'en connais pas la nature ni sa raison d'être. LA allègue comme exemple de إِدْغام le verbe امّحى < انمحى, mais c'est là tout autre chose.

7° ارْمَعَلَّ, = ارمعنّ, *couler abondamment*, larmes et autre chose, 1761, Haffner TAL p. 9, 4 et ss., I. Sîdah IX p. 40, 8 = سال. LA XIII p. 317: ارمعلّ الدمع وارمعنّ سال, = ارمغلّ, LA ib. p. 318, 2 et sv.. ارمغلّ est sans doute un composé de رمع et غلّ, qui veut aussi dire *couler*, 877, 878, et non pas de رعل, comme je l'ai cru 1761, et encore moins une métathèse de مرع, selon Ruzicka ZA 25 p. 131, voir ici p. 1072/3. — Le لام final pourrait venir de رمل = اسرع فى مشيته, LA XIII p. 314, 11 d'en bas, I. Saᶜd IV, I p. 127, 22, au fig. *trotter*, Geyer, Zwei Gedichte II p. 240. رَمَلْ = المطر الضعيف, LA ib. p. 317 = Ṣiḥâḥ sv. = المطر القليل.

8° همر, i, tr. et intr., = صبّ et سال, se dit de l'eau et des larmes. اكثر فيه = هَمَرَ الكلامَ, comme nous disons *flux de paroles*, LA sv. La troisième radicale provient peut-être de √ مر > مور, sur laquelle voyez 987, ma LA p. 67 [1]), Ges.-Buhl sv. מור.

Or, il ressort bien de ce qui précède: 1° qu'on a affaire à un verbe رمع, *couler*, avec sa métathèse مرع, مرحت = سالت, LA III pp. 428 en bas et 429; 2° que رمع

[1]) Dans le Sud, ماز, u, est *couler, tourner, circuler*, propr. *être agité, être en mouvement*. Nöldeke Moᶜall. II p. 31. Un développement en est مهر, 987. Dans le Sud de la province d'Alger et dans le Zibân, مهر et تمهّر est *être habile* et *courir à toutes jambes, éperdument* (Joly). Cf. le babyl. מאר, *envoyer*, 1434.

et تع se sont accouplés pour former le verbe تحرمع, اتحرمع, et que تمع n'est qu'une prononciation pour تمى, comme بدعى et بدع, vhvs., et que 3° هرمع est également contaminé avec تحرج.

رمق

رمق, u, *cligner de l'œil*, 1045, 5 d'en bas, Dt.; voir رمز, رمس, رمش, رمص et رمى, vhvs.

رَمَقات, *regards*, 1513, 5 d'en bas. C'est l'origine du classique رمق, u, *regarder fixement*. Geyer, Zwei Gedichte II p. 105, 5: يا مَن رأى بارِقًا قد بِتّ أَرمُقهُ, *un éclair que j'ai passé la nuit à regarder.*

رُماق, = عَبْد, 309, 1, = ma L B ͨA p. 9, 27: بُقْتوا برماق الله, *vous avez violé le pacte de Dieu.* Socin Diw. Gl. sv., où ارمق est le même mot avec prosthèse et nullement un infinitif. Il le traduit par *considération*. Le mot n'est pas arabe.

رمل

رَمْل البُنّ, *sachet à café* = خراطة ou مَسَبّ, 1076, vhvs.

رَمْل, pl. رمال, 157, v. 7, *plaine de sable.* Le Rubͨ el-Ḫalî est appelé الرَمْلة ou الوَطاء, ici p. 326. Musil o. l. p. 2: *sandige Tiefebene.*

أَرْمَلة, *femme divorcée* ou *veuve avec enfant*, 347; ḤB p. 256.

أَرْمَل, *veuf*, est rare dans le Sud, = babyl. almattu > almantu, *veuve*, Muss-Arnolt p. 48, hébr. אַלְמָנָה, Ges.-Buhl sv., Brockelmann, o. l. p. 220, Torczyner, o. l. p. 308 n., I. el Qûṭ. p. 104, 9: أَرمَلَ القوم فنى زادُهم. Šanfarâ, éd. Jacob I p. 43 et II p. 25. Marâṯî, éd. Šeyḫo, p. 83, 2:

لَقَدْ علم الضيف والمُرمِلون اذا اغبرّ أُفْقٌ وهبّت شَمالا
بأنّكَ ربيعٌ وغيثٌ مَرِيعٌ الخ

Ici المُرْمِلون est *les indigents.* أَلَمْ تعلما أنّى من الزاد مُرمِلُ,

de Kaᶜb b. Zoheyr, 3, 26 cité par Jacob, o. l. II p. 25. Le sens primaire de رمل paraît être *être dans le besoin, être indigent.* C'est sans doute un développement de رم II.

رُمْل, *mouchoir,* Ḥ B p. 256 = مَحْرَم, dt., vhv.

*رمى

رمى, i, *jeter,* partout courant. Avec ب de la chose qu'on jette, comme tous les verbes qui ont ce sens, et l'accusatif de la personne ou la chose contre qui on jette. Cf. حذف, رجم, ردى et طرح, قذف, القى, etc., vhvs. Abu Zeyd, Nawâdir p. 201, 3 d'en bas. Mutalammis, éd. Vollers p. 28 v. 1 et 2.— *Tirer avec le fusil.* رمى بالبندق, très courant. Je me demande si le sens primaire ne vient pas de √‾رم, *être haut;* cf. رام, u, i, = زاد et فضل vhv. رَيم Ḥdr. Gl. sv., רום, *être haut, s'élever,* et רמם, *s'élever, stare in alto,* le babyl. ramū, *jeter,* et râmu, *être haut.* Comme aussi رمس et رمش, v. plus bas. رمح me paraît être un élargissement de la √‾رم dans ce sens. El-Aṣmaᶜî, Haffner T A L p. 10: يقال منه قد أرميتُ ورميتُ وكذا يقال ارميت على السَّبْعين ورميت واربيت اى زِدْتُ.
Même emploi avec son synonyme ردى, v. ici p. 1231/2. Ce qui semble appuyer cette étymologie de رمى, c'est que ce thème est apparenté à √‾رب, et أرمى est = اربى, L A XIX p. 55, v. ici *sub* ربّ et ربى; l'hébr. רָבָה est = رَامِى. Le syrien شاقَى ب, *jeter en l'air la balle,* M. el-M. sv., Dozy sv. et Tallquist, *Arab. Sprichwörter* p. 126/7, vient sans doute du babyl. śaqû, *be high, lofty,* Muss-Arnolt p. 1096, Del. Gr. p. 121; śâqû, *high.* L A XIX p. 169, 4: الشاقى حَيد من الجبل طويلٌ لا يَسْتَطاع إرتقاؤه, et ib. كشقا ناب البعير طلع وظهر شقا, mais شقّ dans ce dernier sens est un autre thème: v. ici sub راح I.

رمى est un verbe commun à toutes les langues sémitiques.

Se rendre ou plutôt *descendre dans un endroit*. و واحد يرمى خدره, *chacun se rend à sa case*, Ḥdr. p. 434 d. l. جاء القعيطى من الهند ورمى[1] للشحر, *el-Q. arriva de l'Inde et se rendit à es-Sihr*, Arabica III p. 68, 8 d'en bas. Ib. p. 71: من حيث حصّلك رامى برمى عندك, *et là où je te trouverai habiter, j'habiterai chez toi*. Autres exemples: D. H. Müller, Burgen und Schlösser I p. 45: ترامى الى صنعاء; Ǵazîrah p. 209, 2 d'en bas: ومنهم من رمى قصد عمان, *et parmi eux il y avait de ceux qui se rendirent du côté de ʿOmân*. LA XIX p. 55, 5 et ib. l. 11 d'en bas; cf. ici p. 1233, 15 d'en bas: اين ترمى. I. Qoteybah, éd. de Goeje, p. 340, 5, 8, où رمى الى الارض est = ذهب فى الارض.

Ce sens secondaire se trouve déjà en babyl., Muss-Arnolt p. 970; Ungnad Babyl.-Assyr. Gr. p. 155, śrmʾ, *ansiedeln*, et rimîtu, *Wohnung*, Del. Gr. p. 172. Cf. le classique رمأ بالمكان[2], I. es-Sikkît Tahdîb p. 447, où = ريّم بالمكان, vhv.[3];

[1]) prononcé warmáʾ, voir ici p. 1365.

[2]) رمأ, où le hamzah est sous la pression de l'accent: ramàʾa et en même temps intervocalique. Après la chute de la désinence, le hamzah est resté à cause de la prononciation, ramâʾ, comme en Afrique et dans le Sud. Cette accentuation de la dernière syllabe peut servir de preuve contre une accentuation primaire de fáʿala, comme le postulent Bauer-Leander. o. l. p. 179, et les verbes فعّ ne rendent nullement invraisemblable une accentuation primaire, faʿàla, car dans *qábba on ne doit pas forcément présupposer un *qabába, comme de *حَبَبَ on a fait حَبّ après l'élision de la voyelle médiale > ḥabb. Pour le *Ursemitisch* on ferait bien de ne pas se prononcer avec trop d'assurance.

[3]) Ce qui paraît confirmer l'étymologie de رمى < √ رم < ريم, *être haut*, vhv..

I. Sîdah XVI p. 24, 8 d'en bas = اقام به, LA sv. = ربى et أَتَبَّ, vhv. = رمك بالمكان et دمك, I. Sîdah XII p. 287, 13, LA et Miṣbâḥ sv.; voir aussi ici *sub* ردى p. 1233 et cf. l'éthiop. n a b a r a *sub* ريم.

رمى, a, se dit en Dt̲. de l'œil. عَيني ترمَى, *mon œil coule*, mais ne pleure pas, dt̲. En Ḥḍr., on dit:

جارَكَ ٱللّه من حاسِدْ ومن عَين ترمى

Que Dieu te préserve d'un envieux et du mauvais œil. Ḥḍr. p. 48 v. 16, où l'imparf. est ترمِى. Cf. رمد, رمس, رمش, رمع et رمق, vhvs.

ارتمى, *être jeté*, Ḥḍr. p. 437, 8. Au fig.: ارتميت فى مَصيبة, *je suis jeté dans une tourmente*, Dt̲. Ṣ â n i r t e m ê t f n i ś b e [1]), *c'est que je suis jeté dans une impasse*, RO p. 297, 5 d'en bas. ارتمى بالعين, *être frappé par le mauvais œil*, Ḥḍr. Gl. sv. رامى, *tireur de pierres* > *tireur de fusil*, 906, 3; 1689, 4 d'en bas; pl. رُماه, 151, 8; 170, 4; 661, 2; 817, 7 d'en bas; 1633 en bas. رُوَيمى, *mauvais tireur*, 1633.

رن

رنّ, i, *produire un son, tinter, cliqueter, résonner* [2]) لا حَذَفت القلاص بصبعك يرِنّ, *si tu donnes une chiquenaude au verre avec ton doigt, il tinte*, dt̲. RḌ Gl. sv. Meissner NAGI p. 124. Inf. رَنين et رَنّة. Hodeyl. Kosegarten p. 185 v. 28, d'un animal. Fiqh el-luɣah pp. 350 et 207, où il y a un grand

---

[1]) f n i ś b e, là où j'aurais écrit f ĕ n i ś b e, car f a une voyelle quoique fugitive.

[2]) C'est l'anglais *glass*, mot répandu dans tout le Sud et le Soudan arabe. Lethem p. 265: *bottle*, g l a s s = g a z á z a. Le vrai mot arabe est dans le Sud قدح, ou دس, et كَتبية y est inconnu. Cf. ici sub عراق.

nombre d'infinitifs فَعِيل. LA sv., Šanfarâ, éd. Jacob I p. 43. Moʿall. ʿAmr. b. Kulṯûm v. 18: بِرَنٍّ خَشْخَشْ حَلْيِهِمْ تَرنِينْ, où il y a les deux onomatopées رَنّ et خشّ, vhv., = أَرَنّ, ib. v. 64. Ḥamâsah pp. 11; 76; 431. Abu Zeyd, Nawâdir p. 222, dit: رَنَّت الْمَرْأَة تَرنِية اذا صاحَت وأَرَنَّت, ce qui paraît avoir été copié par LA XVII p. 47, 4: رَنَّت تَرِنّ تَرنِينا وتَرْنِية وارَنَّت صاحت, mais تَرنِية est l'inf. de رَنَّى, qui est le trans. de رَنا, u, les deux verbes ayant été confondus par Abu Zeyd, ce qui prouve cependant la communauté radicale et sémantique. I. el-Qûṭ. p. 175, 15: أَرَنّ = صَوَّت. C'est l'hébr. רנן.

Il y a aussi dans la luɣah رَنَأ, يرنَأ = صَوَّت, I. el-Qûṭ. p. 268, 21 = رنا, u, = רנה, *crier*. Avec la métathèse الرَّون = أَرْونان = الصِياح والْجَلَبة, LA sv.; v. ici *sub* رون. رُناء ou رُنّاء = الصوت والطَرب = רִנָּה, comme غُناء. Fiqh el-luɣah p 350: الرُناء والخَمَش الصوت. LA XIX p. 57 en bas, = Dṯ. 1432, donne رُناء = الصوت, pl. أَرْنِية, comme غُناء et أَغْنِية[1]), avec le verbe رَنَوت = ضَرِبتُ. I. Sîdah XVI p. 18, 2: الرُنا الطَرب يُمَدّ ويُقصَر الْفه منقلبة عن واو ويقال رَنَوتُ. On disait donc rùna et runâʾ, et le hamzah n'est pas منقلبة عن واو, comme il le dit, mais motivé par l'accent, pas plus que بُكاء et بِناء et tous les autres فُعَاء qui figurent dans le long article باب الممدود.

Je crois que ce رُناء représente la prononciation ranâʾ, à cause de l'accent, 610, Ḥdr. p. 41 et s., et ici pp. 676,

[1]) C'est le vrai pluriel, mais l'on disait أُغْنِيَة par assimilation vocalique, > أُغْنِية, par l'interchangeabilité des deux voyelles, LA XIX p. 377, 8.

1003 n. 2, 1017 et *sub* رحا et رمى, tandis que رن, u, est ràna. La √‾رن, רנן est développée en رنّم, vhv. = غنّ > غنى. Ce sont des onomatopées.

Ici رناء, رنّاء et غناء[1]) ne proviennent pas d'une „racine *ultimæ* hamzah", v. renvois *ut supra*. Brockelmann, Gram. Socin p. 64, méconnaît la nature de ce hamzah, de même que Ahrens, ZDMG 64 p. 190 en bas. Il y dit que „l'alef sert à faire paraître des thèmes comme s'ils étaient trilitères, p. e. binā < banā, bukā' < bakā". Il appelle ici le hamzah alef ce qui est une erreur provenant des phonéticiens arabes. Le hamzah ne remplace pas ici du tout la troisième radicale, car بناء est pour بناى[2]), بكاء pour بكاى, et la IIIe radicale tombe. Le hamzah dans tous les mots فعاء est purement accentuel.

Dans les nombreux exemples que donne P. Schwarz, dans son édition du Dîwân de ʿUmar IAR., Heft 4 p. 108, de la chute du hamzah des فعاء, il ne relève point la raison d'être de ce hamzah, ni de sa chute. Elle s'explique uniquement par le recul de l'accent, car avec faʿâ' le hamzah est nécessaire, v. p. 1323, cf. samâ' > sàma pp. 1206 et 1208, warâ' > wàra pp. 1048 et 1319. Dans qirâtiki, ʿUmar 114, 8, 10, c'est le vulgaire قرى < قرأ, v. LA I p. 124. Toutes les formes énumérées par Schwarz dans le chapitre fort intéressant „*Zur Sprache ʿUmars*" proviennent de la langue parlée. Dans śàn,

[1]) غُناء est plus juste, mais l'on disait غَناء par la même raison que dans la note précédente.

[2]) La IIIe radicale reparaît dans بنّاى, *maçon*, pl. bannâyîn vhv., et tous les mots analogues, où l'i n'est pas seulement un „Gleitlaut", selon Brockelmann o. l. I p. 53, pas plus que dans عصابة et رحاية, vhv., ib..

dâb, rîm, etc., ib. p. 109, le hamzah n'est point tombé „après une voyelle brève, avec allongement compensatoire de la voyelle", car la voyelle est déjà longue, comme je l'ai exposé ici *sub* رأس p. 1042 et Additions *ad locum.*

Raʾs et ḍaʾn, ʿUmar o. l. p. 104, sont dès le début de la langue râʾ-sun et ḍâʾnun, conformément à notre transcription, et non pas raʾs et ḍaʾn. La première syllabe est longue dans tous ces mots, ce qui est prouvé par l'exigence du mètre. Cette analyse de „voyelle brève avec allongement compensatoire de la voyelle après la chute du hamzah" est devenue une expression fixe chez tous nos confrères, qui, pourtant, n'avaient qu'à lire n'importe quelle poésie pour se convaincre que cette analyse est fausse.

W. Wright, lectures p. 268, est plus près de la vérité lorsqu'il y dit: „the hebrew form גָּלֹה [1]), בָּנֹה, חָיֹן, עָשׂוֹ, has lost its 3rd radical. Originally these were words of same form as the arab infinitive خَفَاء, بِنَاء, بُكَاء". Mais il tombe dans la même erreur que beaucoup d'autres linguistes lorsqu'il ajoute, à propos de ces mots: „where the 3rd radical و or ى appears as a hamzah". Il se contredit donc ici, car le hamzah ne peut nullement remplacer une radicale. En daṯînois, la IIIe radicale tombe aussi régulièrement dans les

---

[1]) Voir ici p. 1469 et 1470. Ces mots doivent être jugés comme شاه < شاء, ماه < ماء, Nöldeke Beiträge II pp. 168 et 171 et n. 2, Socin Diw. III p. 205, Brockelmann o. l. I p. 48; voir plus loin p. 1469 sur le pluriel أمواء. O. Weber, Studien z. südarab. Altertumskunde III p. 48 ss., parle du ה minéen: il identifie le minéen מה et שמה à l'arabe ماء et سماء en donnant à ce ה la fonction du hamzah arabe. Le hamzah n'est qu'une expiration plus faible du א, qui peut s'y substituer dans la prononciation; on est souvent indécis s'il faut marquer ce „Stosston" à la fin d'un mot à voyelle accentuée par un hamzah ou un h. En tout cas, le hamzah n'est jamais étymologique.

impératifs I p. s. m. des *tertiæ* ي, 323 et ss., et l'on sait qu'elle tombe aussi dans la luṛah et les dialectes dans la conjugaison des verbes *tertiæ* و et ي, Wright Lectures p. 263 et ss., tandis que dans certains dialectes elle est conservée, p. e. miśyu = مشيوا. Brockelmann, Précis p. 60, dit que „dans yaǵlûna, *ils découvrent*, < yaǵliyûna, le i a été contracté par suite de la chute de y et qu'alors le contact immédiat des deux voyelles i et u est impossible en sémitique". Mais VGSS I p. 57, 14 il donne *galayū > galaw. Or, d'abord جلا, vhv., est intr. et transitif, LA sv., et puis c'est *tertiæ* و. L'imparfait est donc yaǵluwna, comme le dit justement Wright o. l. p. 264, et Brockelmann lui même, o. l. I p. 619, 12 d'en bas: *yaǵluwna > yaǵlûna. La III[e] radicale w tombe, la combinaison uw étant trop dure à l'oreille. Ce n'est donc pas ici une „contraction", Brockelmann o. l. I p. 619, mais élision ou haplologie. Tous les verbes *tertiæ* w et y sont ainsi traités. Quand même yaǵliyûna serait juste, il n'y a pas de contact entre deux voyelles, car y est semi-voyelle ou ici plutôt consonne; la combinaison iy est très supportable en arabe.

En aram., où le hamzah n'est pas noté, il y a ܓܠܝܐ, où la troisième radicale reste, et ainsi dans tous les mots analogues. شتاء, *pluie, hiver*, est en hébr. סְתָו et en aram. סִתְוָא, où la troisième radicale est également conservée. جَلاء vient de √ جلو vhv., cf. aussi جَلَّ, vhv. = كشف, LA sv., = l'hébr. גָּלָה. Barth, ZDMG 46 p. 342 n. 3, identifie جَلاء à l'hébr. גָּלָה [1]), en disant „qu'en hébr., par le passage de â à ô, la gutturale, ou la spirante, suivante s'est perdue", et il veut que l'hébreu ait aussi eu ici originairement ây. Cela

[1]) Voir ici p. 1467.

est difficile à prouver, et d'après moi, la dernière radicale de נָזָה ne représente nullement le hamzah dans جزاء, car ce hamzah est purement accentuel.

I. Sîdah XIV p. 11 dit, après avoir parlé des mots tels que عظاءة > عظاية, صلاءة > صَلاية, عباءة > عباية, etc.: تقول سَقَاءٌ وعَظَاءٌ وصلاءٌ لا يجوز غير الهمز في شيء من ذلك واصله شقاوٌ وعظايٌ وصلايٌ فوقعت الواو والياء طرفين وقبلهما الف ثم قالوا شقاوة وعظاية فجعلوه ياء لانه لمّا اتّصل به حرف التأنيث ولم يقع الاعرابُ على الياء صارت كأنّها في وسط الكلمة الخ, cf. ici p. 1204/5. Ici I. Sîdah expose des faits, mais il ne donne pas la raison de ce hamzah final après â', dont il méconnaît sa nature purement phonique. Le hamzah est ici en vertu de l'accent sur â', comme dans بناء et بكاء, et non pas „en compensation du y". La troisième radicale est tombée, mais elle reparaît dans عظاية[1]), سقاوة, etc. Etant donné le grand rôle que joue le hamzah dans la langue arabe littéraire et „classique", on ne saurait préciser si p. e. عباءة est plus ancien que عباية, qui est aujourd'hui encore la prononciation courante dans le Nord [2]).

Nöldeke, Beiträge II p. 168, dit que „le hamzah est traité comme radicale dans le pluriel أمواء ou أمياء (avec plusieurs exemples)". Je crois que le grand maître a, comme tous les autres, une idée fort inexacte de la nature du hamzah, d'autant plus qu'il y dit aussi „qu'en réalité le ' était déjà, dans cette forme, partout muet". Selon lui, on aurait donc prononcé â m w a, â m y a, car alors le hamzah était inutile. Mais une telle prononciation n'a jamais existé, et encore aujourd'hui les Bédouins disent a m w â', a m y â' où le

---

[1]) D'après TA X, 247, 11, عظاية serait tamîmite, عظاءة, ḥigâzite. Le hamzah est ici intervocalique.

[2]) Dans le Sud, ce mot n'existe pas: il y fait trop chaud.

hamzah est accentuel et non pas „radical”. Barth, ZDMG 41 p. 629, dit que le h du sing. مَاهٌ[1]) s'explique par le primordial mâwun par dissimilation du w après l'm précédent. Cela n'est pas non plus juste, car مَاهٌ[2]) est pour مَآءٌ, comme شَاهٌ pour شَآءٌ, où le hamzah a été converti en un son guttural congénère plus fort et alors marqué graphiquement, ainsi qu'il l'est souvent dans la prononciation actuelle, où il est difficile de distinguer si le son final est un hamzah ou un h. Ce n'est pas parce que la forme originale aurait été mâwun, comme le sab. מו ou מה, v, p. 1467 note, car le w dans *mâwun est motivé par la nounation: مَاوٌ, v. id. ib. 42 p. 341. D'après Nöldeke, Beiträge II p. 166 et p. 170, مَاء et شَاء seraient originairement des substantifs à deux radicales, des mots fort archaïques, ce qui me paraît très probable.

رَنَّة, *bruit sourd, patatras; tintement; sanglotement; son.* RO p. 286, 1: smöᶜt renne taḥt, mhûši de ṭâḥ min fôq, *j'ai entendu un patatras en bas: qu'est-ce qui est tombé d'en haut?* I. Sîdah II pp. 134 et 145. Mofaḍḍ. 21 v. 18: فَقَصَّرْتُ يَوْمَهُم بِرَنَّةِ شَارِفٍ, *et je leur ai raccourci la journée avec le son d'une noble harpe*, Geyer, Zwei Gedichte II p. 143. — *Mauvaise odeur, puanteur.* Ce sens paraît provenir de رَمٌّ, رَمَّة, vhvs.

رنب

أَرْنَب, *lièvre*, est dans le Ḍâhir قَرْنَب, selon les Ḍâhirites et les Datînois, mais il y a aussi en arabe قَرْنَب, qui, d'après

---

[1]) LA XVIII p. 440. Le verbe مَوَّهَ, a, i, u, est dénominatif. Le hamzah dans مَاء n'est pas مُبْدَلَة من الهاء, comme le dit LA sv., et la √موه n'est pas primaire.

[2]) Fâ'iq I p. 19.

LA sv., est la *gerboise*, ou *le rat*, I. Sîdah VIII p. 76 en bas. Hommel, Säugethiere p. 336. En babyl., a n n a b u, *lièvre*, avec assimilation des sonores, Muss.-Arnolt p. 68, qui dit que c'est litt. *jumper*, ce qu'il a probablement déduit de la fausse étymologie de Del. Proleg. p. 114. Il a peut-être aussi pensé à يربوع, *gerboise*, qui a cette étymologie. ارنب est, en tout cas, un mot sémitique commun. Ruzicka KD p. 69.

رنح

رنّح est Ḥḍr. p. 221, 1 traduit par *résister*, selon l'explication des Ḥaḍramites, mais c'est là plutôt une expression de l'effet que produit le sôm sur le sêl: ce n'est pas la signification du verbe. رنّح veut dire *faire tourner*, *plier*, *incliner* = امال, استدار et تمايل, > *avoir le vertige* et *le vertigo* (bête), Ṣiḥâḥ, Nihâyah, LA, Fâʾiq I p. 255, Qam., TA et Lane sv.. K. el-Aḍdâd, pp. 193, 194 et 196, cite et explique le vers d'Imrul Qays N° 19 v. 24: فظلّ يرنّح في غبيطل par يميد ويتمايل كالسكران, *il titube ayant la tête tournée*, et ضمّ برأسه ودار. I. Saʿd VI p. 47, 2: كان الأسود ليصوم في اليوم الشديد الحرّ الذي إنّ الجمل الاحمر ليرنّح فيه من الحرّ, *El-Aswad jeûnait même par une journée de forte chaleur, où même le chameau rouge est pris de vertigo à cause de la chaleur*, ce qu'en-Nihâyah explique par يدار به. Reckendorf, Arab. Syntax p. 128, rend ici يرنّح par *schlaff wird*, ce qui n'est pas exact. L'intense chaleur fait effectivement tourner la tête au chameau, comme je l'ai entendu raconter dans le Sud, lorsque la mousson brulante souffle en été. C'est pour garantir les chevaux contre un coup d'insolation qu'on met aussi en Europe une cape sur les oreilles. ʿUmar I A R N° 245 v. 7: مرنّح العقل, *qui a l'esprit toqué*.

Il faut donc traduire Ḥḍr. p. 221: السّموم الكبير يرنّح للسيل

par *la grande levée de terre*, ou *barrage*, *fait dévier le sêl.* Je ne vois pas bien l'étymologie de ce verbe.

Ruzicka, o. l. p. 204, donne رَنْجَحَ, *tourner un mot dans sa bouche et le changer*[1]), avec فى *de la bouche.* Il l'a trouvé dans Kazimirski. M. el-M. sv. porte: تَرَنْجَحَ الرجل اذا الكلام فى فيه. Cela doit provenir du Dict. de Freytag, que je n'ai pas sous la main. Ce verbe me paraît être un composé de رنح et رجح vhv., et non pas une dissimilation de رجّح, comme le pense Ruzicka l.l., de même que le ʿomânais ترنْجح, *se balancer*, RO p. 258 = Ḥḍr. تطنطح dans un طَنْطِحَة.

رنز

رُنْز, *riz*, en ʿOmân < رُزّ, 342, 3; 1213 n. l. Ruzicka KD p. 183; Hrozný, *Das Getreide im alten Babylonien* p. 33. Les formes y citées des autres langues sémitiques prouvent que l'arabe أُرُزّ a dû exister dans le parler courant; en mehri, le hamzah est renforcé en h: h e r ê z, h î r ê z, h a y r ê z.

رنف

رنف, i, *trembloter*, (œil ou veine), Ḥarîb et Beyḥân, v. sub رقّ. La luṛah a أَرْنَفَ, L A sv.

*رنم

رنّم, *chanter.* رنّم الصوت, Arabica III p. 23, 6, expliqué Ḥḍr. Gl. sv. Aussi RO p. 418. Avec le substantif ترنيمة, *chant*, ib.. ترنّم, *chanter des chansons.* RO p. 418. C'est plutôt *chantonner* ou *bourdonner*, = Ḥḍr. هَنْبَن, comme Moʿall. ʿAntar v. 18: كفعْل الشارِب المترنّم, *comme fait le buveur qui chan-*

[1]) Définition assez bizarre.

tonne; comment., éd. Rescher p. 31: المترنم الذى يطرب قليلا قليلا لا يرفع صوته; Nöldeke Fünf Mo'all. II p. 29, où renvois. Naqâiḍ p. 62, v. 18:

وإنّى لقوّال لكلّ غريبة ، وَرودٍ اذا السّارى بليل ترنّما

cf. ib. p. 63, 7. Lammens, Moʿawia Ier p. 254 n., qui traduit السّارى par *caravanier*. Dans la nuit, on ne chante pas, car l'ennemi peut vous guetter. Delectus p. 159 sv., I. Qot. p. 232, 1; Fiqh el-luġah p. 249. حنين الناقة = ترنّم الشارف المسنّة, Hoḏ. N° 109 v. 6. LA VII p. 218, 14: قال الاخفش مرّة: الرّجز عند العرب كلّ ما كان على ثلاثة اجزاء وهو الذى يترنّمون به فى عملهم وسوقهم ويحدون به. Ce verbe رنم, est un élargissement de l'onomatopée رن, vhv., contaminé avec une autre onomatopée نم, apparentée à نب. Cf. رنّ, رند, u, رن et غنّى. Fleischer Kl. Schriften I p. 324.

رعب

رعِب, a, *craindre, avoir peur*, partout courant; v. *sub* درس p. 750, 751. Aussi en ʿOmân, ici p. 616 *sub* خطف, RO p. 34, 11 et p. 276, 14. Ce verbe me paraît être un parent de رعَب, *être effrayé*, qui, à son tour, pourrait bien être apparenté à رب, u, vhv., et à رأب, i, *inquiéter*, LA I p. 426, vhv.; d'autres exemples ici sub رعج. C'est sans doute le babyl. raʾabu, = رعب, *be angry, try to get at one, attack violently*, Muss-Arnolt p. 943, Del. Gr. p. 301, *anfahren, schelten*, Torczyner ZDMG 64 p. 301. Cf. רהב, *être agité*. Ruzicka, ZA 25 p. 118, donne رأب, *sich bewegen* (Zweig), que je ne trouve nulle part. Il m'a renvoyé à Zamaḫ. Muqadd., mais là رأب est *réparer*, v. sub رم p. 1415. Le sens premier est pourtant *être agité;* le ء médial a été amené par une contamination avec la √ رأى > رأى, i, qui a ce sens, v. p. 1483, et la dernière radicale peut venir de هاب, i, *craindre*, = خاف.

La gutturalité la moins forte se trouve dans les thèmes فَعَل, qui sont véritablement fa-a-la, où la *voyelle* médiale est précédée phoniquement par le hamzah, placé par commodité graphique sur l'alef: أ = 'a. C'est ici le hamzah qui est renforcé en ه, ح et ع, et la voyelle reste telle quelle. Ce n'est pas la seconde radicale a qui a subi cette conversion, mais le hamzah qui fait partie intégrante de la voyelle et qui prouve le rôle suprême que joue ce hamzah physiologique en arabe, depuis la plus haute antiquité.

Il y a un certain nombre de thèmes *secundæ* a, فَعَل, w et y qui deviennent *secundæ* h: فعل. Ce hamzah qui précède la voyelle gutturale [1]) a pu aussi se renforcer en un son guttural plus fort, On en trouvera des exemples 850 n.; 987; 1281 et ici *sub* دور, ذأب p. 910, رحم p. 1199 et p. 1257, 3, رأم, رعب, رعم p. 1303; pp. 1304 et 1305 et *sub* رخو. Torczyner, Entstehung p. 237, a une phrase assez judicieuse: „Si dans le *hiatus* ᵓ, h, w ou y doivent entrer, cela est assurément déterminé par la manière d'articulation, plutôt labiale, respect. palatale ou laryngale des divers dia-

---

[1]) L'alef est une *voyelle*. „La marotte des Arabes", Schaade Sîb.s Lautlehre pp. 14 et 77, de considérer l'alef comme une consonne parce qu'il est précédé d'un hamzah s'est perpétuée dans le monde sémitisant en Europe et les ouvrages de physiologie phonétique. Schaade a mille fois raison de s'y opposer. Mais lorsqu'il dit, o. l. p. 14, que „ا (alif) est, d'après nos idées, seulement un signe d'allongement (Dehnungszeichen) pour la voyelle a", il a tort. L'alef est un signe graphique pour les voyelles a, i, u et, dans sa forme graphique, après une consonne, isolé ا, comme dans رادى, ou lié ـا, comme dans باب, c'est un signe d'allongement de la voyelle. Raᵓs n'est pas venu de raᵓăs, o. l. p. 33, mais le mot est râᵓ-sun, comme je l'ai expliqué p. 1044. Ce n'est pas ici le „hamzah beyna bayna", mais le hamzah accentuel après une voyelle longue accentuée. Bauer-Leander o. l. p. 223 admettent un *raᵓsu primaire et que le hamzah aurait été élidé déjà au temps vieux canaanéen. Dans ראשׁ et צאן, le hamzah n'est pas graphié, et le א marque ici la longue á > ó, comme aussi en arabe, où c'est pour râᵓsun.

lectes, et qui peut à des époques différentes être différente et qui, en outre, excerce une influence sur la nuance vocalique". Ces ʾ, h, w ou y seraient, selon Torczyner, ib. p. 238, un *Gleitlaut*, un son de liaison nécessaire pour éviter le *hiatus*. De sa'-a-la nous avons sahal, saʾal et sauwal, p. 1476, et dans la dernière forme sauwal il y a contamination avec le substantif suʾâl > suwâl, et le judéo-aram. שְׁאֵיל, Dalman, Aramäisch § 68, šĕyel, où y serait d'après Brockelmann, o. l. I p. 53 en bas, un *Gleitlaut*, voulant par là prétendre dire que saʾ-a-la est la forme primaire. V. ici p. 1476. W et y comme consonnes vocaliques et voyelles, u, i, permutent fréquemment.

Tous les verbes *mediæ* gutturale ne proviennent pas, bien entendu, d'une racine mediæ ءا (ʾa), mais cette médiale peut aussi être étymologique, faisant partie intégrante de la racine [1]).

Dans les verbes *mediæ* و et ى, tels que p. e. دور > دعر, p. 876, نوص > نبص, 798, 850 n.; 987; 1249, 6; 1281, où exemples, = نَدّ, 850 n., 704 en haut, et نبل, ib., on ne saurait dire que le و et le ى soient convertis en un son guttural, ce qui serait contraire aux lois phonétiques sémi-

[1]) Un bon exemple en est قعد, *être assis*, > *rester*, p. 287. Ce verbe est un dénominatif de قَعْو, v. pp. 287 et 288, et qui a donné le dénominatif أقعى, Ḥdr. Gl. sv., et non pas *vice versa*, comme le pense Nöldeke, ZA 31 p. 222 n.; G. Jacob Šanfarâ I p. 72 et II p. 41, où il cite Ḥdr. Gl. sv. p. 694, mais incorrectement. Ce قعو est probablement le babyl. ku, *anus*. Frank OLZ 1910 p. 11, Holma Korperteile pp. 66, 172, *derrière*, *cul*. Le dialecte de Maʿlūla a קעא, *être assis, rester*, ZA 31 p. 222. La dernière radicale pourrait bien provenir aussi du babyl. qadâdu, *bow down*, *incline*, = קָדַד, u, *se mettre à genoux*, verbe perdu en arabe. Cette manière de s'asseoir, le derrière sur le sol, قعّ, et les genoux pliés vers l'abdomen, est donc très ancienne, ainsi qu'on peut le constater sur les monuments d'Egypte. Cf. ربّع (sc. رجليه) et استربع, 1110, *être assis les jambes croisées*, comme les tailleurs.

tiques, mais ces thèmes sont, d'après moi, originairement *secundæ* a (ʾa), comme dans سأل, שָׁאַל, babyl. ša-ʾa-alu, v. ici p. 88, où la seconde radicale est bien a avec son hamzah physiologique précédant l'a dans ce verbe; notre transcription sa-ʾa-la est donc plus exacte; le hamzah est ici en même temps intervocalique. Ce سأل a donné سيل, 850 n., 1281, et سعل, chez les fellâḥîn de la Haute-Egypte p. 1475, voire sauwel chez les Brakna sénégalais, Rescher MSOS XXI, II p. 12 n° 264 x. Cf. Brockelmann o. l. I § 38 b, qui dit à tort que l'impératif isʾal n'existe pas, v. ici p. 88. Le classique et dialectal سال est bien connu, ʿUmar IAR Heft 4 p. 107 [1]), ma MJM p. 35, = syriaque šel < šĕʾel et le judéo-aram. šĕyel. دار, u, peut donc être pour دأر > دعر, à cause du hamzah, et دار, u, de دور serait une formation secondaire avec l'imparf. *يدْوُر, à l'instar de plusieurs thèmes *secundæ* و, tels que √ روح, روض et روع, vhvs., et tant d'autres قول, voir ici sub راح II; l'hébr. a aussi רוח, imperf. יָרוּחַ, comme روح III ici. Cf. رأد et رود, ici *sub* رود.

Le verbe نبض est particulièrement instructif. En babyl. c'est naʾadu, > nâdu, *uplift*, *raise*, *praise*, Muss-Arnolt p. 627, Del. Gr. p. 256: נאד, *erheben*, *lobpreisen*, *exaltare*, Dṯ. 1281 n. L'arabe a le même verbe ند, u, [2]) et نبد, 704, I. Sîdah VI p. 79, 5, 6 d'en bas, Rescher Moʿall. Antarah p. 36: النبد المشرف الصعد. Il y a même نأد = نزت الارض, Qâm. sv., *jaillir* (source) = *se lever*, avec métathèse نتأ *rose*,

---

[1]) Schwarz y dit qu'il est évident que cette transition de saʾala > sâla, suʾila > sîla, luʾima > lîma a dû ébranler la nouvelle théorie des verbes à voyelle médiale, en tant qu'il s'agit de l'arabe. Je crois que c'est tout le contraire.

[2]) Un autre ند = حلم et لب, v. Hdr. p. 107 et Dṯ. 1480; cf. هيم, Arabica V, Gl. sv.

grow up, L A sv., et د > ت. Il y a aussi en arabe نأض > نئض, 1281. Le babyl. n'a pas les gutturales ה, ח et ע, qui y deviennent hamzah, ء, selon les Assyriologues [1]), et le na'adu babyl. correspond non seulement à l'arabe نأد, ناد, u, نئد, mais aussi à نأض, نئض, 1281, où la deuxième syllabe vocalique 'a est devenue, sous l'influence du hamzah prévocalique, نئد et نئض. On voit donc par cet exemple que les فَأْل et les فَوْل se touchent de près, mais qui pourra dire quelle forme est la plus ancienne. Pour ma part, je suis incliné à donner la priorité à فَأَّل, p. 1474.

لَأْب, *flamme*, a donné les verbes dérivés لَئِب, *flamber*, لَبَّب et التأب, L A sv. En babyl. la'abu [2]).

Ce mot لئب, לַהַב me paraît provenir d'une √ لب qui est

---

[1]) Je parle de ce soi-disant „hamzah radical" au long dans mon Alef-Hamzah.

[2]) Del. Gr. § 29 le transcrit par la-'a-bu, comme il rend le signe médial dans [cuneiform] par 'a/$^{i}_{u}$, ib. p. 18 n. 7. Ce signe serait donc une expression pour le hamzah pré- et intervocalique, ou bien cette transcription est elle simplement sous l'influence de la théorie des phonéticiens arabes et européens? O. Weber, Studien III pp. 50 et 54, prétend que les Babyl. ont exprimé le hamzah par le signe [cuneiform] = ה, qui serait même passé au minéen ה, comme expression graphique du hamzah. On peut aussi dire que le hamzah de فَأَّل est intervocalique. = بيبن بيبن et que son renforcement en ه, ح et ع est pour éviter le *hiatus*, c'est à dire il marque alors, non pas le *hiatus*, comme on l'a dit, mais que le *hiatus* y a existé auparavant ou pour combler graphiquement le hiatus, comme s'exprime judicieusement Nyrop, Gr. hist. de la langue fr. I p. 425, en relevant le même h non étymologique dans quelques mots français, tels que cahier, Cahors, caboter, ébahir, envahir, trahir, trahison, v. ib. I § 275 remarque. Brachet, Dict. étym. de la l. fr., dit à tort que le français moderne intercale un h pour maintenir l'hiatus". Le français du moyen âge le faisait déjà: crehanter, jehuner, vehu, etc. Dans la langue française actuelle, les mots à hiatus sont nombreux, comme ils l'étaient aussi en latin, Nyrop o. l. p. 255 et ss.

synonyme de رشن, vhv., et qui a donné plusieurs thèmes dérivés. لَبَّ, u, est dans les dialectes du Sud: 1° *être attaché à, adhérent à*, = لَزِم, 372 et n. 2, 903 en haut, ici p. 1280: القلب لابّ بك = رَاشِن, avec تلبّب, 372 n. 2 = رشن; de là, لَبّ بالمكان = رَبَّ, v. p. 1056, *être fixé dans un endroit*, Ḥḍr. Gesenius éd. 9 avait לבב, *haften*, que Del. Proleg. p. 89 dit ne pouvoir trouver; ce thème a disparu dans les édit. de Buhl, mais nous voyons que l'arabe dialectal l'a conservé dans ce sens. Un élargissement en est لَبق, *allumer*, p. 1281, RO p. 155, 2 et ib. p. 151, 8 d'en bas; لبق ب, *allumer*, لَبّق النار ici p. 1281. Cela prouve que l'existence d'un لَبّ, *glühen, brennen; anzünden*, Del. Prol. p. 89, n'a pas été impossible. 2° *tourner, plier, dépasser*, Ḥḍr. Gl. sv., *passer à côté de, tourner, abweichen*, 372 n. 2, cf. لفي, 1700; cf. le bab. labū, *surround*, MA p. 467. قلبى يلُوب عليها = يَحُوم Ḥḍr. p. 107 en bas, cf. لَبّ N° 1. 3° *secourir*, 371, ce qui peut provenir de N° 1. Il y a aussi لاب, u, *tourner autour*, = حام et لَذ, Ḥḍr. p. 107, 1464 en haut, 1480; 1700. Del. o. et l. l. donne à $\sqrt{}$ לבב le sens de *in unruhiger Bewegung sein*, ce qui coïnciderait avec le N° 2, sens que Delitzsch ne pouvait connaître; lababu, *be excited*, Muss-Arnolt p. 469. Cela expliquerait aussi l'étymologie de لَبِب. Mais lorsque Delitzsch donne au sémitique לֵב, لُبّ, etc., *cœur*, la même étymologie, je crois qu'il a tort, car ce لُبّ doit venir لَبّ N° 1. V. Holma KT p. 69.

Un autre thème fort intéressant est نَعْ, onomatopée, qui a donné نَعْنَع en Syrie, *parler avec difficulté, pleurnicher*, Feghali KʿA p. 146, et ensuite نَعَّ, نَعَم, i, נאם, نَعَر, u, نَحم, i, نَهَم, i, נהם, où la médiale a été influencée par l'onomatopée ح et هم, LA XVI p. 106 en bas, et la troisième provient de

l'onomatopée نم. Voir sur d'autres élargissements de cette racine ma monographie *Rağaz et mètre* à propos de نغمة. Cf. v. aussi p. 1393 note.

Il n'y a pas trop de présomption à conclure que رهب puisse venir d'un thème روب ou ريب, originairement رتّب, disparu dans ce sens, et la forme رحب serait en tout cas sous l'influence de √ ره > راه, i, v. p. 1473 en bas.

رُحْبان, *qui craint, qui a peur*, 616, 11, 12 et 750. MSOS III p. 21, 9 d'en bas: nte ruhbân ḥbâbak, *tu crains ton maître*.

En Dt., Ḥḍr. et ʿOmân, c'est le seul sens; on y prononce rohbân. راحب, *moine*, et les autres mots qui s'y rapportent sont absolument inconnus dans le Sud, par la raison mentionnée ici p. 751. Au Soudan arabe, راحب est *seer, sorcerer*, = خطّاط, دَحِّن, vhvs., Lethem pp. 402, 426. Voir Fraenkel AFW p. 263; Schulthess HW p. 65 et ss.; Nöldeke ZDMG 54 p. 163. Chêr, o. l. p. 74, prétend que راهب vient du persan, composé de رَه = صلاح et de بان = صاحب, = الرجل الصالح الزاهد, et que les Arabes auraient fait de ce singulier رُحْبان un singulier arabe راحب, ayant le sentiment que رُحْبان était un pluriel arabe. L'éditeur de TA est du même avis, car il donne en marge l'étymologie persane: رُوحبان = صاحب الزهد. Cela me paraît être une impossibilité historique. Fleischer Kl. Schriften II p. 118. Il y a bien en arabe le singulier رُحْبان, I. Doreyd Ištiqâq p. 256 d. l., aussi usité comme pluriel, Nihâyah sv., LA sv.,, qui cite un vers d'Ibn el-Aʿrâbî, où رُحْبان est un singulier, = Lane sv.. I. el-Aʿrâbî ajoute: ووجه الكلام أن يكون جمعا بالنون, tout en admettant aussi le singulier رُهْبان, avec le pluriel رَحابين ou رحابنة, le

dernier pluriel étant selon L A une faute; de Goeje, Gloss. Bibl. Geograph. arab. p. 251 et id. Gloss. Belâḏorî p. 99.

Ce singulier رُهْبان est étrange, et l'on dirait que les Arabes musulmans ont pris ce pluriel pour un singulier en y voyant l'adjectif verbal رَهْبان, qu'ils auront prononcé ruhbân, comme on l'entend encore souvent, v. p. 1479. اخبرنا وكيلنا انّك رهبان من السّفر وانّك لايم انّا بأن انّ, *notre représentant nous a informé que tu crains le voyage* (pour me rendre à Anṣâb) *et que tu nous blâmes de*, etc., lettre du Sultan d'Anṣâb à moi. Les Arabes en lisant cela prononcèrent: innak ruhbân min es-safàr wa innak lâim inna; sur les deux derniers mots, voir 720 et ss. Je ne vois point d'autre raison pour expliquer le singulier رُهْبان. Mais il faut alors aussi que, dans le vers d'Ibn el-Aʿrâbî, L A I p. 421:

لو كلّمتْ رُهْبانَ ديرٍ في القُلَلْ لانْحَدَرَ الرُّهْبانُ يسْعَى فَنَزَلْ

رُهْبان soit également le même adjectif ainsi prononcé, ce qui n'est point impossible, ce raǵaz étant assurément de la bouche d'un Bédouin. والله اعلم.

رهج *

رَهَج, a, *trembloter*. رهجنا من البَرْد, *nous grelottions de froid*, dṯ.; L A sv.; Z D M G 64 p. 454. De cela, رَهَج, i, *scintiller*, *briller*, comme dans Bâsim pp. 37, 1; 70, 10; 91, 13; 98, 2; v. Dozy sv. qui cite I. Baṭṭûṭah II p. 34 d. l., où c'est *danser* = رقص, ib. p. 35, 1; cf. Fleischer Kl. Schriften II p. 537. C'est le daṯînois et le ḍofârite لَهَج, *briller*, R Ḍ Gl. sv., qui se trouve aussi en mehrî lehêy, *briller*. En dṯ., لَهَج est aussi *être haletant* et *courir après*. Chez Schmidt und Kahle, Volkserzählungen p. 48, 14 d'en bas et p. 128, 5, tirhiǵ n'est pas أَرْهَجَ, comme le disent les auteurs, ib.

p. 280, mais رهج, i, *briller*. Est-ce que ce verbe est un accouplement de √ رهو, v. pp. 1473 et 1483, qui a donné رها, i, u = اضطرب, Yémen, LA sv., et رَهْيًا, ترهيًا = اضطرب, LA sv., et de √ رج, qui signifient *être agité*, ou bien est-ce à juger comme شأر, *être haut* > شبر, *être au-dessus de*, 379; 985 et ss., vhv., v. ici *sub* رأم, u: شهق, *braire*, > شوق; فهق = فوق > فأق; ماز, u, > مبز et les autres 850 n.; 1281 et *sub* رهب? En tout cas, رهج a dû être influencé par √ رهو et √ رج. Ruzicka ZA 25 p. 118 veut que رهج, *hin und her schwanken*, vienne de rh qui serait une forme collatérale de rʿ. Or, rh n'est pas une forme collatérale de رع, qui a un autre sens, mais dans رعج البرق, a, = اضطرب وتتابع, LA sv., = ارتعش وارتعد, vhvs., c'est رع + رج. Un développement de رهج est le ʿomânais ترهْجس, *être agité*. RO p. 259, 3 d'en bas: el-ʿarab mitrahginât fûdíthum, *les esprits des Arabes sont agités*. Cf. رجح et رجّح p. 1130 en bas.

Un autre رهج, a, se trouve Ḥḍr. p. 452; ib. p. 433, 11 d'en bas, qui se rapporte cependant au sens fondamental de رهج. Un sens spécial de رهج = لهج figure dans Asâs. V. aussi ici *sub* رهْمة.

رهج n'est pas précisément *poussière, dust*, mon Zoheyr p. 1356, Nihâyah sv., Lane sv., car alors on ne saurait dire رَهَجُ الغبار, Naqâiḍ p. 247, 11 = Kâmil d'el-Mob. p. 17, ce qui serait une tautologie déplacée, mais c'est l'*ondoiement*, *la vibration de la poussière*, comme Naqâiḍ p. 335, 9:

إنّا نَرْبعُ بالخميس ترى له رَهَجًا ونضرب قونَسَ الجبّار

C'est que nous accourons avec l'armée, dont tu vois
Le tourbillon de poussière, et nous frappons la caboche
de l'oppresseur (l'orgueilleux).

Voir ici *sub* ربع p. 1078, même citation. K. el-Aγ. VI p.

108, 12: الوليد بن يزيد ركب فسار ميلين ووقف على تلّ فجعل يشكو هشامًا إذ نظر الى رَهَجٍ قد أقبل...., el-W. b. Y. *monta à cheval et marchait deux milles; il s'arrêta sur une colline et se mit à se plaindre de H. lorsqu'il vit un ondoiement de poussière qui s'avançait;* cf. ma L B ᶜA pp. 79, 20, 23: 80, 2; où il y a عجّ. On peut bien traduire رَهَج par *poussière*, et Fiqh el-luṛah p. 296, 3 d'en bas donne: الرَّهَج والقَسْطَل غبار الحَرْب, mais c'est là faute de mieux.

Les أرباب الرهج étaient une espèce de *bande musicale, orchestre*, chez les Sultans d'Egypte, v. Kremer, Beiträge z. arab. Lexicogr. t. à p. p. 69. C'est la même sémantique que dans اهل الطَّرَب, *musiciens*, Ḥḍr. Gl. sv.

Les mots هَجْر, هاجرة, Naqâiḍ p. 246, 4 [1]), هَجير, Boḫ. I p. 119, 8, et هجيرة, Ḥḍr. p. 209 et p. 286, 6 d'en bas, sont pour هجيرة الظُّهْر, L A VII p. 115, 7, alors que la chaleur est le plus forte et *la terre surchauffée*, رمض, renvoie aussi la chaleur dans l'atmosphère, où tout paraît *vibrer* sous les rayons solaires. Cf. ici *sub* حرّ, حرك et رمض, Le thème هجر n'offre point d'attache à ce sens, et les verbes هجّر, mon Zoheyr p. 185, Labîd N° XXXIX v. 7, = السَّير في الهاجرة, et تهجّر et تَهَوْجَر, Ḥḍr. p. 209, sont dénominatifs. Cf. une sémantique analogue ici *sub* جبه. Je crois donc que هجر, dans ce sens particulier, est une fort ancienne métathèse de رهج. On ne saurait préciser si حمل عليه في السير في = هرّج البعير

---

[1]) بَرْد الهواجر Nâbiṛah 5 v. 30, est *la fraîcheur des heures de midi*, v. ici *sub* ركض, p. 1404 n. 2 et sur le pl. هواجر, on comparera Dṭ. 1414.

البَاجِرة, L A III p. 313, 7 et 15, est, ou non, une métathèse de √ عجر.

رهدن

رَهْدَن = رعدل, *faible*, = أحمق, L A sv.; 1761. — رَهْدَنة = رعدلة, espèce d'*alouette*, ib., I Sîdah VIII p. 166, 14 et L A XVII p. 547. Au Levant, ترهدن ou ترهدل est *plaisanter, se moquer de*, Prov. et Dict. p. 193, où je le fais venir de ردن, *dévider le fil*, avec un ه épentéthique < تردّن. On dit en Syrie ردن du chat qui *file*, et nous disons aussi vulgairement *dévider son peloton* = *bavarder*. C'est une onomatopée composée de رد et ردن, v. ici p. 1228; v. Dozy shvs.

رهره

رهاريه, pl., *steppes arides et solitaires* où il n'y a ni eau ni pâturage d'hiver, 1090, 9 et n. 3, = ma L B^c^A p. 74, 11; 1367 n. 3. Mot très courant dans le Nord, ma L A p. 53.

Musil o. l. p. 178, 14 d'en bas: min fowq kûr el-ḥâyel qaṭa^c^t ar-ruhrâhi, *sur le bât d'une jeune chamelle, j'ai parcouru la steppe*, que Musil traduit par *plaine*, ce qui est trop peu. Le singulier رَهْراه ou رهراهة, Socin Diw. Gl. sv. = دَوِيّة, vhv. Est-ce le même mot que رَهاريق, que Musil, o.l. p. 246, 4 traduit par *versant* (de montagne)? Je ne le crois pas. Le رهراه bédouin doit être une prononciation pour رَحْراح, de رحرح ou رَحْراح, رَحْرَحان, *large, étendu et plat*, Nihâyah, L A et Lane sv.; cf. ici *sub* راح III. قَدَح رَحْراح, Boḫ. I p. 47, 11, *large jatte plate*. Cf. le syr. ترحرح, *prendre ses aises en s'étendant;* on est alors مبسوط, Prov. et Dict. p. XIV, et *content*, = Sud مستريح, de *continere*. Mais رهراه peut aussi être un dérivé de √ رهّ, *être agité*, > راه, u, i, = اضطرب,

L A sv., qui dit que c'est yémanite, v. *sub* رهج; il se rapporterait alors au mouvement de l'air chaud du désert; cf. *sub* رمض p. 1448. Je ne crois pas qu'il y ait un rapport avec رهره, *briller*, = تريّه, vhv., du mirage, v. *sub* روع N° 6. Ruzicka, Z A 25 p. 135, le considère comme une forme collatérale de √ رع v. ici p. 1481.

رهز

رهز, a, *sautiller*, 1013, 13. — *Trembloter* = رهج, vhv. et *sub* رجز.

Se secouer le corps, se trémousser, Dṯ. *Dandiner le corps*, Dṯ. C'est le mehri r e h ê z, dans un sens obscène, Jahn Gl. sv., Bittner St. mehri II p. 18, mais alors = رَهَز, comme dans I. el-Qûṭ. p. 265, 4; R O § 265 et Socin Diw. N° 103 v. 7. Dans I. Sîdah V p. 112, 18, Asâs et L A, رهز a le même sens obscène. Composé de رﻫ et هز. Cf. رهش vhv.

رهش

رهش, 1179 d. l., *trembler*, = ارتبش. Composé de رﻫ, v. *sub* رهره, et de رش = رج. Cf. Socin Diw. Gl. sv.; cf. رهز.

رهف*

رهف, u, *affiler*, = سنّ, Nord, ma L B^cA p. 13 v. 16 a. En Dṯ., *amincir*. R O p. 147, 10. Chez les Bédouins de Syrie, رهف, a, est = نخّا, *encourager*, *stimuler par la* نخوة, Wetzstein *apud* Hartmann L L W p. 235 et p. 237:

يا زبن [1]) بيضا بللقا يرهفنّه (ragáz bédouin)

Ô champion des blanches femmes qui dans la rencontre (avec l'ennemi) *l'encouragent*,

avec l'explication assez acceptable de Wetzstein.

---

[1]) Le texte de W. porte à tort زين, malgré sa bonne traduction. Hartmann n'a pas connu ce mot زبن, vhv., ma L B^cA pp. 11, 1; 12, 25.

En Syrie, مرقّف est *qui vit à son aise et sans soucis;* cf. *sub* ريف.

En ʿOmân, أرْعَف est *devenir pauvre,* R O § 295 = تريّف, ib. p. 248, 3. c'est une prononciation plus gutturale pour رَفْ, voir *sub* رهب et رهي.

رعيف, *mince,* 52, 6; *affilé,* 47, 8. Ḥḍr. Gl. sv.; R Ḍ Gl. sv.; Socin Gl. sv.; R O p. 421 N° V, *affilé* (sabre).

رهق

رعق, a, *s'embourber,* 1084, 9 d'en bas, où رَعَقنا. Se dit lorsque le pied s'enfonce dans le sol mou et détrempé. Un tel sol est un رَعْق: رعقنا في الرَّعْق, *nous sommes tombés dans le bourbier,* Dṯ. Le sens primaire est d'après L A غَشِيَ. Qor. 18, 72: لا تَغْشَني شيأً = ولا تُرْهِقْني من أمري عُسْرًا. L A sv.. C'est là au figuré. Est-ce apparenté à غرق? Chez les ʿAnezeh, رعَق est *faire peur à;* ارتبق, *avoir peur,* رَعْقة, *peur,* ma L BʿA p. 61 v. 15, et رَهْوق = خَويف, *peureux, lâche.*

رهم

Je ne connais ce verbe que dans le parler d'el-Qâṣîm: رحَم, i, *hennir,* ce qui est pour نحَم, vhv., et dont le syrien رحَم, *hennir,* est probablement une métathèse; onomatopée. Socin Diw. Gl. sv.; Dozy sv.

رِهْمة, *pluie douce et légère,* 346 n. 2. Moʿall. Labîd v. 4:

رُزِقَتْ مَرابيعَ النُّجومِ وصابَها وَدْقُ الرَّواعِدِ جَوْدُها فرِهامُها

Nöldeke Fünf Moʿall. II p. 57 et p. 66. I. Doreyd, Ištiqâq p. 163, 10: الرِّهْمة المطر الليّن; I. el-Qûṭ. p. 102, 21: أُرْهِمَت الارض, mais ib. p. 108, 4: رهمت الارض = سُقِيَت رِهامًا, أُمطِرَت بالرِهام

et ib. p. 175, 16: أَرْهَمَ الربيعُ كثرت رِهامُه. Ce mot très classique n'a pas disparu. RO p. 264, 6 donne rhām = deredro = nefâfe, *feiner Staubregen;* Dt. 1339 ss.; 572, 9; 621; 1320. Si l'on appelle une *pluie bienfaisante* رَحْمة, vhv., c'est pour رحمة الله, ici p. 1201, et رحمة n'est alors qu'une métonymie, Ḥdr. pp. 437, 5 et 480, Bittner Stud. Mehri I p. 39, 40, tandis que St. śḥ. I p. 37 il paraît identifier, comme étymologie, رَحْمة et رِهْمة. Il faut pourtant bien séparer les deux mots, il me semble. Si رِهْمة n'était qu'un affaiblissement consonantique de رَحْمة, on ne comprend pas le voyellement différent des deux mots et encore moins le pluriel رِهام. Ce mot doit provenir de √ ره, *être mince, mou, délicat, être* رقيق, qui a donné: ارهاجت السماء = اذا هَمَت بالمطر ونَوءٌ مُرهِجٌ كثير المطر, L A sv.[1]), رهك, رهف, رهد, رهل, رهن et رها, dans les sens qui s'y rapportent, car ces verbes représentent aussi d'autres racines homonymes; voir ici *sub* رهي.

رهو

رَهْوة, *passage étroit dans les hautes montagnes*, Arabica V p. 237 n, et Gl. sv. Le رَهْوة المقنع, au nord de Śuqrah pour se rendre en Dt., est décrit par Deflers dans la Revue d'Egypte I p. 426. ʿÂmir b. eṭ Ṭofeyl, éd. Lyall p. 124, 125: الرهوة المكانُ المرتفعُ; mon Zoheyr p. 190, 5 d'en bas: رَهْوٌ. El-Aṣmaʿî K. el-Ḥayl p. 7, 6. Nöldeke Beiträge II p. 84.

---

[1]) Egalement dans le Qâmûs. Belot l'a mal compris en le rendant par *être sur le point de donner la pluie*, ayant lu هَمَّت pour هَمَت, sur lequel verbe voir ici p. 1458.

رهي

رَهِيَّة, expliqué 626; cf. 1052 en bas. Qâm. sv.; RD Gl. sv., qui le place sub رهو. Fiqh el-luɣah p. 267: الرَّهِيَّة بُرٌّ يُطْحَن بين حَجَرَين ويُصَبّ عليه لَبَن, avec le verbe ارتَهى. Je supposais d'abord que √رهي était un affaiblissement de رحا, cf. LA XVII p. 387 sub رهو, vhv., mais je ne le crois plus. La √ره signifie, entre autres sens, *être mince, mou, délicat, être* رقيق; elle a donné, *dans ce sens*, les verbes énumérés ici sub رهّ; I. el-Qûṭ. p. 268, 4: رهد الشيءُ = رخُص ونعم, et رهُف = رقّ. Il y a en ʿomânais le verbe رهي, i, RO p. 95, 18: äna érhi ʿalîk, *ich habe Macht über dich, vermag etwas;* ib. p. 222, 7: el-ḥâdum îla nessémtlo ḥeiyürhi ʿalîk, *si tu laisses les mains libres à l'esclave, il prendra de l'empire sur toi;* ib. p. 223, 7: tiśtri hâḍe? -ene meskîn, ma ʿendi rahwe ʿalîh, mā erhi ʿalîh biś-śrîyeh, *achètes-tu ceci? Je suis pauvre, ce n'est pas en mon pouvoir, je ne suis pas à même de l'acheter.* Cf. Lane أرهى لك الشيءُ, *the thing became* or *has become within thy power* or *reach.* Je ne sais pas bien analyser ce verbe étymologiquement, mais je suppose qu'il faut le rapporter à √ره *être large, spacieux,* v. *sub* رهو = رحرح. En Mésopotamie, راهي est = واسع, *spacieux*, van Ess, The spoken Arabic of Mesopotamia p. 130. — Nous avons également رهد = سحقه سَحْقًا شديدا, LA sv., > رَهِيدة = بُرٌّ يُدَقّ ويُصَبّ عليه لَبَنٌ, LA sv. = رهك, et رهَك الشيءَ = كسره بين الحَجَرَين, I. el-Qûṭ. p. 266, 15 = LA sv.: جشّه بين الحجرين.

En outre, le dialecte arabe soudanais a رحَك, *grind corn,* etc., avec le substantif merḥak et marḥaka, *grindstone,* v. ici p. 1213, ce qui est sans doute le classique رهك, qui

viendrait alors de √‾رح et non pas de √‾رد, à moins que, déjà de bonne heure, ces deux racines se soient phonétiquement différenciées. La √‾رد offre donc, dans ses élargissements, deux sens: *être mince*, *fin*, etc., et *broyer*, où elle coïncide avec le dialectal رحك. Il n'est pas improbable que le premier provienne sémasiologiquement du second, comme دقل, vhv., de دقّ, > دقيق, + قل. La √‾رحا se trouve aussi dans les autres langues sémitiques, et pour que رقّ soit un affaiblissement de رحا, il s'ensuit que les élargissements de √‾رد doivent aussi être un affaiblissement de رح, ce qui n'est pas probable. Cf. ici *sub* رحا. Pour moi, رحا et رقّ sont à l'origine deux racines différentes. رَحِيَّة est un فعيلة des mets = فَعِيل, Ḥḍr. p. 278 n. Fiqh el-luṛah p. 267 et ss. énumère 22 mots qui sont sur ce paradigme = مفعول. RḌ Gl. a m e r h î n, qui doit bien être le même mot, malgré la glose.

روأ

رَوَّأَ, 628, 7, *réfléchir mûrement;* L A sv. qui dit que le hamzah est على غير قياس et = روّى ib.. روّأ doit être sous la pression de l'accent: r a u w à ʾa ou r a u w à ʾ, aussi bien dans روّأتُ que dans ربّأتُ = فكّرتُ, ib.. I. Qot., éd. de Goeje p. 189, 15, où روّئ, impératif. Sur le hamzah final, voir sub رحا, ردى, رمى et رن et mes Remarques sur Alef-Hamzah.

رُوبيان

رُوبْيان, *langoustes* sur toute la côte du Sud, où il y en a une grande quantité et à fort bon marché. Les langoustes me furent toujours désignées par ce nom. Stace écrit aussi p. 155: *shrimps* (*prawns*) رُوبْيان, *crevettes*. Les crevettes

sont ici *très grandes,* et le peuple appelle *langoustes* et *crevettes* [1]) du même nom. C'est le littéraire ارْبيان, que je trouve dans K. el-Muwaššâ, éd. Brünnow p. 130, 17, et qu'un gentleman ne doit pas manger: ولا يأكلون الجراد والارْبيان لعلّة شبْههما بالاشياء القبيحة. Le mot figure dans Ṣiḥâḥ: الاربيان ضَرْبٌ من السمك بيض كالدود يكون بالبصرة, dans L A XIX p. 20, 6 d'en bas, dans le Qâm. et T A, avec à peu près la même définition. روبيان est donc pour رُبيان, sans quoi la prosthèse serait impossible. Les dictionnaires l'ont *sub* ربو, mais el-Muḥkam sub ربى, Lane sv. La définition doit se rapporter aux *crevettes* d'el-Baṣrah, qui sont peut-être petites, كالدود, *comme des vers.* Boqṭor donne p. 396 *homard,* اربيان et زلعطان. روبيان est partout la prononciation d'aujourd'hui, v. Dozy *sub* قريدس et اربيان. Le mot a dû se trouver dans le dialecte arabe de l'Espagne, où رُبَيْنَة est *scabies,* Vocabulista p. 105, avec le dénominatif رَبَّنَ, *donner la gale,* et تَرَبَّنَ, *avoir la gale;* مُرَبَّن, *scabiosus,* = مجروب, ib. p. 570. Berggren, Guide fr.-arabe vulgaire Upsal 1844, donne pour la Syrie p. 427: *homard,* grosse écrevisse de mer, زلطعان بحرى et ib. p. 346 *écrevisse* زلطعان ou ابو جنْب, v. Lane sv., = litt. سَرَطان. Hartmann, Sprachführer p. 216, salṭaᶜaun, *écrevisse.* Je n'ai jamais vu d'écrevisses en Orient, et le

---

[1]) Au Levant, on appelle *crevettes* قمبرى, < l'ital. *gambero,* et قريدس, qrêdis, qui vient du grec; Harfouch, Le drog. arabe, écrit p. 127 qouraïdes, comme si c'était un diminutif, et Habaiche, Dict. fr.-arabe *sub crevette,* اريدس. V. Dozy *sub* قردس et M. el-M. sv. En Egypte, *crevette* est برغوت البحر.

homard n'existe pas dans le Sud; du moins je n'en ai jamais trouvé sur aucun marché. زَنْطَعَان et زَنْعَطَان sont une transposition de lettres. Ce mot me paraît être un écorchement de سَرَطَان, *écrevisse, cancer,* Vocabulista p. 278, qui est, selon L A IX p. 186, 8: دابّة من خلق الماء تسمّيه الفرس مُحَنّج. Le Dr. P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement*, de Nagm ed-dîn Maḥmûd, Beyrouth 1903 [1]), donne Gl. sv. p. 13* سَرَطان, *écrevisse,* et ib. pp. 3* et 48*, إِرْبيان, *homard.* Le اربيان et le سرطان jouent un grand rôle dans la pharmacopée arabe, ib. p. 7 et *passim.* Sur la désinence ân des noms d'animaux, encore inexpliquée, voir ici p. 115. Ribyân, ou arbayân, est en Egypte une plante, *Anthemis melampodia,* Schweinfurth, Flore d'Egypte p. 90, id. Arab. Pflanzennamen pp. 53 et 76.

On sait que السرطان est aussi une maladie, L A IX p. 186, P. de Koning, Trois traités p. 718/9, *le cancer.* En lat. *căncĕr* est aussi bien *écrevisse* que la maladie, *cancer, chancre.* Le nom latin doit être la traduction d'un mot sémitique, transmis par l'Ecole de médecine d'Alexandrie. C'est aussi un بُرْج الفلك, I. Sîdah IX p. 12, 8 d'en bas, L A sv. Lane sv. قوقب est aussi = روبيان dans le Sud, Stace p. 155. C'est un mot intéressant, car il nous explique l'origine du mot littéraire قُوبَاء, *dartre, eczéma,* I. Sîdah XVI p. 78, de Koning o l. p. 718/9, Dozy sv., avec les verbes قوّب et تقوّب. Ces verbes *peuvent* venir $\sqrt{}$ قوب = $\sqrt{}$ قور, *creuser dans la terre, évaser,* de même que قَوقب, mais l'écrevisse et la langouste ne creusent pas la terre, et قُوباء, *dartre, eczéma,* doit plutôt avoir la même

[1]) C'est un livre fort utile pour les Arabisants. L'auteur est professeur de médecine et de pharmacie à l'Université de Beyrouth et il connaît la langue arabe.

origine que les maladies désignées sous le nom de سرطن et ربينة. Je ne connais le mot قوقب que dans le Sud.

روب

راب, u, *mousser*, (savon, vin), dt. – *Se cailler, se coaguler*, partout courant, 61, 10, 12; 1749 n.; Musil o. l. p. 143, 6 d'en bas; Ḥ. B. p. 68. I. el-Qûṭ. p. 109, 9: راب اللبن صار رائبا. Au fig., ZDMG 58 p. 934: laššáṭṭ irûb walalqáḥba tetûb, لا الشطّ يروب ولا القحْبة تتوب, *la rivière ne gèle pas, ni la putain ne se convertit*, selon Weissbach, mais c'est ici le même sens: *l'eau de la rivière ne devient pas du lait caillé*. Est-ce que √رعب dans رَعيب = الذى يقطر دسما, LA sv., et سنام رَعيب = سمين مُمْتَلِئٌ ib., peut avoir un rapport avec راب, u.?

رايب, *lait caillé*: لبن رايب, 1749 n.

روب, *weicher Käse*, RO p. 65, *lait caillé*; Stace p. 43, *curds*, Jayakar BBRAS 1902 p. 266.

روبة, *lait caillé*, 61, 12. I. Dâbî dit:

بالَكْ ضَرِيبة من تيوس آلراعية   وآلسَمْن فوقه وآللَبن وآلروبة

Je veux pour toi une pièce de mouton des boucs du troupeau
Et le beurre là-dessus et le lait et le lait caillé.

رواب, *grande outre pour le lait caillé* = مِرْوَب ou مِرْوَبة, Musil o. l. p. 137. — روابة, *lait caillé*, Lethem p. 270.

Le classique راب الرجل روبا = تحيّر وفترت نفسه من شبع او نعاس ou اختلط عقله, LA sv., me paraît être apparenté à رهب, vhv., comme les verbes 987.

روث

رات, u, *écraser avec les pieds*. RO p. 202, *mit den Füssen*

treten. C'est une variation de √‾ رث, رثم, vhvs. — *Rendre les excréments*, animal, *crotter*. رَوث, *crottin*, = كُرّ, 464, 7.

روج

راج, u, *trembler, branler*. الميز يروج, *la table branle*, Dt. RO § 394. Cf. رجّ et رجرج. J'ai fait une longue liste de verbes فعفع provenant de فعو et فعي et de فول et فيل, de sens analogue. Elle n'est pas de nature à confirmer la théorie de Ahrens de la primordialité des verbes *sec.* w et y, ZDMG 64 p. 161 et ss. On la trouvera à la fin de ce volume.

روّج t. technique des potiers de Syrie. Yitrokûh (l'argile) ḥatta yiǵmad mitl el-ᶜaǵîn eś-śdîd ubeṣîru yiràuwiǵu yaᶜni kabtalûh mitl killat [1]) el-madfaᶜ, *on laisse l'argile jusqu'à ce qu'elle s'épaississe comme une pâte dense et l'on fait* (de chaque شَبِيلة, *motte* < شال, i) *des ballons comme un boulet de canon*, potier de Raśâyat el-Foḫḫâr en Syrie, 354 et 1229 n. 3 (où روّج est faute d'impression). Ce روّج n'a rien à faire avec راج, *branler*. C'est peut-être le même verbe que راج, u, *avoir cours, être d'un débit facile*, proprem. اسرع; I. el-Qûṭ. p. 269, 9: راج الأَمر والشيءُ جاءَ في سُرْعة فهو رائج. Zam. Moqadd. p. ١٤٢: روان شد درم = راج الدرهم, emploi encore courant, van Ess, Spoken Arabic of Mesopotamia p. 135: *current* (of money) râiǵ, = LA sv., où aussi راج = نفق. Ce sens pourrait bien se trouver dans le terme technique des potiers syriens: *rouler*, ce qui a fait درج, *rouler*, vhv., composé de در (دور) et رج (روج). L'argent et la marchandise *roulent* يروج, *courent, ont cours*. Zamaḫśarî, Muqadd. el-Adab, éd. Wetzstein p. ١٤٢, et p. 93: *bonus fuit*,

[1]) Sur كُلّة, *balle*, v. p. 1229.

valuit in mercatura nummus. Déjà Vullers Lex. II p. 61 a voulu dériver راج du persan, de même que Fraenkel, AFW p. 195, et Chêr. p. 74. Mais je crois que le mot est arabe. I. Ḥauqal p. 389, 5, cf. ib. p. 74, 3. Il est très répandu en Syrie, Dozy sv., où روّج est *se dépêcher*, Prov. et Dict. Gl. sv. et ib. p. 135, 4: وانّ ما فيش واحد أروج منّى, *il n'y a pourtant pas de plus expéditif que moi.* Cf. Gloss. dans Biblioth. Geogr. Arab. IV p. 251. Mokadd. p. 8, 6. روّج السلْعة, *donner du débit à une marchandise*, Zam. o. l. p. ٢٢١ = pers. روا كرد كالارا, et LA s.v.: روّج الشيء وبه عجّل. Ce راج, u, est-il une métathèse de جرى? On observera que la luḡah a aussi روّق = يبيع الرجل سلْعته ويشترى أجود منها, LA XI p. 428, 2, et ce verbe doit être parent de راج, u, et روّج. Nous trouvons ce راق, u, et روّق dans le dialecte arabe des Śuwâh, vhv. راج, u, me paraît donc être un mot arabe.

روح

Cette racine représente trois thèmes de provenance et de signification différentes: راح I, *aller*, راح II, *souffler*, et راح III *être large > se reposer.* Une racine ريح n'existe pas, et dans les mots *secundae* ي, c'est en vertu de l'interchangeabilité des deux sons w et y.

*روح I.

راح, u, *aller, s'en aller, partir;* inf. رواح, Ǵumaḥî, éd. Hell p. 24, 7, et مرْواح, vhv., Ḥdr. Gl. sv., Bâsim pp. 14, 12; 16, 17; 61, 2; 106, 8. Dans les milieux bédouins, surtout dans le Sud, c'est seulement *aller dans l'après-midi* ou *le soir pour retourner à la maison.* I. el-Qûṭ. p. 109, 12. C'est le contraire

راح I. de سرح et غدا, *aller le matin*, comme dans la luġah; mon Zoheyr pp. 110, 9; 185, 1. Labîd N° XIII v. 7 (Fragmente): كَمَنْ ليس غادٍ ولا رائحٍ. غادٍ ورائح, *comme qui ne vient ni le matin ni le soir*, I. Qot. éd. de Goeje p. 259, 9. Moᶜall. Ṭarafah v. 11: لَأَمْضِي الهَمَّ... بعَوجاءَ مِرْقَلٍ تروح وتغتدى. Hoḏeyl. N° 25, 2: بأَمْوالنا نُرِيحُها ونُسيمها (1, *nous ramenons nos troupeaux le soir et nous les laissons aller paître le matin*, avec l'explication: نُريحها بالعشيّ الى مَباءتها ونُسيمها بالغداة et c'est ainsi dans le Sud, où l'on dit cependant نُروح بها ou نروّح بها. اغتدى وراح, ᶜAbîd b. el-Abraṣ p. 29. Qor. 16 v. 6: حين تُرِيحون وحين تسرَحون, *lorsque vous les ramenez au* مُراح 2) *le soir et lorsque vous les menez le matin au pâturage*, de اراح, *ramener le soir*, Boḫ. VI p. 82; Nihâyah sv.; 318. رواح est le contr. de صَباح, LA III p. 291, 7 = أَرْواح, ib. l. 7 d'en bas, avec prosthèse. Voir d'autres ex. plus loin. I. el-Qûṭ. p. 109, 12: راح رَوحًا سار بالعشيّ او عمِل فيه, والماشية بالعشيّ رجعت والقومَ والبهمَ اتيتهم رَواحًا... وراح ضدُّ غدا.

Dans le Nord et les dialectes ḥaḍar, راح est *aller* en général.

---

1) اسام = رعّى et أَرعى, LA XV p. 203 en bas. Hod. N° 58 v. 1.

2) مُراح, de اراح, I Sîdah VIII p. 11, 3 d'en bas, Miṣbâḥ sv., mais مَراح, vhv., est seul usité aujourd'hui, car les أفْعَل de sec. w et y ont perdu la syllabe brève initiale; la voyelle du présent et du parfait prouve que أفْعَل a existé, comme dans ادار > دار, درْت et يدير; اراد > راد, ردت, يريد; اراح; *flairer*, > راح, رِحت, يريح, vhv. Sur مَراح = اراح, voir I. Sîdah XIII p. 274, 6 d'en bas. et ici p. 1550 et *sub* اراق.

رُحْنا على حَوران وسَبَحْنا الكَسْوة بدَرْبِنا, *nous sommes allés en* راح I. *Haurân et nous avons passé devant el-K. sur notre route,* ᶜAnezî, 1382, 6. وأَهْلها يَدْرون أنّه ما راح وجاء مَعَه الّا قَصْدُه بِخَطْبه الخ, *et sa famille à elle sait que le prétendant ne va et vient auprès d'elle* (مَعَه = معها), *si ce n'est dans le but de la demander en mariage* (بِخَطْبه = بخطبها), 37, 4 (ᶜOneyzah). On voit donc que les Ḥaḍar d'el-Qaṣîm ont راح dans le sens général d'*aller*, comme les dialectes du Levant. Au fig. راح est assez fréquent: Râḥ em-suwâd fîh, *la couleur noire* (= l'encre) *y alla* = *s'y mêla*, 7, 10; 318. راحت عليهم, 1275,7 = ma LBᶜA p. 79, 22, sc. النَصْرة, *ils ont perdu, ont été battus.* راحت عَبَث علينا, *la chose a été pour nous en vain*, ma Festgabe p. 15,19, 20. Cette locution راحت على est surtout un terme de guerre [1]).

Dans tous les dialectes, راح, سافَر[2]) et سار peuvent se construire avec l'accusatif de l'endroit où l'on va, ou avec الى, ce qui est plus courant en datînois. راح مَصْر, *il est allé au Caire*, Egypte; cf. *ire Romam.* راح دثينة, *il est allé au pays des Ahlum-*

[1]) Cf. Uṣâret bênahom, *et le combat s'engagea entre eux*, ma LBᶜA p. 4, 18. هاجعتنيها بالصوط لمّا تحقّقت عليهم, *je l'ai calmée de la voix jusqu'à ce que l'attaque fût bien certaine à leur désavantage.* 1311, 2 = ma LBᶜA p. 61 v. 12, sc. الهَوشة ou المُضاربة 1311 n. 4; v. ici *sub* حقّ et p. 1048, 14. ᶜÂmir b. eṭ-Ṭofeyl Nᵒ VIII v. 2: قد حقّت بهم, sc. الحرب. Marâṭi, éd. Cheykho, p. 83, 3: اذا أغبرّ أُفقٌ وهبّت شمالًا, sc. الريح. حتى توارت بالحجاب, Qor. 38, 31 sc. الشمس. Cet emploi du fém. avec le sujet sousent. est commun: v. Reckendorf AS p. 393. V. ici *sub* روح.

[2]) La sabbar el-ḥarr sâfarna Ḥaḍramût, *lorsque la chaleur commence, nous partirons pour* Ḥ.; cf. 1691.

راح I. *Saʿîdî* (qui est la Daṯînah par excellence [1])) Dṯ. Nahaḍ rāyöḥ el-bêt, *il se leva pour aller à la maison*, RO p. 383, 9, où نهض correspond au قَ des autres dialectes, 739 s.; 950 n. 3; Nallino, *L'arabo parlato* p. 364 n. 1., comme aussi le ʿomânais راح, vhv., ma LBʿA passim, Socin-Brockelmann Gramm. p. 146 c. Ḥalle nsîr ddaule, *allons partir à la guerre*, RO p. 363, 5 d'en bas = dṯ.: ʿàrrìna nesîr lal-ḥarb. Sâr lbêt, *il s'en alla à la maison*, ib. p. 387, 3 d'en bas. Sâr lqâḍi bêthe, *le juge alla à sa maison* (à elle), ib. p. 392, 3 d'en bas. ʿAnd el-ʿArab iza kân zàʿalet bint ammu minnu min qillat el-ǵĕmâʿ tatraku utĕrôḥ àhelha, *chez les Bédouins, si la femme mariée se fâche de son mari, à cause du peu de coït, elle le quitte et s'en va chez sa famille*, 854 [2]).

Chez les *Ḥaḍar* du Sud, راح est aussi *aller* en général. Arabica III p. 22, 5 et p. 35: Kân wâḥid muṭrib fâris kull yôm rôḥ ʿandu ugiśgiś bil-ʿûd ḥagguh, *il y avait un joueur virtuose; j'allais tous les jours chez lui et je raclais son luth*. Lethem pp. 127 et 367: râḥ, *wander*. سار, i, [3]) est dans le sud, *aller* en général *à pied le jour*,

---

[1]) Mais à Aden دثينة راح est la Daṯînah dans l'étendue que je lui donne dans Arabica IV et qu'elle avait dans l'antiquité.

[2]) On avait d'abord dit tĕrôḥ ahelha et ensuite on dit laʿand.

[3]) سار = שׁוּר, u, et le babyl. śâru, *wander, roam about, traverse*, Muss-Arnolt p. 1105. C'est probablement *s'en aller le matin*, puisque śêru est *morning, dawn*, ib., ou śîru, Weidner, Babyl. Astronomie p. 15, et à cause de son élargissement arabe سرح, *aller le matin*, v. ici p. 1940. On a voulu comparer سرح et שָׂלַח, ce qui me paraît inacceptable, Ges.-Buhl sv. Sur son emploi figuré, voir *sub* ركل. En thamoud. سار est *voyager*, Littmann Th. Inschr. p. 62. سار, i, contient bien la même radicale que سرى, i, métathésée, mais qui a pris le sens spécial de *voyager la nuit*. Vollers, ZA IX p. 192, identifie ce سرى à שׁרה, *délier, déclancher, scagliare* (Scerbo), ce qui est plutôt = سرح, et à l'aram. שְׁרָא, *résoudre; établir le campement, se fixer dans un endroit*, ce qui

et سرى, *voyager la nuit.* Cette distinction est strictement راح I. observée dans le langage bédouin du Sud, 318, Ḥḍr. p. 209 n. où la remarque se rapporte au parler bédouin.

A Tripoli, راح est *andar smarrito, s'égarer, se perdre,* Farina Gramm. pp. 346, 347, et Stumme TMG p. 235, *abhanden kommen.* Carbou p. 112, 16: nâdem ǵā ugâl tôr wâḥed râḥ fil-wâdi, *un homme est venu dire qu'un bœuf s'est perdu dans la brousse.* Lethem p. 367: *be lost, wander,* waddar (vhv.) ḏihib, sâb, râḥ; cf. l'ital. *andar via.*

Il est curieux que راح, *aller,* ne se trouve pas une seule fois dans le Qorân. Boḫ. V p. 92, 2 dit, à propos du meurtre du Juif Abû Râfiᶜ, ordonné par le Prophète: وكان في حصن له بأرض الحجاز فلمّا دنوا منه وقد غربت الشمس وراح الناس بسَرْحهم[1], *et il se trouvait dans un château lui appartenant dans le Ḥiǵâz et lorsqu'ils* (les Anṣâr) *s'en approchèrent, le soleil s'était déjà couché, et le monde rentrait avec ses troupeaux.* اذا راح يخطر, *lorsqu'il se balade le soir,* ici p. 611, 2. إمّا تريني

---

est plutôt apparenté à أسر v. ici p. 78, et سرى serait, d'après Vollers, *délier les cordes et les pieux des tentes,* ce qui aurait donné le sens de سرى, *voyager la nuit,* si je le comprends bien. Ce raisonnement n'est guère acceptable. En Algérie, تسارى, *se promener en flânant,* vient assurément de ce verbe سرى, qui affecte la forme تفاعل, parce qu'on *se promène ensemble,* cf. سافر 1365/6, et parce que cela a lieu *le soir* après les chaleurs. Ce verbe n'est donc nullement „énigmatique”, comme le pense Marçais, RMTA p. 440 et TAT p. 332.

[1]) سارحة est dans le Sud *les bêtes qu'on fait sortir le matin.* سرح est ici le *troupeau* qu'on a fait *sortir le matin.* V. p. 1488. سرح est dans tous les dialectes prononcé صرح, à cause du r. Moḥ. b. Cheneb, Proverbes N° 2085: صرّح < سرّح, *garder un troupeau.*

راح I. قد بُليتُ .... فَلَقَدْ أَرُوحُ على التجار مُرَجَّلا, *si tu me vois quelquefois éprouvé, je sors pourtant le soir chez les marchands, bien coiffé* [1]), v. p. 1153. Farazdaq dit: راحت بِمَسْلَمَةَ البغالُ عشيّةً, *les mulets sont partis avec M. le soir,* I. Sîdah XIV p. 14, Weil, Hamza-Alif p. 27, où renvois; voir ici p. 1310 en bas. On pourra dire que راحت est ici *aller* en général et que عشيّة est ajouté pour préciser l'heure, mais Qor. 17, 1: سُبْحانَ الذى اسرى بعَبْدِهِ ليلاً offre la même tournure.

Déjà de bonne heure راح a pris le sens d'*aller* en général. L'étymologie de سرح prouve que راح originairement n'était pas seulement limité à l'après-midi ou au soir, car سرح, *s'en aller le matin* ou *avant midi,* 10, 2; 27, 17; 36, 20; 157 v. 6; 684 d. l.; 687, 2; 1084, 2 d'en bas; 1165, 3; 1295, 1 et suv., est, je suppose, composé de $\sqrt{}$ سر > سار, i, = سرى, et de $\sqrt{}$ رح > راح, u, [2]); cf. رحل p. 1182. I. Sîdah XII p. 12, 4: ابو حنيفة :سرحت الماشيةُ نهارًا .صاحب العين :السَّرْحُ ما يغتدى به من المال ويراح. ʿAbîd b. el-Abraṣ N° XXVI v. 5: ومُراحٍ ومَسْرَحٍ, *and the* (camels) *brought home at evening and sent forth to pasture in the morning.* I. Sîdah l. l. ابن الاعرابى :هو مَسْرَحُ الابل ومُراحُه. Chez Lethem p. 296, 3: sirḥân eṣ-ṣubḥ = faǵr, duṛuś, vhv. Brockelmann, o. l. I. 522, veut que سرح provienne de استراح, *se reposer,* ce qui n'est guère probable, car سرح, tr. et intr., est *sortir le matin.* RO p. 238, 10: البوش يسرحن من الصُّبح ويأوين عصر, *les chameaux* [3]) *partent*

[1]) Citation perdue.

[2]) Voir ici p. 1496 n. 3.

[3]) En dat. بوش est *gros bétail,* 564, 5; cf. سارحة, ساعية, قرشة ou قُراش (Yéman), = جارشة Dt., ماشية, 677. En dat. قرش, u, est *rafler, arracher à*

le matin au pâturage et rentrent le soir. La سارحة, ou مشية, راح I. circule alors pour *brouter l'herbe,* تقرش الشجر, et le soir elle *rentre se reposer au pacage,* يضوي الحوش ou الزريبة, Ḥḍr. Gl. sv., où مَراح vhv.

En-Nihâyah sv. راح dit: ومن راح الى الجمعة فى الساعة الاولى expliqué par مشى اليها وذهب الى الصلاة ولم يرد رواح آخر النهار يقال راح القوم وتروّحوا اذا ساروا أيّ وقت كان, et il ajoute: وقيل اصل الرواح أن يكون بعد الزوال. LA III p. 291 en bas: قال الازهرى وسمعت العرب تستعمل الرواح فى السير كلّ وقت تقول راح القوم اذا ساروا وغدوا ويقول احدهم لصاحبه تروّح ويخاطب اصحابه فيقول تروّحوا اى سيروا ويقول ألا تروّحون ونحو ذلك ما جاء فى الاخبار الصحيحة الثابتة وهو بمعنى المضىّ الى الجمعة والخفّة اليها لا بمعنى الرواح بالعشىّ: ensuite il reproduit ce qu'el-Azharî avait déjà dit *ut supra*: Lane sv. En outre, nous lisons dans LA VII p. 115,6 d'en bas: قال لبيد: راح القطين بهجر بعد ما ابتكروا, *les habitants s'en sont allés dans l'après-midi après qu'ils sont*

la laite > brouter, 564 n.: cf. قرم, a. 671 n. C'est donc la même sémantique que dans بوش, v. ici p. 220. Pourrait-on identifier ce verbe قرش à l'hébr. מִגְרָשׁ, *pâturage*, = حمى ou مشجر, vhv.? On le fait ordinairement venir de גרשׁ, *chasser, expulser*, et Barth, ESt. p. 47, le combine avec جشر, *envoyer paître les bestiaux au pâturage du printemps*, LA sv.; ce serait donc une métathèse, ce qui n'est pas nécessaire avec قرش: q > g = ج. Le שׁ = ش ne fait pas de difficulté, car l'hébr. ś peut quelquefois rester en arabe, témoin שָׂגָא. Ges.-Buhl sv., et شاجع, vhv., = babyl. śegû, *be violently excited*, Muss-Arnolt p. 1009, Del. Prol. p. 89; Barth o. l. p. 76 et Dt. 499, 500, apparenté à سجع, 882, سجل, 883, et سجم, 881, 1384: contr. à Lagarde, Bildung der Nomina p. 201, car شاجع peut venir directement du babyl, cf. ici p. 1500 note. قرش est une onomatopée: نسمع قرشة, *nous entendons un bruit sourd, un frôlement*, Dt.

راح I. *venus le matin*, et il ajoute. والرواح عندهم (اهل الحجاز) الذهاب والمضيّ يقال راح القوم اى خفّوا ومرّوا اىّ وقتٍ كان.

Cela prouve que les Ḥaḍar du Nord de l'Arabie avaient déjà élargi le sens de راح, qu'ils appliquaient à *n'importe quelle heure de la journée*, أَىَّ وَقْتٍ كان. Mo^call. ^cAmr. b. Kulṯûm v. 86: اذا ما رُحْنَ يَمْشِينَ الْهُوَيْنا, *si elles vont à pied, elles marchent doucement*, où رُحْنَ ne doit pas se rapporter au soir, comme le pense Abel, contr. à Lyall et à Johnson. Dans les textes de Ḍofâr, راح et روّح se rapportent aussi bien à l'après-midi qu'à n'importe quelle heure de la journée, R Ḍ II Gl. sv.

غدا, u, a subi à peu près la même extension sémantique [1]). On lit dans la Ḫizânah d'el-Baḡdâdî III p. 547: غدوت ذهبت غدوة وهي ما بين صلاة الصبح وطلوع الشمس هذا اصله ثم كثر حتى أُستعمل في الذهاب والانطلاق أيّ وقت كان في الصبح, et c'est là aussi l'emploi courant aujourd'hui.

Imrul-Qays dit 30, 7, v. ici p. 1153: فيارُبَّ يوم قد أَرُوحُ مُرجَّلاً الخ où راح me paraît être: *j'allais*, puisque il y a

---

[1]) Il y a même dans le Sud غدّى, *envoyer*, surtout en ^cOmân. Ebra eraddi sé^cati ma^c l-ustâd, *je veux envoyer ma montre chez le maître* (horloger), R O p. 277; eraddîhe ma^c śśâwi, *je l'enverrai chez le berger*, ib. Avec le développement w > f: غدف, *passer devant, dépasser*, R O p. 372 d. l., voir ici *sub* رشف p. 1278 et *sub* رشو p. 1285 et *sub* رخو p. 1219 en haut; cf. même passage de w > f dans حقو, vhv., > حقف, *embrasser* en harari, Z A 33 p. 108, 2, cf. حاق, u, i, ici p. 520; شقف, *être haut*, R O p. 322, 8 d'en bas, cf. le babyl. šaqû, *be high, lofty*, Muss-Arnolt p. 1096, Del. Gr. p. 171, šâqû, *high*, ce qui s'est conservé dans le sudarabique شاقي, *haut*, et le syrien شاقى, *jeter en l'air une balle;* v. ici p. 1462. غدى, *devenir*, R O p. 134, n.

رَبَّ يوم. Si c'était le soir, il aurait dit رَبَّ نَيلٍ. C'est cepen- راح I.
dant en général le soir qu'on visite sa belle. Nöldeke, Zur Gramm. p. 97, porte seulement *ging*. Cela rappelle la Lâmîyah d'es-Šanfarâ v. 17.

(sc. بِ) ولا خالف داريّة مُتَغَزِّلٍ يروح ويغدو داهنا يتكحّل

Et je ne suis pas un arriéré ni un baladeur de campement, un conteur de fleurettes,
Qui, soir et matin, en sortant, s'est oint et se met du collyre aux yeux.

Ici راح est le contraire de غدا, p. 1494. Qays b. el-Ḥaṭîm était obligé de quitter el-Medînah; sa femme, assise dans la litière, lui dit au moment du départ": *laisseras-tu ce que tu as réuni sans espoir de retour?* أَتَتْرُكُ ما جَمَعْتَ انتح, et Qays répondit, selon le Diw. N° 14 v. 3:

فقلتُ لها ذريني إنَّ ما لي يَروحُ اذا غلبتهم ويَسرِي

ce que Kowalski traduit par:
Laisse-moi en repos, lorsque je les aurai vaincus, ma possession retournera à moi (le soir) et (aussi) dans le nuit.

Kowalski prétend, ib. p. XIV, qu'à Yaṯrib مال ne se rapporte pas aux *bestiaux*, mais aux *plantations de palmiers;* alors يروح et يسرى donnent une drôle d'image, car les palmiers ne marchent pas, comme les arbres d'ez-Zarqâ'. Il faut donc ou que مال signifie ici les *bestiaux* ou bien que يروح et يسرى soient pris au figuré, et alors مال peut se traduire par *Besitz, possession.* Ce serait donc une preuve de l'emploi général de راح, u, pour *aller à n'importe quelle heure:* ايّ وقت كان. Le vers offre encore d'autres difficultés. Si راح, u, est *rentrer le soir*, je ne comprends pas trop pourquoi son مال doit encore *voyager la nuit :* أَسْرَيْتُ وسَرَيْتُ اذا سِرْتَ ليلًا, L A XIX p. 104, 2. Je crois plutôt que يروح et يسرى doivent

راح I. ici être traduit par *s'en aller;* v. ici p. 1479; Qays a accumulé les deux verbes pour mieux exprimer l'inutilité de thésauriser, et je traduis en lisant ما لى:

Et je lui dis: „Laisse-moi donc! car ce que je possède,
Si je réussis à les vaincre (avec l'aide des Qoreyś), *s'en ira* (en tout cas, comme toute chose dans ce bas monde).

La traduction de Kowalski me paraît impossible. Moᶜall. Ṭarafah v. 49: قينة تروح الينا الخ, *une danseuse* (ou *musicienne*) *vient chez nous le soir.*

راح يضربه se trouve dans une Tradition, Ḥdr. p. 209 n. (j'ai oublié de noter l'endroit). Ṭab. I p. 1513, 4: قال يا رسول الله رحت في ساعة منكرة ما كنت تروح فيها, et ib. l. 17: فلما راح رسول الله هبّت على الناس ريح شديدة, et ib. p. 1623, 3: فلما راح بديل الى مكّة. Ici راح est bien *aller* en général. Dans le Sud bédouin, راح est remplacé par سار, v. p. 1496, et ولّى, vhvs., s'il s'agit du *jour.*

Le verbe classique رحا, u, *marcher doucement,* ne doit pas avoir de rapport avec راح, *aller,* mais provenir de $\sqrt{}$ رى, augmentée de w et peut-être apparentée à راح, *être calme,* vhv.

Outre la stricte observation du sens classique de راح, *aller le soir,* dans les milieux *bédouins,* il y en a encore despreuves dans le dialecte ᶜomânais. Nous trouvons RO p. 115, 15 d'en bas: صباح ورواح, *matin et soir;* ib. p. 230, 8. التمشاية زينة وقت الرواح, *la promenade est belle à l'heure du soir;* ib, § 192: مشتغل من الصبح الى الروحة, *je suis occupé depuis le matin jusqu'au soir;* ib. p. 115, 12 d'en bas: änä möᶜtâd etsébbaḥ kill yôm waqt rrûḥa, *je suis habitué à me baigner chaque jour à l'heure du soir;* ib. p. 323, 12: woḥde ḥorme dârit tgîb-lné ᶜêś ṣubḥ u rûḥa, *une femme nous apportait du manger matin et après-midi.* On voit donc qu'il y a même le substantif روحة,

après-midi, soir. Dans une Tradition, Nihâyah II p. 151, 9 = LA XIX p. 353, 9 d'en bas: لغدوة او روحة في سبيل الله, où c'est *une sortie matinale ou vespérale,* soit مرّة ou طائفة du verbe, cf. Marçais, *Le nom d'une fois* p. 127 Qor. 34, 11. Delectus p. 159, روحة, *un voyage le soir.* En dt., je ne connais pas ce substantif, et il m'est à présent impossible de faire venir mes Daṯinois en Europe. Rwh*ȝ* est *soir* en égypt. postérieur = copte ροϩⲉ (Hommel). Dans le Nord. روحة est = سفرة, un *voyage.* روح

RO p. 212, 7 d'en bas: ثمّ سايرين يتحوّطون على ضلّ الرايح, *ils sont allés se promener à l'ombre de la soirée,* v. ici p. 517. Ici les Daṯînois disaient (¹ مروّح الفي, *départ de l'ombre* lorsqu'elle semble *s'en aller, après-midi, au déclin du jour.* Je crois que ضلّ الرايح est pour الضلّ الرايح, lorsque l'ombre s'allonge vers l'est et *retourne vers le repos le soir,* à moins que الرايح soit ici = الريح, طيّب الريح, comme ليلة رائحة = طيّبة الريح, LA III p. 284 en bas. Naqâiḍ p. 290, 13, رائح est traduit par *evening cloud.*

Dans le même sens, il faut bien comprendre Genèse 3, 8, lorsque Yahwe *se promenait,* מִתְהַלֵּךְ ²), au Paradis לְרוּחַ הַיּוֹם, *au déclin du jour* ²), de راح, *aller le soir.* Ges.-Buhl p. 748 *b* en bas y voit plutôt un dérivé de راح, *souffler.* Abul-walîd b. Ǵannâḥ. Hebr. Roots, éd. Neubauer p. 670, dit à propos de ce passage biblique: في رواح النهار وهو من الزوال الى الليل وان

¹) فيء ou فيئة ne s'emploie que pour *l'ombre de l'après-midi,* comme chez Meissner dans MSOS VII p. 104: ugʿud bis-šems lumman yiǵîk el-fei, *reste au soleil jusqu'à ce que l'ombre te vienne.*

²) Voir *sub* راح p. 1493 = متمشّي.

شئت فقل فى روح النهار وهو وقت برودة النسيم من طرفى النهار. روح

On n'est donc pas bien d'accord sur le sens exact de ce passage. Socin-Kautzsch, Die Genesis p. 5, le traduit par: *der sich in der Abendkühle im Garten erging* = Erbt, *Die Urgeschichte der Bibel* p. 24, où les deux sens de روح sont exprimés, mais hayyôm paraît exclure que c'était le soir que Yéhôwa se promenait; Ges.-Buhl 16 p. 748*b* en bas dans sa traduction réunit aussi les deux sens du verbe et il le compare avec راح, *faire quelque chose le soir.*

S'en aller, mourir, comme dans nos langues européennes, 318. اهل الموشّح كلّهم راحوا, *les habitants d'el-Muwaššaḥ* [1]) *sont tous morts*, Dt. I. el-Qûṭ. p. 109, 17: اراح الرجل مات [2]). Nihâyah, II p. 110, 13; Miṣbâḥ sv. LA III p. 288 en bas, l'explique par كانّه استراح, comme notre *requiescat in pace* ou *ici repose* sur nos pierres tombales. D'après LA, اراح viendrait donc de راح II, vhv. mais je ne le crois pas. C'est plutôt un أفعل des verbes de mouvement, de راح, *aller*. الإراحة = الموت et الهلاك. Cf. هلك < الك, 1369 n., vhv., et Lidzbarski Ephem. II p. 86: הלך, *mourir* (nabat.), comme dans l'inscription d'en-Nemârah. Le mehri ateluk, *voyager*, Jahn Gl. sv., akkad. alâku, 1369, et l'hébr. הָלַךְ, *aller*; OLZ 1916 N° 7 p. 193 et p. 196. Notre راح et le class. اراح se rapportent donc à l'idée de *retourner au gîte éternel;* ils ont ici leur vrai sens de *s'en aller* > *mourir*. Cf. le šḥ ḥaróg,

---

[1]) V. Index p. 1839.

[2]) Mais aussi رجعت اليه نفسه بعد الاعياء = اراح الرجل, ib., = LA III p. 288 en bas, ce qui se rapporte à روح = ريح. Ce n'est donc pas une antisémie; à peu près = *reprendre l'haleine*, الروح.

mourir; le mehri môt n'y est pas employé, Bittner St. šḥ II روح
p. 5. Cf. وجب, *mourir*, Qor. 22, 27 < *tomber, se coucher* (soleil) Ṭab. II p. 257, 7, I. Saᶜd V p. 76, 1, I. Sîdah VI p. 8, Dṯ 886. L'autre أراح = استراح, L A ut supra, *se reposer*, vient de راحة, *repos*, et n'a rien à faire avec راح I, *aller*. Dans K. el-Aḍdâd p. 187, 4. أراح est cité comme une antisémie, mais l'auteur a confondu les deux verbes. أراح, *mourir*, est un euphémisme, v. Nöldeke Beiträge II p. 96 n. 1., comme aussi *trépasser*, *mourir* < *trespassare*, propr. *passer au delà*, ital., *trapassare*, et l'euphémisme américain: *to go to a better life*. En latin, on remplaçait volontiers *mori*, cf. تُوُفِّيَ, par *transire*, *decedere*, *migrare*, et nous disons également en fr. *s'en aller*, *passer*, *partir*, *sortir de ce monde*, etc. On évite partout *mort* et *mourir*, Nyrop IV p. 279/80.

Est-ce que le classique راء, i, = جاء وذهب, Qâm. = تريّد, dit du mirage, L A sv., = تريّع I. Sîdah XIII p. 274, 14 et XVI p. 137, = تلوّى, est un affaiblissement de راح, i, *souffler*, ou de راح, u, *aller*, ou bien est-ce de راع, i, *retourner*, < رجع, Ḥḍr. Gl. sv., 505, 5 d'en bas; 1117, 8, ma L Bᶜ A pp. 2, 22; 5, 32; 7, 34; 59, 7? Son synonyme تميّع est sans doute pour تميّح, 565 d. l. (ميّح), et تميّح, R O p. 315, 5, = تمايل.

Couler, fuir (vase), 602. الجَرّة تروح, *la jarre coule* n'étant pas étanche, Dṯ., = تمرع et تذبّ, 602 n. 2, vhvs.. En Syrie, on dit ici روّح, M. el-M. sv., et la luḡah a نطف, u, i, = قطر, L A sv., ce qui est aussi courant dans le Sud: القِربة تنطف, *l'outre coule*, = القربة تروح, 602.

Ce sens de *couler* se trouve dans ce vers d'el-Aᶜšâ, cité par Geyer, Zwei Gedichte I p. 146:

فما نيلُ مِصْرٍ اذ تسامَى عُبابُهُ و لا بَحْرُ بانَقْيا اذا راحَ مُفْعَما روح

Et le Nil de l'Egypte, lorsque ses eaux montent,
Ni le fleuve de B. [1]), *lorsqu'il coule à pleines eaux*
(بأَجْوَدَ منه).

راح, *aller*, ne se trouve pas dans les autres langues sémitiques. Je crois que حار, u, en est une très ancienne métathèse, v. plus bas, qui a absolument le même sens de *rentrer dans l'après-midi* ou *le soir*, 709 et ici p. 509. Je n'ai pas dit Ḥḍr. p. 559 que ce verbe حار est seulement sudarabique, comme le prétend Nöldeke, Beiträge II p. 48, car j'y donne même des renvois classiques et j'y cite également Qor. 84, 14. ሖረ, ḥôra, imperf. yeḥôr ou yeḥûr, est en geʿez le mot ordinaire pour *aller*, Ḥḍr. p. 559 et ici p. 707, ce qui est aussi relevé dans ma citation Ḥḍr. p. 559. Dans la luṛah حار est = رجع, I. el-Qûṭ. p. 47, 20, Ṣiḥâḥ, Nihâyah et LA sv., au propre et au figuré. C'était même un mot très courant dans le Ḥiǵâz. On dira peut-être que حار est une variation consonantique de حال, u, par lequel il est aussi expliqué, LA sv. p. 296, 7 d'en bas, ce qui serait difficile à prouver.

Ruzicka, ZA 25 p. 132, veut que راح, *aller*, vienne d'une √ rḥ, *sich hin und her bewegen > breit sein*, v. راح III, ce qui serait, d'après lui, pour √ رع qui serait, selon sa théorie, la racine fondamentale ayant donné des élargissements et des variations consonantiques à l'infini. J'ai déjà dit ce que je pense de *l'application* de cette théorie, qui est vraie comme fonds, mais souvent inexacte dans les exemples.

Si راح provient véritablement d'une √ رح, *être en mouvement*, il faut qu'il soit apparenté à √ حر > حرك, vhv., et

---

[1]) V. Yâqût Moʿǵam I p. 483, où figure le même vers. Geyer porte à tort بانْقيا.

l'on pourra comparer روع, ربع et رتق, vhvs. Je tâcherai pourtant de trouver pour راح, *aller*, une étymologie, aux risques de donner un coup en l'air, mais qui, en premier lieu, pourrait bien remonter à une √‾rḥ, *être en mouvement*, v. ici sub رحى; Nihâyah II p. 74 d. l.: رحيتُ الرحا ورحوتها اذا أدرتها. روح

Il y a en babyl. w a r ḫ u, a r ḫ u, *route* et *pleine lune*, selon Weidner, *Babyl. Astronomie* p. 75, mais selon Muss-Arnolt p. 99, *beginning of a month*, ce qui a donné יָרֵחַ, *lune*, et a r ḫ u, *month*, Muss-Arnolt, ib., et יֶרַח, *mois*, sab. ورخ, 380, 997 (Ḥuṣn el-Ḳurâb), mehri w a r ḫ, *mois*, = šḥ. ó r e ḫ < w ó r e ḫ. Le Qarawî, avec qui j'étudiais à Aden son dialecte, appelait la lune w a r ḫ ou w e r î t. Bittner, St. Mehri I p. 120, ne dérive pas w e r î t, = h a u r î t ou h ā r î t, de ورخ, mais de s a h r î t > h a r î t < شَهْر, [1] *lune*, Ḥḍr. Gl. sv.; w a r ḫ et w e r î t seraient donc deux mots différents.

Le babyl. w a r ḫ u a donné le verbe babyl. a r a ḫ u, *determine, fix*, Muss-Arnolt p. 98 [2]), et l'arabe أرّخ < ورّخ, *dater*, Ḥḍr. p. 97, et تأريخ < توريخ, comme *chronique*, histoire des temps, de *χρόνος*, *temps*, L A sv., ce qui est une réminiscence de la computation lunaire, KAT p. 329. L'hébr. אֹרַח, *route*, ici p. 1508, 2, > אָרַח, *wandern*, *gehen*, ce qui est du sémitique commun, excepté en arabe; ארח, *route*, *voyage*, en aram. et palm., Lidzbarski Handbuch p. 226. A r â ḫ u, *marcher vite*,

---

1) شَهْر, *lune*, vient de شهر, *être haut*, v. 379; 635; 985 et s., > *monter*, بنشهر فوق الجبل, *nous allons monter sur la montagne*, Banyar et eḍ-Ḍâhir, < شور, vhvs., et ici *sub* ربم et Addit. *ad locum*.

2) Hommel m'a dit que a r a ḫ u, *aller*, n'existe pas.

3) אֹרֵחַ, *Wanderer*, *Reisender*, = رائح, et אֹרְחָה, *caravane*, = رائحة ou قفلة. Cf. de Lagarde, Bildung der Nomina p. 46.

روح Winckler Ges. Hammur. p. 96; Abul-Walîd Hebr. Roots p. 68: ארח = سلك et דרך, et אֹרַח = سبيل, طريق. – Arḫu est le parcours de la Lune, *la route qu'elle parcourt*, مَسْرَح, et رَاح pourrait donc provenir à l'origine de ce mot, avec métathèse des radicales a et w. La première voyelle de אֹרַח, ܐܘܪܚܐ, se retrouve dans √ روح, *aller*, comme w médial. Le passage du babyl. ḫ à l'arabe ḥ ne soulève pas de difficulté, mais le ḫ est resté dans ورخ > ورّخ > أرّخ, comme emprunt direct, comme il est resté dans l'arabe soudanais راخ, *travel about*, Lethem p. 333 = راق, u, ib. pp. 462 et 475, qu'on retrouve dans مرق, 583 n. 2, 1156 n. 2, vhvs. [1]). La voyelle de urḫu, אֹרַח, me paraît radicale, tandis que Ruzicka veut, ZA 25 p. 135, qu'elle soit seulement préfixée. On a vu ici p. 1506 l'étymologie qu'il donne de راح. En faisant venir راح, *aller le soir*, de warḫu, *route de la Lune*, on s'explique facilement pourquoi راح, u, est *rentrer le soir*, d'abord au clair de la lune, ensuite *rentrer le soir* et finalement *aller* en général. Ce sens doit être une application coutumière et spéciale du verbe, mais je ne saïs s'il est primaire.

Qu'on me permette d'intercaler ici une observation. J'ai parlé p. 1002 note des Qumr-Malgaches qui avaient envahi l'Arabie du Sud. Ferrand, dans son ouvrage capital, est incliné à voir dans le nom de غُبّ القَمَر, Ġazîrah p. 51, 17 (on dit à présent غُبّة القَمَر ou, en poésie, غُبّة قَمَر, 1637) un souvenir de cette invasion. Or, nous savons par Genèse 10, 26 qu'il y avait ici un peuple יֶרַח, dont le nom doit se rap-

---

1) مرق, u. *sortir*, Carbou pp. 30; 79; 84; 110; 154,6 d'en bas, où c'est traduit par *voyager*, et 185; Lethem pp. 36 et 333; courant dans le Sud des provinces d'Alger et d'Oran, dans le sens de *passer*, v. *sub* راق, u; ma LA p. 62. Il se rencontre aussi en ṣafâtique.

porter à la *lune* et à son culte. L'auteur de la Ǵazîrah p. 51 paraît prendre les différents غبّ qu'il y énumère pour des tribus puisqu'il les appelle بطن, et il mentionne un peuple قوم من القمر, dont les B. Riyâm seraient une subdivision, بطن, ib. p. 52, 5. Les B. Riyâm étaient des Azd, par conséquent de purs Arabes. غبّ القمر, que je n'ai rencontré que chez el-Hamdânî l. l. [1]), pourrait donc avoir son nom de ce peuple יָרֵחַ dont les القمر seraient les descendants. Les B. Hilâl sont plus connus dans le Sud que dans le Nord, Arabica IV p. 58 et s. et Dṯ. Index 1842 sv. Si les Qamar étaient des Mahrah, c'est là une autre question, mais cela n'est pas impossible, puisque la Ǵazîrah p. 51, 25 donne les بنو خنزبيت comme des Qamar qui furent secourus par les Taṛa, qui étaient des Mahrah. خنزبيت est une forme mehrite. قمر est l'équivalent arabe de יָרֵחַ, *lune*, et le غبّ القمر est donc une appellation qui doit remonter au temps où les Mahrah possédaient déjà cette côte. Ce nom ne peut donc venir de celui des Qumr-Malgaches. V. Sprenger AGA § 129, qui cite el-Hamdânî, et l'édition de D. H. Müller II p. 35; Delitzsch, Genesis p. 258; Glaser, Skizze II p. 425.

Comme physionomie, les Mahrah ne se distinguent pas des autres Arabes. Les Sômâlis ont les traits plus réguliers, plus beaux; ils sont moins basanés que les Mahrah; leur coiffure est différente, ce qui n'est pas une preuve de différence de race; cf. Nöldeke, Der Islam V p. 207 n. 1.

روّح, *s'en aller pour rentrer chez soi le soir* ou *l'après-midi* 171 v. 15; 721, 11, = تروّح, ma LA p. 48, aussi bien dans tous les dialectes *bédouins* que dans la luṛah. Dṯ. 85, 18: ʿarrûni rûwaḥ, *laissez-moi m'en aller*, et ib. 86, 12:

[1] Hein, Südarab. Itinerare, Mitteil. G. G. Wien, Band 57 (1914) p. 46 Nr 103: „die Strecke zwischen Ras Fartak und al-Ḳaydah heisst Ḳubbat al-Gamar".

روح uràuwaḥ ᶜand màratah, *et il alla chez sa femme;* l'idée est la même de *rentrer chez soi dans l'après-midi.* Hodeyl. N° 25 v. 1: تَرَوَّحتْ حُبْشِيًّا, avec l'explication رُحتْ اليه اى أَتيتُهُ رَواحًا. J'ai cité p. 1499 en-Nihâyah II p. 109 qui dit: تَرَوَّحوا اذا ساروا اىّ وقت كان, et c'est là l'emploi des dialectes ḥaḍar. LA III p. 293, 6: جاءهم رَواحًا = راح اهلَهُ وروّحهم وتروّحهم, ce qui est l'emploi ancien, classique et *bédouin* encore aujourd'hui, mais ib. p. 291 LA dit ce que j'ai rapporté ici p. 1499. — Dans les nombreux parlers du Maghrib, روّح est aussi *retourner chez soi* (Marçais). Beaussier: روّح, *aller,* comme en Syrie et en Egypte. Stumme Gr. Tun. p. 166: *heimkehren,* mais ريّح, *égarer, perdre,* comme aussi en dṯ.: rîyaḥt ed-darâhim, *j'ai dissipé l'argent;* Stumme TTBL Gl. sv.; Doutté TAO p. 25, Bel Djâzya p. 74 n. 4; v. ici p. 1495. RO p. 394, 6 d'en bas: ge mrauwoḥ *il s'en alla à la maison* (= (¹ جاء مُرَوِّح). Musil, o. l. p. 187, 10: tarwêḥt mâli, *le retour de mon troupeau,* comme Hodeyl N° 25 v. 2: بأَموالنا نُرِيحها ونُسيمها, *ramener le bétail le soir* = ردّها الى المُراح, LA sv. p. 292, v. ici p. 1494. Wetzstein ZDMG XXII p. 141. Bâsim p. 34, 3: روّح لبيته, *il retourna chez lui*²). Lethem p. 298: *depart,* rowwaḥ (râḥ), et ib. p. 333: *go back,* rowwaḥ. Cette forme se trouve donc dans tous les dialectes.

Sur cette forme روّح = تروّح, voir ici p. 310 *sub* جوّز, où il y a d'autres exemples; ma LA p. 48 et n. 2, où aussi exemples; ma LBᶜA pp. 3, 14; 4, 23; 5, 11; 9, 21; 10, 11,

¹) Voir sub روّن sur ce مفعّل; cf. 84, 6.

²) Dans les dialectes, ces verbes se construisent aussi avec l'accusatif, v. ici p. 1495, et s., ou لـ ou avec الى, Asâs sv.

12; Prov. et Dict. p. 116 et Gl. *sub* قدّم; Wallin ZDMG 1858 p. 209; Vollers VS p. 116; Feghali K'A p. 166 et LA II p. 206 *sub* كرب, où des exemples de فعّل < تفعّل. De même, on dit dans le Sud وَلّى et تولّى, *s'en aller*, Nawâdir d'Abu Zeyd p. 173, 1 [1]. Le babyl. šâru, = سار, est aussi employé à la IIe forme: *go somewhere*, comme روّح, Del. HWB p. 647, Muss-Arnolt p. 1105, v. ici p. 1496 n. 3. D'autres فعّل < تفعّل sont les suivants: بلّع et تبلّع, LA XIX p. 367, 6 d'en bas; بيّن et تبيّن et بان, LA VII p. 99, Prov. et Dict. Gl. sv.; ديّن et تديّن, Prov. et Dict. pp. 116 et 280, 5; دقّى et تدقّى ib. pp. 184, 1 et 185; زوّج et تزوّج, Dt. 74, 2 d'en bas; روّق et تروّق, vhv.: وسمّعينا البنات وقلن, *et les filles nous entendirent et dirent*, 38, 9 = تسمّعينا < تسمّعينا par haplologie; صحّر et تصحّر, 298, 12 d'en bas; عقّن = تعقّن, *être moisi;* غيّب = تغيّب, 443, 10; قدّم = تقدّم, Prov. et Dict. pp. 157, 1 et 159, 14, aussi dans la luġah, LA II p. 206, 9 d'en bas; قرّب = تقرّب, partout courant; روح

[1]) Ce verbe ولّى figure déjà dans une inscription ṣafâtique, Dussaud *Les Arabes en Syrie* p. 137, de même que روّح, id., *Rapport sur une Mission scientifique* p. 513: فغلت روح لذ سار, où c'est traduit par *protéger*, mais je crois qu'il faut le rendre par: فثلات روّح لذى سائر, et traduire par *faire arriver à la maison.* Dans Les Arabes en Syrie p. 137, il écrit روح سار, v. ici p. 717 et p. 1514, et Lidzbarski, Ephemeris II p. 347, qui lit سمّر, *rester*, et رواح, *Erholung*. ولّى a donné تلى < ولّى < وتلّى p. 237; le تلي de Torczyner, o. l. p. 247, n'existe pas, mais تلو, et تلي est un infinitif.

روح مشّى = مشى et تمشّى, LA sv.; مطّط تمطّط, Dt. 74, 6 d'en bas [1]); نبّه = تنبّه, LA II p. 206, 8 d'en bas, où aussi نكّب = تنكّب; هوّن = تهوّن = هان, Dt. 132, 6; وجّه, وجّه et توجّه, LA II p. 206, 8 d'en bas, XVII p. 456, 7, mais alors وجّه est pour ولّى وجوههم; à présent on a oublié cela, de même que dans ونّى ʿarrena newùlli, *allons partir*, Dt.

Dans les dialectes bédouins de la Péninsule, les verbes qui marquent le *mouvement vers un endroit* affectent volontiers la IIe forme du verbe, p. e. لاذ على, = لاث, u, I. Sîdah XIII p. 280, 12, = لوّذ, = لوّج, cf. لجى, *aller, entrer chez qn., se réfugier chez*, ma LBʿA p. 3, 34: لاذ, u, et pp. 5, 23; 8, 5, 9, 33; 10, 14: لوّذ, Wetzstein ZDMG XXII p. 151, 8 [2]); بوّع, *faire de grandes enjambées* (Nord), < باع; حوّل, *descendre du cheval, mettre pied à terre pour entrer chez qn.*, vhv.; سيّر, *aller par ci, par là; conduire*, سيّر على, *se rendre chez qn. pour le visiter*; حوّس, *faire une promenade, flâner*, vhv.; عوّد, *retourner* (Nord), Socin Diw. III p. 153; عرّد, *fuir*, aussi classique, Farazdaq p. 471, 9, Labîd N° XL v. 32, Ǵumaḥî, éd. Hell, p. 20, 2 d'en bas, I. Sîdah XII p. 129, 3 d'en bas, = فرّ, Carbou pp. 104; 110; 234; 241, Rabah p. 46, Lethem pp. 162, 324, Kampffmeyer MSOS II p. 160 N° 236: arét, *I run* < عرّدت: on voit donc que ce verbe est encore

---

[1]) Ce qui n'est pas tout à fait le même cas, car مطّط est véritablement transitif, avec l'objet sous-entendu.

[2]) Aussi ʿOmân: RO § 429: yóm lád̲ ráʿi l faras ʿanno lloṣṣ rekebhe, *lorsque le maître du cheval l'eut quitté* ou *s'en fut allé, le voleur le monta*. لوّذ y est *cacher*, RO p. 212, 2, et تلاوذ, *se cacher*, ib. § 344.

très courant: وقّف, Socin Diw. III § 129 est pour توقّف. روّح V. plus loin *sub* راح.

Dans quelques-uns de ces verbes, il faut pourtant pour la II^e forme sous entendre un objet accusatif. Pour روّح, on pourrait, originairement, suppléer السّرح, *faire rentrer le bétail le soir*, comme Naqâiḍ p. 947, 13 et Ḥḍr. p. 208, 2 d'en bas, ce qui serait devenu *rentrer* tout court par le fréquent emploi, à moins de penser à une chute directe du t de تروّح, comme en tigré, Littmann, *Das Verbum der Tigresprache*, ZA XIII p. 162.

Brockelmann, o. l. I p. 609 Anm., paraît accepter l'avis de Houdas, Précis de gramm. arabe p. 144, que „dans l'arabe moderne la forme intensive est employée dans le sens du thème fondamental (donc: فعّل = فَعَل), parce qu'elle fait mieux ressortir la forme première de la racine, comme rauwaḥ = râḥ, *être large*", vhv. [1]). Houdas dit lui-même, l.l., que l'on fait fréquemment usage de la II^e forme avec les verbes concaves pour leur donner plus de sonorité, sans que pour cela le verbe dérivé ait une signification différente du verbe primitif". Doutté T A O p. 25 fait observer que le Précis de Houdas est le seul des Manuels courants qui fasse remarquer ce fait [2]) et il cite فوّت pour فات, جوّز pour جاز, زوّد pour زاد. لوّذ, pour لاذ p. 1512. Cf. ce que je dis plus haut de ces فعّل. Je ne dis pas que j'accepte cette explication de Houdas-Brockelmann, car elle me paraît peu philologique. La raison doit en être plutôt de nature psychologique.

روّح se rencontre déjà dans une inscription ṣafâtique, ici p.

[1]) روّح, *rentrer le soir*, ne vient pas de راح, *être large*.

[2]) Que j'ai du reste déjà relevé dans mes Proverbes et Dictons, en 1883.

روح 717, et p. 1511 n. 2, où la forme est assez sûre, mais la traduction de Dussaud ne me paraît pas de même. רוּח se trouve également chez Littmann, Ṣafâ Inschr. p. 58 N° 315 et pp. 69 et 89, où la traduction est incertaine. On ne saurait traduire, Dussaud l. l., *et Allât a fait partir un voyageur et accueilli celui qui s'est réfugié*, car on aurait alors employé la pers. fém. du verbe, comme ib. même page: وعلت, وهبت. — Sur اراح > هراح, voir *sub* راق.

ترّوح, *s'en aller dans l'après-midi, partir dans l'après-midi, retourner chez soi,* = روّح, vhv., partout dans le Sud. تروّحْنا من اللعباء قصْرًا الخ, *nous sommes partis d'el-L. le soir*, I. es-Sikkît p. 387 = I. Sîdah IX p. 19. حتى تولّى يومهم وتروّحوا, *que leur jour s'en alla, et ils retournèrent le soir*, Geyer, Zwei Gedichte II p. 143 v. 19. Dans le Nord, تروح est le terme spécial pour *s'en aller voler*, ce qui a presque toujours lieu le soir ou la nuit.

تروّح peut provenir des trois thèmes homonymes. Dans une Tradition, Nihâyah II p. 109, 2 = LA III p. 283, 4, on lit: فقد رأيتهم يتروّحون فى الضحى اي احتاجوا الى الترويح من الحرّ بالمروْحة او يكون الرواح العود الى بيوتهم او من طلب الراحة. Ce serait donc *s'éventer* ou *retourner chez soi* ou *se reposer*. La seconde alternative me paraît improbable, car الرواح est le *retour le soir*, quoique nous ayons vu qu'il s'applique aussi à une autre heure de la journée.

Rwâḥ et, avec prosthèse, arwâḥ, est une exclamation, une exhortation qu'on peut traduire par *allons*! Ḥdr. p. 184. C'est de راح, u, *aller*, et la racine روح apparaît ici. RḌ p. 77, 19: gâlet Selâmah: ya zôgi, erwáḥ! billeyla niseri welā banṣabáḥ, S. *dit: mon mari, allons!, nous voyagerons la nuit et nous ne partirons pas le matin.* Dalman, PD. p. 6, 7: arwaḥak ya ḫayyi warwaḥ, *allons! mon*

frère, allons! En Algérie, أَروح, *viens!* Beaussier p. 256a. Doutté, TAO p. 12, 23 (t. à part): arwaḥ maʿaya, *viens avec moi.* Bel, La Djâzya p. 75: أَروح, *viens!* = أَرْواح. Marçais, Ulâd Brāhîm p. 105: rwâḥ, arwâḥ, *viens ici!* = aṛwâḥ, fém. aṛwâḥe, pl. aṛwâḥo, (r emphat.) remplaçant tʿala et au Souf aṛṛâḥ, *viens!*; id., *Le nom d'une fois* p. 125: aṛṛâḥu tau, *venez maintenant.* Machuel, Méthode p. 350: أَرْوح (où ~ est inutile), fém. أرواحي, pl. أرواحوا, *viens, venez.* Stumme TTBL p. 141: ráḥ, *viens, viens ici, allons!* = rwáḥ, arwáḥ. Sedira p. 856: arwaḥ hena, *viens ici.* On voit donc que ce mot est très répandu dans tous les dialectes. On a voulu y voir un أَفْعَلْ, Beaussier, Bel, RD I p. 77 n. i, mais Doutté o. l. à raison de dire que cette explication n'est pas très vraisemblable. La différence de sens entre l'Orient et l'Afrique n'a pas d'importance. C'est le point de départ qui diffère. C'est sans doute un impératif, RD II p. 183. Voici ce que j'écrivis il y a quarante ans en Syrie. „L'arabe vulgaire a encore conservé la forme classique فعالِ comme impératif. On dit p. e. ftâḥ, śrâb, couramment, baʿâd ʿanni, *loin de moi,* = اِبْعَدْ عنّي. Cet impératif est celui de l'infinitif absolu קָטוֹל en hébr., employé de la même façon. Seulement, la voyelle finale est tombée, نزالِ = اِنْزِلْ, حذارِ = اِحْذَرْ, تراكِ = اُتْرُكْ, Mofaṣṣal p. 63". D'après Sîbaw, cet impératif peut être formé de chaque verbe, Barth, Nominalbildung p. 58. On a voulu y voir une formation fém. pour expliquer la voyelle i finale, Barth, ZDMG 46 p. 701 n. 2. Je crois que c'est parce que la syllabe cv̂c n'allait pas dans le vers qu'on a ajouté cette voyelle et on en a ensuite fait des substantifs sur cette forme impérative, Hommel ZDMG 44 p. 537, Brockelmann o. l. I p. 345. تراكِني = اُتْرُكْني, ne se روح

laissait pas intercaler dans un mètre, cette syllabe superlongue étant contraire à la structure de la langue arabe. L'accentuation fᶜàl de l'impératif est partout courante dans les milieux bédouins de l'Arabie: idḥàq, 85,4; uḫrùǵ, ib. l. 14; ᶜagìl śrùb ṣṭabàḥ maᶜna, *dépèche-toi, bois avec nous un coup le matin,* 1353; qult li ǵĕlìs barraᶜ, *tu m'as dit: reste dehors!* Ḥḍr. p. 601 d. l.

En Syrie, on entend ces impératifs fᶜàl, à chaque moment: śràb, ḍrùb, kĕtàb, = כְּתֹב, Mattsson, *Etudes phonologiques sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth* p. 107, à côté de أُقْتُلْ, ce qui est l'impératif classique avec prosthèse, et alors l'accent peut aussi dialect. reposer sur la dernière syllabe uqtùl. Fleischer, ZDMG VI p. 186, n'est donc pas très exact lorsqu'il y prétend qu'en Syrie et en Egypte l'on ne dirait jamais uqtùl, mais ùqtul; v. plus loin la différence entre ces deux prononciations.

Bauer-Leander o. l. § 41 montrent qu'en akkad. l'accent était sur la première syllabe radicale: kùśudi > kuśdi. Mais ils disent aussi, ib., qu'en aram. et en arabe c'est la seconde syllabe radicale qui porte la tonique. Pour l'arabe, cela n'est à présent juste que dans les dialectes bédouins, car les parlers *ḥaḍar* de Syrie et d'Egypte placent la tonique sur la première syllabe. D'après Kampffmeyer, *Untersuchungen über den Ton im Arabischen,* MSOS XI, II p. 3, nous aurions pour l'arabe classique la prononciation des savants syro-égyptiens. Cette théorie doit être envisagée [1].

L'impératif sémitique qtùl doit forcément être contemporain au ùqtùl arabe, car il n'y a pas en sémitique, ni

---

[1]) Mais il a tort lorsqu'il adopte, ib. p. 26, l'allégation de Stumme TMG p. XXXIV „qu'en français chaque syllabe peut avoir le ton", ce qui est répété par A. Fischer Marokk. Sprichw., MSOS I (1898) p. 195. La règle en français est que *tous les mots ont l'accent sur la dernière syllabe, l'e muet n'étant pas alors considéré comme syllabe,* excepté dans le chant.

dans aucune langue non dérivée, une consonne sans voyelle. C'est pour cela que l'impératif a reçu en arabe classique et dialectal ḥaḍar la prosthèse vocalique ou en hébr. le šwa, ce qui revient au même, Philippi ZDMG 49 p. 198, où tout n'est pas juste.

Un impératif primitif postulé qtul a forcément dû avoir l'accent sur l'ultième syllabe longue, comme cela est encore le cas dans les dialectes, et la consonne initiale a aussi dû être prononcée avec une voyelle afin que toute la structure fondamentale des langues sémitiques ne soit pas enfreinte. C'est pour cela que la consonne initiale a reçu une prosthèse vocalique, 323 et s.; 1419.

Feghali, dans son beau livre, K^{c}A p. 118 et ss., relève aussi que la voyelle brève en syllabe fermée finale devient souvent longue sous l'action de l'accent et par renforcement, d'origine psychologique. Cela est le cas des impératifs des verbes forts au I thème.

Il cite šrâb, *bois*, et il ajoute aussi les verbes faibles, mais cela a une autre raison d'être. Si dans nâm, *dors*, bî^c, *vends*, qûm, *lève-toi*, qûl, *dis*, etc., la brève classique est devenue longue, c'est que les Ḥaḍar ont la syllabe super-longue, c$\hat{v}$c, qui n'est pas du génie de la luġah, v. ici pp. 391, 685; 991, Schwarz ^{c}Umar IAR Heft 4 p. 112 n. 5, et Jahn Sîb. I, II p. 45, et qui est fort peu en usage chez les vrais Bédouins, qui ont ici l'impératif à voyelle brève: num (car on dit بِنَام et يَنُوم v. p. 1530), bi^c, qûm, qûl, etc., mais au fém. bî^{c}i, qûmi, etc. Ce n'est qu'à ce titre que le savant confrère libanais peut dire que la longueur de la voyelle de l'impératif des *secundæ* w et y est normale. Mais dans خَافَ, *craindre*, on dit partout ḫâf allah, *crains Dieu*, car ḫuf Allah serait assez drôle, et ḫaf se confondrait aussi dialectalement avec l'impératif ḫaff, de خَفَّ, dans le parler, 323 et s. Non seulement dans la Haute-Egypte

رجع on dit yaḫôf, p. 660, mais aussi à Aden et en Ḥarîb. Ces impératifs *ḥaḍari* vulgaires, qûm, etc., trouvent leur analogie en hébr. et en aram.: qûm, lêd, tên, sôb, ṣaw, etc., et l'hébr. offre par là une évolution morphologique et structurale que l'arabe classique et bédouin n'a pas encore parcourue. L'hébr. montre ainsi un état linguistique, dans un grand nombre de cas qu'on n'a pas encore relevés, comparable à l'arabe dialectal non bédouin. Qûm, etc., contient une syllabe superlongue, qui n'est ni du génie de la langue, ni ne peut figurer, par conséquent, dans un vers, mais qûmû, pluriel, peut reprendre la voyelle longue radicale û, comme l'hébreu. Qûm, etc., n'est donc pas uniquement dû à l'influence „de l'impér. masc. sing. des verbes forts après que ce dernier fut monosyllabique", comme le pense Feghali o. l. p. 149.

Fischer, Marokk. Sprichwörter p. 196 est plus près de la vérité lorsqu'il attribue l'allongement de la voyelle brève dans qum, kul, qul, etc., > qûm, kûl, qûl, etc., au ton, mais lorsqu'il dit, ib. n. 2, que l'impératif I des *mediæ* sémiv. se prononce qûm, etc., dans tous les dialectes, il parle sans doute des dialectes marocains ḥaḍar et de ceux du Levant, car les Bédouins, surtout ceux du Sud de l'Arabie, disent ici comme dans la luṛah. Brockelmann, o. l. I p. 609 Db, veut qu'en arabe vulgaire qûm soit par analogie avec le fém. qûmi et le pluriel qûmu. Je ne dis pas le contraire, tout en faisant observer que les dialectes bédouins ont qum, etc., où l'*indoles* de la langue trouve mieux son expression.

Feghali cite, à l'appui de sa thèse p. 138 ʿmâl, *fais*, ḥmâl, *porte*, qui ne sont pas du tout monosyllabiques, car il y a après la première lettre un son vocalique fort léger évidemment, mais qui s'y trouve. ٱرْجَعْ, *retourne*, Arabica III p. 73, fut prononcé ĭrgâʿ, avec une très légère prosthèse que j'ai omis de rendre graphiquement, v. plus loin, p. 1520. Le śwâ hébr. représente ce léger son vocalique dans l'im-

pératif. L'arabe classique et dialectal levantin prononce la رزح I.
prosthèse *pleine:* àqtul, *tue;* cette prosthèse, i ou u, n'est pas même un Alef el-waṣl, mais une vraie voyelle lorsque l'impératif est prononcé isolé et non lié au mot précédent. Comme p. e. dans ʿAbîd el-Abraṣ, éd. Lyall N° XXV v. 10: إِذْهَبْ, tandis que chez Geyer, Zwei Gedichte I. p. 96 le même impératif est vocalisé اِذْهَبْ, sans le hamzah, qui serait ici à sa place. Dans l'Alfîyat d'I. Mâlik v. 987, nous lisons إِحْذِفْ, au commencement de l'hémistiche, éd. Goguyer p. 223. On trouvera d'autres exemples de cet impératif إِفْعَلْ, إِفْعِلْ, أُفْعُلْ chez P. Schwarz ʿUmar I A R Heft 4 p. 109. On peut donc *ad libitum* marquer, ou non, le hamzah dans ce cas, d'autant plus que ce hamzah prévocalique n'est qu'une petite explosive qui précède la voyelle, qui reste, même sans son hamzah, intacte, et l'Alef n'est pas une consonne.

Feghali cite śrâb, *bois,* smâʿ, *écoute,* rkâb, *monte,* ʿrâf, *sache,* nzâl, *descends,* mais il n'analyse pas bien quelques-uns de ces impératifs, qui classiquement sont اِفْعَلْ ou اُفْعُلْ, car ces impératifs dialectaux proviennent d'un فعل > فعل, parce que l'imparf. class. est يفعل. Ainsi, nzâl vient du vulgaire نزل, ينزل, et non de نزل, ينزل; ʿrâf ne vient pas du classique عرف, يعرف, mais du vulgaire عَرِف, يعرف; ḫlâṣ, *finis,* provient du vulgaire خلص, يخلص; rkâb, *monte,* est dialectalement régulier pour irkab, du classique ركب, يركب, où l'on ne s'attendrait pas classiquement à *irkib ou *urkub, comme le pense Feghali, ib. n. l., mais dialectalement on entend souvent aussi ùrkub pour irkab, à cause de رُكب, يركب, voir ici sub ركب p. 1389 et ss.

روح I. Cet impératif فْعَلْ, sans voyelle de la première syllabe, n'est pas du génie de la langue, quoiqu'il se trouve dans les dialectes. Hamdânî, Ǵazîrah p. 134.22, dit à propos de la langue de سرو حمير et de جعدة que les habitants ne sont pas فصحاء et qu'ils disent يا ابن معمّ pour ٱلعمّ, v. ici p. 85, et سْمَعْ pour ٱسْمَعْ. Dans le vers smàᶜ n'irait pas, et la voyelle de la première radicale y reparaît *plene*, comme dans le verset Ḥḍr. p. 215, 1 et n.: yâ neǵĕm zâhir smàᶜna weś ana bâǵûl, qui fut chanté: يا نَجم زاهِرْ سْمَعنا ٱلّي, *ô Etoile luisante! Ecoute ce que je vais dire.* On ne peut donc dire avec Brockelmann, o. l. I p. 545, que la voyelle de la Iᵉ radicale a toujours disparu; elle existe presque imperceptiblement en arabe ou comme „voyelle murmurée". Pour les autres langues sémitiques, on n'en connaît pas la prononciation: elles sont mortes!

Brockelmann, VGSS I p. 545, dit que „dans toutes les langues sémitiques de l'Ouest la voyelle de la Iᵉ radicale de l'impératif a disparu, *comme en arabe*, ou bien a été réduite à une voyelle murmurée, et que, à cause de cela, l'arabe a dû, au début, ajouter une voyelle adjuvante". Les langues sémitiques n'ont pas de consonnes sans voyelles, et le schéma classique اُقْتُلْ de l'impératif ne représente pas une voyelle murmurée, mais une vraie voyelle distincte, comme je viens de le dire p. 1519 [1]). Dans les dialectes, cette prosthèse manque souvent, et non seulement dans le ḍofârî p. e. ṭlàᶜ, *monte*, Brockelmann ib.; cela est le plus souvent le cas dans un ordre emphatique, où l'impératif peut même devenir فْعَلْ, comme nous venons de le voir.

---

[1]) On lira la judicieuse remarque de Torczyner, ZDMG 64 p. 288, à propos de na + qatala > nqatala > inqatal et de A. Müller, ZDMG 45 p. 235, sur nqatala.

Marçais, Ūlād Brāhîm p. 105 n. 2, se demande s'il faut songer aux „infinitifs absolus" de valeur impérative, comme je l'avais déjà fait, il y a quarante ans, et qui se trouvent dans la langue classique نزال, حذار, etc. روح I.

Cette forme très ancienne de l'infinitif est bien employée en arabe et en hébreu comme un impératif, mais la question est de savoir si rwàḥ = rwâḥ est vraiment un infinitif à l'origine: cf. Brockelmann o. l. I p. 345 c. راح, *aller*, fait bien un infinitif رواح et مرواح, Ḥdr. Gl. sv. et ici p. 1493, et le chef crie, en donnant l'ordre de *décamper:* رحيل يا عرب رحيل, p. 521, 12 et sub رحل, où رحيل est aussi l'infinitif. Mais l'impératif peut aussi être fʿàl, prononcé avec une emphase impérative. Èftaḥ el-bâb, *ouvre la porte*, est moins impératif que eftàḥ el-bâb = ftâḥ; ùqful el-bâb, *ferme la porte*, est, de même, moins impératif que uqfùl, et l'ordre le plus insistant est uqfùl el-bâb, partout en Arabie. Rwàḥ, = arwàḥ, erwàḥ, peut donc être un impératif dont la dernière syllabe porte un ictus très fort pour marquer un ordre péremptoire. En tout cas, ce n'est pas la IVe forme du verbe, comme le pense RD Gl. sv., et qui veut dire autre chose. Le w radical reparaît ici, comme dans روح, يروح, *sentir*, vhv.

مرواح, *la conduite de la mariée à la maison nuptiale dans l'après-midi*, 817, 8 et n. 1; 850, 3, = ʿomânais زفّة, vhv. مرواح est l'infinitif, qui est très commun dans les dialectes de la Péninsule pour les verbes de mouvement, Ḥdr. p. 209 et ici p. 526: ma LBʿA pp. 8, 7, 26; 16, 10, 15, 16 (محول), ma Festgabe p. 76 *sub* شور et p. 77 *sub* شوط et طرش; Sachau AVLM p. 32: Socin Diw. III p. § 109; ib. مرحال, *décam-*

روح I. *pement*, Gl. sv.; مِسْرَاء, 858, 3 = cl. مَسْرَى; مِشْوَاع, *lever du soleil*, etc., de شاع, vhv., RO § 336: مِشْوَار, ib. p. 313 (mal traduit); مِلْفَا, Dalman PD p. 104, 11 = Socin Diw. I p. 63 v. 2 qui a مِمْسَا [1]); مِلْكَان, Littmann NAVP p. 82 N° XIV 2; مِرْوَاح, Spiro sv.; مَمْشَا, Lethem p. 147. Socin Diw. N° 64 v. 2, 3 et 4 porte musbâḥ, < مِصْبَاح, mirwâḥ et minšâd, qui sont des infinitifs, ce que Socin n'a pas su, pas plus que son glosateur, qui explique مِرْوَاح par *l'endroit où l'on arrive avant le soir*, et cela est faux. Le texte accommodé par Socin, d'après plusieurs versions, n'est pas bon, et sa traduction prouve qu'il n'en a rien compris, mais ce n'est pas ici l'endroit de le rectifier. Je crois que le même infinitif مِفْعَال se trouve dans ليلة المِعْرَاج, qui est *la nuit de l'Ascension* et non pas *nuit de l'échelle*, synonyme de l'infinitif إِسْرَاء et مَسْرًا.

Cet infinitif مِفْعَال, se trouve aussi en néo-syr., = aram. mifʿal, mefʿal, et en mehri, Bittner St. Mehri I § 21 et ib. II p. 88 Anm. 2. On voit donc que les dialectes arabes sont un *Fundgrube* pour toutes les langues sémitiques. De ce مِرْوَاح on a fait en Egypte le dénominatif مَرْوَح, *s'en aller à la maison*, ma Festgabe p. 50, qui est aussi dénominatif de مَرْوَحَة, *éventail*.

تَرْوِيح, inf. de رَوَّح, *cortège nuptial*, 850, 3, parce qu'on conduit la nouvelle mariée à la maison du mari dans l'après-midi.

مُرَوِّح, *garçon d'honneur de la mariée*, 1454; pl. مَرَاوِحَة, 1549, = شَوَّاع, 719 et s.

---

[1]) Le texte de Socin est bien meilleur que celui de Dalman, qui fourmille de fautes contre le mètre.

مَراح, *endroit où les bestiaux sont parqués la nuit*, I. Sidah XV p. 13, XII 13, 4: ابن الاعرابي : هو مسرَح الابل ومَراحها . Mais مَسْرح vient de سَرَحَت الماشية نهارًا, ib., v. p. 1438 et مُراح est alors = le مَراح actuel. Musil o. l. p. 181, 10 d'en bas: ana dâfeᶜ leyk min ṭaraf el-mrâḥ baᶜîr am baᶜîrên, *je te paierai de mon enclos un ou deux chameaux*. Ici p. 456, 7 (où il faut lire مَراحي, *mon enclos*), expliqué par صيرة الطرش. مَراح, 1522, 6, est traduit, d'après Wetzstein, par *campement*, mais c'est sans doute aussi *enclos* ou *parc* des *bestiaux*, comme en Ḥaurân. Il y a un autre مَراح, *espace libre*, que je fais figurer *sub* راح III. Le class. مُراح de أراح n'est plus que مَراح de راح, v. ici p. 1494 n. 2. De مَراح, les Bédouins du Nord ont fait le dénominatif مرح, vhv., *se reposer la nuit, faire halte pour la nuit*, 1648, 2 d'en bas = ma L BᶜA p. 58, 4. Hakk el-leyli amrâḥna (ou numna) bil-ḫân, *cette nuit-là nous nous reposâmes* (*dormîmes*) *au ḫân*, récit d'un Ḥauranien. Littmann N A V P p. 25 N° 119 a: ya bābûgha wardi *tisraḥ u timraḥ *ṇtallat id-dâr wlēdât, et il traduit تسرَح وتمرَح par *sie schreitet auf und ab*, tandis qu'il faut *elle sort et elle se repose* (et la maison se remplit de filles). Wetzstein Z D M G XXII p. 75, 5: وبالليل يمرح, et ib. p. 121 il donne أمرح comme dénominatif de المراح = منزل, *station d'arrêt des voyageurs*. Seulement, le verbe est مرح, et أمرح est avec la prosthèse si ordinaire dans le dialecte des ᶜAnezeh. مرّح est *conduire le bétail le soir à l'enclos*, مَراح. 1649 n. 2. Fleischer Kl. Schriften II p. 538 et n.; Dozy *sub* مَراح. En Algérie, تمرّح est *prendre l'air*, 430 n. 1; 1344. Ce مرح est autre que مَرِح, *abonder en pâturages*,

روح II. 434, 4, vhv., et aussi différent du ʿomânais تمرّح, *différer un paiement, un travail*, RO p. 169 n., qui vient, je crois de راح III, tandis que le postclassique أروح = اراح عليه حقّه = ردّ عليه, Lane, me paraît venir de راح I; cf. LA III p. 292 et Schulthess HW p. 27 et n. 6. Dans le Sud, تمرْقح *se reposer, se délasser*, ma Festgabe p. 50 sv.; cf. sub رقح et ركح.

راح II.

راح, a, i, *souffler* (vent). Inf. روح ou ريح; imperf. يراح ou يروح, LA III p. 283, 11, 12. La racine est روح, comme le dit LA III p. 284, 12 à propos de مروّح: لأنّ الراء في الريح واو; v. aussi ib sub ريح, et c'est à cause de cela que ريح, < رِوْح, fait un pluriel أرواح, mon Zoheyr p. 136, 13, LA III p. 281, 10 d'en bas, mais aussi أرياح, qui est cependant considéré comme exceptionnel, ib.; وقد يراح ريحًا اذا اشتدّ ريحُهُ, ib. p. 282, 3.

راح, i, *être aérée* (maison), ib. p. 284, 2 d'en bas. C'est également transitif: اصابته = راحت الريح الشيء, ib. p. 282, 11, mais aussi ريحت الشجرة = راح الشجر = *s'agiter au vent*, ib. p. 282, 11, 13, 15. Ce sens de *souffler* ne m'est connu dans aucun dialecte, probablement à cause de l'amphibologie à laquelle pouvait donner lieu ce verbe, comme on le constate *sub* تروّح p. 1514. On le remplace dialectalement par اليوم ريح (شديد) ou عبّت الريح.

Ruzicka, ZA 25 p. 117, paraît ramener راح, *souffler*, à une racine primordiale rḥw, rḥy, *drehen, tourner*, d'où viendrait aussi رحى, *meule*, vhv., et ici p. 1211, et qui serait

une variation de √‾ روع . راح, u. *souffler*, serait donc pro- روح II.
prement *mouvoir* > *souffler*, tr. et intr. Cette racine r ḥ, métathésée, aurait donné حرك, *se mouvoir*, حرد, *trembler*, حركت, *secouer*, et حركش, vhvs. Il aurait pu ajouter حرّ, *secouer*, *remuer la terre*, et حرث, vhvs.: cf. *sub* رجّ. Selon lui, ريح, *vent*, serait le point de départ de ce thème, ib. p. 118. Je ne crois pas que رح soit ici une prononciation pour رع, qui signifie toute autre chose et qui ne peut être l'origine primaire de tous les mots qu'il énumère dans son mémoire. Mais ib. p. 132 il veut que r ḥ soit une forme collatérale de رع > r w ḥ, *s'éloigner*, *s'en aller*, *succomber*, > r a ḥ a l a, *s'éloigner*, *émigrer*, vhv., et ib. p. 134 il englobe sous la même racine r ḥ > hébr., aram., syr. r w ḥ, arabe r a w i ḥ a, *être large*, confondant ainsi trois racines homonymes absolument distinctes, ainsi qu'il ressort du présent exposé sur la √‾ روح.

راح, a, i, et dans le Sud aussi يروح, est ensuite *sentir*, tr., *flairer*. I. el-Qûṭ. p. 103, 2 et p. 107, 19, Nihâyah sv. p. 108, 9, 10 d'en bas, LA III pp. 282, 2 d'en bas, 283, 1 = أراح, I. el Qûṭ. l. l., LA III pp. 283, 4 d'en bas et 284, 1 = شمّ, ib. p. 284, 2, 4 = أروح, ib. p. 284, 12, Asâs sv., = استروح, ou استراح, LA sv. p. 284, 4. A propos de la Tradition dans LA III pp. 283, 3 d'en bas, 284, 1: لم يرح رائحة الجنّة = لم يشمّ ريحها, Abu ʿAmr dit que c'est pour لم يرح de راح, *flairer*, tandis qu'el-Aṣmaʿî avoue ne pas savoir si c'est de رِحت ou de أَرحْت, ce qui, à mon idée, prouve qu'alors la première syllabe brève était déjà tombée dans le parler quotidien et que راح, i, رِحْت, avait déjà remplacé أراح, LA III p. 383, 3 d'en bas; cf. ici pp. 1494 et 1550.

روح II. راح est aussi neutre, *sentir mauvais*. Nihâyah sv. p. 109, 7: راح الماء = أَرْوَحَ, ib., I. el-Qûṭ. p. 107, 18: = انتن.

RO § 337 donne râḥ. imparf. yirwaḥ, *riechen, sentir*, intr.. Yôm ysîr rragil mᶜend zôgto hatrûḥo ḏîk rrîḥa, *lorsque l'homme va chez sa femme, ce parfum (odeur) le frappe, duftet ihm entgegen*, RO p. 416 N° 186.

Il y a dans la luġah un رَاخَ, i, = تريّه = تريّع, et تريّق ce qui se dit des ondulations du *Fata morgana*, = تميّع, LA et Lane sv.. On est tenté d'y voir un affaiblissement de راح, i, *souffler*, comme dans راح الشجر ou رِيحت الشجرة, LA III, 11, 13, 15, et استروح الغُصْن = اهتزّ بالريح, ib. p. 283, 7, mais je crois que c'est plutôt un affaiblissement de راع, i, = رجع, vhvs., LA IX p. 498 et s.; Ruzicka, ZA 25 p. 132, y voit à tort une métathèse de √رعو. Ou bien est-ce de √رخو, v. *sub* رخو?

*روح, imparf. يروح, intr., *sentir mauvais*, = cl. أراح. Dṯ 20, 11: من اجل العاكي ما يروّح في البيت, *afin que la fumée ne sente pas mauvais dans la maison* (ou *tente*). Ib. 73, 15 = خمّ, ib. 601, 602; 1165; 1762, 3: اللحم يروّح, *la viande sent mauvais*. Aussi en Syrie, روّح, *sentir mauvais*, que Feghali KᶜA p. 63 dérive du syr. rĕbaḥ, avec contamination de l'arabe راح, *sentir*, tandis que c'est simplement une permutation de w > b, v. *sub* رباح. C'est le classique اراح ou أَرْوَحَ, *sentir mauvais*. أَرْوَحَ اللحمُ ou الماء = تغيّر, I. es-Sikkît p. 496; I. el-Qûṭ. p. 107, 19 = انتن: I. Sîdah XI p. 207, 12: أَرْوَحَ الطَّعامُ تغيّرت رِيحه; Nihâyah II p. 109; LA p. 284, 12, 14. Dans le Sud, on dit ici اللحم ou الماء يروّح = خزن, خمّ et خمج, vhvs.; cf. استروح, vhv., et le cl. تروّح, même sens.

Mais روح, a, est transitif, *sentir une odeur, flairer*, 601, 602 = تروّح ib.. ما روحت الريحة, *je n'ai pas senti l'odeur*, Ḥḍr.. Anàrwaḥ rîḥ, *je sens une odeur*, 602, 3. ḤB p. 245, 6: يروّح, *il flaire*, Ḥḍr. p. 593 sv. = شمّ, *flairer*. Comme dans la luġah راح, a, i, = راح et أروح; Abu Zeyd Nawâdir p. 207, 6: أروحت منك خيرا قد أروحه اذا أحسست منه خيرا; I. es-Sikkît p. 496; I. el-Qûṭ. p. 107, 18, 19; I. Sîdah XI p. 209, 3: استروح = ابو حنيفة: ارحت الرائحة وأروحتها ورحتها ib. l. 5. Nihâyah II p. 108, 9 d'en bas; LA III p. 283 en bas. Le vulgaire disait aussi راح, *sentir mauvais*, puisqu'el-Ǵawâlîqî, éd. Derenbourg, p. 157, corrige راحت الجيفة en أروحت. روح II.

Flairer en français réunissait autrefois les deux sens de *répandre une odeur* et *percevoir une odeur*. L'on disait ainsi cela *flaire comme baume*, et *le chien flaire le gibier*, comme استراح السبع الريح = استروح, أروح et راح, I. Sîdah XI p. 209, 4. La fr. moderne ne reconnaît à *flairer* que le dernier sens, tandis que le premier a été remplacé par *fleurer*. Aujourd'hui le verbe *sentir* présente les deux significations. Nyrop Gr. hist. de la langue fr. IV § 57, qui appelle cela antonymie.

Il y a en arabe, class. et dialect. un certain nombre de verbes *mediae* w et y, où la voyelle consonantique médiale n'a pas été contractée. Pour le moment je me rappelle les suivants: جوج, يجوج, *luire*, *briller*, 906, intens. جوّج, 40, 2; 906, ici p. 308; جور = جار, u, *pouvoir*, 463 et ici p. 310; دوج, يدوج, 1333; روح et استروح, vhv.; رفق = أرود في المشي, I. el-Qûṭ. p. 109, 8, LA IV p. 171, 7 d'en bas, vhv.; أروس, vhv.: أروص, LA XIX p. 24, 3; روق يروق, vhv.: شور, يشور =

روح II. شار, *pouvoir*, 463, 987 et ici sub رام, u; صيد, يصْيَد, *avoir le torticolis*, L A IV p. 250; عور, يعْوَر, *être* ou *devenir borgne*, Mufaṣṣal p. 180, L A IV p. 250, qui y dit: اهل الحجاز يثبتون الياء والواو نحو صَيِدَ وعَوِرَ وغيرهم يقول صاد يصاد وعار يعار قال الجوهرى; وانما صحّت الياء فيه لصحّتها في الاصل الذى = استَصْوَب استصاب; قَبِرَ, يقْبَر, *être amer*, 79 n. 5; 1204 = قرّ, i, u, et قر, i; et beaucoup d'autres. Ce serait là des dénominatifs secondaires d'après Nöldeke, Beiträge II p. 47; voir Brockelmann o. l. pp. 607 et 617. Je n'en suis pas bien persuadé et, à mes faibles lumières, ces formes représentent un stade ancien de la langue, au lieu d'être des formations nouvelles secondaires, et telle est aussi l'opinion de Brockelmann o. l. I p. 607, mais ib. p. 617 I a il semble être d'un autre avis, et d'après sa théorie روح, a, *être large* et *sentir fort*, serait un dénominatif de رَوح. Il faudrait alors que tous les autres verbes provenant de √ روح et qui s'y rapportent le soient aussi. רָוַח, imperf. יִרְוַח, *être large*, ne dérive pas du même thème que روح, *sentir fort*, v. ici *sub* راح III.

La théorie moderne est qu'en sémitique primitif le w et le y des verbes فول et فيل tombent, étant placés entre deux voyelles, et les voyelles sont ensuite contractées. *Qawama > qâma, Brockelmann o. l. I p. 607 B, et yaqûmu < *yaquwumu > yaqûmu. Bauer, ZDMG 66 p. 110, veut que dans les verbes protosémitiques de la forme *qûm* et *bîn* la voyelle longue médiale soit devenue demi-voyelle, ce qui aurait produit *qawama et *bayana. Il me semble donc que les فول, du type روح, أروح, أرود, أروس et أروق doivent être plus anciens que la forme contractée [1]). Hans Bauer,

[1]) Le yabwu'u de Mufaḍḍ. 35, 18, chez Brockelmann o. l. I p. 608 C a Anm., figure dans L A I p. 30 avec la variante يَبِىءُ.

ZDMG 66 p. 111, est aussi de cet avis, si je le comprends bien [1]). روح II.

Il y a en arabe et en hébr. un grand nombre de verbes فال < فول et فيل. Nous avons de ces verbes 4 types:

1° قمّ, imparf. يقِمّ, < قوّم < √‾ قم = √‾ قل et قن, *être haut*, > قمّ, avec beaucoup de dérivés se rapportant à la *hauteur*, tels que قمّة = قلّة, LA XVI p. 396 en haut, قنّة = قلّة 1. Sîlah X p. 77 et XIII p. 283, 4. Dans le Barnou, قمّ est le mot courant pour *se lever*, à côté du moins usuel qâm, Lethem pp. 127 et 229: qammeyna min beytna, *nous sommes sortis de notre maison.* Cf. l'assyr. uqammi, *attendre*, Brockelmann o. l. I p. 617 note et l'arabe يقمّ ل ou استقمّ ل, *attendre.* قمّت est qqf. prononcé dans le Nord qimt; comme qilt pour qult, kint pour kunt, Socin Diw. III p. 157 e, en vertu de l'interchangeabilité des deux voyelles consanguines. L'impératif قُمّ s'explique par la non existence (avec peu d'exception v. p. 1517) d'une syllabe superlongue dans les langues sémitiques. C'est ainsi qu'on dit dans le Sud, tandis que les dialectes ḥaḍarî et l'hébreu ont la voyelle superlongue, ce qui est en analogie avec le fém. et le pl. masc., comme le dit Brockelmann, o. l. I p. 609 D b [2]). On dit vulg. قوّم et قيّم < اقّم, i, > قمّ, i, comme نوّم et نيّم, Ḥaurân.

2° مات, imperf. يموت, et chez les Ṭayyites يمات, > مَوت,

---

[1]) Le tunisien dauwur, *tourner*, que Bauer y cite d'après Stumme est tout simplement sous l'influence du w, fait courant dans tous les dialectes et ne prouve rien pour la thèse en question.

[2]) L'hébreu est donc ici, comme dans tant d'autres cas, au même état que l'arabe parlé. Cela prouve que l'hébreu s'était déjà, aux temps bibliques, écarté de la structure syllabique sémitique, qui s'est encore conservé dans les dialectes bédouins, surtout ceux du Sud.

روح II. parf. مِتّ, comme دمْتُ de دام, u, mais les dialectes ont mutt, Brockelmann o. l. I p. 608 Anm. 3. L'hébr. מַתִי est donc moins juste que l'arabe, d'autant plus que l'imparfait est יָמוּת comme קַמְתִי est moins juste que قُمْتُ.

3° نام imperf. ينام, < نوِم < V̄ نوم, parf. نِمْتُ. A propos de نِمْتُ el-Ǵauharî sv. dit: تقول نِمْتُ واصله نَوِمْتُ بكسر الواو فلما سكنت سقطت لاجتماع الساكنين [1]) ونُقِلَت حركتها الى ما قبلها وكان حقّ النون ان تُضَمّ لتدلَّ على الواو الساقطة كما ضُمَّت القاف في قُلْتُ إلّا إنّهم كسروها للفرق بين المضموم والمفتوح = LA XVI p. 77, qui cite I. Barrî, qui compare نِمْتُ avec خوفت > خِفْتُ, LA X p. 448. En Ḥoǵarîeh, 1696, et à Barnou Carbou p. 171, on dit ينُوم *il dort*, que j'ai aussi entendu dans la Haute Egypte, et, si je ne me trompe, aussi au Maroc. Au point de vue classique, S. de Sacy a certainement eu tort d'écrire ينُوم, Gramm. p. 22, de même que Freytag, ce qui a déjà été corrigé par Fleischer, Kl. Schriften I p. 532, où il corrige aussi نُمْت, qui me semble cependant plus correcte que نِمْتُ, v. ici pp. 1595 et 1531, Śanfarâ I p. 89. L'impératif class. est نَمّ, comme خَفْ, probablement parce que l'imparfait et ينام et يخاف, mais étant donné qu'en dialecte il y a aussi ينوم et يخُوف, voir plus bas, on peut aussi

[1]) Il n'y a pas ici اجتماع الساكنين; on aurait alors dit naw-m-tu, ce qui est impossible. Fleischer Kl. Schriften I p. 142 s'exprime plus exactement à propos de خَوِفْتُ > خِفْتُ „en rejetant la voyelle de la seconde radicale sur la première", en d'autres termes, la IIe radicale est élidée.

entendre nùmlak śwayye, *dors un peu*[1]. Les formes dialectales يَنُوم, نُمْتُ et نُمْ (نُوم) sont donc, à mes yeux, plus anciennes que les classiques يَنَام, نِمْتُ et نَمْ, d'autant plus que l'aram., l'hébr. et l'éthiop. ont ici yanùm. Fleischer ib. II p. 640 dit que „ce ne sont que les Orientalistes, mais non pas les Orientaux qui de نام < نَوِمَ forment نُمْتُ, نُمْتُ, etc., يَنُوم, تَنُوم, etc." On vient de voir que cette acerbe critique n'est point justifiée. Cf. Brockelmann o. l. I p. 72 γ: tenúm (Littmann), qui doit avoir l'accent naturellement sur la syllabe longue. Il y a aussi dans la luġah نُمْتُ الرجلَ بالضَّمِّ اذا غلبتَه بالنوم = نَاوَمَهُ, LA XVI p. 78, 10 d'en bas, et ce نُمْتُ n'est pas au fond différent de نُمْتُ, comme de نال, a, il y a نِلْتُ et نُلْتُ et يَنِيل et يَنُول, impérat. نَلْ et نُلْ, LA XIV *sub* نول et نيل. روح II.

4° خاف, imparf. يخاف, < خَوِفَ, parce que لانّه على بناء عَمِلَ يعمَل فاستثقلوا الواو فألقوها, LA X p. 448, 1. C'est peut-être là la raison du changement de la II[e] radicale w et y en la voyelle longue â[2]). Or, dans la Haute Egypte, à Aden et en Ḥarîb, on dit yiḫôf, ici p. 660. Les habitants d'el-Koûfah et d'el-Baṣrah ont peut-être prononcé ces فال < فَوِل et فَيِل avec i au parfait: نِمْتُ, خِفْتُ, où l'i < u, à cause de l'interchangeabilité de ces deux voyelles

---

[1]) Où numlak est une composition enclitique, et c'est pour cela que nûm est devenu num; comme dans qùlli, *dis-moi*, et ici la structure syllabique reprend son droit.

[2]) Brockelmann, o. l. I p. 607 B, soutient que „déjà en sémitique primitif w et y entre deux voyelles brèves tombent, et ces deux voyelles furent ensuite contractées". Qa-w-ama aurait ainsi fait qâma; cf. Nöldeke Beiträge I p. 46, 9 d'en bas.

روح, II. consanguines, et ce voyellement a été adopté pour les poésies anciennes et le Qorân. هَاب, imparf. يهاب, < هَيِبَ, parf. هِبْتُ, impérat. هَبْ. LA II p. 288 donne pour هِبْتُ < هَيِبْتُ la même raison que pour نِمْتُ, voir plus haut. Dialectalement, on dit également يهاب: mâna biḥâśi la kubur ḥamleh yihâb [1]) *je ne suis point un chamélon qui s'effraie, si sa charge est trop grande*, 154 N° 84 et 1696, comme le dialecte égyptien a يبان, *il paraît, il est clair* = بيّن, تبيّن et استبان, LA VIII p. 99, 8, contrairement à la luṛah, où il y a يهيب.

Ces verbes فَل < فول ou فيل sont extrêmement nombreux non seulement en arabe, mais dans les autres langues sémitiques, et force nous est de les considérer comme appartenant au vieux fonds sémitique, mais, d'après moi, il ne s'ensuit nullement qu'ils soient antérieurs aux formes non contractées. La théorie de Bauer dans la ZDMG 66 p. 107 que ces verbes auraient été originairement bilitères me paraît tout à fait juste. Tous les verbes sémitiques ont été au début à deux lettres radicales, ainsi que je l'ai exposé ici vol. I Préface p. VII et s. Cela est pour moi un *noli me tangere*. Plus tard, pour ramener ces فع à la trilittéralité, on aura ajouté, comme radicale médiale, la consonne vocalique, car une autre vraie consonne aurait dû provenir d'une contamination avec une autre racine, d'un sens rapproché, qui n'existait pas. Je crois donc, contrairement à Brockelmann, o. l. I p. 607 B, qu'en sémitique primitif ces consonnes vocaliques n'existaient pas et, par conséquent n'ont pu „être élidées entre deux voyelles". C'est aussi la théorie

[1]) Sur ce yihâb, cf. Nöldeke Beiträge I p. 46 n. 2. Dans le Sud, on dit yiḥâf, et non pas yiḥâf, probablement à cause de la forte gutturalité du خ.

d'Ahrens ZDMG 64 p. 177, et je suis de son avis. Les lois sémitiques de contraction, ib. p. 607 e, sont donc aussi postérieures à la bilittéralité et sous l'influence de la trilittéralité qui s'est produite plus tard. زوج II.

Il y a en arabe une quantité de verbes *secundæ* w et y, et *tertiæ* w et y, qui correspondent à des bilitères doubles, et qui existent aussi comme verbes doubles فعّ. Comme premier type on peut citer خصّ = خاص, u, = خصخص, vhv. pp. 605 et 660, رشّ = راش, u, = رشرش vhv. pp. 1275 et la liste plus loin[1]. Comme second type on trouve رخّ, رخا, u, رخو, رخرخ, Syrie, et ورخ, pp. 1213 et 1218; دلّ, p. 833, = دال, u, = دندل = دلو p. 854 5, et dans جرّ, جرى et جرجر p. 277; خدّ, u, < خود, خدى, خدخد et avec métathèse وخد, vhvs. Dans ce type le verbe concave est beaucoup plus rare que dans le premier. Pendant mon long séjour en Syrie, j'ai fait une liste, arrangée dans l'ordre alphabétique, de tous les bilitères doubles, de plus de 300, rien qu'en Syrie. V. Feghali K'A p. 192 3, qui dit que „ces quadrilitères ont généralement, une valeur onomatopéique". Cela est vrai pour quelques-uns, mais non pas pour tous.

Ahrens a aussi traité ces verbes bilitères doubles, ZDMG 64 p. 168 ss. Il arrive à la conclusion très juste que ces verbes sont des développements d'une racine à deux radicales, ib. p. 172, de même que les verbes *tertiæ* w et y. Mais je ne suis pas toujours de son avis, surtout lorsqu'il considère le hamzah, qu'il appelle d'un terme conventionnel erroné alef, comme une radicale, ib. p. 177, 17 d'en bas, dans p. e. qâ'im, car le hamzah est ici intervocalique mar-

[1]) Dans cette comparaison il faut aussi comprendre les verbes des dialectes, qui comptent tout autant que ceux de la luġah.

روح II. quant le hiatus; voir ici p. 1466, à propos de بناء et بكاء chez Ahrens ib. p. 190 en bas.

روّح, *vanner le grain, winnow, éventer,* avec le مِرْواح, *van.* Fleischer *apud* Levy WB IV p. 487. Class. et dans le Sud, on appelle cela ذرى, ذرّى > درّى, ذرح et نفد, vhvs. *Eventer le grain* est aussi dans le Sud برّح, vhv.; Cf. Hebr. Roots p. 670, 29 [1]). LA III p. 283, 5 donne مِرْوَح et مِرْواح = الذى يُذرّى به الطعام.

تروّح, *sentir, flairer* quelque chose qu'on met sous le nez, 602. RO p. 211, 4 d'en bas: hîye nâwlìtto forrâḫit ward yitráuwaḥha, *elle lui tendit un bouquet de roses pour qu'il le sentît.*

استراح = استروح, *sentir mauvais,* 601, = استريح en Algérie, Marçais Ūlād Br. p. 104. Sur un autre sens, voir *sub* راح III.

روح القدس, *Saint-Esprit,* < الروح القدس, 509 n. 1. Le babyl. a rûʾtu, *souffle,* Del. Prol. p. 175.

رَوْح, *souffle,* = رِيح, LA III p. 283, 14 et p. 286, 12.

رِيح, *odeur,* bonne ou mauvaise, 62, 9, Arabica V p. 293, Ḥḍr. Gl. p. 437, 3; propr. *vent* [2]); Islam XII p. 128 n. 1. = رائحة, LA III p. 283, 4 d'en bas. ريح الهوا, 61, 11, = نسيم الهواء, LA III p. 281, *souffle de l'air.* C'est du fém. dans la luġah, Šanfarâ, éd. Jacob I p. 44. راح = رَيح > رِيح *odeur,*

---

1) ברח, *passer à travers > fuir,* en est sans doute une application sémasiologique, apparenté à √ بر, vhv., > برع, vhv.; c'est l'arabe برح vhv. < √ بر.

2) Pl. أرياح, quoique de √ روح, comme أنيار de √ نور pour أنوار, et أعياد pour أعواد, Nihâyah IV p. 181, LA VII p. 101.

chez RD I p. 122, 27, comme خجل et خبيل, Dt. 672. غمط II. et غبط, Hdr. p. 387 note. Bâsim p. 2, 3 d'en bas: ثم جعلوا يمشوا في ريحه, *sur quoi ils se mirent à marcher à côté de lui* (le khalifah); ib. p. 13, 17: قلع وبقي يخدم في ريحه, *il se déshabilla et se mit à faire son service à côté de lui* (= le vrai ballân) — *Parfum*, Dt. Au Maroc, rêḥ, *vent*, est pour rîḥ, Marçais TAT p. 315. ريح est dans tous les dialectes *vent*. Au pluriel, رياح est *gaz = flatulence*. رياح في بطني, *j'ai des gaz, des vents dans le ventre*, dt. En mehri, riâḥ, *vent*, est singulier, Bittner St. mehri I p. 19. Pour les Bédouins, toute maladie rhumatismale est ريح, voire toute maladie, Hirsch Reisen p. 18, Burckhardt, éd. fr., III p. 67. En arabe litt., رثية désigne la *goutte* et le *rhumatisme*, v. ici p. 1129.

رائحة, râiḥa, pl. روائح, est partout dans le Sud *odeur*, = ريحة, 64, 19. V. Masʿoûdî, Pr. d'or VIII p. 17, sur *l'odeur* des parfums. رائحة signifie aussi *un souffle de vent*, LA III p. 281, 13, = طائفة من الريح, d'après Sîbaweyh, par synechdoque; v. Marçais, *Le nom d'une fois* dans le *Cinquantenaire de l'Ecole prat. des Hautes Etudes*. Fischer, Marokk. Sprichwörter p. 224, dans MSOS V, veut que ريحة soit pour رائحة. Il faudrait alors l'intermédiaire rêḥa, qui ne se dit pas. Le pl. روائح prouve que le sing. en est رائحة. On a même dit شممت راحة الشيء, qu'el-Ǵawâlîqî, Locut. vicieuses p. 143, corrige en رائحة. Dans Bâsim pp. 15, 3, 4: 62, 21; ib. Prov. XLI, 8, ريحة est *odeur*, mais ib. p. 98, 14, رائحة. Je crois donc que رائحة est un صفة غالبة et, comme forme, un autre mot que ريحة.

راح II. راحة, *fraîcheur*, = روحة, LA III p. 284, 5 d'en bas, est un autre mot que راحة, *repos*, qui vient de راح III, vhv.

مَروَاح, *l'endroit où l'on expose le linge*, etc., pour sécher. RO p. 50, 3: *Trockenplatz*.

مَرَوحة < مِروحة, *éventail*; v. d. Berg, Le Ḥadhr. p. 103, et *éventoir* pour éventer le feu, 1340, 1; mehri marweḥât. I. Sîdah IX p. 84, 1. Les Bédouins du Sud disent مُنَقّة, 1339 d. l., et ceux du Nord مهفّة. J. J. Hess, Islam V p. 116, veut corriger Euting, Tagbuch p. 68 et n. 2, qui donne مِروحة, en mehaffe, pl. mehâff [2]), en disant, d'après Huber, Journal p. 126, que مروحة est „un mot syrien". Cela n'est pas juste, car مروحة est partout courant dans tous les dialectes, et le neǵdite مهفّة n'exclut pas l'emploi de مروحة, = منقّة des Bédouins. De là le dénominatif syr.-égypt. et tun. مروح et تَمَروح, *s'éventer*, ma Festgabe p. 50 = cl. تروّح, LA III pp. 281, 4 d'en bas; 284, 12. Cf. l'éthiop. rôḥa, *éventer*. مَروّحة النبي, *papillon*, partout dans le Sud, Arabica IV p. 64 n. 1.

مَرواحة, *fenêtre*, chez les Brakna, Rescher o. l. N° 91 a.

Il y a dans la luraḥ le mot ريّا, *odeur suave*, = الريح الطيّبة ou رائحة, LA XIX p. 68, 5 d'en bas, Delectus p. 160, Hodeyl. N° 272, 16: ريّا كريّا الخزامى, *une odeur comme l'odeur*

---

[1]) Sur نفّ, voir 621 et 1339 ss.: développement: نفس > نَفّس et نَفَس; pour la troisième radicale, cf. فسّ, et فسو, فسى, 621 et n. 1. *vesser*, onomatopée.

[2]) De هفّ النار, ʿAnezeh, 1339 d. l.

de la lavande, Geyer, Zwei Gedichte II p. 81 et 82, Imrul-Qays Mo'all. v. 3. Les dict. l'ont sub روى, et Lane sv. dit que c'est pour رُوبًا. Je ne saurais expliquer la provenance de ce mot très ancien. راح III.

راح III.

Ce thème a dans la luġah et les dialectes un sens secondaire qui indique le *repos*. D'après moi, il doit être séparé des deux thèmes précédents. Il doit venir d'une racine رح, *être large, spacieux*. رَحّ = انبسط, I. el-Qûṭ. p. 264, 2, *être large*, L A III p. 272, = رح et رحرح, vlv., ZA 25 p. 135, et رحا. روح, *être large* dans un sens spécial, L A sv. p. 294: رَوِحَ الرجلُ يَرْوَحُ, *avoir le pied large*, = رَحّ, comme l'a tout le monde dans le Sud, où l'on marche le plus souvent pieds nus, même les sultans. رَوَح, *espace entre les pieds*, L A sv., Haffner T A L p. 227, 10. رَوْح et رَوَح = انبطاح, L A III p. 286, 5 d'en bas, ib. p. 293, 19. رَاوَحَ بين يدَيه, Haffner o. l. pp. 124 et 147, Delectus p. 102, 25, I. el-Qûṭ. p. 109 en bas, et راوح بين رجلَيه, Zamaḫ. Muqadd. p. 93, ici p. 1079 d. l., = رحا بين رجلَيه, Muqadd. p. 95, L A XIX p. 61, 12 d'en bas. Mais راوح بين se rapporte aussi à n'importe quelle chose qu'on fait alternativement où à intervalle. Un Daṯînois me dit: aryàḥlak tôkol śîʾ qalîl utirâwiḥ el-aklât, *il est plus reposant pour toi que tu manges peu laissant un intervalle entre les mets.*

El-Aʿśâ dit:

يُرَاوِحُ مِن صَلَوَاتِ ٱلمَلِيكِ طَوْرًا سُجُودًا وطَوْرًا جُؤَارَا

Il alterne ses prières à Dieu, tantôt en se prosternant, à voix basse,

tantôt il l'implore à haute voix,

رزح III. Šarḥ Šawâhid el-Kaššâf par Moḥibb ed-dîn p. 137. أروح = أريح = واسع من كل شيء, LA sv., = أرح, LA sv. De là, رحرح et رحراح, *large, vaste*; عيش رحراح, *vie aisée*, comme كدّ et كدح, *égratigner*, خدش, *briser, casser*, I. Sîdah XIII pp. 275 en bas [1]), et 192, 1, مدّ et مدح, *louer*. ib. pp. 275, en bas et 276, 11 d'en bas, et beaucoup d'autres dont on trouvera une partie chez I Sîdah l. l.. En Syrie, صحن مرحرح = مصفلح, *assiette plate*. Boḥ. I. p. 47, 11: دعا باناء من ماء فأتى بقدح رحراح فيه شيء من ماء = Nihâyah II p. 72, 9 d'en bas, qui l'explique par القريب القعر مع سعة فيه; c'est donc = صحن مرحرح. Ib. p. 114, 4: وجىء بطست رحرحة, ce qu'on ne savait expliquer que par رحرحة = الواسعة, voir ici sub رحرى. Cf. ZA 25 pp. 134 et 136 [2]). رح = وسع, Hebr. Roots p. 870. רָוַח, *être large*, en hébr., aram. et sab., Ges.-Buhl sv.. רֶוַח, *Weite, Raum*. Cette racine رح s'est développée en رحب, *être large, spacieux*, comme en hébr., aram. et éthiop. Le classique رحا, u, LA XIX p. 61, 12, doit être apparenté.

Il me paraît donc fort probable que ce أرح III n'a rien à faire avec les deux thèmes précédents, quoique, dans les lexiques, ils soient constamment réunis sous le même tarkîb.

ريّح, *faire reposer, faire prendre ses aises à qn.* Nord et Levant; ريّح علينا, *il nous a laissés en repos, tranquilles, à notre aise.* Reyyiḥni minnu, *délivre-moi de lui*, Pr. et Dict. p. 378, propr. *fais-moi avoir mon repos et ne pas être molesté par lui*, Schmidt-Kahle VER. p. 216, 3, avec le réfléchi تريّح, ib. p. 100, 3 d'en bas.

---

[1]) < I كدّ.

[2]) Mais رخ, ib. p. 136, a un autre sens, *être mou, souple, lâche*, vhv. أرخ, i. *écarquiller les jambes*, pourrait bien être une variation de أرح III.

تروّح, *se reposer*, Nord, Musil o. l. p. 302, 8, et au Yémen; رتح III. = Nord تريّح, 1090 n. 1. En Dt., on dit ارتح. En ʿOmân, il y a la forme تروّع, RO p. 212, 13: تروّعت من التعب, *t'es-tu reposé de la fatigue?*; ib.: خلّني اجلس اتروّع[1]), *laisse-moi rester ici pour me reposer*; ib. p. 369, 7 d'en bas: gelso mitrauwʿîn, *ils restèrent là à se reposer.*

ارتح, *se reposer, être tranquille*, corps et esprit. Ùkrùdeh tirtâḥ minneh, *chasse-le et tu seras quitte de lui*, Dt. = تستريح = Nord et Levant تتريّح من.

استراح, *se reposer, être tranquille, être content*, au propre et au figuré, partout courant, = ارتح. Sh śeriḥ, *se reposer*, Bittner sh. II p. 37 Anm. 2. بعض السادة يستريحون بالطرب, *quelques sâdah prennent plaisir à la musique*, Arabica III p. 21, comme Masʿûdi 8 p. 95: ارتح في الغناء et ib. p. 393, 1: وتح ترتاح النفوس لها. Ici les dialectes ont également ارتح. استراحت عيوني من عتق, expliqué 862, 5 d'en bas et 863 n. 2. Exemples dans Sîb. I p. 377, 11, 13 et ib. p. 375, 19. يرتاح للذكر, mon Zoheyr pp. 148 en bas, 149, 4.

مستريح est dans tout le Sud *content*, Arabica III p. 29 = le levantin et le soudanais مبسوط, qui ne se dit pas dans le Sud[2]). Au Levant, il y a même استريّح, *se reposer*, forme

---

[1]) Sur ḥallni, voir 323 et s.

[2]) Dans le Sud, on se demande en se rencontrant: eś maʿak, *comment ça va-t-il?* Rép. mistĕrîḥ, et la réplique en est زادك من الرجحة, sc. Allâh, de زاد < زاد, *que Dieu augmente ton repos!* Ici رجحة me fut expliqué par راحة. Partout on demande, après la salutation du salâm, eś ʿolmak ou dans le Nord eś ʿulûmak, et l'autre répond: ma ʿandi ʿölm, ce qui n'empêche que les deux se racontent une

راح III. hybride de ريّح, *donner du repos, calmer*, Prov. et Dict. p. 378, Spitta Gr. p. 231, = روّح, M. el-M. sv.

راحة, *repos*, = روحة = رواح = استراحة, L A III p. 288, = مراحة et رويحة, ib. p. 286, 8. Mais راحة est aussi *fraîcheur*, L A III p. 284, 5 d'en bas = رويحة, <, p. 1536, 1. راح II. — *Bassin, auge*, près du puits, 47, 20, Ḥdr. Gl. sv., = ترزة, vhv., parce qu'il est large. Ce راحة ne m'est connu que dans les dialectes du Sud. Nous trouvons cependant ce mot dans une poésie cynégétique d'Abou Nouwâs, Dîw., Caire 1898, p. 217, 2 = Ahlwardt Ḫalef el-Aḥmar p. 205:

ولا انقضاض الكوكب المنصاح ولا انبتات الكوب المنداح
حين دنا من راحة المتّاح أجدّ في السّرعة من سرياح

ce que Ahlwardt traduit par:

Noch (ist) auch der Stern, der flimmerend niederschiesst,
Kein weiter Krug, der, fast am Rand des Brunnens,
Von dem gerissnen Seil zur Tiefe fährt,
Eilfertiger in seiner Hast als Siryâḥ.

Dans une note Ahlwardt ajoute: wörtlich: *als er der Hand des Schöpfenden schon nahe.* Il a donc pris راحة ici dans le sens courant de *main*. Cependant, ce n'est pas cela. Je donne ici ma traduction en allemand pour qu'on puisse comparer les deux:

Nicht das Herunterfallen des leuchtenden [1]) *Sternes,*
Und nicht das Zerreissen des ausgegossenen Eimers [2]),

---

foule de ʿölm, *nouvelles*, 775. Dans l'Afrique équatoriale, on demande weyn ḫabarak, *how are you?*, Lethem p. 156, 1. Eś ʿölmak est même devenu = *pourquoi?*: eś ʿilmak mitkaddir, *pourquoi es-tu triste?* el-Qaṣîm. ʿAlâmk? *qu'est-ce que tu as?* ʿAnezeh. Voir ici pp. 449 et 995.

[1]) L A III p. 352, 10.

[2]) D'après L A III p. 261, منداح serait *gonflé*, mais je traduis d'après le sens qui est encore courant, Dṯ. 1333 et p. 867. Cependant, étant

Als er (der Hund) *dem Becken des Wasserschöpfers nahe kommt,* رزح III.
Ist flinker in ihrer Eile als Siryâḥ.

L'édition du Caire porte راحة التمشاح que le comment. explique par المستقى, mais je ne trouve nulle part ce mot [1]). Le šeyḫ caïriote aura trouvé مساح, faute de copiste, qu'il a lu مشاح, ne connaissant pas le verbe متح, *puiser l'eau*, Hdr. p. 253 4; 1345 en haut, > امتاح pp. 1023, 1541, = منح, LA sv., et مطح, LA sv..

راحة الكفّ, *paume de la main*, partout courant, 47, 20; pl. راحات ib.: yifḥaṣ idâteh lamma yeḥmèyn râḥâteh, *il se frotte les mains jusqu'à ce que les paumes deviennent chaudes*, de روح, *être large*. RO p. 56, 11 d'en bas, = رَحْراحة, Socin Diw. Gl. sv.. راحة الخبّاز est en Syrie *pelle* ou *rondeau* du boulanger pour enfourner les اقراص; inconnu dans le Sud et chez les Bédouins parce qu'on y fait le pain d'une autre façon. Le mot classique n'est pas كريب, comme le dit Rašîd ʿAṭîah, dans son الدليل الى مرادف العامّي p. 148, car ce mot est, dans LA II p. 210, 10 d'en bas, III p. 314, 6 d'en bas, = شوبق, d'après Kurâʿ († env. 310), *rouleau pour étendre la pâte*; c'est un mot turc, employé en Syrie = شوبك. On est étonné de le voir figurer dans LA l. l., mais non pas sub شبق. Le mot classique pour *étendre la pâte* est طلم,

donné que حَوْأَب, > حَوب, est une صفة غالبة, ellipse du déterminé, pour ذنو حَوْأَب = ضَخْم et واسع, il se peut qu'il faille traduire *du seau gonflé d'eau*. حوأب n'est pas *Krug*; Sîb. Caire II p. 166, 6 d'en bas, I Sîdah XIV p. 44, 10 d'en bas = مَنْهَل.

[1]) Le comm. de ce diwân est fait par un šeyḫ du Caire et n'a pas grande valeur.

p. 555/6, Qâm. sv., et l'instrument est مِطْلَمة, L A XII, p. 313, 1; M. el-M. et Lane sv., = مِحْوَر, L A V p. 302, 4 = مِدْمَك ib. XII p. 213, 1 = مِسْتَح, L A III p. 314, 6 d'en bas, où c'est expliqué par شوبَق, = مِحْلاج, L A III p. 23, 11 d'en bas.

رَوِيح, *reposant, qui ne cause pas de fatigue.* R O p. 62, 6 d'en bas.

مَراح, *espace libre;* R O p. 50, 5; de la même racine, *être large.* Sur un autre مَراح, v. sub راح I, pp. 1494 n. 2, 1522. Dans le récit ḥaurânien, ici p. 456, 7 et p. 1523, 7, مَراح me fut aussi expliqué par „l'espace *libre* devant le camp pour les bestiaux", v. Dozy *sub* مَراح.

رود

راد, u, *aller faire une reconnaissance, sonder le terrain, épier,* 505, 9 d'en bas = ma L B ͨA p. 218: أنتُم اُقعُدُم بِهذا (المكان) أنيتُما أَرُود هَلْعَرَب, *vous autres resterez ici afin que* (ou *pendant que*) *j'aille reconnaître ces Bédouins.* Ici أرود me fut expliqué par أَدَوِّر, *contourner, reconnaître, épier,* et رُدتك par فحصتك. Dans le Sud, فحص est *rouler, tourner, entortiller,* 316; 569; 570; 629; 633; 1115; I. Saͨd VIII p. 87, 21, offrant à peu près la même idée que دار et راد. Le sens primaire de راد, u, est *aller çà et là,* p. 529, *rôder, tourner.*

ͨUmar I A R N° 5 v. 5 dit:

مَنازِلُ ٱلحَيِّ أَقْوَت بعد سكنها أَمسَت تَرُودُ بها ٱلغِزلانُ وٱلبقرُ

Les campements de la tribu sont devenus déserts après (le départ de) *leurs habitants,*
Les gazelles et les antilopes sauvages ont fini par y rôder.

C'est l'hébr. רוד, *vagare qua e là* (Scerbo), Ges.-Buhl sv..

Aussi au figuré: a f k â r i r ê d e h (< رائدة) m â ʿ r i f رود
s î r e t h a, *mes pensées divaguent, je ne sais où elles vont.*
Dt. Comme Ḥamâsah p. 547, 3 d'en bas: طرفك رائد, *ton regard erre.* Zoheyr, mon édit. p. 118, 2 d'en bas. I. Sîdah XII p. 12; *le manche de la meule est* الرائد, L A IV p. 174, parce qu'*il tourne.* Avec le sens spécial bédouin d'*aller à la recherche de pâturages,* I Sîdah X p. 175, encore tout vivant dans le Nord, à cause des grandes tribus nomades, qui n'existent pas dans le Sud, = دوّر على المرعى, p. 529. Šanfarâ, éd. Jacob, v. 67 et ib. I p. 44. Nihâyah II p. 110 sv.. Naśwân, Šams el-ʿulûm p. 43: الرائد رسول القوم يطلب لهم الكلأ. C'est en général *aller à la recherche de qc > désirer, demander.* La luġah a aussi ورّص, *chercher des pâturages,* I. Saʿd I. p. 55, ce qui me paraît provenir de l'— رود métathésée et emphatisée par le r, ou bien est-ce une métathèse dénominative de روضة, vhv.? راد البلاد, *questionner pour savoir où est la demeure.* L A IV p. 170, 10 et ib. p. 164, 4 d'en bas: راد أهله منزلا, *il chercha pour trouver une demeure pour sa famille.* Mon Zoheyr p. 117, 2 d'en bas et p. 118, 2: الرائد الذى يجىء ويذهب. Le Tubbaʿ el-Akbar, roi du Yéman, était appelé e r - r â ʾ i d: لكثرة مسيره فى الارض وافتتاحه الامصار كانه يرودها, Naśwân p. 43; cf. le premier exemple: أرود علعرب. Chez les Neǵdites, الرايد est encore الذى يتقدّم القوم يبصر لهم الكلا, selon un Neǵdite, ou comme me l'expliqua un ʿAnezî: الذى يقلط قدّام القوم يدوّر لهم على الكلا, 1091. C'est là aussi la définition des dictionnaires arabes, L A s. v. p. 129. I. el Qûṭ. p. 109, 7: راد الرائد وغيره طلب, وامرأة فى بيوت جاراتها مشت = L A sv.: رائدة اى طوّافة فى بيوت,

رود جارَتنا, ce que les Bédouins du Nord diraient دايرة في بيوت النّاس.

رائد, *qui cherche* > رائد. Nöldeke, Beiträge II p. 211, dit que ce n'est pas *hin und her gehend*, mais c'est là pourtant le sens primaire. Ib. p. 210 n. 2, il veut séparer رادة (le plus souvent d'une femme), *schwankend, sich anmutig bewegen*, qu'il dit provenir d'en taḫfîf d'un hamzah radical: رأدة, V. ici *sub* رحب p. 1474. D'abord, il n'y a pas de „hamzah radical", et puis on n'a qu'à lire Lane sv. رأد pour se persuader que ce رأد est *être en mouvement, trembler, se balancer*, et ensuite, appliqué à une femme qui *dandine le corps*, = تميّل وتميّح يمينًا وشمالًا, L A sv., ce qui est une qualité goûtée des Arabes, > *soft, youthful*. رادة ne saurait être détaché de رأدة, où le hamzah est sous la pression de la tonique, v. ici sub رأس, p. 1043, comme رُود = رُؤْد. Si les Arabes ont dit امرأة رأدة غير رادة, *a soft* or *tender, woman*; *not one that roves about*, Lane sv. راد, les deux adjectifs verbaux [2]) proviennent de la même racine, mais les Arabes les ont différenciées par le hamzah pour éviter une confusion, si ce n'est là une phrase inventée *ad hoc*.

En général رائد est *rôdeur* [3]), *qui n'a pas de demeure fixe*, الّذى لا منزل له, L A IV p. 170, 4. Cf. ריד, Nöldeke Beiträge I p. 45. — *Visiter qn*. R O 337 = زار, R O p. 206, 8: سار يدورك, *il alla te visiter*. Cf. زاود, vhv. Littmann, Arab. Beduinen-

---

[1]) رُؤْد الشباب, Diw. ʿUmar I A R N° 209 v. 10, où rúʾdis fait – –, et non pas ruʾdiś.

[2]) Hdr. p. 387. Abû Zeyd Nawâdir p. 227. Sib. Jahn Trad. p. 145 N° 43 = Caire I p. 88. Vollers V S p. 138. Brockelmann o. l., I p. 608, 9.

[3]) *Röder, courir çà et là*, vient de *rotare* < *rota*, ital. *rotare*, tournoyer, offrant ainsi la même sémantique psychologique que l'arabe راد et l'hébr. רד < רדד.

erzähl. Gl. sv., donne زاد, u, *visiter*, en renvoyant à son texte p. 4, 19: بنت العرب يردنها في صيوانها, où le verbe peut aussi être راد, i ou ورد, [1]) = يردنها, *elles arrivent chez elle dans sa tente;* on peut le traduire par *visiter*, mais ce n'est pas absolument exact. — *Retourner*. Hein SAE IX p. 5, 13: in kân yetaganna' al-galb yerûd, *lorsque le cœur est satisfait, il retourne*, où le mehri porte yerdôd, de رد. رود

اراد, **vouloir**, est devenu vulg. راد, i, Pr. et Dict. p. 11. Le sens primaire de راد est sans doute *vouloir se rendre à*, comme با et بغى, vhvs., Ḥdr. p. 205. On disait, et l'on dit encore: اين تريد, *où veux-tu aller?*, Boḥ. I p. 11, 5 d'en bas, *wo willst du hin?* Delectus p. 14, 6 et p. 13, 14. Naqâ'iḍ p. 306, 6. ثم يفجأ الناس ان الابل تريد الماء, *voilà que les gens s'apercevaient que les chameaux voulaient aller à l'eau*, K. el-Aġ. X p. 37, 6. خرجوا يريدون فهم, *ils sortirent voulant se rendre chez les Fahm*, Hoḏeyl Wellh. p. 36, 5 d'en bas. لقد قلت لنعمان يوم لقيته يريد بني حن, *je dis à N. lorsque je le trouvai qui voulait marcher contre le B. Ḥ.*, Nâbiġah N° 13 v. 1 (Ahlwardt). ونحن نريد الحارث, *et nous voulions nous rendre auprès d'el-Ḥ.*, Arâǵîz el-'Arab p. 20, 4 d'en bas. يريد ارض العرب, *il voulait se rendre au pays des Arabes*, Tiǵân d'I. Hišâm (mon ms.). قال له قسم اين تريد قال قد تحرك بطني فاريد المنزل, *Q. lui dit: où veux-tu aller? Il répondit: c'est que j'ai des douleurs de ventre et je veux aller à la maison*. Livre des Avares p. 215, 9. خرجت ... اريد بني كنانة, *je suis sorti voulant me rendre chez les B. K.*, Mas'ûdi IV

---

[1]) Ces textes ne sont pas vovellés. C'est dommage! Littmann ne les a pas recueillis lui-même. Ils ont du reste une allure littéraire et ne peuvent pas servir pour la langue parlée.

رود p. 241, 8. فمن يريد عدن فطريقته عليها, *et celui qui veut se rendre à A, son chemin passe par là,* Ǵazîrah p. 51, 20. Ib. p. 152, 16: ثم رجعت الى الطريق... تريد اليمن قَصْدَ نَجْرانِ, *ensuite, tu reviens à la route..., voulant te rendre dans le Yéman du côté de Naǵrân.* فأقبل وَهْرِز يريد صنعاء يدخلها *et W. s'avança se dirigeant vers Ṣ. pour y entrer,* Ṭab. I p. 649, 14. V. exemples ici sub ردى p. 1233, 13 d'en bas. Dans les Merveilles de l'Inde, éd. v. d. Lith., اراد a le sens de *vouloir se rendre à,* p. e. p. 141: ركبت مركب من عمان يريد البصرة, *je montai sur un bateau qui se rendait à el-B.*; ib. p. 147: خرج مركب... من البصرة يريد عدن, *un bateau sortit d'el-B. se rendant à Aden*; ib. p. 161: كنت سايرا من سيراف اريد البصرة, *je voyageais de S. me rendant à el-B.*; ib. p. 165: خرجت فى مركب من سيراف يريد صَيمور, *je partai sur un navire de S. se rendant à Ṣ.* Les marins du Sud se servent encore aujourd'hui de ce terme, à côté de يبا ou يبغى vhvs..

L A XV p. 191, 11 d'en bas: قال الزجاج سُمّى السُّلّم سلّمًا لانه يُسَلِّمُك الى حيث تريد, *parce qu'il te fait passer là où tu veux te rendre,* v. ici p. 1378. Ib. XIX p. 55 en haut: ابن الاعرابىّ: ورمى الرجلُ اذا سافر قال ابو منصور: وسمعتُ اعرابيّا يقول لآخر: اين ترمى فقال اريد بلد كذا وكذا اراد بقوله اين ترمى أَيَّ جهة تَنْوِى, v. ici p. 1233, où l'on trouvera le même emploi de ردى; cf. ZDMG 69 p. 494. Voir Addition *sub* ردى.

Moʿall. ʿAntarah v. 53: لمّا رآنى قد نَزَلْتُ أُرِيدُهُ, que Nöldeke, Fünf. Moʿall. II p. 20, traduit si bien par: *als der sah, wie ich abgestiegen war, auf ihn loszugehen;* Comm. MʿAR p.

79: = مُرِيدٌ. Dans أَرَادَهُ على الشيء = أَدَارَهُ, *diriger qn. à* رود
vouloir qc., L A IV p. 171, 11 d'en bas, le mouvement est très clair. La même sémantique se trouve dans أَجَابَ *répondre*, < جَابَ, vhv., comme مُجَاوَبَة est = مُحَاوَرَة, qui est aussi un verbe de mouvement. La première syllabe initiale brève n'ayant pu se maintenir, v. p. 1, les dialectes ont fait leur جَوَّب et جَوَب vhvs., mais au participe مُجِيب لَكْ أَنَا s'entend quelquefois, comme dans tous ces أَفْعَل, p. e. مُعْطِيك, أَنَا *je te donnerai*, v. pp. 1550 et 1551.

Plusieurs de ces أَفْعَل ont l'infinitif ou plutôt le quasi-infinitif = substantif, sur le paradigme فَعَال ou فَلَة (فيلة), p. e. جَوَاب, رَوَاح; جَابَة p. 986; رَاحَة, L A III p. 288; رَادَة, Weissbach Irak. Arab. p. 32, 4; صَابَة, L A II p. 23, 16; طَاعَة, vhv., L A III p. 288; طَاقَة, vhv.; عَارَة, L A l.l. etc., et رِيد ou رِيدَة v. ici p. 1551. Ces infinitifs, > substantifs, qui proviennent certainement de la langue parlée, prouvent que la Ie forme du verbe était en usage. Souvent ces فل, i, u, reçoivent un a prosthétique, p. e. a r â ḥ, ä ǵ a, Prov. et Dict. p. 154, 6, Socin Diw. III p. 154 g et ma L B ᶜA *sub Prosthèse.*

Un emploi presque analogue à celui de أَرَاد offrent dans le Sud les verbes عزم et عمد, avec le sens d'*avoir l'intention de partir > partir, s'en aller à* p. e. تَعزِم فَين, *où veux-tu aller?* Rép. عَزَمت الى عَدَن, *je veux aller à Aden, j'ai décidé de*, = أعتزم. L A XV p. 294, 13: الاعتزام لزوم القصد في الحضر والمشي وغيرهما. En mehri, a z ô m, *avoir l'intention de partir*, ma M J M p. 7; S A E IX p. 5, 4 et s., Bittner St. Mehri II p. 65, où il donne l'arabe عزيمة, *départ*, que je ne connais pas, mais voyez Dozy S. *sub* عزم, avec le même emploi que dans le Sud. خرج ابو سفيان وحكم عمدين الى مكة. *A. S. et H. sorti-*

رود *rent voulant aller à Mekka,* Ṭab. *apud* Brockelmann o. l. II p. 350 [1]). Pourtant cette comparaison n'est pas tout à fait exacte, car أرّد < ارد, u, implique originairement un mouvement concret et physique, tandis que عزم et عهد sont l'expression d'un mouvement abstrait et psychologique.

Les dialectes du Sud, qui n'emploient اراد, i, que dans un style élevé et littéraire, disent ici ابغى et بغى, ici pp. 12 et 28, Arabica III p. 104, comme aussi dans le Neǵd, ici p. 28, 4. آينك باغى, *où veux-tu aller?* Ḥḍr. = Dt. فَينك تبا. انتَه بَغَيت حَضْرَمُوت بَتعلّم اللغة, *tu veux te rendre en Ḥ. où tu veux apprendre la langue classique,* Arabica III p. 73, 9.

J'ai dit p. 1510 et s. que dans les dialectes la forme verbale فعّل pour les verbes de mouvement est assez commune. Dans la luġah, les verbes de mouvement vers un endroit affectent volontiers la IVe forme, tels que أجحر, أبرّ, أتهم, أجاب, أجْز, أحزن, أخف et أخْيَف, أدبر, أرقل, أرْيف = تريّف, أزرف, v. p. 1251, vhv., أسرى = سرى, أسهل, أسْيَف, أشأم, أشرق, *aller vers le Šarq* [2]), أشمل, أنشف, أعرض, أعرق, أعمن, *aller en ʿOmân,* أغار, أفحص < فَحْص, *plaine,* أقبل, أقدم, أمنى et أمتنى, *aller à Minâ,* أنجد, أيمن, etc. La plupart des ces أفْعَلَ sont des dénominatifs du nom de l'endroit où l'on se rend. أراد est de cette catégorie. On dit aussi بصّر, *aller à el-Baṣrah,* كوّف, *aller à el-Kûfah,* et عرّف, *aller à la fête de ʿArafah,* Hodeyl. Well-

[1]) عهد n'a pas dans le Sud ce sens, voir 446; 476; 670, 13.

[2]) Aussi en ṣafâtique, Littmann Ṣafâ-Inschriften p. 65 Nº 284 = وأشرق ببيت مَحَاجى رُحبة من محبس تيم, *il alla vers l'est* (le شَرْق) *à la maison de refuge de Ruḥbat* (sortant) *de la prison des Teym* ou *de Teymâ.* Sur محاجى = cl. مَحْجَأ, voir ici p. 375.

hausen N° 237 v. 3 = ici *sub* ريف, comme شرّق et غرّب, رود aussi dans les dialectes, et le dialectal مدّن, *aller à el-Medînah*, Ḥḍr. Gl. sv.

راد, < رود, est donc proprement *laisser ses pensées aller çà et là pour trouver qc, les diriger vers un but, > chercher, désirer, vouloir*, pp. 529 et 875. C'est un *mouvement de la pensée*. Ce verbe n'est pas très employé par les Bédouins de l'Arabie: v. p. 1548; on y dit de préférence ودّ et بغى. Snouck Hurgronje, MS p. 108, dit aussi que اراد est rare; seulement مُراد, *désir*, y est fréquent, absolument comme dans le Sud. RO p. 201, 10: tyémmem hâḏi ddarb yôm türîd tityémmem biyâi, *prends cette route, puisque tu veux venir avec moi* = dṯ. yôm tebâʾ tisâʿifni. Marçais, TAT Gl. sv., nous informe que راد, i, *vouloir*, n'est guère usité en Afrique qu'en parlant de Dieu; il en est de même dans le Sud de l'Arabie. C'est plutôt un verbe littéraire et paraît avoir été très employé en Ḥigâz, puisqu'il figure si souvent dans le Qorân. Il ne se rencontre pas dans les textes du Diwan de Socin. Brockelmann, dans son édition de la Grammaire arabe de Socin p. 106* donne à اراد les sens de *wollen, beabsichtigen, wünschen, hinstreben auf, zu*...; il aurait dû commencer par *hinstreben auf, beabsichtigen*, et à la fin *wollen* = *wünschen*.

Dans les parlers du Levant, راد, i, avec chute de l'a initial, est fort commun. On le trouve Pr. et Dict. pp. 23, 7; 104, 8; 192, 5: 286, 5. Dans ma LBʿA pp. 1, 9: râdat minnuh; 4, 28: râdu el-ġesĕm; 7, 22: râd itammim ʿal-ġerbe. Un récit de ʿOnêzah porte: فعرفته الحرمة وراد ابوه يخذ الولد, *alors la femme le reconnut, et son père voulait prendre l'enfant*. Es-Sûl wa eś-Śumûl, éd. Seybold, p. 7, 10. RO § 337: râd, yerîd, *désirer*. Lethem p. 483: *wish*, dâr, dauwar, râd; ib. pp. 134, 475, *want*, = دار. Carbou p. 29,

رود 6 d'en bas: el-djawâd da ana rîduhu ketîr, *j'aime beaucoup ce cheval-là*, Outre les verbes cités Pr. et Dict. p. 11, on trouve en Syrie: راد < ازاد, v. p. 1539 note 2; شال, i, < اشال, *ôter* [1]), = Sud شَلّ, i, vhv.; صاب, i, < اصاب, LA sv.; طاع, i, < اطاع, *pouvoir*, = اطاق, vhv., et d'autres chez Marçais, Ūlâd Brāhîm p. 95. Dans les dialectes orientaux, le parfait, aux Ie et IIe personnes, conserve la voyelle i, tels que رِدْنا [2]) Prov. et Dict. p. 279, 5, Brockelmann o. l. I p. 609/10; زِدْنا, شِلْنا; صِبْنا; طِعْنا. De ces verbes on fait même des فاعل, comme s'ils étaient des فَعَل, tels que رايد, داير, طايع, Mattsson, Dialecte de Beyrouth p. 69, Marçais, Ūlâd Brāhîm p. 95 et n. 2, où d'autres exemples; Meissner NAGI dans MSOS VII p. 100, 1 [3]): färd wâḥed râ'yid

[1]) Nawâdir d'Abu Zeyd p. 51: (ابو عبيدة) قال شِلْتُ الحَجَرَ والعرب تقول لا أَشَلْتُهُ وشِلْتُ بِهِ = Fleischer, Kl. Schriften III p. 486. Si العرب est ici les Bédouins, ils ne disent plus que شِلْتُهُ et dans le Sud شلّيتُهُ < شَلّ.

[2]) Nöldeke a donc tort de voyeller رُدْتُ, Beiträge I p. 35, 11 d'en bas, pour ce qui en est des dialectes orientaux. Mais certains dialectes algériens ont ici u, comme p e. ḥobt, ṛobt, ṭoʿt, foqt, etc. Marçais, Tlemcen p. 68 et Ūläd Brāhîm p. 85 et n. 1; la coloration vocalique peut varier. Nöldeke o. l. p. 36 donne lui-même ridt, redt et rŭdt; cf. le syro-égypt. أنا فِقْت, *j'ai surpassé.* Le dialecte d'el-Baṣrah évite ici la syllabe fermée dans les secundæ w et y, et l'on y dit: ana ridet, ana ruḥet, ana qulat lek, *je t'ai dit*, śifetuh, *je l'ai vu*, śifna, *nous avons vu*, ana ma qadaret arûḥ, *je n'ai pu aller*, ana kunet gâlis, *j'étais assis*, selon John van Ess, M A, de la mission américaine d'el-Baṣrah, *The spoken Arabic of Mesopotamia;* mais âni ma śiftak, *je ne t'ai pas vu*, Weissbach I A p. 60, 3 d'en bas et ib. ma dâm śifìtni, *puisque tu m'as vu.*

[3]) Citat. erronée. Ib. VI, II p. 92 N° 4: ammeltana (i)bhilʿat (e)ṣdúdak waridnâha, *tu nous as fait espérer de cesser de te détourner de moi*, et non pas das *Ehrenkleid deiner Anwesenheit!* Ib.

fård hyrme... warâ'yidha yeḥibbha, *quelqu'un voulait avoir une femme... voulant la posséder* (parce qu')*il l'aimait;* Lieb. v. Amasia p. 50, 6 d'en bas: وِحِي بِنْتِنَ مَا رِنْدِين نْجَوِّزْهَا, *mais notre fille, nous ne voulons pas la marier;* bint ʿamum râidîtu, *sa cousine le convoitait pour mari,* ma Festgabe p. 32, 4 d'en bas = dt. mirâwidîteh ou mirâwidìnnuh, 720 et ss. Le classique رَادَ, i, est déjà < أَرَادَ, *écarter, séparer,* cf. رَحَلَ. I. Ḥaldûn Muqadd. 3, p. 374, 2 a قَمَّ, tr. < أَقَمَّ, Nöldeke, Beiträge I p. 35 et n. 6.

On peut constater si ces verbes dialectaux فَيَلَ proviennent d'un أَفْعَلَ ou d'une racine *mediae* y, par le participe. Ainsi دَارَ, i, fait le participe مُدِير, courant en Egypte; رَادَ, i, fait مُرِيد et مُرَاد; صَابَ, i, fait مُصِيب et مُصَاب; طَاعَ, i, fait أَنَا مُطِيعَك, *je t'obéis;* qimt el-kitâb min el-arḍ, *j'ai ramassé le livre de par terre,* Syrie, fait أَنَا مُقِيمُه, *je vais le ramasser,* etc.

Nöldeke, Beiträge I p. 35, traite de ces أَفْعَلَ *mediae* w et y. Il y corrige Derenbourg, Morgenl. Forsch. p. 157, qui écrit l. 8 رُدْتُهُ < أَرْدْتُهُ, tandis que Nöldeke veut y substituer رُدْتُهُ. Cela n'est pas nécessaire, car رَادَ, i, est vulg. = أَرَادَ, et رَادَ, i, < أَرَادَ fait رِدْت et non pas رُدْت. Derenbourg et Nöldeke ont tous les deux tort quant au voyellement, v. p. 1494 n. 2.

Ce qui me fait supposer que les anciens Arabes ont déjà dit رَادَ, i, pour أَرَادَ, c'est que رِيد ou رِيدَة, v. ici p. 1547, est le substantif de أَرَادَ, et رِيدَة figure même dans une Tradition, Nihâyah II p. 117, LA IV p. 173, 6 d'en bas, =

---

l. 13: ridnâk et ridnâha et l. 5 d'en bas: yelli rid(e)t, *ô toi qui as voulu.*

مُرَاد et مطلب. Si ريد est pour رَوْد, Nihâyah II p. 117, 6 d'en bas, comme ريح pour رَوْح, et ريدة en est le اسم النَّوع, il n'en est pas moins vrai que راد, u, a aussi pu signifier *vouloir*. Mais ce sens de اراد est secondaire, et celui de ريد, ريدة peut l'être de même, sans qu'il y ait contact avec le dialectal راد, i. — Sur اراد > هراد, voir ici sub اراق.

اراد est aussi *être sur le point de, être près de*, comme *volere* en italien. Hdr. Gl. sv.. ابي, > ba, et بغى se construisent de la même façon, p. 16. Boh. IV p. 155 d. l.: وَجَدَ فيها جدارًا يُرِيدُ أن ينقضَّ مائلاً, Rescher Vocab. sv. F. ḥṭór ei erâd yitlüf lâkin slüm, *un tel était en danger, c'est à dire, il était sur le point de périr, mais il fut sauvé*, RO § 428 = dṯ.: fĕlân ḫaṭar ya mà^cna ba yitluf illa inneh silim.

راود, *vouloir, désirer, convoiter, exhorter à, inviter à faire une chose* en général et non pas exclusivement dans un sens charnel. En-Nihâyah IV p. 69 (sv. نوص): يقال أَنَصْتُ على الشيء أُنِيصُه مثل راودتُه عليه وداورته, et ib. où est expliqué le mot الاخْلاص dans une Tradition: هي الكلمة التي ألاصَ عليها عمَّه عند الموت يعني ابا طالب اي اداره عليها وراودَه فيها. On voit ici que راد, u, et دار, u, s'expliquent l'un par l'autre. Mais راود et اراد ne désignent cependant pas tout à fait la même chose. Un ^cAulaqite me dit: enteh mirâwidìnni ^cala bêâ^c ḥuǵâr min ṯälât qŭruś ^ɔalàbteh[1]), *tu m'as proposé de vendre les pierres trois réaux la pièce, et je l'ai refusé*. Comparez avec cela la phrase dans I. Baṭṭûṭah I p. 269: وكان فيه بنيت ليتيمين فراودهما على البيع فابيا ثم ارادهما فباعاه

---

[1]) Pour غلب, *refuser*.

il y avait là une maison appartenant à deux orphelins: il les invita à la lui rendre, mais ils refusèrent; puis il insista doucement près d'eux, et ils la lui rendirent, trad. des éditeurs: v. Belâdorî, éd. de Goeje, Gloss. sv. S A E IV. p. 126, 23: قمت تراود في نفسها, *elle se mit à lui montrer le désir qu'elle avait de le posséder*. Le texte de D. H. Müller porte qâmat tará (turah?) wúddehā fī néfsihā, ce que l'homme de Müller a aussi peu compris que Müller lui-même. Je l'ai corrigé dans ma critique MJM p. 48. L'expression est qoränique, S. Yûsuf passim. Nöldeke Beiträge II p. 8 en bas. Socin Diw. I p. 84, 4: muddät zamän tĕrāudeh ʿala hal-ʿamĕr wulwäläd mĕʿayyi, *pendant quelque temps, elle voulait de lui pour cette chose* (elle voulait le posséder), *mais le jeune homme refusait*. Et ainsi dans toute l'Arabie. Le chef des Madḥiǵ ʿAbd Yaṛûṯ dit:

وظلّ نساء التيم حولي ركّدا يراودن منّي ما تريد نسائيا

Et les femmes des Teymites sont restées autour de moi,
Désirant de moi ce que les femmes à moi demandent.

Naqâʾiḍ p. 154, 1. راد a le même sens, ainsi qu'on peut le constater dans le texte de Boḫârî rapporté 835, 10 d'en bas, dans une histoire qui prouve la ruse des femmes.

Visiter. MOSS III p. 6/7: ma asîr ʿanha ṛêr ida kân asîr aräwad ṣoṛeyyerînna fil-bêt, *je ne m'en irai pas de chez elle, si ce n'est que j'aille visiter nos petits à la maison*, = ib. p. 15, 5 d'en bas.

J'ai déjà avancé, p. 872 et ss., que راد est une métathèse de دار, qui a pu être le thème primaire, ce qu'on ne saurait cependant prouver. Les deux verbes ont absolument le même sens. Cf. aussi le mehri ḥâm, *vouloir*, ici p. 529. Cette identité des deux verbes ressort surtout de leur emploi dans le dialecte des Śuwâh, dans l'Afrique équatoriale. Carbou p. 83: weqt chufna el bīut el ḥarrâya tedôr tegaʿ, *quand nous aperçumes les cases, le soleil allait se coucher;*

ib. p. 88: ana dūr nemchi [1]), *je veux m'en aller;* ib. p. 95: ana dōr el leben batân [2]), *je veux encore du lait;* ib. p. 124: idōr īsīr grīb, *il veut bientôt partir;* cf. ici p. 873. Lethem p. 365: *like, want,* dâr, arâd (râd), ḥabb, dauwar; ib. p. 475: *want,* dár, dauwar, râd (arâd) = ib. p. 483: *wish,* dâr, dauwar, râd (arâd); ib. p. 38: al ǵawâd yadauwar yaśrab alme, *the horse wants to drink water;* ib. p. 160: ma beǵi al yaum bedauwar betammam ḥadmeti lissa, *I won't come to-day: I want to finish my work first.* دار et راد ont également le même sens d'*être sur le point de, être près de,* ici pp. 11; 16 et 873 et ici p. 1552; Boḫârî I p. 32, 4 d'en bas = ib. VI p. 89, 6 d'en bas. يريد يموت, *il va mourir*, est en arabe soudanais = يدوّر يموت, Lethem pp. 175 en bas; 176; 177; 333: *he is going to die*, = dt. با يموت, p. 16. = Syr. et Pal. رايح يموت (رَحْ), Pr. et Dict. Gl. sv., où la sémantique de راد (اراد) est bien claire dans les deux synonymes دار et راد et confirmant leur identité radicale. En Syrie et Palestine, دار est aussi, comme dans l'Afrique équatoriale p. 873, *se mettre à faire une chose*, = *vouloir faire*, Schmidt-Kahle AVEP p. 278.

On a vu que, d'un mouvement physique et concret, le verbe اراد a pris le sens d'un mouvement psychique et abstrait. Cette transition sémasiologique, du concret à l'abstrait, exige un certain effort de la faculté intellectuelle. Elle n'a pu surgir que dans un milieu plus ou moins civilisé. Le vrai bédouin nomade, avec l'étroitesse de son horizon médi-

[1]) Obs. ici نمشى = أمشى. Carbou p. 78 dit: „parfois, le préfixe employé est n (ن), comme en Barbarie". Ana niśti śi nâkol, *je désire quelque chose à manger*, Ḥoǵarîeh; ici c'est clair à cause de ana, mais souvent c'est la I p. pl., si employée surtout dans le Sud, en parlant de soi-même, et le nūrīk, *je te montrerai*, de Carbou p. 217 est peut-être le pluriel.

[2]) batán < بثتانى.

tatif, qui ne plane que sur les choses réelles, environnantes et palpables, est incapable de cette abstraction. Voilà pourquoi أراد, *vouloir*, n'est pas très courant chez les Bédouins de la Péninsule. Un ami qaṣîmite m'assura que أراد n'est pas du tout usité dans son pays. „Tu ne dis donc pas اريد أروح مصر, *je veux aller au Caire*", lui demandai-je, et il me répondit: حنّا نقول ابغى اسير مصر. Je sais bien que أراد se rencontre dans les poésies anciennes, quoique rarement, et dans le Qor. il est extrêmement fréquent, mais c'est là une expression d'un milieu déjà habitué à la déduction abstraite, chose qui ne torture point le cerveau d'un vrai Bédouin.

Si j'ai été un peu long dans cet article, c'est parce que j'ai voulu confirmer ce que j'ai dit sub √ دور sur l'étroite parenté de دور et رود[1]). Je l'ai déjà exposé, il y a 40 ans, dans mon commentaire sur ma LBᶜA, non encore publié. Je suis heureux de constater que Nöldeke a eu la même idée.

Il se peut que ورد, *arriver à*, I. Saᶜd I, I p. 51, 13: ورد اليمن, [2]) soit également une métathèse de رود, à l'instar de tant d'autres verbes *primæ* w, tels que باص, وبص et بصّ, vhv., بال et وبل, وجه et جهو, جاز et وجز, حار et وحر, حاش et وحش, راخ et ورخ et رخو, vhv., رام et ورم et tant d'autres. J'en ai fait une longue liste qu'on trouvera ailleurs. ورد existe aussi en sabéen. C'est le babyl. arâdu, *descend, come down*, Muss-Arnolt p. 97, Weidner o. l. p. 87, mais Scheil-Fossey Gr. Assyr. § 52 warad est *monter*.

LA V p. 26 a enregistré le mot رودة, = الذهاب والمجيء, et Abu Manṣûr el-Azharî († 270) dit l'avoir trouvé ainsi

---

[1]) Peut-être aussi apparenté à √ رد.

[2]) ورد, *envoyer*, MSOS VI, II p. 92 < رود.

écrit dans un exemplaire (نسخة), mais il croyait que c'était une faute pour رَودة de راد, u. Cela est reproduit par TA à propos du même mot dans le Qâm., qui en donne le même sens que LA. Malgré l'autorité d'el-Azharî, je crois que رودة peut se défendre. Il y a un participe مُورّض = الذى يرتاد الارض ويطلب الكلأ, selon LA IX p. 118 qui cite et explique ce verset d'Ibn er-Riqâ[c]:

حَسِبَ الرائدُ المُورّضُ أَن قد درَّ منبتا بكلّ نبْءٍ صِوارُ

Ici مورّض peut être une métathèse de روّض, d'après de nombreuses analogies, et le ض serait sous l'influence du r précédent, avec le son emphatique et superdental, tandis que dans رَودة l'emphacité aurait disparu et la superdentalité seule reste. مروّض n'a pas d'attache avec √‾ ورض qui signifie tout autre chose. Belot donne un verbe راذ, u, *aller çà et là*, qu'il a trouvé dans Kazimirski et peut-être aussi dans Freytag (que je n'ai pas sous la main), mais je ne connais pas ce verbe. Si un tel verbe existe véritablement, il faudrait expliquer d'où vient le ذ, qui pourrait bien être le ض dans مُورّض sans l'emphacité, mais alors راذ, u, devient un peu énigmatique, et l'on serait tenté de la considérer comme primaire, v. ici sub دبر et ذبر, ce qui est un peu difficile. Peut-être ce رَوذة n'est-il au fond qu'une prononciation pour لَوذة, de لاذ ب, u, = لجأ اليه: dial. du Nord لاذ اليه, *se réfugier vers*, et لاذ عن, *se détourner de*, ma LB[c]A p. 5, 23, لاذ على, *s'approcher de*, على ou لوّذ الى = لوّج, *aller chez, entrer chez*, = ib. p. 8, 5: 9, 33; 10, 14, ici p. 1512. نفى, ou avec عن, *se détourner de*, ma LB[c]A pp. 5, 23; 8. Le mehri a lûda, *détourner le corps*, et l'arabe تلذّع, *se tourner à droite et à gauche*, = تلذّذ, et *marcher vite*, Qâm. et TA sv.. La √‾ لذع implique un mouvement,

LA sv., et la √ ندَ pourrait aussi expliquer رُوَيْدَة = نُوَيْدَة. Je donne ceci sous toutes réserves.

Une formation sémantique qui ressemble à أَرَادَ > رَادَ, *vouloir*, est le maltais عَدّ, i, synonyme de قَدّ, propr. *itérer*, et en oranais, عَدّ, i, est *raconter*, Marçais Ulâd Brâhîm p. 95.

رُوَيْد, 8, 25: وَنَدَّه دعى بْرُوَيْدْ نْمْنَسان لي تحت, *il appela doucement l'homme qui était en bas*. Ici بْرُويد se rapporte à la voix basse. On dit aussi raweyd et l'on en forme même un diminutif ruwîyid, *tout doucement*, 363. Si ruweyd se rapporte à un mouvement, on le répète: idhàq ruweyd ruweyd, *marche tout doucement*, *lentement* = dala dala p. 832 = el-heys el-heys ou bil-heys [1]), Dt. = Nord śwayye śwayye [2]). Ce mot est très courant dans le Sud. Ruwîdan ruwîdan, Pr. et Dict. p. 288, 8 d'en bas, = Brockelmann o. l. II § 283, peut être un emprunt à la langue classique, mais l'homme qui me dicta l'explication n'avait aucune instruction littéraire, Feghali KᶜA p. 119 en bas.

رُوَيْد me paraît bien être un diminutif de رُود = مَهْل, comme le disait el-Farrâ, *apud* I. Yaᶜîš I p. 497, 6, Nihâyah II p.

---

[1]) I. Sîdah VII p. 113, 3 d'en bas dit: أَلْهَيْس أَلسَّير أَيِّ ضَرْب كَان, avec un šâhid où figure l'impératif fém. هِيسي هِيسي (obs. la répétition), du verbe هَاس, i, = سَار أَيِّ سَير كَان, selon LA sv. qui a copié cela. I. el-Qûṭ. (†367) p. 193, 16 avait déjà: هاست الابل هَيسًا سارت أَيَّ سَيرٍ كان. A présent, dans le Sud, c'est seulement *doucement*, *lentement*; voir aussi *sub* رَاوَع. Cf. هَسْهَس هَسّ et le nordarabique هُسّ = حُسّ Egypte, *pchut!* = l'hébr. הַס, > הסה. Ges.-Buhl sv.. On voit donc que ce qui manque dans un dialecte se trouve dans un autre.

[2]) Kallim śwayye est *parle un peu*, mais kallim śwayye śwayye, *parle lentement*. Kallim ruweyd ruweyd lamma iftan kalâmak, *parle lentement afin que je comprenne ce que tu dis*, Dt.

110, 2 d'en bas, L A IV p. 172, 2. Johnson, The seven Poems p. 150: „dim. of رود, an infinit." Un Ḥoǵarite me dit: imši ala rôdak ¹), *marche doucement,* = Nord على مَهْلك, = Sud, où l'on dit aussi على سَبْلك. Lane *sub* رُوَيْد. On trouve Diw. Hodeyl., éd. Wellhausen, N° 232 v. 7: يمشى على رُود, *il marche doucement*, et le comment., ZDMG 39 p. 454, le paraphrase par هُوَيْنًا; autre exemple L A IV p. 171, 9 d'en bas = مَهْلاً ou على مَهَل. Cela me paraît être confirmé par بِرُوَيد de notre texte datînois = على رُود, I. Yaʿîś I p. 497. Les savants arabes ont beaucoup discuté sur ce mot, ce qu'on trouve dans Sîb. I p. 103 N° 48, L A sv., I. Yaʿîś I p. 497 et Lane sv. Il y a même un verbe أَرْوَد في المَشْى = رَفَق, I. el-Qûṭ. p. 109, 8; Sîb. l. l., Nihâyah p. 110, 2 d'en

¹) Ou rúdak, je ne me le rappelle plus au juste.

²) Moʿall. ʿAmr b. Kultúm v. 87: اذا ما رُحْنَ يَمْشِينَ الهُوَيْنا, où c'est *se dandiner avec grâce* (femmes), selon le comment. d'et-Tibrízí, Lyall, p. 123. Diw. Qays b. el-Ḥaṭím p. ٤٥ N° ١٤, 9: تَمْشِى الهُوَيْنا اذا مشت فُضُلاً الخ, *elle marche doucement en se dandinant lorsqu'elle marche ayant son manteau croisé sur ses épaules*, et non pas comme le traduit Kowalski: *wenn sie, den Kleidersaum schleppend, etc.* L'on observera que هُوَينًا est aussi le dim. de هُونَى, Johnson, Seven poems p. 159. L A XVII p. 330 en bas et p. 331, qui dit que الهُوَيْنا est le dimin. de الهُونَى, fém. de الأَهْوَن, mais alors on devrait écrire الهُوَيْنَى, comme قَنَاجِلَى, قَنَوْنَى ou قَنَوْنَى, هَبَيَّخَى et هِمَقَّى. Qais b. el-Ḥaṭím X, 2 porte يَمْشِينَ هَوْنًا. Voir sur cette locution Geyer, Zwei Gedichte II pp. 10 v. 2; 32; 33; 48; 62. 1. على الهَوْن est encore dans le Nord, *doucement, lentement*.

bas: إِرْوَادًا بِهِ أَرْوِدْ = رَفَقَ, LA IV p. 171 en bas et p. 173. أَرْوِدْ doit être dénominatif de رَوْدٌ > رُوَيْدٌ: il a pris la forme أَفْعِلْ des verbes de mouvement, ici p. 1518, et à ce titre on peut dire que أَرْوِدْ peut remplacer رُوَيْدًا, Sîb. I p. 103, 1, LA ib. p. 173, 12 d'en bas. Selon I. Ya'îš I p. 497, رُوَيْد serait le substantif de أَرْوِدْ, = أَمْهِلْ, et رُوَيْد serait véritablement l'infinitif إِرْوَاد, qui aurait ensuite reçu la forme diminutive, avec chute des زَوَائِد et apocopé, donc رُوَيْد, comme أَسْوَد fait سُوَيْد et أَزْهَر fait زُهَيْر, Wright Gr. I § 283. Tout cela est bien académique et embrouillé. Si رُوَيْدًا est véritablement l'infinitif de أَرْوَدَ فِي السَّيْرِ, Nihâyah II p. 110 d. l., Qâm. et M. el-M., on peut le comparer avec رَوَاحِ, p. 1514 et ss., employé comme impératif. Mais j'en doute fort, de même que Lane. On aurait alors fait de l'infinitif رَوْد un diminutif qui ne peut être que dialectal. Ayant la conviction qu'il n'y a pas de verbe رَادَ, u, dans le sens de أَرْوَدَ, = رَفَقَ et مَهَلَ, et étant donné que رُوَيْد est le diminutif de رَوْدٌ et non pas de رُودٌ, qui a un autre sens, je crois que les grammairiens commettent ici une grave erreur.

Brockelmann, VGSS II p. 15, parle de ces „phrases impératives nominales" et il cite mahlā et ruwaydā, *gemach!* Mais il faut ici ruwaydan et mahlan, LA XIV p. 157, 5, car ces mots ne sont pas en annexion ni avec l'article comme les autres que cite le savant auteur. V. Reckendorf AS pp. 114 et 493, 1.

Nous trouvons Qor. 86, 17: فَمَهِّلِ ٱلْكَافِرِينَ أَمْهِلْهُمْ رُوَيْدًا, *et sois indulgent avec les Infidèles et use- en doucement avec eux.* Dans la phrase أَمْشِي رُوَيْدًا, = بِمَهَلَةٍ ou إِرْوَادًا, LA IV

p. 173, 12 d'en bas, رويدا [1]) serait une ṣifah, selon Sîb. I p. 103, Nihâyah II p. 110 d. l., LA IV p. 172, 2 et selon LA., ib., un ḥâl. Dans le premier cas, رويد serait comme dans ساروا سيرًا رويدا, Sîb. p. 103, 6 et dans le dernier cas ce serait un accusatif adverbial, selon la théorie assez juste de Torczyner. On n'a pas besoin de voir en رويدا un impératif elliptique avec de Sacy, Gr. I p. 546, qui se base sur Sîb. et les autres. Lorsque Fleischer, Kl. Schriften I p. 342, critique l'exemple de S. de Sacy امش رويدا, voulant le remplacer رُويدًا par رُويدَ, je crois que Fleischer confond les deux formes. رويد n'est usité qu'avec un complément, selon les grammairiens et l'exposé de Lane; Nihâyah II p. 110 d. l.: رويدَ زيد et رويدكَ زيدًا. LA IV p. 173, 10 donne aussi رويدًا زيدًا, où c'est un impératif exclamatif = دَعْهُ ou خَلِّهِ, *laisse-le* ou *procède doucement avec* Z. Ib., d'après I Kaysân, رويدا serait un صِفَة, puisqu'on lui donne aussi le sens de رفق ب, de façon que رويدا زيدًا serait aussi bien دَعْهُ, خَلِّهِ que أَرْفُقْ بِهِ. Cette antisémie s'explique si l'on admet que dans le premier cas رويد provient de راد, u, et dans le second d'un autre thème رود qui n'a rien à faire avec le premier. Mais je crois que l'antisémie est ici une erreur d'I. Kaysân, et alors أَرْفُقْ بِهِ explique bien les deux sens.

I. Ya'îš prétend, I p. 497, 8, que رويدَ زيدًا est originairement رويدْ, à la forme impérative, et que, pour éviter la syllabe surlongue wayd, qui n'est pas du génie de la langue, v. ici pp. 391, 685 et 991, Sîb. Jahn I, II p. 45, on aurait dit رويدَ, à l'instar de أينَ et كيفَ. Je crois, au contraire,

[1]) Geyer, Zwei Gedichte II p. 67; Mo'all. 'Amr b. Kultûm v. 56 = Johnson v. 61.

que رويد est ce qui reste de l'accusatif exclamatif ou adverbial et que رُيدًا est aussi un accusatif exclamatif, comme p. e. dans رويد عليًّا, Hodeyl. N° 78, 14, *doucement! ᶜAlî!* et رويد بَنِي شيبان, *doucement, ô B. Š.*, Ḥamâsah p. 56, 14 d'en bas, avec la variante رويدًا, et et-Tibrîzî ajoute: وهو اكثر. Mais il dit aussi que رويد est le diminutif de إرواد, qui est l'infinitif de أَرْوَدْتُ فلانا, على طريق الترخيم وانتصابه بفعل مُضْمَر. Il ne fait donc que suivre aveuglément la théorie de ses prédécesseurs.

Je ne comprends vraiment pas comment رويد peut être un diminutif apocopé de l'infinitif إرواد. C'est bien = أَرْوِدْ, Sîb. I p. 103, mais ce n'est pas رُوَيد < أَرْوِدْ. I. Sîdah III p. 101 explique plusieurs verbes qui signifient *marcher lentement* par الرُّوَيد ou الرويد المَشْي, où الرويد est en apposition et non pas un infinitif. Pour moi, les grammairiens n'ont pas su analyser cette expression, qui doit remonter au loin, et j'y vois tout simplement un accus. de modalité, qui se trouve aussi en latin.

En tout cas, ces رُود > رُوَيد et le dénominatif أَرْوَدَ, calqué sur le أفعل des verbes de mouvement, comme اراح > أَرْوَحَ, ne peuvent guère provenir du thème راد, u, qui a plutôt un sens contraire, mais j'en ignore l'origine. On pourrait au besoin admettre un verbe رأد, v. p. 1544, qui reviendrait cependant à رود. Un poète a dit: كَأَنَّهُ ثَمِلٌ يمشي على رُود, LA IV p. 149, 11 d'en bas, Lane sv., où رُود serait pour رُؤْد à cause de la rime, ce qui n'est pas exact; car رُؤْد irait tout aussi bien; le hamzah est sous la pression de la tonique: rûᵓdi, voir ici *sub* رأس.

Nous avons donc class. رود على, dialect. رودك على = class. et dialect. رويدًا et رويدْ et dialect. aussi مرَاوِد, Ḥḍr., *lentement*. Je ne puis donc voir dans cet adverbe, رويدًا, que le diminutif de رود. Cela est confirmé par le daṯînois دعى برويد, 18, 25, ce qui correspond à رود على et à رودك على. Le ḥaḍr. mirâwid, *lentement*, est le même thème أرْوَد, la forme فاعل indiquant ici la réciprocité ou la compagnie, comme dans سافر, 1356 en haut.

رواده = ربيع, *printemps* chez Hartmann LLW pp. 87 et 88, v. ici p. 1101.

مَرْوَد, Ḥaurân, = ميل, Béd. Nord et Sud, < مرْوَد ou مرْواد, Musil o. l. p. 162 d. l.; ici p. 792, 3 d'en bas. — *Baguette* de fer pour appliquer l'ordalie. — Le *flacon*, ou le *sachet*, où se conserve le collyre est appelé مَكْحَلة. Cette intimité des deux objets a donné lieu à la locution مكحلة ومرْود pour désigner *l'intimité charnelle*, LA IV p. 174, 7: المرْوَد الميل, où il y a le sens de *remuer*, comme aussi dans مرْود اللجام et مرود البكْرة.

روز

راز, u, *soupeser qc avec la main pour en constater le poids*, 715; et au fig. رُزْ عقلْك, *pèse bien, équilibre bien ton esprit*, Dṯ., = حزر, vhv. Cf. رزح, 672 n., vhv., et رزن, vhv., = راز, LA sv.. رزن vhv. est un accouplement de رز et زن, > وزن. Partout courant. Meissner MSOS VI, II p. 110 N° 42 v. 2 et n. 17. Le dialecte syrien a روز, *peser avec la main*, Feghali KʿA p. 73, 2. Le رز daṯînois a le même sens > *estimer*, vhv. Socin Diw. Gl. sv., où راز a un sens figuré. Cf. راس, i, Ḥḍr. p. 595 et ici sv.

رَاوَزَ, *distribuer également une charge des deux côtés.* Dt.

حَمْل مِرْاوَز = مُعادَل, *charge égale des deux côtés.*

تَرَاوَز = تَعادَل, *être de poids égal des deux côtés.*

رَوازة, *échantillon.* R O p. 283, 10 d'en bas, parce qu'on le soulève avec la main qu'on balance alors un peu pour en constater le poids; ce n'est donc qu'à ce titre que رَوازة peut être traduit un peu librement par *échantillon, Probe.*

* روس

رَاس, imperf. يِرُوس, *être debout, stehen,* Dt. رَاوِس, *debout,* = قَائِم, Dt. La luṛah a رَاس, u, = تَبَخْتَر, proprem. porter *haut la tête,* = رَاس, i, v. ici p. 1044 en bas et shv., I. el-Qûṭ. p. 269, 2: رَاس فِي مِشْيَتِه رَيْسًا تَبَخْتَر, L A sv. رَأْس, *tête,* vhv., est proprem. *ce qui est en haut,* et رَقَبة, vhv.. offre la même sémantique. C'est là encore une preuve de l'importance des dialectes.

رَوَّس, *entasser,* Ḥḍr. p. 412,3, véritablement *redresser.* Ṭab. Gl. sv.

Un verbe quasi-synonyme est le syrien قَوْقَل, *réunir en grosses bottes, en gerbes,* M. el-M., Dozy sv., corrigé par Fleischer Kl. Schriften II p. 743. Ce verbe vient de √قَلّ, *être haut,* = قَمّ et قَنّ, vhv., comme le dit avec raison Ruzicka K D p. 42, mais qui le cite à tort comme un exemple du changement de l en w, car قلقل n'existe pas comme réduplication de ce قل, et قَوْقَل doit être jugé comme les فَوْعَل < فَعَّل, Ḥḍr. p. 374 et n. et Socin Diw. III p. 149d., Feghali K ʿA p. 194/5.

أَرْوَس: أَرْوَسَت الشَّمْس, *le soleil s'est levé.* أَرْوَس الشَّهَر, *la lune s'est levée.* Dt.; cf. l'ital. *far capo.* Aḥmed ʿAlî ed-Diyêbî dans la qaṣîdah en -ûs, souvent citée:

ما شِفتهم يَوم ٱلمَخِيلة مِرْوِسة ظَلّى نُهم¹) راعد بحبّات الخُمُوس¹)

Ne les as-tu vus le jour où le gros nuage d'orage leva la tête? Cela devint pour eux un tonnerre par les balles calibre 5.

Ce verbe est formé sur le paradigme أَفْعَلَ des verbes de mouvement v. p. 1548, comme aussi اشرقت الشمس.

تروّس, *être chef,* رَيّس, Nord. ابن خليل مُتْروّس على حَمولته, *I. Ḥ. est le chef de son clan,* ici p. 758, 3, = تريّس, Sud, vhv., *être* رَيِيس, *chef, caput familiæ.*

مروّس, *bât de chameau,* se prononce toujours مروّص, à cause du r, p. 1042. Stace p. 147: *camelsaddle* (riding), pl. مَراوِص, selon lui, mais j'ai aussi entendu مروّصات. Stace écrit مروّس. Cf. راص, *tête,* p. 1041, à Tanger, Marçais T A T Gl. sv.

مَرْواس, *petit tambour,* décrit Arabica III p. 33; ḤB p. 92, 2.

روش

راش, u, *asperger; pleuviner,* 1648, 11 d'en bas; *répandre un liquide.* Cf. رشّ, vhv., et رذّ. Nous avons donc رشّ, رشرش, et راش; ce dernier verbe ne s'est conservé que dans le Sud. Je relève cela à propos de la théorie d'Ahrens dans le ZDMG 64 p. 161 ss., qui ne me paraît pas très juste; v. p. 1533.

---

¹) Ainsi voyellé dans mon *daftar* par un poète de Dṯ. شاف n'est pas courant dans notre dialecte. ظلّى n'est pas la graphie classique, mais représente le sudarabique ضلّى, le ص étant écrit ظ dans le Sud. نُهُم pour لَهُم de la gramm. classique, qui leur est inconnue. Je n'ai jamais compris la raison d'être de ce نَهُم, au lieu de لِهُم, mais en général on dit lahom en parlant, et c'est bien pour cela que les grammairiens ont établi leur règle. Sur راعِد v. ici sv.

تروّش, *se verser de l'eau sur le corps*, voir sub رش.

أروش, *stupide*, = خبيل, Lethem p. 448.

La luġah a رأش, u, *manger beaucoup*, L A sv., = رأس, u, ib. sv.; cf. لاس, u, L A sv.. Le premier est métathésé en ورش, L A sv., v. ici *sub* رشن p. 1282 et *sub* روى. Le Qâm, est ici en erreur; T A *sub* روش.

روض*

Sur les différents dérivés de ce thème, voir sub ربض, mais la racine est روض, car en Dt. sa métathèse ورّض [1]), est *faire rester tranquille, faire reposer* et تورّض, *rester en repos* = تربّض, vhv..

روضة, *jardin*, n'est pas usité dans le Sud dans ce sens, mais il y a de nombreuses localités qui portent ce nom, Arabica V Index sv., Hirsch Reisen pp. 177 et 242. Chez les Bédouins, روضة est, d'après Vollers, Z D M G 50 p. 641, *„tout endroit vert dans une solitude"*, et Doughty II p. 650, *a green site of bushes where winterrain is ponded in the desert.* Vollers prétend que ce mot n'a pas d'étymologie en arabe. Il le dérive du persan $\sqrt{}$ r u d, *croître*, tandis que Chêr p. 75 le fait venir du persan ريز = بقيّة الماء فى الاناء < ريختن = صبّ.

Je trouve, au contraire, que روضة, est un pur mot arabe. On n'a qu'à lire L A sv. et Yâqoût avec sa longue liste de localités ainsi appelées. Geyer, Zwei Gedichte II pp. 12 v. 14 et 85 et ss. C'est aussi l'avis de Fraenkel, A F W p. 149. Les Persans eux-mêmes le considèrent comme arabe. أروضت الارض = اراضت, *verdir*, = استروضت. C'est aussi tr., اراض الله

[1]) Un autre ورّض, *chercher des pâturages*, voir p. 1543.

الارض et السبيل روّضنها = روضة جعلنا, L A sv. Si c'est du persan, ces dérivés sont bien extraordinaires, mais l'on pourra objecter que رزْق vhv., est aussi persan, d'après les savants, et les dérivés n'en sont pas moins nombreux. الرياض *les Prairies, les oasis,* est le nom de la métropole des Wahhâbites. رياض, Musil o. l. p. 241, 10 d'en bas, mal traduit. Je fais observer que dans le Sud un روضة des Bédouins du Nord porte le nom de ريدة, vhv.

مروض, *hotte,* Ḥ B p. 66.

روع

La $\sqrt{}$ روع comprend plusieurs thèmes homonymes, qui souvent deviennent *secundae* y:

I. راع, u, *faire un bruit sourd.* Onomatopée, qui se trouve dans de nombreux dérivés énumérés par Ruzicka dans la Z A 35 p. 116 et ss. Ce savant assigne à la racine رع le sens de *sich hin und her bewegen,* dont tous les autres sens se seraient développés. Je crois que ce n'est pas là le sens primordial pour *tous* les dérivés. De là vient l'hébr. רוע, Hiph., aussi avec *mediae* y, *faire du bruit, crier;* רֵעַ = רֵיעַ, *fracas du tonnerre*, et l'algérien ريّع, *parler à tort et à travers,* Beaussier sv. راع, *effrayer,* v. plus loin, est donc véritablement *effrayer par un cri.* Cf. رَعاع الناس = غوغاء, *foule* qui *vocifère, plebs.*

II. راع, u, *se calmer,* ce qui est aussi le sens de رعّ = سكن (vent), L A, Qâm., M. el-M. sv., et L A IX p. 497, 8 donne aussi سقاني فلان شَرْبَةً راع بها فؤادي اي برد بها غلّة رَوعي. L'antisémie avec روع I ne s'explique qu'en admettant que ce روع est une prononciation pour روح, comme يرتاع للخبر =

بِرتاح, LA IX p. 497, 10, et رَوَع > رَوَح. Voir p. 1566.

III. رَاعَ, u, *retourner*, = رَاغَ, i, vhv. = رَاحَ, i, LA IX p. 498, 11 d'en bas, = رَجَعَ. Ruzicka ZA 25 p. 132 confond ce thème avec رَوَعَ I. LA IX p. 497, 8 d'en bas: راع الشيء يروع رَوَاعًا رجع الى موضعه = Qâm. qui ajoute l'imparfait يَرِيعُ. Si رَاعَ est originairement *mediae* w, = رَاغَ, i, رَجَعَ, i, serait une formation collatérale par le changement de ج en ع, comme je l'ai dit p. 1143. Or, رَجَعَ est un composé de رج et رع, et cette dernière racine proviendrait donc de la même que celle dans رَاعَ, *retourner*. Cette formation de ريع > روع, < رجع, i, peut être très ancienne, et je ne crois pas qu'il faille séparer ريع de رجع, v. ici p. 1143. Nous allons examiner plus loin si روع, *retourner*, peut être primaire.

Il y a aussi ورع = كَفَّ عن, avec la métathèse رعا, u, p. 1569; inf. رِعة et رِيعة, LA XX p. 268, 7, mais ce رِيعة vient de رِوْعة > رَاعَ, u, proprem. *se retourner*, de: راع عن الشيء, comme l'a déjà relevé Fleischer, Kl. Schriften I. p. 214. Il dit avec raison que رَاعَ, u, et ورع sont „laut- und sinnesverwandt". Le sens d'*être pieux* est secondaire, = تَحَرَّج, *s'abstenir du mal par crainte de Dieu*. Ce تَحَرَّج est probablement une métathèse de تَحَجَّر > تَحَيَّر, vhvs., offrant à peu près la même sémantique que تَوَرَّع, plus loin pp. 1569 et 1582. ورع doit être l'hébr. ירא, *craindre*, avec affaiblissement de la gutturale, mais il n'a rien à voir avec وَرَّى, وَارَى, *cacher*, comme le croit Vollers, VS p. 87, ni avec רְיאָה, رِئَة, v. p. 1056, selon Hoffmann, Ges. Buhl (16) p. 315. ورع serait donc originairement *avoir peur de, s'abstenir de*, et ensuite *s'abstenir par peur de châtiment*, > *être pieux*, comme خاف الله = יָרֵא אֶת אֱלֹהִים. Nous disons avec la même idée, transmise jusqu'à nous, *craindre Dieu*,

Gott fürchten, et les Latins *timor deorum* ou *horror*. On se figurait „le bon Dieu" comme un être supernaturel, mais anthropomorphisé et à fort poing. L'Eglise chrétienne a conservé cette conception et cette locution orientales. L'on n'est pas bon chrétien si l'on ne vit continuellement dans la „crainte de Dieu" [1]). L'arabe فلح pourrait bien aussi venir du babyl. palaḫu, *fear, craindre*, Muss-Arnolt p. 804, et le palâḫ ili correspondrait alors à مخافة الله. Cf. l'aram. פלח, même sens, Ges.-Buhl (16) p. 921. Ce فلح, qui doit être séparé de فلح, *fendre le sol, labourer la terre*, = فلج, sens qu'on ne connaît pas dans le Sud, remonte donc à l'antiquité sémitique. Voir sur ce verbe Ḥdr. p. 303 et ss. Il est du reste douteux que ce فلح soit un vrai verbe arabe. En vieil iranien, phāla est *charrue*, de phalati, *il fend, il se crève*, ZDMG 59 p. 707. Si cette étymologie est acceptable, elle nous ouvre un aperçu nouveau sur la provenance de quelques particularités de la civilisation arabe.

ورّعه = كفّه, LA X p. 268 en bas, XIX p. 45, 7 avec un ḥadîṯ: ورّع اللصّ ولا تراعه, que la Nihâyah sv. avait déjà expliqué par أكفف et إدفع, comme plus tard LA, *fais retourner le voleur* (= *détourne-le*) *de ce qu'il compte faire*. Ḫalîl eṣ Ṣafadî, † 764, dans un ouvrage dont Goldziher a publié des extraits, Beiträge z. Ges. der Sprachgelehrsamkeit etc. I p. 246, explique ce proverbe par: اى اذا رأيته فى منزلك إدفعه وآكففه ولا تنتظر به ما يكون منه; il ne fait que copier la Nihâyah et LA. ورّع الابل عن الحوض = ردّها, *faire retourner*, LA X p. 269, 9,

[1]) C'est ainsi que nous sommes encore imbus de la théogonie sémitique. On veut que cette „crainte de Dieu" nous domine et règle toutes nos actions et l'on parle rarement de „l'amour de Dieu", car رأس الحكمة مخافة الله, là où il fallait dire رأس الحكمة محبّة الله.

et التوريع = وٱلمَنْع ٱلكَفُّ [1]). Et تورّع est = جبن parce qu'on *se retourne* ou *se détourne* de son devoir. Finalement, en Ḥoǵarîeh il y a ورّع, *labourer le champ*, = بتل, vhv. Bā nisraḥ nuwarriᶜ, *je veux aller ce matin labourer*, Ḥoǵarîeh. Ici ورّع me paraît bien être *retourner la terre*, expression qu'ont également les langues européennes: C'est la sémantique commune basée sur l'observation du même fait.

Je crois donc que روع peut être primaire ou, du moins, marchant de pair avec ريع, les deux datant de la même époque, vu que w et y permutent fréquemment dans les verbes concaves. Son quasi-synonyme راح et روّح est aussi mediae w > y.

Il y a encore un autre indice de راع *mediae* w dans le verbe رعا, u, = كفّ عن الامور, p. 1567, métathèse de ورع, p. 1567, Nihâyah II p. 88, LA XIX p. 44, 11, et أرْعوى عن = رجع عن, ib., ib., *se désister de*, = انكفّ ou انزجر. Nihâyah. عرّى vhv. est en daṯînois le verbe courant pour *laisser*, = خلّى, 315, et Nord سيّب, et qui pourrait être une métathèse de رعا, u, voir ici pp. 1313 et 1323 d. l.; voir cependant LA XIX p. 272, cité 315, et عرّى, *affranchir*, Labîd 40 v. 64; ZDMG 68 p. 640, où erreur.

Ce راع, i, a ensuite reçu d'autres développements sémantiques qui ne me paraissent pas provenir du thème en question, v. plus loin.

روع I.

راع, u, *effrayer*, 488, 489 et n. 1, v. ici p. 951 et p. يروعك من سعد بن عمرو جسومها, *ce qui t'effraie chez les S.*

---

[1]) C'est peut-être le šḥ uraᶜ, *protéger*, < ورع, Bittner St. šḥ II p. 34.

b. ᶜ*A ce sont leurs corps,* Ḥamâsah p. 670 v. 3, Geyer, Zwei Gedichte II p. 236, 11. Ruzicka, ZA 25 p. 132, 12, confond راع, u, et راع, i, vhv., I. Sîdah XII p. 123 = روّع, Kâmil d'el-Mob. p. 587, 15 et n. k., Ḥalîl eṣ-Ṣafadî *apud* Goldziher, Beiträge I p. 246. La luġah a aussi رَوِعَ, يَرْوَعُ, = يَرْتَاعُ, *craindre,* LA IX p. 496, 3 d'en bas, = فزع, vhv.. Lane doute avec raison d'un intr. راع منه [1]) qu'il a trouvé dans le Qâm. turc et qui figure aussi chez M. el-M. et Belot. Il faut dire روع منه, car راع, u, n'est pas intr. dans LA, comme le supposent le Qâm., TA sv. p. 363 en bas et M. el-M., mais le substantif اليَرُوع, *crainte,* = الرُّعْب والفزع, LA X p. 296, 2, Nöldeke, Beiträge II p. 206 n. 1, mot de Ahl eś Śiḥr, paraît indiquer un sens intransitif, et Ḥalîl eṣ-Ṣafadî *apud* Goldziher o. l. p. 246 donne: لا تُرْعْهُ اى لا تُخَفْ. De ce روع vint le participe رجل رائع et l'adjectif verbal رَوِعٌ, Kâmil d'el-Mob. p. 534; ce n'est pas un فاعل فى معنى مفعول, comme le prétend LA IX p. 495, 3 d'en bas.

Le classique وَرِعَ, *craindre Dieu > être pieux,* est peut-être une métathèse de روع, mais il peut aussi s'expliquer sémantiquement d'une autre façon, comme j'ai supposé ici p. 1567.

Comme le sens primaire de √رع est *faire un bruit sourd,* ce qui est prouvé par de nombreux dérivés, v. ici p. 1566, on doit bien identifier l'arabe راع, u, à l'hébr. רוע, Hiph., *faire du bruit, crier,* v. p. 1566, et non seulement à رغا, Ges.-Buhl sv., qui est aussi une variation de √رع; cf. רעם et רֵעַ; v. رعم p. 1303.

— — —

[1]) Mais au passif ريع منه, ici p. 1577, 10: cf. sub ريع p. .

Une sémantique analogue est le fr. *frayeur* qui vient du latin *fragorem, fracture,>bruit, fracas;* l'ancienne forme française était *freor, bruit, tumulte,* Nyrop o. l. IV p. 327. ارتاع, *s'effrayer,* dt. = ارتعب. RO p. 276, 13. رعب provient aussi de la √ رع.

Nöldeke, Z. Gramm. p. 77, trouve que راع est aussi un verbe impersonnel, et Reckendorf, A S p. 359, est du même avis. Dans les exemples que citent ces deux savants, cela n'est point le cas. Pour moi, il n'y a pas de verbes impersonnels en arabe. Aux exemples donnés par Nöldeke, on peut ajouter les suivants [1]), où راع a le sens *d'effrayer.* فما راع امرأةَ الّا خبيبٌ, *et H̱. surprit alors soudain la femme,* K. el-Ar.[2] p. 41, 20/1 (cit. de Brockelmann o. l. II p. 124). فأتت النبيَّ وهو قائم مع رجل من اصحابه فما راعه الّا بها واضعة يدها عليه, *et elle vint chez le Prophète qui était là debout avec un homme de ses amis, et voilà qu'elle posa sa main sur lui,* I. Saᶜd VIII p. 108, 5. فلم يرُعني الّا رجل آخذ بمَنكبي, *et voilà que soudain un homme me saisit par l'épaule,* Nihâyah II p. 111 en bas, expliqué par ولم اشعر وإن لم يكن من لفظه = LA IX p. 497, 7, qui l'explique par لم اشعر كأنّه فاجأه بغتةً من غير موعد ولا معرفة فراعه ذلك وأفزعه, et ib. l. 5: ما راعني الّا مجيئك معناه ما شعرت الّا بمجيئك كأنّه قال ما اصاب رُوعي الّا ذلك; Lane sv. راع [2]). D'après Reckendorf, راع, dans les exemples suivants, serait personnel: ما راعني الّا حَمولةُ اهلها وَسْطَ الديار

---

[1]) Je les avais réunis bien avant d'avoir reçu la belle publication de mon savant ami le Prof. Reckendorf, Arabische Syntax, où j'ai cependant trouvé quelques nouveaux exemples que je rapporte ici.

[2]) Cf ثم يجِدُ الّا رجلًا قد اخذ بمنكبه, *il sentit tout d'un coup qu'un homme le saisit par l'épaule,* Hodeyl. N° 202, l. 4.

tout d'un coup je vis la caravane de leurs gens au milieu des habitations, Moᶜall. ᶜAntar v. 11 = Reckendorf p. 510. لم يرعنى الّا رسولُ الله ضُحًى, *tout d'un coup je vis le Messager de Dieu le matin*, Boḫ. III p. 34, 11 = Reckendorf pp. 359 et 510. ما راعهم الّا كتائبُ اصبحت تدوسُهم, *voilà que tout d'un coup des divisions de cavalerie les foulèrent*, Farazdaq p. 443, 8 = Reckendorf p. 510. ما راعنى الّا المُنادى: ألا أظعنوا[1], *tout d'un coup le crieur cria: allons! décampez!* K. el-Aṛ. XIII p. 6, 3 d'en bas = Reckendorf p. 510. Tandis que, selon le même savant, راع serait impersonnel dans les exemples ci-dessous: لم يرعه إلّا به قائمًا على رأسه, *il ne le vit que voilà qu'il était soudain debout devant lui*, Ṭab. I 2 p. 1013/14 = Reckendorf A S p. 359. لم يَرُعِ الحىَّ إلّا بهما راقدة, *alors la tribu la vit soudainement qui dormait*, K. el-Aṛ. VII p. 90, 15 = Reckendorf pp. 359 et 510. لم يرعهم إلّا بالجنازة على ظَهْرِ الطريق, *ils virent alors soudainement le convoi funèbre au milieu de la route*, I. Hišâm p. 901, 12 = Reckendorf, ib.. فلم يرُع القومَ... إلّا برجل, *le monde vit alors soudainement des hommes*, Brockelmann o. l. II p. 124. C'est la même construction qu'avec ما... إلّا; p. e. كُنّا نقنص فى حَيد مَرّان وما رَبِنا إلّا النمر قدّامنا, *nous chassions à la montagne de Marrân, et voilà que nous vîmes soudainement le guépard devant nous*, Dt. ما شُفت إلّا كلّهم قدّموا الى صوبى, *voilà que tous s'avancèrent vers mon côté*, ᶜAnezî, 489 n. V. ici p. 99 et ss. et Brockelmann o. l. II p. 125.

De la même façon on emploi le verbe quasi synonyme

[1] Je crois qu'il disait: ألا إظّعنوا sans liaison.

فجأ, comme dans K. el-Ar. X p. 37, 6: ثم يفجأ الناس الّا الابل تريد الماء, *voilà que tout d'un coup on vit les chameaux se diriger vers l'eau*, = Reckendorf p. 510. فبينا هو قاعد ثم يفجؤه الّا رجل يتغنّى بهجائه, *et pendant qu'il était assis là, il fut surpris par le chant satirique d'un homme contre lui*, Hod. Wellh. p. 41, 10. Autre ex. chez Brockelmann o. l. II p. 124 en bas. Nöldeke o. l. traduit les phrases ainsi composées avec راع par *plötzlich erblicken*, *plötzlich sehen*, et Lane, par *surprised*. Nous n'avons pas d'autre moyen pour rendre ces phrases, comme en français *voilà que*, *soudain*, *tout d'un coup*. On ne doit pas croire qu'il y ait ici un verbe راء *voir*, 489. C'est partout ici راع u, *effrayer par un cri*, *par surprise*. Ce n'est pas ici un verbe impersonnel. Ce qui suit après الّا est le sujet virtuel de راع. Les verbes بدا et كفى, Nöldeke o. l. p. 76 et Reckendorf o. l. p. 359, Brockelmann o. l. II p. 124, ne sont pas non plus impersonnels: *il vint à l'esprit*, *il suffit*, mais l'Arabe a ici toujours en vue un sujet sous-entendu en disant cela. Dans la phrase, citée par Brockelmann o. l. II p. 124: بدا لى أن أفعل كذا, il faut sous-entendre الشىء بدا لى ou الامر. Dans اتذ أنّ, il faut suppléer الخبر, comme nous le traduisons, et avec كان, Brockelmann o. l. II p. 120, il faut sous-entendre الوقت. Lorsque Labîd N° LIII v. 10 dit:

وأفعَلْ بِما لك ما بدا لك إِن مُعانًا او مُعِينا

Fais avec ce qui est à toi ce qui bon te semble,
Que ce soit soutenu ou soutenant (= que tu sois soutenu ou soutenant)

et Zoheyr, mon édit. p. 176:

ألا ليتَ شِعرِى هل يرى الناسُ ما أَرَى من الأَمرِ او يبدو لهم ما بدا لِيا

Si seulement je savais si le monde voit ce que je vois

En cette affaire ou bien si leur vient à l'esprit ce qui me vient à l'esprit.

Boḫ. II 59, 13 [1]: بدا لأبي بكر فبتنى مسجدًا, *il vint à l'idée de A B. de se construire une mosquée.* بدا, vhv., est partout ici intransitif, *paraître, sembler*, et nullement impersonnel. Dans la phrase, MSOS III p. 26, 15: nte ḥarâmi luṣṣ yibṛā lek adab, *tu es un brigand, un voleur, il te faut une punition*, on doit également sous-entendre حدا. Dans la phrase ʿomânais l-insân yibṛâlo taʿalûm (< تَعْلُوم), *l'homme a besoin d'instruction*, RO § 404, le sujet est el-insân, Brockelmann o. l. II p. 126. Dans aqbalät et adbarät, ib. p. 120, le sujet est السعد. Même ellipse dans les phrases citées ici p. 1495 et note.

Les verbes فعل, se rapportant aux vicissitudes de l'atmosphère et de la nature, tels que برق, ثلج, رعد, مطر, ne sont pas non plus impersonnels. On met le verbe au fém. parce qu'on sous-entend سماء ou دنيا, si les mots ne sont pas directement exprimés, Reckendorf, AS p. 361. Le savant grammarien veut que ces verbes soient à l'origine, dénominatifs à cause de la forme فَعَل, SV p. 318. Il pense que بَرَقَت est ici primaire et qu'on a plus tard complété le concept en ajoutant le sujet samâʾ ou dunyâ. Je crois que c'est tout le contraire. Cf. ici p. 1495 et n. sur ce fém. du verbe. Les Latins disaient d'abord *Iuppiter tonat, fulminat, pluit*, et ensuite ces verbes sont employés impersonnellement. Les Arabes auront sans doute aussi dit d'abord يبرق الله, ce qui est devenu سماء الله تبرق et finalement تبرق tout court.

En revanche, le passif offre un sens impersonnel, souvent, mais non pas toujours, suivi de ب, Reckendorf SV p. 321,

[1]) L'édition de Krehl dont je ne me sers jamais.

Brockelmann o. l. II p. 125. دُخِلَ إليَّ بِبُنَيِّ, *mon fils me fut amené* < *on entra chez moi avec mon fils*, Kâmil p. 573, 9; عُرِجَ بِنا, *on monta avec elle* = *elle fut montée*, I. Sa'd III, 1 p. 172, 8. Ces deux ex. sont tirés du A S de Reckendorf p. 234, qui dit que ce passif impersonnel s'applique, avec بِ, aux verbes de mouvement, ce qui est trop restreint; cf. قِيلَ, *on dit*. Voir plus loin p. 1576 sur les فُعِلَ.

Le sudarabique طَاعَ, a, i, *pouvoir*, 463; 678, 6 d'en bas; 1084, 15; 1453; 1510 en bas; 1516, 5 d'en bas, semble souvent être employé impersonnellement, p. e. 1453, mais cela n'est que spécieux, 1453 n. 2, vhv.

Les Arabes avaient aussi une locution assez étrange avec راع dont parle Nöldeke, o. l. p. 67: لم تُرَعْ; Ṭab. Gl. sub لم, où beaucoup d'exemples; Boḫ. II p. 55, 9 = I. Sa'd IV p. ٢٠٨, ١٦: ورأيتُ كأنّ اثنَين أَتَيانِي أرادا أن يذهبا بي الى النار فتلقّاهما مَلَكٌ فقال لم تُرَعْ خَلِّيا عنه, *et j'ai vu comme si deux personnes vinrent à moi voulant m'amener dans le Feu* (de l'Enfer), *un ange les trouva alors qui dit: n'aie pas peur!* (et à eux) *laissez-le!* [1]) El-Qasṭallânî, II p. 330, 5 d'en bas, l'explique par لا يكون بك خوف, et en-Nihâyah par لا فَزَعَ ولا خوف, comme L A sv. p. 496, 2. Nihâyah II p. 111 cite une autre Tradition: كان فَزَعٌ بالمدينة فركب رسول الله فرسَ ابي طلحة ليكشف الخبر فعاد وهو يقول لَن تُراعوا لَن تُراعوا إِن وجدناه لَبَحْرًا, *il y avait une alerte à el-M., et le Messager de Dieu monta la jument d'A. T. pour découvrir ce qu'il en était; il revint en disant: ne vous effrayez pas, ne vous effrayez pas!, car*

---

[1]) Lippert a changé le لم des manuscrits en لن, ce qui n'est pas nécessaire, selon la juste observation de de Goeje, Z D M G 61 p. 476.

nous l'avons trouvée très rapide [1]); même Tradition chez Ṭab. I p. 1791 et L A sv. p. 496 en haut avec لن. Dans Maǵmaᶜ biḥâr el-anwâr sv., il y a la variante لم تراعوا, expliqué par لا تُراعوا بمعنى النهى اى لا تفزعوا او معناه لم يكن خوف فتُراعوا; v. Ṭab. I p. 1791 n. g. Lane sv. rapporte la Tradition: لَنْ تراعَوا ما رأينا من شىء, où il faut lire تُراعُوا. I. Saᶜd V p. 182, 14: فخرج عليهم عبد الله بن خبّاب ذَعِرًا قالوا: لن تُرَعْ. قال والله لَقَدْ رُعْتُمونى. قالوا: لن تُرَعْ. قال والله لقد رُعْتُمونى. Delectus p. 34, 4 d'en bas: ولم أُرَعْ من القوم, *car l'ennemi ne m'effraie pas.*

La forme passive ne fait pas de difficulté, car une quantité de verbes se rapportant à l'influence des impressions sur l'homme affectent cette forme, p. e. أُرْعِدَ, I. Sîdah V. p. 70, 8 d'en bas = ارتعد et تُرُعْدِد, L A sv. = اخذته الرِّعْدة, *il s'est effrayé;* cf. ici p. 1300 et n.; المُرْعَد من الخوف = المُهْرَع, I. Sîdah XII p. 123, 10 d'en bas; ib. V 73 en bas: ديم به = دير به = دار رأسه = أُديم به = أُدير به, v. *sub* دام; ذُئِبَ; خُسِفَ ب, L A sv.; رُجّت الارض, I. el-Qûṭ. p. 264; أُرْجِفَ = أُرجف, L A sv.; رُحِضَ, *tuer par la fièvre*, Fâiq I p. 234, ici p. 1179; جُنّ: جُنِنْتُ بليلى وهى جُنّت بغيرى, *j'étais amouraché fou de Leyla, mais elle l'était d'un autre*, Geyer, Zwei Gedichte II p. 94, de même que عُلِّقتُ, ib.; Moᶜall. ᶜAntarah v. 10; رُضّت كبدى = فُتّنت, M. el-M. *sub* صُرِعَ الرجل; ذُعِرَ vhv., et *sub* ذأر = زُئِمَ L A XV p. 153, 1; عُرِفَ, *avoir une pustule* (عَرْفة) *à la main*, L A XI p. 147, 7; تُوُفّى [2]) = تَوَفّى plus tard, etc. Ce

---

[1]) Sur بحرا, voir Nihâyah I p. 62 sv. et L A V p. 105, 10.

[2]) Cf. le lat. morior, *je meurs.*

sont là des passifs, ما لم يسمَّ فاعله, mais au début le fâʿil a bien du être Allâh, et le verbe était alors actif, ce qui avec le temps fut oblitéré, et le verbe garda sa forme passive. Muzhir, II p. 124 et s., a d'autres passifs analogues, v. ici *sub* زكم p. 1201.

Dans les dialectes, ces passifs se confondent avec les فعل neutres: p. e. خسف et عليه غشي, v. ici p. 340 et s., Lethem p. 108.

ʿAmr b. Maʿdi Kârib a dit, I. Qot., éd. de Goeje, p. 217, 2:

فُرِعْتُ به كاللّيث يلحَظُ قائما ‎ اذا ريعَ منه جانبٌ بعد جانب

Et j'ai effrayé par lui (les autres), *comme le lion qui fixe un homme debout,*
Lorsque l'un côté après l'autre (des combattants) *en fut effrayé.*

Cf. L A IX p. 495 d. l.: ريع فلان يُراع اذا فزع, *il a été effrayé.* حتى ما أُراعُ له, *afin que je ne sois plus effrayé par lui,* Ḥamâsah p. 136, 1 = Reckendorf A S p. 246. Le passif de راع n'est donc pas rare.

لم dans la locution لم تُرَعْ n'est pas difficile à expliquer. D'après la syntaxe, elle signifierait: *tu n'as pas été effrayé,* ce qui est, avec Brockelmann o. l. II p. 182, assez problématique. C'est une exclamation impérative. La syntaxe classique perd ici sa valeur, et il faut traduire: *ne vous effrayez pas?* J'ose interpréter ce لم comme un très ancien vulgarisme pour لا, ainsi que c'est le cas dans les dialectes du Sud, 826, 8 et n. 3; 827, 11; 862, 7 d'en bas; 1295 d. l.; Merveilles de l'Inde p. 205; I. Abî Uṣeybiʿ II p. 240, 25. Déjà Wallin, Z D M G XII p. 675, signale qu'il y a une petite nuance entre لا اقول et لم اقول (il écrit à tort لم أَقُل). Dans les dialectes, لم est la plus forte négation; la série est لا, ما

1) أَلا لا تُراعوا, Šuʿarâʾ en-Naṣr. I p. 323, 1.

et لم, Spitta Gr. p. 169 note, où sa remarque n'est pas juste. Chez Ṭanṭâwî, Traité Leipzig 1848, p. 94, il y a les phrases suivantes: لم اريد, *je ne veux pas;* لم احد يعارضه, *personne ne lui fera rien* (mieux: *ne le contrariera pas*); لم شفته, *je ne l'ai pas vu;* لم هناك احسن من المعروف, *il n'y a rien de plus beau que la bienfaisance.* Lui, étant Egyptien, devait bien connaître son dialecte maternel.

Dans mes Prov. et Dictons je trouve: muddaᶜi fil-ᶜulm wa lam yaᶜrif šîᵓ, *il prétend posséder la science, mais il ne sait rien*, p. 120, 11 d'en bas; min baᶜd ätmâm iyyämu ṭalab minnu el-uǵra, lam kân yidfaᶜ, *après la fin du terme, il lui réclama le montant du loyer; il ne voulait le payer*, p. 143, 3/4; fa ᵓabûᵓi lam yiṭlaᶜ ᶜannik, *or, mon père ne veut pas te lâcher*, p. 154, 11; fa aḥḍaret ǵemiᶜ ma ᶜandha min kutub el-ḥazâzîr fa lam waǵadet aḫbâr ᶜanha, *elle se fit alors apporter tout ce qu'elle avait en fait de livres d'énigmes, mais sans pouvoir y trouver aucune mention de cette énigme*, p. 163, 10 = Brockelmann o. l. II p. 154. Östrup, ZDMG 51 p. 464: لم يدخل احد, *personne n'y entre.* لم comme négation énergique n'est pas emprunté à la langue littéraire, comme le pense Spitta Gr. p. 169 n. 1 et avec lui Brockelmann o. l. II p. 184, car il est trop répandu un peu partout, même dans les milieux bédouins, pour être un تفاصُح. P. Schwarz, ᶜUmar IᵓA R. Heft 4 p. 130, cite ᶜUmar N° 297, 10: لم تَزَلْ, comme une imprécation avec لم au lieu de لا, mais cela est douteux. Wellhausen Skizze IV p. ٧١, 8 du texte arabe, on lit: معوية مشى معه ووائل راكبٌ فقل له معوية: أَلْقِ اليّ نعْلَك قل: لا إنّي لم ادَنْ لألْبَسَها وقد لبستها, *M. marchait avec lui, et W, était à cheval. M. lui dit: Jette-moi ta chaussure! W. répondit: Non, car je ne la mettrai plus si tu l'as portée.* Ici c'est le futur.

Dans les dialectes, ما est aussi une particule prohibitive, plus forte que لا, et en Egypte ما est ici très courant, contrairement à la règle de la luγah, Spitta Gr. p. 343, Fleischer, Kl. Schriften I p. 444 note, Hartmann Sprachführer[2] p. 52: ma ticmilśi di, *ne le fais pas*. ما تتكلّمش ويّاه, *ne cause pas avec lui*, Ṭanṭâwi, o. l. p. 95. ما تخاف شي, *ne crains point*, dt., avec l'accent sur ما, est plus expressif que لا تخاف شي, = égypt. mathafś. Mais dans Spitta p. 344 e, ma tĕrûḥ, > matrûḥ, est une demande négative équivalente à un ordre, comme nous disons; ah! tu ne veux pas aller! Ce n'est pas un vrai impératif négatif. Il en est de même chez Ṭanṭâwi p. 95: ما تقوم, *lève-toi donc!* ما est aussi au Soudan arabe particule prohibitive: ma tedḫel, *n'entre pas!*, ma temrug, *ne sors pas!* Carbou p. 79. Lethem p. 107 dit: „negative imperative is expressed by ya or la or even sometimes ma with the imperfect". On dit même ما بُدّ au lieu du classique et dialectal لا بُدّ; RO pp. 383, 12; 385, 5 d'en bas. Un exemple du ma prohibitif se trouve dans K. el-Ar. II p. 168, 11: يا مال ما تبغيـ[1] ظُلامتنا, *ne cherchez pas à nous causer des préjudices*. Cf. Skizze IV Wellhausen p. ٧ du texte arabe: قلوا هذا لَطَم جبلة. قل فَلْيَلْطِمْهُ. قلوا وما يُقْتَل. قل لا. فقالوا ما تُقْطَع يدُه. قل لا, *ils dirent: Celui-ci a giflé Ġabalah. Il dit: Qu'il le gifle à son tour! Ils dirent: Il ne sera pas alors tué? Il dit: Non! Ils dirent alors: La main ne lui sera pas coupée? Il dit: Non!*. Ici ما se rapporte au futur. Les dialectes ne sont pas aussi rigoureux dans la différenciation entre لا et ما que la luγah.

---

[1]) Schwarz, 'Umar I AR Heft 4 p. 155, a la tabγiyan, qui n'est pas dans mon exemplaire.

Selon l'observation de Nöldeke, Z. Gramm. p. 67 n. 4 et Brockelmann, o. l. II p. 182, لَنْ peut être une variation phonétique de لَمْ, les lettres م et ن étant اخوان.

Je crois donc que لَمْ تَرْعْ est une formule de la langue parlée, où لَمْ était déjà employé comme particule prohibitive ou exhortative. On prononçait alors تَرْعْ avec apocope, ayant encore conservé l'ancienne *indoles* de la langue, car تراعْ offrirait une syllabe superlongue, qui n'est pas du génie de la langue. Plus tard, cette syllabe longue ne fut plus sentie comme un empêchement. On dit bien encore chez les Bédouins قُمْ, *lève-toi,* là où le Ḥaḍarî dit قوم, v. p. 1517, mais partout l'impératif négatif est لا تقومْ au lieu de لا تقُمْ, et il en est ainsi de tous les verbes *mediae* w et y dans les dialectes.

L'imparfait apocopé après لَمْ avec force du parfait m'a toujours paru étrange, et le peuple n'a probablement pas suivi la règle des grammairiens, qui est cependant basée sur le *processus* des poètes préislamiques et du Qorân. J'ai du reste souvent constaté dans les vieux textes que لَمْ يَفْعَلْ n'est pas toujours = لا فَعَلَ, mais doit être rendu par l'imparfait. Fleischer, Kl. Schriften I p. 32, cite son Muḫtâr eṣ Ṣiḥâḥ, où il est dit: تبديل الشيء ايضا تَغْيِيرُهُ وَإِنْ لَمْ يأْتِ ببَدَلٍ, où لَمْ يأْتِ se rapporte au présent, et c'est ainsi traduit par Fleischer. P. Schwarz, dans son édition de ʿUmar I A R Heft 4 pp. 126, 130, 133 et 134, donne des exemples de لَمْ avec le sens du présent du verbe suivant. Cependant, on peut être dans le doute si l'auteur n'a pas en vue le parfait, p. e. ʿUmar n° 42, 12: إِنَّنِي إن لَمْ أَمُتْ عَاجِلًا, et ib. n° 188, 15:

إِنّي سأَنْفيكه إن لم أَمت عَاجلًا, où l'on peut traduire par *si je ne suis pas mort tout d'un coup.*

Dans la prononciation courante aujourd'hui لم ترعْ se confond avec لم تراعْ = لا ترعْ. On dit à présent plutôt لا تفزعْ.

Dans les Naqâ'iḍ p. 26, 12, il y a:

بَنى دَارِق أَوْفوا بذمّة جارِكم ولا تضربوا منها برَطْب ويابس

tandis que ib. p. 28, 6 il y a le même verset:

بني عاصم أَوْفوا بذمّة جارِكم ولم تضربوا برطب ويابس

Ici لم est évidemment employé comme لا, ce qui a aussi étonné Wellhausen, GGA 1906 p. 576. Est-ce une faute de copiste?

Arno Poebel, OLZ 1916 N° 1 p. 26/7, veut que لم signifie class. *ne-pas encore*, dans لم يقتل, ce que personne ne conteste. Brockelmann o. l. II p. 504 g: لم et لمّا, *ehe, bevor*; c'est juste; c'est aussi *sans que.* Nâb. 14, 6 dit: وقارَفَت وَهْي لم تَجْرَبْ, *et elle les aborda sans attraper la gale*, LA XI p. 188, 1, où قارَف = قارب. Le verbe avec لم peut se rapporter au temps passé ou futur. Si l'on dit قاتَلْتُه ولم يُقْتَل, *je lui ai fait la guerre, mais il ne fut pas tué*, c'est bien le temps passé. Poebel, ib. identifie لم au babyl. lâm, *before, ere*, Muss.-Arnolt p. 483, correspondant à l'hébr. טֶרֶם, *ne-pas encore*, et il le compare avec لم et لمّا, vhvs. D'après Muss.-Arnolt, lâm est préposition, comme l'est aussi لمّا dialect, 11, 23; 26, 20; 1112, 12; 1213, 7 d'en bas, Ḥdr. p. 243, 11 = Brockelmann o. l. II p. 574, et ici *sub* رسّ, SAE IV p. 128, 22 (conjonction). Comme étymologie, c'est acceptable, mais en arabe classique لم et لمّا sont des particules de négation.

ليس est aussi vulgairement employé pour غير, p. e. RO p. 400 N° 27: lês maknûs, *nicht zusammengekehrt*, = غير مكنوس, et comme négation devant un verbe, ib. p. 401 n° 40: lês yoḫsar, *verliert nicht*.

On trouve dans Kazimirski, M. el-M. et Belot un verbe برع, *être lâche*, qui provient probablement du dict. de Freytag, que je n'ai pas sous la main. Fleischer, *apud* J. Levy NHWB II p. 446, donne aussi برِع, apparenté à وَرِعَ et وَرَعَ, mais je ne trouve ce verbe nulle part [1]). Fleischer, ib., fait même venir يَراع, *roseau*, de ce thème supposé. Nöldeke, Beiträge II p. 206 et n. 1, voit, au contraire, en يَراع et يَراعة, *poltron*, une métonymie, de يراع, *roseau*. I. Sîdah III p. 64, 1—5: ابن السكّيت: اليراعة الذى لا فؤاد له واصله ان القصبة يَراعةٌ, et ib. Abu ʿAlî: انما ذلك لخُلُوّ جوفه كخلوّ جوف القصبة. D'après l'étymol. de Fleischer, يراع, *roseau*, aurait ce nom parce qu'*il craint*, يروع (= يريع?). Cela n'est pas probable; voir ici sub ريع II. Si un verbe برع existe, il ne peut être qu'une métathèse de ريع > تريّع, *s'agiter*, vhv., appliqué au serâb. تورّع est *être lâche*, pp. 1567 et 1569, = جبُن, et وَرِيع, *lâche*, ʿUmar IAR N° 48, 6.

Un autre verbe de cette catégorie est وأَرَ الرَجُلَ, imparf. يَئِرُ = فزّعه وذعره, LA VII p. 132. Nous le trouvons chez Labîd, éd. Brockelmann N° XXXVIII v. 6 = Naqâiḍ p. 8, qui porte لم يَؤُرْ, mais LA VII p. 132, 8 a la bonne leçon لم يَوْأَرْ et ib. I p. 189, 4 il donne la variante لم يُوأَرْ, de

---

[1]) Cf. l'hébr. ירע, Ges.-Buhl sv.

ما أُورِئْتُ بِالشَيء أي لم أَشْعُر به. Wellhausen, GGA Juli 1906 p. 576, prétend que pour ce لم يُور به on dit au parfait ما ورّى به, ce qui n'est pas exact, car c'est أُورَأْ به, et il ajoute: „ورى est évidemment ירא, apparenté à ورع". La dernière identification est vraie, mais ورى n'a rien à faire avec ירא, ni avec ورّى, v. ici p. 1567, *cacher;* ce ورأ est sans doute une prononciation pour ورى, puisque LA I p. 189, 5 dit: وَرَيْتُه وأَوْرَأْتُه أَعْلَمْتُه; l'étymologie qu'il en donne, de ورى الزند اذا ظهرت نارها, n'est pas acceptable. C'est plutôt le dialectal ورّى, Sud, vhv. = ورّى, Nord, *montrer.* Le hamzah de ورأ est sous la pression de la tonique = warâ'a; il est intervocalique, marquant le *hiatus,* et phonique, mais nullement „radical". Ce لم يُوَأْرْ dans le vers de Labîd est bien traduit par Brockelmann, mais le vers ne doit pas être ici à sa place.

Le class. رُوع = قَلْب وعَقْل, Kâmil d'el-Mob. p. 198, 12 et ss.. LA sv., me paraît être une prononciation pour رُوح, ayant le même sens, I. es-Sikkît p. 547, 1, comme تروّع, *se reposer,* p. 1539, vient de تروّح = تريّح = تريّض, vhvs.. La Nihâyah II p. 111 rapporte la Tradition = LA IX p. 497, 12: أن روح القدس نفث في رُوعي أي في نفسي وخلدي وروح القدس جبريل. On avait donc alors déjà différencié les deux mots. Lorsque LA IX p. 495, 12 et le Qâm. disent الرُوع موضع الروح وهو القلب et الرُوع القلب او موضع الفزع منه, ils ont voulu ramener رُوع au thème راع, u, *effrayer,* mais les synonymes قلب, عقل, خلد et نفس, LA IX p. 497, n'indiquent pas que la *frayeur* soit ici le sens prédominant, car on n'est effrayé

que lorsqu'il y a un فزع, *alerte* ou *frayeur*, et روع serait alors, au début, une restriction de sens qui n'aurait jamais pu donner روع = قلب. Du reste, l'infinitif de راع, u, est رَوْع, رُوع ou رُووع, LA sv.[1]); ib. p. 497. رَوعة, *suprême beauté*, est = رَوقة, LA IX p. 496, 12; cf. ici p. 1582.

أَرْوِع, *take care*, figure chez Stace p. 196; je ne le connais pas, mais voir le cl. أَرْعَى et راعى.

روع

رَاوَع, *attendre qn*, avec ل, comme le nordarabique ربّع ل, vhv. Socin Diw. Gl. p. 272. رَاوِعْ يا قُولْ لَك, *attends que je te dise*, Hammâmî, Arabica IV p. 43. أَلَا رَاوِعْ لِي, *holà! attends-moi*, ed-Ḍâhir, p. 99. R â w a ʿ i n n a [2]), *attends-nous!* dt. = e l-h e y s i n n a [3]). Cf. le class. تروّع = تلبّث ou توقّف, LA IX p. 449, 12.

تروّع, *se reposer*, R O pp. 65, 2 d'en bas, 212, 14; 369, 7 d'en

---

[1]) Qui ajoute: عن ابن الاعرابى كذلك حكاه بغير ثمرة وان شئت ثمرت. Dans le dernier cas, رُؤُوع, le hamzah est intervocalique marquant le *hiatus*.

[2]) i n n a < لنا avec une i prosthétique et assimilation des sonores: v. 726. Cf. ḥ u ṣ ú m i n n a, 354, 2 et n. 1; ḥ e y r ì n n a, 446, 13; i r w ì n n a, *raconte-nous*, 627, 5 d'en bas; q a d è n n a b à ṭ a h ä n a = قد لنا, 476, 14; e t s a m l a l ì n n a e m-d̠ ê b, *le loup vint à nous en tapinois*, 699, 2 d'en bas; autres exemples 894 en bas; y ʿ n i g g i r ì n n a, *il nous raconte des balivernes*, 1035, 2 d'en bas; k á m i n í n i n n a, 1272, 8; f i l-b ä l â d ì n n a = في البلاد لنا, 1377, 5. E n n ó m i < لنومي, ma LBʿA p. 75, 10 et n. 3. D̠ i b ḥ à t e n n ê = ذبحت لنا, RḌ p. 41, 13; ib. p. 21, 11. V. Additions.

[3]) Sur ce mot, voir ici p. 1557 et n. 1.

bas, ici p. 1539 en haut. C'est pour تروّح, *se reposer*. Dṯ = تريّح, Neǵd, vhv. = تريّض; v. plus haut p. 1583.

روع, *lot*, Dṯ. روع سوّى = سوّى سَهم, *tirer au sort*, ma MJM p. 55, < روح?

روق I.

راق, u, *être haut*, = زاد, v. ici p. 1371 en haut. C'est un développement de √ رق, *être haut*, p. 1339, métathésé en قرّ, u, p. 1371, qui a donné رَقْوة *monticule*, vhv., et je suppose aussi تَرْقُوة, *clavicule*, vhv., que les lexiques enregistrent *sub* ترق. Ce sens n'a aucun lien sémantique avec la √ روق, *verser*. Apparenté à رأع, u et i, vhvs., LA IX 498, 4 et 10, et à رقّ, vhv.; رَبع = المكان المُرتفع, LA IX p. 499. Ainsi s'expliqueraient plusieurs dérivés de راق, u, *être haut*, tels que روق الثَور = قَرنه, Belâḏorî, éd. de Goeje p. 12, 2, Zamaḫš. Muqadd. p. 94, Nihâyah II p. 112, LA sv., روق الرجل = شبابه; روق الشباب = رَيقه ou رَيّقه = اوّله, LA ib. p. 424, 1 et 2 d'en bas: ريع = روق وهو اوّل كلّ شيء, LA IX p. 499, 9; رَيع الشَبَوة, ᶜUmar IAR N° 330 v. 3. C'est lorsqu'on commence à *grandir*: يترعرع الولد, ici p. 1630. روق, يروق se dit d'un homme اذا طالت اسنانه, I. el-Qûṭ. p. 110, 3, Zamaḫš. o. l. p. 94, LA sv. p. 428, 6, et l'adjectif أَروَق, *un homme qui a de longues dents*, Zamaḫš. ib. et LA sv.: روق = طول الاسنان, ib.

A propos de ce verbe, je rapporterai une petite conversation que j'ai eue avec un ᶜAulaqî d'el-Kaur:

Moi: Kôrkum ᶜâli, *votre el-Kaur est-il haut?*

Lui: illa, qŭrûneh rêqa ǵamm, *si fait, ses pics sont très hauts.* Ne comprenant pas bien ce mot rêqa, je demandai:

Moi: hî' arwaq min Śamsân, *sont-ils plus hauts que Samsân?*

Lui: yâh! hî' arwaq minneh, śaḫânîbeh[1]) ṭawîleh, *oui, ils sont plus hauts, ses pics élevés sont longs.* Je ne connaissais pas alors le verbe روق dans ce sens et je dis arwaq au hazard. La réponse prouve que c'est روق, *être haut.* ريقة est pour رايقة, 522 et s. La $\sqrt{\ }$ روق, *être haut,* est élargie en رقب, pp. 1342 et 1343 en bas et p. 1044 en bas, رقد II p. 1352, رقو = رقي, [2]) vhv., رقأ p. 1362 et ss. et أرق p. 74 et ici p. 1593, 10. Les autres sens que rapporte LA IX p. 497 et XI p. 424, 1 et 2 d'en bas s'expliquent

1) Sing. شَخْنُوب, *pic de montagne*, est la métathèse du classique شُنْخُوب, I. Sîdah X p. 71 2, LA I p. 489 et III p. 509 = dt. شَنْخُوب. Socin Gl. p. 279 a شخْنُوب, qui est bien expliqué, N° 64 n. 8, par خَشْم الجبل, et ensuite appliqué à un *gros chameau*, cf. LA I p. 489: الشنخوب فِقْرة ظَهْر البعير et شَنْخَب رجل = طويل. LA III p. 509 a aussi شنخوب *sub* شنخ et شناخ الجبل = أنفه. En Dt., on dit aussi شُمْروخ, 700, ou شنْخوف, ib. n. 1. La $\sqrt{\ }$ est شن = شم, *être haut,* > شنخ et شمخ, même sens. La dernière radicale provient de $\sqrt{\ }$ نوف ou نيف, qui a donné أَنف, *nez,* parce qu'il est *haut* et *proéminent;* cf. l'étymologie de رأس et de رقبة, vhv.

2) Le levantin رُقْوة, *maléfice*, pour le classique رُقْية prouve l'identité des deux racines رقو et رقي.

par le passage de ع à ق ou *vice versa*, v. ici pp. 1584, 5 et 1587, 6. en quelques cas aussi ح<ع, comme رتج الخبر = رتع, L A IX p. 497, 10, et رُوع = نفس, قلب et عَقل, ib. IX pp. 495, 12 et 497, 10, ici p. 1583; رَوق = رَوح, ib. XI p. 425, 6 d'en bas. V. exemples *sub* راق III.

Un homme, une femme ou une bête ont l'épithète de رَئق, L A XI p. 426, 8 d'en bas, = رائع, Hoḏeyl N° 26 v. 2, L A IX p. 496, 6 d'en bas, non pas parce qu'ils *effraient par leur beauté*, comme le prétendent les lexicographes, L A IX p. 496, 14, XI p. 430, 2, Hoḏeyl l. l., mais parce *qu'ils surpassent les autres:* يرُوق عليهم ou يريع, *ils leur sont supérieurs en beauté*, étant donné le sens, entre autres, de راق et de راع. L A XI p. 426, 9 d'en bas: راعني الشيء = راقني الشيء, ib. IX p. 496, 11, les deux verbes signifiant أعجبني الشيء. Mais راق, u, s'applique aussi à n'importe quoi. Un livre est رائق. Naṣr el-Hûrînî dit dans son édition du comment. des vers d'el-Kaššâf p. 335: هذا الشرح الرائق. On peut le traduire par *superbe*, ce qui rend en même temps l'étymologie et la sémantique. Cela est confirmé par le synonyme فاق, u, L A XII p. 191, 12: جارية فائقة فاقت في الجمال et ib,: فاق الرجل اصحابه يفوقهم اى علاهم بالشرف[1]). Es-Sukkarî, Hoḏeyl l. l., dit وقد راع اشدّ الروع اذا كان رائعا كريما. El-Mubarrad, Kâmil p. 534: ويكون الرائع الجميلَ يقال جملٌ رائعٌ يكون ذلك في الرجل والفرس وغيرهما وأَحسِبُ الاصلَ فيهما واحدًا أَنّه يُفرِط حتى يروع الناظر. Il n'était donc pas bien sûr de cette sémantique, puisqu'il dit: „et je suppose que l'origine est la même" que dans راع, u,

---

[1]) Locution courante: Arabica III p. 23, 1: u e l-f â r i s m â ḥ a d y i f û g u h f i d - d e g g a, *le virtuose, personne ne le surpasse au jeu du luth.*

effrayer, mais que c'est une *exagération*. On pourra alors comparer notre *cette femme est terriblement jolie* = le suédois *hon är rysligt vacker*. Mais je ne le crois pas.

El-Aḫṭal Diw. p. 27, 8 dit:

لَبَّاسِ أَرْدِيَةِ ٱلْمُلُوكِ تَرُوقُهُ   مِن كُلِّ مُرْتَقَبٍ عُيُونُ ٱلرَّبْرَبِ [1]

Habillé des manteaux des rois, le regardent
Du haut de toute hauteur les yeux des gazelles (= jeunes femmes).

راقَ, de même que راعَ, v. ici p. 1570, 15, est bien dans LA XI p. 426, 8 d'en bas expliqué par أعجب, ce qui n'est qu'une paraphrase. La traduction que je lui donne ici est sans doute plus près de la vérité: elles le regardent d'en haut, où elles sont; cf. l'étymologie de شاف, u, تشوّف, شفى et تطلّع.

Ce راقَ a donné le ʿomânais روّق, *réveiller*, 628, Rössler MSOS I p. 64, 2 d'en bas. On comparera le syrien فاق, i, < أفاق, *réveiller*, Pr. et Dict. Gl. sv. < فوق, et فوّق = فيّق, *réveiller*, comme en Algérie, Marçais Ūlâd Brāhîm p. 30 et p. 95: îfêq, *s'éveiller*, avec ê < î [2]). Dans nos dialectes du Sud, on ne dit pas cela, mais ثار, u, *se lever*, et ثوّر, *faire lever, réveiller*, ici p. 254, avec la même sémantique. Ce راق, u, pourrait bien expliquer la IIIe radicale dans شرق, u, < √ شر et رق, les deux signifiant *être haut*. الشمس تشرُق, où l'imparfait avec u est justement à cause يروُق, = mehri śerbaʾ < ربأ ou ربع, vhvs. راق se trouve aussi dans رق, u, = رقى, vhvs.: v. p. 1631.

[1]) LA I p. 394, 20 d'en bas.

[2]) Comme قام, i, *enlever*, *ramasser*, *soulever*, Pr. et Dict. p. 286, 5, < أقام et قوّم = قيّم, transitifs

روق II.

راق, i et u, *être versé, se verser*, voyez plus loin. D'après I. Barrî, L A XI p. 427, 8 d'en bas, c'est راق الماء اذا تردّد على وجه الارض. Il se trouve dans راق السرابُ على الارض صار[1] كخضخض من الماء, I. el-Qûṭ. p. 110, 5. L A XI p. 428 porte: راق السرابُ تضحضح فوق الارض, et ib. XI pp. 429, 12 et 430, 4, où = اذا لمع فوق الارض = تريّق, ib., = تريّع, I. Sîdah XIII p. 274, L A IX p. 499, 9, XVII p. 387 = ترقرق السراب, I. Sîdah X p. 118 = ترعرع, ib., = تريّه, L A XVII p. 387 et ici *sub* ربع III, pp. 1627 et 1631. Zamaḫšarî Muqadd. p. 91: ترقرق الماء على وجه الارض = L A XI p. 416, 11: ترقرق الشيء تلألأ اى جاء وذهب ورقرقت الماء فترقرق اى جاء وذهب. Nihâyah II p. 95: ان الشمس تطلع ترقرقُ اى تدور وتجيء وتذهب وهو كناية عن ظهور حركتها عند طلوعها فانّها يُرَى لها حركةٌ متخيَّلة بسبب قُرْبها من الأفق وأبْخِرته المعترضة بينها وبين الابصار بخلاف ما اذا علت وارتفعت.

[1]) Nöldeke, Z A 33 p. 195 n. 2, traduit سَراب par *mirage*, *Fata Morgana* et آل, vhv., par *la brume ondulante, provoquée par la sécheresse.* Le سراب est la vraie Fata Morgana, mais qui n'est pas ondulante, ce que la définition ci-dessus des lexicographes pourrait faire croire. Elle est décrite par Burckhardt, *apud* Jacob, Beduinenleben p. 9, Euting Tagbuch I p. 98, Nolde, Reise nach Innerarabien p. 116, et s., et Musil o. l. III p. 5 de la même façon. Zimmern K A T³ p. 366 et après lui Ges.-Buhl sv. rendent שָׁרָב par *Gluthitze, chaleur brûlante*, et *glühende Wüstenluft, air brûlant du désert.* > aram. שְׁרַב, *être brûlant, être sec* (ce sont là deux choses différentes). C'est sans doute le babyl. šarraba, *brûleur*, Muss-Arnolt sv., mot probablement emprunté à l'arabe. Le سراب ne se produit que le matin, lorsque l'air frais est saturé d'humidité. Il disparaît vers les onze heures, l'air étant alors surchauffé par le soleil. Si שָׁרָב est vraiment *chaleur brûlante du désert*, les Babyl., les Hébr. et les Aram. auront appliqué le سراب à un autre phénomène, mais je crois que سراب et שָׁרָב sont absolument la même chose. V. Additions.

El-Aʿšâ dit:

وخرق تخوف قد قطعت بجسرة اذا خب آل فوقه يترقرق

Mainte terrible solitude j'ai déjà traversée avec une grosse chamelle,

Lorsque une brume matinale flottait là-dessus en ondoyant.

Geyer, Zwei Gedichte I p. 106.

Ce thème implique donc un *mouvement* à l'origine, et le soudanais راق, p. 1605, pourrait par cela trouver son explication, de même que راح, *aller*, p. 1508, vhv.

Le thème راق [1]), i ou u, selon L A sv. et T A VII p. 95, 15, = انصبّ, L A XI p. 427, 5 d'en bas, = راع = فاض, L A IX p. 498, 15 d'en bas, Socin Diw. Gl. sv. راق, a donné le causatif أراق, *verser*, = صبّ, I. el-Qûṭ. p. 110, 6. Dans le Sud, il y a aussi هرق, u, *verser*: ماءك رَعَه مهروق في القاع, *ton eau, la voilà versée par terre*, dṯ. Cela vient de هراق < أراق, avec le hamzah renforcé en ه, sur lequel verbe Zamaḫšarî, I. Yaʿîš II p. 1384, L A, el-Miṣbâḥ, Lane, le comment. de Moʿall. d'Imrul-Qays, éd. Lyall p. 5, Fleischer, Kl. Schriften I p. 225 et Nöldeke, Zur Grammatik p. 28 [2]), nous renseignent.

[1]) C'est peut-être le babyl. ramaku, *pour out*, Muss-Arnolt p. 972, Del. Gr. p. 254, avec permutation de w et m, comme namâru, *luire*, 1009, et نور. Cette permutation n'est pas rare en arabe non plus, 648 n., 852: غور et غمر, Amâli (Dél) p. 149, 7 d'en bas. Sayce, J R A S 1920 p. 70, dit que „the non semitic pronunciation of m as w in assyro-babyl. (and sumerien) must be traced back to Asia Minor". C'est aller trop loin. La radicale médiale doit être و, témoin روق السحاب et روّق المطر, et راق, i, est une permutation vocalique; pl. أرواق, L A XII p. 424, 12 d'en bas et 1, 2 d'en bas.

[2]) Nöldeke y fait observer que les quatre concaves ont un r dans la racine, mais il y a aussi هقام, selon T A VII p. 95, 8 d'en bas

C'est surtout dans TA VII sv. qu'on trouve une longue dissertation sur هراق, comprenant tout ce que les savants arabes ont dit à ce sujet. Malgré cela, je juge à propos de m'arrêter un moment à ce verbe fort intéressant. Et-Tibrîzî, Moᶜall. d'Imrul-Qays, éd. Lyall p. 5, dit: وزن أَرَقْتُ أَفَلْتُ وعين الكلمة محذوفة كان أصلها أَرْيَقْتُ [1] على وزن افعلت. Cela est étymologiquement vrai, mais morphologiquement faux, car أَرَقْتُ se conforme à tous les verbes *mediae* w et y dans leur flexion, parce que la vraie flexion serait أَرَاقْتُ, où la syllabe رَاقْ est contraire à la structure syllabique de la langue, et à cause de cela l'â est élidé > أَرَقْتُ. Ensuite, أراق a fait هَرَاقَ, et de هَرَقْتُ s'est formé une forme secondaire هَرَقَ, *verser*. Il y a quatre verbes de cette formation qui figurent dans les lexiques arabes: هَرَاحَ, هَرَادَ, هَرَاقَ et هَنَارَ. TA VII p. 95, 8 d'en bas ajoute هَقَامَ. Il y dit que cette permutation est, selon beaucoup de savants, particulière à tous les verbes معتلّا وغير معتلّا, mais il est lui-même d'avis que ce n'est que dans les concaves, et que le ه dans هَرَاقَ est بَدَلٌ من الف التعدية. S'il appelle ici le أَ causatif alef cela se comprend; seulement, ce n'est pas la voyelle *a* qui a été changée en ه, mais le hamzah, qui *précède* la voyelle *a*, a reçu une gutturalité plus forte, et la voyelle est restée à sa place: هَـرَاقَ. Cela est graphiquement rendu par un ه[2]).

[1]) C'est plutôt أَرْوَقْتُ.

[2]) Ainsi ἥρως est devenu en latin *hērōs*, *héros*. L'arabe ه peut donc en certains cas être comparé avec le *spiritus asper* des Grecs, une forte aspiration, tandis que le *spiritus lenis* serait l'arabe hamzah initial. En français, héros a encore une légère aspiration, comparable, mais moins forte, à celle de هَرَاقَ.

TA ne fait que suivre I. el-Qûṭ. p. 13, 3, el-Mufaṣṣal p. 175 et LA III p. 173, 4 d'en bas, lorsqu'ils disent الهاء أُبدلت من الهمزة, savoir de أ, ce qui est la terminologie de leur système, basé sur une compréhension inexacte de la nature du hamzah et de la voyelle a initiale d'une syllabe: ء, graphié أَ. Barth, Faṣîḥ Ṯaᶜlab p. 22, et Nöldeke, Zur Gramm. p. 28, appellent ce ه *ursprünglich*; ils veulent sans doute dire par cela que ce ه causatif est de vieille date. V. p. 1598.

Ces verbes sont également mentionnés par Sîbawey II p. 341 et p. 364 [1]; cf. I. Sîdah XIII p. 274. 6, 8 d'en bas. Ṣiḥâḥ: هَجيج النار [2] أُجيجُها مثل هراق وأراق = LA II p. 173 et p. 209, ib. IV p. 173.

---

[1]) Où le texte porte à tort همّرت, ce qui n'a pas été corrigé, ni dans la réimpression du Caire, ni dans la traduction de G. Jahn, qui accepte هَمْرَتْ comme provenant de أَمار, *soulever la poussière*, dans Vol. II, II des comment., devenu أمّر, *commander*, chez D. Vernier, Gr. arabe I § 117!

[2]) أَجّ > هجّ. *crépiter*, onomatopée. أَجّت النار, LA sv., comme أَرّ > هرّ, LA VII p. 123, ابل vhv. et هبل, هلك et أَلك, etc. en quantité; cf. وهج, i, 556, 9 = اتّقدت النار, inf. وَهيج = توقُّد, LA sv.; هزامل, Qâm. sv. < أزامل = اصوات, pl. de أَزْمَل, LA sv., ici 370. Brockelmann o. l. I p. 521 donne une liste de verbes primæ ه causatif d'après Mez, mais où tous ne sont pas de cette catégorie. هرج n'est pas causatif de رجّ vhv.; c'est un composé de هج et رج, 1386 et n. 1. هجّ est au Levant et en Arabie *s'agiter* et *partir précipitamment*, ZDMG 58 p. 232; cf. همرجة et هرشة et همرجل = سريع, LA sv.; LA shvs. Sur هرج, voir ma Festgabe Gl. sv. Voir aussi هزرف > أَزْرَف ici p. 1251/2. زرف, *marcher*, *cheminer*, Socin Gl. sv., et زرّت علينا القافلة, *die Karavane zog an uns vorbei*, RO p. 95, 5.

Es-Suyûṭî cite ces mêmes verbes, Muzhir I p. 223, où ابز < هبز est une faute de copiste, déjà corrigée par Nöldeke, Zur Gramm. p. 28. Cette faute figure aussi chez Barth, Mehrl. Bildungen p. 16, et finalement dans un ouvrage aussi récent que celui de G. Weil, Hamza-Alef, Z A XVIII p. 21 n. 2 [1]). Les trois verbes هراح, هراق et هنار figurent également dans كتاب القلب والابدال, rédigé par Yaʿqûb b. es-Sikkît († 244), Haffner T A L p. 25, d'après el-Kisâʾî († 185).

L A XII p. 247, 13 d'en bas on lit: قال ابن سيدة اما ما رواه اللحيانى من قولهم هَرِقْتُ حتى نصف الليل فانما هو أَرِقْتُ فابدل الهاء من الهمزة وقال ابو زيد: يقال هَرِيقوا عنكم اوّلَ الليل وفَحْمَةَ الليل اى إِنْزِلُوا وهى ساعة يشُقّ فيها السيرُ على الدوابّ حتى يمضى ذلك الوقت الخ. Ici هَرِقْت est *je n'ai pas dormi jusqu'à minuit*, mais la citation d'Abu Zeyd ne contient pas le même verbe. Le Qâm. a هَرِيقوا عليكم الخ, ce qui a été corrigé par T A VII p. 96. Kazimirski donne même هَرِيقوا عليهم اوّل الليل, *fondez sur eux dès l'entrée de la nuit*, mais je ne sais d'où il a pêché cela, car هراق n'a pas ce sens. Et L A XII p. 244 nous lisons: يقال هَرِّقْ عنّا من الظهيرة أَهْرِقْ عنّا بمعناه مَن قال أَهْرِقْ عنّا من الظهيرة جعل القاف مُبْدَلة من الهمزة فى أَهْرِئ. On trouve l'explication de ce terme dans L A III p. 384 (*sub* فيح): أَفْيِحْ عنك من الظهيرة اى أَقِمْ حتى يسكن عنك حرّ النهار ويبرد. ابن الاعرابى: يقال أَرِقْ عنك من الظهيرة وأَهْرِقْ وأَهْرِئ وأَنْحِ وبَخْبِخْ وأَفْيِحْ اذا أَمرتَه بالابراد. L A I p. 177, 4 d'en bas: أَهْرِئ عنك من

[1]) Cette faute de la mauvaise édition d'el-Muzhir (je n'ai pas la seconde) a donc fait école. Il était cependant facile de consulter les lexiques. أَبَز, i, > هَبَز, i, est *mourir subitement*, L A s.v. Cf. le syr. ʾabbez, *abandonner au pillage*, v. L A VII p. 167, 4 d'en bas.

الظهيرة اى أَقِمْ حتى يسكن حرُّ النهار ويبرُد, et Nawâdir d'Abu Zeyd p. 223, 5 d'en bas: أَهْرِئْنا البرد إهْراء. Le sens est donc *faire halte pendant la plus forte chaleur de la journée en se reposant.* Cela s'appelle dans le Sud نوّر, ma L A p. 65 et n. 6, Nöldeke Z D M G 59 p. 419; v. Boḥârî V pp. 114 et 115 (باب غزوة ذات الرقاع), et برد vhv. [1]). Je ne crois pas que nous ayons ici le verbe هراق, *verser,* à moins que ce soit *versez loin de vous la fatigue de voyager à cette heure brûlante.* Je suis plutôt incliné à voir ici le verbe هراح avec passage de ح à ق, mais je n'en suis point sûr. On a constaté que dans les phrases ci-dessus il y a quatre impératifs: هريقوا, أَرِقْ, هَرِّقْ et أَهْرِقْ et que L A dit que le dernier est pour أَهْرِئْ, avec le hamzah renforcé en ق, soit le contraire de ce qui se passe dans les dialectes du Levant, et alors هَرِّقْ doit être de la même provenance. Mais هريقوا et أَرِقْ ne sont pas par cela expliqués, car le premier vient du verbe هراق et le second de أراق, et le verbe هرأ n'y peut être pris en considération. Dans la locution هَرِّقْ على جَمْرِك أو تبيَّنْ, L A XII p. 244, c'est l'intensif de هرق [2]).

Nous avons donc de ce thème روق les أفعل suivants:

1° أَراق, v. ici p. 1590, > هراق.

2° هَراق qui serait, d'après quelques savants, la luġah la plus فصيحة, T A VII p. 95, 12; imparf. يُهَرِيق; cf. le Hif. hébr. הֲרִיקֹתִי, *j'ai versé.*

3° أَهْرَق, et T A ajoute: كأنّ الهاء في هذه أصليّة, puisqu'on le

[1]) Voir ici *sub* هرج p. 1482, à propos de هاجرة.

[2]) Comme nous disons: mets de l'eau dans ton vin.

compare avec le paradigme أَكْرَم. Cette forme serait exceptionnelle et rare, d'après L A XII p. 245, 3.

4° أَهْرَقَ, L A XII p. 245, 5: imparf. يُهَرِيقُ > يُهْرِيقُ, ib. p. 246, 8 [1]).

5° هَرَقَ qu'el-Liḥyânî attribue au dialecte des B. Taġlib, T A VII pp. 95, 12 d'en bas et 96, 19, et qu'il prétend être yémanite. C'est là la seule forme répandue aujourd'hui, à côté de أَرَاقَ, i, et رَوَّقَ, voir plus loin. رَاقَ, u, i, est proche parent de ריק des autres langues sémitiques et de l'hébr.-aram. רָקַק, u, *cracher*, > רֹק, *crachat;* cf. رَوَّقَ السماءُ.
Sur هَرَقَ < أَرَقَ, v. p. 1593, 10.

L A XII p. 244, 12 d'en bas, = T A VII p. 95 en bas, donne aussi هَنَرْتُ النارَ, qui doit venir de $\sqrt{}$ نور. On pourrait admettre ici une faute de copiste, mais el-Azharî rapporte, sur la foi d'el-Liḥyânî, aussi bien هنار الثوبَ que هنار النارَ, T A III p. 623. Ou bien el-Liḥyânî a-t-il pris هنار النار d'un yémanite qui aura prononcé nêr ou nîr avec imâlah, selon en-Nihâyah IV p. 181, 4, et el-Liḥyânî aurait cru que ce nêr, ou nîr, était pour نَوَّر. هراح, هراد, هراق et هنار représentent des conceptions qui se rapportent à la vie journalière et domestique des Arabes. هراح se réfère au bétail, aux chameaux, principale richesse des Arabes, et à leur occupation de tous les jours. رَدَّ الابلَ الى المُرَاحِ = هَرَحْتُ = أَرَحْتُ دابّتى, I. Sîdah XIII p. 274; Mufaṣṣal p. 175, 16 = I. Yaʿîš II p. 1384, L A XX p. 370, 6 d'en bas. — هراد الشيءَ, imparf. أُهَرِيدُ, L A IV p. 173, 4 d'en bas, désigne d'abord un *mouvement*

---

[1]) L A ib. l. 9 dit qu'on ne saurait prononcer يُهْرِيقُ parce que le ه et le ر sont ساكنان, mais le r n'est pas sâkin: il a la voyelle i.

concret, vhv., et ensuite un *mouvement de l'esprit* > *vouloir*. C'est donc un mot qui devait s'employer à tout bout de champ, surtout dans le sens abstrait. — هراق est d'abord l'expression pour *l'eau du ciel*, هراقت السماء ماءها, LA sv. et روق السحاب. C'est Allâh qui la fait verser sur la terre, sans quoi il n'y a ni eau, ni pâturage. Ensuite, c'est *verser* n'importe quoi. On *verse* le sang de son adversaire, يُهَرِيق دمَهُ, Nihâyah et LA sv., en prenant le ثأر[1]), vhv., car la *vendetta* exigeait et exige encore aujourd'hui هِراقة دم الخصيم ou القاتل.

Ce mot jouait donc un grand rôle dans la société arabe, même citadine. Ces deux choses, pluie (eau) et *vendetta*, réglaient la société dans son bien-être et ses relations entre les hommes. Dans ces pays, plus ou moins exposés à la sécheresse par manque d'eau, la pluie était une كرامة من الله, v. ici p. 1201 et *sub* رمضان[2]), et l'effusion du sang de l'assassin, en guise de ثأر, un devoir. هراق était constamment sur les lèvres de tout le monde et il s'est maintenu en usage encore aujourd'hui. Il faut bien une raison pour expliquer pourquoi justement ce verbe était si répandu au détriment des autres verbes analogues. — هنار a trait à l'industrie, au tissage des étoffes nécessaires avec la نِيرة, LA VII p. 106, 1[3]).

---

1) ثأر n'est pas *sang*, comme le dit Holma, Körperteile p. 4, 2, mais c'est le talion qui يثوّر دمَهُ vhv.

2) Maleachi III, 10 dit: וַהֲרִיקֹתִי לָכֶם בְּרָכָה, *et je vous verse la bénédiction* (de la pluie) = trad. améric. وأَفيضُ عليكم بركة (lisez أُفيضُ). On aurait pu le traduire tout aussi bien par وأُهَرِيق.

3) مَنيَر est encore dans le Nord, *métier de tisserand*, et نِيرة est le *tissu*. C'est l'hébr. מָנוֹר.

Or, dans tous ces verbes, qui sont originairement des فَعَلَ ou فَعِلَ, la première syllabe brève et ouverte, ne pouvant se tenir, tombe, v. ici p. 1 et *sub* رود p. 1549 et s., et pour ne pas causer de confusion avec le verbe de la Ie forme [1]) on aura prononcé le hamzah qui précède la voyelle a avec une gutturalité plus fort que (ء). Cela prouve que les أَفْعَلَ n'étaient pas tombés en désuétude, dans le parler courant, et ils ne le sont pas encore aujourd'hui. Avec le أفعل des *verba firma*, cette chute ne pouvait se produire, car la voyelle initiale (أَ) forme avec la consonne suivante une syllabe fermée. On n'a donc pas absolument besoin de considérer ces quelques verbes comme étant des restes d'une influence hébr., aram. ou sabéenne. Mais l'on attribuait هَرَاقَ au parler du Yéman. L A XI p. 728 sur la foi d'el-Liḥyânî († 222 3), et alors on pourrait bien penser à une telle influence pour tous ces verbes. On pourra aussi dire que c'est une formation mehrite, car en mehri il y a yihakòteb > yihaktòb, qui correspond à يُهَرِيق, Bittner St. mehri II p. 34.

TA VII p. 95, 7 d'en bas dit que هَرَاحَ, هَرَاد هَقَام et هَنَار sont vulgaires, عَمّ, et dont il ne faut pas tenir compte, لا يُعْتَدّ به, mais nous autres linguistes européens en tenons bien compte, car pour nous les لغات sont tout aussi importantes que la لغة. Et pourquoi Moḥ. Murtaḍa n'envisage-t-il هَرَاقَ et ses variations au même point de vue de vulgarisme, du moment que le cas est le même? Parce que le verbe figure dans les anciennes poésies, p. e. mon Zoheyr p. 84 v. 24: ولم يُهَرِيقوا بينهم مِلْءَ مِحْجَمِ, *et sans qu'ils aient versé entre eux, même autant que plein une ventouse;* Moᶜall. Imrul-Qeys v. 4: عَبْرَةٌ مُهَرَاقَةٌ, *une larme versée.* لا ... تُلْدِمِاء تُهَرَاقُ ... لأَنّها تُعْطَى في الدِّيات, Abu Zeyd Nawâdir p. 95, 4.

Dans les Lex. on trouvera un grand nombre de śawâhid à l'appui de l'emploi fréquent de ce verbe, même dans les Traditions du Prophète.

Brockelmann, o. l. I p. 521, veut que ces هَفْعَل „proviennent d'un dialecte étranger à la langue écrite", tandis que Barth, Mehrlaut. Bildungen im Arab. (1878) p. 15, les attribue „au temps sémitique primordial". Ungnad, OLZ 1906 N° 1 p. 47, considère la forme avec h initial comme étant plus ancienne que celle avec أ. Je crois que Brockelmann a raison, ce qui n'exclut point l'ancienneté de ه sur أ, v. p. 1592. هراق faisait cependant partie de la langue littéraire.

Il y a d'autres quadrilittères *primæ* h dont la provenance est plus difficile à expliquer, tels que هَبْلَعٌ = هِبْلَاعٌ = الواسع الخُنْجُورُ العظيم اللَّقْم الأَكُول, LA sv. et sub جزع, avec des śawâhid, < بَلْع. Fraenkel, o. l p. 13, écrit à tort هَبَلَّع, d'après eṣ-Ṣiḥâḥ, malgré qu'el-Ǵauharî donne le paradigme مِثال الدِرْهَم = الأكول, هِجْرَعٌ ou هَجْرَعٌ, LA sv., dont l'explication prouve qu'on ne connaissait pas bien le vrai sens de ce mot bédouin, = الطويل selon Ṣiḥâḥ, < de جَرْع, selon LA sv. جرع, métathèse هَرْجَعٌ, LA IX p. 249; ¹) هَجَرَعٌ = جبان, LA IX p. 397, qui dit que c'est هَفْعَلٌ من الجَرَع هاؤه بَدَلٌ من الهمزة عن ابن جنّي; la vraie forme serait donc إِجْرَعٌ, un صفة غالبة. Il faut

---

¹) Ici il donne cette vocalisation au lieu de هِرْجَعٌ, ce qui peut être une inadvertance de l'éditeur-correcteur, mais LA a aussi هِجْرَعٌ, *ut supra*.

²) V. ici pp. 63, 973, 1147/8 et Add. ad l.; la racine paraît être جرش. et le mot n'a probablement rien à faire avec رِجْل, sur lequel il a cependant été calqué.

noter ici que le ء initial se prononce avec la *voyelle* i, qui est la voyelle prostétique par excellence, p e. إِبْن, إِسْم إِجْر (1 إِبْد, إِصْبَع [2]), etc., et les mots en question seraient donc pour un

[1]) V. page précédente n. 2.

[2]) De Lagarde, Bildungen der Nomina p. 21, dit que أَصْبَع serait une forme collatérale de صب (lisez صبأ) et à l'origine un impératif. صَبَأَ est = صَبَعَ, LA I pp. 61,1 et 103,5 (comme beaucoup d'autres فَعَأَ, devenus ultimæ ع) = صبأت على القوم وصبعت وهو أن تدلّ عليهم غيرهم. صبع paraît être primaire, et l'étymologie pourrait être acceptable, mais l'impératif est improuvable et remonterait, si vrai, à un temps trop éloigné pour être perceptible. La voyelle i initiale, qui, comme telle, reçoit un hamzah précédant, ainsi que les autres mots analogues, n'est pas „préfixe euphonique”, Barth Nominalbild. p. 219, mais on l'a préfixée, la syllabe initiale brève et ouverte étant prononcée avec une voyelle très fugitive, murmurée. Pour ramener cette syllabe à une pleine syllabe sémitique avec sa voyelle, placée avant ou après la consonne, on a préfixé la voyelle ʾi. Cet א *prostethicum* est surtout courant dans les parlers bédouins du Nord, v. ma LBʿA Gl. sub *Prosthèse*. La voyelle i est celle qui s'est conservée le plus longtemps dans les langues sémitiques, cf. l'assyr. vis à vis du babylonien. إِصبع, dont la vocalisation est fort variée en arabe, Streitfragen, éd. Weil p. 65, LA sv., a aussi dans la plupart des langues sémitiques la voyelle prosthétique, excepté en égypt.-aram. et en syriaque: ṣabʿā; en Syrie, iṣbeʿ, pl. aṣâbeʿ et ṣabîʿ; Eg. ṣubâʿ ou ṣâbiʿ, pl. ṣawâbiʿ; Sud, صَبْع, Dṯ. 315, 1027,5, ici p. 91, v. *sub* رِن, ou صُبْع, Stace p. 65, RO p. 250,14 d'en bas, à côté de uṣbaʿ, Ḥḍr. p. 332,3 d'en bas; pl. أَصْبُع, ib., Dṯ. 1024,5 d'en bas, et ṣubʿân ou ṣubûʿ. Maroc ṣbaʿ, Marçais TAT p. 353, où se trouvent aussi les formes de l'Algérie et qui n'ont pas la prosthèse. Afrique équatoriale uṣbaʿ ou aṣbaʿ, Lethem p. 322, mais Carbou p. 166 donne ṣabéʾ. On voit donc que la prosthèse est plus rare dans les dialectes. إِصبع aurait donné le dénominatif صبع = صبع فلانًا على فلان دلّه عليه بالإشارة, LA sv., Holma Korperteile p. 124, mais إِصْبَع doit bien aussi venir d'une idée sémantique, que je ne connais pas. En babyl., il y a la même expression avec ubâna tarâṣu, Holma p. 123. V. Additions.

إِفْعَل, où la voyelle hamzée est préposée pour donner plus de corps à la syllabe simple. On peut être sûr qu'un *Alef prostheticum* est toujours adventice et ne fait pas partie de la racine, comme on peut le constater sur les exemples qu'en donne Barth, NB pp. 219 et 225 et s., v. ici p. 91, et qui doivent provenir de la langue parlée. Ils peuvent se ramener à une forme sans prosthèse. Il y a la même prosthèse dans إِبْهام = بَاهِم, vhv., et بُهام, Holma Körperteile p. XI et p. 121, comme aussi dans אֶצְעָדָה, *bracelet*, < צְעָדָה, p. 91, = عِضَاد Ḥḍr. p. 12, par métathèse, ib.; le mot hébreu, commençant par une sifflante, reçoit la prosthèse, tandis que dans l'arabe عِضَاد la voyelle est suffisamment protégée par le ع. Je la trouve même dans إِبْط que le peuple prononçait ibiṭ, avec anaptyxe, Ǵawâlîqî خطأ العوام p. 142, > باط, pp. 5 et 971 et Addit., ad p. 1043, comme dans إِبِل, qui a donné bil, bill, bull, bel, bêl, p. 5. On pourra les considérer comme de vieux mots dissyllabiques. Dans l'impératif أُفْعُل, la première voyelle est par harmonie vocalique. Barth, o.l. § 150, veut que la prosthèse ait originairement été ʾa. Cela échappe à mon jugement. A présent, c'est presque toujours i, qui varie avec sa consanguine *u*. Dans le Sud, on a adopté le mot قلاص, *verre à boire*, qu'on a entendu à Aden, < l'anglais *glass*. Mes hommes du Yéman et de Ḥḍr. le prononçaient kalâṣ et ceux de Dṯ., qalâṣ, p. 1464 n., même ġalâṣ (ق > غ). Euting a entendu à Ḥâil iglâṣ, parce que chaque consonne a sa voyelle en sémitique. A cause de cela un mot sémitique ne peut commencer par deux consonnes.

De ce thème رَق, u, > أَرْق vient le sudarabique رَاق, i, *uriner*, vhv., RO p. 202, 16. ـيـ رِقْت, *j'ai versé l'eau*, dṯ.

= RO l. l. roqt [1]), euphémisme pour *pisser*, = بل dt, ou شَمَّ سيَّبت الماء = شيّبت, Prov. et Dict. p. 201, = Nord شَخّ, ici vol. I p. IX. C'est le classique أَرَاقَ > حَرَق, l. Ṣiḥâḥ XIII p. 274, L A XI pp. 467, 3 d'en bas et 468, 4: روّق السكران بال في ثيابه, „*pisser dans le pantalon*", locution encore courante dans le Sud, mais avec راق, i, comme on vient de le voir. L A XI p. 427, 3 d'en bas: أَرَاقَ الرجل ماء ظَهْرِه, *pisser*. L A a أراق *sub* روق et ريق. Cf. l'hébr. ירק, *cracher*, *sputare* (Scerbo), avec métathèse (w > i), comme ירה, *arroser*, de רוה = روى, vhv.

Il y a un autre thème حرق, qui n'est resté que dans حِرْق = الثوب الخلق, Qâm. seul, cf. حِرْز, et à l'instar de رِمْث, p. 1420, 6 d'en bas, نيم = القَرْو الخَلَق, Ṣiḥâḥ sv. et L A XVI p. 80, 2, شِمْر, هِدْم, حِرْث = عِرْس, L A VII p. 134, 7, حِمْل, etc., formés sur le paradigme فِعْل d'une *chose sale et déchirée*. C'est un composé de حَرّ = حَرى, Dt. 360, ma Festgabe Gl. sv., et de رَقّ > رقيق, vhv.

رُوقة, *ce qui est nécessaire pour la subsistance matérielle de la vie*. Rôqat el-ʿêîš el-ʿêš, *l'alimentation de la vie est le pain*, me dit un Daṯînois. Le mot se trouve également en ʿOmân: RO p. 187, 5: flân mektubìllo rôqa fi dilbèlde, *à un tel est assigné un subside alimentaire dans ce pays*. Ib. p. 233, 13: ḥarìmo yôm sâfran .... raḥyèllo zôghin bqàder mma yistekfàbo ḥa rôqto, *ses femmes, lorsqu'elles partirent..., laissèrent à leur mari autant qui lui suffirait pour son alimentation*. Ib. p. 282, 9

---

[1]) Roqt pour riqt est en vertu de l'interchangeabilité de i et u: le dt. riqt est plus correct, selon la règle p. 1550 n. 2.

d'en bas: śeyyi ma^cak missbêb fi ^cÖmân? Bqader er-rôqa, *as-tu en ^cOmân des choses nécessaires pour vivre? Il y a autant qu'il est nécessaire pour vivre.* LA XI p. 427, 12: الرُّوقَةُ الشَّيْءُ اليَسِيرُ يمانية. Ce serait donc un mot yémanite. Lane sv.. Vollers, ZDMG 50 p. 642, l'identifie à l'égyptien rôk, *cadastre*, Dozy sv., qui est persan et doit être un tout autre mot. Spiro: رُوك, rôk, *general, common estate;* على الروك, *in common.* Or, nous trouvons le mot ἡ ῥόγα dans les papyrus greco-arabes publiés par H. I. Bell, où il correspond à l'arabe عطاء, *stipendium*, Becker ZA 20 p. 93. C'est sans doute le même mot que le sudarabique رُوقة. Une inscription sicilienne donne ῥόγος, *monceau de blé* > *grenier*, qui doit bien être séparé du latin *rogus, bûcher*, Walde sv. Si روقة et ῥόγα sont identiques, le روقة sudarabique serait venu là-bas avec les marchands grecs de مُرّ ولُبان, Hérodote Livre III § CVII, qui y ont aussi laissé les mots قَلَّس, ou قلص, p. 1270 n., et comme l'anglais *glass* > قلاص = قدح, p. 1600, y restera probablement toujours, ainsi qu'au Soudân arabe. Si le mot est arabe, ce que je ne saurais prouver, il serait venu en Egypte avec les tribus sudarabiques. Il est cependant surprenant que ῥόγα ne soit pas rendu par روقة dans les textes arabes, mais par عطاء. Il se peut que le sudarabique روقة soit un vrai mot arabe, de راق, u, *être clair, exigu.* Nous disons aussi: c'est le plus clair de mes revenus. N'ayant pas ici à Nice les livres nécessaires, je ne puis rechercher l'origine du mot en question [1]).

---

[1]) Je voulais envoyer à Nice, en 1921, une caisse de livres de ma bibliothèque de Munich. A l'Office d'exportation, on me demanda une liste détaillée de tous les livres, ainsi que le prix de chaque volume. En outre, il fallait payer 15% de droit d'exportation et en France, 10% de droit d'importation. J'ai dû y renoncer. De cette façon, toutes les relations internationales sont devenues impossibles. A l'heure qu'il est, la science est taxée comme un objet de luxe. On ne peut même

رُوَاق, < رِوَاق, 703, 12 = ma LB ͨA pp. 8, 17, 18; 5, 25. C'est la *partie inférieure de l'étoffe qui ferme le derrière de la tente,* selon mes ͨAnezeh. Burckhardt, Voyages en Arabie III p. 28 (trad. fr.), = éd. allem. p. 30, est ici exact lorsqu'il dit „le derrière de la tente est fermé par le rouak, pièce de tissu de poil de chèvre de trois à quatre pieds de haut, à laquelle est cousu un sefalé [1]), portion de vieux manteau ou abba (عباء) qui pend jusqu'à terre. Le rouak et le sefale empêchent le vent d'entrer." Sans ce riwâq, le vent s'engouffrerait par derrière. Je n'ai jamais vu une tente bédouine sans ce riwâq. Musil, o. l. p. 126, donne la description d'une tente des contrées qu'il a parcourues. Il attribue au رُوَاق le même sens que Burckhardt et moi-même. Jaussen, Coutumes p. 339, 4 d'en bas: „rûag (lisez rŭwâg) pièce d'étoffe en poils de chèvre qui ferme la tente du côté de l'ouest", parce que la tente a, le plus souvent et autant que cela peut se faire, le devant tourné vers le soleil levant, ce qui peut être une réminiscence du culte du soleil. Musil o. l. p. 126. Sur la tente du Sud, voir 19 et s. et le commentaire. Socin, Diw. I p. 206 v. 10 et Gl. sv., traduit رُوَاق par *Zeltvorhang,* ce qui n'est pas très juste, étant donné que le رُوَاق ferme le derrière de la tente. Les lexicographes ne savaient pas non plus le sens exact de ce mot, ainsi qu'on pourra le constater en lisant LA sv. p. 426. I. Sîdah VI p. 4, 3: رواق البيت سَماوتُه وهي الشُّقّة التي تكون دون العُلْيا. أبو زيد: رواق البيت سُتْرة مُقَدَّمة من اعلاه الى الارض. En-Nihâyah II p. 112 reproduit la première partie de cette définition.

---

consulter ses confrères sur une question épineuse, car on ne peut avoir l'indélicatesse de leur faire payer l'affranchissement fort élevé d'une lettre, surtout à ceux de l'Allemagne et de l'Autriche. Et les livres sont d'un prix inabordable pour les pauvres savants austro-allemands.

1) سِفَالَة = class. دِفَاء, LA XI p. 426; prononciation pour قِفَاء?

De رواق on a fait le dénominatif روّق, *munir d'un* riwâq, Imrul-Qays N° 40 v. 32 (Ahlwardt): فخبّوا علينا ظلّ ثوب مُروّق, et Diw. Hodeyl. N° 134 v. 10: فظلّت لدينا في خباء مُروّق, expliqué par سقط مُسْدَل عليهم, I. Sîdah VI p. 4, 5. Au fig., روّق الليل = مدّ ظُلْمَتَه, I. es-Sikkît p. 421 d. l.; I. Sîdah IX p. 39, 11 d'en bas = أَلْبَسَنا الليل وتثنّى علينا. LA sv. p. 425 en bas donne aussi أُرْواق, = فساطيط, Nihâyah l. l., qui aurait le pluriel أَرْوِقة, mais c'est là le pluriel régulier de رِواق, I. Sîdah VI p. 4, = رُوق, I. Sîdah ib., Nihâyah ll., et LA ib., et أرواق doit être رِواق, avec prosthèse. Ici deux mots sont sans doute confondus: l'arabe رِواق et le persan رُواق, *loggia*, *bretèche* [1]), en Syrie *balcon*.
رواقة البيت, *véranda*, Lethem p. 472.

Littmann, Neuarab. Volkspoesie p. 82 N° XIV, rapporte un ḥadâ, vhv., dont le commencement (= ib. p. 93) est: Yá Śiblī wayn irwâġ il-bayt yallī yᶜaḏḏîk ᶜan il-hawā̀, ce qu'il traduit par:

O Śibli, wo sind die Vorhallen des Hauses, die dich vor dem Winde schützen pflegten?

Il faut pourtant traduire رواق par ce que je viens d'exposer. L'expression رواق البيت se rapporte à la tente bédouine, cf. Littmann lui-même o. l. p. 93, 8 d'en bas. رواق n'est pas ici un pluriel [2]).

[1]) *Bretèche* est loge avec vue latérale et de face faisant saillie sur une façade, Viollet-Leduc, *Histoire d'une maison.*

[2]) Le mètre, qui est un ragaz, est en désordre; il n'y a que le troisième et les quatre derniers hémistiches qui soient justes; le quatrième doit être niḥnā beni maᶜrûf sawā, car les Druzes s'appellent eux-mêmes Beni maᶜrûf. V. Additions.

مروقة, *sacrifice*, chez les Bédouins du Nord. Musil o. l. p. 216 en bas. < مروقة, comme مشوبة, مثوبة, مشورة, 308, 13; 639, 4 d'en bas. El-Ḫafâǵî sur la Durrah d'el Ḥarîrî, Cstpl., p. 43. Ce mot provient de أراق = صبّ, *verser*, I. el-Qûṭ. p. 110, 6, à cause du sang qu'on *verse*, أراق > de أروق, selon L A XI p. 467, et راق, i, en est une forme secondaire; Fleischer, apud Levy H W B IV p. 486, n'a donc pas tout à fait raison.

راق III.

راق, u, se trouve dans le dialecte arabe des Šuwâh du Barnou. Ce verbe étant fort intéressant, je le fais figurer ici. Carbou p. 154:

ez-zûl el burûg fid-dâr hôla ez-zemân išûfah
L'homme qui voyage dans le pays voit la honte des temps passés.

Chez Letnem, راق varie avec راخ [1]) et même avec راغ [1]). Il signifie *travel about*, pp. 127 et 333, *walk about*, p. 216, et *wander about*, p. 475, *to go round, travel about*, pp. 333 et 448, *stroll* = استرح, انفرّج (<انفرّج) = râq = نشر, انفرّج, p. 475, et p. 462, *travel*, راق = سافر, خطر, ساح.

La gazelle dit au lièvre, ib. p. 205:

Inti ma tarûḥ ad-dâr šin ṭawwal aḏânki
You do not wander about the country, what makes your ears so long?

Ensuite, *take exercise*, راق = شرب ريح, ib. p. 315, = le levantin شمّ الهوا, mais le sens en est toujours *go round, walk about*, et *exercise horses*, راق ب = روّق, p. 315, avec le même sens primaire. Cela a donné *search*, r â ṛ (r â q) = f a t t a š, q a ṣ ṣ, pp. 425 et 426, = le dialectal, hors de là, دوّر على,

---

[1]) ق > خ, comme قبر et خبر, *tombe*, ib. p. 337, et غ < ق, comme غار < قر, *to seize*, p. 426; cf. قبر, *saisir*, dial. du Nord.

vhv., qui au Soudan a un autre sens, v. ici sub دار et راق p. 1553 4. Ib. p. 389: *pass*, of time, râq, qâba, ᶜaqab.

Un pauvre amoureux chante à l'adresse d'une fille, fiancée à un riche, ib. p. 232:

ya[1]) tâḫud as-Sikkai kân as-Sikkai bemâlah
yarûq mâl as-Sikkai gâᶜid as-Sikkai beḥâlah

Ne prends pas le petit bonhomme, quand même il aurait de la fortune.
La fortune du petit bonhomme s'en va, et il restera tout seul (sans rien).

Ici yarûq se dirait aussi yirûḥ, ib. p 367: *be lost, wander*, ḏihib, râḥ, sâb. Je ne crois pas que راق soit ici *être clair*, ni apparenté à راع, u, vhv. p. 1602 en bas. Cf. p. 1501/2.

روّق, *exercise horses*, ib. p. 315 = راق ب, ib., mais aussi *cure* = rayyaq, śafa, dowwa, p. 294, = ريّق ib. p. 344 (ريّض? vhv.). Ce dernier sens de روّق se trouve également en Syrie, *guérir*, *se rétablir*, intr., où c'est pour تروّق et qui provient d'une autre racine homonyme.

رواقة, *exercise*, ib. p. 315.

روّاق, rowwâq, *vagabond*, ib. p. 472. On dit: ar-riǵl ar-roaga ya buddina[2]) taǵîb as-sâha, *a wandering foot will surely bring its possessor to shame*, ib. p. 216.

On a donc pu constater que le راق, = راح et راغ, en question a, dans ce dialecte, un sens qu'on ne saurait ramener au même thème classique et dialectal. On est bien tenté d'y voir un parent de راح, *aller*, qui existe du reste aussi dans ce dialecte, et il se peut même que راح soit ici primaire, ce qui pourrait confirmer l'étymologie, bien incertaine, que j'ai osé avancer pour راح, *aller*, ici p. 1507 s. et cf. ici pp. 1590 et 1607.

[1]) يا est dans ce dialecte = لا devant l'impératif, v. la note suivante.
[2]) Voir note précédente.

Ce راق, u, peut expliquer la troisième radicale de مرق, u, *passer*, 583 n.; 1156 n.; مرّاق, *passager, éphémère*, Socin Diw. N° 110 v. 8; *sortir*, Carbou pp. 79 d. l. = ici p. 1579, 14; 84; 110, composé de مر et روق, v. ici p. 1508 n. 1. Le passage de ح à ق est cependant rare en arabe; je me rappelle حَشْطَ = قَشْطَ, بقر et بحر = شقّ, v. pp. 135 et 979, = فقّر, I. Saᶜd I, ı p. 122 d. l., ib. IV, ı p. 56, 23; روّق et روّح, p. 1587.

Il se peut que ce راق puisse aussi expliquer la provenance de IIIe radicale dans رحق, *être loin*, vhv. Ce verbe est encore conservé dans les autres langues sémitiques et en mehri, = babyl. rêqu, *be* or *become distant, recede, remove*, Muss-Arnolt sv., Weidner o. l. p. 92. Peut-être aussi peut-on y voir la √ رح qui a donné راح, u, *aller*, v. p. 1606.

*روم

رام, u, est en ᶜomânais et au Zanzibar le verbe usuel pour *pouvoir*, 464; 987, 4 d'en bas. RO pp. 27, 12; 274, 6 d'en bas; 279, 6; 299, 2; 322, 11: ما راموا له, 375, 1, 3, 8, et § 334 et les renvois Dt. 464 n. 1. Ce sens ne vient pas de رام, u, *désirer*, طلب, I. el-Qûṭ. p. 269, 18, parent de رئم, v. ici *sub* رعم, mais de رام, u, *être haut*, qui ne s'est conservé que dans رام, i, vhv., et dans ورم, mais qui existe dans les autres langues sémitiques, Lidzbarski, Handbuch p. 368. Nöldeke, WZKM IX p. 21, et Vollers, ZDMG 49 p. 509 en bas, ont déjà relevé cette étymologie. Ce qui la confirme,

---

[1]) مرق, u, ma LA p. 62, ici p. 1508 n., n'est employé qu'à l'est du Yéman et en Syrie. Il est courant dans le Sud de la province d'Alger et d'Oran dans le sens de *passer* (A. Joly). C'est aussi ṣaṭâtique, *vorbeigehen* (Littmann). Classiquement, c'est *passer*, *dépasser*, *outrepasser*, *dévier*. مرق بين الصّفّين, Kâmil d'el-Mob. p. 544, 5, où aussi la variante مرّ, Nöldeke ZDMG 49 p. 418.

c'est que les Daṯînois disent ici شور, يشور, 463; 987; ḤB pp. 245 et 281, 5, *pouvoir*, qui vient de √شور, *être haut*, = شول, et qui se trouve également dans شرع, شرف, vhvs., شرق, p. 1588, et شبر vhv. [1]). Nous disons aussi *être à la hauteur de* = *pouvoir*, et le Syrien dit ما يطلع بيدي, *je ne puis le faire.*

تروّم, *bêler*, *chevroter*, (chèvre), 699 n. 1, Dṯ. المَاعز تتْروّم, *la chèvre chevrote*, = Nord نغط, ma LB ͨA p. 2, 28; onomatopée.

Sîb. II p. 293, 14, = éd. Caire II p. 280, 3 d'en bas, dit, à propos de la prononciation išmâm de مَذْعور (maḏͨûr), que c'est كأنّك تروم الكسرة, ce que Schaade, Sibawaihi's Lautlehre p. 27, traduit par „mit gemurmeltem kesra". Il a peut être cru que رام, u, veut dire *murmurer*, en pensant à l'onomatopée رم, p. 1155, > ترمرم = تمرمر, qui a ce sens. Mais les dictionnaires n'ont point enregistré ce sens, qui pourtant se trouve dans تروّم, v. *supra*. رام a ici et dans les autres passages chez Sîb. II § 494, = Caire II p. 282, 2, 5, le sens ordinaire de *désirer*, et Jahn le traduit par „wie man sich bestrebt ein Kesra (nach wâw) hören zu lassen", ou bien, plus simplement, *comme si tu voulais* (prononcer) *le kesra*, v. LA *sub* رام, u. Schaade a voulu par sa traduction plutôt exprimer la définition des grammairiens du terme technique روم chez Sîb., II § 498, qu'el-Ǵauharî, le premier, dit être un حركة مختلسة مختفاة, reproduit par LA *sub* روم et traité par S. de Sacy, Gr. I p. 44 [2]), et Lane sv. Ce روم, qui est الحركة في الوقف على المرفوع والمجرور, à l'exclusion de l'accusatif, LA sv., est fort intéressant à cause des

[1]) Pour plus de détails, je renvois aux Additions *ad locum*.

[2]) Qui traduit مختلسة par *escamoté*, suivi par Schaade o. l. p. 25, ce qui n'est pas bien bon. Cf. Fleischer Kl. Schriften I p. 143 en bas.

exemples qu'el-Ǵauharî et LA en donnent tirés du Qorân. Ils citent à ce propos le Qôr. II v. 181: شَهْرُ رَمَضَانَ, où le ر dans شَهْرُ doit être prononcé avec le رَوْم, ou حَرَكَة مُخْتَلَسَة, une voyelle furtive (ce que je marque dans mes textes par une petite croix (+)), et cela pour éviter la rencontre de deux consonnes sans voyelles, car le اِلْتِقَاء السَّاكِنَيْن ne se trouve pas en arabe. On aura donc prononcé شَهْرُ رمضان, où le ه est ساكنة, d'après les grammairiens cités, LA XV p. 150, 4; mais à présent on prononce, avec anaptyxe, śahĕr ramaḍân. Pour accommoder ce شَهْرُ رمضان aux règles de la morphologie, on a inventé ici le رَوْم, car le Prophète ne pouvait pas, bien entendu, pécher contre la grammaire. S'il avait dit شَهْرُ رمضان, comme cela figure dans le texte sacré, on n'aurait point relevé qu'il fallait ici le رَوْم. L'autre exemple qorânique du رَوْم est tiré de la S. 15 v. 9: إِنَّا نَحْنُ نَزَّلْنَا, où le Prophète aura dit نَحْنْ, qu'on entend encore quelquefois. Les autres exemples qui figurent dans Ṣiḥâḥ, LA et Lane ne se rapportent pas au رَوْم en question.

رُوم, prononcé rôm. On dit d'un animal qu'il est روم بك = راجل بك 1241, 7, vhv. الغنم روم بك, *les moutons viennent lorsque tu les appelles*, Dt. Ce روم vient probablement de رئم, vhv., *s'accoutumer à, y être attaché*, v. *sub* رعم et ريّم, et روم serait pour l'inf. رُؤْم > رُوُوم > رُوم, comme le pl. رُؤُوس > رُوس, vhv.

Je ne sais si ce sens de ترّوم vient de l'onomatopée رم, vhv., > رمرم, ou de $\sqrt{}$ روم plus haut. Dans le premier cas, on pourra comparer le français *bramer*, ce qui se dit du cerf et qui vient du v. allem. *breman* = *brüllen*, *brummen*, onomatopée, et qui a aussi donné l'ital. *bramare* = *grandemente*

desiderare. Ou bien est-ce parce que l'animal *élève la voix,* يـرمرم? [1]), et c'est alors une onomatopée. La même onomatopée me paraît se trouver dans l'hébr. רוֹמֵם, *exalter, louer,* que j'ai quelque difficulté à dériver de רָם, u, *être haut,* malgré le latin *exaltare;* cf. רוֹמָם, *lode, esaltazione* (Scerbo). L'hébr. תְּרוּמָה, *élévation > don, oblation, offrande,* offre la même sémantique que l'arabe postclassique ارتفاع, *budget, revenu, montant,* Ḥusn el-Moḥâḍarah I p. 210, 3; v. Kremer, Einnahme, passim.

روم, coll., *fusils turcs,* 520, 13; 536, 2, Socin Diw. Gl. sv.. Le pluriel est aussi رُوام et أَرْوام, 330, 2. Le singulier بندق رُومي, 115, 21; 143, 19; 1527. رُوميّة, *fusils,* 136 n. 4; 545 d. l.; 639 n. 3. Posséder un bon fusil est le plus grand bonheur d'un Bédouin. Musil o. l. p. 455 rapporte cette poésie:

Yâ nezhet͡-al-qalbe bid-dinya ṯalâṯ ḥâǵât
Al-bendeq͡-al-moṛrabi wal-heǵne waz-zênât
Le cœur soupire après trois choses dans ce bas monde:
Le fusil maghribin [2]), *le dromadaire et les jolies femmes.*

Mètre – – ⏑ – | – ⏑ – | – – ⏑ – | – – . [3]) Le Ḥaḍarî, lui, dit: الماء والخضرة والوجه الحسن. La femme y est toujours, bien entendu. Sur les fusils, voir Index 1856 *sub* fusils.

رومة, pl. رُوم, *pole for a boat,* Stace p. 126.

رون

روّن, *finir, terminer,* en ʿOmân. mmîne mráuwine ḫabze, *ma mère a fini de faire le pain,* RO p. 210, 14. Qâm huwe

[1]) Mais رمرم vhv. n'est pas *élever* en arabe: c'est une onomatopée = مرمر, v. p. 1417.

[2]) Dans le Sud, il y a aussi des بنادق مغربيّة.

[3]) J'ai corrigé le texte de Musil d'après le chant.

yegauwad ʿalal-beʿîr... u yôm mrauwan mgauwad [1]) ḥaṭṭ lmurra [2]) fôq ẓohar lbeʿîr, *il se mit à mettre le bât sur le chameau... et lorsqu'il eut fini de bâter, il plaça les cordes sur le dos du chameau*, Rössler MSOS I p. 65,2. Sur le participe, cf. Tantavy, Traité p. 206: ومروّح شبكتني ومروّح, = ومروّح, *tu m'as pris dans ton filet et tu es partie* (où le masc. est pour le fém.), = Sachau AVLM p. 87, où la traduction est inexacte [1]). روّن est en ʿOmân le synonyme de قوّض, qui est parent de قضي, avec métathèse et changement de ى en و. Je ne connais pas ce verbe روّن dans d'autres dialectes et j'ignore son étymologie. Dans Psaume 78 v. 65 on lit: כְּגִבּוֹר מִתְרוֹנֵן מִיָּיִן, ce qui est traduit par Kautzsch par *wie ein Held, der vom Weine besiegt wird*, et chez Bargès, *Libri Psalmorum* [3]), par فاستيقظ الله مثل رجل وسن ومثل جبّار مُسكَر من الشراب, tandis que la traduction américaine de Beyrouth porte: فاستيقظ الربّ كنائم كجبّار مُعيّط من الخمر. Les Américains [4]) ont donc pris le verbe hébreu dans le même sens que l'arabe رنّ = صاح et جلبة, LA sv., v. ici *sub* رنّ, p. 1465, > أرونن, LA sv.; cf. رنح, vhv.. Le verset est extraordinaire en tant qu'il s'applique à Dieu, אדני. Mais le Dieu des Hébreux a tant de qualités que les Chrétiens ne lui attribuent pas.

---

[1]) Sur le sens de ce participe passé, voir Prov. et Dict. pp. 71,18; 83,11 et 84, où exemples; Dṯ. 86,7 et 87, 104,5; 105,7 d'en bas; 112,4; 161,6; cf. 723 et s. et ici p. 1510 et n. 1. Un critique avait révoqué en doute cet emploi du participe passé, qui se trouve également dans d'autres dialectes. Doutté, TO p. 22 note 39, et Marçais, Ulâd Brāhîm p. 89 et n. 2, ont confirmé mon observation; v. Addit. Sur جوّد, voir ici p. 309.

[2]) Sur murra, voir ici p. 1427 en bas.

[3]) Par R. Yapheth ben Heli, qui vivait au Xe siècle; Paris 1861.

[4]) Qui ont travaillé avec des savants juifs syriens.

*روى I.

روى, i, *informer, raconter*, Dṯ. لاجاء دخيل ... يروي لهم بالاخبار, *lorsqu'un hôte arrive ..., il leur raconte les nouvelles*, 20, 24; 627, 628; 1237. Cf. le Hif. de ירה, 628, *accennare con le dita, insegnare* (Scerbo), et le śḥ re, *chanter*, et re, *chant*, Bittner St. śḥ I pp. 28 et 30 et II p. 41. رأى et روى sont proches parents, 628.

روّى, *montrer*, 627, = ورّى dans le Nord et les dialectes du Levant, Ḥḍr. p. 336 7; Vollers VS p. 94; aussi chez Galen, éd. Simon I p. XX, selon Brockelmann o. l. I p. 593 Anm., où ورّى est à tort *belehren*. روّى, *montrer*, se dit aussi en Mésopotamie, van Ess, o. l. p. 110. Marçais TAT p. 493; Bel. Djâzya p. 76. Au Yéman, روّى et ورّى s'emploient *promiscue*, Stace p. 126. J'ai toujours considéré ورّى comme une métathèse de روّى. Littmann, dans Schmidt-Kahle Volkserzähl. p. 302 dit: „warra, peut-être pour rauwa, de raʾā; en effet, il y a en hébr. הורה à côté de *ראה et dans les langues abyssines, *ורי à côté de ראי, de façon qu'il s'agit peut-être de deux racines d'une existence parallèle." Cela n'empêche pas que la métathèse ne puisse être ancienne [1]). Brockelmann, o. l. p. 593 Anm. 1, dit que ʾaurā, *montrer*, est répandu dans *tous* les dialectes, ce qui n'est pas le cas, ici p. 1048 [2]). Le dialecte de Barnou a awra ou ôra, *show*,

---

[1]) הֶרְאָה est l'arabe أَرَى < أَرْأَى, et le Hif. הוֹרָה, *montrer*, cadre avec أَوْرَى = ورّى.

[2]) Le werreś, *apporter les cadeaux de noce*, que cite Brockelmann o. l. I p. 511, ne vient pas, contre Stumme, de warri āś, mais c'est un dénominatif de بركت ورشك qu'on dit communément au Levant en guise de remerciement; le mot est turco-persan. Il n'a rien à faire

Lethem p. 431, et ib. p. 258: a w r a ḥâl, *behave*. Carbou p. 217: n û r î k, *je te montrerai*, et il donne ib. a r a, *montrer*.

L A I p. 83 donne رَوَّأَ فى الامر = نظر فيه وتعقّبه ولم يعاجل بجواب, *réfléchir avec pondération*, = رَيَّأَ ib., et ib. XIX p. 68, 14 il dit que رَوَّأَ est une لغة pour روّى = نظر فيه وتعقّبه وتفكّر, v. ici p. 1365. Ce رَوَّأَ est le même verbe que روّى, et on l'a hamzé على غير قياس, comme le fait justement observer L A I p. 82, = ici p. 1365. Faṣîḥ Taʿlab p. 17, 3 dit qu'on le prononçait aussi sans hamzah: r à u w a. Seulement, ce hamzah provient de l'accent sur la dernière syllabe, ainsi que je l'ai exposé ici p. 1363 et ss. et *sub* رداء, رشاء, رنّ et *passim* dans ce Glossaire. Les grammairiens et les lexicographes arabes ont bien relevé ce hamzah final produit par l'accent, et ils l'ont placé sur la voyelle finale, par commodité graphique, ce qui a amené la fausse opinion d'un verbe *ultimæ* hamzah. On peut conserver *ce terme conventionnel* pour désigner cette sorte de verbes, mais on doit aussi se rendre compte de sa portée.

Il y a encore un autre روى. I. el Qûṭ. p. 110, 8: شددت الأَرْوِيَة, L A XIX p. 66, 12 d'en bas, qui veut dire *bien serrer la corde*, رَوَّأَ, I. Wallâd († 332), éd. Brönnle p. 58, qui donne روى, i, = أَدَرْتَ عليه الحَبْلَ ?, I. Sîdah XVI p. 32. En-Nihâyah II p. 113, 7 rapporte un ḥadîṯ: ومعى إداوة عليها خرقة قد رَوَّأْتُها et il dit que c'est ainsi que cela a été transmis avec hamzah, رَوَّأَ, mais que c'est sans hamzah et que le

---

avec وَرْش = شُقَيْلِى, comme le pense Brockelmann l. l. note: voir ici p. 1282 et *sub* رَأْش, u.

verbe est رَوِى, i. Si رَوَّأَ est ici bien transmis, c'est à cause de l'accent: rauwà'tuha, et la forme est l'intensif de رَوِى. Ce رَوِى est sans doute un dénominatif de رِوَاء (فِعَال des instruments), *corde pour lier les effets sur la bête*, mot encore usité dans le Sud.

Les Ḥigâzites n'aimaient pas le hamzah, de façon que ce رَوَّأَ ainsi que tous les autres verbes *ultimae* hamzah, est une graphie de la prononciation de non-Ḥigâzites et comme telle intéressante [1]).

---

[1]) Le hamzah se rencontre fort souvent dans le Qorân, et cela prouve que le texte sacré a été accommodé aux règles des grammairiens, qui n'étaient point ḥigâzites. L'excellent ouvrage de Vollers VS § 15 montre avec beaucoup de talent ce remaniement, mais il ne relève pas que c'est l'accent sur la finale qui en est la cause L'exposé de Nöldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns* II p 56 et ss., ne me persuade nullement. Le Prophète était Qoreyšite, et le Qorân fut bien „descendu" dans le dialecte qoreyšite, ib. p. 57. Mais ib. p. 59 il est dit que „le Qorân est composé, de même que les anciennes poésies, „in einer allgemeinverständlichen Durchschnitts- oder Hochsprache", soit dans une langue plus ou moins littéraire, moyenne et généralement comprise. Et ib. p. 58 nous apprenons que le Qorân n'est pas du tout écrit dans un dialecte local et que sa langue est plutôt identique à celle des poésies préislamiques. Schwally cite lui même, ib. p. 57, la recommandation de ʿOtmân aux membres de la commission: „Si vous êtes d'un avis différent, écrivez-le dans le dialecte des Qoreyš dans lequel la révélation a eu lieu". Je ne crois pas qu'on puisse accuser le Prophète et ses successeurs „d'un manque absolu d'acribie philologique", ib. p. 57, car le plus pauvre Bédouin, dans toute la Péninsule, connaît à merveille sa langue, qu'il explique très souvent par les mêmes termes que dans les lexiques. El-Aṣmaʿî et el-Mofaḍḍal envoyèrent chercher un jeune homme des B. Asad pour trancher une question philologique en controverse entre les deux grands savants, Tahḏîb d'el-Azharî, Monde Oriental 1920, vol. XIV p. 10. El-Azharî († 370) avait lui-même passé longtemps chez les Bédouins Hawâzin, parmi lesquels il y avait aussi des portions de Tamîm et de Asad, et il caractérise leur langage ainsi: يتكلّمون بطباعهم البدويّة و قرائحهم التى اعتادوها ولا يكاد يقع فى منطقهم لحن ولا خطأ فاحش انتهى; v. Addit.. Nöldeke. Beiträge II p. 5, émet cette conclusion: „Il reste donc prouvé que le Qorân a été composé dans la ʿarabîyah, une langue dont le domaine

أرى, *montrer*, 628, RO § 375 et ib. p. 418, 7; *informer, raconter*, 628; 1237; Rössler MSOS III p. 8, 2 d'en bas: râwîni aśûf, *montre-moi que je voie;* ib. p. 23, 11 d'en bas: râwiyîneyyâh, *montre-les moi.* Au Yéman = أرى, 628; 1237; Jayakar, BBRAS 1902 p. 269; v. ici p. 1612 et n. 1.

ترآى, avec ب, *délibérer, conférer, échanger ses vues*, 628, =

„s'étendait au loin et qui avait beaucoup de différences dialectales. „Celles-ci se reflètent aussi dans les variantes qorâniques et elles se „sont conservées, inchangées ou modifiées, dans les dialectes modernes". Mais les variantes qorâniques ne proviennent pas du texte de ʿOtmân, qui n'était que la copie de celui du codex de Ḥafṣah. Personne ne prétend que le texte de la rédaction de ʿOtmân ait été remanié. Mais ce qu'on peut à juste titre soutenir, c'est que ce texte, qui était sans points diacritiques et sans voyelles, puisque ces signes graphiques ont été appliqués plus tard, ne présentait que la carcasse consonantique, „un vrai squelette", comme l'appelle Nöldeke, Beiträge II p. 3. Or, il était canoniquement admis qu'on pouvait prononcer les mots, ainsi dénués de signes graphiques, selon son dialecte local. Nöldeke, Geschichte des Qorâns² p. 281. Cela a amené les variantes qorâniques, lesquelles se rapportent le plus souvent à la prononciation d'un mot et rarement à la substitution d'un mot, ce qui peut aussi provenir d'un سبق قلم, *lapsus calami*, du copiste. Lorsqu'on s'est mis à copier le *textus receptus* de ʿOtmân, les copistes auront commis des erreurs, qui s'écartaient de ce texte, et de cette façon s'expliquent les différentes leçons des exégètes. Le grand philologue el-Kisâʾî († 182) avait composé un ouvrage sur les variantes qorâniques qu'el-Azharî avait étudié avec Aḥmed b. ʿAlî b. Razîn, Tahḏîb, Monde Oriental l. l. p. 16. Soutenir que le texte de ʿOtmân ait été partout et toujours conservé intact et conforme à l'original, est absurde. Ce n'est qu'à ce titre qu'on peut parler de „variantes qorâniques". Elles existent puisqu'elles ont été enregistrées dans plusieurs manuscrits du Qorân. C'est le grand mérite de K. Vollers d'avoir relevé de nombreuses variantes dans son ouvrage si remarquable *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, à l'instar de ce qu'a fait el-Yûnînî pour les Traditions d'el-Boḫârî. Les poésies préislamiques et le Qorân ont été voyellés et soumis au système des grammairiens, qui est du reste basé sur la vérité, mais nous ne connaissons pas exactement la prononciation de chaque mot. Quant au hamzah, les phonéticiens arabes avaient des idées absolument fausses sur sa nature.

ترايى p. 1048, 6. RO § 376: yitrâwâlné inno bhêr, *il* (sc. الشي) *nous semble qu'il est bien portant.*

رِواية, *notice, récit, information*, 628; 1237, = رِيّة, *récit, histoire*, 82, 2; pl. رِيّات, 1237. روى لى بالرِيّة, *il me raconta une histoire*, 1237, = هارانى بالرِيّة < هرى, vhv., < هرج, ma Festgabe p. 27 et s.

تروية, prononcé trûye, *omen*, RO § 65.

روى II.

روى, a, *être abreuvé* ou *arrosé suffisamment.* Lamma rawìet el-ğirbah, *lorsque le champ est suffisamment arrosé, a été assez saturé d'eau*, 87, 27; 88, 1. — *Boire suffisamment, étancher sa soif*, Dt., homme et bête. I. Sa'd I, I p. 155, 24: فسقاها فشربت حتى رَوِيت وسقى اصحابه حتى رَوُوا, *il lui donna à boire, et elle but suffisamment, et il donna à boire à ses amis leur soûl.* Mehri riwî = śḫ re cf. רוה et éthiop. ረወየ.

روى, i, *donner à boire*, comme LA XIX p. 65, 5 d'en bas = اسقى. C'est aussi *remplir*. M. Hartmann a publié dans la ZDMG 51 *Arabische Lieder aus Syrien*. Il y rapporte p. 184 une chanson populaire du Ḥaurân, et qui lui a été fournie par Wetzstein [1]). Le verset 2 est:

يا وَيل ويلى جُودَها على عين تَرَوّى جُودَها

---

[1]) Cette chanson contient plusieurs fautes métriques. Pour de si grands savants que Wetzstein et M. Hartmann, cela est surprenant. Lorsque Hartmann, ib. p. 181 prétend que le mot مَطْلَع n'est pas employé, mais ردّة, il est dans l'erreur. J'ai plusieurs chansons du Ḥaurân qui commencent par un مطلع et ainsi nommé.

où il faut lire et chanter le second hém.: عَلَ عَيْن تَرْوِى جُودَهَا,
à la source elle remplit son outre.

روّى, *remplir.* قل لِبِنْتُه :يا حَمْدَه تروّى الْقِرْبَة وتَسْقِى خيل الضُّيوف, *il dit à sa fille: Ḥamdah, tu rempliras l'outre et tu donneras à boire aux chevaux des hôtes,* récit du Ḥaurân. والعساكر تروّى ضُمْلانَهم, *et les soldats rempliront leurs outres,* ma L B ᶜA p. 58, 19. Musil o. l. p. 241, 8 d'en bas:

Min Naḫl tiṣdor baᶜad trawwi ṣamîle

ce qu'il traduit par: *von Naḫl reitest du fort, nachdem du getränkt hast dein dürres Tier.* Il y a ici d'abord une faute métrique dont le poète n'est certainement pas coupable. Le mètre de cette qaṣîdah est le raǵaz bédouin: – – ⏑ – | – – ⏑ – | – ⏑ – –. Au second pied, dor baᶜad traw ne fait pas le pied – – ⏑ –, et il faut lire:

مِن نَخْل تِصْدُر بعد تَرْوِيَة صَمِيلَه

où tarwît est pour tàrwiyat, et il faut traduire: *Tu sortiras de Naḫl après avoir rempli l'outre* de la monture. Sur صميل v. 1748 n. Dieu sait d'où le savant professeur de langue arabe a pèché son „dürres Tier" [1]. — روّى est = تروّى, selon L A XIX p. 65, 6: تروّى القومُ وروّوا تزوّدوا بالماء, mais pour روّى il faut sous-entendre الْقِرْبَة, et le second est réfléchi. R O p. 371, 2 d'en bas et n. 6, où روّى = استقى et ارتوى, mais ici روّى est aussi transitif; v. *sub* روّح p. 1513. El-Mobarrad, Kâmil p. 407, 3: روّيت زيدًا ماء وروّى أكثر من أَروى لأن روّى لا يكون الّا مرّةً بعد مرّة. C'est donc itératif ou pluralité. ارتوى. *boire assez, boire à sa soif,* homme et bète. — *Etre*

---

[1]) Cette qaṣîdah fourmille de fautes.

arrosé, terrain: partout courant. Avec l'adjectif رَيّان ou رَوْيان, dt., *qui a assez bu*, homme, animal et terrain.
رايَة est le *terrain suffisamment arrosé et imbibé d'eau au moyen des canaux et de l'arrosage artificiel*, en cela différent de شِرْب, vhv., qui est *arrosé par l'eau de pluie ou du sêl*, 288 n., cf. *sub* رباب p. 1058. Dôʿan dit dans sa longue qaṣîdah en r:

[1] مَنْ ما معه ثيرانٌ تاوِى مَشْوَرَه لا يَعْمِل الرايَة ولا يَعْمِل عَفَر

Qui n'a pas de taureaux qui rentrent à son étable[2],
Ne labourera pas le terrain arrosé ni celui déjà séché[3].

أَرْوَى, *mouflon*, 1544, 1. Usâmah p. 143, 7: اروى, pl. أَراوِى, *chamois*.

ريب

راب, i, *agiter* > *inquiéter; soupçonner*, *douter*, I. Sîdah XII p. 320, avec la métathèse classique et changement des labiales, مرى = شكّ, ib. et LA sv. Cf. رعَب et رهب, vhvs. En aram. c'est *secundae* w, Nöldeke, Beiträge I p. 41. Je me demande si la $\sqrt{}$ رب n'est pas ici onomatopéique, comme $\sqrt{}$ رم, p. 1155, ce qui conviendrait à l'aram. ܪܘܒ, *crier*, et ܪܘܒܐ, *tapage*. Le babyl. rîbu, *disparition*, Weidner, Babyl. Astr. p. 93, de ra(i)bū, *disparaître*, ib. et Muss-Arnolt p. 949, est l'arabe غاب, i, mais le babyl. a aussi rîbu irûb, *trembler* (terre), = nâšu, Kugler, Sternkunde II pp. 116 et 126; cf. نَاس, u, 1282/3 et نَاش, u, 1284, vhvs.

---

[1] Ainsi voyellé par l'auteur lui-même.

[2] Je ne suis point sûr du vrai sens de مَشْوَر. On le trouve aussi 461 en bas.

[3] عَفَر est le *terrain qui a été arrosé, mais dont l'eau a été tellement absorbée qu'il est à sec*. Lire 289 n. عفر au lieu de غَفَر.

ريّب, *rendre inquiet.* Enteh mirîyibìnna[1]) ḥeyṯ abṭeyt ʿaleyna fi misyârak, *tu nous as rendus fort inquiets à cause de ton retard dans ton excursion,* me dit un Daṯînois. ترايب, *avoir peur de,* avec من, 472, 4 d'en bas; Nord. استراب, *s'étonner.* RO p. 102, 9: rrîbe bu yistrîbo minno nnâs, *Das Wunder ist worüber sich die Leute wundern,* = Dṯ. استغرب.

ريبة, *mauvaise intention,* 815, 6 d'en bas. Dozy sv. ريبة donne ريبة ذئب, où il faut lire ريبة, Les *filles publiques* en Egypte sont appelées ذوات ريبة, et le *bordel,* بيت الريبة.

ريت

ريت, particule optative, v. p. 1054 5, = ليت, qui est déjà vieille en arabe. A propos de Boḫ. IX p. 84: باب قوله ليت كذا وكذا, l'auteur de فتح البارى[2]) sur le Boḫ. dit, vol. XIII p. 188 en haut: ليت حرف من حروف التمنّى يتعلّق بمستحيل غالبًا وبالممكن قليلا. Reckendorf S V p. 367; id. A S. p. 131 et s.. Nöldeke, Beiträge I p. 12 n., veut que ليت soit primaire et que son l vienne de لو: ريت serait formé sous l'influence de رأى. Cette étymologie n'explique cependant pas la dernière partie du mot. Barth, *Pronominalbildung in den semit. Sprachen* p. 87/88, considère le t a comme un démonstratif qui „a perdu sa force deiktique", et la forme primaire serait la y, comme dans אַחֲלַי, < ʾimmā + lē, *si utinam.* Pour ma part, je me range à l'avis de Fleischer, Kl. Schriften I p. 468. Selon lui et Spitta, Gramm. p. 178, ريت serait primaire < رَيْتَ, ancienne syncope de رَأَيْتَ, et par cela s'ex-

[1]) Sur mirîyibinna, voir Dṯ. 346 et ici p. 119.

[2]) Composé en 842 au Caire.

pliquerait que لَيْتَ peut être suivi de deux objets à l'accusatif, comme لَيتَ زيدًا شاخصا, *utinam videas Zaidum surgentem*, et ليت زيدًا قائما, Mufaṣṣal I p. 139 en bas.

ريد

رَيدة a dans le Sud le sens de *oasis au milieu d'une terre inculte et aride.* C'est alors un *pâturage*, où il y a aussi des arbres. Plusieurs localités dans le Sud portent ce nom, v. Arabica V Index p. 266, Hirsch, Reisen, Register sv. Le Wâdiy Rhayde ed-Dyn de A. v. Wrede, Reise in Ḥadhramout p. 204, s'appelle Reydat ed-deyyin, comme l'écrit aussi Hirsch p. 193. Bent, Southern Arabia p. 216/7, et ib. p. 105 Raidûn, qui est le nom de l'ancienne ville ruinée près de Haǵareyn; sur ريدون < ريدان voir Dṯ. p. 293 et ss. Hamdânî, Ǵezîrah, mentionne aussi plusieurs ريدة dans le Sud, de même que Yâqût. رَيدة الصَيعَر est le territoire où habitent les Bédouins Ṣeyᶜar ou Ṣêᶜar, Arabica V p. 250. Hirsch, o. l. p. 193, écrit Raidet es-Saᶜr, quoiqu'il prétende, p. X, „rendre les noms géographiques avec une correction inconnue jusqu'à présent". De Goeje, Hadhramaut p. 15, dit ne pas connaître le sens exact de ce mot et que Naśwân le met en rapport avec رِيح رَيدة, mais dans l'abrégé qu'a fait ᶜAẓîmuddîn Aḥmad de Śams el-ᶜUlûm, p. 43, Naśwân cite seulement رِيحٌ رَيدةٌ = غير شديد, = L A IV p. 174.

Il y a un autre رَيدة, qui en Ḥḍr. veut dire un *village des Bédouins situé sur le haut d'un rocher* ou *d'une montagne*, selon v. d. Berg, Le Ḥaḍhr. p. 38 note. Fiqh el-luṛah p. 295: الرَيد وهو ناحيتُه المُشرِفة على الهَواء. I. Sîdah X p. 72, 9: الرَيد الرَيد حَرْف من حروف الجبل. L A sv.: الجبل المُشرِف وجمعه رُيود

ابن سيده: الريد الحيد في الجبل كالحائط وهو الحرف الناتئ منه avec un Šâhid d'Abu Du'eyb. Mufadd. N° 1 v. 7 et 18. Le ريدة sudarabique, dans son second sens, peut donc venir de ce ريد, que nous trouvons également dans le nom de قلعة ريدان, Arabica V p. 52 et ss., = قلعة الريد, ce qui convient bien à cette localité. Nihâyah II p. 117: ريدان أطم من آطام المدينة. Or, y a-t-il un rapport étymologique entre روضة et ريدة dans le premier sens?[1])

*راس

راس, i, expliqué Arabica III p. 33 et Hdr. Gl. sv. Glaser, Altjem. Nachrichten p. 156. C'est une variation de راس, u, = رأس, vhvs. Marçais TAT p. 305. V. Additions.

ريسة. RO p. 95, 7 il y a: rrêse ey ššḥûṭ bû ʿa ḥâffit lmâl = dt. السيم ذى على حقّة التجربة, *la levée de terre qui est sur le bord du champ.* Ici ريسة est pour رايسة, provenant de راس, i, u, *être haut,* et correspondant à l'étymologie de son synonyme datînois سيم, v. p. 1375; cf. aussi l'éty-

[1]) A propos de ce nom de ريدة dont parle Glaser dans son *Reise nach Mârib* p. 117 n. 1, je saisis cette occasion de relever une grosse erreur de Glaser. Il y dit „*qu'un arabiste suédois*, qui avait fait un voyage à bord d'un bateau de guerre anglais le long de la côte en 1896 (voir Arabica IV p. 71), avait ébruité que Stace avait fait un voyage jusqu'au delà de Mârib et que de nombreuses sociétés anglaises et russes avaient suivi l'exemple de l'assistent-Resident". C'est bien moi qu'il a en vue. J'aurais même écrit un article à ce sujet dans la „Kölnische Zeitung" le 30 März 1896! Je n'ai jamais connu Stace; je n'ai jamais répandu une telle baliverne; je n'ai jamais rien écrit dans un journal et j'ignore qui a pu être „l'ami de l'arabiste" qui a donné de tels renseignements à Glaser. Cet homme souffrait de *paranoïa quærulans* et de la manie de la persécution. C'est là sa seule excuse.

mologie de مَنْشنية, 1448 et n. 1, 1608, pl. مناشي, 144, 18, qui vient de نشأ = نشا, u, *être* ou *devenir élevé*, 1610, ici p. 1630 n. 1. رَيسي est à Aden = ذُرة à Anṣâb et à جُعَيدى à Yeśbom.

ريض *

راض, i, *rester dans un endroit, être tranquillement fixé; être sans soucis.* رُضْنا في حَلْوان شَهْر زمان, *nous sommes restés tranquillement un mois à Ḥelwân* (près du Caire), Ḥaḍramite que j'y avais amené avec moi. — *Se reposer, se mettre à son aise*, Arabica III p. 60: 1089. En ʿOmân, *attendre*, 1089; 818, 2; RO pp. 203, 5, 6 d'en bas; 225, 1: 277, 4: yrâḍhum, *il les attend;* 290, 3 d'en bas: rîḍûni, *attendez-moi;* 388, 5 d'en bas: killhin gâlsât yrâḍan zzôg ygi, *toutes étaient là assises à attendre que le mari vînt;* = تريّض. En Mésopotamie, aussi *attendre*, 1089. En Tunisie, راض, i, *se calmer*, Sadira p. 898.

ريّض, *faire reposer*, Ḥḍr. et Dṯ. Musil o. l. p. 71, 15: rayyaḍ eṣ-ṣanem, *il fit reposer les hommes.* — *Se reposer*, 351, 12, ce qui est pour تريّض, 1090, 2 v. sub روّح p. 1511. — *S'arrêter dans un endroit*, 1090, 1; 1091, 4. Nord: ريّضْ بدارِه بسّ يومَين, *reste dans sa maison seulement deux jours*, 1090, = ma LBʿA p. 74 v. 5. *Attendre*, avec ل. Socin Diw. Gl. sv. = ʿOmân راض, i, avec acc., *ut supra.* Wallin, ZDMG V p. 205, donne une qaṣîdah qui commence par:

بلله ريّض يا ريش النعين اوصّيك

où ريّض est *attends!*, mais le mètre raǵaz bédouin, et non pas le ṭawîl, comme le dit Socin, Diw. I p. 283, est en désordre. Pour ريش النعين, il faut autre chose, p. e. حبيبى. — *Tarder*, Neǵd, = تريّض, 1090. Sur li rèiḍin de la qaṣîdah

de Nimr b. ʿAdwân, publiée par Spoer, ZDMG 66 p. 191 N° III, voir ici p. 1023. ناصبي y est = ناصي. En Algérie, *attendre, faire une halte, apaiser, calmer:* ريّض الخاطر, *s'apaiser,* aussi Dt. = تريّض, Beaussier sv..

تريّض, *être à son aise, se reposer.* (قهر) ما هو متريّض على قَحْرَه, *il n'est pas à son aise assis sur son derrière,* 362, 7; 1089; 1091, 4. — *Se reposer,* Dt. SAE VII p. 108, 9: استراح = تريّض = mehri rtiyûḍ, Bittner St. mehri II p. 98, et šḫ. rtóḍ, id. šḫ. II p. 37. Bittner, ib., cite Jahn, SAE III p. 221, qui identifie ارتض à l'arabe تريّث. Mais ce verbe راث على [1]) signifie *tarder,* I. Saʿd IV, I p. 161, 22, et n'a rien à faire avec V روض. — *Attendre,* avec ل. RO § 351: ene mitrayyeḍillo ilîn ygi, *je l'attendrai qu'il vienne,* = Dt. مستقيم له. اقعد على مسعود يتريّضون في وادي برع, 1091, 4; voir ريّض. Wallin, ZDMG VI p. 209, donne des exemples pour le Nord.

راضة, *repos, tranquillité, absence de soucis.* على راضة, *lentement,* 59, 2 d'en bas, = على مَهْلَه, 1089. يغنّي براضة, *il chante lentement, adagio,* t. de musique, Arabica III p. 60, = برياضة. Weissbach Z. Irak-Arab. p. 170 N° 45: ir-râḍa mn-ir-Raḥmân, etc., *la lenteur vient de, est prescrite par le Miséricordieux.* Beaussier sv. راضة, *halte, pause, repos;* il aurait dû placer *repos* au début, = ريضة, ib.. Lethem p. 213, 7 a رَيضة, qui est le même mot et qui ne vient pas de رضي, comme le croit l'auteur.

Nous voyons donc que راض, i, et ses dérivés, existe dans tous les pays arabes. Ce thème ne figure pas dans les

[1]) Geyer, Zwei Gedichte II pp. 10 v. 2; 33. Boḫ. I p. 119, 8 d'en bas: انتظرنا الحسن وراث علينا.

dictionnaires de la luġah. Il n'a rien à faire avec راض, u, d'un tout autre sens, et pourtant la racine doit être روض, ce qui ressort du datînois ورّض, *faire reposer*, = ريّض, et تورّض, *se reposer, rester assis tranquille*, = تريّض. Je crois même que l'emploi religieux de l'Eglise catholique de تريّض et de رياضة ne provient pas de راض, i, mais de راض, u, *dompter, dresser*. Le sens religieux que donne Kazimirski, et après lui Belot, à تريّض et à رياضة n'est pas classique. رياضة est l'infinitif de راض, *dompter*, I. el-Qûṭ. p. 109, 4 d'en bas, L A sv. p. 65, 4 d'en bas. L'on a sans doute appliqué ce sens à l'exercice moral et spirituel pour *dompter* la chair. Le mot est en tout cas relativement vieux en arabe, puisque Qosṭâ b. Lûqâ a traduit un livre de Plutarque qu'il appelle كتاب الرياضة, *Livre de l'exercice moral*.

On pourrait trouver dans √‾روض un indice de راض, i, car on dit استراض المكانُ = فسُح et اتّسع, L A sv. p. 26, 5, cf. ib. p. 24, 7 et 12; et ib. p. 26, 6 : إِفْعَلْ ما دام النفسُ مستريضًا اى متّسعا طيّبا. En outre, الحوض المُستريض = الذى قد تبطّح فيه الماءُ على وجهه, I. es-Sikkît, Tahḏîb p. 534 en bas. Il y a donc aussi une √‾روض avec le sens *d'être large, spacieux* (cf. عرض) qui ne peut être ramenée à راض, u, *dompter, dresser*. Nous avons la même sémantique dans راح, *se reposer*, مستريح pp. 1483 et 1539 vhvs., et le dialectal انبسط, *être content*, propr. *être étendu;* cf. L A IX p. 128, 2.

ريّض, *restant, habitant*. انت ريّض فى عدن, *restes-tu à Aden, are you settled in A.?* Stace p. 152.

Il y a un ḥadîṯ où figure le verbe اراض, Nihâyah II p. 111,

I. Saᶜd I, ɪ p. 155 en bas, Ṭab. III p. 2408 et ss.: حَلَبَ (النَّبِى) ... فى إِنَاء ... وشربوا حتى أَرَاضُوا, qu'en-Nihâyah dit venir de: الروضة وهو الموضع الذى تستنقع فيه الماء وقيل معنى أراضوا صبّوا اللبن على اللبن, la dernière alternative est l'explication d'Abu ᶜObeyd, qui ajoute: ولا اعلم فى هذا الحديث حرفًا أَغْرَبَ منه.

أراض varie ici avec أَرْبَضَ, I. Saᶜd l.l.. Ici أراض me paraît avoir le même sens que ربض, vhv., *s'étendre*, et les deux verbes se rapporteraient à la pesanteur qu'on ressent après avoir trop bu, au point d'être forcé de *se reposer*. فدعا بإناء يُرْبِض الرَّهْط, I. Saᶜd l.l., est chez LA IX p. 11, 7: يُرِيض الرهط وهو من أراض الوادى. On ne saurait donc traduire أراض et اربض par *it satisfied their thirst*, avec Lane sv.. Belot rend أراض par *se désaltérer* (أراض) et اربض par *assoupir* (boisson); la dernière traduction est un peu plus exacte. اربض au fig. ne fait pas grande difficulté, car c'est emprunté à la position des bêtes qui يربضون فى المربض, vhv.. Si j'ai mentionné ce sens ici, c'est qu'il n'est pas impossible que nous soyons en présence du verbe راض, i, traité plus haut, et qui pourrait être pour أراض, qui aurait alors le sens du dialectal ريّض, *faire reposer*, ce qui cadre aussi avec l'explication des différents lexicographes. Ceux-ci n'ont pas bien su l'étymologie et le sens de ce verbe, et alors il m'est bien permis de faire entrer en ligne les dialectes pour l'élucider. Y a-t-il un rapport avec رضى et أرضى?

ريط

رَيْطَة, pl. رِيَط, *chemise de femme en coton, fortement teinte d'indigo*, Ḥḍr. et Dṯ. Dozy, *Noms des vêtements* p. 191; LA sv.. < رَائطة, comme حَيط < حائط, vhv.. Nihâyah sv.; Gl.

Ṭab. sv.; Faṣîḥ Ṯaᶜlab, éd. Barth, p. 47, 3; Fraenkel, F W p. 50; Geyer, Zwei Gedichte I pp. 107 et 162 en bas; ib. II p. 141, 2 d'en bas; le pl. رياط, Šuᶜarâᵓ en-Naṣr. I p. 297, 1: إِذْ أَسْحَبُ ٱلرَّيطَ وَٱلْمُرُوطَ ٱلخ. Le رواط de Lethem p. 475, *cloth* (girl), doit être le même mot modifié, < رِوَاط, comme كساء, etc.

*ريع I.

راع, i, et chez Lane راع, u (sub ريع) [1], *retourner*, = رجع et عاد; V. ici sub روع III p. 1567. Ḥḏr. p. 432, 7: manàᶜu anfùshom min qatluh urìăᶜu, *ils renoncèrent alors à le tuer et retournèrent*. Observez ici la prononciation rîăᶜu, Ḥḏr. p. 449 d'où il ressort clairement que راع, i, provient de رجع < رِجَع, i. Ib. p. 433, 1: urîăᶜ eś-śêḫ ilaᶜand es-seyyid, *et le śêḫ retourna auprès du seyyid.* راع على رَبْعه, *il retourna auprès des siens*, 505, 5 d'en bas, = ma LBᶜA p. 2, 22; ib. p. 5, 32: راع الجربا على بيته, *el-Ǵ. retourna à sa tente*; ib. p. 7, 34: عسا ما يريع, *qu'il ne revienne pas!*; ib. p. 59, 7, = 1117: الّي ما يريعون منها, *qùi n'en reviennent pas.*

حَنّا حَرَبْنا شَمَّرَين   عيبٍ [2] على ٱلطّيّبْ يرِيع

Nous avons fait la guerre aux deux Śammar.
C'est une honte pour un bien-né de retourner (reculer), 1576.

Un ᶜAnezî me dit: فلان راح على الشام وصدّر علينا, et je lui demandai ce que صدر signifie: il me répondit: راع علينا او نكس علينا [3], *il retourna auprès de nous*: راع = نكس. Musil o. l. p. 445, 3 d'en bas: qult ilha: zerqa rîᶜi hâtìli

---

[1] Ce qui coïncide avec راح, u; ح > ع.

[2] Pour عَيْب.

[3] Voir 581 et n. 7; 1275, 2; 1280, = نكص.

wâkid el-aḫbâr, *je lui dis: Zerqa!* (la jument), *reviens et donne-moi des nouvelles sûres.* — Le vers que j'ai cité Ḥḍr. p. 33 se trouve dans el-Fâʾiq I p. 259 = LA IX p. 498, Nihâyah sv., Farazdaq ZDMG 59 p. 610, 3 d'en bas, ib. p. 611, où d'autres renvois. Moʿall. Ṭarafah v. 15: تريع الى صَوت المهيب, *elle retourne à la voix du conducteur*, expliqué LA II p. 289, 7 d'en bas; Diw. ʿUmar IAR p. 55, 17, où aussi رجع; Ṭab. Gl. sv.. LA sv. identifie ريع, i, à راع, i, = TA sv. p. 365, 4 d'en bas, ce qui, selon LA XVII p. 387, se dit du Fata Morgana, = تريّه = تريّع = ترحّى [1]. Qâm. sv., cf. ici p. 1589, mais Chêr p. 75 le fait venir du persan ريه = ثريق.

Le Qâm. a راع, u, = ريع, i, avec l'inf. روع, comme روح, vhv., = رجع, selon I. Doreyd, TA et Ḥḍr. p. 33. Le Ṣiḥâḥ ne cite que la réponse qu'el-Ḥasan donna à celui qui lui demanda à propos du vomissement: هل راع منه شيء. Le demandeur ne le comprenait pas, croyant peut-être y trouver le راع, u, *effrayer*, vhv., et el-Ḥasan l'expliqua par هل عاد. Ce sens n'était donc pas très connu ou bien le verbe était facilement confondu avec راع, u, comme le fait es-Sukkarî, Diw. Hodeyl N° 26 v. 2.

Les Neǵdites ont ريع, i, = ريّع < تريّع, *s'arrêter*, 1090 n. 1, = وقف ou استنّى [2]). Socin Diw. N° 52 v. 20 note: rayyaʿ li śwoy, ūgaf li, *attends-moi un peu*, où li est *dat. ethicus*. Ib. N° 42 v. 7: leh gilte rayyaʿ, gâle, etc. *Je lui dis: attends! Il dit*, etc. Dans la note, l'homme de Socin a confondu ريّع < رجّع = ردّ, mais Socin a observé l'erreur et il donne la bonne traduction. Les Daṯînois disent اِسْتَنِّقْ لِي شوي ou issànĕli ś. < تسنّى < تسنّى [2]. LA donne

[1]) ترحّى peut être une variation de ترحّح, comme ملّى = ملّح et tant d'autres; v. p. 1483.

[2]) Sur ce verbe, voir les Additions ad. l.

IX p. 499, 12 تروّح = تلبّث et توقّف, tandis que le Qâm. a la même définition pour تريّع. Le verbe est donc *mediae* w et y, ce qui provient de l'interchangeabilité de ces deux semi-voyelles.

En Arabie, surtout dans le Sud, on emploie راع, i, et رجع, a, *promiscue*, Ḥḍr. p. 34, Die Legende vom Mönch Barṣîṣâ p. 25. J'ai déjà relevé, p. 258 et ailleurs, que ce passage de ǵ à y est très commun dans le Sud. Nous avons p. e. Neyd < نجد, śîreh < شجرة; ʿîz < عجز, Ḥḍr. p. 27, v. 11, Socin Diw. I p. 103, 3 d'en bas, où ʿêz in-nâga, *le derrière de la chamelle*, où se place le radîf; masîd < مسجد, qu'on trouve même au Maroc, 635, Ḥḍr. p. 32; حيّة < حجّة, ici p. 355. On voit que راع, i, est courant dans toute l'Arabie.

ريّع, *attendre*, avec لِ, v. sub راوع. Reyyaʿ li ḥatta ǵît, *attends-moi que je vienne*, 1090 n. l., Neǵd, v. p. 1627; aussi en ʿOmân, = تريّع لِ, vhv. Socin Diw. Gl. sv. Ce verbe ne peut venir de راع, i, *retourner*, mais c'est une prononciation de روّع < تروّع, *se reposer*, < تريّح, même sens. Mais ريّع est aussi au Neǵd *arrêter*, *halten*.

تريّع, *s'arrêter*, *faire halte*, 1090, n., voir *sub* ريّع.

ريع, pl. ريوع, *récolte abondante*, Neǵd, 1710, 1. En Egypte, ريع *rendement d'une terre*, et مصلحة التّربيع y est *land survey departement*, Spiro sv. — Socin Gl. sv. donne ريع, pl. ريعان, *Bergstrasse*; Dougthy II p. 651, ريعة, *a passage in a cleft or gap of the mountains*. Huber Journal [1]) pp. 504 n.: رِيع,

[1]) Les cartes y publiées seraient, selon le titre, dressées par Charles Huber. Ce qu'il y a de certain, c'est que les noms en arabe et en

défilé, et 775: ربعة, *haute colline*, ce qui n'est pas très exact. Je connais ربع au Neǵd dans le sens de *chemin entre deux collines*. Qor. 26 v. 128, où ريع est expliqué par مكان مرتفع. LA IX p. 499, 13, donne الريعة والريع والرِّيع المكان المرتفع et ib. plus bas = الجبل et الطريق المنفرج عن الجبل et السبيل. Fiqh el-luġah p. 294, ريع est *colline*. Ce mot doit venir de √ ريع, *être haut*, vhv.; elle peut être une prononciation pour راق, u, même sens, v. ici pp. 1585 et 1587.

مَرِيع, *abondant*, v. ici p. 1630, 1. مرياع est le *sonnailler* qui conduit le troupeau et qui porte la clarine au cou. Le pâtre l'appelle, et tous les animaux suivent le sonnailler. Pl. مراييع, ma LBʿA p. 2, 11; Socin Gl. sv. Est-il ainsi appelé parce qu'il *retourne* auprès du pâtre, v. I. Sîdah XVI p. 137, 4, ou bien parce qu'il montre le *chemin*, ريع, aux autres bêtes? Un autre مِرْياع se dit de la *chamelle qui donne beaucoup de lait*, mais ce mot provient d'une autre racine homonyme, LA IX p. 500; v. p. 1630.

ريع II.

راع, i, *être haut; grandir, croître; être abondant*, = زاد, زكا, كثر et راق, vhvs.; v. ici p. 1323, 2 d'en bas. I. el-Qûṭ. p. 103, 3: راع الطعام وغيره وأراع زاد, Ṣiḥâḥ sv., LA IV p. 498, Qâm. sv., qui confond ce thème avec رَاعَ, i, = رجع. Ce sens est encore courant au Neǵd, où j'ai noté ربع,

transcription sont de la main de notre regretté ami J. Euting. Huber a affreusement trompé et volé Euting, qui dans sa bonté de cœur, n'a pas voulu relever ces agissements. Huber était un vilain personnage. Et la France a été très ingrate envers Euting. Je connais très bien le fin mot de cette expédition, pour laquelle Euting a dû tout débourser de son pécule à cause des mensonges de l'alsacien Huber. Je me réserve l'occasion de revendiquer à feu mon ami tout le mérite de cette expédition. Huber fut tué: „la meule de Dieu" l'a écrasé!

récolte abondante, et مُريع, *abondant*, v. ici p. 1629, I. Sîdah XVI p. 137: مِرْباع كَثير الرَّبيع, Gloss. Geogr. Arab. p. 252. En Algérie, مُرَيّع, *florissant*, *prospère*, *fertile*, Beaussier sv. الرَّعْراع = اليافع, Qâm.; et L A IX p. 488: ترعرع الصبىّ اى تحرّك ونشأ, et ib.: ويقال للغلام اذا شبّ[1] واستوت قمّته رَعْراعٌ ورعرعٌ. En-Nihâyah II p. 87 dans une Tradition: لو يمرُّ على القَصَب الرَّعْراع لم يُسْمَع صَوْتُه هو الطويل[2] من ترعرع الصبيّ اذا نشأ وكبر. En Syrie, on dit: الوَلَد كُبِر[3] وترعرع, *l'enfant a grandi et il est devenu jeune homme*, Ǵabartî IV p. 232. L A IX p. 499, 10: رَيعُ كلّ شىء ورَيعانُه اوّلُه وافضلُه et ib.: رَيعان الشباب et ib. p. 487 en bas: الرَعْرَعة حُسْن شباب الغلام وتحرُّكه. On ne saurait l'identifier à l'hébr. רַע, comme l'a fait Ges.-Buhl, où l'explication de Vollers n'est pas acceptable.

De ce مُريع, *fertile*, on a fait le dénominatif مَرِع, *être fertile*, 430, v. ici pp. 1072/3, 1323, 2 d'en bas, I. Sîdah X p. 172. مَرِيع, *fertile*, < مَرِع, = مُرِيع < اراع = ريّع = زاد < زكا, L A IX p. 497 d. l.; la contamination avec رعى n'est pas exclue. Cf. مرح de مراح, 430 n. 1; 1344, 7 et ici *sub* راح p. 1523; v. aussi p. 1212/3. Le classique مرحت الارض بالنبات, p. 1523 en bas, me paraît aussi être un proche parent de مرع, avec changement des gutturales.

Un synonyme de ce ريع est راق, u, vhv., = زاد, L A IX p. 498, 10, avec exemples, Lane sv. روق; v. p. 1585. Cf. رقى, vhv.. Ce

---

1) شبّ et نشأ ont aussi le sens d'*être haut*, Hdr pp. 125 et 137 et s., et sur نشأ, v. p. 1622, 2, vhv.

2) Cela explique يراع, *roseau*; cf. ici p. 1582.

3) كُبر < كَبِر < كَبر.

زاع = زاد pourrait bien expliquer la IIIe radicale de شرع, composé de √ شر et de √ رع, les deux signifiant *être haut;* et Addit. Hdr. Gl. sv. et ici p. 1507 n.: cf. شرف et شرق p. 1588.

ريع III.

راع, i, *être en mouvement en avant et en arrière, avoir un mouvement ondulatoire.* راع السراب, i, = جاء وذهب = اضطرب, Ḥamâsah p. 676 en bas, = تريّع, I. Sîdah X p. 118, LA IX p. 499 en haut, = تريّه = تميّح > تميّع = تريّق, p. 1526, et ترعرع, I. Sîdah X p. 118, LA IX p. 487, 2 d'en bas, = ترقرق السراب, LA XII p. 245 d. l., v. pp. 1526 et 1589, et راق, u, i, I. el-Qûṭ. p. 110, 5, = رقرق, I. Sîdah X p. 118 et p. 119, 2, = تريّق, Ṣiḥâḥ, LA et Qâm. sv., qui l'expliquent d'une façon différente les uns des autres. تريّع الماء = جرى et تريّع الودك والدهن, expliqué LA IX p. 499 en haut, = تريّق, vhv.. Šams el-ʿUlûm p. 43: ريع الماء روعًا اذا اضطرب على وجه الارض لغة يمانية. LA XVII p. 387 donne راه, u, = تريّه = تريّع = جرى السراب على وجه الارض, et il ajoute والله اعلم, parce qu'il ne savait pas que le mot était yémanite: v. Addit. ad l.. Nous avons donc ici les variations تريّق, تريّع et تريّه, qui pourraient bien remonter à un commun تروّح > تريّح. Cela confirmerait le sens primaire de راح I, *être en mouvement*, v. ici p. 1506.

ريع IV.

راع, i, *briller*, = راق, i, vhv., ce qui peut venir de ريع III. Il se trouve dans رعرع, affaibli en رأرأ, et qui a donné تلعلع, affaibli en لألأ, et تريّع. Ruzicka. ZA 25 p. 124, 6. Mais comparez aussi لاح, u, *briller*, qui peut être une variation consonantique de راع, ce qui n'exclut point que le sens

primaire de tous ces verbes ne puisse être *être en mouvement;* cf. رهره, vhv..

ريف

راف, i, على, *bien traiter, être aimable envers qn., faire chère lie à qn.*, expliqué par انعم على. Très courant chez les Bédouins du Nord et au Negd. يريف عليّ بالكلام, *il me parle d'une façon aimable*, ʿAnezî. لا نزلنا عنده راف علينا بضيافة, *lorsque nous descendîmes chez lui, il nous fit chère lie*, ʿAnezî. C'est le classique رأف = راف, u, LA XI p. 27/8. Il y a aussi en ʿOmân un verbe راف, a, RO p. 269, 3 d'en bas: f. rauwîf yrâf bhin leśye killhin, *un tel est soigneux de toutes choses.* Ib. p. 267, 6: f. slâḥo râifúbbo, *un tel a soin de ses armes.* Il y a aussi dans la luġah la métathèse ورف = وَرَفَ النبتُ والشجر يرِف وَرْفًا ووَرَفًا ووريفا ووروفا تنعّم ... وهو وارف اى ناضر رفّاف شديد الخضرة, et il ajoute: قال ابو منصور: وهما لغتان رفّ يرِفّ ووَرَفَ يرِف وهو الرفيف والوريف. Nous avons donc les quatre thèmes رفّ, ريف, روف, et ورف, qui ont à peu près le même sens v. ici p. 1634. Cf. aussi رخف. Belot donne رأب, *se couvrir de nouveau de verdure,* mais je ne trouve ce sens nulle part.

رِيف, pl. أرياف, se rapporte à la *végétation* et à la *fertilité,* I. Hiśâm p. 770, 5 d'en bas. Expliqué par un ʿAnezî par: نبات الارض الزايد, *terre d'une riche végétation.* Au Negd, رِيف est عُشْب: ديرتنا رِيف بالحَيل, *notre contrée est fort riche en pâturages,* ʿAnezî, v. ici p. 539. Ma LBʿA p. 72, 6: يذكر لهم الريف اللي ما هو شوَيّ ربيع البُلّ, *il leur parla du rîf qui n'était pas peu de chose pour le pâturage des chameaux.*

ديرة الريف, *la contrée des bons pâturages,* ib. p. 77, 1, = الشُّبل, 1093, sur lequel v. Wetzstein *apud* Delitsch Job p. 556, id. Ḥaurân p. 138, Dalman PD p. 153, Feghali KA p. 259, 17.

Au fig., ma LBᶜA p. 76 v. 5 = 1093: telfûn aḫûya rîf rukban manâḳîf, *vous arriverez chez mon frère qui est le rîf des cavaliers qui rentrent de la maraude.* Comme chez Socin Diw. I N° 4 v. 8: uhû rîf al-hağâfa win talâfau, *et il est le rîf, le bienfaiteur des affamés lors même qu'ils lui arrivent en troupe,* où ريف fut expliqué par كريم. Pl. ريف, comme dans la phrase d'un ᶜAnezî, citée 1220, 1.

Lammens, Berceau p. 21 n. 3. Hodeyl, Wellh. N° 237 v. 5:

أنشأ بحجٍّ من أرض الريف ووافق الناس على التعريف

Il commença son pèlerinage à partir du pays du rîf
et il se rencontra avec les gens à la fête de ᶜArafah.

Hodeyl. Kosegarten N° 18 v. 3: سفني أعاجم مايحس ريفا, avec cette explication: الريف الساحل وحيث يكون الخصب يقول خرجوا يطلبون المتسع. Tab. I p. 745, 7: أتوا الريف فوقروا سفنهم والريف فيما يليهم من بلاد اليمن ومشرق الشام[1], *ils sortirent à la recherche d'un pays étendu et de la fertilité dans les contrées du pays du Yéman et de la Syrie qui leur étaient avoisinantes.* Ib. p. 747, 10: فتطلعت انفس من دون بالبحرين من العرب الى ريف العراق, *alors des personnes parmi les Arabes d'el-Baḥreyn se rendirent au rîf d'el-ᶜIrâq.* Autre exemple K. el-Aṛ. X p. 50, 5 avec le pl. أرياف. I. Sîdah XII p. 48, 12: الريف ما قرب الماء من ارض العرب وغيرها والجمع ارياف وريوف والطف ما اشرف من ارض العرب على ريف العراق سمّي طفا لانه

[1] L'édit. porte ومشرف, ce qui n'est pas bon, car les pâturages se trouvent dans la partie orientale de la Syrie et de la Palestine.

نـا من الـريـف وكل شـيء أَدْنَيْتَهُ من شـيء وقـد أَنْفَقْتَهُ مـنـه [1] Ib. p. 292, 13: الرِيف الخِصْب والسعة في المأكل والشرب = L A sv. Ib. X p. 172, 14: الأصمعي: ارافت الارضُ رِيفا كمـا يقـال اخصبت خِصْبا هذا لفظه. وانّما الرِيف اسم للارافة كما أَنَّ الخِصْب اسم للاخصاب. Naqâiḍ Gl. sv.: الرِيف, *the cultivated land.* El-Aᶜšâ dit en parlant du vin rouge, Geyer, Zwei Gedichte I p. 214:

وَرَدتُ عليها الرِيفَ حتّى شَرِبْتُها بمـاء آلفُراتِ حَولَنـا قَصَباتُـهـا

Pour lui (le vin) *je me suis rendu au* rîf *où je l'ai bu avec de l'eau de l'Euphrate* [2]) *dont les roseaux étaient autour de nous.*

Pour être cultivée, une terre a besoin d'eau, mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit prise d'un cours d'eau. Un mot tellement répandu dans le Nord, chez les Bédouins et en Egypte me paraît difficilement venir de *ripa*, comme le propose Vollers, ZDMG 51 p. 5. Il veut même dériver صَيف de *aestivus.* Plus tard, Vollers a rétracté cette étymologie, VS pp. 89, 12 et 192, et il fait alors venir judicieusement رِيف de رأف. Le fait est cependant que ريف n'est pas employé dans le Sud, et صَيف n'y est connu que des lettrés.

ريف العين, *paupière* chez les Bédouins du Nord et au Negd, parce qu'elle *tremblotte,* v. *sub* رفّ p. 1329. Le verbe راف, i, a dû être روف, puisque il y a ورف النبتُ والشجر يرِف = شديد نـنعّم واهتزّ, avec l'adjectif verbal وارِف = ناضر رفّاف = شـديـد الخُضْرة, L A sv. El-Azharî a dit, ib., رفّ, i, et ورف, i, sont

[1]) Ce صَفّ est encore conservé dans le nom du pays d'eṭ-Ṭaffah, au sud de Beyḥân, Index 1823 sv., Glaser, Dammbruch p. 58, écrit à tort Ṭoffa et Ṭayâb, au lieu de الطفّة et طيّاب. Il n'est jamais exact.

[2]) Cela n'a pas dû être très bon, car l'eau de l'Euphrate est sale.

une لغة, mais la question est si le premier ne vient pas de √‾ رف, *être haut*, v. ici p. 1328 et ce qui suit.

En Ḥaurân, ريف est un *enclos en pierre à hauteur d'homme pour y parquer les bêtes la nuit*, = صيرة; pl. ارياف. C'est sans doute le même mot que le soudanais râf, *quarter of a town*, Lethem pp. 399 et 406; cf. حارة et حافة, vhvs. En Dṯ., ريف est *les feuilles de roseau*, coll.; n. unit. ريفة = شرْياف, coll.; n. unit. شرْيافة.

ريفل, *carabine*, pl. ريافل, 116, 3. C'est l'anglais *rifle*. بندق est le *fusil arabe*, vhv.

ريق

راق, i, expression décente pour *aller au cabinet*, 1081, 12 d'en bas et note, ici p. 1590, proprem. *verser* ou *vider;* cf. l'hébr. ריק, *vider*, babyl. râqu, même sens. La √‾ est روق, vhv.

تريّق, *déjeuner*. ʿArrĕna nitrîyiq tiqah ma nindor, *allons déjeuner, avant que nous sortions*, Dṯ. C'est véritablement manger un peu le matin pour ne pas être tout à fait à jeun et ne pas avoir l'estomac *vide*, على الريق, car le vrai déjeuner est غدَا > غدا, ġâda, cf. 1529, 11. RO p. 218, 7: nhâḍ nsîr nitrâyyaq, *lève-toi, nous allons déjeuner*, = ib. p. 279, 20. Marçais TAT p. 315. C'est un dénominatif de ريق, *salive*. On dit pour manger qc. le matin nĕbâʾ kassir er-rîq, *nous allons rompre le jeûne*, Dṯ. = RO p. 297, 10: baʿado mâkil šey hayunqóḍbo rrêq, *il n'avait encore rien mangé pour rompre le jeûne*. Cf. déjeuner < *disjejunare*, casse-croûte et breakfast.

مرايق, *hypocrite* (pron. merâyiq), Dṯ. = منافق, qui n'est pas un mot courant dans le Sud et qui y signifie *qui con-*

vient, 975, 9, 10 d'en bas, < نفق vhv. < وفق. Sur مُنَافِق, voir Nöldeke-Schwally, Geschichte des Qorâns p. 88 n. 5. — رَيق, rêq, < رَايق, en ʿomânais, *seulement*, *ne-que*, RO p. 116, 10 d'en bas: śeger rêq, *rien que des arbres;* ṭâni qahwe rêqa, *il ne me donna que le café;* avec d'autres exemples. خُبْزٌ رِيقٌ, LA XI p. 429, 1 et ici p. 440/1, I. Sîdah V p. 10, 6 [1]) = رائق, Qâm., TA et Lane, est le même mot. Cf. *purement* et l'allem. *pur* et *rein*, dont l'emploi est à peu près le même. Je ne sais si, au point de vue sémantique, ce رَيق, < رائق, vient de راق, u, *être clair*, *pur*, ou de راق, i, *vider*. On dit جاء فلان رائقا عثريا = فارغ بلا شيء, selon Sîb., LA l. l. Les thèmes روق et ريق sont identiques et تروّق est = تريّق en Syrie. L'hébr. רֵיקָם, adv., correspond à l'arabe خلاء ou في خلاء, p. 638, Brockelmann, o. l. I p. 474, avec conservation de la mimation offrant la même sémantique que dans *en vain*, *invano* < *in vano*.

رَيُّوق est ce *qu'on mange le matin*, avant de sortir. Socin Diw. Gl. sv. donne riyûq, *lunch*, ce qui n'est pas juste, ni la définition ib. I N° 72 note 12. Son riyûq est pour rîyûq, qui est pour rayyûq, comme porte justement Meissner, NAGI p. 24, 20, mais ib. p. 125 Gl. sv.: rayûq. Weissbach I. Arab. p. 202 N° 95: rayyûg, et c'est là la vraie forme. Rössler MSOS III p. 23, 3 d'en bas donne aussi ryûq, *déjeuner*. — على الريق, *à jeun*, Dt. Babyl. rêqu, *vide*, Del. Gr. p. 164.

---

[1]) Qui porte رِيِّق, mais LA et Lane sv. ont رَيق = بغير إدام. Le voyellement de I. Sîdah doit être erroné, vu que رَيق vient de رائق.

ريم

رَامَ, i, n'existe pas, comme verbe, dans notre dialecte. Le sens primaire est *être haut*, ZDMG 30 p. 36 et ss., = رَامَ, u, vhv. = רָאַם, *être haut*, = רִים = רוּם, *être en haut*, *s'élever*. Dans la luṛah, c'est = بَرِحَ, et il s'emploie de préférence avec la négation. Abu Miḥǵan, mon édit. p. 66, dit:

وما رِمْتُ حتّى خرّقوا[1] برماحهم ثيابي وجادت بالدماء الأباجلُ

Et je ne quittai (le champ de bataille) *que lorsqu'on m'avait tout pourfendu*
Les habits et que les artères des bras versèrent un sang abondant.

Doreyd b. eṣ-Ṣimmah, Delectus p. 32, 8 = K. el-Aṛ. IX p. 5, 5, a un vers pareil:

فما رِمْتُ حتّى خرّقتني[1] رماحهم وغودرتُ أكبو في القنا المتقصّد[2]

Et je ne quittai (le champ de bataille) *que lorsque leurs lances m'eurent pourfendu,*
Et je fus laissé là trébuchant dans les lances.

ʿUrwah b. Zeyd el-Ḫayl, Delectus p. 76, 1 dit de même:

فما رمت حتّى مزّقوا برماحهم قبائي وحتّى بلّ أخمصي الدمُ

Et je ne quittai (la bataille) *que lorsqu'ils eurent complètement déchiré avec leurs lances*
Mon manteau et que le sang m'eut mouillé la voûte plantaire.

Les deux poètes Abu Miḥǵan et ʿUrwah furent tous les deux présents à la bataille d'el-Qâdisiyeh. Lequel a plagié l'autre? Delectus p. 58, 8: فأقسم لا يريم, *et il jura de ne pas quitter*. لم أرِم قاعدًا, *je ne cesse d'être assis* (citat. oubliée).

[1]) La IIe forme indique la pluralité des coups de lance.

[2]) Voir Nihâyah sv.; I. Sîdah VI p. 33; LA IV p. 355, 2 d'en bas. Obs. le singulier après le pluriel القنا, voir 1445 6 et ici *sub* رون p. 1611 n.

Labîd, Moᶜall. v. 37:

خَنْساء ضيّعت الفَرِيرَ و لم يَرِمَ ¹) عُـرْضَ الشَّقائق طَوْفُها وبُغامُها

Une (gazelle) *camuse qui a égaré le veau et dont les courses Et le mugissement ne quittent pas le terrain des vallons entre les dunes* [2]).

Boḫ. III p. 176, à propos de l'inspiration qu'eut le Prophète pour écarter l'accusation de l'infidélité supposée de ᶜAïšah: وما رامَ مجلسَهُ ولاخرجَ احدٌ من اهل البيت حتى أُنْزِلَ عليه الوَحْىُ الخ, *il ne quitta point sa place, ni personne de la famille ne sortit de la maison que l'inspiration* (la révélation) *descendît sur lui,* = فارق, selon el-Qasṭallânî IV p. 398. I. Saᶜd VIII p. 118, 10: حُمِلَ الى عائشة المال وما رامت مجلسَها حتى قسمته, *le montant en fut porté à* ᶜ*A. qui ne quitta pas sa maison avant qu'elle l'eût distribué,* = ما برحت. I. el-Qûṭ. p. 269, 18: ما رامنى وما يَرِيمنى لم يبرح عنى لايقال إلّا مَنْفيًّا. I. Doreyd, Ištiqâq p. 309, 9: لا تَرِمْ من هذا المكان = لا تبرح. Même ici le sens primaire est le même, ainsi que j'ai expliqué p. 1368 n. 2. لا تَرِمْ من بيتك الخ, Nihâyah II p. 118/9, L A XV p. 151, avec des exemples, = برح. I Ḥauqal p. 19, 15: من حيث لم يَرِمْ اكثرُهم عن مواطنهم, *parce que la plupart n'avait pas quitté leurs pays.* Cela correspond exactement au dialectal syrien لا تطلع

¹) Abel porte à tort تـرم, car alors طَوفُها et بُغامُها sont en l'air. Ǵumḥ. Aśᶜâr el-ᶜArab p. 68 en bas, Johnson, Seven Poems p. 105, et Lyall, Ten ancient Poems p. 76, ont tous فلم يرم. Nöldeke, Fünf Moᶜall. II p. 60, paraît avoir lu ترم qu'il rapporte à خنساء, ce qui n'est pas bon. Pour moi, عُرْض est l'objet de يرم, selon aussi L A XV p. 151, 11 et 13; cf. Naqâiḍ Gl. sv.

²) J'ai traduit شقائق d'après L A XII pp. 49, 8 et 52. V. Nöldeke Fünf Moᶜall. II p. 77.

من بيتك, voir ici p. 1368 n. 2, = لا تقوم من بيتك, et au datînois لا تشرع من البيت, *ne sors pas de la maison*, = لا تنبر من البيت, 321, 1; 1166 et s.; cf. ici p. 1368 n. 2 et p. 1641, où la sémantique est la même, Ḥḍr. p. 501 et ss. Au Soudan: خرم من البيت, Lethem p. 148.

Dans tous ces exemples, رام est précédé de la négation. LA XV p. 151, 11 et 13 donne cependant aussi رام sans la négation: رمت فلانا ورمت من عند فلان, = رمت, = برح, comme aussi Ṣiḥâḥ et Lane sv.

Les Babyl. disaient de même elū, = علا, u, *go away*, et iteel = اعتلى, *he goes off, away*, Muss.-Arnolt p. 41 b, Delitzsch HWB p. 60. Ina bîti u i-ga-rum itella, Del. ib. p. 18, Muss.-Arnolt p. 15, = class. فليرم البيت والحاجر et dialect. يطلع من البيت والحوش, *il doit quitter la maison et la clôture*. De même, on dit: هبط أرض كذا et فرعت أرض كذا = نزل, I. Sîdah XII p. 51, 6 et 16, selon l'idée qu'y attache la personne parlante.

Dans la luġah رام, i, est transitif et intr., comme l'est aussi رجع et رد, vhvs., I. Sîdah XII p. 61, 2, = رددته; cf. notre *retourner*. سمك, u, *devenir haut* et *élever* pp. 1099 et 1374 [1]).

La √ ريم *être haut*, paraît avoir été fort répandue dans le Sud, à en juger par les nombreux noms de lieux et de personnes dans les inscriptions sabéennes, Hommel Altisrael. Überlieferungen pp. 85 et 102, id. AA p. 181. Cette racine est aussi en sab. métathésée en yrm, Rhodokanakis, St. z. Lexicogr. und Gramm. des Altsüdarab. p. 122 et 6. Ce yrm est l'arabe ورم, v. p. 1432, avec un sens secondaire.

[1]) L'éthiop. ሰማይ, *ciel*, offre la même sémantique que l'arabe سمى < سمو, *être haut*. تسمك = سمك, Naqâiḍ p. 182; v. p. 1640 n. 2.

ريّم est aussi dans la luġah ريّم بالمكان = اقم به, I. es-Sikkît p. 447 = L A XV p. 151, 9 et 152, 14, ici p. 1463, ce qui est la même sémantique que dans رام, i, u, ainsi que dans le synonyme عمد بالمكان, 446, 9; 670, 12; Ḥḍr. Gl. sv. et ici sv. cf. *rester* et l'ital. *stare,* habiter et l'hébr. עמד [1]). ريّم est aussi sabéen. Cf. ما بالمكان, I. Sîdah XVI p. 24, ici p. 1463. — En Espagne, il y avait un autre ريّم, *faire que chaque brebis nourrisse l'agneau d'une autre*, Dozy sv., ce qui est pour رأم, Fleischer Kl. Schriften II p. 540, v. ici sub رعم et روم.

رَيم, *partie supérieure de la maison, le toit plat* ou *la terrasse de la maison,* Ḥḍr. Gl. sv.; Ḥ B p. 64, 2. Hein, Mitteil. Geogr. Ges. Wien XLVI p. 220. I. Sîdah V p. 134, 10 d'en bas: ابن دريد : الرَيم الدَرَجُ وقد تقدّم انه الدُكّان وهو ايضا الفَضْل واما ابو علىّ فقال الريم الغُرْفة وحكى عن ابن عمر أنّه قيل له فى بعض البلاد أظنّ باليمن : أُسمُك فى الرَيم [2]), *monte sur la terrasse de la maison* v. ici p. 1374. L A XV p. 151, 3 d'en bas: الرَيم الدرجة والدكّان يمانية.

رَيمة est le nom de plusieurs localités dans le Sud, Arabica V Index sv., et au Yéman, Naśwân, Śams el-ʿUlûm p. 45. Reymah est la ville la plus élevée du Yéman, située à côté de جبل رَيمة. Il y a aussi le nom. loci رَيمان = الرَيم, L A XV p. 152. Terîm en Ḥḍr. est ainsi appelé, parce qu'il est *élevé.* Śibâm et Śabwah offrent la même étymologie, Arabica III p. 89 et V p. 247, 7. On dit شبام العالية, parce qu'il est situé sur une *colline,* كُودة. Cf. רום, רם, *hauteur,* et **ሰርየም**,

1) عمد est aussi employé comme قم, 476, 6, où l'on aurait aussi pu dire قم.

2) اسمك est un développement de سمو. v. *sub* ربع p. 1099 et رقيع p. 1347 et p. 1639 n.

excelsa, *sublimia*, Dillmann Lex. sv. v. p. 1639 n. Maintes localités en Palestine portent le nom de Râmah, Ges.-Buhl p. 761, Baedeker, Palestina, Registre sv., = רָמָה, *hauteur*, *colline*. On s'établit d'abord sur une hauteur pour être à l'abri des attaques, comme le faisaient les Ligures, Les villages dans le midi de la France sont situés le plus souvent sur une hauteur. Le nom du village de *Ramatuelle*, dans l'ancien pays des Maures, est probablement الرّمة النبيلة, nom bien mérité. L'éthiop. nabara a aussi le sens primaire d'*être haut* ou *être en haut* et ensuite *habitare*, *incolere*, *commorari* > *sidere*, *sedere*, *s'asseoir*, *cohabitare*, Dillmann Lex. sv. Chaine Gr. éthiop. p. 260: *demeurer*. Ce verbe est très courant dans le Sud, 73, 18; 321, 1; 554, 3; 641 n. 3; 1166; 1167 et n. 1; 1168; 1169 n. 2; Arabica V p. 156, 2. Cf. aussi Praetorius, ZDMG 61 p. 617 et ss., et le même emploi du levantin طلع, طلّع, *sortir* et *faire sortir*, p. 1368 n. 2 et p. 1369. En éthiop. nabara, *être assis*, est secondaire, contre Praetorius l. l. p. 618. On est assis sur une chaise, sur une chose *élevée*, et l'éthiop. manbar, *siège*, *chaise*, a ce nom parce qu'il est *élevé*, comme le مِنبَر des mosquées, qui n'a pas besoin d'être un emprunt éthiop.: v. Gumaḥi, éd. Hell p. 45, 18.

Qui sait si le nom de la „Ville éternelle" *Roma*, qu'on dit être d'origine étrusque, n'offre pas aussi une étymologie sémitique, du cananéen רומה, *hauteur*, au lieu de celle que propose Walde sv. H. Wirth, dans son *Homer und Babylon* (Freiburg i B 1921) p. 224, dit que Roma tire son nom d'une famille étrusque *Ruma* et que le Tibre était appelé anciennement *Rumo*. Il rejette une étymologie sémitique. Mais la question ne me paraît pas pour cela définitivement résolue.

עִיר, *habitat*, *village*, *ville*, est peut être au fond le même mot que l'arabe عُرّ, *montagne isolée*, Ḥdr. Gl. sv., Dt. 1149

et n. 1; Ǵazîrah p. 89, 4; Hein Itinerar. N° 131; cf. عُرْعُرَة الجَبَل, Amâlî d'el-Qâlî p. 77, 3; I. Sîdah VII p. 51, 10: أَعْلَى كُلّ شَيْءٍ عُرْعُرَتُه; Ǵumaḥî p. 6, 9 = ذِرْوَة; ʿÂmir b. eṭ-Ṭofeyl p. 126, 8. Delitzsch, Proleg. p. 47, donne עִיר = assyr. êru, *ville*, ce qui serait même soumérien d'après Landersdorfer, Sumer. Sprachgut p. 52, et Zimmern, AFW p. 9. Dans l'inscription sabéenne de Halevy N° 1, ZDMG 44 p. 195, il y a: ʿaṯtar ḏ râs ʿaru = عثتر ذى راس عُرّان = العُرّ [1]), Arabica IV p. 75 et s.

Le nom de Jérusalem pourrait bien renfermer le même mot עִיר. Dans les Lettres d'Amarna, c'est écrit Urusalim, Amarna-Tafeln II p. 1334, et en nabaṭ. c'est אירשלם, Lidzbarski Handbuch p. 210, où u serait la désinence nominative = عُرُّ السلم ou عُرُّ السلام = עִיר השלום, comme دار السلام, Bagdâd, et comme le nom postérieur יְרוּשָׁלַם. La dérivation de יָרָה, *jeter*, me paraît improbable. Hommel, Altisrael. Überliefer. p. 201, et après lui Landersdorfer, o. l. pp. 25 et 52, voient aussi le mot soumérien uru, *ville* dans אור כַּשְׂדִּים, et יְרוּ ne serait d'après Landersdorfer, ib. p. 53, qu'une gauche prononciation du soumérien uru > עִיר. Je crois que nous avons ici l'arabe عُرّ, qui peut aussi représenter le soum. uru, comme كُور vient probablement du soum. kur, *montagne*, 1105 et 1624 et n. 2, nom qui est resté encore aujourd'hui, v. Index Dt. sv. En tout cas, le nom de la ville sainte des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans remonte à une haute antiquité.

رِيبة, *abcès*, RO p. 226, 10 parce qu'il est *haut*.

رِيام est dans le sud *Trifolium melilothus*.

[1]) عُرّ يافع est un pic isolé dans les montagnes yâfiʿites.

المَرِيمة est le nom de la côte est africaine, entre l'embouchure de la rivière Rufidji et Monbasa, selon Ferrand, J.As. 1921 Oct.-Déc. p. 274. RO p. 218, 5 d'en bas. Vollers, ZDMG 49 p. 509, 3 d'en bas. Ferrand, o. l. 1919 Mai-Juin p. 484, lui donne une origine bantou et dont les navigateurs arabes auraient fait بَرّ الرِيم ou الرِيم, ib.. J'ai toujours cru que المَرِيمة est une formation arabe, analogue à مَسبلة, مَصيدة, etc., de la racine ريم, *être haut*. Les navigateurs de XVe et XVIe siècles sur cette côte étaient pour la plupart des Arabes et qui auront pu donner un nom arabe à cette côte; cela expliquerait aussi le nom الـرِيم. A présent, les Swâḥilis ignorent le sens de ce mot, qui n'y est plus employé, Ferrand o. l. 1921 p. 275. Mais hors de là, dans l'Arabie méridionale, مَريمة désigne encore la côte de l'ancien pays de Zenǵ. Je crois donc que المريمة est un mot arabe.

Sur l'affinité radicale et sémasiologique avec I رَبَ, voir ici p. 1111 2 et p. 1416. Un verbe رَمْرَم, *élever*, Ahrens ZDMG 64 p. 171, 14, n'existe pas en arabe, cf. ici p. 1417.

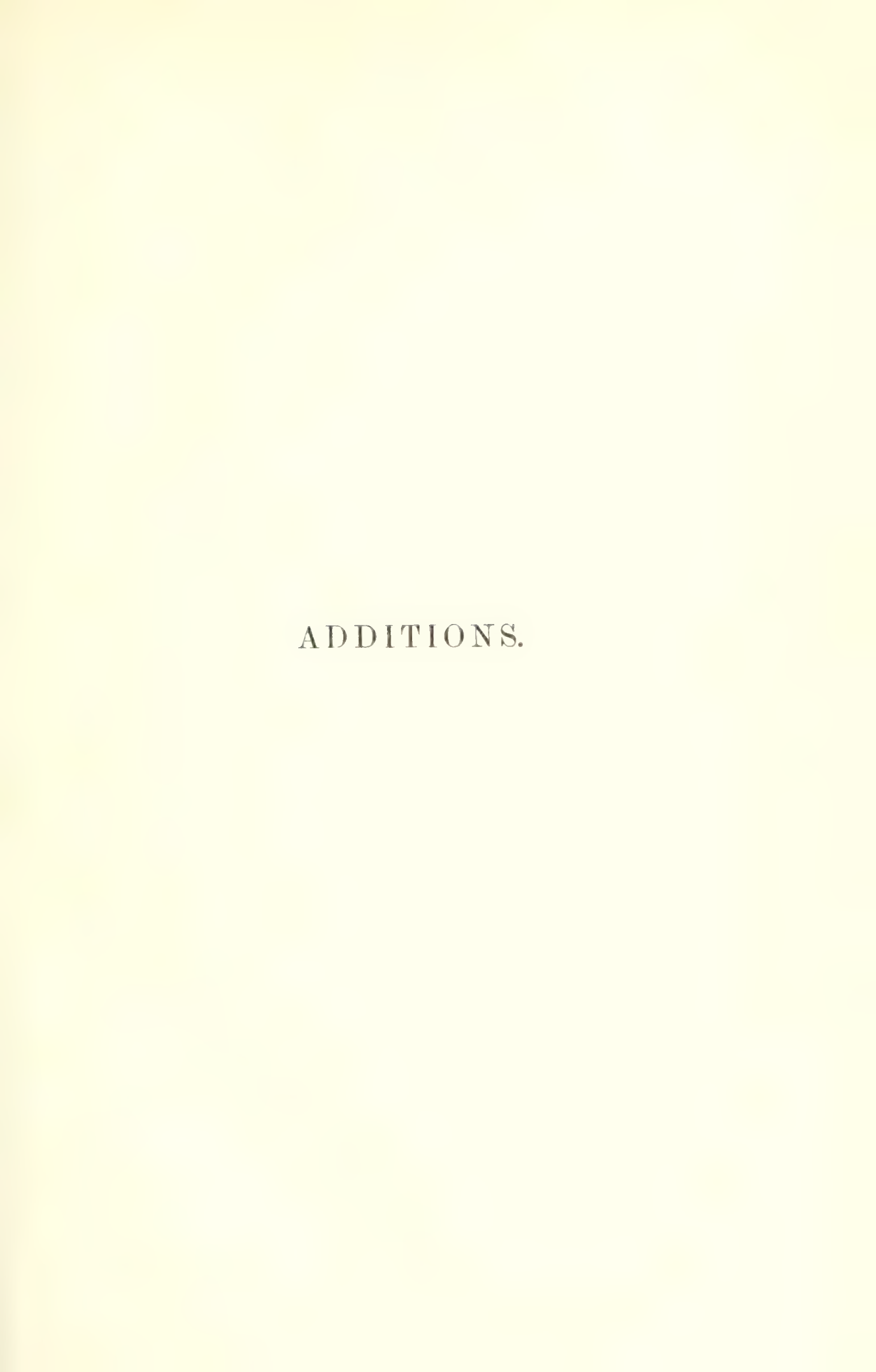
ريا

رايَة, *drapeau*, 459 et s.; 1430 et ss. et ici p. 1055. I. Sîdah VI p. 204 en bas, dit que رايَة est فَعْلة, comme آيَة et طايَة, selon Sîbaweyh. El-Miṣbâḥ p. 166, 5 d'en bas: الـرايـة علم الجيش يقال اصلها الهمز لكن العرب آثرت تَرْكَهُ ومنهم من ينكر هذا القول ويقول لم يُسْمَع الهمز. Le hamzah s'est produit sous la pression de l'accent, p. 1045, sur la syllabe longue. Abu Duweyb dit, en parlant d'un خَمّار, *marchand de vin:* رايَةٌ تَنْبَدِي الكِرامَ عُقابُهُ, *il a un drapeau dont l'aigle conduit les généreux*, en guise de réclame, Rescher M. ʿAntar p. 78. Il y avait donc

un aigle sur les drapeaux: v. Dṯ. 459/60 et 1430 s. Sur son synonyme غَايَة, voir 1432 [1]). Lethem p. 323 a *flag*, raẏʾa.

---

[1]) غَايَة الْقَصَبَة, LA XIX p. 381,9 d'en bas, que Lane dit ne pas bien comprendre, est un morceau de tige de *roseau* ou de bois, enduit de *glu*, دَبْق, dont les oiseleurs se servent pour prendre des oiseaux. Je l'ai souvent vu en Syrie.



ADDITIONS.

رأس

P. 1043. Je donnerai ici une petite liste de mots des parties du corps qui sont sur les paradigmes فُعْل, فِعْل ou فَعْل. Ce sont des mots dissyllabiques concrets, des substantifs fondamentaux des langues sémitiques:

1° فَعْل

1 أَنْف, *nez*; en dialecte le plus souvent نِف [1]), vlir.

---

1) أَنْف doit provenir de نف, u, = ارتفع وشال, LA s. v.. نف على, *surpasser*. ʿAnezeh. ننوف على المعادى, *nous surpassons l'adversaire en bravoure*. ʿAnezeh. حنّا على حرب المعادى بنا نوف, *nous avons le dessus dans la guerre contre l'adversaire*, ma LBʿA p. 12. 22. I. Sîdah I p. 128. 1: الأنف سمّي بذلك لتقدّمه. נוף. Hiph., *lever la main sur une chose*; נוף, *élévation, éminence*; נָפָה, *hauteur, élévation*. Cf. نب, i, *être haut*; > نبّ, prononcé naʾbun ou nébun, LA II p. 174. 5, ici p. 167 N° 43 n.; نبأ, u, *être haut*, 1576, 7. = نبأ, ib.: babyl. appu, *sommet*, Muss-Arnolt p. 78, comme خشم خبيد = أنف خبيد, Sud. LA X p. 356, 8 d'en bas: أنفة الشي ابتداؤه. En hébr., אַף, nez, < אַנְף, éthiop. enf; babyl. appu < anfu, Holma, Körperteile, p. 18, ZDMG 66 p. 770. Malgré la voyelle initiale (pas consonne!), je suis persuadé que ce mot doit provenir d'une √ نف, *être haut*; elle est prosthétique, comme dans ابن, اسم, etc. La forme نِف et نف des dialectes me paraît plus juste que أنف. Nous avons bien cet alef prosthétique déjà dans le vieux sémitique: إصبع < صبع, v. ici p. 91 et p. 1599 note.

2 أَيْرٌ, *pénis*, LA sv. dit seulement que c'est معروف, mot connu. Lagarde, o. l., p. 22, veut que أَيْر et إِست soient des impératifs, ce qui n'est guère probable.

3 بَطْن, *ventre*, Holma o. l. p. 94.

4 بَوْع = بُوع = باع, *empan*, LA sv., *poignet*, Dozy sv.

5 ثَدْىٌ ou ثَدْى, *mamelle*, Nöldeke, Beiträge II p. 121, ici p. 897.

6 جَفْن, *paupière*, p. 1329, 4 d'en bas: dialect. جُفْن; v. N° 50.

7 جَنْب, *côté*.

8 جَوف, *intérieur*, *ventre*. Holma p. 2.

9 حَلْق, *gosier*, vhv.

10 خَشْم, *museau*, dialect. خُشْم et خِشْم, vhv.

11 خَصْر, *hanche*; babyl. ḫinṣu, avec métathèse et permutation des sonores; Holma p. 62.

12 خَطْم, *museau*, vhv., Holma p. 144.

13 دَم > دَمٌ, *sang*, Nöldeke o. l. p. 118; babyl. dam > dâmu, avec tendance à la trilittéralisation, Holma p. 7; cf. ici sub إِبْط.

14 دَيد, *mamelle*, ici p. 896 et s.; Nöldeke o. l. p. 121 n.; babyl. dîd, Holma p. 47; onomatopée; cf. suédois *datta*, sucer la mamelle. Torczyner, Entstehung p. 292.

15 رأس, *tête*, $\sqrt{}$ روس, vhv. et pp. 1342 en haut et 1467 [1]);

[1]) Holma pp. XVII et 53 donne aussi رَفْش, *humerus*, que je ne connais pas, mais qui existe en syriaque, Brockelmann Lex. Syr. p. 359: babyl. rapaštu. Dans le proverbe من الرُّفْش الى العرش, Freytag Prov. II p. 655 et Lex. sv., رَفْش, le commentaire dit, éd. Búlâq 1284 II p. 209: ويجوز ان يكون الرفش مصدر رفش يرفش وهو الرفع. Ce serait alors

babyl. rêšu < râšu < ra'šu, selon Holma o. l. p. 10, mais avec ra'šu le mot serait seulement bilitère, ce qui est impossible. V. Remarques.

16 رِحْم > رَحِم, *matrice* et dial. *vulva*, p. 1200: babyl. rêmu, remtu, Holma p. 104.

17 زَنْد, *poignet*, dialect. aussi زِنْد.

18 ساق, *cuisse*, < √ سوق, I Sîdah XVI p. 188: = שׁוֹק; babyl. sîqu, Holma p. 134/5; Torczyner, o. l. p. 292; cf. قوائم, ici p. 1079.

19 شَعْر ou, avec anaptyxe, شَعَر, *cheveux*.

20 صَبْع, *doigt*, v. ici pp. 91 et 1599; v.-ég. ḏbʿ, copt. ⲧⲏⲃⲉ I. Sîdah XVI p. 187, 2. Dans إِصْبَع, אֶצְבַּע, pp. 91 et 1599, la prosthèse est bien une voyelle, car une consonne ne peut servir de prosthèse. Cela soit dit à ceux qui prétendent que א est une consonne. Le hamzah devant i, = 'i, est renforcé en h, dans le mehri haṡebàʿ, Bittner, St. mehri I p. 98, ce qui pourrait bien prouver l'antiquité de la prosthèse. Cette prosthèse vocalique se trouve également dans إِبْهام, *pouce*, dial. بِهِم = بَهْم, p. 217, ou مبهم, Ḥḍr. p. 82, et dans le babyl. ubânu, *doigt*, qui, d'après moi, est un tout autre mot et = l'arabe بَنَة < بَنْأة, p. 210, contre Holma KT p. 121, qui construit la série postulée ibhâmu > ibâmu > ibânu > ubânu, de la racine אבה?; cf. Ges.-Buhl sv.[1]). Je crois que ubânu doit

---

un élargissement de √ رف p. 1328, comme ضب et ضبش, فلّ et فلش, قطّ et قطش, Egypte, mais personnellement je ne connais pas ce sens.

[1]) Et maintenant aussi Nyberg, Wortbildung mit Präfixen in den semit. Sprachen, MO 1920 p. 236, qui identifie aussi ubânu et ibhâmu, mais je crois que ce sont là deux mots différents.

avoir quelque rapport avec بَان, i. La prosthèse vocalique se trouve également dans le mehri h a b î n, *pouce*, Bittner St. mehri I § 77 et p. ib. p. 128, qui serait, d'après lui, sur la foi de Jahn, une métathèse de i b h â m ou b i h â m. Je crois que c'est plutôt *habîn* < أَبِين et j'y vois la racine بين, comme je viens de supposer.

21 صَدْر, *poitrine*, aussi prononcé صِدْر en Egypte et en Syrie.

22 ضَرْع, *pis* d'une bête, souvent aussi dialect. ضِرْع; babyl. ṣ i r t u, *femal breast*, *mamma* or *papilla*, Muss.-Arnolt p. 897, Holma p. 47. Est-ce que √ رضع n'en serait pas une vieille métathèse, car √ ضرع a un tout autre sens?

23 ظَهْر *dos*; babyl. ṣ ê r u, Holma p. 50.

24 عَظْم, *os*; babyl. e ṣ e m, pl. i ṣ m â t i, i s m ê t i, Holma pp. 4 et 51.

25 عَقَب, *talon* > عَقِب, p. 1343; I. Sîdah XVI p. 188; pl. أعقاب; babyl. i q b u, Holma p. 138.

26 عَيْن, *œil*, babyl. ê n u, î n u, Holma p. 15.

27 فَخْذ > فِخْذ > فَخِذ, I. Sîdah XVI p. 188, LA sv.; à présent partout فَخْد, pl. أفخاذ.

28 فَرْج, *vulva*, 838; 853.

29 فَرْع, *chevelure*, 1310; babyl. p i r t u, Holma p. 34, ZDMG 66 p. 770.

30 فَصْل, *articulation*.

31 فَكّ, *mâchoire*.

32 فَم, *bouche*, Nöldeke o. l. p. 175, > فُمّ, cf. ici p. 63 sub أفم; babyl. p û, Holma p. 21; I Sîdah I p. 134 ss. a une longue discussion sur ce mot; onomatopée.

33 فَود, *tempe*; I Sîdah I p. 58, 6.

34 قَلْب, *cœur*; babyl. qablu, avec métathèse, Holma p. 68.

35 دِرْش , دِرْش ou كَرِش, *ventricule*, I. Sîdah XVI p. 191; pl. أكراش: à présent on dit كِرْش; babyl. karšu, Holma p. 74.

36 دعب , *talon*, p. 1343.

37 دَقّ, *paume de la main*; babyl. kappu, *main*, Holma p. 117.

38 لَحْيِ, > لُحَى, *endroit où pousse la barbe*; babyl. laḫû, *menton*, Holma p. 31.

39 مَتْن, *côté du dos*, babyl. matnu, Holma p. 6 n. 3.

40 مَسْك, *peau de la bête*, L A sv., Del. Gr. p. 165; > *outre*: babyl. mašku, *peau*, Holma p. 3. بَشَر est la *peau* de l'homme.

41 نبض ou نَبَض, *pulsation, pouls*, ~ · نبض.

42 نَفْس, *âme*, Dt. 615 et ss. et ici p. 1536 n. 1; babyl. napištu, *gosier*, Holma p. 40, dont l'argumentation n'est pas juste. نَفَس est proprem. *souffle*, et napištu, *l'organe par où passe le souffle nécessaire à la vie*. نَفْس a donc passé d'un sens concret à un sens abstrait donnant ensuite lieu à la conception abstraite et religieuse de l'*âme* < *anima, souffle, vent* et *âme*, v. Falk-Torp NDEWB sub *sjal*. Ges.-Buhl p. 513 compare נשׁב, qui en est peut-être la métathèse, 619. Cf. رَوْح, même sémantique, et فَشّ, 1245, 6, *peter*; = فَسّ et فَسَا, v. ici pp. 1536 n. et 1682 et ma Festgabe p. 38: نفس est donc originairement une onomatopée.

43 نَيِّب ~ · نَب, *dent canine*, v. ici p. 1647 et n. sub أَنْف; babyl. naiabu, Holma p. 24.

44 وَجْه, *visage*, Marçais Gr. Tlemcen p. 91 n.: prononcé wuǵǵ ou wiǵǵ.

45 وَرِك, *haut du fémur, cuisse;* aussi وِرْك et وَرْك, pl. أَوْراك; I. Sîdah XVI p. 190, et c'est là la prononciation courante; babyl. arkatu, *fesse avec la hanche,* Holma pp. 53 et 64. V. ici N° 72.

II° فِعْل

46 إِبْط > dialect. إِبِط, Ǵawâlîqî, Morgenl. Forsch. p. 142, *aisselle;* I. Sîdah XVII p. 14, fém.; ici pp. 5 et 971. Lethem pp. 82 et 249: abâṭ et ib. p. 249: bâṭ, comme en Egypte [1]); babyl. uppu < uptu, Holma pp. 78 et 114, Muss-Arnolt p. 78; < √ بط > بطح; cf. le babyl. uppu, *enclosure.* Torczyner, ZDMG 66 p. 770/1, donne bâṭu, *épaule,* qui, d'après lui, serait „l'arabe إِبْط, *épaule* (lisez *aisselle*), comme l'assyr. šumu, hébr. שֵׁם = arabe اسم". Il considère donc aussi l'i initial comme prosthèse. Le dialecte de Bîr Zêt en Palestine a biṭṭ, SKVEP p. 55, ramené à la trilittéralité. L'étymologie de Feghali doit être écartée. Si bâṭ est = bûṭu, la forme dialectale cadre avec le babylonien. إِبْط est donc originairement *ce qui entoure* et sans doute un mot à deux radicales, comme ابن, اسم, است et انف, vhv..

47 إِسْت, *derrière, cul,* vhv..

48 إِيد, *main, bras,* pl. أَيْدِي, Nöldeke o. l. p. 113, mehri ḥîd > ḥeyd, Bittner St. mehri I p. 37; šḫ. id, ed, eyd, Bittner šḫ. I p. 19; babyl. idu > iddu par trilittéralisation, Holma pp. 10 et 110. La √ est donc id, non pas yad, et ensuite par allongement vocalique إِيد, Fleischer Kl. Schriften I p. 151. Ce n'est pas „un hamzah

---

[1]) Vollers, ZDMG 41 p. 385, le considère comme un *plur. tantum,* ce qui est une erreur, car le pl. en est bâṭâṭ.

prosthétique", comme le suppose Barthelemy, J.As. 1906 Sept.-Oct. p. 247.

49 بزّ, pl. ابزاز, ou بزاز, *teton.*

50 جثّة, *corps, tronc du corps,* vhv..

51 جِسْم, *corps.*

52 جَفْن, *paupière,* en dial., mais class. جفن, v. N° 6.

53 جِلْد, *peau;* babyl. qiladu, Holma p. 3.

54 ذِقْن, ذَقَن, ou ذَقْن, *menton, barbe;* babyl. ziqnu, Holma p. 36. Carbou p. 164: digen, *menton, barbe, moustache.*

55 رِجْل, *pied,* v. ici pp. 63; 1147 8 et Add. ad l., et 1598 n. 2.

56 رِمْش, *cil,* v. p. 1444, = رِمْس, Socin Diw. Gl. sv..

57 زِمْع, *pied de devant* (bête), *avant bras* (homme), 1241 et n. 4.

58 سِنّ, *dent;* babyl. śinnu, Holma p. 22.

59 شِدْق, *coin de la bouche.*

60 شفّة, *lèvre,* dialect., mais aussi śifah, comme chez Socin Diw. I N° 47 v. 11: ubên-iś fîtêhâ, *et entre ses deux lèvres,* où le texte arabe porte وبين شفتيها, ce qui est la prononciation du scribe indigène, mais dans la transcription de Socin (u) bên-iśfitêha, il faut lire bê-niś-fi-têha, où la prosthèse, ib. III p. 107, ne serait guère possible, si le mot était ici śiffah. Class. شَفَة, de l شفّ, *être au-dessus, dominer,* > شفّ على, *être au-dessus de.* اهل منتصب سـ نين على مُنْتَصِب منيف مشفّ على الكور, *les M. habitent sur un cône isolé élevé qui domine le Kaur, est au-dessus de,* Dṯ. = شفى على, Hdr. p. 504 et n. et p. 507 n. 1; Dṯ. 1370; Vollers VS p. 157. شفة, *lèvre,* vient donc du sens d'*être haut, élevé,* comme شَرَف

et قبنة, vhvs. √ شف = √ شب > شبم et شبى, Hdr. Gl. sub شبّ et شبى, Dt. 317 n. 2, 1299 et 1300 et n.. Nöldeke o. l. p. 120.

61 زنْد, *avant-bras, poignet,* class. زَنْد. Carbou p. 165.

62 ضرس, *dent molaire,* 875, 6, I. Sîdah XVII p. 14.

63 ضلْع ou ضلع, par anaptyxe et a à cause du ع, *côte.* Amâlî d'el-Qâlî p. 46, I. Sîdah XVI p. 189; pl. اضلاع et ضلوع; babyl. ṣêlu, Holma p. 49, Brockelmann o. l. I p. 241.

64 طيز, *derrière,* 742. Chez les Bédouins d'el-Ḥogarieh, طَيز ou طيز est *vulva,* mais dans les villages, c'est *cul.* Même application dans le Sud algérien, où طيز est *cul* et *vulva* (Joly, lettre). Carbou p. 166: tis, *utérus;* v. ici sub تينة et جحوة.

65 عاجْز, *derrière,* < class. عاجْز et عَاجِز, عاجُز et عاجُز, I. Sîdah XVI p. 191; dial. عاجْز > عيز, Hdr. Gl. sv., ici p. 1628; Socin Diw. N° 20 v. 3: عيز, que Socin n'a pas reconnu, ib. Gl. sv..

66 عِرْق, *artère;* au Soudan عرق est *hanche, cuisse,* Carbou p. 165.

67 قحْف, *crâne.*

68 كبْد, *foie,* ainsi pron. actuell., ou كبدة, class. كَبْد > كَبِد, I. Sîdah XVI p. 186; babyl. kabittu, kabattu, Holma p. 75; mehri śebedit; soq. śibdeh.

69 كتْف, *omoplate, épaule,* c'est la prononciation de partout; class. كَتْف > كَتِف. Carbou p. 164: kitf, ketef. Cf. כִּתְפֵי, pl. const.

70 دِرْش v. N° 35.

71 نبع, *mâchoire.* > aussi *bouche* en Syrie.

72 وِرْك, v. ici N° 45. De là مَوْرِكة ou وِرَاك, mon Zoheyr p. 125 6, I. Sîdah XVI p. 190, > mêreka chez les ʿAnezeh, ma LBʿA p. 3, 30; Euting, Tagbuch p. 35 qu'on lui a fait corriger en meʿraqeh, avec renvoi à RO § 213 et à Doughty II p. 621, où mʿarqa est *bât*, tandis que mêreka est un *coussin* sur lequel on appuie les awrâk. Euting en donne un dessin dans O. S. Nöldeke I p. 397, où il l'appelle correctement mêrakeh, ce que J. J. Hesse, Islam IV p. 315 corrige en mîrake, probablement selon la prononciation de son ʿÔtêbite; correction gratuite, comme tant d'autres de ce savant. Jaussen, Coutumes, est exact lorsqu'il dit p. 272: „Par devant, la selle porte un petit coussin, meïrekah (ميركة), sur lequel le cavalier appuie le jarret et le mollet de la jambe droite ou de la jambe gauche, suivant qu'il change de position", ou bien aussi les deux mollets en même temps.

III° فُعْل

73 أُذْن, *oreille.* > أُذُن, par anaptyxe, contre I. Sîdah I p. 80 et XVI p. 186, qui dit que أذن est primaire, أصل, et أذن secondaire, فَرْع, comme طُنُب, ظُفُر et عُنُق, vhv; babyl. uznu > uzunu, Holma p. 28. La voyelle est *u*, et l'alef est ici porteur du hamzah prévocalique, = mehri haydeṇ, avec hamzah renforcé en gutturale plus forte. Les autres langues sémitiques ont aussi la voyelle *u*.

74 جُفْن, *creux de la main.* > *poignée*, vhv.; babyl. upnu v. ici p. 445.

75 خُشْم = خَشَم, vhv. et N° 10.

76 زُبّ, *pénis,* 867 n. 3; babyl. zibbu et zibbatu, Del. Gr. p. 166, Holma p. 142, qui identifie zibbatu à ذنب, de même que Torczyner, Entstehung p. 290 n. 3, mais il faut bien séparer les deux mots; cf. زُبْر, *clitoris, pénis,* Hdr. p. 600, Ruzicka KD p. 112; étymologie probable chez Ruzicka o. et l. l.

77 سُرّة, *nombril.*

78 سُرْم, *anus,* toujours prononcé صُرْم, à cause du r; 656, 5; seulement Nord et Levant; babyl. surummu, Holma p. 68; El-Maṯal es-Sâʾir p. 107 a un article fort intéressant sur ce mot obscène. Siḥâḥ et LA sv. disent que c'est un كلمة مولّدة, ce qui ne peut être vrai, étant donné son correspondant babyl.; les poètes préislamiques ne s'en sont pas servis, parce que le mot n'est pas convenable.

79 صُدْغ, *tempe,* mais dialect. صَدْغ ou صَداغة.

80 صُلْب, *reins,* 854 n.

81 ظُفْر > ظُفُر, *ongle;* I. Sîdah I p. 80; babyl. ṣupru, Holma p. 127.

82 عُنْق > عُنُق, *cou;* en babyl. unqu, qui signifie *anneau,* Muss Arnolt p. 71. I. Sîdah I p. 80; v. ici N° 73. Je voudrais bien connaître l'étymologie de عُنْق. Tous les mots de ce thème sont dénominatifs, aussi bien en arabe que dans les langues congénères. Le babyl. kišâdu, *cou,* s'est conservé en éthiop. kesâd, Holma p. 37, et en tigré segad, selon Brockelmann o. l. I pp. 169 et 275 (mais cf. سجد, i, *se courber,* RO p. 282 n. 1 > سدج Dt. 792, comme כנע, même sens. Est-ce que عنق ne serait pas une très ancienne métathèse de قنع, a, *être haut,* > *monter,* 886 et ss., 791, qui est un élargissement de $\sqrt{}$ قن = $\sqrt{}$ قلّ, *être haut,* 887/8; 878 n.?

عنق aurait alors la même étymologie que رأس et رقبة, vhvs.. Par cela s'expliquerait aussi le nom du peuple géant qui habitait en Canaan, les עֲנָק, ce qui ferait pendant au nom des רְפָאִים, v. ici p. 1338. En outre, je serais tenté d'attribuer la même étymologie à כְּנַעַן qui signifierait alors, non pas *le pays bas*, Hommel GGG p. 158, mais *le pays haut*. La permutation de k et q est assez commune en arabe, I. Sîdah XIII p. 277 = Arabica III p. 96.

83 قُمَّة ou قِمَّة, *sommet de la tête*, p. 1046; cf. قُلَّة et قُنَّة.

84 كُسّ, *vulva*, 539 n. 2; 717 n. 1; 949 n. 1, où étymologie incertaine. Le grec κυσός ou κύσθος, *pudenda muliebria*, Boisacq DELG p. 539, pourrait en être l'origine, mais le mot grec me paraît être lui-même de provenance non grecque, et je ne crois pas que *cunnus*, même sens, soit de même origine, Walde p. 211. Cf. pour l'arabe le Šifâ d'el-Ḫafâǵî p. 194. Ce qui fait douter de l'origine sémitique de ce mot كُسّ, c'est qu'il n'est employé que par les Ḥaḍar, aussi dans le Yéman. Les Bédouins disent رَحْم, p. 1200.

85 كُوع, *coude*, = كُعّ.

86 لُبّ, *cœur; milieu d'une chose;* babyl. libbu, Del. Prol. p. 88 9 [1]; Holma p. 69. فِي لُبّ البيت, *dans l'intérieur de la maison;* لُبّ المنزل, *l'intérieur de l'habitat, cour*, Dt. et Carbou p. 180: v. ici p. 1281 et Addit. *ad locum*, Ḥḍr. Gl. sv.; لُبَّة, *haut de la poitrine*, Carbou p. 164.

87 مُخّ, *cervelle;* babyl. muḫḫu, *crâne*, Holma p. 12.

[1] Dont l'étymologie proposée ne me paraît pas acceptable.

88 مُخْر, *nez*, Carbou p. 116, Lethem p. 380, muḫar ou munḫar; cf. مَنْخَر, *narine*, babyl. naḫîru, Holma p. 20; onomatopée.

89 هُدْب, *cil*, p. 1444.

On observera que 1° la plupart des noms des parties du corps sont communs aux langues sémitiques. Je n'ai relevé ici que le correspondant en babylonien, mais on trouve ceux des autres langues chez Holma KT et Ges.-Buhl shvs.; 2° un certain nombre de ces mots se trouvent également en vieil-égypt., ce qui a été relevé également par Ges.-Buhl et Holma. La civilisation sémitique a donc dû fortement influencer celle des Egyptiens. Nous sommes donc, vis à vis de la plupart des mots ici énumérés, en présence „d'une couche assez primitive de la langue", comme le dit fort bien Nyberg o. l. p. 281. De ces noms dérivent plusieurs dénominatifs, qu'on trouvera dans les dictionnaires. 3° les dialectes préfèrent la forme فُعْل là où la luġah a فَعَل, à côté de فِعْل, et cette vocalisation correspond le plus souvent à celle du babylonien. Pour moi, les dialectes comptent tout autant, voire plus que les allégations des grammairiens. Cela ne veut pas dire que des formes comme كَبِد et كَتِف n'aient pas été employées par les poètes, كَتِف Ṭarafah Moᶜall, v. 26 et كِتْف, Moᶜall. Imrul-Qeys v. 57 (variante), comme on peut le constater dans leurs œuvres par la nécessité du mètre, et le peuple s'en est aussi servi par nécessité vocalique après la chute de l'iᶜrâb. La forme فِعِل > فِعْل n'est qu'une ségolation, qui a dû se produire de très bonne heure, puisque l'hébr. biblique l'a déjà à l'état construit dans כָּתֵף > כְּתֶף et כָּבֵד > כְּבַד et כֶּבֶד, au pl. constr. même כִּבְדֵי, et dans tant d'autres mots. La vocalisation de l'hébr. est en général un salmi-

gondis; il n'est basé que sur des suppositions. De Lagarde, Bildung der Nomina p. 72, veut que les formes, telles que وَرِكٌ, وَتِدٌ, كَبِدٌ et كَتِفٌ soient primaires, puisque l'hébr. a יָרֵךְ, יָתֵד, כָּבֵד et כָּתֵף. Mais les formes ségolées existent aussi, et Lagarde dit lui-même que ces formes ont pu aussi être employées comme formes isolées non construites. Il prétend même p. 74 que „si l'on trouve كَبْدٌ à côté de كَبِدٌ, le i de la seconde syllabe est seulement avalé". C'est là un singulier raisonnement. Le pluriel أَكْبَادٌ, أَكْتَافٌ, أَوْرَاكٌ, etc., prouve suffisamment que فَعِلٌ est primaire.

Or, j'ai voulu par cette liste prouver que رَأْسٌ, et les mots analogues ici énumérés, est un فَعْلٌ: râ'sun, de trois radicales, mais de deux syllabes. Cette prononciation de râ'sun, bî'run, ḏî'bun, etc., n'était possible qu'avec le tanwîn, car alors râ', bî', ḏî', forment une syllabe longue portant la tonique et alors suivie du hamzah accentuel. Avec رَأْسِي, ذِئْبِي, بِئْرِي le hamzah pouvait aussi rester. Par contre, sans le tanwîn, les possessifs et l'article suivant, il ne resterait que رَأْ — سْ, ce qui est presque imprononçable pour un Arabe. On doit supposer que ces mots ont perdu le hamzah après la chute du tanwîn. Le hamzah est alors aussi tombé afin que la prononciation fût possible, et ces mots sont alors seulement devenus râs, bîr, ḏîb, comme dans les autres langues sémitiques. Le hamzah est resté comme signe graphique dans l'écriture correcte. Tant que l'Arabe disait p. e. ذِئْبُ ٱلْخَلَا et أَفْزَعَنِي ٱلذِّئْبُ, ٱلذِّئْبَ رَأَيْتُهُ, cela allait encore, avec conservation du hamzah, mais lorsqu'il disait tout court: أَفْزَعَنِي ٱلذِّيبْ, il ne pouvait prononcer le mot en pause, فِي ٱلْوَقْف, comme ٱلذِّئْبْ, où le hamzah n'entre pas, surtout

avec les deux *sukûn*, et il a dû prononcer الذيبْ, où ذيبْ forme une syllabe cvc superlongue, qui n'aurait pu figurer dans le vers, mais qui, après la chute de l'iʿrâb, devint inévitable dans la langue parlée.

Ceci était déjà depuis longtemps écrit, lorsque, tout dernièrement, je suis tombé sur une anecdote phonétique dans le تهذيب اللغة d'Abu Manṣûr el-Azharî († 370), dont le prof. Zetterstéen a publié un extrait dans le *Monde Oriental* 1920. L'auteur y parle p. 15 du grand philologue ابو الحسن علىّ بن حمزة الكسائى († 182—183—189 [1]), sur lequel il donne des renseignements extrêmement intéressants. El-Azharî dit: كان الكسائى قرأ القرآن على حمزة الزيّات ([2] فى حداثته وكان يختلف اليه .... وكانت قبائل العرب متّصلة بظاهر الكوفة فخرج اليهم يسمع منهم اللغات والنوادر واقام معهم دعرًا وتزيّا بزيّهم ثم عاد الى الكوفة وحضر حمزةَ وعليه شَمْلتان .... فجثا بين يديه وبدأ سورة يوسف فلما بلغ الذئبُ ([3] لم يهمز وهمزه حمزة فقال الكسائى يَهْمِزُ ولا يهمز فسكت عنه فلما فرغ من قراءته قال له حمزة: إنّى أُشبّه قراءتك بقراءة فتى كان يأتينا يقال له علىّ بن حمزة فقال الكسائى: انا هو فقال: تغيّرتَ بعدى فأَيْنَ كنتَ فقال: أَتيتُ البادية وكان فى نفسى اشياء سأَلتُ العرب عنها ففرّجوا عنّى فلما دخلتُ المسجد لم تطب نفسى ان اجوز المسجد حتى اسلّم عليك

Abu el-Barakât el-Anbârî († 577) rapporte le même récit dans son نزهة الالبّاء, mais avec un peu plus de détails. Il dit p. 84: دخل الكسائى الكوفة فجاء الى مسجد السبيع وكان حمزة

[1]) Selon la Nuzhah d'Abu el-Barakât el-Anbârî. L'année de sa mort n'est pas certaine. Fihrist p. 65 donne 197.

[2]) † 156 selon el-Fihrist p. 29.

[3]) Qor. 12 v. 13.

ابن حبيب يعرف فيه فتقدّم الكسائى مع آذان الفجر فجلس وهو ملتفّ بكساء فلما وصل حمزة قال: مَن تقدّم فى الوقت. قيل له: الكسائى يعنون به صاحب الكساء فرمقه القوم بأبصارهم فقالوا: إن كان حائكا يقرأ سورة يوسف وإن كان ملّاحا يقرأ سورة طه فسمعهم. فبتدأ سورة يوسف فلما بلغ قصّة الذئب قرأ فأكله الذيب [1] بغير همزة فقال له حمزة: الذئب بالهمز. فقال له الكسائى: وكذلك اهمز الحوت وقرأ فالتقمه الحوت [2] فقال: لا. فقال: لما همزت الذئب ولم تهمز الحوت وهذا فأكله الذئب وهذا فالتقمه الحوت ... فرجع حمزة ببصره الى حماد الاحول ... فتقدّم اليه فى جماعته اهل المجلس فناظروه فلم يصنعوا شيا ... فقال لهم: تفهموا عن الحائك. تقول اذا نسبت الرجل الى الذئب قد استذأب ولو قلت قد استذاب بغير همز لكنت نسبته الى الذوب فتقول قد استذاب الرجل اذا ذاب شحمه بغير همز واذا نسبته الى الحوت قلت قد استحات الرجل اى كثر اكله لان الحوت اذا كان يأكل منه كثيرا فلا يجوز فيه الهمز فلتلك العلّة همز الذئب ولم يهمز الحوت وفيه معنى آخر لا تسقط الهمزة من مفرده ولا من جمعه

Il faut ici observer 1° que dans les versets qoraniques الذئبْ est فى الوقف, où l'iʿrâb n'est pas de mise. Si l'on prononce ici ḏi-ᵓ (car ce n'est pas ḏi-ᵓ), la lettre finale est en pause imprononçable sans un léger son vocalique: be, sans quoi il ne se produit qu'un mouvement des lèvres, un claquement labial, comme si l'on voulait cracher doucement, et qui ne représente pas le son d'une lettre, tandis qu'avec ḏîb il y a la voyelle médiale qui lie les deux consonnes,

---

[1]) Le texte qoranique porte: اخاف أن يأكله الذئب.

[2]) Qor. 37 v. 142.

et le b final devient alors prononçable, avec la prolongation de la prononciation dans le tartîl, vhv., qui était en usage au premier siècle de la Hiǵrah. Cette prononciation de ذئب doit se rapporter seulement à ce verset qoranique, car n'étant pas en pause ذئب est bien prononçable. C'est pour cela que quelques lecteurs, comme aussi Ḥamzah, admettent ici le دَرْجٌ, c'est à dire avec la voyelle sur b = bu, Beyḍâwî I p. 454. L'histoire ne nous dit pas si el-Kisâ'i prononçait toujours ce mot sans hamzah. 2° qu'el-Kisâ'î, constatant que Ḥamzah hamzait الذئب, voulait, pour être conséquent, et conformément à l'enseignement de Ḥamzah, aussi hamzer الحوت. Il avait donc le sentiment que, en appuyant toniquement sur la syllabe ḥû, elle doit être suivie d'un hamzah accentuel, comme c'est le cas de ḏi', et de مُؤْسَى, سُؤْق, etc., cités ici dans les *Remarques* à la fin de ce Glossaire. Mais dans le verset qoranique الحُوتْ est aussi en pause, et alors le t final n'est qu'un claquement palatal, non pas une lettre prononcée, car la liaison vocalique avec le û précédant lui manque. Ḥamzah n'était du reste pas très entiché du hamzah, puisque Qor. S. et-Takwîr v. 8 il lisait وإِذَا ٱلْمَوْءُودَةُ سُولَتْ, où Šarîf ʿOṯmân a سُئِلَتْ.

Abu ʿAmr († 154) et d'autres admettaient la pause dans ce verset, et alors le mot devient difficilement prononçable avec hamzah, tandis que ʿÂṣim († 127/8), I. ʿÂmir († 118) et Ḥamzah lui-même le prononcèrent en دَرْجٌ, Beyḍâwî I p. 454. El-Kisâ'î et Abu Saʿîd ʿOṯmân, appelé Warš († 197), le *râwî* de Nâfiʿ († 159—169) prononcèrent sans hamzah, TA I p. 248 en haut, c'est à dire en pause: ḏîb. La différence que fait Ḥamzah entre ذاب et ذأب, استذاب et استذأب est étymologiquement juste, car ذاب est *secundae* w, vhv. tandis que

ذاب, est *secundæ* a > ʾa, écrit أ, et le hamzah est renforcé en ع dans ذعب, تذعّب, *épouvanter*, p. 910. Cependant, ce n'est pas une preuve contre la prononciation de ذيب < ذئب, ni contre حُوت > حُؤت. Je n'ai pu constater si les „lectures" de Ḥamzah correspondent à celles de son disciple el-Kisâʾî, comme le dit Nöldeke, Geschichte des Qorâns p. 291. Je sais seulement que les deux *râwi* de Ḥamzah étaient خَلَف بن هشام البزّار († 229) et ابو عيسى الخلّاد († 220 ou 230) et ceux d'el-Kisâʾî ابو الحارث الليث († 240) et ابو عمر الدّورى († 246).

Dans tous les mots tels que بير، = בְּאֵר, ذئب, = זְאֵב, راس, = רֹאשׁ, رِئم, = רְאֵם, = רֵים, Job 39, 9, 10, فار, etc., la forme primaire est mediæ voyelle, donc à l'origine بير, ذيب, راس, ريم, فار, etc. Ce sont des فَعل, où la voyelle médiale est longue.

P. Schwarz Diw. ʿUmar IAR Heft 4 p. 108 dit: „Le hamzah (Stimmabsatz) après voyelle brève tombe *avec allongement compensatoire de voyelle*. Etant donné que la syllabe conserve métriquement la même valeur, ce procédé ne peut être avec certitude constaté que dans la rime (= poésie)". Il en donne des exemples: šânî, dâbî, rîmi, rîmu, ḏibi, etc. Ce raisonnement est faux. La première syllabe est déjà longue, dès le début, en elle-même. ريم, ʿUmar 107, 9, est pour رِئم, et notre transcription riʾmu, diʾbu, etc., est incorrecte pour riʾmu, ḏiʾbu, etc. La syllabe riʾ, ḏiʾ n'a point „la même valeur métrique" que rîʾ, ḏîʾ, etc., et une telle syllabe faʾ, فأ, n'existe pas, excepté dans laʾ.

Je trouvai dans un ragaz de Dt. ذيب أَخلا et je priai les

Daṯînois présents de prononcer ces mots lentement, avec تقطيع: ils dirent alors ḏì᾿-bel-ḫàla, mais ils chantèrent: ḏey-bel-ḫala, p. 906. Ici le hamzah de ḏì᾿ est sous la pression de l'accent, et non pas parce que la graphie classique est ذِئْب. En babyl, c'est graphié zi-i-bu = zîbu, Meissner, Assyr. Gr. § 9. Delitzsch, Gramm. § 54, dit que zi-i-bu est pour zi᾿bu et bûru, بِئْر, pour bu᾿ru. Cette transcription ne doit pas être exacte, et je crois que dans tous ces mots la voyelle médiale est aussi longue en babyl., comme elle l'est en arabe, ce qui est prouvé par le vers. Bauer-Leander o. l. p. 213 écrivent le nom de la ville de Bêrût bê-rû-ta ou bêruta, comme aussi Ebeling dans le Glossaire des el Amarna-Tafeln p. 1572, sans hamzah. Le hamzah a été marqué dans ces mots plus tard, v. ici p. 1659, pour exprimer la tonique de la première syllabe longue et pour l'adapter au système des orthoépistes arabes. Je me demande même si les Assyriologues ne sont pas sous l'influence de la graphie arabe en marquant le hamzah par ᾿ dans leur transcription, puisque Ungnad dit, BA Gramm. § 46 note, que „le hamzah doit toujours être suppléé au début d'une syllabe". Le cas pourrait alors être le même pour zi᾿b. La première syllabe de ces mots n'a pu être brève, ce qui serait le cas d'après les savants. Bauer-Leander, Histor. Gramm. des hebr. Sprache p. 223, disent que l'élision du hamzah s'est déjà produite dans les mots hébreux, comme ראשׁ, aux temps vieux-canaanéens, et ils citent l'arabe yá᾿kulu = hébr. *yā́kulu > יֹאכַל, etc., et *bú᾿ru en le comparant avec l'arabe بِئْرٌ. Or, en arabe c'est yâ᾿kul, comme l'hébr. יֹאכַל est yôkal (Dt. yôkol) et l'arabe bú᾿rat est bû᾿rat v. *sub Remarques*. Ils ajoutent encore: „Ainsi qu'il ressort de ces exemples, une voyelle brève précédente reçoit un allongement compensatoire, soit a > ā (> ō), i > ê, u > ō".

C'est la vieille formule arabe qui revient constamment sous la plume de nos confrères d'Europe.

La première syllabe des mots فِعْل en question ne peut être brève, comme je l'ai déjà dit p. 1659, car nous aurions alors des mots à deux radicales seulement: biʾr-un, diʾb-un, etc., et ils rentreraient alors dans la catégorie des rares mots de cette espèce traités par Nöldeke, Beiträge II p. 109 et ss. Si nous faisons abstraction du hamzah, purement aphone et qui ne peut être *lettre radicale*, il ne reste que diʾb, biʾr, etc. Il faut donc que la première syllabe soit longue génétiquement, et l'on ne saurait parler ici „d'allongement compensatoire". C'est donc dès le début bîʾ-run, dîʾ-bun, etc., et l'on a placé le hamzah sur la voyelle longue ne pouvant graphiquement procéder autrement.

König, Lehrgebäude II p. 68, explique بِئْر = בְּאֵר ainsi: „La nouvelle attaque vocalique (א) a attiré à lui la voyelle qu'il a complètement retenue". Le א serait donc ici l'équivalent du hamzah arabe, et l'on aura prononcé beʾêr. Mais א est ici radical. Strack, Hebr. Gr.[9] p. 40 1, et l'ê serait, selon Stade, Hebr. Gr. § 199 b, pour i. Toutes ces formes seraient, selon Stade l. l., originairement des qiṭil et selon König, o. l. p. 48, des qêṭil. Je ne saurais suivre des hypothèses aussi éloignées. Ce que je sais, c'est que ces mots sont en arabe mediæ voyelle, des فِعْل, prononcés en hébr. feʾêl < fêʾil, où il y avait peut-être *dans la prononciation* un hamzah intervocalique = hiatus, mais nous ne le connaissons pas. Le א dans בְּאֵר et דְּאֵב ne peut désigner le hamzah, car alors ces mots seraient à deux radicales, mais le א est ici *porteur de la voyelle radicale*, comme il l'est aussi en ṣafâtique, p. e. סלם מ באס = سلم من بؤس. Dussaud, Les Arabes p. 152, 3; cf. ib. p. 104 en bas et Lidzbarski Ephem. II p. 347, Littmann Ṣafâ-Inschriften p. 12: דאב, Dussaud, Rapport d'une

Mission scientifique, dans Nouvelles Archives Tome X 1903 p. 486 N° 4 et ib. Gloss. sv.; il le transcrit Dhiʾb et Dhouʾaib. Je crois que Dhiʾb, ou plutôt Dhîb, est plus juste. Dans les Sinait. Inschriften de Euting, on trouve דאיבן N° 272, Lidzbarski HB p. 254. En sabéen, c'est également ḏab, Hommel Südarab. Chrest. p. 131. Ici partout l'alef est le support de la voyelle qui a dû être longue comme en arabe.

LA I p. 364, 1 donne le fém. ذئبة et ذيبة. comme ذئب est aussi = ذيب ib. l. 4, et il dit, en expliquant la prononciation مذيبة, = مذأبة, des Qays: أنّه خفّف الذئب تخفيف بدليا صحيحا فجاءت الهمزة ياء فلزم ذلك عنده (= ابو علىّ) فى تصريف الكلمة. Toujours la même erreur: ce n'est pas le hamzah qui soit devenu i, mais c'est le hamzah qui a subi non seulement un taḫfîf, ce qui ne dit rien, mais une *suppression totale*, طَرْح ou إسقاط, et la radicale i reste la même.

Ḥöfni Efendi Nâṣif dit dans sa brochure مميزات لغة العرب p. 29: المشهور تخفيف الهمزة الساكنة نحو رأس وكأس وثأر وبئر وذئب ولؤم وشؤم وتميم تقلبها من جنس الحركة ما قبلها فتقول رَاس وبير وشوم ولكن جميع السكّان عندنا تميميّين إذ لم يسمع لهم همزات فى مثل هذه الكلمات. Ici mon vieil ami commet deux erreurs: 1° le hamzah ne peut être ni ساكنة ni متحرّكة, n'étant qu'un bruit plosif guttural; 2° le hamzah ne peut être changé en une voyelle pour la même raison. C'est le hamzah qui est *supprimé*, et la voyelle est restée longue, telle qu'elle était même avec son hamzah accentuel.

ذئب a aussi le pluriel ذؤبان ou ذوبان, sans hamzah, qui figure dans les Traditions, Nihâyah II p. 52, 2 = LA I p. 364. La Nihâyah l'enregistre *sub* ذوب et il dit: والأصل فيه

الهمز لكنّه خفّف فانقلب واوا[1] = L A I p. 364. T A I p. 247 d. l. explique le Qâm.: يتركه ويترك الذئب par: أى يبدل بحرف مدّ من جنس حركة ما قبله كما هو قراءة ورش والكسائي[2]. C'est là aussi l'explication des savants européens, c'est à dire le hamzah serait converti en une voyelle longue! Mais cette voyelle longue existait déjà. Elle reçoit un hamzah postvocalique à cause de l'accent. Comment savait-on que le Prophète avait prononcé ذوبان الناس, ou ذوبان العرب, sans hamzah, p. 911 en bas? C'est probablement parce que, en sa qualité de Ḥigâzite, il ne prononçait pas le hamzah: il était „nâbi sans hamzah", I. Sîdah XIV pp. 7 et 14, 2 d'en bas, qui dit que des Ḥigâzites prononçaient aussi نبيء, mais que cela est mauvais; v. Arabica V p. 170 et n., Dt. 611, I. Sîdah XIV p. 7 et ss. et la remarque judicieuse de Nöldeke Beiträge I p. 11.

Etant donné que la lecture de Warś est d'une grande importance pour l'histoire du hamzah, je vais donner ici une petite liste de ses lectures, se rapportant aux dernières Sourat du Qorân. Il paraît avoir eu une prédilection pour la suppression du hamzah dans ses lectures. J'aurais pu beaucoup agrandir cette liste, mais le temps me manque, et ce que je donne ici suffit.

S. an-Nabâ: لرض v. 6, et ainsi partout p. e. S. az-Zalzalah v. 1 et 2.

S. an-Nâziʿât: اذهب انّى v. 16; الاعلى v. 23; وسولى v. 24; والرض v. 30; الانسان v. 35.

S. ʿAbas: قتل الانسن v. 16; من اىّ شى v. 17; الانسن v. 24; لرّض v. 26.

[1] I. Sîdah XIV p. 14 en bas explique de même ببير ـ ببئر.

[2] Voir l'article suivant sur les lectures de *Warś*.

S. at-Takwîr: بِلفقق v. 23.

S. al-Infiṭâr يا أيّها لانسان v. 6; انّ نبرار v. 13; ولمر v. 19.

S. al-Muṭaffifîn: نوّلين v. 13; كتاب نبرار v. 18; إنّ نبرار v. 22.

S. al-Inšiqâq: واذا نرض v. 3; يا أيها لنسن v. 6; et ainsi il lisait toujours لنسان.

S. al-Burûǵ: اصحاب لخدود v. 4; يومنوا v. 8 [1]; comme es-Sûrî; ولرض v. 9; بالمومنين v. 7 et 10, comme aussi es-Sûrî [2]); لنهار v. 11.

S. aṭ-Ṭâriq: لانسان v. 5.

S. al-Aʿlâ: لاعلى v. 1; غثاء احوى v. 5; فذكّرن v. 9; لاشقى v. 11 = S. al-Layl v. 15; قدافلح v. 14 = S. al-Mûminîn v. 1 et S. aš-Šams v. 8; v. ici p. 1670; بل توثرون v. 16 = es Sûrî يوثرون, mais Kisâʾi et Ḥamzah, توثرون; ولاخرة v. 17; لولى v. 18.

S. al-Ġâšiyah: هل اتيك v. 1 [3]); من عين ن انية v. 5: طعام v. 6: إلى لابل v. 17; فذكّر انّما v. 21; ن الّا [3]) بمصيطر ن الّا v. 22: العذاب لاكبر v. 24.

S. al-Faǵr: بعاد ن ارم [3]) v. 5 et 6; ذى لوتاد v. 9; عذاب ن انّ [3]) v. 12 et 13; فاما لانسان v. 14.

S. al-Balad: لانسان v. 4: فكّ رقبة ن او اطعام [3]) v. 13 et 14.

S. al-Layl: وانّ لنا للاخرة ولولى v. 13; même lecture dans la Sourat suivante; لاتقى v. 17: الذى يوتى v. 18, sans hamzah.

---

1) Peut-être en analogie avec اومن.

2) Il était le râwî de Abû ʿAmr el-Baṣrî; mort en 202.

3) Cette synalèphe, très commune dans la recension de Warš, prouve que les Sourat n'étaient pas encore divisées en versets.

S. al-Inširâḥ: يسرٍ أن v. 5 et 6. El-Liḥyânî (†), dans Nuzhat el-Alibba p. 236, a dit: حكى عن بعض العرب انهم يجزمون بلن وينصبون بلم وعلى هذه اللغة قراءة من قرأ ألم نشرح لك صدرك بفتح الحاء. Cela est contraire à la grammaire.

S. at-Tîn: البلد نمين v. 2.

S. al-Qadr: خير من الف شهر v. 3.

S. al-Bayyinah: من أهل الكتاب v. 1 et 5; تاتيهم v. 1 sans hamzah, comme aussi es-Sûrî, et ib. v. 4; يوتوا الزكوة v. 7. لانهار

S. az-Zalzalah: ليروا أعمالهم v. 6.

S. al-Humazah: مؤصدة, v. 7 = عليهم موصدة, mais ed-Dûrî et Abû ʿIsâ el-Ḥallâl lisaient عليهم موصدة et Abû ʿIsâ el-Ḥallâd († 220 ou 230). موصدة.

S. al-Fîl: طيرًا ابابيل v. 3; ماكول v. 5 sans hamzah.

S. Qoreyš: لإيلاف قريش v. 1, 2: voir note précédente N° 3.

S. al-Kautar: هو الابتر v. 3.

S. al-Iḫlâṣ: كفوًا أحد v. 4, voir note précédente.

S. al-Falaq: قل أعوذ v. 1, comme aussi dans la S. suivante; غاسقٍ اذا v. 3 et v. 5: حاسدٍ اذا.

N'ayant pas à Nice les livres nécessaires (v. ici p. 1602 note), j'ai dû me contenter de l'ouvrage, très exact du reste, de E. Sell, of the University of Madras, *ʿIlm-i-tajwîd*, Madras 1882. Warš veut probablement par toutes ces suppressions du hamzah indiquer la prononciation des personnes parlantes d'el-Ḥiǵâz. Ces variantes sont donc du plus grand intérêt et canoniquement admises, voir ici p. 1615 n., ma L.A

p. 9. On trouve même à la S. al-Humazah v. 8 مُوصدة d'après la lecture de Nâfiᶜ, I. Katîr, el Kisâ'î, I. ᶜÂmir et d'autres, là où le *textus receptus* a مُؤْصَدة (Šarîf ᶜOtmân), tandis que Fleischer, Beydâwî, a مُوصَدة. Mais du moment qu'on graphie مُؤمن, on peut aussi graphier مُؤصدة; voir I Sîdah XIV p. 13, 3 et ss.

Nous venons de voir que Warš prononçait يُومن, مُومنين, تُوثرون, يُوتى, تاتى, ماكول, etc. Toutes ces prononciations se retrouvent dans les dialectes encore aujourd'hui, même dans les poésies populaires.

Quant à لَرْض, ياتى, مُومن etc., je rappelle ce que Nöldeke dit dans son *Geschichte des Qorâns* p. 281 n. 1, à propos de la suppression du hamzah des Ḥigâzites: „Cela arrive principalement au début d'un mot, p. e. من امر, mi namrin pour min ᵓamrin; avec l'article, الارض, alarḍu pour alᵓarḍu, et si la première radicale est un hamzah sans voyelle p. e. ياتى[1]), مومن, yâtî, mûmin, pour yaᵓti, muᵓmin". Je ne comprends pas l'expression „vokalloses hamz", à moins qu'il veuille parler de a non-précédé du hamzah, car le thème est أَتى et أَمِن < أْأْمن. يـأتى et مُـؤمن sont véritablement يـاْتى, yâᵓti, mûᵓmin, où la première syllabe est déjà longue; elle reçoit le hamzah ou bien à cause du hamzah prévocalique dans ces deux thèmes pour conserver la graphie, ou bien le hamzah est ici purement accentuel, comme dans مُؤْسى, I. Sîdah XIV p. 13, et مُؤصَدة, v. Remarques à la fin du volume. Qor. S. an-Naml v. 68: بَلِ أَدْرَكَ et S. B. Isrâᵓîl v. 73 on lisait فمَن أُوتِي كتابَهُ, selon Howell Gr. I p. 20.

[1]) Nöldeke écrit ici يأْتى, ce qui doit être un *lapsus calami*.

La suppression du hamzah est assez commune dans les poésies. قَدَ آمْسَتْ, L A III p. 429 *sub* مرج; لا عَهْدَ آمْرَتَعْ ici p. 1310; مِنَ آجْلِ, Kâmil d'el-Mob. p. 661, 6 et ici p. 64; نُوَ آنْ se rencontre très souvent dans le Diw. des Hodaylites [1] et ailleurs; d'autres exemples chez Nöldeke Zur Gramm. p. 5 et Diw. ʿUmar I A R; ma L A p. 27. Un poète شبيب بن زِنْبَاعٍ, cité par es-Sîrâfî, Comm. Sîb. p. 45, Streitfragen p. 319 et L A I p. 235, dit:

أَلَاتَقِ دَهْرٌ أَوْ أَصَبِحْ بِبَيْتِهِ . . . . .

(ṭawil) وَلَكِنَّمَا تُعْدِي لِقَيْسٍ عَدِيَّةٌ بِغَيٍّ مِنَ آعْدَائِهَا لَكَ أَلدَّهْرَ إِنْقَلَبْ

Ici تَأَتَّى est pour تَأَتَّ, le poète ayant besoin d'une brève pour le mètre; مِنَ آعْدَائِهَا pour مِنْ أَعْدَائِهَا et أَوَصِبِحْ pour أَوْ أَصْبِحْ. Jahn et Weil ont incorrectement مِنْ أَعْدَائِهِ, ce qui brise le mètre. L A I p. 235 porte لَكَ au lieu de لَكَ. Naqâiḍ p. 146, 13:

وَعَرِتْ بَنُو يَرْبُوعَ آنْ خَشِبُ آلْوَغَى

où إ de إِنْ est élidé: > i-n i d, ⏑ –, comme dans les lectures de Warš, ce qui n'est pas bien joli. L A XVI p. 106, 8 d'en bas, dans un raǵaz ancien:

وَآبُو يَزِيدَ ثَمَّ كَمُوتِهِ

où c'est wâ-bû. Ce sont là des licences poétiques, ضرورة الشعر, qui proviennent de la langue parlée. Sur تَأَتَّى cf. ici p. 391, Dṯ. I p. 101 et s. et Nöldeke o. l. p. 8. Dans les poésies bédouines, cette conversion de hamzah el-qaṭʿ en h. el-waṣl est fort courante. Il y en a de nombreux exemples dans mes textes, aussi bien du Sud que du Nord.

[1] مِنَ آرْضٍ. L A XV p. 314 dans un vers hodaylite.

P. 1046. Le nom de la tête en mehri ḥerê serait, d'après Bittner Stud. mehri I p. 37, ḥe + rês, śḥ. ereś, ou ḥ + rêh, mais d'après A. Ember, ZÄ 53 p. 89, ḥerê serait le même mot que l'égypt. ḥr, *tête > face*, provenant de la préposition ḥr, *sur*. Le mot mehrite aurait donc la même sémantique que رأسى, رقبة, ترقوة, أنف (إنف). Je suis trop ignorant pour apprécier dignement une pareille étymologie. V. Brockelmann ZDMG 67 p. 108 sur ḥērē et rēśē, *les chefs*.

رأى

P. 1046, 6 d'en bas. Les Bédouins du désert lybique prononcent effectivement رعى, *voir;* Islam IV pp. 373 et 377 v. 39.

P. 1047 note. مريسة, *bière,* est probablement parent de l'arabe مزر, sur lequel voir Nöldeke, Beiträge II p. 57. La luġah a aussi فقّاع, Ṣiḥâḥ, LA X p. 127 d. l.: الفقّاع شراب يتّخذ من الشعير = Qâmoûs.

P. 1048, 3. Carbou p. 217: nûrîk, *je te montrerai,* et ib. ara, *montrer.* Voir sur ce verbe I. Sîdah XIV p. 8.

ربّ

P. 1059, 1. رباب est chez Euting, Verhandl. der Gesell. für Erdkunde Berlin 1886 N° 5 t. à p. 13, *nuages de brouillard.*

ربح

P. 1065, 2. fama est = Eg. baʿâm, *Chimpanzé.*

ربع

P. 1071. I. Sîdah X p. 175, 5: ربع الربيع, dénominatif.

P. 1073, 2. Sur مرع, v. I. Sîdah X p. 172 et ici p. 1630.

P. 1075, en haut. Même vers chez Masʿoûdî Pr. d'or III p. 417, où la traduction est erronée.

P. 1084. Les mots رُبَاع, رُبَع et suivants appartiennent, bien entendu, à ربع I.

P. 1092. Le poète Du er-Rummah détermine les saisons ou les périodes de saison d'après le lever des signes zodiacaux ou d'autres étoiles et leur attribue un temps correspondant, Nöldeke ZA 33 p. 187.

P. 1094 note. L'apparition de cette étoile, el-Ḥâmis, coïncide avec le commencement de la mousson de NE, Arabica V p. 189-90. Glaser, Die Sternkunde p. 5, dit que les روابع, de même que les Ḥâmis, Sadis et Sâbi', sont les sept étoiles principales de la Grande Ours.

P. 1097. Sur רבע et רבע, voir Hommel Grundriss p. 89 et n. 3.

P. 1099. رفع سَمكَها, Qor. 79 v. 28. Il y a aussi سمق, même sens.

P. 1100 note. Dans le Sud, عرضة est aussi *embonpoint*.

P. 1102. Glaser, Sternkunde p. 2, dit: „Outre ces périodes de récolte et de divisions de l'année, il y a aussi les soi-disant fawâkih, c'est à dire des dénominations des mois selon la maturation des fruits. Ces fawâkih correspondent donc aux ثقل des ʿAmaginois.

رقع

P. 1122. Ajoutez ترقعل < ترقعل = يفتح ر بعد ما هزل, LA XIV p. 236, 8.

P. 1123. Bîter, *pêcher*, qui appartient au mehri, Bittner, St. mehri I § 35, II pp. 8; 25; 26 en bas, et 147; au qarawî (= śḫ) bíter (à côté de bter), id. St. śḫ. II pp. 6 et 63, et au soqoṭrî bóʾor, *pêcher*, id. ib. p. 63. C'est un verbe réfléchi, comme l'arabe اصطاد, *pêcher*, de même que le mehri śêtem, réfléchi de śêm, *acheter*, comme سام, I. Saʿd I ɪ p. 134 d. l., *faire le prix*, > استام, et ابتاع. En babyl.. baʾaru, > bâru, est, *catch, hunt, fish*, Muss-Arnolt p. 139, Del. Gr. p. 301. Il dit, ib. p. 112, aussi l'inf. II ɪ de באר, *prendre, chasser*, doit être lu buʾuru.

quand même il ne serait pas écrit bu-ʾ-ú-ru ou buʾu-ru, mais bu-ú-ru. Ungnad Gr. p. 141: bʾr, *fangen*. Le thème est mediæ voyelle, comme بعق, Qâm. et TA sv., et بوق, vhv. et tant d'autres, v. p. 1477. On est surpris de voir ce verbe babylonien encore conservé dans les pays du Sud, qui s'adonnent tant à la pêche, fort abondante dans ces parages. L'arabe littéraire n'a pas de thème بأر, car le hamzah dans بئر et بؤرة, LA sv., est accentuel, et le sud-arabique بأر est *roter*, vhv.

رجل

P. 1144 en bas; cf. aussi همرجل < مرج et رجل, LA XIV p. 236.

P. 1148 9. Haffner, *apud* Geyer, Zwei Gedichte I p. 224, pense aussi que إجر n'est qu'une métathèse de رجل = لجر, où l'on aurait pris le ل pour l'article, comme le mandéen ‎[mandéen]‎, mais je ne connais point de dialecte arabe où l'on dise ligr.

P. 1150. Socin Diw. Gl. sv. p. 260 donne aussi مرجل. Marçais, Ūlād Brāhîm p. 28 a margen, *vase en fer blanc;* c'est le même mot.

رجم

P. 1159 en haut: نح, u, est primitivement une onomatopée, V‾نح, > نحنح, نحب, نحت, نحم, نئم, نأم, نعم, etc., v. p. 1478. Le sens est *élever la voix, crier*, comme ici p. 1381: روحي نوحي على ضيف الله, *va appeler l'hôte de Dieu* (el-Qaṣîm).

P. 1163 note. Le thème عط, u, a trois sens 1° *déchirer*, شق, Abu Manṣûr el-Azharî dans son تهذيب اللغة, Monde Oriental 1920 p. 91, I. el-Qûṭ. p. 194, LA sv. Cette racine

se trouve également dans بعط, *déchirer*, p. 186 et dans معط, ib. 2° *faire du vacarme*, A. M. el-Azharî l. l., L A sv. Un homme courageux est شجاع عطّاط, parce qu'il crie beaucoup dans la mêlée; v. Dt. 884 et *sub* بيم. De l'onomatopée عيط = كلمة ينادى بها عند السُّكْر والغلبة, L A IX p. 232 en bas, el-Azharî l. l., = عاط, L A IX p. 226, 10 d'en bas. En Syrie, عيّط, *crier*, *appeler par un cri*, avec ل, et على, *gronder*, comme ناح ل, u, et على d'el-Qaṣîm, p. 1674, 3 d'en bas, également onomatopée. 3° *terrasser*, *tomber qqn.* (t. des lutteurs), = صرع, el-Azharî l. l., L A sv.. Les deux premiers sens proviennent sans doute de l'onomatopée, mais pour le troisième c'est douteux.

P. 1165. جمرة, comme métathèse de رجمة, est confirmé par l'éthiop. k a m r, *monceau*, babyl. k a r m u, *ruine*, Muss-Arnolt p. 437; v. Dillmann Lex. p. 831, mais cf. l'hébr. חֹמֶר, *monceau*.

P. 1166. Le syriaque r a m a y est aussi *lancer des injures*, *médire*.

رحب

P. 1176. رحب, *avoir la toux*, RO § 265, doit être pour نحب, qui est un élargissement de l'onomatopée نح v. p. 1674.

رحض

P. 1177. رحض, *battre*, ma L A p. 59. Nöldeke, ZDMG 59 p. 417, veut que *battre* soit secondaire et peut-être dénominatif de مِرحاض, *battoir*, p. 1180, qui a aussi le sens de *lieux d'aisances*, ici p. 638, c'est à dire, l'endroit où *on se lave*. L'objection de Nöldeke pourrait être acceptable, si l'on ne se servait de ce verbe que pour *battre le linge*.

Or, c'est *battre, rosser* qn., p. 1178, ce qui peut aussi, à la rigueur, être une application de *battre le linge.*

رحل

P. 1187 et 1521. رحيل est répandu dans tous les dialectes bédouins. Dans SKVEP p. 116, il y a cette phrase: ṣâḥ irraḥîl ya ʿarab irraḥîl! qalûle: śuddáʿua yaʾamîr, imbèriḥ uṣilna uilyôm lâzim nirḥal. Qâl.: irraḥîl irraḥîl uʿimid [1]) ḥêmte uḥalaʿ utâd-ḥa uɫaffha uḥammàlha ʿannâqa u sâq, *Il* (le chef) *cria: „Décampement, arabes, décampement!" Ils lui dirent, „Qu'est-ce qu'il y a, Emir? Hier nous sommes arrivés, et aujourd'hui il faut que nous décampions". Il dit: „Décampement, décampement". Et il alla à sa tente dont il arracha les pieux, la plia, la chargea sur la chamelle et poussa de l'avant.* Le récit se rapporte à la vie bédouine, mais la langue n'est pas tout à fait bédouine; l'article n'y est pas il.

P. 1196. Sur l'ornementation des habits, voir un curieux exemple dans Der Islam XII p. 145 n. 2.

رحى

P. 1203. Il ressort clairement des *Streitfragen*, éd. Weil p. 316 (Masʾalah N° 109), qu'on disait aussi رحاء. Ḥarîrî, Durrah (Cstple) p. 33, rejette le pl. أرحية, ce qui prouve qu'on le disait. El-Ḫafâǵî, sur la Durrah p. 91, soutient que السماع admet les pluriels أرحاء et أرحية, d'après I. Barrî.

---

[1]) ʿImid, parce que class. c'est عمد, i, voir ici *sub* ركب. Sur عمد, voir Dt. 476, 6 et ici p. 1547 8. Boh. I p. 150, 8, 10: انطلق النبي في طائفة من اصحابه عامدين الى سوق عكاظ, *le Prophète partit avec une partie de ses amis se rendant à la foire de ʿUkâẓ.*

Seulement, les savants arabes n'ont point relevé la raison de ce pluriel أرحية. C'est que le maqṣûr رحى, râḥa, est devenu mamdûd, raḥâ'. On prononçait aussi au singulier رحاء, raḥâ', devenu alors un فعاء et qui fait le pluriel régulier أفعلة par analogie, comme ندى > نداء, pl. أندية, I. Wallâd p. 148, سدى > سداء, pl. أسدية et les autres mots cités par el-Ḫafâǵi. De même, on disait sâma pour samâ', v. p. 1206, dûʿa pour duʿâ', Streitfragen p. 319, mais sans y donner le pluriel أفعلة.

P. 1206 n. 1. زنى et زناء proviennent d'une accentuation différente, Dt. 610, comme بلى et بلاء, vhv., ندى et نداء, etc. Philippi, ZDMG 46 p. 166 en bas, dit: „Ainsi p. e., dans la désinence radicale des mots tels que بلاء, etc., le sens abstrait est attaché à l'a long (â), tandis que avec l'afformatif indépendant ـا, ce sens se trouve dans toute la désinence, soit en ـاء". Je ne comprends point cela. Il y a tant de mots en فعاء qui sont concrets, tels que رداء etc. ici p. 1469, et que veut-il dire ici par „désinence radicale?" J'ai prouvé pp. 1206 et 1466 et s. que la troisième radicale est tombée dans ces mots. I. Sidah XVI p. 167 donne aussi شقع et شقا.[1]) infinitifs de شقى; شراء chez les Ḥiǵâzihs et شرا chez les Neǵdites; سراء et سرا =

---

[1]) Hartmann LLW N° 20 v. 3 a uǵîna biḥṭaiban ṛazîr bila šegaʿ et ib. p. 78. 5 c'est expliqué par: mēǵīd ketir mnṛêr šegaʿ. Hartmann a cru que šegaʿ venait de شقع, *empiler*, Syrie; Le Bédouin aura prononcé šegâ' avec un hamzah final accentuel, que H. a pris pour un ع. L'explication est bien claire. Ib. à propos de demî, vers N° 6, dit eddmī pour eddimā: „on ne saurait *point* penser à une conservation du hamzah de دماء". Mais c'est justement tout le contraire, comme au verset 8 ulū essemī = أولو السماء، où á > i.

مُرُوءة: زِنْء et زِنٌ: تَولاء et تَوَلِّي, vhv.; رَنَاء et رَنَا, vhv., = طَرَب; بَدْء et بَدا, avec un šâhid, où il y a les deux prononciations; بَغْء et بَغَا, etc.. C'est le recul de l'accent qui motive la disparition du hamzah final, et la troisième radicale est tombée dans la prononciation.

P. 1210. Avec عالِي on pourra comparer l'hébr. עֱלִי, *pilon*, Prov. 27 v. 22, que les Américains de Beyrouth ont rendu par مِدَقّ, vhv..

رخم

P. 1217 18. I. Sîdah VIII pp. 142 et 161, 8 mentionne رَخَمة sans en préciser le sens. D'après le commentaire qui figure chez Freytag Prov. II p. 755, la description ne convient nullement au vautour, mais au *pélican*. L'édition de Bûlâq de l'année 1284 n'a pas ce passage. Avis Racham, vulturum formam habens, corvi magnitudine, collo et corpore albo, sed extremis alis nigra, etc.. La Nihâyah sv. dit seulement نوع من الطير = L A XV p. 127, 1, qui lui donne aussi le nom de أَنُوق. D'après Qazwînî II p. 414, c'est plutôt *vautour*. Burckhardt, Voyages III (trad. fr.) p. 161, le rend par *aigle*, ce qui doit etre faux.

ردى

P. 1233. A propos de l'emploi de ردى et رمى, on peut comparer le babyl. radū ou ridū, qui, dans les textes postérieurs, est synonyme de alāku, *aller*, Muss-Arnolt p. 954: radu, rida, *tread; follow after; cohabit*. Landsberger, dans la ZDMG 69 p. 494, traite de ce verbe: il y donne aussi le babyl. marditu, *l'aller*, ce qui correspond au šh. min ḥon ardítkum = مسيرة. En syriaque, ܪܕܐ est *fluxit*, *ambulavit*, *cucurrit*, Brockelmann Lex. Syr. sv..

et أدهويا cursus, ib.. On voit donc que l'arabe ne s'écarte pas ici des autres langues mentionnées.

P. 1234 note 4. هلك est à présent plutôt un peu vulgaire, *mourir, périr*, d'un accident, de fatigue, de soif, etc., aussi au figuré, *être exténué de*. Il se rencontre tant de fois dans le Qorân, de même que dans les Traditions, Nihâyah sv., Wellhausen Skizze IV p. 73, 2 d'en bas (texte arabe). Mais, à mon sentiment, ce verbe renferme l'idée de *périr* par suite d'un événement fâcheux ou accidentel, même en guise de punition providentielle. Dans l'inscription d'en-Nemârah, il se peut que هلك fasse allusion à une mort non naturelle, mais lorsque Mas. Pr. d'or III p. 199, 4 se sert du même verbe: ثمّ هلك عمرو بن عدىّ, le sens de *périr violemment* ne paraît pas y être impliqué. هلك était fort employé dans le sens général de *mourir*. Dans l'inscription nabaṭ.-arabe que je cite d'après Lidzbarski, l'allure est tout à fait arabe, quoique l'écriture soit nabaṭéenne. C'est même, d'après moi, la plus ancienne inscription arabe que nous possédons, étant de l'année 267 ad Dom., tandis que celle d'en-Nemârah est de l'année 328 de notre ère. Elle prouve que l'arabe était alors déjà usité comme langue parlée, et nous avons ici la preuve qu'on s'en servait aussi comme langue lapidaire, car cette inscription est, je le répète, tout arabe avec un ou deux araméismes. ירח, *mois*, a pu aussi être employé dans l'arabe d'alors, puisqu'il a donné l'arabe أرَّخ < ورَّخ, v. ici p. 1568, Ḥdr. Gl p. 521 et I. Sîdah XIV p. 12 en bas.

رذح

P. 1240. رَذْحة doit être une forme ḥimyarite, car I. Sîdah I p. 46, 13 donne قَبِيَّخة, *jeune fille, nourrice*, comme ḥimyarite. LA IV p. 32 en citant cela dit que ذ جارية بالحميرية قبيّخة وانهبيخ بلغتهم الغلام. Je suppose que la vo-

calisation قَمِّيخَة est fautive pour قَمِّيخَة, à en juger par les formes mentionnées ici p. 1223.

زرّ

P. 1240. RO p. 285, 7 d'en bas a زرّ الرمح, *fixer le javelot,* et ib. p. 184, 15 d'en bas تزرّز, *s'arrêter, rester fixé.*

زرف

P. 1252. Le verbe زرّ existe aussi: RO p. 95, 5: zerrit l qâfle ʿalîne, *die Karawane zog an uns vorbei.* زرف, Socin Diw. Gl. sv., est *ziehen, marchieren.* زرافة, *girafe,* se trouve chez Aus b. Ḥagar, éd. Geyer N° 24 v. 3.

رزق

P. 1253/4 et p. 1260. En ʿOmân, rizî, a, est *brauchen. exiger, avoir besoin de.* Kem yôm rzí (= yörze) ššuṛl min bdêt tḫidmo ilîn hayüngiz, *combien de jours demande le travail depuis que tu as commencé à le faire jusqu'à ce qu'il soit fini?* RO p. 225; et ib.: hūwe rzí qörśên kill yôm, *il a besoin de deux talleri par jour.* Cf. رزأ ici p. 1249, 2. Ce رزى est peut-être le même que le class. رزا = رزأ pp. 1249 et 1253, et pourrait expliquer l'origine arabe de رزق. Cf. רוה et רָוֶה, Ges.-Buhl sv.

Je viens de recevoir un ouvrage de Syed Karamat Husein, fellow of the faculty of the University of Allahabad, intitulé *The Imitative origin of primary arabic roots,* Allahabad 1903. L'auteur y dit avoir retracé l'origine imitative de 6578 mots arabes dans un ouvrage arabe précédent, فقه اللسان. Il doit alors avoir compté tous les dérivés d'un thème onomatopéique ou considéré comme tel. Pour donner une idée de son ouvrage, je vais citer ce qu'il dit du verbe en question. Il le fait venir de زقّ, qui est "a primary root formed by imitating the sound heard when a pigeon feeds its young, that is about three weeks old or so. Any

one who has seen a pigeon feeding a young pigeon of three weeks old will have no doubt that زقّ is an imitation of the sound heard in the act of feeding". Il donne comme exemples: زقّ فرخه et au fig. ما زقّت أزقّه بنعله, Lane sv.[1]), زقزقة, qui est, selon L A sv., حكاية صوت الطائر. En Syrie, زقزق est *grincer* (porte ou chose mal fixée), *craquer* (comme les souliers neufs) et العصفور يزقزق, *l'oiseau gazouille*. C'est donc une onomatopée. De ce زقّ serait venu رزق, qui est „a secondary root derived from زقّ one of the ق cells[2]) changing into a ر cell", avec ex.: رزق الطائر فرخه, L A XI p. 406, 11, et de là au fig. serait venu le sens secondaire رزقه الله, et "the verbe is originally applied to a bird and then transferred to God". Le savant musulman a donc le sentiment que رزق doit être un verbe purement arabe. Pourtant, je doute un peu de son argumentation de dériver رزق de زقّ, car la première radicale n'est pas par cela expliquée. Son ouvrage contient de bonnes choses, mais il voit des onomatopées là où il n'y en a pas, comme p. e. dans حفّ, درّ, دأر, u, > دأل. u. > دعو, = تر, u, طر. u, i, vhvs. Par contre, il a parfaitement raison de considérer نفس comme une onomatopée, mais son explication en est trop divinatoire, lorsqu'il dit: "The sound is imagined as a mixture of ن and س, and a ف unit is placed between ن and س, the result being the form of نفس. The reason why a ف has been selected may be that a sound similar to it is heard in puffing which is a form of expiration". Cela nous reporte à des temps inconnus

---

1) Tous ces exemples sont tirés du dictionnaire de Lane et n'offrent rien de nouveau.

2) Il appelle une lettre radicale *cell*.

au delà du سدرة المنتهى, où même un prophète a dû s'arrêter. Pour moi, نفس est un composé des deux onomatopées نف et فس, v. ici p. 1651. نف est développé en نفح, نفج et نفخ, contaminé avec فاح, u, et فخ, u. Il faut voir les mêmes onomatopées dans נֶפֶשׁ et le babyl. napištu.

روح, = نفس, est aussi originairement une onomatopée. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'onomatopée est la base de la formation des thèmes, comme je l'ai exposé ici p. XII et ss.

Sur ἰουδαϊκόν dans un papyrus grec d'Eléphantine, voir Becker ZA XX p. 13 et ici sub روقة p. 1601 et s.

رزم

P. 1258. رزم est = رزن, onomatopée, vhv.

رزن

P. 1258. رزن est aussi un élargissement de l'onomatopée رز. RO p. 292, 11 donne cette phrase: yôm yunqaᶜ medfaᶜ qurb lügbâl tismaᶜ rrezîn yitemm sêᶜa yitredded ṣôṭo, *lorsqu'un* (coup de) *canon est parti près des montagnes, tu entends le roulement qui reste quelque temps, et le son se répète.*

رشف

P. 1278. Les Tamîm disaient aussi, رشف, Naqâiḍ II p. 554.

Sur غدف, v. ici p. 1285.

رشن

P. 1280. Sur لبق, voir aussi p. 1478. J'avais oublié que لبّ est en Ḥaurân et chez les ᶜAnezeh *allumer*. Wetzstein, *Reisebericht über Ḥaurân* p. 99 note, donne avec raison lebb el-ḥaṭab, *il alluma le bois*, et lebbet en-nâr, *le feu brûlait*, proprem. *le feu a pris, est allumé*. Le sens primaire en est *être attaché, collé, fixé* à = رشن et علق

p. 1478. Un élargissement en est le daṯ. نبق, et نبص *être fixé, collé*; نبّق et نبّص, tr., *fixer, coller*, 1040.

رشو

P. 1285. Pour f < w, cf. حقف, *embrasser*, < حقو, et حقى, u, vhv. et ici p. 1500 n. 1; رخف, p. 1219, 2 et p. 1278 < رخو, vhv.: شقف, *haut, élevé*, RO p. 322, 8 d'en bas, et شقو, *être haut*, ici p. 1500 n.; حراوة et حرافة, *piquant de la moutarde* ou *d'un met*, LA XVIII p. 189, 8 d'en bas.

رطن

P. 1297. RO p. 63, 15 d'en bas: ṛtèm, *balbutier*.

رعم

P. 1305, 7 d'en bas. Cf. רעם, *toben, lärmen*, et l'arabe رعب, vhv. Ib. note, voir p. 1381 sur ناح, u.

رفص

P. 1336 note. Le قرنة de Cuche (dans Belot, قرنة) s'entend souvent, v. ici p. 1617, 3.

رقب

P. 1341. أرقُبُ نَجْمًا, ʿUmar IAR N° 292 v. 2.

رقد

P. 1349 note, voir aussi p. 1295: مرطبان < برطبان.

P. 1351. رُقاد, *sommeil*, RO p. 242, 4.

P. 1351 d. l., cf. راسية, *grand chaudron fixe*, LA XIX p. 36 et Qor. 34 v. 12: قدور راسيات, avec la même sémantique.

رقو

P. 1361 et 1371. Le mot تَرْقُوَة, *clavicule*, LA XVIII p. 118, 9 d'en bas, prouve que la racine رقو existe. Fleischer, Kl. Schriften I p. 183, veut que رقى, u, soit une forme plus ancienne que رقى. La clavicule est ainsi nommée parce qu'elle constitue une *élévation*. ترقى est dénominatif.

رقى

P. 1363. Muzhir I p. 149 énumère plusieurs verbes *ultimæ* hamzah que le peuple prononce sans hamzah, savoir: أبدأ, vhv.; تجشّأ, vhv.; حنأ; خبأ, vhv.; ترأّس v. ici p. 1045; رفأ v. p. 1327; نشأ; طرأ, ma Festgabe Gl. sv.; أطفأ, Dt. 320 d. l.; 323, 1; 328, 11; 639 d. l.; فقأ, > فقع [1]; قرأ et تقرّأ; دفأ; لجأ; مرأ et استمرأ; ملأ; نشأ; هدأ, هرأ, ma Festgabe Gl. sv.; هزأ, ib. Gl. sv. هيّأ; توضّأ, وطئ; توكّأ. Ce hamzah final provient de la tonique qui repose sur la seconde syllabe, p. 1363; il peut disparaître dans le vers; v. LA I p. 147, 6 d'en bas *sub* نطأ; v. Fischer, ZDMG 59 p. 668, 9 et ss.

P. 1366 ajoutez صبأ et صبع, voir ici p. 1599 note.

P. 1370. L'hypothèse que le nom d'el-Makallâ provienne de I قلّ, *être haut*, p. 1046, ne me paraît pas à présent plausible. كلّاء est *port*. LA XX p. 299: الميناء كلّاء السُفن. El-Bekrî II p. 477 († 487): الكلّاء مرفأ السفن بالبصرة يقال كلّأت. Marâṣid († 623) II p. 506: الكلّاء محلّة السفينة اذا حبستها. مشهورة وسوق بالبصرة. Mon savant ami le prof. Hommel m'a appris qu'en babyl. makallu est *port*. Muss-Arnolt p. 536 donne effectivement makallū, *landing*, *débarcadère*, provenant, selon lui, de kalū, כלא, *lock up, hold back*, *barrer*, ib. p. 380, ce qui coïnciderait avec la définition d'el-Bekrî. Je ne crois pas qu'on rencontre le mot dans les poésies classiques. Makalla doit appartenir au langage

---

[1] Comme صبأ > صبع, v. ici p. 1599 n. 2, et tant d'autres, où أ > ع. Cf. كفأ, كفّ, كفكف et כפה.

de la Mésopotamie, où les fleuves n'ont pas de ports proprement dits, mais seulement des débarcadères, où les bateaux s'arrêtent, تَحْبِس السفينة فيها, ou bien une *crique* فُرْضَة, *échancrure* dans la berge, 1190, 1323 4, Ḥdr. Gl. sv., correspondant à l'hébr. מִפְרָץ. Sur la côte méridionale il n'y a, en fait de ports, que celui d'Aden, de Maqâṭ in el-kebîr et M. eṣ-ṣaṛîr, Index 1838, ici p. 666, de Ḥuṣn el-Ḳuràb, avec l'île d'el-Ḥillânîeh, Arabica IV p. 67, et de Ḍofâr à présent ensablé. Il est intéressant de constater que la ville maritime de Ḥaḍramoût porte encore ce nom babylonien. On l'appelle aussi الخيصة, Ḥdr. p. 703 en bas, ici p. 666; v. Ḥdr. p. 157/8. Ce n'est qu'une rade. Le nom est un *nom. loci* régulier de كلّا et doit, par conséquent, être prononcé el-Mukallā, ce qu'on dit aussi. On ne connait plus *in loco* le sens exact du nom, mais on me l'expliqua cependant par الخيصة [1]). Makalle, était aussi le nom de l'ancienne capitale de l'Abyssinie, à 225 kilom. au Sud de Maṣauwa', sur un plateau de 2000 m. de hauteur. L'étymologie en doit être tout autre, peut-être de I علا, *être haut*. Wirth, *Homer und Babylon* p. 38, attribue une étymologie sémitique au nom de la ville de Mykele, de כלה, *terminer*, soit comme *terminus* du voyage; peu probable.

Hommel m'a également fait observer qu'en vieil-égypt. (Pyramide) m$\mathit{3}$q-t est *échelle, port*, = مرقاة, où r > a, passage qui n'est pas rare, comme l'a prouvé Ember, ZÄ 53 p. 84 n° 108, où ḏb$\mathit{3}$, *to restore, recompense*, est le sudarabique ذبر, *réparer*, p. 245, et non pas جبر; '$\mathit{3}$b =

[1]) Chez Hein. Itinerare, Mitteil. Ostr. G G, Band 57 (1914) p. 43, Ba 'Aṭîr est qualifié de „hayṣah, un petit endroit", un patelin. Je ne connais pas ce sens.

غرب, ib. p. 85; dbꜣ = دبر, et autres ib.; qꜣb, *intestin*, = قُرْب > قُرُب, *hypocondre*, LA II p. 162, Holma KT p. 68. Cette coïncidence de noms en arabe et en v.-égypt. prouve qu'il y avait des relations intimes entre les Egyptiens et les Sémites, qui ont, d'après Hommel, grandement influencé la civilisation égyptienne.

P. 1373. Ce رقع se trouve peut-être dans شرقع = تشرقع, *passer sur, passer par dessus les jambes de qn.* Dṯ. 9, 12; 360; 369; = شنقع, avec permutation des sonores, 360. Je ne crois pas que شرقع soit une dissimilation de شقّع, car شقّع seul est en Dṯ. *passer par dessus*. On passe p. e. sur un endroit où il y a de l'eau, en faisant une longue *enjambée* شَقْعة, = خَطْوة, *enjambée*, 360. La lettre épenthétique indique plutôt un accouplement de شقع et رقع, car cette lettre doit bien avoir sa raison d'être. Dans SKVEP p- 8, 5 on lit: uiddmûs tirqaᶜ fîhim, *et les pierres les frappèrent*, v. ici p. 1357, où le sens premier pourrait bien être *être au-dessus de*.

P. 1374 n. 2. إسنتد et سَنَد. Les thèmes سن et sa variation سم impliquent l'idée de *hauteur*. Le premier est élargi en سند, comme رفد de رف, v. p. 1334, سنم et سنو et سني, p. 1237-8, I. Sîdah XV p. 21, Ḥḍr. Gl. sv.; p. 841, et le second en سمو, سوم, سمد, سمق et سمك, p. 1099, qui tous renferment l'idée de *hauteur*. De là سنام, *bosse*, = babyl. šunû, Holma o.l. p. 149 et n. 5. Cf. l'hébr. שנה II Ges. Buhl sv.. Si śin, *lune*, vient d'une racine śn, *être haut*, ce serait la même sémantique que dans شَبْر, *lune*, v. ici p. 1507 et note 1, et p. 1711 et s.

سند = أسند est *monter*, luġah et dialectes, LA sv., ici p. 950, 7 d'en bas, = تسنّد 539, 9. سند في التخميسين =

ارتقى غيب, *il est dans sa 50e année*, pp. 123/2 et 1462, سند, *monter*, SKNEP Gl. sv.. De là s'est développé le sens secondaire de *soutenir*, *appuyer*, *secourir*, Marâtî p. 23 (تساند), de la même façon que son synonyme رفد, p. 1334. Dôᶜan se sert du verbe أسند, *attribuer, faire remonter à*, Dt. 444 n. 3: ذاك المهارى ذى بيسندها علىّ, *ces discours-là qu'il veut m'attribuer.* Je demandai à un šêḫ datînois ce que يسند voulait dire; il me répondit يرفعب اتى. Je demandai à un Bédouin de Dt. Quel âge as-tu? Il me répondit: em-ḫamsîn sânidînnah, *je monte vers la 50e;* cf. ici Addit. p. 1697 sub رمى. استند عند, *se réfugier chez*, p. 403, 3. On est en général d'accord pour traduire أسند par *appui*, Goldziher MS II p. 6, Marçais, Taqrîb d'en-Nawawî p. V, Juynboll, Handbuch p. 14. Cette traduction convient au substantif سند, mais non pas à l'infinitif إسناد.

سند est aussi *hauteur, élévation, montée*, 143, 15: 1607. LA IV p. 205, 2 d'en bas: أسند الحديث رفعه et ib. d. l. إسناد فى الحديث رفعه الى قائله. Nous voyons donc que أسند est expliqué par son synonyme رفع. On ne saurait décider si أسند avait déjà le sens secondaire d'*appuyer*, lorsque la terminologie traditionnelle fut établie, ou bien si alors encore les Arabes y attachaient le sens de *faire remonter*. La dernière alternative me paraît la plus probable. Ce sont les Européens qui traduisent أسند par *appuyer*. „Le Isnâd est une des prérogatives de la religion" musulmane, Nawawî o. l. p. 194. A mes yeux, c'est une immense fumisterie, pratiquement impossible. Avec deux ou trois personnes cela pourrait encore aller, mais avec une longue سلسلة de transmetteurs, cela surpasse les facultés intellectuelles de l'homme, même chez les Arabes.

J. Horovitz a publié dans le *Der Islam* Vol. VIII p. 39 ss. un intéressant mémoire sur *Alter und Ursprung des Isnâd*, où il cherche à prouver, avec beaucoup de vraisemblance, que les Arabes ont emprunté cette pratique aux écoles juives du temps talmoudique. Il montre que plusieurs termes techniques sont empruntés à la terminologie des Ecoles talmoudiques. Le plus intéressant est אסמך, qui correspond à أسند. סְמַךְ *poggiare, posare; sostenere, sorreggere* (Scerbo), et אסמך, *appuyer un précepte par des citations de différents auteurs*, Levy N H Ch W B III p. 544. Or, le sens primaire de √ s m k est *être haut*, pp. 1099, 1374, et non pas *fest sein, fest machen*, comme le dit Fleischer *apud* Levy o. l. p. 724, où il place *erhöhen* à la fin, au lieu de le placer au début de la série sémantique. Le terme talmoudique est donc identique au terme arabe, comme étymologie primaire, et secondaire comme terme technique. Il n'est donc pas trop hardi de supposer que أسند et אסמך, comme terme technique, signifient originairement *faire remonter* son dire à un tel.

P. 1377. El-Aʿšâ dit:

فلو كنت في جبّ ثمانين قامة ورُقِّيتُ أسبابَ السماء بسُلَّمِ

Et si j'étais dans un puits de 80 qâmah de profondeur ou bien que je fusse monté aux abords du ciel par un escalier.

Šarḥ abyât el-Kaššâf par Muḥibb ed-Dîn p. 279.

P. 1378. L A XIX p. 338, 2 porte: لا تُحرِزُ المرءَ أعناءُ البلاد ولا تُبْنَى الخ et de même XVIII p. 180: ولا تُبْنَى: les deux sont bons. J'aurais du écrire سمٰوات, comme partout dans le Qorân. Psaume 18 v. 5: חֶבְלֵי מָוֶת et ib. v. 6: חֶבְלֵי שְׁאוֹל סְבָבוּנִי, et Samuel II, chap. 21 v. 6: חֶבְלֵי שְׁאוֹל סַבֻּנִי où חבלי

correspond à l'arabe أَسْبَابُ ٱلْمَوْتِ, ce que les Américains de Beyrouth ont traduit par اكتنفتني حبال الموت واصابتني شدائد الهاوية, et dans la traduction arabe publiée par Bargès p. 17, c'est اخاض القبر استدارتني استقبلتني أوهاق الموت, ce qui est très libre. Si l'hébr. חֶבֶל est = حبل, = سبب ou سبب, et le verbe hébr. סָבַב est *cingere, girare, circuire* (Scerbo), il faut voir dans le verbe hébr. l'étymologie de سبب, *corde*, soit chose qui sert à *entourer, lier;* cf. Winckler A O F. III p. 230. Les développements de ce thème sont fort difficiles à débrouiller. On est tenté d'y voir le sens primair de *tourner*, au propre et au figuré.

P. 1379. Ceux qui veulent étudier le motif périégétique, répandu un peu partout, du معراج, trouveront leur satisfaction chez Schrieke, *Die Himmelsreise Mohammeds* dans Der Islam I Heft 1, Bevan, *Mohammed's Ascension to Heaven*, dans la Festschrift pour Wellhausen, et l'excellent ouvrage de Tor Andrae, *Die Person Mohammeds*, Stockholm 1918 pp. 39 et ss. et 68 et ss. — Le nom du fameux براق n'est que la métathèse de כְּרוּב, les Chérubins des Babyl., des Sab. et des Hébreux [1]. Les colosses de taureaux babyl. sont appelés k ā r i b u, Zimmern, A F W p. 69; v. Hommel A A p. 227 et G G G I p. 276 n. 1 et Ges.-Buhl sv. כְּרוּב. En babyl., k a r û b u est *great, mighty, powerful*, Muss-Arnolt p. 435. براق, avec métathèse des consonnes et des voyelles, et ق < כ, est comme l'hébr.-phénicien סֶמֶל, *statue de divinité en pierre*, et l'arabe مثل, > تمثال, sab. مثل, *statue en pierre, monument*, Zimmern o. l. p. 69; cf.

[1] C'est le prototype du Pégase.

صورة, צור et צָיַר, *former.* صار, u, est originairement, *être debout, stehen,* = mehri zâr, *être debout, stehen,* ce qui a donné صارى, *mât,* p. 823, pl. صوارى, < صايِر, propr. *qui est debout,* Kampffmeyer M A G p. 51, comme شاكى<شائك. براق se trouve aussi dans un ḥadîṯ.

Boḫ. V p. 52 (باب المعراج) rapporte, d'après Anas b. Mâlik († 179) sur le récit de Mâlik b. Ṣaʿṣaʿah, ce que le Prophète raconta à ses amis concernant son إسراء en disant: ثم أُتيتُ بدابّة دُون البغل وفوق الحمار أبيضَ [1]. El-Gârûd qui se trouvait avec Mâlik fit alors cette observation: „Mais c'est là le Borâq: هو البُراق", et Anas répliqua: „Oui, c'est ça! Dans I. Saʿd I, I p. 143, on trouve une description d'el-Borâq: قل رسول الله :حُملتُ على دابّة بيضاء بين الحمار وبين البغلة في فخذيها جَناحانِ تَحفز بهما رِجْلَيها [2] فلما دَنَوتُ لأَرْكَبَها شَمَسَت فوضع جبريل يدَه على مَعْرَفتها ثم قل :ألا تستحيين يا بُراقُ مما تصنعين والله ما ركب عليكِ عبدٌ لله قبل محمد . . . فاستحيَت . . . ثم قرّت . . . وكانت طويلة الظَّهْر طويلة الأذنَين الخ . . . Le Prophète dit: "*Je fus porté sur un animal blanc entre l'âne et la mule; il avait à ses épaules deux ailes* [3]) *avec lesquelles il poussait ses pieds* (pour aller plus vite). *Et lorsque je m'approchai de lui pour monter dessus, il devint rétif, mais Gabriel mit alors sa main sur la crinière et lui dit: ohé! tu n'as pas honte, Borâq, de ce que tu fais là: par Dieu, aucun serviteur de Dieu ne t'a jamais monté avant Moḥammed*". "*Borâq eut alors honte . . . et resta tranquille. Il était long du dos et il avait les oreilles longues*".

---

1) Un âne blanc des Slêb.

2) = Nihâyah I p. 240.

3) I. Isḥâq chez I. Hiŝâm I, p. 196 dit au contraire que Borâq avait déjà porté d'autres Prophètes avant Moḥammed.

C'est donc exactement la figure des Chérubins et du Pégase des Grecs[1]). En lisant le récit de la لَيْلَة ٱلْمِعْرَاج qui figure dans el-Boḫârî, l. l., et qui est mis dans la bouche du Prophète lui-même, on a l'impression d'entendre un Arabe du peuple débitant une histoire miraculeuse, avec ses répétitions de phrases courantes dans ces milieux. Dans le Maṣâbîḥ es-Sunnah, el-Baṛawî († 510 ou 516) ne fait que copier el-Boḫârî, mais il n'y parle pas d'el-Borâq. Tout cela est, bien entendu, forgé longtemps après Moḥammed, qui ne considérait son *voyage nocturne*, إِسْرَاء, que comme un rêve. Dans le récit d'el-Boḫârî, le voyage est devenu plus important, car le Prophète monte dans les *sept Cieux* pour arriver finalment aux Sidrat el-muntahâ, *le Jujubier du Terminus*, Ḥḍr. pp. 280, 344, aussi appelé عُلْب, ib.[2]). Je ne sais pourquoi on le traduit par *le lotus de la limite*[3]), car le *lotus* est un autre arbre. La conception de Borâq doit être vieille chez les Arabes. Le nom est du féminin; à cause de دَابَّة?

مِعْرَاج, مَسْرًا et إِسْرَاء sont synonymes dans le langage des Traditions, ce qui me fait croire que le premier mot est aussi un infinitif, malgré que I. Saʿd I ı p. 143, 5 dise: فَأُتِيَ بِٱلْمِعْرَاجِ فَإِذَا هُوَ أَحْسَنُ شَيْءٍ مَنْظَرًا فَعَرَجَ بِهِ إِلَى ٱلسَّمٰوَاتِ. Le mot est en tout cas de très bon arabe. A Aden, مِعْرَاج est *échelle* p. 1378 n. < عَرَجَ, u, *monter*, tr. et intr.,

[1]) Ṭab. I p. 1157 ne parle pas de Borâq; v. Der Islam VI p. 13 n. 4.

[2]) Ṭab. I p. 1158, 19: سِدْرَة ٱلْمُنْتَهَى وَعَلَى سِدْرَة نَبِق. Le نَبِق est le *fruit du jujubier*, Zizyphus Spina Christi, Ḥḍr. p. 344, Beyḍâwî II p. 141, 9, mais quelquefois on appelle le fruit aussi عُلْب, ici p. 1289.

[3]) Comme p. e. Houdas, Traduction d'el-Boḫâri III p. 39 et Tor Andræ o. l. p. 79.

LA III p. 146, 1: ارتقى = عرج فى الدرجة وتسلّم; Qor. 32 v. 4 = ib. 34, 2 et 70, 4. Et cela doit bien suffire comme شواهد, Nöldeke Beiträge II p. 50 n. 2.

ركب

P. 1381. ضيف الله est le grec Θεόξενος, *l'hôte de Dieu*. Sur تاح, u, voir p. 1159 et sur تح p. 1305 n.; onomatopée.

P. 1382. H. S. Nyberg, dans son mémoire *Wortbildung mit Präfixen in den Semit. Sprachen*, MO 1920 p. 235, sépare aussi birk, burk de la √‾rkb. Il y compare aussi le syriaque raqbā, *outre*, mais c'est là la métathèse de l'arabe قربة, v. p. 1336 n., et n'a rien à faire à √‾rqb. Ib. p. 227 il considère ʿurqûb, *tendo Achillis*, comme provenant de √‾rqb > raqaba, avec le sens de „*sich nach etwas strecken*", et ʾarqūb serait, d'après lui, *étendu*. J'ai dit p. 1342 et s. comment j'envisage l'étymologie de عرقوب.

P. 1387, 4. Sur شمر v. ici p. 1712.

ركد

P. 1393, cf. اركدة p. 1351 et ici p. 1683.

ركل

P. 1407. ركلة (rékla) *coup de pied*, Marçais, Ulâd Brāhîm p. 49.

P. 1410. J'y fais venir هركولة, du latin *herculeus*, qui remonte au grec, mais je ne sais si en grec il y a le même adjectif pour indiquer la force. En tout cas, l'influence grecque s'est fait sentir en Orient bien avant la domination romaine. Un autre mot analogue pour exprimer la force est قيسرى, pl. قيسر et قياسرة, qui se dit d'un *homme fort* et d'un *chameau grand et robuste*, I. Sîdah VII p. 57, LA sv.. Cela me parait être le latin *Caesareus*, adjectif de *Caesar*, qui fut probablement prononcé kaisar, avec

la diphtongue, conservée en arabe. Le mot viendrait donc du latin et non pas du grec, car je ne crois pas que l'Empéreur de Byzance eût le titre de Caesar, mais de Basileus[1]). Les Arabes ont continué à le nommer قيصر, comme dans le vers d'Imrul-Qays, p. 732, et de ʿAbîd b. el-Abraṣ p. 733 n, LA VI p. 416. Le ṣ est motivé par le r, comme قيسرة et قوصرة, LA VI pp. 402, 7 d'en bas et 403, 13 d'en bas. Le verbe قسر n'offre point de prise à une étymologie arabe. Umayya b. abiṣ Ṣalt dit:

وما صونة الحق الضئيل وخطئه اذا خطرت يوما قساور بزل

trad. chez Schulthess p. 125: *starkes, ausgewachsenes Kamel*, TA III p. 492, où قساور serait le pluriel de قسور, selon un comment. du Diwan, mais قسور est = اسد avec le pluriel قسورة LA sv.

رم

P. 1417. رم, *brouter > manger avec gloutonnerie*, est peut-être le même verbe que رق, u, = اكل, LA XI p. 26, 8 d'en bas, avec permutation des labiales, comme cela l'est aussi dans رق = رم = رب, *réparer*, v. pp. 1056 et 1329. — Ramm est en babyl. *tonner*, *bruire*, *mugir*, Ungnad Gramm. p. 155: en éthiop. armama est *se taire*, comme en arabe ارم = سكت, LA XV p. 147, 6. Mais c'est probablement la même chose que جواب لم ترمه اى لم ترد فلم ترمه وترمرم القوم تحركوا للكلام ولم يتكلموا, LA XV p. 147. Le

---

[1]) Etymologie inconnue selon Boisacq sv., qui donne les différentes tentatives étymologiques. Le plus probable me paraît être celle de G. Meyer dans la II éd. de sa Gramm. Gr.: de βόσκω, *faire paître*, = pasco, + λεώς, *peuple*. Cela correspondrait alors à l'arabe راعى الشعب, v. ici p. 1309 et ss.

Tahdîb dit, ib., اما الترمرم فهو ان يحرّك الرجل شفتيه بالكلام يقال ما ترمرم فلان بحرف اى ما نطق. C'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre أرَمّ, *se taire;* on *marmotte doucement* sans proférer une parole, on *murmure* sans parler, cf. ici p. 145/6. C'est une onomatopée.

رم

P. 1419. رُمَّة, *ficelle.* El-Komeyt († 126), el-Hâšimiyyât, éd. Horovitz p. ٣٤, dit:

(المذكّرة) تَصِلُ السُّهْبَ بالسُّهُوبِ إليهم وَصْلَ خَرْقَآءَ رُمَّةً فى رِمامِ [1])

(Une robuste chamelle) *qui joint l'une vaste plaine après l'autre pour arriver chez eux,*
comme une femme maladroite (*bête*) *joint bout à bout un morceau de ficelle à l'autre.*

Le commentaire dit: والرُّمّة القِطْعة من الحبل تبقى فى الوتد[2]), mais Horovitz le traduit par „ein Stück des abgebrauchten Strickes". الرمة n'est pas seulement le bout qui reste au pieu; c'est là une explication stéréotypique des comment., qui ne connaissaient pas bien la portée exacte de ce mot. La comparaison d'el-Komeyt est assez peu réussie, et le commentaire l'est encore moins, car une femme a d'autres bouts de ficelle que ceux du pieu. Il a probablement entendu le mot خَرْقَآء d'el-ᶜAǵǵâǵ, v. p. 1717, et il l'a fourré dans ce vers.

P. 1420: رُمَّة التقليد. Le vers qui aurait donné lieu au sobriquet de Dû er-Rummah se trouve dans Arâǵîz el-ᶜArab de Moḥ. el-Bakrî [3]) p. 63, cf. Hâšimiyyât p. ٣٤.

---

[1]) LA XV p. 143,3 d'en bas a وَصْلَ خَرْقَآءَ رُمَّةً فى الرِّمَمْ.

[2]) Même explication dans Arâǵîz el-ᶜArab p. 63.

[3]) Ce recueil est véritablement du Šeyḫ eš-Šinqîṭî, qui me l'a affirmé lui-même.

P. 1428. I. Sîdah XVI p. 139, 4 d'en bas a aussi ناقة مُرِمّ وجمع أُوارِّل النَّسمن الخ, comme Abu Zeyd et L A. Le أرمّ, *remplir*, du dialecte de Barnou, p. 1434, est peut-être le même verbe classique أرمّ.

P. 1429. Glaser, Skizze II p. 320 et s., relève qu'un W. Ermek figure sur la carte de l'Atlas de Stieler, mais il n'a pas reconnu que c'est là une faute pour W. èr-Rmèh = W. er-Rummah, quoique ib. p. 340 il situe le cours de W. er-R. assez exactement, le laissant parcourir al-Qaṣîm pour se jeter dans le golfe Persique du côté de Hagar ou Houfoûf. D'autres prétendent que l'embouchure se trouve au golfe de Kuweyt, Hogarth, Penetration of Arabia p. 292. Le même auteur cite p. 291 le Ermek de Huber et il dit dans une note: "Ermek is merely the turkish for "river". Huber must have heard this name in the mouth of some member of the ottoman garrison in Kheibar!" En turc. ايرمق, est bien *fleuve* où il y a de l'eau, mais Huber, qui a traversé W. er-R. entre Bereydah et ʿOneyzah, ce qui lui prit une demi heure, o. l. p. 492, n'y a pas entendu ce nom des soldats turcs. Son „Ermek" est tout simplement une faute de lecture de la part du secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, C. Maunoir, qui a corrigé les épreuves du manuscrit de Huber.

Dans son récit de voyage de Ḥeybar à Ḥâil, Bullet. Soc. de Géogr. 1885 p. 95, Huber dit „Cette chaîne de montagnes est intéressante parce qu'elle forme le partage des eaux dans l'Arabie septentrionale. De là les eaux se rendent, à l'ouest, dans la mer Rouge, et à l'est, dans le golfe Persique. C'est près de Gebel Âbïath (lisez Abyaḍ) que naît le grand Ouâdy Ermek (lisez er-Rmeh), qui a son embouchure près de Baçrah (Bassora). En déterminant

ce point, que d'ordinaire les cartes ne donnent pas ou qu'elles reportent au-delà de Teïma, jusqu'à Teboûk, je crois avoir fait faire un progrès à nos connaissances sur l'hydrographie de l'Arabie septentrionale. Quant à ce nom de Ermek (lisez èr-Rmèh) que je donne au même ouâdy, au lieu du nom de Roummah, adopté jusqu'à présent, et que lui donnent déjà les anciens auteurs arabes, je dirai que je n'en ai jamais entendu d'autre, et que le dernier est totalement inconnu dans la région du ouâdy, ainsi qu'au Gebel". Tous les renseignements, aussi bien ceux que j'ai recueillis moi-même que ceux des autres, concordent donc à appeler ce grand wâdi èr-Rmèh. Er-Rummah doit donc disparaître de nos cartes.

On ne sait quelle est la voyelle de la première syllabe du mot. De وَرِمَ, يَرِمُ, le nom verbal serait رِمَةٌ > رُمَةٌ. Cette supposition d'el-Yâqût, sur la foi d'Abu Manṣûr el-Azharî, prouve qu'il croyait que le mot était رِمَةٌ, car de وَرِمَ, un substantif رِمَّةٌ est impossible.

Le Corys de Hérodote, p. 1433, pourrait bien être une faute pour le خارِد de la Carte de Glaser, et le Cynos de Pline est peut-être aussi le même fleuve.

P. 1430. Warś a déjà جُزّ et مُرّ, < مُرء, comme variantes qoraniques, Vollers VS p. 92.

رمل

P. 1441. Vollers, ZDMG 41 p. 402, donne aussi itmarmaṭ, *être marmiton*, comme Spitta, Gr. p. 192, mais les Caïriotes ne connaissent pas ce que c'est qu'un „marmiton". Le verbe s'explique comme je l'ai exposé.

رمض

P. 1451. Ce qui semble cependant militer en faveur d'une

étymologie de فطر, *rompre le jeûne*[1]), de ces mois, c'est le nom des mêmes mois chez les Sawâḥilis. Ils appellent les trois premiers mois mfunguo mose, mf. pili, mf. tatu, etc. = *erster Fastenbrecher* (śauwâl), *zweiter F.* (Ḏu el-Qa'dah), *dritter F.* (Ḏu el-Ḥiǵǵah), etc. Der Islam IV p. 165.

P. 1456, 2. Chez Lethem p. 201, le nom de ce mois est expliqué de la même manière.

رمى

P. 1462, 13 d'en bas I. es-Sikkît, Tahḏîb, donne plusieurs synonymes: يقال قد أرمى فلان على الخمسين وأربى وأردى وحذف فيه الغوا وردى. وقد نيّف على الخمسين وذرّف وزرّف وقد أدم عليه وقد شنع الخمسين وقد ولّاها ذنبه. ومعنى هذا كلّه زاد عليها وجاوزها. وقد حبا له اي دنا منها. وزحمها وراهقها اي دنا منها. وقد سند في الخمسين وارتقى فيها السّن. I. el-Qûṭ. p. 103: رمى على الستّين رمياً وأرمى زاد عليها وردى عليها رديا وأردى كذلك وعلى الشيء كذلك, voir ici *sub* ردى p. 1232.

P. 1463 d. l. I. Sîdah XVI p. 24, 9 d'en bas: أرمى فلان وأربى اى زاد. وسابّ فلان فلانا فأرمى عليه وأربى بمعنى واحد. والرماء مصدر رمت الماشية في المرعى ترمى رميا ورموا اقامت في كل ما اعجبها

رن

P. 1465. I. Sîdah XVI p. 18, 2: الرنا الطرب يمدّ ويقصر. ألفه منقلبة عن واو ويقال رنوت اى طربت. I. Sîdah a ici un long chapitre sur باب ما يمدّ ويقصر, mais il ne relève point que c'est l'accent qui a motivé cela. La troisième radicale

---

[1]) Babyl. paṭaru, *split, tear asunder, break through*, au propre et au fig., Muss-Arnolt p. 789. Cf. ici p. 1452, 6 d'en bas.

est tombée dans un grand nombre de ces فعاء > فعا, comme dans شَقَاء et شَقَا, ib. p. 16, 3, ce qu'il n'indique pas non plus; v. ici p. 1469.

P. 1466. I. Sîdah V p. 361, 6 d'en bas: وَمَ يقرحا et ib. p. 74, 7: فَقَرِءُ, sans hamzah. J'ai donné p. 1363 et ss. une petite liste de verbes „tertiæ hamzah" = tertiæ voyelle. L A I p. 124 enregistre aussi قَرَيْتُ comme prononciation connue. Naṣr el-Hûrînî o. l. p. 96 dit: بعض العرب يقول توضّيت وتبرّيت كما ان يقول في بدأت وعدأت بديت وعديت وقريت كما في الصحاح, et ib. p. 108: وتارة تكون الالف الطرفيّة مُبْدَلة من الهمزة مثل قرا وتوضّا وتبرّا وتجزّا فانّ إبدال الهمزة الفًا بعد الفاتحة عند الوقف قياس مطّرد. C'est ici l'accent final qui a produit le hamzah qui disparaît avec le recul de l'accent, mais ce n'est pas le hamzah qui est converti en y.

P. 1469. I. Sîdah XVI pp. 20 et 21 parle également de ces formes.

رهب

P. 1477. Sur شبّ, شبص, *fixer*, *coller* (Sud), et شبق, voir Additions p. 1684.

P. 1478. Sur √ نَأ et ses élargissements, voir pp. 1159, 1305 et n. et 1381.

P. 1477 n. 2. J'ai déjà parlé du hamzah en babylonien p. 88, où je dis à tort que „le hamzah n'a sa raison d'être que dans l'intérieur d'un mot", ce qui est inexact. On serait tenté d'attribuer l'origine de la notation du hamzah en arabe à la graphie babylonienne, s'il y avait des données sûres pour une notation pareille. Ne sachant lire les cunéiformes, je dois m'en tenir à ce que nous apprennent les

savants assyriologues à ce sujet. Delitzsch, Gramm. § 25, dit: „Les Sémites babyloniens, qui s'efforçaient de donner, aussi dans l'écriture, au moins en certains cas, au *Spiritus lenis* une expression graphique, à l'instar de toutes les écritures sémitiques, possédant une lettre pour cette consonne, la plus faible de toutes, se tiraient d'affaire en employant le signe babylonien pour $a/^{i}_{u}$ h, le plus souvent en une forme abréviée, pour $a/^{i}_{u}$ et ʾ$a/^{i}_{u}$". Ici nous apprenons que le *spiritus lenis*, c'est à dire le hamzah, est une consonne, ce qui est faux, et que toutes les écritures sémitiques possèdent une lettre pour cette „consonne". Il a ici probablement en vue l'alef, א, qui ne marque pas le spiritus lenis, mais qui est en arabe *précédé* du spiritus lenis. Dans les autres langues sémitiques je n'ai pas pu découvrir cette graphie du spiritus lenis. Ungnad, Gr. § 4a, dit que „*ʒ*, (qui est la voyelle a, mais qu'il appelle ici *consonne*) correspond au grec spir. len., comme en allem. *beachten* (entre e et a). De même qu'en allemand, *ʒ* n'est pas écrit (en général) au commencement d'une syllabe, *mais il doit alors toujours être suppléé*, p. e. **il-i-bu = ʒilʒibu, ra-bi-u = rabiʒu**". Et ib. p. 4 il dit que „*ʒ* (= notre ʾ) est quelquefois un signe consonantique", le babyl. n'ayant pas de signes simples consonantiques. On aura observé que le savant assyriologue dit que le hamzah *doit, dans ces cas, être toujours suppléé*. Meissner, aussi un des coryphées de l'assyriologie, énumère ʾ (hamzah), Gr. § 7, parmi les consonnes, ce qui ne l'empêche de le caractériser comme un „schwacher Vokalstoss, comme dans l'allem. *über-all*". Mais le ʾ ne peut en même temps être consonne et attaque vocalique, [1]), ou comme il dit § 8 „son soufflé (ʾ), qui a absorbé en lui

[1]) On entend peut-être par cette expression une attaque devant la voyelle, et alors le nom est compréhensible.

les consonnes א, ה, ו, ח (ح) י, ע (ع) ע² (غ) que le babyl. ne possède pas". Mais ib. § 9: „le hamzah se conserve à la fin d'une syllabe p. e. bi'śu, *méchant* [1]), ou bien il allonge la voyelle précédente, p. e. zîbu pour zi'bu, *bêlu pour *ba'lu". On dirait entendre ici un phonéticien arabe ou un sémitisant européen qui avancent toujours cette explication. Or, les mots cités ont la première syllabe toujours longue, comme je l'ai déjà soutenu ici pp. 1043 et 1659, sans quoi ils seraient des bilittères, ce qui n'est point le cas.

Delitzsch, o. l. p. 18, donne au signe (N° 7) la valeur de 'a/i/u, a/i/u, ici p. 88, et ib. § 29 il dit que „le spiritus lenis (א) peut au commencement, au milieu et à la fin d'un mot être rendu par le signe mentionné au § 25a (voir ci-dessus), mais au début d'un mot des écritures telles que 'a-a-ru, *sortir* [2]) (à côté de a-ru), 'a-ad-ru, *il est tourmenté* (relat.), 'e/i-il-tu, *ban* (à côté de e-il-tu, i-il-tu) sont très rares. Mais dans l'intérieur d'un mot, il y a śa-'a-al (= śa'âl), *demander*, ib. p. 112; la-'a-bu, *flamme* [3]), ri-'a-a-śu (ri-'a-śu?), *charançon;* na-'i-id [4]), *il est élevé*, re-'u-u, *pâtre*, etc., mais aussi sans son explosif, iś-al, ra-i-mu, *aimant*" [5]).

---

[1]) Même exemple chez Scheil-Fossey Gr. Ass. p. 21. = بَئِس.

[2]) De là vient l'arabe عِير (caravane de) *bêtes de somme*, I. Sa'd III, I p. 93, 17, Ṭab. I p. 1620, 12. Extr. de K. el-Aṛ., éd. des Jésuites de Beyrouth II p. 144. Ce serait donc la *caravane sortante*, tandis que قفلة serait la *caravane rentrante*, de قفل, *retourner*, Labîd 39 v. 53: 40 v. 34: 41 v. 19, < قفى, 1270: 687: 1271; 934 n.; 1275. V. Nöldeke Beitrage II p. 90, OS Nöldeke I p. 435 (Marçais). عير est du féminin, I. Sîdah XVII p. 8. comme قِفلة. Scheyl-Fossey Gr. Assyr. p. 25: 'ir, *se mettre en marche*, cf. عَيِرات, *rapides*, 428, 2.

[3]) Voir ici p. 1477. [4]) Voir ici p. 1496.

[5]) = l'arabe رأم, p. 1046 = رحم, p. 1198.

Delitzsch dit en outre pp. 68 que „le signe en question sert aussi à marquer le hiatus”, et p. 112 il enseigne que „le ʾ se conserve entre deux voyelles a, ou il tombe, et alors il y a contraction des deux voyelles: laʾabu, *flamme*, śaʾâlu, *demander;* râmu, *aimer*”. Il doit donc y avoir un signe graphique en babyl. pour le hamzah, à en croire aussi Ungnad Gramm. p. 4. Mais nous venons de voir p. 1699 que le même auteur dit que ʾ (hamzah) n'est pas, en général, écrit au début d'une syllabe, où *il faut pourtant le suppléer*, et dans le Glossaire de sa Grammaire tous les mots *primae* a, i, u débutent par un *3* (= ʾ), tandis que ni Meissner Ass. Gr. p. 79 et s., ni Muss-Arnolt, ni le Gloss. des Amarna Tafeln ne marquent jamais le hamzah initial, mais seulement médial, comme dans naʾâdu et śaʾâlu. Dans le Glossaire de Gesetze Hammurabis de Winckler, le hamzah initial prévocalique n'est pas non plus marqué, excepté dans quelques thèmes comme ʾgr, *louer* (= أَجَرَ), mais igr, *salaire* (= إِجْرَة): c'est là une inconséquence dans la transcription.

Scheil-Fossay, Gr. Ass. p. 20, appellent ʿ semi-voyelle, au même titre que y et w, ce qui est fort bizarre, même incompréhensible, car le ʿ n'est qu'un léger rot, تَبَوُّع, v. ici *sub Remarques*. Fleischer Kl. Schriften I p. 45 (où il faut lire تَهَوُّع au lieu de تَبَوُّع, v. L A shv.). Ils disent que ces „semi-voyelles tombent le plus souvent sans laisser de trace”, p. e. aḫâzu, *prendre*, pour ʾaḫâzu = اخذ, itaḫuzu, *prendre*, pour ʾitaḫuzu = آتّخذ; uzâlu, *gazelle*, pour ʾuzâlu = غزال, Muss-Arnolt p. 26. Et p. 21 ils enseignent que „après une voyelle, les semi-voyelles ʿ y, w se fondent, le plus souvent, en une longue, avec la voyelle qui les précède”, p. e. âbuk, *j'emmenai*, pour aʿbuk: nikul, *nous mangeons*, pour niʾkul, نَأْكُل =

nâ'kul: śûḫuzu, *faire prendre,* pour śu'ḫuzu (MA p. 29 a uśâḫiz), v. ici en bas. Je serais bien heureux de savoir si, dans tous ces exemples, où le hamzah est marqué *dans la transcription,* il y a en babyl. un signe cunéiforme qui le représente ou bien si le hamzah est ici suppléé comme le veut Ungnad.

L'arabe لَهَبٌ correspond au babyl. la'abu, *flamme,* et la √ لهب est un élargissement de √ لب, v. pp. 1478 et 1682. Or, en cunéiforme ce mot est écrit 𒆷-𒀪-𒁍, la-'a-bu, = la'bu, où le deuxième phonème représenterait non pas le hamzah, mais la voyelle a avec son hamzah prévocalique, si je ne me trompe. Ri-'a-a-śu, *meal-worm,* MA p. 943, est en cunéiformes 𒊑-𒀪-𒀀-𒋗, ri-'a-a-śu = ri-a-śu, avec la voyelle a. Muss-Arnolt écrit ria (a?) śu, = רֶחֶשׁ, comparaison que je ne comprends pas. Il faut plutôt comparer ce רחש, s'il existe, avec رَمِشَ, i, *sentir mauvais,* p. 1417 > رِمْشَة, *ver,* = רִמָּה p. 1425. D'après Delitzsch Gr. p. 112, le ' se conserve entre deux voyelles a ou il peut tomber, p. e. la'abu, qui ferait alors lâbu, et śa'âlu, śâlu. En arabe, ce la'abu est devenu لَهَب, avec renforcement du hamzah, et śa'âlu, سَأَلَ > سعل et سبل et سوّل v. ici p. 1476; cf. Sievers Phonetik § 383 fin et § 390.

En outre, Delitzsch dit § 54: „Si ' est à la fin d'une syllabe, ou bien il reste quiescent dans la voyelle qui le précède, en la prolongeant, si elle est brève, p. e. ra-a-du, *orage* > ra'du (= رَعْد), zi-i-bu = zîbu, *loup,* (= ذِئْب), bûru, *puits,* = bu'ru (بِئْر), mûru, *jeune animal, poulain,* = mu'ru, مُهْر; nikul, *nous mangeâmes* (= نَأْكُل, nâ'kul); śûḫuzu, *faire prendre* etc. J'avoue ne pas comprendre comment un ' peut „rester quiescent dans la syllabe qui

le précède". On peut parler de suppression (taḫfîf) du hamzah, mais non pas de sa quiescence (sukûn), ce qui ne veut rien dire, car un hamzah n'a pas de voyelle, mais c'est la voyelle qui a le hamzah pré-inter-ou postvocalique. Dans ra'du, le hamzah, si toutefois il est vraiment marqué en cunéiformes, est pour un mediæ ع, que le babyl. ne possède pas, et dans zi'bu la première syllabe est génétiquement longue: ḏi'bu, qui reçoit le hamzah accentuel, ainsi que je l'ai déjà expliqué p. 1043, et à la fin de ce Glossaire, sans quoi ce mot, comme les autres dissyllabiques trilittères analogues, serait bilittère. Il en est de même de bu'ru, qui est véritablement bu'ru = بِئْر = bi'run, comme بُؤْرة, LA V p. 98; le thème est mediae a; mu'ru est mû'ru, مَعِر, où le hamzah est pour le ع, que les Babyl. n'avaient pas; le mot vient de I مَعِر, u, p. 1460 et note.

روبيان

P. 1490. I Sîdah XVI p. 78, 5 d'en bas donne قوبة et قوباء = تُكّدي بِشر بتجسد. Le mot existe encore dans le dialecte arabe de Barnou, Lethem p. 363: *leprosy*, gedâm, guba al ḥamra (first stage)[1]). L'archevêque Chêr, el-Alfâẓ el-fârisieh p. 71, dérive رِيبِين du persan رِيبين = جُرِبَ تَبحُّر, ce que je ne puis contrôler à présent.

راج

P. 1492. Sur رُوْج, terme technique des administrations chez Abu Jusuf, voir Der Islam IV p. 314.

روح I.

P. 1495 note. D'autres exemples chez Nöldeke Zur Grammatik p. 78.

[1]) Un *„denotes a word of unknown root or origin". C'est que Lethem n'est pas un arabisant très expérimenté; le mot figure bien chez Belot, que Lethem cite parmi les ouvrages consultés!

P. 1497 note. Sur صرج < سرج, voir autre exemple p. 1054, 11 d'en bas.

P. 1498. 3. Même verset chez I. Sîdah XVII p. 137.

P. 1504. On dit (les femmes): yâ baʿad irwêḥti, ici p. 181/2, litt.: ô (*toi qui resteras en vie, je le souhaite*) *après mon départ* (de cette vie)! C'est le dim. رُويحة, avec prosthèse.

P. 1508 note. Sur مرق, voir aussi p. 1607.

P. 1508. غبّة ne figure pas dans les anciennes poésies, du moins que je sache. LA II p. 128, 5 donne مياه أغباب اذا كانت بعيدة: Lane n'a pas ce sens. غبّة se rapporte à la *profondeur* et à l'*immensité* des eaux, 394; c'est aussi *la haute mer*, 395. L'arabe a أُباب الماء ou عُباب الماء, 1425; عُبابُ نيل مصر p. 1506, 1; I. Sîdah X p. 19, 9. C'est le babyl. abûbu, *déluge*, 394 et 1425. Mais מַבּוּל, *déluge*, vient peut-être de יבל, ce qui est l'arabe √‾ بل < بلّ, بلبل, Syrie, *humecter un peu*, بال u, et وبل avec metathèse. Je crois que ce mot n'a rien à faire avec abûbu, contre Zimmern *apud* Gunkel, Israel und Babylonien p. 46 n. 19.

P. 1511. Sur ونّى = تونّى, voir I. Sîdah XX p. 296. حوّل et تحوّل ibid. ريّض et تريّض ici p. 1622.

P. 1512. لاذ ب, mon Zoheyr p. 167, 11.

P. 1523. Il y a aussi un autre مرّج, *se rendre à la guerre*, expliqué p. 1212/3, et au Maroc مرّج, *aller vite*, Marçais TAT p. 465, qui est d'une autre provenance. Cf. p. 1630 en bas. ممْراح, *rapide*, I. Sîdah XII p. 1362.

راح II.

P. 1530. Lethem p. 112 donne aussi ينوم, impérat. نُمْ.

P. 1536: ريّا aussi chez I. es-Sikkît p. 493.

P. 1541, 7: متنح = متنه et متنح, comme مدح et مده, I. Sîdah XIII p. 272, كده et كدح, ib. p. 275 en bas, مليه et مليح, Qâm., et tant d'autres. Cette prononciation rappelle celle des dialectes du Sud, où la gutturalité est bien plus faible que dans le Nord. On connaît aussi la faiblesse de la gutturalité du babylonien.

رود

P. 1544. Quoique رَأْدة = رُودة puisse s'expliquer par le sens du thème رَأَدَ, Lane sv., on pourra noter que l'archevêque Chêr, o. l. p. 70, dérive الرَّأْد = الشَبَّة الحسنة, du persan راد = السخي الشجيع, et الرَوْد, الرَأْدة, الرُودة et الرَادة ne seraient que des لغات.

P. 1548. K. el-Alfâẓ el-Kitâbîyah p. 192 et Fleischer, Kl. Schriften, I p. 65 et ss., parlent de ces افعل de mouvement. Nyberg dans le *Monde Oriental* 1920 p. 250 et ss. a une longue dissertation fort intéressante sur les différents emplois de cette forme dans les langues sémitiques. Il manipule cependant un peu trop le protosémitique, et les * sont fort nombreux.

روس

P. 1563. راس. u, serait au Negd, selon Diw. Socin I p. 296 Exc. w, *ouvrir les levées de terre pour faire entrer l'eau.* Il en donne cet exemple: unäfǵir ʿalêh-alma widälli errāyis yĕrûs, ila intalaʰ-lḥôḍ ʿadäl-älma bälḥôḍ äläḥer, ainsi traduit: *wir leiten das Wasser darauf* (sur le زرع). *Der Aufseher öffnet beständig die Schleussen; wenn ein Feld Wasser genug bekommen hat, leitet er es auf ein anderes.* La glose originale dit qu'on ne se sert de راس, u, que pour ce travail des champs. Dans le Glossaire, Socin renvoie à Doughty II p. 435 qui dit: „the lads went out to labour from sunrise, and when later the well-pool

is let out, yurussûn el-mâ, they distributed the water running down in the cannels". Et il cite en outre RO p. 41, où il y a رسّ, *marais, marécage*, vhv. Je crois que la traduction de Socin est erronée et que يروس signifie ici *surveiller, faire le* râyis, et que le يرسّون الماء de Doughty est le verbe رسّ, vhv., mais la notation de Doughty est tellement inexacte qu'on ne saurait s'y fier. La traduction de nafgir est aussi peu réussie.

روع

P. 1567 en bas. Sur ورّى et وارى, *cacher*, v. p. 1583.

P. 1582 3. Le vers de Labîd XXXIX v. 6 est dans l'édition de Brockelmann:

تَسْلُبُ ٱلْكانِسَ لم يُوأَرْ بِها شُعْبَةَ ٱلساقِ إِذا ٱلظِلُّ عَقَلْ

D'abord, le verset n'est pas ici à sa place, car au verset précédent Labîd parle de sa robuste chamelle sur laquelle il a parcouru maints déserts, et au vers 6 il mentionne la gazelle qui s'abrite, الكانس. Et puis je crois qu'il faut lire الكانسُ qui est le sujet de تسلُب. Bevan, Naqâiḍ p. 8 n'a fait que copier Brockelmann. I. Sîdah XIV p. 10, 2 cite le même verset, où il y a: تسلب الكانسُ لم يُورَأْ بها. Il dit qu'on peut l'expliquer de quatre manières: 1° لم أُورَأْ بها, sur la forme لم أُورَع, = لم يشعُر بها, et il ajoute وهو من الوَراء اشتقاقه كانه قال لم يشعُر بها من وَرائه, et le verbe en serait ورّأت بكذا وكذا كانه قال ساترت بكذا وكذا ومنه الحديث: ان النبيّ كان اذا اراد سَفَرا ورّأ بغيره واصحاب الحديث لم يضبطوا الهمزَ فيه. En-Nihâyah IV p. 206 7 n'a pas le hamzah, et il explique ورّى بغيره par: ستره وكنى عنه وأَوهَمَ انه يريد غيره واصله من وراء اى القى البيان وراء ظهره. 2° ce serait véri-

tablement sans hamzah = لَهْ يَوِرْ بِنَا; 3° يَوْأَرْ, comme يَوْعَرْ بِنَا, de وَأَرْ et alors = لَهْ يَذْعَرْ بِنَا, et il le dérive de الإرة, = النار, < وِثْرَة; le sens en serait alors لَهْ يَصِيدُ حَرَّ الذُّعْرِ; 4° qu'on peut dire: لَهْ يَوِّرْ بِنَا تَسلب الدَّنَسَ, sur لَهْ يَعِزْ بِنَا, et cela viendrait alors de أُوَار = حَرّ الشمس, de أَوْر. LA V p. 96 rapporte également le verset avec لَهْ يَسْلُبْ الدَّنَسَ يُوِرْ بِنَا, de أَوْر, mais il donne aussi la variante لَهْ يَوْأَرْ بِنَا de أُوار الشمس = شدّة حَرّها. I. Sîdah l. l. prétend que Labîd parle ici de sa chamelle, ناقة; il aura alors eu devant lui la même suite des versets que dans l'édition de Brockelmann, et تسلب الدنس aurait alors الناقة pour sujet, mais LA l. l. a يسلب qui ne peut se rapporter ni à ناقة, ni à دنس. Le verset est fort obscur, détaché qu'il est, et je renonce à le bien traduire. En tout cas بِ doit se référer à الدنس[1], mais pourquoi ce mot est-il à l'accusatif, de même que شعبة الساق?

روع

P. 1584. Cette contraction de inna < لَ avec ن > نَا + prothèse et avec r est fort commune un peu partout. Bâ'tisûnna śi falak, *voulez-vous nous faire quelque chose à manger?* 894 en bas, où tisunna < tisû'lana >

[1] دنس est dans le Sud *abriter*, homme et bête; = تَدَنَّس, *s'abriter* 1040, 4. دَنَّ y a le même sens, 1603; 1726. استدنّ, *chercher un abri*, 1604 = تَدَنَّ, ib.; دَنَس, *abri*, = دَنَان, 1603, 1726; Hdr. Gl. s. v. كَنَّ. Cf. جَنَّ = دَنَّ, LA XVI p. 247, 6 et استجنّ = استدنّ ib. p. 245, 7; ج = د par g.

tisûllana > tisùllna > tisùnna. Weissbach, Zum Irak-Arabischen p. 137, 10: gâl innafsa, *il se dit à lui-même;* ib. p. 203 N° 111: ǵîb inna = جيب لنا, *apporte nous;* ib. p. 166, N° 5: il-liyâli tĕʿödd innä, *les nuits comptent pour nous* (?). R Ḍ I p. 41, 13 dibḥát ennè śè, *elle nous tua un mouton,* mais ib. p. 1, 11: elnè, *à nous.* Marçais Ulâd Brāhîm p. 168: ĕṛṛâṣah, *à sa tête,* ĕnnâsi, *à ma famille* = لرأسه, لناسى. Cf. gunna = قلنا, Rabah p. 21, v. Marçais Tlemcen p. 27; Socin Diw. III § 46. C'est que la préposition لِ est très souvent prononcé el ou il, p. e. ana ôbaht eśśuṛli, *j'ai fait attention à mon travail* 691, 8; ennefsu, *seul,* 355 n. 1; elḥâlhom, *à part,* 1152, 1; elsîdah = لسيده, R Ḍ I p. 30, 8; ib. p. 40, 1: min dîra eldîra, *d'une contrée à l'autre;* ib. p. 43, 29: là tṣótt ettôg, *ne regarde pas en haut,* = لفوق,

P. 1588. A Tanger, on dit aussi نبّض, *réveiller,* Marçais T A T p. 483, où il y a la même sémantique que dans les synonymes توّر, روّق, فوّق, فيّق: cf. ici p. 1476 7 sur نبض. توّر, *réveiller* (Sud), doit être le même verbe que le mandéen אתאר, *réveiller,* Nöldeke M G p. 84.

P. 1590 note. D'autres exemples de cette permutation se trouvent ici p. 1712/3.

روق II.

P. 1589 note. Yûnus b. Ḥabîb el Baṣrî († 83) dit: آلّ من غدوة الى ارتفاع النهار ثم هو سراب سائر النهار واذا زالت الشمس فهو فَيءٌ (1, Nuzhat el-Alibba p. 60 = L A I p. 488 et XIII

1) Sur فيء, voir p. 1503 n. 1 et sur آل, Dt. 314, 9, où il faut lire آلّ.

p. 38, 12. I. es-Sikkît, († 244) *apud* L A l.l.: الآل الذي يرفع الشخوص وهو يكون بالضحى والسراب الذي يجري على وجه الارض كأنه الماء وهو نصف النهار; el-Azharî y fait cette observation: وهو الذي رأيت العرب بالبادية يقولونه. Mais el-Aṣmaʿî prétendait que الآل والسراب واحد, L A l.l. ce que d'autres n'ont pas accepté. I. Sîdah († 458) X p. 117: ابو عبيد († 223 4—230) السراب الذي يكون نصف النهار لاطئا بالارض والآل الذي يكون بالضحى يرفع الشخوص ويزهاها. Ib. XVII p. 24: الآل الذي يلمع بالضحى يذكّر ويؤنّث والتذكير اجود, et il cite le vers:

أتبعتهم بصري والآل يرفعهم ...

Je les suivais de mon regard, et le âl les élevait, c'est à dire, les faisait paraître plus grands. Ḥarîrî, Durrah p. 363: الآل لا يلمع وانما الذي يلمع السراب. Il ressort clairement des passages cités dans L A I p. 448 et XIII p. 38 qu'on ne savait pas bien la différence entre آل et سراب. Personnellement j'ai compris des Bédouins ʿAnezeh que آل est *la vapeur blanchâtre ondoyante le matin*, Dt. 314, 9, et que سراب est la *Fata Morgana*, qui se produit plus tard dans la journée. Mes Daṯînois et Ḥaḍramites ne connaissaient pas ces mots, parce qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil. سراب est un mot arabe bédouin, qui doit venir de سَرَبَ الماء, L A I p. 448, 2 d'en bas, mais ib. p. 447, 3 d'en bas il y a سرب سربا. I. el-Qûṭ. p. 76, 5 fait une différence entre سرب الماء et سرب في الارض سروبا ذهب والابل سرحت نهارا سَرِبَ سال. Dans le Sud, سرب, u, est *couler placidement et sans bruit*, 656 = تسرّب, ib.. Une autre prononciation en

est زرب, *couler*, ib.. Si سَرَاب et שָׁרָב sont identiques, il faut ou bien que le mot hébreu ait la même signification que l'arabe, ou bien qu'il soit dérivé de שָׁרַב, *être brûlant* (chaleur du soleil), qui ne doit pas être une vraie forme hébraique, puisque ce verbe est synonyme de שָׂרַף, *brûler*, ass. śarâfu, Muss-Arnolt p. 1116, et qui se trouve aussi en v. eg. srf, *être chaud*. On ne saurait ramener le mot arabe au sens du verbe hébreu. Le sens premier de שׂרף, = סרף, n'est, du reste, pas *brûler*, mais *monter en haut, se lever haut*, Hdr. p. 138, Dt. 987; 1298, 468 n.; 966 n. 2. = شبر, 984 et ss. < √‾ شر > شور, *être haut* [1]).

שׂרף, *brûler*, se trouve dans l'arabe شَرَف, *flamme*, Hdr. p. 620 n., parce *qu'elle monte*, et en śh., śerfót, *elle alluma le feu*, SAE VII p. 123 § 5.

P. 1594, 1. Sur برد, voir p. 149. LA I p. 97, 5 dit: لأنّ العرب تكنّى بالبرد عن الراحة. Ib. n. 2, le même Proverbe se trouve chez Freytag Prov. I p. 348, avec أَرْقْ.

روق II.

P. 1598. Mon savant compatriote H. S. Nyberg, Docent à l'Université d'Uppsala, a publié dans le *Monde Oriental* 1920 une liste assez respectable de mots qui commencent par le préfixe ha, hi. Ce préfixe n'est, d'après moi, qu'un i, ou plus rarement un a, ayant le hamzah précédant, voir ici اصبع, pp. 1599 note et 1649; ce hamzah a été renforcé en un son guttural, et cela est alors exprimé par la lettre h, suivie de sa voyelle.

---

[1]) Qui s'est élargie en شرف, *être haut*, + √‾ رف, même sens, vhv., et شرق, *se lever*, + √‾ رق, même sens, vhv., Hdr. Gl. sv.: cf. شبّ, شَبى et شبم, Hdr. Gl. svs.

P. 1604, 8 d'en bas. Littmann traduit عدّى par *protéger*, *schützen*. Je ne connais pas ce sens, qui ne se trouve pas dans le verbe عذو, L A sv.

رور

P. 1608, 4. شَور, imparf. يشَور ou يشُور, à cause du و, *pouvoir* et *savoir faire*, mais non pas *savoir* = عرف. Ma biśwar eftaḥha. *je ne puis l'ouvrir*, Bâ Kâẓim, = ma bäḥsin ou ma biṭâᶜnisi ou biṭiᶜnisi, 463. Ma biśwar quṣṣah, *je ne puis le couper*, 463, où se trouvent aussi les autres verbes synonymes, tels que بكل, 458 n. 1, جبل, vhv, < كبل, 336, جور, imparf. يَجْور, vhv., ستر, عوّد, قدر. La √ شر est *être haut*, v. pp. 1437 n. et 11710, ce qui est aussi le sens primaire du ᶜomânais رام, u, *pouvoir*. شار, u, est en Mésopotamie *lever l'ancre:* śôr da lenger, *lève cette ancre*, chantent les bateliers sur l'Euphrate et le Tigre, Ritter, Der Islam IX p. 130. شَور, *berge élevée*, R O p. 239, 13. شُور, *hauteur*, 463 et 987. شوار البحر, *houle de la mer*, *la mer est grosse*, les vagues sont *hautes*, mais en Dt. شُوار est *calme plat*, 463 et 987, R O § 415. شوير, *haut*, ib.. شوار est en Syrie *montagne à pic*, *le haut d'un mur*, *parapet d'un enclos*, 987, *bord d'un lieu élevé*, Dozy sv., avec le verbe شوّر, *se placer sur le bord d'un lieu élevé*, p. e. d'un toit, Dozy. شوار, *bât et tout le harnais du chameau*, 1122, 5, 1195 n. 2, Ḥḍr. Gl. sv.; شَوار est déjà classique, mon Zoheyr p. 125 = متاع, L A VI p. 105, 9 d'en bas: شَوار متاع الرحل et ib. شِوار البيت, mais شِوار me paraît plus juste (= فعال des instruments), = دوة البيت, dt., 833, 1. Mas. Pr. d'or V p. 12: دون اهل الكوفة تتنبوا شَور. شوار الحسن ورحله, est au W. Meyfaᶜah *lier un*

fardeau sur le chameau avec la *corde* appellée شوار. إِشْتَرَ, *monter*, > إِشَّوَّر. I. Dâbî, soldat du Sultan d'Aḥwar, a dit:

نْحنا¹) وِياكُمْ يا رُوَيس ٱليِسْلَمِي
با نِشَّوِّرْ راس المنارة والبكار
إِن كان سَرَّينا صَرَخْنا²) كلّنا
وإلّا طَرَحْنا ٱلحِمْلْ³) من فوق ٱلشوار

Nous avec vous autres, ô Roweys el-Yislamî[4]),
Nous allons monter en haut du belvédère sur la colonne du milieu
Si nous nous mettons en marche, nous sortirons tous,
Ou bien, nous jetterons la charge sur le bât (pour décamper).

Il faut donc changer ma traduction de اشّور, Arabica V p. 163 n. 2.

Il y a aussi d'autres preuves de ce sens de √شور, *être haut*. شوّر est chez Musil, o. l. p. 438, 10, *se retrousser*, ce qui est le class. et dialectal شمّر, *se retrousser*, propr. رفع الثوب = شمّر الثوبَ, L A VI p. 97. Dans le Sud, شمّر est *hisser les voiles, mettre à la voile, appareiller*, Ḥdr. Gl. sv.; on y dit même شمَر, v. p. 1387, 4. La permutation est amenée par contamination avec شمّ, *être haut*, Ḥdr. Gl. sv. Cette permutation de و et م n'est pas rare, pp.

¹) Ainsi le voyellement d'un indigène = dṯ. اَحْنا.

²) Sur صرخنا < سرحنا, voir p. 1497 note.

³) L'original est voyellé ٱلْحِمِل, selon la prononciation courante, mais cela brise le mètre.

⁴) Probablement pour y agiter le drapeau en signe de demande de secours et de là crier la صيحة ou صرخة, par le مصيّح, 1251 et n. 2.

1349 n. et 1590 n.; أَشْوَل et أشمل, *gauche*, 852 3, même أَشْعَل, *gaucher*, ib., Ḥḍr. et Dṯ., شماوة et شمامة, I. Sîdah I p. 52, 8 et ss.; autres exemples ici p. 1590 n. 1. Pour les autres langues sémitiques Ruzicka, KD p. 95, donne quelques exemples. Il aurait pu aussi citer نور et le babyl. namâru, *luire*, ici p. 1590 n. 1, mais son mazana, est postulé, selon son habitude, et s'il existe, ce ne peut être qu'un dénominatif de ميزان. Brockelmann, Précis p. 74 et id. VGSS I pp. 228ξ et 229χ. Zimmern, AFW p. 37: arab. 'arġawân = akk. argamannu = hébr. argāmān, aram. argewānā; ib. p. 38 akk. kamānu, *gâteau* cultique = hébr. kawwānîm. Dans سنم, *être haut*, la dernière radicale peut provenir de l √سم, même sens, cf. سمو, v. ici p. 1686, et ce verbe n'a pas besoin d'être dénominatif de سنام, *bosse*, comme le propose Holma, KT p. 149 n. 5; cf. جَبْلة, *bosse*, Lane, فعلة de جبل, élargissement de l √جب. Musil o. l. p. 78 donne l'imprécation شوّر الله وَجْهك, *que Dieu couvre ta figure de honte*, ce qui est très classique, LA VI p. 105, 3 d'en bas. Je n'y vois pas bien la sémantique primaire.

La l √شر en question pourrait aussi se trouver dans شرى, cf. שרה et שיר, أَشْرَى, اشترى, شرّى, dont parle Nöldeke Beiträge II p. 75.

Est ce que شار, شوّر et شول = شور, Hartmann, LLW p. 55, 4 [1]), *donner un signe*, ne pourront se ramener à la même l √شر > شور, *être haut?* On lève le doigt ou la main pour *donner un signe*. LA VI p. 106, 1: اشار اليد شوّر بيده وشوّر اوما يكون ذلك بالكف والعين والحاجب, et ib. شوّر بيده = اشار, avec des exemples.

[1]) شول est aussi, *être haut, se lever*.

روز

P. 1611 note. D'autres exemples de cet emploi du participe, dans RO p. 274, 8: f. ʿâd mirauwoḥ, *un tel est déjà retourné à la maison* = dt. f. ʿâdeh mirauwaḥ; MSOS I p. 61, 4 d'en bas: mata mištell? qâl lu: mrauwaḥ yôm ṣollêt, *Quand es-tu parti? Il lui dit: je suis retourné lorsque j'eus prié*; id. ib. III p. 9, 2 d'en bas: yôm nešeltha (es-summe, *le tapis*) lqêtha killha mqaṣṣaṣâtinhä lfîrân, *lorsque je l'eus déployé, je le trouvai que les rats l'avaient tout rongé*; cf. ib. I p. 65, 5: msauwîllu tartîb, et ib. III p. 19, 6: ḫabberu innu dâssillu qafîru bû msàuwi fîh rramle, *il lui raconta qu'il lui avait caché le panier où il avait mis le sable*, ce qui est moins étonnant, étant donné la nature du participe.

روى I.

P. 1614 note. Les grands philologues de l'époque des premiers ʿAbbâsides avaient toujours recours aux Bédouins pour apprendre la vraie langue arabe, qui, dans les villes de Mésopotamie, était devenue plus ou moins ḥaḍarîeh. Yûnus b. Ḥabîb el-Baṣrî († 83), l'un des maîtres de Sîbaweyh, سمع من العرب كما سمع من قبله, Nuzhat el-Alibba p. 59, et il était tellement savant que كان يقصده (فى حلقته بالبصرة) طلبة العربيّة وفصحاء الاعراب والبادية, car le Bédouin est d'une faconde extraordinaire, lorsqu'il est chez lui et il considère sa langue comme une كرامة من الله. Abu Manṣûr el-Azharî, o. l. p. 6, expose les trois raisons pour lesquelles il a entrepris son ouvrage et il dit: منها تقييد نكت حفظتها ووعيتها عن افواه العرب الذين شاهدتهم واقمت بين ظهرانيهم سنيات اذ كان ما اثبته ائمة اللغة فى كتبهم لا ينوب مناب المشاهدة ولا يقوم مقام الدربة والعادة. Il attachait une grande importance au langage des فصحاء الاعراب, ib., qui sont ici les Bédouins beaux parleurs.

Il nous raconte, o. l. p. 7, ceci: ومّا وقعت في إسار القرامطة بالهبير وكان النفر الذين وقعت في سهمهم عربا عامّتهم من هوازن واختلط بهم أصرام من تميم وأسد نشأوا[1] في البادية يتتبّعون مساقط الغيث أيّام النجع ويرجعون الى أعداد[2] المياه في محاضرهم زمن القيظ ويرعون النعم ويعيشون بألبانها ويتكلّمون بطباعهم الخ suit ce que j'ai déjà cité p. 1614 note. Ensuite, il continue ainsi: فبقيت في إسارهم دهرا طويلا وكنّا نتشتّى الدهناء ونتربّع الصمّان ونتقيّظ الستارين واستفدت من مخاطباتهم ومحاورة بعضهم بعض الفاظا جمّة ونوادر كثيرة أوقعت اكثرها في مواقعها من الكتاب وستراه في مواضعها اذا أتت قراءتك عليها. Flügel, Die Grammat. Schulen p. 218, a traduit ce passage, mais j'ai voulu être agréable à mes confrères en rapportant les *for-*

---

[1]) Le texte du prof. Zetterstéen porte نشؤوا, qui n'est pas bon: il aurait dû conserver la leçon du manuscrit; cf. Flügel o. l. p. 218, 2 qui a traduit ceci, mais d'un autre texte.

[2]) Zetterstéen: إعداد, ce qui est assurément erroné, car el-Azharî, o. l. p. 93, cite ce verset:

فوردت عدّا من الأعداد أقدم من عاد وقوم عاد

qui figure aussi dans LA IV p. 276, 7 d'en bas, qui copie ici el-Azharî. Ce sont les vieux puits de l'antiquité, appelés dans le Sud بير عدية ou عيدية, sur lesquels voyez Arabica V p. 90 n. 6. Je ne puis me défendre du soupçon que le classique عدّ = القديمة من الركايا, selon Abu ʿObeydah *apud* el-Azharî o. l. p. 93, ne soit au fond autre chose que le nom du peuple ʿÂd. C'est un mot des Bédouins Tamîm et de Bakr I Wâ'il. Je fais observer que la légende des ʿÂdites joue un bien plus grand rôle dans l'Arabie du Sud que dans le Nord, 394; 1148, et il se peut que les Bédouins au Nord de Rubʿ el-Ḫâlî aient appliqué le mot عد aux puits ʿâdites en en faisant l'épithète عدّ, qui se rapporterait alors à un puits ʿâdite antique. والله أعلم.

malia verba d'el-Azharî lui-même. El-Azharî s'exprime de la même façon à propos d'un vers d'el-Aʿšà qu'on avait mal expliqué, L A IX p. 463, 11 d'en bas: انّما فسّرتُ هذا البيت لانّ الرُّواة لمّا اشكل عليهم معناه تخبّطوا فى استخراجه وخلّطوا ولم يعرفوا منه ما يعرف مَن شاهَد القومَ فى باديتهم والعرب تقول الخ

L'auteur de L A a émis I p. 2 en bas un jugement enthousiaste sur le تهذيب اللغة d'el-Azharî en disant: ولم اجد فى كتب اللغة اجمل[1]) من تهذيب اللغة لابى منصور بن احمد الازهرى ولا اكمل من المُحْكَم لابى الحسن علىّ بن اسمٰعيل بن سِيدَه الاندلسىّ وهما من أُمّهات كُتُب اللغة على التحقيق وما عداهما بالنسبة اليهما ثنيّات[2]) للطريق الخ. Mais il ajoute qu'il est difficile de les manier et de s'y débrouiller, ce qui est aussi confirmé par l'extrait qu'a publié le prof. Zetterstéen dans le Monde Oriental 1920. Le regret de ne pas avoir tout l'ouvrage d'el-Azharî est atténué par le fait que I Manẓûr a incorporé une grande partie du Tahḏîb el-luġah dans son merveilleux Lisân el-ʿarab, où figurent également des portions d'el-Muḥkam d'I. Sîdah[3]).

[1]) Variante: أَجَلّ.

[2]) Variante: بُنَيّات, dans une copie dont s'est servi Aḥmed Fâris.

[3]) Je tiens à déclarer ici que c'est grâce à mes démarches et à ma longue amitié avec le Khédive Tewfîq Pacha que le gouvernement Khédivial s'est décidé à publier *Lisân el-ʿArab*. Je voulais aussi publier el-Muḫaṣṣaṣ d'Ibn Sîdah, et le meilleur nassâḫ du Caire en avait fait pour moi une superbe copie collationnée avec le manuscrit de la Bibliothèque Khédiviale. Quelques arabisants d'Europe, entre autre Goldziher, m'avaient promis leur collaboration, et la maison E. J. Brill de Leide en avait accepté l'impression. Mais on eut vent de cela au Caire, et le gouvernement Khédivial en entreprit alors la publication sous la direction du grand savant Ṭaha b. Maḥmûd. C'était donc là une très

On ne doit donc pas s'étonner que moi-même, ayant beaucoup fréquenté les أعراب, nomades dans le Nord, mais plutôt sédentaires dans le Sud, j'aie toujours tenu à relever la „Langue des Bédouins", qui est d'une haute importance pour l'histoire de toutes les langues sémitiques.

Déjà de bonne heure, on était conscient de la différence qui s'était peu à peu développée entre l'arabe des milieux citadins et celui des Bédouins. El-ʿAǵǵâǵ († 90) raconte d'el-Komeyt († 126) [1] et d'et-Ṭirimmâḥ ceci: „Ils me questionnaient sur des mots rares, et je leur en donnais l'explication. Ensuite, je voyais ces mêmes mots dans leurs poésies, mais il leur avaient donné un faux emploi". A la demande comment cela était possible, el-ʿAǵǵâǵ répondit: „C'est qu'ils sont villageois (قرويان) qui décrivent ce qu'ils n'ont point vu, sans connaître la valeur des mots employés, mais moi, je suis Bédouin (بدوي) et je décris ce que j'ai vu et j'en fais le juste emploi dans la phrase", K. el-Aṛ. II p. 18, 8 d'en bas = ib. X p. 156, 11 d'en bas.

Sur les anciens manuscrits qoraniques, on lira ce que Moritz a exposé dans l'Encyclopédie de l'Islâm I p. 394 (éd. fr.). Un seul remonte au IIe siècle, avec la waqfîah de l'an 168, conservé à la bibliothèque du Caire. *ʿAbdul Ranî en-Nablusî* raconte dans sa *Riḥlah* [2], publiée au Caire, qu'il a vu au Château de Ḥoms un exemplaire du Qorân de ʿOṯmân où il y avait même les traces du sang. Il avait aussi vu à la mosquée de ʿAmr b. el-ʿÂṣ un exemplaire qu'on disait être le Qorân de ʿOṯmân, de l'an 277, si c'est

heureuse solution. Ma copie se trouve actuellement à la Bibliothèque de l'Université de Yale, en Amérique. Avec ces deux dictionnaires, LA et I. Sîdah, nous pouvons plus aisément travailler que nos prédécesseurs.

[1]) Horovitz, Die Hâšimiyyât p. XV.

[2]) Dont v. Kremer a traduit des extraits dans le Sitzb. d. philos.-histor. Cl. 1850 II B. Heft. III.

le même dont parle Moritz o. l. p. 394. Amîn el-Madanî prétendait avoir vu à el-Médînah le Qorân de ʿOṯmân avec la trace de son sang. C'est sans doute la même histoire que la barbe et le manteau du Prophète à Constantinople.

ربع I.

P. 1627, 1 et 7 d'en bas. Le verbe dialectal istanna, imparf. yistanna, *attendre*, est surtout répandu en Egypte; Spitta Gr. p. 221; Vollers Lehrb. p. 82. Bâsim pp. 14, 2: وقعد يستنّاهم; 27, 13: إِسْتَنّوا لمّا اجيب النبوت; 77, 21 (Proverbes): يقول لك طبّب إِسْتَنّى عليّ. — En Syrie; Prov. et Dictons pp. 26, 6 d'en bas, 443 *sub* منى; Harfouch, Drogman p. 162, 7; Hartmann, Sprachführer p. 274; Feghali, KʿA pp. 187, 17 et 190, 2 d'en bas, Spoer, Manual § 153. — En Palestine: Bauer, Pal. Arab., p. 47, 7 d'en bas: istanna ʿala, *attendre;* Löhr, Dial. v. Jerus. § 98: istännä, yistännä. — En Tunisie: sténnä, *attendre,* Stumme Gr. tun. pp. 32, 15 d'en bas et 34, 6 d'en bas. — En Tripoli: stánna, *attendre,* imparf. yestánnä, rarement yestánni, Stumme MGT § 66. — Algérie: sténna, *attendre,* Ben Sedira Dict. fr.-ar. p. 42: stenna; fayn testannâni, *où m'attendez-vous?;* Marçais, Ulâd Brâhîm p. 108; ib. en note il dit que „sténna demeure encore assez obscur". Beaussier *sub* استنّى renvoie à استأنى < أنى, comme le font aussi Ben Sedira et tous les autres. — Au Maghrib, cette forme est plutôt rare, voir plus bas. Lethem p. 138 donne pour le Barnou istanna et issanna, *wait! stop!* < itsanna, comme en Egypte iḍḍallim, *devenir obscur,* iddâḫil, *intervenir,* ikkallim, *parler,* etc.

Je n'ai jamais observé que le parfait de ce verbe soit employé, mais on dit alors كان يستنّى. Le verbe est de provenance égyptienne, et son emploi en Syrie est de date

récente. Lorsque, après un long séjour en Syrie, j'arrivai en Egypte, je fus fort étonné d'entendre ce verbe à tout bout de champs, parce qu'il me rappelait le suédois *stanna, s'arrêter*[1]). Si c'est une forme hybride de deux formes verbales, comme je l'ai avancé Pr. et Dict. p. 26, on pourra compaser استكحّى, Eg., *se baigner;* استخبّى, Syr., Eg., *se cacher,* استربّع, Eg., *être assis les jambes croisées;* استريّح, Syr., Eg., *se reposer;* استعقّل, Eg., *réfléchir;* استفضّل, Eg., employé seulement à l'impératif, = تفضّل, *donnez-vous la peine de;* استلقّى, *parer un coup;* استمنّى, Syr. *désirer, vouloir bien, souhaiter,* Pr. et Dict. pp. 26, 2:247 d. l.. Pour le dialecte des Ulâd Brâhim, Marçais p. 108/9 énumère stbărra, *se décharger d'une responsabilité;* stḥăṭṭa, *enjamber;* stbăṛök, *rechercher la bénédiction;* stḥâlaṭ, *rechercher la fréquentation;* stmôut, *chercher à se faire passer pour mort;* stṛàyoḍ (< غيظ, *colère*), *se mettre en colère;* stḥâil, *s'imaginer;* et les quadrilittères: stkèyber, *chercher maladroitement à donner une haute opinion de soi;* stʿăṛba, *chercher à s'arabiser,* et stbóurek, *se congratuler;* yistaqăhwa, *il prend le café.*

On voit donc que istanna est répandu au Levant, en Egypte et jusqu'à la frontière marocaine, mais non au-delà. Etant donné l'emploi fréquent de cette forme hybride استفعّل, on a été tenté de considérer istanna de la même formation. Pourtant, je crois qu'il n'en est rien.

Voyons un peu comment on dit dans les beaux dialectes de Ḥḍr. et de Dṯ. Dans mon volume sur le dialecte de

[1]) Coïncidence fortuite de son, bien entendu.

Ḥḍr. p. 319, j'ai expliqué le sens du thème سنى, *être droit, haut,* = سمج; سنّى, *rendre droit, haut* = سانى =, سمّج; إستنّى, *être droit, être debout, se dresser tout droit; se corriger = se redresser.* استنى ل, *attendre qn.:* istàn(ĕ) li hina, *attends-moi ici,* = تسنّى, prop. *rester debout.* Les Bédouins disent même سنّب, *se lever,* = قام, ce qui doit être pour سنّبْ عَمْرك. Pour plus de détails je renvois le lecteur au vol. de Ḥḍr. et au Glossaire ib. p. 613, ici p. 840, ainsi qu'à ma *Langue Arabe et ses dialectes* p. 61/2. A Aden, où l'on parle un dialecte de toutes provenances, on dit bien aussi istanna avec ل: istanna li, *attends-moi* = uṣbùr li, et l'on y dit même sànni hona, *attends ici,* Ḥḍr. p. 319.

Or, nous trouvons le sudarabique تسنّى, *attendre,* au Maroc. Socin Zum Arab. Dial. von Marokko p. 164/5: rigaʿät fḥālha ldārha, ka tsinna wuldha, *elle retourna de suite à la maison et attendait là son fils;* ici = تسنّى, mais سنّى y est courant; Marçais, Tlemcen p. 80 n. 1. Kampffmeyer MAG p. 56: ikûn bābūr flān hūa lli kaitsennāū, ou kaissénnāu, comme dans la note, *ce sera le vapeur d'un tel, c'est celui-là qu'on attend.* A Tlemcen, Marçais Gr. p. 30 n. 1: ssénna, yessénna < إتسنّى > إسّنّى; ib. p. 85 d. l.: ssenna, *attendre,* „commun à beaucoup de dialectes, est à proprement parler une combinaison de la IIe et de la Xe [1] formes استأنى", et il ajoute en note: „seul exemple en maghribin". Voir ce qui suit.

---

[1] On verra p. 1725 que c'est sa Ve forme, combinée avec la Xe, comme je l'ai déjà dit dans mes Pr. et Dict. p. 26 (1883).

Id. Ūlâd Brâhîm p. 108: stenna, *attendre*, „moins fréquent que ttenna, imparf. yetténna √ ثنى" — A Barnou, Lethem p. 138: istanna et issanna, ce qui est itsanna > issanna < sanna. On a déjà vu que le sudarabique itsanna et ìstana avec ل [1]) viennent de سنى, *être debout, être droit*, سانى, *droit, debout* Dt. 852, et 892 [2]) v. p. 1720. Dans le Sud, c'est le synonyme de p. e. هو يقوم برّع, *il attend dehors* < *il est debout, er steht draussen.* استقام ل y est *attendre*, dt. = وقف, qui est aussi *attendre* en šaḥḥi, BBRAS 1902 p. 270; cf. le class. توكّف ل, exemple ici p. 1166, 5 d'en bas.

On a supposé que le levantin استنّى est pour استأنى; c'est l'avis de Nöldeke, ZDMG 59 p. 417 8, dans sa critique de ma LA p. 61. Il y dit que le sudarabique سنّى, تسنّى n'est qu'une transformation du populaire استنّى de استأنى. Vollers VS p. 93 est du même avis. Comment peut-on raisonnablement admettre que les Bédouins de Ḥḍr. et de Dt. aient „transformé" l'égyptien istanna en (i)tsanna et istana, du moment qu'ils n'ont aucune relation avec l'Egypte? Le ʿadenois istanna peut aussi difficilement venir du dialecte égyptien. Un bédouin du Sud dit bien istànna, mais c'est là pour istàn-lena, *attends-nous* ou itsànn-lena [3]). Vollers, o. et l. l., ajoute: „Si l'on voulait ici avec Stumme, Tun. Gr. § 36, admettre la forme

---

[1]) Itsànn li hona, *attends-moi ici*, dt. = istàn li; تسنّى et استنّى se construisent avec ل, comme son synonyme استقام ل, contrairement au istanna égyptien.

[2]) Où يسير سانى, *il marche tout droit devant lui* = دغرى, usité à Aden.

[3]) Sur l'impér., voir Ḥḍr. p. 276 n. et Dt. 323 et ss. et ici pp. 1584 n. 2 et 1707.

primaire i s t a ʾá n n a, i s t e ʾa n n a, cela se serait développé, selon les lois phonétiques précédemment posées, très probablement, en i s t a w á n n a"[1]). Feghali o. l. p. 187 dérive également i s t a n n a de $\sqrt{\ }$ ʾ-n y et il dit „que le redoublement de n est probablement dû à la tendance du parler à rechercher les syllabes fermées; cette tendance s'est réalisée sous l'influence du IIe thème ʾá n n ā, usité au sens *il a fait attendre, il a différé*". Ce raisonnement n'est guère acceptable; et le verbe classique أَنَّى a un autre sens que le dialectal استنّى. Le verbe classique استأنى se rapporte à une attente psychique et morale et se construit le plus souvent avec بِ, tandis que i s t a n n a est une attente corporelle, physique. Si l'on dit: *va m'attendre au marché, mais n'attends pas que je t'y achète quelque chose*, on le traduira en syro-égypt. par: r ô ḥ i s t a n n â n i f i s - s û q r ê r i n n a k l a t i t ʾa m m a l i ś t ĕ r î ʾl a k ś e y h u n â k et en daṯ.: i t s a n n ĕ l i f i m - s û q m ȧ l l a l a t i s h a n m i n n i i ś t ĕ r î ʾl a k ś î ʾ f î h. On voit donc la différence de sens.

استأنى signifie autre chose. Boḫ. IV p. 89, 6: وقد كنتُ استأْنيتُ بهم, expliqué dans la Nihâyah I p. 49[2]) par انتظرتُ وتربّصتُ يقال أَنَيتُ وأنّيتُ وتأنّيتُ واستأنيتُ[3]), *je les attendais avec impatience.* I. Saʿd III ı p. 27, 2: والعبّاس بن عليّ يومئذ صغير غلم يُستأنَى به بلوغه, *el-ʿA. b. ʿA. était petit à cette époque, et l'on n'attendait pas sa puberté.* Kâmil d'el-Mob. p. 552, 14: فاستأنوني به حتى جاء الخبرُ فقطع معاوية يدَه

[1]) Au Negd, on dit تنّى et تونّى, *attendre*, Arabica III p. 73 note.

[2]) Où il y a بكم. = LA XVIII p. 51.

[3]) Rescher, dans Vocabulaire d'el-Boḫâri sv., donne aussi d'autres renvois, mais il cite l'édition de Krehl dont je ne me sers pas.

وَرِجْلَهُ, *on différa son cas, jusqu'à ce que la nouvelle arrivât, et alors M. lui coupa la main et le pied;* cf. LA XVIII p. 51, 5 d'en bas. Ce verbe, qui se construit le plus souvent avec ب, signifie تأخّر et انتظر به, *différer, retarder, agir avec lenteur et précaution.* Ḥoṭeyʾah dit, éd. Goldziher p. 91 v. 5:

وَأَنَّيْتُ¹) ٱلْعَشَاءَ إِلَى سُهَيْلٍ أَوِ ٱلشِّعْرَى²) فَطَالَ بِيَ ٱلْعَشَاءُ³)

J'ai retardé le souper jusqu'au lever de Soheyl
Et de Sirius, et ce retard m'a paru long.

Cf. LA ib. p. 52, 8: أَنَّيْتُ ٱلطَّعَامَ فِي ٱلنَّارِ إِذَا أَطَلْتَ مُكْثَهُ.

Je crois donc que اِسْتَأْنَى n'a pas pu donner istanna. Spitta Gr. p. 221, 1 dit: „Dans la Xe forme de *ana = أَنَى, on dit au lieu de istaʾna: istanna, yistanna, *attendre*, avec fusion de l'alef sans voyelle avec l'n suivant". Mais l'alef n'est pas sans voyelle ici, car (is-)tâ-(na) forme avec le t une syllabe longue, et le hamzah est ici postvocalique et accentuel après la syllabe longue âʾ et non pas parce que la ا ‾ est أَ, où le hamzah est prévocalique devant la voyelle a. Spitta ib. p. 222 donne aussi: „*ana: itʾanna yitʾanna, inf. taʾanni, *tarder, attendre, zögern, warten*", (ce qui n'est pas la même chose), et de là, selon lui, la Xe forme istanna, yistanna, *rester là à attendre quelqu'un*, avec l'acc.: astannâk, *ich werde auf dich warten*". Il fait donc venir istanna de deux sources différentes! On entend quelquefois au Caire ista-ʾânna, Spiro p. 22, mais cela veut dire *avoir*

¹) Variante: أَنَّيْتُ.

²) Sirius < شِعْرَى? Cf. Hommel, ZDMG 45 p. 597.

³) Variante: ٱلْإِنَاءُ, dans Fâiq I p. 27, ce qui est meilleur.

patience < √ أَنِي et qui n'a pas donné istanna. Mattsson o. l. p. 60 dérive aussi stannâ de *st'anna. Mais Rašîd ʿAṭîah, dans son ed-Dalîl, dit p. 29: استنّى في لفظة بقولها عامّة مصر واصلها تأنّى اى تمهّل. El-Ḫafaǵî, Šifâʾ p. 65: تأنّى في الطلبة يستأنى اى ينتظر وهو استفعال من الانى وهو واحد الآناء في الساعات. C'est là le caïriote itʾànna, *attendre*.

Il y a aussi les verbes suivants qui ont leurs représentants dans les dialectes:

1° تنّى بالمكان اقام عن ثعلب, LA XVI p. 223, 10; cf. ici p. 854, = تَنَخ بالمكان اقام, I el-Qûṭ. p. 297, 13, en-Nihâyah sv., LA I. p. 36, 7 d'en bas.

2° تنأ, I el-Qûṭ. p. 298, 1: تنأ بالمكان اقام. LA I p. 32: تنأ بالمكان اقام وقطن, avec une intéressante explication de تانئ, *sédentaire*, et qui se trouve également dans la Nihâyah I p. 119, = تنا sans hamzah, LA *sub* تَنَأ. Wetzstein ZDMG XXII p. 152 cite aussi Naśwân: تنأتُ بالمكان وأتنأتُ به اذا اقمت به.

3° تنا, a, chez les ʿAnezeh *attendre*. Wetzstein ZDMG XXII p. 85, 2: قال له هبّاس: يتّناك بالبرزة, *H. lui dit: Il t'attend dans la tente nuptiale.* On le dit aussi dans le Ḥaurân, ib. p. 152, où il y a d'autres exemples, dont un dans une poésie de Nimr el-ʿAdwân. Socin Diw. III p. 149 donne pour le Neǵd tana, yitna qu'il dit être une formation rétrograde de istanna. C'est absurde! Ce verbe se trouve en Palestine aussi. Dans les textes de l'excellente publication de Schmidt-Kahle. *Volkserzählungen aus Palästina,* nous trouvons p. 100, 10: min zamân battánna fîk, *il y a longtemps que je t'attends*; ib. p. 192, 2: tlâqi ġêre bittanna fîha, *tu trouveras un autre qui*

l'attend; ib. 200, 2: nittanna lʿirsân ma ǵûś, *ils attendirent le couple à marier, qui ne vint pas*; ib. p. 74 d. l.: qaʿad yittannâha, *il reste là à l'attendre.* Dans le Glossaire p. 270, Kahle dit que c'est pour itʾanna, ce qui n'est pas probable; d'après moi, c'est pour it-tanna. Musil o. l. p. 9, 16: ya flân, abu flâne, umm el ṛeyṯ tittannâk, *un tel, père d'un tel! la mère de la pluie est entrée fatiguée chez toi.* Cela doit venir de it-tanna. On pourra comparer le sudarabique عنّى et تعنّى dont j'ai longuement parlé dans mes Arabica III p. 72 et ss. تعنّى y est aussi *attendre,* mais la peine ou la fatigue y est impliquée, et c'est le même cas dans تنّى, qui dialectalement veut dire *procéder avec lenteur,* comme dans le proverbe bien connu: مَن تأنّى نال ما تمنّى, Prov. et Dict. p. 112 et Gloss. sv. Il y a un rapport radical entre √‾ أنى et √‾ اين, L A XVIII p. 50 en bas.

Ce qui prouve que istanna provient de it-sanna avec métathèse de ts en st, c'est l'imparfait yistanna et l'impératif istanna, car cette prononciation est régulière dans تفعّل et تفعْل. Cela indique donc un tasanna primaire. Wetzstein o. l. p. 152 dit: „Le second استنّى, est ordinairement dérivé de إستأنى, de façon que le hamzah tombé aurait été remplacé par le śedd, seulement la forme futurale ne s'explique pas alors''. Je viens de l'expliquer. Kazimirski a إستَنّى. *attendre quelqu'un, sub* سنّ. C'est là le sudarabique استنّى, *attendre,* mais je ne sais pas d'où il a cela, car avant mes publications je ne crois pas que ce verbe fût connu dans ce sens.

Pour être complet, je relève que Vollers, ZDMG 41

p. 395, combine استنّى avec l'égypt. صنّ, *attendre*, ce qui est impossible, car ce verbe très vulgaire et caïriote est suffisamment expliqué dans M. el-Moḥîṭ. صنّ, i, est *puer*, et lorsque Spiro sv. donne aussi *wait*, il a commis la même erreur que Vollers. C'est comme si l'on disait avec le Syrien „l'âne renifle la pisse de l'ânesse", صنّ الحمارُ بَولَ الاتنى, dans le sens de قعد فلان يصنّ اى اقام ينتظر فارغا, M. el-M. sv., et qu'on faisait figurer dans un dictionnaire français „renifler la pisse de l'ânesse = attendre" „Croquer le marmot est aussi *attendre fort longtemps*, mais il ne viendra à l'esprit de personne de dire à quelqu'un „renifle-moi la pisse de l'ânesse" pour „attendez-moi", et le Syrien ne le dira pas non plus pour intezirni.

La conclusion de ce qui précède est donc que le verbe, originairement égyptien, est une métathèse du sudarabique itsanna = istana. Les tribus sudarabiques ont émigré en masse, d'abord vers le Nord et de là en Afrique, où elles ont apporté leur itsanna qui est devenu là-bas istanna, que les lettrés égyptiens, ne connaissant pas les dialectes de l'Arabie Méridionale, ont expliqué par استأنى, qui a un sens rapproché, mais non absolument identique. Nöldeke n'a fait que répéter la même étymologie.

ربع III.

P. 1631, 7. I. Sîdah X p. 118 en haut: (Abu ʿObeyd): تربّع السرابُ وتربّه جاء وذهب وهو عنده مُبْدَل والاسم الرَبهُ .... ابن دريد: ترعرع السراب اضطرب على الارض .... ورقْراقُ السراب وقد تربّع السمنُ والسرابُ. ما اضطرب منه. Et ib. XVI p. 137, 5: اذا جاء وذهب والهاء لغةٌ فى تربّع وهى عند ابى عبيد مُبْدَلة ولم يُبدِلوا الهاء من العين فى شىء من تصاريف هذا المثل الّا فى

قولهم تربّ وتربّة. Sur la √ ربد > رأد, i, voir ici pp. 1473; 1488 et 1526. Il y aurait donc ici un changement de ع en ء. Ce changement n'est cependant pas aussi rare que le croit Abu ʿObeyd. Je me rappelle برقمة الشجر et برعمة, LA shvs.; هرثمة > هرتمة, et عرثمة, > عرتمة, LA shvs., هات, i, et عات, i, LA shvs.; أتلّة et أتلع, Qâm. sv., et TA ajoute: جعبور et جعثور, LA shvs. Le ء et le ع étant deux gutturales, la permutation est bien explicable. Un ʿAulaqite me dit: hànä mitrahrih dâʾim dôm, *je suis constamment en mouvement.*

ريف

P. 1634, 3 d'en bas. A propos de √ روف, je cite RO p. 193, 3 d'en bas: rūfbo ssekkîn ʿan lumwàkle, رُوف به السكين عن المواكلة, *hebe das Messer gut auf, damit es nicht verdirbt* (durch Rost), mais je ne sais si ce sens vient de رقّ, *être haut*, ou de رفى = رفأ, u, p. 1632, 9; la dernière alternative est plus probable.

FAUTES D'IMPRESSION.

Page	1043, d. l.	lire	Ra'ʾs.
„	1070, 9 d'en bas	„	Burckhardt.
„	1078, 9 „ „	„	بِقوائمه
„	1089, 4 „ „	„	ሡኩስ.
„	1100, 5 „ „	„	وذهبتُ.
„	1118, 13 „ „	„	رُتْبة.
„	1141, 16 „ „	„	يَرْجِعْنَ.
„	1153, 7 „ „	„	les doigts.
„	1161, 8	„	جرْم.
„	1179, 13	„	abreuva.
„	1233, 14 „ „	„	XIX.
„	1234, 3	„	سقط.
„	1248, 4 „ „	„	רוה.
„	1250, 11	„	citation erronée.
„	1273, 6	„	au contraire.
„	1340, 2	„	IV.
„	1361, 6	„	raqemìtbu.
„	1365, 10 „ „	„	p. 83.
„	1377, 9	„	ṭubuqât.
„	1383, d. l.	„	planche 1310.
„	1417, d. l	„	Ḥoǵarîeh.

Page	1444, 3	d'en bas	lire	clignote.
„	1471, 5	„ „	„	brûlante.
„	1484, 4		„	ربى IV.
„	1582, 3	„ „	„	N° XXXIX.
„	1632, 4	„ „	„	tremblote.

QUELQUES REMARQUES DÉTACHÉES SUR ALEF-HAMZAH.

En plusieurs endroits de ce volume, je renvoie à une monographie sur ce sujet. Ma vue affaiblie et ma santé délabrée par la grippe ne me permettent pas de publier ce travail *in extenso*, et je dois me contenter d'en donner ici des extraits. J'aurais dû un peu mieux les coordonner, mais pour le moment je ne suis pas en état de le faire. J'ai du reste si souvent abordé cette question dans ce volume, de façon que mes confrères connaissent déjà mon opinion à l'égard de l'alef et du hamzah. Je les prie de m'excuser de faire ici de la polémique en m'attaquant à des publications qui certainement ont une grande valeur, mais qui à l'endroit de l'Alef-Hamzah offrent des points vulnérables.

Alef.

Les Arabes ont commis trois graves erreurs:

1° de considérer l'alef comme une consonne;

2° d'envisager le hamzah comme un son alphabétique;

3° de soutenir qu'une syllabe ne peut débuter par une voyelle [1]).

Les Européens les ont suivis, et il n'y a guère de grammaire d'une langue sémitique, où ces règles ne soient exprimées comme un axiome a priori.

Erman, dans sa Ägypt. Gramm. p. 7, dit que 𓄿, qu'il traduit par *3*, correspond probablement à א, et h *3*, *mari*,

---

[1]) V. Nöldeke Syr. Gr. p. 13.

(*ha*ɜ*) serait *hay, copte hai. Est-ce que *ɜ* n'est pas ici la voyelle a, comme 𓇋 est la voyelle i et 𓅱 la voyelle u? Pour moi, l'alef א n'est pas une consonne, mais une voyelle ou porteur de voyelle.

Le grand Sémitiste Dillmann dit dans sa Gramm. éthiop. § 24 que „አ n'est véritablement que le souffle léger, qui précède toute voyelle, prononcée isolée, et qui aussi, au fond, doit suivre une voyelle longue finale, donc correspondant au *spiritus lenis* des Grecs". Il confond ici deux choses: א est voyelle qui a devant elle le hamzah prévocalique, qu'il appelle „souffle léger", nom qu'on donne aussi au h., et le „souffle léger" qui suit „une syllabe finale longue", -âʾ,-îʾ,-ûʾ, est le hamzah accentuel qui n'a rien à faire avec la „consonne" א.

On trouve même dans les *Nouveaux éléments de physiologie de Langlois et de Varigny* p. 375 que „a et h sont des consonnes gutturales explosives". Pour le h, cela est juste, mais non pas pour a, qui est une *voyelle* gutturale. Si l'alef était une consonne, on ne comprend guère que cette consonne soit précédée d'un hamzah prévocalique. ءاَ, écrit par commodité graphique أَ. Ce serait donc une consonne initiale double, puisque le hamzah figure parmi les consonnes. On conçoit encore moins que l'alef puisse alors servir de prosthèse, comme dans إبن, إسم, إصبع p. 1599 n., etc. Comme voyelle initiale, l'alef est *précédé* d'un hamzah physiologique, mais il ne devient pas pour cela consonne. C'est la notation arabe إِ qui a induit tout le monde en erreur.

El-Ḫalîl explique pourquoi il commença son K. el-ʿAyn par cette lettre: لم أبدأ بالهمزة لانّها يلحقها النقصُ والتغييرُ والحذفُ ولا بالالف لانّها لا تكون فى ابتداء كلمة ولا فى اسم و لا فعل الّا زائدة او مُبْدَلة ولا بالياء لانّها مهموسة خفيّة لا صوت لها الخ, Muzhir I

p. 46 en haut. Il fait donc ici une différence entre الهمزة et الألف. Le premier doit être همزة القطع, soit أَ, qui peut aussi être supprimé ou changé en همزة الوصل, et le second est l'alef prosthétique. On est étonné d'entendre que le ء n'a pas de son. Déjà el-Ḫalîl ne distinguait pas l'explosif guttural devant l'alef de l'alef lui-même, et أ était pour lui une consonne.

S. de Sacy, le grand fondateur des études scientifiques arabes en Europe, dit dans sa Grammaire I § 30: „L'élif ا étant marqué du hamza ء ou le hamza seul, n'est point une voyelle; c'est un signe qui représente le mouvement vif et subit de la poitrine, par lequel est produite l'émission de l'air, qui, modifié lors de son passage par le canal vocal et la bouche, forme les divers sons ou voyelles, c'est donc une sorte de consonne ou d'articulation, qui accompagne toujours les voyelles que ne précède aucune autre consonne". „Le hamza seul" n'est point une voyelle, cela est clair, seulement le hamza seul n'est ainsi écrit que dans des mots tels que قراءة et les فعلاء où il est intervocalique, et postvocalique et accentuel après â' v. p. 1744. Je ne crois pas qu'on acceptera cette définition de la voyelle Alef.

Les deux savants auteurs de la *Gramm. hist. de la langue hébraïque*, Bauer et Leander [1]), disent p. 91 que: „Déjà dans les temps très vieux, ו, י à la fin d'un mot, et occasionnellement aussi un א, qui perdit sa valeur consonantique, ont été employés pour désigner des voyelles". Et ib. ils ajoutent „א comme lettre vocalique s'est en outre propagé en partant des mots tels que ברא, où il faisait partie de la racine, et originairement aussi prononcé. Ces lettres vocaliques devaient faciliter la compréhension du texte consonantique". א est pour

[1]) Pontus Leander est professeur à l'Université de Goteborg en Suède. Il est aussi bon arabisant.

eux, comme tous les autres savants sémitisants, une consonne, et nous apprenons ici que cet א „peut perdre sa valeur consonantique pour désigner une voyelle". Une consonne ne peut devenir une voyelle, mais l'א est déjà en lui-même une voyelle ou porteur de voyelle, nullement une consonne. Ils citent p. 92 n. 2, Dawid Qimḥi qui dit dans sa Grammaire: Les trois consonnes א, ו, י sont les mères de toutes les lettres, on les appelle „mères étant donné qu'on ne peut prononcer ni un mot ni une lettre sans une de ces lettres". Ce sont donc des voyelles et non pas en même temps des consonnes. Dawid Qimḥi († env. 1235 ad D.) est ici sous l'influence de la théorie erronée des Arabes. L'alef dans בָּרָא = بَرَأَ, v. ici p. 142, est radical et voyelle. Si l'alef était ici originairement prononcé, cela aurait donné בָּרָאָ, comme l'arabe class. بَرَأَ, où le hamzah est en vertu de l'accent et n'a rien à faire au thème trilittère. L'hébr. et les autres langues sémitiques congénères avaient déjà perdu les désinences de l'iʿrâb là où l'arabe le conservait encore, et il reste בָּרָא, barā, où א est aussi vocalique qu'il l'est dans p. e. אבר et אבל. Bauer-Leander disent ib. p. 91 que „ה désignant une voyelle finale a son point de départ dans la désinence pausale féminine en-ah, où le *Absatz* soufflé était disparu". Ils pensent au type בָּנָה, *bâtir*, où le ה final représente la III^e radicale, qui n'est pas prononcée, comme en arabe بنى, vhv., mais où cette radicale est ي et qui réapparaît dans la conjugaison. Je ne crois pas qu'on puisse accepter ce raisonnement. En arabe la désinence féminine est prononcée a, e, i, selon les dialectes, et quel-

---

[1]) ברא III de Ges.-Buhl, Pi., *tagliare gli alberi d'un bosco, foggiare* (Scerbo), est l'arabe بَرَى, i, v. p. 166. بَرَأَ, בָּרָא, *créer*, n'a rien à faire avec بَرِئَ, *guérir*, qui est probablement un développement de √ بَرْ *être hors de*, v. p. 144.

quefois -ah, mais au st. constr. la vieille désinence -at revient, absolument comme en hébreu, p. e. رَحْمَة, mais رَحْمَةُ اللّه. מִצְוָה, mais מִצְוַת יְהוָה, *le commandement de Yahwe*. Personne, je pense, ne dira que cette désinence ait donné lieu à celle des verbes פעה.

Philippi, ZDMG 46 p. 153, proteste contre la supposition que cette prosthèse ait existé en protosémitique. Elle aurait, d'après lui, pris naissance sur le sol des diverses langues sémitiques individuelles. Le protosémitique, ursemitisch, m'est inconnu, et je n'opère pas avec des astérisques. Pourtant, plusieurs mots ont déjà au début historique des langues sémitiques la prosthèse, ce qui fait supposer que la voyelle de la première syllabe simple et ouverte aurait été assez fugitive, comme elle l'est encore aujourd'hui, ce qui explique l'énorme extension de la prosthèse dans les parlers bédouins du Nord. On a remédié à cette fugitivité de la voyelle en plaçant une voyelle *devant* la première radicale pour lui donner plus de vie, et cette voyelle reçoit même son hamzah physiologique, comme dans إِصْبَع, p. 1599, chaque consonne devant avoir sa voyelle, soit à elle seule, soit en la partageant avec deux consonnes, comme dans بَلْ, قَدْ, etc. Si אֶזְרוֹעַ < זְרוֹעַ, = ذِرَاع (nom. instrum.), ne se rencontre que dans Job 31, 22 et Jérém. 32, 21, la preuve de l'existence de la prosthèse anciennement est cependant par cela suffisamment concluante. Le texte de Job contient du reste pas mal d'éléments des parlers bédouins, comme j'ai pu le constater en étudiant attentivement ce texte à allure archaïque. Le šĕwâ hébr. est justement une preuve de la nécessité de ne pas priver la consonne de sa voyelle.

Strack, Hebr. Gr. § 12, dit aussi: „Si la première consonne n'a pas (n'a plus) sa propre voyelle, elle reçoit le šĕwâ mobile". Il a bien fait d'ajouter (n'a plus), car au début

de la langue la consonne avait bien sa voyelle, et le šĕwâ fait en hébr. le même service que la prosthèse en arabe. C'est même une très fine observation phonétique des Hébreux qu'ils ont rendu par un signe graphique.

Schaade, qui a exposé avec beaucoup de talent la phonetique de Sîbaweyh, dit avec raison, Lautlehre p. 71, que „Nous ne pouvons considérer ا comme une consonne", mais il s'écarte de ce bon jugement lorsqu'il soutient, ib. pp. 14 et 77, que „selon nos idées ا (Alif) n'est qu'un signe d'allongement (Dehnungszeichen) pour la voyelle a", c'est à dire â dans باب. Il renvoie au Kâmil d'el-Mubarrad p. 51, 18, où el-Mub. énumère أ parmi les consonnes, mais nous venons de voir qu'il déclare que l'alef n'est qu'un „signe de prolongation". Il prend donc أ, avec les Arabes et les sémitisants européens, pour une consonne, et l'alef ne serait alors voyelle que dans -â. Il y a ici une contradiction. On peut appeler l'alef porteur de voyelle, mais les autres lettres sont aussi des porteurs de voyelles qui leur donnent la vie et rendent la prononciation possible. La différence entre l'alef et les autres lettres de l'alphabet, c'est qu'il est toujours *seulement* porteur d'une voyelle, tandis que les autres lettres représentent une consonne suivie de sa voyelle. En prétendant qu'une syllabe ou un mot ne peuvent commencer par une voyelle, les langues sémitiques n'auraient pas un seul mot, une seule syllabe débutant par une voyelle, ni les langues européennes non plus. Cela est absurde. Alors p. e. l'allemand aneignen, = ʾan-ʾeignen, et Abänderung, = Ab-ʾänderung, commenceraient par une consonne, et l'anglais sea-ʾeagle, où il y a le hiatus, que les Arabes marquent dans p. e. قبائل, = qabâʾil, aurait aussi une consonne initiale dans eagle! „Les types des sons varient très peu chez les divers peuples de la terre: avec quelques dialectes romans et germaniques, on a à peu près toute la gamme des voyelles et consonnes existant dans

le monde entier"[1]). Ce qui est voyelle dans une langue ne peut pas être consonne dans une autre.

Cette erreur de considérer l'alef comme une consonne persistera probablement tant qu'on ne se sera pas émancipé de la fausse théorie des phonéticiens arabes, qui joue encore son rôle dans toutes nos grammaires d'une langue sémitique.

Cet Alef dans â est le même que dans p. e. أَمَرَ, où, comme initial, il reçoit le hamzah qui le précède, mais lorsque le hamzah disparaît, la voyelle a, i, u reste bien telle quelle, et la contraction vocalique peut alors se produire. L'alef est écrit ا, a, isolé et ـا lié à la consonne précédente. C'est le même alef que les Arabes ont différencié graphiquement et fonctionnellement. La graphie إ est au fond erronée pour اِءِ. Sîb. dit II pp. 165, 3 et 169, 11 d'en bas (éd. Caire): وليس حَرْفٌ اقرب الى الهمزة من الألف, car pour lui l'alef est une consonne.

La reflexion philosopho-phonétique de König, Lehrgebäude I p. 30, sur l'origine de א, qui est pour lui une consonne et = *spiritus lenis*, ne peut un seul moment attirer notre attention.

Wright, Gr. p. 19 est correct lorsqu'il y dit: „when the vowels with hemza (أ إ أ), at the commencement of a word", etc. Il considère donc l'alef comme une voyelle, ou disons plutôt comme porteur de voyelle. Mais ib. p. 5c, il enseigne que „ا with hamza (أ, إ) is the *spiritus lenis* of the Greeks[2]), the א of the Hebrews (as in תֶּאֱלָה, וְאֵב, אָמַר). It may be compared with the french word *homme* or english *hour*". L'alef est ici précédé de hamzah, et je ne trouve pas que le א hébreu soit autre chose que porteur de voyelle, et le hamzah n'y est pas graphiquement exprimé. L'exemple fran-

[1]) A. Dauzat, La philosophie du langage p. 207.
[2]) Sievers Phonetik §§ 386/7.

çais n'est pas heureux, car le h dans homme, est étymologique < *hom(i)nem;* il est muet et peut tout au plus être comparé avec hamzat el-waṣl > l'homme. Wright a probablement cet exemple de la Gr. de S. de Sacy p. 16 qui dit: „On pourrait comparer le hamza à l'h non aspirée des mots français *habit, hébété, histoire, homme, Hubert*, si ce n'est que, chez nous, l'h n'est là que par une raison étymologique, attendu que nous n'avons aucun signe pour représenter cette sorte d'articulation *thorachique*, qui est inhérente à toute voyelle isolée". La comparaison cloche, car l'h n'est pas ici prononcé. Il aurait dû citer *le héros*, comme exemple du hamzat el-Qaṭ^{c}, et *l'héroïne*, comme hamzah el-waṣl.

Bauer-Leander o. l. § 25 soutiennent que déjà en vieux canaanéen le hamzah était tombé, probablement parce que le hamzah n'y fut pas marqué, ce qui n'exclut pas qu'il existât dans la prononciation, v. plus loin p. 1742.

Fleischer, Kl. Schriften I p. 45, appelle l'alef „le signe originaire de *spiritus lenis*". L'alef l'est devenu parce qu'on a placé le hamzah sur l'alef, mais l'alef n'a, comme signe alphabétique, rien à faire avec le hamzah, qui est un plosif prévocalique. Pour le grand hébraïsant Strack, l'א est aussi spiritus lenis ʾ, qui a „valeur consonantique", Hebr. Gr. p. 14 III. Et c'est ainsi que s'expriment tous les sémitisants!

Déjà Vollers s'est opposé à cette doctrine lorsqu'il dit, Arabic Sounds[1]): „Alif is not a consonant at all — it has only a graphic, not a phonetic value", et ib.: „the Arabs did not separate these sounds from the following vowel, and attributed the voice-element of the vowel to the consonant itself". Je trouve que les Arabes ont eu raison d'attribuer l'élément phonique de la voyelle à la consonne, qui ne pouvait se prononcer sans la voyelle. Si l'alef n'a qu'une valeur

---

[1]) Transactions of the ninth int. Congress, vol. II, p. 137.

graphique, les autres lettres sont dans le même cas. L'alef est la première lettre de tous les alphabets du monde, où c'est une voyelle. D'après cette théorie, l'alef serait donc devenu voyelle, de consonne qu'il était. L'alef sert de support pour les voyelles a, i, u أ إ أُ et s'il reçoit un hamzah prévocalique, c'est un phénomène physiologique dans toutes les langues du monde, mais où ce hamzah n'est pas marqué. Ce n'est donc pas le hamzah qui est voyellé, mais la lettre ا; cf. Schaade, o. l. p 27 en bas. On ne peut dire avec Donat-Vernier, Gr. I p. 4, que „أ n'a pas de correspondant dans les langues occidentales". Il a été amené à cette fausse opinion par la graphie arabe, qui place le hamzah *sur* l'alef, et cette graphie est devenue l'expression d'une consonne hamzah, qui n'existe pas. Le savant père Jésuite atténue quelque peu son jugement, lorsqu'il dit, ib., que „la lettre ا n'est pas proprement une consonne, mais elle sert de support à la lettre ء". Nous apprenons donc ici que le hamzah est une *lettre*. Ce n'est cependant que le signe d'une explosion glottale prévocalique.

E. Brücke dit dans ses *Grundzüge der Physiologie und Systematik* der Sprachlaute[2] p. 136: „On pourrait dire que le soi-disant alef consonantique est le son tonnant de notre h, qui ne fait pas non plus partie des consonnes". „L'alef consonantique" serait ici أ, où l'alef n'est pas consonne, mais voyelle précédée de hamzah, et le h n'est qu'un degré plus guttural du hamzah et comme tel graphié par h. Sîb. II, p. 320, 1, 2, = éd. du Caire II p. 293 dit: الألف لا تكون أبدا إلّا ساكنة وليس حلقها كحلق الهاء لأنّ الهاء من مخرج الألف وهي في الخفة نحو الألف ولا تستثقلها. Schaade, Lautlehre pp. 16 et 67, cite ces deux passages et il veut que le premier soit la confirmation du second, c'est à dire la parenté

phonique d'alef et de h. La traduction de Jahn II, I p. 669 n'est pas exacte. Mais Sîb. doit ici parler du ه final dans ضَرَبَهُ (= dial. ḍarabuh ou ḍarabah). Le texte de Sîb. est ici peu clair; le persan s'exprime mal en arabe, et la lecture du Kitâb est presque une torture.

Fleischer, ZDMG IX p. 3 note dit, en réfutant Wallin: „ا est ou bien original et indépendant, *consonne* = spiritus lenis, ou bien, allégé du celui-là et dépendant, *voyelle* = signe d'allongement vocalique". Il distingue donc أ de ا = â, où l'alef est pour lui aussi voyelle; c'est au fond le même *a* qui a reçu au début d'une syllabe le hamzah, et partant, selon la terminologie conventionnelle en cours, consonne. L'alef est un signe graphique qui reçoit sa valeur phonique par la voyelle y attachée; dans le cas d'une synalèphe, on l'appelle alors همزة الوصل, ce qui est un nom tout à fait impropre, mais qui prouve qu'on admettait que les deux hamzah pouvaient se substituer l'un pour l'autre.

Dans l'Encyclopédie de l'Islam, *sub* Alif, Weil dit: „Nous entendons par le terme Alif seul le son explosif guttural atone, auquel, d'après la tradition, les Tamîmites donnaient une intonation particulièrement forte, presque celle de l'ᶜain p. e. ᶜan pour ᵓan". Cette compréhension de l'alef est pourtant erronée, car l'alef, étant *voyelle* est précédé de „son explosif guttural", soit le hamzah. Ce n'est pas l'alef qui, chez les Tamîmites, a reçu „une intonation particulièrement forte", mais c'est le hamzah prévocalique qui a passé à une plus forte gutturalité, et la voyelle reste à sa place: أَن > عَن. Weil dit bien lui-même que la distinction que font les Arabes entre el-Alif el-leyyinah, ou es-sâkinah, et el-Alif el-mutaḥarrika n'est pas soutenable. Malgré cela, il considère أ comme une consonne.

Naṣr el-Hûrînî, dans son excellent traité المطالع النصريّة,

dit p. 64: الالف على ضربين هما الالف اليابسة والالف الليّنة فالأولى هي التي تقبل الحركات ولا تسمّى الفًا اذا كانت مصوّرة بالواو او الياء او لم يكن لها صورة بان كانت محذوفة كالتي في جاء وشيء الخ, et ib. plus bas: انما تُوجَد الالف الليّنة في الحشو كقام وباع او في الطرف مثل دعا وسعى بخلاف الهمزة فانّها تأتي اوّلا وحشوًا وطرفًا الخ. El-alef el-leyyinah est donc â, et el-alef el-yâbisah est ʾa, ʾi, ʾu, graphié أ إ, appelé aussi hamzah tout court, v. plus loin p. 1773 en bas.

„La difficulté de l'articulation de l'alif comme explosif guttural, surtout à la fin de la syllabe, dit Weil, ont causé des atténuations de son de cette lettre dans la prononciation". C'est là le taḫfîf el-hamzah. Ce n'est point „la lettre" ا (a) qui est muḫaffafah, *supprimée*, mais c'est son hamzah précédant ou suivant. Je cite encore Weil, parce que l'Encyclopédie de l'Islam pourrait devenir un oracle pour les Arabisants qui préfèrent *jurare in verba magistri*. Notre savant confrère dit donc que „l'alif de l'article [1], des formes verbales 7—10 et de quelques noms (p. e. ism, imruʾ) est un alef prosthétique que l'on ne prononce pas dans un discours suivi". Cela n'est juste que pour le دَرْج, comme le dit aussi Weil, mais lorsque l'alef commence une phrase, il faut le hamzah, ainsi qu'on le verra plus loin. Si l'alef n'était pas une voyelle, on ne pourrait lui donner un hamzah prévocalique, lorsqu'un mot qui commence par un ا est au début d'une phrase. Le hamzah ne précède qu'une voyelle. Si l'alef était une consonne, il devrait bien l'être aussi comme prosthèse, ce qui serait absurde.

Weil, dans son traité sur *Die Behandlung des Hamza-Alif* [2], se prononce sur l'alef dans ces termes: „Précisément

[1] Sur l'article, voir plus loin. [2] ZA XVIII, p. 13 et s.

à l'historique du son alif en arabe on peut reconnaître combien se fait sentir chez les grammairiens arabes le manque de connaissance des langues sémitiques. A l'aide de celle ci, on constate que le hamzah est un élément essentiellement étranger à l'alphabet et qu'en vérité ce n'est qu'un signe de lecture et que son nom, en guise de commodité pratique a été plus tard généralement transféré à la lettre (Alef); et que, en outre, l'alif est le nom de la première lettre de l'alphabet, et que cet alif, en cette qualité, ne peut être que consonne sonnante, étant donné qu'il n'y a de voyelles dans aucun alphabet sémitique". Certainement, le hamzah ne fait pas partie de l'alphabet, ce qui n'empêche que les sémitisants d'Europe transcrivent l'alef par un ᵓ dans leurs grammaires. Mais le hamzah n'est pas seulement „un signe de lecture"; c'est un signe de prononciation de l'alef lorsqu'il est physiologiquement précédé du hamzah. Les Assyriologues prétendent qu'en assyrien il y a un signe pour le hamzah dont j'ai parlé pp. 1477 n. et 1698 et ss. Dans la dernière partie de son exposé, le savant éditeur des *Streitfragen* est tombé dans la même erreur que les autres, car la première lettre de l'alphabet n'est pas une consonne, mais une voyelle ou, si l'on préfère, porteur des voyelles a, i, u, à l'instar de toutes les autres lettres de l'alphabet.

Les alphabets ṣafâtique et thamoûdéen expriment l'a par une lettre particulière, assez variée de formes, que Dussaud, *Les Arabes* p. 63, transcrit par ᵓ, là où il aurait dû le transcrire par أ إ, en suivant la graphie coutumière arabe. Le nom propre أَوْس, *don, offrande*, s'écrit en ṣafâtique اس, où ا est bien voyelle [1]).

[1]) Ce que Dussaud y dit du hamzah n'est pas juste, lorsqu'il prétend p. 93 qu'en arabe „souvent, d'ailleurs, la vraie consonne disparaît de l'écriture et le hamzah seul est conservé". Il pense probablement à des cas comme جُزْءٌ, خَطْءٌ, كِفَاءٌ, ce qui est pour جُزْوٌ, خَطْيٌ, et ce n'est là qu'une graphie simplifiée: voir ici p. 1756, LA I p. 134, Fleischer o. l. I p. 50.

Nöldeke, Syrische Grammatik § 20, dit ceci: „Chaque mot et chaque syllabe commencent par une consonne. L'écriture sémitique exprime clairement le fait qu'aucun mot ne peut débuter par un son vocalique par le ܐ, p. e. ܐܬܐ â ϑ ê, ou plutôt ʾâ ϑ ê, *il vient;* ܐܘܪܚܐ ʾu r ḥ â, *route;* ܐܝܕܐ ʾî δ â, *main,* etc. Dans les cas comme ܝܕܥ, *savait*, on prononce comme s'il était écrit ܐܝܕܥ ʾî δ aʿ." D'après moi, la première lettre est ici voyelle, et rien n'indique dans cette graphie l'existence *graphique* du hamzah que Nöldeke a marqué dans sa transcription, ce qui n'exclut pas qu'on ait ici prononcé avec un hamzah prévocalique. Sur u r ḥ â, v. ici p. 1507 s. et sur î d p. 1652. A propos de ܐܝܕܐ, *main*, Haupt, Beiträge z. semit. Sprachw. I p. 260, fait avec raison cette remarque: „Si dans ces cas on doit véritablement prononcer ʾî ou ʾi ou i, sans *spiritus lenis*, je n'oserais le décider. En tout cas, la graphie אִי ne prouve pas la longueur de la voyelle i".

Rhodokanakis, qui nous a donné dans son R Ḍ une si haute idée de son bon sens philologique, parle, II p. 73 § 2, de *Vokaleinsätze*, ce qui désigne les deux hamzah pour me servir de la terminologie courante. Il dit: Au lieu de „fester Vokaleinsatz", il se produit au commencement d'un mot, un Vokaleinsatz doux, spécialement dans un parler rapide. Ici le „fester Vokaleinsatz" est = ܐ, soit le هَمْزَة الْقَطْعِ, ce qu'on a rendu en français par „attaque vocalique brusque", et „leiser Vokaleinsatz" est le هَمْزَة الْوَصْل ou „attaque vocalique douce" [1]). „Attaque vocalique" est forcément ici le hamzah avant la voyelle alef, mais pourquoi alors l'alef est-il énuméré parmi les consonnes, parce qu'il a devant lui une attaque vocalique, qui est le hamzah seulement, et ne fait pas partie intégrante de la voyelle, qui peut aussi s'en passer? Rhodokanakis, ib. p. 73, dit dans une note, à propos de

---

[1]) Traduction du Précis de Brockelmann par Marçais-Cohen p. 58.

cette „attaque douce”, qui n'existe pas en réalité: „A cause de cela on s'est dispensé de marquer le א initial dans les textes”. Il veut probablement dire par cela que la voyelle initiale est prononcée sans hamzah dans un parler rapide, ce qui est juste, mais phonétiquement incorrect, car dans p. e. el-ustâd, ib. § 2, le hamzah s'y trouve très affaibli; les Bédouins du Nord disent èl-ustâd, avec l'accent sur l'article et hamzah précédant. Marquer partout ce hamzah, comme le fait Littmann dans son NAVP, est vraiment une peine inutile.

Hamzah.

On a beaucoup écrit sur le hamzah, comme si c'était là une question très compliquée. Dans le courant de ce Glossaire, j'en parle fort souvent, et je ne veux aborder ici que quelques points intéressants.

Le hamzah est de trois espèces, selon la place qu'il occupe:

1° le hamzah prévocalique. Il se trouve devant un a, i, u au début d'une syllabe p. e. أَمَر.

2° le hamzah intervocalique, comme dans سَأَل, où il marque le hiatus, ici p. 1474, et قبائل, ce qui est pour قباءيل, qabâ'il.

3° le hamzah postvocalique ou accentuel à la fin d'un mot, p. e. dans tous les فعاء, où il est aussi accentuel, v. p. 1238, et dans les verbes *ultimae* hamzah, où il provient de l'accentuation de la IIe syllabe, avant la chute de l'iʿrâb. p. 1363 et ss. Cette accentuation est encore courante dans les parlers bédouins de l'Arabie et ceux de l'Afrique à l'ouest de l'Egypte.

Moritz, dans l'Encyclopédie de l'Islam I p. 390 (éd. fr.), dit: „Le hamza, le plus important (des signes graphiques), est vraisemblablement le plus ancien. Il est exprimé dans les plus vieux manuscrits du Coran par *deux points rouges*, placés l'un à côté de l'autre; plus tard, par *un point bleu*

ou par *un cercle,* qui apparaît tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de l'alif ou yâʾ". Cf. S. de Sacy Gr. p. 61 et Nöldeke Geschichte des Qorâns p. 312 et ss. Etant donné que nous ne connaissons pas la date exacte des vieux manuscrits qoraniques, dont le plus ancien de la Bibliothèque Khédiviale du Caire porte une *waqfîeh* de l'an 168, on ne saurait se former un criterium sur la naissance de cette notation. Si el-Ḫalîl a inventé le hamzah, ou bien Abu el-Aswad ed-Duʾalî, selon Naṣr el-Hûrînî p. 66, ils n'ont créé qu'un signe de prononciation et, en le mettant *sur* l'alef, ils ont provoqué une grande confusion terminologique.

Je me demande si cette notation coufique du hamzah n'est pas un emprunt à l'écriture dévanâgari, qui avait le signe *visarga* représentant une aspiration de nature particulière. Le *visarga* est rendu par deux points (:). Dans certaines positions, comme devant les labiales, il se modifie légèrement, et les deux points sont remplacés par deux demicercles (˘̂) ou deux zéros ( ), placés à droite de la lettre [1]. Les deux points et le cercle se trouvent aussi dans les manuscrits coufiques. Plus tard, ces signes ont été remplacés par le ء < ع. La question mérite d'être étudiée.

Le hamzah n'est qu'un petit bruit plosif, une petite éructation ou, pour me servir d'une expression vulgaire, un petit rot, qui précède la voyelle. Sievers, Phonetik § 176, 6, l'appelle *stimmloser Knall,* éclat atone, et ib. § 385 *Knacken,* craquement. Bauer-Leander o. l. p. 116, *Knacklaut,* son craquant. C'est une explosion laryngienne atone. Les grammairiens arabes ont assimilé le hamzah à un *rot.* Sîb. II p. 172, 8 caractérise ainsi le hamzah: نبرة من الصدر تخرج باجتهاد وهى أبعد الحروف مخرجا فثقل عليهم ذلك لانّه كالتهوّع. L A I p. 10, 17

[1]) Berger, Histoire de l'Ecriture p. 237. C'est le seul livre que je possède à Nice sur la matière.

dit que le hamzah ليست من الجوف انّما هي حلقيّة في اقصى الفم. Les bruits gutturaux sont une particularité des Arabes, qui ont aussi la spécialité de *roter*, v. p. 283/4. En-Nihâyah et LA sv. هوع rapportent cette Tradition: كان اذا تسوّك قال أُعْ أُعْ كأنّه يتهوّع اى يتقيّأ والتهوّع التقيّؤ[1], c'est à dire, *il rotait*, ce qui est exprimé par l'onomatopée أُعْ, comme chez nous. Or, le hamzah n'est autre chose que ce أُعْ, mais beaucoup moins explosif et guttural.

Les phonéticiens arabes ont divisé les sons en مجهور et مهموس, *plosifs* et *fricatifs*. Parmi les premiers, ils rangent le hamzah. Mattsson, Etudes phonologiques p. 10, dit avec raison: „que „hamzah" ait été *vocalique*, il y a là de quoi nous surprendre". Le phonème ʾa, écrit conventionnellement أ par les orthoépistes de l'époque où commence l'étude de la phonétique arabe, est composé de la voyelle gutturale a, *précédée* de la petite explosive glottale. Si les grammairiens arabes appellent le hamzah *consonne*, ils ont en vue le hamzah qui est superposé à l'alef. Ils admettent même que le hamzah peut avoir et ne pas avoir une voyelle, Weil, Hamza-Alif p. 6. Le hamzah ferait même partie des حروف الحلق, *lettres gutturales*. Weil dit p. 8 que „le hamzah est le son qui doit précéder chaque voyelle qui n'a pas une consonne comme porteur". Cette définition est difficile à comprendre, du moins pour moi!

Wright, Gr. I § 15: „Elif, when it is not a mere letter of prolongation, but a consonant, pronounced like the *spiritus lenis*, is distinguished by the mark ء hamza"; une consonne prononcée comme spiritus lenis, cela est bizarre: le spiritus lenis serait donc une consonne! Partout nous rencontrons la même confusion des Arabes. Le hamzah est même appelé

---

[1]) Fleischer Kl. Schriften I p. 45a à tort التُّهُوع.

أُخْتُ الألف, TA IV p. 94, 7 d'en bas; il aurait mieux fait de l'appeler la concubine ou l'appendice de l'alef, puisque elle لاتقوم بنفسها ولا صورة لها, TA I p. 39.

El-Azharî dit dans son تهذيب اللغة, MO 1920 p. 47: الحروف المعتلّة وهي أربعة احرف الهمزة والالف الليّنة والياء والواو فاما الهمزة فلا هجاء لها انما تكتب مرّة الفا ومرّة واوا ومرّة ياء فاما الالف الليّنة ولا صَرف لها انما هي جَرْس مَدّة بعد فتحة فاذا وقعت عليها صروف الحركات ضعفت عن احتمالها واستنابت الى الهمزة او الياء او الواو كقولك عصابة وعصائب كاهل وكواهل... فالهمزة التي في عصائب هي الالف التي في العصابة والواو التي في الكواهل هي الالف التي في الكاهل جاءت خلفا منها الخ. فالالف الليّنة هي اضعف الحروف المعتلّة والهمزة اقواها متنا ومخرج من اقصى الحلق من عند العين. LA a en partie copié cela I p. 10: قال الازهري: اعلم ان الهمزة لا هجاء لها انما تكتب مرة الفا و مرة ياء ومرة واوا والالف الليّنة لا حرف لها انما هي جزء من مدّة بعد فتحة والحروف ثمانية وعشرون حرفا مع الواو والالف والياء وتتمّ بالهمزة تسعة وعشرين حرفا والهمزة كحرف الصحيح الخ. Nous voyons ici qu'el-Azharî considère le hamzah, l'â, le y et le w comme lettres, حروف, faibles, c'est à dire, pour lui consonnes faibles tout en disant que le hamzah n'a pas de *signe* ou *plutôt prononciation alphabétique*, هجاء, et qu'il est écrit tantôt ا = أ, tantôt و = ؤ, et ئ, ce n'est donc pas un حَرْف. A propos de الالف الليّنة, le texte d'el-Azharî, publié par le professeur Zetterstéen, porte صَرْف, tandis que celui de LA a حَرْف, qui ne doit pas être juste, vu le suivant صروف الحركات, et cet alif a bien un ḥarf, qui a cependant été introduit plus tard, les anciens Arabes ne l'ayant pas marqué dans l'écriture, qui offre encore des

traces de cette omission dans quelques mots, comme رحمن, etc.. En outre, on aura vu que le texte d'el-Azharî caractérise الألف اللينة comme جَرْس مَدَّة, un son léger de prolongation, tandis que LA a جرس من مدّة. C'est donc â. „L'alef doux" dans عصابة n'est pas devenu le hamzah dans le pluriel عصائب, car c'est ici le hamzah intervocalique marquant le *hiatus*, le soi-disant hamzah beyna beyna. Le pluriel devrait s'écrire عصايب, aṣâ'ib, comme la voyelle i dans قوائل, où le hamzah n'a pas de raison d'être, à moins qu'on appuie fort sur la syllabe kawâ > kawâ', comme dans qafâ' et mots analogues. Considérer le hamzah comme un حرف صحيح est justement la marotte des Arabes, v. ici p. 1474 n., mais LA veut peut-être parler ici de إ qui est une vraie lettre servant de support aux voyelles initiales.

Abu Zeyd dit que تهجاء est = قراءة, LA XX p. 228, et I. Sîdah explique تهجاء par تقطيع اللفظ حروفها, donc, prononcer les noms des lettres *épeler, buchstabieren*, ib.. تهجاء = شَكْل, قدر et مثل, I. Sidah XVI p. 27, LA ib.. Par لا تهجاء لها, el-Azharî et, après lui, LA veulent dire que le hamzah ne peut être épelé comme les lettres de l'alphabet qui ont leurs noms prononçables et épelables. Sa forme graphique fut établie plus tard par Abul-Aswad ed-Du'alî selon la tradition [1]), Hûrînî, Maṭâli' p. 66, ou par el-Ḫalîl.

L'étymologie de هجا, u, n'est pas bien claire, comme l'a déjà fait remarquer mon regretté ami Goldziher, Abhandlungen I p. 27, où il traduit, avec hésitation, تهجاء, par *Besprechung*. Weiss, ZDMG 44 p. 360, veut que تهجاء, qui est l'infinitif, soit véritablement la prononciation du nom

1) † 67 selon نزهة الألبّاء d'Abul-Barakât el-Anbârî p. 14. Brockelmann G A L. I p. 92.

d'une lettre de l'alphabet, ce qui me paraît juste. L A XX p. 228, 9 d'en bas: التَّهَجِّئة تقطيع اللفظة بحروفها. L'alphabet lui-même a le nom de التَّهَجِّئة. Il me semble que هجا est originairement une onomatopée, comme le sont tous les verbes qui se rapportent au parler. — Cf. أَجَّ = هَجَّ, p. 1592 n. 1. هَجَّ, i, est *fuir*, 1381, 6 d'en bas; 1567; *s'enfuir*, 1385 en bas; 1386, 11 d'en bas; *émigrer*, 895, 4: = هجر, *détaler*, 1386 n. 1; inf. هجيج, 1386, 3 et n. 1 = ma L B ͑A p. 57, 26. = Béd. Nord نَبِرة, *fuite* < نَر, i, *fuir*, ma L B ͑A p. 1, 10: 2, 16. هجنج, *courir par ci, par là*, Socin, Diw. Gl. sv. Cf. הָגָה, *éloigner, enlever;* O L Z 1909 N° 1 p. 11. Mais tout cela ne peut être l'origine étymologique de هجا. Dans le Sud, تباجّى est encore *prononcer distinctement les noms des lettres, épeler.* RO p. 121, 11: theggâhe lkilme ͑an tinsâhe, *sage es, das Wort, laut her, damit du es nicht vergisst.* L A donne تهجّى et تهجّأ, cette dernière prononciation étant amenée par l'accent. Je crois qu'il faut chercher l'étymologie de هجا, u, dans l'hébr.-aram. הגה, Ges.-Buhl sv., qui est une onomatopée, qui a donné en hébr. des sens abstraits et qui se trouve dans l'arabe هجس, Ḥḍr. Gl. sv., Dt. 1383, et probablement aussi dans le sudarabique هجى, i, *chanter un* مِهَجّى, = تهجّل, Ḥḍr. Gl. sv., *chanter un* هاجل, 544, = تزمّل, *chanter un* زامل, développement de l'onomatopée زم = ذم. هجا, u, = هجّى et تهجّى et تهجّأ, serait primitivement *marmotter les lettres.* Cette étymologie a déjà été indiquée par Goldziher, o. l. I p. 69 n. 4, et elle trouverait son pendant sémantique dans زمزم et سجع, qui sont aussi des onomatopées, voir pp. 956; 1024; 1032.

L A l. l. énumère *dix* différentes espèces de hamzah, qui ne s'expliquent pas tous de la même façon que ء. Le hamzah

dans p. e. حفاء, بواء, رحاء, رداء est, selon Abu Manẓûr, اصليّة, ce qui est une fausse terminologie, aussi peu qu'il ne l'est dans بكاء, كساء et سماء, v. ici pp. 1206 et note et 1677. I. Sîdah IX p. 4, 8 d'en bas dit: سماء فعالٌ الهمزة فيها لام منقلبة عن الواو. C'est l'explication de Sîb. qui se perpétue à travers les siècles. Le hamzah ne peut pas être changé en une lettre sonnante. بكاء et les autres فعاء dont parle I. Sîdah XVI p. 14 et ss. ont perdu la III^e radicale. I. Sîdah énumère ici un grand nombre de mots qui sont مقصورة et ممدودة en même temps, ce qui provient du recul de la tonique sur la première syllabe [1]). Il a toujours la même explication de la chute de la III^e radicale, aussi bien dans les فَعال que dans les فعال ib. p. 25: الهمزة منقلبة عن الواو ou quelquefois من الياء. Le hamzah dans وائل, طائف et celui de كتائب, سرائر, que L A appelle الهمزة مجتلبة بعد الالف, marque le *hiatus* entre les deux voyelles, qui peuvent aussi être contractées pour former une longue: ê, voir 519 et ss. et p. 1759. Ce hamzah n'est donc pas „pour éviter le hiatus", comme le dit Weil, Hamza-Alif p. 18, mais c'est un signe de hiatus, cf. ici p. 1477 n. 2. Selon les Koûfiens, le hamzah est ici avocalique, sans voyelle, et Weil a, selon moi, tort de lui vindiquer une voyelle en donnant raison aux Baṣriens, qui ont été induits en erreur par l'habitude de poser le hamzah sur la voyelle. Un hamzah vocalisé est un nonsens.

D. H. Müller, ZDMG 37 p. 345 n. 2, dit, à propos du sab. דחדאר pour דחצאר (?), que Praetorius lit حصائر, que „la substitution d'un hamzah pour y est une règle orthographique de l'arabe septentrional qu'on ne doit pas appliquer au sabéen". On n'a pas ici substitué un hamzah pour y, mais l'on a

[1]) Cette dislocation de la tonique a dû commencer déjà de bonne heure, comme le dit judicieusement A. Fischer ZDMG 59 p. 669; Dt. 612.

placé le hamzah intervocalique, marquant le hiatus, sur ئ au lieu d'écrire حضايِر.

J'ai déjà parlé p. 1042 et ss. du hamzah dans des mots tels que رَأْس < راس, بئر < بير, بُؤس < بوس, ذئب < ذِيب, etc., mais il n'est pas inutile d'aborder encore une fois cette question, d'autant plus que ces mots sur فَعْل sont fort nombreux en arabe. Déjà Wallin, ZDMG IX p. 66, dit: „Là où le hamzah sans voyelle, au milieu ou à la fin d'un mot, en union immédiate avec une autre consonne sans voyelle, suivante ou précédante, sa prononciation offre une plus grande difficulté pour des organes étrangers et ne se rencontre pas dans une telle combinaison, que je sache, dans aucune autre langue que celles des Sémites. Ici aussi il conserve sa vraie articulation et désigne un hiatus, causé par l'interruption soudaine du courant de l'air, p. e. رَأْس. C'est là un mot monosyllabique, composé de trois consonnes r, Hamzé et s, mu par l'a bref: il doit être bien distingué de رَاس, qui, selon l'opinion européenne, ne consiste qu'en trois sons, savoir, r, a long et s, et qui, originairement, quant à la prononciation et au sens, est tout autre chose". Tout cela est faux: 1° parce qu'on ne saurait prononcer رَأْس, avec conservation du hamzah, ainsi que je crois l'avoir prouvé ici p. 1659 et ss.; 2° il n'y a pas ici de hiatus, qui ne se produit qu'entre deux voyelles se suivant, Brücke Beitr. zur Lautlehre p. 329; 3° رَأْس n'est monosyllabique que dans les dialectes, après la chute des désinences flexionnelles, mais dissyllabique dans la luġaḥ: 4° le hamzah n'est pas une consonne, mais un bruit plosif précédant une voyelle, p. 1745; 5° la distinction entre رَأْس et رَاس est incompréhensible; et „l'opinion européenne des trois sons r, â et s est ici parfaitement juste: 6° le hamzah n'est jamais étymologique, con-

trairement à Sievers, o. l. § 353, qui ne fait que suivre la fausse terminologie des sémitisants européens, p. e. Brockelmann, VGSS I p. 53 g [1]); 7° le mot est رَءْسٌ, écrit رَأْسٌ, où râ est long, suivi du hamzah accentuel pp. 1043 et s. et 1659 et ss.. Wallin avoue, p. 67, n'avoir jamais entendu le „Nachschlag vocalique" dans ce mot رَأْسٌ, cf. ici p. 1661. C'est que la langue parlée a râs; et pas autre chose. Je relève ces erreurs de Wallin, parce qu'il passe encore pour être une autorité et que Brücke o. l. a basé presque tout son exposé phonétique sur l'ouvrage de Wallin.

Fleischer, dans ses Kl. Schriften I p. 47, parle d'abord p. 46 de „la suppression totale du *Spiritus lenis* dans le dialecte ḥigâzite, au point de le changer en wâw et y [2]), avec chute du hamzah, même au début d'un mot". Il en donne des exemples comme نَبِيّ, Dt. 611 et ss., et بَرِيَّة pour نَبِيء et بَرِيئَة, I. Sîdah XIV p. 7, el-Mofaṣṣal p. 166. Il aurait pu ajouter ذُرِيَّة de ذَرَأَ et رَوِيَّة de رَوَّأَتْ فِي ٱلأَمْرِ, pp. 1613 et 1614, I. Sîdah XIV p. 8, *K. el-Alfâẓ el-Kitâbiyeh* d'el-Hamadânî († 320) p. 94, Arabica V p. 170 note. Ensuite, Fleischer continue en donnant la règle pour le taḫfîf [3]) du hamzah. Je cite ici le seul point qui nous intéresse. Il dit: „2) avec le hamzah quiescent qui subit alors le changement: après fatḥah en alif, après kasrah en ye, et après ḍammah en waw: رَاسٌ, au lieu de رَأْسٌ, لُومٌ, au lieu de لُؤْمٌ, بِيرٌ au lieu de بِئْرٌ. C'est là un aperçu de ce que proclament Sîba-

[1]) Qui y cite قَيِّم > qáyim < قَيْوِم, et رِيَّة riyat, etc.

[2]) Il adopte ici la théorie des Arabes, ce qui peut nous surprendre de la part d'un si grand arabisant.

[3]) Les Arabes disent aussi تَرْكُ ٱلْهَمْزَةِ, ce qui est mieux, car il est tout à fait supprimé.

waihi et son école comme règle, à côté de différences dialectales et d'opinions divergeantes d'autres philologues".

A cela je fais remarquer 1° qu'un hamzah ne peut être changé en و ou ى n'étant pas une lettre; 2° qu'il n'y a pas de „hamzah quiescent", mais c'est la voyelle qui l'est, pour me servir d'une terminologie inexacte des grammairiens arabes. Les mots cités ont toujours la première syllabe longue, et le hamzah est en vertu de l'accent. Il ne peut être ni radical, ni étymologique.

Brockelmann, dans la Gramm. Socin-Brockelmann p. 10, parle du hamzah comme suit: „Pour distinguer les cas, où ا est employé comme signe pour ā [1]), de ceux où il a sa valeur consonantique originale, les Arabes y ajoutent le signe هَمْزة, hamza ء. أ (avec ا comme son porteur) indique, par conséquent, la fermeture des cordes vocales (Kehlkopfverschluss, هَمْز, hamz), l'attaque brusque ou détente vocalique [2]), qui peut précéder ou suivre une voyelle. Le premier peut s'entendre aussi en allemand devant toute voyelle initiale. A la fin d'une syllabe, le hamz ne fut plus prononcé dans le dialecte mekkois, et la voyelle précédente fut allongée en compensation; à cause de cela, on écrit yuʾṯaru يُؤْثَر, ǵiʾtä جِئْتَ, yubāriʾu يُبارِئُ." Cette expression „allongement compensatoire" que j'ai souvent reprouvée, pp. 1042 et s., 1467, 1659, fait du reste partie de la terminologie arabe. T A I p. 247 d. l. dit: (تذهب بكسر) وتهمز (ويترك الهمز) اي يبدل حرف مدّ من جنس حركة ما قبله كما هو قراءة ورش والكسائي والاصل الهمز. Schaade, Sib.'s Lautlehre p. 77, dit que

[1]) = Alef el-layyinah. V. ici p. 1741.

[2]) Ce sont les termes dont se servent les traducteurs du Précis de Brockelmann; le premier est le hamzah prévocalique, le second est le hamzah accentuel après une voyelle longue accentuée.

„maint Alif de prolongation (Dehnungs-Alif)[1]) remonte en effet à un ء plus ancien, comme râs < ra's". Bauer-Leander o. l. p. 18 disent que „â est secondaire: ra'śu > râśu > rōśu > ראֹשׁ". Kahle, Volkserzählungen p. 51*: ṯâr (pour ṯa'r), rây (pour ra'y), bîr (pour bi'r)", etc. C'est ainsi que parlent tous les grammairiens arabes et européens, et ce sera probablement la même explication الى أَبَد الابدين. Dans sa VGSS I p. 47, Brockelmann dit: „le hamza fermo se trouve en sémitique dans plusieurs formes nominales comme deuxième radicale, p. e. ra's, *tête*, bi'r, *puits*, et aussi comme première radicale après la perte d'une voyelle dans des formes nominales et verbales avec préfixes, p. e. ya'kul, *il mange*, ma'kal, *le manger*".

Le très savant auteur de tant d'ouvrages monumentaux me semble commettre ici plusieurs erreurs fondamentales. Il se contredit lui-même. Le hamzah ne peut pas avoir en même temps" sa valeur consonantique originale", n'étant qu'une explosion précédant une voyelle, et „précéder ou suivre une voyelle initiale". C'est que l'alif ا est un signe ou porteur vocalique des voyelles a, i, u et reçoit comme voyelle le hamzah prévocalique ou accentuel, selon les cas. Le hamzah n'est pas „un élément constitutif essentiel de la racine trisyllabique", p. e. ra's[2]), bi'r, ya'kul", Précis p. 59, comme il le dit aussi dans la VGSS citée plus haut. J'ai déjà fait ressortir que la transcription ra's, bi'r, ya'kul est fautive, au lieu de râ's, bî'r, yâ'kul, fa'r et le pl. fi'rân, Brockelmann, VGSS I p. 252 § 94 a, pour fâ'r, pl. fî'rân, car ses syllabes sont longues en elles-mêmes, ce qui est prouvé par la prosodie. La deuxième radicale de tous ces mots, رأس, بئر, فأر, etc., est une voyelle, comme aussi la première syllabe dans les verbes ءاعَل, écrit أعل, avec le

[1]) V. ici p. 1736.

[2]) ra's est dissyllabique: rá-sun.

hamzah prévocalique, et la dernière syllabe des verbes فعأ, p. e. قرأ, qarâʾa, où le hamzah peut aussi tomber: قرى, يقرأ, à cause du recul de l'accent, Naṣr el-Hûrînî, Maṭâli p. 96, 8, I. Saʿd V p. 361, 19, Brockelmann o. l. I p. 240. Le hamzah peut même ici se renforcer en ه ou en ع, p. e. درأ < دَرَه, I. Sîdah XII p. 274, 5 qui dit, avec raison cette fois, que الهاء فيه مُبْدَلة من الهمزة, soit daraʾa > daraha; pour ult. ع, je citerai بدع et بدأ, vhv., خلى et خضع, LA sv., خرى et خرع p. 585; ربأ et ربع pp. 1081 et 1112, رغأ et رغع p. 1327, صبأ et صبع, p. 1599 n. 2 et d'autres. De cette façon s'expliquent aussi les soi-disant *mediae* hamzah p. e. نأم, i, = naʾama, > نحم et نهم, v. ici p. 1305; زأر > زحر, *rugir*, 1281. Ce ه correspond donc au *mappiq* hébr. dans p. e. גָּבַהּ, *être haut*, = جبه, dans son sens primaire; cf. l جب, قب, دب, 1323 n , جبع, *être haut*, et جبل, Ges.-Buhl p. 125.

Kahle, dans Volkserzähl. aus Palästina dit, en exposant l'emploi du hamzah dans ce dialecte, p. 51: „La détente vocalique soufflée (gehauchter Vokalabsatz) se trouve au suffixe du 3e sg. masc. après voyelle longue p. e. aḥûh, iyah, alêh, sauwâh, wassâh (lisez waṣṣâh), sammâh". J'avoue ne pas comprendre cette expression „gehauchter Vokalabsatz" pour la spirante laryngale sourde, qui représente ici le suffixe pronominal possessif, qui n'a rien à faire à la voyelle précédente et encore moins au hamzah. Il dit bien que ce „gehauchter Vokalabsatz" s'est produit secondairement dans quelques mots dont la voyelle finale longue a conservé la tonique, p. e. waṭâh, ʿaṣâh, ilmrâh, *miroir*, qanâh, il-ḥirbâh, *caméléon*, ʿabâh, *manteau*". Ici j'aurais écrit: waṭâʾ, ʿaṣâʾ, etc. Cependant, il est difficile, sans une longue expérience, de distinguer le hamzah accentuel final

du h; v. Dt. 565, 8 et s. d'en bas, et ici p. 1470: ماء = ماه. En annexion, ces mots sont waṭât, ʿaṣât, etc., Dt. 1743, en conformité avec les mots à finale -a < -ah.

RD II p. 75 § 3c dit: „Le hamzah (Vokalabsatz) disparaît dans l'intérieur et à la fin d'un mot avec allongement compensatoire de la voyelle précédente dans bîr, râs < بئر, رأس et ḫṭâ = خطأ". Le savant phonéticien suit donc ici servilement la théorie arabe. A propos de ce dernier mot, il ajoute: „Ici on s'attendrait à un hamzah secondaire (sekundärer Absatz), mais dans le courant du parler, dans une pression tonique faible et en forme non pausale, il n'est pas toujours perceptible, de même qu'il ne l'est pas dans duʾâ, duwâ", v. p. 1762. Vulgairement, on dit ḫàṭa et chez les Bédouins ḫaṭâʾ, selon l'accent, et la luġah a خَطَأ et خَطَاء, LA sv., également à cause de l'accent. Les anciens Arabes ont dû prononcer خطأ comme ḫaṭàʾ-un, avec un hamzah intervocalique. Après la chute de l'iʿrâb ḫàṭaʾ était difficile à prononcer, p. 1742 n. Delitzsch Gr. p. 111 dit: „Si ʾ suit une syllabe à consonne finale, il s'assimile le plus souvent à la consonne précédente, ḫiṭṭu ou bien la voyelle s'allonge et le redoublement de la consonne n'a pas lieu, ḫîṭu". Mais les Babyl. avaient-ils vraiment un signe graphique pour un ult. hamzah?

Je ne découvre point ce hamzah final dans les autres langues sémitiques. خطىء fait en hébr. aram., sab. et éthiop. חטא, où l'alef est la troisième radicale, sans marque du hamzah, qui est une spécialité de la graphie arabe, ce qui n'empêche que le hamzah ait pu être prononcé dans les autres langues. On postule un hamzah pour les autres langues sémitiques, comme nous l'avons vu p. 1698 et ss., mais c'est là pour la prononciation, au point de vue physiologique, mais il s'agit ici d'un signe graphique.

Je ne vois pas trop comment le hamzah pourra" s'assi-

miler à une consonne précédente". C'est plutôt parce que, après la chute du hamzah final, le mot paraissait bilittère, et on y a remédié en redoublant la consonne ou en allongeant la voyelle. Cf. ici pp. 1430 et 1696, le même cas en arabe [1]).

I. Sîdah I p. 53 dit que راس > رأس est un تخفيف قياسي, *un allègement* (= *suppression*) *régulière*, ce qui implique que la prononciation était râ᾽s > râs.

Cette fausse compréhension du hamzah provient uniquement de la théorie d'el-Ḫalîl-Sîbaway. Celui-ci dit, éd. Caire II p. 164: وإذا كانت الهمزة ساكنة وقبلها فتحة فأردت أن تخفّف أبدلتَ مكانها ألفا وذلك قولك في رأس وبأس وقرأتُ راس وباس وقرات [2]) وإن كان ما قبلها مضموما فأردت أن تخفّف أبدلتَ مكانها واوا وذلك قولك في الجُؤنة [3]) والبؤس والمؤمن الجونة والبوس والمومن [4]) وإن كان ما قبلها مكسورا أبدلت مكانها ياء كما أبدلتَ مكانها واوا إذا كان ما قبلها مضموما وألفا إذا كان ما قبلها مفتوحا وذلك الذِّئب [5]) والمِئرة ذيب وميرة فإنما تبدل مكان كلّ همزة ساكنة الحرف الذى منه

[1]) Je pense que خَطَأ, ḫaṭàa, pourrait bien être une prononciation pour خطا, u, dial. خطى, i. *faire un pas*. خطوة p. 625,6, développement de $\sqrt{}$ خط, v. p. 606 et s., et qui peut être l'origine de l'arabe خَطِئَ, *pécher* = חטא dans les autres langues sémitiques: bab. ḫaṭû, *pécher*, Muss-Arnolt p. 310. Nous disons aussi *faire un faux pas*, *fehltreten, vergehen, Fehltritt*. Le sens primaire s'est perdu, ce qui n'est pas une objection sérieuse. L'hébr. a quatre formes pour خطء: חֵטְא, חֲטָאָה, חַטָּאָה et חַטָּאת, (les trois fém.).

[2]) Aussi قريت, v. p. 1698.

[3]) V. pp. 316 et 1770; cf. p. 84.

[4]) V. p. 1668, 7.

[5]) V. p. 1659 et ss.

الحركة التى قبلها لانّه ليس شىء اقرب منه ولا أولى به منها وانّما يمنعك ان تجعل هذه السواكن بين بين انها حروف ميّتة[1].

Le hamzah beyna beyna, p. 1477 n. 2, n'est autre que le hamzah sur l'alef: أ, dans قبائل, qabâ'il, et سأل, sa-'a-la. I. Sîdah XIV, p. 14 dit à propos du vers d'el-Farazdaq, cité ici p. 1310, où il y a لا هناك: انما كان الوجه ان يقال لاهنأك المرتع فابدل الالف مكانها ولو جعلها بين بين لانكسر لانّ همزة بين بين متحرّكة ولا يتّزن البيت بحرف متحرّك. Cela est bien clair. L'auteur de LA XVI p. 214, 7 le définit ainsi: همزة بينَ بينَ اى انها همزة بين الهمزة وبين حرف اللين وهو الحرف الذى منه حركتُها ان كانت مفتوحة فهى بين الهمزة والالف مثل سأل وان كانت مكسورة فهى بين الهمزة والياء مثل سَئِمَ وان كانت مضمومة فهى بين الهمزة والواو مثل لُؤم الخ قال الجوهرى سُمّيت بين بين لضعفها. Zamaḫšarī, al-Mufaṣṣal p. 166 avait déjà dit la même chose avec les mêmes exemples. Il veut dire que ce hamzah dans سأل, سَئِم et لُؤم n'est pas aussi guttural que dans إ à l'initiale d'un mot. Ce hamzah beyna beyna est intervocalique et dans qabâ'il c'est pour marquer le hiatus et empêcher la contraction des deux voyelles v. Ḥḍr. p. 386 et s., Dṯ. 519 et s. et ici sub خزائن > ḫazên. Schaade, Encyclop. de l'Islam I p. 607, traduit cela par „un son entre hamzah et la semi-voyelle (alef), qui correspond à la voyelle succédant au hamzah", et il ajoute: „Cette espèce de hamzah n'est généralement pas un son, mais à peu près ce qu'on pourrait appeler, selon la Phonetik de Sievers § 408, le passage „léger" ou „direct" d'une voyelle à une voyelle (mais sans former de diphtongue). Ici „généralement" est de trop,

[1]) Traduction chez Jahn II 1 p. 490. Cf. ici p. 1760/1.

car le hamzah n'est jamais un son. Le caractéristique de Sievers n'est pas non plus exact, car le hamzah est justement là pour marquer que le passage entre les deux voyelles, s a - ʾ a - l a, ne doit pas être direct; dans ce cas, les deux voyelles n'ayant plus de hiatus peuvent se contracter, saʾala > s â l, comme cela arrive effectivement dans les dialectes, Ḥḍr. p. 385 et ss., Dṯ. 519 et ss. et ici sub خرائن, comme aussi en babyl. Je ne vois pas non plus que Schaade ait raison lorsqu'il dit, o. et l. l., que „cette fausse conception est due à l'écriture arabe qui ne pouvait représenter une série de voyelles consécutives". Au contraire, l'écriture arabe le représente bien d'une façon graphique *sui generis*, comme p. e. سَأَلَ, v. ut supra, et tous les verbes „mediae hamzah".

عئشة > عيشة, 519 et L A VIII p. 212, 4: ib. V. p. 304: حئر > حير. خرائن > خزين, vhv. معيش > معئش, L A VIII p. 212, 3 et s., معائب > معايب, L A XIX p. 243, قبائل = q a b â ʾ i l, etc. Cela prouve combien les Arabes avaient le sentiment de l'existence de ce hamzah intervocalique et accentuel marquant le hiatus. Le pluriel de مدينة est aussi مدائن, ce qui prouve que la racine en est مدن, 650 n., L A sv., car si l'y était radical (دين), le pluriel en serait مداين, comme معيس. I. Sîdah X p. 107, 5 d'en bas dit: المدينة تكون مفعلة وفعيلة بدلال قولهم مدن ومدائن, mail il faut bien que se soit ou l'un ou l'autre et non pas les deux à la fois.

Spitta Gr. p. 3 parle de „la prononciation douce de l'alef", = بين بين qu'il confond donc avec hamzah. Il donne comme exemples: y i ʾ â n i s, pron. y i â n i s, ʿ a g â ʾ i b, pron. ʿ a g â i b, m â ʾ i l pron. m â i l > m â y i l. Ce n'est point ici le hamzah b e y n a b e y n a, mais le h a m z a h e l - Q a ṭ ʿ prévocalique, marquant aussi le hiatus dans ʿ a g â ʾ i b et m â ʾ i l, est ici tombé dans une prononciation rapide et n'a rien à faire avec l'alef. Nöldeke, Zur Gr. p. 5, caractérise le همزة بين بين

comme une „halbe verschliefung", qu'il compare avec les diphtongues françaises o i, i e et le hollandais o o i, e e u, etc.. Je crois que le nom arabe se rapporte à la place que ce hamzah a entre (بين) les deux voyelles qui se suivent pour le distinguer du hamzah au début d'un mot.

L'exposé de Sîb., rapporté ici p. 1757, est le point de départ pour l'explication des mots فَأْل, فِئْل, فُؤْل. On la retrouve dans toutes les grammaires arabes et européennes. Malgré que j'aie déjà refuté cette manière d'envisager les formes en question, je vais analyser ici les paroles de Sîbaweyh. Le hamzah ici est أْ, ئْ, ؤْ, précédé d'une voyelle brève sur la première radicale: a, i, u, et أ, ئ, ؤ, serait radical. Un hamzah n'est jamais radical, mais seulement phonique. Il ne peut être changé en voyelle longue. Ce n'est pas le hamzah qui est s â k i n a h, c'est à dire non muni de voyelle, mais c'est la voyelle longue a, i, u qui l'est: â, î, û, suivie du hamzah accentuel. Le hamzah tombe, et la voyelle longue reste, v. pp. 1042 et ss., et 1663 et ss. Ces lettres (حروف) أْ, ئْ, ؤْ sont, d'après Sîb. s a w â k i n, sans voyelles à elles, et ne peuvent recevoir le hamzah b e y n a b e y n a, parce que ce sont des „lettres mortes". C'est à dire, des lettres non vocalisées, p. 1758, 2. Ce n'est pas le hamzah qui est sans voyelle, mais la conbinaison â, î, û est une voyelle longue qui ne peut recevoir encore une voyelle, car c'est déjà un a l e f l e y y i n a h. Sîb. II p. 117, 11, = Caire II p. 117, 4, appelle le hamzah dans قُبَيِّئَل ou قُبَيِّيل, nom propre de قبائل, لانّها كلمة حيّة لم تجئ للمدّ, que Jahn II, II p. 417 traduit par: „weil letzteres (hamzah) vocalisiert ist und nicht als Verlängerungsbuchstab steht", tandis que Weiss, ZDMG 64 p. 364 rend (¹ كلمة par *consonne, lettre,* v. LA XV p. 428, où كلمة

¹) كلم est un développement de l'onomatopée كل = قل, قس, voir

est الحرف الواحد من حروف الهجاء. Je crois que كلمة حيّة est ici une „lettre vivante" munie de voyelle, formant un phonème prononçable. Sîb. II p. 74 fin = Caire II p. 78 dit: وذلك أن آخر الاسم لمّا تحرّك وكان حيًّا يدخله الجرّ والنصب والرفع الخ, c'est à dire lorsque la dernière lettre a une voyelle, elle devient par là vivante, v. ici p. 1760/1, car sans la voyelle la lettre est „morte", comme dans فأْل susmentionnés, où la voyelle médiale serait sâkin parce que selon l'avis de Sîb., c'est la consonne أ. Il s'embourbe dans son système phonétique, qui n'a pour nous qu'un intérêt historique.

El-Baṭalyûsî († 521), dans son الاقتضاب, commen. du Adab el-Kâtib, cité dans le livre de Naṣr el-Hûrînî p. 76, s'exprime de la même façon: القاعدة الكلّيّة أنّ كلّ همزة سكن ما قبلها سواء كان حرفًا صحيحًا أو معتلًّا أصليًّا يجوز نقل حركتها الى ما قبلها على قياس التخفيف في رأس اذا ما لم يعرض ما يمنع من ذلك كما قيل في كمأة (:كمأة, كمأة) ثلاث لغات. Un hamzah n'est jamais متحرّكة; c'est la consonne qui l'est.

E. Mattsson, docent à l'Université d'Uppsala, a publié *Etudes phonologiques sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth*, où il suit, en grande partie, la vieille routine des Arabes et des Européens. Il y dit p. 109: „Un a long correspond souvent, dans notre dialecte, à aʾ v.-arabe, puisque le hamza, étymologiquement justifié pourtant, est généralement disparu lorsqu'il s'est trouvé à la fin de la syllabe,

---

exemples Ḥdr. p. 99: Dṯ. 317 n. 2: 1387 n. 1; ici pp. 778 sub دسم: 825 sub دقم, 831 sub دكم. On peut ici ajouter رتّ, et رتم, رثّ, et رثم, ردّ et ردم, رضّ et رضم, رن et رنم, vhvs, نغّ et نغم et bien d'autres. Christian, WZKM 29 p. 442, confond قلّ avec [...] قل dans قلل, et son exposé offre encore d'autres impossibilités.

p. e. râs, fâl, fâra, śâm, ṯâr, madni, yâẖud, yâkul, etc." Dans tous ces exemples l'â long ne provient pas de la disparition d'un hamzah „étymologiquement justifié", mais la syllabe est longue en elle-même dès le début de la langue, et un „hamzah étymologique" est un non sens, un lieu commun qui court tous les ouvrages des phonéticiens.

Le cas est le même en hébr., où p. e. râś, > rôś [1]), n'est pas parce que „le hamzah a été supprimé et la voyelle allongée en compensation", mais parce que le hamzah n'était peut-être plus prononcé; le mot est véritablement râ'ś, > râs, comme en arabe, VGSS I p. 49, comme également en babyl. réśu ou râśu, ib., voir ici p. 1763. Dans le VGSS I p. 47, Brockelmann enseigne que dans les dialectes arabes le hamzah postvocalique est également supprimé „avec allongement compensatoire de la voyelle".

RD II p. 74 § 3c dit: „La détente vocalique (Vokalabsatz) disparaît dans l'intérieur et à la fin d'un mot avec allongement compensatoire de la voyelle brève précédante dans bîr, râs < بِئْر, رَأْس et ẖṭâ = خَطَأ, et il ajoute „qu'on s'attendrait ici à ẖṭâ', mais que dans un parler rapide ce hamzah final n'est pas toujours sensible". La prononciation خَطَأ provient de l'accent sur la deuxième syllabe: ẖa-ṭà-'un, devenu vulg. ẖàṭa ou ẖaṭâ', où le hamzah final est en vertue de l'accent v. p. 1757. Marçais, Dialecte de Tlemcen p. 20, émet la même raison pour expliquer fâs, *pioche*, sâl, *demande*, dîb, *chacal*, bîr, *puits*, mûmen, *croyant*.

C'est là toujours la même formule erronée, devenue le bouc émissaire des phonéticiens sémitiques. Les formes hamzées, comme yu'mur, ma'mûr, ista'ǵar, ista'zin, (d'après Spitta § 102c, e), le ʿomânais yu'mur (RO § 314 [2])),

[1]) Sur á > ó v. Daṯ. p. 1; cf. ici p. 1763.

[2]) Où note 1 il dit que le hamzah initial devient a, e, i, o, u; p. e. ye-umrak, *il t'ordonne*. Pour lui, alef et hamzah ne font qu'un, d'où la confusion.

ne sont nullement „des emprunts à la langue écrite", ib. p. 47, comme le prétend aussi Feghali o. l. p. 6, mais par la raison que j'ai exposée dans ma critique des ouvrages de Jahn et de D. H. Müller sur le mehri, MJM p. 35, et ici p. 88. Parler du hamzah comme lettre radicale et de l'alef comme consonne est, à mes faibles lumières, une hérésie physiologique et linguistique. Stumme, Manuel APT p. 7 et p. 8, 3, est tombé dans cette erreur lorsqu'il y parle d'un ء radical. De même, Mattsson, o. l. p. 109 lorsqu'il dit, comme tous les autres, que le hamzah est „étymologiquement justifié dans râs", etc., v. p. 1761.

Stumme, dans son petit Manuel, Arabisch, Persisch und Türkisch p. 7, dit: „Le ء lui-même est aujourd'hui pour la plupart ignoré et devient souvent w ou y. Avec une voyelle brève précédente, il se fond en une longue". Nous avons vu que cela est erroné. Ib. p. 8, 3 il appelle même ء „consonne radicale", au même titre que ع.

Bauer-Leander o. l. p. 18 en parlant de â > ô, v. ici p. 1, disent que ce passage (â > ô) se produit également „avec â d'une provenance secondaire, p. 1754, 3: raʾśu, *tête* > rāśu > rōśu > ראשׁ", et ib. ils veulent que „la graphie hébr. constante de צאן, avec conservation du ʾ, arabe ḍaʾn, indique une prononciation ṣaʾn". Les deux savants auteurs ne font que répéter le *Leitmotiv* qui parcourt tous les ouvrages. Â dans râśu n'est pas de provenance secondaire (sekundär entstanden), de raʾś, cette dernière transcription étant tout aussi fautive que celle de l'arabe: raʾs: les deux mots sont originairement râʾs > râs et ראשׁ, où le hamzah n'a jamais été marqué. צאן n'est nullement une graphie pour la conservation du ʾ, mais le mot est ṣân > ṣôn, et l'arabe ضأن est ḍâʾn, non pas ḍaʾn, 713, et le א représente la voyelle longue. La comparaison avec צָנָא et קנא, chez Ges.-Buhl sv. ne me paraît pas acceptable. Les ṣafâites écrivaient צאן, ce

qui représente ضَأْن, rarement ضَأَن, ḍâʾnun, où le א n'est pas pour le hamzah; Dussaud, Les Arabes p. 113; cf. ib. p. 92, où il y a plusieurs erreurs qu'il serait trop long de relever.

Wright, dans son Grammar I p. 73 A, dit en parlant des graphies, telles que دَنُؤَ, que c'est „with spiritus lenis between the preceding syllabe and the vowel that accompanies the hemza", et que ḍamma et kesra restent brefs" at the of a syllabe, with a slight emphasis and resting of the voice upon the soft breathing (as شَنِئْتَ, śaniʾ-ta, not śanī-ta)". Il aurait dû dire que c'est le hamzah qui précède la voyelle finale a. Dans شَنِئْتَ, la syllabe nî est longue, comme aussi dans بَرِئْتُ, ib. § 131, ainsi qu'il ressort du vers d'el-Farazdaq:

وَلَوْ كَانَ فِي دَيْنٍ سِوَى ذَا شَنِئْتُمُ

où le mètre ṭawîl exige une longue: nîʾ, LA I p. 97. Wright considère probablement ici le hamzah comme radicale, au même titre que رَكِبْتَ, tandis que c'est la voyelle qui est la troisième radicale, qui reçoit ici le hamzah accentuel, et qui se trouve aussi déjà dans شَنِئَ = śa-nìʾa, où il est à cause de l'accent, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs. On est étonné de trouver dans une grammaire de telles incorrections. Dans une note, ib. p. 73, on trouve ǵiʾta, qui serait la prononciation qui aurait prévalu pour l'ancienne graphie جيت, mais dans جِئْتَ, la syllabe ǵîʾ est longue = جِيءْت, ce qui n'allait pas dans l'écriture [1]). Ib. p. 17 N° 17 il prétend que جِئْتُ est pour جَأْتُ, mais le thème est *mediæ* ى, et le hamzah dans خَاسِئِين est prévocalique, ce n'est point le même que dans جِئْتَ et بُؤْس.

---

[1]) Socin-Brockelmann Gr. p. 16, aussi ǵiʾtä, ce ä, qu'on rencontre souvent chez Br., n'est pas arabe ici.

Bauer-Leander, dans leur remarquable *Grammaire historique de la langue hébraïque* p. 223, citent aussi l'équivalent hébreu de شَنِئْتَ, = שָׂנֵאתָ, *tu hais,* comme un exemple de l'élision d'un hamzah déjà au temps vieux-canaanéen. Ce serait alors pour *śanı́ʾtā. De même, ils déclarent que le sémit. primordial *ráʾśu serait devenu *rā́śu > רֹאשׁ. Et l'hébr. יֹאכַל proviendrait de *yā́kulu = arabe yaʾkulu; cf. p. 1664. Cette argumentation me paraît tirée par les cheveux, parce que 1° nous ne connaissons pas la vraie prononciation de l'hébreu dans ce temps éloigné; 2° il n'y a pas un signe graphique pour un hamzah; 3° que l'arabe يَأْكُل est yâʾkol, ici p. 88, comme l'est aussi l'hébreu יֹאכַל = *yākulu, où l'astérisque est gratuit. Il n'y a pas ici „allongement compensatoire", ni en hébreu, ni en arabe.

Wright n'est pas très exact, lorsque, dans sa Grammaire I p. 74 D, il dit que „أْ is always retained after fatḥa in the ancient language, as يَأْسِرُ, but in modern Arabic it passes into the ʾelif of prolongation, as يَامُرْ, يَاكُل, for يَأْمُرُ, يَأْكُلُ". Dans l'ancienne langue, يَأْسِرُ n'est qu'une graphie pour yâʾsiru, où yâʾ est aussi longue qu'en arabe moderne, et un hamzah ne peut devenir une voyelle longue!

Le plus récent phonéticien sur la matière, A. Schaade, Sîbawaihis Lautlehre p. 83, après avoir mentionné l'opinion de Sîb. sur le changement, إنقلاب s'exprime ainsi: „Chez nous on admet la chute du ء et allongement compensatoire de la voyelle précédente, comme encore chez Vollers V. p. 87)", v. ici p. 1467. Cependant cette explication ne lui plaît guère, et avec raison; il en propose donc une autre en disant: „De même que l'hébreu, dans des cas pareils, intercale une voyelle murmurée après ء (p. e. הֶאֱמִין), il en est de même en arabe; de raʾs est résulté raʾas et ensuite

ra-as (avec prononciation de baina baina du ء), et finalement, par contraction, râs". Et ib. p. 77 il dit que „maint alif de prolongation (donc â) effectivement remonte à un ء plus ancien, comme râs < raʾs". Ce mot, de même que tous les autres فَعْل analogues, serait donc bilittère, car le hamzah ne peut nullement être „étymologique", comme on lit si souvent dans les ouvrages de nos arabisants européens.

Weil, dans *Die Behandlung des Hamza-Alif* p. 18, parle aussi de „l'allongement compensatoire", et la voyelle serait celle du hamzah. Ib. p. 20 il avance que „le hamzah a été changé en la voyelle homogène d'allongement de la consonne précédente". Mais il ne fait qu'adopter ici la théorie insensée des phonéticiens arabes. Le hamzah ne peut être changé en une voyelle, ce qui serait absurde.

Holma, Körperteile p. 10, donne même pour le babylonien rêšu < râšu < raʾšu. Il s'ensuit que raʾš serait un mot à deux radicales seulement, car le hamzah qu'il graphie ici, comme aussi tous les autres dans les mots analogues, ne peut pas être une radicale. Le hamzah est ou prévocalique اء, graphié أَ dans l'écriture arabe imparfaite, ou postvocalique après une voyelle finale longue accentuée, et le hamzah beyna beyna marque le *hiatus* entre deux voyelles qui se suivent.

Barthelemy, J. As. 1906 p. 205, dans sa critique de la Grammaire de Löhr du dialecte de Jérusalem, dit: „C'est surtout au milieu et à la fin des mots[2]) que le *hamza* disparaît en s'assimilant (!) ou en se convertissant en une consonne de prolongation, ex. râs, *tête*, pour *raʾs; bîr, *puits*, pour *biʾr; mắdane, *minaret*, pour *maʾdine;

[1]) Stumme, Arab. Pers. u. Türk. p. 23, écrit raʿsun, au lieu de ráʿsun, de même que Brockelmann Gr. p. 10: raʾsun, comme nous l'avons déjà constaté.

[2]) Il aurait dû dire: à la fin d'une syllabe.

háyya iháyyi, *préparer*, pour هيّأ, puis *háyyā; ʾéri yéʾra, *lire*, pour قرأ; mā biséyel, *cela n'importe pas*, avec un ي y pour le hamza étymologique". *Quot vocabula tot errores.* Le hamzah ne peut ni „s'assimiler" (à quoi?) ni se „convertir en une consonne de prolongation". Il peut seulement se renforcer en une gutturalité plus forte, et cela est alors graphiquement exprimé par la lettre correspondante à cette gutturalité, comme أجّ > هجّ, أزّ et هزّ, p. 1592 n. 2 et tant d'autres. Barthelemy prend ici la voyelle longue à pour une consonne. Dans رأس, بئر, etc , la voyelle est génétiquement longue; háyya s'explique par le recul de l'accent, commun dans les parlers du Levant, au lieu de hayyàʾ, v. p. 1363 et s., de même que dans qéri, < قرأ, qaràʾ; dans biséyil, il faut lire bisàyil, comme l'écrit bien Löhr o. l. p. 2; on dit même souvent mā bisâʾil, v. ici p. 88; un „hamzah étymologique" n'existe pas: ce n'est qu'une terminologie des Arabes et des Européens pour indiquer que la voyelle dans un étymone est précédée d'un hamzah.

Voici ce que dit Marçais, notre savant dialectologue français, dans son bel ouvrage Ulâd Brāhîm p. 8, à propos du hamzah médial: „a. ء a disparu lorsqu'il était:

1° précédé d'une voyelle brève, et non suivi de voyelle: ḏîb, *chacal*, ذئب, ṛâṣ, *tête*, رأس, mūmnin, *croyants*, مؤمنين, ṛâ̯i, *avis*, رأي, śâ̯u, *en avant* شؤ";

2° précédé d'une voyelle brève et suivi lui-même d'une voyelle brève; sâl, *interroger*, سأل; ṛôṣ, *têtes*, رؤس. — Exceptionnellement, comme dans tout le Maghrib, زأر classique a donné zhâr, *rugir*"; v. ici pp. 1281 et 1755. Dans le premier cas, la voyelle n'est pas brève, comme je crois l'avoir prouvé, et dans le second le hamzah est prévocalique ou, si l'on veut,

intervocalique. Il tombe, et la synalèphe se produit: sâl. Lethem p. 343 écrit râ'ss, plur. ru'ûs, rûse, râ'si, *ma tête*, ce qui est douteux seulement pour râ's tout court. On entend souvent assez distinctement le hamzah dans râ'sî, *ma tête*, cf. ici p. 1659 ss., à propos de ذِئْب.

Van Ess, The spoken Arabic of Mesopotamia dit p. 4, en parlant du hamzah: „This light consonant is indicated by a sign ء called Hemza. The hemza is usually accompanied by an alif, which serves as its carrier, but has no value in itself". Quelle idée! que je ne me donne pas même la peine de réfuter.

A propos de ce سال, je me permets ici une observation. سال doit être une prononciation ḥigâzite. Dans aucun dialecte du Levant et de l'Arabie, je n'ai constaté la suppression de ce همزة بين بين dans ce verbe. RḌ I p. 6, 5 a es'âlhom qu'il dit être littéraire, ce qui n'est pas vrai. I. Sîdah XIV p. 14 donne des exemples de cette suppression et il dit: بَلَغَنا أَنّ سَلْتَ تسال لغةٌ واكثر العرب يقولون سأَل يسأَل بالهمز ومنهم مَن يقول سال يَسال كما يقول خاف يخاف والالف منقلبة من الواو وقد حُكِي همَا يتساوَلانِ[1]) والشاهد أن هذَين الشاعرَين لغتهما سأَل بالهمز وانّما أَضْطُرَّ الى تحويله مثل لا هَناكِ المَرْتَعُ[2]) وقال عبد الرحمن بنْ حسان

وكُنْتُ أَذَلَّ من وَتِدٍ بِقاعٍ يُشَجِّجُ رَأْسَهُ بالفِهْرِ واجِى

يريد الواجِئَ وهذا ايسرُ لانّه يجوز في الكلام أَن تقولَ هذا واجِى اذا وقفت لانّ الهمزة تسكُن اذا وقفتَ عليها وقبلها كسرة فتنقلبُ ياءً كما يقال في بئر بير. Seulement, ce n'est pas le hamzah qui devient y, mais il tombe, et il reste même en pause dans

---

[1]) I. Ġinnî, K. el-Murtaṣab, éd. Pröbster, p. 20, 1.
[2]) = ici pp. 1310 en bas et 1498, 3.

le -aʾ final. Abul-Barakât a raison de dire que سأل est *media w*, v. ici pp. 1476 et 1702; le hamzah est intervocalique et nullement „étymologique". On disait même يسألون, selon I. Sîdah XIV p. 17.

Marçais, Ulâd Brāhîm p. 8, donne pour ce dialecte sâl, *interroger*, et Carbou p. 113 a sâl, *demander*, salt, *j'ai demandé*, isâl, *il demande*, sal, impérat., sâïl, participe. Par contre, Lethem, plus arabisant que Carbou, dit p. 11 que saʾl est prononcé sa-al et l'imparf. yasʾal et l'impérat. asʾal, p. 116. Et c'est ainsi dans tout l'Orient. Barthelemy a donc parfaitement raison de corriger Löhr, Dial. v. Jerusalem p. 36, § 49, qui donne saal yisal, etc., en saʾal, yisʾal, comme l'écrit aussi correctement Kahle dans l'excellent ouvrage SKVEP p. 77. On entend quelquefois aussi masûl que donne aussi I. Ǵinnî († 392), o. l. p. 19 d. l.

Wright, Gramm. p. 77 dit: „Verba med. hemzata are occasionally inflected like verba med. rad و et ي and take an elif of prolongation instead of the radical hemza with fetḥa. This is particularly the case with the verb سأل, *to ask*, which has سال for سأل, etc.". Et cela est probablement répété dans d'autres grammaires! Weil, Behandlung des Hamza-Alif p. 26 7, s'exprime de la même façon, tandis que Nöldeke, Zur Gramm. p. 6 en haut, est plus exact. Cf. le babyl. šâla, p. 1702. C'est la malheureuse terminologie arabe qui hante toujours l'esprit des savants européens, au lieu de dire que le hamzah est tombé, ce qui a produit la synalèphe. Dans le participe سائل, le hamzah est souvent supprimé, ce qui a donné sâyil, où la voyelle i (sâʾil) a été consonantisée; le y ne remplace pas le hamzah, comme le prétend Löhr, ib. p. 36 n. 2 (et d'autres avec lui). Le hamzah peut ici être conservé. Ainsi en daṯ. on dit sâʾil, où le hamzah marque le hiatus, et le mésopot.

râ'yid, p. 1550/1, est parfaitement juste, où râ' est sous la pression de la tonique. Les impératifs irréguliers سَلْ, خُذْ, كُلْ, مُرْ, qui sont réguliers dans la luġah, doivent provenir de la langue parlée. خُذْ et كُلْ sont encore partout courants, mais مُرْ ne se dit nulle part pour Ù'mur, v. pp. 1791/2, et Brockelmann VGSS I p. 589 en bas, où son yu'mur doit être yû'mur. Lethem p. 116 n. dit que akul, amur, aḫuḏ sont plus communs dans le dialecte de Śuwâh que les formes classiques. Il y a dans les dialectes quelques verbes „secundæ hamzah", où le hamzah est conservé, p. e. بأر, *roter*, imparf. يبأر, vhv.; le hamzah me fut toujours ici distinctement prononcé. Tous ces verbes sont *mediæ* voyelle, qui reçoit son hamzah prévocalique, et ce n'est qu'à ce titre qu'on peut parler de „verbes hamzés".

Dans plusieurs mots „classiques", le hamzah est accentuel. P. e. جُؤْنة et جُونة, p. 316; LA VI p. 348; رُؤْد et رود, pp. 1541 et 1561 et 1773; رُؤْبة et رُوبة, nom propre; رِئبال et رِيبال, I. Sîdah XIV p. 19, où il y a d'autres exemples, Amâlî d'el-Qâlî p. 54, LA XIII p. 280, 1; سُؤْلك, Qor. 20, 36: قد أُوتيتَ سُؤْلَكَ يا موسَى, avec ou sans hamzah, LA XIII p. 339, 9; مُؤْق, *coin de l'œil*, avec ou sans hamzah, I. Sîdah XIV p. 13, 6, LA XII p. 227 sv. De cette façon s'explique مأرب, pp. 84 et 89 n., et عَأْلَم. De Lagarde, o. l. p. 115 considère عألم comme forme fondamentale(!) = עוֹלָם, apparenté à عيلم, mais LA XV p. 315 dit qu'el-ʿAǧǧâǧ avait à tort hamzé ce mot, comme aussi خأتم, ce qui lui valut la critique de son fils Rûbah, „parce que le hamzah n'y entre pas". Il dit cependant que c'est de la même catégorie que (1 قَوْقَأَت الدجاجة وحَلَّأْتُ

1) V. ici pp. 1364/5 et 1779; LA I p. 40; I. Sîdah XIV p. 7, 4.

السويقَ ورثأت[1] المرأةُ زوجَها ولبّأ[2] الرجلُ بالحجّ وهو كلّه شاذّ لأنّه لا أصل له في الهمز. Il cite aussi, d'après el-Liḥyânî بأْز, *faucon*, qui serait du même genre, et ib. VII p. 172 il dit que بأز est une luġah pour بازى et que le hamzah y est مبدلة من الف لقربها منها. Pour nous, بأز est dans le même cas que رأس. Dans tous ces exemples, le hamzah est le résultat de la pression tonique. Le hamzah des „IIIe hamzah" n'est pas conservé dans les parlers courants d'aujourd'hui du Levant, parce qu'on prononce fâ'al, tandis que dans les dialectes bédouins et africains c'est le plus souvent fa'âl, et alors le hamzah est accentuel.

A propos de ce hamzah accentuel après une voyelle longue, I. Sîdah XVI p. 106 raconte une histoire fort intéressante[3]. وزعم (الفارسيّ) أبو العبّاس محمّد بن يزيد (عن بعض الأشياخ أراد محمّد بن يزيد) أنّ أبا حيّة[4] النميريّ كان يهمز كلّ واو ساكنة قبلها ضمّة (وإن لم يكن لها أصل في الهمز) وذلك أنّ الواو المضمومة تُهمز باطّراد فتتوهّم الضمّة التي قبل الواو واقعة على الواو وعلى هذا قرأ بعضهم: فاستغلظ فاستوى على سُؤقه[5] وعادًا الأُؤلى[6] ادغم. قال وكان أبو حيّة ينشد:

لَحَبُّ المُؤقدانِ إليّ مُؤسى . . . . .

[1]) V. ici pp. 1129, 1365 et 1779; LA I p. 10.

[2]) V. Dt. 374 n. 2; LA I p. 10.

[3]) La même chose se trouve aussi ib. XIV p. 13. Ce que j'ai mis entre parenthèses se rapporte à ce passage.

[4]) حيّة comme n. pr. figure dans les Inscript. sinait. Euting N° 152a et 474.

[5]) Qor. 48, 29. Vollers VS p. 94: su'q; lisez sú'q.

[6]) Qor. 53, 51; var. لُؤلا, v. la lecture de Warš p. 1667 s. Il faut transcrire ce لُؤلى par lú'lā et non pas lu'lā.

وعلى هذا يرى الهمز في يُؤْمِن بعد اعتقاد القلب البدلىّ (XIV p. 13) على ما ذكرنا فهذا شيءٌ عرض. L A XII p. 35 cite aussi cet hémistiche de Ǵarîr, mais avec أَحَبُّ المُؤْقِدانِ اليك مُؤْسَى, et avec une autre leçon: أَحَبُّ المُؤْقِدينِ. احبُّ الموقدين me paraît plus juste, et il faut peut-être traduire *ce que j'aime le plus*. Le verset se trouve dans le Diwan de Ǵarîr, éd. Caire, I p. 58; dans une poésie à l'adresse du Khalife Hiśâm, fils de ʿAbd el-Melek:

لحب الواقدان الى موسى وجعدة لو اضاءهما الوقود

où الواقدان est évidemment une erreur. Beyḍâwî I p. 18[1]) a le même verset:

لَحَبَّ المُؤْقِدانِ الىَّ مُؤْسَى وجَعْدةُ إِذْ أَضاءَهما الوَقُودُ

T A VI p. 389 a: احب المؤقدان اليك مؤسى, et il y dit qu'Ibn Ǵinnî dans son Kitâb eś-Śawâḏḏ relève le hamzah dans les deux mots en alléguant la même raison qu'I. Sîdah et que le hamzah est ici admis, جائز.

Je ne sais à quoi fait allusion *„les deux allumeurs"* dans le vers de Ǵarîr. Moûsâ était son fils, Naqâiḍ p. 203, d. l., Kâmil d'el-Mob. p. 300, 12. Abu Ḥayyah († env. 180) était un اعرابىّ فصيح d'el-Baṣrah, Ḥamâsah p. 600, I. Qot., éd. de Goeje p. 486, Ḫiz. d'el-Baġdâdî IV p. 283/4, K. el-Aġ. XV p. 24. Si Abû ʿAlî el-Fârisî († 377) cite cette prononciation d'Abû Ḥayyah, il faut croire qu'elle était une spécialité de ce Bédouin et dont on avait encore conservé la mémoire, mais rien nous autorise à admettre que Ǵarîr lui-même

---

[1]) Qui en parle à propos de Qor. I v. 3 où on lisait يُؤْقِنُونَ, au lieu de يُوقِنُونَ, ce qu'il explique par بقَلْب الواو همزة لضمّ ما قبلها, soit و > ءُ! Je dis: mâśallah! Vollers VS p. 95 le transcrit par yuʾqinûna, où il faudrait yûʾqinûna. V. ici p. 1775, 4.

avait prononcé ainsi. M û'sa a pu effectivement être la prononciation plus ou moins courante, puisque Qor. 28, 9, elle figure comme variante, Vollers o. l. p. 95, qui écrit M u'sā, au lieu de M û'sā. Le hamzah est partout ici accentuel. I. Sîdah paraît ainsi comprendre le hamzah dans بُؤْس, ce qui est juste d'après ce que j'ai exposé p. 68, 9. Seulement, ce hamzah accentuel n'est pas limité à la syllabe -û'; il peut se produire après n'importe quelle syllabe longue: â', î', û'.

C'est de cette façon qu'il faut expliquer le hamzah accentuel dans بئر, بُؤْرَة, v. pp. 1751, 1770, 1775, جُؤْنَة, vhv., رُؤْد, p. 1544 n. 1; = رَأْد, رُؤْدَة, = رَأْدَة, Lane sv., رَأْس, etc., ce qui est pour بِيءْر, بُوءْر, رَاءْس, etc. De même dans m î'tên, *deux cents*, chez Socin Diw. III § 169 a, qui croit avoir mal entendu, ce qui n'est pas le cas. Le hamzah n'y est pas parce que class. c'est مِئَة et مائة, dial. m i è h, Sud, 1380, 9; 1400, 4 d'en bas, m ìat, Ḥoġarîeh, v. Pr. et Dict. p. 168 et ss., Fleischer Kl. Schriften I p. 331 et ss., Nöldeke Beiträge II p. 1523, mais le hamzah est ici sous la pression de la tonique [1]). Aḥmed Fâris dans son Ǵ â s û s p. 37 donne quatre graphies de ce mot: مئة, مأة, ميه et مائة, et il ajoute: وقد رأيتها مكتوبة بخطّ الصغانى وغيره من المؤلّفين الاقدمين مثل فئة بل الخلاف وقع ايضا فى تسميتها وان التعبير بالهمزة من اصطلاح المؤخّرين ومنهم من عبّر عنها بالالف من جملتهم صاحب المصباح ومنهم من عبّر عنها بالالف اليابسة [2]) والاقدمون عبّروا بالالف المهموزة وعدّوا اوّل الحروف الجزء العلم والتمّة اللغة. وممّن عجز عنها ايضا الافرنج عموما فانّها

[1]) Dussaud, Les Arabes. p. 111: m y t. Euting Sin. Inschr. N° 457 porte מאה.

[2]) V. ici p. 1471.

عندهم أوّل حروف الهجاء ولا يفرقون بينها وبين الالف الساكنة وانّهما عندهم على شكل واحد. Le savant libanais parle ici du hamzah en général, mais il a l'idée que le hamzah est une consonne, tout en relevant que les savants arabes ont un peu embrouillé la question du hamzah.

A propos de ce hamzah accentuel après une syllabe longue, je rapporterai ici une petite conversation que j'eus avec mes Ḥaḍramites. Pour constater si dans le mot صيدة, 1238 n. 1, on prononçait avec voyelle longue ou diphtongue, je priai un Ḥaḍramite de le prononcer lentement; il dit alors ṣêʾ-deh. Mon secrétaire Ḥasan el-Hitârî[1]) était présent, et il me fit observer qu'il fallait écrire ṣêʾdeh avec hamzah après le ê. Je fis alors prononcer ce mot vite, et alors le hamzah n'y était pas, bien entendu. Ce hamzah dans ṣêʾdeh est donc à cause de l'accent.

Vollers expose VS p. 94 à propos du hamzah une opinion assez bizarre. Il dit: „En beaucoup de cas nous devons supposer un hamzah artificiel, provenant d'une théorie philologique. La chose paraît être le plus simple dans p. e. saʾq, *cuisse* (Qor. 27, 44), pl. suʾq (Qor. 48, 29), baʾz, *faucon*, I. Yaʿîš p. 1360, 44, šiʾma, *naturel* (Mufaṣṣal p. 173, 2), etc. La même théorie qui, des formes ouestarabiques râs, bûs, fûl, bîsa, a produit les formes neǵdites raʾs, buʾs, fuʾl, biʾsa, pouvait aussi créer par analogie les formes hamzées susmentionnées". Son argumentation avec un „hamzah artificiel" est étrange. Le hamzah est ici à cause de l'accent sur la voyelle longue finale. Qor. 27, 44 porte ساقَيها que I. Kaṯîr prononça سأقيها en donnant un fort accent à la

[1]) Il est le fils du feu Qâḍî de ʿAden. Les B. el-Hitâr étaient des maśâiḫ, originaires d'et-Tureybah, au pays de Zebîd. Le sultan el-Melek el-Aśraf el-Rasûlî (694—696) en parle dans son Ṭurfat el-Aṣḥâb, mon ms. à la fin, Dṯ. 433.

syllabe sâ, ce qui amena le hamzah: sâʾ. Les autres mots sont sûʾq, bâʾz, śîʾma, car avec suʾq et baʾz, ces mots seraient bilittères, ce qui n'est pas le cas. Dans la variante يُؤْقِنُون, Qor. 2, 3, < يُوقِنُون, le hamzah s'explique par l'accent p. 1772 n.. Ce n'est pas بقلب الواو همزة لضمّ ما قبلها, comme le dit el-Beyḍâwî, mais le hamzah peut suivre une syllabe longue û, comme on a pu constater dans ce qui précède. De même, سُؤْرَة pour سُورَة, *chapitre du Qoran*, n'est pas parce qu'il provient de سأر, LA sv., Lagarde Mitteil. III p. 206, mais à cause de l'accent: sûʾra, non pas suʾra, comme le transcrit Vollers o. l. p. 95.

A propos de بُؤْرَة, p. 1664, LA sv., de Lagarde, *Bildung der Nomina* p. 58, dit que c'est pour búʾurat. Or, tous les mots indiquant *trou*, *perforation*, *creux*, *évasement*, *cavite* etc., sont sur le paradigme فُعْل et فُعْلَة, dont on trouvera des exemples Ḥḍr. p. 252, auxquels on peut ajouter جُورَة, جُوخَة, خُدّة, vhv., خُرْزَة, Ḥḍr. Gl. sv., خُدْرَة, p. 659, رُضْدَة, رُقْبَة, زُبْيَة, فُرْضَة, p. 566, قُفْبَة, هُوَّة, et d'autres. بُؤْرَة est donc un فُعْلَة régulier, qui reçoit un hamzah accentuel, comme bîʾr, et le mot est bûʾrah et non pas buʾurah, ce qui pour de Lagarde représente بُؤُرَة, qui n'existe pas, ni primaire ni secondaire. Le mot est *secundae* w. Si بأر est dénominatif de بِئْر, comme le dit Lagarde ib. note, cela est à prouver; cf. بِرّ, vhv..

C'est le même hamzah accentuel que dans la finale -âʾ, comme dans بناء, بكاء, p. 1467 et ss.,[1] رجاء, p. 1175, رداء,

[1] I. Sîdah XIII p. 140, 7 donne بُكَاء et بُكًا, et il dit d'après Abu ʿAlî: والمدّ أقيس لأنّه على باب الاصوات فالفعال في الصوت أكثر من الفعل الخ. Il ne s'est pas aperçu que بكا, bûka, est à cause du recul de l'accent.

p. 1237, رشاء, p. 1285, رُناء p. 1465, رناء, p. 1206 n., سماء pp. 1206, 1208, 1466, 1467 n. etc.; cf. I. Sîdah XIV p. 11. Abu el-Barakât, o. l. p. 316, 15 dit: انه يجوز أن يُمَدّ منه المقصور ويُقصَر منه الممدود اذا كان له نظيرٌ من المقصور او الممدود فيجوز عنده مدُّ رَحًا وهُدًى وحجًى لانّها اذا مُدّت صارت الى مثل سماء ودُعاء ورِداء ويجوز عنده قَصْرُ سماء ودعاء ورداء لانّها اذا قُصرت صارت الى مثل رحًا وهدًى وحجًى. Il constate bien ici le fait, mais il n'en explique pas la raison d'être: c'est le recul de l'accent, qui repose alors sur la première syllabe: sàma, tandis que, avec la tonique sur la seconde syllabe: samâ᾿, le hamzah est nécessaire, v. pp. 1206 n. et 1677. Mattsson, o. l. p. 61, constate bien que „à la fin des mots, hamzah tombe régulièrement, aussi bien après une voyelle qu'après une consonne, p. e. sama, *ciel*, śi, *chose*, pl. ᾿iśya, ḍaww, *lumière*, fäey, *ombre*", mais il ne remarque pas que c'est le recul de l'accent qui a amené la chute du hamzah. Du reste le hamzah de ضَوْءٌ et شَيْءٌ, p. 1503 n., n'est pas le même que dans سماء. I. Sîdah XVII p. 138, 7, 16 admet aussi ضَوٌّ, v. p. 1782. Le même hamzah accentuel se trouve dans ǵâ᾿y, Ḥḍr. p. 314, 10 d'en bas, سُلّاء, ib. p. 309 et dans les فُعَلاء, 1579 et n. 1 et ici p. 1339. Dans les pluriels tels que أَطِبّاء et اطبّا, c'est l'accent qui a amené la différence de prononciation: aṭibbâ᾿ et aṭìbba, Abu el-Barakât o. l. p. 319, qui cite un verset où il y a les deux prononciations, qui existent aussi dans quelques dialectes, v. ici p. 1339.

Deux hamzah ne peuvent se suivre, selon les Arabes, ce qui est naturel; v. cependant p. 1792, 11. Abu el-Barakât en cite un seul exemple fourni par Quṭrub dans un ancien Ṭawîl.

فانّك لا تَدْرِى مَتَى ٱلْمَوتُ جائِىءُ

Mais ici les deux hamzah ne se suivent pas: le participe est ǵâʾ-i-ʾun, où le premier hamzah a été placé, selon l'habitude, sur l'i, et le second hamzah, séparé du premier par la voyelle i, indique le hiatus entre i et la nounation. Et qui sait si l'on n'a pas prononcé ǵâʾiyun? Cf. sur جائيء L A I p. 60, 4 d'en bas.

Le hamzah final se trouve aussi قُولِيءْ, قُولَاءْ, قُولُوءْ des Grammaires arabes, L A I p. 10, Lane p. 3 col. 2, Brockelmann o. l. I p. 48 d *x*; Dt. 1209, 1405 et ici p. 342 sub حبلاء. El-Azharî, dans la Préface de son تهذيب اللغة, Monde Oriental 1920 p. 48, dit: ترى أنّ بعض العرب اذا وقف عندهنّ [1] همزهنّ لقولك للمرأة إفْعَلِي وتسكت وللاثنين إفْعَلَا وتسكت وللقوم إفْعَلُوا وتسكت وانّما يَهْمَزْنَ في تلك اللغة لأنّهنّ اذا وُقِف عندهنّ انقطع انفاسُهنّ ورجعن الى اصل مَبْدَئهنّ من عند الهمزة وهذه حال الواو الساكنة بعد الضمّة والياء الساكنة بعد الكسرة والالف الليّنة بعد الفتحة الخ. Le même processus est observé dans les dialectes daṯînois et ḥaḍramite, 323, Ḥḍr. pp. 309 n. 2; 287, 2: ugrubîʾ: le hamzah est ici sous la pression de la tonique finale. La syllabe finale des verbes porte le plus souvent la tonique dans le Sud [1]), comme je l'ai déjà dit; p. e. istawâʾ qalîl šûṛêl, *il y avait peu de travail*, Arabica III p. 107, 3 d'en bas; cf. ib. p. 104 n.; d'autres exemples, tirés de mon Ḥḍr., chez Brockelmann o. l. I p. 48; kuftûʾ ʿayâlkom ʿandekom bil-lêl, *retenez vos enfants à la maison le soir*, Ḥḍr. p. 77, n. Cf. la Tradition: اكفتوا صبيانكم حتى تذهب فَحْمةُ العشاء, Nihâyah IV p. 25. L A II p. 385 et XV p. 345, 9 d'en bas,

[1]) C'est à dire í, ú et á.

[2]) P. e. waqàʿ, 85, 21. ǵĕríʿ, 86. 4; reḍí, qaḍì, laǵì : hufí, 319 et n. 1. Cf. Marçais Ulâd Brāhîm p. 57 et n. 4.

Wellhausen Reste[2] p. 158 et n. 3 qui n'a pas compris ce verbe. Il est inutile de mettre un sukûn sur le hamzah, car ce n'est pas lui qui est quiescent, mais la voyelle finale qui reçoit un hamzah final accentuel.

De cette façon s'explique aussi le hamzah dans حُبْلَأْ, v. Dt. 1210, 1405 et ici p. 342, I. Ǵinnî dans son سِرّ الصناعة p. 4 dit: وحكى سيبويه منهم في الوقف: هذه حُبْلَأْ يريد حُبْلَى ورأيت رجلأْ يريد رجلَاْ فالهمزة في رجلأ انّما هي بدل من الالف التي هي عوض من التنوين في الوقف ولا ينبغي ان تحمل على انها الخ. Pour moi, c'est l'accent final qui a motivé le hamzah, pas autre chose.

Brockelmann, Gr. Socin p. 11 d, dit que le hamzah final tombe en pause, ce qui n'est pas exact, quoique les gramm. arabes disent de même. Le hamzah dans إرضاءٌ, n'est pas de la même provenance que dans برْءٌ, شيءٌ, نَوْءٌ, ib.

Dans le Tahdîb el-Alfâẓ d'I. es-Sikkît p. 495, on lit à propos du verbe استنشى. قال ابو زيد: والعرب تغلَط في هذا فيقولون الذئبُ يستنشئُ الريحَ فيهمزون وليس اصلهُ الهَمْز. Cela prouve que les Arabes (= Bédouins) prononçaient ou bien yastànśi ur-rîḥ sans waṣl,, et alors avec hamzah beyna beyna: yastanśi' ur-rîḥ, ou bien yastanśì' ur-rîḥ, et alors c'est le hamzah accentuel après la longue śî; il faut savoir si la voyelle finale de يستنشيُ était ici prononcée alors et lié à l'article suivant: śi-ur-rîḥ. Le hamzah a dû s'y trouver, puisque Abû Zeyd a relevé cette prononciation. Cela est copié par I. Sîdah XIV p. 6, 9, et ib. p. 7, 5 il dit de استنشأْتُ الريحَ que: هذا البدل ليس عن ضرورة لانه لو لم تُبْدَل لكان الوزن واحدا لكنّه ضَرْبٌ من التصرُّف في اللغة.

Comme exemples analogues, il cite aussi حلّات السويقة et نبّت باخيج, v. ici p. 1771, 1, mais il ne l'explique pas, bien entendu, par l'influence de l'accent.

Dans ma critique sur les ouvrages de Jahn et D. H. Müller, j'ai exposé, MJM p. 35, l'emploi du hamzah, et je n'ai pas changé d'avis depuis. Cf. Stumme, MGT p. 201 en haut, qui dit avec raison que „le hamzah dans grá᾽, de قرأ, est secondaire et que á est ici pour le dialectal ā". Seulement, le hamzah dans قرأ est intervocalique pour qarà᾽a, et si le dialecte a garáʾ, il faut bien écrire garàʾ, à cause de l'accent et nullement parce que ce verbe, pas plus que tous les autres فعأ, serait un „tertiæ hamzah" [1]), v. ici pp. 1363 et 1770/1.

Les Bédouins de toute la Péninsule prononcent le parfait faʾàl p. 1777, Wallin ZDMG VI p. 194, Socin Diw. III p. § 126, ici p. 1780, comme dans les dialectes maghribins, plus rarement fàʾal. De faʿàl on trouvera beaucoup d'exemples dans mes textes de Ḥdr. et de Dt.: p. 1777 n. 2. De cette façon, on prononce qarâʾ, *lire*, et anciennement qaràʾa, p. 1363 et ss.: dans ce cas, le hamzah est motivé par l'accent; begā, *il resta*, Socin Diw. III § 169 e = N° 69 v. 3, où il faut begàʾ. Le hamzah n'y est pas radical. Wallin ZDMG IX p. 68 dit avec raison que قرأ est ainsi prononcé „parce que la seconde syllabe est devenue longue par position", après la chute de l'iʿrâb: seulement, il faudrait, pour être tout à fait exact, transcrire qarâʾ. Wallin ajoute avec raison, ib. p. 68, qu'il ne faut pas articuler ce hamzah trop fort, car alors il peut facilement s'intensifier en ع: v. exemples ici p. 1755. Avec la prononciation qàra, la IIIe radicale tombe au parfait, et dans tawàdda, tabàrra, taǵàzza, le hamzah tombe, ce que Naṣr el-Hûrînî o. l. pp. 96 et 108 explique par „le

[1]) Sur قرآن, voir plus loin p. 1805.

changement du hamzah en alef après le fatḥa en pause, ce qui est régulier". Le hamzah ne se change pas en alef, mais c'est l'alef qui perd ici son hamzah prévocalique. Vollers VS p. 84 veut que qàra provienne de l'imparfait yàqra, en conformité avec ràmā et ġàzā, mais nous avons vu pp. 1363 et ss. et 1463 d. l. et n. 2 que la luġah a aussi رمأ, à cause de l'accent sur la seconde syllabe. L'argumentation de Vollers ne serait juste que si les anciens Arabes avaient toujours prononcé fàʿala, ce qui n'est pas du tout certain. C'est là la prononciation syro-arabe. Stumme est même d'avis, Arabisch Turkisch Persisch p. 15, que c'est le κοινὴ διάλεκτος de la Syrie qui a mis son empreinte sur la prononciation de l'arabe classique. Kampffmeyer avait déjà avancé cela. Je crois que l'Egypte, avec son Université el-Azhar, construite en 359—361, y a aussi beaucoup contribué. Fleischer Kl. Schriften I p. 44 expose l'accentuation de la luġah d'après la routine courante, qui n'est pas toujours en harmonie avec la langue parlée. Feghali o. l. p. 7 dit que „le hamzah final tombe en règle dans le parler de KʿA sans produire l'allongement compensatoire sur les voyelles précédentes.... Du reste, en syriaque (et d'avantage en hébreu), le hamzah s'affaiblit souvent et perd, lorsqu'il est 3e radicale, sa valeur consonantique". Le hamzah ne peut „produire un allongement compensatoire sur les voyelles précédentes"; c'est là une absurdité, et je ne connais pas que le hamzah ait été marqué en syr. et en hébreu. Il cite comme exemples śá < شاء, ǵá < جاء [1]); sáma < سماء, où c'est l'accent qui a motivé la chute, v. p. 1206 n., cf. KʿA p. 157, où il prétend que ʾèǵa est une métathèse de جيء, qui y existe aussi comme ǵá, p. 160; on n'acceptera pas cette métathèse, j'espère. Un hamzah radical est un faux terme de convention.

[1]) Il me cite Dt. 698 en me faisant écrire äǵa et aǵaʾ, mais j'y donne àǵa et äǵà.

Marçais, dans la Gr. du dialecte des Ulâd Brāhîm p. 8, dit que le hamzah terminal classique a purement et simplement disparu: „α. précédé d'une voyelle brève comme dans tous les فعأ, p. e. bṛa, *guérir*, بَرِئَ, bṭâ, *tarder*, بَطُؤَ, qṛa, *lire*, قَرَأَ, et dans quelques substantifs, comme ḫṭâ, *faute*, خَطَأ [1]); — β. précédé d'une voyelle longue ou d'une diphtongue: smâ, *ciel*, ḍáu, *lumière*, šèy, *chose*, etc.". Dans sa Gr. du dialecte de Tlemcen p. 21, mon savant ami s'était déjà exprimé ainsi: „Le hamza final tombe simplement: šòrka, = شَرِكَاء, ou se réduit à une voyelle longue: qrâ = قَرَأ, ou donne un y qui finalement se déconsonantise en i: bennâi = بَنَّاء". Dans šòrka et les mots analogues, v. ici p. 1339 sub فَعَلَاء, le hamzah est tombé parce que l'accent n'est plus sur la dernière syllabe; dans qrâ le hamzah ne s'est point réduit à une voyelle longue, ce qui serait un miracle phonétique, et dans bennâi le hamzah n'a pas donné un y, ce qui serait tout aussi miraculeux, mais c'est parce que la racine est bny, et la troisième radicale reparait tandis que dans la forme classique, بَنَّا, elle est tombée v. p. 1466 n. 2. Dans Ulâd Brāhîm p. 112, Marçais tâche d'expliquer ces formes ou bien „par transformation dialectale de ء en y", ce qui est une impossibilité phonétique, ou bien par le fait que c'est là une vieille forme antérieure à فعّاء". La dernière alternative me parait à présent très probable, contrairement à ce que je supposais dans ma MJM p. 17. La troisième éventualité que propose Marçais s'explique par la deuxième. Ces فعّاي faʿʿây sont toujours ainsi prononcés en Afrique et en Arabie. Fischer, Marokk. Sprichwörter, MSOS I p. 195, Ḥḍr. p. 398: bakkây, *pleurnicheur*, ǵannây, *chan-*

[1]) V. ici p. 1757 et n.

teur, v. ici sub بنّاء; ʿala riglêh maśśây[1]), *marchant à pied*, Rössler MSOS I p. 77, 1; wên śarrây el-ʿabd, *où est l'acheteur de l'esclave?*, récit du Ḥaurân; ḥauwây, *charmeur de serpents*, Musil o. l. p. 415, 5 d'en bas. On voit donc que cette forme est fort répandue. On pourra comparer les noms d'artisan: baḥḥârî, ḥaddâdî, dallâlî, ǵazzârî, ǵallâbî dans le dialecte de Barnou et en éthiopien. Ce n'est pas le hamzah qui soit ici devenu y, pas plus que dans عباية, عظاية, etc., v. ici p. 1469, dans سقّاية < سقّاءة, قرّاية < قرّاءة, où le y serait, d'après I. es-Sikkît, Haffner TAL p. 56, à la place du hamzah.

Dans les verbes فعأ susmentionnés, dont le habitus est le même dans tous les dialectes maghribins, il me semble bien que le hamzah final accentuel ne soit point tout à fait disparu, car dans brâ, qrâ, etc., l'accent repose sur la dernière syllabe, qui doit alors forcément recevoir son hamzah accentuel. Il en est de même de smâ, *ciel*, lorsqu'il n'est pas prononcé sàma, mais samâʾ, comme dans le Sud de l'Arabie, v. p. 1776. Dans ضَوْء > ضَو le hamzah a complètement disparu, parce que le tanwîn n'est plus prononcé et qu'il n'est pas précédé d'une finale longue. La luġah connaît aussi ضَوْ < ضَوْء, I. Sîdah XVII p. 138, 7, 16, même ضَوّ, ib. XIV p. 15, 10, comme جُزُّ et مَرُّ, variantes qoraniques, p. 1797. Dans ضواء = ضياء, le hamzah a aussi disparu, car le hamzah final est sous la pression de l'accent, LA sv.

Je parlerai maintenant un peu en détail de همزة القطع et همزة الوصل. C'est un terme inexact que de dire همزة الوصل. Il faudrait l'appeler ألف الوصل, car il ne possède pas de hamzah du tout. C'est seulement le nom conventionnel pour

[1]) Qor. 68 v. 11: مشّاء.

l'alef, lorsqu'il est élidé dans les cas énumérés ici plus loin, où il est prosthétique et lorsque ces mots sont au début de la phrase, où il est véritablement hamzat el-Qaṭʿ. Le Qorân commence par أَلْحَمْدُ لِلّٰهِ dans toutes les éditions, p. e. Beyḍâwî et Śarîf ʿOṯmân, mais l'édition de Flügel a plus correctement اَلْحَمْدُ. En réalité, le hamzat el-Waṣl n'existe pas.

Wright Gramm. I p. 20 D est ici parfaitement juste.

Fleischer, Kl. Schriften I p. 29 dit: „L'alef de liaison a, de par lui-même, sa pleine valeur consonantique et sa prononciation indépendante, mais il (l'alef de liaison) perd aussi bien celle-ci (= sa prononciation) que sa voyelle complètement dans une synalèphe, de façon qu'il n'est plus un signe phonique, mais seulement un signe graphique". Si l'alef de liaison, أَلِفُ ٱلْوَصْلِ, a sa „pleine valeur consonantique", c'est donc une consonne, ce qu'on ne saurait en aucun cas accepter, et s'il a „sa prononciation indépendante", il n'est plus l'alef de liaison, mais هَمْزَةُ ٱلْقَطْعِ. Le fait que cet alef de liaison peut se contracter avec une voyelle précédente prouve bien, de même que son nom, أَلِفُ ٱلْوَصْلِ, que cet alef n'a pas de valeur consonantique, mais vocalique. J'ai déjà, comme étudiant à Leipzig, discuté cette question avec feu mon maître, qui était alors de mon avis. Il aurait bien fait de ne pas laisser subsister la phrase que je viens de citer.

I. Hiśâm († 761)[1], dans son قَطْرُ ٱلنَّدَى, a un chapitre important sur le هَمْزَةُ ٱلْوَصْلِ. Il y dit, selon la traduction de Goguyer (Brill 1887) p. 393: „Le Hamzah — de اُسْم par i et u, de اِسْت, اِبْن, اِبْنُم, اِبْنَة, اِمْرُؤ, اِمْرَأَة, du duel de ces noms, de اِثْنَانِ et اِثْنَتَيْنِ, de أَلْغُلَام et أَيْمُنُ ٱللّٰهِ dans le serment, par a dans ces deux-ci, et encore par i dans اِيْمُن — est un hamzah de liaison: c'est-à-dire qu'il se maintient quand le mot est

[1]) Il était l'élève du grand Abu Ḥayyân. Cf. ici pp. 1790 et 1795.

initial et se retranche quand il ne l'est pas; de même est celui du passé des verbes de plus de quatre consonnes, comme dans إِسْتَخْرَجَ, celui de leur impératif et de leur infinitif, celui de l'impératif des trilitères comme أُقْتُلْ, أُغْزُ et أُغْزِى par u; comme إِضْرِبْ, إِمْشُوا et إِذْهَبْ par i, qui est aussi la voyelle de tous ceux dont la voyelle n'a pas été indiquée".

I. Hišâm continue à se servir de ce terme hamzat el-waṣl, même lorsque ce „hamzah" est au début d'une phrase, de même que ses prédécesseurs et ses successeurs. Cf. p. 1790.

August Müller, dans sa Grammaire arabe p. 16, donne ذو آلأَعْلال, comme un exemple de الف الوصل, mais c'est là le همزة القطع, et ib. فلبْتداء doit être prononcé fî libtidâ᾽, et ذُلْعلال est ذُوآلأَعْلال, et ce n'est pas un exemple de وصل. Tout cela figure également dans la grammaire de Wright I p. 21 c, qui dit que فِي آلأَبْتداء est prononcé comme si c'était écrit فلبْتداء et فِي آلأَرْض, comme فلَرْض, ذُوآلأَعْلال, comme ذُلْعلال. Ces exemples sont pris à la gramm. de Caspari et se perpétueront sans doute dans toutes les autres grammaires! Dans la luɣah, c'est fî libtidâ᾽, fî larḍ et dans le parler c'est fĭl-ibtidâ᾽ et fĭl-arḍ. Dans le vers le premier fait fî-lib-ti-dâ᾽ ––◡– et le second fi-lar-ḍi ––◡, si toutefois on s'y sert de cette contraction, v. ici p. 1667 et ss. Je tiens à relever ce *lapsus*, parce que ses grammaires sont très employées par les jeunes arabisants.

Les savants des écoles d'el-Koûfah et d'el-Baṣrah ont beaucoup discuté sur cette question. Cette controverse est exposée en détail par Abu el-Barakât el-Anbârî († 577) dans son ouvrage كتاب الانصاف في مسائل الخلاف dont le prof. G. Weil nous a donné une excellente édition, p. 309 et ss. Cette contro-

verse n'a pour nous qu'un intérêt historique. Elle provient uniquement de la différence que les Arabes ont faite entre همزة القطع et همزة الوصل, différence que nous ne pouvons accepter que comme une terminologie de l'emploi du hamzah, ainsi que je l'ai déjà relevé et dont je vais encore parler.

La même controverse quelque peu vive a eu lieu entre deux des plus grands sémitisants allemands, J. Barth, Z D M G 44 p. 681 et ss., ib. 48 p. 7 et ss. et F. Philippi, ib. 49 p. 187 et ss. Ce n'est certainement pas Philippi qui y a tiré la courte paille, ainsi qu'on le verra plus loin.

Abul Barakât, o. l. p. 315 en bas, dit, à propos de وأحدْ اثنين, que „le hamzah de اثنين est le hamzat el-waṣl et que وأحدْ est en pause, اثنين est au commencement d'une phrase, et alors son hamzah est comme hamzat el-Qaṭᶜ, quand même ce ne serait que hamzat el-waṣl, *parce que hamzat el-qaṭᶜ et h. el waṣl sont égaux au commencement d'une phrase,* تستويان في الابتداء." La première partie de ce raisonnement est bien étrange, tandis que la dernière partie est tout à fait juste. Weil, Die Behandlung p. 56. Nous avons ici encore un exemple de la chute de l'iᶜrab, survenue bien avant l'islâm, car وأحدْ n'est pas du tout en pause, mais intimement lié au génitif suivant. Si les deux hamzah sont égaux في الابتداء, c'est que la différenciation que font les grammairiens dans les quelques cas où figure hamzat (alef) el-waṣl est purement chimérique, et le h. el-waṣl n'est pas même prononcé dans le waṣl dans les poésies. Pour nous, h. el-waṣl dans اضرب sans liaison avec le mot précédent est bien h. el-qaṭᶜ, pp. 1045, 1519. Barth, Z D M G 44 p. 695 et ib. 48 p. 10 caractérise cette prosthèse au début d'une phrase (أ, ٱ) comme „un souffle faible, *schwacher Hauch*, mais qui

n'a rien à faire avec le hamzah, ni en hébr., ni en arabe". La comparaison qu'il y fait avec l'hébr. hiqqatēl prouve bien que أنْقَتَل peut aussi être إنقتل lorsqu'il n'est pas lié à un mot précédent. On l'écrit انْقتل parcequ'on avait la conscience que l'alef est ici prosthétique, v. p. 1796; c'est là une habitude graphique seulement. Barth, ib. prétend que le hamzah, c'est à dire أ, ne disparaît jamais, contrairement à son „souffle faible", c'est à dire h. el-waṣl. Les exemples de la chute du h. el-Qâṭᶜ dans la luġah sont innombrables, ce qui infirme la théorie de Barth. Selon lui ib. p. 21, la prosthèse أ est = א, comme dans אֶצְבַּע = إصبع[1]), mais en hébr. le hamzah n'est jamais marqué, comme en arabe. Il me paraît inexact de toujours considérer le א hebr. comme un *alef hamzatum*. Comment faut-il expliquer la prosthèse dans l'éthiop. አራሕ, *main, paume de la main* = رَاحة; v. ici p. 1541. La prosthèse y paraît sans raison d'être. Barth dit en outre, ZDMG 44 p. 681, que „الف الوصل des impératifs et le hamzah des substantifs sont deux choses différentes qui n'ont rien à faire l'une à l'autre, ni en arabe, ni en hébreu". Cela est faux. Dans les exemples qu'il y cite pp. 681 et 695 d'un *alef prosthétique*, dans des cas énumérés ici p. 1783, l'alef el-waṣl peut devenir hamzat el-Qaṭᶜ, v. ici p. 1670 et s., au commencement d'une phrase, même d'un mot. Philippi, ZDMG 49 p. 190, dit avec raison: „Et nous voyons par ce fait que, dans ces cas (il parle de إبن au début d'une phrase), le hamzah est ajouté graphiquement, que les Arabes dans l'écriture n'ont pas distingué entre l'alef comme souffle léger et son explosif du larynx". Si les Arabes ne marquent pas ici le hamzah, mais seulement la voyelle,

[1]) V. ici pp. 1599 et n., 1649. L'étymologie de Lagarde est approuvée par A. Müller ZDMG 44 p. 537, mais je ne crois pas par d'autres après lui.

اِبن, اَلْحمد, etc., c'est une légère erreur graphique de leur part, une habitude orthographique qui est relativement récente, et rien ne prouve qu'ils aient prononcé اَبن et اَلحمد, etc., autrement qu'avec hamzah: إِبن et أَلحمد, etc. Cette expression „souffle léger, leiser Hauch" ne serait autre chose que le ء, qui n'entre pas ici. Sîb., éd. Caire II p. 62 dit, à propos du nom des lettres b, d > 'ib, 'id: فألحق ألفا موصولة قال (الخليل) كذاك أراهم صنعوا بالساكن ألا تراهم قالوا ابنٌ واسمٌ حيث أسكنوا الباء والسين وأنت لا تستطيع أن تكلّم بساكن في أوّل اسم[1] كما لا تصل الى اللفظ بهذه السواكن فألحقت ألفا حتى وصلت الى اللفظ بها et ib. Sîb. dit: ليس في الدنيا اسم أقلّ عددا من اسم على ثلاثة أحرف. V. ici p. 1811.

Barth, ib. p. 695, dit en outre que „le protosémitique n'avait pas ici besoin d'une prosthèse soufflée là où l'arabe a un ا, car اِبْن est בֵּן, שֵׁם = اِسْم, שֵׁת = اِسْت, اِمْرُؤ = ܡܪܐ = mărʾâ, et انقتل = נִקְטַל". Et il continue ainsi: „ألف الوصل est, dans tous ces cas en arabe, motivé par le fait que la voyelle, qui était primitivement א après la première radicale, a été transférée devant celle-ci et que le mot, afin qu'il ne commençât pas par une voyelle, devait avoir, au début de la phrase, un „souffle faible" devant lui, mais qui, en connexion intime avec la voyelle finale du mot précédent, fut élidé". La raison de cette prothèse me paraît, au contraire, être que dans ces cas particuliers en arabe la première radicale avait déjà anciennement une voyelle assez fugitive, comme je l'ai dit p. 1520, et que la voyelle a été préposée devant la première radicale pour lui donner plus de vie, chaque con-

[1] On sait que le aṣl est ici بَنٌ et سِمٌ.

sonne devant avoir sa voyelle. L'hébr. a ici son s'ĕwâ mobile, qui fait le même service. La prétention qu'un mot en sémitique ne peut débuter par une voyelle est pour moi une absurdité. Philippi ZDMG 49 p. 187 et ss., a réfuté avec succès l'opinion erronée de Barth, mais je ne puis y accepter tout ce qu'il avance. Il confond, lui aussi, le hamzah avec la voyelle précédée de son hamzah, أ = ءَا, mais il a parfaitement raison de dire qu'en arabe moderne la distinction entre l'*elif conjunctionis* und *sejunctionis* est gratuite, ib. p. 191. Voyez ici pp. 89 et 514 et ss.

Pour nous, hamzat el-waṣl dans اِضْرِبْ, sans liaison avec un mot précédent, p. 1045, est bien h. el-qaṭ[c] et non pas seulement un „souffle faible", comme le caractérise Barth, réfuté par Philippi, et cela nous donnerait alors un troisième hamzah, qui n'existe pas. Les Arabes prétendent, Abul-Barakât, o. l. p. 309, 16, que h. el-waṣl est ساكنة, mais c'est là une fausse terminologie, car l'alif ou bien porte une voyelle hamzée ou bien il s'élide en liaison, et l'expression ساكنة implique seulement que la consonne n'a pas une voyelle à elle, p. e. قَتْلَ, ou le تْ est ساكنة, mais il partage la voyelle avec la consonne précédente.

Abul-Barakât finit son article sur l'impératif اُفْعُلْ p. 312, en disant: يقال يا زَيدُ اِضرب ويا عمرو اُدْخُل باثبات الهمزة وذلك لا يجوز, mais il ajoute sagement والله اعلم. Dans l'édition de Weil, اِضْرِبْ et اُدْخُلْ sont ainsi vocalisés, mais il faudrait, d'après moi, إِضْرِبْ et أُدْخُلْ, car le soi-disant همزة الوصل n'est point un hamzah, mais une voyelle qui s'élide et qui non élidée est h. el-Qaṭ[c], v. ici p. 1519. Zamaḫšarî el-Mufaṣṣal p. 165 dit bien: لا تُخفَّف الهمزةُ الّا اذا تقدّمها شيء وإن لم يتقدّمها نحو قولك أَبٌ أُمٌّ إِبِلٌ فالتحقيق ليس الّا. Abul-Barakât

veut dire par son الله اعلم que la liaison avec le mot précédent ne se produisait pas ici, mais que cela serait plus correcte selon la théorie des grammairiens, basée uniquement sur la procédure courante dans les poésies. Ib. p. 313, il mentionne que quelques Arabes ont prononcé: بِسْمِ ٱللَّهِ ٱلرَّحْمٰنِ ٱلرَّحِيمَ ٱلْحَمْدُ لِلَّهِ بفتح الميم, en transportant la fatḥah du hamzah d'al-ḥamdu sur le mîm précédent et que Abu Gᶜaᶜfar Yazîd b. el-Qaᶜqâᶜ el-Madanî, un des coryphées des lecteurs, lisait Qor. 2, 32; 17, 63; 18, 48; 20, 115; إِذْ قُلْنَا لِلْمَلَائِكَةُ ٱسْجُدُوا. Dans ces passages, الرحيم est en pause, et alors la prononciation d'al-ḥamdu devrait être أَلْحَمْدُ, comme dans l'édition de Flügel et selon Wright Gr. I p. 20 D. للملائكة me paraît être également en pause, mais le lecteur a voulu établir la liaison avec l'impératif, où il voyait l'alif el-Waṣl, en conformité avec *qâla hrùǵ > qàlaḥruǵ, p. 1045, Brockelmann Précis p. 62, ce qui n'est pas une prononciation de la langue parlée. Avec cette lecture d'Abu Ǵaᶜfar, l'iᶜrâb théorique a reçu un rude coup. Elle prouve qu'on ne procédait pas toujours selon la règle des grammairiens, en faisant des concessions au langage parlé. Elle prouve aussi qu'on n'avait pas encore divisé en versets le *textus receptus*, qui a partout ici les voyelles de l'iᶜrâb. Cela ressort également des lectures de Warś, p. 1668 n. 3. I. Sîdah XIV p. 16 donne d'autres exemples analogues, mais son explication n'est pas toujours bonne; il table trop sur la poésie à l'exclusion de la langue parlée. Weil dans son Alef-Hamza cite p. 54 et s. aussi ces lectures et il les explique de la même façon que moi-même. Il y a des mss. qoraniques selon la récension de Warś, p. e. à Rabat, Cat. N° 1.

Dans I. Qot. de Goeje vocalise p. 36, 4: اليوم يبنى الخ; p. 61, 3: الآكلين; p. 72, 5; المَرْءُ; p. 480, 14: اذْكُرْ, tout cela

au début d'un hémistiche: voir ici p. 1519. Les mots tels que ٱبن, ٱسم, etc., doivent être traités graphiquement de la même façon au début d'une phrase, où ٱلف ٱلوصل n'a pas lieu, Philippi o. l. p. 189, contre Barth. Zamaḫšarî, qui est pourtant sous l'empire des phonéticiens arabes, dit, Mufaṣṣal I p. 169 à propos des mots qui figurent chez I. Hišam *ut supra* p. 1783 que فاذا وقعت فى موضع الابتداء أُوقِعَت قبلها هَمَزاتٌ مُزِيدَةٌ متحرّكة لانه ليس فى لغتهم الابتداء بساكن كما ليس فيها ٱلوقف على متحرّك. Il faut donc écrire إِبن [1]), etc., au début d'une phrase, puisqu'on prononce ainsi. Lorsqu'il dit qu'en arabe on ne peut commencer par un mot dont la première lettre est sans voyelle, il a bien raison, mais pour lui, comme pour *tutti quanti*, l'alef est consonne. Le maintien de ce hamzah dans ces mots dans le دَرْج est cependant, selon lui, ib. l. 7 d'en bas. خروج عن كلام العرب ولحن فاحش, et il ne faut donc pas dire الإسمّ, الإنطلاق, etc., ni مِن إِبْنِك ni عن إِسْمِك, ce qui prouve qu'on parlait alors ainsi — et l'on parle ainsi encore aujourd'hui.

Si l'on marque, ou non, le hamzah initial, cela revient au même, car il y est virtuellement toujours au début d'une phrase. Howell Gramm. I p. 2 cite le célèbre vers d'el-Motanabbî:

آلخيلُ وٱلليلُ وآلبيداءُ تَعرِفُنى الخ

mais l'édit. d'el-ʿOkbarî, Caire 1287, II p. 287 porte فآلخيل. En général on ne marque pas le soi-disant hamzat el-Waṣl au début d'un hémistiche, p. e. Geyer Altarab. Diiamben p. 113 v. 150: اشيبّ et L A XIV p. 97, 11: على [2]) ٱليومَ نَضرِبْكُم

[1]) Au pl. أَبنَاء, Geyer Diiamben p. 57 v. 167.

[2]) L A sv. dit نَضرِبْكُم من جائزات ٱلشعر, C'est là la langue parlée.

تَنْزِيلَه, raǵaz d'I. Rawâḥah. أَتَحِلُّ قَوْلَ الشِّعْرِ يَتَتَبَّعُ, ʿUmar I A R (éd. Schwarz) N° 46 v. 3. Moḥ. eś-Śingîṭî ne marque pas ce hamzah dans l'édition des Sept Moʿall., Caire 1319, tandis qu'il marque toujours le h. el-Qaṭʿ initial. Le vers 107 de l'Alfîah commence par أَلْ حَرْفُ تَعْرِيفٍ أَوِ ٱللَّامُ فَقَطْ, ʾal *ou seulement l est la lettre déterminative*, et le vers 534, أَلْعَطْفُ إِمَّا ذُو ٱبْتِ. On enseigne que lorsque أَلِفُ ٱلْوَصْلِ commence une phrase, on ne met pas le hamzah pour indiquer que c'est أَلِفُ ٱلْوَصْلِ, et l'on met seulement la voyelle sur l'alef, Wright Gr. I p. 20. Pourtant ce n'est plus alors un أَلِفُ ٱلْوَصْلِ, mais un vrai هَمْزَةُ ٱلْقَطْعِ. On se tire d'affaire en commençant par وَ ou فَ, comme dans le vers ci-dessus d'el-Motanabbi, cf. ici p. 1790.

Mattsson o. l. p. 39 cite ʾi b n̥, ʾi s m̥ comme „exemples d'un hamzah primitif", au même titre que ʾa ḥ a d, ʾi ḫ t i l â f, ʾm o ū r, *ordonne!* ʾl ū f, sing. de ʾa l f, s a ʾ a l, *il demanda.* Le savant professeur n'est pas ici tout à fait exact, car ʾi b n et ʾi s m sont bien ainsi prononcés dialectalement et classiquement au début d'une phrase, tandis que ʾa ḥ a d est toujours „primæ hamzah". De même, s a ʾ a l est toujours „secundæ hamzah", même dans tous les dialectes [1]) v. ici p. 1768. Le hamzah est prévocalique dans les deux cas, mais dans s a ʾ a l il est aussi intervocalique, marquant le hiatus, et dialectalement سَأَل devient سِعَل سَيَل et سَوَل, v. ici pp. 1308 et ss., 1476, 1702 et 1769. Dans ʾm ū r, v. ici p. 1792, le hamzah serait vocalique, ce qui est impossible, et Mattsson dit lui-même avec raison, o. l. p. 10: „que „hamza" ait été vocalique, il y a de quoi nous surprendre". Il est tombé dans

[1]) Lethem p. 115 dit en parlant du hamzah, „on the other hand, when second radical, it is written, e.g. saʾl is never written s a l, because it is pronounced with a check in the stream of the breath between a and l". Et c'est ainsi partout en Arabie.

la même erreur que Feghali, v. ici plus loin p. 1793. Tout ce qui resterait du thème أَمَرَ à l'impératif serait donc ʾmr, que je vous prie de prononcer sans voyelle après ʾ. RO § 314 donne correctement umùr, comme c'est aussi en daṯînois et un peu partout, p. 113, mais le yuʾmur de RO doit être yûʾmur, ici p. 88; sa note à propos du hamzah est erronée. Dans l'impératif classique مُرْ (qu'on ne dit nulle part, probablement à cause de l'ambiguïté avec l'impératif de مَرَّ, *passer*), l'alef avec son hamzah prévocalique est tombé, d'après le processus exposé ici p. 1; il y aurait véritablement deux hamzah: أُؤْمُرْ, ce qui ne serait pas prononçable d'après les Arabes; v. p. 1776. Cependant dans la langue parlée on entend parfaitement ʾùʾmur, et elle compte bien autant que la règle des grammairiens! „La règle se fonde sur l'usage, qui est la seule règle du langage", comme le dit judicieusement Albert Dauzat dans son joli livre *La philosophie du langage* p. 151. Dans ce verbe, le hamzah est toujours conservé dans la conjugaison dans tous les dialectes; seulement, ce n'est point parce que c'est un verbe „primæ hamzah", mais parce que la première voyelle radicale est précédée d'un hamzah. Dans le syro-égypt. ʾalb, < قَلْب, le hamzah est à sa place devant la voyelle a, mais au pluriel ʾlùb, Mattsson o. l. p. 40, 4, le hamzah a une voyelle fugitive, que je perçois vaguement et que je marquerais par ʾŭlùb. Mattsson, ib. p. 62, dit „que le ḥamza se trouve devant une voyelle au commencement des mots, même là où le vieil arabe a „leiser Einsatz" (= ألف الوصل ou همزة الوصل), p. e. ʾisṃ, ʾibṇ, ʾaṭṭa, ʾidfaʿ, *payez*, ʾiḫtilâf. Cela est parfaitement juste, surtout si ces mots sont au commencement d'une phrase, v. p. 1795. A la page 101, il dit même qu'un singularité du dialecte de Beyroût est „le fait qu'une géminée forme syllabe au commencement d'un mot" et il cite comme exemples „ḷʾamar, *la lune*, avec un l formant syllabe, ṣ̣ams,

avec un ś syllabique, ṇnäfs, ṛriǵǵâl", etc. Je ne trouve pas ici de géminée, vu que l'article est bien marqué comme syllabique, c'est à dire el-ʾamar, eś-śams, en-näfs, etc. Il n'y a pas de géminée en arabe, ni de consonne syllabique: ce sommes nous qui la marquons telle dans la transcription ultramoderne; v. ici p. 87. Mattsson ajoute ib.: „Pourtant nous avons noté aussi dans ce cas des formes avec un hamza précédant la consonne double, soit qu'une voyelle brève s'intercale ou non entre le hamza et la géminée, p. e. ṭṭallaʿ, *il regarda*, à côté de ʾeṭṭallaʿ et ʾṭṭallaʿ." Un hamza ne peut précéder une consonne, et dans ʾṭṭallaʿ il y a devant le premier ṭ une voyelle fugitive avec un hamzah prévocalique, ce qui est bien rendu par ʾeṭṭallaʿ chez Mattsson.

Pour Mattsson, le hamzah a la même fonction que les autres consonnes dans les langues sémitiques, ib. p. 100. Feghali est aussi de cet avis. On est étonné de lire dans son bel ouvrage K. ʿA p. 4, ceci: „Grâce à une conservation analogique due à l'influence des formes où il est régulier et au *sentiment de la racine*, le hamzah initial, même privé de sa voyelle et suivi d'une syllabe formée et accentuée, se maintient dans un certain nombre de mots qui ont des correspondants en classique: ʾzâṛ, *voile de mariée* < cl. ʾizârun (1 ¯ʾ-z-r [1])), ʾhâle, *habitants* < ʾahâlin, ʾlâf, *milliers*, ʾwâdem, *honnêtes*, ʾmâne [2]), *dépôt*, ʾśâṛa [2]), *signal*, etc.". Or, le hamzah n'étant qu'une petite explosive, un تَبْعِيج, v. pp. 1701 et 1745, je demande comment on pourra prononcer tous ces mots? Avec un petit rot devant la consonne, oui, mais il est suivi d'un léger son vocalique presque imperceptible, mais phonétiquement constatable. Le hamzah, qui est une explosion laryngienne atone, ne peut précéder une consonne ni

[1]) Il n'y a pas de racine hamzah, car le hamzah est ici physiologique précédant la voyelle, donc a-za-ra.

[2]) Sur mâna et śâra, voir ici p. 1.

rester seul sans motif vocalique. Feghali expose en même temps, à l'endroit cité, la chute totale du hamzah; il aurait dû dire que, dans les exemples qu'il donne, c'est la voyelle qui tombe avec son hamzah.

L'alef dans إبن est par Nöldeke Beiträge II p. 136 appelé *Not-hamza,* hamza de secours, nom assez bizarre pour le soi-disant hamzat el-Waṣl ou i prosthétique. Cet alef ne fut jamais prononcé dans le courant de la phrase, à en croire les savants arabes, du moins pas dans le vers. C'est pour cela qu'il ne fut pas marqué d'un hamzah pour le distinguer de همزة القطع. Philippi, ZDMG 49 p. 191, dit fort judicieusement: „Le soi-disant alifuʾl waṣli ne fut jamais prononcé dans le courant du discours en vieil arabe, parce qu'il n'a jamais existé, mais la consonne initiale du mot fut unie à la voyelle finale précédente pour former une syllabe". Cela s'applique bien à la poésie, où les désinences flexuelles étaient, et le sont encore, conservées, comme dans baytu-l-ʾamīri – – ⏑ – | ⏑, mais on ne sait si le peuple ne prononçait pas déjà à l'époque classique beyt el-ʾamîr. Au début d'une phrase, ce n'est pas un الف الوصل, mais un vrai همزة القطع, ou, pour être plus exact, une voyelle précédée de son hamzah: ʾa, ʾi, ʾu.

Le diminutif de ابن est أُبَيْن, Naqâiḍ p. 306, 3, 5, Wright Opuscula arab. p. 116, 10, Aṣmaʿîyât, éd. Ahlwardt N° 16 v. 3. Wright et Bevan ont hamzé l'alef, comme aussi Nöldeke, o. et l. l., mais Ahlwardt a seulement يَسْدُدْ ابَيْنُوهَا, ce qui évidemment est une erreur pour أُ, car ici l'alef est prononcé, et ce n'est pas en وَصْل. Ahlwardt écrit beaucoup آ là où il faudrait أ, mais avec ou sans hamzah, c'est toujours أ.

LA XVIII p. 98 parle de ce diminutif, qui y est écrit

أُبين. Il y cite un vers: تَرَكَ أُبَيْنيكَ الى غير راع, où أُ est de rigueur, comme l'écrit aussi Nöldeke, Beiträge II p. 136/7 [1]). L'exposé d'en-Nihâyah I p. 12 et de L A prouve que ce hamzah de أُبين paraissait étrange aux savants arabes, qui en ont donné des explications étymologiques inacceptables. La raison en est qu'on avait déjà statué que ابن ne devait pas avoir de hamzah, l'alef dans ce mot étant للوصل. Nöldeke, Zur Gramm. p. 7, donne des exemples de la conservation du hamzah dans إبنة, إثنين, إست, إسم et d'autres phonèmes. La différence des deux Alef, ا et أ, est donc au fond une question graphique.

Littmann, N A V L p. 2, dit que „dans des mots tels que ʾibn, ʾism le hamzah est toujours conservé pour garder la trilittéralité, et l'on dit biʾism lăʾibno, etc.". Cette raison de la conservation du hamzah me paraît improbable: le hamzah y est parce qu'il doit y être, et le parler courant ne se soucie guère des prescriptions des Grammairiens. Le hamzah dans biʾism (prononcé biʾìsĕm, mais biʾìsmi) est en même temps intervocalique = hiatus, v. p. 1792.

Il y a six mots qui, d'après Sîb. II N° 485 p. 297, doivent avoir l'alef el-Waṣl, savoir: ابن (ابنة, ابنم), اثنان (اثنتان), است, اسم, امرؤ (امرأة) [2]) et ايمن, I. Sîdah XVII p. 140. Tous ces mots, à l'exception du dernier, sont à deux radicales et remontent, avec quelques autres qui figurent ici pp. 1647 n. et 1652, au temps primordial des langues sémi-

---

[1]) Dans un ḥadît, il y a أُبَيْنِيَّ, Nihâyah I p. 12 et L A XVIII p. 98, 10, que Nöldeke Beiträge II p. 137 n. 1 (où citation erronée) corrige en أُبَيْنِيَّ, car c'est ici le pluriel à cause de لا ترموا.

[2]) Cf. Philippi ZDMG 49 p. 193, dont l'objection ne me paraît pas justifiée.

tiques. Il faut bien qu'il y ait une raison pour traiter ces mots autrement que tous les autres. Je crois que les Arabes préislamiques avaient parfaitement la conscience que dans ces mots la première voyelle était adventice, et ne faisait pas partie de la racine primitive. C'est sans doute pour cela qu'on l'élidait dans les poésies. La conservation du hamzah au début d'une phrase est un phénomène physiologique à part et qui n'a rien à faire avec le *habitus* primordial de ces mots.

Dans اَلْمَرْءُ = الانسان, Šuʿarāʾ en-Naṣr. I pp. 290, 1; 297, 12; 329, 6, L A I p. 150, 12, le hamzah n'est point „radical", c'est là un terme impropre. Si l'on supprime la désinence flexuelle, il reste اَلْمَرْءْ[1]) ce qui est difficile à prononcer. C'est pour cela que ce mot a subi le même sort que اِبْن < بن, اِسْم < سم, etc.; on a ajouté une voyelle prosthétique: اِمْرُو, L A I p. 151, 10. Avec l'iʿrâb, le hamzah final pouvait à la rigueur se conserver dans la prononciation; مَرْءٌ, مَرْءٍ, مَرْءًا, ou avec prosthèse: اِمْرُؤٌ, اِمْرِئٍ, اِمْرَأً, L A I p. 151, qui expose les différentes manières de traiter ce mot au point de vue de l'iʿrâb. Cela se rapporte au temps où l'iʿrâb avait encore son plein emploi. Naqâiḍ I p. 154, 17: أَمْرُؤٌ et ib. l. 14: أَمْرُءٌ. Mais ici le hamzah peut s'expliquer comme prévocalique à cause de la voyelle initiale du tanwîn qui était nécessaire pour que le mot pût figurer dans le vers. On disait aussi اِمْرُو, L A I p. 151, et il dit: والهمزة قد تُتْرَك في كثير من الكلام. Une preuve de cette suppression du hamzah est fournie par

[1]) Philippi, Z D M G 49 p. 193 doute, contre Barth. que اِمْرُؤٌ provienne de مَرْءٌ* . Ce doute ne me paraît pas justifié. L'inscription d'en-Nemârah (328 de notre ère) débute déjà par תי נפש מרא לקיש. Dussaud, Les Arabes p. 34.

les variantes du Qorân. Sourat al-Anfâl v. 24: أَنَّ ٱللَّهَ يَحُولُ بَيْنَ ٱلْمَرْءِ وَقَلْبِهِ, où on a lu aussi ٱلْمَرِّ, Beyḍâwî I p. 363, et Sourat al-Ḥigr v. 44: جُزْءٌ مَقْسُومٌ, où la variante est جُزٌّ; p. 1782, Beyḍâwî I p. 502, qui explique ces deux variantes par على حذف الهمزة وإلقاء حركتها على الزاء ثم الوقف عليه بالتشديد ثم إجراء الوصل مجرى الوقف. Cette explication n'est pas acceptable. Après la chute du hamzah, ces deux mots مر et جز auraient un *habitus* bilittère, et c'est par la tendance à la trilittération qu'on les a ramenés à la trilittéralité. Brockelmann, VGSS I § 56 d *z*, dit, à propos de ces mots: „Déjà dans le vieil arabe, le hamzah ʾ fut dialectalement assimilé à une consonne suivante". Cela est mal dit, car d'abord il n'y a pas ici de consonne après le hamzah, et puis un hamzah ne peut s'assimiler à rien du tout, cf. ici p. 1767, 4. Brockelmann cite Vollers VS p. 92, qui parle avec plus de justesse du „redoublement ou renforcement de la consonne précédant le hamzah". Vollers compare avec raison cette suppression du hamzah et le redoublement de la consonne avec le même processus en assyrien, Del. Gr. § 54 b: ḫiṭṭu et ḫiṭu, *péché;* v. p. 1756.

Les verbes des formes VII et suivantes sont aussi le hamzat el-Waṣl, qui tombe après l'article: الاِتِّساع. Es-Sirâfi, Comment. Sib. de Jahn I ii p. 33, cite I Kaysân, qui dit que l'alef de l'article ne devrait véritablement pas être élidé, mais qu'il l'était par la pratique très répandue et non pas parce qu'il était Alef el-Waṣl. Es-Sîrâfî fait remarquer qu'un Alef el-Waṣl peut aussi devenir un Alef el-Qaṭʿ, comme dans le vers, cité aussi par Sib. I. p. 305, de ʿAnas b. el-ʿAbbâs:

لا نسب اليوم ولا خلّة إتّسع الخرق على الراتق [1]

et il explique ce إتّسع par فيصير كأنّه مبتدأ. Jûsuf

[1] Variante الراقع apud Jahn l. l., comme aussi dans l'édit. du Caire I p. 349.

eś-Santamarî († 476), éd. Caire I p. 349, dit: وَقَطْعُ الأَلِف مِن إِتَّسَع ضَرورةٌ وساغ له ذلك لأَنَّ التقسيم الاوّل يُوقَف عليه ثم يُستَأنَف مابعده يُبتَدَأً به, L'édit. de Derenbourg porte اِتّسِعِ, ce qui n'est pas correct. Es-Sîrâfî cite encore un exemple analogue du Diw. de Qays b. el-Ḫaṭîm, éd. Kowalski N° XII v. 1:

اذا جاوَز ٱلاِثْنَينِ [1]سِرٌّ فانّهُ بنَشْرٍ وكثيرِ ٱلحديث قَمِينُ

= Ḥarîrî, Durrah Cspl. p. 117, où il explique aussi pourquoi le hamzat el-Waṣl est élidé dans اَلاِقْتِدار, اَلاِنْطِلاق, etc. C'est qu'on avait la conscience que la voyelle initiale de ces formes verbales était prosthétique, comme dans اسم, ابن, etc., v. p. 1796. Ce verset de Q. b. el Ḫ. est un *locus classicus* pour le hamzat el-Waṣl devenu h. el-Qaṭᶜ, et el-ᶜAynî dit [2]) فيه (الاستشهاد) في إِثبات همزة الوصل في الدرج للضرورة لأَنّ ذلك لا يجوز في حالة الاختيار C'est là une explication un peu étrange, car les deux „hamzah" ne sont que les voyelles a, i, u, avec ou sans le hamzah prévocalique.

On a déjà vu p. 1667 et ss. que le hamzat el-Qaṭᶜ peut aussi être élidé, devenant par cela hamzat el-Waṣl. Les variantes qoraniques de Warś et d'el-Kisâᵓî sont là pour le prouver. El-Kisâᵓî lisait Qor. 2 v. 3 بما أُنْزِلَيك au lieu de بما أُنزِل إِليك et Qor. 18 v. لٰكِنّا هُوَ ٱللّهُ ربّى, au lieu de لكنْ أنا, I. Sîdah XVII p. 140, Beydâwî I p. 563, où d'autres lectures. Il y a beaucoup d'exemples de la suppression du hamzat el-Qaṭᶜ dans les poésies classiques, Nöldeke, Zur Grammatik

[1]) Kowalski rapporte cela aux „deux lèvres", mais je crois que c'est „les deux personnes". Voir Ḥarîrî o. l. p. 118. Kowalski donne aussi p. 59 d'autres renvois.

[2]) Ḫiz. el-Adab IV p. 567 (marge).

p. 5 [1]) et p. 65, 4 d'en bas: لَوَ انّي, K. el-Ar. X p. 49. K. el-Ar. VIII p 28, 10 d'en bas: إنَ آنَ قصيرا الخ, mais il y a alors quatre voyelles brèves consécutives, ce qui n'est pas permis en poésie, et il faut peut-être lire وإنَ أغدُ الخ; ib. X p. 49, 3: خير منَ آن يفعل الخ. Un raǵaz de Sîb., éd. Caire II p. 165, 1, porte à la fin du second hémistiche: وهُم أُورا بيا, au lieu de أُوَرًا بيا, cf. ici p. 1706 7. I. Sîdah XIII p. 275, 9 d'en bas cite ce vers d'el-Farazdaq:

هَلَ انْتُم عائجون بنا لَعَنّا

I. Sîdah XIV p. 15 rapporte un exemple analogue:

هل انتَ مُحيِّي أرْبَعٍ اوَانْتَ سائلُهْ

On y trouvera aussi plusieurs autres exemples de hamzat el-Qaṭc devenu h. el-waṣl. cAmr b. el-Ahtam dit:

ظَلِلْتَ مُفْتَرِشًا هَلْبَاكَ تَشْتُمُنِي

expression obscène, pour هلباك: Ṭab. I p. 1717, où renvois. مَنَ أَبوك est déjà rapporté par Sîb., Caire II p. 165, I Sîdah et el-Mufaṣṣal p. 166. Une anomalie dans l'emploi des deux „hamzah" est qu'on dit bien أَلله, où l'alef est le waṣl, mais dans تَأَلّه et يا أَلله, I Sîdah XVII pp. 136, 8 d'en bas et 139, 3, c'est hamzat el-Qaṭc, qui est aussi conservé dans الالاهة, nom du *Soleil*, v. ici pp. 108 et 317 s., Naṣr el-Hûrînî o. l. p. 180. I Sîdah XVII p. 137, rapporte ce vers de Âminah b. cOteybah:

[1]) Noldeke y dit: „Beaucoup d'Arabes conservaient soigneusement le hamzah, comme nous le montre la ponctuation habituelle qoranique. Par contre, d'autres le supprimaient et le changeaient en une lettre vocalique, en correspondance avec l'écriture qoranique et même l'ordinaire écriture consonantique". La „lettre vocalique" est ici hamzat el-Waṣl, et hamzat el-Qaṭc n'est pas autre chose, ayant devant lui le ء.

تروّحنا مِنَ آلعلياء قصرًا وأعجلنا إلاهة أن تؤوبا[1]

v. ici p. 1514.

Dans les poésies populaires modernes, la suppression de hamzat el-Qaṭᶜ est fort commune; v. deux exemples dans ma Festgabe p. 28, 5 d'en bas et p. 29, 2.

Nous trouvons Dṯ. 491, 11 d'en bas: ترحّلو عن جَوّكم صار مانا, où مانا = ماءنا; ib. 682, 13: em-mălḥâmi = الماء الحامى; ib. 20, 5: mal-maṭar, = 588. Ma LBᶜA p. 74 v. 7: waral-mâᵓ, mais chanté waral-ma; cf. ib. p. 77 v. 13 ṯanâᵓ-kom, mais chanté ṯanâkom, ib. note 6: عن فنانا pour عن فناءنا. Chez Socin Diw. I N° 44 v. 4, nous lisons: wahliṯ-ṯanaᵓ et ib. N° 69 v. 3, wala begaᵓ (بقا v. ici p. 191). Socin, ib. III p. 204 en bas, reconnaît que la syllabe finale doit être longue, mais qu'il s'agit ici d'une prononciation particulière: â comme aᵓ. Dans le premier cas, wahliṯ-ṯanaᵓ c'est ṯanâᵓ, – – ⏑ – . et dans le second walā begaᵓ, c'est begāᵓ, comme dans les autres mots à la fin du premier hémistiche, à cause de l'accent final. Le raisonnement de Socin est étrange.

Si le hamzat el-qaṭᶜ était autre chose que le hamzat el-waṣl, il ne pourrait se contracter avec une voyelle précédente. L'exemple classique en est ما أحسن > مَحْسَن, Streitfragen N° 15 et 16, I Sîdah XIV p. 16 en bas, où beaucoup d'exemples, qui ne sont pas toujours pris à la langue parlée, voir ici p. 1802.

J'ai déjà avancé pp. 89, 1519 et passim que la différence que font les grammairiens entre les deux hamzah est purement imaginaire. Je suis en cela d'accord avec Philippi,

---

[1]) Śeyḫo, Marâṯî p. 105 porte عَصْرًا et الالاهة, où il y a le commentaire: TA IX p. 375, où قَسْرًا. Cf. sur إلاهة Dussaud, Les Arabes p. 121 et ss.

ZDMG 49 p. 189 et ss., qui nous a donné le meilleur traité sur le hamzah. En arabe, c'est l'excellent ouvrage du savant Naṣr el-Hûrînî, المطالع النصريّة الخ, qui nous renseigne d'une façon complète sur cette question si discutée. Mais lorsque Philippi parle pp. 191 en bas et 203 de „la valeur consonantique" de الف الوصل et du hamzah, il commet la même erreur que tous les autres. Il a en vue l'alef au début d'une phrase, écrit sans hamzah, mais alors le hamzah y est toujours quoique, dès le début, il ne fût pas marqué. Un hamzah n'a jamais „une valeur consonantique"; c'est là une expression en l'air, provenant de la notation ء. Cette expression figure même chez Sievers Phonetik § 353, qui dit que „le son simple explosif guttural, que nous indiquons par ʾ, sert, dans les langues sémitiques, comme son (Sprachlaut) particulier avec valeur étymologique". Le hamzah n'est pas un „Sprachlaut", et Sievers a été mal renseigné par les Sémitisants, qui se sont embourbés dans la terminologie arabe. Ahrens, dont l'article dans la ZDMG 64 p. 161 et ss. a été si favorablement jugé par plusieurs sémitisants, déclare même, p. 190, que l'alef sert à faire paraitre des racines comme trilittères, p.e. binā', bukā', samā'", etc. et il ajoute, ib. p. 191: „le ʾ n'est ici également qu'un élément formatif, comme dans les féminins hamrā, *rouge*, zarqa' *bleu*". Ici il confond l'alef mahmûzah qu'il croit se trouver dans binā', etc., avec le hamzah accentuel. Le hamzah n'est pas un élément morphologique. J'ai déjà expliqué la raison d'être de ce hamzah dans binâ', bukâ', samâ', isqâ', iftirâ', etc. dt. 611 et n. l., ici pp. 1216, 1466, 1677, خبلاً, 1210; 1405, Gl. sv. et ici p. 1778; il est en vertu de l'accent. Feghali, KʿA p. 203 n. 1, cite hawâun, vulg. hàwa, *vent*, et il dit: "ʾ (provenant de y) est radical et non suffixal." Erreur, car un hamzah ne peut provenir de y, qui est ici tombé, et le hamzah est accentuel.

Le hamzah existe aussi dans nos langues européennes p. e. en allemand, en suédois et en danois, mais on ne le marque pas dans l'écriture. Le prof. Zetterstéen m'écrit qu'il entend souvent dans les séances de la faculté que des collègues prononcent distinctement le hamzah devant une voyelle initiale. Sievers, Phonetik § 386, veut que „ce plosif prévocalique soit assez moderne dans les langues indogermaniques à en juger d'après les criteria qui, dans tant de langues, parlent contre son emploi (élision et contraction de voyelles contigües, ainsi que le transfert de consonnes finales d'un mot au début vocalique d'un mot suivant, la soi-disant liaison)." Le cas est le même en arabe, où le peuple n'a certainement jamais fait la même distinction des deux hamzah que les grammairiens. Je dis „les deux hamzah", mais en réalité il n'y a qu'un seul, car le soi-disant hamzat el-waṣl, qui est un terme pour la synalèphe, est sans synalèphe hamzat el-Qaṭᶜ.

P. Haupt, Beiträge z. semit. Sprachwissenschaft I p. 260, dit: „A cette occasion, je voudrais m'opposer à la supposition erronée (généralement répandue parmi les Sémitistes) que chaque voyelle initiale, de par sa nature, doit être précédée d'un souffle léger. On peut aussi prononcer la voyelle initiale *leise* (= l'attaque douce de Brockelmann et des autres) sans un א précédent. En allemand, on prononce en général un א devant une voyelle initiale, ce qui n'est pas le cas en anglais et en français [1])". D'abord, le savant Assyriologue identifie le א avec le hamzah, suivant ainsi la routine de tous les Sémitisants, et puis sa thèse qu'en français une voyelle initiale n'est jamais précédée d'une explosion gutturale n'est pas tout à fait vraie, v. ici p. 1477 n.

Pour éviter le hiatus, qui en arabe est marqué par un

---

[1]) Il cite Ges.-Kautzch[24] § 6, 2, 1.: Konig Lehrgeb. p. 33; Stade § 63a, Spitta p. 55 en bas.

hamzah, p. e. qabâʾil, on a recours en français à un h intervocalique. Nyrop o. l. I §§ 262 et ss.; 275 et 479. P. e. *envahir*, qu'on écrivait au moyen âge *envaïr*. Au XVIe siècle le h est rétabli presque dans tous les mots à initial latin h, ib. § 479; v. ici p. 1477 n. 2.

J'ai déjà protesté pp. 12 n. et 88 en haut contre une transcription telle que baytuʾl-qâḍî, etc., au lieu de baytul-qâḍî. On est étonné de lire chez Stumme, Arabisch, Persisch und Turkisch p. 9 en haut, que qàla uqtul devient d'abord qàla ʾqtul et puis qàlaqtul, et maliku almadînati devient d'abord maliku ʾlmadînati et ensuite malikulmadînati. La prononciation intermédiaire avec ʾ n'a jamais existé dans la poésie, où la contraction est observée, et dans la langue parlée on a sans doute toujours dit, après la chute des désinences flexionnelles, qàl ʾuqtul et malik el-madîna ou malikelmadîna. Au pluriel, qālù uqtulû, ib. § 13 a, ne devient pas d'abord qālû ʾqtulû, mais qālúqtulû, sans l'intermédiaire qālū ʾqtulū. La différence du singulier et du pluriel est donc seulement par la voyelle a dans qālaqtulū et par la voyelle u dans qālúqtulū. L'impératif est uqtul, et le peuple, maître souverain en fait de langue, dit, dans ces deux cas, qàl ùqtulu (ou qútùlu) et qalu ùqtulu (ou qŭtùlu), comme le fait aussi justement observer Stumme ib. p. 9; v. ici pp. 1045, 1519.

Le hamzah a bien dû exister dans les autres langues sémitiques, car c'est un effet phonético-physiologique, mais on ne l'a pas noté dans l'écriture aussi conséquemment que les Arabes, à l'exception peut-être du Bab.-Assyr. à en croire les Assyriologues, v. ici pp. 1477, 1698 ss. et 1700. J'ai cité pp. 1467 n., 1477 n. d'après O. Weber, le minéen ה, à propos de quoi Winckler, dans Muṣri, Meluḫḫa, Maʿin p. 49 n., fait cette remarque: „En outre, on observera que le signe correspondant en babyl. ( ) au ה (minéen) est em-

ployé pour les trois combinaisons vocaliques ʾa, ʾi, ʾu". Le ה est ici porteur de la voyelle, et rien ne prouve que ce ה corresponde au hamzah arabe.

Ce hamzah prévocalique a dû être dès le début assez sensible en arabe, car il peut devenir une vraie expiration = h, ḥ ou gutturale forte ع, Sievers, o. l. §§ 354 et 390. En mehri, il y a des mots qui commencent par un h ou un ḥ, là où l'arabe a أ. P. e. ḥeyb ou ḥêb, *père*, ḥeyd ou ḥêd, *main*, harnêb = أَرْنَب, ḥabrê, *fils*, à côté de ber, Bittner, St. mehri I § 28 et p. 125 s., Rhodokanakis, Zur semit. Sprachwissenschaft p. 82 et ss, = śḫ. ebré et soq. íbre, íbrehe, qui n'est pas le même mot que ابن, v. ici p. 142 et s. Le mehri ḥerê, *tête*, ne peut guère provenir de رَأْس, v. ici pp. 1046 et 1672. C'est ainsi qu'il faut aussi expliquer le préfixe ه dans les quelques verbes dont je parle pp. 1598/9 et 1710 sub راق II.

En phénicien א varie avec ע, p. e. אב, *père*, à côté de עב, אבן, *pierre*, à côté de עבן, Schröder, Phön. Gr. p. 79, et de חבן, Lidzbarski Handbuch pp. 205 et 389, mehri ḥaubîn, éthiop. እብን, hébr. אֶבֶן, sab. אבן; ce mot est perdu en arabe. Cf. le renforcement de la gutturalité du hamzah dans إِبْطٌ > عِبْطٌ pp. 5; 971; 1652: أَيْر > عَيْر, ʿAnezeh, *pénis*, 1648. Dans les inscriptions puniques, les gutturales s'écrivent les unes pour les autres.

Nous avons vu p. 1410 et n. que ἰδιώτης a donné l'arabe عِذْيَوْط, Sîb. Caire p. 326, 5, avec la plus forte gutturalité, tandis que l'aram. l'a emprunté sous la forme moins gutturale הדיוט, Fraenkel FW p. 286. Οὐρανός ou ὤρανος, *ciel*, = skr. váruna-ḥ, *dieu du ciel nocturne*, Boisacq o. l. p. 728, Dussaud, Les Arabes p. 123, a engendré l'arabe عَرَانِيَة = ما يرتفع

فى أعلى الماء من غوارب ¹) الموج, LA XVII p. 155, Lane sv.. Pour le concept cosmogonique, voir ce que j'ai dit ici p. 1372 à propos de رقيع. Dans ces deux mots, le *spiritus lenis* des Grecs a été renforcé en arabe et en aram. en un son guttural plus fort.

Brockelmann, Précis de linguistique sém. p. 55, dit que „h en hébr. et ᾿ en aram. servirent à représenter ā". Je n'ai point fait la même constatation. Dillmann, Gramm. d. Äthiop. Sprache § 24 dit des gutturales: „Parmi elles, les አ et ሀ sont les plus anciennes, les plus simples: ce sont des sons communs au sémitique et à d'autres langues". Si አ et ሀ sont „les plus anciennes", il s'ensuit qu'il y eut un temps fort éloigné où il n'y avait que ces deux gutturales: a et h. Alors l'akkad., où ה, ע et ח n'existent pas, aurait déjà perdu le h. Je ne crois pas que ce raisonnement du grand Sémitiste soit acceptable.



On prononçait aussi قُرَان, Nöldeke-Schwally, Geschichte des Q. I p. 31 et n. 6, I. Qoṭ. p. 401, 7. Mais dans le Sud mes hommes de Ḥḍr. et de Dṯ., même les chefs de tribu et les mašâiḫ, qui le plus souvent ne savaient ni lire ni écrire, ne prononçaient jamais que qor-ʿan. Dans ce pays, قرآن est même *explication*. Hû᾿ yaʿrif yeḫarriǵ el-qorʿân ḥaqqeh, *il sait trouver* (ou *faire sortir*) *l'explication de cela*, me dit un Daṯinois en me voyant lire un livre sur les mètres, 1450; p. 578. Un Bédouin de Dṯ. vint chez moi à Aden. Il se plaignait d'un *orgelet*, دجدح, p. 703, à la paupière. Pour plaisanter, je lui dis: „*Tu as beaucoup lu à la lampe*". Il me demanda alors; yiǵî᾿ min em-qorʿan, *est-ce que*

¹) Sur غوارب الموج, v. LA II p. 136, 3 d'en bas.

cela vient de la lecture? Dans ces deux exemples, on prononça distinctement q o r-ʾâ n. Le hamzah n'est pas ici parce que le thème est قرأ, car قرأ est véritablement q a r à ʾa, v. p. 1779, mais parce que la syllabe à n est précédée du hamzah prévocalique: ʾâ n. Un Bédouin d'el-Ḥogarîeh me visita à Aden, où j'étais, bien entendu, considéré comme médecin, et il se plaignait d'avoir mal au *foie:* t û ǵ à ᶜn i s a u d à ʾa t i, *le foie me fait mal.* سَوْدَأة, *foie*, fut ainsi prononcé avec le hamzah. Il me demanda ensuite: m a t û ǵ à ᶜa k s a u d â t a k e n t, *est-ce que ton foie à toi ne te fait pas mal*, où il y avait la suppression du hamzah et la contraction des voyelles. Cf. I. Sîdah XIV p. 15, 8 et ss. سَوْدَأة est probablement un substantif du fém. سَوداء, employé comme صفة غالبة avec le sens *d'atrabile* ou *mélancolie*, où il y a la même sémantique qu'en arabe. Ce mot me fut expliqué par كَبِدة, ainsi prononcé, v. p. 1654 N° 68. كَبِد est la matière en Ḥogarîeh et كَبدة est le nom. unitatis.

L'article ال est parmi les mots dont l'initial est hamzat el-waṣl, selon Sîb., ici pp. 85 et 89, 4 d'en bas. Lorsqu'on le marque seulement par un l, comme RO, ou par un ḷ syllabique, comme l'école de Leipzig et ses imitateurs, c'est la prononciation de notre lettre l. RḌ écrit toujours avec raison e l, comme je le fais aussi et quelquefois a l, lorsque je l'ai entendu ainsi prononcer. Schmidt-Kahle o. l., toujours i l. Si l'alef est seulement prosthétique, on peut l'enlever, et il reste seulement l, qui n'est pas prononçable sans une voyelle. Un Arabe l'appellerait لِمْ, ce qui est le nom de la lettre, v. p. 1810 l'extrait de Tahḏîb el-luġah. Des contractions telles que لَحْمَر, لَرْض, etc., < الأحْمَر, الأرْض, el-Muf. p. 166, avec conservation de l'alef, ou أَلْحَمَر ou أَلَحْمَر en liaison, on pourrait conclure que l'article est originairement لْ et lié

par synalèphe à la syllabe laḥ, lar, Mufaṣṣal p. 144 en bas. Tantavy o. l. p. XV dit que لَحْمَر est parce que le sukûn de l'article s'est changé en fatḥa, ce qui est évidemment faux. El-Ḫalîl admettait que l'alef de l'article était à l'origine radical, mais que l'usage fréquent en a fait un alef el-waṣl, Encyclop. de l'Islam sv. Al, S. de Sacy Gr. § 133. Cela est juste et faux en même temps, d'après ce que j'ai exposé p. 85. C'est un démonstratif, je le reconnais, qui sert aussi comme pronom relatif, al, el, il et la. 408 et 413. Il se trouve aussi dans ذَلِك, 408 n. 2, où il a sa voyelle i. Or, لَ existe dès le début de la langue. En ṣafâtique, on trouve אל, Littmann Entzifferung Gl. sv., Dussaud, Les Arabes pp. 111 et 112, mais il paraît que c'est l'arabe لَ = لعل[1]. Par contre, l'inscription d'en-Nemârah (ṣafât. הנמרה Dussaud o. l. p. 113) de l'année 328 ad D., porte מראלקיש, ib. p. 34. Dans l'inscription arabe en caractères nabatéens, pp. 1234 n. 4 et 1679, de l'année 267 ad D., publiée par Jaussen et Savignac, *Mission archéologique en Arabie* p. 172 = Lidzbarski Ephem. III p. 84, il y a l. 4: בי אל חגרו = فِي ٱلْحِجْرِ et ib. l. 7: אל קברו = ٱلْقَبْرِ. Les auteurs relèvent aussi que c'est ici l'article arabe, en *scriptio plena*.

Dans les Inscriptions sinaïtiques, toutes arabes, en caractères nabatéens et mêlées de quelques araméismes, on rencontre l'article al fort souvent. P. e. أوس ٱلْبعلي, écrit quatre fois أوس لبعلي, Théodoros, رزق الله, عبد ٱلْبعلي aussi écrit une fois عبد لبعلي; عبد ٱلْعز, et beaucoup d'autres qu'on trouvera dans le Glossaire de Euting, Sinaït. Inschriften, et dans Lidzbarski, Handbuch. Ces inscriptions sont faites par des pèlerins arabes, entre les années 149—253 de notre ère,

[1] Dans le Sud لعل a différents sens, v. ici p. 1223; cf. Dt. 646 7; Delitzsch Proleg. p. 105.

selon Moritz *Der Sinaikult in heidnischer Zeit* p. 33. Ce sont là les plus anciens documents que nous ayons sur la langue arabe parlée. Il paraît qu'on prononçait alors al avec ou sans élision de la voyelle initiale, à en juger d'après les graphies variées.

L'article doit aussi être précédé d'un hamzah (أ) lorsqu'il est au début d'une phrase, v. p. 1783, contrairement à ce que statue Brockelmann, VGSS I § 36, qui y dit, avec raison, que „al est écrit dans la bonne orthographe sans hamzah, mais que cela n'a de sens que si les voyelles prosthétiques étaient prononcées avec „leisem Einsatz, attaque vocalique douce", id. Précis § 41. Je regrette de ne pas connaître ce que c'est que cette „attaque vocalique douce", qui figure tant comme terme phonique chez lui et d'autres. Il veut probablement parler de همزة الوصل, mais qui disparaît dans la prononciation et n'est qu'un signe de lecture. Dans ال à l'initiale d'une phrase, c'est همزة القطع, parce que „toute voyelle à l'initiale d'un mot avait primitivement en sémitique une attaque brusque, c'est à dire accompagnée d'une explosion glottale (ʾ)". Il aurait dû dire *précédée* d'une explosion glottale. En outre, il reconnaît par cela qu'un mot peut commencer par une voyelle, ce qui est contraire à l'opinion des Arabes et des Grammairiens européens, même à celle de Brockelmann lui-même, Précis § 46. Le hamzah n'est ni une consonne ni un son et partant pas „radical"". L'attaque douce „serait tout au plus le nom pour همزة القطع lorsque l'alef est prononcé sans hamzah prévocalique dans quelques mots énumérés ici p. 1795 et Wright Gr. I p. 19 et s. et l'on a conservé cet alef sans hamzah au début d'une phrase par routine graphique. Il ne s'ensuit point que cet alef initial soit prononcé avec une „attaque douce", qui, je le répète, n'existe pas.

Le savant Naṣr el-Hûrînî dans son excellent traité المطالع

النحويّة, Caire 1302, écrit partout أَلْ, pp. 147 et 168, et il relève le cas où أَلْ dans la langue devient همزة الوصل, ou plus correctement الف الوصل. Il dit p. 147: الاوّل أَلْ بأقسامها الثلاثة وهي الحرفيّة التي تسمّى اداة التعريف ومثلها أَمْ في لغة حمير[1] والزائدة كالتي في اليزيد وكذا الحسن والعبّاس فإنّها زائدة فيهما للمح الوصفيّة[2] والاسميّة التي هي اسم موصول من المعرف كالتي في الضارب والمضروب[3].
Il mentionne ensuite l'alef prosthétique dans les dix formes verbales et dans les impératifs et les neuf noms اسم, است, ابن, etc.; cet Alef el-waṣl devient همزة القطع au début de la phrase, selon eṣ-Ṣabbân. Et ib. p. 148 il dit que „si les neuf mots susmentionnés sont précédés de l'article أَلْ, on n'y retranche rien dans l'écriture, quand même on éliderait la voyelle prosthétique dans la prononciation, à l'exception de اسم et ابن, où l'alef n'est pas marqué dans l'écriture dans certaines combinaisons.

Dans l'Alfiah, I. Mâlik († 672) v. 10, dit: بالجرّ والتنوين والندا وأَلْ, où le hamzah est nécessaire.

Les Bédouins du Nord prononcent toujours l'article èl[4], quelquefois àl (comme aussi dans le Sud a l p. 845), avec l'accent sur cette syllabe, Wallin ZDMG XII pp. 669–673, Socin Diw. III p. 94 et § 151 c.; mais le waṣl ne se produit pas toujours, ce qui prouve que la différence entre ءَ et l'alef el-waṣl, = hamzat el-waṣl, n'est soutenable que dans certains cas de prononciation individuelle. Dans A l l a h ou À l l a h l'article est toujours a l.

Il est donc difficile de dire si dans l'article l'alef est, ou non, prosthétique. S'il est devenu plus tard prosthétique, il

---

[1]) V. Dt. 281 et s. [2]) V. Dt. 299. [3]) V. Dt. 413.
[4]) La voyelle est souvent indécise, Socin, o. l. p. 94.

faut que l'alef soit ou radical, comme le pense el-Ḫalîl, ou bien que l'article était originairement لْ, [1] mais pour ce postulat il n'y a pas de preuves scientifiques, et je dis الله اعلم.

J'ai dit p. 86 qu'une consonne n'est qu'un signe de convention graphique qui n'acquiert de vie qu'avec une voyelle. Ce signe indique avec quel organe buccal, dans une certaine position, le son correspondant doit être proféré. Dans les *Eléments de physiologie* de Langlois-Varigny p. 733, on lit: „Les consonnes ne sont que des bruits qui prennent naissance dans les parties supérieures du tube phonateur, et sont renforcés par les vibrations laryngées". Et ib. p. 735: „Ces bruits ne peuvent se faire entendre distinctement par eux-mêmes, sans le concours d'une voyelle, c'est à dire d'un son". Albert Dauzat, *La philosophie du langage* p. 206: „Les consonnes sont des bruits, des sons incomplets. Elles ont en général besoin de s'appuyer sur les voyelles, mais leur degré d'individualité varie beaucoup, suivant qu'on passe des plosives presque instantanées, comme p ou k, aux continues, telles que f ou s, susceptibles d'être prolongées ou tenues".

Sîb. § 316 = Caire II p. 61/2, rapporte une conversation phonique que le grand el-Ḫalîl eut avec des amis [2]). Il leur demanda:

كَيف تقولون اذا اردتم أن تلفظوا بالكاف التى فى لَكَ والكاف التى فى مالِك والباء التى فى ضرب فقيل له نقول باء كافْ فقال انّما جئتم بالاسم ولم تلفظوا بالحَرْف. وقال اقول كَهْ وبَه. فقُلْنا لِمَ أَلْحَقتَ الهاء فقال رأيتُم قالوا عِه فألحَقوا هاء حتى صيّروها يُسْتَطاع الكلامُ بها لانّه

[1]) S. de Sacy Gr. I p. 66 écrit seulement لُ, qui n'est possible qu'en synalèphe.

[2]) Citée en partie par Weiss ZDMG 64 p. 359.

لا يلفظ بحرف فإن وصلت قلت كَ وبَ ... فهذه طريقة كل حرف دون متحرّكا وقد يجوز أن يكون الالف هنا بمنزلة الها تقريبا منها... فتقول با وكا كما تقول انا. *Comment dites vous si vous voulez prononcer le k dans* laka *et le k dans* mâlik *et le b dans* ḍarab? *On lui répondit: Nous disons* bâ' kâf. *El-Ḫalîl riposta: Vous avez seulement exprimé le nom de la lettre, mais vous n'avez pas prononcé la lettre même. Il dit: Je dis* kah *et* bah. *Nous lui demandâmes alors: Pourquoi as-tu ajouté le h? Il répondit: J'ai constaté qu'ils disent* 'ih, *en y ajoutant h, afin de rendre possible la prononciation de ce mot* (d'une seule lettre), *parce qu'une lettre seule* (حَرْف comme signe graphique) *n'est pas prononçable. Mais si tu l'emploies dans un mot, tu dis* ba, ka, etc."

Sib. continue ainsi: ثم قال (الخليل) كيف تلفظون بحرف الساكن نحو يا غلامي وبا ضرب (¹ وذال قد فأجابوا بما نحو أجابوا في الأولى فقال اقول اب¹) وإى¹) وإذ فالحق الفا موصولة. Ensuite vient ce que j'ai reproduit ici p. 1787. C'est donc le son de la lettre qu'il prononce et non pas le nom.

Il ressort clairement de cette conversation que les savants arabes admettaient qu'une consonne n'est prononçable qu'avec une voyelle.

Le savant professeur de langues sémitiques de l'Université d'Uppsala, K. V. Zetterstéen, n'est point de cet avis. Il m'écrivit à propos de la remarque p. 86, citée plus haut; „be, en, etc. ne sont que le nom du son ou de la lettre et n'ont rien à faire à la lecture; les sons sont b, n, etc.". Mais, d'après moi, be, en ne sont pas le nom du son, mais seulement de la lettre, car le son de la lettre n'est prononçable, prise isolée, qu'avec une voyelle. C'est pour cela qu'el-Ḫalîl

¹) Ainsi écrit avec إ dans l'édit. du Caire, et avec raison.

prononça ʾib, ʾî et ʾid pour exprimer le son des lettres ب, ي et د. Zetterstéen soutient qu'une consonne peut être prononcée seule sans l'aide d'une voyelle. „Si l'on essaie de prononcer s-s-s-s ou ch-ch-ch-ch, dit il, cela n'offre aucune difficulté". Mais ce n'est là qu'un souffle inarticulé et cela ne fait point une consonne sans sa voyelle. L'arabe n'a pas de consonne sans voyelle. Les consonnes ḥ, s, ś et f sont bien susceptibles d'être prolongées à la fin d'un mot tant que le permet le souffle humain, mais ce souffle, qu'il passe par le gosier directement, comme dans ḥ, ou qu'il soit produit par la pression de la langue contre le palais, comme s et ś ou par les lèvres, comme f, ne constitue pas une consonne. „Ce n'est qu'un bruit de sons incomplets", Dauzat. Lorsque mon savant ami dit que l'n est consonne dans le suédois vattna, *arroser*, mais sonante dans vatten (*eau*), écrit jadis vatn, c'est à dire la liquide est ici sonante, je crois qu'il est, comme tous les autres phonéticiens sous l'empire de la phonétique indo-européenne, qui n'est pas applicable à l'arabe. Bauer-Leander o. l. p. 50 parlent aussi des l̥, r̥, m̥, n̥ syllabiques dans nos langues européennes, mais ils ajoutent judicieusement: „Il n'y a pas de raison pour supposer qu'en hébreu d'autres sons que les voyelles puissent faire fonction de sonantes". نَجْمْ et سَعْمْ sont devenus à la fin d'un vers, LA XV p. 179, نَجَمْ na-ǵam et سَعَمْ, sa-ʿam, non pas parce que la liquide est ici syllabique, mais parce que l'em final a besoin d'une voyelle. En parlant, on dit tì-ben, là-ḥem, avec anaptyxe, ma Festgabe p. 79. La transcription moderne tibn̥, laḥm̥ indique que *nous autres* considérons ces sonantes comme syllabiques.

Brücke, Beiträge zur Lautlehre der arab. Sprache, Académie de Vienne vol. 34 (1860), dit p. 339: „Si nous prononçons p. e. le mot أَجْل, le larynx se ferme d'abord bien

(hamze); ensuite, il s'ouvre, et la voyelle jaillit, mais les cordes vocales s'élargissent en même temps, et par cela se produit le h, qui est immédiatement suivi du l. Nous pouvons donc transcrire le mot en allemand par ăhl". Il parle ici, je suppose, de la langue parlée, qui n'a plus les désinences flexionnelles, car dans la luġah c'est ah-lun. Il est dans le tort en disant que le ل suit immédiatement le h dans la langue parlée. On y dit àhel = à-hel, ce que les néophonéticiens transcriraient par ahl̥, où l̥, d'après eux, est syllabique.

Le sanscrit compte trois voyelles qu'on transcrit par ṛ, ṝ, ḷ, les deux dernières sont rarement employées. Quant à ṛ, Bopp a démontré, Gr. comparée trad. fr. § 1, que ce n'est pas une voyelle originelle, mais un affaiblissement des syllabes ra, ru, et surtout ar. Pitṛ est = pater. L'arabe فِطْر, Dṭ. 622, serait transcrit, d'après la méthode moderne, futr̥, avec un r̥ syllabique, mais les Arabes prononcent ici fitŭr avec anaptyxe, v. ma Festgabe p. 79. Stumme, Arab., Pers., Turk. p. 9 transcrit lklb, = لكلب, pour le Maroc, en disant que „c'est dissyllabique et que les l, dont le second est accentué, sont vocaliques". Un l accentué est joli! Je voudrais bien savoir comment même un Marocain prononcerait ces quatre consonnes لكلب dans ce mot isolé; probablement laklab. Pour l'arabe, je ne saurais approuver une pareille transcription, qui n'est compréhensible qu'avec l'explication qu'en donne Stumme.

De tout ce que je viens d'exposer ici, il ressort, ce me semble, que

1° l'alef n'est pas une consonne, mais seulement porteur des voyelles a, i, u;

2° qu'un mot et une syllabe peuvent commencer par une voyelle précédée du hamzah physiologique;

3° que précédé du hamzah, ء, l'alef est nommé hamzat el-Qaṭᶜ;

4° que hamzat el-waṣl est seulement le nom lorsque la voyelle est élidée et que la synalèphe se produit;

5° qu'on a conservé ce nom de hamzat el-waṣl lorsqu'il est au début d'une phrase dans les mots où il est purement prosthétique. *Quod erat demonstrandum.*

Nice, Mai 1923.

FAUTES D'IMPRESSION.

Page	lire
1382, 4 d'en bas.	Holma
1519, 2.	uqtul
1665, 6 d'en bas	בְּאֵר
1666, 11	مذأبة
1677 d. l. . . . . , .	Ḥiǵâzites
1716 n. 3	I Sîdah fut publié par un comité privé.
1716, 9.	تهذيب
1722, 5 d'en bas	استأنيت
1724, 4.	el-Ḫafâǵî
1725, 10 d'en bas	تفاعَل